Hilary
Mantel
Le Miroir et la
Lumière
SONATINE

Hilary Mantel

LE CONSEILLER

Tome 3 : Le Miroir et la Lumière

Traduit de l'anglais
par Fabrice Pointeau

SONATINE

Du même auteur
chez Sonatine Éditions

Le Conseiller, tome 1 : Dans l'ombre des Tudors, traduit de l'anglais par Fabrice Pointeau, 2013.

Le Conseiller, tome 2 : Le Pouvoir, traduit de l'anglais par Fabrice Pointeau, 2013.

Révolution, tome 1 : L'Idéal, traduit de l'anglais par Claude et Jean Demanuelli, 2016.

Révolution, tome 2 : Les Désordres, traduit de l'anglais par Claude et Jean Demanuelli, 2016.

Ouvrage publié avec le concours du Centre national du livre

Directeur de collection : Arnaud Hofmarcher
Coordination éditoriale : Marie Misandeau
et Pierre Delacolonge

Couverture : © Rémi Pépin - 2022 avec © iStock

Titre original : *The Mirror and the Light*
Éditeur original : Fourth Estate, une maison du groupe HarperCollins Publishers
© Tertius Entreprise Ltd, 2020

© Sonatine Éditions, 2022, pour la traduction française
Sonatine Éditions
32, rue Washington
75008 Paris
www.lisezsonatine.com

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

Ouvrage réalisé par Cursives à Paris

ISBN numérique : 978-2-35584-855-1

Résumé des tomes précédents

Le jeune Thomas Cromwell, un fils de forgeron né dans un monde de pauvreté et de violence, s'enfuit en Europe où il développe de précieuses compétences en bagarre, en finance, en affaires et en droit. À son retour, Cromwell entre au service du cardinal Wolsey, légat du pape en Angleterre, qui se révèle un maître attentionné pour Thomas.

Pendant ce temps, après vingt ans de mariage avec Catherine d'Aragon, Henri VIII tombe sous le charme d'Anne Boleyn. Il soutient que son mariage actuel n'est pas valide, car Catherine a préalablement été mariée à son frère, et qu'il devrait être libre d'épouser Anne qui, elle, réussira peut-être à lui donner le fils dont il a besoin. Wolsey porte l'affaire devant le pape et les cours ecclésiastiques anglaises, mais en vain. Le mécontentement d'Henri est clair : la propriété de Wolsey, ses biens et le Grand Sceau d'Angleterre sont confisqués. Accusé de divers crimes, Wolsey meurt, le cœur brisé, avant de pouvoir être jugé.

Pleurant non seulement son maître, mais aussi sa femme et ses filles récemment emportées par la suette, Cromwell jure de servir le roi et de se venger de ceux qui ont causé la mort de Wolsey.

Thomas Cranmer, érudit et homme d'église, œuvre avec Cromwell pour légitimer le nouveau mariage envisagé par le roi, cependant que Thomas More persécute les « hérétiques » qui soutiennent de nouvelles doctrines religieuses en Angleterre. En dépit des pressions des vieilles familles nobles papistes et du chaos grandissant de la Réforme religieuse en Europe, Cromwell éloigne doucement Henri du pape et le pousse à devenir le chef de l'Église d'Angleterre, aidé par les sympathies évangéliques d'Anne Boleyn. Henri, quasiment convaincu que son premier mariage est annulé, coupe une Catherine faible et vieillissante de ses soutiens et interdit tout contact entre elle et leur fille Marie. Il épouse Anne lors d'une cérémonie privée en 1532 et d'une autre publique au printemps suivant, alors qu'elle est déjà enceinte de leur fille Élisabeth.

Entre Cromwell et Anne, la paix est fragile, chacun sentant qu'il a été à l'origine de la réussite de l'autre, mais également que chacun est capable d'entraîner la chute de l'autre – et que de nombreuses personnes seraient heureuses d'assister à leur disgrâce. Une jeune femme, Elizabeth Barton, prétend avoir des pouvoirs de prophétie et gagne en popularité à travers le pays en prédisant un désastre pour le roi et Anne Boleyn, mais Cromwell se sert du soutien qu'elle reçoit des ennemis du roi pour exécuter ses rivaux, parmi lesquels le bien déterminé à mourir en martyr Thomas More. Cromwell se voit attribuer de nombreux nouveaux titres et devient secrétaire du roi ainsi que vice-gérant pour les affaires spirituelles, ce qui lui permet de réorganiser la gestion et de contrôler la richesse des monastères d'Angleterre.

Après seulement quelques années de mariage, il devient clair qu'Anne ne donnera pas de fils à Henri, et le caractère cinglant de celle-ci le rend amer. Une nouvelle femme fait tourner la tête du roi : la jeune Jane Seymour, dame d'honneur d'Anne et de Catherine, une personne douce et simple à vivre. Henri se fatigue aussi de Cromwell, un homme à qui il a donné tant de pouvoir et qui demeure pourtant incapable de lui offrir la nouvelle épouse qu'il désire. Henri exige une solution – et Cromwell a la réponse. Peu après la mort de Catherine, la reine Anne est accusée de trahison. Elle aurait commis l'adultère avec un groupe de courtisans et d'amis d'Henri, qui auraient également comploté la mort du roi.

Lady Rochford, la belle-sœur d'Anne, assoiffée d'influence et bien décidée à détruire son mari qu'elle exècre, est heureuse de témoigner contre les Boleyn. D'autres informations – pour la plupart douteuses – sont réunies par Cromwell grâce à des espions et des menaces de torture. Le propre oncle d'Anne, le duc de Norfolk, préside à son procès et se joint au duc de Suffolk, son rival – mais un compagnon d'enfance du roi et lui aussi un ennemi de la reine –, pour sceller la chute d'Anne.

Entraînant dans le procès d'Anne ceux qui ont précédemment agi contre Wolsey, Cromwell fait tomber plusieurs nobles qui ont été proches du roi, dont certains reconnaissent trop tard que leur plus grand crime a été de contrarier Thomas Cromwell. Anne est privée de son titre et de son statut d'épouse du roi. Tous les accusés paient l'affront de leur vie. Henri épouse Jane Seymour seulement quelques jours après l'exécution d'Anne.

Les ennemis de Cromwell sont tapis dans l'ombre, dans un recoin de son esprit : l'évêque de Winchester, Stephen Gardiner, dont la carrière a été étroitement liée à la sienne et qui est furieux des promotions incessantes de Cromwell ; la famille Pole, de vieux nobles qui estiment qu'ils devraient être sur le trône et qui ont

momentanément soutenu Cromwell tandis que ses ambitions concordaient avec les leurs ; les partisans du pape, qui jugent Cromwell responsable de l'abandon par l'Angleterre de la vraie foi ; et d'innombrables autres qui ne l'ont peut-être même jamais rencontré.

À la fin du deuxième livre, le baron Cromwell sait : « Il n'y a pas de fins. Si vous croyez qu'il y en a, vous vous trompez quant à leur nature. Ce ne sont que des commencements. En voici un. »

Et donc le terrain est préparé pour les ultimes commencements de Cromwell.

Pour Mary Robertson,
en honneur de notre amitié durable

Personnages

Les morts récents

Anne Boleyn, reine d'Angleterre.

Ses supposés amants :

George Boleyn, vicomte de Rochford, son frère.

Henry Norris, chef de la chambre privée du roi.

Francis Weston et William Brereton, gentilshommes du cercle du roi.

Mark Smeaton, musicien.

La maison Cromwell

Thomas Cromwell, plus tard lord Cromwell, secrétaire du roi, lord du Sceau privé et vice-gérant pour les affaires spirituelles, c'est-à-dire adjoint au roi en tant que chef de l'Église d'Angleterre.

Gregory, son fils, seul enfant survivant de son mariage avec Elizabeth Wykys.

Mercy Prior, sa belle-mère.

Rafe Sadler, son clerc principal, élevé au sein de la famille ; plus tard dans la maison du roi.

Helen, femme de Rafe.

Richard Cromwell, son neveu, marié à Frances Murfyn.

Thomas Avery, comptable de la maison.

Thurston, chef cuisinier.

Dick Purser, garde-chiens.

Jenneke, fille de Cromwell. *(Personnage fictif)*

Christophe, serviteur. *(Personnage fictif)*

Mathew, serviteur, anciennement à Wolf Hall. *(Personnage fictif)*

Bastings, responsable de la barge. *(Personnage fictif)*

La famille et la maison du roi

Henri VIII.

Jane Seymour, sa troisième femme.

Édouard, son fils en bas âge, né en 1537 : héritier du trône.

Henry Fitzroy, duc de Richmond : fils illégitime d'Henri et Elizabeth Blount ; marié à Mary Howard, fille du duc de Norfolk.

Marie, fille d'Henri et Catherine d'Aragon : exclue de la succession après que le premier mariage de son père a été déclaré invalide.

Élisabeth, fille en bas âge d'Henri et Anne Boleyn : exclue de la succession après que le deuxième mariage de son père a été déclaré invalide.

Anna, sœur du duc Guillaume de Clèves : quatrième femme d'Henri.

Catherine Howard, dame d'honneur d'Anne : cinquième femme d'Henri.

Margaret Douglas, nièce d'Henri : fille de la sœur d'Henri, Margaret, et son second mari, Archibald Douglas, comte d'Angus ; élevée à la cour d'Henri.

William Butts, médecin.

Walter Cromer, médecin.

John Chambers, médecin.

Hans Holbein, artiste.

Sexton, surnommé « Patch » : bouffon, anciennement de la maison de Wolsey.

La famille Seymour

Edward Seymour, fils aîné, marié à Anne (Nan) Stanhope.

Lady Margery Seymour, sa mère.

Thomas Seymour, son frère cadet.

Elizabeth, sa sœur, veuve de sir Anthony Oughtred, plus tard mariée à Gregory Cromwell.

Politiciens et clergé

Thomas Wriothesley, surnommé Appelez-Moi-Risley, greffier du Sceau : ancien protégé de Gardiner, par la suite attaché à Cromwell.

Stephen Gardiner, évêque de Winchester, ambassadeur en France : anciennement secrétaire du cardinal Wolsey, puis secrétaire du roi, supplanté par Cromwell.

Richard Riche, président de la Chambre des communes, chancelier de la Cour des augmentations.

Thomas Audley, lord-chancelier.

Thomas Cranmer, archevêque de Canterbury.

Robert Barnes, ecclésiastique luthérien.

Hugh Latimer, évêque réformiste de Worcester.

Richard Sampson, évêque de Chichester, avocat en droit canonique et conservateur.

Cuthbert Tunstall, évêque de Durham, anciennement évêque de Londres.

John Stokesley, évêque conservateur de Londres, associé de Thomas More (exécuté en 1535).

Edmund Bonner, ambassadeur en France après Gardiner, évêque de Londres après Stokesley.

John Lambert, prêtre réformiste, condamné pour hérésie et brûlé en 1538.

Courtisans et aristocrates

Thomas Howard, duc de Norfolk.

Henry Howard, son fils, comte de Surrey.

Mary Howard, sa fille, mariée à Fitzroy, le fils illégitime du roi.

Thomas Howard, son demi-frère, surnommé Tom Vérité.

Charles Brandon, duc de Suffolk, vieil ami d'Henri, veuf de Mary, la sœur d'Henri.

Thomas Wyatt, ami de Cromwell : poète, diplomate, supposé amant d'Anne Boleyn.

Henry Wyatt, son père âgé, soutien de la première heure du régime Tudor.

Bess Darrell, maîtresse de Wyatt, anciennement dame de compagnie de Catherine d'Aragon.

William Fitzwilliam, par la suite lord de l'Amirauté et comte de Southampton : initialement un allié de Cromwell.

Nicholas Carew, courtisan éminent et soutien de Marie, la fille du roi.

Eliza Carew, sa femme, sœur de Francis Bryan.

Francis Bryan, surnommé « le vicaire de l'enfer », joueur invétéré et diplomate sans diplomatie : beau-frère de Nicholas Carew.

Thomas Culpeper, gentilhomme au service du roi.

Philip Hoby, gentilhomme au service du roi.

Jane Rochford, dame de compagnie, veuve de George Boleyn (exécuté).

Thomas Boleyn, comte de Wiltshire, père d'Anne et George Boleyn.

Mary Shelton, cousine d'Anne Boleyn et ancienne dame de compagnie.

Mary Mounteagle, dame de compagnie.

Nan Zouche, dame de compagnie.

Catherine, lady Latimer, née Catherine Parr.

Henry Bouchier, comte d'Essex.

La maison des enfants du roi

John Shelton, gouvernant de la maison des deux filles du roi.

Anne Shelton, sa femme, tante d'Anne Boleyn.

Lady Bryan, mère de Francis Bryan et Eliza Carew : élève les filles

du roi, Marie et Élisabeth, et plus tard le jeune Édouard.

Au couvent de Shaftesbury

Elizabeth Zouche, l'abbesse.

Dorothea Wolsey, connue comme Dorothea Clancey, fille illégitime du cardinal.

Rivaux dynastiques d'Henri

Henry Courtenay, marquis d'Exeter, descendant d'une fille d'Édouard IV.

Gertrude, sa femme.

Margaret Pole, comtesse de Salisbury, nièce d'Édouard IV.

Henry Pole, lord Montague, son fils aîné.

Reginald Pole, son fils, à l'étranger : chef proposé d'une croisade pour ramener l'Angleterre sous le contrôle du pape.

Geoffrey Pole, son fils.

Constance, femme de Geoffrey.

Diplomates

Eustache Chapuys, ambassadeur de l'empereur Charles Quint à Londres : un francophone originaire de Savoie.

Diego Hurtado de Mendoza, émissaire de l'empereur.

Jean de Dinteville, émissaire français.

Louis de Perreau, seigneur de Castillon, ambassadeur français.

Antoine de Castelnau, évêque de Tarbes, ambassadeur français.

Charles de Marillac, ambassadeur français.

Hochsteden, émissaire de Clèves.

Olisleger, émissaire de Clèves.

Harst, émissaire de Clèves.

À Calais

Lord Lisle, représentant du roi, gouverneur, oncle du roi.

Honor, sa femme.

Anne Bassett, une des filles d'Honor, de son premier mariage.

John Husee, membre de la garnison de Calais, l'homme d'affaires de Lisle.

À la Tour de Londres

Sir William Kingston, conseiller du roi, connétable de la Tour.

Edmund Walsingham, lieutenant de la Tour, adjoint de Kingston.

Martin, geôlier. *(Personnage fictif)*

Amis de Cromwell

Humphrey Monmouth, marchand de Londres : anciennement

emprisonné pour avoir abrité William Tyndale, le traducteur de la Bible en anglais.

Robert Packington, marchand et député.

Stephen Vaughan, marchand basé à Anvers.

Margaret Vernon, abbesse, ancienne tutrice de Gregory.

John Bale, moine renégat et auteur dramatique.

Tous les passages en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte original. Toutes les notes sont du traducteur.

L'orthographe anglaise des noms a été conservée, à l'exception de ceux des membres de la famille royale, qui sont donnés dans leur version francisée.

Frères humains qui après nous vivez
N'ayez les cuers contre nous endurciz.

François Villon

Lève les yeux et vois le vent
Car nous sommes prêts à prendre la mer.

Le Déluge, mystère

Première partie

I

Naufrage (I)

Londres, mai 1536

Une fois la tête de la reine tranchée, il s'éloigne. Une vive sensation de faim lui rappelle qu'il est temps de prendre un second petit déjeuner, ou peut-être un déjeuner avancé. Les événements de la matinée sont inédits et il n'y a pas de règles pour nous guider. Les témoins, qui se sont agenouillés pour le passage de l'âme, se lèvent et remettent leur chapeau. Sous les chapeaux, les visages sont stupéfaits.

Mais il se retourne alors, pour dire un mot de remerciement au bourreau. L'homme a rempli sa tâche avec style ; et même si le roi le paye bien, il est important de récompenser un bon service avec des encouragements, ainsi qu'une prime. Ayant été pauvre, il le sait d'expérience.

Le petit corps gît sur l'échafaud à l'endroit où il est tombé : ventre contre terre, mains écartées, il nage dans une mare de liquide rouge sombre, le sang suintant entre les planches. Le Français – ils sont allés chercher le bourreau de Calais – a ramassé la tête, l'a enveloppée dans un linge puis l'a tendue à l'une des femmes voilées qui ont assisté Anne dans ses derniers instants. Il a vu comment, en recevant le paquet, la femme a frémi de la tête aux pieds. Mais elle l'a fermement tenu, et une tête est plus lourde qu'on ne l'imagine. Ayant connu le champ de bataille, il le sait également d'expérience.

Les femmes s'en sont bien sorties. Anne aurait été fière d'elles. Elles ne laisseront nul homme la toucher ; paumes en avant, elles repoussent ceux qui tentent de les aider. Elles glissent dans le sang et se penchent au-dessus de l'étroite carcasse. Il entend leurs inspirations tandis qu'elles soulèvent ce qui reste d'elle, la tenant par ses habits ; elles craignent que l'étoffe se déchire et leurs doigts touchent sa chair qui refroidit. Chacune contourne le coussin sur lequel elle était agenouillée, désormais trempé de sang. Du coin de l'œil, il voit une présence s'éloigner d'un pas vif et léger, un homme

mince qui s'enfuit, vêtu d'un justaucorps en cuir. C'est Francis Bryan, un habile courtisan, parti informer Henri qu'il est un homme libre. Fais confiance à Francis, songe-t-il : c'est le cousin de la reine morte, mais il s'est souvenu qu'il est aussi le cousin de la reine à venir.

Les officiers de la Tour ont trouvé, en lieu et place d'un cercueil, un coffre à flèches. Le corps étroit rentre dedans. La femme qui tient la tête fait une génuflexion avec son paquet trempé. Faute d'espace, elle le pose près des pieds du cadavre. Elle se relève, se signe. Les mains des spectateurs imitent son geste, et sa main à lui bouge également ; mais il se reprend alors, et serre légèrement le poing.

Les femmes jettent un dernier regard. Puis elles reculent, écartant les mains afin de ne pas souiller leurs habits. L'un des hommes du connétable Kingston tend des serviettes en lin – trop tard pour qu'elles soient de la moindre utilité. Ces gens sont incroyables, dit-il au Français. Pas de cercueil alors qu'ils ont eu des jours pour se préparer ? Ils savaient qu'elle allait mourir. Ils n'avaient aucun doute.

« Mais peut-être en avaient-ils, maître Cremuel. (Aucun Français n'arrive jamais à prononcer son nom.) Peut-être en avaient-ils, car je crois que la lady elle-même pensait que le roi enverrait un messager pour stopper l'exécution. Alors même qu'elle gravissait les marches elle regardait par-dessus son épaule, l'avez-vous remarqué ?

– Il ne pensait pas à elle. Son esprit est entièrement tourné vers sa nouvelle épouse.

– *Alors** peut-être aura-t-il plus de chance cette fois-ci, déclare le Français. Il faut l'espérer. Si je suis forcé de revenir, j'augmenterai mon prix. »

L'homme se retourne et commence à nettoyer son épée. Il le fait avec amour, comme si l'arme était son amie.

« Acier de Tolède, prononce-t-il avec admiration. Nous sommes toujours obligés de nous adresser aux Espagnols pour obtenir une lame comme ça. »

Lui, Cromwell, touche le métal du doigt. On ne le devinerait pas à le voir aujourd'hui, mais son père était forgeron ; il connaît le fer, l'acier, tout ce qui est extrait de la terre ou forgé, tout ce qui est fondu, ou façonné, ou qui possède un bord tranchant. La couronne d'épines du Christ est gravée sur l'épée du bourreau, ainsi que les mots d'une prière.

Maintenant les spectateurs s'éloignent, courtisans et échevins et officiels de la ville, des grappes d'hommes portant de la soie et des chaînes en or, arborant la livrée des Tudors et les insignes des guildes de Londres. Des dizaines de témoins, dont aucun n'est sûr de ce qu'il a vu ; ils comprennent que la reine est morte, mais tout est

allé trop vite pour être assimilé.

« Elle n'a pas souffert, Cromwell, déclare Charles Brandon.

– Lord Suffolk, vous pouvez vous réjouir du contraire. »

Brandon le dégoûte. Quand les autres témoins se sont agenouillés, le duc est resté raide sur ses pieds ; il détestait tellement la reine qu'il n'a même pas eu cette courtoisie. Il se rappelle la progression hésitante de celle-ci vers l'échafaud : son regard, comme dit le Français, était dirigé par-dessus son épaule. Même lorsqu'elle a prononcé ses dernières paroles et demandé au peuple de prier pour le roi, elle regardait par-dessus la foule. Pourtant, elle ne s'est pas laissé affaiblir par l'espoir. Rares sont les femmes à être aussi déterminées aux derniers instants, et les hommes ne sont guère nombreux. Il l'a vue se mettre à trembler, mais seulement après sa dernière prière. Il n'y avait pas de billot, l'homme de Calais n'en a pas utilisé. On lui a demandé de s'agenouiller et de se tenir droite, sans rien pour la soutenir. L'une de ses femmes lui a bandé les yeux. Elle n'a pas vu l'épée, pas même son ombre, et la lame a traversé son cou en produisant un soupir, plus facilement que des ciseaux coupant de la soie. Nous regrettons tous – enfin, la plupart d'entre nous, pas Brandon – d'avoir dû en arriver là.

Maintenant le coffre en orme est porté vers la chapelle, où les drapeaux ont été hissés pour qu'elle puisse rejoindre le cadavre de son frère, George Boleyn.

« Ils partageaient un lit de leur vivant, déclare Brandon, il est donc approprié qu'ils partagent une tombe. Voyons comment ils s'aimeront désormais.

– Venez, monsieur le secrétaire, dit le connétable de la Tour. J'ai préparé une collation, si vous voulez bien me faire cet honneur. Nous nous sommes tous levés de bonne heure aujourd'hui.

– Vous pouvez manger, sir ? » Son fils Gregory n'a jamais vu quelqu'un mourir.

« Nous devons nous forcer à manger et manger pour être forts, observe Kingston. À quoi sert au roi un serviteur distrait, simplement parce qu'il a besoin d'un morceau de pain ?

– Distrait », répète Gregory.

Récemment, son fils a été envoyé apprendre l'art oratoire, et le résultat est que, bien qu'il lui manque encore la maîtrise qui permet des envolées rhétoriques, il s'intéresse de plus en plus aux mots si on les prend un à un. Parfois il semble les examiner à la loupe. Parfois il semble les titiller avec un bâton. Parfois, et la comparaison est inévitable, il semble s'approcher d'eux en frétillant de la queue tel un chien s'intéressant aux crottes d'un autre chien.

Gregory demande au connétable : « Sir William, une reine d'Angleterre a-t-elle déjà été exécutée ?

– Pas à ma connaissance, répond celui-ci. Ou du moins, jeune homme, pas sous ma responsabilité.

– Je vois, fait-il (lui, Cromwell). Donc les erreurs des derniers jours sont la conséquence de votre manque de pratique ? Ne pouvez-vous faire une chose une seule fois et la faire correctement ? »

Kingston rit de bon cœur. Sans doute parce qu'il suppose que c'est une plaisanterie. « Vous voyez, monsieur de Suffolk, dit-il à Charles Brandon. Cromwell affirme que j'ai besoin de m'entraîner à couper des têtes. »

Ce n'est pas ce que j'ai dit, songe-t-il. « Le coffre à flèches a été une trouvaille heureuse.

– Je l'aurais balancée sur un tas de fumier, déclare Brandon. Avec son frère sous elle. Et j'aurais forcé leur père à regarder. Je ne sais pas ce que vous avez en tête, Cromwell. Pourquoi l'avez-vous laissé vivre, pour qu'il continue de causer des problèmes ? »

Il se tourne vers lui, en colère ; souvent, la colère est ce qu'il simule.

« Monsieur de Suffolk, vous avez vous-même offensé le roi et imploré son pardon à genoux. Et vous connaissant, je n'ai aucun doute que vous l'offenserez de nouveau. Et après ? Voulez-vous un roi à qui la notion de clémence serait étrangère ? Si vous aimez ce roi, comme vous l'affirmez, faites attention à son âme. Un jour il se tiendra devant Dieu et répondra pour chacun de ses sujets. Si je dis que Thomas Boleyn ne représente aucun danger pour le royaume, c'est qu'il n'en représente aucun. Si je dis qu'il vivra paisiblement, c'est qu'il le fera. »

Les courtisans qui traversent d'un pas lourd la pelouse les observent : Suffolk avec sa grosse barbe, son œil vif, son torse épais, et le secrétaire du roi, austère, ramassé, carré. Prudemment, ils se séparent et contournent la querelle, se rejoignant pour discuter de l'autre côté.

« Pardieu, dit Brandon. Vous me faites la leçon ? À moi ? Un pair du royaume ? Et vous, quand on songe à l'endroit d'où vous venez !

– Je suis là où le roi m'a placé. Je vous ferai la leçon chaque fois que vous aurez besoin d'apprendre. »

Il songe, Cromwell, que fais-tu ? D'ordinaire il est la courtoisie faite homme. Mais si on ne peut pas dire la vérité lors d'une décapitation, quand le peut-on ?

Il lance un regard en coin à son fils. Nous avons trois ans de plus, à un mois près, que lors du couronnement d'Anne. Certains d'entre nous sont plus sages ; certains d'entre nous sont plus grands. Quand on l'a informé qu'il devrait assister à sa mort, Gregory a dit qu'il en serait incapable : « Je ne peux pas. Une femme, je ne peux pas. » Mais son fils a conservé un visage de marbre et tenu sa langue.

Chaque fois que tu es en public, a-t-il expliqué à Gregory, sache que les gens t'observent, pour voir si tu es apte à entrer comme moi au service du roi.

Ils s'écartent pour s'incliner devant le duc de Richmond : Henry Fitzroy, le bâtard du roi. C'est un beau garçon qui a le joli teint pourpre et les cheveux blond-roux de son père : une plante délicate, svelte, un garçon qui n'a pas encore atteint sa taille définitive. Il oscille au-dessus d'eux : « Monsieur le secrétaire ? L'Angleterre est un endroit meilleur ce matin. »

Gregory dit : « Milord, vous ne vous êtes pas non plus agenouillé. Comment cela se fait-il ? »

Richmond rougit. Il sait qu'il est dans son tort, et il le montre ainsi que le fait toujours son père ; mais, comme ce dernier, il s'en défendra avec une vigoureuse indignation.

« Je ne vais pas être hypocrite, Gregory. Mon père m'a expliqué comment la Boleyn m'aurait empoisonné. Il dit qu'elle se vantait qu'elle le ferait. Eh bien, ses monstrueuses infidélités ont maintenant été découvertes, et elle a été punie comme il se doit.

– Vous n'êtes pas malade, milord ? »

Lui songe, trop de vin hier soir ; il a trinqué à son avenir, sans nul doute.

« Je suis seulement fatigué. Je vais aller dormir. Laisser ce spectacle derrière moi. »

Gregory suit Richmond du regard. « Pensez-vous qu'il puisse un jour être roi ?

– S'il l'est, il se souviendra de toi, répond-il joyeusement.

– Oh, il me connaît déjà, dit Gregory. Ai-je mal agi ?

– Il n'y a pas de mal à dire ce que tu penses. En certaines occasions bien choisies. Ça peut être difficile, mais tu dois le faire.

– Je ne crois pas que je deviendrai conseiller, déclare Gregory. Je ne crois pas que je pourrai apprendre le métier – quand parler et quand garder le silence, quand regarder et quand ne pas le faire. Vous m'avez dit, dès que tu verras l'épée en l'air, elle sera presque morte – à cet instant, m'avez-vous dit, baisse la tête et ferme les yeux. Mais je vous ai vu… vous regardiez.

– Évidemment. » Il saisit le bras de son fils. « Ça aurait bien ressemblé à l'ancienne reine de rattacher sa tête à son corps puis de ramasser l'épée et de me poursuivre jusqu'à Whitehall. »

Elle est peut-être morte, pense-t-il, mais elle peut toujours entraîner ma perte.

Petit déjeuner. De belles miches de pain blanc, du vin puissant à vous étourdir. Le duc de Norfolk, l'oncle de la morte, lui adresse un hochement de tête.

« La plupart des cadavres ne rentreraient pas dans un coffre à flèches, hein ? Il faudrait couper les bras. Vous pensez que Kingston perd la boule ? »

Gregory est surpris. « Sir William n'est pas plus âgé que vous, milord. »

Un gros éclat de rire. « Vous pensez que les hommes de soixante ans devraient être mis au rebut ?

– Il pense qu'ils devraient être bouillis pour en faire de la colle. » Il place un bras autour des épaules de son fils. « Il fera bientôt bouillir son père, n'est-ce pas ?

– Mais vous êtes bien plus jeune que M. de Norfolk. » Gregory se tourne vers le duc, pour bien lui faire passer le message. « Mon père est en bonne santé, si vous exceptez la fièvre particulière qu'il a contractée quand il était en Italie. Il est vrai qu'il travaille beaucoup, mais il estime que de longues heures de travail n'ont jamais tué personne, il le dit souvent. Son médecin affirme qu'on ne pourrait pas le terrasser avec un boulet de canon. »

Maintenant que les témoins ont vu la caisse qui renferme l'ancienne reine être clouée, ils s'entassent dans l'embrasure des portes ouvertes. Une question sur les lèvres : monsieur le secrétaire, quand verrons-nous la nouvelle reine ? Quand Jane nous fera-t-elle l'honneur ? Paradera-t-elle dans les rues, ou bien prendra-t-elle la barge royale ? Quelles armoiries et quels emblèmes adoptera-t-elle en tant que reine, et quelle devise ? Quand pourrons-nous aviser les peintres et les artisans afin qu'ils se mettent au travail ? Y aura-t-il bientôt un couronnement ? Quel présent pouvons-nous lui offrir qui trouvera grâce à ses yeux ?

« Un sac d'argent est toujours acceptable, répond-il. Je ne crois pas que nous la verrons en public tant qu'elle et le roi ne seront pas mariés, mais ça ne prendra pas longtemps. Elle est pieuse à la manière d'autrefois, et toute bannière ou étoffe peinte représentant les anges et les saints, et la Sainte Vierge, sera la bienvenue.

– Donc, dit le maire, nous pouvons inspecter ce que nous avons en réserve depuis le temps de la reine Catherine ?

– Ce serait prudent, sir John, et ça ferait faire des économies à la ville.

– Nous avons la vie de sainte Véronique en panneaux, déclare un vieux membre d'une guilde. Sur le premier, elle se tient en pleurs au bord de la route du Calvaire tandis que le Christ porte sa croix. Sur le deuxième…

– Bien entendu, murmure-t-il.

– Sur le deuxième, la sainte essuie le visage de notre Sauveur. Sur le troisième, elle tient l'étoffe ensanglantée, et on peut voir l'image du Christ clairement imprimée de son précieux sang.

– Ma femme a observé, remarque le connétable Kingston, que ce matin la reine a délaissé sa coiffe habituelle et opté pour le style qui avait les faveurs de feu Catherine. Elle se demande ce qu'elle a voulu dire par là. »

Peut-être était-ce un geste de courtoisie, songe-t-il, d'une reine mourante à une reine morte. Elles se rencontreront ce matin dans un autre pays, où elles auront sans nul doute beaucoup à se raconter.

« Quel dommage que ma nièce n'ait pas imité Catherine dans d'autres circonstances, déclare Norfolk. Si elle avait été obéissante, chaste et docile, sa tête serait peut-être toujours sur ses épaules. »

Gregory est tellement stupéfait qu'il recule d'un pas, et percute le maire.

« Mais, milord, Catherine n'était pas obéissante ! N'a-t-elle pas défié la volonté du roi année après année lorsqu'il lui a demandé de partir et de divorcer ? N'êtes-vous pas vous-même allé à la campagne pour la forcer à se soumettre, et elle vous a enfermé dans sa chambre et a tourné la clé, si bien que vous avez dû passer les douze jours de Noël à crier à travers une porte ?

– Vous apprendrez que c'était M. de Suffolk, répond sèchement le duc. Encore un gâteux bon à rien, hein, Gregory ? C'est Charles Brandon, là-bas – le bonhomme imposant avec la grosse barbe. Moi, je suis le type filiforme au mauvais caractère. Vous voyez la différence ?

– Ah, fait Gregory, je me souviens maintenant. Mon père a tellement apprécié cette histoire que nous en avons fait une pièce pour la fête des Rois. Mon cousin Richard était M. de Suffolk, il portait une barbe en laine qui lui tombait jusqu'à la taille. Et M. Rafe Sadler a mis une jupe et interprété la reine, qui insultait le duc en espagnol. Quant à mon père, il a joué le rôle de la porte.

– J'aurais aimé voir ça. » Norfolk se frotte le bout du nez. « Non, je vais vous dire, Gregory, j'aurais sincèrement aimé. » Charles Brandon et lui sont de vieux rivaux, et chacun apprécie les embarras de l'autre. « Je me demande quelle pièce vous jouerez ce Noël. »

Gregory ouvre la bouche et la referme. L'avenir est un vide curieux. Lui, Cromwell, intervient avant que son fils tente de le combler. « Messieurs, je peux vous dire quelle devise la nouvelle reine adoptera : *Tenue d'obéir et de servir*. »

Un murmure d'approbation parcourt la pièce. Le gros rire de Brandon retentit : « On n'est jamais trop prudent, hein ?

– C'est ce que nous disons tous. » Norfolk vide son vin des Canaries. « Si quelqu'un contrarie le roi dans les années à venir, messieurs, ce ne sera pas Thomas Howard ici présent. » Il se plante un doigt dans le sternum, comme s'ils risquaient de ne pas savoir qui il est. Puis il tape sur l'épaule du secrétaire du roi, avec toute

l'apparence de la camaraderie. « Alors, et maintenant, Cromwell ? »

Mais ne vous y trompez pas. L'oncle Norfolk n'est ni notre camarade ni notre allié ni notre ami. Il nous tape sur l'épaule pour juger de notre solidité. Il lorgne le cou de taureau de Cromwell et se demande quelle sorte de lame il faudrait pour trancher ça.

Il est dix heures lorsqu'ils se séparent de la compagnie. Dehors, la lumière du soleil mouchette l'herbe. Il marche jusqu'à l'ombre, son neveu Richard Cromwell à ses côtés.

« Mieux vaut aller voir Wyatt.

– Vous allez bien, sir ?

– Comme jamais », répond-il platement.

C'est Richard lui-même qui, il y a quelques jours, a accompagné Thomas Wyatt à la Tour, sans démonstration de force, sans hommes armés : le menant à son lieu de détention aussi aisément que s'ils s'étaient promenés au bord de la rivière. Il avait demandé qu'on traite le prisonnier avec la plus grande courtoisie et qu'on le loge dans une pièce agréable du corps de garde – à laquelle le geôlier Martin les mène désormais.

« Comment se porte ce prisonnier ? » demande-t-il.

Comme si ce prisonnier était n'importe qui, et non ce que Wyatt est vraiment : un être extrêmement cher à son cœur.

Martin répond : « Il me semble, sir, qu'il est très inquiet à cause de ces cinq hommes qui ont perdu la tête l'autre jour. » Le geôlier fait paraître ça accessoire, comme perdre un chapeau. « J'oserais dire que M. Wyatt se demande pourquoi il n'était pas parmi eux. Alors il fait les cent pas, sir. Puis il s'assied, une feuille de papier devant lui. Il semble sur le point d'écrire, mais pas un mot ne sort. Il ne dort pas. Il est éveillé au cœur de la nuit, il demande de la lumière. Il tire son tabouret jusqu'à la table, taille son crayon. Mais à six heures, quand il fait jour, vous lui apportez son pain et sa bière, et la feuille est vierge et la bougie brûle encore. Un vrai gâchis.

– Laissez-lui sa lumière. Je paierai ce dont il a besoin.

– Mais je vais dire une chose : c'est un vrai gentilhomme. Pas fier comme ceux que nous avions de l'autre côté. Henry Norris – le "Gentil Norris", qu'ils l'appelaient –, il nous traitait comme des chiens. C'est ainsi qu'on reconnaît un vrai gentilhomme : quand sa vie est en péril, il continue de bien vous parler.

– Je m'en souviendrai, Martin, dit-il gravement. Comment se porte ma filleule ?

– Bientôt deux ans – le croyez-vous ? »

La semaine où la fille de Martin est née, il est venu à la Tour pour rendre visite à Thomas More. C'était le début de leur dispute ; il

espérait encore que More céderait au roi et sauverait sa vie. « Serez-vous son parrain ? » lui a demandé Martin. Il a choisi le prénom Grace : comme sa plus jeune fille, morte quelques années plus tôt.

Martin dit : « Nous ne pouvons pas surveiller un prisonnier à chaque instant. Je crains que M. Wyatt se détruise. »

Richard rit joyeusement. « Enfin, Martin, n'avez-vous jamais eu de poète dans votre prison ? Un qui soupire lourdement et qui dort peu, et qui lorsqu'il prie le fait en vers ? Un poète peut être mélancolique, mais je vous le dis, il prendra autant soin de lui que n'importe qui. Il lui faut à manger et à boire pour éveiller son appétit, et s'il a mal quelque part, vous en entendrez parler.

– Il écrit un sonnet s'il se cogne un orteil, dit-il.

– Les poètes prospèrent, déclare Richard. Ce sont leurs amis qui pâtissent. »

Martin les annonce en frappant discrètement à la porte, comme s'ils entraient dans les appartements privés d'un lord. « Visiteurs, monsieur Wyatt ? »

La pièce est pleine d'une lumière dansante, et le jeune homme est assis à la table en plein soleil.

« Bougez, Wyatt, dit Richard. Les rayons illuminent votre cuir chevelu. »

Il oublie à quel point les jeunes sont sans pitié. Quand le roi demande : « Est-ce que je deviens chauve, Crumb ? », il répond : « La forme de la tête de Votre Majesté ravirait n'importe quel artiste. »

Wyatt passe sa paume sur ses fins cheveux blonds. « Ça galope, Rich. Quand j'aurai quarante ans, aucune femme ne me regardera hormis pour tenter de me fendre le crâne avec une cuiller à œuf. »

Ce matin, Wyatt pourrait aussi bien rire que pleurer, et ni l'un ni l'autre ne signifierait rien. Toujours vivant quand cinq autres hommes sont morts, toujours vivant et stupéfait de l'être, il est au seuil d'une douleur dévastatrice – tel un homme oscillant sur une pointe, avec un unique orteil pour le soutenir. C'est une méthode d'interrogatoire dont il a entendu parler, mais qu'il n'a jamais eu besoin de mettre en pratique. Vous accrochez le prisonnier à une poutre, les bras croisés dans le dos : son corps est suspendu en l'air, soutenu par ce centimètre exquis. S'il bouge, ou si vous repoussez son pied, tout son poids retombe sur ses bras et ses épaules se disloquent. Cette partie de la procédure ne devrait pas être nécessaire. Vous ne voulez pas l'estropier ; vous voulez juste qu'il reste là, en équilibre, jusqu'à ce qu'il vous ait donné des réponses satisfaisantes.

« Nous avons pris notre petit déjeuner, en tout cas, dit-il. Le connétable Kingston est un tel gaffeur que nous nous attendions à

du pain moisi.

– C'est une nouveauté pour lui, observe Wyatt. Une reine d'Angleterre à décapiter, et cinq de ses amants. On ne fait pas ça toutes les semaines. » Il oscille, il oscille, sur la pointe : bientôt il glissera et hurlera. « Donc, c'est fait, je suppose ? Sinon vous ne seriez pas venu me voir. »

Richard traverse la pièce. Il se tient au-dessus de Wyatt et baisse les yeux vers sa nuque recourbée ; il lui frotte l'épaule, chaleureusement et fermement, tel un homme caressant son chien préféré. Wyatt ne bouge pas, le visage dans les mains. Richard relève les yeux : allez-vous le dire, sir ?

Il incline la tête vers son neveu : dis-le, toi.

« Elle est morte courageusement, déclare Richard. Elle a parlé brièvement et avec à-propos, demandant le pardon, louant la miséricorde du roi, et n'offrant aucune justification. »

Wyatt lève les yeux. Il semble abasourdi. « Elle n'a accusé personne ?

– Ce n'était pas à elle d'accuser, répond doucement Richard.

– Mais vous connaissez Anne. Et elle a été détenue assez longtemps, elle a eu le temps de concevoir un plan. Elle a dû se dire (ses yeux bleus ont un rapide mouvement de côté), me voici prisonnière, et où sont les preuves contre moi ? Elle a dû prier pour les cinq hommes qui sont allés à la mort, et elle a dû se demander, pourquoi Wyatt n'en fait-il pas partie ?

– Elle n'aurait sûrement pas, dit-il, voulu voir votre tête dans la rue ? Je sais qu'il y avait de l'inimitié entre vous, et je sais que c'était une créature d'une suprême méchanceté, mais elle n'aurait sûrement pas voulu accroître le nombre d'hommes qu'elle a entraînés à leur perte ?

– Ce n'est pas ce que je supposais. Elle aurait pu considérer que ce n'était que justice. »

Il voudrait que Richard se penche en avant et plaque fermement sa main sur la bouche de Wyatt.

« Tom Wyatt, dit-il, finissons-en. Vous pensez peut-être qu'une confession vous apaiserait, et si tel est le cas, faites venir un prêtre, dites ce que vous avez à dire, obtenez son absolution et payez-le pour qu'il garde le silence. Mais pour l'amour de Dieu, ne vous confessez pas à moi. » Il ajoute, doucement : « Vous avez parcouru tout ce chemin. Vous avez fait le plus difficile. Vous avez parlé quand vous deviez le faire. Maintenant, ne dites plus rien.

– Vous ne devez pas vous laisser aller, déclare Richard. Ce serait à nos dépens. Mon oncle a marché sur le fil du rasoir pour vous. Le soupçon du roi à votre égard était tel que personne hormis lui n'aurait pu le dissiper, car le roi n'aurait pas écouté, il vous aurait

tué avec les autres. De plus… » Il lève les yeux. « Sir, puis-je lui dire ? La cour n'avait pas besoin des preuves que vous nous avez données. Votre nom n'a pas été mentionné. Le frère d'Anne s'est condamné tout seul en raillant le roi devant la cour et en affirmant que malgré la bravoure qu'il revendique, Henri n'a ni la compétence ni la *vertu** nécessaires pour accomplir l'acte avec une femme.

– Oui, dit-il à l'intention d'un Wyatt incrédule, voilà l'imbécile qu'était George Boleyn, et j'ai dû avoir affaire à lui pendant des années.

– Et la femme de George, ajoute Richard, a fait une déposition écrite contre lui, attestant l'avoir vu embrasser sa sœur avec sa langue dans sa bouche. Décrivant les heures qu'ils ont passées seuls, derrière une porte close. »

Wyatt a légèrement écarté son tabouret de la table. Il lève son visage vers le soleil et la lumière efface toute expression.

« Et les femmes d'Anne, poursuit Richard, ont déposé contre elle. Toutes les allées et venues dans le noir. C'était donc suffisant, pas besoin de votre aide. Elles ont observé ses ruses pendant les deux dernières années et plus. »

Oh, bon Dieu, songe-t-il, coupons court. Il tire une liasse de papiers pliés de sa poche et les laisse tomber sur la table.

« Voici votre témoignage. Voulez-vous le détruire vous-même, ou dois-je le faire ?

– Je m'en charge », répond Wyatt.

Il pense, ce garçon ne me fait pas confiance ; toujours pas, même maintenant. Pourtant Dieu sait que je ne l'ai pas trompé. Cette dernière semaine, heure après heure, il a négocié pour la vie de Wyatt. Ce qu'il a offert à Henri, c'est la connaissance qu'avait Wyatt de la reine accusée. Il n'a jamais demandé à ce dernier si cette connaissance avait été charnelle, et il ne le fera jamais. Il a assuré au roi qu'elle ne l'avait pas été – mais pas de façon aussi directe. S'il a induit Henri en erreur, mieux vaut ne pas le savoir.

Il dit à Wyatt : « J'ai dit à votre père que je m'occuperais de vous. Je l'ai fait.

– Je vous en suis redevable », répond Wyatt.

Dehors, les milans royaux planent au-dessus des murs de la Tour. Le roi a choisi de ne pas exhiber la tête des amants d'Anne sur le pont de Londres ; au cas où il déciderait de parader avec sa nouvelle épouse, il veut que sa capitale reste en ordre. Les milans, par conséquent, sont privés de leurs proies ; c'est sans doute, dit-il à Richard, la raison pour laquelle ils attendent impatiemment Tom Wyatt.

Richard déclare : « Vous voyez comment c'est. Un homme très

convenable, ce Wyatt. Même ses geôliers sont amoureux de lui. Son pot de chambre l'admire, sous prétexte qu'il daigne l'utiliser.

– Martin cherchait à savoir ce qui va lui arriver.

– Oui, dit Richard, avant de trop s'attacher à lui. Et qu'est-ce qui va lui arriver ?

– Pour le moment, il est en sécurité là où il est.

– Les arrestations sont-elles terminées ? Était-il le dernier ?

– Oui, je crois.

– C'est fini, alors ?

– Fini ? Oh, non. »

Thomas Cromwell a maintenant cinquante ans. Les mêmes petits yeux vifs, le même corps trapu et imperturbable : la même routine. Il est chez lui partout où il se réveille : la maison des Rouleaux dans Chancery Lane, ou sa maison de ville à Austin Friars, ou à Whitehall avec le roi, ou dans tout autre endroit où Henri s'avère être. Il se lève à cinq heures, récite sa prière, fait ses ablutions et rompt le jeûne. À six heures, il reçoit des pétitionnaires avec son neveu Richard Cromwell à ses côtés. La barge du secrétaire du roi le mène à Greenwich, à Hampton Court, à l'hôtel de la Monnaie et à l'armurerie de la Tour de Londres. Bien qu'il soit toujours roturier, la plupart des gens conviendraient qu'il est le deuxième homme d'Angleterre. Il est l'adjoint du roi pour les affaires de l'Église. Il prend la liberté de se renseigner sur tous les secteurs du gouvernement ou de la maison royale. Il a en tête les lois d'Angleterre, les psaumes et les paroles des prophètes, les colonnes des livres de comptes du roi ainsi que la lignée, les terres et les revenus de chaque personne d'importance du pays. Il est renommé pour sa mémoire, et le roi aime la tester en lui demandant les détails d'obscurs litiges datant de vingt ans plus tôt. Il porte parfois un brin de romarin ou de rue séché, et il l'effrite dans sa paume comme si le fait d'inhaler son parfum allait l'aider. Mais tout le monde sait que ce n'est qu'une façon. Les seules choses dont il ne se souvient pas sont celles qu'il n'a jamais sues.

Son principal devoir (semble-t-il pour le moment) est de trouver de nouvelles épouses au roi et de le débarrasser des anciennes. Ses journées sont longues et ardues, pleines de lois à rédiger et d'ambassadeurs à charmer. Il continue de travailler à la lueur de la chandelle durant les crépuscules d'été, durant les couchers de soleil hivernaux lorsqu'il fait noir à trois heures et demie. Même ses nuits ne sont pas perdues. Souvent il dort dans une chambre près du roi et Henri le réveille au petit matin pour lui poser des questions sur les comptes de trésorerie, ou pour lui raconter ses rêves et lui demander ce qu'ils signifient.

Parfois il se dit qu'il aimerait se remarier, car cela fait sept ans qu'il a perdu Elizabeth et ses filles. Mais nulle femme ne tolérerait ce genre de vie.

Quand il rentre chez lui, le jeune Rafe Sadler l'attend et ôte son chapeau à la vue de son maître.

« Sir ?

– C'est fait. »

Rafe attend, les yeux rivés sur son visage.

« Rien à dire. Une fin pieuse. Et le roi ?

– Nous l'avons à peine vu. Il allait et venait entre la chambre et l'oratoire et parlait à son chapelain. » Rafe officie désormais dans les appartements privés du roi, c'est son homme de liaison. « J'ai pensé que je ferais bien de venir au cas où vous auriez un message pour lui. »

Un message oral, s'entend. Quelque chose qu'il vaut mieux ne pas coucher sur papier. Que dit-on à un homme qui vient de tuer son épouse ? « Pas de message. Rentre chez toi retrouver ta femme.

– Helen sera contente de savoir que la reine en a fini avec ses malheurs. »

Il est surpris. « Elle n'a tout de même pas pitié d'elle ? »

Rafe semble mal à l'aise. « Elle pense qu'Anne était une protectrice de l'Évangile, et cette cause est, comme vous le savez, chère au cœur de mon épouse.

– Oh, oui, d'accord, dit-il. Mais je peux le protéger mieux.

– Et en plus, je crois qu'avec les femmes, quand quelque chose arrive à l'une d'elles, elles le ressentent toutes. Elles sont plus compatissantes que nous, et ce serait un monde cruel si elles ne l'étaient pas.

– Anne n'était pas compatissante, dit-il. N'as-tu pas raconté à Helen qu'elle a menacé de me faire décapiter ? Et elle planifiait, comme nous le savons désormais, d'abréger la vie du roi lui-même.

– Oui, sir, répond Rafe, comme pour lui faire plaisir. Ça a été dit au tribunal, n'est-ce pas ? Mais Helen demandera – pardonnez-moi, mais pour une femme, c'est une question naturelle –, que va-t-il arriver à la fillette d'Anne Boleyn ? Le roi va-t-il la renier ? Il ne peut pas être sûr d'être son père, mais il ne peut pas être sûr de ne pas l'être.

– Peu importe. Même si Élisa est l'enfant d'Henri, elle demeure une bâtarde. Comme nous le savons désormais, son mariage avec Anne n'a jamais été valide. »

Rafe se frotte le sommet du crâne si bien que des touffes de cheveux se dressent.

« Donc, comme son union avec Catherine n'était pas valide non

plus, il n'a jamais été marié de sa vie. Deux fois futur marié, et pourtant jamais époux – est-ce déjà arrivé à un roi ? Même dans l'Ancien Testament ? Plaise à Dieu que Mlle Seymour lui donne un fils. Il semblerait que nous soyons incapables de garder un héritier. La fille du roi avec Catherine, c'est une bâtarde. Sa fille avec Anne, une bâtarde. Ce qui laisse son fils Richmond, qui évidemment a toujours été un bâtard. » Il remet son chapeau en l'écrasant. « Je m'en vais. »

Il file, laissant la porte ouverte. Dans l'escalier il lance : « À demain, sir. »

Lui se lève, ferme la porte : mais il s'attarde, la main sur le bois. Rafe a grandi sous son toit et sa présence constante lui manque ; dorénavant, le garçon a sa propre maison, avec sa jeune famille dedans, de nouvelles tâches à la cour. Il est heureux de faire la carrière de Rafe, car il lui est aussi cher que pourrait l'être un fils, consciencieux, obstiné, attentif et – le point vital – apprécié par le roi et jouissant de sa confiance.

Il regagne son bureau. C'est seulement le mois de mai, songe-t-il, et déjà deux reines d'Angleterre sont mortes. Devant lui se trouve une lettre d'Eustache Chapuys, l'ambassadeur impérial, bien que cette lettre n'ait pas été destinée à atterrir ici et que les nouvelles qu'elle contient soient probablement déjà anciennes. L'ambassadeur utilise un nouveau chiffrement, mais il devrait être possible de voir ce qu'il raconte. Il doit se réjouir, dire à l'empereur Charles que la concubine du roi vit ses dernières heures.

Donc la nouvelle est déjà obsolète. Il étudie la missive jusqu'à parvenir à repérer les noms propres, dont le sien, puis il passe à autre chose. Autant la laisser à M. Wriothesley, le prince des déchiffreurs.

Quand les cloches sonnent pour la prière du soir à travers la ville, il entend M. Wriothesley en dessous, en train de rire avec Gregory.

« Montez, Appelez-Moi », crie-t-il.

Le jeune homme gravit les marches deux à deux et entre, une lettre à la main. « De France, sir, de l'évêque Gardiner. » Pour être utile, il l'a déjà ouverte.

Appelez-Moi-Risley ? C'est une plaisanterie qui date de l'époque où Tom Wyatt avait une chevelure abondante : quand Catherine était reine, quand Thomas Wolsey gouvernait l'Angleterre, et quand lui, Thomas Cromwell, dormait la nuit. Appelez-Moi est arrivé un jour à Austin Friars – un jeune homme aux traits fins, plein de vie et aussi nerveux qu'un lièvre. Nous avons jeté un coup d'œil à son pourpoint tailladé, à son chapeau à plume, à la dague dorée à sa taille : comme nous avons ri. Il était beau, capable, plein d'esprit de

contradiction et enclin à être admiré. À Cambridge, Stephen Gardiner avait été son tuteur, et Stephen a beaucoup à enseigner ; mais l'évêque n'a aucune patience, et Appelez-Moi en exige beaucoup. Il veut qu'on l'écoute, il veut parler ; comme un lièvre, il semble surveiller ce qui se passe dans son dos, sachant à moitié, devinant à moitié, toujours sur le qui-vive.

« Gardiner affirme que la cour de France est en effervescence, sir. La rumeur dit que l'ancienne reine avait cent amants. Le roi François est amusé.

– J'en suis sûr.

– Alors Gardiner demande : en tant qu'ambassadeur d'Angleterre, que suis-je censé leur dire ?

– Vous pouvez lui écrire. Dites-lui ce qu'il a besoin de savoir. » Il réfléchit. « Ou peut-être un peu moins. »

L'imagination des Français fournira bientôt tous les détails que Stephen n'a pas : ce que la défunte reine a fait, et avec qui, et combien de fois, et dans quelles positions.

Il dit : « Il n'est pas bon pour un homme chaste d'être excité par une telle affaire. C'est à nous, monsieur Wriothesley, de sauver l'évêque du péché. »

Wriothesley croise son regard et rit. Maintenant qu'il est hors du royaume, Gardiner se repose sur Appelez-Moi pour avoir des informations. Le maître doit attendre le bon plaisir de son élève. Wriothesley a un poste : greffier du Sceau. Il a un revenu, et une jolie femme, et il se délecte des bonnes grâces du roi ; à cet instant, il a l'attention du secrétaire de ce dernier.

« Gregory a l'air heureux, observe-t-il.

– Gregory est content que cette journée soit passée. Il n'avait jamais assisté à un tel événement. Non qu'aucun de nous l'ait fait, évidemment.

– Notre pauvre monarque, dit Appelez-Moi, sa bonne nature a été grandement abusée. Nul homme n'a jamais subi deux femmes telles que la princesse d'Aragon et Anne Boleyn. Des langues si perfides. Des cœurs si corrompus. » Il s'assied, mais au bord de son tabouret. « La cour est anxieuse, monsieur. Les gens se demandent si c'est fini. Ils se demandent ce que Wyatt vous a dit qui n'a pas été consigné dans les registres.

– Qu'ils s'interrogent.

– Ils veulent savoir s'il y aura d'autres arrestations.

– C'est une question. »

Wriothesley sourit. « Vous êtes un maître à ce jeu.

– Oh, je ne sais pas. »

Il se sent fatigué. Sept ans pour que le roi ait Anne. Trois ans pour régner. Trois semaines pour la mener au tribunal. Trois battements

de cœur pour en finir. Mais ce sont tout de même ses battements de cœur à lui autant que ceux de l'ancienne reine. L'effort qu'ils lui ont coûté doit être ajouté à tout le reste.

« Monsieur. » Appelez-Moi se penche en avant. « Vous devriez attaquer le duc de Norfolk. Le discréditer auprès du roi. Faites-le maintenant, tant que vous avez l'avantage sur lui. L'occasion ne se représentera peut-être plus.

– J'ai trouvé le duc très plaisant avec moi ce matin. Si l'on considère que nous étions en train de tuer sa nièce.

– Thomas Howard sera aussi plaisant avec ses ennemis qu'avec ses amis.

– Vrai. »

La duchesse de Norfolk, avec laquelle le duc est brouillé, a souvent utilisé les mêmes mots – voire pire.

« On pourrait croire, reprend Appelez-Moi, que maintenant qu'Anne et son neveu George sont disgraciés, il retournerait en rampant dans sa campagne et serait pétri de honte.

– L'oncle Norfolk ne connaît pas la honte.

– Maintenant j'entends qu'il insiste pour que Richmond soit fait héritier. Il raisonne, si mon gendre devient roi, et si ma fille s'assied sur le trône à côté de lui, toute l'Angleterre sera sous ma coupe. Il dit : "Puisque les trois enfants d'Henri sont désormais des bâtards, autant préférer le mâle – au moins Richmond sait monter à cheval et manier une épée, ce qui vaut mieux que lady Marie, qui est à moitié naine et maladive, et qu'Élisa, qui est toujours en âge de se souiller en public."

– Nul doute que Richmond ferait un bon roi. Mais je n'aime pas l'idée d'être sous la coupe d'Howard. »

Les yeux de M. Wriothesley se posent sur lui. « Les amis de lady Marie sont prêts à la ramener à la cour. Quand le Parlement sera convoqué, ils s'attendent à ce qu'elle soit nommée héritière. Ils attendent que vous teniez promesse. Ils s'attendent à ce que vous retourniez le roi en sa faveur.

– Vraiment ? demande-t-il. Vous m'étonnez. Si j'ai fait une promesse, ce n'était pas celle-là. »

Appelez-Moi semble ébranlé. « Sir, les vieilles familles se sont unies à vous, elles vous ont aidé à faire tomber les Boleyn. Elles ne l'ont pas fait pour rien. Elles ne l'ont pas fait pour que Richmond puisse devenir roi et que Norfolk règne sur tous.

– Donc je dois choisir entre elles ? Il semblerait, d'après ce que vous dites, qu'elles se battront et qu'un seul clan restera debout, soit les amis de Marie, soit Norfolk. Et celui qui aura la victoire s'en prendra à moi, ne pensez-vous pas ? »

La porte s'ouvre. Appelez-Moi sursaute. C'est Richard Cromwell.

« À qui vous attendiez-vous, Appelez-Moi ? À l'évêque de Winchester ? »

Imaginez Gardiner, s'élevant à travers le sol dans un relent de soufre : frappant avec ses sabots fendus, faisant voler l'encre. Imaginez la bave dégoulinant sur son menton tandis qu'il retourne les coffres-forts et fouille leur contenu en roulant des yeux enflammés.

« Une lettre de Nicholas Carew, annonce Richard.

– Je vous l'avais dit, observe Appelez-Moi. Les gens de Marie. Déjà.

– Et au fait, dit Richard, la chatte est de nouveau sortie. »

Il se précipite à la fenêtre, lettre à la main : « Où est-elle ? »

Appelez-Moi à côté de lui : « Qu'est-ce que je dois chercher ? »

Il brise le sceau : « Là-bas ! Elle est en train de grimper dans l'arbre. »

Il jette un coup d'œil à la lettre. Sir Nicholas demande une rencontre.

« C'est un chat ? » Wriothesley n'en revient pas. « Cette bête tigrée ?

– Elle est arrivée de Damas dans une boîte. Je l'ai achetée à un marchand italien pour un prix auquel vous ne croiriez pas. Elle est censée rester à l'intérieur, sinon elle se reproduira avec les chats de Londres. Il faut que je lui trouve un mari tigré. » Il ouvre la fenêtre. « Christophe ! Elle est dans l'arbre ! »

Ce que Carew propose, c'est un rassemblement des dynastes : la famille Courtenay, avec le marquis d'Exeter à sa tête, et la famille Pole, lord Montague représentant ses parents. Ce sont les familles les plus proches du trône, les descendants du vieux roi Édouard et de ses frères. Ils prétendent parler au nom de la fille du roi, Marie, afin de représenter ses intérêts. S'ils ne peuvent régner eux-mêmes sur l'Angleterre, comme l'ont fait autrefois les Plantagenêts, ils comptent bien le faire à travers elle. C'est une autre lignée qu'ils admirent : l'héritage de sa mère espagnole, Catherine. De la pauvre jeune femme elle-même, ils se soucient beaucoup moins ; et quand je verrai Marie, songe-t-il, je le lui dirai. Sa sécurité ne réside pas là, avec des hommes qui vivent de fantasmes du passé.

Carew, les Courtenay, les Pole, ce sont tous des papistes. Carew était le vieux compagnon d'armes du roi, et aussi l'ami de la reine Catherine, à l'époque où ces positions étaient compatibles. Il se voit comme le miroir de la chevalerie, et comme un homme béni par la bonne fortune. Pour Carew, pour les Pole, pour les Courtenay et leurs partisans, les Boleyn étaient une lamentable bourde, une erreur désormais effacée par le bourreau. Nul doute qu'ils supposent que Thomas Cromwell peut lui aussi être effacé, réduit au statut de

clerc qui était le sien : un homme utile pour faire entrer l'argent, mais dont on peut se passer, un esclave qu'on piétine tandis qu'on remonte l'escalier vers la gloire.

« Appelez-Moi a raison, dit-il à Richard, sir Nicholas prend un ton hautain avec moi. » Il lève la lettre. « Ces gens, ils s'attendent à ce que je vienne quand ils sifflent. »

Wriothesley réplique : « Ils s'attendent à ce que vous les serviez. Sinon, ils vous briseront. »

Sous la fenêtre, toutes les jeunes personnes d'Austin Friars sont rassemblées, des cuisiniers et des employés et des garçons de toutes sortes.

« Je crois que mon fils a perdu la tête. Gregory, lance-t-il, tu ne peux pas attraper un chat avec un filet. Elle t'a vu maintenant, recule.

– Regardez Christophe qui secoue l'arbre, dit Richard. Petit con.

– Soyez prudent, sir, supplie Appelez-Moi. Parce que la semaine dernière…

– C'est naturel qu'elle cherche à s'échapper, dit-il à Richard. Elle en a assez de sa vie d'abstinence. Elle veut trouver un prince. Oui, Appelez-Moi ? Cette dernière semaine quoi ?

– Les gens ont parlé du cardinal. Ils disent, regardez ce que Cromwell a fait, en deux ans, aux ennemis de Wolsey. Thomas More est mort. Anne la reine est morte. Ils regardent ceux qui lui ont manqué de respect – Brereton, Norris –, même si Norris n'était pas le pire… »

Norris, pense-t-il, était bon avec monseigneur – en face. Mais le Gentil Norris était un voleur et un manipulateur : un hypocrite.

Il dit : « Si j'avais voulu me venger des ennemis de Wolsey, j'aurais frappé la moitié de la nation.

– Je ne fais que rapporter ce qu'on dit.

– Le jeune Dick Purser est ici », annonce Richard. Il se penche par la fenêtre. « Attrape-la, garçon, avant qu'on la perde dans le noir.

– Ils demandent, poursuit Wriothesley, qui était le plus grand ennemi du cardinal. Ils répondent, le roi. Alors ils demandent : quand l'occasion se présentera, comment Thomas Cromwell se vengera-t-il de son souverain, son prince ? »

En dessous, dans le jardin qui s'assombrit, les chasseurs de chat lèvent les bras comme s'ils imploraient la lune. Haut dans l'arbre, l'animal est une silhouette douce que seul un œil aguerri peut voir : pattes pendantes, il ne forme qu'un avec la branche sur laquelle il est allongé. Il pense à Marlinspike, le chat du cardinal. Il l'avait amené à Austin Friars quand il était encore suffisamment petit pour tenir dans une poche. Mais quand Marlinspike en a eu l'âge, il s'est enfui pour vivre sa vie.

Je me suis élevé au-dessus de tout ça, songe-t-il : cette journée, cette lumière déclinante, ces pièges. Je suis le chat damascène. J'ai fait un tel voyage pour arriver ici, et rien de ce qu'ils font ne me dérange plus, ni ne m'inquiète, perché sur ma branche.

Et pourtant la question de Wriothesley s'insinue en lui et laisse dans son esprit un filet froid de désarroi, comme de l'eau suintant dans une cave. Il est choqué : premièrement, que la question puisse être posée. Deuxièmement, qu'elle le soit par lui. Troisièmement, de ne pas avoir la réponse.

Richard se tourne de nouveau vers la pièce. « Sir, que dit Christophe en bas ? »

Il traduit – l'argot du garçon n'est pas simple : « Christophe jure qu'en France on attrape toujours les chats avec un filet, que n'importe quel enfant peut le faire, qu'il sera ravi de le prouver si nous lui accordons toute notre attention. » Puis, à l'intention de Wriothesley : « Cette question que vous avez posée…

– Ne la prenez pas mal…

– … vient-elle de Gardiner ?

– Car, observe Richard, qui d'autre à part le foutu évêque de Winchester poserait une telle question ? »

Appelez-Moi répond : « Je me contente de rapporter les paroles de Winchester. Je ne parle pas pour lui, ni en son nom.

– Bien, dit Richard, car sinon je serais obligé de vous arracher la tête et de la jeter dans l'arbre avec le chat.

– Richard, croyez-moi, réplique Wriothesley, si j'étais un partisan de l'évêque, je serais en ambassade avec lui, pas ici avec vous. » Les larmes lui montent aux yeux. « J'essaie de comprendre les intentions du secrétaire du roi. Mais tout ce qui vous intéresse, c'est le chat, et essayer de me faire peur. Vous m'obligez à avancer parmi les ronces.

– Je vois les blessures, dit-il doucement. Quand vous écrirez à Stephen Gardiner, dites-lui que je vais réfléchir à ce que je peux lui obtenir comme butin. George Boleyn touchait une pension de deux cents livres par an sur les revenus de Winchester. Pour commencer, je peux la récupérer. »

Il pense, ça n'adoucira pas l'évêque. C'est juste un gage de bonne volonté envers un homme déçu. Stephen espérait qu'en tombant Anne Boleyn m'entraînerait dans sa chute.

« Vous parlez des ennemis du cardinal, dit Richard. Je rangerais l'évêque Gardiner parmi eux. Pourtant il n'a pas souffert, n'est-ce pas ?

– Il pense avoir souffert, répond Wriothesley. Après tout, il était le confident du cardinal, jusqu'à ce que maître Cromwell le pousse à l'écart. Il était le secrétaire du roi, jusqu'à ce que maître Cromwell lui arrache sa fonction. Le roi l'a dépêché hors du royaume, et il sait

que c'est maître Cromwell qui a tout arrangé. »

Vrai. Tout est vrai. Gardiner sait nuire, même depuis la France. Il sait comment gratter la surface et empoisonner le corps politique.

Il déclare : « L'idée que j'aie une rancœur envers mon souverain est un fantasme sorti tout droit du cerveau malade de l'évêque. Qu'ai-je, hormis ce que le roi me donne ? Qui suis-je, sinon ce qu'il a fait de moi ? Je place toute ma confiance en lui. »

Wriothesley demande : « Mais faut-il que je porte un message à Nicholas Carew ? Le rencontrerez-vous ? Je crois que vous devriez.

– L'apaiser ? dit Richard. Non. » Il ferme la fenêtre. « Je parie que c'est Purser qui va l'attraper.

– Moi, je parie sur la chatte. »

Il s'imagine le monde sous elle : à travers le prisme de ses grands yeux, les membres d'hommes agités se déroulant tels des rubans, implorant à travers la pénombre. Peut-être pense-t-elle qu'ils lui adressent des prières. Peut-être pense-t-elle être montée jusqu'aux étoiles. Peut-être l'obscurité s'échappe-t-elle d'elle par petites taches de lumière, les toits et les pignons telles des ombres dans de l'eau ; et quand elle observe le filet, il n'y a pas de filet, juste les espaces entre les mailles.

« Je crois que nous devrions boire quelque chose, dit-il à Wriothesley. Nous aurons de la lumière. Et un feu, bientôt. Faites venir Christophe, quand il sera rentré du jardin. Il nous montrera comment les Français allument une flambée. Peut-être brûlerons-nous la lettre de Carew, monsieur Wriothesley, qu'en dites-vous ?

– Ce que j'en dis ? » C'est presque un grognement digne de Gardiner en personne. « J'en dis que Norfolk est contre vous, que l'évêque est contre vous, et que maintenant vous allez aussi vous en prendre aux vieilles familles. Dieu vous aide, sir. Vous êtes mon maître. Je suis à votre service, et je prie pour vous. Mais, par les saints ossements ! croyez-vous que ces gens aient fait tomber les Boleyn pour que vous soyez le coq de la basse-cour ?

– Oui, dit Richard. C'est exactement ce que nous croyons. Ce n'était peut-être pas leur intention, mais nous comptons faire en sorte que ce soit le résultat. »

Comme le bras de Richard est ferme tandis qu'il s'étire pour lui tendre le verre. Comme le sien l'est aussi tandis qu'il le saisit.

« Lord Lisle nous envoie ce vin de Calais, déclare-t-il.

– Confusion pour nos ennemis, dit Richard. Bonne chance à nos amis. »

Wriothesley observe : « J'espère que vous savez les distinguer.

– Appelez-Moi, réchauffez votre pauvre cœur tremblant. » Il jette un coup d'œil à la fenêtre, voit sa propre silhouette embuée. « Vous pouvez écrire à Gardiner et lui dire que de l'argent va arriver.

Ensuite, nous aurons un code à déchiffrer. »

Quelqu'un a apporté une torche dans le jardin en contrebas. Une lueur crépusculaire emplit les vitres. Son ombre sur la fenêtre lève une main : il incline la tête vers celle-ci.

« À ma santé. »

Cette nuit-là, il rêve la mort d'Anne Boleyn, en panneaux. Sur le premier, il la regarde marcher vers l'échafaud, portant maladroitement sa coiffe. Sur le deuxième, elle s'agenouille, vêtue d'un calot blanc tandis que le Français brandit son épée. Sur le dernier, sa tête tranchée, couverte de lin, imprime son image en sang dans l'étoffe.

Il se réveille tandis que le tissu est secoué. Si le visage de la défunte reine est imprimé, il est trop hébété pour le voir. Nous sommes le 20 mai 1536.

II

Sauvetage

Londres, été 1536

« Où est mon manteau orange ? demande-t-il. J'avais un manteau orange.

– Je ne l'ai pas vu », répond le jeune Christophe. Il dit ça d'un ton sceptique, comme s'il parlait d'une comète.

« Je l'ai rangé. Avant de t'amener ici. Quand tu étais encore de l'autre côté de la mer, honorant de ta présence un tas de fumier à Calais.

– Vous me raillez. » Christophe est offensé. « Pourtant c'est moi qui ai attrapé le chat.

– C'est faux ! s'exclame Gregory. C'est Dick Purser qui a attrapé le chat. Tout ce que Christophe a fait, c'est rester planté là en poussant des cris de chasse. Maintenant il veut tout le mérite ! »

Son neveu Richard dit : « Vous avez rangé ce manteau au moment de la chute du cardinal. Vous n'aviez plus le cœur à le porter.

– Certes, mais maintenant je me sens gai. Je ne vais pas apparaître devant le jeune marié dans un habit de deuil.

– Non ? fait Christophe. Avec le roi, il faut une tenue réversible. On ne sait jamais, va-t-on mourir ou danser ?

– Ton anglais s'améliore, Christophe.

– Votre français est toujours le même.

– À quoi t'attends-tu de la part d'un vieux soldat ? Je ne risque pas d'écrire des vers.

– Mais vous jurez bien, remarque Christophe, d'un ton encourageant. Peut-être mieux que n'importe qui. Mieux que mon père, qui était, comme vous le savez, un grand voleur craint dans ses provinces.

– Ton père te reconnaîtrait-il ? demande Richard Cromwell. Je veux dire, s'il te voyait maintenant ? À moitié anglais, et portant la livrée de mon oncle ? »

Christophe fait la moue. « À l'heure qu'il est, il a probablement

été pendu.

– Ça ne te fait rien ?

– Je lui crache dessus.

– Pas besoin de ça, dit-il sur un ton apaisant. Manteau, Christophe. Va le chercher. »

Gregory commence : « La dernière fois que nous sommes tous sortis ensemble… »

Richard le coupe : « Non. Ne le dis pas. Ne pense même pas à l'autre.

– Je sais, répond aimablement Gregory. Mes tuteurs n'ont cessé de me le répéter, dès mon plus jeune âge. Ne parle pas de têtes tranchées à un mariage. »

Le mariage du roi a en fait eu lieu hier, une petite cérémonie privée ; aujourd'hui, ils forment une délégation loyale, prêts à féliciter la nouvelle reine. Les couleurs de ses tenues de travail sont ces teintes sombres et onéreuses que les Italiens nomment *berettino* : le gris-brun des feuilles aux alentours de la Sainte-Cécile, le gris-bleu de la lumière de l'Avent. Mais aujourd'hui un effort s'impose, et Christophe est en train de l'aider à enfiler sa tenue festive, s'émerveillant devant celle-ci, quand Appelez-Moi-Risley entre précipitamment : « Je ne suis pas en retard, si ? » Il recule. « Sir, allez-vous porter ça ?

– Bien sûr que oui ! s'exclame Christophe, offensé. Votre opinion pas nécessaire.

– C'est juste que les gens du cardinal portent de l'orange fauve, et donc, si ça rappelle au roi… il n'aime peut-être pas qu'on lui remémore… » Appelez-Moi hésite. La conversation d'hier soir est comme une tache sur son propre habit, quelque chose qu'il ne peut effacer. Il dit docilement : « Évidemment, le roi pourrait l'admirer.

– Et dans le cas contraire, il peut me dire de l'enlever. Arrangez-vous pour qu'il ne fasse pas la même chose avec votre tête. »

Appelez-Moi tressaille. Il est sensible, même pour un roux. Il se ratatine un peu tandis qu'ils sortent sous le soleil.

« Appelez-Moi, dit Gregory, vous avez vu, Dick Purser est monté à l'arbre et a attrapé le chat. Père, peut-il avoir une augmentation de salaire ? »

Christophe marmonne quelque chose. Ça ressemble à *hérétique*.

« Quoi ? demande-t-il.

– Deek Purser, hérétique, répond Christophe. Il croit que l'hostie n'est que du pain.

– Mais nous aussi ! s'exclame Gregory. Assurément, ou… attendez… »

Le doute traverse son visage.

« Gregory, dit Richard, ce qu'on attend de toi, c'est moins de

théologie et plus de bravade. Prépare-toi pour les nouveaux frères du roi – les Seymour seront auréolés de gloire aujourd'hui. Si Jane donne un fils au roi, ce seront de grands hommes, Ned et Tom. Mais attention. Nous aussi. »

Car c'est l'Angleterre, un pays heureux, une terre de miracles où les pierres sous les pieds sont des pépites d'or et où les ruisseaux sont du vin. Le faucon blanc des Boleyn est posé tel un pitoyable moineau sur une clôture, pendant que le phénix des Seymour prend son envol. Gentilshommes de lignée ancestrale, gardes-chasses, maîtres de Wolf Hall, la nouvelle famille du roi est désormais au même rang que les Howard, les Talbot, les Percy et les Courtenay. Les Cromwell – père, fils et neveu – sont également d'une vieille lignée. N'avons-nous pas tous été conçus dans l'Éden ? *Quand Adam creusait et Ève filait, qui était alors le gentilhomme ?* Quand les Cromwell sortent cette semaine, les gentilshommes d'Angleterre s'écartent sur leur chemin.

Le roi porte du velours vert : il est une pelouse verdoyante, constellée de diamants. Se séparant de son vieil ami William Fitzwilliam, son trésorier, il saisit le bras de son secrétaire pour l'entraîner dans une embrasure de fenêtre, et il se tient là, clignant des yeux face au soleil. C'est le dernier jour de mai.

Donc, la nuit de noces : comment demande-t-on ? La nouvelle épouse est d'un aspect si virginal qu'il ne serait pas surpris qu'elle se soit glissée sous le lit et ait passé la nuit raide sur le dos, à prier. Et Henri, ainsi que le lui ont confié plusieurs femmes, a besoin de beaucoup d'encouragements.

Le roi murmure : « Une telle fraîcheur. Une telle délicatesse. Une telle *pudeur** chaste.

– Je suis heureux pour Votre Majesté. » Il songe, oui, oui : mais y êtes-vous parvenu ?

« J'ai quitté l'enfer pour trouver le paradis, et tout ça en une nuit. »

C'est la réponse qu'il lui fallait.

Le roi dit : « Toute cette affaire a été, comme nous le savons tous, difficile et délicate… et vous avez montré, Thomas, à la fois diligence et fermeté. » Il parcourt la pièce du regard. « Des hommes – et aussi des femmes, dirais-je – m'ont demandé : Majesté, n'est-il pas temps que maître Cromwell reçoive sa récompense ? Vous savez que j'ai hésité à vous promouvoir, uniquement parce que votre poigne est requise à la Chambre des communes. Mais (il sourit), la Chambre des lords est tout aussi indisciplinée, et elle a besoin d'un maître. Donc, vous irez aux Lords. »

Il s'incline. De petits arcs-en-ciel volettent et dansent sur la

maçonnerie.

« La reine est avec ses femmes, poursuit Henri. Elle rassemble son courage. Je lui ai demandé de se montrer à la cour. Allez la voir, et adressez-lui quelques paroles réconfortantes. Amenez-la, si vous pouvez. »

Il se retourne et l'ambassadeur Chapuys est aussitôt là. C'est l'un des sujets francophones de l'empereur, pas un Espagnol, mais un Savoyard. Bien qu'il soit en Angleterre depuis maintenant plusieurs années, il ne s'aventure pas à discuter dans notre langue ; ses compétences ne sont pas suffisantes pour le genre de conversations qu'un ambassadeur doit avoir. Son oreille fine a repéré le mot *« pudeur* »* et il demande en souriant : « Eh bien, monsieur le secrétaire, qui a honte ?

– Pas de la honte. De la modestie. Une modestie de rigueur, de la part de la jeune mariée.

– Ah. Je pensais que c'était peut-être votre roi qui avait honte. Étant donné les événements des derniers jours. Et ce qui a été dit au tribunal, sur son manque d'habileté et de vigueur avec l'autre.

– Nous n'avons que la parole de George Boleyn pour l'affirmer.

– Eh bien, si la femme a couché avec George, ainsi que vous le prétendez – avec son propre frère –, vous imaginez bien qu'il a dû y avoir des confidences sur l'oreiller, et quoi de plus naturel pour elle que de se plaindre de l'incapacité de son mari ? Mais je vois que lord Rochford ne peut plus défendre sa version, maintenant que sa tête a été coupée. » L'ambassadeur a l'œil brillant, la lèvre qui se contracte ; mais il se contrôle. « Donc l'époux royal a fait mouche. Et il s'imagine que jusqu'à la nuit dernière Mme Jane était vierge ? Mais bien sûr, il n'en sait rien. Il pensait qu'Anne Boleyn était vierge, et ça, croyez-moi, l'Europe entière n'en revenait pas. »

L'ambassadeur a raison. Quand il est question de virginité, il est plus facile de se jouer d'Henri que de jouer de la flûte à bec.

« Je suppose qu'il se satisfera de Mme Jane pendant un mois ou deux, poursuit Chapuys, jusqu'à ce que son œil se pose sur une autre femme. On découvrira alors que Jane l'a induit en erreur – qu'elle n'était après tout pas libre de se marier, car elle avait un contrat antérieur avec un autre homme. N'est-ce pas ? »

Eustache tâtonne. Il sait que la tête d'Anne Boleyn a été tranchée, mais il veut savoir sur quelles bases son mariage a été dissous. Car il fallait qu'il soit dissous ; sa mort ne suffisait pas pour écarter sa fille Élisa de la succession, il fallait montrer que le mariage n'en était pas un, qu'il était dès le début défectueux. Et comment le clergé a-t-il accompli ça pour le roi ? Lui, Thomas Cromwell, n'est pas près de le dire. Il incline simplement la tête et se fraie un chemin parmi la foule, changeant de langue en chemin. La nouvelle reine ne parle

que sa langue maternelle : et encore, pas très souvent. Son frère Edward parle bien français. Le plus jeune frère, Tom Seymour – il ne sait pas ce qu'il parle. Mais il sait qu'il n'écoute jamais.

Les femmes autour de Jane sont parées de leurs plus beaux atours, et dans la chaleur du milieu de matinée, le parfum de la lavande se propage à travers l'espace comme des éclats de rire. Quel dommage que les plantes aromatiques ne puissent rien pour les douairières des vieilles familles d'Angleterre, qui se tiennent à présent à proximité de leur trophée telles des sentinelles en brocart. Les femmes de la Boleyn ont disparu : la pauvre Mary Shelton, qui croyait qu'Henry Norris l'épouserait, et la vigilante Jane Rochford, la veuve de George. La pièce est remplie de visages qu'on n'a pas vus à la cour depuis le temps de la reine Catherine : et Jane, regrettablement pâle et comme à son habitude silencieuse, est une petite figurine en pâte en leur sein. Henri lui a généreusement donné les bijoux de la morte, et sa robe a été hâtivement brodée d'un travail d'orfèvre, des cœurs et des nœuds d'amoureux. Tandis qu'elle remue pour le saluer, un nœud se détache ; elle se penche, mais l'une de ses suivantes est plus rapide. Jane murmure : « Merci, madame, pour votre courtoisie. »

Elle a une expression consternée. Elle n'en revient pas que Margaret Douglas – la nièce du roi, la fille de la reine d'Écosse – soit ici pour ramasser derrière. Meg Douglas est une jolie fille de dix-neuf ou vingt ans. Elle se redresse dans un éclat de cheveux roux et regagne sa place. Sa coiffe est du style français qui avait la préférence de la Boleyn, mais la plupart des femmes sont revenues à l'ancienne mode et cachent leurs cheveux. À côté de Meg se trouve sa meilleure amie, Mary Fitzroy, la jeune femme de Richmond ; son mari est parti, suppose-t-on, après avoir félicité son père pour le nouveau mariage. C'est une épouse très jeune, même pas dix-sept ans ; sa toque raide lui donne un air méfiant, on croirait distinguer son crâne, et ses yeux parcourent la pièce. Elle le voit ; donne un petit coup de coude à Meg ; baisse les yeux et soupire : « Cromwell. »

Aussitôt, les deux jeunes femmes détournent le regard, comme pour le faire disparaître. Les dames de compagnie d'Anne n'aiment pas admettre qu'elles l'ont englouti sous un déluge de ragots, quand elles ont su que la reine était finie. Elles n'aiment pas admettre qu'elles se sont empressées de parler, de donner des preuves contre elle. Cromwell vous dupe, disent-elles. Il place des mots dans votre bouche. Avec ses manières si doucereuses, il vous fait dire des choses que vous ne pensez pas.

Avant qu'il puisse atteindre la nouvelle reine, la famille de celle-ci arrive : sa mère lady Margery, deux frères. Edward Seymour a l'air

discrètement joyeux. Tom Seymour a l'air turbulent et est vêtu avec une somptuosité que même George Boleyn aurait pu considérer comme *de trop**. Le regard de lady Margery poignarde les vieilles courtisanes. Aucune d'elles n'a aussi bien conservé son apparence qu'elle, et leurs filles ne sont pas devenues reines. Elle fait à sa fille une profonde révérence tout en gardant le dos droit ; puis elle se redresse avec un craquement audible des genoux. Le poète Skelton l'a un jour comparée à une primevère. Mais maintenant elle a soixante ans.

Le regard pâle de Jane balaie sa famille. Puis elle tourne la tête et il le balaie, lui.

« Monsieur le secrétaire », dit-elle. Il y a une longue pause pendant que la reine surmonte sa timidité. Enfin, elle murmure : « Aimeriez-vous me… baiser la main ? Ou… ou quelque chose… comme ça ? »

Il se retrouve sur un genou, ses lèvres touchant une émeraude qu'il a baisée sur la main étroite de la défunte Anne. De son autre main, avec ses petits doigts trapus, Jane lui effleure l'épaule ; comme pour dire, ah mon Dieu, c'est difficile pour nous deux, mais d'une manière ou d'une autre nous survivrons à cette matinée.

« Votre sœur n'est pas avec nous ? demande-t-il à Jane.

– Bess est en chemin, répond lady Margery.

– Seulement, déclare Jane, tout a été si soudain. Bess n'a jamais cru que je me marierais. Elle fait toujours le deuil de son mari.

– Je crois qu'elle devrait abandonner le noir. Me laisser l'aider à s'habiller. Je connais les confectionneurs italiens. »

Lady Margery le soumet à un examen attentif. Puis elle se tourne et agite une main dédaigneuse en direction des douairières. Pendant un instant, ces femmes éminentes croisent son regard. Elles inhalent comme si elles souffraient. Elles soulèvent le revers de leurs robes et reculent de quelques pas. Elles comprennent qu'elles doivent laisser la famille immédiate de la mariée l'entourer et poser les questions indélicates qui doivent être posées le lendemain d'un mariage.

« Alors, ma sœur ? demande Tom Seymour.

– Moins fort, Tom », dit son frère Edward.

Il jette un coup d'œil par-dessus son épaule ; lui, Cromwell, se tient telle une barrière infranchissable entre la famille et la cour.

« Alors, dit la nouvelle reine.

– Nous voulons seulement, intervient la mère, une simple parole rassurante. Quant à la manière dont vous vous sentez ce matin. »

Jane réfléchit. Pendant un long moment, elle regarde ses chaussures. Tom Seymour est agité. On croirait presque qu'il va pincer sa sœur, comme s'ils étaient toujours à la nursery. Elle prend une inspiration.

« Oui ? » demande Tom.

Jane murmure : « Mes frères, chère mère… maître Cromwell… je peux simplement dire que je ne me sens absolument pas préparée pour ce que le roi me demande. »

Les frères fixent lady Margery. La jeune fille doit savoir comment un homme et une femme s'accouplent ? Et en plus, ce n'est plus une enfant, n'est-ce pas l'idée ?

« Enfin, dit lady Margery. Vous avez vingt-sept ans, Jane. Je veux dire, Votre Grâce.

– Oui, c'est vrai, admet Jane.

– Le roi ne devrait pas avoir à vous dorloter comme une enfant de treize ans, poursuit sa mère. S'il s'est montré impatient, eh bien, c'est ainsi que sont les hommes.

– Vous vous y ferez, l'encourage Tom. Il y a un prix à payer pour tout, vous savez. »

Jane acquiesce tristement.

« Je suis sûre que le roi n'a pas été méchant, déclare fermement lady Margery.

– Non, pas méchant. » Jane lève les yeux. « Mais ma difficulté est qu'il veut que je fasse des choses très étranges. Des choses dont je n'avais jamais imaginé qu'une épouse devait les faire. »

Ils se regardent. Les lèvres de Jane bougent : comme si elle testait ses paroles avant d'oser les exposer à l'air.

« Mais je suppose… eh bien, je ne sais pas vraiment… je suppose qu'il y a des choses que les hommes aiment. »

Edward semble désespéré.

Tom supplie : « Monsieur le secrétaire ? »

Comment est-il censé intervenir ? Est-il responsable des goûts du roi ?

Le visage de lady Margery est crispé.

« Des choses déplaisantes, Jane ?

– Je crois, répond la reine. Même si je n'en ai aucune expérience, évidemment. »

Tom semble furieux. « Mon conseil, dit-il, satisfaites-le, ma sœur.

– La question est, dit Edward, ce… je ne sais pas, son désir, son ordre… mène-t-il à avoir un enfant ?

– Je ne crois pas, répond Jane.

– Vous allez devoir lui parler, déclare Edward. Cromwell, vous allez devoir lui rappeler comment se comporte un bon chrétien. »

Il prend les mains de Jane entre les siennes. C'est un geste audacieux, mais il ne voit pas d'alternative.

« Votre Grâce, laissez votre pudeur de côté, et dites-moi ce que le roi vous demande. »

Jane ôte doucement ses mains. Elle soustrait sa petite personne

pâle et repousse ses frères ; elle avance d'un pas hésitant vers son roi, sa cour, son avenir. En partant elle murmure : « Il veut que j'aille à Douvres avec lui, et que je voie les fortifications. »

Sans sourire, Jane traverse la grande pièce dans sa longueur. Tous les yeux sont sur elle ; elle a l'air fière, murmure quelqu'un. Et si vous ne saviez rien d'elle, vous pourriez croire qu'elle l'est. Henri tend les bras, comme on le fait avec un enfant qui apprend à marcher, et quand il la tient, il l'embrasse, en plein sur la bouche. Ses lèvres forment une question ; elle murmure une réponse ; il baisse la tête pour l'entendre, le visage plein de sollicitude et d'orgueil. Chapuys se tient dans un groupe avec les vieilles dames et leurs hommes.

Comme s'il était leur émissaire – comme s'il était leur émissaire auprès de Cromwell –, l'ambassadeur s'écarte et dit : « Elle semble porter tous ses bijoux en même temps, comme une épouse florentine. Pourtant, elle est assez jolie, pour une femme si quelconque. Alors que l'autre, mieux elle s'habillait, plus elle était vilaine.

– Ces derniers temps. Peut-être. »

Il se rappelle les jours, quand le cardinal était toujours en vie, où Anne n'avait besoin d'aucun ornement hormis ses yeux. Elle s'est rabougrie au cours des derniers mois, son visage s'est pincé. Quand elle est arrivée à la Tour, elle lui a échappé des mains et est tombée à ses pieds sur les pavés. Il l'a soulevée et elle ne pesait rien ; c'était comme tenir de l'air.

« Alors, dit Chapuys, tant que votre roi est d'humeur joyeuse, poussez-le à nommer la princesse Marie comme son héritière.

– En attendant, évidemment, le fils de sa nouvelle épouse. »

Chapuys s'incline.

« Poussez votre maître à parler au pape, dit-il à l'ambassadeur. Il y a une bulle d'excommunication qui flotte au-dessus de mon maître. Nul roi ne peut vivre ainsi, menacé dans son propre royaume.

– Toute l'Europe souhaite colmater la brèche. Que le roi aborde Rome dans un esprit de pénitence, et qu'il annule la législation qui a séparé votre pays de l'Église universelle. Dès que ce sera fait, Sa Sainteté sera ravie d'accueillir sa brebis égarée, et elle acceptera la restitution de ses revenus d'Angleterre.

– Avec des intérêts, je suppose, pour les années manquantes ?

– J'imagine que les règles bancaires habituelles s'appliqueraient. Et aussi…

– Il y a autre chose ?

– Le roi Henri devrait retirer ses délégués auprès des princes luthériens. Nous savons que vous êtes en pourparlers. Nous voulons

que vous les interrompiez. »

Il acquiesce. En somme, Chapuys lui demande de détruire le travail de quatre années. De ramener l'Angleterre à Rome. De reconnaître le premier mariage d'Henri comme valide, et la fille issue de ce mariage comme son héritière. De suspendre les négociations diplomatiques avec les États germaniques. De renoncer à l'Évangile, d'accepter le pape, et de faire des génuflexions devant les idoles.

« Et que ferais-je, demande-t-il, durant ces magnifiques nouveaux jours ? Je veux dire moi personnellement, Thomas Cromwell ?

– Retour à la forge ?

– Je crois que j'ai perdu l'art du forgeron. Je serais obligé de prendre la route comme je l'ai fait enfant. Traverser la mer et m'offrir en tant que fantassin au roi de France. Croyez-vous qu'il serait heureux de me voir ?

– C'est une option, admet Chapuys. D'un autre côté, vous pourriez rester en poste, et accepter des honoraires généreux de l'empereur. Il comprend le travail qu'implique le retour de votre pays au *status quo ante*. » L'ambassadeur lui sourit ; puis il pivote sur ses talons, écartant les bras en guise de salutation. « Cara-vey ! »

Cette somptueuse façade, ce torse profond blasonné d'or : qui d'autre que Nicholas Carew ? L'éminent personnage, sur un ton chantant, corrige la prononciation de l'ambassadeur : « Ca-rew. » Il attend qu'il répète.

Chapuys fait signe qu'il est désolé. « Je n'y arriverai jamais, monsieur. »

Carew laissera passer. Il fixe son attention sur le secrétaire du roi.

« Nous devrions nous rencontrer.

– Ce serait un honneur pour moi, sir Nicholas.

– Nous devons préparer une escorte pour ramener la princesse Marie à la cour. Venez chez moi à Beddington.

– Venez me voir, vous. Je suis occupé. »

Sir Nicholas est agacé. « Mes amis s'attendent…

– Vous pouvez amener vos amis. »

Maintenant sir Nicholas se rapproche. « Nous avons conclu un marché avec vous, Cromwell. Nous nous attendons à ce qu'il soit honoré. »

Il ne répond pas à Carew, se contente de l'écarter de son chemin. En passant à côté de lui, il porte la main à son cœur. On dirait le geste d'un homme soudain anxieux. Mais ce n'est pas ça, et ce n'est pas ce qu'il fait.

Aussitôt, ses garçons sont à ses côtés.

Richard demande : « Que voulait Carew ?

– Que son marché soit honoré. »

C'est vrai, ce que dit Wriothesley : il y avait un marché. Dans la version de Carew : nous, les amis de la princesse Marie, vous aiderons à éliminer Anne Boleyn, et ensuite, si vous rampez devant nous et nous servez, nous nous retiendrons de vous anéantir. La version du secrétaire du roi est différente : vous m'aidez à éliminer Anne, et… et rien.

Richard demande : « Savez-vous que le roi a eu la femme de Carew dans son lit ? Avant que Carew l'épouse, et après ?

– Non ! s'écrie Gregory. Est-ce que je suis assez grand pour le savoir ? Tout le monde est-il au courant ? Carew sait-il que les autres savent ? »

Richard fait un grand sourire. « Il sait que nous savons. »

C'est mieux que des ragots. C'est le pouvoir : c'est une nouvelle provenant de l'économie interne de la cour, du bureau de comptabilité où les unités d'obligation sont fixées et les pièces de honte pesées.

Richard déclare : « Elle me plairait bien, Eliza Carew. Si seulement je n'étais pas marié…

– Hors de notre sphère, dit-il.

– Quand est-ce que ça vous a empêché ? Il y a seulement quinze jours, vous et la femme du comte de Worcester étiez enfermés ensemble dans une pièce. »

En train de rassembler des preuves.

« Et elle est sortie toute souriante », note Richard.

Parce que j'ai remboursé ses dettes.

Gregory ajoute : « Et elle attend un enfant. Ce qui fait jaser.

– Allons-y, dit Richard, avant que Carve-Away revienne. Nous risquerions de nous moquer de lui. »

Mais on appelle leur nom : Rafe Sadler, apparaissant soudain à un angle. Il était avec le roi, et son expression – si vous pouviez l'analyser – est un mélange de révérence, de circonspection et d'incrédulité.

« Il veut vous voir, monsieur. »

Il acquiesce. « Les garçons, rentrez à la maison. » Puis une idée lui vient. « Mais Richard… »

Son neveu se retourne. Il murmure : « Occupe-toi de sir William Fitzwilliam. Vois s'il sera mon allié au sein du conseil du roi. Il sait ce que pense Henri. Il le connaît comme personne. »

C'est Fitzwilliam qui est venu à lui, en mars dernier, pour lui expliquer clairement à quel point les Boleyn étaient détestés, et comment cette détestation risquait d'unir des ennemis naturels en leur donnant un intérêt commun. C'est Fitzwilliam qui a laissé entendre que le roi avait besoin de changement – et qui l'a fait avec l'autorité calme d'un homme qui connaît Henri depuis sa jeunesse.

Richard dit : « Je crois qu'il va suivre votre étoile, sir.

– Découvre ce qu'il espère, répond-il. Et fais-lui miroiter plus.

– Sir… », commence Rafe.

Il saisit le bras de ce dernier. Un groupe de gentilshommes tourne la tête et les regarde passer. Rafe jette un coup d'œil par-dessus son épaule tandis que les hommes les laissent s'éloigner, se tenant là comme s'ils attendaient qu'Hans les peigne : bas soyeux, barbes soyeuses, leur dagues dans des fourreaux de velours noir, des livres reliés de velours rouge entre les mains. Ce sont tous des Howard, ou apparentés aux Howard, et l'un d'eux est le jeune demi-frère du duc de Norfolk, qui partage le même nom que lui : Thomas Howard le Second. Aucun risque de confondre les deux. Le Second est le pire poète de la cour. Le Premier n'a jamais fait une rime de sa vie.

Rafe déclare : « Le roi n'est pas aussi confiant qu'il y paraît. Il n'est plus sûr aujourd'hui de ce qu'il croyait hier. Il demande : justice a-t-elle été rendue ? Il ne doute pas de la culpabilité d'Anne, mais il dit : et les hommes ? Vous vous rappelez, sir, les difficultés que nous avons eues à lui faire signer les mandats ? Comme nous avons dû être vigilants ? Maintenant il est de nouveau dans le doute. "Harry Norris était mon vieil ami, dit-il, comment est-il possible qu'il m'ait trahi avec ma femme ? Et Mark – un joueur de luth, un garçon comme ça, est-il plausible qu'elle ait péché avec lui ?" »

Fut un temps où le roi vivait sous l'œil de sa cour. Il mangeait dans la grande salle, disait toutes ses pensées à voix haute, défequait derrière un mince rideau et copulait derrière un autre. Maintenant les souverains goûtent à la solitude ; des serviteurs en pantoufles souples les gardent, et dans leurs appartements à l'écart, le bruit est étouffé. Tandis que le ministre se dirige vers les pièces intérieures, chapeau à la main, il développe un processus interne grâce auquel il devient malléable, d'une patience infinie. D'ordinaire, quand sa tranquillité est perturbée, le roi se tourne vers l'archevêque. Mais pas pour cette question. Depuis que la précédente reine a été inculpée, Cranmer n'a eu aucune tranquillité d'esprit à offrir.

À la porte des appartements privés, on le fait entrer. Autrefois – c'est-à-dire il y a un mois –, les gentilshommes du roi auraient veillé à l'intercepter. On s'attendrait à ce qu'Harry Norris apparaisse : *Je regrette, monsieur le secrétaire, Sa Majesté est en prière*. Et pendant combien de temps va-t-il prier, Harry ? *Oh, toute la matinée, sans aucun doute…* Norris disparaissant, avec un charmant sourire d'excuse ; pendant que de l'autre côté de la porte qui se referme il entendrait un gloussement de ce petit morveux de Francis Weston.

Les courtisans demandent, est-il possible, vraiment, que la reine ait pu coucher avec un petit chiot ricanant comme Weston ?

Que pouvez-vous faire à part hausser les épaules ?

Le roi est assis, affalé, les coudes sur les genoux. Depuis une heure qu'il n'est plus sous l'œil du public, son éclat verdoyant a terni. Charles Brandon est avec lui, se tenant au-dessus de lui comme une sentinelle.

Il fait sa révérence : « Majesté. » Et un murmure poli tandis qu'il se redresse : « Monsieur de Suffolk. »

Le duc lui adresse un hochement de tête méfiant.

Henri dit : « Crumb, avez-vous entendu cette histoire à propos de la tombe de Catherine ? »

Suffolk ajoute : « Elle circule dans chaque taverne et chaque place du marché. À l'instant même où la tête d'Anne a bondi de son corps, les bougies sur la tombe de Catherine se sont enflammées – sans qu'une main vivante les touche. » Le duc semble pressé de mettre les choses au clair. « Inutile d'y croire, Cromwell. Je n'y crois pas. »

Henri est irritable. « Bien sûr que non. C'est une histoire. D'où vient-elle, Crumb ?

– De Douvres.

– Oh. » Henri ne s'attendait pas à cette réponse. « Elle est enterrée à Peterborough, qu'est-ce qu'ils en savent à Douvres ?

– Rien, Majesté. »

Il va continuer de la sorte, jusqu'à ce qu'Henri congédie Brandon.

« Bon, alors, dit ce dernier, si l'histoire s'est propagée depuis Douvres, vous pouvez être sûr qu'elle vient de France.

– Vous diffamez les Français, observe Henri, et pourtant vous acceptez leur argent, Charles. »

Le duc semble mortifié. « Mais vous êtes au courant.

– Bien sûr, Majesté, intervient-il, M. de Suffolk accepte aussi certaines sommes de l'empereur. Donc ça s'équilibre.

– Je connais les arrangements, déclare Henri. Dieu sait, Charles, que si mes conseillers n'acceptaient pas d'honoraires ni de pensions, je serais obligé de les payer moi-même, et Crumb aurait du mal à trouver l'argent.

– Monsieur, dit-il, que va-t-il advenir de Thomas Boleyn ? Je ne vois aucun besoin de le déranger.

– Boleyn n'était pas riche avant que je l'élève, déclare Henri. Mais il a rendu quelques services à l'État.

– Et il a sincèrement honte, Sire, des crimes de sa fille et son fils. »

Henri acquiesce. « Très bien. Mais tant qu'il n'emploie pas ce stupide titre de *monseigneur*. Et tant qu'il reste loin de moi. Il devrait retourner dans ses contrées, où je n'aurais pas à le voir. De même que le duc de Norfolk. Je ne veux pas voir de visages de Boleyn ou d'Howard, ni d'aucun de leurs proches. »

Il veut dire : pas à moins que les Français ou l'empereur se mettent en tête d'envahir ; ou si les Écossais franchissent la frontière. Si la guerre éclate, les Howard sont les gens qu'on envoie chercher.

« Donc Boleyn reste comte du Wiltshire, dit-il, mais son poste de lord du Sceau privé…

– Vous pouvez l'occuper, Crumb. »

Il s'incline. « Et s'il plaît à Votre Majesté, je continuerai en tant que secrétaire. »

Stephen Gardiner était secrétaire du roi jusqu'à ce que – ainsi que l'a indiqué Wriothesley – il soit remplacé. Il ne veut pas que Stephen fasse irruption dans l'esprit du roi, déversant ses flatteries putrides dans l'espoir d'un rappel. Pour empêcher ça, il doit remplir toutes les fonctions lui-même.

Mais Henri n'écoute pas. Sur la table devant lui se trouve une pile de trois petits livres reliés de cuir écarlate et maintenus par des rubans verts. À côté d'eux, ouverte, son écritoire en noyer, une relique de l'époque de Catherine. Elle est ornée de ses initiales et de l'emblème de la grenade.

Henri dit : « Ma fille Marie a envoyé une lettre. Je ne me rappelle pas lui avoir donné la permission de m'écrire. Est-ce vous qui l'avez fait ?

– Je n'oserais pas. »

Il voudrait pouvoir sortir la lettre de la boîte.

« Elle semble s'imaginer son avenir en tant que mon héritière. Comme si elle croyait que Jane échouera à me donner un fils.

– Elle n'échouera pas, Sire.

– C'est facile à dire, mais l'autre a fait des promesses qu'elle n'a pas pu tenir. Notre mariage est propre, disait-elle : Dieu vous récompensera. Mais la nuit dernière dans un rêve… »

Ah, pense-t-il, vous la voyez aussi : Ana Bolena avec son col de sang.

Henri demande : « Ai-je bien agi ? »

Bien ? L'ampleur de la question le fait se figer, comme une main sur son bras. Ai-je été juste ? Non. Ai-je été prudent ? Non. Ai-je fait ce qui était le mieux pour mon pays ? Oui.

« C'est fait, répond-il.

– Mais comment pouvez-vous dire "C'est fait" ? Comme s'il n'y avait pas de péché ? Comme s'il n'y avait pas de repentance ?

– Allez de l'avant, Sire. C'est la seule direction que Dieu permette. La reine vous donnera un fils. Votre trésorerie se remplit. Vos lois sont observées. Toute l'Europe constate et admire la position que vous avez prise contre la prétendue autorité de Rome.

– Ils la constatent, concède Henri. Mais ils ne l'admirent pas. »

Vrai. Ils croient que l'Angleterre est un fruit facile à cueillir. Un gibier épuisé. Un trophée pour les princes et leurs chasseurs.

« Nos murailles se construisent, dit-il. Des fortifications. Ils n'oseront pas.

– Si le pape m'excommunie, la France et l'empereur recevront sa bénédiction pour nous envahir. Ou c'est du moins ce que le pape leur dira.

– Ils n'iront pas en guerre pour une bénédiction, Sire. Voyez comme ils disent souvent : "Nous partirons en croisade contre les Turcs." Mais ils ne le font jamais.

– Ceux qui conquerront l'Angleterre verront leurs péchés rachetés. Ce qui fait beaucoup.

– Ils ajouteront constamment de nouveaux péchés. » Il se tient au-dessus d'Henri : c'est le moment de lui rappeler à quoi a servi le bain de sang. « Je parle chaque jour à l'homme de l'empereur. Vous savez que son maître est prêt à nouer une alliance. Tant qu'Anne Boleyn était en vie, il se sentait obligé d'entretenir une querelle avec vous. Mais maintenant vous avez éliminé la cause de cette dispute. Avec l'empereur à nos côtés, nous n'avons rien à craindre du roi François. » Même si, pense-t-il, je lui parle également : je lui parle abondamment. « Et si l'empereur nous faisait défaut, il y a des amis à se faire parmi les princes de Germanie.

– Des hérétiques, déclare Charles Brandon. Et après, Crumb ? Un pacte avec le diable ? »

Il est impatient. « Milord, les princes germaniques ne sont pas des hérétiques – ils sont comme notre prince, ils ouvrent la voie aux peuples de leurs territoires, et refusent de les livrer corps et âme à Rome. »

Henri demande : « Monsieur de Suffolk, vous voulez bien nous laisser ? »

Charles semble prêt à se rebeller. « Comme il vous plaira. Mais rappelez-vous ce que je dis, et relevez le menton, Harry. J'ai eu un beau fils de mon épouse l'année dernière, et je suis plus âgé que vous. »

Il sort. Le roi le regarde s'éloigner : pensif, comme si le duc partait en voyage. « *Harry* », répète-t-il. Son propre prénom est délicat dans sa bouche.

« Suffolk s'oublie. Mais je serai toujours un enfant pour lui. Je ne peux pas le persuader que ni l'un ni l'autre ne sommes plus jeunes. » Sa main s'avance, furtive, et caresse les volumes, leurs douces couvertures écarlates. « Savez-vous que Jane n'a pas de livres à elle ? Aucun hormis un livre de ceinture orné d'un joyau, et il ne vaut pas grand-chose. Je lui offre ceux-ci.

– Ça lui fera grand plaisir, Sire.

– Ils appartenaient à Catherine. Ce sont des ouvrages pieux. Jane prie beaucoup. » Le roi est agité ; on dirait que les prières sont son plus grand espoir. « Crumb, et s'il survenait un accident ? Je pourrais mourir demain. Je ne peux pas laisser mon royaume à mes filles, l'une agressive et à moitié espagnole, l'autre en bas âge… et ni l'une ni l'autre née dans le cadre du mariage. Ma prochaine héritière serait la fille de la reine d'Écosse, mais ma sœur étant ce qu'elle est (il soupire), nous ne pouvons pas non plus être totalement sûrs que Meg soit née dans le cadre du mariage. Et je vous le demande : une femme, faible de corps, faible de volonté, peut-elle régner, avec toute la fragilité liée à son sexe ? Qu'importe qu'elle soit dotée de fermeté, d'un esprit agile, le jour viendra où elle devra se marier, et faire venir un étranger pour partager son trône – ou alors élever un sujet, mais à qui peut-elle faire confiance ? Une souveraine, c'est la porte ouverte aux ennuis – vous les repousserez peut-être pendant dix ans, vingt, mais les problèmes arriveront. Il n'y a qu'une solution, nous allons devoir présenter le jeune Richmond comme mon héritier. Alors je vous le demande : comment le Parlement le prendra-t-il ? »

Très mal, pense-t-il. « Je crois qu'il incitera Votre Majesté à avoir foi en Dieu et à faire de votre mieux pour avoir un fils de votre mariage. En attendant, nous pouvons créer un instrument qui permettra à Votre Majesté de nommer un successeur à votre guise. Et vous n'aurez pas besoin de révéler votre choix. Car la personne pourrait s'enhardir. »

Henri ne semble écouter qu'à moitié – ce qui signifie qu'il écoute attentivement.

« J'ai fait inventorier sa bibliothèque. » Il veut dire celle de feu Anne. « Il y avait des ouvrages séditieux, et beaucoup qui frisaient l'hérésie. Et aussi parmi les ouvrages de son frère. »

Ces beaux volumes français : les noms de George et Anne inscrits côte à côte, avec le lion de sable des Rochford et le faucon couronné : ses lettres à l'encre sombre, *Ce livre est à moi, George Rochford*. Il attend. Le roi est en train d'apaiser sa conscience : il s'assure que les Boleyn et leurs amis étaient des ennemis de Dieu. Lui doute que leurs livres seraient répréhensibles à ses yeux ; ou à ceux d'Henri, si ce dernier faisait preuve de plus de détermination. Le roi soulève l'un des volumes écarlates. Il jette un coup d'œil à l'intérieur tout en abordant son véritable sujet d'inquiétude : « Les Communes me diront : il ne vous revient pas de disposer de la couronne. » Un petit rire saccadé. « Ils me remettront à ma place, Crumb.

– Vrai. » Il sourit. « Ils vous appelleront peut-être même Harry. Mais j'ai des moyens de les contourner, Sire.

– Qui est le président pour cette session ?

– Richard Riche.

– Je vois, dit Henri. Dormez-vous la nuit, Crumb ? » Ce n'est pas une question piège : il n'y a pas de sous-entendu. « Car, ajoute-t-il, le Sceau privé est une grande fonction, et puisque vous êtes mon adjoint pour les affaires de l'Église et que les évêques vont bientôt se réunir en assemblée – et si vous demeurez mon secrétaire, comme j'aimerais que vous le fassiez –, ça représentera une charge de travail que personne n'a assumée jusqu'à présent. Mais bon, vous êtes comme le cardinal, vous pouvez faire le travail de dix hommes. Je me demande souvent d'où vous venez.

– De Putney, Majesté.

– Je le sais. Je veux dire, je ne sais pas ce qui vous rend comme ça. Le mystère de Dieu, je suppose », déclare Henri, et il en reste là.

Dans la salle des gardes, Charles Brandon l'attend.

« Écoutez, Crumb, je sais que vous êtes en colère après moi parce que je ne me suis pas agenouillé quand la tête de cette catin a été tranchée. »

Il lève la main, mais on ne peut pas plus arrêter Charles qu'un taureau en train de charger.

« Gardez à l'esprit la manière dont elle m'a persécuté ! rugit le duc. Elle m'a accusé d'avoir des rapports avec ma propre fille ! »

Toutes les têtes dans la pièce bondée se tournent. Il passe mentalement en revue la progéniture de Charles, à la fois née dans le mariage et en dehors.

« Comme si nous étions à Wolf Hall ! s'écrie Charles. Non, se hâte-t-il d'ajouter, que je croie ces calomnies à propos du vieux sir John. C'est Anne Boleyn qui a dit qu'il couchait avec sa propre belle-fille. Et elle l'a seulement fait pour détourner l'attention de son propre péché avec son frère.

– Peut-être, monsieur, mais vous étonnez-vous qu'elle ait eu un grief contre vous ? Vous avez dit au roi qu'elle avait eu une liaison avec Tom Wyatt.

– Oui, je l'ai dit – et je l'admets ! Peut-on rester là et voir son ami cocufié ? Non qu'Henri ait apprécié la nouvelle – il m'a mis à la porte comme un chien. Mais le roi est le roi, il tue le messager. » Il baisse la voix. « Je le referais néanmoins, car je suis son ami, je lui dirai toujours ce qu'il a besoin de savoir, même si ça entraîne ma perte. Je le mettais en selle, Crumb, quand il était un garçon sans expérience à la joute. Je l'ai assisté quand il a couché sa première lance, contre un vrai chevalier et non un ennemi de bois peint. J'ai vu son poignet trembler dans son gant, et je n'ai rien dit à part : "*Courage, mon brave* !*" – que j'avais appris des Français, vous savez.

Aucun homme plus courageux qu'Harry au tournoi, après ses premiers assauts. Je pouvais l'aider, car j'étais un combattant aguerri – j'étais plus âgé, vous savez, et je le suis toujours. » Le visage du duc s'illumine. « Votre jeune Gregory, il s'épanouit à la joute. Beaucoup de style, il a fière allure, il ne lui manque rien en termes de harnais, d'armement, très solide, très vaillant. Votre neveu Richard, voilà un garçon robuste – peut-être un poil rustique. Il y est venu sur le tard, comme nous le savons tous, mais il y a de la puissance en lui – non, je vous le dis, lui et Gregory, ils sont de cette espèce, toujours "En avant, en avant !" Ils ne montrent aucune peur. Ça doit être dans leur sang. » Le duc baisse les yeux, de sa hauteur impressionnante. « Vous *devez* avoir du sang, n'est-ce pas ? Je suppose qu'un homme peut faire pire qu'être le fils d'un forgeron, c'est mieux qu'être celui d'un clerc mâchouilleur de plume qui s'est à moitié transformé en oie. Du fer dans le sang, pas de l'encre. »

Le père de Charles est mort à Bosworth, près de la personne d'Henri Tudor. Certains affirment qu'il portait la bannière des Tudors, même s'il est difficile de déterminer la vérité sur un champ de bataille. S'il est tombé sous cette bannière, une main vivante l'a ramassée ; les Tudors se sont élevés, et les Brandon avec eux.

« Mon père était brasseur en plus de forgeron. Il faisait de la très mauvaise bière.

– Je suis désolé de l'apprendre, répond Charles d'un ton sincère. Maintenant, écoutez – voici ce que je veux vous communiquer : Henri sait qu'il a mal agi. D'abord il a épousé la femme de son frère, ensuite il a eu la malchance d'épouser une sorcière. Il dit : combien de temps vais-je encore devoir être puni ? Il sait très bien ce que font les sorcières – elles vous prennent votre virilité. Elles ratatinent votre membre puis vous mourez. Alors je lui ai dit : Majesté, cessez de ruminer. Faites venir l'archevêque, déchargez votre conscience, et recommencez. Je ne veux pas de cette inquiétude dans son esprit – le hantant comme une malédiction. Recommandez-lui d'aller de l'avant et de ne jamais regarder en arrière. Il l'acceptera si c'est vous qui le lui dites, vous voyez. Alors que moi, il me prend pour un imbécile. » Le duc tend sa vaste main. « Alors… amis ? »

Alliés, songe-t-il. Que dira le duc de Norfolk ?

À Austin Friars, il y a toujours foule à son portail, des gens qui crient son nom et lui tendent des papiers.

« Laissez passer, laissez passer ! » Christophe rassemble une brassée de requêtes. « Descendez, rats ! Ne harcelez pas le secrétaire du roi !

– Hé, Cromwell ! hurle un homme. Pourquoi vous gardez ce clown français, n'y a-t-il pas d'Anglais pour vous servir ? »

Ça fait monter la clameur : la moitié de Londres veut franchir ce portail et avoir un poste auprès de lui, et ils crient désormais leur nom, ou celui de leurs neveux et fils.

« Patience, mes amis. » Sa voix porte par-dessus la foule. « Le roi fera peut-être de moi un grand homme, et alors vous pourrez tous entrer et vous réchauffer auprès de mon feu. »

Ils rient. C'est déjà un grand homme, et Londres le sait. Sa propriété est entourée d'un mur d'enceinte et gardée, sa porte surveillée jour et nuit. Les gardiens le saluent ; il pénètre dans la cour et franchit une porte à côté de laquelle, à gauche et à droite, il y a deux espaces dans lesquels on pourrait insérer une lame, où glisser le canon d'un pistolet ; ils sont alignés de telle sorte que n'importe quel scélérat peut être transpercé ou abattu des deux côtés à la fois. Son chef cuisinier, Thurston, lui a dit : « Monsieur, je ne suis pas soldat, mais ça me semble excessif : après avoir tué votre ennemi au portail, le massacreriez-vous de nouveau à la porte ?

– Je ne néglige aucune précaution, a-t-il répondu. Les temps étant ce qu'ils sont, un homme peut franchir le portail en ami et changer de camp alors qu'il traverse la cour. »

Austin Friars était autrefois un endroit de taille modeste : douze pièces quand il a pris le bail pour ses clercs et lui, pour Lizzie et les filles, pour la mère de Lizzie, Mercy Prior. Celle-ci est désormais âgée. C'est la femme de la maison, mais elle reste principalement dans ses appartements, avec un livre ouvert sur les genoux. Elle lui rappelle une image de sainte Barbe qu'il a vue un jour à Anvers, une sainte lisant malgré le bruit d'un chantier, avec derrière elle des échafaudages et des briques brutes. Tout le monde se plaint des maçons, de leur lenteur, des dépenses qui augmentent, du vacarme et de la poussière, mais lui aime les cognements et les martèlements, leurs chansons et leurs bavardages, leurs raccourcis et leurs traditions secrètes. Enfant, il était toujours à grimper sur le toit des gens, souvent à leur insu. Vous lui montriez une échelle et il montait, cherchant une vue plus dégagée. Mais une fois là-haut, que voyait-il ? Rien que Putney.

Dans la grande salle, son neveu Richard l'attend. Debout sous la tapisserie que le roi lui a offerte, il ouvre une lettre de la fille de celui-ci, écrite de sa propre main.

Richard dit : « Je suppose que lady Marie pense qu'elle va rentrer à la maison. »

Il se dirige vers ses appartements, repoussant les clercs qui tournent autour de lui, alourdis par des liasses de papiers, par d'épais livres de lois et de précédents, par des parchemins et des rouleaux.

« Plus tard, les garçons… »

Sa chambre est baignée d'une odeur puissante : genièvre, cannelle. Il ôte son manteau orange. Dans la pénombre de la pièce aux volets tirés, l'étoffe flamboie comme s'il venait de manipuler du feu. Certains théologiens, en des temps plus sombres que ceux-ci, affirmaient que si Dieu avait voulu que l'on porte des vêtements colorés, il aurait fait des moutons colorés. À la place, Sa providence nous a offert des teinturiers, et le matériel nécessaire à leur art. Ici dans la ville, parmi le brun-gris et l'ardoise, le taupe et le souris, l'or fait s'emballer le cœur ; en ces jours d'abondante pluie grise qui affecte Londres à chaque saison, un éclat de bleu céleste nous rappelle le paradis. Comme le soldat lève les yeux vers le scintillement de bannières éclatantes, le travailleur dans son labeur quotidien se réjouit de voir les personnes plus élevées chatoyer au-dessus de lui, pourpre impériale, argent, flamme et alcyon, se détachant sur la pâleur du ciel anglais.

Richard l'a suivi. Lui referme la porte derrière eux. Les sons de la maison s'estompent. Il porte une main à sa poitrine – ce geste habituel – et d'une poche à l'intérieur de sa veste il tire un couteau.

« Encore ? fait Richard. Même maintenant ?

– Surtout maintenant. »

Sans le poids près de son cœur, il se reconnaîtrait à peine.

« Le porter dans la rue, soit, dit Richard. Mais à la cour, monsieur ? Je ne vois pas dans quelle circonstance vous pourriez l'utiliser. »

Moi non plus, pense-t-il. Et c'est parce que je ne peux pas imaginer cette circonstance que j'en ai besoin. Il teste la lame sur son pouce. Il s'est fabriqué son premier couteau dans son enfance. C'était une bonne lame, et elle lui manque chaque jour.

« Va chercher Chapuys, ordonne-t-il à Richard. Adresse-lui mes compliments, et demande-lui si je peux l'inviter à dîner. S'il refuse, dis-lui que j'ai des envies de diplomatie – dis qu'il me faut un traité avant le coucher du soleil, et que s'il ne vient pas, j'irai chercher l'ambassadeur français à la place.

– Avec plaisir. »

Richard sort et lui, allégé du manteau orange, allégé du couteau, descend en courant l'escalier jusqu'à la fraîcheur de la cour intérieure, qu'il traverse en direction des cuisines pour voir Thurston.

Il entend le cuisinier avant de le voir : un sous-fifre voudrait ne jamais être né. « Je te l'ai dit une fois, rugit Thurston, je te l'ai dit deux fois, et la prochaine fois, garçon, que tu utilises ce mortier pour de l'ail, je t'arracherai personnellement la cervelle, je la

mettrai dans le mortier en question, je la pilonnerai jusqu'à obtenir une pâte fine que j'enverrai à Dick Purser pour qu'il la donne à manger aux chiens. »

Il passe devant la chambre froide où deux faisans sont suspendus à un portant, gorge tranchée, des poids aux pattes. Il tourne à l'angle, voit le visage du garçon réprimandé.

« Mathew ? Mathew de Wolf Hall ? »

Thurston grogne. « Il vient de Wolf Hall ! Il vient de la fosse ! »

Lui est stupéfait de voir le garçon. « Je t'ai amené pour que tu me fasses office de clerc, pas pour que tu travailles aux cuisines.

– Oui, monsieur, je le leur ai dit. »

Mathew, un jeune homme pâle et modeste, lui a courtoisement porté ses lettres chaque matin l'année dernière, quand le roi rendait visite aux Seymour. Il l'a trouvé trop aimable et habile pour le laisser à la campagne ; le visage du garçon s'est illuminé lorsqu'il lui a demandé, aimerais-tu partir et voir le monde ?

« Ce garçon n'est pas à sa place, dit-il à Thurston. Il y a eu une erreur.

– Tant mieux. Prenez-le. Prenez-le avant que je lui fasse du mal.

– Enlève ça. » Il désigne le tablier taché du garçon.

« Vraiment, monsieur ?

– Ton jour est arrivé. » Il aide le garçon à se dégager et celui-ci émerge plus mince, vêtu d'une chemise et d'un collant. « Comment se porte ton ami Rob ? Vous êtes en contact ?

– Oui, monsieur. Et il fait comme vous lui avez demandé, il garde un œil sur les gens qui se rendent à Wolf Hall, et note scrupuleusement leur nom. Seulement je n'arrivais pas à vous trouver, pour vous donner de ses nouvelles.

– Je suis désolé pour ce traitement sévère. Traverse la cour et demande Thomas Avery – dis que je t'envoie pour apprendre la comptabilité de la maison. Peut-être que quand tu maîtriseras ça, tu pourras passer un peu de temps dans une autre famille. »

Le garçon est blessé. « Je suis bien ici.

– Malgré ce malotru ? » Il désigne Thurston. « Si je t'envoyais quelque part, tu serais toujours à mon service.

– Est-ce que j'irais sous un autre nom ? » Le garçon remonte un manteau imaginaire sur ses épaules. « Je vous comprends, monsieur. »

Thurston raille : « Je suis content que quelqu'un y arrive. »

Autour d'eux, deux douzaines de garçons traînent des paniers sur le sol de pierre, aiguisent leurs couteaux d'office, comptent des œufs, font l'inventaire et plument de la volaille. La maison continue sans lui, tous les arrangements ont été réglés. Ici, le boudin noir est remué, le poisson vidé : de l'autre côté de la cour, les clercs aux

yeux vifs sont perchés sur leurs tabourets, impatients d'inciser. Ici le chauffe-plat et la casserole en laiton, là-bas le canif et la cire à cacheter, le ruban et les étiquettes en soie, les mots noirs qui rampent en travers du parchemin, les plumes d'oie. Il se rappelle le jour à Florence où ça a été son tour d'être appelé. « L'Anglais, on te veut à la comptabilité. » Et comment, tranquillement, il a détaché son tablier, l'a accroché à une patère et a laissé derrière lui les casseroles en cuivre et les bassines, et les rangées de jarres d'huile et de vin qui se dressaient ensemble dans une alcôve, chacune aussi haute qu'un enfant de sept ans. Il a gravi les marches deux à deux, et en passant devant la *sala* il a entendu les gouttes d'eau qui tombaient de la fontaine murale dans le bassin en marbre, un minuscule battement de tambour erratique, *pit-pat… pit… pat-pit*. Le garçon qui récurait l'escalier s'est écarté pour le laisser passer. Il chantait *Scaramella va à la guerre…*

Il annonce à Thurston : « Chapuys vient souper. Il n'y aura que nous deux.

– Évidemment », répond Thurston. Il tamise sa farine, faisant s'élever entre eux de petits nuages et des volutes. « Quelqu'un m'a dit : cet Espagnol, celui qui est toujours chez vous – lui et votre maître ont tout comploté ensemble pour tuer la reine, car elle faisait obstacle à leur amitié.

– Chapuys n'est pas espagnol. Vous le savez. »

Thurston lui lance un regard qui dit, il est dégradant et futile de faire la différence entre les étrangers.

« Je sais que l'empereur est roi d'Espagne et maître de la moitié du monde. Pas étonnant que vous vouliez partager son lit.

– J'y suis obligé, répond-il. Je l'étreins contre ma poitrine.

– Quand le roi va-t-il revenir dîner ? demande Thurston. Même si je m'attends à ce qu'il ait perdu l'appétit. En auriez-vous encore si on avait insulté vos couilles en séance publique ?

– Est-ce que j'en aurais ? Je ne sais pas. Ça ne m'est jamais arrivé.

– Tout Londres écoute, déclare Thurston avec délectation. Bien sûr, nous ne savons pas avec certitude ce que George a dit, vu qu'il l'a fait en français. On spécule que c'était quelque chose comme : le roi peut la lever, il peut la mettre à l'intérieur, mais il ne dure pas assez longtemps pour satisfaire une femme.

– Vous voyez, se moque-t-il, maintenant vous voudriez être français.

– Mais c'était l'idée générale, déclare Thurston avec assurance. Si vous ne pouvez pas satisfaire une femme, elle n'a pas d'enfant, et si elle en a un, c'est une petite chose minuscule qui ne vit pas assez longtemps pour être baptisée. Vous vous souvenez de la reine espagnole. Quand elle était jeune, elle les pondait par douzaines.

Mais aucun d'entre eux n'a vécu, sauf cette petite Marie, et elle fait la taille d'une souris. »

À ses pieds, des anguilles nagent dans un seau, s'enroulant et glissant : s'entrelaçant dans leurs efforts futiles en attendant d'être tuées et mises en sauce.

Il demande à Thurston : « Qu'est-ce qu'on dit dans la rue ? À propos d'Anne ? »

Le cuisinier fait la moue. « Elle n'a jamais eu d'amis, même parmi les femmes. On dit que si elle a fait la chose avec son frère, ça expliquerait pourquoi aucun enfant qu'elle a pu avoir n'a tenu là-dedans. L'enfant d'un frère, ou un enfant conçu le vendredi, ou un conçu par-derrière – c'est contre nature. Ils s'étiolent, pauvres créatures du péché. Car à quoi bon naître, si c'est pour mourir ? »

Thurston croit ça. L'inceste est un péché, nous le reconnaissons tous ; mais les rapports dans toute position autre que celle approuvée par les prêtres le sont également. De même que les rapports le vendredi, jour de la crucifixion du Christ : ou le dimanche, le samedi ou le mercredi. Si vous écoutez les hommes d'Église, c'est un péché de pénétrer une femme pendant le carême ou l'avent – ou les jours des saints, bien que le calendrier soit truffé de célébrations. Plus de la moitié de l'année est maudite, d'une manière ou d'une autre. C'est un miracle que des enfants naissent.

« Certaines femmes aiment être dessus, reprend Thurston. Ce n'est pas pieux, n'est-ce pas ? On peut imaginer le genre d'avorton qui résulterait d'une telle pratique. Il ne tiendrait pas une semaine. »

Il parle comme si un enfant était un gâteau rassis, une fleur en train de faner : *ne tiendrait pas une semaine*. Lizzie et lui ont perdu une enfant un jour. Thurston avait préparé un bouillon de poule pour lui redonner des forces et avait prié pour elle tout en coupant les légumes en dés. C'était dans la maison de Fenchurch Street. Il était un simple avocat à l'époque, et Gregory était encore en jupes. Sa fille Anne n'était pas sevrée et la petite Grace même pas encore imaginée : et Thurston lui-même n'était que le cuisinier d'une maison familiale et non le grand chef qu'il est désormais, avec une brigade sous ses ordres. Il se rappelle que, quand le bouillon a été placé devant elle, Lizzie a pleuré dedans, et ils l'ont remporté sans qu'elle y ait touché.

« Est-ce que vous allez rester planté là à parler, demande Thurston, ou est-ce que vous allez me tuer ces anguilles ? »

Il regarde dans le seau. Quand il était cuisinier, il laissait ses anguilles dans l'eau jusqu'à ce que les poêles soient chaudes. Néanmoins, ça ne sert à rien de discuter. Il retrousse ses manches.

« Dépouillez-les tant que vous y êtes », ajoute Thurston.

« Quand j'étais en Italie, en tant qu'étudiant, déclare l'ambassadeur Chapuys, je ne mangeais jamais autre chose que du pain et des olives au dîner.

– Rien de plus sain, convient-il. Hélas, notre climat anglais ne le permet pas.

– Peut-être une poignée de fèves bien tendres, encore dans leurs cosses. Un petit verre de *vin santo*. »

C'est Gregory qui, pour honorer leur invité, apporte les serviettes en lin et le bassin. Les doigts de l'ambassadeur remuent parmi les brins de lavande séchée.

« Irez-vous chasser cet été, monsieur Gregory ?

– J'espère », répond ce dernier.

Il baisse la tête ; l'ambassadeur se signe et dit le bénédicité. On oublie que Chapuys est dans les ordres. Comment s'arrange-t-il avec les femmes ? Soit il est abstinent, soit, comme son hôte, discret.

Les anguilles arrivent, présentées de deux façons : salées dans une sauce aux amandes, et rôties avec le jus d'une orange. Il y a une tarte aux épinards, aussi verte qu'un soir d'été, parfumée à la noix de muscade avec une goutte d'eau de rose. L'argenterie étincelle ; les serviettes sont pliées en forme de rose Tudor ; les couvre-pains à chaque place sont ornés de guirlandes argentées.

« *Bon appétit**, dit-il à l'ambassadeur. J'ai reçu une lettre.

– Ah oui, de la princesse Marie. Et elle dit ?

– Vous savez ce qu'elle dit. Maintenant écoutez ce que moi je dis. » Il se penche en avant. « La princesse, ainsi que vous l'appelez – la lady Marie –, croit que son père va de nouveau l'accueillir à la cour. Elle croit qu'avec le changement de femme ses ennuis sont terminés. Vous devez lui faire perdre ses illusions, ou c'est moi qui le ferai. »

Chapuys saisit un morceau d'anguille entre son index et son pouce et déclare : « Elle juge Anne Boleyn responsable de tous ses malheurs ces dernières années. Elle est convaincue que c'est la concubine qui l'a séparée de sa mère et enfermée à la campagne. Elle vénère son père et le considère comme parfaitement sage. Ainsi que se doit de le faire une fille, évidemment.

– Donc elle doit prêter serment. Elle y a échappé, mais je ne vois désormais aucune autre possibilité. Tous les sujets doivent le faire, quand le roi l'exige.

– Laissez-moi résumer précisément ce que vous attendez d'elle. Elle doit reconnaître que le mariage de sa mère était nul et qu'elle, bien qu'elle soit l'enfant aînée du roi, n'est pas son héritière. Elle doit jurer de soutenir, pour la succession du roi, la fille de Boleyn, qu'il vient de tuer.

– Le serment sera corrigé. Élisa sera exclue.

– Bien. Car c'est la bâtarde de Norris, d'après ce que je comprends. Ou bien est-ce celle du joueur de luth ? C'est excellent, déclare-t-il, désignant l'anguille. Alors, que compte faire Henri maintenant ? Mon maître n'acceptera pas le jeune Richmond à la place de Marie. Et je pense que le roi de France non plus.

– Le Parlement réglera la succession.

– Pas le caprice du roi, alors ? » L'ambassadeur glousse. « L'avez-vous dit à Henri ?

– Marie prétend n'avoir aucun désir d'être reine. Elle affirme qu'elle soutiendra toute personne que son père choisira pour lui succéder. Mais elle ne peut pas accepter que son père soit à la tête de l'Église.

– Ça aussi, c'est une difficulté », admet l'ambassadeur.

Le vieil évêque Fisher a refusé le serment, et Henri l'a exécuté l'année dernière. Thomas More l'a refusé, et lui aussi a rétréci d'une tête. Il dit : « Marie se berce d'illusions. Croit-elle que nous allons retourner vers Rome, sous prétexte qu'Anne Boleyn est morte ? »

Chapuys soupire. « Ça me rend triste, Thomas, qu'autrefois nous nous soyons trouvés à Rome en même temps, et que nous ne nous soyons pas connus. Ça aurait été tellement agréable de pouvoir dîner ensemble à l'époque ! Avez-vous déjà goûté ces petits raviolis farcis de fromage et d'herbes ? Ils étaient légers comme l'air, si le cuisinier connaissait son travail. » L'ambassadeur ajuste sa serviette sur son épaule. « L'empereur souhaite au roi de réussir, bien entendu, avec son nouveau mariage. Il regrette que votre maître n'ait pas pris le temps d'envisager une épouse qu'il lui aurait lui-même choisie. Il aurait sans grand problème pu avoir la duchesse de Milan, une tendre petite veuve de seize ans. Mais c'est fait maintenant, et nous devons nous en accommoder – l'empereur pense que si Mme Jane a un fils, ça mènera à la paix et la stabilité. Et de votre côté, *mon cher**, ça rendra Henri plus… (ses yeux se déportent sur le côté) malléable. Donc, malgré ce que le frère de la lady a dit de son impuissance, nous devons espérer pour le roi – comment l'exprime Boccace ? – une résurrection de la chair. »

Un garçon apporte le veau : lui, Cromwell, saisit le couteau à viande.

« Je crois… » Chapuys marque une pause, le temps que le serviteur s'en aille. « Je crois qu'il règne une confusion générale en Germanie. Vos amis hérétiques savent que Mme Jane était la dame d'honneur de la reine Catherine. Ils demandent : Cremuel a-t-il perdu la tête ? Pourquoi détruire la concubine, qui était une hérétique comme lui-même, et la remplacer par une bonne fille de Rome ? » Il s'essuie la bouche. « À moins que Cremuel ait un plan. Mais alors, dis-je à l'empereur, Cremuel a toujours un plan. Et

comme nous le prouvent les événements des quinze derniers jours, ses plans réussissent.

– Je ne suis pas responsable de la mort d'Anne. Elle l'a provoquée elle-même, elle et ses hommes.

– Mais à un moment que vous avez choisi. »

Il repose le couteau. Le manche scintille, en nacre. « Je pouvais à peine dicter le moment de leurs querelles.

– Vous m'avez dit que vous ne saviez pas comment l'éliminer, mais que vous deviez le faire, sinon elle vous tuerait. Vous avez dit que vous rentreriez chez vous et imagineriez comment ça pourrait se passer. Il semble que votre imagination soit la plus puissante d'Angleterre. Je suppose qu'Henri a été atterré par ce qui a été révélé, une fois que l'enquête a commencé. » Chapuys s'essuie les doigts. « Quelle image vous avez mise dans la tête de tous les chrétiens ! La reine d'Angleterre sur le dos avec ses jupes retroussées, "Venez, venez tous !"

– Vous devez avoir des nuits agitées, à force de vous attarder là-dessus.

– Henry Norris, le grand ami du roi. Francis Weston, un jeune vaniteux qui passait par là alors qu'elle était nue. Ce voyou des contrées du nord, Will Brereton. Le jeune Smeaton… elle n'était pas trop fière pour faire la chose avec le pauvre enfant engagé pour jouer du luth. Mais pourquoi l'aurait-elle été ? Elle était heureuse de copuler avec son propre frère. » Chapuys pose sa serviette. « Je comprends ce qui s'est passé – Henri en a assez d'elle, il veut la petite Jane, il dit : "Cremuel, trouvez-moi une raison de me débarrasser d'elle." Mais il ne pouvait pas être préparé à ce que vous révéleriez. Peut-être qu'il ne vous pardonnera pas, *mon cher**, de l'avoir exposé au ridicule.

– Au contraire. Il me promeut.

– Pourtant, l'affaire doit lui rester en travers de la gorge. Il y repensera peut-être plus tard. Mais allez, je dois vous féliciter. Vous allez devenir un milord. Baron Cromwell de…

– Wimbledon.

– Non, dit Chapuys. Choisissez un autre endroit. Un dont je puisse prononcer le nom.

– Et je dois devenir lord du Sceau privé.

– Ah. Le Sceau privé est plus élevé ?

– Le Sceau privé est tout ce que je pourrais désirer. »

L'ambassadeur prend une fine tranche de veau. « Vous savez, c'est très bon.

– Je vous préviens. Si Marie rend son père furieux, les répercussions iront jusque chez vous.

– Si jamais votre cuisinier veut une nouvelle place, envoyez-le

aussi chez moi. » Chapuys soulève le couteau à viande et admire ses dents. « Nous savons que la princesse n'acceptera pas un serment qui place son père à la tête de l'Église. Elle ne pourrait pas reconnaître ce qu'elle considère comme une impossibilité. Au lieu de la persécuter, peut-être qu'Henri pourrait la laisser entrer dans un couvent ? Elle ne pourrait alors pas être soupçonnée de vouloir le trône. Ce serait une façon honorable de se retirer du monde. Elle pourrait rejoindre l'une des grandes maisons, où elle pourrait finir par devenir abbesse.

– Oui. Shaftesbury, peut-être ? Wilton ? » Il repose son verre. « Oh, épargnez-moi ça, ambassadeur ! Elle n'entrera pas plus dans un couvent que vous. Si elle veut tellement abandonner le monde et tout ce qu'il contient, pourquoi ne pas prêter serment et en finir ? Personne ne lui causerait plus d'ennuis.

– Marie a peut-être accepté d'abandonner ses prétentions pour l'avenir, mais pas pour le passé. Elle ne croira pas que sa mère et son père n'étaient pas mariés. Elle n'accepte pas qu'on traite sa mère de putain.

– Personne ne l'a traitée de putain. Elle a été qualifiée de princesse douairière. Et vous savez qu'après leur séparation Henri l'a entretenue honorablement, ce qui a occasionné certains frais.

– Écoutez, Catherine est morte. » L'ambassadeur parle avec passion. « Laissez-la reposer en paix, d'accord ? »

Seulement elle n'est pas en paix. Catherine empoisonne sa fille. Elle marche la nuit avec à ses côtés son ancien conseiller, le maigre évêque Fisher, et dans ses mains un parchemin qui plaide sa cause. Quand la nouvelle de son décès est arrivée, on a dansé à la cour. Mais le jour de son enterrement, Anne Boleyn a fait une fausse couche. La morte s'est levée de sa bière et a fait rebondir sa remplaçante jusqu'à ce que ses dents s'entrechoquent, elle l'a secouée jusqu'à ce que le fils du roi se détache.

« Ambassadeur (il joint le bout des doigts), laissez-moi vous assurer qu'Henri aime sa fille. Mais il attend de l'obéissance, en tant que père et que roi.

– Marie place son divin père avant tout.

– Mais si elle devait mourir avec le péché de la désobéissance souillant son âme ?

– Vous êtes un ruffian, Cremuel, dit Chapuys. Vous ne pouvez pas vous en empêcher. Menacer quand vous devriez concilier. Henri ne tuera pas sa fille.

– Qui sait ce que fera Henri ? Pas moi.

– C'est ce que je dis à l'empereur. Les sujets d'Henri vivent dans la peur. J'exhorte mon maître : il est de votre devoir de chrétien de libérer l'Angleterre. Même l'usurpateur Richard, le Scorpion, n'était

pas aussi abhorré que l'est le roi actuel.

– Je n'encourage pas cette expression, "le roi actuel". Elle frôle la trahison. Quiconque l'utilise doit avoir un autre roi en vue.

– La trahison n'est un crime que pour ceux qui doivent loyauté. Je ne dois rien à Henri, excepté peut-être un remerciement formel pour son hospitalité – qui est juste pour la forme et bien inférieure (l'ambassadeur s'incline) à la vôtre. Toute l'Europe sait combien son emprise sur l'avenir est fragile. Rien qu'en janvier dernier… »

Posez cette fourchette, pense-t-il ; cessez de me poignarder. Le souvenir est vif : une journée d'une froideur et d'une confusion étourdissantes, et lui arraché à son bureau pour assister à une catastrophe. Le cheval du roi était tombé à la joute. Henri avait reçu un coup à la tête et été porté dans une tente. Il avait l'air mort ; nous le pensions mort, tandis qu'il gisait telle une effigie exsangue, sans souffle ni pouls. Il se rappelle avoir posé la main sur la poitrine d'Henri et cherché le moindre signe de vie – mais ce que les témoins lui ont raconté, par la suite, c'est qu'il s'en est remis à Dieu puis a frappé le roi suffisamment fort pour lui casser les côtes. Qu'avait-il à perdre ? Frissonnant, respirant bruyamment, agité par des haut-le-cœur, le roi s'est redressé – de retour dans le monde des vivants. « Cromwell ? a-t-il dit. Je m'attendais à voir des anges. »

« Très bien, dit Chapuys, nous ne mentionnerons pas son accident s'il vous coupe l'appétit. Mais il faut reconnaître qu'il y a des hommes en Angleterre – le meilleur sang de votre nation – qui demeurent les fils loyaux de Rome.

– Vraiment ? demande-t-il. Comment est-ce possible ? Parce qu'ils ont prêté serment à Henri. Les Courtenay l'ont fait. Et les Pole. Ils l'ont reconnu non seulement comme leur roi, envers qui ils ont des obligations, mais aussi comme le chef de l'Église.

– Bien sûr. Que pouvaient-ils faire d'autre ? Quel choix leur avez-vous laissé ?

– Vous pensez que les serments ne signifient rien pour eux, peut-être. Vous vous attendez à ce qu'ils reviennent sur leur parole.

– Pas du tout, répond l'ambassadeur sur un ton apaisant. Je suis sûr qu'ils ne feraient rien contre leur roi consacré. Mon inquiétude est que, enflammés par la justice de leur cause ancestrale, certains de leurs partisans renégats portent au roi le coup fatal. Un coup de poignard, c'est facile à asséner. Si ça se trouve, la main de l'homme n'est peut-être même pas nécessaire. Il y a une peste qui tue en un jour. Il y a la fièvre qui tue en une heure. Vous savez que c'est vrai, et si je devais le crier à la populace à la croix de Saint-Paul, vous ne pourriez pas me pendre.

– Non. » Il sourit. « Mais des ambassadeurs ont déjà été assassinés dans la rue. Je dis ça en passant. »

L'ambassadeur baisse la tête. Il picore sa salade. Une feuille de laitue sucrée, une autre d'endive amère. Le jeune Mathew arrive avec des fruits.

« Je crains que nous ayons une fois de plus échoué avec nos abricots, dit-il. J'ai l'impression que ça fait des années que je n'en ai pas mangé. Peut-être l'évêque Gardiner m'en apportera-t-il, s'il vient. »

Chapuys rit. « Je crois qu'ils seraient trempés dans de l'acide. Vous savez qu'il raconte aux courtisans français qu'Henri projette de ramener le pays à Rome ? »

Il ne le savait pas, mais il le soupçonnait. « À défaut d'abricots, j'ai des pêches en conserve. »

Chapuys approuve. « Vous les préparez à la manière vénitienne. » Il prend une cuillerée et relève les yeux. « Que va-t-il arriver à Guiett ?

– Pardon ? Oh, Wyatt. Il est à la Tour.

– Je sais bien où il est. Il est là où vous pouvez le surveiller, pendant qu'il écrit ses vers et ses énigmes déroutants. Pourquoi le protégez-vous ? Il devrait être mort.

– Son père était un ami de mon ancien maître, le cardinal.

– Et il vous a demandé de couvrir les défaillances de son fils ? » Chapuys rit.

« J'ai donné ma parole, répond-il d'un ton sévère.

– Je vois qu'une telle promesse est sacrée pour vous. Pourquoi ? Quand rien d'autre ne l'est ? Je ne vous comprends pas, Cremuel. Vous n'avez pas peur quand vous devriez avoir peur. Vous ressemblez à quelqu'un qui a pipé les dés.

– Pipé les dés ? Est-ce ce que font les gens ?

– Vous jouez avec les plus grands hommes du pays.

– Quoi, Carve-Away et ces gens-là ?

– Ils savent que vous avez besoin d'eux. Vous ne pouvez pas être seul. Car si le nouveau mariage ne dure pas, qu'aurez-vous ? Vous avez la faveur d'Henri. Mais s'il la reprend ? Vous connaissez le sort du cardinal. Tous ses privilèges d'homme d'Église n'ont pas pu le sauver. S'il n'était pas mort sur la route de Londres, Henri lui aurait coupé la tête, chapeau de cardinal inclus. Et vous n'avez personne pour vous protéger. Nul doute que vous avez certains amis. Les Seymour vous sont reconnaissants. Le conseiller Fitzwilliam a servi d'intermédiaire, aidant à vous débarrasser de la concubine. Mais vous n'avez pas d'affinités propres, pas de grande famille derrière vous. Car au bout du compte, vous êtes un fils de forgeron. Votre vie entière dépend du prochain battement de cœur d'Henri, et votre avenir dépend de son sourire ou de sa grimace. »

En janvier, quand j'ai cru le roi mort, pense-t-il, quand ils se sont

mis à hurler, je me suis levé d'un bond et j'ai dit : « J'arrive, je suis juste derrière vous » – mais avant de quitter la pièce, j'ai frotté le papier et séché l'encre, et j'ai attrapé sur le bureau la dague turque avec le manche décoré de tournesols, qui gisait là comme un ornement : donc j'avais un couteau dans mon manteau, et une lame supplémentaire. Puis je suis allé voir Henri, et je l'ai ressuscité.

« Je me rappelle ces petits raviolis, dit-il. À la maison Frescobaldi, une fois l'avent terminé, nous les farcissions de porc haché. À la table de la famille, ils aimaient les saupoudrer de sucre.

– Les banquiers tout craché, observe Chapuys en reniflant d'un air dédaigneux. Plus d'argent que de goût. »

Wriothesley arrive tranquillement à Austin Friars tandis qu'ils reviennent des prières du soir.

Richard annonce : « Appelez-Moi est ici, mais vous en avez eu assez pour aujourd'hui – dois-je le renvoyer ?

– Non, je veux qu'il aille voir Marie.

– Vous allez lui confier cette mission ?

– J'enverrai aussi Rafe, si le roi le libère. Mais Marie tient à son statut et elle risque de penser que Rafe est trop associé à…

– À nous », dit Richard.

M. Wriothesley, en revanche, descend d'une famille de hérauts. Les hérauts ont un statut propre, et ils tiennent à accorder aux autres ce qu'on leur doit, et rien de plus.

Appelez-Moi entre avec des parchemins à la main : « Quand commencerons-nous à vous appeler lord Cromwell, monsieur ?

– Dès que vous voudrez.

– Je me demande… maintenant que vous avez été élevé, aimeriez-vous examiner d'un œil nouveau vos origines ? » Il déroule des documents colorés. « Nous avons ici les armes de lord Ralph Cromwell, de Tattershall Castle, qui était le trésorier du grand Harry qui a conquis la France. »

Nous avons déjà abordé cette question. « Je ne suis rien pour la famille de lord Ralph, ni eux pour moi. Vous savez qui est mon père et d'où je viens. Si vous ne le savez pas, vous pouvez demander à Stephen Gardiner. Il a envoyé un homme à Putney pour déterrer mes secrets. »

Appelez-Moi meurt d'envie de demander, vraiment ? Mais il s'accroche à son idée. « Vous devriez reconsidérer la question. Le roi serait plus à l'aise avec vous. »

Richard dit : « Il ne pourrait pas vraiment être plus à l'aise qu'il ne l'est déjà.

– Mais vous seriez plus estimé si vous portiez un nom ancien. Pas juste par vos pairs, mais par le peuple dans son ensemble, et aussi

dans les cours étrangères. Ils vous rabaissent, là-bas – ils disent qu'Henri vous a renvoyé et a nommé deux évêques pour gouverner.

– Je parierais que l'un d'eux est l'évêque Stephen. » Il admire ces mondes de spéculation, qui poussent dans les crevasses entre les vérités. « Que disent-ils d'autre ?

– Que les amants de la concubine ont été écartelés, et elle forcée à regarder avant d'être brûlée vive. Ils nous prennent pour des barbares comme eux. Ils disent que toute sa famille est enfermée. Je vois que le père de la lady aura du mal à convaincre les gens qu'il n'est pas lui aussi mort. Je suppose que vous l'avez épargné parce que… » Appelez-Moi hésite. « Je suppose qu'il allait dans le sens de vos désirs, et vous devez montrer aux gens que vous pouvez les récompenser s'ils le font. »

Pour autant qu'on puisse appeler ça une récompense, la vie que Thomas Boleyn va désormais mener.

Il dit : « Je crois à l'économie de moyens. Le bourreau doit être payé, vous savez, Wriothesley. Croyez-vous qu'il accomplisse son métier *gratis* ? »

Appelez-Moi se fige, cligne des yeux, et prend une inspiration – sérieux, il poursuit sur sa lancée : « Ils disent que lady Marie est déjà de retour à la cour, et qu'elle porte les joyaux de la défunte reine. Ils disent que le roi a l'intention de la marier au fils du roi de France, le duc d'Angoulême, et que le prince va venir vivre en Angleterre, pour être formé à la fonction de roi.

– J'ai entendu dire qu'elle n'était pas portée sur le mariage.

– Vous avez donc abordé le sujet ?

– Il faut maintenir en vie les espoirs des Français. »

Appelez-Moi ne sait pas s'il se moque de lui ou non. Lui – lord Cromwell – examine les armoiries de l'autre lord Cromwell.

« Je préfère les craves de Cornouailles que j'ai reçus du cardinal. Du neuf aujourd'hui à Calais ? »

À Calais, les offenses et les querelles des principales familles sont entourées de fortifications : ces murailles croulantes, la défense de l'Angleterre, sont un gouffre à dépenses, rongées par la rumeur et sapées par l'intrigue. Calais est une sorte de purgatoire ; affligé, on attend encore et encore, non pas le pardon, mais un vent favorable. Ce qui est dit dans la citadelle est porté à travers la mer, sifflant, bruissant, amplifié par les vagues, pour venir se heurter à l'attention du roi à Whitehall. Calais est notre dernier bastion sur le continent. Le Calaisis, notre dernier territoire. Il devrait être gouverné par l'homme le plus fort et ferme dont dispose le roi. À la place, il est gouverné par lord Lisle. Lisle est l'oncle du roi – l'un des bâtards du vieux roi Édouard – et Henri l'aime beaucoup, ayant trouvé en lui un agréable camarade de jeu quand il était enfant. Conscient du

besoin d'être constamment dans les pensées du roi, Lisle avait Norris dans sa poche, ce dernier le recommandant en vue de sinécures et de promotions. Mais tout cela est terminé, car Norris nourrit désormais les vers.

Appelez-Moi dit : « C'est la femme de Lisle qui crée les problèmes. C'est une mégère et il paraît qu'elle est papiste. Vous savez qu'elle a des filles de son premier mariage ? Elle cherchait toujours à en placer une auprès d'Anne. Elle voudra retenter sa chance avec notre nouvelle reine.

– Je crois que Jane a ce qu'il faut. Appelez-Moi, je veux que vous et Rafe alliez à Hunsdon pour tenter de ramener Marie à la raison. Mais soyez doux avec elle. Elle ne va pas bien. »

La lettre de Marie est dans sa poche. Même chez lui, il n'ose pas s'en séparer. Marie affirme qu'elle a un rhume de cerveau. Elle n'arrive pas à dormir. Ses dents lui font mal. Ça la réconforterait de voir son père. De mauvais amis les tiennent à l'écart l'un de l'autre. Quand ces faux amis seront écartés ou frappés par l'épée de la justice, quand les faux conseillers auront été jetés à la Tamise, son père se tournera vers elle, dit-elle – il ouvrira les yeux et la verra pour ce qu'elle est, sa fille et véritable héritière.

Mais tout d'abord le roi doit l'envoyer chercher. La replacer dans la lumière de sa présence. Pour le moment, elle est la vierge entourée de verdure. Elle se languit dans le jardin clos, prête à être découverte. Elle vit dans un enchantement, dans un fourré d'épines, et elle attend quelqu'un qui aura la volonté de venir la libérer.

« Allez-y vous-même », dit Wriothesley.

Il secoue la tête.

« Peut-être ne voulez-vous pas être celui qui annoncera la mauvaise nouvelle.

– Elle aime son père, dit-il. Elle ne peut pas croire… eh bien… mais elle doit être amenée à y croire. Il ne tolérera pas la défiance. Pas de la part d'une enfant à qui il a donné la vie. »

Le soleil décline ; un ultime rayon de chaleur balaie les livres sur sa table : les Décrétales du pape Grégoire, un exemplaire lourdement annoté, et marqué du monogramme « TC » – *Thomas Cardinalis*. Dans le crépuscule mouvant, ombragée comme de l'eau, il voit l'image de la fille du roi : repliée en elle-même, le visage pâle et figé. Il est hypnotisé par le mouvement furtif de la lumière dans lequel elle prend forme, un fantôme vivant. Elle ne le regarde pas ; il la regarde.

« Vous devez lui dire, Wriothesley : "L'obéissance, madame, est la vertu qui vous sauvera. L'obéissance n'est pas de la servilité, ni pour votre personne, ni pour votre conscience. C'est plutôt de la loyauté."

– Eh bien, répond Appelez-Moi, oui… si vous pensez que je dois

m'adresser à elle comme vous pourriez vous adresser à la Chambre des communes. Je suggérerais peut-être, je suppose, qu'avec l'obéissance vient une diminution de la responsabilité.

– Ça pourrait l'apaiser. Mais, Appelez-Moi, ne lui parlez pas comme à une petite fille. Et n'essayez pas de lui faire peur. Elle est aussi courageuse que sa mère et se rebiffera, elle est aussi têtue que sa mère et se retranchera. Si elle vous met en colère, faites un pas en arrière et laissez Rafe parler. Faites appel à sa nature de femme. À son amour de fille. Dites-lui combien son père souffre. » Il porte la main à son cœur. « Dites-lui que ça lui fait mal, ici, qu'elle place les morts avant les vivants. »

Le contour de maître Wriothesley est désormais flou ; il sombre dans l'indistinction, comme si la nuit le léchait. Il aimerait que la princesse reste un peu plus longtemps, jusqu'à ce qu'elle fonde dans la chaleur de sa volonté : jusqu'à ce qu'elle se dissolve et consente – ce qu'elle fera, si seulement il trouve les bonnes phrases pour vaincre sa détermination.

« Sir, dit Wriothesley, je crois que vous savez quelque chose que personne d'autre ne sait.

– Moi ? Je ne sais rien. Personne ne me dit rien.

– Est-ce que c'est lié à Wyatt ? »

Rafe l'a informé que des poèmes sont écrits contre Wyatt, des accusations codées et des plaisanteries mordantes, propagées par les courtisans à un souffle de la personne du roi. Un papier est inséré dans un livre de prières, ou coincé dans un gant, ou joué à la place de l'as de pique.

« Ils ont tous peur, dit Appelez-Moi. Ils regardent par-dessus leur épaule. Ils ne savent pas si d'autres charges vont être prononcées. J'étais en grande conversation avec Francis Bryan quand le nom de Wyatt a été évoqué. Il a perdu le fil de ce qu'il disait, et il m'a regardé comme s'il ne m'avait jamais vu.

– Francis ? » Il rit. « Il était probablement ivre.

– Les femmes aussi ont peur, il me semble. Quand j'ai porté un message à la reine Jane, il y a eu des regards – des chut, des bruits de pas et des signes entre elles…

– Mon pauvre garçon ! Vous arrivez et les femmes se font des signes ? Est-ce que c'est la première fois ? Dites-moi quels étaient ces signes et je tenterai de les interpréter. »

Appelez-Moi rougit. « Sir, ce n'est pas une plaisanterie. La reine – je veux dire, l'autre –, elle a payé pour ses relations diaboliques, mais il y a plus. Il y a autre chose. Vous entrez dans une pièce, vous entendez un grand bruit, vous sentez que quelqu'un s'est enfui à votre approche. Mais en même temps, vous sentez qu'on vous observe. »

Et c'est le cas, songe-t-il.

« Tout le monde pense, poursuit Appelez-Moi, que c'est le témoignage de Wyatt qui a condamné Anne, mais ils ne savent pas pourquoi il l'a fait, car ils le croient courageux et imprudent et…

– Sot ?

– Pas ça, mais il est très galant – et ils se demandent : que lui a fait Anne pour que l'amour se transforme en fiel ? Ils imaginaient qu'il serait enterré dans la même tombe qu'elle, au lieu de… »

Pas étonnant que tu t'interrompes. Parfois nos fantasmes font un bond, soudain et précis, comme des danseurs. Nous voyons le coffre à flèches, à peine assez large pour une personne.

« Ils pensent que Wyatt aurait dû mourir par amour ? Quand eux-mêmes ne traverseraient pas la rue pour ce sentiment ? »

Il songe à Wyatt dans sa prison, tandis que le crépuscule s'insinue parmi les ruisselets et les estuaires de la Tamise, où la dernière lueur glisse comme de la soie, flottant, sombrant ; c'est la lumière qui bouge, quand le courant est immobile. Wyatt lui semble lointain, comme s'il était coincé dans un miroir : ou comme s'il avait vécu il y a longtemps.

Il dit : « Faites bon voyage demain. Mémorisez tout ce que Marie dira. Dès que vous la quitterez, notez-le. »

Il gagne sa chambre, Christophe marchant lourdement derrière lui.

« Le ridicule Mathew, déclare ce dernier. J'ai entendu dire qu'il était promu. Vous devriez le renvoyer à Wolf Hall. Il est plus fait pour garder les cochons que pour servir un lord.

– Je pourrais moi-même aller voir Marie, dit-il. Et revenir avant que quiconque remarque mon absence. »

Il ferme la porte de sa chambre, laissant le jour dehors.

Christophe dit : « Comme quand nous sommes allés à Kimbolton, pour voir la reine en secret. Quand nous nous sommes arrêtés à l'auberge, et la femme effrontée de l'aubergiste…

– Oui. Assez.

– … s'est jetée dans votre lit. Et le lendemain vous m'avez dit : "Christophe, paie la note", et vous m'avez donné votre bourse. Et ensuite quand nous sommes arrivés à Kimbolton, nous sommes allés à l'église. Vous vous souvenez que j'ai sifflé, et le prêtre est apparu ? »

Il se rappelle le diable en pierre, ses torsades serpentines : l'archange Michel, ses ailes aux plumes bleu canard, son épée brandie pour trancher.

« Nous pensions tous que vous vous confesseriez. Nous espérions entendre. Mais vous ne l'avez pas fait. En plus, même si nous regrettons une chose, nous ne pouvons pas être pardonnés si nous

avons la ferme intention de recommencer. »

Il se voit dans la vitre, en chemise, un éclat blanc surprenant. Sans son brocart et son velours, il est large, un bloc de muscles et d'os dénué de grâce. Ses cheveux grisonnants sont coupés court, si bien que rien n'adoucit les traits dont Dieu l'a affublé – petite bouche, petits yeux, grand nez. Il porte des chemises en lin si fines qu'on peut lire les lois d'Angleterre à travers. Il a un manteau de velours vert qui a été confectionné pour lui l'année dernière et envoyé à Wolf Hall ; il a un manteau de voyage d'un pourpre profond ; il a sa houppelande du dernier couronnement, un cramoisi assez sombre dans lequel, selon l'une des femmes d'Anne, il ressemblait à une ecchymose ambulante. Si l'habit fait l'homme, il est accompli ; mais personne n'a jamais dit, même quand il était jeune : « Tommaso est beau aujourd'hui. » On disait seulement : « Il faut se lever de bonne heure pour devancer ce sale Anglais trapu. » On ne peut même pas dire qu'il ait fière allure à cheval. Il monte en selle et va quelque part. Il maintient une allure tranquille, mais il arrive avant tout le monde.

La nuit est douce, mais Christophe a allumé un petit feu crépitant et mis la coupe à parfum à chauffer. Herbes sucrées, encens : elles repoussent la contagion en toute saison. Une rangée de chandelles en cire d'abeille, prêtes à être allumées ; de l'encre à côté de sa main, son agenda prêt sur la table, ouvert à une page vierge au cas où il se réveillerait en se souvenant de quelque chose à ajouter à la liste de demain. Je crois que je vais me reposer ce soir, dit-il à Christophe, et celui-ci répond, l'ambassadeur est parti depuis longtemps, même Appelez-Moi est rentré, maître Richard est chez lui avec sa femme, le roi dit ses prières, ou peut-être s'efforce-t-il de satisfaire la reine ; les oiseaux ont coincé leur tête sous leur aile, les prisonniers de Londres ronflent dans la Tour et à Marshalsea, à Clink et à Fleet [1]. Dans l'enceinte d'Austin Friars, Dick Purser a lâché les chiens. Dieu est au paradis. Les verrous des portails sont tirés.

« Et moi, dit-il, je suis chez moi, pour une fois dans ma chambre. » Il y a sept ans, quand Florence était assiégée par l'empereur et implorait l'aide des Français, les habitants se sont rendus à la maison du marchand Borgherini : « Nous voulons acheter votre chambre. » Elle abritait cinq panneaux peints, de riches tentures et d'autres meubles dont ils pensaient qu'ils pourraient leur permettre de soudoyer le roi François. Mais Margherita, la femme du marchand, a tenu bon et leur a renvoyé leur offre à la figure. Tout n'est pas à vendre dans la vie, a-t-elle rétorqué. Cette pièce est le cœur de ma famille. Allez-vous-en ! Si vous voulez emporter ma chambre, vous devrez porter votre butin par-dessus mon cadavre.

Il ne mourrait pas pour son mobilier. Mais il comprend

Margherita – en supposant que l'histoire soit vraie. Nos possessions nous survivent, résistant à des chocs qui nous seraient fatals ; nous devons être à leur hauteur, car elles seront nos témoins quand nous serons partis. Dans cette pièce se trouvent les biens de personnes qui ne peuvent plus les utiliser. Il y a des livres que son maître Wolsey lui a donnés. Sur le lit, l'édredon de satin turc jaune sous lequel il dormait avec Elizabeth, sa femme. Dans une malle, la gravure de la Vierge que possédait cette dernière est enveloppée dans un bonnet matelassé. Les grains en jais de son chapelet sont enroulés dans sa bourse en velours. Il y a une housse de coussin dont elle avait commencé de broder le motif, un cerf courant parmi le feuillage. Que la mort l'ait interrompue ou que son travail lui ait déplu, elle a laissé l'aiguille dans le tissu. Plus tard, une autre main – celle de sa mère, ou de l'une de ses filles – a retiré l'aiguille ; mais autour des trous jumeaux que celle-ci a laissés, l'étoffe a durci en formant des protubérances cassantes, si bien que si vous suivez du doigt le chemin de ses points – le chemin qu'ils auraient dû prendre –, vous sentez les bosses, comme des aspérités dans la trame. Il a fait porter la petite malle de Flandres de la pièce voisine à celle-ci, et la robe en fourrure brun-roux de sa femme est couchée sur des épices, avec ses manches, sa coiffe dorée, ses cottes et ses bonnets, sa bague en améthyste et une autre ornée d'une rose en diamant. Elle pourrait entrer dans la pièce et s'habiller. Mais on ne peut pas fabriquer une femme à partir de bonnets et de manches ; tenez toutes ses bagues ensemble, et vous ne tenez pas sa main.

Christophe demande : « Vous n'êtes pas triste, sir ?

– Non. Je ne suis pas triste. Je n'ai pas le droit de l'être. Je suis trop utile pour être triste. »

Ma première idée était la bonne, dit-il : je ne dois pas aller voir Marie, du moins pas encore. Attendons… voyons ce que Rafe et Appelez-Moi rapporteront. Il pense, le cardinal aurait su comment gérer ça au mieux. Wolsey disait toujours, déterminez ce que veulent les gens, et vous serez peut-être en mesure de l'offrir ; ce n'est pas toujours ce qu'on pense, et ça peut ne pas coûter cher. Ça n'a pas fonctionné avec Thomas More. C'était un homme en train de sombrer qui a repoussé les mains tendues pour le sauver. Il lui a été fait offre après offre, et il n'en a accepté aucune. Le temps de la persuasion est révolu, pour ce qui concerne Henri ; il s'est terminé le jour où More a dégouliné sur l'échafaud, pour se noyer dans le sang et l'eau de pluie. Nous vivons désormais à l'ère de la contrainte, et la volonté du roi est un instrument remodelé chaque matin, comme par un maître forgeron : pointu, mordant, il s'enfonce en tournant dans notre époque tortueuse. Vous verrez Henri, habile trompeur, attraper le bras d'un ambassadeur et charmer celui-ci. Mentir lui

donne un plaisir intense et subtil, si intense et subtil qu'il ne sait pas qu'il ment ; il pense être le plus honnête des princes. Henri affirme que lui, Cromwell, est un homme trop humble pour se frotter aux dignitaires étrangers, alors il se tient contre le mur et ne quitte pas des yeux le visage du roi. Ensuite, il aura lui-même une brève conversation avec l'ambassadeur : *Cremuel, dois-je le croire cette fois ?* Et il dira le plus sérieusement du monde : Oui, vous le devez. *Croyez-vous que je sois né de la dernière pluie ? Il me dit ceci maintenant, mais que dira-t-il la semaine prochaine ?* Faites-moi confiance, ambassadeur, je jure que je lui ferai tenir promesse. *Oui, mais sur quoi jurez-vous, maintenant que vous avez jeté les reliques sacrées ?*

Alors il pose la main sur son cœur. Sur ma foi, répond-il. *Ah, monsieur le secrétaire*, dira l'ambassadeur, *votre main est trop souvent sur votre cœur. Et je crois que votre foi est une chose très légère qui change de jour en jour*.

Après quoi l'ambassadeur lancera un coup d'œil par-dessus son épaule et s'approchera de lui. *Rencontrez-moi, Cremuel. Dînons ensemble*.

Alors les dés sont secoués dans le gobelet en os – et qu'importe qui est humble. Il les fera rouler encore et encore et, mourant d'envie de se confier, l'ambassadeur déroulera ses griefs. *Mon maître, mon maître l'empereur, mon maître le roi… il ressemble beaucoup au vôtre à certains égards… et j'oserais dire, mon cher Cremuel, que jour après jour vos anxiétés sont très semblables aux miennes.* L'émissaire tentera alors des petits bluffs et des doubles bluffs, regardant attentivement pour voir comment ils sont pris ; et quand Cremuel acquiesce et dit « Je vois », ils arrivent en terrain connu ; avec un haussement de sourcil, l'ombre d'un sourire, ils continuent, négociant les mensonges nécessaires avec l'aisance d'hommes sautant par-dessus des flaques. Son nouvel ami comprendra que les princes ne sont pas des hommes comme les autres. Ils doivent se cacher d'eux-mêmes, sinon ils seraient éblouis par leur propre lumière. Une fois qu'on le sait, on peut commencer à ériger ces barrières qui sauvent la face, des écrans derrière lesquels les ajustements peuvent se produire, des coins où se retirer, des espaces ouverts où se retourner et faire marche arrière. Il y a un plaisir doux dans ce processus, une expertise gratifiante, mais il y a aussi un prix : un arrière-goût de bile, une fatigue amère. Jean de Dinteville lui a dit un jour, vous êtes-vous déjà demandé, Cremuel, pourquoi nous mentons encore et encore ? Et quand nous nous confesserons sur notre lit de mort, la force de l'habitude nous mènera-t-elle en enfer ?

Mais ça aussi, c'était un stratagème ; juste une chose que le

Français essayait sur lui. Dans la salle du Conseil, que le roi soit présent ou non, il y a une conspiration de gestes, de soupirs, un contrepoint à ce qui peut être dit à haute voix ; mais quand un messager des appartements privés arrive pour dire « Sa Majesté est retardée », on s'agite en cachant son soulagement. Les conseillers peuvent spéculer sur les raisons : parti monter à cheval, peut-être, ou boyaux récalcitrants, ou juste de la paresse – ou fatigué, qui sait, de voir nos têtes ? Quelqu'un suggérera : « Monsieur le secrétaire, vous voulez bien ? » Et tandis qu'il passera en revue l'ordre du jour, ils entameront leur série de disputes et de chicaneries, mais avec une camaraderie discrète qu'ils n'aimeraient pas qu'Henri voie, car il préfère que ses conseillers soient divisés. Si les conseillers regardent l'ennemi en fronçant les sourcils, le roi peut sourire – le prince éternellement affable. S'ils intimident, il peut récompenser. S'ils insistent, il apaise, il amadoue, il charme. Ce sont ses conseillers, des hommes parmi les plus malveillants qui aient jamais existé, qui portent ses péchés à sa place : qui acceptent d'être des personnes pires, pour qu'Henri puisse être meilleur.

C'est le mois de juin et les nuits sont courtes ; mais quand les portes de la ville sont fermées, les feux couverts, alors lui, Cromwell, tire les rideaux du lit et s'enferme avec les affaires de l'Angleterre. Hors de cette pièce, de ce lit, une longue obscurité s'étire, jusqu'à la côte et par-dessus les vagues : jusqu'aux murs de Calais, à travers les champs endormis de France, par-dessus les sombres cimes enneigées et à travers l'Italie jusqu'aux sultanats. La nuit recouvre Londres comme un voile, comme si nous étions déjà partis et gisions sous notre drap mortuaire, velours noir et une froide croix d'argent. Combien de vies avons-nous, durant lesquelles nous dormons et rêvons, et où les langues perdues reviennent dans notre bouche ? Tous connaissaient Cromwell quand il était enfant. Aiguise-Moi-Ça, qu'ils l'appelaient – parce que son père affûtait des couteaux. Avant ses douze ans, il était le petit recouvreur de dettes de son père : aimable, souriant, tenace. À quinze, il était sur la route avec un balluchon, couvert de bleus et en fuite, se dirigeant vers d'autres meurtrissures et une autre guerre ; mais au moins, en tant que soldat du roi Louis, il était payé pour recevoir des coups. Il parlait français alors, l'argot du campement. Il parlait toutes les langues nécessaires pour commercer et marchander – tout depuis un sac en toile jusqu'à une image de saint, dites-moi ce que vous voulez, je vous l'obtiendrai. À dix-huit ans, deux de ses vies étaient derrière lui. Sa troisième a débuté à Florence, dans la cour de la maison Frescobaldi, jusqu'à laquelle il a rampé fracassé par le champ de bataille ; en s'appuyant au mur, il a vu avec des yeux vitreux son nouveau terrain de conquête. Avec le temps, le maître

l'a appelé à l'étage : le jeune Anglais, capable de régler les problèmes de ses compatriotes, puis de briller dans les affaires de ses nouveaux maîtres, digne de confiance, discret, respectueux envers ses aînés, jamais fatigué, ni abattu, ni désarçonné par la moindre demande. Il n'est pas comme les autres Anglais, disaient ses maîtres, quand ils l'envoyaient chez leurs amis : il ne se bagarre pas dans la rue, ni ne crache comme un diable – il porte un couteau, mais le garde dans son manteau. À Anvers, il est reparti de zéro, commis pour les marchands anglais. Il est italien, criaient-ils, plein d'adresse et de malice – faisant un bénéfice à partir de rien. C'était sa quatrième vie : Pays-Bas. Il parlait un espagnol utile, et la langue d'Anvers. Il a quitté la ville – a quitté la veuve Anselma dans sa maison pleine d'ombres au bord de l'eau ; tu dois rentrer, a-t-elle dit, et rencontrer une jeune Anglaise de bonne fortune, et j'espère qu'elle te rendra heureux au lit et au couvert. À la fin elle a dit, Thomas, si tu ne pars pas maintenant, je vais faire ton balluchon et le jeter dans l'Escaut – *prends ce bateau*, a-t-elle ajouté, comme si elle pensait qu'il risquait de ne plus jamais y en avoir d'autre.

Sa vie suivante était avec sa femme, ses enfants, avec son maître le grand cardinal. C'est ma vraie vie, pensait-il, j'y suis parvenu ; mais au moment où vous vous dites ça, vous devez reprendre votre balluchon. Son cœur et son esprit ont voyagé vers le nord, avec le cardinal en exil ; elle s'est achevée sur la route, et ils l'ont enterrée à Leicester, avec Wolsey. Sa sixième vie a été en tant que secrétaire du roi, que son serviteur. Sa septième, lord Cromwell, commence désormais.

Tout d'abord nous devons, pense-t-il, organiser une cérémonie : couronner la reine Jane. Pour Anne Boleyn j'ai rempli les rues de saints parlants, de faucons hauts comme des hommes. J'ai déroulé un mile de bleu, comme un chemin vers le paradis, de la porte de l'abbaye jusqu'à la chaise du couronnement : j'ai estimé son prix au yard et, madame, vous l'avez foulé. Maintenant je dois recommencer : nouvelles bannières, tissus peints avec l'emblème du phénix ; avec l'étoile du matin, les portes du paradis, le cèdre et le lys parmi les épines.

Il s'agite dans son sommeil. Il marche sur la mer, sur les vagues. En Irlande ils veulent des arcs longs, et les bons arcs reviennent à cinq marks la vingtaine. À Douvres ils veulent de l'argent pour payer les hommes qui effectuent les travaux du roi sur les murailles. Ils veulent des bêches, des truelles et quarante douzaines de pelles, et ils les veulent hier. Je dois faire une note, pense-t-il, effectuer une demande pour eux, et je dois découvrir ce qui affecte les femmes à la cour. Appelez-Moi l'a vu, je l'ai vu. Il y a une histoire sous l'histoire. Elles ont encore des secrets qui n'ont pas été révélés.

La veuve de George Boleyn, Jane, est dans le Kent, tentant de rassembler ses affaires et de faire face à l'avenir ; elle lui a écrit à propos de son manque d'argent. La femme du comte Worcester, Beth, est partie à la campagne avec son gros ventre. Pas son enfant à lui, malgré ce que disent les ragots. Si c'est un garçon, le comte fera peut-être des histoires quant à sa provenance. Si c'est une fille, peut-être haussera-t-il les épaules et acceptera-t-il de la reconnaître. Les femmes peuvent se tromper dans leurs calculs. Les sages-femmes peuvent les induire en erreur.

Un jour à Venise, pense-t-il, j'ai vu une femme peinte en hauteur sur un mur au-dessus du canal, avec des étoiles et la lune derrière elle. « Lève cette torche, a dit son ami Karl Heinz. Tommaso, tu la vois ? » Et pendant un instant il l'a vue ; depuis le mur de la maison allemande, elle baissait les yeux vers Cremuello, qui avait parcouru tout ce chemin depuis Putney. Il était son pèlerin, elle son sanctuaire ; nue, ornée de guirlandes, elle touchait son propre cœur brûlant.

Quand Anne est morte, quatre femmes l'assistaient. Elles ont pataugé dans son sang. Leurs visages étaient voilés et il ne croit pas que c'étaient les mêmes que celles qui ont observé et attendu avec elle pendant sa dernière semaine, des femmes qu'il avait placées autour d'elle pour enregistrer tout ce qu'elle disait. Il pense que le roi, imploré par Dieu sait qui, lui avait permis de choisir ses propres compagnes pour son dernier trajet sur le sol âpre, le vent tirant sur ses vêtements, et sa tête se retournant, se retournant, dans l'attente d'une nouvelle qui n'est jamais arrivée.

Lady Kingston, pense-t-il, me dirait qui étaient ces femmes. Mais ai-je besoin de savoir ? Elles auront des souvenirs de ce jour. Elles pourraient essayer de les partager.

Laissez-moi, leur dit-il, j'ai besoin de dormir. Restez au coin du lit, sous vos draperies. Enveloppez cette tête haletante dans du tissu et enroulez encore et encore. Vous savez ce que fait Méduse. Vous ne pouvez pas regarder son visage. Vous devez piéger son image dans de l'acier poli. Regarder dans le miroir de l'avenir : la glace immaculée, *specula sine macula*. Nous habillerons la ville pour Jane. À chaque coin de rue un paradis, avec une jeune fille assise sous une tonnelle de roses, des roses rayées, argentées, vermillon ; un serpent enroulé autour du pommier, et des oiseaux qui chantent, piégés par Adam, dans des cages suspendues à la branche.

Demain il répondra à la lettre de la veuve de George Boleyn. Jane veut récupérer l'argenterie et l'or de son défunt époux. Elle n'a rien que cent marks par an, et ça ne suffit pas pour une dame qui ne se remariera jamais ; car qui acceptera une femme qui s'est précipitée vers Thomas Cromwell et a accusé son propre mari de coucher avec

sa sœur et de fomenter le meurtre du roi ?

Nous n'échapperons pas à ces semaines. Elles se répètent, toujours variées et toujours neuves, toujours changeantes et jamais achevées. Quand Anne a été arrêtée, il recevait chaque heure des lettres de Kingston, le connétable de la Tour. Rafe les passait au crible, en annotant certaines, en classant d'autres. « Sir William affirme que la reine continue de dire que le roi va l'envoyer dans un couvent. Puis, dans le souffle suivant, elle déclare qu'elle va aller au paradis, grâce à ses bonnes actions. Il prétend qu'elle n'arrête pas de rire. Elle fait des plaisanteries. Elle dit qu'on l'appellera dorénavant Anne sans Tête.

– Pauvre femme, a répondu Wriothesley. Je doute qu'on se souvienne d'elle. »

Rafe a baissé les yeux vers la lettre. « Je vais vous citer la phrase de Kingston. "Cette femme trouve beaucoup de joie et de plaisir dans la mort."

– Il me semble plutôt qu'elle est terrifiée, a observé Richard Cromwell.

– Si tel est le cas, a dit Wriothesley, ses chapelains devraient s'occuper d'elle.

– Et aussi, a lu Rafe, elle veut que le secrétaire du roi sache que sept ans après sa mort, un grand châtiment – dont elle ne précise pas la nature – s'abattra sur le pays.

– C'est gentil de sa part de le retenir, a-t-il dit.

– Anne découvrira peut-être, a déclaré Rafe, que Dieu n'assouvira pas ses désirs comme l'ont fait les hommes. » Il avait ouvert une autre lettre et la parcourait des yeux : « George Boleyn veut vous voir, sir. Une affaire qui a trait à sa conscience.

– Il veut se confesser ? » Wriothesley a haussé un sourcil. « Pourquoi le faire maintenant, quand la sentence a déjà été prononcée ? Les offenses qui ont été prouvées sont si nauséabondes que le plus clément des princes qui aient jamais régné ne l'absoudrait pas. Car je pense que s'il devait être gracié, le peuple le lapiderait dans la rue ; ou, à défaut, Dieu le frapperait.

– Et nous devrions épargner cette peine à Dieu, a déclaré Richard. Il a beaucoup à faire. »

Lui a noté le regard furtif de Wriothesley. Les garçons commencent à se quereller à son sujet, pour sa proximité avec le pouvoir.

« Lord Rochford laisse des dettes, a-t-il dit en levant la lettre. Il veut que je mette ses affaires en ordre.

– Je n'aurais pas cru que George s'en serait soucié, a déclaré Rafe. On dirait que je manque de charité. J'irai pour vous, sir, vous voulez bien ? »

Il a secoué la tête. Qu'est-il, George Boleyn, si ce n'est un homme qui a connu la gloire parce que ses deux sœurs travaillaient pour lui, sur le dos : tout d'abord Mary dans le lit du roi, puis Anne. Mais quand les mourants vous demandent, vous devez apparaître en personne.

Plus tard, tandis qu'il l'entraînait dans la tour Martin, Kingston a déclaré : « On dirait qu'il ne veut voir que vous, monsieur le secrétaire. On aurait pu croire qu'il avait des amis. Mais bon (il a jeté un coup d'œil autour de lui), ses amis sont dans une situation semblable, je suppose. »

George était en train de lire un livre de dévotion.

« Monsieur, je savais que vous m'aideriez. » Se levant précipitamment, les mots jaillissant de sa bouche. « J'ai des dettes, et des sommes me sont dues…

– Attendez, milord. » Il a levé la main. « Voulez-vous que j'envoie un clerc ?

– Non, tout est là. » Une pile de papiers sur la table ; George les a feuilletés sommairement. « Aussi, j'ai une troupe d'acteurs. Pouvez-vous leur trouver un emploi ? Je n'aimerais pas les voir finir à la rue. »

Il le peut. Il compte divertir les Londoniens avec certains spectacles. « Les moines et leurs impostures, a-t-il dit. Farnese dans sa cour à Rome, parmi ses flagorneurs. »

George était enthousiaste. « Nous avons tout le nécessaire. Nous avons un chapeau de pape, et aussi des crosses et des étoles, nous avons des clochettes, des rouleaux, et des bonnets d'âne pour les moines. Un des membres de ma troupe joue Robin Goodfellow, il arrive avec un balai et nettoie devant les acteurs. Puis il revient avec une chandelle, pour signifier que la pièce est terminée. Tenez, monsieur. » Il a poussé les papiers vers lui. « Je lègue tout au roi, mes dettes aussi – mais ces gens humbles qui me sont redevables, je ne veux pas qu'ils soient harcelés. »

Il a saisi les papiers. « Jamais trop tard pour penser à vos semblables. »

George a rougi. « Je sais que vous me prenez pour un grand pécheur. Et je le suis. »

George, a-t-il noté, ne se sentait pas bien. La peau sous ses yeux était sombre, et il était mal rasé, comme s'il ne parvenait pas à rester immobile pour le barbier. Il s'est enfoncé dans son fauteuil ; sa main a agrippé l'accoudoir pour contrôler ses tremblements et il a baissé les yeux vers elle comme si elle était étrange à ses yeux, et il est vrai qu'elle était incroyablement nue.

« J'ai laissé mes bagues en lieu sûr. » Il a levé son autre main. « Mais mon alliance, je ne peux pas… »

Elle sera ôtée plus tard, quand vos mains seront froides. Qui portera les bijoux de George ? Sa femme les vendra.

« Voulez-vous quoi que ce soit, milord ? Kingston fait tout ce qu'il a à faire ?

– J'aimerais pouvoir voir ma sœur, mais je suppose que vous ne le permettriez pas. Mieux vaut qu'elle apaise son esprit et s'apprête à rencontrer Dieu. La vérité, monsieur le secrétaire (il a lâché un petit rire), c'est que je ne puis imaginer rencontrer Dieu. Je suis déjà mort du point de vue de la loi, mais on dirait que je ne le sais pas. Je me demande comment il se fait que je respire encore. Il faudrait peut-être que je m'écrive une lettre, pour l'expliquer, ou… pouvez-vous me l'expliquer, maître Cromwell ? Comment puis-je être à la fois vivant et mort ?

– Lisez votre Évangile », a-t-il répondu.

Mais il pensait, j'aurais dû envoyer Rafe après tout. Boleyn aurait été trop fier pour craquer devant lui.

« J'ai lu l'Évangile, mais ne l'ai pas suivi, a déclaré George. Je pense l'avoir à peine compris. Sinon, je serais encore en vie, comme vous. J'aurais dû vivre au calme, loin de la cour, et dédaigner le monde et ses flatteries. J'aurais dû rejeter toute vanité, et laisser l'ambition de côté.

– Oui, a-t-il répondu, mais nous ne le faisons jamais. Aucun d'entre nous. Nous avons tous lu les sermons. Nous pourrions les écrire nous-mêmes. Mais nous sommes néanmoins vaniteux et ambitieux, et nous ne vivons jamais dans le calme, car nous nous levons le matin et nous sentons le sang couler dans nos veines et nous pensons, par la sainte Trinité, quelle tête puis-je piétiner aujourd'hui ? Quels mondes sont à portée de main, pour que je les conquière ? Ou tout du moins nous pensons, si Dieu a fait de moi un membre de l'équipage de sa nef des fous, comment puis-je assassiner le capitaine ivre, et la mener à bon port sans faire naufrage ? »

Il n'était pas sûr d'avoir parlé à voix haute. George ne semblait pas le penser. Il avait posé une question et attendait une réponse, penché en avant, les mains jointes sur la table : « Thomas Wyatt a-t-il prétendu avoir couché avec ma sœur ?

– Son témoignage est resté privé. Il n'a pas été révélé à la cour.

– Mais il est parvenu aux oreilles du roi. Je ne sais pas comment Wyatt peut faire de telles affirmations et vivre. Pourquoi Henri ne le tue-t-il pas sur place ?

– À partir d'un certain point, le roi ne s'est plus soucié de la chasteté de votre sœur.

– Vous voulez dire, qu'est-ce qu'un homme de plus ? » George a rougi. « Monsieur le secrétaire, je ne sais pas comment vous appelez ça, mais vous ne pouvez pas considérer ça comme de la justice.

– Je ne l'appelle pas, George. Ou si j'y suis obligé, j'appelle ça la *necessità*. »

Il avait conscience du pot de chambre de George dans le coin de la pièce. Ce dernier, semblant s'en rendre compte – comme si ses narines avaient frémi –, a déclaré : « Je le viderais moi-même, mais ils refusent de me laisser sortir. » Il a écarté les mains. « Monsieur le secrétaire, je ne discuterai pas avec vous. Ni du verdict ni de la peine. Je sais pourquoi je meurs. Je ne suis pas l'idiot pour lequel vous m'avez toujours pris. »

À cela il n'a rien répondu. Mais George a repoussé sa chaise et l'a suivi jusqu'à la porte : « Monsieur, priez pour que Dieu me donne de la force sur l'échafaud. Je dois me montrer exemplaire si, comme je le pense, nous observons l'ordre du rang…

– Oui, milord, vous serez le premier. »

Le vicomte de Rochford. Puis les gentilshommes. Puis le joueur de luth.

« Il aurait mieux valu envoyer Mark avant nous, a repris George. Étant roturier, il est le plus susceptible de s'effondrer. Mais je suppose que le roi refuserait de voir l'ordre modifié. »

Et sur ce, il a fondu en larmes. Il a écarté les bras, des bras d'escrimeur, puissants, débordant de vie, et les a passés autour de Thomas Cromwell comme s'il se battait avec la Mort. Son corps frémissait, ses membres inférieurs tremblaient, il s'affaissait et vacillait, semblant s'abandonner à ce qu'il ne laisserait jamais le monde voir – sa peur, son incrédulité, son espoir que tout cela n'était qu'un rêve dont il se réveillerait –, les yeux gonflés par les larmes, les dents claquant, les mains agrippant à l'aveugle, la tête cherchant une épaule sur laquelle se reposer.

« Dieu vous bénisse », a-t-il dit. Et il a embrassé lord Rochford, comme peut le faire un gentilhomme lorsqu'il en quitte un autre. « La douleur sera bientôt derrière vous. » En sortant, il a lancé aux gardiens : « Videz son pot de chambre, pour l'amour de Dieu. »

Et maintenant il est éveillé, dans sa maison. George s'estompe, ainsi que le goût de ses larmes. Il y a un bruit de pas dans la pièce. Il écarte les rideaux du lit : un lourd brocart, brodé de feuilles d'acanthe. Il fait à moitié jour. J'ai à peine dormi, songe-t-il. Parfois, si on pense à l'argent qui va, qui vient, on peut somnoler ; la rivière l'apporte, vous le récupérez sur la rive. Mais alors des gens s'immiscent dans son rêve : *Monsieur, si vous avez besoin de clercs pour la nouvelle entreprise du roi, mon neveu est très doué avec les nombres…* Ce n'est pas une mince affaire de dissoudre des monastères. Ce ne sont que les plus petits, mais tout de même. Certains d'entre eux ont des terres dans dix comtés. Les propriétés foncières et les biens meubles s'ajoutent, des actifs pour la trésorerie

du roi… mais à ces sommes il faut soustraire les dettes et le passif des moines, les pensions, les règlements, les annuités. Il a dû ouvrir un nouveau département pour le travail d'enquête et de vérification, de collecte et de déboursement. *Monsieur, mon fils apprend l'hébreu et cherche une place où il pourra aussi utiliser son grec…* Il a trente-quatre boîtes remplies de papiers, des vestiges de l'époque où il faisait ce genre de travail pour Wolsey. Il doit organiser leur transport. *Votre fils peut-il porter des charges importantes ?* Peut-être que Richard Riche devrait garder les boîtes chez lui. Il a fraîchement été nommé chancelier des augmentations, et il n'y a pas encore d'endroit pour installer la nouvelle cour, juste un petit espace au palais de Westminster, qu'il doit disputer aux souris. Ça n'ira pas, songe-t-il. Je vais nous construire une maison.

Sur la lame du bourreau de Calais, une prière était inscrite. « Montrez-moi », a-t-il dit. Il se rappelle les mots gravés, leur sensation sous ses doigts. Les amants d'Anne sont morts par l'épée, et une fois morts ils ont été déshabillés. Cinq linceuls en lin. Cinq corps à l'intérieur. Cinq têtes tranchées. Le jour où les morts se lèveront, ils espèrent se reconnaître. Quel genre de blasphème serait-ce de mettre les têtes sur les mauvais corps ? La totale incompétence de ces gens à la Tour, c'est à ne pas y croire. Quand le chargement trempé a été vidé de la charrette, sans le moindre signe de rang, ils se sont rendu compte qu'ils n'avaient pas de note pour dire qui était qui. Comme lui n'était pas là – il était à Lambeth, avec l'archevêque –, ils se sont tournés vers son neveu Richard : « Que faisons-nous maintenant, monsieur ? »

Il pense, j'aurais rouvert les linceuls et regardé leurs mains. Norris avait une cicatrice sur la paume. Les doigts de Mark étaient rendus calleux par les cordes du luth. Weston avait les ongles cassés, comme l'enfant qu'il était. George Rochford… George porte toujours son alliance. Et celui qui reste, ce doit être Brereton – à moins que, par erreur, ils aient coupé la tête de quelque passant ?

Ce qu'il me faut, pense-t-il, ce sont des hommes qui savent compter. Garder la trace de cinq têtes et cinq corps, de trente-quatre boîtes remplies de papiers. *Votre fils sait-il compter ? Est-ce que ça le dérange d'être dehors par tous les temps ? Ira-t-il à cheval sur les routes en hiver ?* Des agents ont été nommés pour les augmentations, des hommes honnêtes et capables : Danaster et Freeman, Jobson et Gifford, Richard Paulet, Scudamore, Arundell, Green. A-t-il nommé Waters, pour pouvoir le présenter à Spillman ? Et puis son ami Robert Southwell, et Bolles et Morice et… qui ? Qui manque ?

Quand Anne a été coupée en deux, l'homme de Calais lui a montré l'épée et il a passé les doigts sur la prière. L'acier est glacial et ses doigts engourdis ; quand je serai froid, j'ôterai cette alliance.

Il marche vers, toujours vers le roi, sa main nue tendue, pas d'arme. Trois gentilshommes vêtus de soie, dans son rêve, se retournent sur son passage, des visages d'Howard avec des sourires méprisants d'Howard. Thomas Howard le Premier, Thomas Howard le Second. Se réveillant à moitié, il se demande, à quoi sert le Second ? Que fait-il de son temps ? C'est lui, le mauvais poète. Ses rimes sont lourdes : *Moi/vois. Faire/plaire. Chose/rose. Flip-flap,* font-elles, *pit-pat.*

Ne compte pas les Howard, songe-t-il. Compte les clercs. Beckwith, j'ai oublié Beckwith. Southwell et Green. Gifford et Freeman, Jobson et Stump – William Stump. Qui pourrait oublier Stump ?

Moi. De toute évidence.

Vous devez tout noter, dit-il à son équipe. Ne vous faites pas confiance. La mémoire humaine est faillible. Vous êtes des hommes des augmentations. Vingt livres par an plus de généreux défraiements. Vous ne serez jamais chez vous, toujours à sillonner le royaume, à le découper en tranches ; vous tuerez vos chevaux d'épuisement quand les questions de recettes seront urgentes. Chaque monastère a des obligations différentes, et des coutumes et du personnel différents. Certains abbés disent : « Épargnez-nous » ; il répond, peut-être. Payez deux années de revenus au Trésor et nous vous accorderons peut-être un sursis. Il doit réguler le rythme des fermetures, car il faut trouver aux moines – ceux qui le veulent – des places dans des maisons plus grandes. Des contrôleurs doivent être nommés. Plusieurs sont déjà en place, et trois se prénomment William. Et il y a Mildmay et Wiseman, Rokeby et Burgoyne. Mais pas de Stump. Sors de mon rêve, Stump. À l'époque du Christ il n'y avait pas de moines, pas de Stump non plus. La cour a besoin de messagers, elle a besoin d'un huissier ; il faut qu'il y ait quelqu'un pour repousser la marée de pétitionnaires, tout en tenant la porte ouverte. Paye l'huissier au *per diem*, il gagnera bien assez en pourboires ; ne voudrais-tu pas qu'on te tienne la porte, si tu t'apprêtais à faire ton chemin dans le monde ? Fortune, ta porte est ouverte : Thomas lord Cromwell, entre.

Maintenant Austin Friars commence à ressembler à la demeure d'un grand homme, sa façade éclairée par des oriels, son petit jardin enrichi de vergers. Il a acheté les terrains qui l'entourent, certains à des religieux, et d'autres aux marchands italiens qui sont ses amis et vivent à proximité. Le quartier lui appartient, et dans ses coffres – dans une malle en noyer gravée de couronnes de laurier enfermée dans une armoire plus grande que Charles Brandon –, il garde les actes par lesquels il a été divisé, estimé et nommé. Ce sont ses libertés et ses titres, les sceaux ancestraux et les signatures des

morts, établis devant les gardiens de la ville et des sergents, des échevins et des shérifs dont les chaînes honorifiques ont été fondues pour fabriquer des pièces de monnaie, dont les cadavres gisent sous des pierres. Des tailleurs, des pelletiers ont exercé leur métier ici, dans Broad Street et Swan Alley et au mur de Londres. Deux sœurs ont hérité d'un jardin ; avant que leurs maris les vendent aux religieux, elles se promènent ensemble sous les arbres fruitiers, leur peau fraîche dans le soir au parfum de pomme, les doigts d'Isabelle reposant sur le bras de Margaret : à travers le motif tressé des branches elles regardent le ciel, et leurs pieds chaussés de sabots laissent des contusions dans l'herbe. Un négociant en vin vend un entrepôt, un marchand transmet une échoppe : l'entrepôt et l'échoppe vont au prieur, un siècle s'écoule, et alors – il passe le doigt dessus – ils me reviennent. Attention, ne fais pas de bavures, leurs noms ne sont pas encore secs, Salomon le Cotiller et Fulke St Edmund. Voici leurs sceaux, représentant des lapins, des lions, des fleurs et des saints, un oiseau avec des oisillons dans son nid ; les armes de la ville, un fer à cheval, un porc-épic et le Sacré-Cœur. L'histoire s'inscrit à l'encre sur la peau ; elle s'écrit sur la peau des moutons depuis longtemps abattus, ou celle de veaux qui n'ont jamais respiré ; les morts découpent le sol sous nous, si bien que lorsqu'il descend un escalier à Austin Friars, la marche cède sous son poids, et sous lui il y a un autre escalier, uniquement visible par la force de l'esprit ; et il descend, jusqu'à la ville où les légions de Rome ont laissé leurs cendres sous la terre, leur verre dans le sol, leurs os dans la rivière. Et il plonge de plus en plus bas, jusqu'au sous-sol, à travers la France et l'Italie et les Pays-Bas, à travers les vallées et les sables mouvants, près des marécages et des prairies estuariennes, à travers les plaines inondables de ses rêves jusqu'à l'endroit où il se réveille, découvrant stupéfait un nouveau jour : le claquement de l'enclume de la forge fait trembler la lumière du soleil dans une pièce où, enfant sans défense, il gît emmailloté, arraché en sursaut à son sommeil, sentant comme pour la première fois les battements de son propre cœur.

Dans sa cellule à la Tour, Thomas Wyatt est assis à la table où il l'a laissé, dans la même lumière vive, comme s'il n'avait pas bougé depuis le jour de la mort d'Anne. Il a un livre devant lui, et il n'en détache pas les yeux, ni ne se lève pour les accueillir. Il dit simplement : « Il vous plairait, monsieur le secrétaire. Il est nouveau. »

Il soulève le livre. Des poèmes de Pétrarque ; il les feuillette.

Wyatt explique : « Dans cette édition, les poèmes sont arrangés dans un ordre qui correspond à la vie de leur auteur. Ils racontent

une histoire. Ou du moins c'est ce qu'il semble. Je veux toujours une histoire, pas vous ? » Quand il lève la tête, ses yeux bleus sont éblouissants. « Laissez-moi sortir. Je ne peux pas rester ici un jour de plus.

– Le roi vient de décider que c'est à la cour de France qu'Anne a été séduite et a perdu sa virginité. Je veux qu'il persiste dans cette opinion et non qu'il repense aux Anglais qui ont pu être près d'elle. Vous êtes plus en sécurité ici.

– J'irai dans le Kent. Je ne m'attarderai pas devant lui. J'irai partout où vous me le demanderez.

– Vous aimez être sur la route, dit-il. Qu'importe la destination. »

Wyatt déclare : « J'ai fait le bilan de ma vie – ça fait dix ans cette année que je suis allé pour la première fois en France, avec Cheney lors de son ambassade. Ils disaient que mes jambes étaient jeunes et mon estomac résistant, donc j'étais l'intermédiaire, ballotté sur les vagues. J'arrivais en sueur et désespéré sur un cheval mort, et Wolsey disait : "Pour l'amour de Dieu, où étiez-vous, garçon – en train de cueillir des fleurs ?" Le cardinal était un grand homme quand il s'agissait d'aller vite.

– C'était un grand homme pour tout.

– Maintenant les Boleyn et leurs amis sont partis, vous avez fait le vide autour de vous. Vous pouvez placer vos propres hommes près du roi. Harry Norris, je comprends que vous ayez pu vouloir vous en débarrasser. Brereton, George Boleyn – je vois le bénéfice pour vous. Mais Weston était un jeune garçon. Et Mark avait peut-être un joyau sur son bonnet, mais je garantis qu'il n'avait pas vingt livres pour acheter son linceul.

– Pauvre Mark, dit-il. Il s'est agenouillé aux pieds d'Anne et elle s'est moquée de lui. »

Il imagine la charrette, les cadavres entassés, une toile jetée par-dessus, tachée et mouchetée de sang ; la main du jeune homme ressortant, comme si elle voulait être tenue.

Il dit : « Je voulais seulement que Mark témoigne. Mais il s'est accusé. Je ne lui ai pas fait de mal.

– Je vous crois. Mais je suis le seul.

– Accordez-moi quelques jours. Une semaine, tout au plus. Quand vous sortirez vous aurez quatre cents livres du Trésor.

– Je n'en veux pas.

– Croyez-moi, vous les voulez.

– Ils diront que c'est une récompense pour avoir trahi mes amis.

– Bon Dieu ! » Il fait claquer le Pétrarque sur la table. « Vos amis ? Quelle amitié vous ont-ils témoignée ? Qu'était Weston – un pantin ricanant qui ne pouvait pas garder sa queue dans sa culotte. Ou Brereton, ce vantard – je vous le dis, sa famille dans le Nord est bien

prévenue. Ils croient faire la loi. Mais ces jours sont révolus. Il n'y a désormais plus de royaumes privés. Il y a une seule loi, et c'est celle du roi.

– Soyez prudent, déclare Wyatt. Vous êtes à deux doigts de vous expliquer. »

Ou suis-je juste à deux doigts du gouffre ? se demande-t-il.

« J'ai sué sang et eau pour vous sauver, Tom. Votre vie ne tenait qu'à un fil. »

Wyatt lève les yeux. « Je vais vous dire pourquoi je suis toujours vivant. Ce n'est pas parce que je crains la mort, ni parce que je suis content de vivre dans la honte. C'est parce qu'une femme va avoir mon enfant. Sans cela, si vous vouliez la mort d'Anne, vous auriez dû vous y prendre autrement. »

Il le fixe. « Qui ? » Il s'assied sur un tabouret à trois pieds. « Vous savez que vous me le direz tôt ou tard. » Une pensée lui vient soudain. « Dites-moi que ce n'est pas la fille d'Edward Darrell, elle qui suivait Catherine quand le roi l'a bannie ? »

Wyatt incline la tête.

« Ne pouvez-vous aimer une femme que quand elle est prête à vous nuire ?

– Je suis comme je suis. Mais c'est une piètre excuse. »

Il dit : « Je me souviens de Bess Darrell enfant quand elle était dans la maison des Dorset. À l'époque, je faisais des affaires pour eux. Je sais que son père était lié à Catherine par la loyauté – il était son chambellan. Mais il est mort maintenant, et la fille ne lui est nullement liée.

– Vous pensez qu'elle aurait été mieux avec Anne Boleyn ? »

Il n'a pas tort.

« Mieux dans un couvent. Mais je suppose que vous faites ce que vous voulez.

– Je suppose, convient tristement Wyatt. Je l'aime, et ce depuis longtemps. C'est seulement parce qu'elle était loin de la cour que nous avons pu garder le secret. »

Quand je me suis rendu à Kimbolton, songe-t-il, pour aller voir Catherine – Bess se tenait-elle là dans l'ombre ? Il se souvient des vieilles Espagnoles. Comme elles ne faisaient pas confiance au cuisinier, elles préparaient les repas de Catherine dans leur propre chambre, et l'odeur de la fumée et de l'eau de cuisson était piégée dans leurs vêtements. Elles l'ont insulté dans leur langue, se demandant à voix haute s'il avait le corps aussi poilu que Satan. Il se voit approchant de Catherine, recroquevillée sous ses fourrures ; l'odeur de la maladie l'enveloppe, et du coin de l'œil il aperçoit une légère silhouette qui s'éloigne furtivement avec une cuvette. Sur le coup il a pensé : sa servante qui porte le vomi de la reine recouvert,

comme si c'était l'hostie sacrée. Mais ça devait être la fille d'Edward Darrell, des cheveux d'or sous un calot de servante.

« Je l'ai suppliée, reprend Wyatt. Si elle ne voulait pas quitter Catherine, qu'elle prête au moins serment quand on le lui proposait. Qu'est-ce que ça peut te faire, Bess, ai-je dit, que le roi veuille se considérer comme le chef de l'Église ? J'ai cité les précédents. J'ai argumenté du mieux que j'ai pu. L'évêque Gardiner ne l'aurait pas fait avec plus de force. Mais elle a refusé de laisser Henri gagner la dispute. Elle était avec Catherine quand elle est morte.

– De l'argent ? demande-t-il.

– Elle n'en avait pas. Ce que Catherine lui a laissé n'a jamais été payé. Sans moi, elle n'a pas de protecteur. Elle sait que je suis marié et qu'il n'y a rien à y faire. Elle ne peut pas retourner auprès de sa famille en portant mon enfant. Je ne peux pas l'envoyer chez moi à Allington, mon père ne la recevra pas. Je ne sais pas qui va l'accueillir, car la famille de ma femme a retourné tout le monde contre moi. Ça leur donnera une occasion de se réjouir. Il n'y a rien qu'ils aiment tant que me voir me débattre parmi les ronces. »

Wyatt refuse de prononcer le nom de sa femme, s'il peut éviter de le faire. Il a un enfant avec elle, un garçon, mais Dieu sait comment il l'a conçu.

« Allington est votre meilleur espoir. Voulez-vous que je parle à votre père ?

– Il est malade. Je veux l'épargner. Je redoute son mépris. Et je sais que je l'ai mérité. »

Il voudrait dire, ce n'est pas du mépris, bien au contraire, il vous aime et vous admire, mais la vie l'a rendu implacable. Quand Henry Wyatt [2] gisait dans cette même forteresse, ce n'était pas dans une pièce spacieuse, mais enchaîné dans un cachot, tendant l'oreille, attendant le bruit des pas de ses geôliers et le tintement de leurs clés. Les tortionnaires n'ont pas besoin de moyens extraordinaires, ni d'instruments spéciaux. Les opportunités d'infliger de la douleur sont partout, dans des articles de tous les jours. Ses geôliers poussaient la tête de Wyatt en arrière et lui enfonçaient un mors de cheval dans la bouche. Ils lui versaient de la moutarde et du vinaigre dans les narines, si bien qu'il se noyait presque dans le breuvage acide, recrachant ce qu'il pouvait, inhalant le reste. Richard l'usurpateur venait le voir souffrir, il le poussait à renoncer à son alliance avec le Tudor, qui était alors hors du royaume, un homme sans espoir ni ressources. « Wyatt, pourquoi êtes-vous un tel imbécile ? Vous servez en vain un misérable fugitif. Abandonnez-le et rejoignez-moi, qui puis vous récompenser. »

Mais il refusait d'abandonner. Ils le jetaient en sang sur la paille, dans le noir. Ses dents étaient cassées et il se vidait les tripes sur le

sol infect. Son ventre était vide, sa gorge le brûlait ; il n'avait pas d'eau fraîche et, quand il pouvait manger, ils ne lui apportaient pas de pain.

Wyatt dit : « C'est une jolie histoire, celle du chat qui a apporté de la nourriture à mon père. Je n'y ai jamais cru, même quand j'étais petit. Je me disais : c'est un conte pour des enfants qui sont plus simplets que moi. Mais maintenant je vois ce que c'est qu'être enfermé. Les prisonniers croient toutes sortes de choses. Un chat viendra nous sauver. Thomas Cromwell viendra avec la clé.

– Je me demande : Bess prêterait-elle serment maintenant ? Catherine est morte et ça ne peut plus l'offenser.

– Je ne lui ai pas demandé, répond Wyatt. Et je ne le ferai pas. Henri ne s'en prendra sûrement pas à elle. Il a suffisamment de gens qui lui disent qu'il est le chef de l'Église et qu'il se tient à côté de Dieu. Et nous espérons qu'une fois que lady Marie sera de retour à la cour, elle nous aidera. Elle doit se soucier de Bess – une jeune femme seule au monde, qui a tenu la main de sa mère quand elle était mourante.

– Sans aucun doute, dit-il. Mais pendant que vous étiez ici avec Pétrarque, le monde a continué de tourner. Le roi va demander à Marie de prêter elle-même serment. Si elle refuse, elle finira ici avec vous. »

Wyatt détourne le regard. « Alors vous devez nous aider. C'est mon honneur qui est en jeu. »

Il pense, où était l'honneur quand vous souleviez les jupes de Bess Darrell ? Il se lève du tabouret et donne un petit coup de pied dedans. C'est un siège misérable pour le conseiller d'un roi.

« Je vais parler à Bess. Il doit y avoir une place quelque part pour elle. Prenez l'argent du roi, Tom. Vous en avez besoin.

– Je vous obéirai, répond Wyatt, comme mon père a dit que je devais le faire. Je suppose que vous pouvez vous tromper comme tout le monde, et Dieu sait que vous vous dirigez peut-être vers un désastre. Mais pour moi toutes les routes y mènent. J'atteins les croisements et je lance les dés, et quoi qu'il arrive, c'est toujours la même chose – c'est soit le marécage, soit l'abîme, soit la glace. Donc je vous suivrai comme l'oison suit sa mère. Ou comme Dante a suivi Virgile. Même jusqu'aux Enfers.

– Je doute que j'irai plus loin que la côte sud cet été. Peut-être jusqu'à l'île de Wight. »

Il saisit le recueil de poésies. Il est en parfait état, bien que la reliure soit aussi douce que la peau d'une femme : une édition vénitienne, le titre inséré à l'intérieur d'une gravure sur bois représentant des angelots en train de dégringoler, la marque de l'imprimeur un monstre marin. Supposons que quelqu'un ait sauvé

les bribes de poèmes de Wyatt – la pastorale griffonnée au dos d'une facture d'armurier, l'ode qu'une femme couche sur son sein nu ? Si un éditeur se consacrait à la vie de cet écrivain, il trouverait une histoire qui entraînerait la perte de bien des gens.

Wyatt dit : « Elle ne me quitte jamais, Anne Boleyn. Je la vois telle que je l'ai vue pour la dernière fois, ici même. »

Lui songe, je la vois également, avec son petit chapeau à plume. Avec ses yeux fatigués.

Il sort : « Martin ! Qui a donné à Wyatt un mobilier si misérable ?

– Il ne s'est pas plaint, monsieur. Cela dit, un gentilhomme… il ne le fait pas.

– Mais je suis lord, dit-il. Et je me plains. »

Il pense, je n'ai pas remarqué ce fichu tabouret la première fois que j'ai rendu visite au prisonnier. Mais je suis pardonnable, car je venais de voir le bourreau de Calais accomplir son tour de passe-passe.

À Austin Friars, Gregory l'attend. « Fitzroy vous envoie chercher.

– J'ai vu Wyatt, dit-il.

– Et ? » Gregory est anxieux.

« Je te dirai plus tard. Nous ne devons pas faire attendre le fils d'Henri.

– Rafe pense que Fitzroy va vous demander si vous allez le faire roi.

– Chut.

– Enfin, un de ces jours, se reprend Gregory. Ce n'est pas de la trahison de dire que tous les hommes sont mortels.

– Non, mais ce n'est pas non plus la meilleure idée que tu puisses avoir. »

Il songe, ça a été l'erreur d'Anne Boleyn. Elle a pris Henri pour un homme comme les autres, au lieu de ce qu'il est, et ce que sont tous les princes : mi-dieux, mi-bêtes.

Gregory dit : « Richard Riche est ici. Il rédige une allocution royale. Si nous allions l'observer ? J'adore le regarder travailler. »

Sir Richard écume la paperasse tel un corbeau dans un tas d'ordures. *Tac, tac, tac* – avec sa plume, pas son bec – jusqu'à ce que tout devant lui soit haché ou broyé ou fracassé, comme une coquille d'escargot éclatée sur une pierre.

« Bonjour, monsieur le président, lance Gregory.

– Bonjour, Petit Crumb », répond distraitement Riche.

Beau et nonchalant, son fils regarde sir Richard tandis que celui-ci travaille d'arrache-pied.

« Riche considère que son nom est sa destinée, déclare Gregory. Il peut transformer l'encre en espèces sonnantes et trébuchantes. Vous

avez un bel esprit, n'est-ce pas, Ricardo ?

– Ingénieux, répond Riche. Une bonne mémoire. Mais ça ne va pas plus loin. »

Le devoir de Riche est d'accueillir le roi, quand il ouvrira le Parlement.

« Puis-je vous la lire, monsieur ? J'ai bien avancé. »

Il s'assied. « Faites comme si j'étais le roi.

– Laissez-moi vous trouver un plus beau chapeau », suggère Gregory.

Riche dit : « Avez votre permission, je suis prêt à commencer. »

Il lit.

Gregory s'agite : « Vous vous souvenez du chapeau que portait l'ambassadeur Chapuys ? Nous voulions l'emprunter pour notre bonhomme de neige ?

– Chut, fait-il. Écoute M. le président.

– Je me demande ce qu'il est devenu. »

Riche s'interrompt, fronçant les sourcils. « Vous n'aimez pas mon début ?

– Je crois que le roi l'appréciera.

– Je le compare ensuite à Salomon pour sa sagesse…

– Vous ne pouvez pas vous tromper avec Salomon.

– … puis à Samson pour sa force, et à Absalon pour sa beauté.

– Attendez, dit Gregory, Absalon avait une chevelure luxuriante, sinon il n'aurait pas pu se la prendre dans les branches d'un arbre. Les cheveux du roi sont, eh bien… ils sont moins abondants. Il croira peut-être que vous vous moquez de lui.

– Personne ne soupçonnera M. le président de moquerie, réplique-t-il fermement.

– Quoi qu'il en soit, insiste Gregory, le comportement d'Absalon était souvent déplorable.

– Laissez votre discours de côté, dit-il à Riche. Venez voir Fitzroy avec moi. »

Riche est plus que prêt. Christophe arrive en courant tandis qu'ils partent.

« N'y allez pas sans moi, sir. Et si un ruffian vous accostait ? Maintenant que vous êtes lord, vous devez être à tout moment protégé par la force.

– Et tu es la force, n'est-ce pas ? demande Riche, amusé.

– Qu'il vienne avec nous, il aime se rendre utile. »

De plus en plus souvent, il pense que l'apparence terne de Christophe est un avantage. Personne ne se méfierait d'un tel rustre. Lorsqu'ils sortent, il l'attrape par l'avant du manteau de sa livrée, le redresse, l'époussette.

« Tu es censé faire ça pour moi, dit-il. As-tu déambulé dans ma

chambre pendant la nuit ?

– Pendant la nuit, je dormais, répond Christophe. C'était un vieux fantôme, je suppose.

– Certainement pas, intervient Riche. Je n'ai jamais entendu parler de fantômes qui se promènent au mois de juin. »

Il y a du vrai là-dedans. C'étaient les femmes voilées – des femmes vivantes, pour autant qu'on sache – qui l'ont assisté jusqu'à l'aube, puis elles ont disparu dans le mur. Il se rappelle les mouchetures de leurs habits, les traînées sombres aux endroits où elles ont essuyé le sang de la reine sur leurs robes.

Le roi est parti à la chasse, mais à cause de l'anxiété de ses médecins, son fils est resté à Londres, à Saint-James, le palais qui a été construit sur le site de l'ancien hôpital. Le sol, qui avait été inondé par la rivière Tyburn, a été déblayé et asséché, et désormais un agréable parc l'entoure. C'est une retraite pour le roi et sa famille, loin des foules qui déferlent à Whitehall.

Après le portail, la cour est pleine d'échafaudages, et quand ils pénètrent à l'intérieur ils sont accueillis par les cris des ouvriers et les coups de burin et de marteau. À la vue des lords, la clameur retombe, mais le bruit du métal contre la pierre continue de résonner. Un travailleur se laisse glisser le long d'une échelle et ôte son béret.

« Nous sommes en train de détruire les HA-HA, monsieur. »

Il veut dire les initiales du roi et de l'ancienne reine : si tendrement entrelacées, comme des serpents en train de se reproduire.

« Je veux que vous vous interrompiez une heure, pendant que je parlerai à lord Richmond. »

L'homme époussette son béret.

« Nous n'osons pas, monsieur.

– Obéissez à cet homme, dit Christophe.

– Vous serez payé pour le temps perdu, insiste-t-il.

– Le maître d'ouvrage aura besoin d'un document écrit. »

Il laisse tomber sa main à plat sur la tête de l'homme, l'attire nez contre nez.

« Pourquoi je n'écrirais pas une lettre d'amour à votre contremaître ? Dites-moi son nom et j'inscrirai ses initiales dans un cœur. » Il sent l'odeur de la sueur de l'homme. « Christophe, va aux cuisines et demande du pain, de la bière et du fromage pour ces gens. Dis-leur que c'est Cromwell qui l'ordonne. »

L'homme remet brusquement son béret.

« C'est l'heure du déjeuner de toute manière. Quand vous verrez le roi Harry, dites-lui que nous allons boire à la santé de la nouvelle

épouse. »

Derrière la salle d'audience, dans un petit cabinet lambrissé, le jeune duc de Richmond les reçoit tel un invalide, vêtu d'une longue robe de chambre et d'un bonnet de nuit.

« J'ai eu de la fièvre la nuit dernière. Mes médecins m'ont donc une fois de plus interdit de bouger. »

Quelques gouttes de pluie éclaboussent la fenêtre.

« Ce n'est pas une bonne journée pour sortir, Altesse. Mieux vaut rester à l'intérieur.

– Ce n'est pas la suette, dit Riche d'un ton rassurant.

– Non, répond le garçon. Sinon, je ne vous aurais pas convoqués, messieurs, de crainte de vous infecter. »

Ils s'inclinent, reconnaissants que leur vie soit prise en considération – roturiers qu'ils sont.

« Ni la peste, ajoute Riche. Il n'y en a pas à cinquante miles à la ronde. Du moins, pas encore. »

Lui éclate de rire.

« Rappelez-moi de vous tenir à l'écart de mon lit, si jamais je tombe malade. Est-ce ainsi qu'on redonne de l'énergie à milord ? »

D'un ton raide, Riche implore le pardon du duc. Mais il est déconcerté : qu'a-t-il dit de drôle ?

Le garçon déclare : « Riche, je vous remercie pour votre agréable présence, mais je souhaite maintenant m'entretenir avec M. le secrétaire. »

Riche n'est pas du genre à baisser les bras.

« Avec tout le respect que je vous dois, milord, M. le secrétaire n'a pas de secrets pour moi. »

Lui songe, comme tu te trompes. Riche hésite, s'attarde, puis il tire sa révérence.

Fitzroy observe : « Les coups de marteau ont cessé.

– Je les ai soudoyés avec du pain et du fromage.

– Ils ne travaillent pas assez vite à mon goût. Je veux qu'elle disparaisse, cette femme. Toutes ses traces. Du moins, toutes celles qui sont visibles. » Le garçon jette un coup d'œil à la fenêtre, comme si quelqu'un lui faisait des signes à l'extérieur. « Cromwell, les poisons lents existent-ils ? »

Il est surpris.

« Dieu protège Votre Altesse.

– Je pensais que peut-être, ayant été en Italie…

– Vous soupçonnez la reine morte de vous avoir empoisonné ?

– Mon père a dit qu'elle l'aurait fait si elle avait pu.

– Mais votre père était dans un état de… » De quoi ? « Il était abasourdi par la découverte des crimes de l'ancienne reine.

– Et ces crimes sont plus graves, n'est-ce pas, qu'on ne le rapporte ? Lord Surrey m'a dit qu'il avait eu connaissance de preuves qui n'ont jamais été données au tribunal. Les faits sont pires que ce qui a été avoué. Je l'aurais punie plus sévèrement. »

Comment ? se demande-t-il. Qu'auriez-vous fait, Altesse ? Lui scier la tête avec un couteau de cuisine rouillé ? La brûler avec du bois vert ?

« Et, ajoute Richmond, c'était une sorcière. » Ses doigts tirent nerveusement sur la ficelle de son bonnet. « Certaines personnes ne croient pas aux sorcières. Mais saint Thomas d'Aquin les mentionne. J'ai entendu dire qu'elles peuvent faire tourner le lait, et faire avorter le bétail. Elles peuvent faire faire un écart à un cheval – toujours au même endroit, pour blesser le cavalier. »

Lui pense, si c'est toujours au même endroit, il suffit au cavalier de mieux tenir l'animal.

« Elles peuvent atrophier le bras d'un homme. L'usurpateur Richard n'a-t-il pas connu ce sort ?

– C'est ce qu'il prétendait, et pourtant son bras était aussi valide après la malédiction qu'avant.

– Parfois elles font du mal aux enfants. Elles peuvent le faire avec des prières, qu'elles récitent à l'envers. Ou avec du poison. Ne pensez-vous pas que c'était Anne Boleyn qui a empoisonné le cardinal ? »

Il ne s'était pas attendu à ça. En toute sincérité, il répond : « Non.

– Pourtant sa fin n'était pas naturelle. Ce sont des gentilshommes sages et discrets qui me l'ont dit.

– Il est possible que quelqu'un ait soudoyé ses médecins. »

Il songe au docteur Agostino, emmené de Cawood prisonnier, les pieds liés sous son cheval. Où s'est-il volatilisé ? Directement sous la garde de Norfolk. Il ne peut pas le dire au garçon, mais s'il y a un empoisonneur dans cette affaire, ce sera probablement son propre beau-père.

Fitzroy poursuit : « Quand j'étais petit – je crois vous l'avoir dit un jour –, le cardinal m'a acheté une poupée. C'était une représentation de moi, dans une robe brodée aux armes de l'Angleterre et de la France. Je ne sais pas ce qu'elle est devenue.

– Je peux la chercher, Altesse. Vous ne croyez pas que c'est votre mère qui l'a ? »

Le garçon n'y avait pas pensé.

« Je ne crois pas. C'était après notre séparation. Elle a d'autres enfants maintenant, et je suppose qu'elle ne pense jamais à moi.

– Au contraire, Altesse. Vous êtes à l'origine de sa fortune, de son honorable mariage actuel et de son rang. Je suis sûr qu'elle se souvient de vous chaque jour dans ses prières. »

Pendant six ou sept ans, les enfants mâles vivent avec les femmes. Puis, sans choix ni discussion, on les prend, on leur coupe les cheveux court de sorte qu'ils ont toujours froid aux oreilles, et on les jette dans le monde sombre où chacun trouve des fautes et condamne, et tant que vous n'êtes pas marié, vous ne rencontrez nulle bonté, à moins de payer. Ce n'est pas comme ça que lui a été élevé, évidemment. À cinq ans, il fouillait dans le tas de ferraille de la forge. À six, il était avec les apprentis de son père, sous leurs pieds, s'habituant aux étincelles brûlantes qui bondissaient et décrivaient des arcs, au bruit assourdissant de l'enclume et aux coups qui continuaient de vous résonner dans la tête quand la journée de travail était finie. À sept ans, capable de jurer mais à peine de lire, il déambulait librement tel un fils de bohémien.

Richmond dit : « Je ne savais pas quand j'étais enfant que Wolsey était de basse naissance. Il me paraissait être un homme parfaitement splendide. Certes, sa fin a été misérable. Mais il a eu la chance de ne pas mourir sous la hache. On m'a dit que son cœur s'est brisé sur la route, et que c'est ça qui l'a tué. »

C'est une possibilité. Ceux qui croient qu'un cœur ne peut pas se briser ont des vies heureuses et protégées. Le garçon remue sur sa chaise.

« Croyez-vous que la reine Jane portera un fils ?

– Toute l'Angleterre sait, milord, qu'elle vient d'une lignée fertile.

– Oui, mais si ce qui a été dit au tribunal est vrai, que le roi ne peut pas satisfaire une femme ou la servir comme il devrait…

– Je recommande, Altesse, je recommande sincèrement, de renoncer à ce sujet. »

Mais Richmond est fils de roi, et il poursuit : « Mon frère Surrey me dit… (il veut dire son beau-frère) mon frère Surrey dit que le Parlement a mal agi en passant la nouvelle loi de succession. Ils ont laissé le roi choisir son propre héritier, quand ils auraient dû me nommer en premier. »

Dieu merci, le garçon a eu le bon sens de renvoyer Riche. Si ce dernier avait entendu ça, il serait directement allé le rapporter à Henri.

« Je veux être roi, déclare Richmond. J'y suis préparé. Surrey dit que mon père devrait le reconnaître. S'il devait mourir maintenant, je n'ai pas peur de la jeune Élisa, car elle n'est que l'enfant de la concubine – à moins, comme ils disent, qu'elle ait été trouvée dans la rue. Il n'y a pas un homme dans la nation qui lèvera un doigt pour soutenir ses prétentions. »

Il acquiesce ; ça, c'est vrai.

« Quant à lady Marie, si je suis illégitime, elle l'est aussi, et je suis un véritable Anglais, alors qu'elle est à moitié espagnole, et je suis

un homme. De plus, ils disent qu'elle ne va pas reconnaître le fait que mon père est à la tête de l'Église. Et si elle ne le fait pas, c'est une traîtresse pure et simple.

– Marie prêtera serment, dit-il.

– Elle prononcera peut-être les mots. Elle signera peut-être un papier, si vous la forcez. Mais mon père verra à travers elle. Marie ne doit pas prospérer, et elle ne le fera pas. »

La dernière fois qu'il a parlé à Richmond, le garçon était content de sa situation. Alors qui peut se cacher derrière cette soudaine ambition contre nature ? Son beau-père Norfolk ? Norfolk manigance peut-être, mais il le fait en silence. Non, c'est le fils de Norfolk, ce garçon stupide et entêté qui pousse son ami vers un trône qui n'est pas vacant.

Il demande : « M. de Surrey vous a-t-il suggéré…

– Je n'ai besoin de personne, l'interrompt le garçon. Surrey est mon ami et il me donne de bons conseils, mais aucun homme ne me dictera mes actions quand je serai roi, ni ne me dupera comme on dupe mon père. Je ne me laisserai pas mener par des femmes. »

Il incline la tête.

« Milord, je ne peux pas modifier la succession. Le nouvel arrangement reflète la volonté du roi. Je ne vois pas ce que je peux faire pour vous.

– Vous trouverez un moyen. Tout le monde dit que vous êtes le maître du Parlement. Quand je serai roi, je vous récompenserai. »

Quand vous serez roi ?

« Je ne vivrai sans doute pas assez longtemps.

– Je crois que si, dit Richmond. La jambe de mon père le fait souffrir depuis qu'il a fait cette chute en janvier. On m'a informé qu'une vieille blessure s'était rouverte et qu'il y a un canal dans sa chair qui mène à l'os.

– Si c'est vrai, alors il supporte la douleur avec un grand courage.

– Si c'est vrai, alors elle ne peut pas rester propre. Elle se putréfiera et il mourra. »

À chaque souffle il commet une trahison, et il ne l'entend pas. Lui voit la volonté s'éveiller dans un corps qui devient celui d'un homme. La mèche de cheveux qui s'échappe de son bonnet de nuit est rousse, la couleur des Plantagenêts. Son arrière-grand-père Édouard [3] le reconnaîtrait ; la maison d'York le réclamerait ; les fils disparus du roi Édouard, s'ils avaient vécu, auraient ressemblé à ça : le scintillement de l'œil comme de la lumière sur la lame d'une épée, la jolie peau où la couleur va et vient, trahissant chacune de ses passions.

Richmond dit : « Si le cardinal était toujours vivant, il m'aurait fait roi. Il affirmait que je devais être roi d'Irlande, n'est-ce pas ?

Dans la situation présente, il aurait voulu que je sois également roi d'Angleterre. »

Il se détourne. « Vous devriez vous reposer, milord, et attendre que votre indisposition passe. »

Il pense, les lions mangent parfois leurs petits. Faut-il s'étonner ?

Le garçon lance à sa suite : « Faites-le, Cromwell. »

Il est dans un état de stupéfaction sourde, comme un homme qui reçoit un coup venu de nulle part. Seigneur Dieu, que sont les princes ? Ils pensent au meurtre à longueur de journée. Et maintenant, un parricide : comme si la saison ne recelait pas suffisamment de surprises.

Riche est appuyé au mur, en train de cancaner avec Francis Bryan. À sa vue, ils se redressent. Le cache-œil orné de joyaux de Bryan produit un clignement entendu.

« Bonjour de France. L'évêque Gardiner vous embrasse tendrement. Je suis seulement de retour jusqu'à ce que la marée change. Pour récupérer des dépêches. Murmurer à l'oreille du roi. Voir comment vous vous portez. Gardiner ne le croit pas, que vous allez devenir baron. Il prétend que votre chance ne peut pas durer.

– Vraiment ? Embrassez-le également de ma part.

– Oh, je n'y manquerai pas. Il se demande pourquoi vous aimez tant la petite de Catherine. Il prétend que vous protégez Marie, et que ça causera votre perte. Il dit, écoutez bien : "Le fait que la fille d'Henri nie qu'il est à la tête de l'Église est une aussi grande trahison que nier qu'il est roi." Il dit : "Croyez-moi, Francis, Cromwell ira trop loin, cette affaire entraînera sa chute."

– Merci, répond-il. Vous m'êtes d'une grande aide, Francis. »

Riche semble mal à l'aise. M. le secrétaire est-il ironique ? Il ne sait pas.

Il demande : « Que voulait Fitzroy, monsieur ? Je suppose qu'il est endetté ?

– De combien ? » En vieux panier percé, Bryan s'intéresse à un jeune prometteur.

« Il a parlé du cardinal. Il souffre d'un accès de mélancolie, je crois. »

Riche demande : « Si sa santé vous embarrasse, voulez-vous que nous en parlions au roi ?

– Il reçoit de bons conseils. Et le roi ne s'approchera pas de lui, vous savez comment il est avec la maladie.

– Mais le roi est venu vous voir, monsieur, quand vous aviez de la fièvre.

– Seulement quand j'ai été remis. Et en plus, c'était une fièvre italienne particulière. »

Une vraie fièvre tierce à faire trembler le sol : pas comme les petites crises de transpiration et de frissons qui affligent ceux qui ne sont jamais allés au sud des marais du Kent.

« C'était une faveur insigne. » Riche a l'air envieux.

La fièvre reviendra, songe-t-il. Et Henri reviendra très probablement lui aussi. Il ne croit pas que le roi soit sur le point de mourir – même si un homme ferait aussi bien d'être mort si son unique fils se retourne contre lui. Le père aime le fils, mais le fils n'aime pas le père. Le fils voudrait qu'il disparaisse. Il veut prendre sa place. C'est ainsi. Évidemment. Il faut qu'il en soit ainsi.

Il pense au cardinal le jour de son arrestation, les hommes d'Harry Percy débarquant à grand fracas dans la maison où il logeait ; la main qu'il a posée sur ses côtes. « J'ai une douleur, a-t-il dit. Une douleur aussi froide qu'une pierre à aiguiser. » Si son cœur a été brisé, qui l'a brisé ? Personne d'autre que le roi lui-même.

« Dois-je ordonner aux hommes de se remettre au travail ? » demande Riche.

Francis déclare : « Il paraît qu'une des vieilles grenades gravées de Catherine pend toujours aux poutres du toit à Hampton Court. Moi-même, je ne la vois pas. Les chirurgiens affirment que quand on perd un œil, la vue de l'autre commence à décliner. Je vais devenir aveugle, faisant l'aumône sur la grand-route, et le gentil évêque Gardiner me montrera le chemin. »

Rafe Sadler et Thomas Wriothesley reviennent de chez Marie à Hunsdon, sans papier à la main, sans son serment.

Wriothesley demande : « Pourquoi nous avez-vous envoyés, monsieur ? Vous deviez savoir que nous ne pourrions pas réussir.

– Comment était-elle ?

– Malade, répond Rafe.

– Le roi est furieux après ses conseillers, dit-il.

– En toute honnêteté, déclare Rafe, je ne crois pas que les conseillers de Marie soient à blâmer. C'est sa propre fierté imbécile qui l'est.

– Qu'importe », fait-il, indifférent.

Wriothesley implore : « Monsieur, ne me renvoyez jamais là-bas. » Véhément, il rougit. « Si maître Sadler ne vous dit pas comment c'était, je vais le faire moi-même. La maison est remplie des gens de Nicholas Carew, et de serviteurs de la famille Courtenay, et d'autres portant la livrée de lord Montague. Ils n'ont pas votre permission d'être là, et ils se vantent, affirmant que ça n'a plus d'importance maintenant, que Cromwell n'est rien – Marie revient à la cour, le pape va être restauré, et le monde rentrera dans le droit chemin.

– Ils lui ont attribué le titre de princesse, ajoute Rafe, et ils se

fichaient de savoir qui les entendait.

– Nous l'avons saluée comme lady Marie, déclare Appelez-Moi. Elle semblait folle de rage. Elle s'attendait au titre de princesse, et elle s'attendait à ce que nous nous agenouillions devant elle. Puis, tandis que nous lui adressions vos compliments, elle a lancé : "Dites-moi comment elle est morte." Tout ce qu'elle voulait, c'était maudire Anne Boleyn. Nous avons répondu : elle est morte calmement, et Rafe a dit…

– "Un exemple de résignation chrétienne." » Rafe détourne le regard, n'en revenant pas d'avoir dit ça : il n'était même pas présent à l'exécution.

« Mais ce n'était pas ce qu'elle voulait entendre. Elle appelait Anne "la créature" et affirmait qu'elle aurait dû être brûlée vive. Elle a demandé quelles prières elle a dites, si elle était pâle, si elle tremblait… Je ne pensais pas qu'une jeune fille puisse être si cruelle, ou qu'une personne du sexe féminin puisse détester autant une autre. J'aurais pu vomir, je le jure. Elle a un cœur noir, et elle nous l'a montré. »

Rafe observe Appelez-Moi. « Chut, dit-il. C'est dur, mais maintenant c'est fait. Et en plus, sir, la détermination de Marie n'est pas aussi forte que le pensent ses gens. Elle nous a demandé : "Quoi, M. le secrétaire du roi ne vient pas en personne ?" C'est presque comme si elle vous attendait. Elle peut prêter serment et ne pas s'en voir attribuer la faute. Elle dira au monde que vous l'avez menacée, contrainte. Rome et toute l'Europe la croiront.

– Je préférerais qu'elle obéisse à son propre libre arbitre. Quoi que dise le monde.

– Obéir ? fait Wriothesley. Je n'ai jamais vu une personne moins susceptible de céder ou d'obéir. À quoi pense-t-elle dans son lit la nuit ? Reste-t-elle éveillée à concevoir des tourments ? Sir, vous savez que je ne recule devant rien. Je sais quelle sorte de choses ont lieu. J'étais à la Tour, quand vous avez suspendu le religieux par les mains…

– Je n'ai pas…, commence-t-il.

– … et je n'ai pas bronché. J'avais conscience que ses cris étaient ceux d'un fripon de traître qui pouvait encore comprendre quel était son devoir et sauver sa peau…

– Je n'ai pas fait ça, répète-t-il. Rafe, dis-le-lui.

– Vous vous souvenez mal, déclare doucement Rafe. On a parlé de le suspendre. Mais ça ne s'est produit que dans votre imagination.

– Ça s'est produit dans l'imagination du religieux, dit-il. C'était le but. J'ai mis ses fantasmes au travail.

– Alors mettez Marie au travail, réplique Appelez-Moi. Voyez si ses fantasmes la rendent malade, comme ils m'ont rendu malade.

Elle croit que son cousin l'empereur va traverser la mer sur un cheval blanc et l'emporter sur sa selle. Dites-lui que personne ne viendra la secourir, et que personne ne plaidera sa cause, mais que son père lui fera du mal et la soumettra à sa volonté. »

Juin : le duc de Richmond marche en procession avec la Chambre des lords. Comme il est semblable à son père, disent les spectateurs : des muscles déjà épais sous les lourdes robes du Parlement. Son beau visage est empourpré par l'anticipation, comme s'il sentait son avenir dans une brise chaude.

Le roi semble apprécier le discours de bienvenue de Richard Riche. Il n'est pas opposé aux comparaisons : le roi Salomon, le roi David. Et il a oublié qu'Absalon a dit : « Je n'ai pas de fils pour rappeler la mémoire de mon nom. »

Les gens à Hunsdon ne sont pas les seuls à croire qu'avec le changement de reine, la marée va tourner, et que l'Angleterre reviendra vers Rome. En réponse, lui – lord Cromwell – apporte une mesure : une « Loi abolissant l'autorité de l'évêque de Rome ». Le titre indique clairement son contenu.

Tandis que le Parlement se réunit, des évêques se réunissent également en assemblée. Ils s'agitent et grommellent, censurent et débattent – de vieux évêques, de nouveaux évêques – *mes* évêques, comme les appelait Anne. Ils se disputent du matin au soir à propos des sacrements de l'Église, de leur nature et de leur nombre, quelles cérémonies sont louables et lesquelles relèvent de l'idolâtrie ; qui doit être autorisé à lire l'Évangile, et dans quelle langue. Lui, lord Cromwell, est intronisé parmi eux en tant qu'adjoint d'Henri, que délégué pour l'Église sous Dieu et le roi ; quand autrefois, à l'époque de l'archevêque Morton, il était le plus petit et le plus bas des garçons qui grattaient les légumes dans la cuisine du palais de Lambeth.

Gregory s'exclame : « Dire que mon père est au-dessus de tous les évêques !

– Je ne suis pas au-dessus d'eux, je suis seulement… » Il s'interrompt. « Vrai. Je suis au-dessus d'eux. »

Depuis la semaine de la mort de l'ancienne reine, son archevêque est insaisissable. Désormais coincé dans une pièce annexe, Cranmer s'affaire, tirant une liasse d'écritures. Les papiers sont couverts d'amendements.

« Regardez, dit-il, les endroits où l'évêque Tunstall a écrit par-dessus moi. Alors maintenant (il saisit une plume), c'est moi qui vais écrire par-dessus lui.

– Faites ça. » Hugh Latimer tapote l'épaule de l'archevêque. « Cromwell, comment se fait-il que Richard Sampson ait été nommé

évêque ? Il a un tel parfum de papiste que j'ai l'impression de mâcher l'évêque de Rome en personne. »

Cranmer dit : « Il a procédé avec rapidité pour l'annulation du mariage du roi, voilà pourquoi, c'est sa récompense. Même si j'aurais aimé que le roi… j'aurais aimé qu'il s'accorde une période de réflexion, entre les deux… (sa voix diminue) avant la nouvelle… » Il pose les papiers et se frotte le coin des yeux. « Je ne peux pas supporter ça.

– Anne était notre bonne lady, déclare Hugh. C'est ce que nous pensions. Nous étions grandement dans l'erreur.

– J'ai entendu sa dernière confession, déclare Cranmer.

– Oui, dit-il. Et ?

– Cromwell, vous ne vous attendez pas à ce que je vous répète ce qu'elle a dit ?

– Non. Mais je pensais pouvoir le lire sur votre visage. »

Cranmer se détourne.

Latimer : « La confession n'est pas un sacrement. Montrez-moi où le Christ l'a ordonnée. »

Cranmer déclare : « Le roi ne serait pas de votre avis. »

Henri aime exposer son péché et être pardonné. Il est sincèrement contrit, il ne recommencera pas. Et dans ce cas, peut-être qu'il tiendra parole. L'envie de couper la tête de sa femme ne se manifeste pas tous les ans.

« Thomas… », commence l'archevêque. Il marque une pause. Son visage reflète une lutte intérieure. « Thomas… à propos du manoir à Wimbledon… »

Hugh le dévisage. Quoi qu'il ait cru que Cranmer allait dire, ce n'était pas ça.

« Puisqu'il est lié à votre nouveau titre, reprend Cranmer, vous le voudrez, je suppose. Pour le moment, il m'appartient – ou je devrais dire qu'il appartient à l'archidiocèse.

– Et la maison de Mortlake, dit-il. Si vous voulez bien. Le roi vous offrira une compensation. »

Hugh Latimer déclare : « Vous ne pouvez pas vraiment objecter, Cranmer. Vous devez de l'argent à Cromwell. »

Les évêques comptent produire une déclaration de foi commune, qui se dressera contre la méchanceté des gens qui leur veulent du mal et contre les interprétations erronées des idiots ; qui plaira aux ecclésiastiques allemands, avec qui ils veulent parvenir à une entente, mais qui dissipera aussi les craintes du roi, qui ne fait pas confiance à la nouveauté, et surtout pas à la nouveauté germanique. Ils comptent publier une déclaration, même si ça doit leur prendre jusqu'à Pâques. Étant donné les différences qu'ils doivent rapprocher, et les parties auxquelles ils veulent plaire, on serait

surpris qu'ils y parviennent avant que le soleil s'éteigne et que la terre devienne froide.

Nous avons besoin des conseils d'hommes morts, déclare Hugh Latimer. Le père Thomas Bilney devrait être ici avec nous. Il nous a montré le chemin et la vérité. Il a ouvert nos cœurs insensibles. Mais le Petit Bilney a été brûlé dans un fossé à Norwich, et ses os ont été jetés aux chiens ; et chaque fois qu'on y pense, on entend le petit ricanement de Thomas More.

C'est le sermon de Latimer, en tant qu'évêque de Worcester, qui ouvre la session. « Définissez-moi d'abord ces trois choses : qu'est-ce que la prudence ; qu'est-ce que le monde ; qu'est la lumière ; et qui seront les enfants du monde, qui ceux de la lumière. »

Latimer sent lui aussi le brûlé. L'air étincelle autour de lui quand il marche.

Le roi, gardant à l'esprit l'importance que sa fille accorde à son statut, ordonne au duc de Norfolk de lui rendre visite à Hunsdon et d'obtenir sa soumission ; Norfolk, après le jeune Richmond, a le plus haut rang du pays.

Norfolk le convoque, pour se plaindre d'une mission perdue d'avance. Mais le duc a, indique-t-il, de la chance d'avoir la moindre mission. Dans les jours qui ont suivi la mort de sa nièce, ainsi que l'admet Norfolk, il ne savait pas de quel côté s'enfuir ; s'il n'avait pas bien servi pendant le procès de celle-ci, il pense qu'Henri l'aurait banni et lui aurait repris son titre. Maintenant, trépignant d'impatience, il fait les cent pas en produisant un bruit de ferraille. Autour de son cou pend une lourde chaîne en or, sur laquelle les emblèmes des Howard alternent avec la rose Tudor. Sous sa chemise, dans un écrin richement orné, il porte les reliques de saints, des cheveux décolorés et des éclats d'os ; sur la main qui lui sert à tenir l'épée, un robuste anneau en or, incrusté d'un diamant grisâtre comme une dent ébréchée. « J'ai dit à Henri, déclare-t-il, regardez, je n'ai pas de bonnes manières, je ne suis pas un homme fait pour enjôler une petite coquette. Si Marie était ma fille… mais inutile d'y penser. » Comme s'il réprimait un instinct, le duc serre son poing dans sa main.

La duchesse de Norfolk lui a dit un jour que quand Thomas Howard voulait l'épouser, comme elle avait déjà un galant, il était entré comme une furie dans la maison de son père en menaçant de tout démolir ; et donc elle lui a cédé, ce qu'elle a rapidement regretté. Peut-être que Marie fera de même ?

La voix du duc continue de retentir, anticipant des revers : « … donc la fille dira… puis je dirai… je déclare que tout le royaume la tient pour obstinée, désobéissante, digne d'un châtiment

exemplaire – mais le roi, à cause de sa nature bienveillante et divine… c'est convenable, Cromwell, est-ce que je dis "divine" ?

– Tentez "paternelle". Ça donne la même idée, sans hyperbole.

– D'accord, dit le duc, incertain. Bienveillant et paternel, *et cætera* et ainsi de suite – le roi considère qu'en tant que femme, fragile et inconstante, elle se laisse facilement influencer – mais elle doit les nommer, ceux qui entretiennent son obstination, et elle doit dire si elle reconnaîtra ou non sa pleine autorité et se soumettra à ses lois – ce qui franchement, me semble-t-il, Cromwell, est la moindre des choses qu'un roi devrait attendre de ses sujets. Puis elle, *et cætera* et ainsi de suite, doit renoncer à toute tentative de chercher un remède à Rome – c'est correct ? »

Il acquiesce : toutes les querelles doivent avoir lieu en anglais, ici à la maison.

Un jeune homme est à côté de lui, en train de faire une révérence. C'est Thomas Howard le Second. Ah, songe-t-il, j'ai rêvé de vos vers : *tordre/mordre, lèvre/fièvre, passion/pinson.*

Le Premier n'est pas ravi de voir son demi-frère. « Qu'est-ce qui te fait sortir à quatre pattes, garçon, de sous les jupes d'une catin ?

– Monsieur… milord…

– Une génération oisive. » Norfolk émet un petit son désapprobateur. « Rien que des charades et des jeux.

– Qu'aimerait monseigneur à la place ? demande le jeune homme. Une guerre ? »

Il réprime un sourire. « Tom Vérité, dit-il.

– Quoi ? » Le jeune homme sursaute.

« N'est-ce pas ainsi que vous vous décrivez ? Dans vos poèmes. *Votre homme, Tom Vérité.* » Il hausse les épaules. « Les femmes partagent ces choses. »

Le duc rit – même si c'est peut-être plus un grognement.

« Maître Cromwell, ici présent, sait ce que font les femmes. Rien n'est secret pour lui.

– Pas de mal à partager des poèmes, réplique-t-il. Même les médiocres ne sont pas un crime. »

Tom Vérité rougit. « Le roi vous demande, monsieur.

– Moi aussi, évidemment, dit Norfolk.

– Non, Votre Grâce. Il demande seulement lord Cromwell. » Le garçon tourne son épaule vers le duc. « Si vous voulez bien, le roi a frappé Sexton le bouffon. Le garçon a fait… eh bien, une bouffonnerie. Maintenant son crâne est en sang. Le pauvre, il a choisi le mauvais moment. Sa Majesté a reçu une lettre de son cousin, et il hurle comme si elle arrivait brûlante de l'enfer et était signée par le diable. Et je ne sais pas – nous ne savons pas – quel cousin l'a écrite. Il en a tant. »

Tant de cousins. Et si peu qui sont ce qu'ils devraient être, loyaux et honnêtes.

« Laissez-moi passer, dit-il. Tout ira bien. Bonne journée, monsieur de Norfolk. » Puis il lance à Tom Vérité, par-dessus son épaule : « Pole est le nom de son cousin. Reginald Pole. Le fils de lady Salisbury. »

Tandis qu'il marche vers les appartements du roi, il a le pas léger. Il a conscience que derrière lui, les Howard sont agités – Thomas le Second a agrippé le bras du Premier et murmure d'un ton pressant. Quoi qu'il dise, ça doit rester secret.

Dans la chambre des gardes, Sexton est assis au sol, les jambes étalées devant lui comme s'il venait d'être mis à terre. Sa blessure est bénigne, mais il se tient la tête et gémit : « Mon cerveau fuit. »

Il se poste au-dessus de lui. « Que faites-vous ici, Patch ? »

L'homme lève les yeux. « Et vous ? À moins que vous vouliez ma place ?

– Je vous croyais enfui. J'avais entendu que le roi vous avait renvoyé l'année dernière.

– Oui, il l'a fait, et il m'a aussi battu, parce que j'ai traité sa femme de débauchée. Et Nicholas Carew m'a pris, par charité, jusqu'à ce que mes plaisanteries soient de nouveau à la mode. Et elles le sont, n'est-ce pas ? Maintenant le monde entier sait ce qu'était Nan Bullen. C'était une femme de petite vertu. Elle aurait fait la chose avec un lépreux dans une haie. »

Lui dit : « Le roi a Will Somer maintenant. Il n'a pas besoin de vous.

– Oui, Somer, Somer, c'est tout ce que j'entends. Sexton ? Mettez-le à la porte, il est fini. Ils disent tous : "Thomas Cromwell, il est bon avec les hommes sans maître – il a accepté les gens du cardinal quand ils ont été renvoyés." Mais pas Patch – non, Patch, balancez-le dans le fossé.

– Je vous balancerais dans un tas d'ordures si je m'écoutais. Vous vous êtes moqué du cardinal, qui n'était que bonté avec vous.

– Alors comment se fait-il que je sois toujours vivant ? demande Sexton. Les quatre comédiens masqués sont morts, ceux qui ont traîné le cardinal en enfer ; et Smeaton aussi, simplement pour avoir transformé la tête du vieux Tom Wolsey en une vessie de porc, et pour avoir donné des coups de pied dans une poupée, et poussé la chansonnette tout en faisant des saucisses avec ses tripes. Ils sont morts comme vous le vouliez, et il paraît que vous les avez enterrés avec les mauvaises têtes, comme ça quand ils se lèveront le dernier jour, Smeaton sera George Boleyn, et la cervelle confuse de Weston sera jointe au Gentil Norris. »

Il songe, beaucoup de choses se sont produites dont nous pouvons

avoir honte, mais pas ça.

« C'est un travail exigeant, exécuter. Je suppose que vous étiez trop occupé pour penser à Patch. » Sexton soulève sa robe à carreaux et se gratte. « Lord Tom de Putney. Vous mettez les bouffons au chômage et les forcez à mendier pour vivre. Somer ferait bien d'être prudent. Qui a besoin de faire des plaisanteries quand les plaisanteries marchent et parlent et se qualifient de baron. »

Il doit enjamber l'homme. « Remettez de l'ordre dans votre tenue et allez-vous-en, Sexton. Je ne veux plus jamais vous voir ici. »

---

1. Prisons londoniennes.

2. Henry Wyatt, partisan d'Henri Tudor (futur Henri VII) alors en exil, qui débarqua au pays de Galles en 1485 et renversa Richard III, le Bossu, lors de la bataille de Bosworth.

3. Édouard IV (roi d'Angleterre de 1461 à 1483), père d'Élisabeth d'York, mère d'Henri VIII.

Quand il arrive auprès du roi, Henri dit d'un ton aimable à l'essaim bourdonnant qui l'entoure : « Me permettrez-vous maintenant de m'entretenir avec mon lord du Sceau privé ? »

On s'agite – Henri prononce, pour la première fois, son nouveau titre à voix haute. Après l'agitation, des bruits de pas traînants – puis on détale à reculons en faisant la révérence. Ils n'arrivent pas à aller assez vite, balayés par le regard du roi.

Henri a un épais in-folio devant lui. Sa main est posée dessus, comme pour interdire qu'on l'ouvre.

« Avant vous étiez mon conseiller… » Il s'interrompt et regarde dans le vide. « Pole, reprend-il. Son livre est arrivé, d'Italie. Mon sujet, mon vassal, Reginald Pole. Mon cousin, mon parent en qui j'avais toute confiance. Comment dort-il la nuit ? La chose que je ne supporte pas, dit Henri, c'est l'ingratitude, la déloyauté. »

Pendant que le roi continue d'énumérer les choses qu'il ne supporte pas, les yeux de son conseiller sont posés sur le livre. Ce n'est pas, pour lui, un livre fermé. Il était prévenu. Il est seulement surpris par son ampleur. Il doit comporter trois cents feuilles, chacune lourde de trahison. Il connaît l'histoire, mais ça n'empêchera pas le roi d'éprouver le besoin de la répéter – l'histoire de la famille Pole, leurs griefs et leurs rancœurs : la longue boucherie avant les Tudors, quand les grandes familles d'Angleterre se coupaient en morceaux sur le champ de bataille ; quand elles s'assassinaient mutuellement avec la hache du bourreau sur les places de marché du royaume, et accrochaient des morceaux de corps sur les portes des villes. Le processus qui a provoqué l'arrivée du manuscrit, en ce jour d'été, a débuté avant qu'un seul d'entre nous soit né : avant qu'Henri Tudor débarque à Milford Haven et traverse le pays de Galles, l'emblème du dragon rouge sur une bannière blanc et vert. Cette bannière a continué d'avancer, jusqu'à ce qu'elle soit couchée par le vainqueur sur l'autel à Saint-Paul. Il est venu avec une armée dépenaillée, avec une prière sur les lèvres : il est venu pour le salut de l'Angleterre, avec un balai pour nettoyer les os calcinés, et un chiffon pour éponger le sang.

Et que restait-il de l'ancien régime, une fois la bataille gagnée, une fois que Richard Plantagenêt avait été jeté nu dans sa tombe ? Les fils du vieux roi Édouard se sont volatilisés dans la Tour et n'en sont jamais ressortis. Il restait ses bâtards et ses filles, et un neveu, un enfant qui n'avait pas dix ans. Après l'avoir montré au peuple, le Tudor l'a enfermé. Il ne lui a jamais renié son titre, comte de Warwick ; il lui a juste renié le droit de menacer le nouveau régime.

Henri Tudor a eu le bonheur d'avoir de nombreux enfants, mais eux-mêmes devaient se reproduire. Une femme pour le

prince Arthur, le premier fils, devait être trouvée parmi les princesses d'Europe. Le roi et la reine d'Espagne ont offert une de leurs filles, mais il y avait une clause. Ils hésitaient à envoyer Catalina dans un pays si facile à déstabiliser. Tout son règne durant, Henri Tudor avait été tourmenté par des morts qui ressuscitaient et réclamaient le trône ; et même si le jeune Warwick était enfermé, qu'est-ce qui empêcherait un prétendant de lever des troupes en son nom ? Il devait donc mourir : pas lors d'une rixe loin des regards, pas poignardé ou étouffé, mais en plein jour, sur Tower Hill, par la hache.

On a prétendu une trahison : un complot de fuite. Qui y a cru ? Le jeune homme, prisonnier depuis son enfance, était étranger à l'ambition ; il ne connaissait aucune pratique chevaleresque, n'avait jamais tenu une épée. C'était comme tuer un invalide ; mais Henri Tudor l'a fait, afin de ne pas perdre l'épouse espagnole. Une fois Warwick mort, sa sœur Margaret était entre les mains du roi ; il l'a autorisée à épouser un loyaliste. « Ma grand-mère l'a mariée à Arthur Pole, dit le roi. C'était une alliance modeste, mais honorable. C'est moi qui l'ai rétablie dans son ancienne fortune. Je respectais sa famille pour son sang ancien. Sa chute m'inspirait de la pitié. Je l'ai nommée comtesse de Salisbury. Que pouvais-je faire de plus ? Je ne pouvais pas lui rendre son frère. Je ne pouvais pas ressusciter les morts. »

Catalina, la princesse espagnole, savait ce qu'il y avait derrière ce mariage. Par la suite, toute sa vie durant, elle a tenté de se racheter auprès de Margaret Pole. Elle a placé sa confiance en elle, la faisant gouvernante de Marie, sa seule enfant.

« Mais, ajoute Henri, on m'a dit qu'il y avait une malédiction. »

Ne la répétez pas, songe-t-il. La répétition est la seule force qu'elle a.

« Le mariage avec Catherine a eu lieu, et quelques semaines après, la mort d'Arthur. Donc, comme vous savez… »

Il pense aux fausses couches de Catherine, au visage aveugle des enfants morts et à leurs mains atrophiées jointes en prière.

« Ce n'est pas moi qui ai causé la mort de Warwick, dit Henri. Ce n'était même pas mon père, c'étaient les gens de Catherine. Je ne sais pas pourquoi mon père a autorisé les Espagnols à mettre leur main sanglante dans les affaires du royaume. Pendant combien de temps dois-je souffrir, pour apaiser les consciences de Castille ? Et que puis-je donner de plus à la famille de Warwick ? Je les ai promus. Je les ai enrichis. D'autres rois les auraient laissés là où ils étaient. »

C'est si vrai. Ils ont travaillé à votre honte, pense-t-il. « Qui peut comprendre Margaret Pole, Sire ? Pas moi.

– Son fils Montague ne m'a jamais aimé. Pour être honnête, je ne l'ai jamais aimé non plus. Son frère Geoffrey n'est pas un homme en qui on peut avoir confiance. Mais Reginald, j'avais des espoirs avec lui – une âme douce, digne d'être adorée, ou du moins c'est ce qu'on m'a dit. J'ai payé ses études. Je l'ai financé pour qu'il voyage en Italie. Je lui faisais confiance pour aller à la Sorbonne pour moi, pour plaider ma cause dans la question de mon annulation. »

Il veut dire, sa première annulation. « J'ai entendu qu'il l'avait très bien fait.

– Je l'aurais récompensé. Je l'aurais fait archevêque d'York. Vous savez qu'il est dans les ordres mineurs, il n'est pas encore prêtre, mais je pensais qu'il pourrait être rapidement ordonné, et comme le siège épiscopal était libre après Wolsey… mais il n'a rien voulu savoir. Il disait qu'il était trop jeune. Pas assez méritant. J'aurais alors dû savoir qu'il avait l'intention de me trahir. » Le roi tape violemment sur l'in-folio. « Tout ce que je lui demandais, c'était un mot d'Italie – une déclaration, une opinion éclairée, quelque chose que j'aurais pu montrer au monde, pour prouver le soutien de sa famille. Je lui ai dit : je n'ai pas besoin d'un livre, j'ai assez de livres, j'ai juste besoin d'un mot, pour justifier comment et pourquoi je suis à la tête de ma propre Église. Et j'ai attendu. Avec une grande patience. Et on m'a promis et promis, mais rien n'arrivait. Toujours quelque raison pour le retard. La chaleur, le froid, une épidémie, le piètre état des routes, les messagers peu fiables, et son besoin de partir, de voyager, de consulter quelque volume rare ou quelque ecclésiastique érudit. Eh bien, il est finalement arrivé. Et c'est un livre en définitive. » Le roi semble épuisé, comme s'il l'avait écrit lui-même. « Et ça valait la peine d'attendre, car maintenant j'ai ouvert les yeux. »

Il veut saisir le manuscrit, mais le roi laisse tomber sa main dessus.

« Je vous épargnerai cette peine. Tout d'abord, il y a une note qui m'est adressée, froide et insolente. Après ça, chaque page est plus amère que la précédente. Je représente un plus grand danger pour les chrétiens que les Turcs infidèles. Il me traite de Néron, et de bête sauvage. Il conseille à l'empereur Charles de nous envahir. Il prétend que pendant tout mon règne j'ai pillé mes sujets et déshonoré la noblesse. Ils sont désormais prêts à se révolter, affirme-t-il, aussi bien les lords que les roturiers, et il les exhorte à le faire, à se dresser et à m'assassiner.

– Votre Majesté doit voir…

– Et je suis maudit, poursuit Henri. L'enfer est grand ouvert pour moi. C'est du moins ce qu'il dit.

– … Votre Majesté doit comprendre qu'un soulèvement tel que

celui qu'il préconise ne peut pas seulement être contre quelqu'un. Il doit aussi être *pour* quelqu'un.

– Évidemment. Vous voyez comment tout ça fonctionne ensemble ? Pole exhorte l'Europe à prendre les armes contre moi, et au même moment, ma propre fille me défie. Dites-moi une chose : pourquoi Reginald n'est-il pas encore prêtre ? Quand il aime tellement ses prières ? Je vais vous dire pourquoi. Parce que sa famille manigance pour le marier à ma fille. »

Joli, s'ils y parvenaient. Marie Tudor porte le meilleur sang d'Espagne. Unissez-le au sang Plantagenêt : c'est l'idée. La famille Pole et leurs alliés rêvent d'une nouvelle Angleterre : c'est-à-dire une vieille Angleterre où ils régneront de nouveau.

« Je crois, dit-il, que lady Marie considère la faveur de Votre Majesté plus que celle de n'importe quel époux. Même si le paradis l'envoyait.

– C'est ce que vous dites. Mais vous la défendez toujours.

– C'est une femme, elle est jeune. Faites-moi confiance, Majesté, elle verra son devoir, elle obtempérera. Ces gens qui prétendent être ses partisans, ils profitent d'elle. Je ne crois pas qu'elle puisse percer leurs machinations. »

Le roi dit : « J'ai vécu vingt ans avec sa mère, et je vous le dis, elle pouvait percer n'importe quelle machination. Vous l'avez affirmé vous-même, si Catherine avait été un homme, elle aurait été un héros comme Alexandre. »

Il a un jour dit à Cranmer, les rêves des rois ne sont pas les rêves des autres hommes. Ils sont enclins aux visions, dans lesquelles les figures de leurs ancêtres viennent leur parler de guerre, de vengeance, de loi et de pouvoir. Les rois morts leur rendent visite ; ils disent : « Nous connais-tu, Henri ? Nous, nous te connaissons. » Il y a des endroits dans le royaume où des batailles ont été livrées, des endroits où, quand le vent souffle dans une certaine direction, quand la lune décline, quand la nuit est obscure, on peut entendre le tonnerre des sabots et le craquement des harnais et les hurlements des mourants ; et si vous vous approchiez furtivement – si vous étiez de l'air, supposez que vous soyez un esprit capable de se glisser entre les brins d'herbe –, vous entendriez alors les aspirations des morts, vous les entendriez implorer la pitié de Dieu. Et toutes ces âmes, les âmes d'Angleterre, m'implorent, *moi*, lui dit Henri, moi et chaque roi : car chaque roi porte les crimes des autres souverains, et le besoin de restitution perdure au fil des années.

« Vous me croyez superstitieux, déclare Henri. Vous ne me comprenez pas. De quelque manière que m'offense la famille Pole, je suis attaché à eux par l'histoire qui nous lie. »

Les liens de l'histoire peuvent être desserrés, pense-t-il. « S'il y a

eu crime, il est ancien. S'il y a eu péché, il est éculé.

– Vous ne pouvez pas saisir ma difficulté. Comment le pourriez-vous ? »

Vous avez raison, pense-t-il. Comment le pourrais-je ? Les fantômes n'oppressent pas les Cromwell. Walter ne se lève pas la nuit, pot de bière à la main, ciseau à la ceinture, pour festoyer près des quais et montrer les jointures éraflées de ses doigts à Putney. Je n'ai pas d'histoire, seulement un passé.

« Étant donné ma piètre compréhension, que puis-je pour vous, Sire ?

– Allez voir Margaret Pole. Elle est ici à Londres. Voyez si elle était au courant pour le livre de son misérable fils. Voyez si ses frères savaient.

– Ils démentiront, j'en suis sûr.

– Je me demande, et *vous*, que saviez-vous ? » Les yeux du roi se posent sur lui. « Vous ne semblez pas aussi stupéfait que moi.

– Votre Majesté se rappellera pourquoi le cardinal m'a employé, il y a longtemps de cela. Ce n'était pas pour ma connaissance de la loi. Il y a suffisamment d'avocats. C'était pour mes connexions en Italie. Je suis fidèle à mes amis là-bas. Je leur écris des lettres. Ils m'écrivent.

– Si vous saviez, vous auriez pu l'empêcher.

– J'aurais pu empêcher Reginald d'envoyer le livre à Votre Majesté. Mais il était déterminé à dire ce qu'il pensait. Je n'aurais pas pu, par exemple, l'empêcher de l'envoyer au pape. »

Henri pousse le livre à travers la table.

« Il jure qu'il n'y a qu'une seule copie, et c'est celle-ci. Mais pourquoi le croirais-je ? En deux mois il pourrait être imprimé et lu partout. Le pape le lit probablement en ce moment même. Et l'empereur aussi.

– Je suppose que Charles doit être alerté. S'il doit mener cette force d'invasion que Pole recherche.

– Ils n'atteindront jamais la côte, déclare Henri. Je les dévorerai vivants. »

Maintenant tout s'évanouit, la douleur, le doute et la sombre angoisse qui n'ont pas quitté Henri depuis une heure. Maintenant il tape de la main sur le livre, et un scintillement cannibale dans son œil vous rappelle que si l'homme est un loup pour l'homme, aucun homme ne dévore l'Angleterre. Il se lève de sa chaise. On penserait qu'il va dire, allez me chercher Excalibur.

Mais ce n'est pas le temps des héros et des géants.

Lui dit au roi : « Je crois que des hommes en livrée des Pole ont été vus à Hunsdon, avec des messages pour lady Marie – même si, évidemment, nous ne savons pas si elle les a lus. Les Courtenay y

sont aussi, bien que les visiteurs lui soient interdits…

– Les Courtenay ? Lord Exeter en personne ? » Le roi est abasourdi.

« Non. Son épouse. Je crois que lady Marie n'a pas pu l'empêcher. Vous savez comment elle est, Gertrude Courtenay.

– Elle entrera de force, pardieu. Elle met ma patience à rude épreuve. Dites à Exeter qu'il est renvoyé du Conseil. Un homme qui ne sait pas contrôler sa femme n'est pas apte à servir son pays. » Henri fronce les sourcils. Il passe mentalement en revue divers visages. « Et Riche, si nous prenions Riche ? »

Lui aimerait autant que le Conseil soit plus restreint. Mais ça aiderait d'avoir un autre homme doué pour les nombres.

« Bien. Vous pouvez l'informer », déclare Henri.

Richard Riche au Conseil ! Il voit Thomas More se retournant dans sa tombe comme un poulet sur une broche. Comme s'il le voyait aussi, Henri désigne l'in-folio.

« Pole dit que j'ai assassiné More et Fisher. Il dit qu'il a hésité à écrire contre moi, que c'est la loyauté qui l'a contraint à ne pas le faire. Mais quand il a reçu la nouvelle de leur mort, il a pris ça comme un message divin.

– Il aurait dû prendre ça comme un message de moi. »

Henri marche jusqu'à la fenêtre.

« Faites revenir Reginald. » Sa silhouette apparaît légèrement sur les vitres entourées de croisillons en plomb. Ses vêtements semblent peser lourd sur ses épaules, et il parvient à peine à élever la voix au-dessus d'un murmure. « Promettez ce que vous voulez. Garantissez-lui ce qui vous plaît. Rappelez-le en Angleterre. Je veux le regarder dans les yeux. »

Dans la salle des gardes, une grappe de conseillers, en train de murmurer. Il marche au milieu d'eux. Ils deviennent silencieux. Il parcourt le cercle du regard.

« Espériez-vous qu'il me taperait sur la tête, comme à Patch ? »

La rumeur s'est répandue. Le livre de Pole est arrivé, il ne plaît pas à Henri, on l'y appelle Néron.

William Fitzwilliam observe : « Pole n'aurait pas pu choisir un pire moment s'il avait essayé. Ça va retomber durement sur Marie, si Henri la croit complice.

– L'avenir est sombre pour la famille de Pole, dit le lord-chancelier Audley. Il est sombre pour toutes les vieilles lignées. Pour la famille Courtenay aussi.

– Exeter n'est plus au Conseil. Vous y êtes, Riche.

– Quoi, moi ?

– Soutenez-le, Fitzwilliam.

– Bon Dieu ! Merci ! s'exclame Riche. Merci, lord Cromwell.

– C'était l'idée du roi. Je crois qu'il a aimé ce que vous avez dit, à propos d'Absalon.

– Quoi ? demande le lord-chancelier. Le fils du roi David ? Celui qui est suspendu à l'arbre par les cheveux ? Qu'a dit Riche à son sujet ? Quand l'a-t-il fait ? »

Quelqu'un prend lord Audley à part et lui explique tout.

Riche semble abasourdi.

Fitzwilliam dit : « Crumb, vous étiez averti pour ce livre.

– Je me suis insinué dans l'esprit de Reginald comme un ver dans une pomme.

– Quand ? Quand l'avez-vous su ? » Fitzwilliam est préoccupé.

Riche déclare : « Pas étonnant que vous ayez fait preuve d'autant d'audace ces dernières semaines. Avec cette carte dans votre manche. Aucun risque maintenant que le roi retourne vers Rome.

– Ce garçon apprend », dit-il à Fitz.

J'observe Pole depuis un an, admet-il – puisqu'en Italie le jeune homme remettait toujours à plus tard. Torturé par sa propre prose, Reginald griffonnait, puis effaçait. Il corrigeait, puis écrivait encore et faisait pire. Mais le jour devait venir où la lettre serait finalement signée – l'encre séchée, les papiers enroulés et attachés, et le messager convoqué pour la porter en Angleterre. La mort d'Anne Boleyn a dû accélérer les choses, car Pole a pensé : « Maintenant la détermination d'Henri est affaiblie, maintenant il est prêt à se repentir, maintenant je vais le menacer de damnation et l'effrayer pour qu'il revienne vers Rome. » Et il aurait pu, s'il avait modulé son argument. Mais Reginald ne comprend pas Henri, pas en tant qu'homme ; et il comprend encore moins l'esprit et la volonté d'un prince.

« Je l'ai rencontré, dit-il. Pole. » Il se rappelle un érudit sans expérience, ni grand ni petit, ni corpulent ni maigre ; cheveux plutôt blonds, un abord aimable. L'apparence quelconque de Reginald ne donne aucune idée de la nature complexe et inutile de son esprit, avec ses petites étagères et niches pour les scrupules et les doutes. « Un jour je crois m'être moqué de lui », ajoute-t-il. Le garçon avait bavassé sur le fait que la vertu devrait gouverner les nations. Je ne le conteste pas, avait-il répondu ; mais lisez quelques livres pour appuyer votre maigre expérience pratique. Les Italiens comprennent ces questions.

Depuis, Reginald a peur de lui. Il parle mal de lui : affirme qu'il est un diable, et on ne peut pas dire pire que ça. Et pourtant, quand un érudit en voyage fait appel à lui, ou un jeune noble Italien désirant améliorer son anglais, Pole ne songe jamais à demander : « Pourrait-ce être un émissaire de Satan, alias Cromwell ? » À une

époque, Reginald a été tenté par les enseignements de Luther ; nous savons qu'il a suivi cette voie d'un pas chancelant, puis s'en est éloigné. À une époque, il a douté de l'autorité du pape ; et ses doutes ont été enregistrés. La folie de Pole est qu'il pense à voix haute. Une phrase d'apprenti, modelée d'après Cicéron, tremble dans l'air ; il croit que personne n'entend. Il écrit, et il pense que personne ne lit ; mais les amis de Lucifer feuillettent son livre. Au crépuscule, il enferme son manuscrit dans un coffre, mais le diable en a la clé. Les démons connaissent chaque biffure et chaque tache. Son encre le trahit. Les fibres de son papier sont des espions. Quand il se couche le soir, les crins de son matelas et les plumes de son traversin écoutent au nom de l'Angleterre, tandis qu'il supplie, en termes évasifs, chicaniers, la forme de Dieu en laquelle il croit ce jour-là.

Fitz déclare : « Vous pourriez faire tomber les Pole maintenant. Toute la famille.

– Sauf Reginald, intervient Riche. Il est hors de la juridiction. »

Lord Audley note : « Un bon point, monsieur le président. Mais vous laissez un oiseau en train de chanter dans la cage, pour en attirer un autre. »

Riche objecte : « Est-ce vraiment pertinent, lord-chancelier ? C'est plutôt le contraire, ne croyez-vous pas ? Si Pole est libre, c'est son chant qui attire les autres dehors. Nous voyons la trahison en vol.

– Oh, fait Audley. Oui, je suppose que vous avez raison. »

Lui dit : « J'aurais pu les faire tomber il y a deux ans.

– La prophétesse, dit Fitz, Eliza Barton, ça c'était une grande traîtresse. Ça leur ressemblait bien de se cacher derrière les jupes d'une petite nonne illuminée qui croyait que Dieu lui parlait. Seulement – dites-moi si je me trompe – Barton n'a-t-elle pas favorisé les prétentions des Courtenay plutôt que celles des Pole ?

– La différence entre les familles lui a toujours échappé, déclare Riche. C'était mon point de vue. Je crois que M. le secrétaire du roi a raison. Laissons-les faire. Retenons notre main. Ils se pendront tout seuls.

– Pardieu, déjà conseiller », le félicite Fitz.

Il arrache le chapeau de Riche et traverse la pièce à grandes enjambées, puis il lance le couvre-chef vers les roses Tudor au plafond. Est-ce un HA-HA égaré là-haut ? Le lord-chancelier, âme loyale, regarde au-dessus de lui en plissant les yeux et en tendant le cou.

L'Erber, la maison des Pole : Margaret, la comtesse, lève les yeux lorsqu'il entre, mais elle ne parle pas.

Que fait-elle ? Du crochet, comme n'importe quelle vieille femme.

Son profil de faucon est baissé vers son ouvrage, comme si elle y donnait des coups de bec.

Le fils de Margaret, Henry lord Montague, grimace visiblement en le voyant : « Monsieur le secrétaire. Je vous en prie, asseyez-vous. »

Lui préfère rester debout. « Je suppose que vous savez ce que contient le livre, plus ou moins ? Le roi le garde près de lui. Il vous gratifiera de quelques extraits, mais il aimerait que vous écriviez à votre frère en Italie, pour lui dire qu'il n'est pas offensé. »

Montague le fixe. « Pas offensé ?

– Votre frère est le bienvenu en Angleterre afin de plaider sa cause.

– Je vous le demande, dit Montague, viendriez-vous, si vous étiez Reynold ? »

Reynold : c'est ainsi que l'appelle sa famille. Un nom d'une nature liquide, subtile.

« Le roi lui délivrerait un sauf-conduit. Et vous savez que c'est un homme de parole. »

Montague dit : « Nous, sa famille, je vous le dis, Cromwell, nous sommes stupéfaits par la façon de procéder de mon frère. Je crois que vous en saviez plus que nous.

– Dois-je dire au roi que vous le répudiez ? »

Montague hésite : « C'est un terme fort…

– Désapprouvez, suggère-t-il. Frappés par le chagrin et figés par l'horreur en découvrant qu'il exprime un jugement contre le roi. Qu'il renie son prince, menace de l'envahir et lui dit qu'il est maudit.

– Je ne suis pas le gardien de mon frère, réplique Montague.

– Quelqu'un doit l'être. Si ce n'est pas vous, alors ce sera moi. Reginald doit être enfermé pour sa propre protection. Pour le moment, je me tiens entre vous et le déplaisir du roi.

– C'est gentil de votre part.

– Je me tiens également entre le roi et sa fille. Vous devez voir que, avant que ce livre arrive, lady Marie était mise en danger par sa propre fierté imbécile. Mais maintenant, comme le roi la soupçonne d'être complice dans cette affaire, sa position est encore plus délicate. Et c'est votre famille qui l'a mise en péril. »

Montague est un homme indolent, difficile à exciter, difficile à appâter. C'est Margaret Pole qui pose son ouvrage et parle. « Nous vous avons aidé à faire tomber les Boleyn, quand ils menaçaient votre vie.

– C'est moi qui ai pris le risque de cette entreprise. Pas vous.

– Vous avez une dette envers nous, insiste-t-elle, et maintenant vous n'êtes pas forcé de la payer. Vous saviez que le livre était en préparation. Vous saviez tout ce qui arriverait.

– Pouvez-vous expliquer ça à Nicholas Carew ? Il ne semble pas le comprendre. Je ne lui dois rien. Je ne vous dois rien, madame. L'obligation est de l'autre côté. Et que Marie vive ou meure – je ne dirais pas que ça dépend de moi, mais ça pourrait dépendre de vous. J'ai cherché votre aide pour la maintenir dans le monde des vivants. Où je pense qu'elle peut faire beaucoup de bien.

– Sa mère, que Dieu bénisse son âme, a fait de moi sa gouvernante, déclare Margaret Pole. Comment pourrais-je honorer la confiance de Catherine, si je conseillais à la princesse d'agir contre sa propre conscience ? »

Montague remarque : « Je ne vois pas, Cromwell, quel est votre intérêt dans tout ça. Vous semblez vouloir sauver Marie d'elle-même, et la sauver également de ses amis. Mais vous n'imaginez tout de même pas qu'elle vous accordera ses bonnes grâces par la suite ?

– Si elle devenait reine, dit Margaret Pole, et je prie de tout cœur pour qu'elle n'ait pas cette infortune, alors, à coup sûr, elle… »

Quoi ? Elle m'enfermera à la Tour ? Me tranchera la tête ? Me fera lord-chancelier ?

« Ma mère…, prévient Montague.

– Ah, je vois la loi sur la trahison, déclare gaiement Margaret. Je vois son déclencheur. C'est un crime d'envisager l'avenir. Nous sommes piégés dans l'heure que nous occupons.

– Au cours des derniers mois, dit-il à Montague, vous avez parlé à l'homme de l'empereur, Chapuys, et l'avez assuré que l'Angleterre est prête à se révolter contre le roi. » Il lève une main. « Il y a seulement deux ou trois semaines, dans le sud-ouest du pays, nous avons vu des gens simples en armes.

– C'est le territoire des Courtenay, réplique Montague. Alors prenez-vous-en à eux. »

Aucune loyauté entre voleurs, songe-t-il.

« Vous avez de la chance qu'il n'ait pas été fait beaucoup de mal et que le pays ait retrouvé le calme. Mais si cela se répète – si la paix du roi est de nouveau troublée –, vous aurez du mal à prouver que vous n'êtes pas l'instigateur.

– Mais pourriez-vous prouver qu'il l'est ? demande Margaret. Car d'après mes maigres connaissances, c'est à l'accusateur de démontrer la culpabilité.

– Ça ne devrait pas être trop difficile. De plus, la loi coutumière offre des moyens de protéger le royaume contre les traîtres. Je parle de mort civile, qui ne nécessite aucun procès. »

Margaret est immobile. Elle glisse son crochet dans le tissu. Son père est mort comme ça.

« Madame, reprend-il, ne corrompez pas avec vos résistances, vos

esquives et vos complots, un roi qui a fait tout ce qui est en son pouvoir pour récompenser votre famille pour ce qu'elle a souffert. Priez pour la concorde, comme tout bon chrétien devrait le faire. Et écrivez une lettre à lady Marie.

– Vous la porterez ? demande Montague.

– Donnez-la à votre ami Chapuys. Ainsi, la jeune lady ne prétendra pas qu'elle est fausse. »

Margaret dit : « Vous êtes un serpent, Cromwell.

– Oh, non, non, non. » Un chien, madame, et sur votre piste. Il interpose sa masse rassurante entre la femme et la lumière. Margaret coud une bordure de fleurs. C'est l'emblème de la famille, la *Viola* – aussi connue sous le nom de pensée. « Je vous félicite. Je suis surpris que votre vue soit encore assez bonne pour ce travail. »

Elle attrape ses ciseaux. « J'ai vu d'autres jours, et des meilleurs. »

Il envoie son neveu Richard à la Tour avec l'ordre de libérer Thomas Wyatt. L'arrivée du livre de Pole, à mesure que son contenu fuite et se propage dans la cour, fait tellement sensation que personne ne prête plus attention à lui. Personne n'a vu le texte, mais on émet des hypothèses sur son contenu. Celles-ci sont loin de la vérité ; ils ne peuvent imaginer sa prolixité acerbe, son mépris inconsidéré des vivants, son éloge d'hommes morts. La rumeur de nouvelles arrestations circule. Lady Hussey, qui a autrefois servi dans la maisonnée de Marie, est rapidement emmenée à la Tour. Il envoie Wriothesley pour lui parler. Elle admet que lorsque, par la grâce du roi, elle a eu l'autorisation de se rendre à Hunsdon à la Pentecôte, elle a appelé lady Marie « princesse ».

« Elle prétend que c'était une vieille habitude, explique Wriothesley. Elle jure sur Dieu qu'elle ne voulait pas dire que Marie devait légalement succéder à Henri. Elle a parlé sans réfléchir. Qu'elle prétend. »

Richard Cromwell, faisant brusquement irruption : « J'ai dit à Wyatt, allez dans le Kent et ne pensez pas aux morts. Restez là-bas jusqu'à ordre contraire. Le connétable Kingston veut savoir s'il aura besoin de logements pour d'autres prisonniers nobles, et si oui, pouvez-vous indiquer combien et spécifier leurs rang, sexe et âge, et lui dire quand ils arriveront ? Il veut être prêt.

– Kingston n'est-il pas toujours prêt ? Tu m'étonnes.

– Monsieur, dit Wriothesley, je sais que vous avez pitié de lady Marie. Mais laissez filer, maintenant. » Puis, à Richard : « Elle a l'air aussi modeste qu'une servante, elle parle à voix basse, elle fuit les hommes, mais quand Sadler et moi sommes allés à Hunsdon… si elle avait eu un poignard, je jure qu'elle me l'aurait planté dans le corps quand je lui ai dit quel beau travail l'homme de Calais avait

accompli. »

Elle est dure à aimer, déclare-t-il. C'est tout ce qu'il dira.

Lorsqu'Henri arrive à la table du Conseil, il se stabilise en posant un poing dessus ; il bouge prudemment, manœuvrant de sorte à ne pas se cogner ou chanceler. Courtois, il murmure des remerciements à son nouveau conseiller, tandis que Riche recule sur sa chaise pour permettre le passage à sa jambe bandée. « Dans vos nouvelles fonctions, Riche ? Bien. » Il se laisse tomber sur son siège en poussant un petit grognement et agrippe la table pour s'en rapprocher.

« Un coussin, Majesté ? » suggère lord Audley.

Henri ferme les yeux. « Merci, non. Aujourd'hui il n'y a qu'une seule question…

– Une chaise plus spacieuse peut-être ? »

La voix du roi tremblote : « … une question essentielle… Merci, lord Audley, je suis à mon aise. »

Lui croise le regard du lord-chancelier et se plaque la paume sur la bouche. Mais Richard Riche n'est pas aussi facile à contenir. À la vue d'Edward Seymour, il observe : « Vous ici, monsieur ? Je ne pensais pas que vous faisiez partie du Conseil ?

– Eh bien, il semblerait…, commence Edward.

– Il semblerait que je veuille son avis, intervient le roi. Du moins dans l'affaire qui nous occupe. Ce sont des questions qui me sont très proches. Vous comprenez, Riche ? »

Edward est désormais le frère du roi ; évidemment qu'il veut son opinion. Mais Edward est mal assis sur un tabouret en bout de table. On dirait un homme à l'essai, pour voir s'il donne satisfaction ; peut-être sa sœur est-elle dans le même cas.

Richard Riche ne tient pas en place. Il se penche pour murmurer : monsieur, est-ce vraiment une réunion du Conseil, ou une autre forme de conférence ? Lui, Cromwell, murmure en retour : restez tranquille et écoutez.

Fitzwilliam regarde autour de lui : « Où est M. de Norfolk ?

– Je lui ai ordonné, répond Henri, de ne pas se trouver devant moi. »

Bonne nouvelle pour Fitz. Ses querelles avec les Howard remontent à une décennie, voire plus. « Vous n'auriez jamais dû l'envoyer voir Marie, Sire. Vous savez comment il est. Il parle aux femmes comme si c'étaient des murailles dans lesquelles il doit ouvrir une brèche.

– Je ne crois pas, intervient le lord-chancelier, qu'il faille parler de la fille du roi comme d'une "femme".

– Eh bien, qu'est-elle d'autre ? demande Fitzwilliam. Si je la

qualifie de lady, ça ne change rien. Norfolk a été le dernier homme à avoir eu affaire à elle. »

Henri concède : « Je l'admets, j'ai mal choisi. Il est peu probable qu'elle cède à la force. » Y a-t-il dans le ton de sa voix un soupçon de fierté perverse ? « Nous devons choisir un autre messager. Peut-être mon vieil archevêque, avec ses doux talents de persuasion… »

Fitz le regarde fixement. « Elle déteste Cranmer. Comment en serait-il autrement ? Cranmer a invalidé votre mariage avec sa mère. Il l'a qualifiée de produit de l'inceste.

– Et c'est ce qu'elle est. » Le roi baisse la tête. « C'était un grand péché – commis, comme vous le savez, dans l'ignorance.

– Majesté, dit Edward Seymour, nous en sommes tous conscients… C'est inutile… Épargnez-vous…

– Pardonnez-moi si je semble porter le poids de vingt années sur mes épaules. » Le roi paraît calme, résigné : mais je connais, songe-t-il, ce dangereux mouvement convulsif de sa bouche. « Puisque pendant une génération on en a débattu dans toutes les universités de la chrétienté, on l'a hurlée dans toutes les chaires, braillée dans toutes les tavernes, je n'ai aucune objection à ce que la question soit de nouveau abordée. Même si les Saintes Écritures disent clairement qu'un tel mariage n'est pas légal, je croyais, à l'époque, que le pape avait le pouvoir de délivrer une dispense. Je suis désormais plus avisé. Ma fille Marie est le produit d'une union illégitime. Si Catherine refusait de reconnaître le péché dans cette vie, ainsi qu'elle le faisait, je crains qu'elle en souffre à l'endroit où elle se trouve désormais. »

Peterborough, pense-t-il.

« Pour ma part, poursuit le roi, ayant ouvert les yeux sur les abus et les faux-semblants de Rome, je me suis acharné pendant sept ans à me débarrasser de cette maudite juridiction et à mener mon pays sur la vraie voie du Christ. Si je n'ai pas expié à l'heure qu'il est… alors, messieurs, je ne sais pas comment le faire, ni quand j'y parviendrai. Être défié par ma fille, savoir que ma famille et mes cousins l'y incitent, être vilipendé dans ma propre maison par ce monstre d'ingratitude, Pole… être traité d'hérétique et de schismatique et de Judas…

– Non, Sire, l'interrompt Riche. Ce n'est pas Votre Majesté que Pole a traité de Judas. C'est l'évêque Sampson, car il a fait office de procureur lors de votre divorce.

– Notre nouveau conseiller est un homme précis. » Henri se tourne vers Riche. « Alors, de *quoi* me traite-t-il ? D'antéchrist, c'est ça ? De Lucifer ? »

D'étoile du matin, pense-t-il, porteuse de lumière.

« Donc je vous préviens, reprend Henri, si j'entends une voix

s'élever pour soutenir cette créature égarée qu'est ma fille, je saurai que j'entends une trahison. Je reçois des conseils. J'ai convoqué des juristes pour voir quel est le meilleur moyen de l'amener à être jugée. »

Fitzwilliam fait claquer sa main sur la table. « Jugée ? Doux Jésus ! Votre propre chair ? Je vous en supplie, réfléchissez avant de faire ça. Vous passerez pour un monstre aux yeux de tous. »

Lui intervient : « Majesté, Marie est malade.

– C'est le roi qui va être malade, dit Riche. Regardez-le ! »

Edward Seymour murmure : « Riche, retenez-vous. »

Henri se tourne vers lui. « Dites-moi, Crumb, quand n'est-elle pas malade ? Je me demande si une créature aussi faible peut être ma fille. Ses frères et sœurs sont tous morts. Je me demande comment elle a fait pour vivre. Je me demande ce que Dieu entendait par là. »

Fitzwilliam remarque : « Eh bien, si vous ne le savez pas, Harry, qui le sait ? Vous êtes son représentant, non ? Vous connaissez notre destin à tous.

– Je connais le vôtre », rétorque Henri.

Le roi lève les yeux vers les portes. Un hochement de tête, et les gardes entreraient. Richard Riche est figé sur son banc, bouche bée, les doigts en l'air comme s'il s'apprêtait à prendre une note.

Edward Seymour se lève à moitié : « Pardon, Majesté. Pardonnez le franc-parler de M. le trésorier. Nous sommes tous… nous sommes tous sur les nerfs… »

Henri soupire. « À bout de nerfs, abusés, épuisés. C'est vrai, Ned, nous le sommes. Allez-vous-en, Fitzwilliam, quittez la salle du Conseil avant que je vous fasse arrêter, ma patience n'est pas infinie, que ce soit avec vous ou avec ma fille. Alors, Crumb, parlez-nous de sa maladie. Qu'est-ce que c'est cette fois ? J'ai entendu parler de crampes, puis de fièvre, puis de maux de tête, puis de rage de dents.

– Je crains que ce soit tout ça. Elle écrit…

– Laissez-moi voir sa lettre. »

La lettre est dans sa poche.

« Je vais l'envoyer chercher, Sire.

– Certains d'entre vous en savent plus sur l'état d'esprit de ma fille que moi. » Une fois encore, ce sourire crispé : Henri souffre. « M. le secrétaire m'a promis qu'il pourrait la faire obéir – qu'il lui ferait prêter serment sans avoir à quitter Whitehall. Mais lui aussi m'a fait faux bond. »

Fitzwilliam est presque sorti de la pièce ; mais il se tourne pour faire face aux conseillers, tenant ses papiers contre sa poitrine.

« Certains d'entre nous tentent de vous sauver de vous-même, Majesté. Vous vous agitez et injuriez à tour de bras, sous prétexte que Pole vous a insulté. Réglez vos comptes avec vos ennemis, pas

avec vos amis. Quant à Marie – enfermez-la, oui, gardez-la à proximité, là où elle ne pourra pas nuire… mais que vous alliez jusqu'à consulter les juristes, que vous envisagiez de traîner votre fille devant un tribunal… car qu'est-ce qui se passera ensuite ? Je vais vous dire, elle est coupable. De quoi a besoin un juge ? De quoi a besoin un jury ? Elle ne prêtera pas serment, comme a refusé de le faire Thomas More, et elle vous donnera ses raisons. Elle dira qu'elle n'est pas illégitime, mais qu'elle est princesse d'Angleterre, et que vous n'êtes pas plus le chef de l'Église que moi. Et alors, que ferez-vous ? Lui couper la tête ? »

Audley fait la moue : « Un homme courageux.

– Un homme mort », murmure Seymour.

Lui, lord Cromwell, se lève. Il traverse la pièce, attrape le trésorier par son manteau, le déséquilibre, le fait basculer en arrière et le traîne vers les portes. Elles s'ouvrent doucement, comme les portes de l'enfer. Il saisit la chaîne du trésorier, tente de la lui arracher. Le conseiller beugle, la chaîne se tord ; Fitz glisse les doigts dessous ; ils s'empoignent. « Lâchez-moi, Cromwell ! » hurle Fitz, et il le frappe de son poing libre. Mais lui serre fermement la chaîne, et il attire Fitz vers lui jusqu'à ce qu'ils soient nez contre nez, puis il lui crache au visage : « Arrêtez, espèce d'idiot. »

Fitz comprend. Il desserre la main. Il hurle, un doigt toujours coincé tandis que la chaîne se libère. Un coup au niveau de la poitrine : Fitz titube en arrière. La porte claque.

Lui, lord Cromwell, retraverse la pièce et laisse tomber la chaîne devant le roi. *Cling*.

« Non, ce n'est pas acceptable, déclare Henri. Aller vous battre pour moi quand je sais que vous êtes d'accord avec lui. » Ses doigts s'approchent de la chaîne, l'or toujours chaud à l'endroit où il était posé sur la poitrine couverte de velours. « Néanmoins, j'applaudis votre effort, milord. Fitz n'est pas un poids plume. » Il ne regarde pas ses conseillers. « Amenez-moi lord Montague. Je veux lui lire des extraits de la lettre de son frère. Allez chercher l'évêque Judas – curieusement, Sampson semble être un homme sur qui je peux me reposer. Peut-être devrions-nous faire rentrer Gardiner de France. Il a d'ordinaire des idées sur ce qu'il faut faire, alors qu'aucun de vous ne semble en avoir. Rappelez à sir Nicholas Carew que je lui interdis de communiquer avec ma fille. Dites à la famille Courtenay que je sais ce qu'ils manigancent. Prévenez-les de mon extrême déplaisir. Envoyez Francis Bryan à la Tour. J'ai entendu dire qu'il colportait ses opinions à travers la ville, affirmant que Marie est maltraitée et que je suis un père anormal.

– Oh, vous connaissez Francis, dit Edward Seymour. Il ne le pense pas. Il adore Votre Majesté.

– Et Fitzwilliam ? » Audley fronce les sourcils. « Devons-nous nommer un nouveau trésorier ?

– Fitzwilliam, dit doucement le roi, n'a pas commis une grande faute. C'est mon vieil ami, et je crois que vous avez l'habitude de dire, vous autres conseillers, qu'il me comprend mieux que n'importe quel homme vivant. » Henri parcourt la table du regard, avec une nonchalance inquiétante ; la vie de chacun est entre ses mains. « Vous voyez, poursuit-il, je sais ce que vous vous dites entre conseillers, je sais que vous complotez pour me gouverner, que vous parlez de qui j'aime et qui je n'aime pas. S'il y a une personne dans ce monde en qui un homme devrait avoir confiance, c'est sa fille. Elle ne devrait avoir d'autre volonté que celle de son père, et nulle autre pensée que celles qui le réconfortent ; en retour, il la protège, et la fait avancer. Mais M. le trésorier n'a pas d'enfant. Dieu en a ainsi décidé. N'étant pas père, il ne peut ressentir ce que je ressens, et il ne sait pas ce que j'ai enduré ces dernières semaines. Car jamais je n'ai varié : Marie sait quelle déclaration j'attends d'elle, et elle le sait depuis que le serment a été formulé. Si elle a choisi de croire que mon titre et mon droit étaient un caprice de cette femme récemment morte, elle s'est grandement trompée, et elle a grandement été induite en erreur, et si elle a entretenu l'idée que je vais retourner en rampant vers Rome, elle est plus idiote que je ne le croyais. Mais ce que vous ne voyez pas, ce qu'aucun de vous ne semble comprendre, c'est que j'aime ma fille. Je pense à tous mes enfants morts au berceau, ou morts avant de voir le jour. Si je perds Marie, qu'est-ce qui me reste ? Posez-vous la question… quel réconfort ai-je dans ce monde à part elle ? »

La pièce est silencieuse. J'ai eu le sentiment, confiera plus tard Audley, que je devais me signer et dire *Amen*. Même le nouveau conseiller n'est pas assez grossier pour dire « En fait, Majesté, vous avez le jeune Richmond », ou pour lui rappeler la truie rousse Élisa, occupée à couiner quelque part à la campagne. Mais Edward Seymour fronce les sourcils : si le roi n'a rien, où cela laisse-t-il sa sœur Jane, où cela laisse-t-il la famille à Wolf Hall ?

« Donc, mon bon secrétaire, dit le roi, lord Cromwell, puisque vous m'aimez et aimez être à mon service, vous allez mener cette affaire à sa conclusion. Nous ne reviendrons pas en débattre ici. »

Le roi pose sa paume à plat sur la table et se hisse sur ses pieds. Les conseillers se laissent tomber de leur banc et du tabouret et s'agenouillent. Ils restent à genoux jusqu'à ce qu'il ait quitté la pièce. Même quand les portes sont refermées derrière lui, ils ne parlent pas. Jusqu'à ce que le lord-chancelier dise : « Conclusion ? Qu'est-ce que ça signifie ?

– Allez savoir », répond-il.

Riche déclare, avec véhémence : « Je voudrais ne jamais avoir été conseiller ! Je voudrais être en Chine ! »

Seymour marmonne : « Je voudrais que vous soyez en Utopie. »

La lettre de Marie, qui est toujours dans sa poche, lui dit : Cromwell, je ne peux pas continuer, je ne peux plus rien concéder. Je ne signerai aucun article qui calomnie ma mère la reine. Je n'admettrai jamais que mon père soit ou doive être le chef de l'Église. Ne les laissez pas me provoquer, ne les laissez pas me supplier, je suis allée aussi loin que me le permettait ma conscience. Vous êtes mon principal ami et soutien. Toute ma confiance est en vous.

« Je crois qu'il veut que vous la tuiez », déclare Edward Seymour.

Le cardinal, en son temps, se moquait souvent de la fois où le jeune Henri avait sorti une jambe de sa houppelande et invité l'ambassadeur français à admirer son mollet. « Votre roi a-t-il une jambe comme ça ? avait-il demandé. Dites-moi, en a-t-il une ? Le roi François est grand, je le sais, mais est-il aussi large d'épaules que moi ? »

Désormais, ce même prince, tandis qu'il s'éloigne lentement de la salle du Conseil, enveloppe sa houppelande autour de lui, le joli mollet visiblement bandé, son visage bouffi et pâle. Henri est le site, son corps le lieu, le sang et la bile et la lymphe ; sa chair alourdie et opprimée est l'endroit où viennent s'accumuler toutes les disputes.

À la Tour, Francis Bryan demande : « Est-ce ici que vous avez gardé Tom Wyatt ?

– Spacieux, n'est-ce pas ? J'obtiens toujours des logements plaisants pour mes amis.

– Un qui rentre, un qui sort. » Francis s'enfonce dans sa chaise et regarde autour de lui ; un œil recouvert, l'autre trouble. « Je suppose qu'une assignation à domicile n'aurait pas suffi ?

– Vous êtes plus en sécurité ici. C'est ce que j'ai expliqué à Wyatt.

– J'ai appris que vous étiez lord du Sceau privé. Vous montez vite, milord, le royaume n'a pas assez d'échelles.

– Des échelles ? J'ai des ailes.

– Alors envolez-vous dans le crépuscule, dit Francis, avant qu'elles ne fondent.

– Le roi pense que Marie ne le défierait pas s'il n'y avait pas un homme derrière elle. Il soupçonne principalement votre beau-frère Carew.

– Ce bon vieux Carve-Away. » Francis rit. « Il peint une image de lui-même, le fidèle chevalier dans une armure noire. Il laisse entendre à Marie qu'il la fera reine. »

Il n'y a personne pour prendre des notes. Juste le porte-documents

de lord Cromwell rempli de papiers, sur la table, à l'endroit où était posé le recueil de poésies de Pétrarque : les angelots, le monstre marin, la reliure aussi douce que de la peau. Sa main ne bouge pas. Il aura tout le temps pour écrire.

« Carew, donc. Qui d'autre ?

– La tribu de lord Exeter. Et ce petit pleurnichard de Montague.

– Si le roi les fait enfermer, témoignerez-vous ?

– Oui. Si c'est eux ou moi. Pourquoi serais-je meilleur que Tom Wyatt ?

– Personne n'a jamais cru que vous l'étiez.

– Mais vous ne voulez pas les arrêter, n'est-ce pas ? Vous préféreriez conclure des pactes.

– C'est ma nature miséricordieuse qui m'empêche… »

Francis lâche un petit rire. « Rien ne vous empêche. Mais vous ne pouvez pas détruire les amis de Marie à moins de la détruire, elle, et vous ne voulez pas la perdre, et vous ne pensez pas pouvoir contrôler Henri s'il continue de tuer tous ceux qui sont à proximité. »

Il revoit Francis debout à côté de l'échafaud, transpirant dans son justaucorps en cuir, attendant de foncer chez les Seymour pour leur annoncer qu'Anne n'avait plus de tête. Si vous voulez de la rapidité, choisissez Francis Bryan. Vos impulsions coulent sous sa peau, prêtes à l'action. Si vous voulez soudoyer quelqu'un, si vous voulez charmer quelqu'un, si vous voulez du secret et des transactions troubles, vous savez où aller. Si vous voulez que la chose indicible soit dite, adressez à Francis un geste de la tête.

« Je vous connais, Cromwell, dit-il. Vous croyez être un homme politique prudent. Mais vous êtes un joueur, comme moi.

– Pas comme vous. Même si vous étiez empoisonné, vous ramperiez jusqu'à la table de jeu. Quand vous deviendrez aveugle, vous reniflerez vos cartes de tarot. Vous palperez du bout des doigts les points sur les dés.

– Un autre homme, venu du même endroit que vous, se trouverait un coin tranquille et compterait ce qu'il a gagné. Mais pas Cromwell. Il les aura tous dans sa manche pour gouverner. Si la Seymour donne un fils au roi, qui supervisera son éducation princière, sinon Cromwell ? Si Fitzroy est nommé héritier, Cromwell est dans ses bonnes grâces. Si Marie survit pour régner, elle saura toujours que Cromwell lui a sauvé la vie.

– Croyez-moi, Francis, réplique-t-il en souriant, je n'ai aucune attente. Tout ce que je veux, c'est passer la semaine.

– Vous ne vous arrêterez pas tant que vous ne serez pas duc. Ou roi. » Francis relève son cache-œil. Il frotte la cicatrice en dessous. « Non que vous feriez un mauvais roi, soit dit en passant. »

Son regard se détourne du désastre qu'est le visage de Bryan. Son propriétaire éclate de rire. « Vous avez vu pire. »

Il marche jusqu'à la porte. « Martin ? Apportez-moi une chaise convenable. Comment se fait-il que ce misérable tabouret soit toujours ici ? Ne l'ai-je pas envoyé d'un coup de pied hors de cette pièce ? »

Martin apparaît.

« Il a dû revenir tout seul. Je vais balancer cette saleté dans l'escalier.

– Coupez-le pour en faire du petit bois, déclare Francis. Montrez-lui qui est le maître.

– Et allez chercher du vin rouge, demande-t-il à Martin. Mettez-le sur ma note.

– Vous avez un compte ? demande Francis. Que sainte Agnès me bénisse.

– J'envisage d'installer mon propre cuisinier, avec quelques tournebroches et une chambre froide pour les pâtisseries. J'ai des chemises de rechange ici, et mon manteau en peau d'agneau. J'ai des clercs.

– Pas de clercs, dit Francis. Ou je me tais.

– Si vous me donnez le témoignage que vous avez promis, je le mettrai de côté jusqu'au moment où je pourrai l'utiliser. Je noterai moi-même ce que vous me direz, et personne n'aura jamais besoin de savoir que ça vient de vous. Mais si nous voulons vivre jusqu'à la semaine prochaine, il faut que Carve-Away écrive à Marie, et qu'il admette qu'elle ne peut attendre d'aide concrète ni de lui ni de ses amis, et que si elle ne fait pas exactement ce que je lui dis, elle sera perdue. Et je parlerai à Henri pour vous et… (il se frotte lui aussi les yeux) dès que nous aurons réglé cette affaire, vous serez libre. Ça ne prendra pas longtemps. Marie doit choisir maintenant : son père ou le pape.

– Son père ou sa mère, réplique Francis. Vous ne pouvez pas lutter contre les morts. Vous allez peut-être devoir la laisser à Catherine. Dieu sait pourquoi vous pensez qu'elle est votre avenir. Même si vous la sauvez maintenant, elle mourra avant vous ; elle est toujours malade. Et si le roi se retourne contre vous, ce ne sera pas comme quand Henry Guildford a démissionné et est parti à la campagne pour tailler ses pruniers et écouter le chant des oiseaux. Rappelez-vous la chute de Wolsey. Ratez votre coup, et Henri vous enverra là où je suis. Ou dans un endroit pire, où vous seriez content d'avoir un tabouret à trois pieds.

– On dirait que vous vous souciez de mon sort, observe-t-il. Vous me donnez des conseils. »

Francis dit : « Qu'est cet État sans vous ? J'aimerais vous voir

prospérer. Après tout, j'aurai peut-être besoin de vous emprunter de l'argent. »

Martin entre, poussant une chaise devant lui. Lui songe, il va falloir de la patience : même si j'obtiens des preuves irréfutables de trahison, puis-je m'en servir ? Bryan a raison. Ce n'est pas une mince affaire de faire tomber deux grandes familles et leurs amis, quand vous venez à peine d'enterrer les Boleyn ; et de le faire sans nuire à la jeune femme dont ils prétendent défendre la cause. Henri ne doit pas être prêt avant moi : je dois contenir mon roi cannibale.

« Une dernière chose, Francis. Quand Carew aura écrit sa lettre, votre sœur Eliza devra la porter en personne à Hunsdon, et s'entretenir avec votre mère. Lady Bryan a élevé Marie dès son plus jeune âge. Je suis sûr qu'elle a ses intérêts à cœur.

– Et, dit Francis, ma mère n'est pas l'hurluberlu qu'elle paraît.

– Elles doivent aller voir Marie, mère et fille, et être honnêtes avec elle, utiliser tous les moyens de persuasion. Je fais confiance à toute votre famille pour me servir dans cette affaire.

– Eh bien, lâche Francis avec répugnance, si vous devez entraîner les femmes dans cette histoire !

– Elles y sont déjà. Il n'est question que de femmes. Qu'y a-t-il d'autre ? »

Francis regarde dans sa coupe. Il fait tournoyer son contenu, comme s'il prédisait l'avenir et tentait de changer le destin dans la lie. « Certains affirment qu'Henri ne se débarrassera pas de sa fille. D'autres disent : nous ne pensions pas qu'il se débarrasserait de sa femme. Mais moi, j'ai toujours su qu'il tuerait Anne Boleyn. Ou alors qu'un autre le ferait pour lui. »

Le temps chaud est là. Les longues journées durant lesquelles, si la rumeur dit vrai, lady Marie ne mange pas : les courtes nuits claires durant lesquelles elle tourne en rond sans dormir, le visage gonflé, les yeux rougis ; durant lesquelles elle nage dans ses larmes salées comme dans un bassin. Les larmes sont bonnes pour les jeunes femmes, surtout celles dont les menstrues ont cessé, ou celles qui veulent un homme dans leur lit mais sont obligées de faire sans. Si Marie cessait de pleurer, elle pourrait être encore plus malade qu'elle ne l'est déjà. Donc quand elle sanglote et s'étrangle, personne ne bouge pour la réconforter. Quand elle crie : « Jésus, aie pitié de moi », il apparaît qu'il n'en a pas.

Les juristes que le roi consulte suggèrent que le serment soit de nouveau présenté à Marie, pour qu'il n'y ait plus le moindre doute quant au fait qu'elle sait ce qu'on attend d'elle. Évidemment qu'elle le sait, répond le roi. Elle n'a pas de doutes. Mais il ajoute, comme il l'a fait le mois dernier lors de l'affaire Anne Boleyn : « Cromwell, je

veux être en accord avec la loi pour chaque détail. »

« Envoie chercher Chapuys, dit-il à Richard – lui, Cromwell. Il doit dîner avec moi. Il plaidera qu'il n'a pas d'appétit. Mais il pourra me regarder manger. »

Richard répond : « Vous auriez pu régler ça il y a deux semaines. Vous nous avez mis en danger jour après jour. Pourquoi n'allez-vous pas voir Marie vous-même ?

– Parce que je ne peux faire ça qu'à distance », répond-il.

Il se rappelle le château à Windsor, une journée d'une chaleur torride ; l'année de notre salut, 1531. Dans les grandes cours, les voitures transportant les bagages du roi se tiennent prêtes, la maisonnée partant pour un été de chasse, de danse et d'autres activités. Lui-même, forcé de se fondre dans l'obscurité, de gravir des escaliers et de franchir des pièces vides aux volets fermés ; à travers la suite de la reine pour trouver Catherine assise seule, abandonnée, inflexible, sachant mais ne consentant pas à savoir qu'Henri est parti sans un au revoir ; la petite Marie, aussi fragile qu'un brin de paille, appuyée contre le dossier de sa chaise. Madame, a-t-il dit, votre fille est malade, elle devrait s'asseoir. Un spasme de douleur a secoué la jeune fille et l'a fait s'affaisser, sa main serrant la dorure. Catherine lui a parlé en castillan : « Tu es la fille d'Espagne. Relève-toi. »

Il s'est battu ce jour-là pour le petit corps malade, et il a gagné. À ses pieds, un tabouret : sur le tabouret, un coussin orné d'une sirène brodée. Il a soulevé ce tabouret d'une main, la sirène de l'autre. Il a soutenu le regard de la reine espagnole et a violemment reposé le tabouret sur les dalles. Le soleil s'engouffrait par les vitraux ; des carrés de lumière, vert pâle et vermillon, s'agitaient comme des étendards sur la pierre pâle.

Catherine a fermé les yeux. Comme si elle-même souffrait, elle a fait la plus infime concession en hochant la tête. Puis elle a rouvert les yeux et regardé dans le vide. Il a vu la princesse vaciller ; il s'est précipité et l'a rattrapée, bras tendus. Il l'a stabilisée : il se souvient de ses os minuscules, de son corps frémissant aussi léger qu'une plume, de son front luisant de transpiration. Elle s'est laissée tomber sur le tabouret. Il lui a tendu le coussin, examinant son visage. Elle a étreint la sirène contre son ventre, enroulant ses bras autour de son buste, pliée en deux pour apaiser la douleur. Après un moment, elle a expiré en grognant. Puis sa tête s'est brusquement relevée, et elle l'a observé avec des yeux étonnés et reconnaissants. Un instant plus tard, elle avait effacé son expression. Le changement avait été si rapide qu'il pouvait à peine dire qu'il s'était produit. Mais jusqu'à ce que l'entretien soit conclu et qu'il quitte la pièce en tirant sa révérence, les yeux de la jeune fille l'ont suivi à chacun de ses

mouvements.

Après le dîner, tandis que le silence s'installe et que la longue journée d'été se replie et laisse place au crépuscule, lui et l'ambassadeur montent au sommet de l'une des tours du jardin. Londres se tapit sous eux dans une brume bleutée. Devant eux se trouve un plat de fraises qu'ils doivent finir avant que la lune se lève. L'ambassadeur a laissé ses papiers au pied de la tour. Sa serviette en cuir blanc, estampillée du double aigle de l'empereur, est posée sur une bande de pelouse constellée de pâquerettes.

« Ce qui m'irrite, dit-il à Chapuys, c'est qu'aucun prince d'Europe n'a le droit de regarder Henri de haut. Ils ont suspendu leurs parlements – pour ce qu'ils valaient –, noyé leurs peuples sous les impôts, pillé les coffres de l'Église, tué leurs conseillers – mais s'ils font des courbettes devant le Vatican, tout va bien, ce sont des gens moraux et le pape leur envoie sa bénédiction et leur dit à quel point ce sont de splendides monarques. Lequel d'entre eux aurait supporté une femme stérile, année après année ? Ils l'auraient empoisonnée. Lequel d'entre eux tolérerait une enfant désobéissante ? Si Marie était la fille d'un autre prince, elle serait enfermée entre quatre murs et oubliée, ou il lui arriverait un accident.

– Oui, convient Chapuys. Mais ce n'est pas ce que vous allez recommander.

– Peu importe ce que je recommande. Cette affaire m'a brisé. Je suis un homme mort.

– Vous l'avez déjà dit. Quand la concubine vous tourmentait.

– Je l'ai dit et je le pensais. Je suis allé si loin qu'il n'y a pas de retour en arrière – j'ai assuré au roi que Marie obtempérerait. Il déteste les gens qui ne tiennent pas parole. »

Chapuys est pensif, il suit du doigt les légères volutes du marbre de la table. « Comment avez-vous monté ça ici ?

– Treuillée par la fenêtre. Pensiez-vous que j'avais invoqué les os de l'évêque Fisher et qu'il l'avait fait voler ? »

Il a loué cette maison aux chanoines de Saint-Barthélemy, à Smithfield. Leur prieur, Will Bolton, était le maçon du roi, un homme doué pour planifier les gros travaux et les mener à leur terme ; Bolton nous bénisse, dit-il parfois, quand il arrive ici et respire un peu, tandis que son cheval a été mené à l'écurie et que ses sacs ont été rentrés par Christophe. Le prieur venait ici pour chasser en été et se ressourcer, et son rébus – une barrique, ou tonneau, transpercée par un carreau d'arbalète [4] – est gravé dans les murs du jardin. C'est une petite maison avec une grande chambre carrée à chaque étage, des arbres fruitiers et des tonnelles tout autour, et des tours de jardin placées de telle sorte qu'elles captent les vents d'été

et donnent, par-dessus la cime des arbres, sur la ville.

« Le prieur Bolton a boité pendant les cinq dernières années de sa vie, dit-il. Il n'a jamais pu monter ici pour profiter de la vue. Même si ce n'est pas surprenant, il avait quatre-vingt-deux ans quand il est mort.

– Vous allez vivre éternellement, bien entendu, déclare Chapuys. Toujours en train de monter.

– Quand nous retournerons à l'intérieur, je vous montrerai le carrelage émaillé dans le petit salon. Il est d'un pur azur. Il a dû le faire venir d'Italie. »

Le murmure bas de leurs voix, le décor, les colombes qui se toilettent dans le pigeonnier : comme un flocon de neige estivale, une plume flotte devant lui, et il la suit des yeux dans le crépuscule.

Chapuys dit : « Évidemment, ça ne m'étonne pas que tout le monde dans ce pays méprise le Vatican. Rome a abandonné Catherine alors qu'elle vacillait année après année.

– Tout le monde l'a abandonnée. Ses conseillères étaient un groupe de vieilles femmes. Fisher était peut-être un homme très saint, mais il ne servait à rien. Pour autant que je sache, il lui disait de rester joyeuse et d'espérer des jours meilleurs. Et quant à ses amis à l'étranger – qu'a fait votre empereur ? Il a émis des bruits de guerre.

– Mon maître a les Turcs à combattre. Il a mieux à faire que se quereller avec un prince obstiné sur une petite île.

– Alors pourquoi mon roi devrait-il se contenir maintenant ? Il est à son aise dans son royaume. Il peut gérer sa fille comme bon lui semble.

– Vous me pardonnerez de dire ceci, réplique Chapuys, et j'espère que les morts me pardonneront aussi, mais si l'empereur n'a pas bougé pour sauver sa noble tante, peut-être était-ce parce qu'il ne savait pas ce qu'il ferait d'elle ensuite. Elle n'aurait été qu'une charge pour lui. Elle était dépensière, ainsi que le sont les reines. Et elle aurait peut-être atteint un très grand âge. »

Il faut respecter un homme qui fait fi des conventions ainsi que le fait l'ambassadeur. Lui dit toujours aux gens, ne sous-estimez pas Chapuys. Derrière sa politesse il y a un petit homme passionné, et aussi un homme rusé, prêt à prendre des risques.

« Avec Marie, c'est différent, poursuit l'ambassadeur. Même si elle ne monte pas sur le trône, ses enfants pourraient le faire, et ils pourraient changer le monde d'une manière qui plairait grandement à l'empereur. Vous affirmez qu'Henri est à son aise. Mais bien que l'empereur soit disposé à fermer les yeux sur bien des choses, il ne souffrira pas que Marie soit maltraitée. Il enverra des navires.

– Il ne débarquera jamais !

– Avez-vous déjà étudié une carte de ces îles ? Mon prince est un maître des mers. Pendant que vous garderez les côtes du Kent, ses navires arriveront d'Irlande. Pendant que vous surveillerez le sud-ouest, il envahira par le nord-est.

– Ses capitaines mourront sur ces rivages.

– Suis-je censé lui porter ce message ?

– Si vous voulez. Vous savez, tout comme moi, que l'empereur armé n'a pas le pouvoir de sauver Marie. Son cas est urgent. »

Une tête apparaît, surgissant de l'escalier en colimaçon. C'est Christophe. « Messieurs, prendrez-vous des dragées ? » Il pose bruyamment un plateau d'argent. « Maître Appelez-Moi est ici. » Il jette un regard mauvais à Chapuys. « Il est ici pour déchiffrer des codes. Aucun ne résiste à son esprit. »

Chapuys joint les mains. Il craint pour ses papiers, qu'il a laissés en bas. Ses genoux le font souffrir, et un petit grognement lui échappe à l'idée de descendre en titubant trois volées de marches puis de les remonter.

« Demande à Appelez-Moi de s'asseoir près de la vigne et d'écouter les rossignols. Puis va chercher les papiers de l'ambassadeur. Ne les consulte pas. »

La tête de Christophe disparaît.

« Quel âne, ce garçon ! » Chapuys choisit une fraise et la regarde avec circonspection. « Thomas, je comprends qu'il ne soit pas aisé de montrer à une jeune fille innocente que le monde n'est pas tel qu'elle le croit. Feu Catherine n'a jamais laissé son enfant entendre un mot de dénigrement à l'encontre de son père. Tout était de la faute du cardinal, ou de son conseil, ou de sa concubine. Rien n'était de la faute d'Henri. Naturellement, elle s'attendait à être acceptée, inconditionnellement, une fois Anne Boleyn morte. » Il mord précautionneusement dans le fruit. « Naturellement, vous devez la détromper. »

Il acquiesce. « Elle ne connaît pas son père.

– Comment le pourrait-elle ? Elle l'a à peine vu en cinq ans. Elle était en prison.

– En prison ? Elle a été logée dans un grand confort.

– Mais nous ne devons pas lui dire ça, Thomas. Mieux vaut lui dire qu'elle a grandement souffert, au cas où elle aurait le sentiment de ne pas en avoir fait assez. Elle se vante auprès de moi de ne pas avoir peur de la hache.

– Vraiment ? Quand sa dernière nuit sur terre arrivera, et qu'elle la passera sans dormir, et que tout ce qui l'attendra sera un misérable petit déjeuner avec le bourreau, il ne servira à rien de m'implorer de la sauver. »

Dans le silence qui s'ensuit, il se demande, où est parti

Christophe ? Lit-il les papiers de l'ambassadeur après tout ? Quelle violation du décorum ce serait. Mais profitable, si les papiers sont en français. Christophe a une bonne mémoire.

« C'est sa mère… », dit Chapuys. Il craint, tandis que les ombres croissent, d'avoir mal parlé des morts. « Je crois qu'elle a juré à Catherine de ne jamais céder. Les serments faits aux vivants peuvent être laissés de côté, avec leur permission. Mais les morts ne négocient pas.

– Elle n'a pas envie de vivre ?

– Pas à n'importe quel prix.

– Alors comment l'histoire la regardera-t-elle – comme la petite fille de rois d'Espagne, sans l'intelligence ni la volonté de sauver sa peau ? »

Christophe pousse un grand cri en bas ; l'ambassadeur, qui a choisi un bonbon à l'anis, manque de s'étouffer avec. Le garçon fait irruption parmi eux, pose en la faisant claquer la serviette impériale : l'aigle noir vole sur le marbre blanc.

« Qu'est-ce qui t'a retenu, Christophe ?

– Quelqu'un est venu d'Islington pour dire qu'il craignait un orage, les vaches sont couchées dans les champs. Je vous en prie, descendez à la première goutte de pluie. Seul un idiot resterait en haut d'une tour.

– J'observerai le ciel, répond-il. Il atteindra d'abord Londres. »

La tête de Christophe disparaît, une planète grasse sous un bonnet de travers.

Il attend d'être sûr que le garçon n'est plus à portée de voix, puis dit : « Si son père devait mourir maintenant, Marie pourrait se retrouver reine, malgré les dispositions prises par celui-ci, malgré les lois du Parlement. Puis, en tant que reine, elle pourrait revenir en arrière. Nous ramener vers Rome. Riveter nos chaînes. Elle aurait le plaisir de me couper la tête. Je ne crois pas ses jolies paroles.

– Et quelles sont ces paroles ? »

Il saisit la lettre de Marie et la fait glisser à travers la table.

« Voulez-vous que je demande à Christophe d'apporter de la lumière ?

– Je vais la déchiffrer, déclare l'ambassadeur. C'est bien son écriture », agrée-t-il. Il regarde le papier en plissant les yeux. L'arche derrière lui s'emplit du lustre du soir, un éclat pâle et opalin. « Elle maintient qu'elle ne se pliera pas au serment. Mais elle dit que vous êtes son ami – après son père. Dieu bénisse son innocence, elle vous appelle son principal ami dans ce monde.

– Mais pourquoi devrais-je lui faire confiance ? Je crois qu'elle est pleine de ruse. »

Il s'amuse. L'ambassadeur, pense-t-il, doit me courtiser. Je ferai

semblant d'être une héritière volage, et il devra apaiser mes craintes et me caresser avec ses promesses.

« Marie m'a entraîné dans un endroit très dangereux, déclare-t-il. J'ai perdu ma réputation auprès du roi. Et qu'avais-je, hormis ma réputation ? Même s'il ne me tue pas, personne ne veut d'un conseiller usé. »

L'ambassadeur connaît le jeu, mais il refuse de jouer. D'un air grave il demande : « Pourquoi vous considère-t-elle comme son ami ? Quelque chose que sa mère lui a dit. Ça ne peut être que ça. Croire qu'après tout ce labeur… » Il s'interrompt. Il semble à la fois en colère et honteux. « Il me semble que si elle vous fait confiance, je dois faire de même. Ce qui n'est pas une situation heureuse.

– Vous devez lui conseiller de céder, et vous devez arranger les choses avec l'empereur. Obtenez sa permission. Sa bénédiction.

– Malheureusement je ne garde pas l'empereur dans mon cabinet privé, où je pourrais le consulter à mon gré.

– Non ? Vous devriez accrocher son portrait. Peut-être finiriez-vous par lui apprendre à parler. »

Il croit entendre des pas en bas. « Chut. » Il se lève. Il lance dans l'escalier : « Qui est là ? » L'ambassadeur se tend et se ressaisit, comme si au moindre danger il allait se jeter de la tour. La fenêtre ne comporte pas de vitre ; la lueur déclinante adoucit la maçonnerie et lui confère une légère teinte rosée.

Pas de réponse. Le prieur Bolton n'a pas construit de murs suffisamment hauts pour son jardin, ni sécurisé ses clôtures. Une personne malintentionnée peut faire ployer un acacia ou un saule ; à travers une clôture de noisetier malléable, un criminel s'insinue. Il touche son cœur et sent le couteau, niché entre la soie et le lin.

« Défendre une tour est simple, dit-il. Même une tour de jardin. Si quelqu'un monte, vous le repoussez en bas.

– Ça vous plairait, observe Chapuys. On m'a dit que vous aviez grandement apprécié votre querelle avec le conseiller Fitzguillaume. Vraiment, Thomas, vous êtes un tel garnement.

– Christophe ? » appelle-t-il. Sa voix s'enroule dans la spirale de pierre. « Tu es là ? »

Une réponse résonne : « Où voudriez-vous que je sois ? »

Christophe est surpris. Il est toujours sur ses gardes, c'est une habitude de voleur. Dans ses moments d'oisiveté, il s'assied sur ses talons, dos au mur, tête baissée comme s'il somnolait ; mais ses oreilles sont à l'affût, ses yeux cherchent le moindre mouvement à la périphérie de son champ de vision.

« Il n'y a personne, rassure-t-il l'ambassadeur. C'est simplement Christophe. » Chapuys se renfonce dans sa chaise. « Mangez des fraises. Écrivez à Rome.

– Mais pouvons-nous faire confiance à ces fruits ? Pour les manger crus ? » Chapuys fronce les sourcils. « *Chez moi**, on les cuit dans des tartes.

– Le pape lui pardonnera, si elle se soumet pour sauver sa vie. Dites-lui que vous avez demandé son absolution. Si le prix vous inquiète, je le paierai moi-même à Rome.

– Je suis plus inquiet pour ma digestion. Et je doute qu'elle accorde du crédit à ce raisonnement spécieux.

– Allez la voir demain à la première heure, je vous rédigerai un laissez-passer. » Il se penche vers l'ambassadeur. « Dites-lui ceci : tant qu'Anne Boleyn était vivante, il n'y avait aucune chance pour qu'Henri la replace dans la succession. Mais maintenant, si elle lui obéit en tout point, sa bonne fortune pourrait revenir.

– Vous lui faites cette offre ? » Chapuys hausse un sourcil. « Henri ne préférera-t-il pas son fils illégitime ? Je croyais que vous-même penchiez pour Richmond. Que s'est-il passé ?

– Richmond ne peut pas être installé sans de grandes querelles et de grandes rancunes. Quelle que soit la femme à qui le roi a été marié – pour autant qu'il ait été marié à qui que ce soit –, le monde entier s'accorde à dire que ce n'était pas à la mère de Richmond. Quant au nouvel héritier qu'il pourrait avoir – la vie d'un jeune enfant, on ne peut pas compter dessus d'heure en heure. Dites à Marie : si jamais elle doit compromettre sa conscience, c'est le moment, celui où elle pourra se faire un peu de bien. » Il se recule sur sa chaise. « Oui, évidemment, elle se méprisera ensuite. Mais c'est le prix à payer. Dites-lui que le temps apaisera sa douleur.

– Il me semble, observe l'ambassadeur, que vous dites qu'on peut vivre, mais seulement ainsi que le permet Cromwell. On peut même régner – mais seulement par la grâce de Cromwell.

– Si vous souhaitez expliquer les choses ainsi. » Il a perdu patience. « Libre à vous. Je lui enverrai un document à signer. Un acte de soumission. Elle n'aura pas besoin de le lire. De fait, elle ne devra pas le faire, car elle aura peut-être besoin de le réfuter plus tard. Mais elle devra faire en sorte qu'un clerc le recopie, car il ne peut pas arriver au roi écrit de ma main.

– Non, ça détruirait tout. » Chapuys sourit. « Elle n'est pas idiote, vous savez.

– Dites-lui qu'à partir de maintenant je ferai en sorte qu'elle soit protégée. Elle vivra à son aise, en tant que fille du roi, et personne ne lui demandera de dire les mêmes prières que moi, ou de renoncer à ses saints, ou à ses cérémonies. Mais dites-lui ensuite que si elle ne cède pas maintenant, elle est perdue. Je la considérerai comme la femme la plus obstinée et ingrate qui ait jamais vécu. Je ne m'opposerai pas à la volonté du roi. Et même si par quelque miracle

elle survit, elle sera morte pour moi. Je prendrai congé d'elle pour toujours. Je ne me présenterai plus à elle. Je ne la verrai ni ne lui parlerai plus jamais. »

Une pause.

« Je vois. » L'ambassadeur a un air sardonique. « Vous feriez mieux d'écrire ça vous-même. Je porterai fidèlement votre lettre.

– Si nous descendions ? »

Chapuys grimace en se levant, et il se masse le dos.

« Vous d'abord, milord. Je suis tellement lent. »

Il ramasse les papiers sur le marbre. « Je vais les porter. » Il passe devant l'ambassadeur. Au premier palier, il lance : « Je ne les regarde pas, je le promets ! »

Christophe est accroupi, vigilant, dans la posture qu'il avait imaginée. Debout à côté de lui, une autre silhouette dans la pénombre. « Bonsoir, monsieur », dit doucement la forme. C'est M. Wriothesley, un bouquet de pivoines à la main.

Dans le petit salon au carrelage azur, tandis que la flamme d'une unique bougie de cire chatoie parmi le bleu, il rédige son premier jet ; c'est difficile pour lui d'entrer dans la peau de la fille du roi. À l'aube il rapporte le brouillon en ville, et dans la lueur matinale il s'assied de nouveau devant : humble, tremblant, obéissant. Peut-être devrait-il faire ça seul dans une pièce ; mais il ne veut pas trop y réfléchir.

Il soulève une plume. Examine sa pointe. « Il va falloir faire preuve d'humilité. »

Richard Cromwell demande : « Voulez-vous que j'aille chercher quelqu'un qui est plus doué pour ça que vous ?

– Richard Riche connaît l'art de se rabaisser, propose Gregory. Et Wriothesley sait ramper quand c'est nécessaire. »

Il commence : « *Très humblement prosternée devant Votre Majesté…*

– Essayez, *Prosternée aux pieds de Votre Majesté*, suggère Gregory.

– Redondant, observe Richard.

– Oui, mais ça la fait paraître… plus plate. »

Il modifie la phrase. « Nos efforts ne doivent pas être mentionnés en dehors de cette pièce. Le roi doit croire qu'elle a composé cette lettre elle-même. *J'écris pour…* pourquoi est-ce que j'écris ? »

… pour ouvrir mon cœur à Votre Grâce… de la même manière que je vous ai laissé et continuerai de vous laisser guider mon âme… j'engage pleinement mon corps… ne désirant ni état, ni condition, ni façon de vivre autre que celle que Votre Grâce désignera…

« Ça semble tiré tout droit d'un texte de loi, note Richard. Ni ceci, ni cela, ni autre chose.

– Vrai. Elle n'est pas juriste. »

Il est exaspéré. Il ne sait pas rédiger sans couvrir toutes les possibilités ; pas écrire en laissant un espace, aussi fin qu'un cheveu, par lequel le sens risquerait de glisser ou de s'échapper. *Pardonnez mes offenses… Je reconnais, accepte, comprends, apprécie et admets…*

« Il doit s'attendre à ce qu'elle se fasse conseiller par un avocat, dit Gregory. Il s'attendra à ce que ça se voie. »

… apprécie et admets que Son Altesse le roi est le chef suprême, après le Christ, de l'Église d'Angleterre…

Je reconnais et conviens librement et franchement… que le mariage qui a eu lieu entre Sa Majesté et ma mère… était selon la loi divine et la loi des hommes incestueux et illégal…

« Incestueux et illégal, répète Gregory. Ça couvre tout. Il ne manque rien.

– Sauf, note Richard, qu'elle n'a pas prêté serment. »

Il sèche l'encre. « Tant que personne ne place Henri face à ce fait. »

Que ceci soit le serment de Marie, écrasant et exhaustif. Quand elle écrit au sujet de Catherine, elle dit *feu la princesse douairière*, comme le ferait n'importe quel sujet ; mais elle écrit aussi *ma mère*, *ma défunte mère* – dont la main est désormais invalide, et tressaille dans son linceul. Catalina, aujourd'hui vous êtes rabaissée ; les vivants l'emportent sur les morts, l'Angleterre conquiert l'Espagne. J'ai déjà écrit des lettres pour Marie, songe-t-il, plus pitoyables que celle-ci et plus complaisantes : *Je ne suis qu'une femme, et votre enfant.* Elles n'ont guère rencontré de succès. Elles n'ont pas touché le cœur d'Henri. Ce qui touche son cœur, c'est quand on lui donne tout ce qu'il veut ; et sous une forme telle que, jusqu'à ce qu'il l'ait, il ne savait pas ce qui lui manquait. *Je vous laisse guide de mon âme. Je soumets mon corps à votre miséricorde.*

« Je veux que Rafe porte cette lettre à Hunsdon, dit-il. Qu'il la fasse signer ce soir. »

Nous sommes désormais à la troisième semaine de juin. Un printemps venteux et humide quand Anne est morte ; un mois passe, et nous sommes au cœur de l'été. Par une chaude matinée vous fermez les yeux et sur vos paupières est imprimé un motif flamboyant de drap d'or. Vous levez le bras pour vous couvrir le visage et l'éclat vire au pourpre, comme si des évêques fleurissaient parmi les flammes. Avec les ducs de Norfolk et de Suffolk, il se rend à Hunsdon pour honorer la jeune femme qui – pénitente, assagie, abaissée – est de nouveau apte à être appelée la fille du roi.

Le Hertfordshire est un pays riche et densément peuplé, très boisé et bien fourni en résidences appartenant à des gentilshommes et des courtisans. La maison elle-même, construite en briques sur une

élévation du terrain, est adaptée pour accueillir la famille d'un roi. Le manoir est ancien, mais cette maison-ci a peut-être quatre-vingts ans ; on y montre comme des antiquités les chartes avec les boucliers peints portant les emblèmes des seigneurs depuis longtemps morts : la bande sable d'une héritière Despenser, le lion argent des Mowbray, et les armes royales d'Edmund Beaufort, avec leur bordure gironnée d'argent et d'azur. Il y a deux ans, le roi a déboursé près de trois mille livres en nouvelles tuiles et en poutres, et fait venir des gens de l'atelier de Galyon Hone pour orner les fenêtres des principales chambres de roses rayées et de nœuds d'amoureux, de faucons blancs frissonnants et de fleurs de lys. Au même moment – de façon providentielle, s'avère-t-il –, toute la maison a été mieux sécurisée, avec de nouveaux gonds, des loquets, des crochets, des verrous et des serrures.

Pendant le voyage, les trains des trois lords sont séparés, par peur des querelles entre serviteurs. Norfolk dit, en gloussant : « On sait bien ce que Cromwell fait quand il s'aventure au nord de Londres, il s'arrêtera dans quelque misérable auberge pour en faire sortir une laveuse de casseroles et prendre du plaisir avec elle. » Sauf que le duc utilise une expression plus grossière, l'accompagnant d'un geste du coude et d'un mouvement du poignet.

Charles Brandon rugit. C'est son genre de plaisanterie.

Il remarque que Thomas le Second monte avec Norfolk. Quel qu'ait été le sujet dont les demi-frères discutaient à voix basse quand il les a laissés ensemble, ils sont encore en train de murmurer.

« Vous voyez ça ? demande-t-il à Suffolk.

– Oui, répond celui-ci. *Votre homme, Tom Vérité. Marchant/Pêchant. Plongeant/songeant. Voulant/parlant.* »

Pauvre garçon, pense-t-il. Même Suffolk sait combien ses rimes sont mauvaises. Il se rappelle le visage dévasté du jeune Howard quand il lui a annoncé que les femmes partageaient ses vers. Comme s'il n'avait jamais pensé que ça pourrait se produire. Comme s'il croyait qu'elles lisaient le poème puis mangeaient le papier.

Dans le grand salon, lady Shelton les accueille ; elle est la gardienne de Marie depuis trois ans, un poste que personne ne lui envie. Brandon entre à grandes enjambées : elle fait sa révérence.

« Monsieur de Suffolk. Et Thomas Cromwell, enfin. » Elle l'embrasse chaleureusement, comme si c'était son cousin ; alors qu'à Thomas Howard, qui est vraiment son cousin, elle dit : « Pouvons-nous espérer que votre seigneurie n'abîmera pas le mobilier ? Nous tenons un inventaire, et la tapisserie qui a été déchirée par votre seigneurie l'autre semaine valait cent livres.

– Vraiment ? demande Norfolk. Je ne m'en serais pas servi pour me torcher le cul. Où est John Shelton ? Laissez, je le trouverai moi-

même. Charles, venez avec moi. »

Les ducs sortent, appelant leur hôte.

Lui demande : « Il s'en est pris aux tapisseries ? Qu'a-t-il fait d'autre ?

– Il a menacé lady Marie de la battre, et il a enfoncé son poing dans le mur et s'est blessé. » Lady Shelton lève une main pour dissimuler son sourire. « Il était comme un ours ivre. J'ai cru que Marie allait s'évanouir de peur. Et moi aussi. Mais bon, maintenant vous êtes ici, Dieu merci.

– Plus laid que jamais, dit-il. Tandis que vous, milady, plus on vous couvre d'attentions, plus vous les portez avec grâce. »

Il est clair que lady Shelton n'a aucune rancœur à son encontre – alors qu'elle pourrait, puisque la défunte reine était sa nièce. D'un geste vif de la main elle écarte son compliment, mais : « Par Notre-Dame, dit-elle, ça fait longtemps que nous attendions votre venue ! Lady Bryan, comme vous le savez, est uniquement en charge de la nursery et de ce qui relève de la fillette, mais s'étant elle-même occupée de Marie quand elle était à peine sevrée, elle donne son opinion à tout bout de champ, et elle se permet de dire à Shelton comment tenir la maison, comme si le monde entier devait tourner autour de lady Élisa. Nous n'avons pas reçu d'instructions à propos du bébé, si ce n'est que nous ne devons plus l'appeler "princesse Élisabeth". Qu'en pensez-vous, le roi va-t-il la renier ? »

Il hausse les épaules. « Nous n'osons poser la question. Sa jambe le fait souffrir et il est de mauvaise humeur car il ne peut pas monter à cheval pendant trois heures le matin ni jouer au tennis tout l'après-midi. Ce n'est jamais facile quand il est en manque d'exercice. Mais qui sait – maintenant que Marie s'est conformée, nous serons peut-être en mesure de lui parler. Qu'en dites-vous ? Vous voyez l'enfant chaque jour.

– Je crois qu'elle est d'Henri. Vous devriez l'entendre brailler. Certains des amants d'Anne étaient-ils roux ?

– Aucun des hommes morts », répond-il.

Elle hésite. Puis : « Ah, je vois… il a pu y en avoir d'autres ? Qui n'ont pas été jugés ? » Il la voit réfléchir. « Wyatt est ce qu'on appellerait blond…

– Wyatt, je dirais qu'il est chauve.

– Vous autres hommes êtes si cruels les uns envers les autres.

– Le roi a affirmé qu'Anne avait couché avec cent hommes.

– Vraiment ? Eh bien, je suppose qu'il ne pouvait pas être un cocu ordinaire. » Elle jette un coup d'œil par-dessus son épaule. « Est-il vrai que Wyatt a été relâché ? »

Il voudrait dire, le sol se referme au-dessus de votre nièce, nous avançons. « Personne n'est détenu en ce moment – pas en lien avec

cette affaire. Vous avez entendu parler de cette lettre arrivée d'Italie ?

– Reynold. Oui. Le grand imbécile. J'ai cru qu'il avait entraîné la ruine de Marie, je vous le dis. Et la fille de John Seymour ? Comment se porte-t-elle, maintenant qu'elle règne sur tous ?

– Elle est bonne pour Henri. Elle apaise son humeur.

– Un tissu humide peut le faire. Néanmoins, bonne chance à elle. Elle doit avoir plus de qualités qu'il n'y semble à première vue, si elle a été capable de supplanter ma nièce. »

Lady Shelton lui prend la main, l'entraîne à l'intérieur de la maison et demande du vin. « Je vais vous dire ce qui s'est passé, quand Sadler a apporté votre lettre. Nous ferions aussi bien de nous asseoir. Shelton va rester une heure avec les ducs à se plaindre de lady Bryan. »

Il aime que lady Shelton lui raconte une histoire. Il sent que c'en sera une à laquelle il pourra s'accrocher.

« Vous pouvez y aller, Rob », dit-elle au jeune domestique. Le garçon – c'est Mathew, de Wolf Hall – se retourne à la porte et croise son regard. Lui détourne les yeux. Je lui dirai, songe-t-il, même si tu te sens seul – dans une maison étrangère, servant sous un nom étrange –, tu ne dois adresser aucun signal, et surtout pas en présence d'une femme : elles voient beaucoup de choses qui échappent aux hommes.

« Nous attendions chaque heure votre lettre, déclare lady Shelton, et le papier que Marie devait signer – car l'homme de l'empereur, Chapuys, est venu il y a deux jours et est resté enfermé avec elle pendant trois ou quatre heures. Lorsqu'il est arrivé ici, il a refusé de manger, mais il a bu une grande rasade de bière avant d'entrer, et Shelton a dit : "J'espère que le pauvre homme ne regrettera pas cette dernière lampée" – car quand une jeune femme maintient qu'elle est princesse, comment pouvez-vous dire "Pardonnez-moi, Altesse" et l'abandonner pour aller quérir un pot de chambre ? Nous l'avons entendue tout du long, qui parlait encore et encore. Et l'ambassadeur qui glissait un mot quand il pouvait. Lorsqu'il est ressorti, on aurait dit qu'il venait de jouer sa vie dans un tribunal. Shelton l'a reconduit à son cheval et l'a salué de la main, et quand il est revenu et a ôté ses bottes, Marie a couru jusqu'à sa chambre, tiré violemment le verrou et poussé une commode contre la porte. Ce n'était pas la première fois. Nous avons un gaillard robuste qui coupe du bois pour nous, et Shelton l'a envoyé pour défoncer la porte de l'épaule. Et quand il s'est retrouvé dans la pièce, Marie l'a ignoré et a continué de dire ses prières. »

Mais alors, pense-t-il, elle a eu toute la journée suivante pour réfléchir à ce qu'elle devait faire.

« Donc, quand Sadler est arrivé, la nuit était depuis longtemps tombée, je crois qu'il était onze heures. Marie était toujours éveillée, étendue sur son lit en chemise de nuit – allongée sur la courtepointe car nous ne sommes pas parvenus à la faire se coucher entre les draps. Elle a dit : "Si c'est un gentilhomme, je m'habillerai. Mais si ce n'est qu'une lettre, je déclare que je ne la lirai pas avant demain matin." Nous avons expliqué : "C'est Sadler", et nous ignorions ce qu'elle ferait, car elle comprenait qu'il n'était pas gentilhomme, mais pourtant elle sait qu'il sert dans les appartements privés du roi. »

Je me demande comment elle me considérerait, songe-t-il.

« Mais alors elle s'est exclamée : "Sadler est le serviteur de lord Cromwell !" Elle a dévalé l'escalier en courant, pieds nus, et lui a arraché le paquet des mains. "Donnez-le-moi et qu'on en finisse", a-t-elle dit. Et elle l'a serré tout contre elle et a remonté l'escalier avec. Elle a lancé : "Je vais signer. Je le dois. L'ambassadeur Chapuys me conseille de le faire, et mon cousin l'empereur l'ordonne, et le pape pardonnera, car je suis contrainte, et ce n'est pas un péché." Et, ajoute lady Shelton, je n'ai jamais été aussi surprise. Un peu plus tard, elle est sortie de sa chambre, écumante de méchanceté, et m'a lancé : "Shelton ! Vous n'aurez bientôt plus votre place. Mon bon père va me reprendre à ses côtés. Vous n'aurez plus jamais à me garder." »

Elle serre sa coupe entre ses mains.

« À minuit, elle avait signé. Elle a dit qu'elle ne voulait plus de ce papier dans la maison. Elle a ordonné à maître Sadler de se mettre en route dans le noir. "Soit la lettre quitte la maison, a-t-elle dit, soit c'est moi. Je ne veux pas être sous le même toit." C'étaient des paroles idiotes, car le portail du parc était gardé, elle n'aurait pas fait cinquante pas. Et pendant tout ce temps, représentez-vous ça, lady Bryan cavalait dans son sillage avec une tasse de camomille fumante, et elle gémissait : "Ma chérie, vous allez attraper la fièvre !" Et dans la nursery, cette enfant diabolique hurlait – car ses grandes dents ne sont pas encore sorties – et Shelton, qui est d'ordinaire courtois, rugissait : "Allez-vous-en, lady Bryan, et vous, princesse, buvez cette tasse, ou je vous y enfoncerai le nez et vous forcerai à l'avaler !" Vous le pardonnerez d'avoir utilisé ce titre, mais c'est le moyen le plus rapide de lui faire faire quoi que ce soit. Alors maître Sadler a parlé de façon très civile et convenable, et il a dit : "Je ne dédaignerai pas une paillasse dans votre pavillon d'été, et j'emporterai la lettre avec moi ; ça me semble être une solution qui conviendra à toutes les parties." »

Bon garçon. Il sourit. Rafe lui a dit : je vous jure, sir, pour quitter cette maison, j'aurais accroché un hamac. J'aurais couché dans une

mangeoire, ou dormi sur la pelouse. De fait, j'ai passé une nuit agréable, et j'ai rêvé de ma femme, Helen. Et je me suis réveillé au chant des oiseaux, avec Helen dans mes bras. On m'a apporté du pain et de la bière, de l'eau pour me laver ; mal rasé et après de brefs adieux, je suis remonté en selle et vous ai rejoint. Et ça vaut bien une nuit à la belle étoile, sir, de placer ce papier entre vos mains, et de voir votre visage s'éclaircir.

Il pose sa tasse. « Milady, nous devrions rejoindre les autres. Je me tiendrai entre vous et Norfolk. S'il déchire la tapisserie, il ne me déchirera pas, moi. »

Il pense, Mary Boleyn s'est un jour appuyée à moi, me prenant pour un mur. Norfolk m'enfoncera son poing dans le corps, mais il rebondira.

Lady Shelton dit : « John et moi, nous nous demandons… cette maison va-t-elle être démantelée ?

– Pas encore. » Il hésite. « Le roi ne recevra pas Marie lui-même tant que la nouvelle de sa soumission n'aura pas été communiquée à l'étranger et qu'il n'aura pas l'assurance que Rome et l'empereur ont compris.

– Bien entendu. Sinon, il aurait l'air d'avoir simplement changé d'avis et de lui pardonner. Ou bien d'avoir eu peur de l'empereur.

– Vous êtes une femme de bon sens. Venez. » Il lui tend la main. Il pense, tous les Boleyn sont des politiciens. « Vous pouvez assouplir les règles. Pas de visiteurs à moins que je l'autorise, mais laissez-la prendre l'air dans le parc. Elle peut recevoir des lettres. »

Elle lui prend la main. « Je crois qu'elle simule l'obéissance.

– Lady Shelton, répond-il, je m'en moque. »

Quand ils arrivent devant Marie, ils s'agenouillent. Il revient à Norfolk, en tant que leur aîné, de la saluer au nom de son père, ce prince puissant et miséricordieux, que son règne soit long : il implore son pardon pour toutes les offenses qu'elle a subies, à cause de leurs grossières sollicitations, en de précédentes occasions. Leur sévérité avait pour unique cause, affirme-t-il, la crainte qu'ils éprouvaient pour elle.

« Thomas Howard, réplique Marie, je n'en reviens pas que vous ayez ce culot. »

La tête de Norfolk a un mouvement de recul ; il lance un regard noir.

« Monsieur de Suffolk (Marie se tourne vers Brandon), vous n'avez offensé personne.

– Oh, dans ce cas… »

Brandon commence à se lever vivement, mais un regard et il se rassied.

« Vous devez prendre les femmes pour de très faibles créatures, dit-elle à Norfolk, si vous croyez qu'elles ont la mémoire courte. Je ne l'ai pas, loin de là. Je sais très bien comment vous avez persécuté ma mère.

– Moi ? fait Norfolk. Et…

– Je sais comment vous avez soutenu les ambitions d'Anne votre nièce, et comment vous l'avez ensuite reniée, et condamnée à mourir. Croyez-vous que je n'aie pas de pitié pour cette femme malavisée ? » Elle s'interrompt, baisse la voix. « J'ai de la componction. Je n'y suis point étrangère. »

De sa position agenouillée, lui jauge la fille du roi. Elle a vingt ans, il ne faut donc pas s'attendre à ce qu'elle grandisse plus. Elle est aussi maigre que quand il l'a vue à Windsor il y a cinq ans : son visage blafard, ses yeux ternes, perplexes et pleins de douleur. Elle porte un corset et une robe fauve, qui ne lui vont pas, et ses cheveux sont ramassés dans un filet de soie tressée : elle a abandonné sa coiffe, sans nul doute parce que sa tête la fait trop souffrir pour en supporter le poids.

« Ma très chère dame », commence Charles. D'une voix étonnamment douce, il répète la phrase ; mais il semble alors n'avoir rien à ajouter. « Bon, dit-il, Cromwell est ici. Tout ira bien.

– Tout ira bien, réplique-t-elle sèchement, quand M. de Norfolk s'amendera. Vous serviriez-vous de moi comme vous vous servez de votre épouse ?

– Quoi ? »

Le duc hausse vivement les sourcils et un sourire involontaire gagne son visage.

Elle rougit.

« Je veux dire, me battriez-vous ?

– Qui vous a dit que je battais mon épouse ? Cromwell, c'est vous ? Que vous a raconté cette fichue femme ? » Il se retourne, les bras écartés vers la compagnie. « Cette cicatrice qu'elle montre aux gens, sur sa tempe – elle l'avait avant même que je la connaisse. Elle prétend que je l'ai arrachée à son lit de couches et que je l'ai frappée à travers la pièce. Par Jean le Baptiste, je n'ai rien fait de tel. »

Marie déclare : « Si je ne connaissais pas cette histoire avant, je la connais désormais. Vous n'avez de respect pour nulle femme, même si Dieu l'a placée au-dessus de vous. Sortez d'ici. Je veux parler avec lord Cromwell seul.

– Oh, vraiment ? » Norfolk est puni, mais pas suffisamment. « Et pourquoi pouvez-vous lui dire des choses que vous ne pouvez pas nous dire à nous ? »

Marie répond : « Pour vous l'expliquer, milord, l'éternité ne suffirait pas. »

Brandon se lève. Son vœu le plus cher est de sortir de cette pièce. Pour Norfolk, se lever est moins simple. Une jambe se tend – il appuie fort du pied sur les joncs, tentant de trouver l'équilibre –, il grogne et un bras bat l'air. Charles l'agrippe sous le coude, prêt à le hisser.

« Accrochez-vous, je vous tiens, Howard. »

Norfolk repousse brutalement son aide. « Lâchez-moi. C'est une crampe. »

Il refuse d'admettre son âge. Mais lui fait le tour des deux ducs – permettez, monsieur de Suffolk –, il agrippe Thomas Howard à deux mains, par le dos de son manteau, et le met sur pied avec une moue méprisante. Son cœur chante.

« Alors, dit-elle. J'ai appris que vous étiez lord du Sceau privé. Que va-t-il advenir de Thomas Boleyn ?

– Le roi l'a autorisé à aller dans le Sussex, et à vivre en paix. »

Elle renifle. Elle se frotte le front ; même le filet semble l'importuner.

« Je dirai que Boleyn était courtois lorsqu'il avait affaire à ma mère, contrairement à Thomas Howard. Il n'a jamais eu de paroles dures – pas qu'elle ait pu entendre, du moins. Pourtant, c'était un homme froid et égoïste, et il fréquentait des hérétiques. Le roi est clément.

– Trop, disent certains. »

C'est un avertissement. Elle ne l'entend pas.

« Vous êtes devenu très important, lord Cromwell. Je soupçonne que vous l'avez toujours été, seulement nous ne le voyions pas. Qui connaît le plan de Dieu ? »

Pas moi, songe-t-il. « J'ai ordonné à Carew de vous écrire. Je suppose qu'il l'a fait ?

– Oui. Sir Nicholas m'a donné un certain conseil.

– Ce qui vous a déçue.

– Ce qui m'a surprise. Vous voyez, milord, je sais qu'il a prêté serment, même s'il aimait ma mère et a défendu sa cause. Je crois qu'ils l'ont tous fait, ceux qui sont en vie aujourd'hui. »

Pas tous, pense-t-il. Pas Bess Darrell, la femme de Tom Wyatt.

« Mme de Salisbury l'a signé, reprend Marie. Et lord Montague son fils, ainsi que lord Exeter et tous les Courtenay. Quand Anne Boleyn était vivante, ils auraient souffert s'ils ne s'étaient pas pliés à sa volonté. Mais quand j'ai su qu'elle avait été coupée en deux, je me suis dit : à quoi bon ces dissimulations maintenant ? Ne diront-ils pas franchement ce que je sais qu'ils pensent, à savoir que mon père devrait se réconcilier avec le pape ? Et ne m'aideront-ils pas à retrouver la faveur de mon père, et à récupérer mes droits et mon

titre ? Je ne savais pas qu'il comptait persévérer dans l'erreur, je ne savais pas… »

Que vous aviez tant de cœurs faibles autour de vous ? Des opportunistes et des profiteurs et des lâches ? « Ils vous ont laissée supporter les risques, dit-il. Ils ont l'habitude de détaler pour se cacher.

– Depuis lors… depuis que j'ai reçu ce conseil de mes amis, si contraire à ce qui l'avait précédé, vous devez me comprendre, milord, je me suis sentie si seule. »

Elle fait un mouvement dans sa direction – il a oublié sa maladresse, la façon qu'elle a de tout percuter, comme une aveugle. Une table basse est dressée avec du vin, dans une carafe en argent et en cristal ; elle la voit, fait un pas de côté, la heurte ; la carafe oscille, le vin déborde, une marée pourpre recouvre le lin blanc.

« Oh ! s'écrie-t-elle, et elle baisse vivement la main – la carafe lui échappe des doigts.

– Laissez », dit-il.

Elle fixe ses chaussures, atterrée. Écarte ses pieds des tessons. « C'est le vin de John Shelton. Il le tenait des Vénitiens.

– Je lui en enverrai un autre.

– Oui, vous avez des amis dans ces contrées. C'est ce que l'ambassadeur Chapuys m'a dit.

– Je suis content qu'il ait réussi à vous faire comprendre le péril que vous couriez. Cette dernière semaine a été… » Il secoue la tête.

« Chapuys a dit : "Cromwell a utilisé toute la grâce qu'il a en lui. Il a tout risqué." Il a dit : "Il sent le tranchant de la hache." » Le revers de sa robe s'est imprégné du vin rouge. Elle la secoue, sans effet. « Aucun autre lord n'a parlé pour moi. Pas Norfolk, il refuserait de le faire. Pas Suffolk, il n'oserait pas. Ça fait beaucoup pour que nous apaisions… »

Elle s'interrompt. Il pense, elle utilise le pluriel royal. Déjà.

« L'ambassadeur dit : "Cromwell est un hérétique. Mais nous pouvons espérer que Dieu le guidera vers la vérité."

– Nous pouvons tous l'espérer, déclare-t-il pieusement.

– Je me demande souvent : pourquoi ne suis-je pas morte au berceau ou dans le ventre de ma mère, comme mes frères et sœurs ? Ça doit être que Dieu a un projet pour moi. Bientôt je serai moi aussi élevée, au-delà de ce qui semble possible en ce moment. »

Le danger dans la pièce est aussi vif et nauséabond qu'une explosion de soufre. Le corset fauve diffuse une aura quand elle bouge, un halo de lumière jaunâtre. Elle est comme Richmond ; elle pense qu'Henri est mourant.

« Quel projet pourrait-il y avoir, demande-t-il, si ce n'est que vous viviez heureuse, et que vous soyez une bonne fille pour votre père ?

– Le roi me verra toujours obéissante. Mais j'ai un autre père, plus haut que lui.

– La volonté du Père divin est souvent obscure. La volonté de votre père terrestre est claire. Ce n'est plus le moment d'avoir des réserves, Marie. Vous avez signé. »

Elle lève les yeux, le regard plein de rage. Et à la seconde suivante, une fois encore, un bleu doux et sans passion, comme celui d'Henri.

« Oui. Je l'ai fait.

– Chapuys a raison. J'aurais pu faire plus pour vous. Je doutais de mon pouvoir à y parvenir. Votre résistance a blessé votre père. Elle l'a rendu malade.

– Je le crois, dit-elle. Elle m'a également rendue malade. Donc, quand pourrai-je retourner à la cour ? Je vous accompagnerai aujourd'hui, si vous acceptez de m'emmener. Laissez-les me trouver une monture. Nous pourrions être à Greenwich avant la tombée de la nuit.

– Le roi est à Whitehall. Et il y a des questions à régler.

– Bien entendu, mais peu m'importe mon logis. Je partagerai un lit gigogne avec une blanchisseuse, si ça signifie être plus près de mon père. » Elle traverse une fois de plus la pièce en titubant, piétinant le verre brisé. « Je sais que vous me croyez faible. Lady Shelton affirme qu'un cadavre a plus de couleurs, et elle a raison. Mais j'ai toujours été bonne cavalière. Je peux suivre votre allure, je le jure.

– Lady Marie, vous devez être patiente. Le roi doit s'assurer que la nouvelle de votre changement se répand partout, ici et à l'étranger.

– Donc tout le monde saura, dit-elle. Je vois.

– Et rares seront ceux qui douteront que vous ayez bien agi.

– Chapuys m'a parlé de la lettre de Reynold. Elle n'a rien à voir avec moi. Je n'étais pas informée. »

Il songe, je peux avoir pitié de vous, sans totalement vous croire. « Ces soutiens que vous pensez avoir – les Courtenay, les Pole –, oubliez-les. Ils prétendent vénérer votre lignée ancienne, mais ils pensent plus à la leur. Oh, ils réserveront peut-être un de leurs garçons pour vous épouser, mais ils exigeront alors de vous l'obéissance, car une femme doit obéir à son mari, quel que soit son rang. Et si votre père, Dieu l'en préserve, devait mourir avant d'avoir un fils, ils se battront pour la couronne, et ils marcheront peut-être derrière votre bannière, mais ils ne vous laisseront jamais régner. »

Elle lui a tourné le dos. Dans la lumière qui filtre à travers les armoiries royales, à travers la peau fauve de lions de verre, elle lève les bras, manipule son bonnet puis s'en libère. Tête baissée, elle se

masse les tempes et le front, puis ôte les épingles de ses cheveux.

Il la regarde fixement, stupéfait. Il ne se rappelle avoir vu une femme agir ainsi qu'en une seule circonstance. Même alors, il savait que les femmes d'affaires signalaient le début des tractations en nouant leurs cheveux plus fermement et en les épinglant sur leur tête.

Elle déclare : « Je souffre tellement, maître Cromwell, que je crois que Dieu doit m'aimer. Pardonnez-moi, je n'aurais pas pu supporter ce confinement une minute de plus. Mon cuir chevelu me lance et mes dents me font mal. John Shelton dit : peut-être auriez-vous dû les faire arracher, au moins la douleur serait partie. J'ai eu un rhume de cerveau, et ici (elle porte la main à sa joue) un gonflement de la taille d'une balle de tennis. »

Elle est innocente, pense-t-il. À coup sûr. Voyez comme elle a dit à Norfolk : « Vous vous serviriez de moi comme de votre femme », sans comprendre pourquoi il souriait.

« Madame, dit-il, laissez-moi vous aider. Vos yeux, votre tête, votre compréhension, tout en vous s'est rebellé ; vous ne pouviez pas digérer ce que vous mangiez, dormir, si vous y parveniez, ne vous revigorait pas. Mais maintenant vous avez choisi une voie sage, vous avez fait comme les autres – des hommes et des femmes qui aiment Dieu tout autant que vous –, qui ont tous décidé de se conformer et ont compris leur devoir envers ce royaume. Vous avez mis toutes vos forces dans le refus. Désormais vous avez dit oui. Vous avez choisi de vivre et vous devez trouver un moyen de vous épanouir. Croyez-vous que seuls les faibles obéissent à la loi, parce qu'elle les terrifie ? Imaginez-vous que seuls les faibles accomplissent leur devoir, parce qu'ils n'osent pas faire autrement ? Dans l'obéissance, il y a de la force et de la tranquillité. Et vous les ressentirez. Croyez-moi, je suis sincère quand je vous dis cela. Ce sera comme le soleil après un long hiver.

– Je donnerais tout pour monter de nouveau. Mais je n'ai pas de cheval de selle. Ils ne m'ont pas laissé en avoir un.

– Dès que je rentrerai à Londres, je vous trouverai une monture, ce sera la première chose à laquelle je penserai. Et je dirai à John Shelton que vous pourrez monter avec une escorte, chaque fois que vous le voudrez.

– Il avait peur que les gens de la campagne me voient, et s'agenouillent devant moi, et m'acclament en tant que princesse. »

Si ça se produit, songe-t-il, Shelton saura comment le réprimer. Et je doute que Chapuys sorte d'un fossé et vous emmène.

Il dit : « J'en ai une jolie gris moucheté dans mes écuries, une bête très docile. Elle pourra être ici en un rien de temps.

– Quel est son nom ? »

Ses cheveux qui pendent mollement forment une fine traînée d'un brun roux. Elle tire dessus, anxieuse. À cet instant, elle paraît la moitié de son âge.

« Elle s'appelle Douceur. Mais vous pouvez en changer si vous voulez.

– Non. C'est un joli nom. »

Elle laisse tomber son filet de soie sur la table et le regarde s'imprégner du vin renversé. Il voudrait le retirer du liquide, mais il sait qu'il est fichu.

Elle déclare : « Je pourrai en avoir un autre. » Elle le parcourt du regard ; elle a un air avide. « Votre veste est d'un beau bleu. J'aime cette étoffe à motifs. »

Il pense à Mary Boleyn : *J'aime votre velours gris*. Cela semble il y a tellement longtemps, ça pourrait être une autre vie. J'étais alors un homme différent, pense-t-il, sous ma veste. Un peu plus mince, peut-être. Plus hésitant, certainement.

Il dit : « Quand vous reviendrez à la cour, vous pourrez avoir toutes les soies et tous les damas que votre cœur désirera. Le roi m'a parlé de ce qu'il vous donnera. »

Marie place sa main sur sa bouche. Elle pousse un petit gémissement, son front se plisse profondément, et à l'instant suivant, son nez coule et les larmes roulent sur ses joues – de lourdes larmes froides, comme des pierres devant une tombe.

Il traverse la pièce jusqu'à elle. D'une voix fluette, entre ses doigts, elle se lamente comme si elle avait trébuché sur un cadavre. Elle oscille et gémit, et il l'agrippe pour la maintenir sur ses pieds, ses os de souris sursautant et tremblant entre ses mains. La porte s'ouvre. Lady Shelton balaie du regard le cristal brisé, la flaque pourpre, et elle parle avec l'autorité d'une mère s'adressant à sa fille : « Marie, arrêtez ce bruit. Laissez partir le lord du Sceau privé. Mettez votre bonnet. »

Les gémissements de Marie cessent. Des traînées sillonnent son visage ; elle tremble comme quelqu'un en proie à la fièvre.

« Je ne peux pas. Mon bonnet est fichu. J'ai heurté la table et brisé la carafe de sir John, ce dont je suis désolée, puis j'ai…

– Peu importe, coupe lady Shelton. Je n'ai jamais rien compris à ce que vous racontiez, et je suppose que je ne vais pas commencer maintenant. » Elle rassemble les cheveux de la jeune femme et se tient là, les serrant dans sa main, comme si elle allait l'entraîner hors de la pièce ; puis, avec un soupir d'exaspération, elle les lâche. « Je vais vous emmener auprès de lady Bryan pour qu'elle vous remette en ordre. Mouchez-vous. »

Il entend les pensées de Marie, aussi fort que si elles claquaient contre les murs : je suis une princesse d'Angleterre, vous m'avez fait

des promesses.

« Marie, dit-il, notez bien ceci. Mes promesses sont désormais tenues. Je suis à votre service et vous avez ma considération. Comptez dessus. Rien de plus. »

Les yeux de Marie tremblotent de désarroi. « Mais vous avez affirmé que je devais être… que s'il devait arriver quoi que ce soit au roi… que vous m'aideriez à… n'avez-vous pas promis à l'ambassadeur ?

– J'ai promis ce que je devais promettre, répond-il. C'était une situation extrême. »

En lui tirant les cheveux, Anne Shelton coupe court à toute question supplémentaire. Elle s'adresse à lui par-dessus la tête de la jeune femme : « Vous ne pouvez pas partir sans voir Élisa. Lady Bryan insiste. »

Ce que lady Bryan a à montrer, c'est une masse de linges qui se tortillent, des poings rouges qui s'agitent dans tous les sens, une gueule qui pousse des cris stridents.

« Allons, milady ! » Elle soulève la fillette. « Montrez à ces messieurs comme vous êtes gentille. Ils ont voyagé pour vous voir afin de dire à monseigneur votre père comment vous vous portez.

– Elle hurle comme si elle avait vu l'évêque Gardiner », observe-t-il, atterré.

Un gloussement de Brandon. Un sourire crispé de Thomas Howard.

« Allez-vous dire à leurs seigneuries que vous êtes heureuse de les voir ? demande lady Bryan à l'enfant. Allez-vous leur chanter une chanson ?

– Permettez-moi d'en douter, déclare Norfolk.

– *Fol-de-dee, fol-de-dee, fol-de-dee-do*, roucoule lady Bryan. *Quand les moineaux construisent des églises sur une colline verte*… Non ? Peu importe, ma chérie. Mordez ceci. » Elle produit un cercle d'ivoire, orné de rubans verts ; l'enfant le saisit et se met à le mâchonner. « Ses dents sortent très lentement. »

Suffolk observe de sa grande hauteur. « Encore heureux qu'elles n'aillent pas plus vite. J'aurais peur qu'elle me croque.

– Peut-être pourrions-nous revenir à un meilleur moment, suggère-t-il.

– Oui, marmonne Suffolk, quand elle aura trente ans. »

Mais ce dernier aime les enfants, et il ne peut s'empêcher de se baisser et de lui faire des grimaces. La fillette se met à pleurnicher et touche sa barbe ; elle la frotte et regarde ses doigts, dubitative.

« Elle ne s'enlève pas », lui dit Charles.

Les yeux noirs de l'enfant se posent sur lui ; elle se renfonce

l'anneau d'ivoire dans la bouche, mais ne pleure plus.

« Je n'ai jamais vu un enfant autant souffrir, déclare lady Bryan. Ça me pousse à lui céder quand je ne devrais peut-être pas. Sir John la laisse s'asseoir à la table, et elle est trop jeune pour être privée de ce qui lui plaît. » Elle se tourne vers lui. « Maître Cromwell, comment se porte votre petit Gregory ces temps-ci ?

– Une tête de plus que moi, et en quête d'une femme.

– Comme les années filent ! J'ai l'impression que c'est hier que vous l'avez amené à… Dieu sait où nous étions…

– À Hatfield.

– Marie dépérissait. » Elle se tourne vers les ducs. « Jusqu'à ce que Thomas Cromwell arrive, nous ne pouvions rien en faire. Nous ne pouvions pas la faire venir à la table commune car elle aurait dû s'asseoir plus bas que sa sœur – Élisa était alors princesse. Et sir John disait : écoutez-moi bien, cédez à l'une, et elles voudront toutes manger en privé, et les cuisiniers devront courir partout, et les dépenses excéderont mes moyens – non, disait-il, Marie dîne et soupe dans la salle avec nous, ou bien elle devra faire sans. Mais maître Cromwell a fait déclarer aux médecins, sur leur honneur, que Marie ne pouvait pas s'épanouir sans une tranche de viande rouge le matin au réveil. Sir John ne pouvait pas vraiment lui refuser un petit déjeuner, car nous prenons tous ce repas séparément. Donc elle a été rassasiée de venaison tant que le garde-manger était plein, et de bœuf salé quand la nécessité se faisait sentir. »

Suffolk sourit. « Elle petit-déjeunait comme Robin des bois et ses hommes, festoyant dans la verte forêt. Je crois que ça lui a fait du bien.

– Alors, Marie est-elle de nouveau princesse ? » demande lady Bryan.

Lui répond : « Elle demeure telle qu'elle était, lady Marie la fille du roi.

– Et cette petite, déclare Norfolk, doit être appelée milady la Bâtarde, jusqu'à nouvel ordre.

– Vous devriez avoir honte ! » Lady Bryan est bouleversée. « Qui qu'elle soit, elle est la fille d'un gentilhomme, et je ne sais comment la maintenir à son rang. Tous les enfants grandissent, monsieur, et depuis un mois elle ne rentre plus dans les habits qu'elle possède, et sir John dit qu'il n'a ni budget ni instructions. Nous avons rapiécé et raccommodé autant qu'il était possible. Il lui faut des chemises de nuit, il lui faut des bonnets…

– Madame, suis-je gouvernante ? demande Norfolk. Parlez-en à Cromwell – j'ose affirmer qu'il peut comprendre les besoins de l'enfant. Aucun métier n'est au-dessus de lui – donnez-lui de la batiste et une aiguille, et vous trouverez votre petite dame habillée

avant l'heure du souper. »

Le duc pivote sur ses talons et quitte la pièce d'un pas raide. Ils l'entendent dans l'escalier, demandant à John Shelton d'aller chercher les chevaux.

« Écrivez-moi », dit-il à lady Bryan.

Il souhaite emboîter le pas à Norfolk. Il ne veut pas que ce dernier soit seul avec Marie.

Mais lady Bryan le suit, s'agitant à ses côtés.

Dans l'escalier : « Cromwell, je lui ai parlé. Comme vous l'avez exigé. De même que ma fille, lady Carew. » Elle ajoute à voix basse : « Nous avons fait ce que vous avez demandé.

– Bien.

– Vous avez brisé sa fierté. C'est mal.

– Ça lui a sauvé la vie.

– À quoi bon ? »

Il prend les devants. « Envoyez-moi une liste de ce dont la petite a besoin. »

Shelton est dehors, avec les palefreniers.

Lady Shelton déclare en riant : « Inutile de se hâter. Marie a couru à l'étage. Pensiez-vous qu'elle serait pressée de s'entretenir avec vos ennemis ? Vous la prenez pour une femme volage. »

Il ralentit l'allure.

« Les ducs ne sont pas mes ennemis. Nous sommes tous au service du roi.

– Suffolk semble impressionné par vous. »

Vrai, songe-t-il. Brandon ne cause pas de problèmes ces temps-ci.

Il se tourne et lui prend la main ; mais un hurlement retentit en bas, comme un cri de chasse. « Cromwell ! »

C'est Charles, arrêté au seuil de la maison, la tête rejetée en arrière, pointant le doigt en l'air. « Cromwell, vous voyez ça ? »

Il doit dévaler l'escalier pour regarder sous un autre angle. Loin au-dessus d'eux, dans une brume de lumière couleur sang, les initiales de feu Anne sont inscrites sur un écusson en verre.

« Shelton ! hurle le duc. Vous avez un HA-HA. Supprimez-le, mon vieux. Faites-le tant que le temps est clément. » Charles éclate de rire. « Demandez à lady Marie de jeter une brique dessus. »

Le jeune Mathew est dehors, tenant la bride de son cheval.

« Ne bouge pas », dit-il, lui, Cromwell. Il ne s'adresse pas au cheval.

Il l'enfourche, et sous le craquement de la selle et du harnais, le garçon murmure : « Ramenez-moi à la maison quand vous le pourrez, monsieur.

– Je dirai à Thurston qu'il te manque. »

Mathew recule.

« Que Dieu soit avec vous, monsieur. »

Il rassemble ses rênes. John Shelton se tient sur leur chemin, s'excusant pour le HA-HA.

« Je croyais les avoir enlevés. Chacun d'entre eux. »

Lui dit : « Ça fait à peine un mois que Galyon Hone a envoyé sa facture depuis le château de Douvres, pour la pose des écussons de la reine dans les appartements privés.

– Quoi ? fait Norfolk. La reine de maintenant, ou l'autre ?

– Du gâchis, dit-il. Deux cents livres. »

Brandon siffle.

« C'est diabolique. La pierre, vous pouvez la buriner ; le bois, vous pouvez l'arracher ou le remodeler ; badigeonner ou repeindre les plâtres ; et les broderies, vous pouvez les défaire – mais quand ça flamboie au-dessus de vous, avec le soleil derrière, que pouvez-vous faire ? »

Ils atteignent la route. La journée de début d'été leur permettra d'être rentrés au coucher du soleil.

« Ce qui est fâcheux pour vous, Cromwell, déclare Norfolk. Vous préféreriez faire une halte, je suppose. Mais regardez bien dans le fossé, vous repérerez peut-être une catin avec les jambes écartées. »

Norfolk est devant eux avec ses hommes ; mais Brandon et lui avancent tels deux compagnons, genou contre genou. À Southwark, explique Brandon, où sa famille possède une grande maison et où les verriers ont leurs ateliers, on craint constamment les feux qui soufflent quand on ouvre leurs fours. « Il suffit que ça atteigne un brin de paille, dit Brandon, et *pch*, tout le quartier part en fumée. »

Eh bien, à ces températures, songe-t-il. Les forges sont des endroits dangereux, et les forgerons sont toujours noircis et brûlés, mais on ne les retrouve pas transpercés jusqu'au cœur par leur propre production, et ils ne se tuent pas en tombant de clochers comme le font les verriers chaque jour de la semaine.

Lorsqu'ils atteignent la route de Ware, Thomas Howard s'arrête et se retourne sur sa selle, les observant. Son demi-frère, Tom Vérité, s'arrête aussi et se tortille pour jeter un œil en arrière.

« Regardez les Howard qui s'agitent, dit-il. Ils veulent savoir de quoi nous parlons. »

Toujours de verre, de fait.

« Savez-vous, Cromwell, demande le duc, que j'étais très doué pour briser les vitres dans ma jeunesse ? J'imagine que vous aussi. Même si vous n'en aviez peut-être pas l'opportunité ?

– Si, milord, nous avions des vitres à Putney.

– Monsieur de Norfolk, lance Charles. J'étais juste en train de dire à Cromwell que ça fait des années que je n'ai pas cassé un carreau. »

Pendant la première semaine de juillet, le roi fait savoir qu'il est prêt à rencontrer sa fille. Pas encore à la ramener à la cour. « Mais la reine me pousse, dit-il. Et je pensais que vous pourriez vous arranger pour… me permettre juste de la voir. Me laisser juger de ses sentiments à mon égard. Et Crumb, ajoute-t-il, je ne veux pas voyager loin. »

Les médecins sont consultés quotidiennement. La bonne humeur du roi est entachée par la douleur persistante à sa jambe blessée. Je crains depuis quelque temps, déclare Butts, qu'il y ait de la saleté résiduelle dans l'os. Ce qui est dans la chair, nous pouvons le nettoyer – découper, au besoin. Mais l'os doit se réparer tout seul. Ou non. Le jeune Richmond avait raison. Le pourrissement est profond. L'année prochaine le roi pourrait ne plus être là.

À Austin Friars, il se rend dans la chambre de Mercy Prior.

« Mère, le roi aimerait voir sa fille. J'ai pensé que nous pourrions utiliser notre nouvelle maison à Hackney. »

Le logement de Mercy donne sur le jardin, si bien qu'elle peut s'asseoir au soleil quand il y en a. Elle continue d'écrire des lettres à ses amis, dont nombre sont plus jeunes qu'elle, certains éduqués, d'autres luthériens. Parfois Mme Sadler vient lui faire la lecture ; Helen lit désormais aussi bien que si elle avait appris dans son enfance, et elle écrit aussi assez convenablement. Mais aujourd'hui Mercy est seule avec son Nouveau Testament, le livre traduit par Tyndale. Si elle ne distingue pas toujours les mots, elle aime avoir le texte à portée de main. Elle le pose et le regarde un moment, comme on pourrait regarder un enfant pour voir s'il va se calmer.

« Je suppose qu'il n'y a pas de nouvelles ? »

Ça fait désormais un an que l'érudit est dans la prison de l'empereur à Vilvorde, depuis qu'il a été arrêté à Anvers. Maintenant son temps est compté. Tyndale doit se rétracter, ou il sera brûlé. Peut-être se rétractera-t-il *et* sera-t-il brûlé. L'empereur souhaite faire un exemple, et maintenir la ville d'Anvers dans la peur. Le roi d'Angleterre ne bougera pas pour son sujet, car Tyndale s'est dressé contre lui dans l'affaire de son divorce. Ce n'est pas parce que vous êtes contre le pape que vous êtes pour Henri ; Tyndale a toujours dit, comme le fait Martin Luther, nous n'aimons ni Rome ni son autorité, mais nous ne pouvons remettre en cause votre mariage avec Catherine, il est valable et doit perdurer.

« Vous ne pouvez pas inciter le roi à parler en son nom ? demande Mercy. Maintenant qu'il a cette nouvelle reine et qu'il est à son aise… vous dites qu'il va se réconcilier avec sa fille, et l'autre partie de la querelle est morte et enterrée. »

Mais Catherine est à la fois morte et pas morte. Sa cause prospère,

ses racines sont profondes dans le sol acide.

Mercy dit : « Je pense à Tyndale dans sa cellule. Pourriez-vous le sortir de là, avant l'arrivée de l'hiver ? Serait-ce possible ?

– Vous voulez dire, serait-ce possible pour moi ? Vous croyez que c'est une chose que je pourrais tenter ?

– Vous pouvez tout tenter. »

Elle n'entend pas ça comme un compliment.

Il possède un plan de sol de la forteresse de Vilvorde. Il sait où est détenu Tyndale. Mais s'il le menait jusqu'à la côte, où irait-il ?

« Je crois que nous verrons bientôt le Testament en anglais. Je crois qu'Henri l'autorisera. Le travail sera celui de Tyndale. Mais il ne pourra pas porter son nom.

– J'espère vivre assez longtemps, déclare Mercy. J'en veux à Thomas More pour Tyndale, pour son nid d'espions qui a continué de vivre après sa mort, et si je croyais que les morts ressentaient la douleur dans leur tombe, je le déterrerais et je le ferais rouler à coups de pied dans Cheapside pour ce qu'il a infligé aux hommes et aux femmes qui sont plus proches de Dieu qu'il ne le sera jamais.

– Heureux ceux qui procurent la paix.

– Oui, c'est ce qu'on dit. Je vois où ça vous mène. »

Il a souvent pensé, au cours des dernières semaines, que si vous mettiez ensemble la fille du roi et Tyndale – pour voir lequel est le plus têtu, le plus porté sur l'autodestruction –, ce serait un combat serré.

« Mais vous voyez, dit-il, elle a capitulé. Si nous l'amenons à Hackney, le roi pourra vite s'en aller au cas où ça se passerait mal. »

Pendant la dernière année, il a reconstruit une propriété cédée au roi par le comte de Northumberland. Le jeune Harry Percy est malade, et très endetté auprès de la couronne. Il a offert en paiement partiel la maison et tout ce qu'elle contient ; Henri a suggéré, pourquoi n'y emménagez-vous pas, Crumb, durant les rénovations, afin d'avoir les ouvriers sous la main ? Avec le jeune Sadler qui construit sa maison juste de l'autre côté de la prairie, vous pourriez rediriger les travaux en fonction des besoins… Le roi a envoyé un vieux chêne des forêts royales, et lui et Rafe ont installé une briqueterie alimentée par l'eau du ruisseau. Mercy a dit : « Vous verrez, Thomas, dès que le plus gros des travaux sera achevé, Henri vous expulsera. »

Évidemment – mais c'est la maison du roi, après tout. Il arrange un nouveau jardin et a demandé aux ambassadeurs d'ouvrir l'œil en quête de boutures et de graines de plantes qui ne sont pas cultivées en Angleterre. La lumière inondera les vieilles pièces. Il n'y aura pas de HA-HA, inutile de supporter l'arrogance des vitriers de Hone –

James Nicholson est tout aussi compétent et moins cher. Il a arpenté la propriété avec les maçons, discutant longuement de tuyauterie et de buses, de la capacité des citernes, des sources cachées qui peuvent être exploitées. Même quand il est arrivé à Austin Friars, il a construit une salle de bains, mais il est difficile d'obtenir plus qu'un filet d'eau par les tuyaux ; il faut une source saine pour une cuisine, si elle doit nourrir un roi.

« Viendrez-vous là-bas ? demande-t-il à Mercy. Tout doit être prêt pour que les femmes royales y logent une nuit.

– Helen le fera. Je suis trop vieille pour aller bringuebaler à la campagne. Et comme ni l'une ni l'autre n'avons jamais été près de la cour, elle pourra deviner aussi bien que moi ce qu'on attend d'elle. Marie n'est qu'un être humain, je suppose, et une jeune fille comme les autres. »

Oui, songe-t-il, et Jane une reine comme les autres. Henri l'a exhibée devant les ambassadeurs, l'autorisant à converser. Il est surpris – tout le monde est surpris – par son calme et sa prestance. Mais ensuite elle semble se retirer en elle-même. Durant la première semaine où elle a été livrée en spectacle, ses yeux cherchaient ceux de ses frères, ou ceux d'Henri, pour savoir quoi faire. Les femmes autour d'elle s'agitent toujours au moindre dérangement. Francis Bryan dit, à quoi vous attendiez-vous, Thomas ? Il y a seulement quelques semaines vous les questionniez une à une et cherchiez la petite bête dans leurs pauvres histoires. Elles ont besoin de temps pour se remettre de leur frayeur.

Le jour est arrivé. Helen a une liste à la main. Le mobilier d'Harry Percy est recouvert de draps pour le protéger de la poussière de plâtre et de l'odeur de peinture fraîche. Dans la chambre principale, les armoiries du comte ont été ôtées des tentures de lit bleu et or. La courtepointe de damas doré et de velours bleu a été cédée avec la maison ; en dessous, des couches de couvertures neuves en épaisse laine blanche. Il s'est réveillé, ce matin, en pensant à Tyndale, étendu dans l'humidité suintante. Si le bourreau ne le tue pas, un autre hiver s'en chargera. À Anvers ils glissent les pages imprimées de l'Évangile entre les replis de ballots d'étoffe, où elles sont cachées, blanc sur blanc. Au chaud, bien blotti, Dieu murmure dans chaque paquet : sa parole traverse la mer, elle est déchargée dans les ports de l'est, voyage jusqu'à Londres en charrette. Intérieurement, il note : parle à Henri de Tyndale, réessaie.

Pour l'usage de lady Marie, il a conseillé de choisir la pièce la plus chaude de la maison. Un grand lit en duvet est prêt, des tentures de velours fauve, des coussins de velours brun-roux et de satin vert à motifs.

« Ça pourrait être un lit de noces », déclare Helen. Il voit le plaisir que ça lui procure – une fille pauvre, qui a grandi à la dure – de manipuler la belle étoffe et d'avoir une brigade de coussins sous ses ordres. « J'ai déplacé le grand fauteuil pourpre dans la galerie pour le roi. Je dois en trouver un plus bas pour la reine. Il y a une petite chaise en brocart doré pour lady Marie. On dit qu'elle a des habitudes simples et qu'elle est petite. » Elle hésite. « Est-ce que je la verrai ? »

Helen est l'épouse d'un homme qui officie dans les appartements privés du roi, près de sa personne ; pourquoi ne ferait-elle pas sa révérence ? Mais il y a des coutumes, et elle ne les enfreindra pas.

« Quand vous les mènerez à leur souper, je me tiendrai avec les domestiques. Vous ne devez pas me demander d'approcher, ça ne me plairait pas. »

Ils sont dans la galerie ; Helen lève les yeux vers la tenture, vers les membres en fil blanc de silhouettes qui courent, une jeune fille avec des cheveux qui ruissellent.

« Je n'ai pas la moindre idée de qui sont ces gens. »

C'est l'histoire d'Atalante et de ses malheureux débuts dans la vie.

« Elle était également fille de roi, explique-t-il.

– Et ? »

Une fille de roi ne peut pas simplement vivre en paix. Il y a toujours un *et* ou un *mais*.

« Mais le roi voulait un fils. Donc, quand une fille est née, il l'a laissée mourir sur le flanc de la montagne.

– Une enfant innocente ? » Helen est choquée.

« C'était il y a longtemps, dit-il, et en Arcadie. Mais elle a été sauvée, car par chance une ourse passait, et elle lui a donné du lait.

– Ah, je comprends. C'est un conte de fées. Et ensuite ?

– Elle est devenue chasseresse. Elle vivait dans la nature. Elle a fait serment de virginité.

– Pourquoi a-t-elle fait ça ?

– Je crois que c'était une offrande aux dieux. C'était avant les papes. Avant le Christ. Ils avaient leurs propres petites divinités en ce temps. »

Du bruit dans la cour les attire à la fenêtre. Thurston est là. Le personnel de cuisine est prêt pour lui. Pendant un été anglais, il faut créer son propre soleil. En bas, Thurston s'occupera des petits détails : gelée d'eau de rose, gâteaux tremblotants, tartes à la crème.

Le roi porte du blanc et de l'or, la reine du blanc et de l'argent.

« Mieux aujourd'hui », déclare Henri – il veut dire, lui va mieux. Pas pressé de voir sa fille – ou souhaitant donner l'impression qu'il ne l'est pas –, il flâne dans le jardin, Rafe Sadler à ses côtés,

examinant les nouvelles plantations. « Je vais passer une semaine ici. Peut-être vers la fin de l'été. »

Tu vas être mis à la porte, songe-t-il. Rafe croise son regard.

« Je vous rendrai visite, Sadler, promet le roi. M. Sadler vit au bout de l'allée, explique-t-il à Jane. Saviez-vous qu'il a épousé une mendiante ?

– Non, répond Jane, sans rien ajouter.

– Elle est arrivée à la porte de la maison de lord Cromwell avec deux petits enfants dans ses jupes, et nulle ressource au monde – mais Cromwell ici présent, percevant une femme honnête, l'a acceptée. » Henri savoure son histoire ; il a de belles couleurs, ses manières sont décontractées et gracieuses, ses yeux plus vifs qu'ils ne l'ont été depuis des semaines. « M. Sadler, en la voyant s'épanouir de jour en jour, son cœur était conquis – et malgré son absence de fortune, il l'a épousée. »

La réaction de Jane n'est pas satisfaisante – c'est du moins ce que pense le roi. « N'était-ce pas une grande charité ? insiste Henri. Un homme qui aurait pu se marier avantageusement, s'unir à une femme modeste, simplement pour la vertu qu'il a perçue en elle ? » Jane murmure ; le roi se penche pour entendre. « Oh oui, je pense qu'on leur a causé de prodigieux soucis. Cromwell, la famille de Sadler n'était-elle pas en colère ? Mais Cromwell ici présent a plaidé leur cause. Il a dit que rien ne devait faire obstacle au véritable amour. Et (le roi soulève la main de Jane et l'embrasse), Cromwell avait raison. »

Le signal est donné, le moment arrivé. Le roi rayonne à travers la pièce.

« Ce jour a mis longtemps à venir. Vous pouvez nous l'amener, Cromwell. » Il se tourne vers Rafe : « Lord Cromwell s'est comporté avec ma fille avec une telle tendresse et une telle attention qu'il n'aurait pu en faire plus s'il avait été mon parent. Ce que, naturellement (le roi semble surpris par ses propres paroles), il ne pourrait être. Mais j'entends le récompenser, ainsi que toute sa maisonnée. Lady Shelton, irez-vous avec lui ? »

Lady Shelton est arrivée du Hertfordshire avec le train de Marie, ainsi que sa malle de nouveaux habits.

Tandis qu'ils montent à l'étage ensemble, elle observe : « Le roi semble plus léger. On croirait presque que Jane lui a annoncé une bonne nouvelle, même si je suppose qu'il est trop tôt pour ça.

– Certaines femmes semblent le savoir à l'instant même où elles conçoivent.

– Quand un roi est concerné, on ne peut pas risquer de se tromper. »

En haut de l'escalier il s'arrête. « Comment vais-je la trouver ?

– Silencieuse.

– Le corset fauve… ?

– Aussi complètement éradiqué que le nom du pape.

– Pour de bon ?

– Il a été transformé en coussin, et envoyé à la nursery. Nous pouvons nous attendre à ce que lady Élisa s'en charge, dès qu'elle aura fait ses dents. Je dois avouer que j'en étais responsable. Le roi l'avait bien fournie en tenues de deuil pour sa mère, il n'a pas lésiné. Mais j'ai pensé que votre seigneurie n'aimerait peut-être pas qu'elle apparaisse en noir. »

Trente-deux mètres de velours noir à trente livres et huit shillings. Quarante-deux shillings et huit pence au nouveau maître des marchands-tailleurs, pour la confection. Quatorze mètres de satin noir à six livres et six shillings. Treize mètres de velours noir pour une chemise de nuit et une doublure en taffetas. Quatre-vingt-dix peaux d'écureuil noir. Plus des cottes, des gorgerettes, des corsets, des manches et des articles divers : cent soixante-douze livres, seize shillings et six pence au total, prélevés sur le compte du roi. Maintenant elle portera des teintes plus vives. Chaque jour depuis sa visite – ou plutôt, depuis que le roi a fait part de son contentement –, des charrettes de cadeaux ont cahoté sur les routes depuis Bishopsgate. Il a parlé aux marchands de tissu italiens, et à Hans de la taille d'une émeraude fine qui doit être montée en pendentif avec des perles. Les fourrures de Catherine seront inspectées et, si cela convient au roi, données à Marie l'hiver prochain.

Tyndale, songe-t-il. Pense à l'hiver prochain.

Marie lève les yeux lorsqu'il arrive. Elle croise son regard. La belle Eliza Carew est avec elle ; Eliza ne le regarde pas. Une autre femme est agenouillée, ajustant le revers de Marie. C'est Margaret Douglas, la nièce rousse du roi.

« Lady Meg est ici, déclare Marie, comme s'il risquait de ne pas la remarquer. Le roi a pensé… comme c'était une réunion familiale… »

Chaque fois que je vous vois, Meg, vous êtes à genoux. Il lui tend une main. Elle l'ignore, se lève d'un geste théâtral, marche jusqu'à la fenêtre et regarde au-delà du jardin. La femme de Carew se retrouve à se débattre seule avec la traîne de Marie.

« Milady, dit-il, êtes-vous prête ? »

Meg est la porteuse de traîne. Tandis qu'ils sortent, Marie raide et incertaine dans sa nouvelle robe pourpre et noir, il retient d'un geste lady Carew : « Merci.

– Pour quoi ?

– D'avoir contribué à la sauver.

– Je n'avais pas le choix. On me l'a *ordonné*. »

Les femmes, les escaliers, les paroles prononcées en sous-main : les serviteurs de l'empereur, se demande-t-il, sont-ils forcés de travailler comme ça ? Il faut retenir son souffle tandis que Marie négocie chaque marche. La fille du roi d'Angleterre, l'enfant de la reine d'Écosse : de tels moments ressemblent au travail d'un artisan, qui compte les tisser avec de la laine ou des fleurs. Marie jette des coups d'œil autour d'elle, comme pour vérifier qu'il la suit. Meg agite sa traîne. Elle semble la guider de l'arrière, à grand renfort de claquements de langue et de murmures, telle une femme conduisant une charrette. Quand Marie s'arrête, lady Meg s'arrête aussi. Et si Marie panique ? Si elle se dit au dernier moment, je ne peux pas faire ça ? Mais, murmure-t-il à lady Shelton, mon angoisse n'est pas tant qu'elle change d'avis, mais plutôt qu'elle s'emmêle les pieds et s'affale devant le roi.

« Nous avons fait de notre mieux avec elle, soupire lady Shelton. À mon avis, une nuance plus douce aurait flatté son teint, mais elle souhaitait être aussi royale que possible. Quel est le problème avec l'Écossaise ? Elle ne vous aime pas ?

– Ça arrive », répond-il.

Ils n'avaient pas été informés qu'il y aurait trois femmes royales – Marie, la reine, et aussi Meg Douglas. Ils s'attendaient à ce que la reine amène ses femmes de chambre habituelles. Mais le groupe n'avait pas encore mis pied à terre qu'il a appelé Helen, et celle-ci est partie à la hâte. Elle est vite revenue : j'ai les coussins à guirlandes rouges, a-t-elle dit, et j'ai installé un tapis de pieds. Accroché l'histoire d'Énée ; du moins Rafe affirme que c'est la sienne. Lui a pensé, j'espère que Didon n'est pas en flammes.

Au pied de l'escalier, Marie s'arrête brusquement. « Lord Cromwell ? »

Meg pousse un long soupir indigné : « Madame, le roi attend.

– J'ai oublié de vous remercier pour la jument gris moucheté. C'est une créature douce, comme vous l'avez promis. » Elle dit à Meg : « Lord Cromwell m'a envoyé une jolie monture de sa propre écurie. Rien ne m'a plus fait plaisir – je ne suis pas montée depuis cinq ans, et c'est très bon pour ma santé.

– Elle a en effet meilleure mine, observe lady Shelton. Un peu de couleur aux joues.

– Son nom était Douceur, poursuit Marie. C'est un joli nom, mais je l'ai rebaptisée. Je l'ai appelée Grenade. C'était l'emblème de ma mère. »

Lady Shelton ferme les yeux, comme si elle souffrait. Marie atteint le seuil. Elle laisse retomber ses jupes. Les portes sont grandes

ouvertes. Le roi et la reine sont immobiles à contre-jour : soleil doré et lune argentée. Marie prend une profonde et difficile inspiration. Et il se tient derrière elle : car que peut-il faire d'autre ?

Ce soir-là, le roi le libère pour qu'il puisse être seul avec sa famille. Ils se retirent de bonne heure et on ne discutera pas de politique, ni ne signera-t-on de papiers.

Helen suggère : « Vous êtes épuisé. Ne voulez-vous pas emprunter l'allée et passer une heure dans notre pavillon d'été ? Gregory et M. Richard y sont déjà. »

Le soir, telle une colombe, s'installe pour se reposer. Quand les chroniques du règne seront rédigées, par nos petits-enfants ou des personnes dans d'autres pays, loin de ces champs qui s'assombrissent et de la lumière des lucioles, ils réimagineront la rencontre entre le roi et sa fille – les éloges qu'ils se seront faits, les politesses mutuelles, les promesses, les bénédictions. Ils n'auront pas été témoins, n'auront pas pu enregistrer la révérence tremblante de lady Marie, ou la façon dont le visage du roi rougit quand il traverse la pièce et la soulève ; les reniflements et les gémissements de la jeune femme lorsqu'elle agrippe le tissu blanc et or de la veste d'Henri ; le cri de surprise, le sanglot, les mots doux saccadés et les larmes qui jaillissent des yeux de ce dernier. La reine Jane se tient là, l'œil sec, timide, jusqu'à ce qu'une idée lui vienne, et elle ôte alors un bijou de son doigt. « Tenez, mettez ceci. » Les gémissements de Marie cessent. Et lui repense à lady Bryan, tendant un anneau de dentition à milady la Bâtarde.

« Oh ! » Marie jongle avec la bague, la fait presque tomber. C'est un énorme diamant, qui capture la lumière de l'après-midi dans son éclat d'un blanc de glace. Margaret Douglas saisit le poignet de Marie et passe le bijou à un doigt. « Trop gros ! » Elle est affligée.

« Il peut être remonté. » Le roi tend sa main à plat. Le joyau disparaît dans une poche. « Vous êtes généreuse, ma chère », dit-il à Jane.

Lui, Cromwell, a vu le tremblement dans l'œil du roi tandis qu'il estimait la valeur de la pierre.

« Vous êtes bien aimable, dit Marie à la reine. Je ne vous souhaite que ce qui vous apportera du confort. J'espère que vous aurez bientôt un enfant. Je prie chaque jour pour cela. Je vous accepte comme ma mère. Comme si Dieu l'avait voulu.

– Mais… », commence la reine.

Perturbée, elle fait signe à son mari de baisser la tête, et lui murmure à l'oreille.

Il déclare en souriant : « La reine affirme que Dieu aurait du mal à le vouloir, car elle n'a que sept ans de plus que vous. »

Marie regarde fixement la reine. « Dites-lui que c'est une expression de ma considération. C'est une forme établie de courtoisie. Sa Grâce ne devrait pas…

– Elle comprend. N'est-ce pas, ma chérie ? » Henri sourit à Jane. « Si nous entrions ? »

Les serviteurs attendent, à genoux, que le groupe royal passe. Helen arrive alors avec des citrons coupés en deux sur un plateau d'argent – s'apercevant qu'elle est venue au mauvais moment, elle recule et fait une profonde révérence. Le parfum des citrons transperce l'air. Jane sourit distraitement à Helen. Marie ne semble pas la voir, mais elle ne trébuche pas non plus. Le roi ralentit l'allure et semble sur le point de parler ; puis il se tourne vers sa femme et sa fille, qui se font face dans l'entrebâillement de la porte.

« Je n'irai pas avant vous, déclare Jane.

– Madame, vous êtes la reine, vous le devez. »

Jane tend la main, nue sans son diamant. Cette étoile, empochée, projette ses rayons vers le ventre du roi.

« Entrons telles deux sœurs, suggère Jane. Aucune devant l'autre. »

Henri rougit de plaisir. « N'est-elle pas un joyau à elle seule ? N'est-ce pas, Cromwell ? Venez, mes anges. Demandons à Dieu de bénir notre repas et notre nouvelle amitié, et je prie pour qu'elle ne faiblisse jamais. »

Mais plus tard, quand ils ont dit leurs grâces, alors que le roi s'est lavé les mains dans un bassin en marbre, que les plats sont servis, qu'il a mangé des artichauts et affirmé qu'ils étaient son mets préféré au monde, il devient silencieux et semble ruminer.

Finalement, il lance : « Sadler, est-ce votre femme ? Celle qui a fait une révérence quand nous sommes entrés ? » Il glousse. « Je crois que si elle était venue mendiante à ma porte, je l'aurais également épousée. Je vois que ce n'était pas de la charité. Quels yeux ! Quelles lèvres ! » Il jette un coup d'œil à Jane. « Et elle a déjà donné un fils à Sadler. »

Jane ne voit ni n'entend. Elle continue simplement de manger son friand à la truite, les tranches de concombre éparpillées autour d'elle comme des demi-lunes vertes. C'est comme si la bienheureuse Catherine l'inspirait. Si ça avait été l'autre assise ici, elle aurait ri, et fomenté une rageuse vengeance.

Au bout de l'allée : « *Grenade ?* » dit Rafe. Il pousse un grognement. « J'aurais dû savoir que ça se passait trop bien. »

Des fraises et des framboises sont apportées. Wriothesley arrive, bras dessus, bras dessous avec Richard Riche. Ils s'assoient sous la tonnelle. Des pichets de vin blanc reposent dans un saladier d'eau

froide par terre. Il songe, si Marie était ici, elle marcherait dedans.

Les coupes de Rafe sont ornées de représentations des disciples du Christ.

« J'espère que ce n'est pas la Cène, déclare Rafe. Tenez, sir, celle-ci est pour vous. »

Il reconnaît saint Matthieu, le collecteur d'impôts. Il le lève et leur propose de trinquer à la façon des marchands toscans : « *Au nom de Dieu et du profit.* »

Le poids de la journée s'est abattu sur lui. Il écoute leurs voix monter et descendre, et laisse son esprit s'égarer. Il pense aux ailes qu'il porte ; ou du moins c'est ce dont il s'est vanté auprès de Francis Bryan. Quand celles d'Icare ont fondu, il est tombé sans un bruit dans l'eau ; il a disparu dans un murmure, et des plumes ont flotté à la surface, sur la mer d'huile. Pourquoi tenons-nous Dédale pour responsable de la chute et ne nous souvenons-nous que de ses échecs ? Il a inventé la scie, la hachette et le fil à plomb. Il a construit le labyrinthe crétois.

Il revient à lui ; venant de la maison, des pleurs de bébé. Helen se lève d'un bond. « Le petit Thomas. Sa fenêtre est ouverte. À l'air de la nuit ! »

Ils lèvent les yeux ; le visage d'une nurse apparaît, le volet est fermé, les gémissements s'interrompent. Rafe tend la main. « Ma chérie, calme-toi. On s'occupe assez de lui. »

Ils veulent qu'elle reste dans le jardin avec eux car sa beauté est comme une bénédiction. Elle se rassied, mais elle dit : « Ma poitrine me fait parfois souffrir quand il pleure, même s'il est désormais sevré. Mes filles, je les ai nourries moi-même – celles que j'ai eues avant. Mais maintenant je suis une dame, alors… »

Ils sourient : tous sont pères, sauf Gregory. Et lui pense déjà au moyen de marier son fils avantageusement.

Riche lève saint Luc. Il ne s'éloignera jamais trop longtemps de l'affaire qui les occupe. « À votre succès, monsieur. » Il boit. « Même si vous vous êtes aventuré en terrain dangereux. »

Gregory déclare : « Quand mon père a autorisé que notre ami Wyatt soit libéré, ce dernier s'était arraché ce qui lui restait de cheveux. Il prend son temps afin de montrer son pouvoir.

– Rien d'anormal, observe Riche. Puisqu'il l'a. Milord, Christopher Hales est investi en tant que maître des Rouleaux aujourd'hui. Il demande si vous comptez libérer la Maison des Rouleaux ? »

Il n'a aucune intention de déménager. Chancery Lane est facile d'accès depuis Whitehall.

« Prévenez Kit que nous le logerons ailleurs.

– Vous auriez dû entendre le roi, dit Rafe, quand il a parlé de ce qu'il doit à notre maître. Il a dit : lord Cromwell ne pourrait

représenter plus pour moi s'il était mon parent.

– Puis il s'est souvenu que j'étais de naissance modeste, observe-t-il en souriant. Sans ça, il aimerait beaucoup être mon parent. » Il les regarde. Ils attendent. Il se rappelle que Wyatt a dit, vous risquez de vous expliquer. « Dieu sait, reprend-il, que j'aurais agi plus tôt, mais je devais laisser Marie aller là où nous avions besoin qu'elle soit. Vous étiez là, Riche, le jour où le roi a renvoyé Fitzwilliam de la salle du Conseil…

– C'est vous qui l'avez mis dehors, je crois.

– Faites-moi confiance, c'était mieux ainsi. »

Ça a été difficile pour moi de revenir, pense-t-il, avec sa chaîne dans la main. Je sentais une brise sur ma nuque, comme si ma tête se soulevait. J'aurais pu continuer de marcher. Comme Jésus a marché sur l'eau. Ou déployer mes ailes.

Maître Wriothesley lui touche le bras. « Sir, vos amis souhaitent que je vous dise – ils m'ont autorisé à dire – qu'ils espèrent que l'amitié que vous avez témoignée à la fille du roi ne vous coûtera rien. D'un côté, ça doit être un bonheur de réconcilier père et fille, et de ramener une enfant indisciplinée à l'obéissance qui convient…

– Appelez-Moi, mangez une fraise, dit Rafe.

– … mais d'un autre côté, nous n'avons aucune raison de croire que la gratitude de rigueur suivra. Espérons que vous n'aurez aucune raison de regretter votre bonté à son égard.

– Gardiner sera fou de rage, dit-il. Il pensera que j'ai malhonnêtement pris l'avantage.

– C'est le cas, déclare Helen. Marie vous dévore du regard.

– Mais pas de cette manière », réplique-t-il. Elle m'observe, pense-t-il, comme on observe une bête rare – que pourrait-elle faire, si elle le voulait ? « J'ai promis à Catherine que je m'occuperais d'elle.

– Quoi ? » Rafe est abasourdi. « Quand ? Quand avez-vous fait ça ?

– Quand je suis allé à Kimbolton. Quand Catherine était malade.

– Et vous avez couché avec cette femme à… » Gregory s'interrompt. « Désolé.

– À l'auberge. Oui. Mais je n'ai pas fait empoisonner son mari. Ni inventé un nouveau crime pour qu'il soit pendu.

– Personne ne pense que vous avez fait ça, dit Riche d'un ton rassurant.

– Si, l'évêque Gardiner. » Il rit. « Je n'ai jamais revu cette femme. »

Mais je me souviens d'elle, songe-t-il : à l'aube, chantant dans l'escalier. Je me rappelle la chambre de la malade au château, et Catherine ratatinée sous sa cape d'hermines : son visage marqué par ce qu'elle avait déjà enduré, et par ce qu'elle savait qu'elle

endurerait dans la semaine à venir. Pas étonnant qu'elle n'ait pas eu peur de la hache. Ce jour-là, Catherine l'a qualifié de « méprisable ». Il se souvient de la jeune femme – s'éloignant doucement avec une bassine. Maître Cromwell, lui a demandé Catherine, observez-vous toujours les sacrements ? Dans quelle langue vous confessez-vous ? Ou peut-être ne vous confessez-vous pas ?

Qu'a-t-il répondu ? Il ne se souvient pas. Peut-être a-t-il dit qu'il se confesserait s'il était un jour désolé, ce qu'il n'était généralement pas. Mais tandis qu'il s'en allait : « Monsieur le secrétaire ? Un moment… »

Il a pensé, c'est toujours comme ça : c'est juste au moment où vous franchissez la porte – comme pour montrer que ça ne vous intéresse plus – que votre prisonnier admet sa culpabilité, ou propose un marché, ou donne le nom que vous attendiez.

« Vous vous rappelez quand nous nous sommes rencontrés à Windsor ? » a demandé Catherine. Puis elle a ajouté, stoïque : « Le jour où le roi m'a quittée ? »

Les cygnes dans la rivière, assommés de chaleur, les arbres qui s'affaissaient, les chiens de chasse dans la cour qui produisaient leur musique de meute, jusqu'à ce que leurs voix carillonnantes s'estompent, et l'équipage des galants cavaliers qui s'éloignait dans les prés, et la reine priant à genoux dans la lumière de l'après-midi, et le roi qui est parti chasser et n'est jamais revenu.

« Je me souviens, a-t-il répondu. Votre fille était malade. Je l'ai fait asseoir. Je ne voulais pas qu'elle s'évanouisse et se fende le crâne.

– Vous pensez que je suis une mauvaise mère.

– Oui.

– Mais pourtant je crois que vous êtes mon ami. »

Il l'a regardée, étonné. Péniblement, agrippant les accoudoirs de son fauteuil, la douairière s'est levée. Les hermines ont glissé par terre, se reniflant mutuellement, s'enroulant à ses pieds en un doux tas de bêtes sauvages. « Je suis mourante, comme vous pouvez le voir, Cromwell. Quand arrivera le moment où je ne pourrai plus la protéger, ne les laissez pas faire de mal à la princesse Marie. Je la confie à vos bons soins. »

Elle n'a pas attendu sa réponse. Elle lui a adressé un hochement de tête : partez maintenant. Il sentait l'odeur des reliures de cuir de ses livres, la transpiration rance de son linge. Il lui a fait sa révérence : Madame. Dix minutes plus tard, il était sur la route, et il est revenu ici, à la conclusion de l'entreprise, à l'endroit où les promesses sont tenues.

Gregory demande : « Pourquoi avez-vous fait ça ?

– J'ai eu pitié d'elle. » Une femme mourante dans un pays

étranger.

Vous savez ce que je suis, pense-t-il. Vous devriez le savoir maintenant. Henry Wyatt m'a dit, occupez-vous de mon fils, ne le laissez pas se détruire. J'ai tenu ma promesse, même si j'ai dû l'enfermer pour y parvenir. À l'époque du cardinal, on m'appelait le chien de boucher. Un chien de boucher est puissant et remplit sa peau ; je suis comme ça, et je suis aussi un bon chien. Demandez-moi de garder quelque chose, je le ferai.

Richard Cromwell dit : « Vous ne pouviez pas savoir, monsieur, ce que Catherine demandait. »

C'est l'idée avec une promesse, pense-t-il. Elle n'aurait aucune valeur si on pouvait voir au moment où on la fait ce qu'elle va nous coûter.

« Eh bien, observe Rafe, vous l'avez gardé pour vous.

– Depuis quand suis-je un livre ouvert ?

– Je ne crois pas que c'était une bonne idée, déclare Gregory.

– Quoi, tu ne crois pas que c'était une bonne idée d'empêcher le roi de tuer sa fille ? »

Richard Riche demande : « Dites-moi, monsieur, je suis curieux : jusqu'où va votre bienveillance ? Si elle devait ouvertement se rebeller contre le roi, que feriez-vous ? »

Richard Cromwell : « Mon oncle est le conseiller du roi. La promesse qu'il a faite à Catherine était, je ne dirai pas, faite à la légère, mais ce n'était pas un serment solennel. Elle ne pourrait l'impliquer si elle entrait en conflit avec les intérêts du roi. »

Lui reste silencieux. Chapuys a dit, on peut renégocier avec les vivants, mais on ne peut pas changer ses termes avec les morts. Il songe, je me suis lié. Pourquoi ? Pourquoi ai-je baissé la tête ?

Riche demande : « Marie est-elle au courant de cette… comment appeler ça… cette entreprise ?

– Personne ne le sait, sauf moi et la douairière Catherine. Je n'en ai jamais parlé jusqu'à maintenant. »

Riche déclare : « Mieux vaut que ça ne sorte pas d'ici. Nous le remiserons dans un recoin obscur de notre mémoire. »

Il sourit. Peut-être rien n'est-il tout à fait clair quand on le dit dans un jardin par une soirée telle que celle-ci. En Arcadie.

Richard Cromwell lève les yeux. « N'essayez pas d'en faire un sale petit secret, Riche. C'était un acte de bonté. Rien de plus.

– Mais voici Christophe, dit Rafe. *Et in Arcadia ego*. »

La masse de Christophe bloque les derniers rayons du soleil. « Chapuys est ici. Je lui ai dit : restez à la maison jusqu'à ce que je voie si milord désire votre compagnie.

– J'espère que tu l'as formulé plus courtoisement, observe Rafe en se levant.

– Je vais aller le chercher », déclare Gregory.

Son fils a vu que Rafe a besoin de remettre de l'ordre dans son apparence. Ce dernier ôte son bonnet et aplatit ses cheveux.

« Tu as l'air plus soigné maintenant, note-t-il, mais pas plus heureux. »

Rafe déclare : « Vraiment, Marie m'a choqué quand je suis allé à Hunsdon avec les papiers à signer. Courir à l'étage comme ça – je n'ai jamais vu une femme aller pieds nus, du moins, pas à moins qu'un incendie se soit déclaré. Quand elle m'a arraché la lettre de la main, j'ai cru qu'elle allait la déchirer. Puis elle est partie avec en hurlant comme si c'était la carte d'un trésor enterré.

– Ce trésor, observe-t-il, est sa vie.

– Je ne pourrais pas répondre de la valeur de cette femme, dit Riche. Je crains qu'elle soit une pièce contrefaite. »

Helen lève les yeux. « Chut. Notre visiteur. »

Gregory déclare : « Il ne comprend pas l'anglais.

– Vraiment ? » demande Helen.

Ils regardent l'ambassadeur se frayer un chemin à travers la pelouse, clignotant comme une luciole dans sa tenue noir et or.

« J'ai pris le risque de ne pas être le bienvenu, dit-il. Monsieur Sadler, comme je suis heureux de vous voir au milieu de votre famille. Comme votre jardin s'épanouit ! Vous devriez planter une vigne ici, et la faire passer sur un treillage, comme celui que Cromwell a à Canonbury. » Il saisit la main d'Helen. « Madame, vous ne parlez pas le français, et moi pas l'anglais. Pourtant si je maîtrisais votre langue, les mots seraient inutiles, car face à une fleur si douce, il suffit de regarder. » Il pivote sur ses talons. « Alors, Cremuel, nous avons survécu au *dies irae*. Et tous vos garçons sont ici. Je crois que nous pouvons nous féliciter. Des échos me sont parvenus. J'entends que le roi a offert à sa fille mille couronnes, sans parler d'un diamant qui vaut autant, et qu'il lui a donné de grandes garanties quant à son avenir. Et je vous le dis, messieurs, si Cremuel peut pacifier lady Marie, je m'attends à le voir bientôt descendre en enfer et aller chercher Satan pour qu'il serre la main de Gabriel. Non que je compare la jeune femme à un diable, comprenez bien, mais il est tout à fait dans son bon droit lorsqu'il lui reproche d'être la femme la plus têtue qui soit. »

Ah, pense-t-il. Elle vous a montré le *billet doux** que je lui ai envoyé. Ils se donnent une accolade. Il prend soin de ne pas broyer les os de l'ambassadeur. Chapuys regarde autour de lui, souriant.

« Mes amis, que ceci soit une nouvelle ère de concorde. Personne ne veut d'une autre morte, ni d'une guerre. Votre prince n'en a pas les moyens, et le mien est un amoureux de la paix. Ce que je dis toujours, c'est que la guerre commence dans le temps des hommes,

mais qu'elle s'achève dans le temps de Dieu. Quel joli pavillon d'été. » Il frissonne. « Pardonnez-moi. L'humidité. Nous pourrions peut-être aller à l'intérieur ?

– Quel climat médiocre, observe Rafe.

– Hélas », approuve l'ambassadeur. Il suit Rafe vers la maison. « Quand vous connaissez l'Italie… »

Helen rassemble les disciples. « Christophe, tu peux les prendre, mais fais attention à saint Luc, je crois qu'il est ébréché. Richard Riche a dû le ronger. Je vais devoir le cantonner à l'arrosage des fleurs.

– Chapuys vous considère avec convoitise, déclare Christophe à l'intention d'Helen. Il dit : quand je regarde Mme Sadler, je brûle de désir, je voudrais maîtriser sa langue. Je me battrai contre le roi Henri pour elle.

– C'est faux ! » Helen rit. « Va à l'intérieur, Christophe. » Elle lui prend le bras. « Vous n'avez pas terminé l'histoire, monsieur. À propos d'Atalante. Sur la tapisserie. »

Il songe, j'aurais préféré une autre légende.

« Elle était vierge, lui rappelle Helen. Mais son père, avez-vous dit. Puis vous vous êtes arrêté.

– Il voulait lui trouver un mari. Mais elle était opposée au mariage.

– Elle a défié ses soupirants à la course, ajoute Gregory. Elle était la personne la plus rapide au monde.

– Si un homme allait plus vite qu'elle, elle devait l'épouser, dit-il, mais si elle gagnait, alors…

– Alors elle était autorisée à lui couper la tête, explique Gregory. Ce qui lui plaisait grandement. Il y avait des têtes qui rebondissaient partout, on ne pouvait pas faire un pas sans que l'une d'elles roule d'une oliveraie et vous lorgne. À la fin, elle a épousé un homme qui avait couru plus vite qu'elle, mais il y est seulement parvenu grâce à l'aide de la déesse de l'amour. »

Plus tard, de retour chez lui, dans la lumière déclinante de la galerie.

« Vous voyez les pommes d'or ? » Doucement, Gregory la positionne, les désigne. « Vénus les a données au soupirant, et quand ils ont débuté la course, il les a lancées aux pieds d'Atalante.

– Ce sont des pommes ? » Helen fixe la tapisserie. Elle se suce un doigt, rit. « Je ne savais pas qu'ils couraient, je croyais qu'ils faisaient une partie de boules. Regardez sa main – je croyais qu'elle venait d'en lancer une. »

Il voit le mouvement de la main et saisit son erreur.

« Alors, qu'est-ce qui s'est passé, demande quelqu'un, a-t-elle trébuché sur les pommes ? »

Leurs voix sont un murmure. Elles s'estompent. La lumière vacille. Les oiseaux dans leur nid bruissent sous les avant-toits. Les vêpres sont dites, ainsi que les complies, les offices du soir. La rosée est froide dans l'herbe. Les volets sont fermés pour s'abriter des exhalaisons des marais et des étangs. Atalante a ramassé l'or, elle a saboté sa course. On ne peut pas dire qu'elle ait perdu intentionnellement, mais elle connaissait la conséquence si elle faisait un écart.

« Peut-être en avait-elle assez de courir, suggère Helen.

– Elle n'était pas insensible à la valeur de l'argent, dit-il. *Et in Arcadia.*

– Le mariage lui a-t-il plu ? » Helen la jauge – une femme aux cheveux ébouriffés, un bras nu projeté devant elle. « Je suppose que son mari l'a empêchée de courir partout comme ça, avec sa poitrine visible. Ou peut-être que ça ne dérangeait pas les maris en ce temps-là. »

Il pense, je l'ai vue à Rome, gravée dans le marbre : ses jambes élancées courant, sa tunique plissée, son torse aussi droit que celui d'un garçon. Elle avait un goût, affirment certaines versions, pour la vie charnelle. Elle a couché avec son époux dans le temple d'un dieu païen, après quoi elle a été transformée en lionne.

Au moins, songe-t-il, c'est un souci que je n'ai pas. La fille changée en bête, ça n'arrivera pas à l'enfant d'Henri. Un jour elle devra se marier, mais pour le moment elle est à l'abri des aventuriers qui ont des arrangements particuliers avec la déesse de l'amour. Elle doit retourner dans le Hertfordshire demain matin. Le roi et la reine planifient leur premier été ensemble. Ils rendront visite à Douvres. Quand le Parlement sera suspendu, ils iront chasser. La bague, offerte impulsivement, sera réduite pour être à la bonne taille. En récompense, le pendentif à émeraude sera porté non par Marie, la branche et la fleur d'Aragon et de Castille, mais par Jane, la fille de John Seymour de Wolf Hall.

Peut-être avez-vous vu, en Italie, un tableau représentant une maison avec un mur en moins ? Le peintre fait ça pour vous montrer l'intérieur d'une pièce, où une Vierge est agenouillée à un prie-Dieu, entourée de bols de fruits mûrs. Elle a une expression réservée ; elle a ôté ses chaussures et attend d'être touchée par la grâce. Déjà vous voyez l'ange planant au-dessus des toits, une tache dorée à l'horizon, tandis qu'en dessous dans la rue les gens vaquent à leurs occupations, et certains regardent vers le haut, comme s'ils étaient attirés par un mouvement dans l'air. Dans la rue suivante, à travers une arche, après une volée de marches, une femme suspend le linge, et quelqu'un ressuscite. Des pélicans blancs sont assis sur les toits,

attendant que soit annoncée l'imminence du Christ. Un évêque portant sa mitre flâne à travers la *piazza*, un paon est perché sur un balcon au milieu de plantes en pot, et des nuages striés telles des balles de soie roulent au-dessus de la ville : cette ville qui elle-même, en format miniature, est représentée sur un plateau pour le spectateur, sa forme inversée brillant faiblement sur la surface argentée : ses flèches et ses remparts, ses jardins et ses clochers.

Imaginez l'Angleterre alors, sa ville principale, où les cygnes voguent parmi les embarcations, et où les enfants sages vont vêtus de velours ; la large Tamise est une route ondoyante sur laquelle la barge royale, de palais en palais, transporte le roi et sa femme. Écartez le rideau qui les protège des regards vulgaires et voyez leurs pieds dans leurs petits chaussons de brocart posés modestement côte à côte, et le visage de la reine baissé tandis qu'elle écoute un poème que le roi lui murmure à l'oreille : « *Hélas, madame, pour avoir volé un baiser…* » Voyez sa grande main ramper sur elle, le bout des doigts posés sur son ventre, interrogateurs. Les mains du roi sont enflammées, des rubis à chaque doigt. À l'intérieur des pierres, la lumière danse, et les nuages bougent, blancs et noirs. Cette pierre réjouit le cœur et protège de la peste. Les médecins spéculatifs parlent de sa nature chaude : remarquez la nature chaude du roi. L'émeraude est également une pierre aux vertus puissantes, mais si elle est portée durant l'acte sexuel elle risque de voler en éclats. Pourtant elle a une verdeur à laquelle nul vert au monde ne peut être comparé, c'est une pierre d'Arabie qu'on trouve dans le nid des griffons ; ses profondeurs verdoyantes ravivent l'esprit las et si on la regarde constamment, elle stimule la vue. Alors regardez… voyez une rue qui vous est ouverte, une maison aux murs repliés, dans laquelle est assis le conseiller du roi, plongé dans ses pensées, une turquoise à son doigt, une plume dans la main.

Au milieu de l'été, les murs de la Tour sont barbouillés de bannières et de serpentins aux couleurs du soleil et de la mer. De fausses batailles sont mises en scène au milieu du courant, et le grondement des coups de canon festifs secoue les canaux ondoyants des estuaires et perturbe les poissons dans les profondeurs. Lors de diverses cérémonies, la reine Jane est montrée aux Londoniens. Elle va avec Henri jusqu'à Mercers' Hall pour la cérémonie du réglage de l'horloge de la ville. Une parade de deux mille hommes, escortés par des porte-flambeaux, part de Saint-Paul et passe par West Cheap et Aldgate, puis emprunte Fenchurch Street pour regagner Cornhill. Les connétables de la ville portent des capes écarlates et des chaînes en or, et on montre les armes, et le maire et le shérif arrivent à cheval dans leur armure avec des tuniques pourpres. Et il y a des danseurs, des *morris men* [5] et des géants, du vin, des gâteaux et de la

bière, et des feux de joie qui rougeoient tandis que la lumière décline. « Londres, tu es la fleur de toutes les cités. »

---

4. En anglais, « carreau d'arbalète » se dit *bolt* et « tonneau », *tun*, soit *boltun*, qui renvoie à Bolton.

5. Danseurs folkloriques.

III

Naufrage (II)

Londres, été 1536

Savez-vous pourquoi on dit « Il n'y a pas de fumée sans feu » ? Ce n'est pas simplement pour encourager les gens qui aiment les incendies. C'est un commentaire sur le danger des cheminées, mais aussi sur les cours des rois – ou sur tout autre espace où circule un air confiné qui s'étouffe lui-même. Une étincelle touche une particule de suie qui tombe : avec un crépitement, la matière s'embrase ; dans un rugissement, les flammes volent vers le ciel, et en quelques minutes le palais est en feu.

Début juillet, les *grandi* organisent un triple mariage combinant leurs fortunes et leurs noms anciens. Margaret Neville épouse Henry Manners. Anne Manners épouse Henry Neville. Dorothy Neville épouse John de Vere.

Monseigneur le cardinal connaissait ces choses sur le bout des doigts : les titres et les dignités de ces familles, leurs arbres généalogiques et leurs armoiries, leurs liens au deuxième et au troisième mariage ; qui est parrain ou tuteur, gardien ou protecteur ; les détails des propriétés, leurs revenus, leurs dépenses, leurs procès, leurs vieilles rancœurs et leurs dettes impayées.

Le fils et héritier de Norfolk, Henry Howard comte de Surrey, honore les célébrations de sa présence. Le jeune comte a l'intention de passer l'été à la chasse, avec le roi et Fitzroy. Depuis l'enfance, il est un des compagnons du fils du roi, et Richmond l'admire. Surrey est ostentatoire dans tout ce qu'il fait : lorsqu'il abat ses cartes ou lance les dés, lorsqu'il joue au tennis ou parie sur la partie, lorsqu'il galope à la joute, danse, chante ses propres vers et les inscrit sur les livres manuscrits que gardent les jeunes femmes, et qu'elles décorent avec des dessins de rubans, de cœurs, de fleurs et de flèches de Cupidon. Son mariage avec la fille du comte d'Oxford ne lui interdit pas la galanterie. Nous donnons de la latitude aux poètes – nous

n'avons pas besoin de croire que Surrey accomplit tout ce qu'il promet. C'est un jeune homme tout en longueur : longues cuisses, longs tibias, longs bas bigarrés ; il se fraie un chemin sur des échasses parmi les hommes ordinaires. Son dédain pour lord Cromwell est total : « Je prends note de votre titre, milord. Mais ça ne change rien à ce que vous êtes. »

Le triple mariage incite le roi à projeter d'autres alliances. Sa nièce la princesse écossaise est un superbe trophée, car elle est désormais très proche du trône. Si la reine Jane devait échouer et si Fitzroy n'obtient pas le soutien du Parlement, Margaret Douglas régnera un jour sur l'Angleterre. Personne ne veut d'une femme ; mais au moins Meg est jolie et s'est montrée gouvernable. Elle est sous la tutelle du roi depuis qu'elle a environ douze ans, et il l'aime autant que si c'était sa propre fille. Cromwell, dit-il, prenez note : nous allons lui trouver un prince.

Mais le roi hésite, le roi repousse. La difficulté se répète, elle est insoluble, c'est la même que celle à laquelle il a été confronté quand sa fille Marie était son héritière, quand (brièvement) la petite Élisa était son héritière. Choisissez un mari à une future reine, et vous choisissez également un roi à l'Angleterre. En tant qu'épouse, elle doit lui obéir, car les femmes doivent obéir, même les reines. Mais à quel étranger pouvons-nous faire confiance ? L'Angleterre pourrait devenir une simple province de quelque empire et être gouvernée depuis Lisbonne, depuis Paris, depuis l'Est. Mieux vaut qu'elle épouse un Anglais. Mais une fois qu'il est nommé, pensez aux prétentions que ça fera naître dans sa famille. Puis pensez à la jalousie et à la malveillance de ces grandes maisons dont les fils auront été ignorés.

Vous regardez la reine Jane et vous dites *si*, et *quand elle*. Les femmes cochent, sur des papiers qu'elles conservent, les jours où elles attendent leur flux menstruel. Elles gardent probablement des papiers pour les autres, jetant un coup d'œil aguerri, prêtes à répandre de bonnes ou mauvaises nouvelles. Le mariage du roi ne remonte pas à deux mois, et déjà on sent qu'il est impatient.

Avec Fitzwilliam et le jeune Wriothesley, il s'éloigne des convives pour feuilleter des papiers dans une pièce voisine. Fitzwilliam a récupéré sa chaîne de maître trésorier. Le roi lui a pardonné son emportement dans la salle du Conseil ; celui-ci a été provoqué, a affirmé Henri, par l'amour qu'il nous porte. Le trésorier tripote désormais sa chaîne ; il se demande quelle ambition larvée pourrait bien se creuser un chemin dans l'esprit du duc de Norfolk.

« Je vous le dis, Crumb, si le jeune Surrey n'était pas déjà marié, son père convoiterait la princesse écossaise pour lui – ou au moins lady Marie, au cas où elle retrouverait sa place dans la lignée. Car

quand sa nièce Anne était en vie, Norfolk pouvait se targuer qu'une Howard était assise sur le trône – et ce n'est pas une fanfaronnade qu'il se plaît à abandonner. »

Non qu'elle ait jamais prêté la moindre attention à l'oncle Norfolk, répond-il. L'ancienne reine suivait sa propre voie, elle n'écoutait personne. Ni moi, ni vous, et ni le roi, au bout du compte. En tout cas, ajoute-t-il, le jeune homme tout en longueur est solidement marié, l'oncle Norfolk n'a donc aucun espoir de ce côté-là.

« Et même si Surrey était libre, dit M. Wriothesley, je doute que lady Marie favoriserait de nouveau cette famille. Pas après que Norfolk a menacé de lui réduire la tête en bouillie. »

Le roi lui-même se rend à Shoreditch pour les célébrations de mariage. Lui et sa suite sont habillés en Turcs, avec des turbans en velours, des hauts-de-chausses en soie rayée et des bottes écarlates à glands. À la fin de la soirée, Henri se démasque, provoquant la stupéfaction générale et déclenchant les applaudissements.

Le jeune duc de Richmond part de bonne heure, réchauffé et rougi par la danse et le vin. De même que Wriothesley, même si sa sortie est plus soudaine : « Sir, je vais à Whitehall, et dès que je… »

Fitz le regarde s'éloigner. « Vous lui faites confiance ? L'élève de Gardiner ? » Il se frotte le menton. « Vous ne faites confiance à personne, n'est-ce pas ?

– Nous avons tous besoin d'une deuxième chance, Fitz. »

Il soulève d'un petit coup la chaîne du trésorier. Depuis environ une semaine, chaque fois que Cromwell approche, lord Audley s'accroche à sa propre chaîne en feignant la panique.

Juste une petite plaisanterie de la part d'Audley. Il sait maintenant pertinemment que lui, lord Cromwell, n'a aucune ambition de devenir chancelier. Le poste de secrétaire du roi lui fournit tout ce dont il a besoin, et il le maintient jour après jour à proximité d'Henri, en intelligence avec chacun de ses signes.

À la mi-juillet, des arrangements sont en préparation pour installer lady Marie dans une maison à elle. Suite à sa visite à Hackney – dans la maison qu'on appellera désormais King's Place –, elle est retournée dans le Hertfordshire. Après les larmes, les promesses, après les serments de son père qu'il ne laissera plus jamais s'éloigner sa fille, il y a eu une période de réflexion : le roi estime qu'il ferait bien de la garder à une certaine distance pour étouffer les rumeurs qui pourraient affirmer qu'il a l'intention de faire de nouveau d'elle son héritière. Lady Hussey, la femme de son ancien chambellan, reste à la Tour après sa bévue inconsidérée de la Pentecôte. Le roi refuse qu'on manque de respect à sa fille, mais il ne veut pas non plus qu'on l'appelle « princesse ». Et il veut que la

situation soit claire pour l'Europe : sa fille a besoin de lui, il n'a pas besoin d'elle.

À Hackney, elle a dit, d'une voix basse que lui seul était censé entendre : « Lord Cromwell, je suis liée à vous : je suis destinée à prier pour vous toute ma vie. » Mais il est possible que la chance tourne et qu'il ait besoin de plus que de simples prières. Il a fait venir Hans afin qu'il dessine un cadeau pour Marie. C'est une jeune femme qui a besoin de présents, estime-t-il. Il veut lui donner quelque chose qui durera plus longtemps que les jolies selles de cheval, quelque chose qui lui rappellera ces dernières semaines périlleuses : le bord du gouffre, et qui l'en a tirée. Il pense à une bague, gravée de proverbes louant l'obéissance. L'obéissance nous lie les uns aux autres ; tous l'exercent, devant Dieu. C'est la condition de notre vie en tant qu'humains, dans les villes et les habitations, pas dans des cachettes ou des trous dans les champs. Même les bêtes obtempèrent face au lion : elles font donc preuve de sagesse et diplomatie.

Les graveurs sont malins. Ils peuvent écrire une prière ou un poème en caractères minuscules. Cependant, prévient Hans, une telle bague doit peser un certain poids, et peut-être plus que ce qu'une femme aux petites mains peut confortablement porter. Mais elle peut l'accrocher à une chaîne à son corset, de la même manière qu'elle peut accrocher le portrait de son père, en miniature – là où elle portait auparavant deux ou trois symboles pieux, des emblèmes de ces saintes à qui les jeunes filles adressent leurs prières : sainte Ursule et les onze mille vierges, ou Félicité et Perpétue, dévorées vives dans l'arène.

Hans a un visage rond, pragmatique et innocent. Il ne dirait rien contre vous, à votre insu : certainement pas.

« Ou pourquoi, demande l'artiste, ne pas en faire un pendentif ? Une médaille ? Vous pourriez ainsi y inscrire plus de bons conseils.

– Mais une bague est plus…

– Plus une promesse, complète Hans. Thomas, je m'étonne que vous puissiez être si… »

Mais un message lui est alors livré, pour le prévenir qu'il doit aller voir le duc de Richmond. Il ne parvient jamais à terminer une conversation ces temps-ci, que ce soit dans sa maison ou dans celle du roi, aux écuries ou à la chapelle ou dans la salle du Conseil. « Oui, j'arrive », dit-il. Et à Hans : « Réfléchissez-y. »

Il laisse la table jonchée d'esquisses – ses propositions, les corrections d'Holbein. Il y a quelque chose qu'il doit répéter à Marie, car il ne l'a pas dit avec assez de force. Ces dernières années vous avez porté un grand fardeau, et vous l'avez porté seule – et voyez le résultat. Vous êtes voûtée, vous êtes usée, vous ployez sous

le poids de votre passé, et vous n'avez que vingt ans. Maintenant, lâchez-le. Laissez d'autres porter le fardeau, d'autres qui sont plus forts, et désignés par Dieu pour s'occuper des affaires de l'État. Levez les yeux vers le monde, au lieu de les baisser vers votre livre de prières. Essayez de sourire. Vous serez surprise de découvrir à quel point vous vous sentirez mieux.

Non qu'il puisse le formuler ainsi à une femme. Voûtée, usée – elle pourrait mal le prendre. Parfois Marie paraît deux fois son âge. Parfois elle ressemble à une enfant pas encore formée.

À Saint-James, les gens de Richmond le conduisent à l'infirmerie, dont les volets sont fermés pour l'abriter de la chaleur de l'été.

« Docteur Butts », dit-il en acquiesçant, puis il s'incline devant un pitoyable amas sous les couvertures.

Au son de sa voix, le jeune duc remue. Il repousse les couvertures.

« Cromwell ! Vous ne m'avez pas obéi. Je vous ai dit que le Parlement devait me nommer héritier. » Il repousse un oreiller d'un coup de poing, comme s'il interférait entre lui et ses droits. « Pourquoi mon nom ne figure-t-il pas dans le texte de loi ?

– Votre père réfléchit toujours à la question, répond-il tranquillement. La loi lui donne la liberté de choisir qui viendra après lui. Et vous savez que vous occupez une place de choix dans ses faveurs. »

Des domestiques se massent autour du lit et, sous les yeux du médecin, ils réinstallent le garçon contre les traversins, secouent les édredons, l'emmaillotent. Un grand bol d'eau est posé au-dessus d'un brasier, bouillonnant pour humidifier l'air. Richmond se penche en avant, toussant. Son visage est brûlant, sa chemise de nuit tachée de sueur. Lorsqu'il parvient à maîtriser sa quinte, il se laisse retomber, pâle comme un linge. Il se touche la poitrine.

« J'ai mal », dit-il à Butts.

Le médecin répond : « Tournez-vous du côté qui vous fait souffrir, milord. »

Le garçon repousse ses domestiques de la main. Il veut voir Cromwell, maintenant. Il se met à parler, mais ce qu'il dit n'a guère de sens, et bientôt ses paupières frémissent et se ferment ; sur un signe du médecin, ils écartent les oreillers et le recouchent.

Butts lui fait un signe : approchez-vous, milord. « D'ordinaire, je l'aurais laissé assis pour faciliter sa respiration, mais il a besoin de dormir – j'ai prescrit une teinture. Sinon j'ai peur qu'il se lève et crée des problèmes. Il craignait d'avoir été empoisonné. Il vous a mentionné. » Le médecin marque une pause. « Je ne veux pas dire qu'il vous a accusé.

– Certains hommes pensent toujours qu'ils ont été empoisonnés.

En Italie, ça s'entend.

– Eh bien, fait Butts, en Italie, ils ont probablement raison. Mais je lui ai dit, milord, que le poison se manifeste généralement par des coliques et des frissons, des vomissements et de la confusion, une sensation de brûlure dans la gorge et dans les entrailles. Mais alors il a parlé de Wolsey, de sa douleur à la poitrine avant qu'il meure… »

Il attrape Butts par son manteau, discrètement. Il ne veut pas avoir cette conversation en public. L'antichambre grouille de monde – des domestiques, des partisans, probablement aussi des créanciers.

À l'abri dans une embrasure de fenêtre, il murmure : « À propos de Wolsey… je ne sais pas à quel âge Fitzroy a entendu ça, mais quelle est votre opinion ? Pourrait-il avoir raison ?

– Qu'il a été empoisonné ? » Butts le dévisage. « Je n'en ai vraiment aucune idée. Il est plus que probable que son cœur ait lâché. Consultez vos souvenirs, si vous voulez bien. J'admirais votre ancien maître. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour le réconcilier avec le roi. » Le médecin semble anxieux : c'est comme s'il craignait que lui, Cromwell, nourrisse une rancune. « C'est le docteur Agostino qui était avec lui à la fin, pas moi. Mais on dit qu'il s'affamait et se purgeait, ce qui n'est jamais recommandé quand on voyage en hiver… et songez à ce qui l'attendait au bout de la route. Un jugement ou une condamnation sans procès, puis la Tour. La peur a dû l'affecter. »

Lui réplique : « Le cardinal n'avait peur ni des vivants ni des morts.

– Et il vous l'a dit, j'en suis sûr. » Il est clair que le médecin pense, pourquoi vous tracasser à ce sujet maintenant ? « N'allez pas croire que j'aie prêté attention aux paroles du jeune Richmond. Quand le roi est malade, il croit que le monde entier est contre lui. Le garçon est pareil, un mauvais patient. Quand la fièvre était élevée, il disait : "Je juge les Howard responsables de ceci – Norfolk n'a aucun sentiment paternel à mon égard, il m'aime seulement parce que je suis le fils du roi, et si je ne deviens pas roi, je ne lui suis d'aucune utilité. De plus, a-t-il ajouté, Norfolk n'a pas besoin de moi – il a trouvé une autre façon d'atteindre le trône, il l'obtiendra par des moyens honnêtes ou odieux."

– Ce ne pourront pas être des moyens honnêtes, observe-t-il. Si vous y réfléchissez.

– Je ne préfère pas, réplique le docteur Butts.

– Des témoins ont entendu les paroles de milord ?

– Le docteur Cromer se tenait à proximité. Mais avec l'aide de Dieu et avec notre science, nous avons éradiqué la fièvre ainsi que toutes ces histoires de trahison.

– Donc si ce n'est pas du poison, de quoi souffre-t-il ? » À part de

dépit, songe-t-il.

Le médecin hausse les épaules.

« C'est le mois de juillet. Nous devrions être ailleurs. Vous proposez trop de lois, milord. Laissez le Parlement se suspendre, et nous pourrons tous quitter Londres. On dit que Caïn a inventé les villes. Et si ce n'était pas lui, c'était une autre personne portée sur le meurtre. » Le médecin commence à se retourner, puis il hésite. « Milord, à propos de la fille du roi… Le docteur Cromer souhaite que je parle pour nous deux. Nous estimons que vous avez fait un magnifique travail. Vous avez fait mieux que nous autres guérisseurs n'aurions pu. Son esprit était tellement mis à l'épreuve par les pratiques papistes que sa santé et son jugement avaient défailli. Mais on dit que votre présence à Hackney a agi sur elle comme une potion d'Esculape. »

Esculape, le dieu des médecins, a appris son art d'un serpent. Il pouvait ramener ses patients du seuil de la mort, voire d'au-delà ; Hadès est devenu jaloux, craignant d'avoir moins de clients. « Je n'ai aucun mérite, dit-il. C'est plutôt qu'elle a apprécié la compagnie, et mangé son dîner. Elle est portée sur le jeûne. Comme si elle n'était pas déjà assez maigre.

– Si le roi souhaite avoir notre opinion, déclare Butts, nous nous prononçons vivement en faveur de son mariage. Mes collègues médecins m'ont montré les endroits où, dans les écrits des anciens, de tels cas sont décrits – des jeunes filles qui sont ferventes, studieuses, sujettes à des fantasmes, et qui ont tendance à s'affamer si on les force à suivre une voie qui ne leur convient pas. Elles sont vierges, et c'est là que réside leur maladie – si leur célibat se prolonge, elles verront des fantômes et tenteront de se noyer et de se pendre.

– Oh, je crois que nous sommes à l'abri de ça. »

Il songe, peut-on empêcher de voir des fantômes ? N'apparaissent-ils pas simplement en vous forçant à les voir ? Quand les gens évoquent le nom du cardinal, il se demande : si j'avais été avec lui dans le Nord, aurait-il succombé – au poison, à la peur ou autre chose ? Certains ont affirmé que c'était un suicide. Il pense au temps froid et sombre, à la fin de 1529 : Thomas Howard et Charles Brandon se frayant à coups de pied un chemin dans York Place comme seuls peuvent le faire des ducs, balançant les trésors de Wolsey dans des caisses ; des clercs fredonnant à voix basse tandis qu'ils listaient l'or et les pierres précieuses ; la bousculade glaciale vers la porte qui donnait sur la rivière, la marquise dégoulinante de la barge, les moqueries fantomatiques, sur la berge, de voix dans la brume humide. À Putney des chevaux les attendaient, et ils ont traversé la lande sur leurs montures : Harry Norris est arrivé dans un

état de grande agitation, bondissant de la selle avec un message incompréhensible du roi. Il a vu l'étincelle dans les yeux de Wolsey, son visage s'illuminer ; il pensait que l'horreur était terminée, que Norris venait pour le reconduire chez lui, et il s'est agenouillé devant lui – le cardinal, à genoux dans la boue.

Mais Norris a secoué la tête, il a parlé à l'oreille du cardinal et fait semblant d'être désolé. Quand ce dernier a perdu espoir, sa force l'a également quitté – comme si sous l'effet d'un envoûtement il avait été changé, soudain vieux, malhabile, pesant. Ils se sont épousseté les mains et l'ont hissé sur la selle, avant de lui placer les rênes entre les doigts comme si c'était un enfant. Aucune dignité, pas de temps pour ça – et ce fripon de Sexton, son bouffon, qui gloussait et n'avait cessé ses cabrioles que sous la menace. Ils ont parcouru le chemin jusqu'à la maison du cardinal à Esher : jusqu'à la cheminée sans feu, la cuisine dénuée de provisions ; jusqu'à des lits gigognes, s'éclairant en route avec des bougies au suif plantées sur des pointes en étain. Au moins la cave était pleine : il a passé la nuit à boire avec George Cavendish, l'un des hommes du cardinal – trop effrayé, en toute honnêteté, pour dormir.

Si j'avais su comment ça se terminerait, songe-t-il, qu'aurais-je fait différemment ? Un hiver rigoureux les attendait. Se noyant à moitié dans les flaques, privé de nourriture, débraillé, désespéré, il a arpenté le Surrey jour après jour sur les sentiers cavaliers dans une lumière blafarde, rapportant à son maître les nouvelles du Parlement – ce qu'on disait contre lui et ce qu'on faisait, les ricanements pervers de Thomas More et les calomnies habituelles de Norfolk : jamais à l'heure pour manger de la viande ni dormir ni prier, partant et rentrant toujours de nuit, se hissant sur un cheval fumant : un hiver de brouillard, de laine humide et de pluie dégoulinant en cascade sur le cuir lisse. Et Rafe Sadler à ses côtés, trempé, transi et tremblant comme un jeune lévrier, tout en côtes et en yeux : perplexe, perdu, sans jamais se plaindre une seule fois.

Pourtant il est ici à Saint-James : six ans plus tard, baron Cromwell, le soleil brille. Par-dessus la tête des domestiques de Richmond, M. Wriothesley crie son nom. Il se fraie un chemin à coups d'épaules, battant l'air avec son chapeau à plume, le visage éclatant, le col de sa chemise délacé.

« N'entrez pas, dit-il en bloquant l'accès à l'infirmerie. Fitzroy vous accusera de l'avoir empoisonné. »

Le docteur Butts lâche un petit rire. « Je vois que vous avez hâte d'annoncer une nouvelle, jeune homme. Eh bien, je vais vous laisser le faire. Mais quelle que soit l'urgence, ne vous hâtez pas avec cette chaleur. Ayez votre chapeau sur la tête et non dans la main – les rayons sont trop brûlants pour une personne aussi pâle que vous.

Notez que les liquides tièdes sont plus rafraîchissants que les froids, qui peuvent provoquer des coliques. Et ne soyez pas tenté de sauter dans des rivières.

– Non. » Wriothesley le regarde fixement. « Je ne ferais pas ça. »

Le docteur touche son chapeau en guise d'au revoir.

Wriothesley demande alors qu'il s'éloigne déjà : « Fitzroy va-t-il se remettre ? »

Butts est tranquille : « J'ai soigné des troubles pires. »

Wriothesley lui parle ; ils sortent dans une lumière éclatante, sentent la chaleur sur leur dos.

« Sir, j'ai mené une enquête urgente, parmi les gens de la princesse écossaise.

– À quelles fins ? Au fait, mettez votre chapeau. Butts dit vrai. »

Le jeune homme place soigneusement son chapeau sur sa tête, même s'il n'a pas de miroir pour en admirer l'inclinaison ; il regarde attentivement son maître, comme s'il essayait de voir un petit Appelez-Moi reflété dans ses yeux.

« Je suis depuis longtemps certain que quelque chose cloche chez elle – ça fait des semaines que je le retourne dans ma tête –, ses manières furtives chaque fois que vous êtes là, comme si elle craignait que quelque méfait soit découvert… et aussi…

– Vous pensiez que les femmes s'adressaient des signes secrets.

– Vous vous êtes moqué de moi, dit Wriothesley.

– C'est vrai. Alors, qu'avez-vous trouvé ? Pas un amant ?

– Vous m'excuserez, sir, d'avoir pris les devants – ça m'est venu au mariage, mais je ne pouvais rien dire tant que je n'avais pas de preuve. J'ai questionné son chapelain, et ses hommes Harvey et Peter, et les garçons qui s'occupent de ses chevaux, au cas où elle se serait rendue à quelque rendez-vous galant. Et ils n'ont pas hésité à parler – tous sauf le chapelain, qui avait peur. »

Il commence à saisir. « Je m'étonne d'avoir pu être si naïf. Alors, qui est-ce ? Et qui savait ? Laquelle des femmes, j'entends ? »

M. Wriothesley répond : « Sir, je vous laisse les femmes. »

La confusion et la hâte, les papiers qui disparaissent soudain, les *chut*, le bruissement des jupes et les portes qui claquent ; les inspirations, les coups d'œil, les soupirs, les regards de biais et le *pit-pat* pressé de pieds en chaussons ; les mots griffonnés précipitamment avec l'encre encore humide ; une traînée de cire à cacheter, de parfum. Pendant tout le printemps, nous avons scruté la reine Anne, sa personne, ses pratiques ; ses gardiens et ses portails, ses portes, ses chambres secrètes. Nous avons entraperçu les gentilshommes des appartements privés, furtifs en velours noir, invisibles hormis lorsque la lune se reflétait sur la perle d'une

manchette. Nous avons distingué, mentalement, la silhouette de quelqu'un là où personne n'aurait dû être – un homme se glissant le long des quais jusqu'à un canot où un rameur patient à la tête baissée est payé pour garder le silence, et rien pour dire ce qui se passe hormis le petit clapotis et l'ondulation de la Tamise ; la rivière en a tant vu, avec son clignement d'yeux gris. Un bateau qui se balance, le bruit de l'eau, une enjambée, et les bottes de l'incognito atteignent le quai glissant : il est à Whitehall ou à Hampton Court, partout où va la reine, avec ses femmes qui suivent. Les mêmes ruses suffisent sur terre : une petite pièce de monnaie aux écuries, une porte ou un portail laissés ouverts, des escaliers gravis à la hâte, puis à travers des pièces éclairées par la lueur vacillante de bougies jusqu'à… jusqu'à quoi ? Des baisers et des étreintes illicites, des promesses et des soupirs, et ainsi jusqu'au lit au matelas de plume, où Meg Douglas, la nièce du roi, s'installe contre les oreillers et attend son plaisir.

Appelez-Moi déclare : « C'est Thomas Howard. Le plus jeune, j'entends. Le demi-frère de Norfolk.

– Thomas le Second, dit-il.

– *Votre homme, Tom Vérité*. Il l'a courtisée avec ses poèmes, sir. L'a déshabillée avec son esprit. »

Naufrage, songe-t-il. Tout l'hiver et l'été nous avons observé Anne, mais aurions-nous dû surveiller une autre femme ? Vérité était sur la rivière, Vérité était dans le noir ; Vérité en chemise, son membre faisant saillie sous le lin, pendant que la princesse d'Écosse était étendue sur le dos et écartait ses cuisses blanches et dodues. Pour un Howard.

Il demande à Appelez-Moi, comment Meg s'arrangeait-elle pour être seule avec lui ? Il y a des vieilles dames perspicaces à la cour. Mme de Salisbury pour commencer, Margaret Pole – toujours en poste auprès de la nouvelle reine car, bien que le roi soit fou de rage après son fils, il préfère avoir la comtesse à l'œil. Et évidemment, pour sauver la face, nous continuons de prétendre au monde que la lettre empoisonnée de Reynold n'a jamais été reçue : que le misérable document est toujours en Italie, où Pole s'amuse à le reformuler.

De nombreuses choses se sont produites, face auxquelles nous faisons comme si elles n'étaient jamais arrivées. Ceci doit en être une de plus.

« Nous parlerons d'abord à Meg », dit-il. Il se la représente courant vers lui, ses cheveux détachés et tombant dans son dos, comme Atalante pendant la course à pied : sa bouche ouverte émettant un gémissement continu.

Tout d'abord viennent le choc, l'indignation, les dénégations : comment ose-t-il enquêter sur sa vie ? Je suis informé…, dit-il, et elle réplique : « Comment ? Comment êtes-vous informé ?

– Par vos propres gens », répond-il.

Il voit comme elle encaisse mal le coup, laissant couler de chaudes larmes pleines de colère, grosses comme des pépins de pomme. Son amie Mary Fitzroy, la fille de Norfolk, se tient derrière sa chaise.

« Et qu'ont dit les serviteurs à votre seigneurie ? » Elle contamine leurs paroles, avant même qu'elles soient répétées.

« Je suis informé que lady Margaret a eu recours à la compagnie d'un homme. »

Mary Fitzroy pose une main sur l'épaule de Meg : ne dis rien.

Mais Meg éclate : « Quoi que vous pensiez, vous vous trompez. Alors ne me regardez pas comme ça !

– Comme quoi, milady ?

– Comme si j'étais une catin.

– Que Dieu me foudroie si j'ai jamais pensé cela.

– Car je vous le dis, Thomas Howard et moi sommes mariés. Nous avons prononcé nos vœux et ils sont toujours valables. Vous ne pouvez plus nous séparer. Nous sommes parfaitement mariés. Donc vous arrivez trop tard, c'est déjà fait.

– Il n'est peut-être pas trop tard. Espérons que non. Mais quand vous dites "parfaitement mariés", je ne comprends pas ce que vous voulez dire. Regardez M. Wriothesley – lui non plus n'en a aucune idée. »

Sur la table devant eux se trouvent les esquisses pour la bague de la lady. M. Wriothesley rassemble les feuilles du bout des doigts, solennel, tel un enfant de chœur. Son regard s'attarde sur les papiers, où des lignes s'enlacent et s'entrecroisent.

« Excusez-moi, sir », murmure-t-il, et il pose un livre sur les feuilles pour les protéger.

Bien. Nous ne voulons pas que Meg en saisisse une et se mouche dedans. Il demande à Mary Fitzroy : « Vous ne voulez pas vous asseoir ?

– Je suis bien debout, lord Cromwell.

– Établissons les faits. » M. Wriothesley tire un tabouret, ses yeux pleins d'attente posés sur Meg.

Quand son mouchoir est trempé, elle le roule en boule et le laisse tomber par terre, et Mary Fitzroy lui en passe un autre : les armoiries des Howard sont brodées dessus, si bien que Meg se tapote les joues avec le lion à langue bleue des Fitzalan. « Cromwell, vous n'avez aucun droit de douter de ma parole. Emmenez-moi voir mon oncle le roi.

– Vous êtes mieux avec moi, madame, pour le moment. Je peux

certainement aborder le sujet avec le roi, mais nous devons d'abord décider comment présenter votre affaire. Naturellement, vous voulez préserver votre réputation, nous le comprenons. Mais ça n'aide ni vous ni moi de soutenir que vous êtes mariée, puisque vous et lord Thomas vous êtes engagés sans la permission ni la connaissance du roi.

– Et, ajoute M. Wriothesley, nous ne mentirons pas pour vous. » Il soulève une plume. « La date de votre engagement était… ? »

Un nouvel épanchement de larmes, un nouveau mouchoir. Il songe, qu'est censée faire Mary Fitzroy ? Elle ne peut pas en avoir beaucoup plus. Elle va devoir soulever ses jupes et commencer à déchirer ses sous-vêtements.

Meg demande : « En quoi la date a-t-elle de l'importance ? J'aime lord Thomas depuis plus d'un an. Vous ne pouvez donc pas affirmer, et mon oncle non plus, que nous ne connaissons pas nos sentiments. Vous ne pouvez pas nous séparer, quand nous sommes unis par Dieu. Mme Richmond ici présente à mes côtés corroborera ce que je dis. Elle sait tout et sans son aide, nous n'aurions jamais goûté au bonheur. »

Il lève les yeux. « Vous montez la garde pour eux, madame ? »

Mary Fitzroy se ratatine sur elle-même. Elle est très jeune, et être entraînée dans cette débâcle…

« Vous donniez le signal, suggère Wriothesley, quand vos aînées étaient parties ? Vous les encouragiez à se rencontrer ? Et vous avez assisté à leur serment ?

– Non », répond-elle.

Il se tourne vers Meg : « Donc personne n'était présent quand ces paroles ont été prononcées – je dis "paroles", je ne qualifie pas ça de "serment" ou de "promesse". »

Niez, dit-il à Meg à voix basse : niez la totalité et niez chaque détail, puis persistez dans la dénégation. Pas de paroles. Pas de témoins. Pas de mariage.

Meg rougit. « Mais j'ai un témoin. Mary Shelton se tenait derrière la porte.

– Derrière ? » Il secoue la tête. « On ne peut pas appeler ça un témoin, n'est-ce pas, monsieur Wriothesley ? »

Ce dernier le regarde férocement. C'est lui qui a mis au jour le complot, et il ne veut pas qu'on fasse comme si de rien n'était.

« Lady Margaret, avez-vous échangé des cadeaux avec votre amant ?

– J'ai donné à lord Thomas mon portrait, orné d'un diamant. » Fièrement, elle ajoute : « Et il m'a offert une bague.

– Une bague n'est pas une promesse », objecte-t-il d'un ton rassurant. Ses yeux se posent sur les dessins. « Par exemple, regardez

ceci – je fais faire une bague pour lady Marie. Un plaisant témoignage d'amitié, rien de plus. »

Mary Fitzroy l'interrompt : « C'était simplement une bague médicinale, comme s'en échangent les connaissances. Elle ne valait pas grand-chose. »

Wriothesley dit : « Et ensuite vous me direz que c'était un tout petit diamant.

– Si petit, déclare Mary Fitzroy, que je ne l'ai moi-même jamais remarqué. »

Il voudrait applaudir. Elle n'a pas peur d'Appelez-Moi ; alors que parfois, songe-t-il, moi si.

« Il n'y a rien sur papier, n'est-ce pas ? demande-t-il à Meg. Enfin, à part… »

Les poèmes, songe-t-il.

La jeune femme réplique : « Je ne vous donnerai pas mes lettres. Je ne m'en séparerai pas. »

Il regarde Mary Fitzroy. « L'ancienne reine était-elle au courant de ces agissements ?

– Évidemment. » Elle a un air méprisant, mais il ne saurait dire si c'est lui qu'elle méprise, ou la question, ou Anne Boleyn.

« Et votre père Norfolk ? Savait-il ? »

Mais Meg intervient : « Mon mari… (elle savoure le mot) mon mari a dit : gardons ça secret. Il a dit : si mon frère Norfolk en entend parler, il me secouera jusqu'à ce que mes dents tombent, alors ne lui disons rien à moins d'y être obligés. Mais bon… » Elle ferme les yeux. « Je ne sais pas. Peut-être le lui a-t-il avoué. »

Il se souvient du jour à Whitehall – lui en conversation avec Norfolk, Tom Vérité arrivant au petit trot avec un message – où il a dit : « Les femmes montrent vos poèmes. » Le poète a paniqué. Il a attrapé le bras de son parent tandis que lui, Cromwell, s'éloignait. Et les deux Thomas se sont mis à murmurer furieusement. Quand il y repense, il lit de la colère et de la confusion sur le visage du duc : *quoi*, tu as fait *quoi*, garçon ? Tout colle. Ça ne ressemblerait pas à Norfolk de concevoir un complot *ab origine*, avec tant d'éléments fragiles, mais il peut croire que Tom Vérité a fait appel à lui pour le protéger, et que le duc, après l'avoir maudit, a trouvé le moyen de tourner cette folie à l'avantage de sa famille.

Il se penche à travers la table vers Meg. Si elle n'était pas une lady de la famille royale – et elle fait tout son possible pour montrer qu'elle l'est –, il lui tapoterait peut-être la main.

« Séchez vos larmes. Réfléchissons de nouveau. Vous dites que lord Thomas vous a rendu visite dans les appartements de la reine. Tout le monde y va, je suppose, pour passer du bon temps. On s'y rend pour chanter et s'amuser. Il n'est nul besoin d'intentions

sinistres. Donc, au fil des mois – dans cet endroit très fréquenté –, vous avez été entraînée dans quelque conversation, et puisque lord Thomas vous admire, comme il est naturel, il a dit : “Milady, si vous n’étiez pas tellement au-dessus de moi…”

– C’est un Howard, fait remarquer Wriothesley. Il ne pense pas que quiconque soit au-dessus de lui. »

Il lève la main. Sa scène est trop splendide pour être interrompue. « “Si vous n’étiez pas tellement au-dessus de moi, et destinée par le roi à quelque grand prince, je jure que je demanderais votre main.”

– Oui, dit Mary Fitzroy, ça s’est passé exactement comme ça, lord Cromwell.

– Et bien entendu, vous avez répondu : “Lord Thomas, je ne suis pas pour vous. Je vois votre douleur, mais je ne peux pas la soulager.”

– Non », rétorque Meg. Elle se met à trembler. « Non. Vous vous trompez. Nous sommes engagés. Vous ne nous séparerez pas.

– Et comme c’est un homme ardent, et vous un trophée adorable et immense, il n’a pas cessé – il vous a présenté des poèmes, il… eh bien, et ainsi de suite. Mais vous êtes restée ferme et ne l’avez même pas autorisé à vous mordiller la lèvre inférieure. »

Il songe, je n’aurais pas dû dire ça. J’aurais dû me contenter d’*embrasser*.

Meg se lève. Son mouchoir est roulé dans sa main – celui-ci est moucheté des petites croix argent des Howard, aussi léger qu’un flocon de neige.

« J’expliquerai cette affaire au roi seul. Malgré la dignité à laquelle il vous a élevé, il ne vous permettra pas de me retenir ni de me questionner ni d’affirmer que je ne suis pas mariée quand je dis que je le suis. »

M. Wriothesley déclare : « Milady, ne saisissez-vous pas ? Il vaudrait mieux pour vous que vous ayez été séduite et calomniée, et qu’on chante des ballades dans la rue, plutôt que de vous être promise en mariage sans que le roi le sache. »

Mary Fitzroy intervient : « Pour l’amour du Christ, asseyez-vous, Meg, et tentez de comprendre ce que milord vous dit. Il fait tout son possible.

– Il ne peut pas séparer ce que Dieu a uni ! »

Mary Fitzroy lève les yeux vers les siens : « Je suis sûre que lord Cromwell a déjà entendu ça. »

Il sourit. « Nous devons nous demander, lady Margaret, ce qu’est le mariage. Il ne s’agit pas simplement de vœux, il s’agit aussi de consommation. S’il y a eu des promesses, et des témoins, puis consommation au lit, alors vous êtes bien mariée, votre contrat est valable. Vous seriez Mme Vérité, et vous devriez vivre avec

l'extrême déplaisir du roi. Et je ne puis dire quelle forme celui-ci prendrait.

– Mon oncle ne me punira pas. Il m'aime comme il aime sa propre fille. »

Elle hésite alors. De sa propre bouche, elle l'entend, et maintenant elle comprend : *comment* le roi aime-t-il sa fille ? Il y a deux semaines, Marie marchait sur des œufs. Ils craquaient sous ses pieds. Seul Thomas Cromwell a accepté de marcher également dessus pour la récupérer.

Appelez-Moi se lève, craignant que Meg s'évanouisse. Mais la princesse parvient à s'asseoir toute seule.

« Le roi dira que j'ai été idiote.

– Ou une traîtresse. » M. Wriothesley se dresse au-dessus d'elle : il a désormais l'air presque tendre.

Meg demande : « Mon mariage n'est pas un crime, si ?

– Pas encore, répond-il. Mais je suis certain que ça en deviendra un. Nous pouvons faire passer une loi avant que le Parlement soit suspendu. »

Mary Fitzroy s'exclame : « Vous allez rédiger une loi contre Meg Douglas ?

– Vous comprenez que ce n'est que du bon sens, madame de Richmond. Les femmes ne connaissent pas toujours leur propre intérêt. Parfois elles ne savent pas comment se protéger. Donc la loi doit le faire. Sinon, n'importe quel poète peut tenter de les enlever comme un trophée, et s'il réussit il fait sa fortune, et s'il échoue seule sa fierté en souffre un peu. Ça ne peut pas se passer ainsi.

– Vous-même n'écrivez pas de vers ? demande Mary Fitzroy.

– Pourquoi s'aventurer sur un terrain déjà trop occupé ? répond-il. Monsieur Wriothesley, voulez-vous prendre une note pour moi ? »

Appelez-Moi regagne son siège et trempe une plume.

Lui dicte : « Une loi contre ceux qui, sans la permission du roi, épousent, ou tentent d'épouser, sa nièce, sœur, fille…

– Autant ajouter tante », suggère Wriothesley.

Il rit. « Ajoutez tante. L'offense sera équivalente à une trahison. »

Mary Fitzroy est incrédule.

« Se marier sera une trahison, même si la femme est consentante ?

– Surtout si elle est consentante.

– *Tra-la*, fredonne Appelez-Moi en griffonnant. *Trolley lolly… hey ho… Hey derry down*, la peine habituelle. Je demanderai à Riche de revoir la formulation.

– Par chance, dit-il, dans ce cas il n'y a pas de problème de consentement. Je doute que lady Meg se soit réellement mariée, car il n'y a pas eu consommation, comme l'a dit maître Wriothesley.

– J'ai dit ça ? » Appelez-Moi hausse ses sourcils blond-roux et sèche l'encre sur le papier.

Mary Fitzroy déclare : « Meg, aucun acte de nature non chaste ne s'est produit entre vous et lord Thomas. C'est ce que vous direz et vous vous y tiendrez.

– Lady Margaret, votre amie est bonne conseillère. » Il se tourne vers Mary Fitzroy. « Vous devriez retrouver votre mari. Je vais vous fournir une escorte jusqu'à Saint-James. »

Mary réplique : « Fitzroy n'a pas besoin de moi. Il ne m'apprécie même pas. Il ne me considère pas comme sa femme. Mon frère Surrey l'emmène voir les catins. »

Aussi directe que son père.

« Madame, dit-il, vous avez une grande part de responsabilité dans cette intrigue. Comme nous n'avons pas encore défini l'étendue de la nouvelle loi, nous ne savons pas à quelle peine vous pourriez faire face. Mais je doute que le roi vous poursuive si vous allez au chevet de son fils malade. Ne vous en faites pas pour lady Margaret, on s'occupera bien d'elle à la Tour. Mais à moins que vous ne souhaitiez l'y accompagner, je vous conseille de vous rendre à Saint-James et d'y rester. »

Meg se lève, fondant une fois de plus en larmes ; elle s'accroche au dossier de la chaise. M. Wriothesley se lève à son tour et prend les choses en main. Il est ferme et détaché.

« Lady Margaret, vous ne serez pas placée au cachot. Nul doute que lord Cromwell s'arrangera pour que vous ayez les appartements de l'ancienne reine. »

Il rassemble ses papiers.

« Allez, milady, implore Mary Fitzroy, faites ce qui convient à votre dignité royale. Ne forcez pas ces hommes à vous porter. Et remerciez lord Cromwell – j'ai confiance en lui, si un homme est capable de détourner la colère du roi, c'est bien lui. »

Lui songe, elle sera détournée vers Tom Vérité : Henri détestera ses agissements. Il se tient près du mur jusqu'à ce que les femmes partent, passant à côté de lui sans un mot. Mais la princesse d'Écosse continue de protester : « Quel mal peut-il m'arriver quand je dis la vérité ? »

Sa voix résonne dans la cage d'escalier, puis elle disparaît.

Appelez-Moi déclare : « Je croyais qu'elle ne saisirait jamais votre main salvatrice.

– Elle n'est pas stupide par nature. Elle est amoureuse.

– C'est une chance que ça ne rende pas les hommes stupides. Enfin quoi, regardez Sadler. »

Oui, regardez Sadler. Follement épris de sa femme, et son esprit nullement émoussé.

L'humeur de M. Wriothesley s'est adoucie. Avec Meg à la Tour, il sait qu'il aura une autre chance de la faire tomber.

« Avez-vous jamais été amoureux, sir ?

– J'y ai échappé. »

Il se rappelle avoir demandé à Rafe : comment est-ce ? Même si Wyatt l'a mis en garde contre les signes. Les soupirs brûlants, le cœur glacé. Ou est-ce l'inverse ?

Il pense, je dois trouver un moyen d'aider Bess Darrell. Je suis pris par cette nouvelle friponnerie d'Howard, pendant que l'enfant de Wyatt grandit en elle.

« Je veux Francis Bryan. Est-il chez lui ?

– Des faveurs à demander ? » Mais Appelez-Moi est agité, excité ; il n'insiste pas. « Qui va annoncer au roi que Meg est mariée ? »

Il soupire : « Moi.

– Je n'aimerais pas être à la place de Norfolk. Sa nièce qui le déshonore au printemps, et son demi-frère en été. Vous pouvez facilement entraîner sa chute maintenant. » Appelez-Moi lui jette un coup d'œil. « Si vous le désirez. »

Il songe, je ne sais pas si je le veux. Que le duc ait planifié cette mésalliance ou qu'il l'ait juste dissimulée, l'affaire est grave. Mais pas plus grave que les crimes du passé, pour lesquels je semble l'avoir pardonné.

« Supposez que les Écossais franchissent la frontière ? Qui irait les affronter à part Norfolk ?

– Suffolk, répond Wriothesley.

– Et si les Français entraient par l'autre porte ?

– Vous avez été soldat, sir.

– Il y a longtemps. » Je portais une pique. Ou j'étais le garçon de l'homme qui la portait ; on se bat en unités. J'étais un enfant. Maintenant j'ai cinquante ans. Je pourrais peut-être gagner une bagarre dans la rue, mais je préférerais en empêcher une. « Avec l'âge je privilégie les arrangements, Appelez-Moi, ainsi que vous l'avez remarqué cette dernière heure. Ce serait un maigre triomphe d'avoir sauvé la fille du roi s'il se retourne maintenant et exécute sa nièce.

– Mais pourquoi, demande Wriothesley, laisser passer une année – amoureux, comme elle dit – et s'engager seulement après ? Je pense qu'il n'était pas si passionné, jusqu'au jour où Élisa a été déclarée illégitime, et où Meg s'est approchée du trône.

– À moins qu'il en ait eu assez de faire des rimes sans résultats. Ils ont dû s'engager pour qu'il puisse la mettre dans son lit.

– Sûrement. Et si des désagréments devaient s'ensuivre ? »

Il hausse les épaules. Meg doit faire confiance à la chance. Parfois une femme a un enfant, mais elle le perd avant que quiconque le

sache hormis elle. Ce n'est qu'ensuite qu'elle en parle : vingt ans plus tard, parfois.

Appelez-Moi dit : « Le roi voudra qu'elle révèle la date et nomme les témoins.

– Alors nous questionnerons Tom Vérité. Il croit déjà que j'en sais plus que ce que je sais vraiment.

– La plupart des gens pensent ça, observe M. Wriothesley.

– Il craint que tout le monde sache où son vit est allé rien qu'en lisant ses vers. Mais la fille de Norfolk a le cœur solide. Elle devrait siéger au Conseil du roi. Vous vous rappelez comment elle a tenté de me bloquer la porte, le jour où Anne a été couronnée ? »

Wriothesley n'est pas au courant, pourquoi le serait-il ? Ce qu'Appelez-Moi a vu, c'est le spectacle public, les foules bouillonnantes, les coups de trompette, les bannières, les chevaux qui reniflaient, les sabots qui battaient le sol. Anne, fragile, enceinte dans la chaleur humide, a dû supporter trois jours de cérémonie sous le regard hostile du peuple. À l'autel, le poids de la couronne lui a fait courber l'échine. Si son visage brillait, ce n'était pas de la transpiration – c'était la conscience de sa destinée. Sa main, si longtemps nerveuse, a saisi le sceptre avec assurance. L'archevêque Cranmer lui a appliqué de l'huile sainte sur le front.

Puis, après la cérémonie, elle s'est retirée, loin du regard de la ville et de ses dieux, dans une chambre où elle a pu se débarrasser de ses robes. Il l'a suivie. Il a vu l'expression d'épuisement sur son visage. Mais il devait désormais la faire se lever et sortir, pour aller au banquet à Westminster Hall ; sinon, à moins de la porter, il aurait dû parler de toute urgence au roi, car la rumeur se serait répandue comme un feu de paille ; si Anne était trop épuisée pour être montrée en public, on aurait dit qu'elle était tombée malade, on aurait dit qu'elle était en train de perdre l'enfant.

À la porte de la chambre, il a rencontré la fille de Norfolk, une gamine de quatorze ans obstinée, parfaitement choquée : « La reine est dévêtue ! » Anne, irritée, l'a appelé, et écartant la jeune fille, il est entré. Sur un haut lit la reine était allongée sur le dos tel un cadavre, sa fine tunique enveloppant le dôme de son ventre. Sa main étroite était posée dessus, comme si elle calmait le prince à l'intérieur ; ses cheveux étaient détachés et retombaient autour d'elle comme des plumes noires. Il l'a regardée avec pitié et émerveillement, et aussi une sorte d'appétit, s'imaginant que lui-même avait une femme enceinte. Elle a tourné la tête. Un flot de cheveux s'est écoulé par-dessus le bord du lit. Dans un élan de – quoi ? de souci de l'ordre ? – il a soulevé la mèche, l'a tenue un moment entre son index et son pouce, puis l'a replacée avec le reste.

Mary Norfolk s'est écriée : « Non ! Ne touchez pas la reine ! »

La femme morte a parlé : « Laisse-le faire. Il l'a mérité. »

Ses yeux se sont soudain ouverts. Ils l'ont parcouru. Elle a lentement esquissé un sourire étrange. J'ai su alors (dirait-il plus tard) qu'Anne ne s'arrêterait pas au roi, mais qu'elle consumerait de nombreux hommes, jeunes ou vieux, riches ou pauvres, nobles ou roturiers. Mais au moins, elle ne m'a pas consumé, moi.

Il se rappelle ses pieds gonflés, sillonnés de veines bleues, nus. Ils semblaient tellement impuissants, comme s'ils étaient transis par cette chaude journée de juin.

Sur ordre du roi, un logement est préparé à la Tour. Le connétable Kingston vient en personne et suggère le dernier étage de la tour Bell, qui possède une bonne cheminée. Montrons un visage optimiste, dit Kingston, et supposons que le roi fera preuve de clémence, et que le jeune homme sera toujours vivant cet hiver.

Lui demande à Kingston : « Vous connaissez le geôlier Martin ?

– Je le connais. Un de vos adeptes de l'Évangile.

– Martin devrait s'occuper de lord Thomas. Il respecte ceux qui écrivent des vers. »

Kingston le fixe comme s'il était ignorant. « Ils le faisaient tous. Tous ces gentilshommes morts.

– George Boleyn, certainement, déclare M. Wriothesley. Et Mark, je le concède. Mais vous voyez Will Brereton jonglant avec une *terza rima* ? Quant à Norris, il s'intéressait plus au recensement de ses émoluments et au comptage de ses biens. »

Kingston : « Ils s'y sont essayés. Je ne suis pas juge. Mais la reine affirmait que seul Wyatt savait s'y prendre.

– Sir William, dit-il, demandez à votre femme de tenir compagnie à lady Margaret, comme elle a tenu compagnie à l'ancienne reine. Faites-moi savoir ce qu'elle dit. » Il ajoute : « Je ne dis pas que ça se terminera de la même manière. Que lady Kingston la laisse croire qu'elle vivra et s'épanouira, si elle voit ce qu'elle a à faire.

– Il paraît que vous allez proposer une nouvelle loi, observe Kingston. Ça semble sévère de leur faire commettre un crime rétrospectivement. »

Ils essaient d'expliquer au connétable. Un prince ne peut pas être entravé par des considérations temporelles : passé, présent, futur. Il ne peut pas non plus excuser le passé, juste sous prétexte que c'est fini. Il ne peut pas dire « de l'eau a coulé sous les ponts » ; le passé ruisselle toujours sous la terre, un lent écoulement qu'on ne peut pas suivre. Souvent, le sens n'est révélé qu'après coup. La volonté de Dieu, par exemple, est mise en lumière ces temps-ci par des traducteurs plus habiles. Quant à l'avenir, les désirs du roi évoluent rapidement, et la loi doit aller vite pour suivre le rythme.

« Gardez à l'esprit la remarquable prescience du roi lors du jugement de la défunte reine. Il connaissait la sentence avant que le verdict soit rendu.

– Vrai, convient Kingston. Le bourreau était déjà sur la mer. »

Kingston est connétable depuis suffisamment longtemps. Il devrait savoir comment fonctionne l'esprit du roi. Dès qu'Henri dit « c'est mon souhait », ça devient un souhait si cher et familier qu'il croit l'avoir toujours eu. Il nomme ce dont il a besoin, et il veut qu'on le lui fournisse.

« Mais il ne va tout de même pas la tuer ? demande Kingston. La princesse d'Écosse ! Que diraient ses compatriotes ?

– Je ne crois pas que les Écossais se soucient de Meg. Ils la considèrent désormais comme une Anglaise. Pourtant, ajoute-t-il, je prie toujours pour une issue favorable. Quant à lord Thomas, je suis sûr que le duc de Norfolk plaidera en sa faveur.

– Norfolk ? fait le connétable. Henri le jettera par la fenêtre. »

Nul doute, pense-t-il. J'espère être là pour voir ça.

« Soyez prêt, sir William. C'est mon seul conseil. Je n'aimerais pas que vous soyez pris au dépourvu. »

Après tout, près de deux mois se sont écoulés depuis la mort de la reine. Il est tout à fait possible que la machinerie interne de Kingston soit rouillée.

Le connétable dit : « Quoi qu'il arrive, je suppose qu'on ne fera pas revenir cet individu ?

– Le Français ? Non. Doux Jésus. Je n'ai pas les moyens de me l'offrir. »

Retour aux charcutages à l'ancienne. Bien sûr, les Howard sont de fervents adeptes de la tradition. Ils ne voudraient pas mourir avec le moindre raffinement.

« Il a fait du beau travail, observe Kingston. Je l'admets. Magnifique arme. Il me l'a montrée. »

Lui pense, nous avons tous tué Anne Boleyn. En tout cas, nous l'avons tous imaginé. Bientôt j'entendrai dire que le roi lui-même est venu et a demandé : « Monsieur le bourreau, puis-je essayer votre épée ? » C'est comme l'a dit Francis Bryan : Henri l'aurait tuée un jour, mais en l'occurrence un autre homme lui a épargné cette peine.

Il se rappelle le poids de l'arme quand le Français la lui a placée dans la main. Il a vu la lumière scintiller sur l'acier, et il a vu qu'il y avait des mots inscrits sur la lame ; il a passé son doigt dessus. Miroir de la justice. *Speculum justitiae*. Priez pour nous.

À Austin Friars, ils admirent M. Wriothesley : sa ténacité, son empressement à étayer sa certitude qu'il n'y a pas de fumée sans

feu. Et c'est une chance pour Meg Douglas qu'il n'ait pas hésité, après avoir compris les faits.

« Car imaginez, dit Richard, si quelqu'un était entré et l'avait trouvée nue dans les bras de Vérité. »

Richard Riche observe : « Si j'offensais le roi de la sorte, je ne m'attendrais pas à vivre longtemps. »

Riche est occupé à rédiger. Les nouvelles clauses n'empêcheront pas nécessairement les membres de la famille royale de faire des choses stupides. Mais elles créeront un cadre formel pour les gérer, quand ils en feront. La question est : qui est complice de Meg ? Il a demandé les tableaux de service pour voir quelles femmes s'occupaient de la reine – la morte – en mars, avril et ce qu'elle a vu du mois de mai. Mais les dames hautaines qui s'occupent de ces questions – lady Rutland, lady Sussex – ont simplement haussé les sourcils et laissé entendre que c'était un mystère. Alors que dans les appartements privés du roi, comme dit Rafe Sadler, on a une liste, on sait qui est censé être là, et quand.

Non que ça fonctionne nécessairement. On a pris des habitudes erratiques ce printemps.

Lorsqu'il est allé voir le roi avec la mauvaise nouvelle, il l'a trouvé en compagnie de ses architectes, ourdissant des dépenses d'argent. « Lord Cromwell ? Lequel ? » Il a brandi un bâton orné de moulures avec un motif d'oves et dards, qu'il préférait de peu à des couronnes de laurier.

« Les couronnes, a-t-il répondu. J'ai quelque chose à vous dire. »

Les architectes ont enroulé leurs plans. Il les a suivis du regard jusqu'à la porte.

Dès que le roi a compris ce qu'on lui disait, il a hurlé à pleins poumons que l'affaire devait rester secrète. Le bâton était toujours dans sa main royale : si Meg Douglas s'était tenue là, il lui aurait brisé les oves sur la tête et l'aurait frappée avec les dards.

« Je ne veux pas une redite de ce qui s'est passé en mai, une femme royale devant un tribunal public. L'Europe sera scandalisée.

– Alors qu'est-ce que je fais ? »

Henri a baissé la voix : « Choisissez une manière plus propre. » Quant à Vérité : « Faites-le inculper pour trahison – je veux qu'il soit inscrit dans l'acte d'accusation qu'il a été inspiré par le diable. À moins qu'il l'ait été par M. de Norfolk ? »

Il n'a fait aucun commentaire. En attendant – comme le dit l'un des poèmes de Vérité, « Rapport faux tandis que l'herbe pousse » –, le bruit commence à circuler que lord Thomas a été arrêté, et on suppose donc qu'il était lui aussi un amant de la défunte Anne.

Dans la tour Bell, Wriothesley et lui abordent Vérité près de

l'escalier de la tourelle, passant devant la pièce aux volets tirés où l'ombre de Thomas More est tapie dans l'obscurité. Il pose la paume contre le mur, comme s'il cherchait à sentir un infime tremblement dans la maçonnerie, qui lui dirait que More parle à l'intérieur : bavardant tout seul, des plaisanteries et des histoires et des proverbes, des versets des Saintes Écritures, des maximes, des refrains.

Christophe arrive derrière eux avec les preuves. Ce ne sont pas des draps tachés, mais quelque chose de pire encore. Les poèmes – ceux de Tom Vérité et Meg mélangés à d'autres. Ils sont parvenus par liasses, certains découverts, d'autres abandonnés, d'autres encore apportés par des tierces parties. Les feuilles ont les bords gondolés, et certaines sont pliées plusieurs fois ; ils ont été écrits par diverses mains, annotés par d'autres ; couverts de gribouillis, de bavures et de taches, la qualité de leur construction varie, mais pas leur contenu. Je l'aime, elle ne m'aime pas. Ô elle si cruelle ! Ah, je vais mourir ! Il se demande si des poèmes d'Henri se sont mêlés au lot. On a prétendu – contre les hommes morts récemment – qu'ils s'étaient moqués des vers royaux. Mais l'écriture du roi, par chance, ne ressemble à aucune autre. Il la reconnaîtrait dans le noir.

Dans la pièce du dernier étage, Tom Vérité fixe le mur. « Je me demandais quand vous viendriez. »

Lui – lord Cromwell – ôte son manteau. « Christophe ? »

Le garçon produit les papiers. Ils paraissent plus froissés que dans son souvenir.

« Tu les as mâchés ? »

Christophe fait un grand sourire. « Je mange tout », dit-il à Tom Vérité.

Tandis que lui, lord Cromwell, feuillette les papiers et s'apprête à lire à haute voix, Tom Vérité s'irrite et se crispe, comme tout auteur dont le travail est examiné à la loupe.

Elle connaît mon amour depuis longtemps sincère,
Elle connaît ma vérité, rien n'est secret,
Elle sait que j'aime avec des intentions claires,
Comme jamais homme et femme ne l'ont fait.

Il regarde Tom Vérité par-dessus le papier. « Rien n'est secret ?

– Avez-vous couché avec elle ? demande M. Wriothesley.

– Oh, pour l'amour de Dieu, répond Tom Vérité. Quelle opportunité ? Avec vos yeux constamment sur nous ? »

Un Argus aux yeux innombrables. Il tient le papier à bout de bras.

« Pouvez-vous poursuivre, monsieur Wriothesley ? Moi, pas. Ce n'est pas l'écriture, assure-t-il. C'est que ma langue refuse de le

faire. »

M. Wriothesley saisit le papier par le coin.

Qu'est-ce qui laisse espérer une fin heureuse
Quand la fin sera malheureuse ?

« Peut-être cela sonne-t-il mieux en le chantant, suggère M. Wriothesley. Voulez-vous que nous demandions à Martin d'aller chercher un luth ? »

Et ont tourné ma chance et mon espoir
Transformant l'espoir en désespoir.

« Arrêtez-vous ici », dit-il à Wriothesley. Il reprend le papier, entre l'index et le pouce. « Il semblerait que vous vous soyez déclaré, même au risque d'essuyer un refus. *Elle connaît ma vérité, rien n'est secret.* À cette date, elle ne semble pas disposée. Même s'il est habituel, n'est-ce pas, de dire qu'on aime la femme plus qu'elle ne nous aime ?

– C'est considéré comme poli, lui assure Wriothesley.

– Et pourtant elle vous aimait suffisamment pour vous donner un diamant. »

Tom Vérité déclare : « Je ne sais pas si j'ai écrit ce vers.

– Vous avez oublié. Comme le ferait tout homme sensé. Pourtant, à la cinquième strophe vous écrivez, *Pardonnez-moi, votre homme, Tom Vérité*. Que vous faites fâcheusement rimer avec *profitais* ? »

Christophe ricane : « Même moi je n'aurais pas fait ça, et pourtant je suis français.

– Il y a de nombreux Thomas à la cour, rétorque l'accusé, et tous ne disent pas la vérité, même si je suis sûr qu'ils prétendent le contraire.

– Il nous regarde, dit-il à Thomas Wriothesley. J'espère que vous n'affirmez pas que l'un de nous l'a écrit ? »

Appelez-Moi déclare : « Le monde entier sait que vous vous faites appeler ainsi, vous feriez donc aussi bien de l'admettre. Vous l'avez épousée, affirment ses domestiques. »

Tom Vérité ouvre la bouche, mais il l'interrompt tout en feuilletant les pages : « Vous lui demandez de vous soulager de votre douleur.

– Serait-ce une douleur dans vos couilles ? » demande Christophe.

Il le réprimande d'un regard, mais ne peut s'empêcher de rire. « Vous avez été amoureux pendant un certain temps – *Bien que je brûle et brûle depuis longtemps* – et ensuite vous vous engagez. Pourquoi faire ça, si ce n'est pour lui faire croire qu'il est légal de

coucher ensemble ? »

Wriothesley ajoute : « La femme nous dit que des témoins ont assisté à cet engagement. »

Comme le silence se prolonge, il raille : « Vous n'êtes pas forcé de répondre en vers. »

Tom Vérité déclare : « Je sais ce que vous faites, Cromwell. »

Il hausse un sourcil. « Je ne fais rien à moins d'avoir la permission du roi. Sans elle, je n'écrase même pas une mouche.

– Le roi ne vous permettra pas de maltraiter un gentilhomme.

– Certes, convient Wriothesley, mais ne mettez pas la patience de lord Cromwell à l'épreuve. Il a un jour cassé la mâchoire d'un homme d'un unique coup. »

J'ai fait ça ? Il est étonné. Il dit : « Nous sommes tenaces. Vous finirez par avouer que vous aviez de mauvaises intentions, même si vous n'avez pas atteint votre objectif. Vous reconnaîtrez votre erreur envers le roi, et implorerez son pardon. » Même si je doute qu'il vous l'accorde, songe-t-il. « Nous comprenons votre situation. Vous venez d'une grande famille, mais vous autres jeunes Howard êtes pauvres. Et appartenant à une lignée si glorieuse, vous ne pouvez vous salir les mains avec aucun métier. Si vous voulez faire votre fortune, vous devez attendre une guerre, ou vous devez faire un bon mariage. Et vous vous dites, je suis là, un homme de grande qualité, et pourtant je n'ai nul argent, personne ne me regarde, sauf pour me confondre avec mon frère aîné. Alors je sais ce que je vais faire ; je vais épouser la nièce d'Henri. Il y a des chances pour que je sois un jour roi d'Angleterre.

– Et en attendant je pourrai emprunter autant que je le souhaiterai », ajoute Wriothesley.

Un vers de Wyatt lui vient à l'esprit : *Car je suis faible, et totalement sans défense.* Dans les poèmes de Wyatt, il y a une bagarre à chaque ligne. Dans ceux de lord Thomas, il n'y a pas de lutte, juste une douce capitulation face à l'idiotie. Même s'il résiste solidement à l'interrogatoire – il faut lui concéder ça. Il ne pleure pas ni ne supplie. Il dit juste : « Qu'avez-vous fait de lady Margaret ?

– Elle est ici, dans les appartements de la reine, répond M. Wriothesley. Mais probablement pas pour longtemps. »

Ils le laissent sur cette réflexion ambiguë. L'inoffensive vérité est que Meg devra peut-être être logée ailleurs si le roi décide d'organiser un couronnement, car la tradition veut que Jane y passe la nuit qui précédera sa procession jusqu'à Westminster. Henri a parlé d'une cérémonie au milieu de l'été. Mais il y a désormais des rumeurs de peste et de fièvre. Il n'est pas sage d'autoriser les foules dans les rues, ou d'entasser des corps dans des espaces clos. Les Seymour, bien entendu, poussent le roi à courir le risque.

Cromwell et Appelez-Moi redescendent. On se bat en unités, songe-t-il. Rafe lui manque, lui qui était toujours à ses côtés. Mais si le roi veut sa présence, il doit l'avoir.

Il demande : « Vraiment ? J'ai cassé une mâchoire ? À qui ?

– C'est le cardinal qui racontait ça », répond joyeusement Wriothesley. Il sort dans la lumière. « Parfois c'était un abbé, parfois un petit lord. Quelque part dans le Nord. »

Quand ce sera terminé – quelle que soit l'issue –, il essaiera de rendre les poèmes à leurs propriétaires, bien qu'ils n'aient pas inscrit leur nom dessus. Il s'imagine les jetant en l'air par un jour venteux, si bien qu'ils retombent vers Whitehall, puis flottent à travers la rivière et atterrissent à Southwark – où des putains s'en moqueront et s'en serviront pour se torcher le cul. Quand il rentre chez lui il dit à Gregory : « N'écris jamais de vers. »

Bess Darrell lui a envoyé un message : venez me voir à L'Erber. Il n'est pas surprenant que la famille Pole la recueille, car elle est un héritage de feu Catherine. Mais elle doit leur avoir caché qu'elle porte un enfant. La vieille comtesse ne voudrait pas du bâtard de Wyatt sous son toit.

Il trouve Bess et lady Salisbury ensemble, aussi paisibles que sainte Anne et la Vierge dans un livre d'heures. Une bande de lin fin est étirée en travers de leurs cuisses, recouverte d'un paradis en broderie, un jardin de fleurs d'été. Il salue la comtesse avec une extrême politesse – car il ne l'a peut-être pas fait lors de leur dernière rencontre. Il note que Bess n'a pas encore délacé son corset. C'est une femme délicate ; pendant combien de temps pourra-t-elle garder son secret ?

La comtesse désigne son ouvrage : « Je sais que vous avez la gentillesse de vous intéresser au travail que nous autres femmes effectuons. Vous voyez, j'ai trouvé de jeunes yeux pour aider les miens.

– Je vous complimente. J'aimerais que mes fleurs éclosent aussi vite.

– Vos jardins ont tous été nouvellement plantés, observe poliment lady Salisbury. Dieu prend son temps.

– Et pourtant, note Bess, il a fait le monde entier en une semaine. »

Il acquiesce gravement, puis dit à la comtesse : « J'ai appris que votre fils Reynold avait été convoqué par le pape.

– Vraiment ? C'est plus que je n'en sais. »

Lui-même vient juste de l'entendre dire, et ce n'est peut-être pas vrai. « Je me demande quelles sont les intentions de Farnese. Il ne le sifflerait pas à Rome pour une partie de ris-et-couche-toi. »

La comtesse a une expression interrogative.

« C'est un jeu de cartes, explique Bess. Pour les enfants. »

La comtesse déclare : « Nous ne connaissons pas plus que vous les plans de mon fils.

– Moins, dit Bess dans un souffle, faisant s'agiter les pétales sous ses doigts.

– C'est une affaire qui regarde Reynold et Sa Majesté. Comme je l'ai expliqué – et Sa Majesté l'accepte volontiers, même si vous non –, ni moi ni mon fils Montague ne connaissions à l'avance ses écrits contre le roi. Et nous ne savons pas où il est en ce moment.

– Mais il vous a écrit ?

– Oui. C'est une lettre qui va droit au cœur d'une mère. Il affirme que quiconque observe les lois de ce royaume et de ce roi se verra interdire l'entrée du paradis – même si on l'a abusé ou contraint à obéir.

– Mais vous n'êtes ni abusée ni contrainte, n'est-ce pas ? Votre loyauté vient de votre gratitude.

– Il y a plus, poursuit Margaret Pole. Mon fils me demande de cesser de me mêler de ses affaires. Il affirme que je l'ai rejeté enfant, que je n'avais rien à faire de lui. Il est vrai que je l'ai éloigné de la maison pour ses études. Mais à mes yeux, je le donnais à Dieu. » Elle lève le menton. « Reynold a coupé ses liens avec nous. Il dit que nous sommes damnés à cause de notre obéissance à Henri Tudor. »

Il songe, c'est bien triste qu'il ait écrit une telle lettre. C'est néanmoins pratique. La comtesse fait une boucle soigneuse avec son fil et plante son aiguille dans l'étoffe. « Mais vous voulez parler à Mme Darrell. » Se levant, elle fait glisser l'ouvrage sur les cuisses de Bess et murmure une question qu'il n'est pas censé entendre.

Bess répond : « Non, je fais confiance au lord du Sceau privé.

– Alors moi aussi », déclare la comtesse.

Il sourit : « Encourageant pour moi. »

Lady Salisbury rassemble ses jupes. Ah, elle est insensible à mes charmes, se dit-il. Bess Darrell est assise, tête penchée, et elle ne la lève pas lorsqu'ils se retrouvent seuls avec la porte entrouverte. Sa coiffe dissimule ce que Wyatt a vu, ses cheveux d'un or vif. Il s'imaginait que Wyatt ne poursuivrait que ce qui fuit, que la poursuite l'intéresserait, mais pas la capture. Pourtant Bess semble non seulement capturée, mais apprivoisée, une femme piégée par son propre manque de chance. Il regarde l'endroit où a disparu lady Salisbury.

« Vous pouvez juger combien elle me fait confiance. Pas assez pour fermer la porte.

– Elle ne pense pas que vous allez me jeter au sol pour me violer. Peut-être craint-elle que vous murmuriez de mauvais vers, et me

poussiez à vous épouser. »

Donc elle a entendu parler de l'affaire de lady Douglas. Nul doute que la rumeur est partout.

Il dit : « Je vous ai trouvé un refuge. Comme je l'ai promis à Wyatt. La famille Courtenay va vous demander d'être une compagne pour la marquise.

– Gertrude ? » Elle plie le lin sur ses cuisses ; le plie encore et encore, jusqu'à ce qu'il devienne un carré avec l'aiguille à l'intérieur. « Mais elle ne vous aime pas.

– Elle m'est redevable.

– Vrai. Vous auriez pu entraîner la chute de sa famille il y a deux ans. Comme vous êtes patient. Je suppose que vous vous retenez, dans l'espoir d'une plus grande destruction. La reine Catherine disait toujours : "Cromwell tient ses promesses, pour le meilleur ou pour le pire." » Elle détourne les yeux. « Je sais que vous avez tenu votre promesse à Marie. J'étais dans la chambre à Kimbolton quand vous l'avez faite. Tout ce que je dirai, milord – méfiez-vous de la gratitude. »

Ça ne m'étonne pas, songe-t-il, que Wyatt s'accroche à vous. Les énigmes cyniques vont aussi bien à vos lèvres qu'aux siennes.

« Pour ce qui est de votre état, je vous laisse donner l'explication que vous voudrez. Les Courtenay savent ce qu'on vous doit. Vous avez aidé Catherine dans ses dernières heures. C'est vous qui avez essuyé son front quand elle était mourante. Maintenant ils se vantent de ce qu'ils ont fait pour elle, mais ils n'ont en vérité pas bougé le petit doigt. Ils n'insisteront pas pour connaître le nom de l'homme. Et s'ils le font et que ce nom ne leur plaît pas, ils sont toujours liés à vous.

– Il devrait leur plaire, dit-elle. Ils sont redevables à Wyatt et à son témoignage. Car il a entraîné ceci. » Elle désigne l'espace autour d'elle. « Cette terre où nous vivons désormais. L'Angleterre sans Boleyn.

– Wyatt n'a rien provoqué. Son témoignage n'a pas été nécessaire.

– C'est ce que vous dites. Mais bon, vous aimez offrir du réconfort, milord. Vous vous frayez un chemin sur le champ de bataille avec des prières pour les blessés et de l'eau pour les mourants.

– C'est vrai, répond-il simplement. Je lui ai rendu les papiers pour qu'il puisse les déchirer. Il m'a parlé de l'accord entre vous, et j'ai dit que je vous trouverais un endroit sûr… Je vous offrirais mon humble demeure, ou n'importe laquelle de mes maisons, mais mes conseillers – c'est-à-dire les personnes de ma maisonnée qui me conseillent et ont mes intérêts à cœur – m'ont recommandé… »

Elle rit. « Non, lord Cromwell, je ne peux pas loger chez vous. Une femme non mariée, brouillée avec sa famille… vos ennemis

suggéreraient de telles polissonneries – et comme vous êtes l'adjoint du roi pour les questions religieuses, vous ressembleriez à n'importe quel évêque lascif, ou à un cardinal romain.

– Les Courtenay ne connaissent pas mon rôle dans tout ça. Faisons en sorte qu'ils ne l'apprennent pas. Francis Bryan leur a parlé pour vous. Il a travaillé à votre salut. Il aime Tom Wyatt et vous admire.

– Je pensais que Francis était habitué à se débarrasser des femmes, déclare-t-elle. Non, ne doutez pas de moi – je saisirai l'opportunité, puisque vous l'offrez. Vous avez ma gratitude éternelle. Vous avez sauvé Tom Wyatt quand lui-même ne l'aurait pas fait.

– J'ai déverrouillé la porte, mais c'est vous qui l'avez fait sortir de prison. S'il n'y avait eu l'enfant que vous portez, il ne se serait pas soucié de vivre. Garçon ou fille, c'est un enfant de grand pouvoir. Il a déjà épargné la hache à son père.

– L'enfant ? fait-elle. Il semblerait que je me sois trompée à ce sujet.

– Il n'y a pas d'enfant ?

– Non.

– Il n'y en a jamais eu ?

– Je ne peux pas le dire avec certitude.

– Wyatt sait-il que vous l'avez abusé ? »

Férocement, elle répond : « Il sait qu'il respire encore. »

Un silence. Elle déplie la broderie, sa blancheur s'étalant sur ses jupes. Elle trouve l'aiguille et l'examine entre son doigt et son pouce, comme si elle la défiait de la faire saigner.

« Étant donné le résultat, vous comprendrez ma tromperie, dit-elle.

– J'aime votre tromperie. Elle me donne une haute opinion de vous.

– Vous avez raison, j'ai besoin d'un refuge. Personne ne me veut sauf Wyatt, et il ne peut pas m'avoir. Je lui ai fait des promesses sincères, et je me considère autant mariée que n'importe quelle femme d'Angleterre, sauf qu'il a une femme en vie. »

Amor mi mosse, songe-t-il. L'amour m'émeut, l'amour me fait parler.

« Peut-être voulez-vous rester ici avec lady Salisbury.

– Elle peut se trouver une autre paire d'yeux. Et je crois que vous avez déjà des espions ici. Quand j'irai chez les Courtenay, que devrai-je faire ?

– Vous vivrez.

– Mais pour vous, lord Cromwell – que devrai-je faire pour vous ?

– Écrivez-moi. Quelqu'un au sein de la maison vous abordera. Une servante. Je vous enverrai même le papier.

– Et qu'est-ce que vous voudrez savoir ?

– Vous me direz qui leur rend visite. Si l'un d'eux projette de voyager. Si l'une des femmes est enceinte.

– Je n'ai pas d'argent. »

Il a réglé une ou deux fois ses dettes de jeu. La pieuse Catherine, même durant son exil, jouait gros, et elle s'attendait à ce que les personnes de sa maisonnée paient.

« Je m'en occuperai, si Wyatt ne peut pas le faire. »

Elle dit : « Je jugerai ce qui se passe parmi les Courtenay, et je protégerai ce qui est privé. Je vous dirai tout ce qui relèvera du bien public. Je vous dirai tout ce qui pourra vous intéresser.

– Merci. » Il se lève. « N'oubliez pas que mes champs d'intérêt sont très vastes.

– Avant que vous partiez, laissez-moi vous montrer ma broderie.

– Ce serait très aimable », répond-il.

Elle soulève l'ouvrage ; elle lui montre l'emblème des Pole, la pensée – ou *Viola* – brodée dans une bordure avec le souci.

« Ils font ça pour s'encourager mutuellement, et ils offrent ce genre d'ornements à leurs partisans. Ils sont cousus sur les nappes d'autel, ou transformés en broches pour les chapeaux. Ils en ont donné une la semaine dernière à l'ambassadeur Chapuys. Le souci symbolise – eh bien, je vois que vous l'avez déjà compris – il symbolise lady Marie, cet exemple de vertu éclatante. Regardez ici (elle lui montre avec la pointe de l'aiguille), la façon dont les fleurs s'entrelacent. Reynold s'enroulera peut-être de la sorte autour de son corps et de son cœur.

– Donc lady Salisbury m'a menti *in toto* pendant cette dernière heure, ou seulement partiellement ? »

Elle jette un coup d'œil vers la porte. « Il est vrai que Reynold lui a écrit une lettre.

– Mais c'est toute la famille qui a dû concocter ce plan. C'est une tromperie, qui vise à faire porter le chapeau à quelqu'un d'autre.

– Il semblerait qu'elle soit piquée à vif.

– C'est ce que ressent le roi. Piqué, atterré, trahi. Ce sont des efforts prodigieux, ces lettres de Reynold. Je m'étonne qu'il ne m'écrive pas. » Il lui touche la main. « Merci. »

Il s'imagine Richard Riche rédigeant une loi contre les broderies. Mais il n'en a pas besoin. Les lois sont déjà capables de couvrir tout ce que la famille Pole a en tête – surtout quand on ajoute les nouvelles peines pour quiconque complote d'épouser la fille du roi. Rien de ce qu'il a appris sur les espoirs de lady Salisbury ne le surprend, mais il est utile de relier les indices entre eux.

« J'espère, déclare-t-il, que quand cette étoffe sera achevée, la famille la protégera de la lumière. »

Comme les trésors du paradis, songe-t-il, que ni les mites ni la rouille ne rongent.

Elle dit : « Je me demande où est désormais Anne Boleyn ? »

Ce n'est pas une question à laquelle il s'est préparé. Il l'imagine traversant à la hâte quelque grande pièce pleine de courants d'air dans l'au-delà, avec des murs en verre brisé.

Lorsqu'il va voir la reine Jane, il emmène M. Wriothesley.

« Juste au cas où il y aurait un nouveau complot entre les femmes. Je ne ferai désormais confiance qu'à vous. Si vous voyez une personne mariée alors qu'elle ne devrait pas l'être, désignez-la comme coupable. N'essayez pas d'être subtil. Nous l'avons suffisamment été. »

C'est le milieu de la matinée, une ample lumière d'été. Les femmes sont revenues de leurs dévotions. Bess Oughtred, la sœur veuve de la reine, est auprès d'elle. De l'autre côté est assise la femme d'Edward Seymour, Nan ; Nan Stanhope, ainsi qu'elle s'appelait avant son mariage. Elle n'est pas, évidemment, l'épouse qui a péché avec le vieux sir John. Celle-là est morte et n'est jamais mentionnée à Wolf Hall. Aucun espace n'est visible à l'endroit où devrait se trouver la princesse écossaise. Les femmes s'attellent à la tâche qui les accapare depuis des semaines – effacer les initiales A des satins et des damas, et les remplacer par celles de Jane afin qu'elle puisse porter les étoffes de l'ancienne reine.

Un murmure compatissant de M. Wriothesley : « Cette fausse lady ne disparaîtra-t-elle donc jamais ?

– Elle avait beaucoup de vêtements, déclare Bess Oughtred. Je me rappelle avoir cousu ces lettres-ci. »

Elle parle à voix basse, d'un ton absorbé ; de minuscules perles tombent à chaque coup de ciseaux, et Nan les rattrape dans un coffret garni de soie.

« Par chance les ourlets sont généreux, murmure cette dernière. Sa Majesté est plus large que l'autre. » Elle retourne la manche de Jane. « Et bientôt plus large encore – si Dieu le veut. » Jane baisse la tête. Nan lève les yeux, ciseaux en l'air. « Nous sommes ravies de voir le beau M. Wriothesley. »

Appelez-Moi rougit.

Jane dit à sa sœur : « M. Wriothesley est le… la chose du Sceau. Le greffier du Sceau, devrais-je dire. Et naturellement vous connaissez M. le secrétaire. Même s'il est désormais lord du Sceau privé.

– À la place ? » demande Bess Oughtred.

Il s'incline. « En plus, madame. »

Jane explique : « C'est lui qui fait tout en Angleterre. Je ne le

comprenais pas jusqu'à ce que l'un des ambassadeurs me le dise. Il s'étonnait qu'un seul homme puisse avoir tant de postes et de titres. C'est une chose qu'on n'a jamais vue par le passé. Lord Cromwell est le gouvernement, ainsi que l'Église. L'ambassadeur a dit que le roi le ferait crouler sous le travail jusqu'à ce qu'un jour ses jambes se dérobent sous lui, et alors il roulera dans un fossé et mourra. »

Appelez-Moi tente de changer de sujet : « Madame Oughtred, pouvons-nous espérer que vous vivrez désormais à la cour ? »

Bess secoue la tête. « La famille de mon mari veut que je retourne dans le Nord. Ils veulent garder le petit Henry et en faire un vrai homme du Yorkshire. Et même si j'aimerais voir ma sœur en grand apparat, je ne veux pas que les petits m'oublient. »

Jane travaille à son propre ouvrage de couture. Les femmes ont pour ces choses des règles que les hommes ne comprennent pas ; peut-être est-il inconvenant pour une reine de découper celle qui l'a précédée. Elle soulève sa broderie – une frange de chèvrefeuille et de glands.

« Joli pour une fille de la campagne », observe-t-elle.

Lui pense, c'est comme dit Norfolk, je serai bientôt tellement expert que je serai capable de manier moi-même l'aiguille.

« Majesté, j'ai une requête, et peut-être qu'elle ne vous plaira pas. Je dois rencontrer les femmes qui ont servi la défunte reine. Nous devons les réinviter à la cour. » Il se sent soudain très fatigué. « J'ai besoin de leur poser des questions. Il est possible que des malentendus soient survenus. Nous devons revoir certaines choses dont je préférerais qu'elles soient oubliées.

– Je suis désolée pour Meg Douglas, déclare Bess Oughtred. Le roi aurait depuis longtemps dû lui trouver un mari. Laissez une chose douce sans surveillance, et les Howard se jetteront dessus comme des mouches.

– De qui avez-vous besoin ? demande Nan.

– Qui suggérez-vous ?

– Mme Mary Shelton. »

Shelton était la responsable du livre de poésies ; c'est elle qui décidait quelles rimes étaient sauvées et lesquelles étaient supprimées. Et elle savait comment elles étaient codées.

« Et, dit Nan, la femme de George Boleyn.

– Lady Rochford est une femme active et très occupée, déclare M. Wriothesley. Elle se souvient de tout ce qu'elle voit. »

Une image flotte dans son esprit, brumeuse, comme si elle était lointaine : Jane Seymour traversant doucement les appartements de la défunte Anne, les bras chargés de draps pliés. Anne n'était alors pas reine, mais elle vivait dans l'attente, et elle se faisait servir comme si elle l'était. Il se souvient des plis blancs. Il se souvient du

léger parfum de lavande. Il se souvient de Jane, dont il connaissait à peine le nom, son regard baissé projetant une ombre lavande sur le blanc.

Nan : « Je crois que c'est Rochford qui était témoin au mariage de Meg. Assister à la perte d'une autre femme ne la dérange pas. »

Bess Oughtred est perplexe. « Mais elle n'a pas entraîné sa perte. Elle n'a rien dit. »

C'est vrai. Mais ainsi que l'autre Bess – Bess Darrell – l'a récemment indiqué, un naufrage complet nécessite du travail et de la délibération. La disgrâce de Meg, si elle était survenue plus tôt, aurait été une simple coda à celle de l'ancienne reine : un gâchis.

Nan dit : « Meg, Shelton et Mary Fitzroy, elles étaient tout le temps en train de courir ici et là et de murmurer et d'espionner. Bien sûr, nous pensions que c'était… » Elle se mord la lèvre.

Bess intervient : « Nous pensions que c'étaient les secrets de Boleyn qu'elles gardaient. » Elle semble grave. « *De mortuis nil nisi bonum*. »

Il est stupéfait. « Vous connaissez le latin, madame ?

– Ma sœur n'écoutait pas dans la salle de classe, mais moi, si. Pour ce que ça m'a rapporté. Jane a été élevée, et je suis une pauvre veuve. »

La reine se contente de sourire. Elle dit : « Ça ne me dérange pas que Mary Shelton revienne à la cour. Elle n'est ni envieuse ni méchante. »

Et, pense-t-il, le roi l'a déjà eue, ce qui fait un sujet d'inquiétude en moins.

« Mais Jane, objecte Bess, vous ne voulez pas de lady Rochford près de vous, n'est-ce pas ? Elle s'est jointe aux Boleyn pour se moquer de vous. Et c'est la femme d'un traître.

– Ça, elle n'y peut rien, déclare M. Wriothesley.

– Mais tout de même. » Bess est indignée. « Je me demande pourquoi le roi demande une telle chose à Jane.

– Ce n'est pas lui, explique la reine. Le roi ne fait jamais rien de déplaisant. Lord Cromwell s'en charge pour lui. » Jane tourne la tête : son regard pâle, comme un jet d'eau froide. « Je suis sûre que Rochford aimerait retrouver sa place. Lord Cromwell lui est redevable de certains conseils qu'elle a donnés librement quand il en avait besoin. »

Nan dit : « Si Rochford revient à la cour, elle ne repartira jamais. Nous ne nous en débarrasserons jamais.

– Mais ne vous en faites pas, réplique Jane. Vous serez à sa hauteur. »

Est-ce un compliment ? Nan l'ignore.

Bess déclare vivement : « Ma sœur, ne soyez pas si humble. Vous

oubliez que vous êtes reine d'Angleterre.

– Je vous assure que je ne l'oublie pas, murmure Jane. Mais je ne suis pas encore couronnée, donc personne ne le remarque.

– Tout le royaume le remarque, dit-il. Le monde entier.

– On sait qui vous êtes jusqu'à Constantinople, madame, déclare M. Wriothesley. Les Vénitiens ont envoyé des émissaires pour annoncer la nouvelle.

– Qu'est-ce que ça peut leur faire ? demande Jane.

– Les princes aiment entendre les affaires intimes des autres princes.

– Mais les princes turcs ont chacun une douzaine de femmes, réplique Jane. Si le roi avait appartenu à leur secte, il aurait pu être marié à l'ancienne reine, paix à son âme, et à Catherine, paix à son âme, et en même temps à moi. D'ailleurs, il aurait pu être marié à Mary Boleyn, et à Mary Shelton, et à la mère de Fitzroy. Et le pape n'aurait pas pu lui causer de problèmes. »

M. Wriothesley déclare faiblement : « Je ne pense pas que le roi va devenir turc.

– C'est ce que vous croyez, dit Jane. Si vous allez le voir maintenant, vous verrez qu'il porte son costume spécial. Il n'a pas le sentiment de l'avoir suffisamment porté pendant le mariage. Tentez d'être surpris. »

Nan déclare : « Lord Cromwell ne peut sûrement pas être surpris. »

Jane se tourne vers elle. « De temps en temps, avant d'être si occupé, lord Cromwell nous apportait des gâteaux. Des tartes à l'orange dans des paniers. Quand elle n'était pas contente de lui, la reine les jetait par terre.

– Oui, dit-il. Et elle faisait des choses pires. Mais *nil nisi*… » Il croise le regard de Bess et sourit.

Tandis qu'ils quittent la pièce il déclare : « Nan se trompe. Des choses m'étonnent encore. À commencer par le latin de la veuve d'Oughtred. »

Il l'appelle « la veuve d'Oughtred », d'un air distant, comme s'il n'avait jamais pensé à elle. Il se représente sir Anthony, ce vétéran des guerres ; il se représente sa propre femme morte. Il songe, les défunts nous encombrent. Au lieu de ne pas dire de mal d'eux, si nous ne parlions pas d'eux du tout ? Nous ne parlons pas d'eux, nous ne pensons pas à eux, nous donnons leurs vêtements aux mendiants et brûlons leurs lettres et leurs livres ? Après qu'ils ont quitté Tom Vérité et descendu l'escalier de la tour Bell, Christophe a tapé sur le mur, *clac, clac* avec sa paume, comme pour réveiller les ombres qui reposaient en paix. Ça fait deux ans que l'évêque Fisher a descendu ces marches en titubant, guidé vers son exécution. Il était vieux, usé,

fragile ; son corps gisant sur l'échafaud ressemblait à un bout d'algue desséché.

Une foule de pétitionnaires, attendant devant les appartements de la reine, déferle derrière lui. « Lord Cromwell, un mot ! » « Par ici, sir ! » « Monsieur le lord du Sceau privé, quelque chose que vous devriez voir. » Des papiers sont tendus vers lui, et la Chose du Sceau les prend entre ses bras.

Il voit un homme portant la livrée du jeune Richmond et le salue : « Comment se porte monseigneur aujourd'hui ?

– Encore plus mal. Mais nous ne voulons pas le dire au roi.

– Je vais le faire.

– Le roi devrait y aller, déclare l'homme. Il devrait aller voir son fils. »

Le roi est très grand avec son turban. Depuis le triple mariage il l'a embelli en l'ornant d'un bijou et de plumes supplémentaires. Contre son flanc se trouve un poignard recourbé, son fourreau incrusté non pas de croissants de lune, mais de la rose Tudor.

Lui, lord Cromwell, s'agenouille devant le roi, avec Appelez-Moi à côté de lui. Ils ne font aucune remarque sur le costume. Il y a une limite à l'émerveillement qu'on peut feindre.

« J'espérais vous étonner, grogne Henri, irascible. Mais j'ai entendu que la reine vous avait préparés. »

Comme les paroles voyagent vite dans un palais.

« Elle ne voulait pas gâcher la surprise », dit-il.

Irrité, le roi leur fait signe de se lever. « Vous ne pensez pas que j'ai épousé une idiote ? Elle semble ne pas comprendre même les choses ordinaires. »

Il hésite. « Elle a un esprit pur, Sire, qui ne présuppose jamais de comprendre les personnes plus compétentes. Votre Majesté gouverne depuis de nombreuses années, ce dont nous remercions Dieu chaque jour, tandis que la reine manque d'expérience pour ce qui est des affaires de ce monde. »

Le roi desserre sa ceinture en argent. « Je crois que les ambassadeurs la trouvent quelconque.

– Mais pourquoi la regardent-ils ? » Il est impatient. « Chapuys ne sait pas juger les femmes.

– Et les émissaires français, dit Wriothesley, sont en général dans les ordres – ils devraient avoir honte d'émettre une opinion. »

Henri semble adouci. Un miroir est à moitié caché par un rideau ; il lance un regard de biais en direction de son reflet et apprécie ce qu'il voit.

« Donc, demande-t-il, pourquoi vous ai-je envoyé chercher ? »

Il sort un sac en soie de sa poche. « Je voulais demander à Votre

Majesté la permission de donner ceci à lady Marie. »

Henri sort le cadeau du sac. Il le tourne et le retourne, examinant la qualité du travail. Au cas où la gravure serait trop délicate à déchiffrer, M. Wriothesley récite l'inscription.

« À la gloire de l'obéissance, répète Henri. Très approprié. Et vous pensez que ma fille comprendra ? » Sans attendre de réponse, il ajoute : « Est-ce que je vous fais trop travailler, Thomas ? Vous devriez venir chasser avec moi cet été. Et je garderai mon fils à mes côtés. J'espère que quand je serai prêt à quitter Londres, il sera assez fort pour monter à cheval. »

Le roi aime dire ça : mon fils.

Lui dit : « Majesté, les gens du duc suggèrent que vous pourriez aller à Saint-James.

– Vous me le conseillez ? »

Il sent la question traverser le corps de la Chose du Sceau ; chaque fibre de M. Wriothesley est en alerte. Un tel conseil pourrait avoir des conséquences. Car, comme l'affirme désormais Henri : « La nature de sa maladie pourrait ne pas s'être manifestée. Si elle s'avérait contagieuse…

– Dieu l'en préserve », déclare M. Wriothesley.

Henri regarde le cadeau dans sa paume. « Ceci me plaît tellement, je crois que je vais moi-même l'offrir à ma fille. Vous pouvez trouver autre chose, n'est-ce pas ? »

Il s'incline. Quel choix a-t-il ? Le roi acquiesce tandis qu'ils repartent, son regard d'un bleu doux. L'émeraude sur son turban étincelle, l'œil d'un faux Dieu, et ses grands pieds roses dans leurs chaussons de velours ressemblent à des cochons allant au marché.

Les femmes exilées de la cour devaient attendre avec leurs valises prêtes, car elles sont de retour en un rien de temps, et il leur rend visite pour leur souhaiter la bienvenue. Mary Shelton lui fait penser à l'une de ces Vierges sculptées par Nikolaus Gerhaert : rose et blanc avec une fossette, mais des yeux rusés. Même si elle n'est pas vierge, naturellement.

Quand Shelton était responsable des manuscrits qui circulaient parmi les esclaves et les admirateurs de l'ancienne reine, elle rassemblait les charades, les plaisanteries et les prières profanes, les recopiait et les annotait parfois, puis décidait de qui pouvait répondre, au moyen d'un vers ou d'une autre charade. Sa main d'éditrice était légère, sinon elle aurait biffé Tom Vérité et tout son travail. Il est d'accord avec la reine morte : seul Wyatt sait y faire.

Il lui dit : « Je suis sûr que votre cousine la reine savait tout sur Meg et Tom Vérité. Elle était donc contente de savoir qu'un autre de ses parents Howard s'élevait dans le monde ?

– Non. Mais elle était amusée.

– Elle n'a pas songé à mettre lady Meg en garde ?

– Pourquoi l'aurait-elle fait ? »

Il concède ce point. Pourquoi une femme en aiderait-elle une autre ?

Mary Shelton dit : « Tout est la faute de ma cousine Anne, je suis d'accord. C'est elle qui nous a appris à être égoïstes, et à tenter d'obtenir ce que nous désirons. *Amor omnia vincit*, disait-elle.

– Peut-être l'a-t-il fait pendant une saison.

– L'amour triomphe de tout ? » Pauvre petite créature, elle baisse la tête. « Avec tout le respect que je vous dois, milord, l'amour ne pourrait pas triompher d'un oisillon. Il ne pourrait pas terrasser un infirme. Il ne pourrait pas battre un œuf. »

Shelton allait être mariée à Harry Norris ; du moins, elle le croyait, jusqu'à ce qu'Anne lui dise : « Si le roi meurt, Norris m'épousera, *moi*. » Elle avait construit une petite maison pour leur amour, et celle-ci a été aplatie par une remarque : désormais elle vit dans le naufrage.

Il demande : « Et la fille de Norfolk ? Je sais qu'elle était la guetteuse de Meg. Elle ne vit pas avec Richmond en tant que sa femme, si ? Elle n'en a jamais eu la permission. Alors, n'a-t-elle pas elle aussi un amant ? »

Shelton secoue la tête. « Trop peur de son père. Ne seriez-vous pas pareil ?

– Pour autant que je puisse me mettre à sa place, dit-il en riant, si, j'aurais peur. Où était Jane Rochford dans tout ça ?

– Elle est en route, n'est-ce pas ? Demandez-lui vous-même.

– C'est à vous que je le demande.

– Je ne dirai pas qu'elle était dans la pièce pendant la nuit de noces de Meg. Mais je dirai qu'elle a apporté des draps propres. »

Il lève une main. « Ne parlons pas de draps. Meg Douglas est vierge. Intacte, comme la fille de Norfolk. Aussi immaculée que quand elle est sortie du ventre de sa mère.

– Je vois. Pensez bien à en informer Jane Rochford. Dites-lui de nettoyer sa mémoire. »

Il songe, pourquoi doit-on coucher sur des draps blancs ? Dieu nous offre un royaume entier pour nos plaisirs : nous serions plus en sécurité dans le parc contre un arbre.

Avant son retour à la cour, la veuve de George Boleyn a exprimé ses exigences. Elle spécifie quelles pièces elle aimerait avoir, demande une écurie pour deux chevaux, et le gîte et le couvert pour elle-même, deux servantes et un serviteur. Il envoie un message à la maison royale : donnez à lady Rochford ce qu'elle veut. Mais dès

qu'elle arrivera, envoyez-la-moi.

« Quelles nouvelles avez-vous de Beth Worcester ? » demande-t-elle, s'installant dans la conversation comme si les dernières semaines n'avaient jamais eu lieu. Il y a une lueur dans ses yeux. « Elle doit en être au septième mois. Je me demande si le comte a décidé de qui était l'enfant.

– Le roi veut savoir à propos de Meg Douglas, dit-il.

– Non, c'est faux. Pourquoi voudrait-il savoir que sa nièce est perdue ? Ce qu'il veut, c'est montrer que toutes ses amies ont été questionnées, afin de pouvoir affirmer qu'il a suivi tous les chemins vers la vérité. Il faut avoir pitié de lui. Il va penser qu'on tient peu compte de lui ces temps-ci – ses amis qui le cocufient, sa fille qui le défie, sa nièce qui se marie. Et vous-même, qui le traitez si brutalement.

– Comment ça, brutalement ?

– "Libérez-moi", a dit Henri. Et vous l'avez fait. Mais il voulait dire libre comme un prince, pas libre comme un mendiant. Vous avez détruit son palais de rêves et l'avez laissé nu parmi les ruines. Vous lui avez montré que sa femme était perfide, que ses amitiés étaient feintes. Bien sûr, la trahison d'une femme est la seule chose à laquelle vous autres hommes vous attendez ; c'est le péché d'Ève, prétendez-vous, la traîtrise est sa nature. Mais la trahison de Norris… de Weston, qu'il a bercé contre sa poitrine…

– J'ai donné au roi ce qu'il demandait. »

Cependant, il songe, elle est d'accord avec Chapuys : elle croit qu'Henri ne me pardonnera jamais pour ça.

« Mais savait-il à quel point on rirait de lui ? demande lady Rochford. Ses habits, ses poèmes, sa virilité ? Il doit désormais vivre avec sa honte, et vous devez vivre avec lui. Vous allez devoir le reconstruire, comme vous êtes capable de le faire. Vous et les Seymour.

– Le reconstruire ? Il est roi d'Angleterre.

– Mais est-ce un homme ? » Elle rit. « Je suppose qu'il peut faire la chose avec la blafarde Jane. Elle n'en attendra pas trop de lui. Mais je ne l'envie pas ces nuits-là. Anne disait que c'était comme se faire baver dessus par un mastiff. »

Il ferme les yeux.

« J'ai entendu dire que le couronnement était repoussé, dit-elle.

– Nous attendons la fin du temps chaud. À la Saint-Michel, peut-être. »

Il songe, j'espère être prévenu, avoir le temps de repeindre les déesses aux yeux sombres que j'ai commandées pour Anne et les remplacer par des Anglaises dansant dans une charmille, avec des ventres ronds et des bras roses levés vers le ciel.

Lady Rochford déclare : « Je crois qu'il ne couronnera pas Jane tant qu'elle ne le satisfera pas en lui disant qu'elle a un héritier en elle.

– Le satisfaire ? Vous pensez qu'elle pourrait mentir ?

– Ça s'est déjà vu. »

Nous laisserons passer ça, songe-t-il ; elle veut l'entraîner là où il refuse d'aller, dans les fourrés du passé.

« Seymour saura comment abattre ses cartes, poursuit-elle. Car elle a observé et attendu. Et Dieu sait qu'elle n'a pas de conscience. J'étais à la campagne et ai dû endurer les bavardages de mes voisins : "Notre roi sera heureux maintenant, l'Angleterre est heureuse, c'est un mariage béni." Mais comment peut-il être béni ? Une robe de mariée faite à partir d'un linceul ?

– Qui l'a cousue, madame ?

– Eh bien, c'est une question. Vous, ou moi, ou M. Wyatt – qui a pris la plus grande part du travail ? Je crois que c'est vous. Nous avons brodé notre petit motif, mais vous avez découpé l'étoffe.

– En mai, je vous ai conseillé de réfléchir avant de parler. Je vous ai prévenue, si vous donnez des preuves contre votre mari, on vous fuira. On vous aura en aversion. Vous serez seule.

– Comme vous en savez peu sur notre vie, réplique-t-elle. La vie des femmes, j'entends. J'ai été seule pendant des années.

– Vous devez oublier cette époque. Personne ne parle d'Anne Boleyn. Personne ne pense à elle. Vous devez être enjouée et plaisante, et vous adapter à la nouvelle reine, sinon vous serez de nouveau renvoyée, et je ne vous défendrai pas.

– Jane Seymour ne me renverra pas. Je sais comment elle est. Je sais une chose à son sujet. »

Dans sa poitrine, un horrible serrement du cœur : Chapuys a demandé, comment, après avoir passé tant de temps à votre cour, peut-elle toujours être vierge ? Il pense, un misérable l'a déshonorée. Une vague de rage, tel un courant marin, le terrasse presque.

Jane Rochford esquisse un petit sourire narquois. « Ce n'est pas ce que vous pensez. Personne ne voulait de Jane dans son lit, c'était un poisson trop froid. Ce que je sais, c'est autre chose – je connais sa méthode. J'ai assisté à tout ce qu'elle a manigancé contre Anne, servante contre maîtresse. Vous vous souviendrez d'un jour où Anne a pris peur car elle avait trouvé un papier dans son lit ? Un dessin représentant un homme couronné, et à côté de lui une femme sans tête ? »

Le docteur Cranmer était présent, et il a voulu l'arracher des mains d'Anne et le déchirer. Mais elle s'est écartée et a lu à haute voix : *Anne sans Tête*. Anne a déclaré, ce sont les gens de Catherine,

ils ont fait ça, ils m'observent. *Cremuel,* elle a agrippé son bras, *je ne suis pas en sécurité. Comment peuvent-ils arriver jusqu'à moi, dans ma propre chambre ?*

Il dit : « Jane n'a pas fait ça, elle ne parle pas français.

– Tout le monde sait au moins dire ça. » Elle éclate de rire. « Savez-vous que j'ai cru pendant toutes ces années que vous pensiez que c'était moi ?

– Ça aurait été une pensée naturelle. Anne et vous vous détestiez cordialement. »

Elle réplique : « Je souffre depuis mon enfance à cause de ces gens – les Howard, les Boleyn. George Boleyn me parlait comme si je portais du charbon ou lavais les chemises pour gagner ma vie. Ma famille était aussi honorable que la sienne. Pourquoi Anne Boleyn aurait-elle été exaltée, et pas moi ? »

Elle est comme une enfant affamée, songe-t-il. Offrez-lui une bribe d'attention, et elle la dévorera jusqu'à en tomber malade. Il a vu Anne Boleyn effrayée ce jour-là, mais il a aussi entendu son mépris. *Qu'ils fassent ce qu'ils font de pire. Je serai reine, même si je brûle après.*

« Au moins, on lui a épargné ça, dit-il. De brûler. »

Jane hausse un sourcil. « Dans ce monde, peut-être. Mais je suis sûre que le diable connaît son affaire. »

Il ramasse ses papiers, bien qu'ils ne soient pas arrivés au terme de l'affaire qui les occupe : de fait, ils ne l'ont même pas abordée.

« Donc je peux y aller ? » Lady Rochford se lève. « Je vous remercie pour mon retour à la cour. Avec ce que j'ai grâce à mon accord avec les Boleyn, plus l'indemnité que je perçois pour être auprès de Jane, je serai en mesure de subvenir à mes besoins, si je suis prudente. Et j'oserais dire que vous m'aiderez si je ne le suis pas.

– Mes obligations ne sont pas illimitées.

– Au moins vous ne dites pas : "Mes coffres sont sans fond." Ça, ça me ferait rire. » Elle se retourne à la porte. « À propos de Meg Douglas. Vous allez vous demander si j'ai pu mal comprendre la signification de ce que j'ai vu au printemps dernier – les allées et venues nocturnes, les déplacements précipités, ces coups d'œil furtifs, ces soupirs brûlants…

– Madame, si vous étiez au courant de cette intrigue, pourquoi n'êtes-vous pas venue me voir ? Ça aurait évité bien des méfaits. Ça m'aurait aidé…

– En quoi cela vous aurait-il aidé ? Vous n'avez pas un instant supposé que ces hommes étaient coupables de tout ce dont vous les avez accusés. Vous avez dit : jetons de la boue, et voyons ce qui colle. Mais malgré tout, votre âme est tranquille. Ne croyez pas qu'une erreur a été commise, ni une injustice. Vous ne vous

trompiez pas à propos d'Anne Boleyn.

– Je vous fais confiance, ment-il.

– Elle était fausse jusqu'à l'os. Fausse dans son cœur. Quels que soient nos actes, c'est le cœur que Dieu voit. N'est-ce pas, monsieur le secrétaire ? »

Lui réplique : « Vous devez apprendre à utiliser mon nouveau titre, madame. »

Tandis qu'il pénètre dans Austin Friars, il tombe sur Richard Cromwell.

« Mon concierge, dit-il. Ne laisse jamais entrer une femme. Je ne veux plus jamais avoir affaire à aucune d'entre elles.

– Quoi, jamais ? demande Gregory. Allez-vous rejoindre un monastère ? Mais j'ai entendu dire qu'ils étaient remplis de femmes, et des femmes de la pire espèce en plus. Et si la reine vous envoie chercher, quelle excuse donnerons-nous ?

– Dites-lui qu'elle peut m'écrire une lettre. Je lui en écrirai une en retour. Mais je ne lirai plus jamais un vers faisant l'éloge de l'amour. Je lirai des strophes louant les victoires militaires. Des traductions métriques des psaumes. Mais des histoires de femmes – non. »

Gregory observe : « L'autre semaine seulement vous parliez chaleureusement de lady Marie, disant qu'il fallait lui faire un cadeau. »

Son neveu annonce : « Richard Riche est ici. Et Appelez-Moi.

– Et Rafe, ajoute Gregory. Ils ont l'air grave. Nous les avons envoyés dans le jardin.

– Rafe est ici ? Pourquoi ne l'avez-vous pas dit ? »

Il sort à la hâte. Il a plu au cours de la dernière heure, et l'air est chaud et sent le gazon. Même les troncs qui soutiennent ses jeunes arbres semblent frémissants de vie. Les jeunes hommes se tiennent sur un sentier de terre battue humide, leurs manches effleurant des roses entrelacées, leurs revers constellés d'épines. Ils parlent à voix basse, et à son approche ils s'interrompent et le regardent avec une expression fuyante, presque coupable.

Rafe déclare : « Je ne comprends pas comment c'est arrivé. On dirait que quelqu'un vous a pris des lettres, ou des notes. Ça n'a pas pu se produire pendant que je surveillais votre bureau.

– Je vous assure, Sadler, dit Richard Cromwell, rien ne sort de cette maison qui ne doive en sortir. Pas un mot, ni un papier.

– Chaque maison a un traître », observe Appelez-Moi.

Richard Riche : « Pour rien au monde nous ne propagerions une rumeur sans fondement qui ternirait votre réputation. Ni ne provoquerions un malentendu entre vous et notre royal maître. »

M. Wriothesley : « Vos amis vous ont souvent supplié de vous

remarier.

– Pour l'amour de Dieu ! s'écrie-t-il. Qu'est-ce qui s'est passé ?

– Chapuys semble avoir des informations, ou alors il a fait des déductions. Il affirme que le roi a promis lady Marie en mariage. À vous. »

Il est silencieux. « Par les saints ossements, dit-il. Je lui ai offert un bijou. Ou du moins, j'ai essayé.

– La rumeur est désormais partout, dit Appelez-Moi. Elle a nagé jusqu'en Flandres, roulé à travers la France, escaladé les montagnes, et elle nous est revenue du Portugal.

– Et le roi est-il au courant ?

– S'il ne l'est pas, il est l'étrange exception », répond Riche.

Wriothesley dit : « Diverses lettres entre vous et sa fille avaient un ton chaleureux. Quelqu'un les a volées.

– Pas nécessairement », réplique-t-il. Il a librement montré à l'ambassadeur des lettres de Marie ; elle a à son tour montré à l'ambassadeur des lettres de lui. « Nous ne pouvons pas affirmer qu'elles ont été volées. Nous pouvons dire qu'elles ont été mal lues, intentionnellement, pour créer de l'agitation.

– Vos amis vous avaient prévenu, déclare Appelez-Moi. Nous vous avions prévenu dans le jardin de la maison de Sadler. Vous avez dit que vous aviez fait une promesse à sa mère. Maintenant, elle se retourne contre vous. »

Il voit le visage d'Henri, ruminant au-dessus du cadeau dans la paume de sa main. Je vais la lui offrir, a-t-il dit, trouvez-lui autre chose. Le roi l'a-t-il sauvé de lui-même ?

Il déclare : « Henri n'a pas, il n'a pas pu suggérer qu'il allait marier sa fille à son conseiller. Et s'il l'a fait, alors je refuserai. Il ne peut pas croire que je rechercherais une telle alliance.

– Pas pour le moment. » Gregory a l'air stupéfait. « Mais s'il choisissait d'y croire… »

Riche intervient : « C'est une arme puissante, sir, que vos ennemis pourraient retourner contre vous. Car nombre de personnes croient que le mari de lady Marie, qui qu'il soit, sera un jour roi. Et tout homme qui se propose de l'épouser devient susceptible d'être un traître.

– Oui, dit Richard Cromwell. Inutile de le répéter encore et encore, Riche. C'est la récompense de mon oncle pour sa bonté. Il l'a sauvée, et maintenant ils disent qu'il l'a fait pour son propre bénéfice. »

Il songe, quand l'incendie éclate, on court se réfugier avec un seau. Mais ce ne sont pas la fumée et les flammes qui vous tuent, ce sont les briques et la charpente qui s'envolent quand la cheminée explose.

Gregory : « Voici ce que vous devez faire, sir. Rien ne contrera la rumeur à moins que vous puissiez dire : “Je suis déjà marié.” Allez dans la rue et proposez-vous à la première femme que vous verrez.

– Je suis d’accord, acquiesce son neveu. Vieille ou jeune. Quels que soient sa condition ou son rang.

– Et si elle est déjà mariée ?

– Laissez-nous nous occuper de ça, dit Richard. Je suis certain que nous pouvons faire disparaître un époux. Qu’en pensez-vous, Riche ? »

Le fantôme d’un sourire. « Nous nous débarrasserons de lui. La plupart d’entre nous commettons des erreurs, que nous le sachions ou non. Renseignez-vous sur le comportement de n’importe quel homme, et je suis sûr qu’il aura des torts.

– Ou nous pouvons simplement le poignarder et le balancer dans un tas de fumier, déclare Richard. C’est ce qu’ils croient que nous faisons, de toute manière.

– Je poignarderai l’ambassadeur, dit-il, quand je le verrai. »

Il trouve Chapuys dans son jardin, assis sous un arbre, un livre sur les genoux. Ce dernier le lui montre : *Dialogue entre la loi et la conscience*.

Il saisit le livre et le retourne entre ses mains. Imprimé par John Rastell. « Je peux vous prêter la deuxième partie. Mais elle est en anglais.

– Il y a une suite ? » L’ambassadeur est surpris. « Je croyais que tout était dit. Les questions de conscience n’échappent pas à la loi. Alors quel besoin avons-nous de lois spéciales créées par des hommes d’Église ? » Il reprend le livre. « Bientôt, un Anglais demandera : quel besoin d’hommes d’Église ? Pourquoi pas un ministère pour chacun ? C’est ce que disent déjà les Allemands. »

Lui dit : « Je crois que je suis censé me marier. »

Au moins Chapuys a l’élégance de ne pas mentir. Il ne nie pas être informé de la rumeur : il se contente d’agiter la main et nie en être à l’origine.

« Mon cher Thomas, croyez-vous que je dirais une telle chose à votre sujet ? Ça aboutirait à votre meurtre par les nobles lords d’Angleterre, et après je devrais traiter avec le duc de Norferk, qui serait le principal ministre. Et – je le jure sur Dieu – je me ratatine d’ennui à cette simple idée.

– Je crois que vous essayez d’entraîner ma perte.

– S’il vous plaît (l’ambassadeur fait un signe à ses domestiques), un verre de cet excellent rhénan.

– Versez-le sur une éponge, réplique-t-il. Je le boirai quand je serai crucifié au-dessus de Londres.

– Vous blasphémez », dit plaisamment Chapuys. Il lui tend une coupe. « Je n'ai rapporté que ce que j'ai entendu de la bouche d'hommes bons et honorables – que le roi compte donner sa fille à un Anglais, et qu'il vous a choisi. Mais j'ai dit à l'empereur : je crois que Cromwell ne voudra pas de cet honneur. Il admet être fils de forgeron, et il n'a pas perdu toute sa tête.

– Je pourrais difficilement renier mon père. »

Il pense à Walter lui plongeant la tête dans un récupérateur d'eau à la fin de la journée : lui refaisant surface en crachant, tentant de respirer. Pourquoi a-t-il fait ça ? Il n'était pas moins crasseux après.

« Bien sûr, si le roi a fait la proposition, face à face, dit Chapuys, comment pourriez-vous refuser ?

– Il ne l'a pas faite. Il ne la fera pas. Il ne pourrait pas. Il préférerait voir Marie morte. Sa fierté n'autoriserait pas une telle alliance.

– Ah oui, fait l'ambassadeur, sa fierté. Je sais de mes propres observations que lady Marie rougit à la simple mention de votre nom.

– Elle rougit de rage. Elle se demande comment elle me tuera quand elle aura le pouvoir. La crucifixion serait une miséricorde. » Il vide le vin rhénan. « Elle me détestera encore plus maintenant. Au fait, j'aime la broche sur votre chapeau. C'est un ouvrage ingénieux. »

Il pourrait jurer que Chapuys pâlit. Sa main se lève vers l'ornement : un souci, un pétale incliné avec une perle. Mais ce n'est pas un diplomate aguerri pour rien. Il ôte son chapeau et commence à détacher le bijou.

« *Mon cher**, il est à vous. »

Il rit presque. « Vous êtes bien aimable. » L'emblème traître roule dans sa paume. Il le met dans sa poche. « Je l'attacherai plus tard. Devant un miroir. »

À la maison, Rafe l'attend. « C'est consternant de la part de Chapuys. Après notre amitié dans mon jardin.

– Oh, Chapuys n'est pas notre ami. »

Il s'interroge, dois-je lui montrer la broche ? Mais il ne le fait pas.

« Et maintenant ? demande Rafe.

– Maintenant allons rendre visite à l'ambassadeur français pour voir ce qu'il sait. »

« Monseigneur n'est pas chez lui », annonce l'huissier. Puis, comme s'il risquait de ne pas comprendre, il ajoute en anglais : « Il est sorti.

– Vraiment ? » Il ôte son chapeau. « Il ne joue pas simplement à être sorti ? Il ne m'a pas aperçu par la fenêtre ? Si je devais soulever

le couvercle de cette malle, ne le trouverais-je pas recroquevillé à l'intérieur avec les genoux sous le menton ? »

L'ambassadeur en résidence est Antoine de Castelnau, évêque de Tarbes, et à l'idée d'un évêque coincé dans cette posture ridicule, l'huissier ne peut se retenir de sourire. Ou peut-être est-ce parce que Cremuel récompense bien, qu'il est si affable ?

« Mais milord, un autre de vos amis est ici. Entrez… »

Jean de Dinteville est assis près d'un bon feu. Dehors les oiseaux se tiennent mollement sur une branche, et les pelouses roussissent tellement qu'elles sont en train de se transformer en paille.

« Vous ! s'exclame-t-il.

– Hélas, Thomas, vos manières. "Bon retour parmi nous, ambassadeur" est la salutation habituelle.

– Aurons-nous le plaisir d'une longue visite ?

– Pas si je peux l'empêcher.

– Mais qu'est-ce qui vous amène ? » Vous flairez un désastre, songe-t-il. Rien d'autre ne vous ferait venir. « Avez-vous entendu parler de mes noces à venir ? »

L'ambassadeur ne sourit pas. « Mon roi a dit : allez là-bas, Jeannot, portez en personne nos félicitations à Cremuel. Ça ne le touchera que plus, a-t-il dit, si ça vient d'un vieil ami. »

Il pousse un grognement. « Il me veut mort, pas marié.

– Il vit dans l'espoir.

– Si ces rumeurs ridicules prennent en France, je fais confiance à notre propre ambassadeur pour les couvrir de mépris.

– Eh bien, l'évêque Gardineur ne vous considère certainement pas comme un époux approprié pour une princesse. Il vous voit plus comme – comment dit-il ? – apte à ferrer les chevaux. » Dinteville tourne ses yeux tristes vers lui. « Vous semblez déconcerté, Thomas ? N'étiez-vous pas préparé à la trahison ? À quoi vous attendiez-vous, de la part de Chapuys ? »

Lui, Cromwell, s'écarte du foyer. « Avez-vous vraiment froid ? Vous ne pouvez pas avoir froid. Je ne sais pas à quoi je m'attendais. Pas à ça. »

L'ambassadeur s'agite avec colère dans ses fourrures. « Vous croyez que l'empereur et les siens vous seront reconnaissants sous prétexte que vous avez tenu une promesse faite à Catalina ? Je vous l'assure, Cremuel, ils pensent que c'est une ruse que vous avez manigancée, au chevet d'une reine mourante. Ils vous considèrent comme un homme sans honneur ni componction. Mais bon, ils pensent la même chose d'Henri, rien de ce qu'il fait ne pourrait donc les surprendre. Et nous non plus.

– Je ne sais pas ce que je peux faire d'autre. J'ai été honnête avec la jeune femme. Henri l'aurait tuée. Je l'ai sauvé d'un grand crime.

– Je n'en doute pas. Et maintenant vous devez le sauver d'un autre. Je parle de la fille de la reine d'Écosse. Qu'allez-vous faire avec elle ? S'ils disent que vous avez préservé Marie pour votre propre usage, ils diront la même chose. J'ai vu la princesse écossaise. C'est un morceau plus appétissant que la fille du roi, non ? »

Il se voit, toussant, avançant péniblement dans la fumée. *Je vous tiens, mademoiselle !* Arrachant la jeune fille au brasier. *Bam !* La maison a explosé. Il s'affale sous les débris.

« Vous savez, dit-il, il vous arrive de vous promener ? De prendre l'air ? De vous fouetter un peu le sang ? Quand le Parlement sera suspendu, venez à la campagne avec moi.

– Je vous assure, répond le Français, la diplomatie m'excite suffisamment. » Il agite la main en direction d'une mouche qui a pris ses fourrures pour une carcasse ; dans la chaleur du milieu de l'été, une odeur de moût flotte dans la pièce. « Reprenez courage. Je crois que mon maître le roi François pourrait vous faire des propositions. Je lui ai dit : vous devriez avoir de l'estime pour Cremuel et mettre de plus grosses sommes dans sa poche. Mon roi comprend que vous ne faites rien si ce n'est pour de l'argent. Et il voit que, bien que vous soyez un hérétique, vous éloignez Henri de la guerre. Sans vous, il s'imaginerait peut-être encore qu'il gouverne la France.

– Que veut votre roi ?

– Calais.

– Jamais.

– Donnez-nous la ville à vos conditions, sinon bientôt nous la reprendrons aux nôtres. Comme vous le concéderez, Henri a suffisamment à faire pour conserver son petit royaume. Il ne devrait pas mettre les pieds sur le sol français. S'il reste au sein de ses propres murs, peut-être ne le frapperons-nous pas. Mais, encore une fois, peut-être que si. »

À la porte de l'émissaire, Christophe divertit une foule de ses compatriotes. Il s'éloigne d'eux, criant, agitant le poing en guise d'au revoir. « Je leur ai dit, explique-t-il joyeusement, que vous avez la vigueur d'un taureau, et que vous êtes tout à fait apte à obtenir une descendance de lady Marie. Mais ils disent : c'est pour ça que le roi choisit Cromwell – intentionnellement, pour déshonorer la petite-fille d'Espagne. Ils disent que si vous avez des enfants, Henri les forcera à nettoyer ses sols. Ils récureront les latrines et porteront la merde dans des charrettes au clair de lune. »

18 juillet, le Parlement est suspendu. Tom Vérité est reconnu coupable. Tout ce qu'il possède – pas grand-chose – est confisqué par le roi, et il n'a droit à rien si ce n'est à une mort de traître.

Chaque matin il se réveillera en entendant des bruits de pas. D'abord arrive Kingston ou son adjoint, toujours avant neuf heures. Après lui, les prêtres.

« Faut-il reporter sa date ? » demande-t-il au roi.

Henri répond : « Oui. Il peut attendre.

– Et lady Margaret ? Vous savez, Sire, elle a été grandement trompée. Une jeune femme innocente, abattue, espérant le pardon de Votre Majesté.

– Je lui accorderai – je leur accorderai à tous les deux – un temps pour réfléchir à leur folie et à leurs crimes, avant qu'ils aient ce qu'ils méritent. »

Tandis que le roi et la reine entament leur périple vers Douvres, des navires français sont vus rôdant à proximité de la côte. À Londres, après des mois de discussion, les évêques font une déclaration de foi qui comprend dix articles. La rumeur qu'Érasme est mort arrive de Bâle. Hans, qui a des gens là-bas, la certifie.

Dans une de ses dernières lois avant de quitter Whitehall, le roi a confirmé et augmenté sa fonction d'adjoint pour les affaires de l'Église et l'a fait chevalier, si bien qu'il est désormais sir Thomas en plus de lord Cromwell. Si le roi croit qu'il a tenté d'attirer, d'appâter ou de séduire sa fille Marie, il n'en montre aucun signe : aimablement, il fait des plans pour le voir quand les affaires lui permettront de quitter la capitale. Richmond est toujours confiné à l'infirmerie, mais le roi déclare, si nous nous attardons, toute la cour risque de tomber malade. « Ne manquez pas de m'envoyer Gregory », ajoute-t-il en le saluant de la main.

Son fils est très demandé. Du Somerset au Kent, des Midlands aux collines du Nord-Ouest, les châteaux et les manoirs rivalisent pour le recevoir : un jeune homme agréable et de belle allure, jamais trop familier, mais à l'aise avec les grands hommes, discret avec les domestiques et gentil avec les plus pauvres ; capable de jouer du virginal et du luth, de chanter sa partie, de converser en français et de prendre part à n'importe quel jeu d'adresse ou de hasard, à l'intérieur comme en extérieur. Sur le terrain de chasse, il est infatigable et intrépide. Il s'entraîne chaque jour au tir à la cible, donnant lui-même l'exemple – seule sa modestie l'empêche d'être aussi précis que son père avec son arc. Lui, lord Cromwell, remercie quotidiennement Dieu d'avoir une bonne vue à distance moyenne. Pour le travail de près, il a besoin de lunettes. Elles ne sont pas pratiques, mais Stephen Vaughan lui a envoyé de bons verres d'Anvers. Parfois ses clercs lui lisent des lettres, afin de lui éviter l'effort. Lui dit : « Chaque mot, attention. Pas l'idée générale. Pas votre version. » S'ils toussent ou hésitent, il les fait recommencer.

À Austin Friars, il demande à Mathew de lui apporter le Livre

Appelé Henri. Il espère, même s'il manque de temps, y consigner tout ce qu'il a appris depuis qu'Anne Boleyn a été emmenée à la Tour. Il compte coucher sur le papier toutes les recommandations qu'il donne aux conseillers du roi, surtout ceux qui ont récemment été nommés. Leur rôle est de stimuler la vertu chez leur prince. Si Henri parvient à se croire bon, il agira bien. Mais si vous assombrissez son âme en le comparant à des princes qui sont moralement parfaits ainsi que chanceux, ne soyez pas surpris s'il vous donne des raisons de vous plaindre.

Parfois il lit un peu le livre, pour renouveler sa foi en lui-même. Il a des espoirs pour cet ouvrage. Il n'a pas besoin d'être long, mais il doit être plein de sagesse.

Le lendemain du départ du roi, il est à la Maison des Rouleaux dans Chancery Lane. Richard Cromwell entre et pose des papiers devant lui.

« Des vers arrivés du Kent. »

Il tient les papiers devant son visage, s'imaginant qu'ils sentent la pomme. C'est l'écriture de Wyatt, mais tout en lisant il demande : « Est-ce sa poésie ?

– Ça provient de son bureau, sir.

– Donc nous espionnons Wyatt, n'est-ce pas ? » Il est amusé.

Ce qu'il voit écrit, ce sont les noms d'hommes morts. Rochford. Norris. Weston. *Comme dans le deuil chaque jour je m'enfonce…* « Il s'enfonce, observe-t-il. Pourquoi ? » Il lit. *Brereton, adieu.* « Brereton, bon débarras », dit-il.

Il pose sèchement le papier à plat sur le bureau et fait courir son doigt sur la page. « Mark n'est pas oublié. » Il se représente le visage livide du garçon. *Un temps tu fus au-dessus de ton pauvre rang…* Confus, désespéré, cognant à une porte au milieu de la nuit ; enfermé dans le noir il croyait qu'un fantôme l'avait caressé, avec des plumes en guise de doigts et des trous en guise d'yeux.

Il songe, ces vers manquent de forme et de force. Certains font plus Tom Vérité que Tom Wyatt. Et pourtant ils lui présentent ces cadavres, pêle-mêle, entassés dans une charrette : leurs pâles membres anglais entrelacés, leurs têtes dans des sacs trempés. *Et donc adieu à chacun de tout cœur. La hache est tombée…*

Il dit à Richard : « On voit que cet auteur ne plaide pas leur cause. Il constate qu'ils sont morts, il ne soutient pas qu'il devrait en être autrement. Il demande à George Boleyn d'expliquer sa fierté… et ici il affirme connaître à peine Brereton. Alors pourquoi les pleurer ?

– Parce que le chagrin est contagieux, sir. Il croît de jour en jour.

– Jusqu'à un certain point. » Il connaît le chagrin. Il lit à haute voix. « *Ah, Norris, Norris, mes larmes commencent à couler, quand je*

pense à ce qui t'a entraîné, et qui vous a perdu toi et les tiens… » Il s'interrompt. Est-ce "entraîné" ou "enchaîné" ? « Note qu'il ne prétend pas que quelqu'un d'autre ait perdu Norris. Il ne prétend pas que quelqu'un l'ait poussé. Il dit que tout est dû au hasard, ou aux circonstances. »

Richard observe : « Il croyait Norris coupable. C'est assez clair.

– Bon, bon, fait-il. Et moi qui croyais être responsable de son sort. Mais peut-être a-t-il tout fait tout seul. »

Il tient le papier à la lumière. Il n'y a ni rayures ni corrections. Le filigrane représente une licorne.

Richard dit : « Je ne sais pas si ces vers sont de Wyatt, mais celui qui les a écrits sait ce qui s'est passé. Vous voyez, il n'y a aucune mention de la lady. »

Aucune n'est nécessaire, songe-t-il. Anne est toujours là.

Richard poursuit : « Peut-être est-ce Wyatt qui les a écrits après tout. Avec sa main gauche. »

Ou son cœur double. « Ça ne change rien, déclare-t-il. *La hache est tombée, vos têtes sont dans la rue*. Ce n'est que l'opinion d'un homme. Mais c'est un coup de plus porté à notre foi en notre jugement. Nous avons fait ceci, et cela : nous aurions pu faire moins, et laisser les langues coupables parler pour elles-mêmes. »

Il regarde tandis que Richard rassemble les papiers. *Priez pour l'âme de ceux qui sont morts et disparus*.

« Je vais à Mortlake, déclare-t-il. Dans ma nouvelle maison. »

La première nuit, il ne parvient pas à dormir. Il marche dans le jardin jusqu'à l'aube, décidant ce qui doit être fait en premier : quelques souches pourries à arracher, de nouvelles plantations. Il arpente les pièces de la maison, les réorganisant, les agrandissant : salon, grande chambre et galerie, chapelle et bibliothèque, et les cuisines, les arrière-cuisines, les garde-manger ; la remise à bois et la remise à charbon, le cellier sec et le cellier humide, la boulangerie. Cette chambre pourrait être pour Appelez-Moi, pense-t-il, quand il logera ici, et Richard pourrait avoir cette pièce à l'angle à côté – de nouvelles fenêtres, peut-être ? Il y a toujours du matériel qui reste depuis la reconstruction de Hampton Court par le roi, il peut ordonner qu'on le fasse venir par barge. Les principales chambres sont desservies par un escalier privé ; il devra y poster un garde.

Il connaissait cet endroit à l'époque de sa sœur Kat et son mari Morgan Williams. La famille Williams possédait une maison sur la rivière, presque sous les murs du manoir. C'étaient des personnes de substance, douées pour faire des plans : Thomas, disaient-ils, tu n'as pas une mauvaise tête sur les épaules, et si tu t'éloignais de Walter tu pourrais faire quelque chose de ta vie. Ils s'imaginaient qu'il

pourrait devenir l'employé de certains de leurs amis, ou intendant de cuisine pour quelque bonhomme sénile, gravir les échelons et être le comptable d'un grand homme. Il se voyait lui-même allant chez le tailleur de Morgan Williams et s'achetant un bon manteau de ville comme le sien : portant ce manteau quand, à trente ou trente-cinq ans, il plongerait ses enfants dans les fonts baptismaux du vieux Bouchier à l'église paroissiale. Le manoir a toujours appartenu aux archevêques. Son oncle avait travaillé aux cuisines à une époque, et la moitié des garçons qu'il connaissait avaient gagné quelques pence en transportant du bois, en déchargeant sur les quais, en nettoyant les étangs à poissons. Il lui semblait impossible de franchir ce portail autrement qu'en tant qu'employé ; d'entrer un jour avec des plans de construction entre ses mains, avec l'œil critique du nouveau propriétaire. Après tout, il n'a jamais compté devenir archevêque.

Si vous vous émerveillez de votre bonne fortune, mieux vaut le faire en secret : ne laissez jamais les autres vous voir. Quand vous êtes lord du Sceau privé, vous devez marcher dehors avec une mine solennelle, semblant avoir été choisi par Jésus, comme le faisait More lorsqu'il était chancelier. Après s'être débarrassé de sa première vie – les Williams et leurs plans, ainsi que Walter, ses gifles et ses coups de pied –, il ne pensait pas qu'il arpenterait de nouveau ces rues un jour. Mais nous regrettons nos origines ; nous regrettons l'innocence. Ship Lane a toujours été là, dévalant la colline jusqu'aux quais. La ville qu'il connaissait était un dédale de petites ruelles et de trous à rats, de repaires de voleurs aux portes cassées, de bateaux renversés en train de pourrir, de cordes effilochées se dissolvant dans la matière végétale, de boue et de gravier. Son lieu de naissance était juste là, après la courbe de la rivière.

Aujourd'hui en venant de Londres, il a eu le sentiment d'amener des invités : Norris et George Boleyn, le jeune Weston, Mark et William Brereton. Quand il a débarqué de sa barge, eux aussi ont débarqué ; ils se sont tenus sur la rive du Styx, attendant de le traverser. Ils sont morts à quelques minutes les uns des autres, mais ça ne signifie pas qu'ils sont ensemble maintenant. Les morts déambulent dans les ruelles de l'au-delà tels des étrangers perdus à Venise. Même s'ils se rencontraient, de quoi pourraient-ils bien parler ? Quand ils se tenaient devant leurs juges, ils se sont éloignés les uns des autres, comme s'ils craignaient une contamination. Chacun a accusé l'autre, espérant sauver sa propre vie.

Sortez, leur dit-il. Ne croyez pas pouvoir emménager ici. Payez le passeur et allez-vous-en. Son épagneule se retourne entre ses bras tandis qu'il marche dans le crépuscule, son museau levé, ses oreilles arrondies tendues ; même si la chienne est petite pour son espèce, son flair est aussi aigu que celui d'un chasseur. Il y a toujours un

peu de perturbation, jusqu'à ce qu'une maison s'installe autour de vous, jusqu'à ce que votre chien trouve le chemin de la cheminée et que les draps trouvent celui du lit, le bœuf celui de la table. Il y a un parfum dans l'air qui lui rappelle quelque chose du passé – de la levure, peut-être, du houblon –, même si lorsqu'il était enfant, ils n'avaient pas de houblon, juste ce qui arrivait par bateau ; les brasseurs de sa ville natale utilisaient encore des racines de bardane et du souci. Le houblon empoisonne les chiens, affirmaient-ils quand des étrangers se vantaient que leur bière se conservait mieux.

Il se rappelle s'être tenu derrière le roi, au-dessus de son épaule, tandis que celui-ci signait les ordres d'exécution en mai ; Rafe Sadler, silencieux de l'autre côté du souverain ; les fenêtres ouvertes pour laisser entrer un air doux, et le roi tel un étudiant réticent, aussi féroce qu'un jeune enfant assis pour la première fois devant une ardoise. C'est difficile pour Henri, c'est un travail agaçant de signer pour ôter des vies. Et les mains du roi se posent, semble-t-il, pendant de longs moments, pour lui permettre de visualiser les traits à moitié tracés – comme s'ils allaient s'achever d'eux-mêmes et le soulager de cette tâche.

Henry Norris, oui. Il incite mentalement le bras royal à bouger. William Brereton, oui ; il sent, comme s'il était lui-même le roi, la puissance du regard de Rafe Sadler sur sa nuque. Le luthiste Smeaton, oui ; ça, c'est facile, l'encre glisse comme de l'huile sur le papier, dans l'espace vital : devenant aisément, environ un jour plus tard, la mort liquide du garçon. En tant qu'homme sans naissance ni éducation, Smeaton aurait dû être étranglé par un nœud coulant et, avant qu'il meure, ses entrailles auraient dû être arrachées devant la foule. Mais il a dit à Henri : « Soyez clément, car… »

Le roi a répliqué : « Pourquoi le serais-je ? Pourquoi avoir pitié d'un homme qui a débauché une reine d'Angleterre ?

– Mark est très jeune et craintif. Aucune créature en proie à la terreur ne peut faire une bonne mort. Et il doit prendre conscience de ses péchés à la fin, et être en mesure de formuler une prière.

– Croyez-vous qu'un homme qui rencontre le bourreau est calme ?

– J'ai vu des exemples. »

Henri a fermé les yeux. « Très bien. »

Et à cet instant le roi a marqué une pause. On voit de nouveau un jeune garçon, ployant sous le chagrin de la petite enfance : le *mauvais sujet** du maître d'école remuant sur son siège, donnant des coups de pied dans son tabouret, regardant par la fenêtre tandis qu'une journée d'insouciance touche à sa fin. Je pourrais être dehors, pense l'enfant, dans les derniers rayons du soleil. Pourquoi dois-je signer ces lettres ? Et sur la table à côté de lui, avec un soupir, le roi a soulevé son petit couteau (un doux manche en

ivoire) pour aiguiser sa plume.

« Weston, a-t-il dit. Vous savez… il est très jeune. »

Par-dessus la tête du roi, ses yeux ont rencontré ceux de Rafe. Tous doivent mourir : pas de doutes, pas d'exceptions. Tous sont coupables.

Rafe tend la main, saisit le couteau et la plume, aiguise cette dernière pour le roi. Henri la reçoit avec un murmure de remerciement : toujours aimable. Il prend une inspiration et, nuque recourbée, aussi patient qu'un bœuf attelé à son avenir, il se remet à sa tâche : Francis Weston, *oui*. Lui, Cromwell, songe, j'ai sûrement déjà fait ça ? À un autre moment, une forme semblable de coercition ?

Le bras d'Henri, sa lourde manche ornée de joyaux, glissent en travers de la table ; une tache d'encre se forme à côté du nom de Weston et s'étale ; elle se déploie, une sombre fleur solitaire, et quarante années glissent dans le noir d'encre. Son visage ne change pas, il peut lui faire confiance pour ça, mais il est désormais un enfant, debout, bras croisés, les pieds écartés dans la posture d'un homme. Il se tient dans une lumière diffuse ; c'est le soleil de l'après-midi qui s'embrase dans une courbe aux teintes de cuivre poli. Il voit l'éclat ondoyant des plats en étain, le reflet vif des ustensiles de cuisine, du couteau d'office, la lame à désosser, le couperet. C'est Lambeth Palace, le domaine du cuisinier : l'écho des voix sonores, parmi lesquelles celle de son oncle John.

Qu'est-ce qui s'est passé ici ? Quelqu'un doit être fouetté. La main de l'intendant de cuisine claque sur la table. Le méfait stipulé : qui, quoi et pourquoi ? (Bon, pas pourquoi, personne ne s'intéresse au pourquoi.) Le vol, l'infraction, l'entorse – aux bonnes manières ou au protocole, la croûte de la tourte ou un bol : le péché de cuisine, le crime de garde-manger. De quoi qu'il s'agisse, le supérieur de l'oncle John compte bien écorcher vif quelqu'un, il beugle ses intentions si fort que sa voix rebondit contre les froides voûtes du plafond et résonne à travers le crâne. Et c'est le préposé aux anguilles qui est assis en train de pleurer, tête baissée, les jointures de ses doigts enfoncées dans ses yeux, pendant que l'intendant le roue de coups dans l'attente d'informations : le préposé aux anguilles aux cheveux roux que lui, Thomas Cromwell, a à moitié noyé dans un récupérateur d'eau hier seulement.

« C'était moi ! » Le visage du garçon est sillonné de larmes furieuses, la morve forme des bulles à son nez, il serre fort les yeux. « Laissez-moi. Lâchez-moi. Assez. C'était moi. »

Lui dissimule son sourire : mauvaise semaine pour le préposé aux anguilles.

Ce n'est que quand le garçon est emmené pour recevoir sa

punition et que la foule de subalternes bouche bée se disperse que son oncle lui dit, d'une voix basse : « Espèce de diable, c'était toi, n'est-ce pas ?

– Quoi, moi ? Je n'étais pas là. Vous l'avez entendu. Il a avoué.

– Oui, mais il n'avait pas le choix. Dieu seul le sait. » John se retourne. « Tu ne pouvais pas bien t'entendre avec ce petit misérable, puisqu'il est de la même ville que toi ?

– Les gens de Putney ne s'aiment pas. Vous le savez.

– Tu es aussi vicieux qu'une broche, Thomas. Où finiras-tu ? »

À Whitehall, semble-t-il. Le roi repose sa plume. Il se frotte le bout des doigts ; bien, fini, *deo gratias*. Rafe emporte les papiers. Chaque coup de plume se traduira par un coup de hache. Comme le préposé aux anguilles, ils comprendront que si Thomas Cromwell dit « C'est toi qui l'as fait », alors c'est toi qui l'as fait. Inutile de discuter. Ça ne ferait que prolonger la douleur.

Hors de la pièce il ordonne à Rafe : « Porte ces ordres à la Tour avant qu'il change d'avis.

– Sir… ? »

Le regard de Rafe, perplexe, descend jusqu'à la main de son maître. Celui-ci tient – comment est-il arrivé là ? – le couteau du roi, « HR » inscrit en lettres de jais. Ah, dit-il, je ferais mieux… Rafe propose, je vais le faire, je vais le lui rapporter, et lui réplique, non, assure-toi que ces papiers finissent entre les mains de Kingston, ensuite tu pourras retrouver Helen chez toi avant la nuit.

Rafe part ; un coup d'œil par-dessus son épaule en guise d'au revoir, un éclair pâle au-dessus d'un tourbillon noir. Lui se tient à la porte, les mots sur la langue : Majesté, je m'aperçois que j'ai ce couteau dans la main, alors qu'il vous appartient.

Mais Henri est en prière. À côté de la table, il est agenouillé, sans coussin, sur le sol de pierre : les yeux clos. Ses lèvres bougent : *salve, regina.* Le soir doux l'enveloppe, la lueur rosée.

Il laisse tomber le couteau du roi sur la table et repart. Pas en reculant, comme on le fait en présence du monarque, mais du pas assuré de l'homme qui est chez lui, se détournant de quelqu'un au milieu d'une conversation, quittant la pièce et laissant la porte ouverte.

La veille au soir, le jeune Dick Purser lui a demandé : « Maître, la reine est-elle vraiment coupable ? A-t-elle vraiment fait la chose avec tous ces braves gens ? »

Inutile de le dire, elle n'est pas jugée pour ça, mais pour trahison. Dans un mois, seuls les débauchés et les dépravés s'en souviendront. « Tu veux mon opinion ? » Il s'est passé la main sur le visage. « Tu vois, Dick, c'est pour ça que nous avons des tribunaux, et des juges, et des jurés… pour nous protéger de la tyrannie de l'opinion d'un

seul homme. »

Hors des appartements privés, les serviteurs ont essayé de converger vers lui, mais il les a maintenus à distance d'une paume dressée.

« Allez voir le roi. Il est en train de prier, mais j'ose dire qu'il voudra bientôt son souper. » Il était irrité ; si Henri a envie de tomber à genoux et de supplier la Sainte Vierge, quelqu'un aurait dû le prévoir et fournir un coussin. « Allumez un feu, la rosée tombe. Plus tard il demandera peut-être de la musique… »

Clément Janequin, ses psaumes. Les duos de Francesco Spinacino, les saltarelles de Dalza le Milanais ; les *pavane alla venetiana*, *pavane alla ferrarese* ; une nouvelle toccata de Capirola, rapidement répétée à partir d'un manuscrit aux bordures ornées de représentations de grands singes et de lièvres bondissants. La gaillarde, la bassedanse, les *Chansons nouvelles à quatre parties* : quatre parties désormais mortes, ou mortes dans les faits, et cinq si on compte George Boleyn. Par d'autres soirées légères, les musiciens marcheront jusqu'au seuil royal : les gelées seront sorties et les fruits rôtis dans du miel, et tandis que les serviteurs partiront, les compagnons arriveront, un avec un luth à la main ; une unique note, frémissante, sera tirée d'une corde tendue au point de produire une voix d'ange. Norris, Brereton et Weston partis, d'autres gentilshommes, choisis par Thomas Cromwell, prendront leur place dans les appartements privés, près de la personne du roi. Mais les anciens serviteurs sont les meilleurs, ceux qui savent quand on a besoin de chanter et quand on a besoin de prier. La mort les fera-t-elle cesser d'inscrire leurs noms sur le registre, les ajoutant à la plume à la liste, alternant les périodes d'absence et de présence ? La troisième semaine de mai, leurs têtes sont dans la rue. L'automne viendra, les jours raccourciront, et l'ombre d'Harry Norris se remettra au travail, s'agitant dans un coin telle une araignée sur sa toile. Il y a un endroit, un endroit à part dans l'imagination, où le préposé aux anguilles attend toujours d'être fouetté, où George Boleyn est toujours en prison, se levant toujours pour l'accueillir : maître Cromwell, je savais que vous viendriez. Quand George s'est levé, les mains écartées, une image s'est éveillée en lui, et il s'est retrouvé ailleurs : dans un autre espace clos, la lumière faiblissant, comme si un volet s'était fermé à demi. Au-dessus de lui, une ombre, comme les ailes déployées d'un ange ; du sang sur sa bouche, et une courbe non pas de plumes, mais de pierre ; et un frisson, un profond frisson dans la moelle. Une arche de pierre, une cave, une crypte, où quelqu'un attend dans le noir : quelqu'un qui a appréhendé la douleur depuis si longtemps qu'il peut marcher vers elle, bras ouverts, soulagé qu'elle soit enfin là.

Il se revoit à l'âge de dix-huit ans, une créature fracassée quittant à quatre pattes le champ de bataille, traversant l'Italie jusqu'à ce repos – ou du moins cet arrêt – à la porte de la maison du banquier Frescobaldi. Il ne savait alors pas à qui appartenait la demeure, seulement qu'il avait besoin d'un refuge. Il a vu le saint de la ville dessiné sur les murs – le saint patron de la ville, devrait-on dire : Hercule jeune enfant, broyant un serpent dans sa main ; Hercule héros, nettoyant les écuries d'Augias avec son seau et son râteau. Aussi, quand la porte s'est ouverte après qu'il a frappé, il a rampé à l'intérieur. « Mon nom ? a-t-il dit à l'intendant. Mon nom est Ercole, et je peux travailler. »

Maintenant, quand il se souvient de lui-même, impuissant sur les pavés, il se voit noirci sur le sol, comme s'il s'échappait d'un bâtiment en feu. Il arpente les pièces du manoir à Mortlake, lord Cromwell en son domaine, le courant de la rivière aussi familier que les eaux du ventre de sa mère. Il éteint enfin sa lumière et dort, et il rêve qu'il se tient, enveloppé dans son manteau de nuit, sur un quai enflammé par les bateaux en feu.

À l'approche du matin, des coups frappés à la porte réveillent la maisonnée. Il se lève, prie brièvement, et descend pour découvrir la raison de ce bruit. Ce sont les gens de Richmond, venus de Saint-James pour annoncer que le jeune duc est mort.

Il demande : « Quelqu'un est-il en route pour prévenir le roi ? » (Pour une fois, ce n'est pas son rôle : de Mortlake à la route de Douvres, il faudrait avoir des ailes.) « Alertez monseigneur l'archevêque. Il devrait être prêt à rejoindre le roi. »

Il songe, Henri dira que c'est Dieu qui le punit d'avoir autorisé les évêques à créer de nouveaux articles de foi. D'avoir réduit à rien le nombre des sacrements.

« Assurez-vous que la nouvelle parvienne à milady Clinton. Rappelez-vous les sentiments d'une mère, annoncez-le-lui doucement, pas en cognant à la porte et en le criant à pleins poumons. »

Il y a dix-sept ans, quand le fils du roi est né, lui-même n'était pas à la cour, ni à proximité, et il a donc dû compter sur les autres pour lui raconter ces journées. Francis Bryan a vu Bessie Blount la première fois qu'elle est arrivée dans la maisonnée de la reine, belle comme une déesse, et pas encore quatorze ans. Le roi refusait de la toucher à cet âge ; le confesseur le plus indulgent s'en serait payé une bonne tranche. Henri a dansé avec elle et attendu un an ou deux, toujours conscient de Charles Brandon qui s'agitait derrière lui, prêt à enlever la jeune fille. Puis la reine Catherine a dû la regarder tandis que sa petite dame d'honneur s'empâtait, dodue et

souriante et malade chaque matin. Catherine ne disait rien, se contentant de louer sa peau étincelante. Eh bien, a-t-elle finalement observé, je crois que notre petite Bessie est amoureuse.

Bessie a été éloignée avant que sa grossesse se voie. Sa famille a été sensible à l'honneur, espérant un fils pour le roi. C'est le cardinal qui a tout arrangé. Henri ne l'a plus jamais vue – ou peut-être une fois, après la naissance de l'enfant. Il a reçu les compliments, hypocrites, des ambassadeurs : cela montre que Votre Altesse est bien capable d'engendrer un fils, et Dieu ne refusera sûrement plus longtemps à Votre Altesse la consolation d'un garçon né au sein du mariage ? Mais tout le monde savait que les menstrues de la reine avaient cessé, et qu'elle ne porterait pas d'autre enfant.

C'est Wolsey qui a arrangé une maisonnée pour le nouveau-né, qui a trouvé un mariage honorable à la nouvelle mère, qui a fourni les fonds – les concessions de terres et les honneurs. Peut-être s'est-il trop bien occupé de Bessie. Dix ans plus tard, tandis que son pouvoir diminuait, ses ennemis ont ouvert leurs coffres débordant d'affronts et de manquements, et en est sortie une calomnie nauséabonde. Ils ont prétendu que, à l'image de Bessie Blount, toutes les vierges d'Angleterre voulaient devenir des concubines. Les traînées s'étaient attroupées à proximité du roi, disaient-ils, espérant de riches récompenses.

Il semble, a déclaré le cardinal d'un ton pince-sans-rire, que je doive ajouter à la liste de mes crimes la dégradation du mariage, la corruption des vierges et la valorisation des souteneurs partout dans le pays.

Ce n'est pas et n'a jamais été l'habitude des rois d'Angleterre d'assister aux enterrements de leurs fils ou de leurs femmes. À la mort du prince Arthur, la principale personne présente était l'ancêtre du duc de Norfolk ; le roi fait savoir qu'il serait bon que la coutume soit respectée, et que les rites soient arrangés par le Howard actuel. Et comme Fitzroy était sous la tutelle du duc, et marié à sa fille, il semble approprié qu'il repose à Thetford, parmi les ancêtres du duc. On ordonne que le corps soit emmené dans une charrette fermée, et que l'affaire soit traitée en silence.

« Que fait Henri ? demande Chapuys. Il ne peut pas espérer cacher la mort de son fils, si ? »

Lui répond : « Eustache, je ne peux pas vous parler de l'état d'esprit du roi. Je suis employé pour faire des lois et m'occuper de la trésorerie. Pour le reste, il a l'archevêque.

– Cet individu douteux. »

Il le regarde attentivement pour voir ce qu'il sait.

« Hérétique », ajoute Chapuys.

Oh, seulement ça, pense-t-il, soulagé. L'ambassadeur se retourne pour lancer une dernière pique.

« La mort de Richmond n'est pas une mauvaise chose pour les intérêts de la princesse Marie. » Il esquisse un sourire narquois. « Votre future épouse. »

Ses proches se rassemblent à la Maison des Rouleaux.

Appelez-Moi dit : « Monsieur le lord du Sceau privé… vous vous rappelez le jour où vous êtes allé à Saint-James avec Richard Riche ? Quand Fitzroy est tombé malade ? Vous avez renvoyé Riche de l'infirmerie, m'a-t-il dit. Que s'est-il passé ? Si je puis demander. »

Il pense, le fils a parlé de trahison contre son père. Mais ça n'a plus d'importance maintenant.

Wriothesley ajoute : « Richmond craignait d'avoir été empoisonné. Je l'ai entendu le dire.

– Pour l'amour de Dieu, ne commencez pas avec ça, s'écrie Rafe Sadler. Ou je vous gifle.

– Et vous pourriez le faire, petit homme, si vous vous teniez sur une boîte. » Appelez-Moi décide de prendre ça de bon cœur ; il est trop intéressé par les complots pour se laisser distraire. « Si Richmond avait été nommé dans la loi de succession, il y aurait eu des raisons de soupçonner les gens de Marie. Et même dans le cas contraire, étant donné la nature de Marie… »

Rafe conseille : « Oubliez sa nature. Le roi est réconcilié avec elle. Ça a coûté bien des efforts à notre maître.

– Réconcilié ? » Wriothesley lâche un petit rire. « Elle a été forcée de s'agenouiller. Croyez-vous qu'elle le pardonnera ? Moi pas. »

Gregory supplie : « Les garçons, ne vous battez pas. Personne n'a été empoisonné. Certainement pas. »

Lui dit à Wriothesley : « Pensez ce que vous voulez, mais n'allez pas colporter cette rumeur parmi les avocats. Ou où que vous alliez.

– Ou dans les bordels de Southwark, prononce Rafe à voix basse.

– Vraiment ? » fait Gregory, intéressé.

Rafe demande : « Qu'allons-nous dire à Henri ? »

C'est la seule question qui demeure. Il doit se rendre dans le Kent et dire quelque chose. Quarante-cinq ans sur cette terre, dont vingt-sept en tant que roi d'Angleterre, et tout ce que ça lui a rapporté, ce sont trois enfants illégitimes, dont un est désormais un cadavre.

Il va voir Meg Douglas à la Tour, un exemple récent de sa poésie dans la poche.

« Voulez-vous que je vous fasse la lecture ? »

Elle est surprise de reconnaître sa propre écriture. « Comment avez-vous eu ça ? »

Puis-je pleurer d'avoir récemment été
Arrachée de force à mon bonheur
Et de ne pouvoir voir mon amant esseulé
À qui à jamais est lié mon cœur.

« Je crois que vous ne comprenez toujours pas, dit-il. Il n'y a pas eu de serment. Vous ne pouvez pas vous permettre un serment. Votre situation était grave la semaine dernière, madame, mais cette semaine elle est pire.

– Parce que Richmond est mort. » Elle lève les yeux. « Ça me rapproche du trône. Il ne me fait plus obstacle. »

Dieu lui vienne en aide, elle croit que ça lui confère un plus grand avantage.

Il demande : « Pouvez-vous imaginer la tristesse du roi ? Il paraît qu'il n'arrive plus à parler à cause de son chagrin. Il est dans un état de stupeur depuis deux jours. »

Elle ne répond rien. Il balance le papier devant elle. Elle a écrit son nom sous le poème, ce qu'elle pense être son nom désormais : *Margaret Howard*.

« J'ai dit au roi que vous aviez été séduite et induite en erreur. Mais que maintenant vos yeux sont ouverts et vous êtes sincèrement désolée pour ce que vous avez fait. Que vous reniez lord Thomas Howard et ne souhaitez plus jamais le voir ni lui parler.

– Mais ce n'est pas vrai.

– Ça le sera, avec le temps.

– Je ne peux pas vivre sans lord Thomas.

– Vous découvrirez que vous le pouvez.

– C'est *vous* qui ne comprenez pas. »

Il voudrait lui demander, que pensiez-vous qui arriverait ? Que vous attendriez dans une tourelle et que Tom Vérité arriverait à cheval des collines, sa lyre accrochée derrière sa selle ? Et que depuis votre fenêtre en hauteur vous laisseriez retomber vos tresses vénitiennes ? Quand Mary Fitzroy montait la garde devant votre porte, saviez-vous que votre galant vous attacherait à lui d'un violent coup de reins qui vous ferait saigner ? Saviez-vous qu'il vous utiliserait et vous détruirait ?

Elle déclare : « Ma mère m'a écrit d'Écosse. Elle dit que je dois obéir en tout point à mon oncle le roi. Sinon, elle me reniera.

– Elle est la sœur du roi, elle le comprend. Après l'été que nous avons passé, ne pensez-vous pas qu'il cherche à préserver son honneur ? Vous avez choisi le pire moment pour tomber amoureuse. »

Il songe, vous ne savez pas combien je travaille dur pour vous. Lady Marie ne le savait pas non plus. En vérité, elle devrait

m'épouser, par gratitude. Et vous aussi.

Le connétable Kingston l'attend dehors.

« Sir William, j'espère toujours que Jane sera couronnée cet été. Alors transférez lady Meg à la tour du jardin. Elle doit vivre dans l'appréhension jusqu'à ce que je parvienne à inciter le roi à la clémence, et ça n'est pas pour tout de suite.

– Personnellement, dit Kingston, je ferais cesser ces échanges de lettres. Mais il paraît que ça vous fait plaisir que Martin joue les Cupidons. Pourquoi l'encourager, si vous essayez d'empêcher le roi d'agir contre elle ?

– Je veux leurs poèmes pour le livre. »

Peut-être Kingston pense-t-il qu'il parle du recueil des lois. Ou d'un livre de prières.

« Le livre de poésies, précise-t-il. Les soupirs brûlants. Le cœur transi. Mieux vaut le cœur transi que le péril du dégel. »

Kingston déclare : « Lord Thomas est au fond un jeune homme inoffensif. » Il y a quelque chose de presque craintif dans l'attitude du connétable, cet homme de grande expérience qui cherche à avoir une idée de ce qui va arriver ensuite. « Prions Dieu pour que l'archevêque parvienne à consoler le roi de ce dernier coup du sort. Ils se succèdent si rapidement, je ne sais pas comment il les endure. »

La nuit tombe lorsqu'il arrive au palais de Saint-James, et à la nouvelle de sa venue, les domestiques se réunissent en assemblées murmurantes, chacun disant aux autres de se taire. Les officiers sont déjà en tenue de deuil. Les subalternes, dans leur livrée jaune et bleu, ont noué des bandeaux noirs autour de leurs manches. Mais toutes les couleurs s'assombrissent, le jaune virant au violacé, le bleu devenant un indigo profond.

Un homme l'implore : « Sir, M. de Surrey est dans l'écurie. Il se choisit les meilleurs chevaux, et nous craignons d'être tenus pour responsables. »

Il accélère le pas. Les domestiques se hâtent à sa suite. « Qu'allons-nous devenir ? Et la maison ?

– Je prendrai autant d'entre vous que possible. Le roi sera généreux avec vous. »

Il n'a aucune foi en cette dernière affirmation. La réaction du roi au décès de son fils est non pas du chagrin, mais une fureur jalouse, comme si on lui avait volé quelque chose. Norfolk s'est adressé à lui pour avoir de meilleures instructions : « Cromwell, que suis-je censé faire ? Une charrette fermée ? Qu'est-ce que ça signifie ? Dois-je construire un monument à mes propres frais, ou Henri veut-il que j'enterre le garçon dans quelque fosse commune, comme un rustre

qui porterait des guenilles et se nourrirait d'oignons bouillis ? »

Dans l'écurie, il trouve Surrey qui se tient à proximité tandis que le palefrenier Collins entraîne le genet noir de Richmond vers la sortie. C'est une créature étincelante et musclée de race espagnole, aux pieds agiles ornés de velours noir.

Les yeux de Surrey se tournent vers lui. Pas de salutation.

« Il aurait voulu que j'aie cette bête.

– Vous devrez rendre compte au roi de ce que vous prenez pour votre usage personnel. Mais personne n'objectera si vous réglez la question avec le maître des écuries de milord.

– Giles ne me causera pas de problèmes, déclare Surrey. Et puis, où est-il ?

– À ses prières, je suppose.

– Je pensais que vous ne croyiez pas aux prières pour les morts.

– Peut-être Giles Foster y croit-il. »

Le noir allonge les membres d'araignée du jeune homme. Quand il se tourne, une main gantée sur la crinière du cheval, un rayon de soleil bas le touche et il scintille, de la tête aux pieds, comme une toile scintillante de rosée. En y regardant de plus près, il s'avère qu'il est recouvert de diamants. Il aurait dû se jeter une cape sur les épaules, même au risque d'atténuer son éclat. Bien que le genet soit de race supérieure, il sent tout de même le cheval. Surrey tend la main vers la bride.

« Vous voulez bien vous écarter, Cromwell ? Je veux le promener. »

Il ne bouge pas. « Ce serait charitable de votre part, puisque milord et vous étiez si proches, d'employer certaines personnes de sa maison.

– Je suppose que vous avez déjà fait votre choix ? J'aurais cru que votre entourage était suffisamment abondant. Je vois votre livrée partout en ville. Vous employez de sacrés brigands, Cromwell. Je n'ai jamais vu des mines aussi diaboliques, ni une telle promptitude à se battre, que parmi vos gens. »

Il est vrai qu'il emploie des hommes qui, en raison de leur passé trouble, ne peuvent se trouver d'autre maître. Ne se sentant pas en mesure de l'expliquer à Surrey, il dit : « Je vous le concède, les apparences sont souvent contre mes garçons. Mais je ne crois pas qu'ils se battraient, hormis pour une bonne cause.

– Même si on les provoquait ?

– Ah… dans ce cas, je ne saurais dire. »

Il songe, je pourrais te casser en deux, petit. Il passe la main sur le pelage étincelant du genet ; la bête s'agite et il touche la partie sensible entre les oreilles, la caresse. Surrey pleure : il enfonce son visage dans le tapis de selle éclatant orné des armes du garçon mort.

« C'était mon ami, dit-il. Mais vous, Cromwell, vous ne pouvez pas comprendre… l'amitié qui lie les hommes de lignée ancienne et de sang noble. »

Je comprends, pense-t-il, que votre nez coule comme celui d'un palefrenier. « Votre père n'aimerait pas vous voir sangloter. Prenez les choses en bon chrétien, sir. Richmond est parti là où nul mal ne peut l'atteindre, ni abîmer la fleur de sa jeunesse. Il était fils de roi, mais il trouvera un père au paradis. »

Surrey a le visage défait : par les larmes, la rage. « Cromwell, je voudrais être mort. Non, je retire ça. Je voudrais que vous soyez mort. »

Il se rappelle la dissolution de York Place : le cliquetis du trésor dans les coffres d'autres hommes, la bousculade vers la rivière. Il compte de nombreux employés de Wolsey parmi ses gens. Les ducs en ont pris d'autres. Je me demande, songe-t-il, si Charles Brandon a gardé cet imbécile qui entretenait les foyers et les cheminées à Esher ? Ça lui procure de la satisfaction de s'imaginer Suffolk se faisant enfumer comme un hareng, depuis l'année 1529, et chaque hiver jusqu'à maintenant : et dorénavant, jusqu'à la fin du monde.

Il répond à une convocation de la reine Jane, la trouve avec un livre sur ses genoux, un livre d'heures. Il songe, je connais ce volume. Il appartenait à l'autre.

Jane lui tend le livre. « Il est à elle, à Anne Boleyn. Le roi et elle se le sont passé. Il a inscrit quelque chose, sous l'Homme de douleurs. »

Il lui prend le livre des mains. Le Christ est à genoux, sa chair ensanglantée de la tête aux pieds, chaque coupure aussi fine qu'un fil de fer. L'image est entourée d'une bordure de cosses de petits pois et de fraises mûres ; le roi a écrit dessous quelques lignes en français. « Lady Rochford a eu la gentillesse de me les traduire, explique Jane. *Je suis à vous, Henri R, à jamais*. Puis elle lui a répondu. »

Il ne voit pas la réponse.

« Regardez sous l'Annonciation, poursuit-elle. Elle avait de l'espoir, évidemment, à cette époque. Elle pensait pouvoir porter un fils. »

Il trouve l'image. Une Vierge timide aux yeux baissés reçoit la bonne nouvelle : l'ange du Seigneur est juste derrière elle.

Jane récite : « *Quotidiennement vous me trouverez envers vous à la fois aimante et bonne*. Croyez-vous qu'elle a été bonne avec lui ?

– Pas souvent. »

Jane passe la main sur la reliure du livre, comme si c'était une créature vivante qu'elle apaisait.

« Parfois, quand le roi, pour ainsi dire, me rend visite, il s'endort dans mon lit. Mais il ne tarde pas à se réveiller car il fait de mauvais rêves. Alors il s'agenouille près du lit. Il crie, *mea culpa, mea culpa, mea maxima culpa*. Après quoi il parle en latin, que je ne comprends pas. Puis les gentilshommes de la chambre privée viennent, et ils le ramènent dans ses propres appartements.

– Et vous, madame, je suppose que c'est alors que vous vous reposez ? »

Jane adresse un geste de la tête à Mary Shelton, qui se tient à côté d'elle. Cette dernière fait une révérence et sort, esquissant un sourire las.

« Vous appréciez tous Shelton, dit Jane. Le roi l'apprécie. » Elle attend que la porte soit fermée. « Mes femmes disent que si l'épouse d'un roi ne prend pas de plaisir pendant l'acte, elle n'aura pas d'enfant. Est-ce vrai ? »

Jane attend. Elle semble disposée à attendre humblement toute la journée. Elle sait qu'elle pose des questions auxquelles il n'y a probablement pas de réponse.

Il suggère : « Peut-être devriez-vous consulter madame votre mère ? Ou l'une des dames plus âgées ici à la cour, qui pourraient vous conseiller – la comtesse de Salisbury ?

– Elles auront oublié. Elles sont vieilles.

– Votre sœur, alors. Car elle a deux beaux enfants, d'après ce que j'ai entendu.

– Bess a foi en moi. Elle me dit : récite un Ave, Jane, et le roi ensemencera bientôt. Elle affirme qu'elle-même n'avait pas beaucoup de plaisir dans le lit conjugal. Avec Oughtred, c'était comme une manœuvre militaire. Brusque. »

Il éclate de rire. Parfois on oublie qu'elle est reine.

« Il ne battait pas le tambour, j'espère ?

– Non, mais elle savait toujours quand il arrivait au bout. Bess dit qu'elle n'aurait rien contre un nouveau mari vigoureux. Un jeune plein de bonne volonté à qui elle pourrait enseigner. Mais on ne choisit pas quand arrivent les enfants, ajoute-t-elle, plaisir ou non, quoi qu'en disent les médecins. » Elle tend les mains pour récupérer le livre. « Oubliez ça. Je n'aurais pas dû vous demander. Vous pouvez aller voir le roi maintenant. Aujourd'hui, il n'est pas habillé en Turc. »

Dans les appartements privés du roi, il est surpris de rencontrer Rafe.

« Vous êtes de service, maître Sadler ? »

Un écuyer observe, acerbe : « Maître Sadler a son propre tableau de service. Il est toujours ici.

– Il parle de M. de Norfolk, explique Rafe. Il est en colère après lui. Et il a envoyé chercher les inventaires de Richmond.

– Meg Douglas, a-t-il dit… ?

– Pas disposé à la clémence.

– Bien », fait-il.

Un tailleur génois est occupé à envelopper le roi dans du velours noir. Il salue l'homme, lui fait signe de sortir.

Henri dit : « Vous parlez toujours cette langue italienne. »

Et ses variantes. Le roi connaît suffisamment l'italien pour chanter une ballade romantique, mais pas assez pour parler d'argent.

Le tailleur se retire, s'inclinant, des plis de nuit drapés en travers de ses bras.

« Je n'en reviens pas, déclare Henri, que le duc de Norfolk s'oublie au point d'ignorer mes désirs. J'ai dit une charrette fermée. J'ai dit discrétion. Maintenant j'entends que des cavaliers noirs sont partis devant.

– Il n'a pas voulu déshonorer un fils de roi.

– Il a défié mes intentions.

– Il ne les a pas parfaitement comprises. »

Henri le fixe : ce n'est pas une excuse. « Dites-lui que je vais l'envoyer à la Tour.

– Je n'ose porter ce message. »

Il se surprend lui-même, car tout en prononçant ce mensonge utile, il sourit.

Henri est désarmé – comme quelqu'un qui découvre une peur enfantine et trouve un moyen facile de la dissiper.

« Si vous craignez Thomas Howard, je vous relèverai naturellement de votre mission. Mais je ne pensais pas que vous ayez peur de qui que ce soit. Vous ne devriez pas, milord. Vous avez mon autorité.

– La Tour se remplit, répond-il. Madame votre sœur a écrit d'Écosse, suppliant que la vie de sa fille soit épargnée.

– L'Écosse m'appartient, dit Henri. Après Flodden, j'aurais dû la reprendre. »

Lui songe, vous n'aviez ni les hommes ni l'argent. Et vous ne m'aviez pas.

« Le cardinal disait souvent : les mariages fonctionnent mieux que les guerres. Si vous voulez un royaume, écrivez un poème, cueillez des fleurs, mettez votre bonnet et allez faire la cour.

– Bon conseil, observe Henri, pour tout prince dont le cœur est à lui. Ou pour tout prince qui a d'autres cœurs à disposition. Mais si les princesses s'abandonnent à des hommes sans fortune, simplement parce qu'elles aiment leurs poèmes, je ne sais plus dans

quel monde nous vivons.

– Je vous incite à la clémence.

– Ma nièce est une honte et un déshonneur. Elle s'est donnée au premier homme qui l'a demandée. Elle a donné ce qu'il m'appartenait de donner. »

Il songe, j'aimerais que Cranmer soit ici. C'est le devoir de l'évêque de montrer comment les péchés peuvent être pardonnés ou redéfinis : de prouver que tromper n'est pas un adultère, et que tuer n'est pas un meurtre. C'est lui qui a la clé du jardin fortifié qu'est l'esprit du roi : il connaît ses sentiers ombragés, ses allées, ses recoins nauséabonds que les rayons du soleil n'atteignent jamais.

« Il me semble, dit-il, que si une promesse est faite à la légère, à la hâte, par une jeune personne, sans les conseils d'amis modérés, sous l'influence enivrante de l'amour, sans savoir à quoi ça mènera… je me demande, Sire, Dieu dans sa sagesse ne ferme-t-il pas les yeux sur une telle promesse ?

– On ne se moque pas de Dieu, rétorque Henri. Comme saint Paul se plaît à nous le dire, les hommes récoltent ce qu'ils sèment, et les femmes aussi. Prêter serment sans être sincère, c'est un blasphème. Et si les mots ne sont rien de plus que des souffles, si les mots sont de l'air… s'ils ne sont pas des liens, s'ils ne sont pas de l'honneur…

– Je parle d'amants. Pas de princes. »

Le roi détourne le visage. « Certes, il y a une différence. » Une pause. « Il y a de grands seigneurs et des jeunes femmes imprudentes qui ont des raisons de vous être reconnaissants, lord Cromwell. »

Il incline la tête. Il songe, Wriothesley sera stupéfait qu'une fois encore j'aie laissé Norfolk s'en sortir, quand je l'avais ferré à mon hameçon. Il s'imagine hurlant à Thomas Avery, qui tient ses comptes : facturez-lui mes honoraires, la clémence n'est pas gratuite.

Le roi désigne un tas de papiers – des inventaires, comme l'a dit Rafe. Il les feuillette.

« Vous voyez, lady Marie reçoit l'argenterie de la maison de Richmond. L'or est pour moi, naturellement. » Il tourne les pages. « Ces zibelines et les peaux d'agneau devraient être envoyées à mes officiers de la Garde-Robe. Les tapisseries… Moïse découvert parmi les joncs… les plaies d'Égypte… Moïse menant son peuple à travers les déserts du Sinaï… Assurez-vous que les biens de mon fils ne finissent pas entre les mains des gens de sa mère. J'ai fait beaucoup pour Bessie – lady Clinton, devrais-je dire –, et je ne suis pas disposé à en faire plus. Et méfiez-vous également de la fille de Norfolk – je veux que ses biens soient recensés, afin d'être sûr qu'ils ne vont pas soudain s'enrichir de ce qui devrait me revenir.

– Il lui faudra une compensation, Sire. Elle est la veuve de

lord Richmond, même si elle est toujours vierge. »

Henri grogne. « On se demande si elle peut l'être quand elle a été mêlée à cette affaire avec ma nièce et a souillé son propre nom. Qu'est censée connaître une vierge des rendez-vous secrets, des escaliers de service et des serrures huilées ? »

Donc c'est ainsi que ça se passera. Il se servira de l'erreur de jugement de Mary Fitzroy pour la spolier de ce qui lui est dû et enrichir sa propre trésorerie. Il pourrait y avoir des châtiments pires.

« Laissez son père la ramener dans sa région, dit Henri, et assurez-vous qu'elle mène une vie chaste. Un couvent serait le mieux. »

Il jette un coup d'œil aux listes. Des manteaux de satin à franges argentées, des habits de velours verts, pour monter à cheval au printemps dans les bois quand les fleurs étouffent les branches. Une représentation de sainte Dorothée avec un panier et une guirlande ; Marguerite d'Antioche écrasant un dragon ; Georges écrasant lui aussi un dragon, avec son épée, sa lance et son bouclier, une plume d'autruche sur la tête. Cuillers, calices, bols, encensoirs, ciboires, bénitiers ; des chaînes d'argent avec des roses émaillées, des roses rouges avec des cœurs rubis. C'est un plaisir pour le roi de lire ces inventaires, comme s'il les lisait à son fils mort : je t'ai donné la vie, et je t'ai donné tout ça.

« Une petite salière taillée dans du béryl. » Henri fronce les sourcils. « Le couvercle incrusté d'un rubis, les pieds ornés de perles et de pierres. Ça ne dit pas quelles pierres. Et je ne m'en souviens pas.

– Un cadeau de monseigneur le cardinal pour la nouvelle année. La date m'échappe. »

Le roi lève les yeux. « Ça ne vous ressemble pas. J'ai cru comprendre que Surrey avait pris le genet noir.

– Et son harnachement.

– Dites à Giles Foster que je veux le bai et l'alezan.

– Sire. » Il s'incline.

« Mary Fitzroy peut avoir des hongres, pour la mener là où elle ira. » Un sourire amer. « Vous me croyez sans cœur ? Donnant et recevant, quand mon fils est sur le point d'être enterré parmi des étrangers ? Mais comme me l'ordonne le psalmiste, *placebo Domino in regione vivorum*. Je plairai au Seigneur chez les vivants, car c'est uniquement sur la terre des vivants que nous pouvons faire quoi que ce soit. » Henri regarde au loin. « J'apprends que mon cousin Reginald Pole a été appelé à Rome. Le pape l'a chargé de mener une croisade contre moi. Il doit visiter la cour de France et les pousser à l'action.

– Je me demande comment. »

Les armées françaises viennent de pénétrer en Savoie. Leur roi a

enfreint deux traités, donc l'empereur veut son sang. François a mieux à faire que s'occuper de Reynold quand il arrivera, traînant ses volumes de loi canonique et bavassant à propos de sa lignée ancienne.

Il dit : « Les Français ne feront rien pour lui. Et le pape ne lui a pas donné de navires, ni d'argent, ni d'hommes.

– Mais il l'a fortifié en lui conférant un pouvoir spirituel. » La bouche d'Henri se tord. « Il doit prendre la route. »

Henri a nourri cet ingrat, Pole. Mais maintenant il sent la brûlure empoisonnée du dard des Plantagenêts, il sent la morsure du serpent. On dirait qu'il étouffe. On sent presque son cœur qui galope – son visage est aussi rose qu'un veau de Pâques. D'une main il tape à plat sur le dossier de sa chaise.

« Traître, gronde-t-il. Traître. Je le veux mort. »

Il attend que l'accès passe et dit : « Les guerres que votre père a livrées ne sont pas encore terminées. Mais je vous assure, Sire, on peut trouver en Italie des moyens de se débarrasser d'un sujet traître. Où qu'aille Pole, mes gens le suivront. »

Henri détourne le regard. « Faites le nécessaire. Je vous l'ai déjà dit, la famille de Pole a jeté un sort, après que le jeune Warwick a été décapité. Mon frère Arthur est mort à quinze ans. Mon fils Richmond, à dix-sept. »

Le roi avait l'habitude d'expliquer son absence d'héritiers en disant qu'il avait épousé sa femme illégalement. Maintenant on dirait que les Pole sont responsables. C'est l'explication la plus utile, dans l'état actuel des choses ; l'autre ne tient plus.

« Vous avez vu Margaret Pole à L'Erber, dit Henri. C'est du moins ce dont on m'a informé. Continuez d'y aller. Je ne devrais pas douter de toute la famille, je suppose. Pourtant je le fais. »

Sur un signal du roi, il sort en s'inclinant. Henri lance à sa suite : « *Dieu vous garde**. »

Il est heureux qu'Henri ne lui en ait pas voulu de sa visite à Margaret Pole. Il ne veut pas dire qu'il y est allé pour voir Bess Darrell. Il ne veut pas évoquer le nom de Wyatt. Le roi affirme qu'un homme est pardonné, mais ça ne signifie pas que l'offense soit oubliée : et une femme peut être entraînée avec lui, et suffoquer dans son naufrage. La comtesse l'a laissé seul avec Bess et sa broderie, mais alors, tandis qu'il partait, un serviteur l'a intercepté : Mme la comtesse souhaite vous voir.

Le domestique l'a mené à une petite pièce lambrissée, l'oratoire privé de la comtesse. Là, tu étais isolé des bruits de la ville – sabots sur les pavés, cris des charretiers, fracas métallique et coups de marteau en provenance des ateliers proches des murs. Une table était dressée pour la messe, drapée d'un riche brocart, le retable

était en argent, des silhouettes brillantes et indistinctes vivant leur vie pieuse. Il lui a rappelé celui que possédait Anselma, à Anvers, des années plus tôt. Même si, lady Salisbury étant l'une des femmes les plus fortunées d'Angleterre, le sien a probablement plus de valeur.

Margaret Pole s'est tournée vers lui : « J'espère que vous n'avez pas laissé Mme Darrell en larmes ?

– Pourquoi ferais-je ça ? »

Elle a déverrouillé son écritoire. « Tenez.

– Est-ce l'écriture de votre fils ?

– Il a des gens autour de lui qui font office de secrétaires. Des Italiens, peut-être. Je ne connais pas leur nom. »

Vous non, a-t-il pensé, mais moi, si.

« Croyez-moi, maître Cromwell, je ne suis pas une traîtresse. Pourquoi le serais-je ? Henri a tout fait pour moi. Ça a été un long chemin douloureux depuis la situation misérable que j'occupais quand mon père Clarence a été disgracié jusqu'aux honneurs dont je jouis aujourd'hui.

– Vous ne vous souvenez sûrement pas de votre père. Vous ne deviez pas avoir cinq ans.

– Même un enfant sait quand quelqu'un va en prison et n'en ressort jamais. Mon père n'est pas mort par la hache, il… Dieu sait comment il est mort, mais je crois qu'il a été confessé, il a eu un prêtre et n'est pas mort dans le péché. J'ai appris de bonne heure ce qu'était la trahison, et ce qu'elle engendrait. J'ai vu quatre règnes – mon oncle le roi Édouard, mon oncle l'usurpateur, puis le premier Henri Tudor, et maintenant Sa Majesté actuelle, dont j'ai des raisons de bénir le nom. »

Il a lu la lettre de Pole. Elle était en effet amère.

« Je connaissais à peine mon pauvre frère Warwick. C'était un enfant quand Henri Tudor l'a enfermé.

– Pour maintenir la paix, dit-il.

– Pour assurer le trône. Nous en étions si proches, bien plus proches, en vérité, que lui.

– Mais le Tudor a remporté la guerre. Dieu a favorisé son armée. Il a gagné l'Angleterre sur le champ de bataille.

– Et aucun d'entre nous, a-t-elle vivement répliqué, n'a jamais contesté sa victoire. Quand mon frère a été mené à l'échafaud, j'étais enceinte, mais je serais venue à la cour pour plaider sa cause. J'aurais supplié de porter le deuil pour lui, et d'observer les rites de rigueur, dans lesquels j'aurais trouvé un peu de consolation, oserais-je dire. Mais on ne prie pas pour l'âme d'un traître, et on ne porte pas de noir pour lui. À la mort d'un traître, on doit sourire.

– Je ne crois pas que l'ancien roi aurait exigé ça.

– Vous ne le connaissiez pas. À l'époque, personne n'était en sécurité. Quand le nouvel Henri est monté sur le trône – eh bien, nous pensions avoir atteint la terre promise. Rectifier tous les torts, tel était le désir qu'il exprimait : restituer, rendre justice. J'étais alors veuve depuis des années. Quand mon mari est mort, j'ai dû emprunter de l'argent pour l'enterrer. Mais Henri m'a rendu ma fortune, mon titre. Lui et Catherine m'ont accordé l'honneur inestimable d'être la gouvernante de leur fille, leur unique enfant, me faisant confiance pour la rendre apte à être la compagne de quelque grand prince, ou à régner elle-même en tant que souveraine. Henri a appuyé et promu mes fils…

– Et ils ont tous épousé de riches héritières. Sauf Reynold qui, comme nous le savons, lorgne un plus grand trophée. »

Elle lui a tourné le dos, regardant la cour en contrebas. Quoi qu'il s'y passât, elle trouvait ça intéressant.

« Je ne comprends pas mon fils. Je concède qu'il a agi avec une stupide ingratitude. Mais il n'a aucune grande intention. Il est attiré par la chasteté, par la vie abstinente. Il ne voudrait pas se marier.

– Pas même avec la fille d'un roi ?

– Vous ne devez pas juger les autres en fonction de vous-même, Cromwell. »

Elle a tourné la tête, pour voir si son coup avait fait mouche.

« Pendant toutes ces années, a-t-il dit, vous avez appris à dissimuler. Vous le dites vous-même – vous souriez quand vous voulez pleurer. Ça doit fonctionner dans l'autre sens – pleurer quand vous aimeriez sourire ? Donc même si vous semblez déconcertée par ce que Reynold a fait, comment le roi peut-il savoir que vous êtes sincère ? »

Elle a écarté les mains. « Je peux seulement invoquer l'histoire que nous avons en commun. Je suis une faible femme qui n'a jamais porté d'armure, ni de cotte de mailles. Je n'ai pas de plastron, mais j'ai foi en Dieu. Je n'ai organisé aucune défense contre mes détracteurs, mais j'ai fait confiance au roi, et à sa capacité à reconnaître ceux qui sont aptes à l'accompagner et le servir.

– Mais maintenant vous me voyez, a-t-il ajouté, en sa compagnie et à son service. Et vous vous demandez si Henri a toute sa tête.

– Vous lui êtes utile. Comment pourrais-je en douter ? Et je ne voulais pas renier votre titre. Je suis âgée, et il faut du temps pour s'habituer aux nouveaux usages. Nous vous considérons simplement comme maître Cromwell.

– Eh bien, a-t-il répliqué gaiement, si vous avez réussi à apprendre que les Tudors étaient les légitimes rois d'Angleterre – et vous dites que vous y êtes parvenue –, je suis certain que vous réussirez à me considérer comme le lord du Sceau privé. Et si jamais je devais

oublier que je suis de basse extraction, je compterais sur notre amitié, madame, et vous supplierais de me le rappeler. »

Ça vous ébranle, a-t-il songé : notre amitié. Ça vous rend malade. Qu'un garçon de Putney puisse oser ! Il a ajouté : « Vous affirmez que votre fils n'a pas pour ambition de régner. Mais d'autres peuvent l'avoir pour lui. D'autres peuvent planifier et intriguer en sa faveur, ici et à l'étranger. »

Les yeux de la comtesse se sont agités comme des oiseaux dans leurs nids d'ombre violette. « Moi ? Vous voulez dire que je ferais ça ? Vous m'accusez ?

– Les grandes familles sont sujettes à des revers. Pendant une décennie, elles s'élèvent, puis leurs ennemis précipitent leur chute. Alors elles renversent leurs ennemis et les mènent à un triomphe romain, enchaînés. Avant, si vous et les vôtres vous accrochiez obstinément à la roue de la fortune, vous remontiez autant que vous étiez tombés. Mais arrive alors un individu comme moi, qui vous éjecte de la roue. Et croyez-moi, je peux le faire.

– Il y a un proverbe, a-t-elle répliqué, dont la vérité est sanctifiée par le temps. "Celui qui monte plus haut qu'il ne devrait tombera plus bas qu'il n'aurait dû."

– Un proverbe faible, et faiblement exprimé. Il s'appuie sur le même concept, la roue. Ce que je dis, c'est que nous vivons une ère nouvelle. De nouveaux moteurs la gouvernent. Pourtant (il a souri), je vous félicite. Vous avez dit ce que M. de Norfolk aimerait dire, mais sans l'oser.

– Le duc est un opportuniste, a-t-elle déclaré froidement. Il oublie qu'il y a eu d'autres lords Norfolk avant que les Howard aient ce titre.

– Mais il n'y a pas eu de lords Cromwell. Pas avant maintenant. Vous espérez qu'il n'y en aura pas d'autre après, mais c'est du présent que vous devez vous accommoder. Vous ne pouvez pas me faire partir à force de prières ou de malédictions – les armes des femmes ne sont d'aucune utilité contre moi, ni celles utilisées par les prêtres, je suis immunisé contre elles. Si les hommes de votre famille désirent un conflit ouvert, je suis prêt – je me battrai chaque jour pour Henri contre les papistes et les traîtres. »

Parfaitement immobile, se détachant sur la lumière de la fenêtre, elle se tenait avec les mains jointes.

Elle a parlé d'une voix froide : « Je suis heureuse que nous nous soyons parlé franchement. Ce que Reynold a fait contre le roi… Dieu sait que je n'ai jamais éprouvé un chagrin aussi vif ; ni quand son père est mort, ni quand certains de mes enfants sont morts. Je vais lui écrire et le lui dire. Et je suis sûre que d'une manière ou d'une autre vous lirez ma lettre, soit avant qu'elle quitte ces rivages, soit

après – je ne vais donc pas vous retenir pendant que je la rédige. Mais je vais vous donner un conseil, milord, et je vous implore de m'écouter. Vous parlez de nouvelles ères et de nouveaux moteurs. Ces moteurs rouilleront peut-être avant le combat. Ne menez pas de bataille contre les familles nobles d'Angleterre. Vous avez perdu d'avance. Qui êtes-vous ? Juste un homme. Qui vous suit ? Rien que des charognards. Restez en mouvement, ou ils vous dévoreront vivant. »

Le ton bas et courtois de la comtesse l'a laissé sans voix. Elle a incliné la tête et quitté la pièce.

Il avait un mobile. L'écritoire était grande ouverte ; mais elle avait raison, son contenu ne l'intéressait pas.

Dehors son escorte l'attendait, conduite par Richard Cromwell. Ses hommes portaient des gourdins et des poignards et étaient prêts à se jeter sur quiconque les regarderait de travers. Dowgate ne se trouve qu'à un jet de pierre d'Austin Friars, mais les menaces de mort arrivent quotidiennement, certaines en vers. Les Londoniens qui les bousculent, les Londoniens dont le regard indifférent passe sur eux, ne voient rien de plus qu'un marchand sérieux entouré de sa maisonnée, se hâtant vers une réunion ou un dîner de la guilde. Mais il y a ceux qui ont ses traits gravés dans leur mémoire ; c'est ce qu'ils affirment quand ils menacent de l'attaquer dans la rue. Dieu merci, je ne suis pas mémorable, songe-t-il. Rien qu'un homme aux traits grossiers et bedonnant, comme mon père dans la fleur de l'âge : mais mieux habillé.

Il dit à Richard : « Je ne me fais aucune illusion à propos de la comtesse. Son fils communique nos secrets à l'empereur depuis des années. Le jeune Geoffrey Pole, le frère, était si souvent chez Chapuys qu'Eustache a dû le supplier de prendre ses distances. »

La cloche de l'église All Hallows se réveille, puis celle de Sainte-Marie. Richard déclare : « Mais vous voyez pourquoi le roi fait son possible pour avoir une bonne opinion d'eux. C'est lui qui a restauré leur fortune, et il ne veut pas passer pour un imbécile. »

Saint-Jean-Baptiste sonne ; puis Swithun ; plus loin, les cloches de Saint-Paul.

Richard s'écrie en direction de l'autre côté de la rue : « Humphrey Monmouth, ou mes yeux me jouent-ils des tours ? »

Le marchand, son vieil ami, les salue en retour. Avec son compagnon, il se faufile entre deux charrettes, enjambe un ruisseau de pisse de cheval.

Lui, Cromwell, leur tape sur l'épaule : « Viendrez-vous chasser à Canonbury ?

– Je chasserai avec vous, répond Robert Packington. Le vieux Monmouth pourra venir regarder. »

Monmouth lui donne un coup de coude. « Vieux ! Vos quarante ans sont loin derrière vous, monsieur ! Je vous accompagnerai avec mon faucon, Thomas. »

C'est une conversation habituelle. Ils évoquent le nom de Tyndale, comme il savait qu'ils le feraient. Il explique poliment qu'il a fait tout ce qu'il pouvait par les canaux officiels, et qu'il attend désormais le résultat. Il change de sujet – la famille, tout le monde se porte bien ?

Mais Packington revient à la charge : « Des visiteurs d'Anvers ?

– Les habituels, dit Richard, prudent.

– Personne de nouveau ? »

Il répond : « Personne qui puisse nous dire quoi que ce soit que nous ne sachions déjà. »

Ils se séparent en se saluant chaleureusement. Les marchands repartent en discutant. Richard et lui continuent de marcher en silence.

Puis il demande à Richard : « Quoi ?

– Ils ont l'air de préparer une surprise. Peut-être s'agit-il d'un cadeau ? »

Il n'a pas besoin de dire, je n'aime pas les surprises.

Richard lui lance un regard de biais. « Alors, vous allez le faire ? Tuer Reynold ?

– Pas dans la rue », répond-il.

C'est une conversation pour Austin Friars, pour ses appartements privés.

« Francis Bryan le ferait, dit-il. Il relèverait le défi. Se ferait un nom. Il doit parfois se demander, à quoi sert ma vie ?

– Bryan ? » Richard fait le geste de vider un verre.

« Vrai. »

Il se demande, quels autres hommes désespérés y a-t-il ?

« J'irai, moi. »

La peur le saisit. « Non.

– J'aurai besoin de la compagnie de canailles, mais d'après ce que vous dites, je pourrai en trouver facilement, dans n'importe quelle ville italienne. Il y a des gentilshommes qui pourraient tenter de régler le problème à distance. Bon, je ne dis pas que je le poignarderai moi-même. Mais je dis que je ferai en sorte que ce soit fait.

– J'ai besoin de toi ici, Richard. » Dieu sait combien il a besoin de lui. « Tom Wyatt le ferait. Le roi lui pardonnerait tout. Il le ferait comte. »

Richard hésite. « Les gens qui entourent Pole… ils pourraient le faire se retourner. Il y a quelques esprits subtils à Rome. J'aime Tom

Wyatt plus que tout autre homme, mais il pourrait se laisser persuader. »

Lui dit : « Quand nous rejoindrons le roi dans le Kent, nous nous rendrons à Allington, toi et moi, que le roi nous accompagne ou non. Sir Henry écrit que sa santé décline. Je suis son exécuteur testamentaire et ferais bien de le consulter. Et Tom Wyatt serait heureux de te voir. »

Richard tire un papier de sa poche. « Ceci est arrivé. » Il a gardé le document sur lui. « Un autre poème. Pas volé. Offert librement. »

Cette fois il le reconnaît : Wyatt et personne d'autre. Il n'est pas étrange qu'une fois de plus il pleure les personnes perdues. Environ deux mois et demi – de la fin mai au *Lammas* [6]. Les morts ne sont plus frais, mais la chair d'un vert cuivre adhère toujours à leurs os. Le poème parle de glissement, de chute, de revers de fortune, de la destruction de grands hommes par des grands hommes : autour du trône le tonnerre gronde, *circa regna tonat* ; alors même qu'il est assis sous son dais, le roi l'entend, il le sent frémir sur les dalles de pierre, il sent sa réverbération dans ses os. Il se représente la foudre, lancée par les dieux, traversant les sphères de cristal où les anges assis ôtent les puces de leurs ailes : fonçant, tournoyant et plongeant jusqu'à ce que, dans un rugissement de flamme blanche, elle s'abatte sur Whitehall et embrase les toits ; jusqu'à ce qu'elle fasse trembler les dents des morts de l'abbaye, fondre le verre dans les ateliers de Southwark, et frire les poissons dans la Tamise.

La tour Bell m'a offert une telle vision
Qu'elle me reste en tête jour et nuit.
Là je me suis penché à la grille…

Il n'est pas sûr que Wyatt ait écrit *penché*. De la tour Bell, inutile de se pencher : on voit l'échafaud sur Tower Hill. Mais qu'avait-il à apprendre ? Il ne pouvait ignorer ce qui allait se passer. Il ne pensait pas que les hommes reviendraient avec la tête sur leurs épaules.

Il songe, je n'ai pas eu besoin d'aller à la tour Bell. Cette triste procession vers l'extinction – je l'ai toujours eue en vue. Chapuys a dit : « Vous êtes allé chez vous et l'avez rêvée, puis elle s'est produite. »

Le jour de la mort d'Anne, Gregory a vu Wyatt debout à la fenêtre ; Wyatt a baissé les yeux vers lui et n'a fait aucun signe. A-t-il regardé la biche dans sa dernière course, son cœur cognant, sa démarche hésitante ? On suppose que les yeux de Wyatt étaient tournés vers l'intérieur, fixés sur le vide : là où il n'y aurait bientôt plus rien. Lui a une image en tête, et soit c'est un souvenir lointain, soit elle a été déclenchée par un poème : les mains de Wyatt,

éraflées et en sang, serrant un enchevêtrement de roses.

Mais, pense-t-il, c'est sûrement de Wriothesley que je me souviens, à Canonbury : debout au pied de la tour du jardin, dans la lumière déclinante, un bouquet de pivoines entre ses mains.

Ils sont dans le Kent, et le roi l'appelle à l'aube. Il arrive, les verrous s'ouvrant bruyamment, pour libérer son prince des angoisses de la nuit. Henri est assis dans sa chemise de nuit sur un tabouret doré à franges, pendant qu'un matin pâle et parfait point à travers les fenêtres. Ses traits émergent de l'ombre, comme si Dieu le fabriquait pour l'occasion.

Le roi commence, comme souvent, comme s'ils avaient été en pleine conversation et s'étaient interrompus pour une raison futile : une porte s'ouvrant, ou une étincelle s'envolant du feu.

Il dit : « À l'époque où je la désirais et ne pouvais l'avoir, quand nous étions séparés, Anne Boleyn et moi – disons que j'étais à Greenwich et elle ici dans le Kent –, à cette époque, je la voyais debout devant moi, souriante, comme si elle était réelle, aussi réelle (le roi tend la main), aussi réelle que vous, Cromwell. Mais maintenant je sais qu'elle n'a jamais vraiment été là. Pas comme je pensais qu'elle l'était. »

Il flotte dans la pièce une odeur douce de lavande et de cire d'abeille. Sous la fenêtre, de l'autre côté des jardins, un garçon chante.

À la porte du château le chevalier frappa
La lady s'émerveilla de qui se trouvait là.

Henri lève la tête, écoute. Il fredonne :

Elle lui demanda comment il se nomme
Il répondit, Désir, madame*, *votre homme.*

Quand il s'avance dans la lumière, il voit qu'Henri pleure en silence. Des larmes coulent sur ses joues.

« L'archevêque m'a donné une parabole pour me guider. Elle provient du livre de Samuel. "Tant que l'enfant était encore en vie, j'ai jeûné et j'ai prié… Mais maintenant qu'il est mort, à quoi bon jeûner ? Pourrais-je encore le faire revenir ? C'est moi qui m'en irai le rejoindre, mais lui ne reviendra pas vers moi." »

Un imbécile entre avec une aiguière d'eau chaude. Il fait signe à l'homme de s'en aller.

« La perte d'un enfant est douloureuse, Sire ; c'est comme si nous traînions son cadavre avec nous, chaque jour. Mais mieux vaut

déposer son chagrin dans un endroit sûr et consacré, puis continuer d'avancer en attendant des temps meilleurs.

– Je croyais avoir été suffisamment puni, dit Henri. Mais on dirait que je ne le serai jamais.

– Sire…

– Vous ne pouvez pas savoir. Vous avez seulement perdu des filles, pas des fils. Quand mon heure viendra… »

Il attend. Il n'a aucune idée de la manière dont le roi va conclure.

« … vous comprenez mes souhaits, et si vous deviez me survivre, je vous charge de les exaucer. Je désire être enterré dans le tombeau que le cardinal s'était préparé pour lui-même. »

Il incline la tête. Il y a un sarcophage de marbre noir dans lequel le cardinal n'a jamais été couché. Toutes les parties sont préservées, stockées dans une réserve. Elles attendent d'être utilisées par quelqu'un qui s'estime valeureux devant Dieu et les hommes, et qui souhaite que son nom perdure. Wolsey a fait venir l'artiste. Benedetto a travaillé dessus année après année, mais dès qu'il a présenté sa note, le cardinal a pensé à autre chose. Il y a douze saints en bronze, et des *putti* portant des boucliers ornés des armoiries de Wolsey. Il y a des anges sérieux qui portent entre leurs mains des piliers et des croix, et des anges dansant aux cheveux bouclés, leurs vêtements flottant autour d'eux tandis qu'ils gambadent et sautillent.

« Vous devriez être content, Crumb, dit Henri. Vous voulez toujours économiser de l'argent.

– Seulement si cela sied à la dignité de Votre Majesté.

– L'ange qui porte le chapeau de cardinal, il portera une couronne à la place. Les griffons sur les pieds… je pensais qu'ils pourraient être couronnés de roses. Des roses dorées.

– Je parlerai à Benedetto. »

L'artiste n'est jamais rentré chez lui. Peut-être s'attend-il à ce que le cardinal revienne d'entre les morts avec de nouvelles suggestions ? L'un des anges bondissants a désormais une fêlure, entre les doigts de la main gauche. Benedetto dit, personne ne s'en rendra compte, Tommaso. Pas quand il sera doré et dansera sur son pilier. Mais moi, je le saurai, réplique-t-il.

Le roi déclare : « Érasme est mort.

– C'est ce que j'ai appris.

– Je l'ai vu pour la première fois quand il est venu à Eltham alors que j'étais enfant. Vous l'avez sûrement vu chez Thomas More. »

Les yeux du grand homme ont glissé sur lui, sur Thomas Cromwell : l'ont vu et l'ont oublié.

Il déclare : « Il nous a civilisés. »

Le roi réplique : « Alors il est mort avec encore beaucoup de

travail à faire. »

Henri semble avoir peur de lui-même, peur de ce qu'il pourrait dire ou faire. Il semble las, comme s'il allait cesser d'être roi et sortir dans la rue pour tenter de vivre une autre vie.

Cette baisse de moral ne doit pas être connue de la cour. William Fitzwilliam l'intercepte, devant la porte du roi.

« Avant de quitter Londres, déclare Fitz, il m'a dit qu'il pensait qu'il n'aurait plus d'enfants.

– Chut, fait-il. Il a honte de lui. Il se croit fini, simplement parce qu'il ne peut plus suivre la meute comme il le faisait quand il était jeune. »

Cet été, le roi ne chassera pas à cheval. Le gibier devra être repoussé vers lui tandis qu'il se tiendra sur la butte, arbalète chargée, prêt à tirer. Il monte encore relativement bien, maintenant une allure tranquille, mais pas sur un terrain accidenté, à cause de la douleur dans sa jambe.

« Il me semble, dit Fitzwilliam, qu'il y a un principe de rotation dans sa tête, grâce auquel il humilie ses conseillers à tour de rôle.

– Vrai. Et pour le moment c'est le tour de Norfolk.

– À la table du Conseil, il marche derrière nous. Il rôde comme s'il allait vous détrousser. Si je rencontrais un tel homme à Southwark, je me retournerais et l'assommerais. »

Il rit. « Mais que feriez-vous à Southwark, Fitz ?

– Quand il se poste derrière nous, nous devons nous lever, repousser nos tabourets et nous retourner pour lui faire face, ce qui nous déstabilise, nous fait oublier ce que nous disions – et alors, si nous nous adressons à lui, devons-nous le faire à genoux ou debout ?

– À genoux, c'est plus sûr.

– Mais vous ne le faites pas. » Fitz semble accusateur. « Ou pas autant qu'avant.

– J'ai trop affaire à lui. Il sait qu'il ne doit pas m'abîmer.

– Même le cardinal s'agenouillait.

– Un homme d'Église. Il était entraîné à le faire. »

Le cardinal, à l'époque où il était maître du royaume, parlait de Dieu comme si c'était un lointain conseiller politique qui se manifestait quatre fois par an ; gnomique dans ses déclarations, parfois oublieux, mais qui méritait qu'on le paye étant donné son expérience. Parfois il Lui adressait des requêtes spéciales, que les personnes moins bien introduites appellent des prières ; et toujours, jusqu'aux derniers mois de sa vie, Dieu s'est mis en quatre pour s'assurer que Tom Wolsey avait ce qu'il voulait. Mais alors le cardinal a prié, Rends-moi humble ; et Dieu a répondu, Monsieur, votre requête arrive trop tard.

Son serviteur, John Gostwick, a vérifié les inventaires du duc de Richmond. Parmi les effets de Fitzroy il a trouvé une poupée : pas une marionnette en bois comme en possèdent les enfants ordinaires, mais la représentation pleine de vie d'un prince.

« *Objet : un grand bébé couché dans une boîte en bois, portant une robe d'étoffe blanche et argentée et une cotte de velours vert, la robe attachée par de petits ferrets en or, et une petite paire de perles d'or, et une petite chaîne, et un collier d'or autour du cou.* »

Gostwick l'a appelé pour qu'il la voie : il a baissé les yeux vers l'image du garçon mort. « C'est Wolsey qui lui a offert ceci. Gardez-le soigneusement, au cas où le roi voudrait se rappeler son fils. » Le jeune enfant, s'est-il souvenu, ne connaissait pas son propre père ; le roi m'a donné des titres, a dit Richmond, mais le cardinal m'a donné une balle de soie rayée.

L'été passe. L'entourage du roi flâne parmi les comtés verdoyants. Dans les bois profonds, où le roi ne s'aventurera pas, on rencontre les ombres rusées des ours et des loups, des créatures disparues : le cerf qui, entre ses bois, porte la croix du Christ.

Il dit à Fitzwilliam : « S'il ne peut pas chasser, nous devons lui apprendre à prier. »

Le dernier jour de juillet, ils sont à Allington Castle. Le roi s'est demandé à haute voix s'il était temps pour Thomas Wyatt d'être fait chevalier. Son père aimerait voir ça, dit-il, car il commence à être vieux, et quoi qu'il ait pu y avoir entre nous – Wyatt et moi – c'est oublié ; je sais qu'il m'est fidèle.

Ce qui ne lui a pas plu, c'est le bref silence entre les gentilshommes des appartements privés quand le roi a mentionné le nom de Wyatt.

Henry Wyatt lui dit : « Thomas, je doute que je verrai un autre hiver. »

Un à un, ces hommes s'en vont, ceux qui ont servi le père du roi, dont les souvenirs remontent au roi Édouard et aux jours du scorpion : des hommes abîmés à la guerre, charcutés sur le champ de bataille, appauvris, affamés, poussés à l'exil ; des hommes qui se sont tenus sur des quais étrangers et ont fait de grands serments à Dieu, leurs biens terrestres dans des ballots à leurs pieds. Des hommes qui se sont enfermés pendant vingt ans dans des bibliothèques qui sentaient le renfermé et qui, lorsqu'ils en sont ressortis, connaissaient des vérités gênantes sur l'Angleterre. Des hommes qui ont appris à remarcher, après avoir été étendus sur le chevalet.

Quand les hommes d'alors regardent les hommes de maintenant, ils voient des compagnies de chevaliers joliment peints qui se

promènent dans des prairies d'abondance à travers les pâturages d'une paix de quarante ans. Sauf, évidemment, si vous vivez à la frontière écossaise, où les raids et les querelles ne cessent jamais, ou sur la côte du Kent, visible depuis la France, où vous entendez le tambour de guerre à travers la mer étroite. Mais au cœur du royaume il règne une tranquillité que les ancêtres n'ont jamais connue. Voyez simplement comme l'Angleterre se reproduit : allez en ville et les visages que vous croisez sont ceux d'enfants, d'apprentis, de jeunes filles éclatantes.

Ne regardez pas en arrière, a-t-il dit au roi : lui aussi est coupable de rétrospection quand la lumière décline, à cette heure de l'hiver ou de l'été qui précède le moment où l'on apporte les bougies, quand la terre et le ciel se mêlent, quand le cœur palpitant de l'oiseau sur la branche se calme et ralentit, et les yeux des chats brillent dans l'obscurité, quand la couleur des habits imprègne l'air de plus en plus sombre ; quand la page devient floue et la forme des lettres s'efface, donnant d'autres configurations, si bien que quand la page est tournée l'ancienne histoire disparaît et une confluence d'encre à la fois étrange et insaisissable commence à s'écouler. Vous repensez à votre passé et vous dites, cette histoire est-elle la mienne ; cette terre ? Cette silhouette furtive est-elle à moi, cette forme qui se glisse dans les allées, échappant au couvre-feu, fuyant le jour ? Est-ce ma vie, ou celle de mon voisin combinée à la mienne, ou une vie que j'ai rêvée et pour laquelle j'ai prié ; est-ce mon essence qui se tord à la lueur de la chandelle, ou ai-je dépassé les limites de moi-même – m'enfonçant dans l'éternité, comme le miel coulant d'une cuiller ? Me suis-je rêvé, me suis-je supprimé, ai-je trop bien oublié ? Dois-je faire appel à l'évêque Stephen, qui me dira que la transgression me suit, m'assurant que mes péchés me rattraperont ; même quand je sombre dans le sommeil, mon passé défile à pas feutrés devant moi, des pattes sur les dalles, *pit-pat* : de l'eau dans un bassin d'albâtre, fraîche dans la chaleur de l'après-midi florentin.

À un moment le cardinal s'est agenouillé dans la boue, et il a vu qu'il était mortel, imparfait et vieux. À Putney Heath, Norris a baissé les yeux vers lui, perplexe, et ses hommes ont dû le hisser sur sa mule ; son cœur et sa volonté lui avaient fait défaut, de même que ses articulations. Le bouffon Patch se tenait à proximité, lançant des plaisanteries, et lui a failli le frapper, il aurait dû le frapper – mais en quoi cela aurait-il aidé le cardinal, maintenant que ses biens avaient été confisqués et que sa chaîne honorifique lui avait été arrachée du cou, que son bouffon roule dans la boue du Surrey avec le crâne fendu ?

Quand ils sont arrivés à Esher, à la maison vide, il est monté au

sommet de la tour de garde pour voir s'ils étaient poursuivis. Cet endroit, nouvellement construit quand Wayneflete tenait l'évêché de Winchester, amélioré par monseigneur le cardinal, était plus plaisant que n'importe quel autre quand il y avait du personnel et qu'il avait été nettoyé ; quand les feux brûlaient, quand les lits étaient faits et les tapisseries accrochées, quand le buffet était rempli d'assiettes en or et en argent ; quand la viande était grillée, les fruits coupés et mis en brochettes et badigeonnés de beurre, quand une odeur de brûlé et de sucré parfumait l'air. Personne ne savait, même la veille, avec quelle brutalité ils jetteraient son maître sur la route, sur la rivière, le poussant vers ces pièces désolées, ces fours froids, ces feux réduits à des cendres, ces murs épais qui repoussaient désormais moins le froid qu'ils ne l'encerclaient, comme un reliquaire.

Du haut de la tour de Wayneflete, la campagne sous lui semblait plus imaginée que réelle, s'étirant à perte de vue dans l'obscurité. Ce sera bientôt la Toussaint, songeait-il. Il lui semblait que le temps avait frémi et ralenti, comme si le déplacement des corps terrestres avait été retardé par la catastrophe qui s'était abattue sur son maître et toute l'Angleterre. Il bruinait. Il y avait des lumières dans la rivière. Quand il est redescendu, les voix des personnes en contrebas se sont élevées vers lui – arrondies, comme dans une chanson. Mais quand quelqu'un a prononcé son nom – « Thomas Cromwell » –, la voix était très proche, comme si on lui parlait à l'oreille.

Une illusion provoquée par le bâtiment, a-t-il songé. L'escalier était une spirale de briques, et il l'avait vu de jour, couleur chair, s'élevant d'étage en étage. Dans l'obscurité que la lueur des torches n'atteignait pas, la brique avait une teinte de sang séché, mais chaque tournant abritait un trait de lumière, comme une promesse. Une fois en bas, il est sorti et a cligné des yeux, tel un enfant né dans un monde cruel.

Ils ont trouvé des bougies pour éclairer la chambre du rez-de-chaussée.

« Qui cuisinera mon souper, Tom ? a demandé le cardinal.

– Moi, je sais cuisiner.

– Venez, vous êtes couvert de toiles d'araignées. » C'était George Cavendish, l'un des hommes du cardinal. « Permettez-moi, Thomas. »

Il a laissé George l'épousseter, aussi passif qu'un animal : les yeux sur son maître, un vieil homme démuni dans des habits d'emprunt. Il s'est adossé aux briques, sentant les battements de son propre cœur : attendant de voir ce qu'il ferait ensuite.

---

6. Fête célébrée le 1er août dans certains pays anglophones pour marquer le début de la récolte du blé.

Deuxième partie

I

Augmentation

Londres, automne 1536

L'homme mort émerge du Puits à deux seaux [7], s'essuie la bouche du revers de la main et se tient là, scrutant les deux côtés de la rue. Il relève sa capuche, vérifie qui l'observe, puis marche en direction de la grande porte d'Austin Friars.

Il y a un nouveau garde, qui pose une main sur le visiteur et passe en revue son porte-documents. « Couteau ? »

Le cadavre écarte les bras, pacifique, et se laisse fouiller. Un gardien plus âgé sort. « Nous connaissons cet homme. Entrez, père Barnes. »

À l'intérieur, on lui dit : « Milord vous attend. » Le cadavre court à l'étage.

Revenons dix ans en arrière. Été 1526, le religieux Robert Barnes est amené devant Wolsey pour suspicion d'hérésie. Bien que ce soit une journée glaciale, pas de lumière hormis l'éclat froid des flaques d'eau stagnante, Barnes se tient dans l'antichambre, portant l'habit noir de son ordre. En dessous, il a la chair de poule. Le cardinal, l'informe-t-on, se prépare. De quel genre de préparatifs peut-il bien s'agir ?

Veille de Noël précédente, à Saint-Édouard à Cambridge, Barnes a célébré la messe en dénonçant la pompe et la richesse de l'Église. Il est impossible de faire ça, de toute évidence, sans prêcher contre la pompe et la richesse du cardinal.

Maintenant nous sommes en février : *dies irae*. Tandis qu'il attend, les hommes du cardinal l'observent, et une petite flamme crépite dans l'âtre.

« Il fait froid, dit le père Barnes.

– N'avez-vous pas apporté votre propre bois pour le feu ? »

Les spectateurs s'agitent, ricanent. Barnes bouge, s'éloignant de l'homme de main du cardinal.

Dans le salon de Wolsey, un grand feu brûle. Barnes se tient à distance, contre le mur peint.

« Frère Robert, dit Wolsey. Venez profiter de la chaleur, mon vieux. »

Il a l'impression de se retrouver pris dans une plaisanterie conçue pour le tourmenter. « Je ne suis pas ici pour être jugé. Votre homme Cromwell est dehors, et il se moque de moi, il parle de bois pour le feu.

– Évidemment que vous n'êtes pas jugé. » Le cardinal est courtois. Ses soies pourpres étincellent dans l'air chargé de la fumée des résines. « On dit que vous êtes un hérétique, pourtant vous semblez n'avoir aucune difficulté avec les enseignements de l'Église. Votre seule difficulté est avec moi. »

Dehors, un son de cloche transperce l'air glacial. Un homme arrive avec un plateau de vin épicé. Le cardinal fait lui-même le service, au moyen d'un pichet dont l'émail aux couleurs vives représente une rose Tudor.

« Alors, que voulez-vous que je fasse, Barnes ? Vous voulez que j'abandonne l'apparat et les cérémoniaux qui honorent Dieu et que j'aille en guenilles ? Vous voulez que j'aie une table de misérable, et que je serve de la bouillie de pois aux ambassadeurs ? Vous voulez que je fasse fondre mes croix d'argent, et que je donne l'argent aux pauvres ? Les pauvres qui le jetteront par les fenêtres ? »

Il y a une pause. Après un moment, faiblement, Barnes répond : « Oui. »

L'homme de main, Cromwell, s'est approché derrière lui et est appuyé à la porte.

Wolsey dit : « Je suis désolé de voir un érudit courir à sa perte. Vous devez comprendre qu'il est inutile de se détourner de l'hérésie si c'est pour tomber dans la sédition. Opposez-vous à l'Église, vous brûlerez à Smithfield. Opposez-vous à l'État, vous brûlerez à Tyburn – et pour le moment, je suis l'Église et je suis également l'État. Mais ces deux sorts peuvent être évités, si vous vous repentez maintenant. »

Le prieur Barnes se met à trembler. Le regard interrogateur du cardinal suffirait à mettre un homme à genoux. « Votre Grâce, pardonnez-moi. Je ne fais pas de mal. Je ne tuerais pas un chat. »

Cromwell rit. Barnes rougit ; il a honte de ses propres paroles.

Le cardinal dit : « Il y a quatre évêques qui vont bientôt arriver pour vous examiner. Rien que des hommes qui noient des chatons pour se distraire. Pour ma part, je serai bon avec vous, docteur Barnes – aussi bien pour votre université que pour vous-même ; mon secrétaire Gardiner a insisté sur ce point. Si vous satisfaites les évêques avec vos réponses – s'il vous plaît, faites en

sorte qu'elles soient brèves et humbles –, je vous recommanderai de faire pénitence. Mais ce devra être en public. Après quoi il y aura beaucoup de jeûne et de prière, mais ça ne vous dérangera pas, n'est-ce pas ? Bien sûr, vous ne pourrez pas continuer à être prieur de votre paroisse. Vous devrez quitter Cambridge.

– Monsieur le cardinal… »

Celui-ci se retourne, avec une expression clémente : « Quoi ? Buvez, Barnes. Et saisissez cette opportunité. C'est la seule que vous aurez. »

Loin de la chaleur, Barnes sanglote comme une femme, le visage contre le mur. Wolsey n'a pas haussé le ton, mais il est brisé par la rencontre. Thomas Cromwell marche jusqu'à lui.

« Séchez vos larmes. Vous pourrez raconter à vos amis une version plus plaisante. Vous pourrez vous vanter d'avoir donné des réponses audacieuses. De l'avoir confondu. »

Barnes se recroqueville en lui-même. Il trouve Cromwell incompréhensible. On dirait le genre d'individu qui met les ivrognes à la porte des tavernes.

La veille du mercredi des Cendres, le religieux s'incline sur les dalles à Saint-Paul, et Wolsey l'observe de son trône doré. Une vingtaine d'ecclésiastiques éminents, dans leur habit raide et scintillant de pierres précieuses, regardent Barnes s'agenouiller parmi certains marchands du Steelyard [8], des étrangers qui ont été piégés par Thomas More avec des livres hérétiques. On leur a fait arpenter les rues sur des ânes, assis à l'envers sur la selle, tournés vers la queue. Des pages déchirées des écrits de Luther sont épinglées à leurs manteaux et volettent désormais comme des bouts de tissu. Tous ont, comme Barnes, des fagots dans le dos, des brindilles sèches attachées ensemble comme du petit bois – afin de leur rappeler que le bûcher est prêt, s'ils offensent de nouveau. Comme lui, ils se sont rétractés. Mais s'ils récidivent, ils mourront dans la terreur et la souffrance, en public, et leurs cendres seront jetées sur un tas de fumier.

Devant l'église, une foule s'est rassemblée, le visage des badauds rendu flou par la pluie, comme s'il fondait, leur silhouette indistincte dans la lumière de l'hiver. Les hommes s'abritent sous des toiles huilées qui semblent posées sur leurs épaules, faisant d'eux une bête aux nombreuses pattes. « Écartez-vous », disent les agents. De grands paniers sont traînés au milieu de la foule. Leur contenu est déversé sur un gril, formant un amas assez imposant. L'un des apprentis du bourreau approche une torche. Ses collègues poussent les livres avec des barres de fer pour laisser entrer l'air, et sous leur habile attention les pages s'embrasent, malgré la pluie incessante. Les suspects sont réunis et forcés à tourner encore et

encore autour du feu, suffisamment près pour qu'ils cherchent à fuir la chaleur, leurs visages s'écartant vivement quand des étincelles leur volent dans les yeux. Les textes soupirent à mesure que le papier se gondole et se désintègre en une boue muette.

Le frère Barnes est envoyé à une confrérie dans la ville de Londres. Les règles ne sont pas trop strictes et il a droit aux visites. Un jour, Thomas Cromwell arrive.

« Je vis près d'ici. Je suis venu souper. » Sur le banc il laisse tomber une copie du Testament de Tyndale, des feuilles volantes grossièrement attachées. « Arrivé d'Anvers », dit-il.

Barnes lève les yeux. L'hérétique du cardinal, pense-t-il.

« J'en ai vingt copies. Je peux en avoir plus. »

Il ne faut pas longtemps pour que l'évêque de Londres soupçonne d'où viennent les Testaments. Un nouvel entretien difficile – mais avec l'évêque Tunstall, qui n'est pas procureur par choix. Barnes n'est pas aussi intimidé qu'il l'a été par Wolsey.

« Comment aurais-je importé les livres de Tyndale ? Je ne vais nulle part. Je ne vois personne. »

Il parie que le nom de Cromwell ne sera pas évoqué. Et il ne l'est pas. Tunstall se contente de secouer la tête, et il l'envoie bientôt dans le Northamptonshire. C'est loin de n'importe quel port. On ne peut pas s'enfuir de là-bas, s'échapper de la juridiction du cardinal. Et vos amis évangélistes ne peuvent pas vous rendre visite sans que toute la campagne le sache.

Une nuit, Barnes se glisse hors du monastère dans lequel il est confiné. Le lendemain, dans sa cellule, les moines trouvent une lettre, adressée au cardinal, dans laquelle le malheureux homme explique qu'il compte se noyer. Sur la berge de la rivière, on découvre ses habits pliés. Aucun corps n'est retrouvé, mais le pauvre pécheur a clairement fait part de ses intentions.

Et c'est la dernière fois qu'on voit Robert Barnes : jusqu'à ce que les temps changent, que le pape tombe, et qu'il revienne à la vie dans une Angleterre nouvelle, affranchi de ses échecs passés.

« Entrez, vieux fantôme, dit l'hérétique du cardinal. Le travail de Dieu est merveilleux. Voici que vous refaites surface de votre tombe liquide.

– Vous ne vous lassez jamais des plaisanteries, observe Barnes.

– Mais vos pieds ne sont même pas mouillés ! »

Barnes n'a jamais fini dans la rivière. Il a reparu quelque part dans les comtés du Sud et a trouvé des amis, des protecteurs, des frères croyants. Des années ont passé, il en est ressorti compétent en de nombreuses langues ; le monde tourne et il est désormais chapelain du roi et porte ses lettres à l'étranger.

« Et Tunstall qui est à Durham, dit son hôte. Et monseigneur le cardinal, mort. » Il se rassied sur sa chaise. « Et moi, lord.

– Je vous ai apporté ceci. » Barnes étale des gravures sur la table. Le gros Martin.

« Vous me gâtez. »

Sur les portraits plus anciens, Luther est spirituel, aminci. Sur les plus récents, grassouillet. Sa tonsure a disparu il y a des années. Parfois il porte une barbe.

Barnes lui dit : « Quand les papistes brûlent ses livres, ils épinglent son image dessus, comme si c'était Martin lui-même. Mais les paysans d'Allemagne, les gens simples, ils croient que son image peut résister au feu. »

Il tapote du doigt l'une des représentations. « Je note qu'il a un halo.

– Ce n'est pas lui qui a choisi. Il ne se pose pas en saint. Mais c'est magnifique, ce que peuvent faire les imprimeurs. Toute l'Europe connaît ses traits. Le moindre laboureur.

– Est-ce une bonne idée ?

– Il y a eu de nombreuses tentatives de meurtre à son encontre. Une fois (Barnes sourit), par un médecin qui pouvait se rendre invisible.

– Oh, ceux-là. » Les assassins secrets avec des lames faites d'air. « Je me méfie des hommes invisibles depuis le temps de Wolsey. J'ai des oreilles de renard et suis constamment aux aguets. Au premier relent de papiste ou d'habitant du Yorkshire, ma tête pivote et je le fixe. » Il regarde les gravures en réfléchissant. « Son caractère ne s'est pas amélioré ?

– Pire, dirais-je. Aussi vaniteux et susceptible qu'une femme. »

Luther s'épaissit depuis qu'il a épousé une ancienne nonne. Le mariage n'a pas le même effet sur notre archevêque. Cranmer demeure mince et blafard.

« Parce qu'il doit être inquiet, dit Barnes. Au cas où le roi le découvrirait.

– Le roi le sait déjà.

– Probablement, mais je veux dire, au cas où il se retrouverait dans une position où il ne pourrait nier savoir. »

Notre roi est ardemment opposé au mariage des ecclésiastiques. Cranmer s'est marié quand il était parmi les Allemands, il a ramené Grete, l'a maintenue isolée. Les abstinents sont de vraies commères ; nombre d'entre eux entraîneraient sa chute s'ils le pouvaient. Mais ils ont eux-mêmes leurs propres secrets, qui ne doivent pas être révélés : leurs maîtresses, leurs enfants.

Il déclare : « Nous nous arrangeons tous les deux, Cranmer et moi. L'archevêque dit à Henri comment être bon, et je lui dis comment

être roi. Nous n'empiétons pas sur les platebandes l'un de l'autre. Nous tentons de le persuader que les grands rois sont de bons rois, et vice versa.

– Luther parle franchement aux souverains. Sévèrement, au besoin.

– Mais à la fin il se soumet à eux, ainsi qu'il y est obligé. » Il examine les traits ordinaires de Luther, et repose l'image à l'envers. « Écoutez, Rob, nous faisons ce que nous pouvons. Nous sommes en accord, Cranmer et moi. Nous laissons ses rites à Henri et il nous donne les Écritures. Je crois que c'est un bon échange.

– Il me semble, dit Barnes, que notre prince pense que le but des Écritures est de lui permettre d'épouser de nouvelles femmes. Vous affirmez qu'il va autoriser une Bible, pourquoi tarde-t-il ? »

Il rassemble les gravures comme un paquet de cartes et les place dans son écritoire.

« Thomas More disait que tous les traducteurs souhaitent ardemment quelque chose de leur texte, et s'ils ne le trouvent pas, ils l'ajouteront eux-mêmes. Le roi ne nous laissera pas utiliser la version de Tyndale. Nous sommes obligés de la passer à d'autres, d'accorder le mérite à d'autres.

– Si Henri veut une traduction approuvée par Dieu, il va attendre longtemps. Luther travaillait trois ou quatre semaines sur une seule phrase. Je ne pensais pas qu'il publierait son ouvrage, et pourtant, il y a deux ans, à la foire aux livres de Leipzig, il vendait une Bible complète pour moins de trois florins – et elle a été réimprimée deux fois depuis. Pourquoi les Allemands auraient-il la parole de Dieu, et pas les Anglais ? Vous pouvez scruter le texte jusqu'à ce que vos yeux saignent, brûler un tas de papier aussi haut que le clocher de Saint-Paul, mais je vous le dis, aucune parole n'est définitive. »

C'est vrai. Aucun texte ne reste intact. Pourtant il faut s'en séparer, l'envoyer à l'imprimeur. L'astuce consiste à lui faire positionner la ligne juste contre le bord de la page. Ça n'est pas joli, mais l'absence d'espace garantit l'absence de perversion dans la marge.

« Vous me pardonnerez d'être indigné, dit Barnes. J'ai travaillé dur pendant toutes ces années pour le roi, tentant de mettre en place une alliance, de parvenir à un accord avec les princes germaniques et leurs ecclésiastiques – et alors la nouvelle d'Angleterre arrive, vous m'avez ôté le sol de sous les pieds. »

En coupant la tête de la reine. Vrai. C'est l'automne, et Barnes est toujours bouleversé.

« Elle, qui croyait à la parole de Dieu.

– C'était une Howard, objecte-t-il. Vous savez à quoi croient ces gens. À eux-mêmes.

– Cranmer ne croit pas qu'elle était coupable.

– Cranmer est comme moi. Il croit ce que croit le roi.

– Ce n'est pas vrai non plus. » Barnes bouillonne comme la source chaude à Viterbe. « Ils savent en Allemagne que Cranmer est luthérien – quoi qu'il dise à Henri. Cranmer est la seule carte que j'aie. J'ai attendu et attendu un mot des évêques anglais que j'aurais pu considérer comme une avancée par rapport à la superstition papiste, et finalement ils publient dix articles, donnant d'une main ce qu'ils reprennent de l'autre. Chaque mot est ambigu.

– Oui, acquiesce-t-il.

– Ils signifient tout et rien.

– Vous pouvez dire aux Allemands – comment formuler ça ? – que bien que les articles soient une affirmation de notre foi anglaise, ils ne constituent pas une affirmation *complète*. »

Barnes lève les yeux au ciel. « Vous m'envoyez les mains vides. Si vous voulez des alliés, vous devez leur offrir quelque chose en retour. »

Ça fait plus de cinq ans que les princes germaniques ont formé une ligue, qu'ils appellent la ligue de Smalkalde, pour se défendre contre l'empereur, qui est leur chef suprême. Puisque l'Angleterre a besoin d'amis, d'alliés qui se dresseraient avec elle contre le pape, quoi de mieux que ces princes ? Comme Henri, ils ont offert d'arracher leurs sujets aux ténèbres. Si une alliance évangélique était aussi une alliance diplomatique, il y aurait une chance que naisse une nouvelle Europe, avec de nouvelles règles. Mais pour le moment nous continuons de jouer avec les anciennes : montant la France contre l'empereur, une grande puissance contre une autre, ne voyant notre sécurité que dans leurs querelles, tremblant chaque fois qu'ils retrouvent de bonnes relations ; tentant en secret de mettre à mal leurs traités et de susciter la méfiance, et faisant notre possible pour provoquer, dissimuler et trahir. Ce n'est pas une tâche digne d'une grande nation.

Barnes dit : « Il vous revient, milord, de montrer au roi comment les choses pourraient être différentes, et meilleures.

– Mais il n'aime pas la différence ! » Il est désormais exaspéré. « Je crois, Rob, que puisque nous avons maintenu l'Évangile vivant durant votre absence, vous devez nous laisser juger de la meilleure façon de procéder.

– Vous parlez comme si j'avais voyagé pour mon plaisir. Il n'a été question que de l'affaire du roi, et c'est une triste affaire. Les gens en Allemagne croient que nous vivons la fin des temps.

– Ils disent ça depuis dix ans, voire plus. Si vous parlez à Henri de la fin des temps, il pense que vous le menacez. Et ça ne donne jamais rien de bon. »

Il est difficile d'être à l'aise, songe-t-il, avec des hommes qui croient que depuis le malentendu du jardin d'Éden, nous n'avons ni raison ni volonté propres.

« Le roi dit que si, comme le soutient Luther, notre seul salut vient de la foi dans le Christ, qui a élu certains d'entre nous et pas d'autres à la vie éternelle, et si nos travaux sont tellement entachés qu'ils sont totalement inutiles aux yeux de Dieu et ne peuvent servir à notre salut, alors pourquoi un homme devrait-il être charitable envers son voisin ?

– Les travaux suivent l'élection, objecte Barnes. Ils ne la précèdent pas. C'est assez simple. L'homme qui est sauvé le montrera, par sa vie de chrétien.

– Me croyez-vous sauvé ? demande-t-il. Je suis couvert de noir de fourneau et mes mains sentent l'argent, et quand je me vois dans un miroir, je vois de la crasse – je suppose que c'est le début de la sagesse ? Pour ce qui est de mon état déchu, je n'ai d'autre choix que de l'accepter. Je dois m'occuper d'affaires qui corrompent – c'est mon devoir. À l'âge d'or, la terre fournissait tout ce dont nous avions besoin, mais maintenant nous devons creuser pour l'obtenir, extraire, faire exploser, nous devons diriger le monde, nous devons le briser et le broyer, l'écraser et le marteler et le concasser. Il y a des dîners à cuisiner, Rob. Il y a des ardoises à couvrir de craie, des pages d'encre, de l'argent à gagner et des marchés à conclure, et nous devons donner aux pauvres les moyens de travailler et de manger. Je garde à l'esprit qu'il y a des villes à l'étranger où les magistrats ont fait beaucoup de bien, en créant des hôpitaux, en soulageant les indigents, en aidant les jeunes commerçants en leur accordant des prêts pour qu'ils se procurent une femme et un atelier. Je sais que Luther se détourne de ce qui améliore notre triste condition. Mais les moines et leur charité ne manquent pas aux citoyens, si la cité s'occupe d'eux. Et je crois, je crois fermement, qu'un homme qui sert le bien public et accomplit son devoir est béni, et je ne crois pas… »

Il s'interrompt face à l'ampleur de ce qu'il ne croit pas.

« Je pèche, dit-il, je me repens, je rechute, je pèche de nouveau, je me repens et me tourne vers Dieu pour perfectionner mon imperfection. Je m'accroche à la foi, mais je n'abandonnerai pas les travaux. Mon maître Wolsey m'a enseigné : essaie tout. N'écarte aucune possibilité. Garde tous les canaux ouverts.

– Vous citez votre cardinal ? En ces temps ?

– Admettez-le. » Il rit. « Il vous terrifiait, Rob. »

Barnes le laisse. Il semble abattu et marmonne quelque chose à propos de Duns Scot. Un homme de ce monde, un homme intelligent, mais il a maintenant peur d'être en Angleterre : comme

si c'était Thulé, où la terre, l'air et l'eau se mêlent pour former une sorte de bouillie, où la nuit dure six mois et où les gens se teignent en bleu. À une époque, avant Wolsey, les princes d'Europe ne songeaient pas plus à l'Angleterre qu'ils ne songeaient à cette terre informe où ils n'avaient jamais mis les pieds. L'Angleterre élevait des moutons, et les moutons la nourrissaient, mais on disait que les femmes étaient débauchées et les hommes assoiffés de sang ; s'ils ne tuaient pas à l'étranger, ils tuaient chez eux. Le cardinal, grâce à sa grande ingéniosité, a trouvé un moyen de se servir de cette réputation. Il a fait en sorte que son pays compte : lui, avec sa ruse et ses pots-de-vin bien placés, son talent pour créer des armées et des lingots d'or à partir de rien, pour faire naître des armes de la brume. C'est moi qui peux faire pencher la balance, messieurs, disait-il : dans n'importe laquelle de vos petites guerres, je peux intervenir ou non. Le roi d'Angleterre a des coffres profonds, mentait-il, et une race de guerriers derrière lui : l'Anglais a un caractère si martial qu'il dort en armure, et chaque clerc a un glaive à côté de lui, chaque scribe vous transpercera avec son couteau, et même le cheval du laboureur gratte le sol avec ses sabots.

Et donc, pendant un an ou deux, c'est devenu une question : que pense l'Angleterre ? Que va faire l'Angleterre ? La France doit la solliciter ; l'empereur doit la respecter. La guerre elle-même, le cardinal préférait l'éviter. Henri sur le sol français, bondissant sur son étalon, sa visière abaissée, son armure d'un or flamboyant : ce n'est pas allé plus loin, si on ajoute quelques altercations sordides, qui ont consisté à remuer de la boue et à faire sonner les trompettes. Si la guerre est un métier, disait le cardinal, la paix est un art parfait et béni. Ses négociations coûtaient aussi cher que la plupart des campagnes. Sa diplomatie faisait parler à Constantinople. Ses traités étaient la gloire de l'Ouest.

Mais quand Henri a commencé à divorcer de sa femme, à cracher à la face de l'empereur, cet avantage a été perdu. La bulle d'excommunication du pape flotte au-dessus de lui telle une épée suspendue à un cheveu. Être excommunié, c'est avoir la lèpre. Si la bulle est exécutée, le roi et ses ministres seront la cible d'assassins à la solde du pape. Ses sujets auront le devoir sacré de le destituer. Des troupes d'invasion arriveront avec une bénédiction, et les péchés inhérents à toute invasion – viols, vols – seront autorisés et pardonnés à l'avance.

Lord Cromwell se lève chaque jour – à Austin Friars, dans ses appartements à la cour, sa maison de Stepney, la Maison des Rouleaux dans Chancery Lane – et il tente de trouver un moyen d'empêcher que ça arrive. Cette semaine, la France et l'empereur sont en guerre. La semaine prochaine, qui sait ? Les circonstances

changent vite, et avant que la nouvelle ait traversé la mer étroite elles ont de nouveau changé. Même maintenant – alors que le roi est deux fois veuf et nouvellement remarié –, nos hommes à Rome ont un pied dans la porte, la laissant légèrement entrouverte : continuant de maintenir un dialogue, et distribuant de l'argent avec un petit clin d'œil. La curie doit entretenir l'espoir que l'Angleterre rentrera au bercail. La chose essentielle est de s'assurer que la bulle demeure en suspension. En attendant, nous devons imaginer le pire : que Charles ou François, l'un ou les deux, vienne s'essuyer les pieds à Whitehall.

Il y a désormais trois types de personnes dans le monde. Ceux qui accordent à lord Cromwell son titre exact. Les flatteurs, qui l'appelaient « milord » quand il n'était pas lord. Et les jaloux, qui refusent de l'appeler « milord » maintenant qu'il l'est.

Gregory le suit : « Croyez-vous que si ma mère avait vécu, elle aurait aimé être appelée lady Cromwell ?

– Je suppose que n'importe quelle femme aimerait ça. » Il s'arrête, papiers à la main. Il examine Gregory. « Et si nous tendions la main au duc de Norfolk pour l'aider à surmonter ses problèmes ? »

Le duc lui a dit, pour l'amour de Dieu, milord, arrangez quelque chose avec le roi, pour que je retrouve ses bonnes grâces. Est-ce ma faute si Richmond est mort ?

« Appelez-Moi, dit-il, envoyez nos gens voir ceux de Norfolk afin qu'ils les informent que s'ils devaient inviter Gregory à chasser cet été, je considérerais d'un bon œil une telle proposition.

– Quoi, moi ? » demande son fils.

Richard observe : « Ce n'est pas comme si tu avais autre chose à faire. »

Gregory digère la nouvelle. « Il paraît que Kenninghall est un bon endroit pour chasser. Je suppose que je pourrais y aller. Mais avant, j'aimerais savoir quand j'aurai une belle-mère. »

Il fronce les sourcils : belle-mère ?

« Vous avez promis, poursuit Gregory. Vous nous avez juré que vous sortiriez d'ici et épouseriez la première femme que vous rencontreriez, pour vous blanchir de toute accusation que vous comptez épouser lady Marie. Alors, l'avez-vous fait ? Oui ? Qui est-elle ?

– Oh, je me souviens, dit-il. C'était la nièce de William Parr, Kate. Lady Latimer, ainsi qu'on l'appelle désormais. Malheureusement.

– Nous avions convenu qu'un mari n'était pas un obstacle, déclare Gregory. Mais Latimer n'est-il pas son second ? Elle ne les garde pas quand ils sont usés, je parie. Qu'a-t-elle répondu à votre proposition ?

– Elle lui a demandé de dîner, répond Rafe. Nous étions témoins.

– Elle lui a pris la main, dit Richard. Elle l'a entraîné à l'écart, très tendrement.

– Je crois, ajoute M. Wriothesley, qu'elle l'aurait embrassé si nous n'avions pas été juste derrière, bouche bée et nous donnant des coups de coude, souriant et sautillant comme des singes. »

« Je suis venue, a dit lady Latimer, pour voir la nouvelle reine. Je suis venue pour présenter ma sœur Anne Parr, et demander si elle peut avoir une place.

– Je suis heureux de vous revoir à la cour, madame. Si votre sœur est aussi belle que vous, elle réussira. »

Il y a un ricanement étouffé de la part de ses compagnons. Kate Latimer est une jeune femme au visage doux et au nez retroussé, âgée de vingt-cinq ans. Sa famille est constituée de courtisans héréditaires. Maud Parr, sa mère, a servi la reine Catherine pendant de nombreuses années ; William, son oncle, est écuyer du corps.

« Je parlerai à lady Rutland pour votre sœur, bien que je ne sache pas si Jane peut accepter quelqu'un de plus. Lady Lisle m'envoie une relance par chaque bateau. Si ses filles ne sont pas placées, je sentirai bientôt son courroux, charrié depuis Calais par un vent cinglant.

– Oh, les filles Bassett. » Kate se mord la lèvre : elle considère les postulantes comme si elles paradaient devant elle. « La reine ne devrait pas se sentir obligée d'en prendre plus d'une. Plaidez en faveur de ma sœur, vous voulez bien ? Et venez dîner cette semaine à Charterhouse Yard. Lord Latimer est ici à contrecœur, il a hâte de retourner à ses activités estivales. Je veux un peu de conversation avant qu'il me ramène au galop dans le Nord. »

Il soupçonne Latimer d'être papiste : mais, jusqu'à maintenant, loyal.

« Comment vous plaisez-vous à Snape Castle ? »

Elle plisse le nez. « Eh bien, vous savez, c'est le Yorkshire. » Elle lui touche la manche, désigne de la tête l'embrasure d'une fenêtre. « Il semblerait que nous amusions vos garçons.

– Oh, ce sont de jeunes imbéciles. Ils ne peuvent garder leur calme à la vue d'une jolie femme. »

Hors de leur champ de vision, elle baisse la tête, comme s'ils allaient discuter de ses chaussures en velours.

« Tyndale ? » murmure-t-elle.

Pendant un moment il pense avoir mal entendu. Puis : « Toujours vivant, dit-il.

– Mais sans espoir. » Elle acquiesce. « Nous avons entendu dire que vous aviez fait tout ce qui était possible. Maintenant il doit

souffrir, comme doivent le faire les saints. »

Il regarde lady Latimer d'un œil nouveau. « Je vous implore de ne faire confiance à personne ici à la cour.

– Et vous, ne faites confiance à personne dans le Yorkshire. »

Il inspire le doux parfum de sa peau : huile de rose, clous de girofle. Il regarde par la fenêtre.

« Je ne l'ai jamais fait.

– Si le roi a l'intention de couronner Jane, il devrait le faire à York. Montrer son pouvoir là-bas. Ce serait opportun. » Pour le bénéfice de personnes qui passent, elle hausse la voix : « Dites-nous quel jour vous viendrez. Nous aimerions vous rendre tous les honneurs. » Elle jette un coup d'œil par-dessus son épaule. « Envoyez un de ces jeunes imbéciles pour nous le faire savoir. »

Elle semble avoir saisi la plaisanterie, car elle se retourne au bout de la galerie et lui souffle un baiser.

Août, il est dans le Kent ; son devoir le suit, le jeune Mathew rassemblant ses papiers comme il l'a fait à Wolf Hall, et Christophe montant à ses côtés, un gourdin accroché à sa selle pour repousser les assaillants.

« As-tu entendu parler des pots de feu ? demande-t-il tandis qu'ils avancent sous les arbres dégoulinants. On les remplit d'une substance inflammable puis on les lance au moyen d'une fronde. Une telle arme pourrait atteindre Gardiner, qui sait ? Voler à travers la mer pour l'embraser. » Il ajoute, se remémorant : « Nous en fabriquions en Italie quand j'étais jeune. Nous scellions le soufre avec de la graisse de porc. Je suppose qu'il y a des moyens plus pratiques de nos jours.

– La graisse de porc est ce qu'il y a de mieux, dit Christophe. Quand en fabriquerons-nous ? »

À Allington Castle, le maître semble n'avoir plus que quelques semaines à vivre.

« Cet été, déclare sir Henry, je n'ai pas pu dormir à l'idée de mon fils gisant à la Tour. Je savais que vous ne souffririez pas qu'on le maltraite, mais vous ne pouviez pas le surveiller constamment avec toutes les importantes affaires de l'État à gérer. » Sa main tremble ; une goutte de vin tombe sur le grand livre devant lui. « Oh, pardieu ! »

Sir Henry tapote la page.

« Tenez. Laissez-moi faire. »

Il place le livre hors de danger. Le vieil homme soupire.

« Je suppose que Tom a appris à vivre calmement. J'espère qu'il s'en satisfera, et il ferait bien de s'y tenir. » Les yeux de sir Henry se ferment. « S'il doit être le maître d'Allington à ma place, avec tous

ses chemins agréables et ses promenades. Mes chasses et mes bois. Mes prés fleuris. »

Thomas Wyatt dit, envoyez-moi à l'étranger. Envoyez-moi à l'étranger au service du roi. J'irai n'importe où. Je veux quitter le royaume.

Lui pose les papiers et reste assis près du vieil homme tandis que celui-ci s'assoupit. *Lauda finem*, songe-t-il. Gloire à la fin. Il pense à la lionne qui a harcelé Tom Wyatt, dans la cour : où flotte désormais le parfum des fleurs du soir au lieu de son souffle sauvage. Sir Henry ouvre un œil et déclare : « Il pariera la chemise sur son dos à moins qu'on la lui cloue au corps. Il vendra cet endroit, ou il le perdra dans quelque maison de jeu. Et il vous empruntera de l'argent, Thomas Cromwell, avant que mon cadavre soit froid. »

Tandis qu'il est en voyage, il signe les papiers afin de donner à Rafe quelques manoirs dans l'Essex, qui appartenaient à Brereton, décédé. En accord avec les souhaits du roi, il redistribue les possessions et les propriétés du jeune Richmond. Charles Brandon reçoit une bourse généreuse. Henry Courtenay, le marquis d'Exeter, se voit céder un morceau du Dorset pour assurer sa loyauté et faire plaisir à sa femme Gertrude. Une portion du comté du Devon va à William Fitzwilliam, ainsi que les terres et les bâtiments de l'abbaye de Waverley. Première communauté des cisterciens quand ils sont arrivés en Angleterre, le site a toujours été sujet aux inondations, les coffres sont vides, et il n'y a plus que treize moines à payer. Fitz reçoit aussi des manoirs dans le Hampshire et le Sussex, construits sur des terrains plus solides ; il en a besoin pour asseoir sa nouvelle dignité, car il est promu lord de l'Amirauté.

C'est une nouvelle déception pour le duc de Norfolk. Ce poste a autrefois été le sien. L'ayant cédé au jeune Richmond, il espérait le récupérer maintenant que celui-ci est mort. Mais le roi dit, William Fitzwilliam m'est plus utile, un homme ferme qui me dit la vérité.

La nouvelle famille du roi doit être récompensée, avec des baux et des licences. Tom Seymour navigue parmi les femmes, distribuant les sourires comme des fleurs ; il porte un pourpoint couleur jacinthe, un manteau court en velours violet. Edward Seymour recherche la compagnie d'érudits en toge noire pour apprendre comment il peut être utile au royaume. Tous s'accordent à dire qu'il vaut mieux que le dernier frère royal – même si, comme le dit Gregory, il n'a qu'à se retenir de coucher avec sa sœur pour être mieux considéré que George Boleyn.

Edward Seymour l'invite dans sa maison de ville et lui montre un tableau qui occupe tout un mur. Il représente tous les Seymour dont on a gardé trace, depuis que l'écriture a été inventée : d'autres

Seymour, imaginaires, font remonter la lignée jusqu'au paradis, situé en haut au centre. Des ancêtres visionnaires portent une armure de plates des années avant qu'elles soient fabriquées. Ils ont des glaives, des haches, des marteaux de cavalier et des massues. Leurs femmes sont représentées par leurs emblèmes familiaux. Si l'on excepte la barbe, des générations de Seymour ont une ressemblance frappante : c'est-à-dire qu'ils ressemblent à Edward. Ils s'abritent sous leurs armoiries comme s'ils se protégeaient de la pluie.

Quant à la reine elle-même, Henri ne sait comment la récompenser, ni que lui donner. On lui a accordé des châteaux, des manoirs, des rentes, des domestiques, des privilèges, des libertés et des franchises. Ses lettres patentes sont écrites en or et ornées de l'image du roi : sur laquelle il est plus jeune, plus frais, bien rasé, comme si Jane avait effacé les dix dernières années. Henri a effectué des enquêtes approfondies sur l'état du corps et de l'âme de celle-ci. Il est heureux qu'aucun homme hormis un frère ou un cousin proche ne l'ait ne serait-ce qu'embrassée sur la joue. Quand elle se confesse à son chapelain, ça prend cinq minutes. Elle ferait tout aussi bien d'être transparente, vu ce qu'elle a à cacher. Et le roi accapare toute son attention. Catherine avait ses petits singes, Anne ses épagneuls, mais Jane n'a que son mari. Elle le traite avec une grande déférence, et une grande prudence, comme s'il risquait de se briser ; mais elle se montre enjouée, comme lui, Cromwell, essaie de l'être. Surtout, elle le traite comme si tout ce qu'il voulait faire était parfaitement normal. Et par gratitude pour l'or et les pierres précieuses, elle sourit lentement et lui adresse des clins d'œil, comme si elle était une jeune femme dont l'amant lui aurait coupé une tranche de pomme et la lui aurait offerte à la pointe de son couteau.

Avant de reposer sa plume, lord Cromwell se rappelle lady Latimer et lui accorde un manoir dans le Northamptonshire.

Tandis que l'été s'achève, Gregory revient, ébouriffé, hâlé.

« M. de Norfolk a été bon avec moi. Quand il m'a vu assis avec mon livre, il a dit : "Gregory Cromwell, n'avez-vous pas encore fini d'apprendre ?" J'ai répondu : "Non, milord, j'ai mis de côté les grammaires de Linacre, mais je dois maintenant m'intéresser aux *Tenures* de Littleton et m'éduquer en droit. Aussi", ai-je ajouté, "mon père m'a récemment demandé si je connaissais les sept sages de la Grèce . Et quand j'ai répondu non, il m'a dit de faire en sorte de les connaître en septembre." Alors M. de Norfolk a dit : "Rien à faire des sept sages, je ne les connais pas moi-même, et je suis la sagesse incarnée. Laisse ton livre, garçon, et viens prendre le soleil, j'arrangerai ça avec ton père." »

Il acquiesce. « C'est ce qu'il a fait. » Il pense, je ne peux rien trouver à redire au vieux bandit maigrichon, il a été aimable avec mon fils.

« Mais son fils…, poursuit Gregory. Surrey a été un hôte revêche. Il me parlait en italien. Je ne connais pas parfaitement cette langue, mais on sait quand on se fait insulter.

– Vrai. Surtout en italien.

– Surrey affirme que vous êtes un sectaire. Un hérétique. Que vous dites qu'il n'y a pas un Dieu, mais trois. Que vous dites que le Christ n'était pas Dieu, ou que Dieu n'était pas le Christ. Vous êtes un sacramentaire, affirme-t-il. C'est-à-dire une personne qui ne croit pas que les enfants doivent être baptisés. Il prétend apprécier lui-même l'Évangile, mais c'est seulement pour provoquer son père. M. de Norfolk maudit le jour où les laïcs ont commencé à lire les Saintes Écritures. "Heureux ceux qui procurent la paix ! dit-il. Avec tout le respect que je dois à notre Sauveur, on ne veut pas que cette notion se propage dans un camp militaire." Donc plus il déteste la Bible, plus ça amuse Surrey. »

Il acquiesce. Les pères et les fils. À l'âge où les lords étaient perchés sur leur premier poney paisible, lui jouait dans la forge à portée des chevaux qui ruaient. « Qu'il se prenne un coup de sabot, disait Walter, et il apprendra. » Il a bel et bien reçu des coups de sabot, mais il ne sait pas s'il a appris.

Gregory dit : « Mary Fitzroy est à Kenninghall avec sa famille. Elle se plaint jour et nuit de son dédommagement suite à la mort de Richmond. Elle tient les comptes dans un livre, ce qu'elle aurait dû avoir en tant que sa veuve. Le duc est surpris qu'elle ait tant d'esprit. Il lui avait à peine parlé jusqu'à maintenant. Il ne pensait pas qu'un homme doive perdre son temps en conversations futiles avec ses filles. Elle dit : "Si vous n'allez pas voir le roi pour m'obtenir ce qui me revient de droit, je me tournerai vers lord Cromwell, il est la délicatesse même avec les veuves." »

M. Wriothesley réprime un éclat de rire.

Mais quand Gregory s'éloigne au petit trot, Appelez-Moi le suit – lui, Cromwell – dans son cabinet privé et dit : « Vous voulez que Gregory se marie. Avez-vous songé à Mary Fitzroy ? Vous vous assureriez à jamais l'amitié du duc.

– C'est un retournement de votre part. Vous disiez que je devais le détruire. »

M. Wriothesley a l'air contrit. « Je ne comprenais pas vos méthodes. »

Norfolk dépend désormais de lui, pour qu'il plaide sa cause auprès du roi. Henri a un regard noir chaque fois qu'il entend le nom de Norfolk. La querelle à propos de Tom Vérité, plus la mort de

Richmond, son misérable enterrement… les griefs du roi se sont accumulés. Norfolk se voit à la Tour. Par le gril de saint Laurent, je n'ai jamais mérité un tel traitement ! s'indigne le duc. Quand ai-je contrarié ou contredit Henri ? Il a toujours eu ma loyauté, mes plus grands efforts, mon argent et mes hommes et mes prières. *Je suis plein plein plein*, écrit-il, *de colère et de rage*. Quand on lit ses lettres, on imagine des langues de feu jaillissant de sa tête.

Quant à la fille de Norfolk : « Pas pour nous, dit-il à Wriothesley. Norfolk cherchera plus haut. Les Howard ne pensent pas à l'avenir, pas comme nous. Ils veulent que ça ressemble au passé. »

Les sept sages, dit-il à Gregory. Voici leurs maximes : Modération en toute chose, rien de trop (ces deux-là sont semblables, la sagesse peut être répétitive). Connais-toi toi-même. Reconnais l'occasion favorable. Regarde en avant. Ne tente pas l'impossible. Et Bias de Prière : *pleistoi anthropoi kakoi*, la plupart des hommes sont mauvais.

Cet été, la cour des Augmentations est occupée à transformer les moines en argent. Seules les petites communautés sont dissoutes : mais la cour a la capacité de travailler plus, si Henri le désire. Quand ses clercs déménageront dans leurs nouveaux bureaux à Westminster, ils auront un jardin où ils pourront se détendre au frais et s'asseoir parmi les chants des oiseaux et le parfum des herbes aromatiques. La millefeuille et la camomille réconfortent les scrupuleux qui restent tard à additionner les colonnes. L'épiaire soigne les maux de tête, la bourrache allège le cœur. L'oculus-christi, en infusion, est bonne pour nettoyer les yeux de ceux qui passent de longues heures dans leurs livres, et le parfum d'une haie de romarin renforce la mémoire.

L'évêque Hugh Latimer lui dit, quel dommage que les monastères doivent fermer et que les pauvres n'y gagnent rien. Mais il est peu probable que les indigents se couchent là où le père Abbot se reposait autrefois. Il y a plus de chances pour qu'un gentilhomme détruise la maison de ce dernier et s'en reconstruise une plus grande avec les pierres. Nul doute que c'est une bonne politique de la part du roi de ne pas tout garder pour lui. Le nom du pape est supprimé du livre liturgique, mais les paroisses ont simplement collé des bandes de papier dessus, pensant que le monde changera et que Rome connaîtra un retour en grâce. Cependant, une fois les terres distribuées, aucun sujet ne voudra les rendre à l'Église. Les prières peuvent être réécrites, mais pas les baux. Les cœurs peuvent retourner vers Rome, mais l'argent ne le fera jamais.

Donc, même après la mort d'Henri, songe-t-il, notre travail sera préservé. Après une génération, le nom du pape lui-même sera effacé des mémoires, et personne ne croira jamais que nous nous

sommes inclinés devant des tas de bois et avons adressé nos prières à du plâtre. Les Anglais verront Dieu à la lumière du jour, pas caché dans un nuage d'encens ; ils entendront sa parole de la bouche d'un ministre qui leur fera face, au lieu de leur tourner le dos et de marmonner dans une langue étrangère. Nous aurons un clergé qui vivra bien, qui conseillera les ignorants et aidera les malheureux, au lieu d'un ramassis de moines à moitié illettrés accroupis dans la poussière avec leurs soutanes relevées, jouant aux osselets pour quelques pièces et tentant de regarder sous les jupes des femmes. Nous mettrons fin aux images, les vierges saintes minaudant, et le Christ avec sa blessure au flanc aussi béante qu'un con de catin. Les fidèles chériront leur Sauveur au fond de leur cœur, au lieu de regarder d'un air hébété sa représentation peinte au-dessus de leur tête, telle une enseigne de taverne balançant dans le vent. Nous détruirons les sanctuaires, dit Hugh Latimer, et fonderons des écoles. Nous nous débarrasserons des moines et achèterons des abécédaires pour les petites mains. Nous arracherons le Dieu vivant à ses fausses représentations. Dieu n'est pas sa houppelande, Dieu n'est pas son manteau, il n'est pas des lambeaux de chair ni des clous ni des épines. Il n'est pas piégé dans un ostensoir orné de pierres précieuses, ni dans le verre d'un vitrail. Mais il réside dans le cœur humain. Même dans celui du duc de Norfolk.

Tandis que les jours raccourcissent, ce dernier lui écrit, pour lui demander d'être son exécuteur testamentaire. Non qu'il songe à mourir ; mais évidemment, *sic transit gloria mundi*, et il aura bientôt soixante-six ans, même s'il ne sait pas où est passé le temps. Il demande un rendez-vous, à la convenance du lord du Sceau privé. Il veut parler de Mary Fitzroy.

« Quel dommage que Richmond ne soit pas allé mourir quelques semaines plus tôt. Car alors le roi aurait épousé ma fille, qui a l'un des meilleurs sangs d'Angleterre, au lieu de celle de John Seymour. Et la mienne est vierge, vous savez, aussi pure que le jour où elle a été baptisée, car je n'ai jamais laissé Richmond s'approcher d'elle. »

C'est précisément parce que l'union n'a pas été consommée que le roi affirme que ce n'était pas un mariage, donc la jeune femme ne mérite pas de compensation. Mais comme le duc est dans de si bonnes dispositions, il ne l'interrompt pas pour le lui dire.

« Vous savez qui est venu me voir ? demande Norfolk. L'homme de l'empereur. Il a imploré une audience. Il voulait me donner de l'argent. Eh bien, ajoute le duc avec bienveillance, c'est dans l'ordre des choses. Je recevais une pension de l'empereur, jusqu'à ce que ma nièce arrive et fasse capoter le moindre arrangement raisonnable.

– Donc Votre Grâce a retrouvé ses droits », dit-il gravement.

Le duc le regarde. « Dois-je vous remercier ? »

Il écarte la question d'un geste de la main. « Chapuys comprend bien votre grande lignée et votre longue expérience. Il sait ce que vous êtes et serez toujours, aussi bien pour le roi que pour l'État.

– C'est possible, répond le duc. Mais il ne les estime pas autant que les dîners que vous lui offrez. Il parle de vous comme si vous aviez les pleins pouvoirs. Cremuel ceci, Cremuel cela. Pourtant vous m'avez rendu service. Je le reconnais. »

Le duc s'éloigne d'un pas lourd sur ses petites jambes.

En réponse à une convocation, maître Holbein arrive. Il traîne avec lui les traces de son métier, le parfum du lin et de l'huile de lavande, de la résine de pin et de la colle de peau de lapin.

« Maintenant que vous êtes lord, voulez-vous que je vous peigne de nouveau ?

– Je suis satisfait de ce que vous avez déjà fait. » Si un portrait peut être un acte de dissimulation, alors ils en ont effectué un, lui et Hans. « J'envisageais d'avoir tout un mur de portraits. Les précédents rois d'Angleterre. »

Hans se mord la lèvre. « Jusqu'à quand voulez-vous remonter ?

– Avant le roi Harry qui a conquis la France. Avant son père Bolingbroke.

– Vous voulez inclure ceux qui ont été assassinés ?

– Si ça ne prend pas trop de place. »

Hans se positionne les bras en croix contre le mur, puis il se retourne encore et encore, utilisant la longueur de ses bras pour le mesurer.

« Vous pouvez construire une nouvelle pièce au besoin. » Sous la fenêtre, les pas lourds des maçons ; l'échafaudage est monté, de la poussière s'élève dans l'air. « Notez le nom de chacun. Vous voulez un portrait d'Henri ? Vous debout à ses côtés, lui murmurant des sommes d'argent à l'oreille. »

Il sait à quoi Hans fait allusion. Si Henri doit être peint cette année, il veut la commande.

Hans déclare : « Il ne peut plus monter longuement à cheval, ni jouer au tennis. Alors regardez maintenant. » Il se tapote le ventre.

« Vrai. Le roi a augmenté. »

Hans marche le long de la galerie, montrant avec ses mains l'espace que chaque roi prendra.

« Quand vous rentrerez de la cour, vous les saluerez. Ils diront : "Dieu vous bénisse, Thomas", comme si c'étaient vos oncles. Vous faites ça car vous n'avez personne à vous. »

Encore vrai. « Je regrette que vous n'ayez pas peint ma femme.

– Pourquoi ? Elle était jolie ?

– Non. »

S'il avait eu les moyens de s'offrir les services d'Hans quand sa femme et ses filles étaient en vie, celui-ci aurait pu les peindre comme il a peint la famille de Thomas More, avec leurs épagneuls et les autres petits animaux de compagnie qu'ils avaient à l'époque : lui avec son livre entre les mains, Gregory jouant avec une épée pour enfant, et ses filles avec leurs perles de corail. Il se représente presque le tableau ; ses yeux le parcourent, jusqu'à l'endroit où Richard Cromwell est appuyé au dossier de sa chaise, et Rafe Sadler assis à la droite du cadre avec un boulier et une plume d'oie, et une porte est ouverte pour qu'Appelez-Moi entre quand il le voudra. Lorsqu'il essaie de se remémorer le visage de ses filles, il n'y parvient pas. Il connaît des tours de mémoire, mais ils ne l'aident pas. Les enfants changent si vite. Grace était chaque jour différente. Même le visage de Liz est un ovale flou sous son bonnet. Il s'imagine lui disant : « Un Allemand vient nous dessiner, et nous serons doublés, comme si nous portions un miroir. » Quand tu es allé à Chelsea, tu t'es incliné devant le lord-chancelier – celui qui est assis sur le mur, arborant l'expression grave du conseiller. Puis le vrai s'est approché, avec son menton bleu et sa houppelande en laine effilochée, frottant ses mains froides et t'informant que tu l'interrompais. Thomas More te regardant par deux fois : chaque fois d'un air mauvais.

Il dit : « Hans, je ne m'attends pas à ce que vous peigniez vous-même ces rois. Envoyez un élève. Peu importe à quoi ils ressembleront, car personne ne connaît leur visage. »

Ils concluent le marché. Rien n'interdit de recréer les morts, tant qu'ils sont plausibles. Lui, lord Cromwell, fournira le gîte et le couvert à deux apprentis, qui resteront jusqu'à ce que les rois soient secs et accrochés, et Hans facturera le matériel, plus une somme symbolique pour le travail. « Mais un prix d'homme riche », déclare ce dernier. Il enfonce un doigt dans la personne de son somptueux mécène, puis sort en sifflotant.

Son bouffon Anthony vient le voir : « Sir, quand avons-nous entendu dire que le fou du lord du Sceau privé n'était pas couvert de clochettes d'argent ?

– Bonne idée, déclare Richard Cromwell. Tu pourras les faire tinter pour nous faire savoir quand tu feras une plaisanterie.

– Je suis peut-être le bouffon le plus triste qui ait jamais vu le jour, dit Anthony, mais je ne vais pas parader dans les tavernes en révélant vos secrets, et je coûte moins cher que Will Somer, qui est désormais le fou du roi, car il a un homme pour le servir, alors que je n'ai pas besoin de gardien. Sauf au printemps quand je suis mélancolique et ai besoin de quelqu'un pour m'éloigner des

couteaux acérés, et des ruisseaux et des mares où je pourrais me noyer. »

Will Somer est un bossu qui s'endort en parlant. Il s'assied à table et sa tête tombe, en plein dans son assiette. Il n'est pas en sécurité dans la rue ; s'il n'avait pas un serviteur pour le surveiller, il pourrait finir sous les roues d'une charrette. Il peut s'affaler par terre pendant qu'il grimpe un échalier, les pieds emmêlés, les cheveux traînant dans la boue. Chaque instant de sa journée est obscurci par la nuit, et quand il se laisse tomber au sol dans l'enceinte de la cour, les épagneuls arrivent en courant et le regardent, frétillant de la queue tandis qu'ils lui lèchent les oreilles. Somer est inoffensif, un innocent. Mais Sexton – ou Patch – est toujours dans la maison de Nicholas Carew, où l'on dit qu'il raconte des histoires sur l'ancienne reine, la traitant de catin, et pour chaque calomnie Carew augmente ses émoluments ; et l'ingrat parle aussi du cardinal, son ancien maître, et le diffame à longueur de journée.

Il dit à Anthony : « Demande à Thomas Avery de t'accorder un budget. Ainsi tu pourras t'acheter tes propres clochettes. »

Trois grands navires, rapporte-t-on, ont accosté dans le port fluvial de Séville et déchargent des trésors du Pérou pour gonfler les coffres de l'empereur, dont les forces avancent désormais en Picardie, dans le territoire du roi de France. Le roi Henri offre ses services de médiateur et déclare qu'il restera neutre.

« Ce par quoi il entend, déclare Chapuys, qu'il rejoindra le camp le plus offrant et le moins onéreux. Voilà ce qu'il veut dire par neutralité. »

Lui réplique : « Quel prince agirait autrement ? Il doit saisir son avantage.

– Mais tout de même, Henri parle tellement de son honneur.

– Oh, dit-il, ils le font tous. »

L'ambassadeur vénitien, le *signor* Zuccato, vient le voir, rayonnant de joie, pour expliquer que le Sénat lui a accordé cinquante ducats pour l'achat de chevaux – une gratification dont ont bénéficié tous les anciens ambassadeurs, mais qui, dans son cas, a été inexplicablement oubliée. Donc le Vénitien peut chasser s'il le souhaite, trottinant derrière le roi et *madamma* Jane dans les matins brumeux et mouchetés de lumière. Il y a eu des années de chasse *par force** : pendant que les gentilshommes sont au lit, les quêteurs sont au travail pour trouver un bon cerf qui s'agite dans la clairière, se réveille et renifle l'air du nouveau jour. Quand la bête est choisie, les chiens sont envoyés dans sa direction, gris et citron, fauves et blancs ; et quand le cerf est délogé, le chasseur touche l'herbe à l'endroit où il était allongé – si elle est froide, si elle est chaude. Au lever du soleil, la traque commence. Le cerf peut ruser et fuir, il

peut plonger dans le ruisseau glacial, mais les chiens continuent de courir et ne lâchent jamais, jusqu'à ce qu'il soit acculé, et tout en courant ils le vilipendent, hurlant leurs sarcasmes dans une langue qu'il comprend, le traitant de fripouille et de canaille ; et les chasseurs crient *ho moy, cy va, ho sto, mon amy ; sa cy avaunt, so ho*. Et quand l'épée le frappe, à travers l'épaule jusqu'au cœur, le cerf est retourné sur le dos, ses bois s'enfonçant dans la terre ; et le cor, qui a sonné le rassemblement, le rappel et la prise, sonne désormais la mort. Quand il est dépecé, on jette aux chiens du pain trempé dans son sang, et certains os, appelés la part du corbeau, sont mis de côté ; puis la tête est plantée sur une lance et rapportée à la maison, tournée vers l'avant, comme lorsque l'animal était vivant.

Mais cette année, pour épargner au roi de passer trop de temps à cheval, et afin qu'il puisse goûter la société des femmes délicates, les cerfs sont repoussés vers les chasseurs qui se tiennent contre des arbres, vêtus de soie verte, arbalète à la main. Henri, traînant son nouvel embonpoint, se fatigue rapidement, le visage parfois plissé par la douleur dans sa jambe, que les serviteurs pansent chaque matin aussi fermement qu'il le supporte, tournant encore et encore le bandage autour de la zone de fragilité où la blessure atteint l'os. La reine est silencieuse à ses côtés, l'œil rivé sur le cerf. Si le gibier fait des écarts sur la droite ou sur la gauche, il faut de la discipline pour que les chasseurs ne tirent pas, au risque de se blesser mutuellement ; si la bête ne peut être abattue de front, mieux vaut la laisser transpercer la ligne, puis placer la flèche en avant pour anticiper sa course. Si la mort n'est pas immédiate, les chasseurs traquent le cerf blessé, sachant grâce à la qualité, la couleur et l'épaisseur de son sang combien de temps durera la poursuite. On dit que les chasseurs vivent plus longtemps que les autres hommes ; ils transpirent abondamment et restent minces ; quand ils se couchent le soir, ils sont trop fatigués pour céder à la moindre tentation ; et quand ils meurent, ils vont au paradis.

---

7. Ancien puits (*well with Two Buckets*) par la suite transformé en pompe (*Cornhill water pump*) dans Threadneedle Street.

8. Ou *kontor* de Londres, principal comptoir de la ligue hanséatique à Londres.

II

Les Cinq Blessures

Londres, automne 1536

La rumeur du décès de Tyndale se propage lentement à travers l'Angleterre, comme la fumée à travers du chaume. Doit-on la croire ? Les gentilshommes des appartements privés affirment que le roi a demandé à l'empereur la garantie – d'un souverain à un autre – que cet Anglais est vraiment mort. Mais que cette garantie ait été donnée ou non, elle ne figure dans aucun des documents qui finissent sur son bureau. « Je croyais que tout passait par nous », remarque Appelez-Moi d'un ton irrité.

Quand nos citoyens à l'étranger écrivent au roi, ils adressent une copie au lord du Sceau privé – souvent avec une note jointe qui en dit plus que l'original. Henri aime traiter avec les monarques de frère à frère.

« Crumb, dit-il, je ne peux pas critiquer votre gestion de mes affaires à la maison, mais certaines questions devraient être réglées uniquement entre princes, et je ne peux pas demander aux autres rois de traiter avec vous, parce que… » Le roi regarde au loin, tentant peut-être d'imaginer Putney. « Non que vous puissiez y faire quoi que ce soit. »

Certains soutiennent que Tyndale est toujours en vie, et que ses gardes essaient de le tourmenter pour qu'il fasse une spectaculaire rétractation publique. Mais nos contacts à Anvers sont silencieux. Peut-être quelque chose nous échappe-t-il, peut-être la nouvelle est-elle codée dans la facture de quelque marchand ?

Appelez-Moi-Risley déclare : « À Venise, il y a des hommes qui passent chaque journée à travailler sur des chiffrements. Plus ils le font, meilleurs ils deviennent.

– Je suis sûr qu'on pourrait vous arranger ça, dit Rafe. Mais lord Cromwell vous paierait au *per diem*, et vous ne percevriez plus vos honoraires du bureau du Sceau. Et qu'en dirait Mme Appelez-Moi ? Elle ne donnerait pas son opinion en code – on l'entendrait

gronder jusqu'à Calais. »

Henri est agité. Comme s'il cherchait à prolonger l'été, il traîne Jane de maison en maison. Lui tente de faire en sorte que soit Rafe, soit lui-même se trouve aux côtés du roi.

Il dit à Chapuys : « Ces pourparlers avec les Écossais, ils n'auront jamais lieu. Henri n'ira pas plus au nord que York. Il appréhende la mauvaise nourriture, les bandits et l'absence de bains convenables. Et le roi d'Écosse ne viendra pas dans le Sud, pour les mêmes raisons. »

Ils sont à Whitehall. Chapuys le rejoint dans une embrasure de fenêtre. L'entourage de l'ambassadeur recule, mais il les sent qui observent.

« Tyndale a-t-il vraiment été brûlé ?

– Henri ne vous a pas parlé ? Il connaît votre attachement à cet hérétique.

– Je ne pouvais pas supporter l'homme, dit-il. Personne ne le pouvait. »

Mais nous n'avions pas besoin de Tyndale pour qu'il vienne manger à notre table ou se joindre à une partie de boules. Nous avions besoin de lui pour la santé de nos âmes. Tyndale connaissait la parole de Dieu et il portait une lumière pour nous guider à travers le marécage de l'interprétation, afin que nous ne nous perdions pas – ainsi que Tyndale l'a lui-même exprimé – tel un voyageur trompé par Robin Goodfellow et abandonné dévêtu et pieds nus parmi les décombres.

On remarque que l'ambassadeur Chapuys n'a pas exactement dit qu'il était mort ; il l'a seulement relégué, pour ainsi dire naturellement, dans le passé.

Il effectue une visite privée au couvent de Shaftesbury, comme s'il assistait sir Richard Riche, le chancelier des Augmentations – avec Christophe dans le rôle de son propre assistant. Il demande la faveur d'un entretien avec dame Elizabeth Zouche et s'attend à ce qu'on le fasse patienter, ce qui est le cas.

« Risible, déclare sombrement Riche. Vous êtes le deuxième homme de l'Église. Et moi, je suis qui je suis.

– Le roi Alfred a fondé cette abbaye, explique-t-il à Christophe. Ils sont riches parce qu'ils possèdent les ossements d'Édouard le Martyr.

– Quels tours jouent-ils ? demande Christophe.

– Les miracles habituels, répond Riche. Peut-être en verrons-nous un. »

Christophe s'occupe des chevaux et se rend aux cuisines, cherchant une jeune sœur qui lui donnera du pain et du miel. Riche et lui sont confinés dans l'antichambre avec pour unique

divertissement une étoffe peinte représentant sainte Catherine en train de souffrir sur sa roue. Ils écoutent les sons de la maison animée et de la ville à l'extérieur, jusqu'à ce qu'une agitation accrue leur indique que leur subterfuge a été détecté : pieds qui détalent, une porte qui claque, une voix qui lance : « Dame Elizabeth ? Madame ? » Shaftesbury comporte douze églises, trop pour ses habitants. Quand les cloches sonnent, les rues tremblent.

« Donc, dit l'abbesse, vous êtes venu en personne, lord Cromwell.

– Vous connaissez mon visage, madame.

– L'un des gentilshommes du district a un portrait de vous. Il l'expose en évidence.

– J'espère bien. Il ne serait d'aucune utilité à la cave. Vous rendez visite à beaucoup de gentilshommes ? »

Elle lève vivement les yeux vers lui. « Pour les affaires de la communauté.

– Quoi d'autre ? Le peintre m'a-t-il rendu justice ? »

Elle l'examine. « Il a été charitable.

– Ce que vous avez vu est la copie d'une copie. Chaque version est pire que la précédente. Mon fils trouve que je ressemble à un assassin. »

L'abbesse s'amuse. « Nous menons une vie si calme et bénie ici, je ne suis pas sûre de connaître un endroit comparable. » Elle se lève. « Mais vous avez à faire. Vous êtes venu voir sœur Dorothea. »

Tandis qu'il la suit elle demande : « Pourquoi Richard Riche est-il ici ? Nous sommes aussi fortunés, Dieu soit loué, que n'importe quelle communauté religieuse du royaume. J'avais cru comprendre que sir Richard s'occupait des maisons de moindre valeur.

– Nous aimons que nos chiffres soient à jour.

– Je suis abbesse depuis trente ans. Si vous avez des questions à poser sur nos biens, demandez-moi.

– Riche aime voir ces choses sur papier.

– Je vous préviens, dit dame Elizabeth, et vous pouvez porter cet avertissement au roi, je ne céderai pas cette maison. Ni cette année, ni la suivante, ni aucune année de ce côté-ci du paradis. »

Il lève les mains. « Le roi n'envisage rien de tel.

– Tenez. » Elle ouvre une porte. « La fille de Wolsey. »

Dorothea se lève à moitié. D'un geste, il l'invite à se rasseoir.

« Madame, comment allez-vous ? Je vous ai apporté des présents. »

Ils sont dans une petite pièce sans soleil. Il s'autorise à la scruter longuement. Elle ne ressemble pas au cardinal. La fille de sa mère ? Elle est assez agréable à regarder, même si elle n'arrive pas à

esquisser un sourire. Peut-être se demande-t-elle, où étiez-vous pendant toutes ces années ?

Il dit : « Je vous ai vue une fois quand vous étiez petite. Vous ne devez pas vous souvenir de moi. »

Comme elle ne tend pas la main vers ses cadeaux, il les place sur ses cuisses. Elle ouvre le paquet, jette un coup d'œil aux livres et les pose sur le côté. Mais elle soulève un fin mouchoir de lin et le tient à la lumière. Il est orné des trois pommes de sainte Dorothée, et de couronnes, de brindilles et de fleurs, le lys et la rose.

« Une personne de ma maison l'a brodé pour vous honorer. La femme de Rafe Sadler – vous avez peut-être entendu votre père parler du jeune Sadler ?

– Non. Qui est-il ? »

Il tire une lettre de sa poche. Elle est de John Clancey, un serviteur du cardinal qui a agi au nom de son père en la plaçant ici. Il a la missive depuis quelque temps et a pris l'habitude non pas de la garder sur lui, mais de savoir où elle est.

« Clancey me dit que vous voulez continuer de mener cette vie. Mais je crois que vous étiez très jeune quand vous avez prononcé vos vœux. »

Elle a la tête penchée au-dessus du mouchoir, examinant l'ouvrage. « Donc je peux être dispensée ?

– Vous êtes libre de partir.

– Partir où ? demande-t-elle.

– Vous êtes la bienvenue chez moi.

– Vivre avec vous ? » La froideur de sa voix le fait reculer, même dans cet espace exigu. Elle replie le mouchoir, de sorte que le motif est caché. « Comment se porte mon frère Thomas Winter ?

– Il va bien et ne manque de rien.

– Grâce à vous ?

– C'est le moins que je puisse faire pour le cardinal. La prochaine fois que votre frère sera en Angleterre, je pourrais m'arranger pour que vous vous rencontriez.

– Nous n'aurions rien à nous dire. C'est un érudit. Je suis une pauvre nonne.

– Je le logerais volontiers chez moi. Mais pour ses études, il préfère vivre à l'étranger.

– Un fils de cardinal n'a pas sa place en Angleterre. En Italie, m'a-t-on dit, il serait bien accepté.

– En Italie il serait pape. »

Elle tourne l'épaule. Très bien, pense-t-il. Fini les plaisanteries.

« Quand Anne Boleyn est tombée, déclare-t-elle, nous pensions que la vraie religion serait restaurée. L'été est passé, et maintenant nous en doutons.

– La vraie religion n'a jamais été abandonnée. Vous n'avez pas eu l'opportunité de voir comment vit le roi, donc vous imaginez que la cour passe ses journées en mascarades et en danses. C'est faux, je vous l'assure. Le roi entend trois messes par jour. Il respecte les célébrations de l'Église, ainsi qu'il l'a toujours fait. Le jeûne est observé, de même que les jours sans viande. Nous ne négligeons rien.

– Il paraît que les sacrements doivent être retirés. Et que tous les moines et les nonnes vont être dispersés. Dame Elizabeth est sûre que le roi finira par dissoudre notre maison. Et ensuite, comment vivrons-nous ?

– Un tel plan n'existe pas, dit-il. Mais si ça devait se produire, vous recevriez une pension. Je crois que votre abbesse négocierait âprement.

– Mais que ferions-nous, sans nos sœurs de religion ? Nous ne pouvons pas retourner dans nos familles, si nos familles sont mortes. » Elle rougit. « Ou même si elles sont vivantes, elles pourraient ne pas vouloir de nous. »

Il doit être patient. « Dorothea, inutile de sangloter. Vous imaginez des maux qui ne pourront jamais vous atteindre. »

Il se demande, dois-je la prendre dans mes bras ? Une fille de roi a pleuré sur mon épaule – ou du moins elle l'aurait fait, si je n'avais pas bougé.

« Je suis venu ici pour vous donner de bonnes garanties, reprend-il. Je comprends que cet endroit est tout ce que vous avez connu jusqu'à maintenant. Mais vous avez la vie devant vous.

– Clancey m'a amenée et laissée ici sous son nom. Tout le monde savait que j'étais la fille de Wolsey. Ce n'était pas mon choix de venir, mais ce n'est pas plus mon choix de partir. Je ne souhaite pas me retrouver à mendier mon pain. »

Les femmes, songe-t-il – elles ont besoin de se jouer une scène pour s'arracher des larmes et vous en arracher aussi. Je lui ai déjà proposé ma maison.

« Je vous verserai une rente, dit-il.

– Je ne l'accepterai pas. »

Il ignore cette réponse ; c'est le genre de chose que disent les gens. « Ou alors je vous trouverai des prétendants, si le mariage vous tente.

– Le mariage ? » Elle est incrédule.

Il rit. « Vous avez entendu parler de cet état béni ?

– Une fille illégitime ? La fille illégitime d'un prêtre disgracié ? Et même pas jolie ? »

Il pense, une bonne dot ferait de vous une beauté. Mais ce n'est pas ce qu'elle veut entendre.

« Croyez-moi, vous êtes une jeune femme adorable. Jusqu'à présent, aucun homme bon n'a levé un miroir pour que vous puissiez vous voir à travers ses yeux. Une fois que vous aurez des vêtements et des ornements, vous serez une vision plaisante pour un époux. Je connais les meilleurs marchands, et je connais la mode à la cour de France, et en Italie. J'ai habillé… »

Il s'interrompt. J'ai habillé deux reines.

Elle le jauge. « Je suis sûre que vous avez un œil expert.

– Ou si vous vouliez me considérer, je pourrais, moi-même… »

Il devient silencieux. Il est horrifié. Ce n'est pas du tout ce qu'il voulait dire.

Elle le fixe. On ne peut pas reprendre une telle parole.

« Je vous épouserai, madame, si vous voulez bien de moi. Je suis, vous l'ignorez peut-être, je suis depuis longtemps veuf. Les grâces d'une personne me manquent, mais c'est la seule chose que je n'aie pas. Je suis riche et vais probablement le devenir encore plus, donc votre absence de fortune n'est pas un obstacle pour moi. J'ai de belles maisons. Vous découvririez que je suis généreux. Je protège ma famille. » Il entend sa propre voix, se recommandant comme s'il était un domestique, vantant ses mérites à cette jeune femme stupéfaite. « Je n'ai pas d'enfants qui seraient une charge pour vous, sauf Gregory, qui est presque adulte et sera lui-même bientôt marié. J'aimerais en avoir d'autres. Ou non, comme vous le souhaitez. Si vous voulez simplement un mariage de raison, afin d'avoir une place dans le monde, alors, au nom de votre père, je serais préparé à… » Il hésite.

Elle marche jusqu'à la petite fenêtre et regarde furieusement dehors. Il n'y a rien à voir qu'un mur.

« De raison ? Je ne vous comprends pas. Proposez-vous de m'épouser ou non ?

– Vous êtes seule au monde, et moi aussi. Pour votre père, je vous chérirais. Qui sait, vous pourriez finir par m'aimer. Et dans le cas contraire, eh bien… vous auriez toujours une maison et un protecteur, et je ne vous ferai nulle autre demande.

– Parce que vous avez une maîtresse ? »

Il ne répond pas.

« Plusieurs, peut-être, dit-elle, comme à part elle. Il est vrai que vous avez toutes les recommandations nécessaires – si vous étiez acheteur et moi à vendre. Vous avez assez d'argent pour tout vous offrir, grâce à mon père, qui vous a lancé dans la vie. »

Lancé dans la vie, songe-t-il. Madame, vous n'imaginez pas. Il se sent démuni, blessé, il a froid. Pourquoi lui montre-t-elle un cœur de pierre ? À de nombreuses reprises, durant ce long hiver à Esher, il a réglé les dettes du cardinal. C'étaient des sommes que tu payais de

ta poche, mais tout de même : il y avait des bouchers, des bateliers, des tueurs de rats, des hommes qui font des cataplasmes pour les chevaux, des fournisseurs d'horoscopes et de poisson salé. Et il y a eu d'autres dépenses, qui n'ont jamais été consignées dans les livres : soudoyer les espions, par exemple, que Norfolk avait placés dans la maison.

« Votre père était un maître généreux. Je lui dois beaucoup de choses qui ne peuvent être comptabilisées en chiffres. C'est lui qui m'a expliqué les affaires du roi. Comment les choses fonctionnent vraiment, et non comment les gens disent qu'elles fonctionnent. Pas la coutume, mais la pratique.

– Certainement, dit-elle, c'est lui qui a attiré l'attention du roi sur vous. Avec le résultat que nous connaissons. »

Il pense, elle n'apprécie pas ma proposition, vraiment pas. Je n'aurais rien dû dire, je sais dans mes os que c'était une erreur ; je suis trop vieux, et en plus, j'étais si proche de son père qu'elle me voit peut-être comme un parent, presque comme si elle était ma sœur.

« Dorothea, dites-moi comment je peux vous offrir sécurité et confort. Oubliez que j'ai parlé de mariage. » Malgré lui, il sourit. Il ne peut s'empêcher d'essayer de la charmer. « Il y a toujours une solution. Même si vous trouvez peut-être ma personne déficiente.

– Votre personne n'est pas déficiente, réplique-t-elle. Du moins, pas autant que votre nature et vos actions. »

Il continue de sourire. « Vous n'aimez pas mes procédures contre les religieux. Je peux le comprendre.

– Nombre de mes sœurs ont hâte de changer leurs habitudes. Si la maison était dissoute, elles partiraient demain. Dame Elizabeth ne dit pas de mal de vous. Elle dit que vous êtes juste en affaires.

– Eh bien, dans ce cas… je crois que c'est ma religion que vous n'aimez pas. Mais j'aime l'Évangile et je le suivrai. Votre père le comprenait.

– Il comprenait tout, réplique-t-elle. Il comprenait que vous l'aviez trahi. »

Il la regarde bouche bée. Lui, lord Cromwell. Lui qui n'est jamais surpris.

« Quand mon père était en exil et forcé d'aller dans le Nord, il a écrit certaines lettres, dans l'espoir de regagner la faveur du roi – des lettres suppliant le roi de France d'intercéder en sa faveur. Et il a fait appel à la reine – je parle de Catherine, la reine d'alors – pour qu'elle pardonne leurs différends et soit son amie.

– Tout cela est vrai, mais…

– Vous avez fait en sorte que ces lettres arrivent au duc de Norfolk. Vous les avez associées à une machination diabolique,

avec laquelle elles n'avaient rien à voir. Et Norfolk les a placées entre les mains du roi, et le mal était fait. »

Il est incapable de parler. Jusqu'au moment où il dit : « Vous vous trompez grandement. »

Elle tremble de rage. « Vos hommes étaient dans la maison de mon père dans le Nord, le niez-vous ?

– Ils étaient là pour le servir, pour l'aider. Madame…

– Ils étaient là pour l'espionner. Pour le provoquer, le pousser à des actes et des déclarations imprudentes, que votre maître le duc a ensuite transformés en trahison.

– Bon sang, vous croyez que Norfolk est mon maître ? J'étais uniquement le serviteur de Wolsey. »

Reste calme, songe-t-il, ne sois pas comme un jardinier impatient qui arrache les mauvaises herbes mais laisse la racine dans la terre.

Il lui demande : « Qui vous a dit ça, et depuis combien de temps le croyez-vous ?

– Je l'ai toujours cru. Et je le croirai toujours, quelles que soient vos dénégations.

– Et si je vous apportais des preuves que vous vous trompez ? Des preuves écrites ?

– La contrefaçon est un de vos talents, d'après ce que j'ai entendu dire.

– Vous entendez trop de choses. Vous écoutez les mauvaises personnes.

– Vous êtes en colère. L'innocence est sereine. »

Ne me parlez pas d'innocence, pense-t-il. J'ai entraîné la chute de certains hommes qui avaient insulté votre père, pour montrer un exemple aux autres – qualifiez-les d'innocents, si votre définition s'étend jusque-là. Je les ai arrachés à leurs jeux et leurs danses et leurs parties de tennis. J'ai fait de chacun un époux : je les ai mariés à des crimes qu'ils avaient à peine imaginés, et les ai menés à leur petit déjeuner de noces avec le bourreau. J'ai entendu le jeune Weston implorer qu'on lui laisse la vie sauve. J'ai entendu George Boleyn pleurer et s'en remettre à Jésus. J'ai entendu Mark gémir derrière une porte close ; je me suis dit, Mark est un enfant faible, je vais aller le libérer, puis j'ai pensé, non, c'est son tour de souffrir.

« Si votre opinion est définitive, dit-il, alors je ne vous dérangerai plus. Puisque vous l'avez en dépit des preuves et de la raison, comment puis-je m'y opposer ? Je prêterais serment, je le ferais volontiers, mais vous penseriez…

– Je saurais que vous êtes un parjure. Des gens qui ont ma confiance m'ont dit : il n'y a ni foi ni vérité en Cromwell.

– Quand ceux à qui vous faites confiance vous abandonneront,

Dorothea, venez me voir. Je ne vous refuserai jamais. J'aimais votre père plus que tout, et n'importe lequel de ses enfants, ou toute âme qui a été honnête avec lui, peut me demander n'importe quel service. Nul risque, ni coût, ni effort ne seront trop grands.

– Remportez ceci. » Elle tend le mouchoir. « Et ces livres, quels qu'ils soient. »

Il ramasse les présents et la laisse. Il se tient hors de la pièce, s'appuie au mur, les yeux posés sur une image représentant un homme tout tordu collé à un arbre, saignant de la tête, des mains et du cœur.

Richard Riche l'interpelle : « Sir ? »

Christophe semble bouleversé : « Maître, qu'a-t-elle dit ?

– Je crois que je n'ai pas pleuré depuis Esher, déclare-t-il. Depuis le jour de la Toussaint. »

Richard demande : « Vraiment ? Vous m'étonnez. Les grandes épreuves du roi ne vous ont pas arraché une larme ?

– Non. » Il tente de sourire. « Quand il est contrarié, le roi pleure pour deux, il me semblait donc inutile de faire des efforts.

– Et qu'est-ce qui provoque ceci maintenant ? demande Riche. Si je peux poser la question. Avec tout le respect que je vous dois.

– Des accusations mensongères.

– Cruel, dit Riche.

– Richard, vous ne pensez pas que j'ai trahi le cardinal, n'est-ce pas ? » Il pense, Riche ne trouverait rien à redire si je l'avais fait ; à quoi sert un dignitaire déchu ? « Sans moi, le cardinal aurait été tué aux premiers jours de sa disgrâce, ou s'il avait vécu, il aurait fini mendiant. J'ai mis en péril pour lui ma personne, ma maison et tout ce que je possédais. Si j'ai traité avec Norfolk, c'était simplement pour plaider la cause de mon maître. Je n'aimais pas Thomas Howard alors, et je ne l'aime pas maintenant, et s'il venait me voir pour nettoyer mes casseroles, je ne l'engagerais pas.

– Moi non plus, convient Christophe. Je le balancerais à coups de pied dans un fossé.

– Quand j'ai pleuré, ce jour-là à Esher – alors que ma femme et mes filles venaient de mourir, que les cendres étaient froides dans la cheminée, que le vent hurlait à travers chaque fissure –, les âmes mortes sont sorties du purgatoire, tournoyant dans les cours et agitant les volets pour qu'on les laisse entrer. C'était ce que nous pensions à l'époque. Ce que de nombreuses personnes pensaient.

– J'y crois toujours, déclare Christophe.

– Je ne pense pas que je pleurerai de nouveau. J'en ai fini avec les larmes. » Il entend sa propre voix, qui poursuit : « Savez-vous que quand Wolsey était dans le Nord, un homme est venu me voir, un commis des marchands de tissu : "Le cardinal nous doit plus de

mille livres." J'ai dit : "Soyez précis." Il a dit : "Mille cinquante-quatre et quelques pence." J'ai demandé : "Oublierez-vous les pence, pour l'amour que vous lui portez ?" Il a répondu : "Mes maîtres ont oublié encore et encore, fournissant les étoffes pour ses habits par piété, sans aucun profit pour eux-mêmes – et nous parlons de drap d'or." »

Il songe, j'ai essayé par tous les moyens de sauver mon maître : j'ai essayé par l'exhortation, par la prière, et quand ça a échoué, j'ai essayé la comptabilité. Riche le regarde d'un air étonné, mais il ne peut pas s'arrêter : « Il m'a dit, cet homme : "Le cardinal doit au marchand Cavalcanti la somme de quatre-vingt-sept livres, depuis sept ans, pour le plus somptueux des draps d'or à trente shillings le yard, 311 ½ yards : et celui de moindre qualité, 195 ½ yards." Il a ajouté : "La commande a été laissée à York Place – j'ai le reçu de livraison. Le cardinal affirme que le roi va payer, mais je crois que nous verrons la fin du monde avant que ça se produise."

– Sir, suggère Christophe, asseyez-vous sur cette malle. Vous pouvez vous essuyer les yeux avec ce mouchoir. »

Il regarde les feuilles vertes, les points qu'Helen a amoureusement brodés pour faire plaisir à une inconnue.

« Donc j'ai dit à l'homme de Cavalcanti : "Très bien, je reconnais la dette, tout sauf cinq cents marks – car ces marchands ont juré qu'ils donneraient cette somme au cardinal pour avoir son amitié, et nul doute que ça les aidera au moment du jugement dernier." Mais il a répliqué : "La somme a déjà fait l'objet d'une remise, vous ne pouvez pas l'avoir deux fois." Alors j'ai dû la concéder. »

Il s'assied sur la malle.

Christophe dit : « Ne pleurez plus. Vous avez dit que vous ne le feriez pas.

– Après qu'Harry Percy est venu à Cawood avec un mandat, le cardinal a été envoyé sur la route sans avoir le temps de régler ses dettes. L'apothicaire est venu me voir avec une facture pour ses médicaments – inutiles, car le patient était mourant.

– On ne les paie pas en fonction du résultat, observe Riche.

– Quand il a été mort, les loups sont arrivés. Basden le poissonnier a prétendu qu'on lui devait trois mille estafinades. "Depuis quand ?" ai-je demandé.

– Sir…, dit Riche.

– Du sel de mer aussi – mais pourquoi une cuisine achèterait-elle du sel à un mark le boisseau ? » Il regarde autour de lui. « La fille a raison. Il y a eu une ingratitude nauséabonde, il y a eu des mensonges, du parjure, de la diffamation et du vol. Mais j'ai été fidèle à Wolsey, ou que Dieu me foudroie. »

Une cloche retentit. Il entend les sœurs commencer à s'agiter

tandis qu'elles se rassemblent pour leur office.

Il déclare : « J'aurais dû aller dans le Yorkshire avec lui. J'aurais dû être avec lui quand il est mort. Je n'aurais pas dû laisser le roi se mettre en travers de mon chemin.

– Milord, dit Riche, à voix basse, le roi n'est pas en travers de notre chemin. Il *est* notre chemin.

– Je vais retourner voir Dorothea. Je vais le lui expliquer. »

Christophe : « Vous ne pouvez pas défaire ce qui a été cru pendant si longtemps. Oubliez.

– Bon conseil, dans l'ensemble, convient Riche. Milord, c'étaient les cloches des vêpres. Nous ferions mieux de reprendre la route, à moins que nous voulions passer la nuit ici. Je me suis séparé de l'abbesse en bons termes, elle a l'air raisonnable et semble connaître le droit – ces femmes sont surprenantes. J'ai les chiffres. Donc, pour le moment, j'en ai fini ici – si vous aussi.

– J'en ai fini, dit-il. *Allons**. »

Il se rappelle la fausse prophétesse, Eliza Barton. Elle prétendait pouvoir trouver les morts pour vous, si vous lui donniez assez d'argent. Elle disait qu'elle avait cherché au paradis et en enfer, et n'avait jamais trouvé Wolsey, jusqu'à ce qu'elle le découvre finalement dans un endroit qui n'en était pas un, assis parmi les non-nés.

À Londres, il tord le mouchoir brodé dans sa main. Rafe arrive.

« Tu peux rendre ça à Helen.

– J'ai entendu dire, dit doucement Rafe, que vous avez été mal reçu.

– Vous m'aviez conseillé, répond-il, toi et mon neveu – vous aviez dit : vous devez laisser partir le cardinal. Que je le veuille ou non, on me l'a arraché. Mais je ne savais pas qu'il s'éloignerait autant. » Sa main désigne la pièce. « Je suis habitué à ses visites. Je le vois en esprit. Je lui demande conseil. Il est mort, mais je le fais travailler.

– Il reviendra, sir, quand vous aurez besoin de lui. »

Il secoue la tête. Dorothea a réécrit son histoire. Elle a fait de lui un étranger à lui-même.

« Qui a pu lui dire que j'avais trahi son père – hormis son père lui-même ? »

Rafe dit : « Une telle dépense de temps, de biens, de prières… il connaissait sûrement votre dévotion ?

– Je vois désormais que j'aurais dû poser plus de questions à sa fille. *Votre maître le duc*, a-t-elle dit. Pardieu, je préférerais travailler pour Patch. »

Rafe porte un doigt à ses lèvres. « Vous savez ce que le cardinal disait. Les murs ont des yeux et des oreilles. »

Comme s'il n'était pas en sécurité dans sa propre maison. Mais Sadler est un homme plus prudent qu'il ne le sera jamais.

Et Riche ? Riche raconte son histoire à travers Lincoln's Inn 9, et dans les cours de Westminster, et dans les maisons des hommes des guildes en ville : il fait son éloge, ou du moins c'est ce qu'il a entendu dire. « Lord Cromwell avait tous les chiffres en tête. Estafinade, sel de mer, je ne sais pas quoi. Même s'il était blessé que la fille de Wolsey l'ait insulté. Je crains qu'il ait été gravement calomnié, et Dieu sait qui est à l'origine de ces rumeurs, quand il a tant d'ennemis. Et pourtant il possède un esprit remarquable, déclare Riche avec révérence, remarquable. Je crois que si tous les écrits étaient supprimés, et tous les registres du gouvernement effacés, il les conserverait dans sa tête, avec toutes les lois d'Angleterre, précédents et clauses. Et j'ai de la chance d'être son ami, et d'avoir pu apaiser un peu son humeur. Oui, je suis content d'avoir été là. Dieu soit loué, ajoute-t-il, j'apprends chaque jour de lui. »

Une fois son corps et son esprit revenus de Shaftesbury, il ouvre des lettres de Gardiner en France, qui disent que le dauphin est mort : une fièvre inexpliquée, qui a duré trois jours. Henri, ayant lui-même si récemment perdu un fils, offre sa compassion, et la cour adopte le noir. Pas difficile pour lord Cromwell : le noir est ce qu'il porte. Il apparaît à de nombreux événements colorés – en tant que courtisan, il ne peut l'éviter –, mais il ne voudrait pas que ses frères en ville disent : « Ces jours-ci Cromwell est tout en rouge », ou : « Il s'est mis à porter du violet comme s'il était évêque. »

La nouvelle venue de France est bientôt corrigée. Non que le dauphin soit vivant, c'est plutôt que sa mort n'était nullement naturelle. Mais, demande-t-il, pourquoi quelqu'un prendrait-il la peine d'empoisonner le garçon ? François a d'autres fils.

L'ambassade de France garde le silence. Anthony marche à travers Austin Friars, faisant tinter ses nouvelles clochettes en argent et criant : « Dieu merci, un Français de moins ! » Le bruit s'estompe derrière des portes closes, dans des escaliers, à travers de lointaines galeries. « Un de moins, qu'importe la manière ! »

Sa voix résonne à travers la maison tels des cris de bêtes sauvages. Austin Friars est agrandi, devient un palais. Des maçons cognent et martèlent dès l'aube. Richard Cromwell arrive avec un rouleau de dessins à la main. « Notre voisin Stow dit du mal de vous à travers tout Londres. Vous savez qu'il a un pavillon d'été ? Nos garçons l'ont mis sur des roulettes et l'ont poussé vingt mètres plus loin. Il affirme que nous volons sa terre. J'ai envoyé un message : mes compliments à M. Stow, et pourrions-nous voir ses plans ? »

Il lève les yeux. « Je sais où sont les limites de ma propriété. Il profère une sérieuse accusation, et je la prends mal.

– Alors, qu'il aille se faire foutre », suggère Christophe.

Ils savaient à peine que celui-ci était dans la pièce. Mais il est là, accroupi dans un coin, telle une gargouille tombée d'une église. Il se rappelle le garçon disant, ce jour où ils sont allés à Kimbolton : « Je tuerai un Pole pour vous. Je tuerai un Pole quand vous me le demanderez. »

Il pense, si Christophe peut être dans la pièce sans être détecté, je suis sûr qu'il pourrait se glisser dans la maison de Reginald.

Il dit à Richard : « Il est temps que je m'occupe de lui. Il faut que ça cesse.

– Stow ? » Richard est surpris. « Une lettre ferme fera l'affaire.

– Pole. Reynold. Comme tu l'as suggéré, il faudra peut-être un couteau. »

Mais il serait désolé si Christophe finissait sa vie hurlant dans quelque lieu infernal, questionné et brûlé par des tortionnaires italiens. Les Français sont aussi de fervents adeptes de la douleur ; ils affirment qu'on n'obtient jamais la vérité sans. La rumeur affirme qu'ils ont arrêté un homme pour avoir empoisonné leur prince, même s'ils l'amadouent pour le moment, car ils pensent qu'il va avouer quelque vaste complot. Les méthodes subtiles peuvent fonctionner. Mais en voyant Christophe, n'importe quel interrogateur comprendrait que la subtilité ne servirait à rien. « Christophe, dit-il, si jamais… » Il secoue la tête. « Non, oublie. »

Si je l'utilise, se promet-il, je lui dirai de hurler « l'homme de Thomas Cromwell ! » avant qu'ils le brûlent ou l'étirent. Pourquoi pas ? J'endosserai la responsabilité. Ma liste de péchés est si grande que l'ange qui les consigne est à court de tablettes, et il est assis dans un coin avec sa plume émoussée, gémissant et arrachant ses cheveux bouclés.

« Viens, dit-il. Prends ton manteau, Richard. Nous allons longer la bordure du terrain et placer des bornes pour qu'un mur de pierre haut comme deux hommes soit érigé. Et notre ami Stow pourra s'asseoir derrière et hurler. »

Dans le Lincolnshire, à l'est de l'Angleterre, la rumeur que le roi est mort s'est propagée ces trois dernières semaines. Des buveurs rassemblés dans les tavernes affirment que les conseillers gardent le secret, afin de pouvoir continuer de lever des impôts au nom d'Henri, et dépenser les bénéfices pour leurs propres plaisirs.

Rafe demande : « Quelqu'un a-t-il dit à Henri qu'il est mort ? Je crois qu'il devrait le savoir, et je crois que ça devrait venir de quelqu'un plus haut placé que moi. »

Rafe bâille. Il a passé toute la semaine avec le roi à Windsor et ne s'est jamais couché avant minuit. Henri s'attarde sur des papiers qu'il lui porte le matin, puis il l'appelle après le souper pour discuter, le forçant à rester debout tandis qu'il examine des dépêches en fronçant les sourcils. Il y a des rumeurs d'agitation dans le Westmorland ; tout ce qui se produit près de la frontière, déclare Henri, vous pouvez compter sur les Écossais pour l'aggraver. Le roi d'Écosse a pris la mer pour aller se trouver une femme en France, mais les vents l'ont ramené sur ses propres côtes. Pendant ce temps, l'empereur propose à Henri une attaque commune contre la France. Charles équipe une flotte de navires de guerre. Comme preuve de notre engagement, il aimerait voir de l'argent sur la table.

Lui dit à Chapuys : « Pas étonnant que votre maître quémande. Pourquoi n'a-t-il jamais d'argent à disposition ? Et il rembourse des sommes tellement énormes en intérêts.

– Il faudrait que vous gériez ses caisses, répond Chapuys. Allez, Thomas… faites preuve de bonne volonté. Mon maître vous verse une pension. Nous ne vous payons pas pour rien.

– C'est également ce que disent les Français. Comment puis-je faire plaisir aux deux ? »

Chapuys agite la main. « Moi aussi j'accepterais leur argent. Maintenant que vous êtes lord, vous avez de grosses dépenses. Mais nous savons tous qu'au fond de votre cœur vous êtes l'homme de l'empereur. Songez aux avantages que perdraient vos marchands si mon maître s'en prenait à eux. Pensez aux pertes, si mon maître devait fermer ses ports aux Anglais. »

Il sourit. Chapuys le menace toujours de blocus et de banqueroute.

« La difficulté est que mon prince ne fait plus confiance au vôtre. Fut un temps où votre maître promettait de renverser François et de donner à mon roi la moitié de son territoire. Et Henri, cette bonne âme, le croyait. Mais pendant que nous perfectionnions notre français pour pouvoir nous adresser à nos nouveaux sujets, Charles leur parlait dans notre dos et préparait un traité. On ne nous y reprendra pas. Cette fois-ci, nous aurons besoin de sérieuses garanties avant de débourser un penny.

– Organisez une alliance avec nous, suggère Chapuys. Lady Marie dit qu'elle n'est pas portée sur le mariage, mais elle serait heureuse, je pense, d'être réunie avec sa lignée. Mon maître offrira son propre neveu, le prince portugais. Dom Luis est un beau jeune homme, elle ne pourrait trouver mieux.

– Le roi de France a des fils.

– Marie n'acceptera pas un Français, rétorque Chapuys.

– Ce n'est pas ce qu'elle me dit. »

Le roi continue de maintenir sa fille nouvellement chérie à distance raisonnable. Il est entendu que quand la reine Jane sera couronnée, ce sera le moment pour elle de revenir à la cour en faisant une entrée grandiose. En attendant, Marie semble paisible. Elle se commande de nouveaux vêtements et trotte les beaux jours sur Grenade et d'autres montures que son ami lord Cromwell lui a fournies. Sa bourse privée est bien garnie – une fois encore, grâce à son ami – et elle semble ravie d'avoir des rencontres pré-arrangées avec son père royal, pour une journée ici et là, pour le souper et un tour dans les jardins quand le soleil n'est pas trop dommageable au teint d'une vierge. Henri l'a suppliée : « Dis-moi la vérité, fille. Quand tu as reconnu que j'étais le chef de l'Église, quelqu'un t'a-t-il poussée, ou forcée, ou incitée à dire une chose tout en en pensant une autre ? Ou bien l'as-tu fait de ton propre chef ? »

Il aimerait détourner le roi de ces questions. Ça pousse Marie à plus de dérobades. Chapuys lui a dit d'écrire à Rome pour obtenir le pardon du pape à la suite des déclarations qu'elle a faites en faveur de son père. Elle les a faites, affirme-t-elle, sous la contrainte

Mais à Rome ils déclarent, de façon assez raisonnable, que comme les déclarations de Marie étaient publiques, toute rétractation devra également l'être. Il faudrait qu'elle dise à Henri, en face, qu'elle a changé d'avis.

Et alors où serait-elle ? Morte.

M. Wriothesley dit, milord, vous devriez la défier. Vous savez où va sa loyauté : à Rome, et à sa défunte mère. Si la populace ignorante est esclave d'un seigneur de guerre italien qui se présente comme le bras droit de Dieu, une fille de roi devrait sûrement avoir plus de jugeote. Le monde et tout ce qu'elle a vu ont dû briser les chaînes de son éducation, et lui permettre de marcher droit vers la raison ?

Mais il ne discute pas avec Marie. Il lui répète simplement, madame, l'obéissance est votre refuge. N'en déviez pas. Avec la constance vient la paix de l'esprit, et la paix de l'esprit est ce dont vous avez besoin.

Amen, répond-elle. Elle a l'air grave. Faites-moi juste connaître les désirs de mon père, lord Cromwell. Je les exaucerai.

« Marie affirme, dit-il à Chapuys, qu'elle épousera un prince portugais, ou un prince français, ou tout prince que son père sélectionnera. Mais s'il vous plaît notez bien, Eustache, qu'à aucun moment elle ne dit : "Mais si j'avais le choix, je prendrais comme époux le lord du Sceau privé." »

L'ambassadeur glousse – un petit bruit rouillé, comme une clé grinçant dans une serrure – et écarte les mains comme pour dire : coupable.

Heureusement pour Chapuys, les ragots ne sont pas un crime capital.

Quand les premiers comptes rendus de troubles arrivent, il est à Windsor avec le roi. Les journées sont toujours agréables et il fait doux au soleil. C'est la Saint-Michel, et partout à travers le royaume il y a des processions, avec les bannières de Notre-Dame et les anges et les saints. Pendant tout l'été, une interdiction des sermons a été imposée, pour préserver la paix. L'interdiction est levée aujourd'hui. De la ville de Louth, dans le Lincolnshire – un comté sans grande renommée –, on rapporte que des foules se sont rassemblées après la messe. Elles ne se dispersent pas, même au coucher du soleil.

Vous connaissez ces nuits, dans les bourgs. Quelques pièces tintent dans la poche, et les vieux compagnons titubent dans les rues, bras dessus, bras dessous. Les jeunes chantant sous une lune mouvante, se défiant mutuellement de sauter par-dessus un fossé ou de s'introduire dans une maison vide. S'il pleuvait, ils iraient à l'intérieur. Mais le temps tient bon. La nuit tombe et la place du marché est toujours bondée. Des flasques en cuir sont passées de main en main. De vieilles rancœurs sont exprimées. Des bouches essuyées, des crachats aux pieds. N'importe quelle querelle fera l'affaire pour les apprentis qui cherchent à se battre. Les gourdins et les couteaux sortent.

Neuf heures, l'air rafraîchit. Quelques maîtres saisissent des bâtons et s'approchent épaule contre épaule pour tenir tête aux jeunes. « Vous aurez mal à la tête demain, les garçons ! Allez, rentrez chez vous tant que vos jambes vous portent. »

Dégagez, répliquent les apprentis. Nous allons vous fendre le crâne.

Leurs maîtres disent, presque attristés, ne pensez-vous pas que nous avons été jeunes ? Soit, restez dehors et mourez de faim. Qu'est-ce que vous voulez que ça nous fasse ?

Pendant la nuit, les habitants entendent du vacarme sur la place du village – quelque idiot soufflant dans une trompette, un autre cognant sur un tambour. Le soleil se lève sur des pavés couverts de vomi. Les maraudeurs s'étirent, pissent contre un mur et vont chercher des tourtes. Ils pillent l'étal d'un boulanger, et quand sonnent dix heures, ils ont attaqué un tonneau de vin, faisant des coupes avec leurs paumes vides.

La nuit dernière, ils ont volé la crécelle du veilleur, et assommé celui-ci. Maintenant ils jouent de la crécelle dans les rues, déclamant la ballade *Worse Was It Never*. Autrefois, semble-t-il, les femmes étaient chastes et les marchands honnêtes, les roses fleurissaient à Noël et toutes les marmites bouillonnaient, remplies de chapons gras

qui se renouvelaient d'eux-mêmes. Si les temps ont changé, à qui la faute ? Aux Londoniens, probablement. Aux membres du Parlement. Aux évêques réformés. Aux personnes qui s'adressent à Dieu en anglais.

La rumeur se propage. Dans les fermes alentour, les laboureurs voient une opportunité de se divertir. Le visage noirci, certains habillés en femme, ils se mettent en route pour la ville, ramassant tous les outils tranchants qui pourraient servir d'armes. De la place du marché on les voit arriver, soulevant un nuage de poussière.

Partout en Angleterre les anciens vous raconteront les exploits enivrés des moissons passées. Les ballades rebelles chantées par nos grands-pères ont désormais besoin de légères adaptations. Nous sommes taxés jusqu'aux larmes, nous devons vivre jusqu'à la mort, nous sommes pillés et escroqués et abusés et rabaissés… *Oh, ça n'a jamais été pire !*

Les fermiers verrouillent leurs silos à grains. Les magistrats sont sur le qui-vive. Les habitants du bourg se retirent à l'intérieur, fermant leurs entrepôts à clé. Sur la place, une canaille se balance au sommet de l'hôtel de ville, regardant les troupes de paysans qui approchent. « Prêtez-moi serment – mon nom est capitaine Pauvreté. » Les sonneurs de cloches, sous les coups de coude et les menaces, pénètrent en titubant dans l'église paroissiale et sonnent les cloches à l'envers. À ce signal, le monde se retrouve sens dessus dessous.

Le matin, Richard Riche chevauche de Londres à Windsor, rapportant des rumeurs qui affirment que des officiels de la cour des Augmentations ont été attaqués. « Nos hommes sont à Louth, sir – partis estimer les trésors de l'église Saint-James qui, vous le savez, est très riche. »

Il s'imagine la flèche s'élevant à quatre-vingt-dix mètres, soutenant le ciel du Lincolnshire, les nuages enroulés autour comme du linge humide. Il faut deux jours à cheval pour atteindre le Lincolnshire en n'épargnant ni la monture ni l'homme. Alors même que Riche parle, de nouveaux messagers beuglent en bas : des idiots de la campagne avec des bottes crottées. Comment ces gens sont-ils arrivés ici, à l'intérieur de l'enceinte du château ? Ils demandent : « Est-il vrai que le roi est mort ? »

Il descend l'escalier et s'approche d'eux. « Qui a dit ça ?

– Tout l'est du pays le croit. Il est mort au milieu de l'été. Une marionnette se couche dans son lit et porte sa couronne.

– Alors qui règne ?

– Cromwell, monsieur. Il compte détruire toutes les églises paroissiales. Il va faire fondre les crucifix pour fabriquer des canons,

afin de tirer sur les pauvres d'Angleterre. Les impôts seront de dix pence pour chaque shilling, et personne n'aura de volaille dans sa marmite sans payer une taxe dessus. Il n'y aura pas de pain l'hiver prochain, sauf celui fait à partir de farine de pois et de haricots, et les gens s'empoisonneront en le mangeant et mourront dans les champs gonflés comme des moutons, sans prêtre pour les confesser.

– Essuyez-vous les pieds, leur dit-il. Je vais vous mener à un roi mort, et vous pourrez vous agenouiller et implorer son pardon. »

Le messager est intimidé. « Nous ne faisons que rapporter ce que nous avons entendu.

– C'est ainsi que commencent les guerres. »

Quelque part, invisible, un homme chante, sa voix se répercutant sur les pierres :

Dieu nous défende et mette un terme
Aux crimes à réparer :
De Crum et Cram et Cramuel
Que saint Luc les envoie en enfer
Dieu me protège !

Il songe, je crois que c'est Sexton. Je pensais que cette vermine avait été broyée. « Qui est Cromwell ? demande-t-il aux messagers. Quel genre d'homme pensez-vous qu'il soit ? »

Sir, disent-ils, ne le connaissez-vous pas ? C'est le diable déguisé en valet. Il porte un chapeau, et en dessous, ses cornes.

Tandis que les troubles se propagent depuis la ville de Louth à travers le comté, le roi exige, en vain, l'assistance immédiate de sir Thump et lord Mump, de lord Stumble et du shérif Bumble. C'est toujours la saison de la chasse, et ils ne pourront pas être à ses côtés avant trois, quatre jours. Tout d'abord, des messagers doivent aller les informer de l'agitation. Ensuite ils demandent : « Lincolnshire et plus haut ? Comment ça, *plus haut* ? » Puis ils doivent donner des ordres à leurs intendants, embrasser leurs femmes, faire leurs adieux…

« Entrez, cousin Richard, lance le roi. J'ai besoin de ma famille. Personne d'autre ne se rallie à moi quand j'en ai besoin. »

À ce point, lui, Thomas Cromwell, pourrait dire : « Je vous avais prévenu. » L'année dernière il a argué, si nous fermons les maisons religieuses, traitons-les au cas par cas. Inutile d'effrayer les gens avec une loi au Parlement. Mais Riche a insisté, non, non, non, nous devons avoir des statuts clairs. Lord Audley a déclaré : « Cromwell, vous ne pouvez pas tout faire comme vous le faisiez du temps du

cardinal. Un tel programme ne nous occuperait-il pas pour le restant de nos jours ? »

Il a fermé les yeux : « Milord, je suggère de nous occuper des maisons individuellement. Je n'ai pas suggéré "une à la fois". C'est différent. »

Mais on n'a pas tenu compte de son avis. Ils ont vanté haut et fort leurs intentions : et maintenant, regardez ! Le roi à Windsor veut des visages familiers autour de lui. Ses garçons sont menés à des bancs où les grands dignitaires du royaume avaient l'habitude de s'asseoir. Quand l'archevêque arrive, couvert de la poussière de la route, ils sont incapables de trouver un semblant de fauteuil épiscopal.

« Que faites-vous ici ? demande-t-il, assez poliment. Personne n'est allé vous chercher.

– À cause des chansons, répond Cranmer. *Crum et Cram et Cramuel*. Croient-ils qu'il y a vous, milord, et moi, puis une troisième personne combinant les deux ?

– C'est un mystère. Comme la Trinité. »

Il semble que les troubles ne soient pas cantonnés à un comté lointain.

Cranmer explique : « Il y a des pancartes accrochées partout dans Lambeth. Je ne suis pas en sécurité chez moi. Hugh Latimer a reçu des menaces. Il paraît que dans le Lincolnshire ils ont attaqué les domestiques de l'évêque Longland. »

John Longland est un homme prudent, rigide, sévère, qui a aidé le roi à se libérer de son premier mariage : pas populaire à cet égard, que ce soit dans son siège ou à travers le royaume. L'insurrection est pire que ce que sait Cranmer. À Horncastle – il y a des témoins –, l'un des hommes de Longland a été tué à coups de gourdin, le clergé de la paroisse applaudissant pendant qu'il poussait son dernier souffle ; et un homme qui se fait appeler capitaine Cordonnier se pavane avec son manteau sur le dos.

« Monsieur l'archevêque, vous devriez savoir que je suis également dans les chansons, dit Richard Riche. Il paraît que mon nom est vilipendé.

– Pas étonnant, observe Richard Cromwell. C'est un bon nom pour les rimes. *Niche, biche, triche*. »

Lui suggère à Cranmer : « Peut-être pourriez-vous vous retirer à la campagne pendant une semaine ou deux ?

– Eh bien, si la campagne était sûre, murmure l'archevêque. Mais j'ai peur qu'il y ait des papistes dans ma propre maisonnée. S'ils voyagent avec moi, où puis-je aller ? Londres est votre affaire, milord. Si cette contagion se répand, vous devez vous en occuper.

– *Miche, chiche, friche*, dit Richard.

– Chut, fait Fitzwilliam. Le roi est ici. »

M. Wriothesley est juste derrière Henri ; il porte désormais un pourpoint en satin bleu-vert dans lequel il étincelle comme un Vénitien et, délicatement, il écarte les plumes et les couteaux d'hommes moins importants pour marquer sa place. Rafe Sadler, engoncé dans son manteau gris, se glisse sur l'extrémité d'un banc.

« Monsieur l'archevêque ! s'exclame le roi. Non, ne vous agenouillez pas ! C'est moi qui devrais me mettre à genoux devant vous !

– Pourquoi ? murmure Richard Cromwell. Quel péché a-t-il commis encore ? »

Il réprime un sourire. Le roi et le prélat s'empoignent ; Cranmer est hissé sur ses pieds.

« Eh bien, messieurs, dit Henri, la nouvelle est bien triste. Je serais enclin à la clémence si cette agitation devait cesser maintenant, sans plus de dommages pour les propriétés des gentilshommes ni d'insultes à la couronne. » Il soupire : Henri le Bien-Aimé. « Ils craignent l'hiver, les pauvres diables. Assurez-leur qu'en cas de pénuries, personne ne profitera de leur détresse. Décrétez un prix fixe pour les céréales si vous le devez. Créez une commission pour enquêter sur les personnes qui font des réserves. Mon lord du Sceau privé sait quoi faire, il se rappellera comment le cardinal traitait de telles questions en son temps. Offrez sans contrepartie le pardon aux mécontents, mais seulement s'ils se dispersent maintenant.

– Je vous déconseille l'indulgence, déclare Fitzwilliam. Si ça devait se propager au Yorkshire, et au nord jusqu'à la frontière, nous serions tous en danger. »

Il se penche en avant. « Puis-je alerter M. de Norfolk ? Il pourrait emmener ses métayers et calmer les comtés de l'Est.

– Que Thomas Howard reste loin de moi », réplique le roi.

Riche dit : « Avec tout le respect que je vous dois, Majesté, c'est vers les rebelles que nous l'enverrions. Pas vers votre personne sacrée. »

Le roi est ennuyé. « Je crois pouvoir me reposer sur mes officiers dans ces contrées. Au besoin, M. de Suffolk a suffisamment de pouvoir. »

Wriothesley brandit une dépêche. « Il est dit que partout où ils se rassemblent on chante "Du pain ou du sang". Ils ont prêté des serments. Mais lesquels… (il consulte ses papiers), nous attendons de le savoir. »

Fitzwilliam intervient : « Sauf que, Votre Majesté, la raison de ces émeutes… ils ne désirent pas juste avoir le ventre plein. Ils veulent récupérer leurs moines.

– Leurs moines ne sont pas partis, déclare Richard Riche.

J'aimerais sincèrement qu'ils le soient, et que les recettes des grandes maisons puissent être utilisées. »

Sous la table, lui – lord Cromwell – donne un coup de pied dans la cheville de Riche.

Fitzwilliam dit : « Ils demandent que l'ancien culte soit restauré. Que le pape ait sa primauté.

– Ils demandent que tout soit comme par le passé, déclare Wriothesley. Et Dieu sait que même le cardinal aurait jugé que revenir en arrière était au-delà de ses pouvoirs.

– Mais leurs saints sont éternels, observe Fitzwilliam, ou du moins le pensent-ils. Ils veulent récupérer ceux que nous leur avons pris. Ils veulent Crépin et Crépinien, et la vierge Agathe. Ils veulent Gilles et Swithun, et tous les saints des moissons. Ils préféreraient se divertir plutôt que rentrer les récoltes, et parader avec des bannières plutôt que semer le blé d'hiver. Ils croient que si vous récoltez le jour des saints, vos mains se détacheront. Les fruits de l'éducation seront peut-être visibles un jour en Angleterre, mais laissez-moi vous le dire, ce n'est pas encore le cas. »

Cranmer déclare : « J'ai cru comprendre qu'ils brûlaient des livres.

– Les pauvres ne se soulèvent pas sans meneur, dit-il. Je ne laisserai personne prétendre qu'ils le font. »

Des lettres arrivent. Les sceaux sont brisés. Le roi tend les feuilles à mesure qu'il les lit : « Tenez, Wriothesley. Montrez ceci à lord Cromwell. »

Appelez-Moi lit par-dessus l'épaule du roi. « Comme vous le dites, lord Cromwell, certains gentilshommes entraînent la *canaille**. Nous avons des noms.

– Mais ces gentilshommes prétendent avoir été forcés.

– Tirés du lit en pleine nuit, précise Wriothesley. Le bonnet encore sur la tête.

– On a déjà entendu ça », dit-il.

Leurs femmes hurlant et les paysans brandissant des torches, menaçant de mettre le feu aux granges si les gentilshommes ne montent pas en selle pour les mener au roi. Ces soulèvements commencent de la même manière, et ils finissent toujours de la même manière. L'aristocratie est pardonnée, et les pauvres sont pendus à des arbres.

Il ajoute : « Je vais envoyer un message à lord Talbot. Lui dire de prendre ses hommes et de se rendre à Nottingham avec la plus solide compagnie qu'il pourra réunir. De tenir le château, après quoi il pourra soit se rendre à Mansfield en direction de Lincoln, soit aller dans le Yorkshire si… »

Le roi l'interrompt : « Sadler, faites chercher mon armure à Greenwich. »

Il y a un murmure de protestation : non, Sire, ne risquez pas votre personne sacrée ! Pour le Lincolnshire ? Dieu vous en préserve.

« Si les gens prétendent que je suis mort, quel choix ai-je ? »

Cranmer dit : « Les mécontents visent vos conseillers, pas la personne de Votre Majesté, à qui ils se déclarent fidèles – mais ces rebelles le prétendent toujours. Je sais pour ma part ce qu'ils me réservent. S'ils viennent dans le Sud, je serai brûlé.

– La tête de lord Cromwell est leur principale exigence, déclare Wriothesley. Ils pensent que milord a ourdi quelque plan ou utilisé la sorcellerie contre le roi. Comme le cardinal avant lui. »

Il déclare : « Je suis offensé pour mon prince, qu'ils le considèrent comme un enfant qu'on peut mener.

– Pardieu, moi aussi je suis offensé ! » s'écrie Henri. Il a lu toutes les nouvelles qui sont arrivées, mais semble seulement les assimiler maintenant – il a le visage rougi, cogne du poing sur la table. « Je n'accepte pas de recevoir d'ordres de la population du Lincolnshire, qui est l'un des comtés les plus brutaux et bestiaux du royaume. Comment osent-ils me dicter de quels hommes m'entourer ? Qu'ils comprennent ceci : quand je choisis un homme humble pour être mon conseiller, IL N'EST PLUS HUMBLE. Qui me conseillera, quand lord Cromwell ne sera plus là ? Ces rebelles ? Colin Clump et Peter Pisspiddle, et le vieux papi Gaphead et sa chèvre ?

– Non, murmure l'archevêque.

– Robin Ragbag fera-t-il entrer les recettes ? demande le roi.

– Ou Simple Simon rédigera-t-il une loi ? » intervient Riche comme s'il ne pouvait s'en empêcher.

Henri lui lance un regard noir. Il hausse la voix : « J'ai choisi mon ministre, et par Dieu je vais le garder. Si je dis que Cromwell est lord, il est lord. Et si je dis que les héritiers de Cromwell devront me succéder et régner sur l'Angleterre, par Dieu, ils le feront, sinon je sortirai de ma tombe et exigerai de savoir pourquoi. »

Il y a un silence.

Le roi se lève. « Tenez-moi informé. »

Maître Wriothesley s'écarte du chemin du roi, le regardant d'un air solennel.

« Je vais tirer à l'arc », dit Henri. Il s'éloigne avec ses gentilshommes en direction des buttes de tir sous les appartements royaux. « Besoin de m'entraîner », lance-t-il. Sa voix résonne derrière lui, et se perd dans l'après-midi.

Les conseillers se séparent, sauf l'archevêque, Fitzwilliam et Richard Riche, qui reste à la table, fronçant les sourcils et feuilletant ses papiers, et Wriothesley, qui est penché au-dessus de lui et murmure. Il a été décidé que Charles Brandon doit interrompre ce

qu'il fait en ce moment, prendre des hommes et restaurer l'ordre dans le Lincolnshire. Charles est un homme efficace pour ce genre de chose, et nous comptons sur lui pour ne pas avoir la main trop lourde avec les plus pauvres. Le lord-chancelier Audley, qui est désormais en route pour Windsor, devrait être renvoyé chez lui, au cas où une étincelle dans le Sud embraserait l'Essex.

« Alors, Crumb, qu'est-ce que ça fait ? lui demande Fitzwilliam. D'être l'héritier présumé d'Angleterre. »

Il écarte la plaisanterie d'un geste de la main.

« Mais il vous a nommé ! insiste Fitz. Sir Richard Riche, vous êtes témoin. »

Un grognement évasif de Riche, tête baissée sur ses notes.

Fitz dit : « Le roi peut vous nommer seul, puisqu'il a fait cette nouvelle loi pour la succession. Et le Parlement peut certainement vous faire roi – qu'en dites-vous, Riche ? »

Supposons que le Parlement passe une loi disant que moi, Richard Riche, je serai roi ? Si Riche entend un écho de l'époque de Thomas More, ça ne le distrait pas.

« Riche refuse de lever les yeux, reprend Fitz. Je dois me tromper. Je ne suis pas avocat, n'est-ce pas ? Pourtant, mes oreilles ne m'ont pas abusé. Il a fait de vous le prochain roi, Crumb. Et j'ai songé, récemment, que le jeune Gregory avait un air très princier.

– C'est depuis qu'il est rentré de Kenninghall, dit-il. Il a apprécié son été avec Norfolk.

– Si cette rébellion se propage, déclare Fitz, nous devrons envoyer l'oncle Norfolk, qu'Harry le veuille ou non. Il a les forces dans l'Est, et il est puissant dans le Nord. »

Riche demande, sans cesser de griffonner : « Quelqu'un que vous pourriez rappeler d'Irlande ?

– Nous tenons à peine la région du Pale, répond-il. J'abandonnerais volontiers ce misérable endroit, sauf que ça permettrait à nos ennemis en Europe d'installer leur campement à notre porte. Monsieur l'archevêque (il se tourne vers Cranmer), vous devez emmener votre femme hors de Londres. La mettre à l'abri dans une de vos petites maisons… »

L'archevêque pousse un petit cri – étouffé, comme celui de Jonas dans la baleine.

Riche l'interrompt : « Oh, la paix, monsieur l'archevêque. Nous savons tous que vous êtes marié. »

Fitz corrobore : « Nous le savons tous.

– Personne ici ne vous trahirait, dit Riche. Le roi a une haute estime de vous, et s'il choisit de ne pas savoir, nous décidons de ne pas lui dire.

– Je prie pour toucher son cœur, déclare l'archevêque, afin qu'il

se radoucisse et comprenne que le mariage est une bénédiction qui ne devrait être refusée à nul homme.

– Lui-même l'apprécie, observe Fitzwilliam. On pourrait croire qu'il l'apprécierait pour les autres.

– Laissez-lui du temps, dit-il. Et Riche, je sais que vous êtes ardents au travail, vous autres hommes des Augmentations, et je suis désolé de vous avoir donné un coup de pied sous la table, mais je ne veux pas que le roi dise qu'on l'a poussé ou entraîné là où il ne voulait pas aller.

– Mais nous avons un plan ? demande Riche. Pour la dissolution des grandes maisons ?

– Oh, nous avons toujours un plan. »

Appelez-Moi se redresse après sa conférence avec les papiers de Riche : apercevant son reflet dans la fenêtre, il examine sa silhouette tremblotante et ajuste l'angle de son chapeau. « Monsieur l'archevêque, vous devriez rassurer votre femme et lui dire que tout ira bien. J'ai entendu dire qu'elle ne parlait pas notre langue. Elle doit sursauter dès qu'elle voit une ombre. Les rebelles ne viendront pas ici.

– Non ? fait Cranmer. Ne prenez pas ça à la légère, Wriothesley. Ce n'est pas une mince affaire et nous sommes mal préparés. Je ne crois pas que ce soit le fait de quelques hommes mécontents. Vous découvrirez que l'empereur y est mêlé. Vous découvrirez certains familiers de Sa Majesté, qui comptent sur un avenir sans lui. Ils proclameront Marie s'ils peuvent l'avoir, et alors ce sera la guerre. Inutile de minimiser les choses avec moi, monsieur Wriothesley. J'ai vu le pire que peuvent faire les hommes à leurs semblables. En Allemagne, j'ai vu un champ de bataille. Je n'ai pas passé toute ma vie à Cambridge. »

Il tourne le dos à l'archevêque et marche jusqu'à la fenêtre. Il voit le roi et ses gentilshommes à leur jeu, dans une brume de soleil de fin de journée. Sur la rive opposée, invisibles parmi les arbres, les érudits d'Eton étudient leurs livres et se rendent à l'oratoire et à la chapelle pour prier pour leur fondateur, le regretté roi Henri VI.

Riche l'a rejoint, silencieux à côté de lui. Loin en dessous d'eux, il distingue un scintillement mouvant, comme de la peau de saumon, qui se détache sur l'après-midi : c'est la reine dans une robe gris argent, amenée voir le roi.

« Elle a l'air… rebondie, observe Riche.

– Elle a bon appétit, c'est tout. Elle n'est pas enceinte. Lady Rochford m'informe quand elle a ses écoulements. Nul mari n'est plus anxieux que moi.

– L'autre avait la chair sur les os à la fin. Une vieille femme maigre. »

Le roi lève les yeux, comme s'il se savait observé. Il se retourne et fait un signe de la main : lord Cromwell, vous venez jouer ?

Lui lève une lettre qui vient d'arriver, se gratte la tête pour montrer qu'il est occupé à essayer de la comprendre. Le soleil décline et la rivière diffuse une lumière verte ; le roi, baignant dedans, fait une moue qui imite un enfant boudeur. Puis il ôte son chapeau et le pointe en direction de Datchet : je rentrerai quand il fera trop sombre.

« Déjà octobre ! dit-on. Où est passé l'été ? »

Helen a brodé un autre mouchoir, à la place de celui qu'il a porté à Shaftesbury. Elle l'a orné de laurier, qui vit éternellement, et de lierre, dont le vert est permanent.

L'ordre est donné aux guildes de Londres de rassembler des hommes et de les armer. Des signaux lumineux déclenchés par les rebelles sont vus de l'autre côté de la rivière Humber. Il ne fait aucun doute que le Yorkshire va se soulever.

« Comptez sur lord Cromwell pour les apaiser, dit Fitzwilliam en souriant. Dans le Yorkshire, on chérit sa bonne parole. »

Le roi hausse un sourcil. Lui doit expliquer – une activité qu'il n'aime pas.

« Jadis, Majesté, ils menaçaient ma vie. »

M. Wriothesley ajoute : « Le lord du Sceau privé était détesté, parce qu'il était au service du cardinal.

– Sir, s'enquiert Riche, ne ferions-nous pas mieux d'écouter les paroles de l'archevêque et de mettre lady Marie à l'abri ?

– Que suggérez-vous ? demande-t-il. De l'enchaîner ? »

Le roi semble mal à l'aise. « Je ne voudrais pour rien au monde que les rebelles se servent de ma fille contre moi. Surveillez-la, vous voulez bien ? »

Il répond : « Elle est surveillée. »

À Londres ils font des haltes à de grands rassemblements, y compris des festivités dominicales. Des chevaux sont réquisitionnés, la garnison de la Tour est renforcée. On laisse les marchands acheter des stocks de laine et de tissu afin de préserver les emplois des travailleurs dans l'Essex, ainsi que ceux des apprentis en ville : nous savons ce que donne l'oisiveté. Les maîtres doivent bien observer leurs domestiques. Tous les prêtres et les religieux doivent livrer les armes qu'ils possèdent – mais ils peuvent garder un couteau pour couper leur viande à table.

Wriothesley vient le voir : vous devez aller à la Tour récupérer l'or du roi et commencer à le transformer en pièces de monnaie. Puis revenez ici à Windsor aussi vite que possible.

Il dit, je vais aller voir Chapuys.

On raconte qu'un de ses domestiques nommé Bellowe, un homme de confiance, a été capturé et rendu aveugle. On a dépouillé un taureau récemment mort, cousu sa peau autour de Bellowe, et lâché les chiens.

Il se représente Bellowe, tel qu'il était. Son propre père ne le reconnaîtrait probablement plus maintenant. Seul Dieu le reconnaîtra, lui rendant ses traits lors de la résurrection générale.

Il songe, comment savaient-ils que les chiens avaient assez faim ? Les enferment-ils dans des enclos pour les affamer ? Même ses propres chiens de garde ne dévoreraient pas un homme vivant.

L'ambassadeur dit : « Je crois comprendre que le duc de Norferk est à Londres, et pressé de vous voir. *Hélas, où est Cremuel ?* On croirait qu'il est amoureux.

– Il veut que je l'aide à retrouver les bonnes grâces du roi.

– Henri estime qu'il a manqué de respect au cadavre du pauvre petit Fitzroy, déclare l'ambassadeur. Le roi a demandé qu'il n'y ait pas de pompe, alors le duc a balancé son bâtard mort dans une charrette.

– Ça vous donnera quelque chose pour amuser l'empereur. Dans vos dépêches.

– Je crois moi-même que Norferk était en colère après le garçon parce qu'il était mort. Et Mme Jane, Henri est-il déjà lassé d'elle ?

– Vous voyez, c'est ainsi qu'on calomnie mon maître. L'inconstance n'est pas son vice – même vous devez le reconnaître. Il est resté vingt ans avec Catherine. Il a attendu sept ans Boleyn.

– Il y a eu des concubines, évidemment. Mais quel roi n'en a pas ? Il y a eu la mère de Richmond. Et la sœur Boleyn, qu'il a eue dans son lit avant Anne. La cour spécule sur qui viendra ensuite. Ils disent que Norferk va mettre sa fille en avant. Il doit lui trouver une utilité, et peut-être que l'idée de pénétrer la veuve de son fils mort susciterait l'appétit d'Henri.

– Eustache…

– Je vois que vous n'avez plus d'humour.

– C'est le parfum de la trahison dans l'air. Ça me pique les yeux. Ça me donne la chair de poule. »

Vexé, Chapuys marmonne dans sa barbe.

« Si votre maître a l'intention d'envoyer de l'aide à nos rebelles, il a beaucoup tardé.

– Ah, vous les appelez des rebelles. Je croyais que c'étaient simplement des imbéciles pris de boisson. Quel intérêt mon maître pourrait-il avoir pour leurs manigances ?

– Aucun. À moins qu'il ait reçu de mauvais conseils. À cause de vos habituelles mauvaises sources. »

Il s'imagine tenant tête en bas lord Montague et les autres Pole et leur tapant sur la plante des pieds jusqu'à ce que leurs secrets se déversent de leur bouche. Il s'imagine pointant un canif sur le cœur de Nicholas Carew et l'ouvrant comme une huître. Il s'imagine secouant Gertrude Courtenay jusqu'à ce que la trahison tombe d'elle comme des feuilles mortes. Fendant le crâne de son mari, le marquis d'Exeter, et remuant un index dans les ténèbres de ses intentions.

« Je ne regretterai pas cette affaire si elle fait sortir les traîtres », dit-il.

Chapuys est choqué. « Vous ne pouvez pas parler de la princesse !

– Le moindre contact, Marie doit me le rapporter. La moindre lettre devra directement aller de sa main à la mienne.

– Au fait, il paraît que les Courtenay logent la maîtresse de Thomas Guiett. C'est charitable.

– Un devoir. Bess Darrell a donné tout ce qu'elle avait à Catherine lorsque celle-ci avait des problèmes.

– Un visage d'ange, déclare Chapuys, et un tempérament d'ange. Ah, Thomas, ce sont toujours les femmes qui souffrent. Ces tendres créatures dont Dieu a placé la protection entre nos mains.

– Je l'ai expliqué à Marie, j'ai fait pour elle tout ce que je suis disposé à faire. Qu'elle fasse un pas en direction des rebelles, et je lui couperai la tête.

– Vraiment, Thomas ? » L'ambassadeur sourit. « Nous connaissons ce jeu, vous et moi. Il est de votre devoir de venir me voir en vantant la puissance des forces du roi, et en affirmant qu'il est aimé à travers tout le pays. Et il est de mon devoir de m'exclamer : "Cremuel, pour quel genre d'imbécile me prenez-vous ?" Vous savez ce que je dois dire, et je sais ce que vous devez dire. Pourquoi n'allons-nous pas, comme on dit, droit au but ?

– Très bien. Laissez-moi vous dire quelque chose de nouveau. Si votre maître subvertit mon roi dans son propre pays, je trouverai des moyens de le faire souffrir, en unissant mon roi aux princes germaniques, qui sont les sujets de votre maître – ou du moins c'est ce qu'il croit.

– J'en doute, *mon cher**, répond gaiement l'ambassadeur. Tous vos pourparlers n'ont jusqu'à présent rien donné. Henri déteste peut-être le pape, mais il déteste encore plus Luther. Vous m'avez dit un jour que vous le détestiez vous-même. Je crois que vous penchez vers les hérétiques suisses, pour qui l'hostie n'est qu'un bout de pain.

– Vous êtes mon confesseur ?

– Vous avez de nombreux grands secrets. Vous et votre archevêque. »

Il songe, si Chapuys sait que Cranmer a une femme, il le gardera pour lui jusqu'à ce que ça fasse le plus de dégâts.

« Le pain peut être plusieurs choses. Comme tout le reste.

– Si Henri devait vous détruire pour hérésie, ce serait… » Chapuys réfléchit. « Ce serait une tragédie, Thomas.

– Vous viendriez à Smithfield pour me voir brûler.

– Ce serait mon douloureux devoir.

– Douloureux, mon œil. Vous vous achèteriez un nouveau chapeau. »

Chapuys rit. « Pardonnez-moi, dit-il. Je compatis. À un tel moment vous devez ressentir l'infériorité de votre naissance, qui, à d'autres moments (un hochement de tête courtois), n'est pas évidente. Vos rivaux à la cour peuvent réunir leurs métayers et les armer grâce aux caches d'armes qu'ils possèdent depuis des temps immémoriaux. Mais vous n'avez pas de serviteurs à vous. Nul doute que vous pouvez dépenser une partie de votre fortune. Mais le coût d'un seul soldat sur le champ de bataille, surtout s'il est monté, et en cette fin de saison, avec le fourrage si onéreux… Je n'ose estimer, mais les chiffres vous viennent facilement. Bien sûr, vous pourriez aller vous battre vous-même…

– Ma carrière de soldat est derrière moi.

– Mais personne ne vous suivrait. Pas même les Londoniens. Ils veulent de nobles capitaines. En Italie, il y a des brûleurs de charbon et des valets d'écurie qui ont fondé des maisons honorables et laissé de grands noms. Mais l'Angleterre a ses propres règles. »

Aucune prière ni aucun verset de la Bible, aucune érudition ni aucun esprit, aucun titre de propriété ni aucune loi ne peuvent altérer le fait de sa naissance. Ni son habileté ni sa ruse ne peuvent faire de lui un Howard, ou un Cheney, ou un Fitzwilliam, un Stanley ou même un Seymour ; pas même en cas d'urgence.

Il dit : « Ambassadeur, je dois vous laisser et traverser la rivière pour voir Norfolk. Sinon son cœur se brisera. »

Chapuys répond : « Il brûle de s'en prendre aux rebelles. Il veut toute la gloire pour lui. Il veut massacrer quelqu'un, même si ce ne sont que des tanneurs et des plombiers. Il est de bonne humeur, d'après ce que j'ai entendu dire. Il pense que cette affaire entraînera votre perte. »

Quand il se rend au bastion de Norfolk à Lambeth, il y va entouré : Rafe Sadler, Appelez-Moi. Et il espère que la présence de Gregory facilitera les choses.

La grande salle du duc est semblable à un atelier d'armurier, et Thomas Howard, qui fait les cent pas, semble plus usé et plus sombre que jamais, comme un homme qui s'est mâché et digéré.

« Cromwell ! Pas le temps de vous parler. Je ne suis ici que pour recevoir directement mes ordres, puis je prendrai la route. Nord, est,

j'irai où l'exigera le roi, j'ai six cents hommes armés et prêts à partir, j'ai cinq canons – cinq, et ils sont tous à moi. J'ai de l'artillerie…

– Non, milord, dit-il.

– Et je peux rapidement rassembler mille cinq cents hommes de plus. » Le duc donne un coup dans l'épaule de Gregory. « Alors, garçon ! Es-tu sellé et armé ? Oh, je vous le dis, Cromwell, il est vif, ce jeune homme ! Quel été nous avons passé ! Il n'épargne pas les chevaux, hein ? Espérons qu'il ne s'y prend pas aussi brutalement avec les femmes ! »

À propos de femmes… mais non, songe-t-il, je mentionnerai sa duchesse plus tard. Tout d'abord le détromper : « Gregory reste à la maison. Mais le roi a donné un ordre à mon neveu Richard. Il récupère un canon à la Tour. Le roi a décrété un regroupement dans le Bedfordshire, à Ampthill.

– Donc j'y vais, dit le duc. Harry va-t-il à la Tour ?

– Il reste à Windsor.

– Probablement sage. Jadis, m'a-t-on dit un jour, la populace a arraché l'archevêque de Canterbury à la Tour et lui a coupé la tête. Mais Windsor devrait résister aux rebelles et à tout le reste, courroux de Dieu excepté. Le château devrait être assez solide pour maintenir ces faquins hors des murs, si chaque gentilhomme du royaume joue son rôle. Combien d'hommes pouvez-vous envoyer, Cromwell ?

– Cent », répond-il.

Il voudrait que la terre s'ouvre et l'avale.

« Cent, répète le duc. Des clercs, n'est-ce pas ? »

Il envoie ses maçons d'Austin Friars, et ses cuisiniers. Les cuisiniers sont des hommes belliqueux, ils comptent pour deux. Mais pour les équiper il va devoir supplier les armuriers de Londres, et payer leur prix.

« Tout ce que j'ai est à la disposition du roi.

– J'espère bien, déclare Norfolk. Puisque tout vient de lui. Sans vouloir vous manquer de respect, milord. Votre père était un indigent, tout le monde le sait.

– Pas un indigent, milord. Un noceur, je le concède. C'était moins d'argent que nous manquions que de tranquillité d'esprit. »

Le duc grogne. « Vous savez donc manier une arme. J'ai entendu dire que vous aviez tué des hommes.

– Qui ne l'a pas fait ? »

Dans son dos, il sent qu'Appelez-Moi se raidit d'inquiétude.

« Pas sans une bonne raison, oserais-je dire, concède le duc. Et comme Dieu vous a accordé d'autres talents, outre vos dons de voyou, il convient de les utiliser pour le bien commun. »

Le duc fait son possible pour être courtois. Chacun de ses muscles

est crispé tandis qu'il fait les cent pas, s'agite, s'interrompt pour beugler un ordre à un homme en armes. Mais il dégage un relent d'hostilité – il ne peut pas plus l'empêcher que le fumier ne peut s'empêcher d'empester.

« Vous pouvez dire au roi de ma part, déclare-t-il, que si ses forces sont déployées dans le Nord, il aura du mal à tenir aussi les comtés de l'Est.

– C'est pourquoi le roi souhaite… », commence Wriothesley.

Le duc se tourne vers lui. « Je parle à Cromwell. Qui a fait la guerre, et on ne peut pas en dire autant de vous, monsieur.

– Nous avons profité de quarante ans de paix, réplique Wriothesley, sous le plus sagace des rois. »

Norfolk le fusille du regard. « Et pour la conserver, chaque gentilhomme doit mener ses métayers, et maintenir son droit et son titre – chose que nous sommes heureux de faire, et que Dieu défende notre cause. Des traîtres vont être découverts, je vous l'assure. »

Ses yeux croisent ceux du duc : ces cratères profonds, enflammés. « J'ai entendu dire que certains de ces faquins de la campagne réclament Marie, déclare le duc. Dieu sait qui les a poussés vers la trahison, mais nous pouvons en avoir une idée. Si elle fait un centimètre en direction des rebelles, je ne parlerai pas pour elle, je ne la défendrai pas, je ne ferai rien.

– Moi non plus, dit-il.

– Si les Écossais devaient descendre… » Le duc se mord la lèvre. « Nous avons besoin de chaque homme fort. Nous avons besoin de chaque brute capable de brandir un bâton et de chaque gentilhomme capable de monter à cheval. Henri ne laisserait pas mon frère quitter la Tour, par hasard ?

– Tom Vérité ? Non.

– J'espère seulement que le roi sait que je n'ai rien à voir avec sa bêtise. »

C'est une question, en fait ; mais il détourne les yeux et dit au duc : « Donc le roi souhaite – ainsi qu'espérait l'expliquer maître Wriothesley – que vous ne vous attardiez ni à Londres ni auprès de sa personne, mais que vous regagniez vos contrées pour y assurer le calme… »

Les cratères enflammés étincellent. « Quoi ? Il n'y a pas de rebelles par chez moi !

– Vous devez vous en assurer, dit Rafe Sadler. Pour le moment, M. de Suffolk prend le commandement des forces du roi.

– Brandon ? Ce palefrenier ? Par saint Jude ! s'exclame le duc. Vais-je être écarté ? Moi, qui ai le meilleur sang que cette nation puisse s'offrir ?

– Il est le même pour tout le monde, milord, observe Rafe. Le

sang, j'entends. Nous venons tous de la même lignée, si on remonte assez loin.

– N'importe quel prêtre vous le dira », ajoute-t-il gravement.

Le duc lance un regard noir. Il sait que c'est vrai. Mais il préférerait qu'il eût été un Adam et une Ève particuliers en guise d'ancêtres des Howard.

« Et mon fils ? demande-t-il. Surrey ? Il semble que j'aie offensé Sa Majesté, Dieu sait comment, mais il ne refusera certainement pas que mon fils le serve ?

– Il dit qu'il verra, répond Appelez-Moi.

– Il verra ? » Le duc bouillonne. « Il verra ? Je ferais mieux de me rendre à Windsor et de voir mon souverain en face. Car je ne doute pas que vous rapportiez ses propos de travers. » Appelez-Moi ouvre la bouche, mais le duc poursuit : « Un mot de plus et je vous éviscère, Wriothesley. Le roi sait qu'il n'a pas de serviteur plus fidèle en Angleterre que Thomas Howard.

– Mon conseil, milord, si vous voulez bien l'entendre… »

Mais le duc ne veut pas. « J'obéis en tout point à la parole du Tudor – ainsi que je le ferai toujours, pour l'amour de Dieu. Pourtant, voyez ce que ça me rapporte. Les monastères sont démantelés et chaque petit valet est payé. Mais où est ma récompense ?

– Si vous voulez des abbayes, dit Gregory, vous devez demander à Richard Riche. Le maître des Augmentations.

– Demander ? » Le duc crache quasiment ce mot. « Pourquoi devrais-je demander ce qui me revient de droit ?

– Ça me rappelle, dit-il, que j'ai une lettre de Mme la duchesse. Elle affirme que ça fait maintenant quatre ans que vous êtes séparés.

– Oui. Les plus belles années de ma vie, déclare le duc.

– Elle se plaint de moyens insuffisants.

– Son choix.

– Vous ne voulez pas la reprendre, mais vous ne voulez pas l'entretenir ?

– Sa famille n'a qu'à s'occuper d'elle.

– Monsieur, c'est honteux », s'indigne Rafe. Il rougit. « Pardonnez-moi, mais je ne puis me taire quand j'entends qu'une femme est maltraitée. »

Le duc colle son visage contre celui de Rafe. « Nous sommes tous au courant pour votre femme, Sadler. Nous savons que vous êtes allé la chercher dans un bordel, et qu'elle avait tellement servi qu'on vous l'a donnée contre un misérable penny. »

Rafe réplique : « Si vous n'étiez pas un vieil homme, je vous frapperais. »

Lui, lord Cromwell, s'interpose.

Le duc : « Je vais vous transpercer, Sadler. Je vais vous embrocher comme un poulet.

– Milord, dit-il, si je puis faire quoi que ce soit pour accélérer votre retour en grâce, comptez sur moi. »

Le duc se retourne vivement, jurant. « Vous savez que dans le Nord ils utilisent votre nom pour effrayer les enfants ? Sois sage, qu'ils disent, où nous irons chercher Cromwell.

– Vraiment ? *Lord* Cromwell serait plus poli.

– Votre titre est encore une nouveauté, dit le duc, et les changements prennent longtemps là-haut. Ils pensent : cet individu sera mort avant qu'on ait à l'utiliser. »

Tandis qu'ils traversent la rivière sur sa barge, la pluie leur fouette le visage et le drapeau orné de ses armoiries volette autour de sa hampe ; la statue de Becket sur le mur du palais de l'archevêque est à peine visible à travers les embruns, mais Bastings, son batelier, salue tout de même le saint.

« Je vais faire démonter ce traître, dit-il. Très bientôt.

– Mais sir, les gens de la rivière pensent qu'il porte chance.

– On crée sa propre chance », réplique-t-il.

Ils sont assis sous le dais.

« C'était inconsidéré, dit-il à Rafe. Un face-à-face avec le duc ?

– Je n'ai commis qu'une seule imprudence dans ma vie, répond ce dernier. Épouser Helen. Et puisque ceux qui l'ont vue savent que j'ai en fait eu raison, je ne peux même pas m'en vouloir pour ça. Donc, tant que je suis encore assez jeune, je compte affronter le danger. Afin de savoir ce que ça fait.

– Car nous ne sommes pas des combattants, déclare Wriothesley en riant. Nous devons éprouver notre virilité là où nous en avons l'opportunité.

– Prévenez-moi la prochaine fois, dit-il. Et laissez Norfolk en dehors de ça. »

Il rumine. Il dressera chacun de ses hommes contre ceux de Norfolk – cuisiniers, clercs, maçons. Il se dressera lui-même contre le duc. Norfolk a des métayers, mais lui a de l'argent. Si le duc est d'une lignée ancienne, lui a du courage. Si le duc est une forteresse imprenable, lui est un engin de siège, il est la catapulte de Dieu, il est le Loup de Guerre ; il est le trébuchet et le mangonneau, projetant des rochers sur les murailles et pulvérisant les corps. Les gens lui diront que les murs du duc sont impossibles à transpercer, comme ceux de Caerphilly, comme Maynooth. Mais il pense qu'il n'est pas une forteresse qui ne puisse être ébranlée ou trahie de l'intérieur. Il ne veut pas Norfolk mort. Il le veut en vie et accommodant. Il le veut reconnaissant.

Il s'adresse à Wriothesley : « Dites à Riche de traiter avec le duc. De découvrir quelles abbayes il a en vue.

– Je croyais qu'il favorisait les anciennes pratiques, dit Wriothesley. Mais j'entends qu'il déteste la Bible. Et maintenant il demande à profiter de la chute des moines ?

– Les Howard étaient des marchands autrefois.

– Je suppose que nous avons tous été des marchands à un moment, observe Wriothesley.

– Il paraît, déclare Rafe, que dans le Lincolnshire les moines sont sortis avec des haches d'armes et qu'ils mènent les colonnes de rebelles. Le roi dit que leurs vœux ne les sauveront pas, quand l'agitation sera terminée il les pendra dans leurs habits. »

Ils débarquent. Les marches sont à moitié sous l'eau, qui menace de recouvrir leurs bottes. Richard aura de la chance s'il parvient à mener son canon au nord d'Enfield, songe-t-il, avant de s'enliser. Les rebelles avancent désormais sur Lincoln. On dit qu'il y a dix mille hommes montés et armés, avec trente mille de plus derrière eux, et leurs rangs augmentent de cinq cents chaque jour.

« Laissez-moi partir avec Richard, implore Gregory. Pour l'honneur de notre maison. Ou avec Fitzwilliam – il me prendra dans son équipage. Il veut tuer des rebelles, il dit qu'il va les manger avec du sel.

– Concentrez-vous sur vos études, monsieur Gregory, conseille Richard. Vous n'avez pas fini d'apprendre. Et occupez-vous de votre père. »

Il doit retourner auprès du roi à Windsor. Le gouvernement doit toujours avancer, il ne s'arrête pas sous prétexte que nous levons une armée. Henri maintient qu'il ira au regroupement à Ampthill, et tous doivent tenter de le dissuader. Pendant les semaines à venir – qui sait, peut-être pour toujours –, lui, Thomas Cromwell, sera sur les routes détrempées à l'ouest de Londres, ou sur la rivière gonflée, pendant que ses charpentiers et ses tournebroches et ses vitriers se battront au nord et à l'est dans leur propre bourbier. Il pense à toutes les routes du royaume qui se transforment en une boue informe, en une fange liquide.

Il va dire au revoir à Thurston. Son chef cuisinier est résolu à accompagner maître Richard afin de mitrailler quelques traîtres, mais il a la larme à l'œil tandis qu'il se tient là, polissant un couteau, le retournant entre ses mains, faisant étinceler la lame.

« Je me souviens de votre petite Anne, dit-il, quand elle est venue chercher des œufs à peindre. Je lui ai offert un œuf brun de la poule naine, et elle m'a dit : "Thurston – ou plutôt, monsieur Thurston, qu'elle a dit –, je veux peindre le cardinal avec son chapeau écarlate, et vous me donnez cet œuf ? Prétendez-vous qu'il a la tête de la

taille d'un ongle et un teint de Maure ? Vous devez faire mieux, qu'elle a dit. Seul un œuf de bonne taille fera l'affaire, et une coquille blanche comme du lait." Vous n'auriez pas dit mieux. » Thurston se mouche dans son tablier. « Qu'elle repose en paix. "Une coquille blanche comme du lait." »

Quand il songe à ses filles maintenant, il les voit toutes petites, s'accrochant aux jupes de leur mère. Il les écarte doucement de ses pensées, les repoussant vers l'endroit où vivent les morts. Il s'assied seul sous un plafond bleu récemment orné d'étoiles peintes, dans une pièce adaptée au chef de la maison : haute, spacieuse, pleine de courants d'air. Il ferme le volet, tire sa chaise près du feu. Il connaît ces villes de l'Est. Horncastle, Louth elle-même, Boston où il a fait beaucoup d'affaires dans sa jeunesse, se rendant même un jour à Rome pour représenter leur guilde pieuse. Il connaît des gens à Lincoln, qui le tiendront informé, et il reçoit des rapports du camp des rebelles, de leurs exigences. Il se rappelle Norfolk lui disant un jour : « Donnez une pique à un vaurien, et il est plus dangereux que le plus grand des généraux, car il n'a rien à perdre. » Si ses informateurs ne se trompent pas, les rebelles rédigent des listes de leurs demandes, et ce qu'ils veulent – en plus de la restauration de l'âge d'or –, c'est l'amendement de certaines lois liées aux héritages, à la manière dont ils peuvent disposer de leurs biens dans leur testament. Ce ne sont pas des préoccupations de gens simples. Que peuvent laisser derrière eux ces paysans hormis de mauvaises dettes et des chaussures trouées ? Non : ce sont les plaintes de petits propriétaires terriens, et d'hommes qui n'aiment pas payer leurs impôts. Des hommes qui veulent être des petits rois dans leur comté, qui veulent que les femmes fassent la révérence quand ils traversent la place du marché. Je connais ces dieux ridicules, pense-t-il. Nous en avions à Putney. Ils sont partout.

Contre le mur de la cheminée, un petit grattement survient. L'épagneule à ses pieds se lève soudain, plissant sa truffe dressée, ses yeux brillant de joie ; le marmouset s'agite dans la boîte qui lui sert à dormir, et la chienne espère qu'il va s'aventurer dehors. Il se rappelle un après-midi de novembre sans lumière : Anne Boleyn, sa *moue** de dégoût tandis qu'elle écartait sa manche de la minuscule patte qui cherchait à saisir sa main. « Qui a envoyé ça ? Je n'en veux pas. Ce n'est pas parce que Catherine convoitait de telles créatures que je les convoite également. »

Quelqu'un, pris de pitié, lui avait fait un petit manteau de laine, et tel un pétitionnaire nerveux l'animal le mettait en lambeaux avec ses ongles : il dépérissait et s'agitait sous le regard hostile de la lady.

« Je vais le prendre, a-t-il dit. Il s'épanouira avec moi, mes maisons sont bien chauffées.

– Vraiment ? » Anne frissonnait malgré son hermine.

« Des pièces plus petites, madame. Vous n'en voudriez pas. »

Elle a fait une grimace ironique. Cranmer a affirmé un jour, elle a peur de ce qu'elle a enclenché.

« Peut-être vais-je tout abandonner », a-t-elle dit. Elle a doucement tiré sur la fourrure de sa manche, comme pour montrer ce qu'elle perdrait. « Peut-être le roi ne pourra-t-il jamais m'épouser, et je suis une idiote de croire qu'il le fera. Peut-être vais-je tout abandonner, Cremuel, et venir vivre avec vous dans votre maison bien chauffée. »

La ville de Beverley est la première au nord de la rivière Humber à rejoindre la cause des rebelles. Thomas Percy, qui est le frère du comte de Northumberland, est à la tête de cinq mille rebelles du Nord-Est. Un avocat borgne nommé Aske mène les gens du Yorkshire. Il a tout d'abord affirmé qu'il répugnait à le faire, qu'on l'avait poussé – mais c'est ce que disent de tels opportunistes. C'est Aske qui qualifie la rébellion de pèlerinage jusqu'au roi ; parfois il l'appelle un pèlerinage pour la grâce. Il donne aux rebelles leur emblème, hissant au-dessus de leurs rangs une bannière des Cinq Blessures. C'est ainsi que le Christ est mort : deux clous dans les mains et deux dans les pieds, le cœur transpercé par une lance.

La toile de la trahison est poisseuse dans la main, et elle laisse sa tache sanglante : les hommes qui vomissent sur les pavés de Louth, les gros confédérés dans le Nord, les abbés qui essuient leur bouche grasse sur des serviettes et lèvent un verre de sang : les Écossais, les Français, *mon cher** Chapuys, Gardiner qui manigance à Paris, Pole sur son prie-Dieu poussiéreux. Quand ce sera fini, qui sera maître et qui sera homme ? Il se représente Norfolk dans son armurerie, polissant son armure : appliqué, il astique, jusqu'à voir son visage flottant sur le métal. Les compagnons du roi sont prêts à marcher. Si parfumés, les courtisans, si raffinés : le bruissement de la soie, les pas silencieux de chaussures rembourrées. Mais le massacre est leur commerce. Tels des bouchers à l'abattoir, c'est ce pour quoi ils ont été élevés. La paix, pour eux, n'est que l'intervalle entre les guerres. Maintenant on range le matériel pour les mascarades et les interludes. Ce n'est plus le moment de danser. La pogne parfumée soulève une épée. Le luth se tait. Le tambour se met à battre.

À la mi-octobre, la main du roi s'abat sur le Lincolnshire. Richard Cromwell lui écrit de Stamford, où Charles Brandon est arrivé avec son armée, et Francis Bryan avec trois cents chevaux. Les petites gens implorent le pardon et livreront leurs meneurs. Le capitaine Cordonnier est dépouillé de son manteau d'emprunt. Mais

pouvons-nous envoyer Charles vers le nord, à la rencontre du prochain assaut ? Pas à moins que nous voulions que des troubles éclatent de nouveau derrière lui.

Pendant ce temps, le roi d'Écosse, fouetté par la tempête, a débarqué parmi les Français. Il a été vu au crépuscule dans un logement près de Dieppe avec ses gentilshommes autour de lui, ses manières si décontractées que personne ne sait qui est gentilhomme et qui est roi : « Je ne crois pas, remarque Henri, qu'on pourrait avoir un doute similaire dans mon cas. Et même si je devais me dissimuler (il rit), je doute de pouvoir passer pour un homme ordinaire, à moins de revêtir un déguisement, et même alors… » Les navires écossais mouillent dans la baie pendant que le roi Jacques prend la route de Paris avec l'intention d'épouser une princesse française, et donc de nuire à son voisin anglais.

Quel dommage que Jacques ne se soit pas attardé à Dieppe. Ça aurait pu le tuer. Les gens de la ville se plaignent d'une peste venue de Rye. La contagion et les fausses nouvelles ne peuvent être contenues par les officiers de l'accise.

Wriothesley dit : « L'évêque Gardiner demande des instructions : comment doit-il se comporter si, en tant que notre ambassadeur, il doit rencontrer le roi d'Écosse ? »

Il répond : « Il devrait féliciter Jacques d'avoir échappé aux dangers de la mer. Sa traversée a été longue. »

Le roi dit : « Dites à Gardiner de ne pas lui rendre plus d'honneurs que nécessaire. Je suis, comme tout le monde le sait, le légitime souverain d'Écosse. »

Dans le dos du roi, il adresse un signe à Appelez-Moi : inutile de mettre ça dans votre lettre.

« Et si les Français le questionnent sur l'agitation dans nos comtés, poursuit le roi, que Gardiner leur assure que j'ai sous mes ordres une armée prête à humilier n'importe quel prince d'Europe, et qu'ensuite il me restera encore assez de ressources pour une deuxième et une troisième batailles. »

Lui s'imagine François haussant les épaules, grimaçant et levant les yeux au ciel en recevant cette nouvelle. « Bien que le Tudor affirme avoir cent mille hommes, nous savons tous qu'il n'a qu'une fraction de ce qu'il prétend, et qu'il ne peut pas faire confiance à ses propres commandants – ou s'il peut faire confiance à certains d'entre eux, il ne sait pas lesquels. »

Et quand on y réfléchit, dira François, qu'a-t-il fallu, il y a cinquante ans, pour envahir l'Angleterre et renverser le Bossu ? Une bande de deux mille mercenaires menés par un homme dont personne ne connaissait le nom.

Henri déclare : « Vous pouvez dire à Gardiner, et à quiconque

demandera, que je vais m'opposer aux rebelles avec toute la puissance armée de l'Angleterre, et tellement les anéantir que leurs héritiers devront ramper sur le sol pour identifier leurs fragments à la loupe. »

Mais en attendant, que va-t-il faire ? Il va négocier.

À Windsor, le roi feuillette son livre de chansons italiennes. La pluie d'automne bat les vitres. Les feuilles mortes tourbillonnent dans l'air. *A la guerra, a la guerra, Ch'amor non vol più pace…*

Henri demande : « Où est Thomas Wyatt ?

– Dans le Kent, Sire. Il rassemble ses métayers.

– Combien peut-il en avoir ?

– Cent cinquante. Peut-être deux cents. »

A la guerra… L'amour ne veut plus de paix.

« Comment va Henry Wyatt ?

– Mourant, Sire.

– Me laissera-t-il quelque chose ?

– Son fils, Sire. Sa dernière demande est que vous soyez bon avec lui. »

Tom Wyatt : son ardeur, sa foi, ses poèmes.

Le roi demande : « Lord Montague amènera-t-il ses gens au regroupement ?

– Il a seulement besoin d'être prévenu une journée à l'avance, Sire. » Il songe, il sera intéressant de voir s'il ira lui-même sur le champ de bataille.

« Où est son frère Reginald ?

– Il vient de quitter Venise.

– Pour ? » Le roi répond lui-même : « Peut-être pour Rome. À Rome ils vont triompher maintenant. *Questa guerra è mortale*, chante Henri. Cromwell, j'ai oublié les paroles. »

Io non trovo arma forte
Che vetar possa morte…

Quelle arme est suffisamment forte pour me protéger de la mort ? Il feuillette le manuscrit, qui est enluminé avec des pieds-d'alouette, des feuilles de vigne et des lévriers bondissants. *« Je suis l'arbre que le vent abat, car il n'a pas de racines… »* Et Scaramella va à la guerre, bottes et bocle, lance et bouclier.

Cinq blessures. Femme. Enfants. Maître. Dorothea et l'aiguille qu'elle lui a plantée entre les côtes. Une dernière de cachée ? Un homme peut y survivre si elles sont régulièrement espacées, et s'il sait de quel côté elles vont arriver.

Le roi demande : « Combien d'hommes peut rassembler Edward

Seymour ?

– Deux cents, Sire.

– Et les Courtenay ? Lord Exeter ?

– Cinq cents, Sire.

– Richard Riche ?

– Quarante.

– Quarante, répète le roi. Il est seulement avocat, évidemment.

– J'ai ordonné à tous les districts côtiers de surveiller les navires étrangers. »

Le roi pince la corde de son luth. *« Perché un viver duro e grave, Grave et dur morir conviene… »* Ma vie dure, ma mort amère, un navire échoué sur un rocher.

Les prophètes – et ils sont légion, bien que leurs meilleures prédictions soient faites après l'événement – nous ont assuré que cette année les eaux d'Albion seraient remplies de sang. Quand il ferme les yeux, il peut voir le courant : non une rivière déferlant et défonçant ses berges, non un torrent rugissant au-dessus des pierres, mais un canal huileux, pourpre, un ruisselet étroit et poisseux, bouillonnant sous la surface : un flot lent, suintant, intarissable.

Dans le Yorkshire ils chantent cette vieille complainte de l'époque de John Ball [10] :

Maintenant la fierté règne partout, et
la cupidité n'hésite pas à montrer son visage,
Et la luxure sans aucune honte, et
la gourmandise sans aucun blâme.
L'envie règne avec raison, et la paresse est toujours de saison.
Que Dieu nous aide car le moment est venu.

---

9. L'une des quatre institutions londoniennes de formation des avocats et des juristes, avec Gray's Inn, Inner Temple et Middle Temple.

10. Prêtre anglais et importante figure de la révolte des paysans de 1381. Il mourut exécuté la même année.

III

Sang vil

Londres, automne-hiver 1536

Aske : c'est un petit gentilhomme, mais le roi le remet immédiatement – petit cousin d'Harry Percy, et apparenté aux Clifford de Skipton Castle. M. Wriothesley, depuis peu réceptif à l'esprit du roi, s'émerveille de la connaissance qu'a Henri des liens familiaux obscurs. En appelant l'entreprise des rebelles un pèlerinage, Aske lui confère la couleur de la piété. Le but des pèlerins, exprimé à divers moments, est de faire couler le sang vil du Conseil du roi et de rétablir la noblesse d'Angleterre : de voir les lois du Christ conservées et d'obtenir une compensation pour les blessures (ainsi qu'ils les appellent) infligées à l'Église. Aske impose un serment à ceux qui croisent son chemin.

Il connaît Robert Aske – du moins assez pour le saluer de loin. C'est un membre de Gray's Inn, parfois à Londres pour affaires au nom de la famille Percy. Comme il est avocat, Aske ne peut pas prétendre l'ignorance. Il a conscience qu'il est terriblement audacieux de proposer des serments au nom du roi. Et il doit prévoir – car il connaît certainement les chroniques – comment ça se terminera : combien est nauséabonde la mare dans laquelle il nage et dans laquelle il se noiera un jour.

Nous avons tous grandi en entendant les récits de Jack Straw [11] et John Amend-All [12] – ces jours héroïques où les petites gens marchaient sur Londres et tuaient les juges et les étrangers. Ils pissaient dans le lit des riches, arrachaient les pages de leurs livres de poésies, et se servaient des nappes d'autel pour se torcher le cul. Leurs meneurs étaient des petits clercs et des prêtres véreux, Straw et Miller et Carter et Tyler, dont aucun ne se faisait appeler par son vrai nom ; quant à Amend-All, il est immortel, un autodidacte vert comme le printemps, qui relève le nez de sa fosse commune chaque fois que la mutinerie pointe. Ces rebelles dévastaient les palais, et ils ont même pris d'assaut la Tour de Londres. Ils brisaient tout ce

qu'ils trouvaient à briser – il n'y avait pas tant de miroirs à cette époque. Dans Cheapside, ils ont installé un billot et exigé la tête de quinze des conseillers du roi, dont le lord du Sceau privé. S'ils n'arrivaient pas à attraper les hommes qu'ils pourchassaient, ils suspendaient leur manteau à la place et tiraient dessus avec des flèches.

À cette époque, le roi d'Angleterre était un enfant [13]. Il n'y avait pas de bonne gouvernance. Les travailleurs et les artisans étaient légalement opprimés, un salaire fixe pour chaque commerce, quel que soit le prix du grain. Ils subissaient l'impôt par tête – pas étonnant qu'ils aient planté celle de ses initiateurs sur des piques. Pourtant, pendant tout ce temps, comme Robert Aske, ils se considéraient comme des sujets fidèles et criaient « Dieu bénisse notre roi ».

Cent cinquante ans se sont écoulés depuis cette agitation. Quatre-vingts ans ou plus depuis que Jack Cade s'est autoproclamé capitaine du Kent et a mené sa bande jusqu'à London Bridge. Mais pour les *rustici*, on pourrait aussi bien dire que ça s'est produit à la dernière pâque qu'avant la conquête normande. Ils disent qu'ils ne veulent pas de taxes et n'en paieront pas, et ils protestent contre des impôts qui n'ont jamais été levés ni même imaginés. Et comme lui dit le roi, quand avez-vous entendu parler d'une taxe si légère et plaisante que chaque homme réclamait de la payer ?

Les petites gens d'Angleterre vivent de chansons, de récits et de plaisanteries de tavernes. Comme ils dépensent leur argent en cierges qu'ils brûlent devant les images saintes, ils vivent dans les ténèbres, et dans les ténèbres ils prennent peur. Disons qu'un veau soit mort-né. Le temps que l'histoire traverse un champ, c'est un veau à deux têtes. Qu'il traverse un ruisseau, c'est un veau à deux têtes qui chantait à l'envers en latin, et un religieux fera payer un shilling pour un charme censé vous en protéger. C'est ainsi, en une demi-journée, de la fausse couche à l'antéchrist : et d'une manière ou d'une autre, tout le monde s'appauvrit sauf les prêtres. Ils préviennent leurs ouailles que s'ils ne paient pas un tribut à Rome, les arbres vont se mettre à marcher et les récoltes seront ruinées. Ils leur font craindre le feu du purgatoire, qui ronge jusqu'aux os ; ils demandent, supportez-vous de voir vos morts brûler – votre vieille mère impuissante, vos jeunes enfants défunts, liés dans la souffrance et implorant vos prières ?

Il est désormais difficile pour eux d'entendre les évolutions de l'Évangile : il n'y a pas de purgatoire, juste le jugement. Dieu n'est pas un marchand qui vend de la miséricorde à la livre sur la place du marché. On ne peut pas acheter le salut, ni déléguer un moine pour qu'il vous l'obtienne à votre place.

« Dans le Lincolnshire, explique M. Wriothesley, ils croyaient que le pape allait leur venir en aide, en personne. »

Le roi grogne. « Ils feraient aussi bien de dire qu'une girafe arrive. Ils ne savent pas ce qu'est un pape. »

Peut-être ne savent-ils pas non plus ce qu'est un roi. Leurs meneurs leur disent qu'Henri s'est autoproclamé Dieu. Maintenant, si un enfant tombe malade entre Truro et Newcastle, ils le déposent à la porte du roi ; si un puits s'assèche, si le beurre devient rance, si un seau fuit : tout ce qui ne va pas chez eux, depuis une chute de grêlons jusqu'à un torticolis, ils en accusent la cour et le Conseil. Leurs doléances s'écoulent comme un ruisseau souterrain qui gonfle de la frontière écossaise à Douvres, jusqu'à ce que tout le pays soit inondé d'absurdités. Comment se fait-il qu'un poème contre Cromwell qui est chanté dans les rues de Falmouth soit repris le lendemain à Chester ? Plus il s'éloigne de Londres, plus Cromwell devient étrange. Dans l'Essex, c'est un escroc fourbe, un blasphémateur et un juif renégat. Allez à l'est jusqu'à Lincoln, et il est célèbre pour sa connaissance des poisons. Dans les vallées du Yorkshire, c'est un mage avec les étoiles et la lune sur son manteau, tandis qu'à Carlisle, c'est un démon qui enlève les enfants et leur dévore le cœur.

Lui, lord Cromwell, va à Londres, pour garder la main sur la ville. Les rebelles n'ont pas de canons, mais les murs de Londres sont fragiles ces temps-ci, on pourrait les abattre d'un simple regard mauvais. Les pèlerins proclament avec vantardise qu'ils vont piller la ville et rapporter tout ce qui brille dans leurs grottes. Londres craint le Nord. Les anciens se souviennent comment Richard l'usurpateur a amené ses étrangers, loqueteux et enfiévrés, avec leur langage rustre et leurs actions pires encore : ils brûlaient les livres pour faire du feu, et tuaient l'oie d'un autre dans sa propre cour.

À la Maison des Rouleaux et Austin Friars, il reçoit les dignitaires de la ville pour les apaiser et les stimuler. À la Tour, il expédie l'armement du roi et fait fondre le métal précieux pour fabriquer des pièces de monnaie. Puis il retourne à la hâte à Windsor pour étudier les vraies et les fausses nouvelles et présider au Conseil du roi ; quelle que soit la personne théoriquement en charge, c'est lui qui décide de l'agenda. Toutes les informations qui arrivent, si elles sont nouvelles, sont fausses ; si elles sont anciennes, elles peuvent être exactes, mais tout aussi inutiles. Chaque ordre qui part du roi contient son contrordre : si ceci s'est produit, faites cela, mais si vous êtes retardés ou abusés, ne faites en aucun cas le contraire, écrivez et demandez-nous. Soyez prudents mais ne tardez pas. Frappez avec audace, mais arrangez-vous pour que ça ne coûte pas

trop cher. Utilisez votre jugement, mais référez-en au roi. Les commandants à Lincoln, à Ampthill, dans le Yorkshire tentent de se mettre dans la tête des conseillers à Windsor, pendant que les conseillers s'efforcent de voir les ruisseaux et les marais lointains, les vallons et les rochers, les troupeaux de bétail et les chemins à chèvres : un terrain qu'ils n'ont jamais visité, même en rêve.

Par chance, lord Cromwell est allé partout. Il connaît les ports de l'Est, les châteaux sur les hautes collines. Pour le cardinal, il avait l'habitude de se rendre à Durham. Il pourrait lui-même aller dans le Nord pour avoir des nouvelles plus fiables et escorter une partie du trésor du roi afin de payer les troupes.

« Mais supposez qu'ils s'emparent de vous ? dit M. Wriothesley. Supposez qu'ils demandent une rançon ?

– Combien croyez-vous qu'Henri paierait ? Il devrait fixer ma valeur en fonction de ce que je rapporte à la trésorerie. »

Richard Riche fronce les sourcils. « Et il devrait estimer, milord, ce que vous pourriez rapporter dans les années à venir, si Dieu vous préserve. »

Appelez-Moi réprime un sourire.

Riche demande : « Pourquoi cet air ironique, Wriothesley ?

– Ce n'est pas aux rebelles de connaître la valeur de lord Cromwell. »

Richard réplique : « Vous n'êtes pas cité dans les chansons, n'est-ce pas ? L'obscurité a ses avantages. »

Gregory déclare d'un ton encourageant : « Ils vous détesteront quand ils vous connaîtront, Appelez-Moi. »

Lui dit : « Je suis sûr que vous méritez qu'ils vous maltraitent. Ils ne trouvent simplement pas de rime pour vous, c'est tout. Ils sont pires poètes que Tom Vérité. »

Une armée doit être ravitaillée. Les forces du roi sont donc accompagnées de fabricants de harnais et de maréchaux-ferrants, d'armuriers, de fournisseurs de marmites à soupe, de cordes d'arc, de couvertures, de seaux, de trépieds, de rivets : et à moins qu'ils ne soient pas payés, il faut des clercs pour tenir les comptes, et les clercs ont besoin d'encriers et de parchemins et de cire pour les sceaux. Chaque homme sur le terrain a besoin de bière, de bacon et de bœuf, de poisson salé et de fromage, de biscuits pas trop vieux, de pois ou de haricots à faire bouillir dans de la saumure, et d'une casserole pour les cuire. Mais pour obtenir tout ça, il faut avoir de l'argent disponible dans un coffre. Quand vous êtes en guerre, une promesse ne suffit pas.

Et pour ce qui est du royaume – ses affaires ne s'arrêtent pas sous prétexte que quelques torche-culs dans les campagnes agitent des fourches –, des mariages sont prononcés et des enfants naissent, et

les enfants grandissent et ont besoin de nouvelles tuniques, de nouveaux biens ménagers et de nourrices. Il est temps que la fille d'Anne Boleyn commence à apprendre à lire. Lady Marie a très envie d'avoir son propre nourrisson à aimer, et à défaut elle tente d'aimer sa demi-sœur ; l'enfant ne peut pas être jugée responsable, dit-elle, de ce qu'était sa mère. À mesure que ses traits émergent de sa chair de bébé, Élisa commence à ressembler moins à un porcelet et plus au roi, donc, désormais, plus personne ne suggère qu'elle est la fille illégitime de Norris. Aucun enfant ne devrait être laissé à flotter désagréablement entre deux pères. C'est une bâtarde, évidemment, mais même une bâtarde a une valeur sur le marché du mariage, si le roi d'Angleterre la reconnaît : donc son éducation devrait être celle d'une princesse.

Il a arrangé une pension pour une jeune femme, Cat Champernowne, dont il sait qu'elle est gentille et que c'est une bonne latiniste. Il pense qu'Élisa le remerciera. Il est important que la première tutrice d'un enfant soit douce comme une mère, afin que celui-ci n'ait pas peur de commettre des erreurs. Regardez Gregory, qui est désormais si prometteur. La sienne a été Margaret Vernon, qui était prieure à Little Marlow – un petit couvent qui a fermé cet été. Margaret lui a rendu visite à Londres, pour s'extasier devant son élève, sa taille, son apparence, ses manières. « Où sont passées les années ? J'ai l'impression que c'était hier qu'il apprenait son Notre Père. »

Personne ne devrait croire qu'il déteste les nonnes, ni les moines. Nombre d'entre eux ont été ses amis. Il avait l'habitude de se rendre à Little Marlow, pour faire affaire dans le voisinage. Sa belle-mère Mercy demandait : « À quoi ressemble-t-elle, cette Margaret Vernon ? »

Il comprenait la question. « Elle n'est pas jeune. »

Gregory a prospéré avec elle. Maintenant elle doit prospérer à son tour. Il prend note : Margaret Vernon à Malling, Kent. Malling est une abbaye solide, elle y sera bien – tant que Malling durera.

Il pense à Dorothea et dessine un monstre dans la marge de ses papiers. Il pense au docteur Agostino et à ses potions. S'il y a un mystère concernant la mort du cardinal, il n'est pas plus près de le résoudre. Il est bien obligé de supposer que la solution se trouve dans le cœur du roi.

Lorsqu'il se rend dans les appartements privés de la reine avec Rafe et Appelez-Moi, il la trouve assise comme à son habitude parmi ses femmes. Aujourd'hui, tout le monde coud et personne ne chante ; le décolleté de la reine est bordé d'un ouvrage d'orfèvre, auquel sont suspendues de grosses perles solitaires en forme de

larmes. « Altesse, l'interroge-t-il, pourquoi ne pas demander au roi de faire venir lady Marie ici ?

– Ça vous égaierait, déclare Jane Rochford. Elle est connue pour ses farces. »

Les femmes dissimulent leur sourire.

Il dit : « Je crois que la santé de lady Marie s'améliorerait si elle était en bonne compagnie.

– Vraiment ? fait Rochford. Je suppose que c'est dommage qu'elle ait continué de prier jusqu'à s'user les genoux. À la campagne, on s'étiole.

– Lady Rochford parle d'expérience », déclare la femme d'Edward Seymour.

Rochford dit : « Si Marie était avec nous, les rebelles ne pourraient pas la prendre. Et elle ne pourrait pas non plus avoir recours à eux.

– Elle ne ferait jamais ça, réplique-t-il. J'ai sa promesse. »

Rochford croise les mains, souriant.

La reine Jane dit : « Moi-même, j'aimerais sa compagnie. Je pourrais demander au roi. Mais il est mécontent de moi. Car je ne suis pas… encore.

– Enceinte », contribue Jane Rochford.

La reine ajoute : « Il paraît que les agates aident. Si on les pose près de la peau.

– Nul doute que la Garde-Robe en aura, dit Rafe. Sinon, nous nous en procurerons. En Cornouailles, on peut pratiquement les ramasser dans la rue. »

La reine semble surprise. « En Cornouailles ? Ils ont une rue ? »

Appelez-Moi s'avance. « Si je puis suggérer, monsieur le lord du Sceau privé ? Nous pourrions faire répéter à Son Altesse un joli discours ? Nous pourrions aborder Sa Majesté en commençant par faire son éloge ? »

Sensé, pense-t-il. Essayons. « Sire, commence-t-il, vous m'avez élevée à une sphère à part.

– C'est vrai, dit Jane. Et je vous félicite chaleureusement, lord Cromwell.

– Non, Votre Altesse, explique Jane Rochford. Ce n'est pas ce que Cromwell dit, c'est ce que vous dites, vous. "Sire, vous avez été heureux de me placer au-dessus de toutes les autres femmes d'Angleterre."

– "Moi, si indigne", propose Wriothesley.

– "Moi, indigne", dit-il, c'est très bien – "m'élevant à une sphère à part. Avec qui puis-je être à mon aise ? Il n'y a aucune femme de mon rang avec qui je puisse partager une confidence."

– Puis ajoutez, suggère Rafe : "Sire, par libéralité et bon cœur paternel, s'il vous plaît laissez lady Marie venir à la cour, afin que je

puisse trouver du réconfort dans sa compagnie, et être joyeuse."

– Laissez-moi essayer », demande Jane. Elle prend une inspiration. « *Sire, par libéralité…* Est-ce sa libéralité, ou son autre chose ?

– Libéralité sonne bien à mes oreilles, conseille Rafe.

– Alors nous utiliserons libéralité, dit Jane, et nous verrons où ça nous mène. Mais, lord Cromwell, je dois soulever une question avec vous… » Elle adresse un hochement de tête aux femmes. Celles-ci échangent des coups d'œil et se retirent. Rafe et Wriothesley reculent tous les deux. L'espace d'un instant, silencieuse, la reine regarde la cour s'éloigner. Puis elle détache un petit flacon à eau de rose de son corset. « Il est très ancien, dit-elle. Le roi me l'a offert. Il affirme qu'il est romain. »

Le verre dans sa main est assombri, aussi fragile que de l'air.

« C'est possible.

– Il a autrefois contenu une relique sacrée. Mais il n'a pas dit de quel saint. » Comme si elle anticipait sa question, elle ajoute : « Je ne demande pas. J'attends qu'on me dise.

– Je fais la même chose.

– Le roi me raconte ses rêves. » Lui, Cromwell, s'étonne de l'expression de crainte sur le visage de la reine. « Il parle de son enfance.

– Les femmes veulent connaître l'enfance des hommes. »

Ça ne l'avait jamais frappé jusqu'alors, mais il n'a jamais vu une femme fuir une anecdote, aussi mensongère soit-elle.

« C'est parce qu'elles veulent les aimer, poursuit Jane. Elles ne peuvent pas toujours aimer l'homme, mais elles pensent pouvoir aimer l'enfant qu'il a été. »

Il éprouve un malaise. Le flacon n'est qu'une diversion – mais de quoi ? « Ce roi était un très bel enfant, déclare-t-il. C'est ce qu'on rapporte.

– Lady Rochford, dit la reine, pourriez-vous vous éloigner, s'il vous plaît ? Non, plus loin. Avec les autres femmes. Merci. » Elle tourne son visage vers lui, son expression s'ouvrant comme une fleur. « Il parle de son frère Arthur. Il croit l'avoir tué. »

Il est surpris et ne sait que répondre. « Il ne l'a pas tué. Il est juste mort.

– Il l'a tué par sa jalousie – en lui souhaitant du mal. Même quand il était très jeune, quand il était duc d'York, il voulait être roi, même si ce n'était pas roi d'Angleterre. Son intention, affirme-t-il, était de reconquérir la France, puis Arthur la lui aurait donnée en récompense.

– Altesse, les désirs ne tuent pas les gens.

– Ni les prières ? demande Jane. C'est mal de prier pour notre avantage aux dépens des autres. Mais nous ne pouvons pas toujours

empêcher ce qui nous passe par la tête. »

Il dit : « Il faut qu'il y ait un mécanisme. Comme un pistolet ou un couteau ou une maladie.

– Henri affirme qu'il a alors imaginé tous les malheurs qui auraient pu entraver sa guerre française. Comme la marée, la boue, la pénurie.

– C'était sage, de la part d'une personne si jeune.

– Mais il pensait : je devrais tout de même être roi. Et Dieu a lu dans son cœur. Et donc Arthur est mort, et Henri a hérité de toutes les dignités et tous les titres de son frère, et il a épousé sa femme Catherine.

– Ou essayé de l'épouser », la corrige-t-il. Il se sent fatigué. « Ce n'était pas un vrai mariage, évidemment, c'est établi.

– Et Arthur n'est jamais rentré chez lui, poursuit Jane. Il gît dans un tombeau à la cathédrale de Worcester, où ils l'ont laissé au cœur de l'hiver. Et Henri ne va jamais le voir. »

Après un moment elle demande : « Milord ? Vous allez rester là sans parler ? »

Il dit : « Pourquoi maintenant ? »

Cranmer et moi pensions avoir vaincu ce spectre : lors d'une nuit hivernale de persuasion et de prière, nous pensions avoir fait se volatiliser Arthur. Mais on dirait qu'Henri a gardé quelque chose en lui. Nous l'avons pris pour la victime impuissante d'un esprit qui apparaissait de façon inopportune. Nous ne savions pas que c'était sa honte qui allait le chercher.

Il dit : « Si le roi soulève la question, je dirais que c'était le fantasme d'un enfant, et qu'il ne devrait plus y penser.

– Merci. J'ai abordé la question avec mon frère, lord Hertford. Mais il a dit : "Tss-tss, ma sœur, superstition."

– Vraiment ? » Il sourit.

« Vous pouvez y aller, dit la reine. Si quelqu'un vous demande de quoi nous avons parlé, dites-leur que je voulais vous montrer le flacon et en savoir plus sur les Romains. Je ne crois pas tout ce que me dit le roi. »

Il sort avec Rafe et Appelez-Moi à sa suite. Ils trépignent de curiosité. Ce dernier demande : « Pensez-vous qu'elle aura l'audace de demander ? À propos de Marie ? »

Rafe répond : « J'espère que oui, car si Marie est ici, il ne pourra plus y avoir de malentendus à propos des personnes qu'elle rencontre ou à qui elle écrit.

– Vous voyez ? » Lady Rochford est derrière eux. « Même vos garçons ne font pas confiance à Marie. Mais elle va venir très vite. Il paraît qu'elle se languit de vous, lord Cromwell. »

Il lui saisit le bras et l'entraîne à l'écart. Elle est son alliée, que ça

lui plaise ou non.

Elle déclare sèchement : « Je mérite un traitement plus courtois de votre part. Et de la part de la reine, oserais-je dire. »

Il la lâche. Elle se frotte le bras, comme s'il l'avait blessée. Il songe, si les désirs tuaient, je ne servirais à rien à l'État. Henri a détesté ses deux femmes à divers moments, mais elles ont obstinément continué de vivre, jusqu'à ce que Dieu mette fin à la vie de l'une, et le bourreau français à celle de l'autre. J'étais le seul à pouvoir faire ça. C'est moi qui lui ai dit avec qui il pouvait se marier et se démarier, et qui il pouvait épouser ensuite, et qui tuer et de quelle manière.

Mais peut-être cela n'aura-t-il pas d'importance, pense-t-il. Peut-être les habitants du Yorkshire vont-ils venir et tous nous massacrer.

La reine fait sa demande à Henri devant la cour. Notez son visage alerte, l'inclinaison modeste de sa tête.

« Sire, commence-t-elle, par mon indignité, vous avez été – quoi ? – libéral. Je suis dans une sphère. Qu'il plaise de faire venir Marie à la cour. J'aurai peut-être du réconfort dans sa compagnie, et partagerai une confidence. »

Henri la regarde avec une tendre perplexité. « Vous sentez-vous seule, ma chère ? Évidemment que nous l'accueillerons, si cela vous rend joyeuse.

– Joyeuse. C'est le mot que j'ai oublié. » Jane ne sourit pas. Elle s'abaisse vers le sol, formant une tente raide de brocart et de satin. « Puis-je vous parler ? »

Quoi encore ? Il tente de croiser le regard de Rochford, mais toute l'assemblée observe la reine.

« Mon cœur est touché, Sire, par les divisions qui surgissent entre vos sujets et votre personne sacrée. »

Il y a un bruissement de consternation. Ça ne peut sûrement pas être le langage de Jane ?

Henri la regarde attentivement. « J'entends ce que vous voulez dire. Une reine a un double devoir. En tant que femme, elle souffre pour son mari quand il est préoccupé. En tant que reine, elle se sent comme un sujet de son seigneur.

– Je ne suis qu'une femme, dit Jane. Je ne prétends pas être plus sage que Votre Grâce. Mais mon cœur est gagné par l'appréhension quand on abandonne des coutumes honorables et pieuses, sanctifiées par l'usage depuis que le monde est monde. Nous devons les chérir, comme un fils ou une fille chérira un vieux père. »

Henri fronce les sourcils. « Quelles coutumes ?

– Nan ! lance-t-il (lui, Cromwell) à la femme d'Edward. Nan, vite ! »

Lady Seymour s'avance. « Madame… »

Jane poursuit : « Votre peuple veut le pape de Rome. Il veut les statues qu'il a connues toute sa vie, et les cierges bénits, et les jours saints. »

Nan Seymour, d'un ton pressant : « Madame…

– Laissez-la faire, dit Henri. Elle doit être instruite, et qui d'autre que moi pour le faire ? Comment se fait-il que malgré tous les prédicateurs qui mettent en avant la suprématie du roi, malgré tout ce qui a été dit et écrit, il y en ait encore qui ne comprennent pas que l'évêque de Rome n'est rien qu'un prince étranger, bien décidé à conquérir s'il le peut ? Madame, je ne laisserai nul étranger mettre en cause mon autorité, et je n'autoriserai nul traître à s'abriter derrière la croix du Christ. »

Jane dit : « Ils pensent que vous allez prendre leurs croix en argent et les transformer en monnaie. »

Henri répond : « Les gens simples le croient peut-être, mais qui les pousse à le faire ? Quel genre de pasteurs sont-ils, ces prêtres et ces abbés qui me parlent de leur serment, et qui sont les premiers à se rebeller, épée à la main ?

– Ils prieraient toujours pour le roi, dit Jane, comme si elle négociait, s'ils pouvaient aussi prier pour le pape. »

Lui songe, je dois mettre un terme à ça si le roi ne le fait pas. « Madame, il ne peut pas y avoir de double juridiction. Soit le roi règne, soit Rome.

– Et ce n'est pas une question », prévient Wriothesley.

Henri déclare : « Sa Grâce la reine va se retirer. »

Jane tremble. « Ils croulent sous les impôts. »

Le roi se penche en avant. « Le poids des taxes ne repose pas sur les épaules des travailleurs ou des laboureurs. Dives, l'homme riche, sait et a toujours su comment transformer ses intérêts en ceux de Lazare, le mendiant. »

Jane le fixe. « Oui. C'est possible. Je ne comprends pas les subsides ou les recettes. Mais milord, soyez attentif à vos pensées autant qu'à vos actions. Ce que vous dites la nuit vous hante le jour, et ce que vous refusez le jour reviendra la nuit. »

Nan Seymour saisit un bras, Jane Rochford prend l'autre ; elles la hissent sur ses pieds.

Le roi dit : « Jane, comprenez ceci : je dispose au nom de mes sujets, corps et âme. Un prince répond devant la cour du paradis pour ses actes, et quand il meurt il sera jugé selon des critères auxquels les hommes ordinaires ne sont pas soumis. Dieu lui accorde des grâces : Dieu lui donne de la sagesse, de la diplomatie et de la prudence, et c'est à lui d'exercer ces vertus, par des méthodes dont il est l'unique arbitre. Je suis le berger terrestre de l'agneau de Dieu.

C'est le rôle d'un prince de donner non seulement aux familles nobles, mais aussi aux obscures, et non seulement aux érudits et aux magistrats, mais aussi aux ignorants et aux pauvres, pour le bien général de son peuple – aussi bien corporel que spirituel. » Il ajoute, affable : « Le devoir m'est imparti, et le monde me verra m'en acquitter.

– *Amen* », dit M. Wriothesley.

Les courtisans joignent les mains – ils applaudiraient si le roi leur donnait le signal. Le lord-chancelier murmure : « Quelle éloquence, Sire. » Il y a un grognement d'appréciation de la part de Sampson, l'évêque de Chichester. Le comte d'Oxford, qui est lord-chambellan, soupire telle une fille de ferme dans un lit de plumes.

Le roi dit : « Nous sommes disposés à considérer toutes les pétitions légales. Disposés à épargner toute cérémonie ou image, si elle n'est pas funeste. Cependant… (il lève les yeux et regarde délibérément au-dessus de la tête de sa femme) quand vous serez fertile, il sera temps d'écouter vos doléances. »

Tandis que les femmes entraînent Jane, il dit sèchement à Rafe et Appelez-Moi : « Suivez-moi. » Il veut que cette foule soit dispersée. C'est comme quand une charrette se retourne dans la rue. « Circulez ! crient les connétables. Rien à voir, circulez ! »

Wriothesley lui saisit le bras. « Carew l'a-t-il vue ? Ou les Courtenay ?

– Peut-être, répond-il, cela vient-il de son propre cœur doux et égaré. Elle manque de bonnes compagnes. Si seulement sa sœur Bess Oughtred pouvait être rappelée du Nord. »

Rafe lui tape sur le bras pour le prévenir : lady Rochford est à portée d'épée.

Elle dit : « J'espère que vous ne me jugez pas responsable. »

Lui répond : « Ça ne m'était pas venu à l'esprit. Mais maintenant que vous le mentionnez… »

Il songe, vous avez détruit une reine, est-ce suffisant ?

Richard Cromwell écrit de la ville de Lincoln, qui a désormais été reprise au nom du roi. Les gentilshommes sont déçus que l'ennemi se soit dispersé. Ils sont venus pour faire couler le sang, pas pour remettre à plus tard. Richard se sent clairement lésé. Son travail, concierge de son oncle, n'est pas assez belliqueux pour sa nature.

Charles Brandon, pour soumettre le Lincolnshire, va devoir garder des hommes en réserve et les laisser un temps sur le terrain.

« Que fait Charles ? demande le roi. J'espère qu'il n'est pas trop clément. Il devrait faire un exemple de ces bêtes sauvages. Leurs femmes ramperont jusqu'à lui, je suppose, et imploreront le pardon. Mais Charles ne supporte pas de voir une femme pleurer.

– Aucun de nous n'y est indifférent », dit-il. Henri le regarde fixement.

Il n'a jamais été possible de recenser les sujets du roi – pas avec précision. Seuls les anges savent combien sont baptisés et combien enterrés. Il faut rassembler les parchemins des années passées pour voir ce que chaque district peut mobiliser : combien d'archers, de piquiers, combien à cheval et à pied ; combien de casques et de cottes de mailles, de lances, de marteaux de guerre, de haches d'armes, d'épées ; quels gentilshommes ils ont pour les mener, s'ils sont novices ou vétérans. Mais nous n'avons pas de fenêtres s'ouvrant sur les cœurs, pour dire qui est loyal. Il n'y a pas un seul ennemi, il n'est pas à un seul endroit ; quand une tête est tranchée, telle une hydre il en fait pousser une autre. On se soulève dans le Cumberland et le Westmorland, et au sud jusqu'au Derbyshire. Dans les villes du nord du Yorkshire, on rassemble dix mille hommes. De Durham, ils descendent sous la bannière de saint Cuthbert, un flot de soies rouge et blanc. À Cumberland, quatre capitaines défilent en procession avec des reliques devant eux. Ils ont des trompettes et des hérauts qui crient leurs noms : les capitaines Pitié et Charité, Pauvreté et Foi.

Il a leurs vrais noms : Rob Mounsey et Tom Burbeck, Gilbert Whelpdale, John Beck. Le capitaine Cordonnier, le grand traître de Louth, est bel et bien cordonnier de métier ; sous son vrai nom, Nicholas Melton, il répondra de ses actes le jour venu. En attendant, nous pouvons deviner, grâce à des rapports dont tous ne sont pas fiables, que dans le Nord cinquante mille hommes sont sur le terrain. Il n'y a pas d'armée que le roi puisse commander ou déployer capable d'affronter, de vaincre ou de stopper une telle force.

Donc : des pourparlers doivent retenir les rebelles. Mais pour le moment le roi n'a aucune envie de discuter. Il ne demande pas si les exigences des rebelles sont raisonnables. Il clame qu'il est leur souverain et qu'ils n'ont aucun droit d'avoir la moindre exigence.

Dans son palais de Kenninghall, le duc de Norfolk trépigne et enrage, s'enflammant comme les signaux lumineux des rebelles, envoyant plusieurs lettres par jour. Il brûle de combattre : autorisez-le à aller dans le Nord, et il partira ce soir, pardieu, rien ne le retiendra ! Il servira même sous les ordres de Brandon, supplie-t-il. À Windsor, de jeunes hommes se passent les lettres du duc de main en main, souriant d'un air narquois : tous sont au service de lord Cromwell, ses *discepoli*, arrivés en masse à sa suite de Londres. Ils passent les fins de journée avec lui, mangeant et buvant et parlant de Dieu et des hommes jusqu'à ce que la chandelle soit consumée ; et ils les commencent avec lui, aussi assidus que des

petits chiens qui grattent à la porte aux premières lueurs du matin.

Comme le temps n'est pas propice à la chasse, les domestiques qui s'occupent des appartements publics du roi ne font pas grand-chose avant six heures. Ils se lèvent par coutume, par obligation réglementaire, car à moins qu'il soit malade ou à la chasse, les matinées du roi sont toutes semblables. Ils réveillent les écuyers du corps, qui remontent leur paillasse, se lavent et s'habillent, puis apportent les sous-vêtements du roi. Ce sont eux qui entendent chaque jour les premiers mots du souverain, ses premières prières, et qui rapportent ses requêtes spéciales s'il en a, afin que lord Cromwell puisse les faire exaucer.

Un jour Henri dit, d'une voix endormie : « Pourriez-vous aller chercher Norris ? »

Ils se regardent bouche bée. Chaque homme stupéfait. Le roi repousse le couvre-lit, comme impatient.

« Sire, hasarde l'un d'eux. Norris est mort. »

Le roi bâille. « Quoi ? » Il a parlé dans son rêve, et sitôt que ses pieds ont touché le sol, il l'a oublié.

Mais les domestiques sortent d'un pas hésitant, balbutiant : « Lord Cromwell…

– Il devait être à moitié endormi. Mais faites-le-moi savoir s'il redemande à voir Norris. »

M. Wriothesley rit. « Pourquoi, vous allez le lui amener ? »

Richard Riche dit : « Vous ne pouvez pas ressusciter les morts.

– Non ? Mon expérience me dit le contraire. »

Il acquiesce en direction des écuyers : ceux-ci s'inclinent à leur tour et retournent voir Henri avec leurs parfums et leur linge en lin. Ils sont honorés de frotter la personne du roi jusqu'à ce que sa peau soit tendre et rose, puis ils soulèvent le couvercle de malles en cèdre et secouent ses chemises, douces comme l'air d'avril. Tous les vêtements que Catherine a brodés de noir ont depuis longtemps disparu, et désormais ils sont brodés par des mains rémunérées et expertes, avec des lions et des couronnes de laurier.

Derrière la porte, inventaires à la main, attend l'intendant de la Garde-Robe. Un page porte une boîte de bijoux pour que le roi puisse faire son choix ; mais d'abord il s'assied sur son tabouret en velours pour le barbier. Pendant que sa barbe est taillée et ses cheveux peignés, ses médecins arrivent et se réunissent en une grappe noire avec leurs bassines et leurs flacons à urine. Ils sentent son haleine et s'enquièrent de son sommeil et de ses rêves.

Le pauvre travailleur est propriétaire de son sommeil et de ses selles, et il peut vendre sa pisse au fouleur, alors que l'urine et les selles du roi sont la propriété de toute l'Angleterre, et chaque fantasme qui perturbe ses nuits est enregistré quelque part dans un

livre des rêves, écrit dans les nuages qui se massent au-dessus des champs et des forêts de son royaume ; chaque frémissement de désir, chaque réveil effrayé. S'il est constipé, on lui prescrit une potion ; si ses boyaux sont relâchés, leur produit est emporté dans une cuvette recouverte d'un tissu brodé. On peut seulement juger de ce qui se passe en lui grâce à ce qui en sort ; dommage qu'il ne soit pas fait de verre.

Puis un signal est transmis de pièce en pièce, de l'eau chaude est apportée dans une aiguière d'argent, ainsi que des tissus à la maille en diamant et aux fibres les plus douces : les ciseaux tintent dans une cuvette et le plus adroit des écuyers nettoie la jambe douloureuse et refait le pansement. L'opération fait monter les larmes aux yeux du roi. Il redresse vivement le menton et examine la tapisserie ou le plafond. « Fini, Sire », disent-ils, comme s'ils parlaient à un enfant.

Chancelant, il se lève : Cromwell est-il ici, des nouvelles ? Dans son oratoire, il s'agenouille à son prie-Dieu, son chapelain prêt derrière le treillage. Les prières du roi sont en latin, et il se tape sur la poitrine de la main : sa tête s'incline, car nous sommes tous des pécheurs, nous péchons autant que nous respirons. Pourquoi, quand nos yeux s'emplissent de larmes de douleur, notre bouche s'emplit-elle du goût de la lymphe et du sang ? Pourquoi les larmes piquent-elles, quand on les a ravalées d'un battement de paupières ? Dans un craquement de bois il se relève, laissant l'ecclésiastique dans un nuage d'encens ; et dès qu'il quitte ses appartements privés, une blanchisseuse entre furtivement pour récupérer les chemises d'hier et les pansements souillés. Le lit du roi est défait, les draps repoussés par terre ; ses couvre-lits en velours sont secoués et pliés ; on commence à battre et à récurer, à frotter, car aucune particule de poussière ne doit jamais lui tomber sous les yeux, nichée dans les rémiges d'un ange sculpté, ou dans les volutes de plâtre d'un Homme sauvage, ou entre les orteils d'un dieu de marbre.

Quand le roi quitte sa chambre et entre dans ses appartements privés, son corps naturel s'unit à son corps politique : ici, il est habillé et présenté au monde, un homme corpulent à la barbe fraîchement taillée, parfumé à l'huile de rose. Mais de la même manière que les rebelles sont incontrôlables dans le Nord, les membres se désolidarisent de la tête, et une sorte de mutinerie ou de guerre civile s'est déclarée dans le corps du roi.

Les médecins l'interceptent : « Lord Cromwell, vous avez de l'influence sur notre souverain : pouvez-vous le persuader de quitter plus tôt la table ?

– Pas moi », répond-il.

Un homme qui a l'habitude de monter longuement à cheval

grossira lorsqu'il arrête, et il le sait d'expérience. Quand il était jeune et au service du cardinal, il parcourait soixante kilomètres un jour, soixante le lendemain, soixante le surlendemain : de nombreux chevaux, mais un seul Cromwell. Ces temps-ci, il est choyé par des clercs qui se mettent en route dès qu'il le souhaite. Il dit, j'ai cinquante ans, et même à trente je n'étais pas mince. Il ne considère pas son ventre de la même manière que le roi, comme une insulte au dessein de Dieu, ni ne repense aux jours où il accomplissait de grands exploits en selle. Après la messe, Henri s'assied avec Gregory et examine les feuilles de scores d'anciens tournois. Leurs voix sont basses et absorbées, leurs têtes ensemble, décodant les encoches sur les lignes : les joutes sont retranscrites comme de la musique, les hymnes d'hommes violents et passionnés.

« Vois où il manque. » Henri tape du doigt sur la ligne. « Ce n'est pas parce qu'il est maladroit, c'est parce qu'il vise la tête.

– C'est plus risqué, Sire.

– Mais ici il vise plus bas et commence à gagner. Deux coups, et au troisième il brise sa lance. Atteint, atteint – puis, brisée sur le corps. »

La joute n'est pas son modèle pour les affaires publiques. Mieux vaut que votre adversaire ne vous voie pas arriver. La dernière chose que vous voulez, c'est une tente et un drapeau. M. Wriothesley se plaint du temps perdu.

« Je vois que ça le rend heureux d'impressionner le jeune Gregory, mais pour ce qui est des affaires, trop peu de choses sont accomplies pour justifier de perdre une heure. »

Le roi fait claquer la feuille de scores sur la table. « J'aurais pu gagner ma vie comme ça, en montant à travers l'Europe, d'un tournoi à un autre, si je n'avais pas été appelé à régner. » Ses mains pétrissent les épaules de Gregory : « Regardez comme ce jeune homme prend du muscle. » Il lui ébouriffe les cheveux. « De la pratique journalière, c'est ce que je recommande. Si vous ne pouvez pas aller à la lice, vous pouvez toujours mettre une armure pendant une heure. De la sorte, vous commencez à en porter le poids comme si c'était un justaucorps en soie.

– Sire, même le dimanche ?

– Demande à ton père. » Le roi fait un clin d'œil. « Il ne se soucie pas de l'église, tu sais. Je sais que c'est un profane, à faire des comptes le jour du sabbat, à manier son abaque et à y prendre du plaisir. Alors pourquoi tu ne ferais pas de l'exercice ? Il n'y a rien de tel que porter le harnais pour un homme qui souhaite être mince et fort. Avec la chaleur qu'il fait à l'intérieur, le surplus s'écoule de toi comme la graisse d'un rôti à la broche. »

Il y a ceux qui croient – et peut-être le roi en fait-il partie – que la

santé du pays dépend de la santé de son prince, et aussi de sa beauté. Si vous parlez à un homme ordinaire, vous pouvez dire : « Il n'y peut rien s'il a cette tête. » Mais un roi doit apprendre à y pouvoir quelque chose. S'il est laid, le pays l'est aussi. Si le roi est malade, le royaume également. Les anciens vous diront que le grand-père d'Henri, le roi Édouard, s'est laissé aller à l'âge mur, roulant toujours des yeux en direction de n'importe quelle femme à la cour, épouse ou femme de chambre, âgée de moins de trente ans. Il se prélassait sur un divan avec sa chair flasque pendant que ses propres frères complotaient contre lui, et quand l'un des frères est mort, l'autre a comploté tout seul : un prince si étincelant, heureux au champ de bataille, béni par Dieu, perdu par la paresse et la négligence des affaires, car on ne peut pas avoir la main sur ses ministres quand on a les doigts dans le con d'une femme. Même les fils du roi Édouard, deux probables jeunes successeurs, ont été arrachés comme des mauvaises herbes et leurs cadavres balancés Dieu sait où.

Il dit aux médecins : « Vous oubliez que le roi est nouvellement marié. Un homme qui souhaite engendrer des enfants forts ne peut pas le faire avec un régime de légumes. »

Certes, consentent les médecins, mais il ne peut pas non plus manger autant que quand il s'entraînait tous les jours. Pas sans un déséquilibre des humeurs et une congestion des organes, une digestion paresseuse et un gros foie.

Après-midi : il est assis avec le roi dans sa bibliothèque, où les livres sont conservés dans de grandes malles, les volumes recouverts de velours brodé ou de cuir parfumé, ornés des armoiries royales ou de l'écusson de l'ancien propriétaire. Quand nos ancêtres ont vaincu les Français sous le règne du grand Harry, nous avons fait traverser la mer à leurs manuscrits. C'étaient des miroirs pour les princes, des textes qui expliquaient comment être roi : ils étaient écrits pour que les souverains les lisent.

« Le grand Harry n'était pas seulement un soldat, déclare le roi. Il emportait sa harpe pendant les campagnes. Il composait des chansons, mais toutes sont perdues. »

Dans le livre de prières d'Henri il y a un portrait du roi David, jouant de sa harpe. Tournez la page : David étudie son psautier – c'est une édition miniature du volume que tient notre roi. Sa barbe rousse bouclée, sa toge ample, le roi d'Israël est paisiblement assis, tenant dans sa main le livre sur lequel il est représenté.

« Viens, Gregory, dit le roi. Tu aimes les histoires de Merlin. Mon père a fait faire de nombreux livres à son sujet. Choisis et lis.

– N'avez-vous pas peur de lui ? demande Gregory. De ses

prophéties ?

– Pas moi, répond le roi. Merlin me tue depuis dix ans. J'ai eu les os qui ont pourri et la tête gangrenée, et quant au pont de Londres, je ne peux pas compter le nombre de fois où il s'est écroulé, et ce château même où nous nous trouvons en ce moment, balayé par la rivière et jeté à la mer. Je suis désormais enclin au doute quand j'entends ses déclarations.

– Les magiciens sont comme les autres hommes, déclare Gregory. Offrez à Merlin une abbaye. Ça ne pourrait pas faire de mal.

– Dites-le au maître des Augmentations, répond le roi en riant. J'aimerais voir la tête que fera Richard Riche. »

Il est surpris que le roi ne brûle pas de tels livres. Merlin est populaire dans certains quartiers, et on peut voir pourquoi il est si respecté. Il a prédit qu'un jour viendrait où les églises seraient aplaties et les moines forcés à se marier ; où les païens allemands s'assiéraient à la table du roi, et où les vrais nobles seraient chassés affamés de la salle. Mais évidemment, Merlin a aussi dit que la rivière Usk bouillirait, et que les ours naîtraient dans des œufs ; que le sol de l'avenir serait si riche que les hommes abandonneraient le travail à la ferme et passeraient leurs journées à forniquer.

L'érudit John Leland, l'antiquaire du roi, voyage à travers le pays pour voir ce que les moines possèdent qui pourrait être bon pour la bibliothèque du roi. Lui-même, lors de ses voyages pour Wolsey, demandait à voir tout ce qui était intéressant. Une fois sur deux, il se retrouvait face à une expression glaciale : « Sir, je regrette mais ce texte a été perdu il y a des années. » Ou : « Ah, non, maître Cromwell, je crains que les vers l'aient rongé. »

Il dit : « Ils croyaient que j'allais voler leurs précieux biens au profit du cardinal.

– Il était connu pour son avidité », observe le roi.

Il détourne le regard. Parfois le roi parle de Wolsey en bien. Parfois non.

Le roi demande : « Que sont devenus les livres de magie du cardinal ?

– Je n'en ai aucun souvenir, Sire.

– Peut-être lord Norfolk les a-t-il pris, suggère Gregory. Il a presque tout emporté. »

Le roi demande : « Est-il vrai que Wolsey s'était attaché l'esprit d'Obéron, pour l'avoir à son service pendant des années ?

– Je n'accorde aucun crédit à de tels contes, Majesté. Ils n'existent que pour vous soutirer de l'argent.

– Je ne leur en accorde moi-même que peu, convient Henri. Mais Obéron est un esprit très puissant. » Le roi remue, il se frotte la jambe, se lève. « Marchons », dit-il.

M. Wriothesley leur emboîte le pas, ainsi que Richard Riche. Le roi ne peut pas déambuler dans son palais seul. Les hallebardiers qui sont assemblés dans la salle de garde sont censés border son itinéraire. Où est la reine ? Dans ses propres appartements, avec les femmes : mais ses offenses sont pardonnées.

« Elle a pitié des pauvres, explique le roi. C'est le rôle d'une femme. Je n'aurais pas voulu qu'elle soit autrement. Et elle déteste toutes les discussions sur la guerre. Elle craint pour ma personne. C'est largement pour l'apaiser que je ne suis pas moi-même allé dans le Nord. »

Il voit Wriothesley et Riche échanger un regard. Ce dernier s'enquiert : « Votre Majesté n'est jamais allée dans le Nord, je crois ? Mais pourquoi y aller maintenant, parmi des ingrats qui ont plus de considération pour leurs lutins que pour leur Dieu ? »

Le roi dit : « Un homme qui a régné vingt-huit ans, se souciant chaque jour de l'État, devrait pouvoir avoir foi en ses vassaux. Parmi les lords du Nord, je me méfie de lord Dacre, mais pas seulement de lui. Je croyais pouvoir compter sur lord Darcy, mais tout en n'ayant de cesse d'affirmer sa loyauté, il se plaint de sa hernie et de ses raideurs articulaires. » Le roi baisse les yeux de l'oriel, parcourt du regard la nouvelle terrasse. « Espérons qu'il puisse se soigner et passer à l'action. Mais maintenant il me dit que la garnison de Pontefract est en sous-effectif, ils n'ont pas assez d'armes, ils ne peuvent pas nourrir tous ceux qui y affluent, et les murs s'écroulent. Pourquoi me raconte-t-il ça, si ce n'est pour me décourager ? » La pluie fouette la fenêtre. « Et le comte de Derby, on sait qu'il y a des mécontents parmi ses hommes, et ils vous détestent, Cromwell. De plus, tous les Stanley sont des girouettes, ils vont regarder de quel côté le vent tourne avant de se lancer dans la bataille. Maintenant, Henry Clifford…

– Notre force à la frontière », intervient Riche.

Le roi fronce les sourcils. « Ses métayers grognent contre lui, même les années d'abondance, alors voudront-ils lui obéir maintenant ?

– Clifford est un homme dur, convient-il, même Norfolk le dit, mais nous pouvons compter sur lui. Et aussi sur lord Talbot et son grand contingent…

– Notre éternel soutien », suggère Riche. *Notre ?*

Le roi dit : « Talbot est lui aussi vieux – mais oui, loyal envers moi et les miens. » Il s'interrompt, fait la moue. « Norfolk, je suppose, doit être autorisé à aller dans le Nord. »

Le père de Norfolk avait soixante-dix ans quand il a massacré les Écossais à Flodden. Notre duc a encore quelques années devant lui pour accomplir quelque chose d'aussi notoire.

« Norfolk travaillera dur pour regagner vos faveurs, admet-il. Il adore la bataille, même s'il ne s'agit que de paysans. Il pense que nous avons trop longtemps connu la paix.

– Je vais vous dire ce que c'est, la loyauté des Howard. » Henri boitille ; il tend la main pour s'appuyer sur le lord du Sceau privé. « John Howard, qui était le grand-père du Norfolk actuel, était connu pour affirmer que si un tas de bois ou un menhir était roi d'Angleterre, il défendrait son titre – s'il était reconnu par le Parlement.

– Ça montre une grande considération pour le statut du Parlement, murmure Richard Riche.

– Mais il s'est battu contre mon père ! » Le roi se tourne vers Riche. « Vous ne le comprenez pas, espèce d'idiot ? Il a pris Richard Plantagenêt pour roi. »

Riche se ratatine sur lui-même, à tel point qu'il semble essayer de se replier dans sa cage thoracique, tel un homme comprimé dans une cigogne [14]. Il commence à s'excuser, mais lui – lord Cromwell – l'interrompt. Les hommes jeunes – et Riche l'est relativement – ne comprennent pas qu'encore aujourd'hui rien dans ce royaume ne compte autant que la manière dont se sont comportés vos ancêtres sur le champ de bataille de Bosworth.

« Les Howard ont commis une grave erreur, déclare M. Wriothesley. Et elle leur a coûté leur duché. » Il tient tellement à se distancier de la bourde de Riche qu'il s'est posté de l'autre côté du roi et semble être accroché à son coude.

« Le Howard actuel garde cet exemple en tête, dit-il. Il ne vous offenserait jamais.

– Eh bien, si, il m'offense, rétorque Henri. Et je perçois que vous, Riche, ne savez pas ce qu'est un roi. Un roi est fait par Dieu, pas par le Parlement. Le Parlement reconnaît son titre, lui fournit son autorité – mais où dans les Saintes Écritures le Parlement est-il mentionné ? *Contra*, il y a de nombreuses mentions de la soumission qu'un sujet doit à son prince, et du fait que les pouvoirs en place sont ordonnés par Dieu. Si ces pèlerins croyaient à la vraie religion comme ils le prétendent, ils le sauraient. Et ils demanderaient pardon à genoux et rentreraient directement chez eux.

– Et les pardonneriez-vous, Sire ? demande M. Wriothesley.

– Écartez-vous, Appelez-Moi, dit sèchement le roi. Je n'aime pas qu'on m'oppresse. »

La mâchoire de M. Wriothesley tombe. Appelez-Moi ? Comment cette plaisanterie privée est-elle passée dans la sphère publique ? Henri est mécontent ; il leur fait signe de reculer et boitille seul dans l'après-midi de plus en plus sombre.

« Je sens que vos doigts mouraient d'envie de saisir une plume et

du papier, dit-il à Riche. Mais il a dit tout ça une fois, et il le redira. »

Il y a des choses que le roi n'a pas exprimées, mais qu'il doit soupçonner : que derrière la bannière des Cinq Blessures il y a d'autres bannières invisibles, ornées des emblèmes des Courtenay et des Pole. Des gentilshommes de maisons anciennes sont arrivés pour défendre le Tudor, mais ils doivent être attentivement surveillés, aussi bien leurs actes que leurs paroles. Quelques rebelles capturés ont d'eux-mêmes confessé qu'ils espèrent que le pape enverra un autre roi, Reginald Pole, qui épousera la princesse Marie et forcera son père Henri à mendier. Les pèlerins prétendent être en croisade pour la Vierge dans son innocence et sa pureté. Mais, sciemment ou non, ils flattent la fierté de Gertrude Courtenay et Margaret Pole – la jeune femme qui aimerait être reine d'Angleterre, la vieille femme qui estime déjà l'être.

« Sir… (Richard Riche lui tire sur le coude) j'ai été notifié – enfin, on me demande –, on m'a informé que je pourrais être utile, que je devrais aller à York, que je devrais me montrer.

– Pourquoi pas ? dit-il. York pourrait être plus sûre qu'ici. »

Mi-octobre : à Lincoln, Richard campe désormais avec Fitzwilliam et Francis Bryan. Il est appelé à chaque conseil et pense que c'est grâce à Fitz. D'autres lords préféreraient le maintenir à l'écart, mais Fitzwilliam reste notre ami fidèle. Il écrit : personne ne peut dire du mal des Cromwell en sa présence. Il écrit que Bryan espère rencontrer Aske en combat singulier : deux borgnes se battant pour la gloire, comme dans les récits d'antan. Il écrit que sa maison et son oncle lui manquent : « Réconfortez ma pauvre femme. »

Il se demande, doit-il prendre Frances sous son propre toit ? Il ne manque pas de maisons ; elle pourrait aller à Stepney ou à Mortlake. Si des mécontents devaient pénétrer dans Londres, ils attaqueraient Austin Friars. Dieu sait ce qu'ils s'attendraient à trouver. Un gigantesque trésor : des calices confisqués couverts de joyaux. Des reliques précieuses, comme les brindilles du Buisson ardent, et une boîte remplie de la manne tombée sur les Israélites dans le désert.

Il écrit à Richard de sa propre main : ici nous allons tous bien, même si nous ne sommes pas satisfaits. Mme Richard attend impatiemment ton retour, tout comme moi, mais il faut servir le roi, avec tempérance et prudence. Pendant les moments d'oisiveté, tandis que vous attendrez le début des combats, ne laisse pas tes compagnons t'entraîner dans des jeux de hasard. Si tu refuses, ils se moqueront, regardez le neveu de Cromwell, l'argent ne l'intéresse pas ; mais si tu participes, ils trouveront une excuse pour te traiter de tricheur. Nous avons convenu que Norfolk et son fils doivent se

joindre à la campagne ; mais si tu te trouves sur le chemin du jeune Surrey, écarte-toi, car il te jouera un vilain tour à la première occasion. Ne réagis pas aux calomnies à mon encontre. Ils diront ce qu'ils pourront pour te provoquer, à un moment où chaque homme a son arme à la main.

Il termine chacune des journées noyé sous les dépêches : mais à chaque nouvelle qui arrive, il semble en savoir moins. Si Aske se battait pour votre cause, vous le qualifieriez de capitaine robuste, et également charitable, car il ordonne à son armée hétéroclite de payer ce qu'elle prend aux gens des campagnes. Mais ses soldats l'écoutent-ils ? Ou bien sont-ils désormais hors de son contrôle ? Les gentilshommes loyaux qui fuient le Nord apportent leurs rapports. Aske dit, attendez ; ses sergents disent, marchez. Aske dit, ne sonnez pas les cloches, ses soldats sonnent les cloches ; il dit, n'allumez pas le signal lumineux, et ils l'allument. Ses propres frères l'ont abandonné et sont partis au galop chercher un sanctuaire. Et pourtant on dit que son ascension était prédite dans une prophétie. Le Nord l'attend depuis longtemps, un messie borgne. Comment a-t-il perdu son œil ? Personne ne le sait.

Henri dit : « Le sang vil : pourquoi ces rebelles s'en moquent-ils ? Ils ont toujours été des hommes champignons. » Poussés en une nuit, voilà ce qu'il veut dire. « Aussi bien mon père que mon grand-père seraient d'accord, un homme ordinaire peut être un aussi bon serviteur qu'un duc. Étant né humble, il ne s'intéresse pas à ses semblables – uniquement soucieux de servir son maître, de qui il tire sa fortune. »

Lui observe : « Si M. de Norfolk était ici, il dirait à Votre Majesté que, n'ayant pas de famille, de tels hommes n'ont pas d'honneur. Ils feront n'importe quoi, sans scrupule.

– Mais ils ont une âme à sauver, objecte le roi. Donc pas *n'importe quoi*, je suppose. Connaissiez-vous Reginald Bray ? Il venait de rien. École secondaire de Worcester, si je me souviens bien. Mais c'était un homme sage et fidèle à la cause de mon père. Les grands lords devaient être très gentils avec lui, car ils craignaient que chaque mot qu'ils prononcent parvienne aux oreilles du roi. »

Bray doit être mort depuis trente ans, ou plus ; comment aurait-il pu le connaître ? Mais les calculs des princes ne sont pas à l'échelle des mortels.

Il répond : « Je connais l'endroit où il repose, Sire. »

Bray est enterré ici, à Windsor, à la chapelle Saint-Georges, que sa munificence a aidé à construire. (Même si John Schorne l'est également, un prêtre qui a fait apparaître le diable dans une botte.) Il a vu l'emblème de Bray haut en l'air, son rébus figé dans la pierre et le verre. Je devrais en trouver un au niveau du sol, songe-t-il, et

m'abaisser devant. Bray a pris en charge les finances du roi ; il s'est enrichi au passage.

Henri dit : « Le travailleur mérite son salaire. Bray s'est battu contre les rebelles de Cornouailles. Il s'en est vaillamment acquitté. »

Pour un clerc, pense-t-il. Le roi suggère-t-il qu'il devrait poser sa plume et saisir une épée ? Malgré tout ce qui a été dit ?

« Vous vous souvenez de ces gens de Cornouailles », déclare Henri.

Il acquiesce. « J'étais enfant à l'époque.

– Mon père nous a emmenés à la Tour. Il avait foi dans cette forteresse pour résister, même s'ils pillaient la ville. »

Il n'y a pas que dans le Nord qu'ils détestent les impôts. Aux franges du royaume, ils ne comprennent pas que l'Angleterre est une nation, avec des frontières pour la défense desquelles ils doivent tous payer. Quand les gens de Cornouailles se sont rebellés, ils disaient qu'ils ne paieraient pas pour défendre le Nord contre les Écossais, car ils ne savaient pas ce qu'était un Écossais. Ils étaient menés par un avocat, un certain Thomas Flamank, et par un forgeron nommé An Gof : ce qui signifie « forgeron », son nom vous disait ce qu'il était. Rassemblant des hommes à mesure qu'ils s'enfonçaient dans les terres, ils ont marché sur Londres, précédés par un géant du nom de Bolster. Peut-être qu'il ne les menait pas, mais qu'il surveillait leurs arrières, car personne ne le voyait – il était toujours soit à l'avant, soit juste derrière.

Chez les Williams à Mortlake, où il effectuait diverses tâches en échange de son dîner, on méprisait les géants, hurlant de rire quand on racontait l'histoire de l'un des acolytes de Bolster, un géant triste et solitaire qui jouait au palet le dimanche avec son seul ami, un garçon alerte nommé Jack. Un jour, le géant a tapoté le crâne de Jack, et ses doigts ont traversé l'os comme si c'était du papier. Les pleurs du géant ont fait résonner la voûte céleste, pendant que le cerveau de Jack dégoulinait sur son menton comme de la sauce.

Il a dit à sa sœur Bet : « Les géants descendent de Caïn, qui a tué son frère. Il y en avait des hordes sur la terre avant qu'ils se noient dans le déluge de Noé. Ils étaient grands, mais pas au point que leur tête dépasse de l'eau. »

Bet n'a rien dit.

Il a ajouté : « Brutus le Troyen a combattu ceux qui ont survécu, et il les a tués. C'était l'homme puissant qui a fondé Londres. »

Bet n'a encore rien dit.

« Bolster ? S'appelait-il vraiment comme ça ? Car c'est un nom ridicule. »

Bet a répondu : « Vas-tu le lui dire en face ? »

Moins on voyait Bolster, plus il était craint. Il mesurait trois mètres de haut, ou trois mètres cinquante, avait des bras comme les ailes d'un moulin à vent et des pieds chaussés de fer qui pouvaient écraser une tête comme un grain de raisin. À Putney, leur maison se trouvait sur le chemin des rebelles, et lui, à douze ou treize ans, se tenait prêt à démolir les rotules du géant.

Walter a profité de cette période d'agitation pour s'enrichir un peu, équipant ses amis d'armures de troisième main, redonnant forme à des plastrons. En privé, il disait qu'il n'avait pas peur, car il connaissait la bière de Cornouailles. Il fallait vingt-quatre heures pour la fabriquer, et les rebelles en brassaient partout où ils campaient. Ils la buvaient par seaux, un liquide d'un brun crémeux et pétillant qui vous enivrait comme rien au monde. Puis vous passiez le lendemain à vomir.

À Blackheath, les rebelles ont été anéantis par l'armée du roi. De nombreux hommes ont été faits chevaliers sur le champ de bataille ce jour-là. An Gof et l'avocat ont été pendus et écartelés, leurs morceaux sanglants renvoyés chez eux pour être exhibés. Mais Bolster n'a jamais été pendu. Aucune potence n'était assez solide. Le monde est vaste et il est toujours quelque part. Peut-être repose-t-il au fond de la mer, respirant par ses branchies comme un poisson, attendant d'être prêt à remonter à la lumière et à reprendre sa carrière. Car un géant n'est pas habitué à l'inaction. Le lord du Sceau privé non plus. Cette frustration, cette contrainte, tandis que les dernières feuilles tombent et que les premières gelées arrivent, le ramènent au début de sa vie, avant que Bolster soit imaginé, et avant que lui pose le pied sur l'échelle pour s'élever dans le monde : à l'époque où d'autres personnes étaient en charge de son destin : avant qu'il sache que le destin existait : quand il croyait qu'il n'y avait que la forge, la brasserie, les quais, la rivière, et quand même Londres lui semblait lointaine, ou, pour être honnête, quand il n'avait aucune notion de la distance : quand il avait à peine sept ans et que son oncle John et son père décidaient entre eux de ce qu'il deviendrait, et lui disait à peine un mot.

Son oncle John a déclaré un jour : « Je vais te dire, mon frère, Thomas ne t'est encore d'aucune utilité, il est simplement dans tes pattes. Alors pourquoi ne me laisses-tu pas le former ? »

Ils sont sur le seuil de la brasserie. L'odeur l'enveloppe. Il vient se poster à côté de John. Son père bouge dans la pénombre, déplaçant des caisses ; il se demande ce qu'elles contiennent.

« Oh, reste là, mon frère ! dit Walter. Reste là et regarde un homme se casser le dos. »

John réplique : « Aie la courtoisie d'écouter quand je te parle. »

Walter laisse tomber la boîte qu'il portait. « Quoi ?

– Laisse-moi emmener Tom à Lambeth. L'intendant de cuisine est un bon ami.

– Tu veux en faire un cuisinier ? Aucun de mes garçons ne se fera traiter de marmiton.

– Il ne serait pas lié. Où est le mal ?

– Je suppose qu'il pourra me faire du lait caillé quand je serai vieux. Du ragoût de volaille. D'accord. » Walter se met à rire. Il pense qu'il ne sera jamais vieux. Il pense qu'il aura toujours des dents. « Attention, Tom, obéis à ton oncle, ou tu finiras dans une tourte.

– Tu seras haché. » John lui tape sur la tête pour sceller le pacte. Il y a déjà quelque chose de solide en lui, qui incite les gens à lui donner des claques, peut-être parce que ça produit un bruit satisfaisant. Mais tandis qu'ils s'éloignent, John dit : « Tu dois apprendre un métier, Tom. Tu ne voudrais pas être comme ton père, bon à rien à part causer des problèmes. »

Lui déclare : « Il y a une boîte sous son lit, dotée de trois cadenas.

– De l'or, sans aucun doute, dit John. Je ne veux pas savoir d'où il vient. Si on le sortait de sa paroisse, comment survivrait-il ? Tout le monde le connaît à Putney, et personne n'ose le contrarier. Mais s'il allait ailleurs avec ses acolytes, ce serait une autre histoire. »

Pense à ça. Pour la première fois il s'imagine Walter à travers les yeux d'un inconnu indifférent : il voit une brute épaisse mal rasée, sa ceinture retenant son ventre. Un voyou sarcastique et railleur, toujours à chercher la bagarre ; et Walter étant ce qu'il est, il ne cherche pas loin. Tout le monde est contre lui et espère l'humilier, le dépouiller. C'est moi qui les dépouillerai en premier, telle est la devise de Walter, et c'est ainsi qu'il prospère. Il traverse la vie au son de la douleur des autres : flairant la faiblesse, toute personne triste ou perdue, pour pouvoir la faire souffrir.

Il dit à John : « Tout le monde à Mortlake connaît mon père. Tout le monde à Wimbledon. J'hériterai de la forge à sa mort.

– Qu'est-ce qui tuera Walter, demande son oncle, à part le bourreau ? Tu seras un pauvre travailleur jusqu'à l'âge de trente ans si tu comptes là-dessus. Je ne peux pas t'apprendre son métier, mais je peux t'apprendre le mien. Tu dois avoir un talent que tu emporteras avec toi. Même dans les pays étrangers les gens ont toujours besoin de cuisiniers.

– Je ne connaîtrai pas leurs plats.

– Une main légère avec la sauce, et tu seras le bienvenu partout. » John renifle. « J'aimerais voir Walter faire une sauce à la crème. Cet imbécile la ferait cailler rien qu'en la regardant. »

Il pense, mon oncle est jaloux. Mon père est un bagarreur célèbre,

et lui n'est bon qu'à fariner les choses.

Mais il dit, mon bon oncle, j'aimerais apprendre votre métier, par où commençons-nous ?

Milieu du mois : lord Clifford est assiégé à Carlisle. Le duc de Norfolk est à Ampthill avec les forces du roi, accompagné d'Henry Courtenay, le marquis d'Exeter ; auprès de ce dernier, bien qu'il l'ignore, il y a des hommes qui le surveillent au profit de lord Cromwell. Norfolk a ce qu'il veut – une troupe d'hommes derrière lui, la commission du roi dans sa sacoche de selle –, pourtant il ronchonne dans chacune de ses lettres. M. Wriothesley les ouvre et interprète leur contenu devant le roi.

Les rebelles visent York et le maire pense que la ville est trop divisée pour résister. La rumeur court que l'archevêque a déjà fui. Robert Aske a appelé les rebelles du nord du Yorkshire à rejoindre son armée. Ils affirment qu'ils vont rétablir les monastères dans les territoires dont ils s'empareront. M. Wriothesley dit, je vous avais prévenu. Je vous avais prévenu, quand les moines s'en vont, il faut démolir les bâtiments après leur départ.

Lui, Thomas Cromwell, fait la navette entre Windsor et Londres, par la route et la rivière, allant et venant sur ordre du roi – il ferait aussi bien d'être avec les armées tant son lit est inconfortable et son régime frugal. Même lorsqu'il est sur la route il a l'impression de toujours être au château, obéissant au bon vouloir du roi. Henri est grincheux quand il n'est pas avec lui – il est toujours son secrétaire, après tout, et tout passe par lui. Mais le roi a d'abord besoin de monnaie. Ses plats et ses calices doivent être sacrifiés, les lourdes chaînes en or doivent être sorties de la Maison des Joyaux pour ne jamais y retourner. Lui n'a jamais cru que le métal devait être laissé là à perdre son éclat, ou à alourdir la personne des grands hommes – il doit circuler sous forme d'argent et se multiplier. Mais, dit-il à Appelez-Moi, j'aimerais rencontrer un alchimiste compétent cet automne, ou une princesse qui saurait transformer la paille en or.

À Windsor, la ville enserre les murailles du château, et les étals de marché du temps du roi Édouard sont désormais des logements, des bâtiments reconvertis crasseux tels des antres pour nains, massés contre les douves. Les rues sont pleines de marchands venus tenter leur chance, voir ce qu'ils peuvent vendre à la cour, car dans l'enceinte exiguë du château on ne fait rien pousser, on n'a même pas la place pour un étang à carpes. Toute la journée des chariots gravissent la colline, grondant sur les pavés puis franchissant la grande porte si bien que les nobles doivent s'écarter pour les laisser passer. Il a entendu dire que des sermons ont été prononcés en ville en faveur des pèlerins. Il glisse de l'argent à quelques garçons de son

choix afin qu'ils fassent la queue aux étals et écoutent les ragots, et qu'ensuite ils aillent dans les tavernes de Windsor, jouant des coudes avec les clients des prostituées des berges de la Tamise. Après quoi ils cherchent un prêtre, voient quel genre de confessions il aime entendre, puis ils lui demandent sans détour : ces rebelles sont-ils sacrés, mon père ? Devons-nous les soutenir ?

Tant de voyages dans le froid et l'humidité, et au réveil il a mal partout. Ses rêves sont oppressants : il est sur un débarcadère, la rive opposée invisible. La rivière qui s'élargit, rien que l'eau grise et immobile qui s'étire à perte de vue, l'étain poli reflétant un ciel d'argent : pas de rive en vue car il n'y a pas de rive, parce que l'eau est devenue l'éternité, parce que sa chair se dissout dedans ; parce que ses histoires se fondent les unes dans les autres, tous ses souvenirs aplatis pour ne plus en former qu'un seul.

Son oncle John dit, attention, jeune Thomas, si tu veux apprendre, tu ne dois pas aller courir au bord de la rivière, tu dois être là où nous pourrons te trouver. Parce que quand l'archevêque Morton – il est désormais le cardinal Morton – reçoit des visiteurs de Rome, ils ne sont pas rassasiés par une assiette de pois cassés, ils s'attendent à manger des oiseaux chanteurs badigeonnés de miel. Nous ne pouvons pas leur dire, eh bien, messeigneurs, malheureusement le garçon qui attrape les alouettes est rentré à Putney, parce que son père participe à un concours de coups de pied dans les tibias, et Tom porte son manteau et prend les paris.

Quitter Putney n'a pas été facile. Il y avait des choses qui le rappelaient ; il était jeune, vous le siffliez et il venait. Des hommes qui manigançaient un vol l'ont supplié de passer par une fenêtre pour leur ouvrir la porte.

« Non, a-t-il répondu.

– Non ? ont fait les brigands. Pourquoi non ?

– Parce que je crains le châtiment de Dieu. »

Le chef des voleurs a dit : « Tu devrais plutôt craindre mon poing. » Et il le lui a montré.

En plus, ont-ils ajouté, pourquoi Dieu remarquerait-il un garçon comme toi ? Qu'est-ce que ça peut bien lui faire que tu passes par la fenêtre de Mildred Dyer, vu que c'est juste une veuve avec un magot, et qu'elle n'a qu'un petit chien pour la défendre, un corniaud qu'on peut repousser d'un coup de pied, ou dont on peut aisément briser le cou ?

Il a pensé, Dieu regarde chaque moineau qui tombe. Après avoir écouté un sermon, il connaissait ce texte par cœur. Dieu regarde Mildred Dyer. Dieu regarde son chien Pippin.

Il a dit : « Je vous méprise. Vous êtes le genre d'hommes qui avez

besoin d'une boisson forte avant d'oser sauter par-dessus une flaque, et le jour où vous serez pendus, mes amis se moqueront de vous pendant que vos pieds battront l'air. »

Le chef des voleurs a alors utilisé son poing, le plaquant contre le mur et lui cognant sur la tête jusqu'à ce que les autres crient : « Edwin, il en vaut pas la peine ! »

Il ne se souvenait pas de la douleur, peut-être ne l'avait-il pas ressentie. Mais il se rappelait l'haleine infecte de l'homme.

« Qui t'a fait ça ? a demandé Walter lorsqu'il a rapporté ses blessures à la maison. Que tous les anges me viennent en aide, a-t-il dit après avoir entendu l'histoire. La prochaine fois que quelqu'un t'invite à prendre part à un vol, refuse poliment. Dis-lui que tu as à faire ailleurs – c'est la moindre des courtoisies. »

En grandissant, il est devenu prudent : jusqu'à un certain point. Il péchait, il péchait beaucoup, mais il choisissait d'ordinaire son moment. Il a vu une femme être forcée, et il n'a rien dit ni fait. Il a vu les yeux d'un homme arrachés de leurs orbites, parce qu'il avait été témoin de ce qu'il n'aurait pas dû voir : Jésus, a-t-il dit, n'aurait-il pas été plus logique de lui couper la langue ? Un jour lorsque les manigances de son père l'ont poussé à une limite qu'il n'était pas disposé à franchir, il a demandé : « Père, ne connaissez-vous pas la différence entre le bien et le mal ? »

Le visage de Walter s'est assombri. Mais il a répondu, d'un ton doux vu les circonstances : « Écoute, fils, voici ce que je sais : le bien, c'est ce que tu peux avoir sans te faire prendre, et le mal, c'est ce qui te vaut de te faire fouetter. Comme je suis sûr que la vie te l'apprendra bientôt, si les préceptes et l'exemple de ton père n'arrivent pas à te le faire entrer dans le crâne. »

Le voleur Edwin avait dit, tout en suçant les jointures de ses doigts : « Réjouis-toi, garçon, c'était un cadeau de ma part. Tu pourras aller supplier de recevoir une raclée après ça : même Satan ne se salirait pas les mains. »

Le 16 octobre, les rebelles entrent dans York. C'est la seconde ville du royaume. L'Angleterre s'effondre sur elle-même, comme une maison de paille.

Quand la nouvelle arrive, il est à Londres, en train de réunir dix mille livres pour que Norfolk puisse payer ses troupes. Un message de Wriothesley : le roi a besoin de lui, il veut le voir aussi vite qu'il est humainement possible. Une autre lettre suit, et une autre…

Lorsqu'il arrive à Windsor, un groupe de conseillers à l'air morose l'entoure soudain. Le roi est en prière. Dans son cabinet privé ? Non, il s'adresse à Dieu depuis un endroit plus majestueux, la chapelle Saint-Georges.

L'évêque Sampson déclare : « Cromwell, il vous attend.

– Mais lui avez-vous dit ? Que York est perdue ? » Ce n'est qu'à cet instant qu'il comprend qu'ils ont pu lui cacher la nouvelle pour que ce soit lui qui la lui annonce.

Mais il s'avère que Rafe l'a fait : il est avec Henri en ce moment même. Oxford déclare : « Je doute que le roi vous en veuille trop, milord. »

Pour la chute d'York ? Comment pourrait-il être tenu pour responsable ? Cependant, quelqu'un doit l'être…

Lord Audley ajoute : « Je doute que même Wolsey eût pu faire tourner le vent ces dernières semaines. »

Non ? Wolsey n'aurait pas fui York, comme l'archevêque actuel. Il dit : « Aucun rebelle n'aurait osé se soulever à moins de cent kilomètres du cardinal. Il aurait rencontré une véritable opposition s'il l'avait fait. »

À Saint-Georges, donc. Il se fraie un chemin à travers les conseillers. « Venez, Appelez-Moi. »

Wriothesley demande, marchant à ses côtés : « La mort a rendu le cardinal invincible, sir ?

– C'est ce qu'on dirait. »

Même si Wolsey ne lui parle désormais plus. Depuis qu'il est revenu de Shaftesbury, il est sans compagnie ni conseil. Le cardinal rebondit dans les nuages, où les Fidèles Défunts ricanent de ses mauvais calculs. Les morts sont magnifiés à nos yeux, tandis qu'aux leurs nous sommes semblables à des fourmis. Ils nous regardent depuis la brume, telles des bêtes imaginaires sur des flèches d'églises, et ils volettent au-dessus de nous tels des drapeaux.

Le roi est dans la chapelle, loin au-dessus des stalles de la Jarretière. Il monte, et sur la spirale étroite de l'escalier, les cavités de son cœur se compriment un peu. D'ici, il le sait, le roi contemple ses ancêtres, le roi Henri assassiné – sixième du nom – dans son tombeau.

Il se voûte pour franchir la porte basse. Le roi est à genoux, le dos raide, manifestement en prière. Rafe Sadler est agenouillé à côté de lui, aussi loin que le permet l'espace. Rafe a le visage levé vers le plafond, implorant ; lorsque lui, lord Cromwell, passe auprès de lui, il baisse son chapeau sur ses yeux.

Il y a un coussin ; c'est mieux que les planches nues. Pendant un moment, il reste à genoux en silence, directement derrière son monarque.

À Florence, songe-t-il, je jouais au *calcio*. C'est un jeu où les joueurs sont nombreux, plus une mêlée qu'un sport. Les jeunes hommes de bonne famille envoyaient leurs serviteurs les plus

robustes, vingt ou trente dans chaque équipe. Lui était l'Anglais fou ; son excuse étant que, comme son toscan n'était pas parfait, il ne connaissait pas les règles.

Il entend la respiration du roi, son soupir. Henri sait qu'il est là : il se trahit par une petite contraction des muscles de sa nuque.

Au bout de dix minutes, tu étais en charpie – la balle elle-même couverte de morve, de sable et de sang, ton souffle court, tes longs os trépidant, tes pieds en bouillie et tes cheveux arrachés par poignées ; mais tu n'y prêtais pas attention, tu ne t'en souciais pas, une fois que tu avais la balle. Tu chargeais vers l'avant, serrant la balle contre toi, un cri de triomphe s'élevant au-dessus des toits ; mais tu n'avais pas parcouru dix pas qu'un fou hurlant te frappait l'arrière des genoux.

Henri porte sa main à sa nuque, comme quelqu'un qui a été effleuré par un moucheron. Sa tête sacrée se tourne à demi ; il lève les yeux, méfiant. « Crumb ? » dit-il, comme si c'était le début d'une prière, mais une prière sans efficacité particulière.

Il attend. Le roi pousse un soupir plus profond : un grognement.

Mère des Douleurs, le jeu faisait souffrir quand il s'arrêtait. Mais tant que vous jouiez, vous ne sentiez rien. Henri se signe et commence à se lever péniblement. Une main tendue pour l'aider serait-elle bien reçue, ou mordue ?

« York ? Comment York peut-elle tomber ? » Quand le roi tourne son visage, il a une expression consternée : comme si quelqu'un l'avait tailladé, exposant son cerveau à la lumière.

Rafe, dans l'ombre, se tient derrière lui.

Il ramasse son coussin. Il est pourpre et brodé d'or : « HA HA », dit-il. *Henricus Rex. Anna Regina.*

Rafe le lui prend des mains comme s'il était brûlant.

Si nous étions à Florence, songe-t-il, j'enverrais d'un coup de pied ce coussin par-dessus Santa Croce. Et le souvenir d'Anna avec.

Le roi déclare : « Ce soir je dînerai dans la grande salle.

– Majesté, dit-il.

– Je dois apparaître dans toute ma… (il hésite)… gloire, vous me comprenez ? Où est le Miroir de Naples ?

– À Whitehall, Sire. »

Il croit qu'Henri va dire, demandez à un garde d'aller le chercher, car le roi ne se soucie ni de la distance ni du temps qu'il fait. Il veut briller devant ses sujets, arborant la grande perle et le diamant qui étaient le trésor de la France.

« Whitehall ? fait Henri. Tant pis. » Il semble qu'il n'ait qu'à penser au Miroir pour se sentir glorifié. Il dit toujours, quand les Français demanderont à le récupérer, vous direz à François que mon droit sur son pays est plus grand que le sien. Un jour je demanderai

bien plus que des joyaux.

« Nous allons avoir besoin de trompettes. » La voix d'Henri est faible dans le grand espace de la chapelle. « Rafe, êtes-vous caché là ? Je rends hommage à la grâce de la reine. Si elle souhaite porter les manches monogrammées qu'Ibgrave a envoyées en juin, je porterai le pourpoint assorti. »

Loin en dessous d'eux – dans le miroir du temps on les voit – les chevaliers de la Jarretière pleurent sur leurs stalles, leurs crânes morts tremblant dans des heaumes à plumes. Mais le roi redresse les épaules, lève le menton. Plus tard, Rafe dira : « Il faut bien admirer la façon dont il a pris la nouvelle, quand York est tombée. On aurait cru que quelqu'un lui avait donné mille livres, au lieu d'un coup de pied dans les dents. »

À l'heure du dîner, il est tellement harcelé par les messagers qu'il doit envoyer Rafe murmurer à l'oreille du roi et implorer le pardon pour son absence. On dit que le maire d'York a sorti le trésor de la ville, mais peut-il le mettre à l'abri ? Les pèlerins pourront financer leur cause avec ce qui reste, plumant les citoyens riches. Les remparts d'York renferment quarante églises paroissiales, et une douzaine de grandes maisons de religion auxquelles la cour des Augmentations n'a pas touché. Que la ville grouille de papistes, il le sait depuis longtemps, mais où serait York – et toutes les autres grandes villes lainières – s'il ne travaillait continuellement à entretenir la paix avec l'empereur, afin que les ports restent ouverts, et s'il ne plaidait leur cause, avec persistance, auprès des marchands de la Hanse ? S'il rencontrait Aske, il lui demanderait, en quoi est-ce l'intérêt du Nord de menacer ceux qui font le mieux prospérer votre peuple ?

Il dit à Rafe : « Une chance que le roi d'Écosse soit en France. S'il était chez lui, il pourrait rassembler ses troupes pour nous attaquer. »

Les dernières nouvelles de Paris nous informent que Jacques n'a pas encore trouvé d'épouse. À la place, il fait beaucoup d'achats.

Rafe dit : « Jacques a laissé son Conseil gouverner. Ils surveillent la moindre opportunité, je suppose. Je ne sais pas s'ils s'aventureraient à déclarer la guerre. »

Ils n'ont pas besoin de la déclarer. Au *calcio*, personne ne déclarait jamais la guerre. Mais il y avait tout de même des dégâts : un terrain jonché de dents et (on l'a entendu dire) d'yeux arrachés. Personne n'était poignardé, mais parfois, par inadvertance, les joueurs tombaient sur le couteau des autres.

Lettres terminées. Il sable ses papiers. Ce soir je n'en peux plus.

« J'ai faim, Appelez-Moi. Peut-être n'est-il pas trop tard pour rejoindre notre maître. »

Au bout de la grande salle, où les serviteurs fanfaronnent, il voit que Christophe n'est pas en reste. Ce dernier raconte que lui, Cromwell, est allé à Constantinople, où il a conseillé le sultan. Dans son palais situé au cœur des allées tortueuses de la métropole, des éventails parfumés agitent l'air, et des femmes bien en chair, dans la peau que Dieu leur a donnée, se prélassent sur des divans sans rien faire d'autre de la journée que s'enrouler les cheveux autour de l'index en attendant que Mustafa Cromwell rentre et demande des sorbets et des vierges.

Mais à Windsor, la lumière est faible dehors, et les principaux conseillers, dans leurs fourrures, sont regroupés autour du roi : Audley le lord-chancelier, John de Vere comte d'Oxford ; un évêque ou deux. À droite de la reine est assise lady Marie, dont les yeux se posent sur lui. Aucun signe, si ce n'est une légère moue. De l'autre côté de la reine se trouve la marquise d'Exeter, Gertrude Courtenay. Son devoir est de tenir le rince-doigts de la reine, si celle-ci le demande, pendant que lady Marie tend une serviette. En regardant l'entourage de Gertrude, il voit Bess Darrell, et Bess Darrell le voit.

Il s'approche du roi. Autour du cou, en lieu et place du Miroir de Naples, Henri porte un diamant brut gros comme une noix. Son pourpoint de satin pourpre est intégralement brodé d'or et de perles qui forment les initiales de la reine. Les manches pourpres de Jane sont ornées de lettres assorties : « H », « H », et encore « H ».

Sans le regarder, Henri tend le bras pour attraper une liasse de dépêches. L'attention du roi est captivée par quelque récit fantastique relaté par – par le sang du Christ, comment est-il arrivé ici ? – M. Sexton le bouffon.

« Je croyais que vous lui aviez interdit la cour, Sire ? »

Henri a un sourire méfiant. « Vrai. Je l'ai châtié. Mais le pauvre bougre, il n'a pas d'autre moyen de gagner sa vie. Will Somer est malade. Il a des coliques. J'ai recommandé de l'huile d'amande amère. Un remède italien, je crois ? »

Sexton sautille à travers la pièce en chantant :

Will est malade et mal en point
Sa maladie me rend chagrin.

Le roi demande : « N'avez-vous pas soupé ? Prenez place.

– S'est-il lavé les mains ? braille Sexton. Abaissez-vous, Tom. Où est la table des tondeurs de moutons ? Où est la table du fils du forgeron ? Abaissez-vous. Continuez de marcher. Au petit trot jusqu'à ce que vous arriviez à Putney.

– Maître Wriothesley, dit le roi, mon scribe. Prenez place…

– Quoi, Wriothesley ? beugle Sexton. Mon encrier, mon éclaboussure, ma bavure ? Branlez-le, mesdames, et c'est de l'encre qui giclera. Dites-moi, Bavure, où est votre ami Riche ? Comment l'appelez-vous déjà, M. Bourse ? »

Appelez-Moi rougit. Il s'assied. Le roi ne va sûrement pas tarder à interdire à Sexton de prononcer de telles paroles grivoises, qui ne sont pas de son goût, et encore moins de celui de sa femme et de sa jeune fille. Les femmes ne comprendront pas ses grossièretés, évidemment. Gregory appelait Riche « Bourse », mais il était alors jeune – il ne savait pas que ça voulait dire couille. À moins, évidemment, qu'il l'ait su.

Sexton bondit vers eux. « Quoi, Bourse est avec les pèlerins ? Nous ne le reverrons peut-être jamais, ce qui ne vous ferait pas pleurer, n'est-ce pas, monsieur Tache ? Non, Tache ne tolère aucun rival, il serait content que les rebelles fassent cuire et dévorent Bourse, puis qu'ils recrachent ce qu'ils ne pourront pas avaler. Tout le monde sait comment il a trahi Thomas More. Je m'étonne que des gentilshommes lui parlent encore. » Il regarde la compagnie en roulant les yeux. « Je m'étonne que Cromwell lui parle. »

Il y a quelques ricanements imprudents. Le roi fronce les sourcils. Mais Sexton continue. « Les gens ordinaires demandent du pain, Majesté. Pourquoi ne pas leur donner Crumb [15] ? »

La reine se couvre la bouche de la main. Les initiales étincellent sur ses manches : « H », « H », « H ». Lady Marie examine attentivement la nappe, comme si celle-ci avait besoin d'être raccommodée. Henri dit : « Il est impertinent, mais ne le prenez pas mal, milord.

– Les pèlerins vous mettront en miettes ! crie Sexton. Ils vous mettront en miettes jusqu'à ce que vous redeveniez de la farine. »

Le roi insiste : « Ne répondez pas, ça ne ferait que l'inciter.

– Si l'empereur vient, vous serez pané et frit. Vous grillerez comme Tyndale l'hérétique. »

Il devrait écouter le conseil du roi, pourtant il doit dire quelque chose : « Nous ne savons pas avec certitude si Tyndale a été brûlé. »

Sexton réplique : « J'ai senti son odeur jusqu'ici. »

Bess Darrell est une présence furtive à la lueur des bougies, un spectre. Il ne peut s'empêcher d'imaginer sa robe gonflée par la forme de l'enfant qui n'a jamais existé.

« Monsieur le lord du Sceau privé. » Elle l'examine. « Rôdant autour des appartements des femmes la nuit.

– Considérez-moi comme le secrétaire du roi. Dans cette fonction je peux aller partout. »

Elle rit. « Donc votre amie est à la cour. » Marie, veut-elle dire. « C'est une amie dangereuse.

– Comment ça ? » Il feint l'ignorance, tentant de deviner les rumeurs.

« Elle croit que vous avez proposé de la faire reine un jour. Elle croit que vous avez un accord. Tacite, bien entendu. »

Pas vraiment une proposition, dit-il, indifférent, mais elle poursuit : « Ne dédaignez pas la rumeur. Elle vous donnera peut-être un peu de crédit auprès des Pole ou des Courtenay, et vous pourriez en avoir besoin un jour.

– Pourquoi, pensent-ils que les Tudors vont tomber ? Est-ce ce qu'ils disent ?

– Jamais en ma présence. Mais ma maîtresse Gertrude espère que le roi suivra les conseils et placera le gouvernement entre les mains d'hommes honnêtes. Si insulter lord Cromwell était un acte de trahison, vous pourriez la pendre demain.

– Je pourrais pendre la moitié des pairs du royaume. Je suis heureux que votre marquise soit à la cour, sous ma surveillance. Même s'il y a d'autres personnes que je préférerais regarder.

– Vraiment ? » Elle le taquine. « Meg Douglas ?

– Oh oui. Je l'aime tellement que je la garde sous clé. Mais dites-moi, Marie se confie-t-elle à votre maîtresse ?

– Marie ne dit rien à personne. Elle attend son heure. »

Le visage de Bess est levé vers le sien : un visage doucement encourageant, des yeux chaleureux. Pense-t-elle qu'il prendra la défense de Marie et se condamnera ? Ça ne l'étonnerait pas que cette jeune femme joue un double jeu.

Il se retourne : « Les Courtenay sont-ils bons avec vous ? Ils ne vous ont pas fait de reproches à propos de Wyatt ? »

Elle porte la main à sa poitrine. « Rien n'indique que Wyatt ait jamais été ici. Les Courtenay ne mentionnent pas son nom. »

Il songe, ce sont des gens aux capacités limitées, et Wyatt est trop compliqué à cerner pour eux.

Bess dit : « Des poèmes sont écrits contre lui. Ils circulent ici à la cour. Parce qu'au printemps il était de votre côté, pas de celui des Boleyn. »

Simuler une humeur de fête
Me semble mieux en temps de deuil.
Sous la pluie j'ai mis une capuche
Comme ils étaient mouillés ceux qui allaient nu-tête.

« Le sang, dit-elle. La pluie de notre époque. Ils croient qu'il est parti et a laissé mourir ses amis. Je me demande où sont désormais

ces cinq gentilshommes. D'ailleurs, je me demande où est Wyatt.

– Avec l'armée du roi. Je ne peux pas être plus précis, nous sommes tous comme des planètes déviées de leur trajectoire. Mais il paraît qu'il accomplit de grandes choses avec ses hommes du Kent. Ne vous écrit-il pas ?

– Bien sûr que si. Mais vous connaissez Wyatt. Il refuse d'indiquer une date ou un lieu, il n'aimerait pas y être attaché. Il ne dit rien d'ordinaire comme : "Recommandez-moi auprès de mes amis", ou : "Mon cœur vous appartient à jamais."

– Je suis sûr que c'est ce qu'il pense. Qui ne vous en accorderait pas la propriété ? »

Elle lui lance un sourire par-dessus son épaule et se fond dans l'obscurité, aussi furtive que lorsqu'elle est arrivée. Il se frotte les doigts, comme s'il avait essayé de la retenir et avait attrapé une toile d'araignée à la place.

Il a presque atteint sa porte quand une autre femme se place en travers de son chemin, une bougie à la main. Jane Rochford est aussi soignée et fraîche que si elle se rendait aux matines.

« Cromwell ? Où étiez-vous ? Elle veut vous voir.

– La reine ? À cette heure ?

– Lady Marie. » Rochford rit. « C'est la fille de son père. Elle ne dort pas, alors pourquoi les autres le feraient-ils ? »

Marie porte une épaisse robe de chambre en brocart pourpre.

« J'espère que vous êtes bien chauffée, dit-il. Et bien approvisionnée. »

Il a dit aux officiers de la maison, bloquez les courants d'air, allumez-lui des feux, envoyez de la nourriture en plus : pain, vin et viandes bouillies à porter à sa chambre chaque jour à l'aube.

Elle répond : « Le petit déjeuner copieux est désormais inutile. Si vous vous souvenez bien, son unique but était que je ne dîne pas dans la salle avec les autres et que je n'aie pas à m'asseoir plus bas que la petite Élisa. À l'époque où mon titre avait été renié et où on la traitait en princesse. »

Elle ne lui demande pas de s'asseoir. Il ne le ferait pas, de toute manière. Il dit : « Nous avons tellement œuvré tous les deux que j'ai oublié certains de nos stratagèmes. Je dois vous demander, milady : vous n'avez pas été approchée ?

– Les rebelles utilisent peut-être mon nom, mais ils n'ont pas ma permission. »

Ce qui signifie, oui, j'ai été approchée. Et quand il s'avance vers elle – lui, lord Cromwell –, elle ne bouge pas, se contentant de resserrer d'un mouvement sec sa chemise de nuit, dissimulant le blanc de son linge ; et elle la relâche aussitôt, comme consciente que

c'était un geste ridicule. Il est assez près pour toucher l'étoffe de son vêtement, mais évidemment, il ne le fait pas.

« Vous aimez ce pourpre, à ce que je vois, aussi bien vous que la reine ; puis-je demander, vient-il de Gênes ?

– Je crois. La reine a envoyé son frère Edward à Hunsdon pour voir de quels habits j'avais besoin. J'ai dit : les faveurs de mon père me suffisent, mais il m'a supplié de demander tout ce que je voulais. Edward Seymour est un vrai gentilhomme. Quel dommage que ce soit un hérétique.

– Edward est guidé par le roi, comme nous tous. »

Seigneur Dieu, pense-t-il, elle est épuisante. Et elle a soif d'être touchée, mais son rang l'interdit.

Elle dit : « Il paraît que le Conseil envisage un mariage pour moi. Avec le jeune duc d'Orléans.

– Les Français en discutent. Nous, je n'en suis pas sûr. »

Les Français ne l'accepteront pas à moins qu'Henri fasse d'elle son héritière. Ce que, naturellement, il ne fera pas ; mais si un compromis pouvait être atteint, un mariage français la détacherait une bonne fois pour toutes de l'empereur et des Espagnols. Donc, nous parlons.

Il dit : « Vous vous voyez très probablement avec un mari espagnol. »

Elle hésite. « Le roi est un si bon père qu'il ne me marierait pas contre mes désirs. »

Répondez à la question, songe-t-il. Elle lui tourne le dos, comme par inadvertance. « Et votre attention à mon égard a été si douce qu'elle était presque comme celle d'un père. »

Il voit le visage de Marie dans un miroir, mais elle ne s'en rend pas compte. Quelqu'un lui a fait prendre conscience que nous sommes liés, ne serait-ce que par la rumeur. Elle me prévient. Eh bien, pense-t-il, moi aussi je la préviens.

« N'aimeriez-vous pas épouser un Anglais ?

– Qui ? » La question est soudaine.

Elle le fixe dans le miroir. Elle retient son souffle. Restons-en là.

Un repas tourmenté : des grâces pires encore. Il entend la pluie sur le plomb des fenêtres, son ruissellement et son tourbillon. *Comme ils étaient mouillés ceux qui allaient nu-tête…* Son repas lui pèse sur l'estomac, et tandis qu'il se rend à son bureau – les derniers messages viennent d'arriver du Yorkshire – il se retrouve à songer à son lit spectaculaire : le roi lui a offert un lot de couvertures et de tentures de lit, du violet mêlé à du tissu argenté, orné des armes royales. Tu es à moi, endormi comme éveillé, lui signifie Henri : comme un amant. On pourrait entretenir une troupe de cavaliers sur

le champ de bataille avec ce que le présent a coûté, mais Henri doit estimer qu'il vaut cette prodigalité. Il allume une nouvelle bougie et appelle Christophe pour qu'il fasse un feu. Il a épuisé son allocation pour le charbon et le bois, mais il dit, tant pis pour la dépense, dis que c'est pour moi, et si quelqu'un pose des questions, assomme-le, tu veux bien ?

Christophe sourit. Je vais chercher Rafe pour qu'il discute avec vous ? Ou quelqu'un pour chanter ? Mais lui dit, non, non. Je dois m'atteler à ceci, ça ne peut pas attendre ; mais alors il pose sa tête sur sa main et peut-être s'assoupit-il, et parfois il est là, parfois non ; parfois éclairé par le vacillement hésitant du foyer, parfois par le soleil au bord des eaux de la Tamise à Lambeth, il y a quarante ans : mais que sont quarante années dans la vie d'une rivière ?

Je t'ai gardé ça, dit l'oncle John. Il faut le manger quand c'est juste à la bonne température. Trop chaud ou trop froid, et tu n'en perçois pas la beauté. Un cuisinier doit apprendre. Il ne peut pas toujours se nourrir des restes.

C'est une crème anglaise aromatisée dans un bol blanc. Il a vu les groseilles à maquereau plus tôt, de minuscules bulles de verre vert, aigres comme un moine un jour de jeûne. Pour ce plat il faut des œufs de poule frais et un pichet de crème ; et il faut être un prince de l'Église pour pouvoir s'offrir le sucre.

Son oncle se tient au-dessus de lui. La crème tremble par vagues de douceur et d'épices.

« Noix de muscade, dit-il. Macis. Cumin.

– Maintenant, goûte.

– Et eau de rose. »

Le sourire de John est une bénédiction. « Rien n'est aussi vert qu'un jour d'été en Angleterre, Thomas. Ceux qui ont voyagé loin les regrettent. Ils rêvent d'un bol tel que celui-ci. »

Sur la route de la soie ; dans la chaleur des plaines, où l'on ne voit nul ruisseau en trois jours de marche ; dans les villes fortifiées des barbares, où l'on peut faire cuire un œuf en le cassant sur les pierres ; dans les endroits au bord de la carte, où les lignes deviennent floues et le papier s'effiloche : Marie mère de Dieu, dit le voyageur, par l'hymen de sainte Agathe, je voudrais être à Lambeth et avoir un bol de groseilles et une cuiller.

Il secoue la tête. Il manque à ce plat une touche finale… Il se voit, dans quarante ans, se tenant à l'endroit où John se tient en ce moment. Il est le maître cuisinier et porte du velours ; il ne s'approche jamais d'un sac de farine, ni de l'huile bouillante qui éclabousse : papiers à la main, il donne ses ordres, et à sa demande un garçon qui lui ressemble beaucoup balance des éclats d'amandes

dans une poêle en cuivre ; puis il les dépose sur la crème, la constellant.

Et alors il pourrait, s'il a préparé un sirop de fleur de sureau, se risquer à y ajouter une ou deux gouttes.

Le garçon qu'il voit a les mêmes cheveux bouclés que lui, les mêmes jointures de doigts écorchées, les mêmes pieds froids sur les dalles de pierre. Il porte un justaucorps rapiécé de couleur triste. En dessous, ce sont les empreintes des doigts de son père qui l'habillent : les ecchymoses qui inversent la nature, passant du noir violacé automnal des baies de sureau au jaune pâle des fleurs.

Toute sa chair est pommelée par ces ombres. Walter ne peut pas s'en empêcher, dit John, il frappe. Notre propre père, que Dieu lui pardonne, était pareil.

Si vous sortez par une matinée de la fin juin, après que la rosée s'est évaporée, vous pouvez cueillir les plus belles fleurs de sureau au sommet des arbustes en utilisant un bâton recourbé ou un géant pour vous aider. Quand vous les avez rapportées chez vous, vous les versez par poignées sur une table nettoyée. Tout en inspirant leur parfum de miel, vous les triez pour récupérer celles qui sont le mieux formées, en les manipulant délicatement du bout des doigts ; puis vous badigeonnez chaque pétale de blanc d'œuf. Si vous les trempez dans du sucre – ce que vous avez les moyens de faire si vous servez un maître riche –, vous pouvez les conserver un an. Et par un jour sombre de novembre, quand l'idée de l'été a abandonné le monde, vous pouvez étaler les pétales cristallisés sur la surface d'un gâteau, chacun telle une étoile à cinq branches : pour enchanter l'œil d'une femme, ou pour réveiller le palais désabusé d'un roi.

19 octobre, la ville de Hull capitule face aux rebelles. À Doncaster, le maire et les notables sont forcés de lire le serment des pèlerins. Dans la chapelle à Windsor, les chevaliers morts dans leurs stalles de la Jarretière sont recourbés au-dessus de leur honte, torturés par des coliques que nulle huile d'amande n'apaisera : dans leur heaume, ils gémissent, comtes de Lancastre et comtes de March, les Bohun et les Beauchamp, les Mowbray et les Vere, les Neville et les Percy, les Clifford, les Talbot, les Fitzalan et les Howard, et ce grand serviteur de l'État, Reginald Bray lui-même. Il y a plus de morts que de vivants ; pourquoi ne peuvent-ils se battre ?

Quand arrive le soir, une lumière bleue s'estompe dans les fenêtres côté nord, et la rivière est aspirée dans l'obscurité, comme dans une mer universelle. Les volets sont rabattus sur les fenêtres côté sud, les cours en contrebas deviennent silencieuses, et la garde est relevée au pied de l'escalier privé du roi. Les chandelles sont

apportées, et le reflet des chandeliers dans les miroirs renvoie une lumière tremblante ; les appartements privés du roi, peints et dorés, brillent comme un coffret à bijoux.

Le roi dit : « Je me souviens du décès de mon père… l'évêque Fox est venu me voir aux vêpres : "Le roi votre père est mort. Dieu bénisse Votre Majesté." J'ai demandé : à quelle heure a-t-il rendu l'âme ? Et Fox n'a jamais répondu. J'en ai donc déduit que mon père était resté seul, refroidissant dans sa sueur, pendant que ses conseillers complotaient à loisir. Après ça, pendant deux jours entiers, ses ministres ont fait comme s'il était toujours vivant. »

Lui songe, ils ne pensaient pas à mal. Ils voulaient que tout soit prêt pour une accession sans heurts.

« Imaginez comme ils ont dû dissimuler, poursuit le roi, marchant dans Greenwich avec une contenance inchangée. Moi-même, étant un homme simple, incapable de tromperie, je n'aurais pas pu le faire. Vous voyez bien, milord, que quand mes conseillers m'ont proclamé, ils avaient déjà commencé à me mentir. Dès que vous êtes roi, plus personne ne vous dit la vérité.

– Je pourrais…, commence-t-il.

– Vous pourriez l'atténuer. Ou dire les vérités que vous pensez que je peux supporter. Mais je ne dirai pas : "Milord, je veux la vérité brute." Je n'aurai pas cette prétention. J'ai ma part de vanité humaine. »

Il a peur que Gregory éclate de rire.

Henri dit : « Comme j'étais à deux mois de mon dix-huitième anniversaire, ils ont nommé ma grand-mère régente. Mais alors, à la Saint-Jean, Catherine et moi avons été couronnés ensemble. »

Les chansons ce soir sont espagnoles : un garçon évoque des combats avec les Maures, sur des airs moins martiaux que mélancoliques. Des messages sont apportés au roi maure : Dieu vienne en aide à Votre Majesté, voici une mauvaise nouvelle. *Las nuevas que, rey, sabras/ no son nuevas de alegria*… La partition lui semble étrange, la partie vocale écrite à l'encre rouge.

Henri déclare : « Vous savez, quand on voit un petit enfant assis sur une chaise, ses jambes pendent ? On rit et on a pitié de lui, n'est-ce pas ? Imaginez un jeune homme placé sur un trône… on a l'impression d'avoir les jambes dans les airs, comme ça… »

Il voit Gregory sourire. Il pense à Helen, avant qu'elle soit la femme de Rafe, amenant ses enfants à Austin Friars et les installant sur un banc, les jambes tendues droit devant eux.

Le roi dit : « Mon père disait que le signe le plus sûr que les cieux bénissaient son règne était la naissance d'un prince si tôt après son mariage à ma sainte mère. En janvier ils étaient mariés, et en septembre ils avaient Arthur dans le berceau. Ce n'est pas un péché,

vous savez, d'aller au lit après vous être promis l'un à l'autre, ou si c'en est un, il peut aisément être absous. Ils ont eu la chance d'avoir une famille nombreuse par la suite. Je nous revois ensemble à Eltham, réunis dans la grande salle, le jour où Érasme est venu nous rendre visite.

– Qu'il repose en paix », dit Gregory. Il espère qu'il ne va pas ressusciter et écrire d'autres livres.

La main du roi bouge tandis qu'il se signe ; ses bijoux capturent la lumière. « J'avais huit ans, je pense, un bel enfant et un esprit précoce. J'étais assis sous le dais, et à ma droite, ma sœur Marguerite, qui avait environ dix ans, était déjà promise à l'Écosse. Ma sœur Marie se trouvait de l'autre côté, avec ses cheveux aussi blancs que des cheveux d'ange. Et Edmond toujours bébé, dans les bras de quelque grande dame, je suppose. J'ai eu une autre sœur, Élisabeth, morte à l'âge de trois ans. Je n'ai aucun souvenir d'elle, mais on dit qu'elle était aussi adorable que Marie, et sa mort est une grande perte, car elle aurait pu être mariée par la suite, de façon avantageuse pour notre gouvernement. Edmond lui-même n'a pas vécu longtemps après ça. Et ma sœur Marie est désormais morte. Et Arthur. Il ne reste que moi. Et Marguerite, loin de l'autre côté de la frontière. »

Il est difficile de savoir si le roi s'autocongratule ou s'il s'apitoie sur son sort. Ses lèvres sont tachées par les nombreuses coupes d'une puissante malvoisie moelleuse qu'il a bues ; il s'essuie avec sa serviette, les yeux dans le vide. « Le fardeau de la royauté, dit-il, personne ne peut l'imaginer. Toute ma vie, être prince, être observé ; tous les yeux rivés sur moi ; être un exemple de vertu, de discrétion, d'excellence dans l'apprentissage ; avoir un esprit jeune et vigoureux, et en même temps être aussi sage que Salomon ; tirer plaisir de ce que d'autres ont conçu pour mon plaisir, ou bien être considéré comme un ingrat ; brider tous mes appétits, me défaire en tant qu'homme afin de me faire en tant que roi ; ne pas perdre une minute de crainte d'être vu en train de la gâcher ; pour l'oisiveté, pas d'excuses ; toujours prêt à prouver, toujours montrer, que je suis digne de la place que Dieu m'a accordée… Quand j'étais jeune homme, je suppose, j'ai montré ma jambe à l'ambassadeur et j'ai dit : "Tenez, votre roi français a-t-il un aussi beau mollet que ça ?" Et mes paroles ont été rapportées, et toute l'Europe s'est moquée de moi, un garçon vaniteux et oisif, et nul doute que les gens rient encore. Mais étant jeune, je me demandais : si Dieu avait fait François mieux que moi, quel prince préférait-Il ? »

Thomas More a demandé un jour, un roi peut-il être votre ami ? Il songe, la première fois que j'ai rencontré Henri, c'était comme le renard et le lion. Je tremblais à sa vue. Mais la deuxième fois, je me

suis approché un peu plus et l'ai bien regardé. Et qu'ai-je vu ? J'ai vu sa solitude. Et comme le renard avec le lion, j'ai marché jusqu'à lui et lui ai parlé, et je n'ai jamais regardé en arrière.

Le roi reprend : « Je n'ai rien tiré de bon de ma sœur Marguerite ni de son mariage avec l'Écossais. Elle a été un problème et une dépense toute sa vie. Et voyez : désormais sa fille suit la même voie et intrigue avec Tom Vérité. »

Il espérait que le roi serait clément avec Meg Douglas et la laisserait passer de la Tour à un lieu de détention plus agréable ; il voit maintenant que ce n'est pas le moment d'aborder le sujet.

« Ils disent dans le Nord que vous voulez l'épouser. »

Gregory est pris au dépourvu : « Quoi ?

– Pas la peine de nier. Je dis à tout le monde : Cromwell ne l'envisagerait pas. Pas même en rêve. »

Il se sent obligé de déclarer : « Et moi non plus. »

Le roi demande : « Savez-vous qu'il y en a qui prétendent que le vieux roi écossais n'est pas mort à Flodden ? Ils croient qu'il a fui le champ de bataille et pris un navire pour se faire pèlerin en Terre sainte. Qu'il est allé à Jérusalem.

– Seulement en rêve, dit-il. Lord Dacre, qui le connaissait, n'a-t-il pas inspecté sa dépouille nue ? Et M. de Norfolk vous le dira, vous pouviez passer le poing à travers les trous dans son surcot aux endroits où les épées l'avaient transpercé. »

Henri déclare : « Je gagnais des batailles en France à l'époque, je ne peux pas savoir. Mais je me demande si les princes meurent de la même manière que les hommes ordinaires. J'ai la sensation que mon père observe ce que je fais.

– Alors il doit voir, Sire, vos difficultés, et admirer votre détermination ?

– Comment pourrais-je en être sûr ? Si les morts peuvent nous voir, soyez certain qu'ils n'aiment pas que le monde ne soit plus tel qu'ils l'ont connu. Ils n'aiment pas non plus qu'on manque de respect à leur pouvoir. Le père de Norfolk s'est vu attribuer tous les mérites pour Flodden, mais à Durham, c'est à saint Cuthbert qu'on a attribué la victoire. Ils marchent désormais derrière sa bannière. »

Le roi lève la main en direction du joueur de luth : « Merci, laissez-nous. » Le garçon remballe sa musique dans son sac et sort à reculons. Le roi soulève son propre luth. Ô lune brillante éclaire-moi toute la nuit… *Ay luna tan bella*, éclaire-moi jusqu'à la sierra. Il dit : « J'aimais Catherine. Le saviez-vous ? Malgré tout ce qui s'en est suivi. »

Il songe, s'il oublie les paroles, je ne peux pas l'aider. Même s'il y a fort à parier que la nuit se voilera à un moment et cachera la lune. Les femmes regardent depuis les tours de l'Alhambra. Les cavaliers

font des bonds en contrebas, sur des montures blanches aux sabots dorés, des fanions accrochés à leurs lances. Toute la troupe – Maures et chrétiens – s'enfonce dans l'obscurité antique, une file dorée qui se détache sur la nuit : les villes sont assiégées et les cités tombent, les guerriers brûlent du feu de l'amour et sont consumés.

Henri chante : *Je suis la fille sombre, la rose sans épine*. Il dit : « Catherine prétendait m'aimer. Alors pourquoi a-t-elle essayé de me détruire ? »

Lui ne répond rien. Il a appris à maîtriser le silence, mais avec plus d'effet que More.

Les yeux du roi se posent sur lui. « Les enfants qui sont morts dans son ventre, je crois qu'ils ne voulaient pas naître, ils ne voulaient pas vivre dans ce monde absurde. Mais où sont-ils allés ? On dit qu'il n'y a pas de salut pour ceux qui ne sont pas baptisés. Certains pensent que Dieu ne serait pas si cruel. Et Dieu n'est pas aussi cruel que l'homme. Dieu ne coudrait pas un homme dans la peau d'une vache avant de lâcher les chiens sur lui. »

Son serviteur John Bellowe est vivant, s'avère-t-il. Richard Cromwell l'a vu, l'a soigné et l'a remis au travail. Il est vrai qu'il a été fait prisonnier, malmené, mis au carcan à Louth. Mais il n'est pas aveugle et n'a pas été mutilé par des chiens. Il espère que personne n'expliquera à Bellowe la mort qu'ils pensaient qu'il avait connue. En entendant un tel récit, un homme pourrait perdre sa confiance en ses congénères.

Les anciens conseillers du roi, songe-t-il, connaissaient le commerce et la loi. Bray est mort dans son lit. Mais ses protégés, Empson et Dudley, ont été arrêtés avant de savoir que l'ancien roi avait rendu l'âme. Ils ont été arrachés à leur maison et traînés à travers l'aube du mois d'avril dans Candlewick Street et Eastcheap jusqu'à la prison. Ils ont été accusés d'avoir rassemblé des troupes dans la capitale et comploté afin d'enlever le jeune Henri. Mais c'était une accusation peu plausible. Ils sont tombés parce qu'ils étaient détestés. Ils étaient les mauvais anges de l'ancien roi, mais Dieu sait qu'ils maintenaient ses coffres pleins.

Il y a des moments où, tandis qu'il vaque à ses occupations, il éprouve une féroce jubilation – lui, Cromwell, lord du Sceau privé. Mais il ne l'admettrait jamais devant personne : on lui ferait la leçon sur le caractère changeant de la fortune. Regardez sa vie : a-t-il besoin qu'on la lui rappelle ? Il dit à Rafe, la vanité nous pousse à prétendre que nous planifions chaque étape. Mais à la chute du cardinal, je me suis tenu devant les lords d'Angleterre tel un enfant nu attendant le fouet. Je t'ai envoyé passer de la pommade à Norfolk : « Maître Cromwell peut-il avoir un siège au Parlement, il sera très bon pour vous. » Bon Dieu, oui, répond Rafe, j'ai cru qu'il

allait m'expédier d'un coup de pied à Ipswich.

Il y a un moment pour être silencieux. Et il y a un moment pour parler pour sauver sa vie. Il a vu ce dont Henri avait besoin et le lui a donné, mais il ne faut jamais montrer à un prince que vous lui êtes indispensable ; les princes n'aiment pas croire qu'ils ont une dette envers un sujet. Comme les ministres de l'ancien roi, il travaille jour et nuit à l'enrichissement du roi. L'Italien Niccolò dit que quand un prince a un tel serviteur, il devrait le traiter avec respect et gentillesse, lui rendre des honneurs et promouvoir sa fortune. Peut-être que quand le livre sera traduit en anglais, notre prince le lira.

À Sienne, on peut admirer une fresque où le Bon Gouvernement est affiché sur le mur, pour que tout le monde puisse voir à quoi ressemble la paix. La Paix est une femme : elle est blonde, ses cheveux sont tressés et sa tête est appuyée sur sa main, qui est tournée de sorte qu'on voie la délicate peau blanche à l'intérieur de son bras. Sa robe est d'un tissu si fin que, quand il retombe de sa poitrine, il glisse sur le reste de son corps et forme des plis gracieux dans une zone de mystère entre ses jambes détendues et écartées. Ses pieds sont nus : ils ont l'air intelligents, comme des mains.

Sur le mur opposé, le Mauvais Gouvernement a saisi la Paix par les cheveux. Elle est paniquée et hurle, elle est mise à genoux.

Il se rappelle les grandes jarres à Florence, leur courbure fraîche sous sa main ; il avait l'impression qu'elles se parlaient, se rapprochant doucement pour que leurs bords se touchent et tintent. Huile et vin, dans des jarres aux profondeurs résonnantes ; pain et vin, le corps de Dieu ; les miches rompues sur la table des riches, un pain blanc délicat pendant que les pauvres mangeaient de l'orge, du seigle. À Windsor, dans les appartements du roi, un gentilhomme apporte d'autres chandelles ; la lumière papillonne sur le plafond comme une volée de chérubins. Le roi consulte le livre de chants. Il chante qu'il brûle sans répit : une montagnarde, mal-aimée, une jeune fille d'Estrémadure.

Lui et Rafe échangent des regards. Rafe, qui connaît bien la langue espagnole, semble aussi perplexe que lui.

Henri demande : « Crumb, avez-vous parlé à ma fille ? Vous savez que les Français ont fait une proposition pour elle ?

– Je trouve leur approche tiède. Et offensante. Ils assument que Votre Majesté n'aura pas de fils, quand selon toute vraisemblance vous en aurez un.

– Écrivez à Gardiner, ordonne Henri. Il peut dire à François que nous ne sommes pas intéressés. » Il se penche de nouveau sur son luth. « Même si nous devrions peut-être marier Marie avant que sa jeunesse s'évapore totalement. Elle n'est pas comme sa mère. Catherine était une magnifique créature, pour son âge. »

Appelez-Moi dit : « Les Français doivent avoir une espionne parmi les femmes de la reine. Je jure qu'ils savent quand elle a ses écoulements.

– C'est Jane Rochford, déclare-t-il.

– Vous le savez, sir ?

– Non, dit Rafe. Mais lord Cromwell aime parier. »

Leur souper ce soir était constitué de tourtes à la lamproie, de merlan et de fromage du Suffolk, et de faisans chassés au faucon. On se lève de table, et c'est comme si on avait été invité à un festin par un magicien dans un conte. On pense avoir passé deux heures dans les appartements du roi, mais quand on sort, sept siècles se sont écoulés.

Tandis qu'octobre entre dans sa troisième semaine, lord Darcy abandonne le château de Pontefract aux rebelles. Les hommes distingués qui s'y sont abrités – parmi lesquels sir William Gascoigne, sir Robert Constable et Edmund Lee, l'archevêque d'York – sont forcés de prêter serment aux pèlerins.

Il a des canaux de communication ouverts à travers la mer étroite. Parmi les conseillers français, il y en a qui incitent le pape à profiter du moment pour publier sa bulle d'excommunication. Une fois qu'elle sera rendue publique, tous les sujets d'Henri seront libres de rejoindre la rébellion.

Il dit à Rafe : « Fais-le savoir aux gentilshommes des appartements privés, et qu'ils fassent courir le bruit parmi leurs amis : si j'en découvre qui ont écrit à Rome, je le prendrai comme une preuve de trahison sans plus d'enquête. » Il ajoute : « Notre espoir est désormais que l'évêque de Rome ne fasse rien parce qu'il ne comprend pas ce qui se passe dans les comtés du Nord. Comment le pourrait-il ? Nous en savons si peu nous-mêmes. Et si Pole le conseille, il doit à peine faire la différence entre Pontefract et le pays de Cocagne. »

Le roi envoie le héraut de Lancastre à Pontefract avec une proclamation. Robert Aske refuse de le laisser lire son message, mais offre poliment de le reconduire hors du château et de la ville. Lui et ses pèlerins resteront fidèles à leur cause, disent-ils, et ils marcheront sur Londres.

Norfolk a progressé depuis son fief de Kenninghall jusqu'à Cambridge, puis de Cambridge jusqu'au nord. Il affirme être peiné d'apprendre les actions de lord Darcy, qui par le sang ou le mariage est lié aux plus grandes familles du Nord, et qui semble s'être déclaré en faveur des pèlerins. Il doit sûrement y avoir un malentendu ? Il faut laisser flotter le doute autour de ce dignitaire, pour que plus tard il puisse prétendre avoir été mal compris.

Darcy se présente comme le vieux soldat honnête, mais sa nature est double. Le cardinal a été bon avec lui, mais Darcy l'a trahi en rédigeant l'acte d'accusation qui a alimenté la colère du roi. Il jure sur ses grands dieux qu'il est fidèle, mais au cours de ces trois dernières années il a parlé à Chapuys, s'enquérant des chances des troupes de l'empereur.

Auréolé des éloges du lord du Sceau privé, le vieux lord Talbot reçoit l'ordre de marcher sur Doncaster. La contre-attaque a désormais commencé, même si la recommandation est d'éviter tout réel combat, d'esquiver l'engagement si possible. L'essentiel est de sécuriser les ponts et les routes principales, de circonscrire les pèlerins au nord de la rivière Trent. À Windsor il s'entretient avec le roi et détermine les termes qui appâteront l'ennemi. C'est à lui, le vil Cromwell, d'adoucir le langage du roi. Offrez ce qui est nécessaire pour inciter les milices à se disperser. Corrompez-les de l'intérieur. Montez le gentilhomme contre le serviteur, le paysan contre le moine. Ils n'ont rien en commun hormis cette bannière, et qu'est-elle ? Un tissu peint.

Norfolk écrit qu'il ne mange ni ne dort pas, sauf en selle. Pendant une heure, il baisse la tête et est réveillé à trois reprises, chaque fois par des idiots qui apportent des messages contradictoires. « Ne prenez pas mal les promesses que je vais faire aux rebelles… car je n'en exaucerai assurément aucune… »

Je vais, indique le duc, mentir pour l'Angleterre. Envoyez-moi des mensonges approuvés par le prochain coursier. Envoyez-les sur votre cheval le plus rapide.

Près de Doncaster, les pèlerins arrêtent leur armée. Le duc arrête ses forces dérisoires. Il se plaint qu'il a le cœur brisé de devoir parler à ces traîtres au lieu de les écraser ; quoi qu'il en soit, il rencontre leurs meneurs, écoute leurs doléances. Norfolk donne un sauf-conduit à deux pèlerins, des gentilshommes, pour qu'ils portent une pétition au roi.

Une trêve, donc. Temporaire, conditionnelle… Mais je crois, dit-il à ses garçons, qu'Aske a manqué de courage. Le cœur dans sa poitrine, qui n'est pas celui d'un soldat, tremble à la perspective d'un bain de sang. Une fois qu'ils sont à la table des négociations, les pèlerins perdent l'impulsion qui les a menés jusque-là, leur confiance dans leur force brute. Les vents de novembre vont souffler dans leurs tentes ; partout où ils camperont, la région deviendra hostile ; la nourriture se fera rare pour les hommes comme pour les chevaux ; leurs seaux d'eau gèleront pendant la nuit ; les bottes craqueront : le désordre s'installera, la maladie se répandra. Nos poches sont mieux garnies, après tout, nos arguments plus déroutants, et nous avons de meilleures armes. Nous temporiserons,

et l'hiver arrivera, et tout sera fini.

Quelques heures avant que le roi se retire, l'intendant de la chambre appelle quatre valets de chambre, et quatre valets de la Garde-Robe apportent les draps d'Henri. Le matelas de paille qui forme la première couche de son lit est transpercé en de multiples endroits avec un poignard avant qu'une couverture soit placée dessus ; ce faisant, les valets prient pour que le roi sorte indemne des rigueurs de la nuit qui l'attend. Quand la toile est tendue, l'un d'eux s'assied sur le cadre du lit, se penche en avant très respectueusement, lève ses pieds déchaussés et se roule en travers du lit ; il marque une pause, et se roule dans l'autre sens. Si l'homme est certain qu'il n'y a rien d'acéré ou de dangereux en dessous, les lits de plumes sont déposés et frappés sur toute leur surface : on entend le bruit régulier des poings qui s'enfoncent. Les huit valets, bougeant de concert, tendent fermement les draps et les couvertures, et tandis qu'ils bordent chaque coin, ils font le signe de croix. Le couvre-lit en velours est alors mis, avec un bruissement doux ; puis les rideaux sont tirés autour du lit, et un page s'assied pour le garder.

C'est ainsi que s'achève la journée du roi. S'il décide d'aller voir la reine, une procession escorte Henri en robe de chambre jusqu'à la porte de celle-ci. Pendant la journée, il est tellement recouvert de bijoux que le regarder fait mal aux yeux ; il est le soleil. Mais quand il ôte sa robe de chambre ornée de perles, il est un fantôme en linge blanc, et sous son linceul, sa peau. Pour engendrer des rois dans une lignée de rois, il doit devenir un homme nu, et faire ce que chaque indigent fait, chaque chien. Derrière la porte, ses gentilshommes attendent qu'il ait fini. Ils tentent de ne pas penser à la timide reine, à ses rougissements et ses soupirs, ni au roi, à ses grognements de plaisir, à sa sueur tandis qu'il copule. Prions pour son succès. Il doit fertiliser la nation entière. S'il est impuissant, c'est chaque Anglais qui faillit, et les étrangers viendront la nuit nous cocufier.

Quand le roi retourne à sa chambre, on lui apporte une aiguière d'eau chaude, sa poudre à dents, son bonnet de nuit. Dans le miroir il se voit pour la dernière fois aujourd'hui, et il aperçoit le jeune prince qu'il était, tirant sa révérence : le roi de cœur et Défenseur de la Foi. Et à l'endroit où il se tenait, un homme bouffi d'âge mûr : « Oh, Seigneur, je travaille dur, et le champ de mes travaux est moi-même. »

Gregory dit : « Père, quand le roi m'a envoyé chercher des livres sur Merlin, j'ai soulevé le couvercle d'une malle, et qu'ai-je vu ? Trois volumes, sur leur reliure l'écusson du faucon, et les lettres "AB". Je me demande si le roi sait qu'ils sont là. »

Il pose un doigt sur ses lèvres.

Gregory ajoute : « Je pense que c'est peut-être comme avec la femme de Cranmer. Il sait et il ne sait pas. Nous pouvons tous faire ça. Mais les rois plus que les autres. »

Eux-mêmes vont se coucher, mais il a une dernière mission. « Cuisines, dit-il.

– Vous avez encore faim ? » Son fils semble incrédule.

Dans l'escalier, il rencontre Rafe, des papiers à la main et le programme de demain embrumant ses yeux. « Tu voudrais être chez toi avec Helen. »

Rafe se pince l'arête du nez, cligne des yeux comme pour repousser le sommeil. « Et vous, maître – un nouveau rendez-vous galant avec une femme ?

– Non, mais j'ai un *billet doux**. Norfolk écrit toutes les heures. »

Rafe déclare : « Le roi dit que ce soir, si ça peut retenir les rebelles, Norfolk pourra promettre que Jane sera couronnée à York. Ce serait profitable à la ville, donc ils seront enthousiastes, pense le roi. Et si Norfolk y est forcé, il pourrait offrir un parlement dans le Nord.

– Ils veulent me pousser hors de mon territoire. Ils pensent : forcez Cromwell à quitter Londres, et son pouvoir faiblira. »

Rafe dit : « Je ne crois pas que le roi veuille plus que vous aller à York. Mais chaque semaine que Norfolk gagne avec ses promesses est une semaine qui nous rapproche de l'hiver. »

Il se demande pourquoi les rebelles se disperseraient pour une promesse. Lui-même voudrait des actes.

Rafe bâille. « Appelez-Moi a dressé la liste de tous les gentilshommes qui ont prêté serment aux rebelles. Saviez-vous que lord Latimer en fait partie ? Peut-être que le roi va le pendre, et vous pourrez épouser Kate Parr. Comme vous en avez exprimé le vœu.

– Honte à toi ! Quand tu sais que je me suis engagé auprès de lady Marie, et de Margaret Douglas. Je jure que je n'épouserai rien de moins qu'une femme de rang royal. »

Devant la chambre du roi, la garde de nuit est en place ; mais ses gentilshommes, en le quittant, posent son épée près de son lit, avec une bougie allumée. En dernier recours, un roi doit pouvoir se défendre.

À Windsor il n'y a jamais eu assez de place pour les cuisines, alors on installe constamment des appentis dans les cours, et ces arrangements temporaires s'affaissent et laissent passer la fumée depuis qu'Adam est enfant. Il veut savoir si les feux ont été éteints et les marmites nettoyées, et il veut le voir de ses propres yeux : inutile

de sauver son roi des rebelles si c'est pour qu'il brûle à cause des graisses d'un tournebroche loyal. Il passe de temps en temps le soir pour les surprendre – de la même manière que, de temps en temps, le jour, il arrive à la Monnaie de la Tour et pèse les pièces d'or.

Une brume s'élève ; il se frotte les mains pour se réchauffer. Il connaît ces petites cours ; dans toutes les demeures du roi il les connaît, les cours oubliées et les étroits passages où personne ne patrouille. Dans un coin où brûle une torche murale, il voit le bouffon Sexton seul dans une flaque de lumière, occupé à faire rebondir un ballon en peau de daim contre un mur. « Sexton ? Qu'est-ce que vous faites dehors ? »

Le bouffon ramasse le ballon. « Pas de couvre-feu à Patchville.

– Vous n'avez rien à faire dans les cuisines. »

Sexton serre le ballon contre sa poitrine. « On ne sait jamais où on va trouver une plaisanterie, pas vrai ? »

Il se précipite en avant, donne un coup dans le ballon, qui s'envole, et il le rattrape. « Votre tête, Patch. » De la paume de la main il l'envoie par-dessus le mur. Il entend un cri perçant dans l'obscurité : un inconnu a eu un choc.

En revenant, il voit un garde posté devant sa porte. L'homme dit, bonne nuit et Dieu vous bénisse. La silhouette d'autres hommes, armés, occupe chaque recoin.

Christophe est resté éveillé pour lui. Son épagneule ronfle ; le marmouset est recroquevillé près des braises, marmonnant tout seul. La première fois qu'il a amené la créature, le roi a dit : « Méfiez-vous, lord Cromwell, mon père avait un petit singe qui s'est emparé d'un de ses carnets de notes et l'a mis en lambeaux avec ses ongles et ses dents. Les fragments ont été rassemblés, mais personne n'est parvenu à lire le résultat. En conséquence de quoi il y a aujourd'hui des gentilshommes qui vivent dans le luxe mais qui auraient dû finir mendiants si mon père leur avait fait payer leurs impôts, et d'autres bien au chaud dans leur salon qui aurait été enfermés en prison si le singe n'avait pas modifié leur destinée. »

« Gregory est déjà couché. » Christophe bâille, puis lui embrasse distraitement la joue. « Ne restez pas éveillé à écrire, sir. »

Christophe marche vers sa paillasse, ôtant son justaucorps, se grattant en chemin. Seul, lui – lord Cromwell – tire le couteau de sous sa chemise et le pose. Si un ogre du Nord surgissait dans l'escalier, défendrait-il son fils, ou serait-ce son fils qui le défendrait ? Comme le dit le roi, Gregory promet une grande force musculaire, l'œil perçant du chasseur, la mâchoire ferme de l'homme habitué au poids d'un heaume. Mais pourtant, tel un enfant, il murmure dans l'obscurité : « Le roi verrait les livres

d'Anne s'il le voulait. Les rois peuvent voir à travers les murs de pierre, et entendre des remarques prononcées sous le règne d'Uther Pendragon. Ils ressentent plus que les hommes ordinaires – de la même manière que l'araignée sent le doigt avant que le doigt ne la touche. Un roi est plus semblable à un animal à certains égards, mais ne dites pas que j'ai dit ça, ça pourrait être mal pris. »

Sa tête tombe sur l'oreiller. « Vraiment ? Eh bien, peut-être mieux vaut être prudent, des hommes ont perdu leur tête pour moins que ça. »

Tu vois le prince comme vivant à un niveau supérieur, plus accompli et plus haut que les autres hommes. Mais peut-être Gregory n'a-t-il pas tort : un prince est-il même humain ? Si on l'additionne, le total fait-il un homme ? Il est fait d'éclats et de fragments du passé, de prophéties et des rêves de sa lignée. Les vagues de l'histoire se brisent en lui, leur courant menaçant de l'emporter. Son sang n'est pas le sien, c'est un sang ancestral. Ses rêves ne sont pas les siens, mais les rêves de toute l'Angleterre : la forêt obscure, la lande déserte ; le mouvement dans les feuilles, la trace de pas du dragon ; la main fendant les eaux d'un lac. Ses aïeux interrompent son sommeil pour châtier, pour punir, pour secouer en silence la tête de déception. Lors du couronnement d'un prince, Dieu le transfigure, ses défauts humains disparaissent, ses capacités humaines croissent ; mais cette explosion de lumière doit durer aussi longtemps que lui. Cette transfusion de grâce instantanée doit le soutenir pendant trente ans, quarante ans, pour le reste de sa vie mortelle.

Il n'arrive pas à dormir : baron Cromwell, lord du Sceau privé, son esprit survolant le pays par-dessus vallées et rivières jusqu'à l'endroit où les factieux dans leurs campements s'agitent dans leur sommeil et maudissent son nom. Il va vers l'ouest, loin vers l'ouest, au-delà de la rivière Tamar, jusqu'à l'endroit où les fils des rebelles de Cornouailles ont des sueurs froides et des haut-le-cœur, leur bière moussant dans leur sang, et où Bolster du fond de sa grotte sous-marine souffle de gigantesques bulles dans les profondeurs nocturnes et rêve de regagner la surface pour respirer ; de planter ses pieds gigantesques sur les collines et les vallées, traversant les rivières en crue et démolissant les ponts avec ses talons ; de marcher sur Londres pour prendre les ministres du roi dans son filet, et leur briser le cou, les concasser comme des épices pour en saupoudrer son porridge.

Un géant ne peut imaginer ce que c'est qu'être un homme de taille ordinaire. Il ne peut pas éprouver ce qu'il ressent. Il n'apprend jamais à négocier ou à tromper : pourquoi le ferait-il quand il obtient ce qu'il veut en faisant simplement craquer ses doigts ?

Quand on est enfant, on croit qu'on doit tuer le géant, mais en grandissant, on pense différemment. Supposez que vous le rencontriez par hasard un jour : vous vaquant à vos affaires habituelles, ramassant des morceaux de bois ou inspectant vos pièges à lapin, et lui prenant l'air à l'entrée de sa grotte, ou gravissant un flanc de montagne pour déraciner des chênes immenses. Les géants sont solitaires, ils ne connaissent pas d'autres géants. Parfois ils veulent un garçon comme Jack pour les distraire, pour accomplir diverses tâches et leur apprendre des chansons.

Réprimez alors votre stupeur, saisissez votre chance. Si vous savez comment parler à un géant, ça fonctionne comme un charme. Le monstre devient votre créature. Il croit que vous le servez, mais en fait c'est vous que vous servez.

Il est agité – lui, lord Cromwell. Il se lève. Ouvre le volet. Pluie. Il protège de la main la flamme d'une bougie. L'ombre de sa tête danse sur le mur. Mais il n'est pas le géant – il est l'alerte Jack. Tu sors de ta maison et prends vers l'est, tu traverses la mer, tu crois que Bolster est derrière toi, mais il est devant. Où que tu arrives, il est arrivé en premier. C'est ici à Windsor, la Tamise gonflée déferlant sous tes murs, l'eau gargouillant dans les gouttières et les fossés – c'est ici, après toutes ces années, que tu trouves ta confluence.

Quand il a un moment de libre, il étudie pour améliorer son grec. Le vieil évêque Fisher avait plus de soixante-dix ans quand il a commencé à apprendre cette langue, et ce n'est pas un prélat mort qui va faire mieux que lui. Dans un an ou deux, il espère être en mesure de rejoindre les ecclésiastiques dans leur subtile dissection de chaque point de traduction. Cette semaine il lit un recueil de lettres écrites par les philosophes et les soldats de ces temps anciens ; même si l'on s'étonne qu'Alexandre le Grand ait eu du temps pour les lettres. Notre roi ne prend pas la peine de rédiger les siennes – son écriture semble se replier sur elle-même, si bien qu'après s'être longuement échiné, il semble n'avoir fait aucun progrès. À la place, il corrige les manuscrits des autres, ou prend des notes surprenantes dans la marge. Le grand Macédonien faisait probablement de même – nul doute qu'il posait sa lyre et murmurait l'idée générale de son message, puis qu'un esclave le rédigeait, le Thomas Cromwell de son époque : penché dans une tente par une journée de plomb, le parfum de l'encens masquant la puanteur des éléphants en mouvement.

Il y a longtemps, à Venise, il a acheté ce livre, pensant qu'à un moment il aurait le loisir d'étudier. Il provient de l'atelier d'Aldus, avec sa marque représentant un dauphin : propre, malgré une page gâchée par l'empreinte de pouce de son premier propriétaire. Parfois il se demande qui c'était, et pourquoi il s'est séparé d'un tel livre.

Peut-être qu'il est mort et que ses héritiers ont vendu sa bibliothèque, traces de pouce incluses. Ou peut-être qu'il a cessé de s'intéresser au monde antique et s'est tourné vers les affaires ; que demain matin il marchera tranquillement jusqu'à la *piazza* avec un panier et un enfant des rues pour le porter, achetant des olives et des potirons, des pignons de pin et de l'ail.

Dans sa tendre enfance, Thomas avait peur de la rivière : de la marée haute qui lui montait autour des chevilles. Il craignait qu'elle défonce ses berges et s'élargisse comme le ciel au-dessus de nous – il n'avait nulle autre façon d'envisager les choses, car il n'avait jamais vu la mer. Il pensait que la rivière devrait être contenue par des murs pour protéger les rues, ou que des talus devraient être construits, pour permettre aux hommes de marcher au sec et contempler sa montée. Imaginez alors quand il est arrivé à Venise. L'enfant a remué en lui, criant : « Regarde, regarde ce qu'elle a fait ! Je te l'avais dit ! »

À Venise il a vu, à la lueur d'une torche, la totalité des cieux en peinture, et en hauteur au-dessus du canal, le visage d'une femme méditant dans l'espace entre les planètes. Il y est retourné de jour pour mieux voir, et a vu le monde peint sur un mur, avec des continents écaillés et des océans bleus ; des forêts où les cerfs bondissaient de leurs abris, où des nymphes à tête d'oiseau chantaient dans les arbres. Il a vu un cavalier richement vêtu qui s'éloignait sur sa monture, les sabots de son cheval tournés vers le spectateur ; les traces de sabots sont imprimées dans sa mémoire, tandis que le cavalier rapetisse dans une avenue bordée de colonnes effondrées, devenant un point puis disparaissant.

Parfois Henri lui demande : « Encore dans vos lettres antiques, lord Cromwell ? Qu'avez-vous appris aujourd'hui ? »

Il répond : « J'ai appris qu'*ars longa, vita brevis* ; et j'ai appris à le dire en grec.

– Hippocrate, déclare Henri. Il nous dit : la vie est courte et notre tâche si grande que nous mourrons avant de pouvoir… »

Le roi s'interrompt. C'est une offense pour ses sujets de spéculer sur sa mort ou de la prévoir, mais ce n'est pas une offense pour lui d'en parler ; pourtant, il semble prudent, comme s'il pensait que ça devrait en être une. « "La vie est courte et l'art est long, l'opportunité fugace : l'expérimentation dangereuse, le jugement difficile." Je crois avoir saisi le sens. »

Il s'incline. « J'en sais maintenant plus, Sire. »

Chaque jour, chaque jour, il faut s'entraîner au métier de courtisan, et chaque nuit, aux subtilités de la gouvernance : et ne jamais y parvenir. Ainsi que le dit Chaucer : « La vie si courte, l'art si long à apprendre. »

Juste avant cinq heures du matin le lundi 13 novembre, le marchand Robert Packington, un parlementaire, quitte sa maison dans la cité de Londres pour aller de bonne heure à la messe. Une brume épaisse enveloppe les rues autour de Cheapside, et les cloches sonnent aux paroisses proches. Tandis qu'il traverse en direction de l'église de Saint-Thomas d'Acon, il s'effondre. Quelques travailleurs, rassemblés dans Soper's Lane et attendant d'être embauchés pour la journée, prétendront avoir entendu un boum, une explosion, un craquement, ou une légère détonation, comme un poing de géant cognant sur un coussin.

D'autres fidèles le suivent de près. Ils se précipitent vers l'homme tombé en criant, et les travailleurs crient également, et le bruit fait sortir les voisins dans la rue, lanterne à la main, bonnet de nuit sur la tête, bouche bée, des couvertures jetées sur leurs épaules. Lorsqu'ils atteignent Packington, il est mort. Surgissant de la brume, une femme hurle : « Au secours ! Au meurtre ! » Des hommes accourent.

Une foule se rassemble. On reconnaît Packington : il est bien connu dans la compagnie des pelletiers, et c'est l'un de nos citoyens les plus notoires. Un chirurgien arrive et identifie une blessure par balle. Personne n'a vu l'assaillant.

Avant sept heures, lui, lord Cromwell, est assiégé à Austin Friars. Je ne peux rien vous dire, déclare-t-il, se frayant de l'épaule un chemin à travers les marchands ; je veux juste des témoins. D'où venait l'assaillant ? Dans quelle direction est-il parti ? Et comment, dans une brume aussi épaisse, a-t-il reconnu Packington ? Car nous supposons que c'était bien sa cible – on n'agresse pas au hasard les braves gens qui vont à la messe.

« Allez chercher Stephen Vaughan », dit-il. Il a amené son ami de confiance pour surveiller la Monnaie, et c'est l'homme parfait pour cette mission, comme pour toute mission exigeant de la rigueur et un œil alerte ; en plus, il connaît Packington depuis des années. L'officier de la couronne arrive avec ses clercs. La nouvelle est annoncée aux frères du défunt. Le maire offre une récompense pour toute information. Les amis de Packington la grossissent de leur propre poche. Pendant ce temps, les travailleurs ont ramené le corps chez lui, et quelqu'un les a payés pour nettoyer le sang. Packington n'a pas pu se rendre compte qu'on lui avait tiré dessus. Le chirurgien affirme qu'il n'a rien dû sentir, ou alors qu'il a eu la sensation de voler quand la chaussée est venue vers lui. Il a dû mourir avant d'avoir pu dire un Notre Père.

Personne n'a vu d'homme étrange dans la rue. Personne n'a vu de flamme dans la pénombre – c'est-à-dire, l'embrasement d'une

arquebuse. Personne n'a été vu portant un paquet ou un emballage qui aurait pu dissimuler une telle arme. Il semble possible qu'un pistolet ait été employé, un homme aurait pu le porter dans son manteau et l'utiliser d'une seule main ; de plus, un mécanisme à rouet ne produit pas de flamme. Mais ces armes sont rares à Londres. Certains pays les ont interdites, mais ça ne veut rien dire pour ces criminels. Si le pistolet est toujours entre les mains de son propriétaire, il le condamne. S'il a été caché, il sera bientôt retrouvé. À moins, évidemment, qu'il soit au fond de la rivière, auquel cas l'homme n'est pas juste un fils de chien, mais un fils de chien avec un maître riche, pour jeter une telle arme.

Packington était un prédicateur, c'était un homme de la Bible. Pendant de nombreuses années il a voyagé entre ici et les Flandres, non seulement pour le commerce des étoffes, mais aussi pour le commerce des Saintes Écritures ; il a rapporté le Testament à la maison, quand le faire signifiait la mort. « Il a vu Tyndale juste avant… », lui dit un négociant en tissus, et lui lève la main pour l'interrompre : « Je ne peux pas entendre ce que vous me dites. Si vous avez vous-même rencontré Tyndale, je ne dois pas le savoir. » Je suis votre frère en Dieu, songe-t-il, mais je suis aussi le serviteur du roi.

À midi, lui, le lord du Sceau privé, a rendu visite à la veuve de Packington, une fille de la compagnie des pelletiers. Rob avait deux beaux-enfants avec elle, et cinq de son propre premier mariage ; la ville veut savoir qui va prendre des décisions pour eux. Le juge Baldwin, père de la première épouse de Robert, propose d'être leur protecteur. « Soyez prudent, Cromwell, lui dit l'homme. Je ne doute pas que cet assassin vous ait suivi et que vous ne l'ayez pas vu.

– Que faire ? demande-t-il.

– Une armure ? » suggère Baldwin.

Il en a déjà porté une, à une période d'agitation, sous sa tenue d'avocat. Ça tient chaud et à mesure que la journée s'écoule c'est comme un cerceau autour des côtes, qui vous comprime le cœur. La sensation est comparable à ce qu'on éprouve lorsqu'on se tient devant le roi, agenda à la main, vingt sujets à aborder et chacun crucial – et le roi décide de parler des propriétés médicinales du lys. Vous avez l'impression que vous allez suffoquer, vous ressentez la même douleur que quand vous êtes confiné à votre bureau pendant que votre neveu s'en va vers l'est, pendant que Wyatt s'en va vers le nord, pendant que Norfolk dans une tente lointaine décide du sort du pays. Et maintenant on lui dit qu'il n'est plus en sécurité dans ses propres rues – ni dans sa maison, ni dans son lit, avec Walter se tenant à son chevet, ricanant et palpant les rideaux violet et argent

du roi.

Austin Friars est très proche de l'endroit où Robert Packington est tombé. Il est assis dans le salon de la femme qui a crié « Au meurtre ! » Il écoute son récit, depuis le moment où elle a ouvert les yeux jusqu'à celui où elle est sortie en courant dans la rue. Mais il est clair qu'elle n'a rien vu : sauf dans un rêve, dit-elle, il y a deux ou trois nuits, quand elle a vu la ville en feu. Dehors, une foule agitée marmonne et cancane sur le lieu du crime : comme si le tireur allait revenir et recommencer, pour qu'ils puissent être témoins. Les travailleurs de Soper's Lane ont modifié leur version des faits. Ils se souviennent désormais d'un homme grand, enveloppé dans une cape, agrippant quelque chose en dessous et marmonnant des incantations tandis qu'il traversait la rue.

Le juge Baldwin est bouleversé par les événements de ce matin.

« Un homme grand portant une cape ? En quoi cela nous aide-t-il ? Nous ne pensions pas que c'était un nain nu qui a fait ça.

– Mais, lord Cromwell, implorent les hommes, il avait l'air italien.

– À quoi ressemble un Italien, dans un épais brouillard ? »

Les hommes trépignent. Il leur donne tout de même quelques pièces, pour leur bonne volonté. « Vous êtes trop sensible », dit Baldwin. Mais lui répond, ayez pitié, Baldwin, ce ne sont que des jeunes hommes, et ils ont porté le cadavre – en se comportant en bons citoyens, ils ont perdu leur salaire de la journée.

« Écoutez, Cromwell. On ne se fait pas une bonne réputation parmi les gens modestes en partageant leurs préoccupations et en leur donnant de l'argent. On obtient leur respect en les oubliant, comme si on ne les comprenait pas, comme si on n'avait soi-même jamais eu le ventre vide.

– Je ne pourrais pas donner une image aussi fausse de moi.

– Je ne vous dis pas quoi faire. Je vous dis comment c'est. »

Vaughan intervient : « N'expliquez pas à milord comment être noble. Les grands hommes sont généreux. »

Les travailleurs les suivent, proposant d'autres suggestions : peut-être le mécréant venait-il du Yorkshire ? « Nous marcherions en procession pour les obsèques, messieurs, si nous avions des toges noires et un peu d'argent. Quel dommage qu'il ait été abattu en se rendant à l'église, et non en en sortant, car il se serait peut-être envolé directement au paradis et nous regarderait désormais de là-haut. »

Il n'y a pas de purgatoire pour Packington. Il reposera en paix jusqu'à ce que, à la fin des temps, il prenne un ultime bateau pour rencontrer son Dieu. Quelle tristesse d'avoir survécu à tant de traversées, et aux persécutions de Thomas More, et à la fureur bouillonnante du clergé de Londres, pour tomber devant sa propre

porte. Mais il n'a pas le temps de pleurer, même si le mort était son ami depuis de nombreuses années. À dix heures la brume s'est dissipée, un soleil pâle brillant dans un ciel dégagé. Lorsque sonne l'angélus, il fait de nouveau gris, mais pendant une heure le ciel est moucheté de flocons dorés, comme si les cieux avaient jeté un peu de brillant sur le cadavre de Packington. Enterrement dans deux jours, informe-t-on la famille, trois au plus. Le père Robert Barnes prêchera. C'est ce que le mort aurait voulu.

C'est un mauvais calcul. Le sermon de Barnes est si incendiaire qu'il n'a d'autre choix que de l'arrêter. Mieux entre mes mains, dit-il, que dans la prison de l'évêque de Londres. La ville n'a pas oublié le cas de Richard Hunne. Ça fait peut-être vingt-cinq ans, ou presque, mais la honte est toujours vive. Ce marchand pieux, enfermé dans la tour des Lollards, a été retrouvé pendu : jamais une telle pendaison ne s'était produite, avec du sang sur les dalles et du sang sur les murs. Les autorités ont prétendu que Hunne s'était suicidé, désespéré par ses propres hérésies. Le tabouret sur lequel il était censé s'être tenu en équilibre était totalement hors de portée de ses pieds.

À Windsor il se tient devant une fenêtre à croisée avec Henri, regardant la pluie. Le vent gémit dans la cheminée. La pièce semble vidée de sa lumière, comme si chaque fenêtre servait à l'aspirer et à la répandre faiblement dehors.

Le roi demande : « Mieux ? À l'ouest ? Vous croyez ?

– Pas vraiment. »

Henri soupire : « L'œil de la foi, sans doute. »

Il se rend compte qu'il a répondu distraitement, comme s'il parlait à un enfant ou à un membre de sa maisonnée. Henri est agité, son esprit bondissant ici et là, et quand il est de cette humeur mieux vaut garder la tête baissée, comme un chasseur.

« Savez-vous ce que j'ai préféré cet été ? » demande le roi. Il se corrige : « Je veux dire, l'été précédent ? J'ai aimé Wolf Hall. De temps à autre, chaque prince voudrait pouvoir laisser son devoir de côté et vivre pendant un an comme un simple gentilhomme. Car les gentilshommes sont heureux ; ils dansent dans la grande grange ornée de guirlandes, ils s'assurent que la récolte est rentrée et connaissent le nom de chaque moissonneur. »

Il reste silencieux. Il a le jeune Rob à son service, qui depuis le Wiltshire lui rapporte qui va et qui vient. Non qu'il soupçonne les Seymour, mais ça ne fait pas de mal d'avoir un informateur.

Le roi poursuit : « J'étais innocent à l'époque. Je ne comprenais pas les Boleyn et leur trahison. Mais quand je l'ai comprise et les ai écartés de la cour, je croyais que tout irait mieux. Pourtant me voilà,

l'été derrière moi et un hiver qui passe, mon fils Fitzroy est mort, j'ai rendu illégitimes mes deux filles, je n'ai pas d'héritier et, pour autant que je sache, aucun espoir d'en avoir un. Mes sujets sont en rébellion, mes coffres sont vides, et mon berceau l'est également. Alors dites-moi, Thomas, en quoi est-ce mieux ? En quoi ma situation est-elle meilleure que l'année dernière ? L'année dernière, mes sujets ne se faisaient pas abattre dans la rue. »

Il ne dit toujours rien. Nous devons croire que cette rafale d'apitoiement sur son sort va retomber, et c'est ce qu'elle fait immédiatement. Henri se redresse. « Il y a trente mille hommes loyaux qui avancent sur la ville. » Pontefract, veut-il dire. « Ne craignez rien, milord, nous la reprendrons bientôt. »

Henri lui pose une main sur l'épaule. Dans cette paume bénie il y a de la *vertu**. Une fois consacré, un roi a le pouvoir de guérir. Alors pourquoi ne se sent-il pas guéri ?

Tandis qu'ils tirent leur révérence, M. Wriothesley dit : « Vous étiez perdu, je crois. Vous n'avez pas prononcé un mot, sir. »

Il répond : « Laissez au roi le temps, et il retrouvera le sourire. Il ne faut pas l'oppresser, Appelez-Moi. Ne vous l'a-t-il pas dit ? »

Quand il se rend à la Tour pour voir Barnes, c'est sans son armure : elle arrêterait un poignard, mais elle n'aurait pas sauvé Packington, alors pourquoi le sauverait-elle ? Pas de plastron mais Jésus, et Thomas Avery à ses côtés. C'est encore une journée brumeuse, et le brouillard ne s'est toujours pas levé quand arrive l'après-midi : il ne pleut pas, mais l'air est aussi humide que s'il avait été frotté avec des escargots.

Barnes est plongé dans ses livres, mais en entendant la clé il sursaute d'inquiétude : un volume glisse, il tente de le rattraper, le ramasse par terre et se redresse avec le visage rougi.

« On s'occupe bien de vous ? »

Barnes retombe sur son tabouret. « Chaque fois que j'entends des pas dans le couloir, mon cœur… » Il tape sur la table un rythme irrégulier. Il voit que lord Cromwell n'est pas seul. « Qui est-ce ?

– Un bon chrétien. Alors soyez tranquille.

– Tranquille ? » Barnes rit.

Avery explique : « Cette détention est pour votre protection.

– Vous croyez que c'est moi qui ai besoin de protection ? Et Cromwell ? Peut-être devrions-nous nous arrêter mutuellement ?

– Dès que milord aura rendu son calme à la ville, vous serez libre. »

Barnes s'est ressaisi, il range les papiers devant lui. « La plupart des gens ne vous croiraient pas. Mais votre maître a dit la même chose quand il a enfermé Wyatt – vous serez bientôt libre. Et il a

tenu parole. Pourquoi il a fait tant d'efforts pour un tel impertinent, je n'en ai aucune idée. Wyatt ne promeut pas vraiment la cause de Dieu.

– Mais ce n'est pas un papiste, réplique Avery. Il a vu comment ils se comportaient en Italie.

– Le pape va semer la terreur maintenant, déclare Barnes. Ce n'est que le commencement. Où est cet ingrat de Pole ? L'auriez-vous perdu de vue ?

– Toujours à Rome. Il paraît que Farnese le loge au-dessus de sa propre chambre et compte le faire cardinal.

– Il devrait refuser, dit Barnes.

– Quelqu'un a-t-il jamais refusé d'être fait cardinal ?

– Je pensais que vous lui auriez joué un mauvais tour il y a des semaines de cela, quand il était à Sienne. Si Thomas More, alors même qu'il est décédé, peut tendre la main pour frapper Tyndale, il me semble que vous, étant un homme rapide et vigoureux, devriez être capable de frapper Reginald. »

Il répond : « J'aime que ma vie soit intéressante, père Barnes. Rien ne m'intéresse dans le meurtre. Et le cœur de Reynold n'a pas toujours été corrompu. »

Dès qu'il démêle les complots de telles personnes – les dénouant d'une main décontractée tout en regardant délibérément de l'autre côté –, ils insistent pour s'emmêler de nouveau et pour siffler et crier jusqu'à avoir son attention. Margaret Pole, la mère renégate, est dans son château à Warblington : trop près de la côte à son goût. Il l'imagine dans une tour avec un miroir, adressant des signaux aux bateaux au large, qui accostent et débarquent l'ennemi. S'il suffit d'un homme pour abattre un membre du Parlement, il n'en faut pas plus pour abattre un roi ; son cœur peut exploser comme un cœur ordinaire. L'endroit où Packington est mort se trouve à cinq minutes de la porte de la maison de ville de Margaret Pole ; pour autant que nous sachions, l'assassin venait d'entre ses murs.

Barnes dit : « Il paraît qu'Henri a montré un visage courageux aux délégués des pèlerins, mais qu'en privé, il a très peur. »

En vérité, il a eu beaucoup de mal à empêcher Henri de s'excuser auprès des émissaires, qui sont venus à Windsor et vont repartir avec un sauf-conduit. Le roi leur a déclaré que, contrairement à ce qu'ils croient, il a autant de conseillers nobles maintenant qu'au début de son règne : il a offert de les nommer, comte après comte, baron après baron, pour que les hommes du Nord puissent les compter eux-mêmes. Ça ne mènera à rien, a-t-il songé. Mais sur ordre du roi, il s'est retiré et a laissé le champ libre à son souverain pour exercer ses charmes.

Il dit à Barnes : « Le roi pense que ses sujets sont loyaux par

amour pour lui. Il n'est pas par nature enclin à croire qu'ils conspirent.

– Mais vous l'entraînez à le croire ?

– Seul un idiot voit des complots là où il n'y en a pas. N'importe quel crime peut commencer sur un coup de tête – un homme imprudent, un homme en colère, un imbécile qui a trop bu. Mais un coup de tête n'alimentera pas une rébellion. Et personne ne peut se rebeller seul. Il faut prévoir à l'avance. Il faut se confédérer. Par la nature même de la chose, il y a un complot.

– Alors Henri doit apprendre à brider sa bonne nature, déclare Barnes. À moins que vous ne lui conseilliez de la tourner vers nos amis allemands. Ou vers les pasteurs suisses. Thomas, leur bonne volonté s'étiole. Ils sont lassés des discussions infructueuses. Toutes les chances d'une alliance sont là, si nous tombons d'accord sur la doctrine. Mais sans aide, l'Angleterre sombrera. »

Représentez-vous Albion : un navire solitaire sur l'océan, les pieds de son équipage perpétuellement mouillés. Le vent contraire, la tempête soufflant, les ports fermés par des chaînes tirées en travers des embouchures des canaux. Les habitants ignorants et fantasques du Nord disent qu'Henri est la Taupe, le roi du passé et le roi à venir. Il a mille ans, un homme rugueux et couvert d'écailles, froid comme une brute des mers. Ses sujets l'expulsent et il se noie dans ses propres eaux. Quand on pense à lui, la crainte nous saisit au creux de l'estomac ; c'est une vieille peur, une peur du dragon ; elle vient de l'enfance.

Il dit à Avery : « Vous voulez bien nous laisser ? C'est pour…

– Ma propre sécurité. » Avery s'incline, tire la porte derrière lui et s'en va.

« Un brave jeune homme, explique-t-il à Barnes. Je lui confierais ma vie, mais il y a des choses qu'il ne doit pas entendre.

– Des choses à propos de notre redouté souverain, dit Barnes. Le redoutez-vous ? Moi, oui. Autant pour ce qu'il ne fera pas que pour ce qu'il pourrait faire. Pour ses hésitations, qui entraînent notre perte.

– Je pense avancer. Quand je suis entré à son service, il croyait que nos amis de Zurich n'étaient rien de plus que des blasphémateurs qui mangeaient de la saucisse pendant le carême. Et que Luther était le fils d'un démon dont la bouche écumait quand la messe était dite. Mais ce dont vous devez vous souvenir à propos du roi, c'est qu'il a été éduqué à écouter les prêtres et à demander le pardon pour tout ce qu'il fait. Vous pouvez expulser les confesseurs et dire qu'il est excusé, mais il a toujours un prêtre dans la tête.

– Il doit être furieux après vous, déclare brusquement Barnes.

– Oui, même s'il tente de le cacher. Il est en colère d'avoir à me

défendre à cause de mon sang vil. Mais il ne peut pas se débarrasser de moi. Sinon il donnera l'impression d'avoir laissé les rebelles lui dicter quoi faire.

– C'est une piètre sécurité. Croire que vous gardez votre poste grâce à eux.

– C'est tout ce que j'ai, Rob. » Il se lève, s'étire. « Je vais aller voir Tom Vérité maintenant.

– Oh, oui, fait Barnes, le fornicateur. Ce que j'entends, c'est qu'il fait des promesses extravagantes à tout gardien qui le mènera à Margaret Douglas et le laissera une heure avec elle. Mais les gardiens se moquent de lui. Ils ne font pas confiance à son argent.

– Je devrais me faire enfermer. J'apprendrais peut-être une chose ou deux.

– Ne dites pas ça. » Barnes touche son crucifix. « Voulez-vous que je vous bénisse ?

– Oh, ne prenez pas cette peine. »

Il éclate de rire ; il se sent léger, pas d'armure, pas de maillons de chaîne, juste le couteau sous sa chemise. Il a transféré Margaret Douglas au couvent de Syon, l'a confiée aux soins de l'abbesse. Mais peut-être son amant ne le sait-il pas.

Son vieil ami Martin attend pour l'escorter.

« Lord Thomas se fait passer pour un poète, Martin. Qu'en dites-vous ?

– Il n'a pas un dixième de l'esprit de Wyatt. Pas son application sur la page.

– Vous commencez à connaître les plus grands du pays.

– Parmi lesquels je vous compte, déclare respectueusement Martin. Même si je pense que bien des jours s'écouleront avant que je vous voie ici.

– Pourquoi ne pas croire que ça n'arrivera jamais ? » demande Avery.

Martin est surpris. « Je ne pensais pas à mal. Je suis éternellement reconnaissant à milord. »

Thomas Avery débourse les pièces habituelles, pour la filleule de lord Cromwell.

Tom Vérité, pas rasé depuis deux jours et pris de court par l'arrivée de visiteurs, ne sait pas s'il doit lui cracher dessus ou s'agenouiller devant lui. Des hommes meilleurs ont eu la même hésitation. « Asseyez-vous », lui dit-il. Avery regarde dans son porte-documents et lui tend une feuille. « De lady Margaret. Puis-je lire ? »

Et bien que je sois bannie de lui,

De sa parole, sa vue et sa compagnie,
Pourtant, en dépit de son ennemi,
Je l'aime et garde ma fantaisie.

Tom Vérité se précipite sur lui. Il lève le bras et le repousse.

« Donnez-moi ça ! » Vérité se rue de nouveau sur lui. Il attrape la veste de l'amoureux et le balance sur un tabouret.

Qu'ils fassent ce qu'ils veulent, même le pire,
Car tout ce qu'ils font est vanité,
Sans lui mon cœur va exploser,
Mais rien ne changera mon désir.

Il rend la page à Avery. « Quand elle dit "ennemi", pensez-vous qu'elle parle de moi ? J'espère que non, étant donné que je lui ai sauvé la vie. Elle disait en avoir fini avec vous, milord, mais on dirait que non. »

Lord Thomas se lève d'un bond. Il est prêt. Une fois de plus il le repousse violemment. « Attendez – j'ai aussi un poème de vous à elle. »

Porte-toi bien, trésor sur terre,
Que Dieu, dans sa grâce, offre à voir
Son plaisir et son bon vouloir,
Et bientôt d'ici nous libère.

Il hausse les sourcils. « Vous allez quelque part ? »

Vérité est à bout de souffle. Il a reçu un bon coup au ventre.

« Bon, fait-il, disons que vous vouliez simplement une rime.

– Le roi devrait me relâcher. » Vérité remet de l'ordre dans sa tenue, dans sa personne froissée. « Vu ce qui se passe dans le Nord, il a besoin de tous les hommes.

– Tous les hommes en qui il peut avoir confiance.

– Les gens du Yorkshire vous mettent en fuite. Leurs abbés vous maudiront.

– Les malédictions n'ont aucun effet sur moi, car je ne leur accorde aucun crédit. Ils peuvent maudire jusqu'à prendre feu. »

Vérité dit : « Mon frère Norfolk plaidera ma cause auprès du roi.

– Je crois que le duc vous a oublié. Il est occupé avec les rebelles. Pas à se battre, à négocier.

– Vraiment ? » Vérité semble mortifié.

« Nous sommes moins nombreux sur le champ de bataille. Il n'a d'autre choix que de céder.

– Il ne tiendra pas des promesses faites à des hommes de rien,

déclare Vérité. Il ne sera pas lié. Pas plus que le roi ne sera lié à vous, Cromwell. Plus vous essaierez de vous l'attacher par vos actions, plus il vous haïra. Je vous plains, car vous n'avez nulle part où aller. Il vous détestera pour vos succès autant que pour vos échecs. »

Vérité a réfléchi depuis qu'il est enfermé.

Lui réplique : « Je fais en sorte que mes succès soient ceux du roi, tandis que mes échecs m'appartiennent.

– Mais vous ne pouvez rien faire sans les Howard. Vous ne pouvez pas gouverner sans notre sang noble. Et mon frère Norfolk préférerait se battre dans un combat honorable… »

Il l'interrompt : « L'honneur est un luxe quand quelqu'un cherche sincèrement à vous tuer. Votre frère le sait. Quant à vous, vos mauvais poèmes vous étoufferont. Je n'ai pas à bouger le petit doigt. Il y a des prisonniers à qui j'interdis le papier. Je pourrais vous l'interdire. Pour votre bien, naturellement. »

Il se lève. Avery s'écarte. À la porte, un esprit surgit et l'intercepte : George Boleyn, ses bras l'agrippant, la tête lourde sur ses épaules, les larmes imprégnant sa chemise et laissant un résidu de sel qui durera jusqu'à ce qu'il puisse en changer.

Lorsqu'arrive la première semaine de décembre, toute la compassion qu'il éprouvait pour les rebelles – une compassion due à leur ignorance – s'est volatilisée. Leurs communications durant les négociations de paix sont des torrents abjects d'insultes et de menaces. Les commandants sont obligés d'exclure Richard Cromwell des sessions car les rebelles refusent de s'asseoir avec lui. Tous les Cromwell, déclarent-ils, devraient être tués ou bannis. Le Parlement n'a pas l'autorité pour dissoudre les abbayes – et ce n'est pas un vrai parlement de toute manière, car il est rempli de flagorneurs et de parasites.

Tout ça – et pourtant ils attendent un pardon général. Ils l'obtiendront, parce qu'ils sont en si grand nombre, même s'ils n'épargnent pas le roi lui-même, lui rappelant qu'un prince qui gouverne sans vertu peut être destitué, et ils ne trouvent aucune vertu dans son adhésion à Cromwell. Ils mentionnent Édouard II, Richard II : des rois assassinés par leurs propres sujets, parce qu'ils avaient des favoris, des personnes de grande ambition et de peu de moralité. Mais comparer lord Cromwell, ainsi qu'ils le font, à Piers Gaveston… Une fois leurs sarcasmes lus, certains conseillers se mordent les lèvres, d'autres tournent la tête. Car on n'oserait pas rire, après avoir vu le visage blême du roi.

Richard Riche dit en privé, peut-être est-ce la preuve qu'Henri devrait se montrer à ses sujets dans le Nord. Ils percevraient vite

qu'il n'est pas le genre d'homme à entretenir un mignon. Et que, même s'il l'était, il ne choisirait pas le lord du Sceau privé.

Lui réplique, ce n'était pas à cause d'un vice contre nature que les gens détestaient Gaveston, c'était parce qu'il était de basse extraction, et que le roi l'avait fait comte. C'était parce que le roi l'avait rendu riche, et qu'il s'habillait de soie. Mais en plus, il n'était pas né anglais : ça aussi ça a pesé, auprès des ignorants.

Ne te moque pas de Ricardo Riche. Du moins, pas en face. Il a bien résisté lorsqu'on lui a témoigné de la haine au cours des récentes semaines. Il comprend qu'il y a des péchés que les gouverneurs peuvent, voire doivent, commettre. Les commandements ne sont pas pour un prince les mêmes que ceux qui gouvernent ses sujets. Il doit mentir pour le bien de son pays. Nous n'avons pas besoin d'une traduction de l'italien pour le comprendre.

Les rebelles le qualifient, lui, lord Cromwell, de lollard. C'est un terme presque antique, même si, dans sa jeunesse, des hommes et des femmes ont été brûlés à cause de lui. Il entend une voix de femme dans l'air, portée par un vent qui souffle depuis son enfance : « Un *loller*, c'est quelqu'un qui dit que Dieu sur l'autel est un bout de pain. »

Il est petit ; son ventre est vide ; il est loin de chez lui. D'un geste maternel, elle lui prend la main tandis qu'ils sont bousculés par la foule : « Reste avec moi, mon ange. » Elle tape des mains les hommes devant eux, un mur ininterrompu de dos, et ils s'écartent en prévenant : « Ma sœur, attention, vous allez faire piétiner cet enfant !

– Laissez-nous passer, dit-elle, il est venu de loin. Montrez-lui comment meurt l'infecte créature, l'ennemie de Dieu, pour qu'il puisse bien voir et s'en souvienne quand il sera grand. »

Il y a certains souvenirs d'enfance qu'il peut apprécier : John dans sa cuisine, même Walter dans sa forge, le tout accompagné par une odeur de brûlé. Mais quand un souvenir comme celui-ci remonte – et, en vérité, il n'y en a pas d'autre semblable –, il le repousse en tapant dessus tel un homme tuant une taupe à coups de pelle.

Le roi annonce à son Conseil, savourant le moment : « J'ai l'intention d'inviter le chef des pèlerins à se joindre à nous pour Noël. »

Aske ? Il y a des exclamations de surprise – simulées, car lord Cromwell a pris soin de préparer les conseillers. Après tout, c'est son idée.

« C'est Aske qui a le plus de crédit auprès des rebelles, explique le roi. Je vais sonder son cœur et son courage. Et il verra que je suis un monarque à la fois généreux et juste. »

Le seul danger – et nous ne pouvons l'exclure – est qu'Aske voie aussi qu'Henri n'est plus le puissant guerrier d'il y a dix ans, et qu'il le fasse savoir dans le Yorkshire. Le roi souhaite être connu comme Henri, miroir de la Justice. Mais peut-être sera-t-il connu comme Henri, la Jambe malade.

Pourtant, le jeu en vaut la chandelle, et il n'y a rien à perdre à se frotter au chef des pèlerins. Du temps de nos ancêtres, le rebelle Jack Cade a connu des succès avant d'être écartelé et que ses morceaux soient renvoyés dans son comté. Le roi fera sauter Aske sur ses genoux comme un nourrisson. Gros cadeaux, grandes promesses : une chaîne en or et une veste pourpre. Il l'éblouira : faites confiance au roi pour ça. La manière dont un homme traite avec Henri est une mesure de sa personne. Elle est un miroir de ses faiblesses et ses vanités. Vous pensez avoir le verbe facile, vous avez répété la rencontre dans votre tête, mais vous êtes tellement submergé par sa présence que vous êtes envahi par une peur terrible et incapable de prononcer un mot.

« Que dois-je faire, Sire ? demande-t-il. Mieux vaut que je ne rencontre pas Aske.

– Festoyez avec les vôtres. » Le roi ajoute : « Soyez dans votre maison de Stepney. Ainsi, si j'ai besoin de vous, vous pourrez être à Whitehall en une heure. »

Lui, le lord du Sceau privé, ordonne à l'évêque Gardiner en France d'étouffer les rumeurs qui circulent à l'étranger. Ce n'est pas vrai qu'Henri est assiégé dans le château de Windsor. Ni que lui, ou n'importe quel Cromwell, a été poignardé à Londres dans Chancery Lane. Au contraire, les Cromwell attendent les fêtes avec impatience. Richard revient du Nord, auréolé des éloges de ses commandants, Suffolk et Fitzwilliam.

Au milieu du mois, les armées rebelles se dissolvent. Aske doit venir à la cour avec un sauf-conduit. La nouvelle arrive que le roi d'Écosse a arrangé son union avec la fille du roi français ; lui et Madeleine seront mariés à Notre-Dame le jour de l'an. L'alliance entraînera des relations chaleureuses entre l'Écosse et la France, ce qui nous désavantage grandement.

« Que puis-je faire hormis lui souhaiter du bonheur ? » demande le roi. Il dicte une lettre, déclinant les propositions de la formuler à sa place. « Ayant une certaine connaissance… votre détermination à vous marier… fille de notre plus cher frère et perpétuel allié le roi français… *et cetera et cetera*… vous félicite… désire que Dieu tout-puissant vous offre une descendance… (la voix du roi dégouline de mépris)… qui sera à votre satisfaction et utile à la fortune et au confort de votre royaume. »

« Bravo, Sire, le félicite Wriothesley. Une magnifique et puissante

formulation. »

Le roi dit : « Jacques a, à ma connaissance, déjà neuf bâtards. »

Edward Seymour : « Majesté, je crois qu'il n'aura aucune descendance de Madeleine. J'ai entendu dire qu'elle était mourante.

– Alors pourquoi l'Écosse voudrait d'elle ? »

Personne ne répond. Peut-être pour avoir une fille, n'importe laquelle, d'un si grand roi. Et pour toucher cent mille couronnes, ce qui représente plus d'argent que Jacques n'en a vu de sa vie.

Le roi dit : « Nous verrons si elle appréciera la traversée jusqu'en Calédonie, et les manières brusques quand elle arrivera là-bas. » Mais sa voix trahit sa jalousie. « Il paraît qu'elle est très belle…

– Jacques a dû la courtiser avec des joyaux, observe-t-il, car il ne parle pas un traître mot de français. Tous ces achats n'étaient pas pour rien.

– Alors Madeleine connaît-elle l'écossais ? demande Henri. Ça semble peu probable. Ne voudriez-vous pas parler à votre épouse ? Avoir de la camaraderie avec elle ? Cependant, il n'aura pas besoin qu'elle l'instruise dans la chambre. Il semble déjà savoir y faire. »

À Stepney, baies des haies et bijoux humbles, aussi brillants que des perles de sang. Les murs sont ornés de branches de pin, et il faut deux hommes pour porter les grandes couronnes de lierre ; elles ont été tressées en automne, quand les branches étaient encore flexibles. Les fleurs des séchoirs sont assemblées et dorées et enrubannées, et tandis que le temps devient sec et vif, les pièces lambrissées s'emplissent à l'aube et au coucher du soleil d'un flot de lumière rougeâtre. Il attendait une journée au ciel dégagé pour aller voir les pommiers élagués, et il sort avec ses jardiniers. « Ne vous aventurez pas sur les échelles, sir. Tenez-vous en retrait, et regardez la forme tandis que nous couperons. »

Nous appelons le milieu de l'arbre la couronne. Nous retirons toutes les pousses qui frottent les unes contre les autres, celles qui poussent à l'envers, vers l'intérieur, dans tout sens où elles ne devraient pas. Quand l'équilibre est bon, nous taillons les pousses jusqu'à obtenir un bourgeon tourné vers l'extérieur. À trois heures de l'après-midi, bien que la sueur ruisselle dans nos justaucorps, nos mains gantées sont aussi raides que du bois et nos voix sont faibles dans l'air, comme un chant d'oiseau dans un paradis lointain. Nous disons, fini les garçons, et nous nous mettons à l'abri et nous réchauffons les mains autour d'une bière chaude et épicée. Nous avons connu des jours incertains, disent ses jardiniers. Plaise à Dieu que tous nos maçons et nos cuisiniers soient de retour pour les fêtes, et M. Richard dans toute sa gloire.

Nous levons un verre aux guerriers qui reviennent vers le sud, traversant des comtés apeurés. Puis nous chantons une chanson, nous nous signons, et nous prions pour les pommiers. À l'intérieur, nous déverrouillons la pièce appelée Noël, avec ses costumes de tritons, de mages et d'animaux parlants. Nous assemblons les pointes de la grande étoile qui sera suspendue dans la grande salle.

Qu'est-ce qui a survécu à l'année passée ? Le jardin de Rafe au milieu de l'été, les pleurs vigoureux du petit Thomas nous parvenant par une fenêtre ouverte ; le visage délicat d'Helen. L'ambassadeur dans sa tour à Canonbury, se fondant dans le crépuscule. La nuit tombant sur le rocher du château de Windsor, comme sur un versant de montagne.

Dans les petites allées, à quelques mètres à peine de l'endroit où est mort le martyr Packington, des marins proposent des noix de muscade volées dans les cales de leurs navires à trois fois le prix de novembre – qui était déjà exorbitant. Pour montrer la bienveillance de rigueur en cette saison, un groupe de chenapans de Londres a attaqué des membres de l'ambassade française tandis qu'ils buvaient un verre pour Noël au Cock and Keys dans Fleet Street. Ils les ont pourchassés en criant : « À bas les chiens français ! » La journée s'achève avec un Français mort et un autre dans un état grave à cause de blessures au couteau.

Des présents arrivent par charrette à sa porte : cygnes bien gras, perdrix, faisans. Et l'ambassadeur Chapuys, riant de la malchance des Français. Il l'invite à un souper calme et esquive ses questions sur le Nord. Ce ne sont pas vraiment des questions ; à cause de ses liens avec Darcy et d'autres âmes fuyantes, Eustache possède probablement de meilleures informations que nous.

« Eh bien, dit l'ambassadeur, les auteurs d'almanachs ont affirmé que ce serait une grande année pour les secrets. »

Il grogne. « Plus grande pour les dépenses.

– Henri doit manger son repas de Noël dans de l'étain. Tout son métal précieux est fondu pour faire des pièces. »

Il hausse les épaules. « Nous avons une grande armée à payer. Nous avons dû envoyer cinquante mille hommes au dernier moment. »

Chapuys ne croit pas que le roi ait eu cinquante mille hommes, il ne peut néanmoins s'empêcher de calculer la dépense.

« Je vous le dis, Eustache, vous vous trompez grandement à propos des Anglais, de leur tempérament. Vous parlez aux mauvaises personnes. Les Pole et les Courtenay ne savent pas ce qui se passe, alors que moi, si. L'empereur se vante de ce qu'il fera quand ses troupes arriveront, mais Charles ne fera rien, parce qu'un prince qui aide les sujets d'un autre prince à se rebeller constitue un

mauvais précédent. Ça donne à son peuple l'idée qu'il pourrait faire la même chose.

– Continuez de penser ça, dit Chapuys, si ça vous rassure. »

Ils mangent dans un silence contemplatif : chevreuil épicé, sarcelle, perdrix, et oranges tranchées fines comme des rayons de soleil. Un puits de lumière avance lentement sur la neige tombée, se frayant un chemin vers l'année à venir. La cour traverse à cheval la cité de Westminster et va à l'est jusqu'à Greenwich, une traînée mouvante d'ombres se détachant sur le givre. La Tamise est un long scintillement de glace : un chemin dans un désert gelé, un sentier vers notre avenir, une route pour notre Dieu.

Quand l'ambassadeur le quitte, il est trois heures de l'après-midi, mais il semble être beaucoup plus tard. Il s'assied dans le crépuscule tombant pour travailler à ses agendas, compiler ses notes pour les premières réunions du Conseil de la nouvelle année. Christophe lui apporte du vin dans une coupe en verre vénitien. Lui dit : « Elle appartenait au cardinal. Je l'ai rachetée au duc de Norfolk. »

Il rachète les biens du cardinal dès qu'il peut, partout où il les voit, tentures, métaux précieux, livres de sa bibliothèque : les nouveaux propriétaires se sentent tellement coupables en le voyant qu'ils ne refusent jamais son offre, qu'il fixe toujours injurieusement bas. Si les choses ne sont pas à vendre, il s'arrange pour les récupérer d'une manière ou d'une autre. Regardez cette tapisserie, sous laquelle il est assis en ce moment, qui représente la reine de Saba en couleurs vives et en fil doré, son visage doux comme celui d'une femme qu'il a connue autrefois. Elle appartenait à Wolsey ; le roi l'a prise à la chute du cardinal ; un jour, dans un accès de générosité, Henri la lui a donnée. Ou, ainsi qu'il se plaît à penser, la lui a rendue.

« Parfois, dit-il à Christophe, je suis comme toi, j'imagine d'autres vies que j'aurais pu avoir. » Si Henri a un double princier, peut-être en a-t-il également un, menant une vie plus sûre à Constantinople. Comparé à Henri, un sultan est placide.

« J'aurais pu être français comme toi, ajoute-t-il. J'aurais pu être écossais. »

Christophe regarde le mur. « Si vous aviez épousé cette femme tissée. »

Il ne parle pas de la reine de Saba : ce serait plus scandaleux qu'épouser la princesse Marie. Il parle d'Anselma, la veuve d'Anvers dont les traits se sont mêlés au motif. Peut-être n'est-il pas surprenant de la trouver là. Un maître doit avoir des modèles. Peut-être l'homme qui a dessiné l'œuvre est-il passé un jour à côté d'elle tandis qu'elle courait vers le quai avec un message, ou l'a-t-il aperçue tandis qu'ils quittaient ensemble la messe à l'église Onze-

Lieve-Vrouw : et il a pensé, qui est cette veuve gracile avec cet Anglais massif à son bras ?

Il demande à Christophe : « Tu veux bien apporter le Livre Appelé Henri ? Je crois que je vais noter mes réflexions. Et plus de lumière, s'il te plaît.

« Ne manquez pas le souper », lui rappelle le garçon.

Il voit comment la maisonnée tente de prendre soin de lui. Vous occupant de moi, dit-il, comme si vous étiez mes parrains.

Il saisit sa plume. Dieu bénisse le travail.

On ne peut ni anticiper ni totalement connaître le roi. Thomas More ne comprenait pas ça. C'est pourquoi je suis vivant tandis que lui est mort.

Ce n'est pas un livre qu'on pourrait porter à l'imprimeur. Il est uniquement destiné aux yeux de quelques privilégiés.

Tes ennemis te démentiront continuellement, ou te rendront responsable de la malfaisance des autres ou de simples malheurs. Ne perds pas ton temps : toute disculpation arrive trop tard. Ne sois pas affaibli par le regret, et ne laisse pas le regret affaiblir le roi. Parfois un souverain doit agir sur la base d'informations imparfaites, et par la suite sanctifier ses impulsions.

Il songe, suppose que je tombe malade et risque de mourir. Que ferais-je alors du livre ?

N'aie pas peur de demander ce que tu veux. Demande et ce sera accordé ; mais d'abord évalue le coût. Le roi veut sembler magnanime à la moindre dépense en sa faveur. C'est une position raisonnable pour un souverain.

Je pourrais le laisser à Gregory ou à mon neveu ou à Rafe Sadler. Mais je ne le laisserai pas à Ricardo ou à Appelez-Moi. Je doute que je puisse leur enseigner grand-chose. Ou qu'ils puissent apprendre grand-chose.

Le roi croit que même s'il n'était pas roi, il serait tout de même un grand homme. C'est parce que Dieu l'aime.

Il a besoin d'être apprécié et il a besoin d'avoir raison. Mais par-dessus tout, il a besoin d'être écouté, très attentivement.

N'entre jamais dans un bras de fer avec le roi.

Ne le flatte pas. À la place, donne-lui quelque chose dont on pourra lui accorder le mérite.

Pose-lui des questions dont tu connais la réponse. Ne lui pose pas l'autre sorte de questions.

Cette année a été comme chaque année : un long jour royal, depuis les premiers mouvements d'Henri jusqu'à son endormissement. Pourtant elle a mené à un moment singulier, comme le verre concentre les rayons du soleil. Le temps s'est distillé en un unique battement de cœur, le moment du sectionnement : le Français avec son épée, son mouvement parfaitement calibré. Puis les femmes levant les mains, leurs doigts raidis par le dégoût ; pliant le dos, traînant le cadavre, des larmes scintillant sur leurs joues.

Dans les histoires d'antan, un gigantesque miroir est posé devant le palais du roi. Il est aussi large que le ciel, et trois milles guerriers le gardent. Vingt-cinq marches de porphyre et de serpentine y mènent. Même de nuit il est gardé, quand il ne reflète rien qu'un royaume enveloppé dans l'obscurité, et peut-être la silhouette légère d'une étoile.

Garde les yeux ouverts. Souviens-toi qu'il est d'abord roi, et ensuite un homme. C'est là qu'Anne s'est trompée. Elle a commencé à croire qu'il n'était qu'un homme.

Il lève les yeux. La pièce est vide, à l'exception de ceux qui ne comptent pas. À de tels moments le fantôme de Wolsey entrait et regardait par-dessus son épaule, et il lui disait quoi écrire, ses grandes mains blanches avec leurs bagues étincelantes lourdes sur ses épaules.

Parfois il a besoin d'imaginer ce qui se serait passé si les rebelles de Cornouailles étaient venus à Putney, hurlant, bavant, piétinant tout sur leur passage. Le père de Sion Madoc lui a dit : « Ils enlèveront les enfants comme toi et les feront rôtir à la broche. » Il a ri et répondu : « Je leur embrocherai le cul. » Dans son cœur noir il les désirait, il voulait entendre le bruit de leurs pas. Entends-le, et tu n'as pas à l'imaginer. Que le visage du géant apparaisse au sommet de la colline ; ou vois juste le haut de son crâne, et alors tu n'as plus à penser à lui, tu n'as plus à te le représenter, tu connais le pire : emprunte à ses côtés un long chemin rougi tandis qu'il met en pièces les voisins et jette leurs membres dans les fossés.

Et après ? Soit il te tue, soit tu fais partie de ceux qui restent, ramassant les vestiges de Putney et les mettant dans des paniers.

Ne tourne pas le dos au roi. Ce n'est pas juste une question de protocole.

Il est sur le point de refermer le livre, mais il trempe sa plume, ajoute une dernière ligne :

Essaie de rester enjoué.

---

11. L'un des meneurs de la révolte des paysans de 1381.

12. De son vrai nom John (ou Jack) Cade, leadeur de la révolte populaire de 1450 qui porta son nom (*Jack Cade's rebellion*).

13. Richard II, alors âgé d'une petite quinzaine d'années.

14. Instrument de torture.

15. En anglais, *crumb* signifie « miette de pain ».

Troisième partie

I

Les champs de blanchissage

Printemps 1537

Quand vous devenez un grand homme, vous vous découvrez des parents dont vous ignoriez l'existence. Des inconnus frappent à votre porte, affirmant en savoir plus sur vous que vous-même. Ils disent que votre père les a aidés dans leurs malheurs – peu probable – ou que votre mère – qu'elle repose en paix – connaissait bien la leur. Parfois ils prétendent que vous leur devez de l'argent.

Aussi, lorsqu'il voit parmi une foule de pétitionnaires une femme qui lui semble familière, il la prend pour une quelconque Cromwell. Lorsqu'il la revoit le lendemain et qu'il apparaît qu'elle n'a pas de protecteur, il demande qu'on la fasse entrer.

C'est une femme jeune, robuste, posée. Bonne laine, songe-t-il en observant sa robe. Il ne la regarde pas elle, car regarder les femmes lui attire des ennuis.

« Je suis désolé que vous ayez dû venir deux fois. Comme vous pouvez le voir, la moitié de l'Angleterre est dehors.

– L'attente a été plus longue que vous ne l'imaginez, monsieur. » Son anglais est fluide, son accent d'Anvers. « J'arrive de l'autre côté de la mer, de la maison de M. Vaughan.

– Vous auriez dû le dire, on vous aurait immédiatement fait entrer. Vous avez une lettre ?

– Pas de lettre. »

Les messages qui ne peuvent pas être notés par écrit sont généralement de mauvaises nouvelles. Mais elle semble imperturbable : ses yeux balaient ses armoiries peintes sur le mur, et la série de portraits réalisés par les apprentis d'Holbein.

« Qui sont ces hommes ?

– Des princes d'Angleterre.

– Vous vous en souvenez d'autant ? »

Il rit. « Ils sont morts depuis longtemps. Nous les avons inventés.

– Pourquoi ?

– Pour nous rappeler que les hommes deviennent poussière, mais que le royaume leur survit.

– Vous aimez penser à l'ancien temps ?

– Je suppose. » Je préfère notre histoire commune, songe-t-il : à mon époque, certains thèmes doivent être éludés.

Ses questions sont simples, ses manières avenantes, et son message n'est sûrement rien – des bribes de ragots d'Anvers, trop insignifiantes pour un coursier. Pourtant, les entendre l'intéresse.

« Christophe, du vin pour cette jeune femme – voulez-vous des gaufrettes aux épices, des raisins secs ? Une pomme ? »

Les yeux de la femme se posent sur son visage. Elle semble stupéfaite. « Où vous êtes-vous procuré cette tapisserie ?

– Notre roi me l'a donnée. Pour me remercier de mes services. »

Elle détourne de nouveau le regard. « Et où l'a-t-il eue ?

– De mon protecteur, Wolsey.

– Et lui, où l'avait-il eue ?

– À Bruxelles. »

Elle semble estimer sa valeur. « Donc vous ne l'avez pas fait faire vous-même ?

– Ça aurait été au-delà de mes moyens. Je n'ai pas toujours été riche. Vous voyez qu'elle représente Saba et Salomon. Vous connaissez les Saintes Écritures, je suppose.

– Et je connais aussi ma mère. »

Il se fige avec sa coupe à mi-chemin des lèvres.

Elle dit : « Je suis l'enfant d'Anselma. Je ne sais pas comment elle s'est retrouvée sur cette tapisserie, mais nous pourrons nous poser la question un autre jour. »

Il se lève. « Vous êtes la bienvenue. Je ne savais même pas que cette femme avait une fille. Je me suis également demandé comment il se faisait que son visage ait été tissé. C'est pour elle que j'ai toujours convoité cet ouvrage. Je le regardais sans cesse, et un jour le roi m'a dit : "Thomas, je crois que cette femme devrait aller vivre avec vous." » Il se tourne de nouveau vers elle, souriant. « Donc votre père doit être… »

Il sait qui Anselma a épousé après son retour à Londres. Il connaît la banque de l'homme, sa famille. Pourtant son nom lui est toujours resté en travers de la gorge.

« Je vois de qui vous voulez parler. Mais ma mère l'a épousé après ma naissance. »

Il fronce les sourcils. « Donc ce n'est pas votre père ?

– Non, répond-elle. C'est vous. »

Il pose sa coupe.

« Regardez-moi, dit-elle. Ne vous reconnaissez-vous pas ? »

Sa pomme coupée est sur son assiette ; elle examine sa peau

verte ; il examine l'assiette en dessous, bleu et blanc, italienne, le motif à moitié dissimulé par le fruit. Il complète mentalement le dessin caché.

Elle dit : « Je suis venue car j'ai appris de la bouche de M. Vaughan qu'il y avait une révolte ici, et que vous étiez en danger à cause de certains pèlerins. Je voulais vous voir, ne serait-ce qu'une fois. »

Il pense à sa fille Anne le suivant à l'étage, sa silhouette râblée oscillant, ses mains potelées tendues. « Mes fille sont mortes, déclare-t-il.

– J'en ai été informée. »

Par Vaughan, naturellement. Que lui a-t-il révélé de plus ? Et de moins ?

Il demande : « Comment est-ce possible ?

– Les secrets peuvent être gardés.

– De toute évidence. » Dans son expérience, les secrets ne se gardent pas. Peut-être ce pays plat et humide est-il moins enclin aux fuites que le sien.

Elle dit : « C'était le souhait de ma mère qu'après votre départ d'Anvers vous ne soyez pas dérangé. Si je lui demandais : "Qui est mon père ?", elle répondait : "Parti de l'autre côté de la mer." Quand j'étais petite, je croyais que vous étiez un de ces hommes qui naviguent jusqu'aux terres nouvellement découvertes et en rapportent des trésors. »

Il lui tourne le dos un moment pour reprendre contenance. Il regarde la tapisserie comme s'il ne l'avait jamais vue ; comme si on lui demandait de la dépiquer et de la retisser. Il est habituel de montrer Balkis en train de regarder Salomon. Hans, par exemple, a peint un tableau sur lequel le monarque a le visage et les habits de notre roi, et le spectateur voit l'arrière de la tête de la reine de Saba. Mais Anselma vous regarde franchement dans les yeux ; elle s'est détournée de l'Israélite, comme si derrière son sourire il y avait de l'ennui.

Elle dit : « Vous pensez que je ne ressemble pas beaucoup à ma mère. »

Plus à moi, pauvre jeune femme. « Vous avez conscience que jusqu'à cet instant je ne savais pas que vous existiez ?

– Je vous ai fait un choc. Je suis désolée.

– Vous devez me laisser le temps de comprendre… Votre mère vous a portée après que j'ai traversé la mer, et elle ne m'en a pas dit un mot ?

– Telle était sa volonté.

– Mais pourquoi n'a-t-elle pas écrit quand elle a connu son état ? Pourquoi le supporter seule ? Évidemment (il soupire), vous ne

pouvez pas répondre à ça. On ne discute pas de tels sujets avec les enfants, n'est-ce pas ? Mais je serais revenu. Je l'aurais épousée. Dites-lui…

– Ma mère est morte. Un rhume de poitrine cet hiver. »

Pendant la pause qui suit il écoute son cœur : il ne sent rien, voit simplement la trace de la plume qui, dans le Livre de la Vie, a légèrement écrit un destin. C'est le destin d'une femme qu'il a connue dans un autre pays. Et elle n'était pas jeune non plus.

Sa fille déclare : « Ma mère parlait toujours de vous en bien. Même si elle ne le faisait pas souvent. Elle disait : Jenneke, je ne veux pas qu'il te considère comme une erreur pour laquelle il doit payer ; c'était un jeune homme loin de chez lui, j'étais veuve, et nous voulions tous deux de la compagnie. Mais comme vous le dites, un enfant n'entend jamais ce genre d'histoire dans sa totalité, et c'est pourquoi je suis venue découvrir par moi-même quel type d'homme vous êtes. Êtes-vous heureux de me voir ?

– Je suis stupéfait, répond-il. Comment ai-je pu avoir une fille et ne pas le savoir ? Quand elle vous attendait, comment l'a-t-elle caché ? »

Elle hausse les épaules. « Comme le font les femmes. Elle est partie. Elle a fait un voyage. Je suis née dans une autre ville.

– Et elle a épousé le banquier.

– Oui, c'était une bonne opportunité pour elle. Il était gentil et ne lui faisait aucun reproche, mais il avait des fils d'une première femme, il n'avait pas besoin de la fille d'un Anglais. J'ai vécu avec les nonnes, qui ont été bonnes pour moi. Puis ma mère m'a emmenée voir Stephen Vaughan. Apprenez-lui l'anglais, a-t-elle dit, en prévision du jour. »

En prévision du jour où le secret sera révélé. « Comment Stephen a-t-il pu savoir et ne rien dire ? » Chaque mot qu'il prononce semble accroître sa perplexité. Même s'il a déjà entendu parler, évidemment, de cas similaires. Des hommes comme lui, qui ont voyagé ; des hommes comme lui qui ne sont pas des saints abstinents : un jour ils vaquent à leurs activités légales et on frappe à la porte, et « Surprise ! » C'était une plaisanterie avec le cardinal, qui prétendait qu'il avait engendré des enfants illégitimes partout ; chaque fois qu'une canaille trapue apparaissait, il disait : « Regardez, Thomas, un des vôtres. »

Mais ce n'est plus une plaisanterie.

Il demande : « Vous savez que Stephen Vaughan est ici à Londres ?

– Il me réprimandera, répond-elle. Il comptait choisir le bon moment et vous l'annoncer lui-même. Il disait : Cromwell monte dans le monde, il a l'oreille du roi ; il défend l'Évangile, il protège

nos frères et sœurs, et nous ferions mieux de ne pas jeter de l'huile sur le feu. Il disait : ses ennemis utiliseront n'importe qui pour le salir, et s'ils entendent parler de vous, Jenneke, ils le traiteront de fornicateur.

– Vrai, commente-t-il.

– Mais il disait aussi : vous ne voudriez pas être nonne, Jenneke, les nonnes sont finies ; il est donc temps de vous marier. Et votre mari aura besoin de savoir qui vous êtes, sinon nous ne conclurons qu'une pauvre alliance – vous êtes illégitime, mais vous n'êtes pas n'importe quelle enfant illégitime. Nous devons sonder milord votre père, le préparer. Mais alors ces troubles ont éclaté, et je n'ai plus voulu attendre. »

Quand il a tendu la main vers elle, elle ne s'est pas levée pour la saisir ; elle est restée sur son siège et a gardé sa contenance, et il l'admire pour ça. Il cherche à voir Anselma en elle, mais ne trouve que lui. Il se demande, pourquoi n'es-tu pas venue plus tôt ? À une époque, j'aurais fait des bonds dans ma maison et couru à l'étage pour chanter. Même l'année dernière j'étais différent, avant de rencontrer la fille de Wolsey : avant qu'elle ne m'inflige une blessure profonde, et que celle-ci guérisse et cicatrise.

Il demande : « Votre mère a eu d'autres enfants ? Avec le banquier ?

– Non. Mais elle ne manquait de rien. Et moi non plus. Les sœurs m'ont enseigné ce qu'une femme doit savoir. Plus tard, nombre de celles qui étaient des femmes sages ont lu le livre d'Érasme, son Nouveau Testament, et elles sont devenues plus sages encore. Peut-être le connaissiez-vous ?

– Non, pas moi. Je connais seulement ses livres. Mais il est venu à Londres et a logé chez Thomas More. Il est resté plus longtemps qu'il n'était le bienvenu, disait lady Alice.

– More avait une femme ? » Elle digère cette information. « Je croyais que c'était une sorte de moine. »

Elle pose son assiette ; elle a mangé l'essentiel de la pomme, si bien que la ville représentée en dessous est désormais visible : des campaniles, des tours crénelées, des ponts enjambant des torrents. Il a parlé de More sans réfléchir. Son nom est sur toutes les lèvres ces temps-ci, on a du mal à croire qu'il est mort ; à entendre tous les bavardages à son sujet, on s'attendrait à le croiser dans la rue.

« Vous êtes une adepte de la Bible ?

– Je suis instruite.

– Et vous savez – pardonnez-moi, je ne sais pas ce que Stephen vous a dit –, mais vous savez que c'est ma cause, que c'est ma principale entreprise…

– Les Écritures en anglais. Je suis au courant. M. Vaughan m'a dit

que votre père était brasseur, et qu'il faisait aussi le commerce de la laine, que ses affaires étaient florissantes, et qu'il était lié à une bonne famille nommée Villems, qui était du côté de la loi.

– Williams. Ça se prononce comme ça. » Il réfléchit. « Tout cela est vrai. »

Inutile d'en dire plus, peut-être ? Elle n'a pas besoin de savoir pour Walter.

« Ces gens vous ont aidé à faire fortune ? La famille Williams ? »

Elle apprend vite. Elle semble déjà moins étrangère que quand elle est entrée dans la pièce.

Il répond : « Wolsey m'a aidé. Mais peut-être Stephen ne vous a-t-il pas dit qui était Wolsey ?

– Un prélat séculier. Mort.

– Vous voyez mes armoiries, peintes sur ce mur là-bas ? Ces oiseaux noirs appelés craves étaient le symbole du cardinal.

– Ça n'irrite pas ses ennemis de les voir ici ?

– Si. Oh, si. Mais, vous voyez, ils doivent serrer les dents et contenir leurs injures. Ils doivent baisser la tête, supporter et dire : "J'espère que vous êtes en bonne santé, lord Cromwell !" Ils doivent se forcer à me sourire. Et faire une génuflexion.

– Vous êtes fier. » Elle le regarde. « Vous êtes très bien mis, et j'aime beaucoup cette maison. On m'a dit : ton père est le premier citoyen de Londres. Je n'y croyais pas, mais je le crois maintenant. Je suis restée dehors pendant un jour ou deux. Je voulais vous voir et juger. »

Ça semble raisonnable. « Je suis ravi que vous ayez décidé d'entrer.

– Qui ne serait pas curieux de voir une maison si somptueuse ? Surtout si votre père y habite. »

Il a le sentiment qu'il devrait dire quelque chose, présenter des excuses – une longue explication, pourquoi les choses ne sont pas telles qu'elles en ont l'air –, mais il entend déjà des pas et des voix derrière sa porte. Les siens doivent estimer que cette jeune femme lui a pris suffisamment de temps.

Il dit : « Quand vous travaillez pour Henri Tudor, vous n'avez pas le choix de votre apparence. Vous devez être un courtisan et ne pouvez pas avoir l'air d'un clerc. Et les gens ordinaires, devant le portail, vous devez leur montrer que vous avez la faveur du roi. Ils ne comprennent que ce qu'ils voient clairement. Si vous ne les éblouissez pas, ils vous prennent pour moins que rien. »

Il veut qu'elle sache, j'étais heureux dans ma tenue noire d'avocat. Mais est-ce vrai ? Il songe, je m'en servais pour me cacher. Ça ne signifie pas que j'étais content. N'avais-je pas un pourpoint en satin violet, bien avant la chute du cardinal ?

La porte s'ouvre. C'est Thomas Avery. Il fixe la visiteuse. « Dieu du ciel, Jenneke, que faites-vous ici ?

– Thomas Avery, c'est ma fille. »

Le jeune homme se tient avec un porte-documents serré contre sa poitrine, les yeux sur la jeune femme. « Je sais. »

Quand Jenneke est partie, il appelle Avery et le fait asseoir ; il lui donnerait une pomme s'il en voulait une, et ce sont de bonnes pommes vert pâle. « Je n'ai pas faim, dit le jeune homme.

– Allez, Thomas Avery, vous êtes un garçon de Putney, nos familles se connaissaient, nous devrions être francs l'un avec l'autre.

– Rien de tout cela n'est vrai, déclare Thomas Avery avec circonspection. Les gens de Putney sont aussi malhonnêtes qu'ailleurs. Pires même.

– Je veux dire que nous devrions être à l'aise l'un avec l'autre. »

Avery le regarde d'un air de dire, comprenez-vous à quel point c'est impossible ?

« Vous l'avez vue, n'est-ce pas, chez Stephen, quand je vous ai envoyé là-bas pour apprendre votre métier ? Vous êtes revenu et avez parlé d'elle. Jenneke, disiez-vous. Ce nom était si souvent sur vos lèvres que je croyais que vous étiez amoureux. »

Avery ne répond rien. Ses mains sont immobiles, inoccupées.

« Je me disais : nous allons arranger ça pour Avery – même si c'est une orpheline sans argent, Stephen et moi nous arrangerons entre nous. Mais ensuite vous avez cessé de parler d'elle et j'ai pensé – Dieu me pardonne –, j'ai pensé qu'elle était peut-être morte, alors je n'ai pas mentionné son nom. J'attendais des nouvelles. Et maintenant… »

Il sent qu'il est proche de la vérité mais qu'il peine à la saisir. Une chose morte s'est avérée vivante : c'est comme si Anselma était une de ces statues que gardent les moines, leurs yeux remuant mécaniquement dans leurs orbites ; ou tendant une main de bois pour ajuster leur robe d'un bleu céruléen.

Avery dit : « Sir, je suis rentré d'Anvers avec l'image de Jenneke aussi claire dans mon esprit que si elle s'était tenue devant moi, et dans cette pièce même, j'ai pris votre mesure, j'ai étudié vos traits. Puis j'ai de nouveau traversé la mer et étudié les siens. Vous voyez qu'elle vous ressemble, et ça ne m'a pas échappé non plus. J'ai posé la question à M. Vaughan. Il a répondu : Avery, vous avez raison, mais soyez très discret. J'ai compris que je m'étais immiscé dans une affaire privée. Vaughan a dit : je ne vous demanderai pas de prêter serment, et je suppose que ça se saura un jour – mais que ce ne soit pas à travers vous.

– Et vous avez gardé mon secret. Que je ne connaissais pas moi-même. » Il examine Avery. « Eh bien, si vous avez pu garder ce

secret, vous pouvez en garder un autre. » Le garçon remue, tendant la main vers un papier, mais lui lève la paume : « Ne bougez pas et écoutez. Je vais vous dire où est mon argent. »

Avery est surpris. « Eh bien, sir, je parle à vos administrateurs et à vos fournisseurs. Vos agents me font tous des confidences. S'ils cachaient quelque chose, je le saurais.

– J'applaudis votre zèle. Mais il y a d'autres fonds.

– Ah. » Avery réfléchit. « À l'étranger ? »

Il incline la tête.

« Pourquoi ?

– En prévision du jour.

– Mais le roi n'a-t-il pas dit – vous me pardonnerez, sir, mais toute la ville en parle – "Je ne me séparerai de mon lord du Sceau privé pour aucun homme au monde."

– C'est ce qu'il a dit. »

Avery regarde ses pieds. « Nous connaissons l'amour que Sa Majesté vous porte. Nous en voyons quotidiennement les fruits. Mais nous craignons que le pays se soulève de nouveau, et qui sait quelle direction prendra le monde ? Non que nous doutions de notre souverain, de sa parole – mais qui avait plus sa faveur que le cardinal en son temps ?

– Son exemple est toujours présent devant mes yeux. » Mais pas son fantôme, pas depuis Shaftesbury. « Donc si un jour le duc de Suffolk et le duc de Norfolk font irruption ici, brisant mes serrures et fendant mes coffres, fracassant tout comme les diables pendant le sac de Rome, je veux que vous, Thomas Avery, fuyiez aussitôt sans poser de question. Ne vous arrêtez même pas pour les injurier, courez. Dès que vous pourrez faire passer une lettre à l'étranger, envoyez-la aux noms que je vous donnerai. Et si Henri met la main sur ce qui m'appartient, il pensera tout avoir, mais il sera – ne disons pas trompé, car je ne tromperais pas mon roi – disons qu'il ne sera pas totalement informé. » Il regarde Avery. « Vous pouvez le faire ? Ou cette tâche est-elle trop lourde ? »

Le garçon acquiesce.

« Bien. » Parce que Richard a le sang trop chaud pour une telle mission *post mortem*. Et comme on suppose que Rafe connaît toutes mes affaires, songe-t-il, je ne voudrais pas que sa loyauté soit divisée, car il est désormais le serviteur du roi et doit répondre auprès de lui. Il ajoute : « Gregory est encore jeune. Il aura besoin d'aide. Et il semblerait désormais que je doive subvenir aux besoins d'une jeune femme.

– Où est-elle partie, sir ?

– Chercher Vaughan. Je me demande ce qu'elle va lui dire. »

Il serait heureux d'avoir Avery dans sa famille. Mais il n'est plus

libre – il s'est engagé auprès de la fille de Thacker, l'intendant. Ils sont proches, les garçons d'Austin Friars : peut-être en restera-t-il un à marier à sa fille. Même si quelque chose dans les manières de Jenneke lui dit qu'elle n'a pas l'intention de rester. Elle est venue pour satisfaire sa curiosité et poser les yeux sur le père qui est un grand homme. Peut-être a-t-elle, enfant, attendu que son navire arrive sur la rivière Scheldt. Mais ces jours sont depuis longtemps révolus, et l'enfance est terminée.

Le sauf-conduit d'Aske est valable jusqu'à la fête des Rois. À Greenwich, pendant la saison de Noël, le roi a demandé au chef rebelle de rédiger un compte rendu des outrages dans le Nord – depuis les premiers soupçons de troubles en automne jusqu'à son voyage hivernal sous la bannière de la trêve.

Aske passe un ou deux jours à sa tâche, soutenu par du bœuf de premier choix, du vin rouge et des feux bien alimentés. Le produit est transmis au lord du Sceau privé. Celui-ci passe ses vacances à traiter des lettres de Calais, où la population a été gonflée par un afflux d'Irlandais insistant pour venir vivre sur le territoire britannique. Les céréales manquent cet hiver, et les harengs se vendent à quatre unités pour un penny, il faut donc un plan pour nourrir la ville. Inutile d'attendre que le gouverneur s'en charge. Lisle ne sait pas faire bouillir un œuf.

Le lord du Sceau privé met ses lettres de côté pour lire l'histoire des pèlerins telle que racontée par Aske. « Quel merveilleux petit livre, déclare-t-il finalement. Je m'étonne qu'un avocat s'épanche si librement. » Aske parle de lui-même comme d'un homme dans un livre de contes. Il s'appelle « Ledit Aske ». Il révèle ce qu'il a fait pendant la rébellion, mais il n'explique pas pourquoi.

« Aske a vu le roi, dit le lord du Sceau privé. Le roi a vu Aske. Il a fait ce qu'on attendait de lui. Maintenant renvoyez-le dans le Yorkshire. »

Aske doit être reconduit rapidement, avec la proposition du roi d'un pardon général, afin d'étouffer les rumeurs qui prétendent d'un côté qu'il a été pendu, de l'autre qu'il a été promu à un haut poste. Aucun sujet loyal ne pourrait refuser de passer Noël avec son roi. Mais la visite l'a compromis : il sera aisé aux gens du Yorkshire d'affirmer que la cour l'a acheté. En tout cas, il est futile de croire qu'Aske seul peut commander les villes et les comtés. La bannière des Cinq Blessures a même été vue en Cornouailles, où l'on dit qu'elle a été rapportée par de vrais pèlerins qui avaient traversé le pays à pied jusqu'au sanctuaire de Walsingham dans le Norfolk.

Ceci ne montre-t-il pas la nature des pèlerins ? D'après le lord du Sceau privé, aller de comté en comté pour prier ne donne rien. On

peut le faire à la maison. Ça coûte moins cher, on ne se fait pas dépouiller sur la route, et on ne répand pas de maladie ni n'en rapporte-t-on chez soi. De plus, Walsingham ne sert à rien, dit le roi. « Je suis allé y prier pour le fils que j'ai eu avec Catherine, mais il n'a vécu que deux mois. Pourtant, Jane a voulu s'y rendre. Les femmes sont saugrenues et elles ont du respect pour les sanctuaires. Elle a prié pour que son ventre soit fertile mais… Vous voyez bien, dit le roi. Il ne s'est encore rien passé. »

Dans sa proposition de paix, le roi s'est engagé à se déplacer dans le Nord. À la Pentecôte, il ouvrira un parlement à York et couronnera Jane – ou à la Saint-Michel au plus tard. L'assemblée du clergé se tiendra également à York, pour que l'Église du Nord puisse avoir son mot à dire quant à la façon dont nous vénérons Dieu, au lieu d'être écrasée par Canterbury et qu'on lui dise quoi penser et comment prier. Avant l'arrivée du roi, le duc de Norfolk viendra assurer l'ordre et traduire en justice quiconque troublera la paix nouvellement restaurée. Norfolk aura le titre de lieutenant du roi, et il ne se présentera pas avec une armée, mais seulement avec son train ducal. Pendant ce temps, on demande aux gentilshommes qui ont pris le parti de la canaille, volontairement ou non, de comparaître devant le roi pour s'expliquer et recevoir le pardon d'homme à homme.

Mais quand le Nord se vide de ses principaux meneurs, chaque tanneur, chaque boucher pousse en avant, rédigeant des proclamations rebelles et les clouant aux portes des églises. Le comte de Cumberland écrit qu'il est dangereux pour un messager d'être pris avec une lettre adressée à Cromwell – quel qu'en soit le contenu, il sera assassiné. Les guerres sont cruelles, dans les prêches et sur le papier, dans les hôtels de ville et sur les places de marché : insultes, pancartes, bagarres. Les coursiers royaux et même les hérauts sont attaqués sur les routes, leur fonction n'est pas respectée. Comme elles ont rempli les exigences immédiates des pèlerins, les propositions du roi suffisent à amener une trêve. Mais pour ce qui est de leur demande de revenir en arrière, rien n'est fait et rien ne peut être fait.

La couronne s'inquiète de ses revenus cette année ; lui, le lord du Sceau privé, rencontre la trésorerie pour estimer la profondeur du déficit dans le Nord, où les impôts dus en septembre dernier n'ont toujours pas été payés. Rafe Sadler part à la mi-janvier en mission en Écosse – il rencontre la sœur de notre roi, Marguerite, qui cherche à annuler son troisième mariage. En route, il voit combien la paix du roi est fragile. À Darlington, quarante hommes armés de gourdins se tiennent devant son auberge, avec de mauvaises intentions. « Donc Rafe affronte le danger, après tout, observe le

lord du Sceau privé. Il trouvait sa vie trop calme. »

Rafe dissuade les hommes de Darlington, s'adressant à eux de la fenêtre de son auberge, frissonnant dans le vent cinglant ; hors de la vue des rebelles, sous le rebord de la fenêtre, il serre un poignard. Par chance ils ne savent pas que Rafe est comme un fils pour Cromwell, sinon ils le sortiraient de là et en finiraient rapidement avec lui. Le pire l'attend, craint-il, avec les Écossais. Cependant, son expérience lui est utile : quarante hommes armés venus du Yorkshire n'égalent pas un Henri des mauvais jours.

« Attendez que le roi soit parmi eux », dit le lord du Sceau privé avec délectation. Même s'il ne croit pas totalement que le roi s'y rendra.

Nous sommes tous inquiets pour nos amis dans le Nord. Quand lord Latimer s'est mis en route pour Londres afin d'expliquer son comportement durant les troubles de l'année dernière, un rebelle est entré dans Snape Castle et a pris sa femme, Kate, en otage. On lève les yeux au ciel et on se donne des coups de coude parmi les jeunes clercs des Rouleaux et d'Austin Friars : « Notre maître va aller la sauver – il est obligé, il a décidé de l'épouser. »

D'après les gens du Nord, c'est la nièce du roi, Margaret Douglas, qu'il a choisi d'épouser, et il compte être nommé héritier d'Henri.

Lui dit : « Ce mariage avec la Douglas, remplace-t-il celui avec Marie, ou est-il en plus ? Les rebelles pensent que je suis un hérétique, mais ils doivent savoir que je ne suis pas un homme infidèle avec une femme dans chaque maison ? »

Gregory : « J'estime que je devrais avoir mon mot à dire quant au choix de ma belle-mère, mais personne ne me demande mon avis. Ces femmes ne sont pas beaucoup plus âgées que moi. Et puis, ajoute-t-il, perplexe, pourquoi les gens croient-ils que mon père survivra à Henri et régnera après lui ? Ce n'est guère flatteur pour le docteur Butts et son art. »

La nouvelle de la fille illégitime de son père, Gregory l'a reçue avec calme. Il est content d'avoir de nouveau une sœur. « Quand mon père sera roi, dit-il, et marié à la femme de Latimer, Kate, ainsi qu'à Meg Douglas et Marie Tudor, tu seras la princesse Jenneke, et toi et moi nous harnacherons un chariot d'or avec des chevaux blancs, et nous filerons tel Phébus à travers Whitehall en lançant des petits pains à la populace. Et la populace dira : "Ce sont des gens d'apparence simple, mais regardez comme leurs visages brillent." Et les gens mangeront leurs pains, et ils nous béniront à notre passage. J'imagine que tu vas rester avec nous ? Que peut bien offrir Anvers, comparé aux perspectives ici ? »

Quand il se libère un après-midi, il s'assied avec sa fille, la

lumière blanche comme neige filtrant dans son bureau.

« Ces livres ? demande-t-elle.

– Des livres de droit. »

Elle acquiesce. « C'était votre métier. »

Il lui demande : « Comment est Anvers maintenant ? J'essaie de me représenter la ville. Je suis au courant de l'incendie à l'église Onze-Lieve-Vrouw. Il paraît que le toit s'est affaissé.

– C'était une catastrophe », répond-elle. Il est heureux qu'elle connaisse ce mot. « Ça a commencé avec un cierge. Toute la charpente du transept s'est effondrée et a détruit les chapelles en dessous. Certains d'entre nous affirment que c'était Dieu qui détruisait les idoles.

– Quand je suis revenu ici, Anvers me manquait. Je m'étais habitué aux coutumes locales, et il aurait fallu peu d'encouragements pour que je reste. Tu dois me croire – si j'avais compris que ta mère était enceinte, je ne l'aurais pas quittée. Et je ne l'aurais pas traînée en Angleterre – tu vois, je rentrais à la maison après de nombreuses années, et je n'avais pas de protecteur, aucun moyen sûr de gagner ma vie. »

Il se revoit à l'époque : un jeune Italien soigné, le visage attentif, les yeux toujours alertes. Que reste-t-il de ce garçon ? Juste son regard qui parcourt la pièce pour repérer les sorties, le fait qu'il déteste que des gens bougent derrière lui. Maintenant, quand il s'assied dans un fauteuil, il s'y installe. Ses mains – auparavant occupées par le couteau et la plume d'oie tandis qu'il notait les paroles des autres – reposent désormais légèrement l'une dans l'autre, le poing droit dans la paume gauche. On dirait qu'il prie, mais il suffit d'un infime changement de posture – les épaules qui se redressent, le menton qui se baisse – pour qu'il ait l'air d'avoir envie de se battre.

Il dit à sa fille : « Je pardonne Stephen Vaughan, je suis bien obligé, car ses intentions étaient louables, même si ça aurait été une consolation pour moi de t'avoir ici. Ces choses arrivent. Les malentendus. Les séparations.

– C'est grâce à Stephen Vaughan que je vous connais, répond-elle. Il me parlait de vous, bien avant que je sois en âge d'écouter. Il n'aurait pas admiré un homme faible ou un idiot. Il vous aime de tout son cœur.

– Les gens savent-ils qui tu es ? À Anvers ?

– Certains le devinent. On se souvient bien de vous dans cette ville. »

Pas étonnant. Les marchands anglais disaient, sors, Thomas, écoute les rumeurs. Répète-nous ce que disent les voisins ; quand ils se rassemblent et utilisent des expressions locales, qu'est-ce qui nous

échappe ? Il arborait à l'époque une expression à la fois aimable et confuse, le nouveau garçon désireux d'apprendre. « Que peut offrir Anvers ? » a demandé Gregory à Jenneke, et une fois il s'est lui-même posé la question. En Italie tu pensais, c'est tout ce que je veux, cette vue brumeuse depuis le belvédère ou la tourelle, ce bleu, cet or ; cette chaleur qui filtre à travers les arbres, cette mosaïque devant laquelle la lumière change, avec ces yeux anciens qui me retournent mon regard. Il est vrai qu'il y a des aspects de l'Italie qu'il a préféré oublier. Que peut-on apprendre du souvenir de la faim et de la douleur, du dénuement et de la fuite ? Il se souvient de jours où sa seule mission était de se mettre à l'abri avant qu'il fasse trop froid pour dormir dans la rue. Mais à Florence, la chance a tourné ; c'est là – et à Venise, à Rome – qu'il a appris à être malin et à louvoyer, toujours vigilant, toujours prêt à être offensé ou à faire semblant, mais également prêt à reculer avec une parole aimable quand les chances étaient contre lui. Il a appris à marcher la nuit, à murmurer, à s'incliner devant les *magnificos* ; à s'avancer au bon moment, à faire à voix basse la bonne allusion ou la bonne suggestion, pour que tout le mérite revienne au *magnifico*.

Mais à l'époque il était agité. Il pensait, et maintenant ? Et quand il a posé le pied à Anvers il s'est dit, il y a d'autres choses à vouloir et d'autres choses à connaître. Le ciel si vaste et la terre si plate, les possibilités s'étirant à perte de vue. En Italie, tu as appris la ruse, mais à Anvers, la flexibilité.

Et en plus, les boutiques ! On sort dans la rue et on peut acheter un diamant ou un balai, on peut avoir des couteaux, des chandeliers et des clés, des objets de ferronnerie qui séduisent l'œil expert. Là-bas, ils fabriquent du savon et du verre, ils sèchent le poisson et échangent de l'alun et des billets à ordre. On peut acheter du poivre et du gingembre, de l'anis et du cumin, du safran et du riz, des amandes et des figues ; on peut acheter des cuves et des casseroles, des peignes et des miroirs, du coton et de la soie, de l'aloès et de la myrrhe.

Il avait déjà des amis en ville. Le jour où il est arrivé d'Angleterre, alors qu'il n'était encore qu'un jeune garçon, il a rencontré une famille de marchands avec leurs échantillons de laine. Ils ont vu les marques des bottes de son père sur son visage. Nous ne t'oublierons pas, ont-ils dit, il y aura un lit pour toi chaque fois que Dieu te ramènera dans notre ville. Les années se sont écoulées : « Seigneur Dieu ! se sont-ils exclamés quand il a frappé à la porte. C'est Thomas ! Il est adulte ! Il est italien maintenant ! »

À Anvers, plus on maîtrisait de langues, plus on avait de chances de réussir. S'il lui manquait une expression dans une langue, il l'avait dans une autre, et sa grande fougue comblait les vides. Il

recherchait, comme il l'avait fait en Italie, la compagnie d'aînés posés, dont la conversation à table était raffinée et qui étaient disposés à transmettre leur savoir à un jeune étranger qui les admirait, qui posait des questions, encore des questions, et semblait impressionné par les réponses. De tels dignitaires ont toujours besoin d'un dépositaire pour leurs secrets, de la même manière qu'ils ont besoin d'un homme qui portera une dépêche confidentielle et reviendra avec une réponse avant qu'ils aient remarqué qu'il est parti. L'inconvénient est qu'il faut consentir à vivre à l'intérieur : pas de *calcio*, juste du tir à l'arc poli le dimanche. Les cours où l'on échange la laine et l'argent sont peut-être ouvertes, mais on ne peut échapper à l'odeur du suif, de l'encre et des dîners, qui imprègne la laine des épais vêtements d'hiver : il se promenait, et à l'ombre du Steen avec ses entrepôts, il inspirait l'air de la rivière et imaginait le vaste monde au-delà. Il y avait des centaines de ses concitoyens – c'est-à-dire des Anglais – qui habitaient dans ou à proximité de leur Maison anglaise ; ils vivaient côte à côte avec la nation castillane, les Portugais et les Allemands, mais étaient adorés en ville car ils payaient si généreusement pour leurs privilèges. Quand leurs navires arrivaient, ils étaient les premiers à pouvoir utiliser la grue sur les docks, actionnée par un homme qui marchait dans une roue. Un jour il a demandé à un Anversois : « Est-ce qu'elle a un nom ? »

Un air déconcerté. « On l'appelle la grue. »

Il se disait, si les canons ont un nom, si les cloches ont un nom, les grues devraient aussi en avoir un.

« Ce n'est pas déraisonnable », a-t-il calmement déclaré.

Le Flamand a répliqué en riant : « On peut l'appeler Thomas si tu veux.

– Au fait, a-t-il marmonné en s'éloignant, elle fonctionnerait beaucoup mieux si vous aviez des hommes qui marchent à l'extérieur, et non à l'intérieur. »

Inutile d'essayer de changer les idées fixes d'une ville étrange. Mais c'est un homme qui pense à soulever de lourds poids, qui pense aux treuils, aux poutres et aux poulies, aux joints, à ôter toute friction.

Bien sûr, il y a eu des rumeurs à son sujet quand il a emménagé chez Anselma. Elle a entrepris de lui montrer le pays et de le présenter à des gens qui pourraient lui être utiles, des parents à elle. Un jour ils sont allés ensemble à Gand et sont entrés dans l'église Jean-le-Baptiste pour dire une prière. Ce n'est qu'aux jours de célébration que les ecclésiastiques ouvrent les portes du grand autel pour montrer les foules d'anges et de prophètes qui rejoignent l'Agneau mystique. À la place, ils ont vu les donateurs du monument, représentés sur les portes extérieures. C'était un couple

accablé de soucis, elle les traits pincés, lui chauve : mais sans nul doute pleins de grâce. Il s'est dit, dans trente ans, ça pourrait être nous. J'aurai oublié l'anglais et serai entièrement flamand : un bourgeois robuste, persuadant les jambes plus jeunes de courir jusqu'aux quais pour moi, ou de grimper en hauteur pour voir si mes navires arrivent.

L'église était animée et bruyante, mais ils s'entendaient mutuellement murmurer : leurs têtes proches, les doigts d'Anselma se glissant dans sa paume. Leurs souffles mêlés ; elle était appuyée contre lui, douce et chaude. Il a dit : « Ô Seigneur, accordez-moi la chasteté, mais pas encore. »

Elle a ri, et il a ajouté : « Pas de moi. Saint Augustin. »

Pourtant le jour est arrivé où elle a dit : « Il est temps de partir, Thomas. Tu es désormais mon passé, et moi le tien. »

Il va à la Tour pour interroger Robert Kendall, le vicaire de Louth, le premier fauteur de troubles dans le Lincolnshire : le pardon ne s'étend pas à des criminels comme lui. Des nuages s'accumulent au-dessus de la ville, formant des forteresses d'air gris-bleu, battus par le vent comme par le feu du canon. M. Wriothesley l'assiste. Rafe lui manque, mais Rafe est en route pour Newcastle, où il attendra le sauf-conduit qui lui permettra de franchir la frontière.

Reginald Pole a quitté Rome avec son nouveau chapeau de cardinal. Maintenant que la paix est revenue, il a laissé passer sa chance d'envahir et de mener les Anglais, bien que les Écossais aient clairement dit qu'ils auraient été prêts à lui venir en aide. Quand lord Cromwell apprend que Pole se dirige vers Paris, Francis Bryan traverse la mer étroite avec une demande d'extradition. Contrarié et diminué, bloqué et entravé, Pole avance vers le territoire impérial : mais notre homme à Bruxelles a déjà persuadé le régent de l'empereur de ne pas le recevoir.

Les parents du nouveau cardinal – sa mère lady Salisbury, son frère lord Montague – continuent d'affirmer que sa bêtise leur fait horreur. Tout ce qu'ils veulent, c'est que Reginald se conforme et soit loyal aux Tudors, comme eux le sont et le seront toujours. À les entendre parler, s'ils voyaient Reginald avec son chapeau rouge, ils le lui arracheraient et cracheraient dedans.

Les Espagnols l'appellent M. Polo. Ce qui fait rire le lord du Sceau privé.

« Il paraît que vous avez une visiteuse, Cromwell, déclare l'ambassadeur impérial.

– Ah oui ? Pourquoi ne me dites-vous pas tout ce que vous savez à ce sujet, Eustache ? »

L'ambassadeur agite la main. « Naturellement les voisins parlent. Ce n'est pas tous les jours qu'ils voient la fille de la reine de Saba avec son sac de voyage. »

Leur dîner arrive : comme il fait froid, un épais ragoût de mouton et une tourte à la langue de bœuf aromatisée au macis. *« Ça va, Christophe* ? »* demande l'ambassadeur, mais celui-ci se contente de grogner ; il se demande s'ils vont lui laisser de la tourte.

« Je voudrais que ce soit le printemps, déclare Chapuys. Je suis comme les Israélites dans le désert, il me tarde de retrouver les melons et les concombres d'Égypte. » Il soupire. « *Mon cher**, vous ne devez pas m'en vouloir si vos amours intéressent toute l'Europe. Jusqu'à présent, les observateurs ont été frustrés par votre extrême discrétion.

– C'est un péché éculé. Pour autant que ça en ait jamais été un. »

Chapuys se sert un peu de ragoût. Le parfum de la sauge séchée emplit la pièce. « Vous croyez que votre Dieu luthérien comprendra ?

– Je suis las de vous dire que je ne suis pas luthérien.

– Ne prenez pas cette peine, car je ne le croirai jamais, réplique joyeusement Chapuys. Vous êtes certainement une sorte de sectaire. Peut-être un de ceux qui s'opposent au baptême des enfants ? »

Il mâche un peu, les yeux sur Chapuys. C'est la rumeur que le jeune Surrey a répandue, lui et d'autres personnes malintentionnées ; c'est une façon de le disgracier auprès d'Henri, et l'ambassadeur le sait.

« Christophe, lance-t-il, où est ce chapon ? » Il pose sa serviette. « Est-ce probable ? demande-t-il à Chapuys. Comment pourrais-je professer une telle croyance et demeurer le serviteur d'un État chrétien ? Ces gens sont contre le paiement des impôts. Ils sont contre les serments. Ils sont contre les livres et les écrits et la musique.

– Pourtant on dit que cette secte s'est insinuée partout à Calais. Et que lord Lisle ne peut pas faire grand-chose contre. »

Christophe apporte le chapon, la chair taillée en cubes et baignant dans le vin rouge, la sauce épaissie par de la chapelure.

« C'est un repas très marron, observe Chapuys, mais il est meilleur qu'il en a l'air.

– Bientôt ce sera le carême. Et alors ce seront les lieux de plaisir d'Égypte que vous regretterez, pas les melons et les concombres. »

L'ambassadeur s'essuie la bouche. « Qu'allez-vous faire de votre nouvelle fille ? La marier discrètement, je suppose, avec une belle dot. Allez-vous avouer au monde qui elle est ?

– J'aurai du mal à le cacher, avec vous qui le criez sur tous les toits.

– C'est un miracle, dit Chapuys. Comme Lazare. Même si on se demande : était-il vraiment le bienvenu ? »

Ça lui a déjà traversé l'esprit. Sa famille était-elle contente de le voir, ou estimait-elle qu'il avait été trop arrogant en violant les lois de la nature ?

« Que veut-elle vraiment ? demande Chapuys.

– Juste me voir. Elle dit qu'elle ne restera pas.

– Retour au refuge des hérétiques ?

– Anvers n'est pas vraiment ça. Votre empereur garde la main sur la ville.

– D'après ce que je comprends, elle est creusée de partout. Il y a des tunnels et des caves, toute une cité souterraine dont on ne soupçonnerait pas la présence depuis la surface. Évidemment, vous les avez vous-même visités, quand vous étiez jeune ?

– Naturellement. Car ce sont des entrepôts. Rien de plus. »

Chapuys dit : « Si vous voulez garder votre fille en Angleterre, vous allez devoir la tenter. Vous allez devoir ouvrir vos coffres et dépenser votre argent. Y a-t-il une femme au monde qui refusera un collier de perles, ou un revers brodé par un orfèvre ? »

À Anvers, vous ouvrez une porte dont vous pensez qu'elle donnera sur une autre pièce. À la place, à vos pieds se trouve un escalier qui plonge dans les profondeurs de la terre. Vous vous efforcez de regarder dans l'obscurité. Vous avancez tel un escargot, appuyant votre épaule contre le mur, cherchant du pied à tâtons le bord de la marche. Pourtant, après quelques semaines vous pouvez descendre et monter l'escalier en courant, vos pieds sachant exactement où aller.

Mais seulement chez vous. Sur les marches d'un autre homme, attention.

Austin Friars, janvier : dans un flot de lumière fragmentée, sa fille tourne les pages du livre d'heures qui appartenait à Lizzie Wykys. « Votre femme, comment était-elle ? »

Que peut-il lui dire ? Nous étions des gens pragmatiques, qui avions l'un pour l'autre des gestes de bonté pragmatique ; à sa mort elle m'a manqué. Son affection était profonde et austère, et quand elle parlait aux enfants de leurs manquements elle disait : « Je te le dis pour ton propre bien. » Quand elle était en compagnie, elle portait une toque comme une femme à la mode, mais à la maison elle portait une coiffe de ménagère. Elle faisait des listes, notait ce qui était en réserve : les domestiques étant si négligents, une femme doit toujours être vigilante. Elle avait une liste des péchés de son mari dans la poche de son tablier : elle la sortait et la consultait de temps à autre.

Quand ses enfants sont nés, la maison a été totalement abandonnée aux femmes. Elizabeth avait une abondance de cousines et de parentes. Elles connaissaient la famille de son époux, son histoire, et peut-être pensaient-elles qu'il ne pourrait pas s'élever dans le monde. Lui était très agréable avec elles, très doux. Un jour, il a entendu une cousine dire à Liz : « Il fait beaucoup d'efforts, ton mari. » Il n'a pas entendu la réponse étouffée de sa femme. Pour autant qu'il sache, elle a pu dire : « Il fait beaucoup d'efforts mais échoue constamment. »

Quand ils se sont mariés, il lui a dit : une chose que je te promets, ma femme ne sera pas pauvre. Il espérait être un bon mari, prévoyant, fidèle. Il s'est avéré extrêmement prévoyant, et généralement fidèle. Quand Grace est née, il travaillait chaque heure du jour pour Wolsey. Les cousines le regardaient avec méfiance quand il arrivait : où étiez-vous ? Comme si c'était forcément un endroit abominable. Elles attendaient de voir un autre lui : le loup qui vit dans l'homme, son père Walter ressortant à travers sa peau.

Lorsqu'il est rentré d'Anvers, Walter était un homme important dans le district. Par le passé, il avait agrandi sa propriété en faisant voler d'un coup de pied les bornes qui délimitaient celle de ses voisins, mais il possédait désormais des acres achetées légalement, et il avait investi dans sa brasserie, faisant même venir un Écossais pour lui montrer comment rendre sa bière meilleure, car cet art était bien maîtrisé là-bas.

Son beau-frère Morgan lui a dit : « Thomas, tu devrais aller à Putney rendre visite à ton père. Tu devrais voir le ventre qu'il a. Tu devrais voir son chapeau, maintenant il est marguillier.

– Si tu me le conseilles, a-t-il répondu, j'irai jeter un coup d'œil. »

Le jour est arrivé. Avant qu'il ait vu Walter, les voisins l'ont repéré. La rumeur s'est propagée. Une personne stupéfaite a lancé : « C'est le mioche Aiguise-Moi-Ça. Il était où, vous croyez ? »

Il n'a pas éprouvé le besoin de répondre.

« Laissez-nous voir sa tête ! s'est écriée une femme. Il doit croire qu'on a la mémoire courte ! »

Il n'avait rien à dire.

« Nous te croyions mort », s'est exclamé un individu.

Il ne l'a pas corrigé.

Puis il a levé les yeux, et Walter marchait vers lui. Il ne portait pas le chapeau, mais il avait le ventre. Il était peut-être sobre et rasé, mais il donnait toujours l'impression qu'il allait vous assommer en un clin d'œil.

La forge était toujours là, même si Walter n'y travaillait plus ; quand il a tendu la main, elle était rose et propre, et il aurait fallu regarder de près pour voir les brûlures.

Lui, Thomas, a fait le tour des lieux. Outils sur leur râtelier ; un tablier en cuir à une patère, toujours enveloppé de la puanteur de la tannerie. Ou peut-être se l'imagine-t-il : sueur, sel, merde, toutes les saveurs du début de sa vie.

Walter a dit : « Tu fais l'inventaire, c'est ça ? Je ne suis pas encore mort, garçon. »

Il n'a pas répondu.

« Tu reviens vivre ici ? a demandé Walter.

– Non.

– On n'est pas assez bien pour toi ?

– Non. »

Les gens nous poussent toujours, remarques-tu, à pardonner et à oublier. Ils nous disent toujours, obéis à ton père, garçon : ressemble-lui. Les jeunes hommes prétendent vouloir du changement, vouloir la liberté, mais la vérité est que la liberté les trouble et le changement les fait trembler. Mettez-les sur une route avec une bourse et un vent favorable, et avant d'avoir parcouru un kilomètre ils supplient qu'on leur donne un maître : ils doivent être pris sous une aile, ils doivent être liés, ils doivent avoir quelqu'un à qui obéir.

Il aimerait être l'exception. Il a parcouru un kilomètre et plus. Mais peut-être n'est-il pas différent de la masse des hommes. Quand il était enfant, avant de s'enfuir, tout ce qu'il voulait, c'était être son père – Walter, mais en plus propre. Il se disait, un jour le vieux va défaillir et sera enterré : et alors moi, Thomas, je formerai des garçons et les ferai travailler à la forge, simplement parce qu'il n'y a pas assez d'heures dans la semaine. Il y a quelque chose dans une forge (c'est la chaleur) qui attire tous les oisifs du district les jours d'hiver, et ils restent là à bavarder, jusqu'à ce que la lumière s'en aille et que les couleurs du fourneau, du rouge cerise au jaune paille, soient remplacées par un ciel d'ardoise, par la lune foulée aux pieds par les buveurs qui rentrent tard chez eux. La journée est finie, et qu'est-ce qu'elle a donné ? Des clous à tête arrondie ou plate, des crochets, des brochettes, des pieux, des boulons, des crampons, des barres.

À Florence, puis à Anvers, Walter patrouillait dans ses rêves, et il se réveillait avec le ventre noué, plein de rage. Pourtant, il est revenu à Putney. Quand Walter est mort, le voisinage a pleuré sa perte : le nouveau Walter réformé. Il croyait au purgatoire à l'époque, et même s'il a payé un prêtre afin qu'il prie pour l'âme de son père, il espérait que le verrou sur la porte du purgatoire était solide. Il ne voyait aucune nécessité à ce que les petits-enfants de Walter l'incluent dans leurs prières.

Anne est une enfant qui pleurniche beaucoup, un problème pour

la nourrice : avide, dit Liz. Elle veut toujours quelque chose, mais personne ne sait quoi. Nous naissons tous dans le péché, notre âme est déjà entachée : Anne en est l'illustration, l'image de la turpitude des enfants en bas âge. Elle renverse tout et fait voler les objets, jusqu'à ce qu'il la fasse asseoir sous la table avec la chienne, et alors elle tord en spirale la fourrure de Bella tout en fredonnant ; jusqu'à ce qu'il dise : « Pour l'amour de Dieu, ma fille, ne peux-tu lire un livre ?

– Pas encore, répond-elle. Quand j'aurai six ans.

– Quel âge as-tu ? » Il a perdu la notion du temps.

« Je ne sais pas. »

C'est une réponse satisfaisante. Pourquoi le saurait-elle, si lui l'ignore ? Il la sort de sous la table et dit qu'il va lui apprendre. « Mais autant que je vous prévienne, dit-elle, je ne suis pas apte à avoir un livre. » Elle parle avec la voix de sa mère. « Donnez quoi que ce soit à cette enfant et elle le détruit. On croirait qu'elle a été élevée dans une porcherie. Regardez l'état dans lequel elle est. »

Quand Anne manie l'aiguille, des perles de sang décorent son ouvrage. Liz déclare, elle serait mieux avec un poinçon de cordonnier, sauf qu'un cordonnier ne parlerait pas autant. Il refuse que sa femme la frappe ; Anne n'est pas avare d'efforts, et pour le reste, il estime que ce n'est pas sa faute. « Je suppose que ça lui passera », dit Liz. Comme sont passés les mauvais rêves de Gregory, dans lesquels les démons qui vivent au sud de la rivière tentent de soudoyer les gardiens pour qu'ils les laissent traverser le pont ; ou assomment les bateliers et réquisitionnent leur barge, laissant des taches sanglantes sur le quai ; ou pataugent simplement à travers la marée noire puis arpentent les rues avec leurs pieds palmés, cherchant Gregory Cromwell pour le mâcher et le digérer.

Quand Gregory connaît une histoire, il la veut encore et encore, jusqu'à pouvoir la murmurer par cœur, la faire sienne : les preux chevaliers Gauvain et Galaad, ou les géants Grip et Wade. Mais Anne s'écrie : « Oh, on a déjà tué cette bête hier, n'y en a-t-il pas une pire ? » Et après, demande-t-elle, et après ? Le monde brûle sous sa main. Elle vit une lutte intense, son visage franc plissé par la concentration : les femmes disent, ne fronce pas tant les sourcils, Anne, tu vas rester comme ça et personne ne voudra t'épouser.

Pendant les jours qui ont précédé l'avent, il a fabriqué des ailes de paon pour Grace, travaillant avec un canif et un pinceau fin, collant du cuir sur du tissu avec de la colle de racine de jacinthe. « C'est triste de faire ça à la lueur de la chandelle », a observé Liz. Mais les jours étaient courts et il n'avait pas le choix s'il voulait qu'elles soient prêtes pour la pièce de Noël. Il priait pour ne pas devoir partir avant d'avoir fini son travail ; il était toujours par monts et

par vaux à gagner de l'argent pour le cardinal. Il aurait aimé que Grace sache que c'était pour elle qu'il était si souvent sur la route, pour subvenir à ses besoins à venir ; mais comment l'aurait-elle compris, quand il ne rentrait jamais à la maison – pour autant qu'il rentre – avant que les feux soient éteints et que tous les bons chrétiens soient couchés ? Parfois il se tenait près de la porte de la chambre où elle était enveloppée dans son lit avec Anne et une jeune servante, toutes trois entrelacées comme des chiots. Un soir – une seule fois – elle a levé la tête et l'a regardé depuis l'obscurité, les yeux grands ouverts et la lueur vacillante de la bougie qui se reflétait dedans ; peut-être a-t-elle cru qu'il était dans son rêve, comme elle était dans le sien. Elle n'avait aucune expression, rien qu'il pourrait se rappeler par la suite : il se souvenait seulement de la forme du rideau de lit, une courbure d'ombre ; l'éclat d'une manche blanche, un visage blanc, et la flamme dans ses yeux.

Jenneke dit : « Ça a été une période cruelle pour vous, les enfants morts si jeunes. Je me demande, pourquoi n'avez-vous pas fondé une autre famille ?

– J'avais Gregory.

– Mais pourquoi ne vous êtes-vous pas remarié ? »

Il ne sait pas pourquoi. Peut-être parce qu'il ne voulait pas avoir à s'expliquer, dire ce qu'il pensait. Ça n'avait pas d'importance à l'époque de Lizzie, car il n'avait que des pensées ordinaires. Certains hommes peuvent faire un joli paquet de leur passé et le tendre aux autres, mais pas lui. Et quand il regarde Jenneke, il ne peut s'empêcher d'imaginer d'autres histoires. Si lui et Anselma s'étaient mariés, n'auraient-ils eu qu'un seul enfant ? Ou est-il plus fertile que le banquier ? Dans cette reconfiguration des circonstances, Gregory ne serait pas né. Son âme flotterait quelque part, attendant toujours un corps. Même chose pour Anne et Grace, qui n'auraient jamais été conçues. Et cette maison ne serait pas sa maison. Il n'aurait pas vécu le jour où on lui a dit que sa femme était morte, ni celui où ses filles ont été enveloppées dans leur linceul et portées au cimetière : deux fillettes perdues, ne pesant rien, ne possédant rien, laissant à peine un souvenir derrière elles.

« Alors, qu'avez-vous fait depuis ? demande sa fille. Avec les femmes ?

– Tu es directe.

– Une Anglaise ne poserait pas la question ?

– Pas à haute voix. Elle s'interrogerait. Et écouterait les ragots. Et y contribuerait. Elle inventerait quelque chose.

– Mieux vaut dire la vérité. Évidemment, ajoute-t-elle, on peut acheter les femmes. Nul doute que vos hommes s'en occupent pour vous. Vous les impressionnez.

– Je m'impressionne moi-même, dit-il. Je ne sais jamais ce que je vais faire ensuite. »

Il se rend à la cour : dans son sac il y a des plans de machines de guerre. Mieux vaut qu'il ait l'oreille du roi pour ces questions plutôt que celle de Norfolk, dont les idées sont démodées.

Mais les serviteurs l'interceptent : il y a six marchands français en compagnie du roi, avec des malles pleines de tissus et de vêtements déjà prêts – ils ont deviné ses mesures. « Il essaie tout leur stock », préviennent-ils. Leur visage dit clairement, faites-le cesser, lord Cromwell, avant qu'il dépense le prix d'un château, ou qu'il gaspille un canon.

C'est une journée d'un froid âpre, une lumière métallique. Mais de grands feux sont allumés dans les appartements du roi, et un nuage chaud flotte vers lui, chargé de l'odeur du pin et de l'ambre.

« Venez vous réchauffer, Thomas, dit le roi. Venez voir ce que ces gens ont apporté. » Son visage brille d'un plaisir innocent.

Les marchands murmurent et s'inclinent devant lui. Ils ont ouvert leurs malles de voyage et sont en train d'étaler leur contenu : non seulement des habits brodés, mais aussi des miroirs et des pierres précieuses. Ils montrent au roi une grande coupe dont le couvercle est surmonté d'un garçon nu chevauchant un dauphin. Ils déroulent un panneau de broderie de quatre mètres de long et se tiennent côte à côte avec l'étoffe en travers de leur corps. Les yeux du roi vont de gauche à droite, passant sur Suzanne allant au bain, les Vieillards épiant depuis les buissons. Ils présentent un bonnet d'enfant orné de boutons en or qui ont la forme d'un soleil resplendissant ; le roi sourit et le pose sur ses doigts, disant : « Si seulement j'avais un enfant à qui il pourrait aller. »

M. Wriothesley lui adresse un signe du regard : distrayez le roi, s'il vous plaît.

« Ah, vous avez des colliers pour chien ! s'exclame-t-il, comme si les colliers pour chien étaient sa seule préoccupation.

– Voyons voir, dit le roi. Ah, c'est joli, ça irait bien au petit Pumpkin ! » Il explique aux Français, presque timidement, c'est l'animal de compagnie de la reine ma femme, lord Cromwell le lui a ramené de Calais.

Aussitôt ils notent un collier en velours, six shillings, et tout en continuant de faire des révérences ils sortent des sacs, produisent des crucifix et des horloges et des pantins et des masques, des bagues en topaze et des bols en écaille de tortue. Agenouillés, ils tendent des bracelets en émail ornés des signes du zodiaque, et une représentation de la Sainte Vierge debout sur un tapis de fleurs de lys, son enfant immortel niché dans le creux d'un bras, et un sceptre

dans l'autre main. Ils étalent des pièces d'échecs et des écrins de couteaux, et la main du roi s'approche, comme pour disposer les pièces sur le damier ou tester une lame. D'un tissu en lin le Français tire un *jeu d'esprit** – une paire de manches vert herbe brodées de fraises d'un rouge profond : chaque fraise est ornée d'une goutte de rosée, un diamant aussi translucide que de l'eau.

« Oh ! » Le roi détourne le regard, pour diluer leur douceur. Il est rose de désir. « Mais je suis trop vieux pour ça.

– Jamais ! » Les Français parlent comme un seul homme. Appelez-Moi se joint à leur chœur. Lui reste silencieux. Le roi a raison, les manches sont faites pour une personne jeune, comme Gregory ou le défunt Fitzroy. Mais on voit qu'Henri a l'eau à la bouche.

Les Français deviennent silencieux. C'est le signe, il le sait, qu'ils sont arrivés à leur plus bel article. Leur capitaine fait signe au plus jeune de s'avancer. Le Français se penche au-dessus d'une malle ; il insère une clé dans sa serrure ; il marque une pause, puis il sort son contenu et fait flotter dans l'air quelque chose qui ressemble à un pan de ciel nocturne, ou à un millier de paons, ou à un habit d'archange. Murmurant de ravissement, ils déroulent, ils étirent, ils caressent la somptueuse étoffe : « Nous l'avons conçue expressément pour vous, Votre Majesté. Aucun autre prince ne pourrait porter ceci. »

Le roi est fasciné. « Je ferais aussi bien de l'essayer, puisque vous avez fait tout ce chemin. » Son visage est assombri par un reflet bleu-vert.

« Nous appelons ça *pavonazzo* », explique le Français : un mouvement du poignet, et le tissu produit une iridescence liquide, passant du bleu-vert à l'azur puis au saphir. Le roi brille comme le Léviathan soulevé du lit de l'océan. Il prend une inspiration en se voyant.

Ils mentionnent une somme. Le roi rit, incrédule. Mais on voit qu'il est prêt à acheter. M. Wriothesley, brave homme, produit un *hum-hum*. Le roi fait comprendre qu'il l'a entendu d'un mouvement vif de ses yeux bleus, puis il grimace, malin comme un vieil avare : « C'est un roi indigent qui se tient devant vous, *messieurs**. J'ai dépensé tout mon argent à la guerre.

– Vraiment, Majesté ? » Les Français se regardent ; on peut être sûr qu'au moins l'un d'entre eux est un espion. « Nous pensions que c'était juste une escarmouche, dit leur capitaine, une agitation lointaine sans importance, et rien de plus pour votre puissance qu'une morsure de puce.

– Du moins, ajoute un autre, c'est ce que monseigneur Cremuel assure au monde. »

Tout en disant ça, le Français hypocrite tire d'autres articles d'un

sac en cuir aussi doux qu'un soupir de vierge. Il lui vient à l'esprit que du temps d'Harry Norris, ils n'auraient pas eu accès au roi : à moins, évidemment, qu'Harry ait perçu un pourcentage.

Le soleil est apparu, une lueur blanche qui infiltre le matin. Elle enhardit les marchands, qui soulèvent leurs miroirs et marchent à travers la pièce en les tenant : lorsqu'ils les inclinent, ils capturent des fragments du roi, et à chaque caprice de la lumière, il s'éblouit.

Pourtant, Henri hésite encore. « Allons, Majesté, disent-ils. Nous vous accordons un droit de préemption. Imaginez ce que vous ressentirez si l'un de vos courtisans devait l'acheter – ce serait une humiliation pour n'importe quel prince. »

Une inspiration s'empare du roi : « Vous savez que mon vaisseau le *Mary Rose* est agrandi ? Je souhaite qu'il transporte plus de matériel, et je compte construire d'autres navires de guerre – deux ou trois. Je crois que ce sont les plans que le lord du Sceau privé a dans son sac. »

M. Wriothesley sourit. Des navires de guerre : le message ne peut pas ne pas être rapporté en France. « Donc vous comprenez que je ne peux pas consacrer de grandes sommes à mon embellissement, ajoute le roi. Ça ferait du tort au pays. »

Les marchands commencent à s'entretenir. La sueur coule sur leur front. Il comprend que même leur capitaine doit répondre à un maître, et qu'il n'ose pas rapporter ces articles sans les avoir vendus. Si le roi d'Angleterre refuse d'acheter, qui iront-ils voir ensuite : l'empereur, le sultan ? Ajoutez le coût du voyage ; prenez en compte le fait que les articles pourront sembler avoir été manipulés.

Ce qu'il a vraiment dans son sac, outre les machines de guerre, c'est une proclamation exaltée venue du Nord, incitant les pèlerins à un nouvel effort. *« Le temps est venu de se soulever, maintenant ou jamais, et de poursuivre notre pèlerinage pour la grâce…* »

Il s'avance. « Milord Cromwell ? » dit le roi.

Il murmure à l'oreille d'Henri : *caveat emptor*, Sire, et au fait – laissez-moi m'occuper de ces marchands.

« Je sais, dit Henri à voix haute. D'accord. »

Mais Thomas, ajoute-t-il à voix basse : je veux tout. Je veux Suzanne et les Vieillards, et les pièces d'échecs, et les pantins, et les manches ornées de fraises. Et dans ce *pavonazzo*, je m'aime beaucoup plus qu'avant.

« Regardez ça », murmure-t-il à Appelez-Moi. Il suit les Français hors de la pièce. À l'abri derrière la porte close, il s'emporte : pour quoi le prennent-ils ? Quelle imposture essaient-ils de perpétrer à l'encontre de l'un des grands potentats de la chrétienté ? Ne craignent-ils pas pour leur âme, d'essayer de vendre une telle camelote ? Notre Seigneur Jésus-Christ, s'il les voyait, les jetterait

personnellement hors du Temple et leur casserait les dents ; et comme il semblerait que Jésus ne soit pas là, il le fera lui-même volontiers.

« Mais milord Cremuel », gémissent les Français. L'un supplie : « Magnificence, prêtez l'argent à votre roi. »

Ils réduisent leurs demandes, courbant l'échine d'anxiété et de fatigue.

« Je veux votre total par écrit, dit-il. Cinq exemplaires, s'il vous plaît. »

Ils blêmissent. Ils ont peur qu'il ait l'intention de les payer avec un mandat, qu'ils devront ensuite présenter, puis réclamer leur paiement, et attendre le jour du terme. « Nous n'osons pas rentrer sans argent dans la main, disent-ils. Nous serons écorchés vifs.

– Des espèces, alors, dit-il, indifférent. Mais avec un tiers de réduction. »

Ils s'illuminent. Les compliments fusent. « Nous vous offrirons un présent, évidemment, milord – ce satin couleur mûre raviverait grandement votre teint ? »

Il réfléchit. C'est important de ne pas avoir le visage rougeaud comme le vieux Darcy. De ne pas avoir les traits tirés ou le teint jaunâtre de Francis Bryan. Oui, convient-il, cette nuance possède un certain attrait.

Appelez-Moi dit : « Faites attention, sir. »

À la couleur, voilà ce qu'il pense qu'il veut dire. Il voudrait dérouler le tissu, le voir en entier, comment il change avec la lumière, mais ce n'est pas le lieu pour ça.

« Vous pouvez venir chez moi, dit-il. Et ces vanités que vous n'avez pas montrées au roi, vous pourrez me les montrer. » Il se retourne. « Monsieur Wriothesley, avez-vous ma liste, mon aide-mémoire ? Nous devrions retourner à notre réunion, nous avons une douzaine de sujets à aborder avant de rendre sa matinée à Sa Majesté. Et nous devons parler des nouveaux navires de guerre, évidemment. »

Quand, après les vêpres, il retourne voir le roi sans papier à signer, il lui dit combien d'argent il lui a fait économiser.

« Vraiment ? demande Henri. Je croyais avoir fait une affaire, mais c'était compter sans vous. » Le front du roi s'est éclairci. Il paraît cinq ans plus jeune qu'avant l'arrivée des Français ; ça vaut presque la dépense. « Je veux de nouveaux habits, car je songe à me faire peindre. Parlez à maître Hans pour moi.

– Avec plaisir. » Il sort avec le sourire : une bonne nouvelle, pour une fois.

Avant qu'Aske quitte la cour au terme de la saison de Noël, le roi lui a offert un manteau pourpre qui lui allait mal, surtout quand il

rougissait de fierté. En repartant chez lui, Aske l'a laissé dans une auberge, le Cardinal's Hat, avec d'autres affaires trop lourdes à transporter jusqu'au Yorkshire. Peut-être ne voulait-il pas que ses compères bourrus des collines le voient affublé comme un singe dansant. L'apparence, Henri le sait, montre au monde ce qu'il y a à l'intérieur ; et s'il le sait, maître Hans le sait encore plus. Il peint votre coquille et ne pose pas ses doigts poisseux sur votre âme ; quand il vous dessine pour préparer son tableau, il prend note des couleurs que vous portez, d'une petite écriture rouge qui ressemble à une couture le long d'une bande de tissu. Hans attendait une grosse commande, et la voici : comme disaient les Boleyn, *le temps viendra**.

Les rebelles disent : *Le temps est venu de se soulever, sinon nous serons tous défaits : alors en avant ! En avant ! En avant ! Même si nous risquons de mourir, en avant maintenant ou jamais.*

Sa fille dit : « Je veux vous parler de Tyndale, de la manière dont il est mort. »

C'est le crépuscule ; ils sont assis dans une alcôve.

« Tu l'as vu de tes yeux ?

– Tyndale voulait des témoins. Des gens qui ne détourneraient pas le regard. Avez-vous déjà vu un homme brûler ?

– Au service du roi, oui, je le regrette. » Henri contrôle ce que vous voyez ; vous ne pouvez pas modifier l'angle de votre regard. « J'ai vu une femme brûler. » Il ressent une oppression dans la poitrine. « Mais c'était il y a longtemps. Elle est morte pour le livre de Wyclif. C'était une vieille Bible. Elle était ce qu'on appelle une lollarde, et nombre de ces gens étaient pauvres et ne savaient pas lire, alors ils apprenaient les Écritures par cœur. Mais celle à la mort de laquelle j'ai assisté – cette hérétique, ainsi qu'ils la qualifiaient –, elle n'était pas pauvre, et pas dénuée d'amis. C'est juste que, étant enfant, et la voyant tête nue et vêtue d'une blouse, et en voyant comme on la maltraitait, je l'ai prise pour une mendiante. »

Elle l'interrompt. « Vous étiez enfant ? Qui vous a emmené voir une telle chose ?

– Moi-même. En errant dans la ville, jusqu'à Smithfield. C'est une zone dégagée, où les gens souffrent encore aujourd'hui. Ma famille ne savait pas où j'étais et n'en souciait pas. Ma mère était morte. »

Eu égard à son anglais, qui est bon mais pas parfait, il parle simplement ; une leçon pour moi, songe-t-il, une leçon pour nous tous, de converser avec Jenneke. Les événements n'ont jamais semblé si clairs : pas de nuances, mais une vive lumière de midi.

Elle dit : « Stephen Vaughan m'a raconté comment il a rencontré Tyndale. Il affirme que c'était sur votre ordre.

– J'espérais à l'époque que Tyndale reviendrait en Angleterre. Qu'il se réconcilierait avec le roi.

– Ils ne restaient pas à l'intérieur, dit-elle, car les murs ont des yeux et des oreilles. Ils allaient dans des champs – pas les *schuttershoven* où ils s'entraînent avec leurs flèches, je parle des… des *raamhoven* – les champs de blanchissage ?

– Ah, fait-il, pas les champs de blanchissage, tu veux dire les champs de rames. Où on accroche le tissu pour qu'il sèche. »

Mais elle lui a mis en tête une image de Tyndale se promenant en plein air, le sol se dissolvant dans une pâle luminosité, les murs de la ville murmurant et se transformant en vapeur : son compatriote miteux et entêté transfiguré, et M. Vaughan à ses côtés, capuche relevée, serrant ses instructions secrètes contre son cœur.

« Tyndale logeait chez le marchand Poyntz, dit-elle. Il vivait paisiblement, comme les apôtres pauvres, travaillant à sa Bible, et il ne demandait aucun paiement pour tout le mal qu'il se donnait. Les marchands le nourrissaient, ils lui glissaient un peu d'argent dans la main, et avec ces sommes il donnait l'aumône. Il ne causait pas de problème, donc les magistrats de la ville étaient satisfaits.

– Vos seigneurs, naturellement, avaient conscience de sa présence. »

L'aigle double de l'empereur vole par-dessus les murs ; Anvers n'est pas une ville libre, même si elle abrite des hommes libres.

« Il était prudent, il n'attirait pas l'attention. Ils ne comprennent pas bien la langue anglaise, et ils ne connaissaient pas son visage. Mais alors Phillips est arrivé, l'homme qui l'a dénoncé.

– Harry Phillips. Oui.

– Vous le connaissez ?

– Je sais qui l'a payé. Tout le monde le sait.

– M. Poyntz n'aimait pas cette personne. Dès le début il a prévenu : méfiez-vous de celui-là, vous ne connaissez pas ses intentions. Mais Tyndale n'était pas du genre suspicieux. Il ne pensait qu'à son livre. Aucune personne qui le connaissait ne l'aurait dénoncé. Seulement un étranger, et un étranger rémunéré. Phillips a appris ses habitudes, où il allait et avec qui il conversait. Il a demandé : où en est-il de son travail sacré ? Puis il a rapporté ce qu'il savait à Bruxelles. Les conseillers n'ont tout d'abord pas écouté, mais il avait de l'argent pour acheter leur attention. Il leur a apporté des papiers qu'il avait volés à Tyndale, des lettres, et il les a traduits en latin pour que ces conseillers puissent comprendre, et toujours il insistait sur le fait que l'empereur reconnaîtrait leurs services, et qu'il les récompenserait. Et donc ils ont décidé de s'emparer de Tyndale. Ils ont attendu un jour où le quartier était vide, où tous les marchands étaient hors de la ville, partis au marché de Pâques de

Bergen. Ils voulaient, vous comprenez, agir discrètement, sans provoquer de troubles dans la rue.

– Poyntz devait être absent. Tout le monde.

– Vous entendrez dire qu'il a été pris devant la maison des marchands anglais. Ce n'est pas vrai. C'était devant la maison de Poyntz.

– La première nouvelle est toujours fausse, dit-il.

– Phillips a emmené les soldats et ils ont bloqué l'accès. Il a pointé le doigt : "C'est l'hérétique, prenez-le." Le brave homme les a docilement suivis comme un agneau. Même les soldats avaient pitié de lui. »

Cet endroit étroit, il se le représente comme s'il y était. Il a vécu et travaillé dans le même enchevêtrement de rues. Il voit Tyndale – un petit homme, furieux – perdant espoir entre un mur et une porte.

« Lorsqu'ils sont revenus de Bergen, les marchands anglais ont protesté. Mais ils ne pouvaient rien faire.

– C'est Thomas More qui a payé pour obtenir la mort de Tyndale. Il avait juré de le suivre jusqu'au bout du monde. Il a planifié ça de sa prison, et il a eu beaucoup de temps, car le roi a été patient avec More, et moi aussi. Ne croyez pas qu'il était strictement confiné. Ses amis lui envoyaient ses dîners. Il avait du bon vin et de bons feux et de bons livres. Il avait des visiteurs. Des lettres allaient et venaient.

– Je l'aurais mieux surveillé, déclare-t-elle.

– Nous avons été négligents, je le vois désormais. Tuer Thomas More n'a servi à rien car l'argent était déjà dans la poche de ce vaurien de Phillips. »

La nuit a commencé à tomber. Il se lève, allume une bougie, ferme le volet sur un ciel constellé d'étoiles à pointe d'acier. Sa fille le suit du regard, chacun de ses mouvements. Elle ferait un bon témoin, songe-t-il.

« Thomas More a écrit son épitaphe de son vivant, lui dit-il. Voilà le genre d'homme qu'il était. » Des mots, des mots, rien que des mots. « Il la voulait gravée dans la pierre : *Terrible avec les hérétiques*. Il était fier de ce qu'il avait fait. Il pensait que si vous laissiez les gens lire par eux-mêmes la parole de Dieu, la chrétienté s'effondrerait. Il n'y aurait plus de gouvernement, plus de justice.

– Il croyait ça ? Vraiment ?

– Que nous avions besoin de la contrainte de l'ignorance ? Oui.

– Il n'accordait pas beaucoup de crédit à ses congénères.

– Mais – j'ose dire qu'à moins de l'avoir connu, on ne peut pas le comprendre – ses propres péchés lui pesaient énormément. Et à la fin, je crois qu'il ne croyait plus en ses propres arguments. Ces gens qui prétendent désormais être ses disciples… il ne reconnaîtrait pas

le papiste de façade qu'ils font de lui. Je me souviens d'une époque où il n'était pas le grand ami des papes. Et tu sais que ce sanguinaire de Stokesley est toujours à l'œuvre ? Stokesley l'évêque de Londres, j'entends. C'était un de ses protégés qui était vicaire de Louth – ça se trouve à l'est, où les récents troubles ont éclaté. Tout cela remonte à More. »

Elle fronce les sourcils. Tant de noms, trop ; trop de géographie, le terrain d'un pays étrange.

« Rien n'a pris fin avec sa mort, reprend-il. Ça n'a fait que commencer. Quand il était vivant et lord-chancelier, Stokesley l'aidait en effectuant des descentes dans les maisons, en traînant les hommes et les femmes en prison.

– Renvoyez cet évêque. Vous en avez le pouvoir.

– Pas tant que ça.

– Est-ce que je le verrai ?

– Stokesley ? » Il est amusé. « Si tu veux. C'est un fanfaron. Il ne vaut pas la peine d'être vu, à mon avis. J'ai de meilleurs évêques à te montrer. Et de nobles dames, si tu veux. Et leurs lords.

– Verrai-je Henri, sur son trône ? »

Il hésite. « Parle-moi de Tyndale. Après son arrestation.

– On ne lui a pas fait de mal en prison. Je peux au moins l'affirmer. Ils respectaient son érudition et ont tenté de le convaincre par la raison. Ils le traitaient comme un chrétien. »

More, songe-t-il, l'aurait tourmenté avec des paroles acerbes et des coups de fouet.

« Il a beaucoup écrit pour sa défense. Ils ont fait témoigner contre lui les pires personnes qu'ils avaient. » Elle crache leur nom : « Dufief, qui est un avocat corrompu. Tapper. Doye, Jacques Masson. Tous les grands papistes de Louvain.

– Ils voulaient le détruire par l'argumentation, dit-il. J'admets que je l'ai moi-même voulu. S'il s'était rangé du côté du roi lors de sa grande affaire – c'est-à-dire la question de son mariage –, il aurait été en sécurité, peut-être serait-il assis ici avec nous en ce moment même. J'ai essayé de le sauver, mais je ne suis qu'un homme. Je n'étais même pas lord Cromwell à l'époque. L'empereur n'écoutait pas mes appels.

– Votre roi aurait pu le sauver, mais il n'a pas voulu. Certains demandent pourquoi, quand vos oreilles sont ouvertes à l'Évangile, vous servez un tel maître.

– Qui d'autre devrais-je servir ? Un homme ne peut pas être sans maître. »

La porte s'ouvre. Le jeune Mathew. Des lettres.

« Pose-les là.

– Ils attendent une réponse, sir.

– Laisse-les. Dis que je suis avec ma fille.

– Vous voulez que je dise ça ? demande Mathew. Comme il vous plaira, sir. » Il sort.

Elle reprend : « Mon récit est presque terminé. Tyndale n'a jamais cédé. Ils ne pouvaient pas l'ébranler. On dit que pendant tous ces mois d'épuisement il a prié pour ses geôliers, et je crois que nous entendrons bientôt que certains d'entre eux ont été ramenés au Christ.

– Ce serait une bonne nouvelle. » Mais, songe-t-il, ils auront plus probablement pillé sa cellule après son départ, allant jusqu'à voler un manteau élimé ou un bout de chandelle.

« On dit qu'il a essayé de travailler même quand il était enfermé. »

Il s'imagine la parole de Dieu, humide et poisseuse, dégoulinant de la page et formant une flaque sur les dalles de pierre.

« Je ne vois pas comment ça aurait pu être possible.

– Il a laissé certains écrits derrière lui, en ville, dans les endroits secrets des fortifications.

– Qui les a ? Je les achèterai.

– Je ne peux pas vous le dire. Votre roi pourrait vous les arracher des mains. »

Vrai, pense-t-il.

« Nous pensions qu'ils le brûleraient dès que le procès serait terminé, mais ils l'ont gardé dans un cachot – pour lui donner une chance de se rétracter, supposons-nous. Puis nous avons pensé qu'ils le brûleraient à l'intérieur de la prison, mais ça a été fait sur la place du marché. Ils l'ont enchaîné au poteau et lui ont placé un licol autour du cou. Ils ont arrangé cette miséricorde, ainsi qu'ils l'appellent, pour qu'il soit d'abord étranglé. Ils creusent un trou dans le poteau – le savez-vous ? – et passent la corde à travers, comme ça le bourreau est derrière, et quand ils allument le bûcher, il tire en arrière sur la corde et tue la bonne âme. Sauf que souvent, évidemment, il ne le fait pas.

– J'ai entendu dire qu'il n'était pas mort quand le feu l'a atteint. Qu'il a parlé depuis les flammes. Qu'il a dit : "Seigneur, ouvre les yeux du roi d'Angleterre."

– Il n'a pas parlé. Comment aurait-il pu ? Il suffoquait. Il s'est agité et a hurlé de douleur. » Elle est en colère. « Qui est le roi Henri, pour occuper ses dernières pensées ? Et qu'est l'Angleterre – si ce n'est le royaume qui lui a tourné le dos ? »

Ils restent assis en silence. Tyndale nous a laissé son Nouveau Testament et une partie de l'Ancien ; la Loi et les Prophètes, les récits des terribles guerres d'Israël, les longues campagnes de Dieu contre Son peuple élu.

« Le roi voit… », commence-t-il. Mais il retombe dans le silence.

De la fumée, voilà ce que lui voit ; il entend le rugissement lointain d'une foule. « Il voit qu'une Église anglaise a besoin d'une Bible. Nous avons longuement travaillé pour la lui apporter. Nous avons convenu d'une traduction, et c'est celle de Tyndale, du moins ce que nous en avons, mais elle est sous le nom d'un autre érudit. Nous avons mis l'image d'Henri sur la page de titre. Nous voulons qu'il s'y voie. Nous devons présenter une Bible avec son approbation, et placer les Écritures dans chaque église, pour qu'elles soient lues par tous ceux qui savent lire. Nous devons la distribuer en si grand nombre qu'elle ne pourra jamais être rappelée ou censurée. Quand les gens la liront, il n'y aura plus d'hommes armés ni de pèlerins assassins. Ils verront de leurs yeux qu'il n'est nulle part fait mention dans les Écritures de pénitences, de papes, de purgatoire, de cloîtres, de chapelets et de cierges bénits, ni de cérémonies et de reliques…

– Pas même de prêtres », dit-elle.

Pas même de prêtres. Mais nous n'insistons pas sur ce point avec Henri.

« Jenneke, tu es venue jusqu'ici pour témoigner. Maintenant que c'est fait, tu ne vas pas m'abandonner ? Cet endroit est étrange pour toi maintenant, mais tu te sentiras bientôt chez toi. Je t'organiserai un mariage, si tu penses pouvoir aimer un Anglais. »

Parfois il faut des années avant de parvenir à identifier les héros d'une histoire, et les victimes. Les martyrs ne tiennent pas compte du résultat de leurs actes. Comment pourraient-ils, quand ils n'ont qu'une chose en tête : endurer la souffrance ? Un mois après Tyndale, le marchand Poyntz a lui-même été arrêté, sur dénonciation d'Harry Phillips. Poyntz a été accusé d'être luthérien et il aurait probablement été brûlé s'il ne s'était échappé. Il est désormais à Londres. Sa femme Anna a refusé de le rejoindre. Pourquoi laisserait-elle sa vie, sa langue, pour aller vivre avec un homme dont le nom est sali et qui les a abandonnés, elle et ses enfants, et dont le gagne-pain s'est également envolé ?

Quant à Phillips : maintenant que Thomas More est mort, il cherche d'autres maîtres qui le paieront. Il est allé à Rome, et notre homme sur place, Gregory Casale, rapporte qu'il a tenté de s'attirer les faveurs du pape en prétendant être un parent de More. Maintenant il est à Paris, dit-on, cherchant quelqu'un à détruire. Phillips est plausible, rien de plus : un jeune homme plein d'esprit et volubile, facile à apprécier, avec tout un tas de récits d'infortune, et un trésor de noms qu'il peut mentionner du temps où il était à Oxford. Il est aisé de voir comment il s'insinue, le jeune toujours utile qui maîtrise plusieurs langues.

Il dit : « Ne rentre pas, ma fille. La vie pourrait être plus difficile. Anvers sera moins libre. Les magistrats de la ville – l'emprise qu'ils

croyaient avoir, ils ne l'ont pas. D'autres arrestations vont avoir lieu. Les imprimeurs doivent être prudents. »

Il y a plus de livres anglais imprimés à Anvers qu'à Londres, mais ceux qui impriment sans autorisation sont marqués au fer, parfois un œil est arraché ou une main tranchée. Et les informateurs sont partout. Même, nul doute, parmi nos propres marchands.

« Ta mère…

– La reine de Saba ? » Elle sourit.

« … elle sait que chez elle, c'est ici, à Austin Friars. Je ne la déplace jamais. Si je quitte la maison pour l'été, je l'enroule et la mets à la réserve. »

L'Anselma de laine n'a jamais vieilli. Mais il craint que si on la porte trop à travers le pays, ses traits s'effilochent et deviennent flous. Elle n'est arrivée chez lui qu'après la mort de son épouse. Il n'est pas le genre d'homme à avoir deux femmes en même temps, ni, comme Thomas More, à en épouser une seconde avant que les draps de la première aient refroidi.

Le feu est faible ; il pose une bûche dessus.

« La mère de ma femme, Mercy, est désormais âgée. Une maison a besoin d'une maîtresse. J'entends constamment que je suis sur le point de me marier, mais on dirait que je ne le fais jamais. »

Il se représente Meg Douglas franchissant son seuil. Ou Kate Latimer, ce qui semble beaucoup plus probable, si le vieux Latimer venait à mourir. Il s'imagine Marie Tudor entrant maladroitement, s'agitant comme elle l'a fait à Hunsdon, ses minuscules pieds réduisant en poussière ses coupes vénitiennes.

« Ou alors tu pourrais vivre avec Gregory, suggère-t-il.

– Gregory a une maison ?

– Il en aura une. Je vais le marier cette année.

– Il le sait ?

– Non, répond-il sèchement. Je le lui dirai quand j'aurai trouvé une femme.

– En irait-il de même avec moi ? Cet Anglais dont vous dites que je pourrais l'épouser ? »

Il lève les yeux. « Je te laisserai le choix de ton mari, évidemment. Gregory est mon héritier, ce n'est pas pareil. Je t'octroierai une belle rente.

– Je suis comme la pauvre Anna Calva. La femme de Poyntz. Elle refuse de vivre parmi des étrangers.

– Mais pense à Ruth, dans la Bible. Elle s'est adaptée. »

Elle rit. « Vous confondez cette époque avec la nôtre ? Nous vivons les derniers jours, eux étaient à l'aube du monde. »

Donc elle fait partie de ceux qui pensent, à quoi bon se marier, ou céder au mariage ? Nous vivons la fin des temps.

Il repense à la fille de Wolsey, le terrassant. Il n'est pas sûr de s'être relevé.

« Je vais vous laisser, dit-elle. Enfin, seulement pour ce soir. Je ne partirai pas sans un au revoir. »

Elle est venue pour raconter une histoire, et elle l'a fait ; pour voir un père, et elle en a vu un : qu'est-ce qui peut désormais la retenir ?

Lazare, évidemment, est mort deux fois. La seconde a été la bonne. Tandis qu'il voyageait vers l'est, il a visité son deuxième et dernier tombeau. Il est gardé par des moines féroces qui vous collent une corbeille sous le nez et vous forcent à vider vos poches pour voir une chose qui, après tout, prouve uniquement que les miracles ne durent pas. Le paralytique marche, mais seulement deux fois autour de l'enclos paroissial avant de s'effondrer en agitant les membres. L'aveugle voit, mais les visages qu'il connaissait dans sa jeunesse ont changé ; et quand il demande un miroir, il ne se reconnaît pas.

Après le départ de sa fille, M. Wriothesley entre. « Alors, et Harry Phillips ? Elle a pu vous dire quelque chose que vous ne saviez pas ? »

Il dit : « Je vois que c'est un homme qui peut servir. Et mobile.

– On pourrait l'envoyer après Polo. Je ne crois pas que Phillips soit papiste, sir, malgré ce qu'il prétend. Je crois qu'il travaillera pour n'importe qui. »

Il acquiesce. « Mais je crains que seule la violence fonctionne avec Polo, et un homme comme Phillips laisse les autres tuer à sa place. » Il marque une pause. « Mais il n'y a pas de mal à le sonder. On ne sait jamais, nous pourrions lui trouver une utilité.

– Après tout, remarque Appelez-Moi, vous employez le docteur Agostino. Même si…

– Oui », l'interrompt-il. Il l'utilise, même s'il le soupçonne d'avoir trahi le cardinal. Le docteur Agostino voyage en Europe, et envoie beaucoup de renseignements précieux.

Il pense à Tyndale dans les champs de blanchissage, ses péchés humains effacés, parlant depuis une brume de fumée. Il pense à la rivière à l'avent, à son cours gelé. Le sol sous la neige renferme le bruit des pieds qui se hâtent, le cliquètement des harnachements, les supplications des prisonniers, les gémissements des mourants. Quand les premiers rayons du printemps réchauffent le sol, le malheur commence à fondre. Les gémissements et les cris sont libérés, et le sang de la saison dernière rend l'eau nauséabonde.

Maintenant Tyndale a revêtu l'armure de lumière. Le dernier jour, il s'élèvera dans une brume argentée, avec les brisés et les brûlés, des hommes et des femmes se reconstituant à partir d'un tas de

cendre : avec le petit Bilney et le jeune John Frith, avec les avocats et les érudits et ceux qui savaient à peine ou pas du tout lire mais seulement écouter ; avec Richard Hunne, qui a été pendu dans la tour des Lollards, et tous ces martyrs des années qui ont précédé notre naissance, ceux qui ont présenté le livre de Wyclif. Il tiendra les mains de Joan Boughton, que lui, le lord du Sceau privé, a vu brûler jusqu'à l'os quand il était enfant. Pendant ces jours bénis, toute la création brillera, mais en attendant, nous verrons à travers un miroir sombre, pas face à face.

Quelque part – ou peut-être nulle part – il y a une société gouvernée par des philosophes. Ils ont les mains propres et le cœur pur. Mais même dans la métropole de lumière il y a des tas d'ordures et de fumier, grouillants de mouches. Même dans la république de la vertu il faut un homme qui ramassera la merde à la pelle, et il est écrit quelque part que Cromwell est son nom.

II

L'image du roi

Printemps-été 1537

Hans n'aime pas le *pavonazzo*. On ne peut pas avoir un roi qui est violet sous un angle, bleu sous un autre, vert sous un troisième, qui produit un chatoiement humide comme s'il échappait à l'artiste. Tenez-vous-en au pourpre, Sire, dit Hans. C'est mon sincère et loyal conseil.

Le roi n'a pas encore décidé quel genre de portrait il veut. Il pourrait demander n'importe quoi, depuis une représentation qui couvrirait tout un mur jusqu'à une miniature qu'on pourrait tenir dans la main. Mais il est d'accord pour le pourpre. Chaque rubis est un minuscule flamboiement.

Dans les cuisines de la Maison des Rouleaux, le lord du Sceau privé tient un bol blanc contenant un peu d'huile verte, dans laquelle il plonge des bouts de pain qu'il donne aux garçons passant par là afin qu'ils goûtent. Mathew, qui fait irruption pour avoir sa part, éternue suffisamment fort pour fendre un œuf.

« Ça doit être la peste, déclare Thurston.

– Trop tôt pour la peste.

– Alors je mets ça sur le compte de notre régime. Les Anglais ne sont pas faits pour manger du poisson. L'eau de mer nous monte au cerveau. Un Allemand peut vivre de légumes, il mange ce qu'il appelle *crowte*. Un Français se nourrit de racines et d'herbes – s'il est affamé, vous l'envoyez sur la pelouse. Mais un Anglais est élevé au bacon et au bœuf.

– Un Anglais pourrait demander, convient Mathew, pourquoi nous avons toujours un carême. Maintenant que nous avons renvoyé le pape, on pourrait croire que nous avons le droit de manger un plat de tripes chaque jour.

– La saison sera plus facile cette année, dit-il. Nous pourrons avoir des œufs. Du fromage. Le roi l'autorise.

– Rien que du jaune et du blanc », observe Thurston.

Les Français et l'empereur se battent sur terre et sur mer. Leur guerre rend le poisson rare, et c'est la seule raison pour laquelle le roi fait une concession. Cranmer se plaint qu'à la cour royale même les fêtes mineures de l'Église soient célébrées avec toutes les vieilles cérémonies superstitieuses. Comment peut-il alors convaincre les gens simples de travailler les jours des saints au lieu de boire de la bière sous une haie : de labourer et de semer au lieu de jouer aux quilles ?

« Il y a suffisamment de bouchers zélés, déclare Thurston. On peut acheter de la viande même le vendredi saint, si on a un shilling et du bon sens. »

Il lève la main. « Si nous connaissions le nom de ces bouchers zélés, je les ferais fermer.

– Notre maître est le troisième après Dieu, dit Mathew, la bouche pleine. D'abord vient le roi, le représentant de Dieu, puis vient notre maître, le représentant du roi. » Il se lèche les doigts. « Sir, il paraît que les Français vous ont fait un gros cadeau. Enfin, pas un lion ni un cheval de combat, mais de l'argent. »

Il savoure le dernier morceau de pain, comme si c'était un sacrement : poivre, herbe ; c'est Chapuys qui a envoyé l'huile.

« Le roi n'est pas défavorable au fait que nous gagnions notre vie, explique-t-il à Mathew. Il en a toujours été ainsi. Nous faisons peur aux Français, et ils nous donnent de l'argent. Le roi lui-même reçoit une pension d'eux, depuis l'époque du vieux roi Édouard. Non qu'ils soient bons payeurs. »

Le front de Mathew s'éclaircit. « Tant que c'est vrai. Si c'était une calomnie, nous devrions leur taper dessus. » Il renifle et sort, frappant d'un air pensif son poing dans sa paume.

« Je n'ai la force de battre personne, déclare Thurston. Un œuf ne me suffira pas. Je veux une côte de bœuf. Je pourrais tuer le Christ pour un morceau de bacon. Je suppose que c'était ça, le péché d'Ève – elle n'a rien transgressé pour une pomme, elle s'est dévoyée pour une grosse tranche de lard.

– Oh, arrêtez, dit-il. Vous allez me faire pleurer. »

Et pourtant, on se demande qui a conçu cet arrangement : l'abondance qui suit l'anniversaire du Christ, pendant la saison du gel et du grésil jusqu'à la Chandeleur, puis des semaines de pénitence, de jours âpres sans viande jusqu'à Pâques. À la mi-mars, les arbres auront des feuilles et les oiseaux chanteront, mais on ne peut pas manger la beauté.

Thurston dit : « C'est facile pour Sa Sainte Majesté, je parie qu'il se goinfre de sucre. Qu'il demande de l'hydromel et de la malvoisie et vide les caves. »

En un clin d'œil, le temps de dire un Ave, il est ailleurs : il est à

l'abbaye de Launde, en affaires pour le cardinal, par une journée de chaleur étourdissante, tandis qu'un jeune homme rit avec les moines dans le jardin. Cette abbaye où il a mangé du miel parfumé au thym se dresse au cœur de l'Angleterre, loin des dangers de l'eau de mer. Elle se prélasse parmi les bois et les champs, et été comme hiver, l'air y est doux. Quand il s'y est rendu pour le cardinal, il a regardé les chiffres qu'on lui a donnés, mais il trouvait le lieu si plaisant qu'il n'est pas parvenu à le voir à travers le prisme d'un livre de comptes. Maintenant il pense : Launde sera pour moi, quand elle capitulera. Je construirai une maison et y passerai mes vieux jours, loin de la cour et du Conseil. Il est temps que j'aie quelque chose que je veux.

Il songe, je dois retourner à la chartreuse, la chartreuse de Londres, pour m'enfermer et débattre une fois de plus avec ces moines : des hommes peu habitués à parler, comme des ermites, mais éloquents dans leur aversion pour la prétention du roi à gouverner leur vie spirituelle. Henri n'est qu'un homme, disent-ils : mais lui réplique, qu'est l'évêque de Rome sinon un homme, et pas un bel exemple en plus ?

Il a plaidé auprès du roi pour que la chartreuse reste ouverte. Il n'y a ni abus ni laisser-aller dans cette maison, et les moines ne mangent jamais de viande, pas une seule fois de l'année, se nourrissant uniquement de fruits et d'herbes aromatiques qu'ils font pousser. Je vais les faire venir à nous, a-t-il dit, petit à petit. Mais ça ne semble pas se produire. Quand il pense à l'aveuglement de ces hommes honnêtes, il a envie de pleurer. Mais quand il pense à Farnese, le pape actuel – le cardinal Con, ainsi que l'appelaient les Romains –, il voudrait traverser les mers et les montagnes et l'attraper par la gorge.

La troisième semaine de février, la cour assiste au baptême de la fille d'Edward Seymour. C'est son premier enfant avec sa femme actuelle, et elle doit s'appeler Jane, d'après la fierté de la famille ; la reine est sa marraine. La tradition empêche le roi d'assister à un tel événement, mais il semble triste. « Ramenez-moi mon joyau sain et sauf, milord. »

On s'interroge sur ces traditions qui éloignent le roi des occasions de réjouissances communes. Quelle loi le place, lors du couronnement d'une reine, à une hauteur vertigineuse au-dessus de la cérémonie, dans un cabinet de prière ? Lorsque ses sujets hurlent *gloria in excelsis*, il regarde en plissant les yeux.

Henri embrasse chaleureusement la reine avant qu'elle descende les marches qui mènent à la rivière, une poupée pâle enveloppée de zibeline. Lady Marie est l'autre marraine ; le parrain, le lord du

Sceau privé. Sous le dais de la barge de la reine, il discute avec les femmes. Audley tente d'organiser une réunion du Conseil improvisée, mais il l'ignore ; il peut parler au lord-chancelier à n'importe quel autre moment.

À peine sont-ils sur la barge qu'ils débarquent au ponton de Chester Place. Les Londoniens n'ont pas été prévenus à l'avance de l'événement. Une foule se rassemble néanmoins et acclame lady Marie lorsqu'on l'aide à regagner la terre ferme. Quant à Jane, ils la regardent avec indifférence, ne donnant de la voix ni pour ni contre elle. Ils savent qu'elle n'est pas Anne Boleyn. Ni la morte qu'ils appellent encore la reine Catherine. Mais il a donné de l'argent à quelques femmes dans la foule, et lorsqu'elles crient « Dieu bénisse la reine Jane », un chœur retentit en écho. Les gens crieront n'importe quoi, songe-t-il, une fois qu'on lance le mouvement. Ça a dû se passer comme ça dans le Lincolnshire, quand le tumulte a commencé. Quelque paysan bêle « Suivez les croix ! » et tout le comté se soulève.

La foule le reconnaît. On lui lance : « Il fait assez froid pour vous, Tom ? » C'est un parrain corpulent, enveloppé d'agneau noir et de fourrure de lynx. On ne peut pas dire que les Londoniens l'aiment, mais ils savent qu'il a fait du bon travail pour protéger la ville, et qu'il a promis d'acheter et de stocker des armes pour leur défense. Nul doute qu'ils le préfèrent à un pillard du Yorkshire. Une voix isolée crie : « Cromwell, roi de Londres ! »

Son ventre se serre. Sa tête lui tourne. « Mon ami, si vous m'aimez, changez de refrain. »

Un groupe de musiciens vient à leur rencontre, leurs airs les accompagnant à l'intérieur. Des guirlandes de roses peintes les mènent à la galerie. Les invités inspectent les ancêtres Seymour, représentés sur le mur. La boule emmaillotée d'aujourd'hui doit être ajoutée aux portraits – peut-être aux pieds de ses parents, son visage rouge plissé telle une fleur sur le sol d'une forêt.

Marie est restée silencieuse durant le court trajet. Son visage semble blême sous sa coiffe. Quand elle ôte sa houppelande, il voit qu'elle a épinglé à sa robe le pendentif qu'Hans a dessiné : une bague, après tout, n'était pas réalisable. Devant les fonts baptismaux elle le touche, tandis qu'ils se tiennent côte à côte : « Vous voyez, je porte vos vers à la gloire de l'obéissance. Bien que ce soit mon père qui me les ait donnés, je connais leur origine. »

Il incline la tête. « Madame.

– Et merci pour mon cadeau de la Saint-Valentin. Je n'en mérite pas tant.

– Vous avez très bonne mine aujourd'hui, ment-il. Le pourpre est votre couleur préférée, je crois ? »

Elle murmure : « Ne minimisez pas ce que vous avez fait pour moi. »

Pourquoi le ferais-je, songe-t-il, quand j'ai failli y laisser ma peau ?

« Vous m'avez sauvée, milord, quand je me noyais par bêtise. Quand j'étais presque irrécupérable. » Elle continue de parler, lui faisant de nouveau part de sa gratitude, mais il remarque qu'elle ne le regarde pas. Ses yeux sont partout, sauf sur lui.

Chester Place appartient à l'ancien évêché, et Seymour continue de se battre pour en obtenir la jouissance. Quel dommage s'il devait déménager maintenant qu'il a fait peindre ses ancêtres, et que les vitraux de la chapelle ont été refaits à ses frais. La lumière de l'hiver filtre à travers le plumage du phénix des Seymour ; le petit feu sous les plumes est d'un rouge si profond qu'on voudrait s'y réchauffer les mains. Des anges de verre roucoulent et battent des ailes ; ils tiennent des tambourins et des flûtes, des fouets et des couronnes d'épines. D'autres tiennent un marteau et des clous, pour clouer Dieu sur la croix : Pâques arrive, et l'Homme de douleurs doit saigner.

La petite Mme Jane pleure copieusement sur les fonts baptismaux. C'est le signe, disent les femmes, que le diable la quitte. « Les femmes sont capricieuses », déclare Edward Seymour d'un ton affectueux. Son épouse Nan tient salon depuis son grand lit, où on va l'embrasser et lui offrir des présents. On donne de l'argent à la nourrice, et à la sage-femme qui a fait en sorte que Nan soit saine et sauve, puis on prend du vin et des gaufrettes.

Il n'est question dans les conversations que d'héritiers et de nouveau-nés. Sir Richard Riche a eu le bonheur, après la naissance de nombreuses filles, d'avoir enfin un fils. Avec une ferme indépendance, une année où tous les garçons s'appellent Henry, il a prénommé son bébé Robert, et il parle de lui avec excitation, comme d'un enfant robuste qui vivra probablement. Tout nouvel acte de générosité de la part de Riche est d'intérêt public. À cause de la trahison de certains abbés dans le Nord, il est certain que leurs maisons vont être démantelées, et sir Richard sera bien placé pour distribuer les biens. En attendant, on apprend de Calais que lady Lisle est enceinte, et que son enfant est attendu à la fin du printemps ou au début de l'été. Ça semble un miracle, le couple étant resté si longtemps sans progéniture. Lisle est un homme vieillissant, mais Honor a eu sept enfants de son premier mari, bien qu'elle l'ait épousé alors qu'il avait déjà cinquante-trois ans.

Les Seymour ne montrent aucun plaisir à cette nouvelle. Ils ont de vieux litiges avec les Lisle et se moquent donc que la famille s'agrandisse. Mais les dames nobles écrivent des lettres affectueuses

à Honor, exprimant leur hâte d'accueillir un petit Plantagenêt dans le monde. Arthur Lisle est peut-être un bâtard, mais il est néanmoins du même sang que le vieux roi Édouard.

Il repère l'homme d'affaires de Lisle, qui rôde à la périphérie du rassemblement. « On espionne, Husee ?

– J'apporte un cadeau de baptême, sir. De la part de milord et milady de l'autre côté de la mer. »

Il éprouve une certaine compassion pour John Husee. Lady Lisle l'épuise avec ses listes de courses, et elle ne veut jamais rien payer, si bien qu'il implore constamment qu'on lui fasse crédit : et lui se rappelle sa propre jeunesse, quand la marquise du Dorset l'envoyait chercher des perles d'Orient, avec dans sa bourse juste de quoi acheter des huîtres.

Le lord-chancelier apparaît. « Ho, Husee ! Il paraît qu'à Calais on ne fait rien que chanter toute la journée. Et que Lisle danse comme s'il ne savait pas ce qu'était la goutte. »

Husee fait une révérence. « J'étais en train d'expliquer au lord du Sceau privé, sir, que je dois recenser tout ce que milady Beauchamp a pour ses couches, afin que ma maîtresse ait la même chose.

– Oh, je vois, dit Audley. Elle ne voudrait pas avoir moins, en termes de tentures, d'or, et ainsi de suite.

– Milady se demandait, poursuit Husee, si elle ferait bien de venir ici pour son accouchement, afin que l'enfant naisse sur le sol anglais. »

Lui, lord Cromwell, lève les yeux au ciel. « Calais est sur le sol anglais. En tant qu'épouse du représentant du roi, j'espère qu'elle le comprend. »

Husee se tourne vers lui. « Mais si elle doit y accoucher, elle veut que les fonts baptismaux en argent soient envoyés de Canterbury. Pouvez-vous intervenir, sir ?

– J'enverrais l'archevêque pour les porter, si Lisle se bougeait un peu. J'ai entendu parler de deux prêtres qui prêchent la trahison dans les rues, et le gouverneur ferme les yeux et ne fait rien. Dites-lui de les ligoter, de les mettre sur un bateau, et de me les envoyer à la Tour. »

Il pense, si Cranmer arrivait, fonts baptismaux ou non, Honor bloquerait la porte. Elle aspergerait le seuil d'eau bénite et lui jetterait du sel bénit dans les yeux.

« Il paraît que lady Beauchamp a des bonnets en hermine, dit Husee. Et si je pouvais me procurer les motifs de broderie de ses chemises de nuit, milady serait également contente de moi. »

Il est clair que nous pouvons nous attendre à ce que rien ne soit fait à Calais cette année. Arthur Lisle s'en remet à sa femme, et il ne la contrariera jamais tant qu'elle sera enceinte.

Il dit : « Je suis sérieux, Husee, prévenez votre maître – soit il m'attrape ces prêtres, soit il devra venir en personne répondre d'eux. Ma patience n'est pas éternelle. Peut-être votre maîtresse l'encourage-t-elle à négliger son devoir, mais dites-lui que je l'observe. Je lui ferai perdre son poste et l'enverrai à la potence s'il essaie de me prendre pour un idiot. »

Husee se mordille la lèvre. « Je le lui dirai.

– Attention, fait Audley. La reine. » Il recule, serrant son béret contre sa poitrine, comme si Jane était un cheval fougueux. « Madame – nous parlions de lady Lisle. De ses grands espoirs d'héritier.

– Merveilleux, n'est-ce pas ? » Jane a l'air de s'ennuyer.

« Que Dieu, le moment venu, fasse également de Votre Altesse une heureuse mère. Votre belle-sœur montre un bel exemple.

– Vraiment ? » Jane est perplexe. « Je ne suis pas sûre que je serai une heureuse mère si j'ai une fille. Je crois que je serai renvoyée à Wolf Hall dans un panier, comme une volaille invendue le jour du marché. Qu'en pensez-vous, lord Audley ? »

Elle se retourne. La mâchoire d'Audley tombe.

Il regarde autour de lui. « Lady Rochford, vous m'accordez un moment ? »

Rien d'urgent dans le ton de sa voix. Peut-il avoir mal compris ce que voulait dire Jane ? Une femme enceinte ne devient habituellement pas la marraine de l'enfant d'une autre, car elle considère son avenir comme trop précaire. Il entraîne lady Rochford à l'écart.

« Il est vrai que ses écoulements ne sont pas venus », murmure-t-elle. Comme Marie, Jane Rochford ne le regarde pas – ses yeux sont posés sur les invités. « Ses seins sont gonflés, mais elle ne parlera pas tant qu'elle ne sera pas sûre. Espérons qu'il est bien accroché, hein ? »

Il observe la reine. « Faites-le-moi savoir quand elle décidera de le dire à Henri.

– Oui, répond Jane Rochford, mais assurez-vous d'être disponible. Il sera d'humeur à distribuer les faveurs. Il pourrait vous donner… ce que vous n'avez pas encore. Même si ça ne fait pas grand-chose, n'est-ce pas, monsieur le lord du Sceau privé ? »

Cinq minutes, et les murmures se sont répandus. Edward Seymour a sa sœur à côté de lui. « J'espère que vous avez bon espoir. Votre Altesse.

– Nous avons tous bon espoir », répond gentiment Jane.

On dirait qu'Edward veut la gifler : le faire marcher à un tel moment ! « Nous avons attendu assez longtemps, ma sœur.

– Oh, Edward. » Elle soupire. « Vous êtes tellement impatient

d'avoir une promotion.

– Quand pourrez-vous parler ? »

Lui, Cromwell, demande : « Altesse, pourquoi repousser ?

– Parce que… » La reine considère ses raisons. « Parce qu'une fois que le roi aura l'espoir d'un fils, qu'y aura-t-il pour lui faire dire ses prières ? »

Lui et Edward échangent un coup d'œil. Elle a raison. Chaque fois qu'une de ses reines a été enceinte, Henri a toujours été certain que c'était un mâle. Dès qu'il y a un héritier dans le ventre, il peut de nouveau dire : « Dieu est content de moi. » Et qu'est-ce qui peut alors réfréner les désirs d'Henri ? Il pourrait libérer tous les prisonniers de la Tour. Ou il pourrait partir en guerre sur un coup de tête. Le roi François est lui-même sur le champ de bataille, affirment les rapports : tenant des sièges, faisant venir la grosse artillerie. Henri grogne et rougit quand il en parle. Sa jambe le fait souffrir, et Thurston a raison : plus il est malheureux, plus il a besoin de sucre.

Il pose la main sur le bras d'Edward. « Écoutez votre sœur. Ne dites rien pour l'instant. »

Pendant ses moments d'oisiveté il a pensé à un gâteau qu'il pourrait offrir au roi à Pâques : un énorme gâteau en pâte d'amande, surmonté de boules dorées. Peut-être le gardera-t-il pour le jour où la nouvelle sera annoncée.

Les yeux de Jane sont comme des mares profondes par une journée paisible.

Lorsque le court après-midi s'assombrit, il est de nouveau à la Maison des Rouleaux, en train d'écrire des lettres pour les Flandres. On dit que Pole a dépensé tout son argent, et que le pape ne lui en a pas donné ; mais Reginald se pavane tout de même avec son titre de légat papal, tentant de promouvoir l'idée d'une invasion de l'Angleterre. Lord Darcy, et sans aucun doute quelques autres lords rebelles, lui ont envoyé des lettres ; nous n'avons pas besoin de les lire pour savoir que les insurgés prennent Pole pour leur roi en exil.

Maintenant il a appris par des moyens indirects que Pole demande à lui parler : Reginald veut qu'il fasse la traversée jusqu'à Calais, puis qu'ils se rencontrent en territoire impérial, chacun doté d'un sauf-conduit. Lui, lord Cromwell, a trouvé sage d'en parler ouvertement, alors il a perdu son calme dans la salle du Conseil, hurlant que s'il devait se retrouver dans une pièce avec ce traître de Pole, seul l'un d'eux en ressortirait vivant.

Le roi l'a regardé, tête inclinée, comme si cet emportement soudain le laissait sceptique. Pour renforcer son propos, le lord du Sceau privé a agité le poing en direction de Douvres. Richard Riche

l'a regardé bouche bée, et le lord-chancelier a laissé tomber sa plume de stupéfaction.

Il sable ses papiers. La perspective d'un héritier, songe-t-il, va porter à Pole un coup en plein cœur. Cependant, si Jane attend un heureux événement, ça change nos plans. Le roi voudra rester à ses côtés cet été. Il n'ira jamais dans le Nord. Il n'y aura pas de couronnement à York.

Christophe entre : « Ce Mathew, toujours à éternuer. S'il est malade, vous ne pourrez plus aller à la cour. »

À tout moment le roi craint la contagion. Et maintenant, évidemment, toutes les précautions seront nécessaires.

Christophe ajoute : « Appelez-Moi est ici pour le dîner. »

Lui songe, Marie me regarde comme si elle ne savait pas qui je suis.

Pour le dîner il y a du brochet, avec du romarin et des oignons frits.

Appelez-Moi déclare : « Il paraît que quand Rafe en aura fini en Écosse il ira en France.

– J'essaierai d'abord de le faire rentrer à la maison. Helen dit qu'elle se languit de le voir. Elle attend un enfant pour l'automne.

– Je suppose qu'elle connaît désormais les signes, dit Appelez-Moi. Il semblerait qu'ils apprécient Rafe, les Écossais ?

– Qui ne l'aimerait pas ? Il ira en France avec des messages pour le roi Jacques. Il est toujours là-bas, n'est-ce pas ?

– Rafe rencontrera l'évêque Gardiner quand il sera à Paris. Il ne peut pas l'éviter. Gardiner demande à être rappelé. »

Il pousse du bout de sa fourchette le poisson dans son assiette. « Dieu me pardonne, mais je me demande pourquoi Il a créé les brochets. »

M. Wriothesley ôte une arête. « J'imagine que le retour de l'évêque sera pour vous aussi bienvenu que de la ciguë dans une salade. »

Il soupire. « Nous ne sommes pas près de manger de la salade. J'ai entendu dire de France qu'il n'y aura pas de cerises avant juillet. »

Christophe apporte des amandes et des fruits secs.

M. Wriothesley dit : « Je vois comment lady Marie fait constamment appel à vous pour avoir de l'argent et des faveurs. Lady Rochford affirme (il sourit) qu'elle évite de vous regarder, simplement à cause du grand amour qu'elle vous porte. Vous êtes trop éblouissant pour ses yeux de vierge.

– Nous devons être aimables avec lady Rochford. Sans elle, le roi et Jane ne seraient peut-être pas mariés. Anne Boleyn serait toujours reine. »

Et notre héritier ne serait pas conçu. Il s'avère que malgré ses oreilles affûtées, Appelez-Moi n'a pas saisi la nouvelle la plus importante de la journée, car il ne veut parler que de Calais. « Lisle est négligent. Vous avez raison de le mettre en garde, sir. Ce ne sont pas seulement des papistes qu'il abrite. Ce sont des sectaires, paraît-il. Des sacramentaires.

– C'est ce que Chapuys me dit. » Il mange une figue d'un air songeur. « Je préférerais coucher avec un scorpion plutôt qu'avec lady Lisle.

– Moi aussi, déclare loyalement Christophe en apportant le fromage. Je l'écraserais sous mon pied. Allez-vous rester éveillé à écrire votre livre sur le roi ce soir ? »

Appelez-Moi lui lance un regard curieux. Mais il ne pose pas de questions.

Une fois que les lords du Nord se sont excusés pour leur comportement durant l'hiver passé, le roi les renvoie chez eux avec l'écusson de saint Georges. Il décrète que la croix rouge est une marque d'allégeance pour tous les hommes qui possèdent un manteau pour l'épingler dessus : portez un ruban rouge, ou cousez un fil rouge qui vous relie à votre souverain. Car même si les rebelles ont capitulé et les armes ont été confisquées, il n'y a pas de trêve dans la guerre des mots. Le Sud qualifie le Nord de traître ; le Nord qualifie le Sud d'hérétique. Le Nord dit, vous profitez de nous depuis mille ans : tout ce que nous représentons, c'est une barrière entre vous et les Écossais, un mur de cadavres pour les retarder, pendant que vous avez le temps d'enfermer vos épouses et vos filles et de mettre votre or à l'abri.

Les gens du Sud demandent, êtes-vous déjà allés à Douvres ? Vous êtes-vous tenus sur les falaises, avez-vous vu les lumières sur les côtes françaises et songé à l'étroitesse de la mer étroite – combien nous risquons, et combien nous payons pour vous sauver des esclavagistes, des pirates et des barbares qui frappent nos rivages depuis que les rivages ont été imaginés ?

Lui dit à Henri, dans le Nord ils méprisent la paix du roi, ils veulent gérer leurs propres meurtres. Si Norfolk ne parvient pas à les contrôler, ils retomberont dans leur ancienne sauvagerie, où chaque œil, chaque membre, chaque vie a une valeur, et où la chair a un prix. À l'époque de nos ancêtres, la vie d'un noble valait six fois celle d'un homme qui maniait la charrue. Le riche peut massacrer tant qu'il veut, s'il a les poches suffisamment pleines pour payer l'amende, mais le pauvre n'a pas les moyens de se payer un meurtre de toute sa vie. Nous rejetons ce système, dit-il au roi, nous affirmons qu'un homme violent ne peut pas être libéré sous prétexte

que son cousin est le juge, pas plus qu'un pécheur riche ne peut se racheter en fondant un monastère. Devant Dieu et la loi, tous les hommes sont égaux.

Il faut une génération, dit-il, pour réconcilier les têtes et les cœurs. Les Anglais de tous les comtés sont mariés à ce que leur a dit leur nourrice. Ils n'aiment pas trop réfléchir, ou perturber le plan du monde qu'ils ont en tête, et ils n'accepteront pas le changement à moins qu'il les arrange. Mais des temps nouveaux arrivent. Les enfants de Gregory – et, se hâte-t-il d'ajouter, les enfants à naître de Votre Majesté – ne verront jamais leur pays prisonnier d'un vieil imposteur à Rome. Ils ne placeront pas leur foi dans les dents et les os des morts, ni dans l'eau bénite, les cendres ou la cire. Quand ils pourront lire la Bible par eux-mêmes, ils seront plus près de Dieu que de leur propre peau. Ils parleront Sa langue, et Lui la leur. Ils verront que les princes existent non pas pour monter à cheval avec un casque à plume, mais – ainsi que le dit toujours Votre Majesté – pour prendre soin de leurs sujets, corps et âme. Les Écritures nous enjoignent d'obéir aux pouvoirs terrestres, et nous nous accrochons donc à notre prince envers et contre tout. Nous ne rejetons rien de sa forme de gouvernement. Nous l'acceptons dans sa totalité, considérons qu'il a été consacré par Dieu, et supposons que Dieu le surveille.

En attendant l'arrivée de ces jours bénis, vivons en paix, dit-il : la paix ne coûte pas cher. Tout le monde convient que le Nord doit être mieux gouverné, mais par qui ? Thomas Cromwell pense que nous avons besoin d'hommes capables, mais le duc de Norfolk estime que nous avons besoin d'hommes nobles.

Quand une nouvelle insurrection éclate, elle est menée par un homme qui doit beaucoup d'argent au lord du Sceau privé. Son nom est Francis Bigod : un garçon qui appartenait à la maisonnée de Wolsey, un érudit à Oxford, fervent adepte de l'Évangile jusqu'à récemment ; un homme en bons termes avec notre archevêque, avec Hugh Latimer, avec Robert Barnes ; en termes encore meilleurs avec lord Cromwell. Alors qu'est-ce que ça signifie, qu'est-ce que ça peut signifier, qu'un tel homme arpente la campagne en disant n'importe quoi et en agitant une épée, jurant de reprendre Hull au nom des rebelles, de s'emparer de la ville de Beverley, de lancer une armée contre le port de Scarborough ? Il est fatigué qu'on lui demande, qu'est-ce que ça signifie, et comment en sommes-nous arrivés là ? Vous êtes-vous querellés ? Comme s'il était responsable du fichu caprice de Bigod.

Il ne peut que répondre, Bigod m'a posé des questions étranges récemment. Il m'a demandé comment le roi pouvait être responsable de nos âmes : comme s'il y avait un autre candidat sur terre, mieux

qualifié. Il a demandé si lui, Bigod, pouvait prêcher à la chaire, comme un prêtre. Quand j'ai dit non, il a demandé s'il pourrait être ordonné prêtre. Même s'il était marié ?

Il a le cerveau malade, peut-être, il a perdu la tête. Mais sa folie entraînera la perte de ses comparses, les menant au combat par un temps où seul un novice irait se battre. Et Bigod n'est pas fou au point de ne pas être responsable de ses actes. Le pardon du roi était valable une fois, et une fois seulement : après ça, la loi martiale.

Hans vient le voir. « Il a décidé qu'il voulait une peinture murale.

– Est-ce plus difficile ? »

Hans se frotte la barbe. Il veut parler des termes ; il veut entrer dans les registres royaux, avoir le gîte et le couvert et un espace de travail à Whitehall pour la durée de ce projet et au-delà. Il demande une garantie de trente livres par an, et alors il refusera les autres commandes et deviendra le peintre du roi d'Angleterre.

« Trente ? » Il fronce les sourcils. Mais après tout, Hans a une maîtresse et deux enfants à entretenir, en plus de sa famille à l'étranger.

Le peintre dit : « Il y a un bout de mur dans les appartements privés, je dirais qu'il fait six mètres soixante-dix.

– Les appartements privés ? C'est là qu'il veut le tableau ?

– Je ne le ferais pas là sans sa permission.

– Je pensais qu'il l'aurait voulu dans la salle de réception. Pour émerveiller le monde entier.

– Non, il veut juste vous émerveiller, vous. Et les gentilshommes qui l'assistent. Et, je suppose, tous les étrangers qu'il fera entrer pour leur faire visiter les lieux. »

Bien sûr, les appartements privés ne sont pas ces temps-ci aussi privés que le laisse entendre leur nom. Le roi n'imagine pas de s'y trouver seul. S'il veut la solitude, ou la compagnie d'une ou deux personnes, il se trouve un sanctuaire dans chaque maison : une pièce dans un recoin où il accorde un luth, ou une réserve de livres secrète en haut d'un escalier en colimaçon.

Hans dit : « Ça ne me dérange pas que peu de gens le voient, tant que ce sont les bonnes personnes. Je compte placer sa tête (il désigne un point au-dessus de sa propre tête) par ici. Il n'y a pas de mal à le grandir de quelques centimètres.

– Au niveau des jambes, suggère-t-il, pas du corps. Ou bien comptez-vous le faire ailleurs ? »

Hans ricane. « Je le dessinerai avec sa houppelande grande ouverte, pour que le monde puisse voir la merveille. Avec un matelassage généreux.

– Quelle taille fera-t-il ? Le tableau, j'entends. »

Hans écarte les bras puis se déplace en tournant sur lui-même, montrant la place qu'il occupera. « Il se demande s'il doit également faire peindre son père.

– C'est faisable. »

Et sa mère, tant qu'on y est ? Une rangée de rois et de reines, s'étirant dans le bleu au loin. Et un enfant pas encore né flottant telle l'ombre d'un oiseau sur une vitre.

« Il devra se rendre disponible pour moi, reprend Hans. Pour les dessins. Il faudra qu'ils soient détaillés, ça prendra du temps. Après, je pourrai me passer du corps. Il n'aura pas besoin d'être présent. Je pourrai voir ses vêtements sans lui.

– Vous ne m'avez pas donné ce choix quand vous m'avez peint.

– Mais je vous ai raté, répond sèchement Hans. Vous auriez dû être peint par un autre maître, un maître mort, car Dieu sait que vous aviez l'air mort. Vous connaissez Antonello, ce garçon de Messine ? Il vous aurait arraché une expression. »

Il a vu le travail de ce maître. Quand Antonello a peint les hauts dignitaires de Venise, il a capturé le sourcil arqué d'un air sceptique, l'ombre d'un sourire acerbe. Mais les Vénitiens n'ont pas aimé son travail ; il en savait trop sur eux.

« Au fait, demande Hans, comment se porte votre fille ?

– Rentrée chez elle. » Il n'a pas l'intention d'en dire plus.

« Elle n'a pas aimé l'Angleterre ? Ou c'est vous qu'elle n'a pas aimé ? »

Hans, songe-t-il, est sûrement au courant depuis des années pour Jenneke. Ça expliquerait certaines bribes de conversation, interrompues : des regards de biais, sournois. « Hans, dit-il, ne posez pas de questions à moins de savoir quoi faire des réponses. »

Mars 1537 : quotidiennement, à la Tour et dans la Maison des Rouleaux, le lord du Sceau privé démêle les événements de l'année dernière. Grâce à des témoins, en procédant à des interrogatoires, assisté de clercs et de M. Wriothesley, il révèle jour après jour, nom après nom, la machinerie de la révolte.

« Donc vous dites que vous avez été contraint de prendre part à la rébellion ? Que vous avez prêté serment contre votre gré ? S'il vous plaît, nommez les rebelles qui ont eu recours à vous, et dites-moi quand. Comment étaient-ils armés ? Ont-ils utilisé la force contre votre personne ? Ont-ils menacé d'utiliser la force contre votre personne ? Vous dites que vos chevaux ont été saisis, que votre chaume a brûlé, que votre femme a été insultée – vous avez des témoins ? Vous prétendez que les rebelles ont mis le feu à votre propriété, qui abritait des biens meubles pour une valeur de… ? Vous n'aviez pas d'inventaire ? Ah, je vois, ils ont brûlé votre

inventaire. Et qu'avez-vous fait pour contrer leurs menaces ? N'avez-vous pas envoyé de messages à vos amis pour qu'ils vous viennent en aide ? Si, et ils n'ont pas bougé ? Pourquoi ? Que leur aviez-vous fait pour qu'ils vous abandonnent ? »

M. Wriothesley porte la zibeline qui lui a été envoyée en cadeau par notre homme à Bruxelles. Christophe allume le feu. Lui, le lord du Sceau privé, a désormais sa propre réserve de vin ici à la Tour. Il a une chambre forte, pour enfermer les personnes interrogées, afin que personne ne puisse s'entretenir avec elles et écrire entre les lignes. Des aides vont et viennent – des hommes des Augmentations, son parent John ap Rice, et un ecclésiastique utile nommé Edmund Bonner, un petit homme pointilleux et ricaneur avec un œil pour les dames et une oreille pour les ragots. Les évêques, qui travaillent toujours à leur nouvelle déclaration de doctrine, lui envoient chaque soir d'épais documents : après les épaves pleurnichardes à la Tour, il rentre chez lui pour se plonger dans le nombre des sacrements. Les interrogatoires se poursuivent pendant le printemps. Pour chaque réponse il a six questions. Il est disposé à infliger de la douleur, si rien d'autre ne fonctionne, même si les menaces sont plus fructueuses, et il considère comme une défaite d'être obligé de demander des chaînes et des fers rouges.

Wriothesley n'a pas sa patience : mais il est jeune, et il a une famille qu'il aimerait voir de temps en temps. Parfois il lui touche le bras : « Sir, c'est une douleur légère, et nous avons un rebelle obstiné face à nous, et il est tard. Je crois qu'il peut supporter plus. »

Mais lui pense, non, aucun de nous ne peut rien supporter. Égratignez-nous la peau, et en dessous il y a un petit enfant qui hurle.

Il conseille : « Vous pourriez essayer d'écouter. C'est ainsi qu'on découvre des choses.

– Mais s'il ne dit rien ?

– Alors écoutez son silence. »

Écoutez à travers son silence. Imaginez ce que vous pourriez lui donner pour le faire parler – au lieu de ce que vous pourriez lui prendre. Peut-être qu'il doit mourir, et qu'il le sait, mais il y a des morts auxquelles on peut faire face et d'autres pas. Qu'est-ce que ça vaut de se voir épargner la castration, et l'appréhension de la castration ? Vous pourriez lui offrir le choc de la hache, le tapis de sang, pas la panique ou la demi-pendaison et la torture du couteau dans les boyaux. Tout est question d'anticipation, dit-il à Appelez-Moi. Donnez-lui une raison de vivre, ou offrez-lui une mort qui lui épargnera la honte. Assurez-lui que, qu'il nous aide ou non, le roi paiera ses dettes et s'occupera de sa famille : de telles petites miséricordes peuvent faire pleurer un criminel et briser sa volonté.

Ceci ne pourrait arriver dans nul autre pays. Chez François ou Charles, il n'y aurait pas de trêves, ni de négociations, ni de séances de questions-réponses qui s'étirent de l'avent à la Trinité. Une fois appréhendés, les suspects nobles seraient torturés et tués, et les morts ordinaires seraient massacrés et abandonnés en plein air. Il dit, quand nous ne pouvons éviter la sévérité, nous pouvons toujours modérer la justice par de la clémence. Quand des hommes loyaux ont été privés de ce qui leur appartient, la couronne leur offrira une compensation. Quand le roi a été bien servi, il doit y avoir une récompense. Quand son autorité a été méprisée, le châtiment doit être rapide et public. Dans le Nord, Norfolk pend à des arbres tous ceux qui brisent la trêve. Il les pend enchaînés s'il parvient à trouver des chaînes, mais le fer coûte si cher, et de la corde fera l'affaire. Leurs épouses viennent la nuit pour les détacher, mais le roi a décrété que toutes les femmes qui se font prendre doivent être immédiatement punies. Il veut que les corps restent accrochés pendant la pâque et jusqu'à l'arrivée du beau temps : de la même manière qu'on pend un corbeau plein de vers à une clôture en guise d'exemple, pour dire aux autres oiseaux de ne pas voler votre récolte. À Londres, des têtes sont plantées sur des piques sur les ponts, et les membres des traîtres sont cloués aux portes. Mais le temps froid les empêche de pourrir, et les citoyens sont écœurés par cette vision.

À la mi-février, le jeune Bigod est capturé. Ses capitaines sont faits prisonniers. Tyburn les attend, le moment venu : rien ne presse. Thomas Cromwell ne récupérera jamais l'argent qui lui est dû. Et Henri n'apprendra pas qu'il devrait enterrer les morts.

Il envoie chercher Thomas Wyatt pour qu'il vienne le voir à la Maison des Rouleaux. Comme tout gentilhomme loyal il est monté en selle contre les rebelles, mais une autre tâche l'attend. Ça fait longtemps qu'il supplie d'être envoyé hors du royaume. Maintenant il part en tant qu'ambassadeur auprès de l'empereur. Ça signifie suivre Charles à travers l'Europe été comme hiver : un poste idéal pour un homme remuant. Le rôle requiert de la force et des paroles enrobées de miel, ainsi qu'une certaine propension à ne pas révéler les intentions du roi d'Angleterre : et comme Wyatt lui dit que rien n'est jamais clair, et que nulle vérité n'est une vérité absolue, il semble être l'homme de la situation.

L'empereur continue de soutenir que lady Marie devrait épouser le frère du roi portugais. Il décrit dom Luis comme un homme sage, discret et aimant qui sera ravi de résider en Angleterre, au lieu d'éloigner la princesse de sa terre natale.

« Wyatt, dit-il, demandez à l'empereur combien il nous paiera

pour Marie. Faites-le avec élégance – mais ne vous laissez pas abuser s'il mentionne de grosses sommes, demandez-lui comment il réglera la dette. Le roi ne se séparera pas d'elle pour des promesses.

– Vous ne voulez pas de cette alliance, observe Wyatt.

– Pour être plus exact, c'est elle qui n'en veut pas.

– Et vous, que voulez-vous ?

– Seulement la protéger.

– Le roi a besoin d'un ami en Europe, déclare Wyatt. Le genre d'ami fiable qu'il ne peut obtenir que par un mariage.

– Le roi pourrait avoir une troupe d'amis en Suisse, et parmi les princes germaniques. Tout ce qu'il nous faut, c'est une simple déclaration de doctrine, et il aura bien assez d'alliés. » Il fronce les sourcils. « Et si un mariage doit être fait, mieux vaut Élisa plutôt que Marie.

– Vous réfléchissez à long terme, milord. La jeune demoiselle a, quoi, quatre ans cette année ?

– Donc il ne peut pas être consommé. Pas d'ici dix ans – et ce serait tôt. Douze ans si nous faisons valoir qu'elle est délicate. Ce ne sera pas un vrai mariage, alors s'il s'avère qu'il ne nous est d'aucune utilité, nous pourrons le mettre de côté.

– Vous préservez la virginité de Marie », dit Wyatt.

Il hausse les épaules.

« Vous étiez son valentin. Wriothesley raconte à tout le monde qu'il lui a porté un beau présent. »

Pendant la fête annuelle de la cour – Wyatt le sait bien –, on tire des lots pour la Saint-Valentin. Donc personne n'est oublié, jeune ou vieux.

« On ne sait jamais avec Cremuello, reprend Wyatt. Je me souviens de quand la rumeur disait que vous parliez à une certaine Mlle Seymour, qui est désormais reine. »

Froid comme une pierre, il demande : « Qui a lancé cette rumeur ?

– Ça aurait été mieux pour elle, dit Wyatt.

– La reine n'est pas malheureuse.

– Si vous le dites, milord. Vous en savez plus sur les femmes que nous autres. Comment les faire avancer. Comment entraîner leur perte. »

Ainsi l'été dernier a érodé le tempérament de Wyatt, fragilisé sa paix intérieure. Même s'il a défait le nœud coulant, il doit détacher la corde, arrachant les fibres avec ses doigts. « Wyatt, dit-il, de tels propos entraîneront ma perte. Est-ce votre intention ?

– Mettez-vous à ma place. Dans chaque conversation que nous avons eue depuis douze mois, j'ai dû me demander : essaie-t-il de me sauver, ou essaie-t-il de me noyer ? Suis-je un chargement

précieux, ou dois-je être jeté par-dessus bord ?

– Eh bien, la preuve est là. Vous respirez toujours.

– Et je vous serai redevable jusqu'à mon dernier souffle. » Wyatt se lève et s'étire. « Je vous suivrais jusqu'au bout de la chrétienté. Je pars maintenant à la poursuite de Carolus. » Wyatt se cherche dans le miroir. Son doigt effleure la plume de son chapeau, effectuant un ajustement invisible. « Prenez soin de Bess Darrell en mon absence. »

Il prend une journée de congé et arpente le parc d'Austin Friars avec ses jardiniers, Mercy Prior à son bras. Le bois de la tonnelle est détrempé sous les doigts, et sur les murs ont poussé des coussins de mousse rebondis. Les tuteurs qui soutiennent ses jeunes arbres semblent trembler sous l'effet de leur vie intérieure.

Il invite Richard Riche à souper, afin de lui demander ce qui peut être fait pour l'autre Bess – lady Oughtred. « Son mari lui a laissé une maigre rente. Elle veut une maison à elle.

– La famille Seymour a mérité les faveurs du roi, dit Appelez-Moi. Riche, vous pourriez peut-être l'aider à entrer dans une abbaye ? »

Riche répond : « Vous apprendrez qu'elle se positionne en vue d'un nouveau mariage. Je suis surpris, sir, que vos amies parmi les femmes ne l'aient pas mentionné. Elle visera haut, et c'est normal. On parle du duc d'Oxford. »

John de Vere est un vieux veuf : déjà deux femmes tuées sous lui. Il est le quinzième comte. Imaginez, pense-t-il, être le quinzième quoi que ce soit.

Thurston a essayé un nouveau plat de morue – ail, safran, fenouil. Juste du blanc et du jaune, comme il a dit : on dirait que ça a été vomi. « J'ai entendu dire que vous alliez avoir l'abbaye de Quarr, dit-il à Appelez-Moi. Les manoirs vous rapporteront de bons loyers. Et les bois valent bien cent livres, non ? »

Dix moines à Quarr, tous désirant perpétuer leurs vœux. Quelque trente-huit personnes pour les servir. Pierre blanche, vue sur la mer, cinquante-cinq livres de dettes : pas une grande communauté, mais il y a des terres dans le Devon qui, une fois les obligations acquittées, devraient revenir à Appelez-Moi d'ici six mois. « Pour ma part, je pense à Launde », ajoute-t-il.

Riche dit : « Launde ne va pas encore être démantelée. Elle rapporte quatre cents livres par an.

– Je peux attendre. »

Il regarde le plat de poisson partir. Il lui vient une pensée heureuse, et elle n'a absolument rien à voir avec les abbayes.

Il demande une audience à la reine.

« Quand votre sœur Bess viendra-t-elle à la cour ? Vous allez avoir besoin de compagnie pendant les mois à venir.

– Je suppose », dit Jane. Elle compte sur ses doigts. « Octobre semble loin. »

Il y a un bruissement qui se répand depuis l'endroit où elle est assise, à travers la pièce, à travers la cour, à travers l'Angleterre et à travers la mer. Enfin, la nouvelle est publique.

« Lord Beauchamp, je félicite toute votre famille », dit la cour. Le beau visage d'Edward se détend et sourit ; il s'incline et poursuit son chemin, tel un nuage radieux, pour envoyer un message à Wolf Hall et un autre à son frère Tom, qui est avec la flotte du roi.

Maintenant l'espace autour de la reine est devenu un espace sacré. L'air vicié et les sons discordants doivent être bannis. La créature molle en elle tressaille au moindre mot cru ou à la moindre lumière vive, et Jane doit en être protégée, de même que de l'éclat brûlant du soleil et des sécheresses. Seules les étoffes les plus délicates doivent toucher sa peau, et aucune odeur ne l'assaille hormis la douceur de l'herbe d'été et le léger parfum épicé des pétales. Les pattes des petits chiens qui l'entourent doivent être essuyées avant de pouvoir se poser sur sa personne. Aucun courtisan qui éternue ou tousse, ou qui connaît quelqu'un qui éternue ou tousse, ne doit s'approcher d'elle. Ses yeux ne doivent voir que de belles choses ; cependant, lui dit-il : « Nous ne pouvons rien faire pour moi, madame. »

Quand le roi retrouve son Conseil, les gentilshommes cognent du poing sur la table, de joie. « Un grand jour pour notre nation ! » s'écrient-ils. Et : « L'empereur n'en reviendra pas. » Et : « Ça va mettre la France hors d'elle. »

Henri dit : « Inutile que la nouvelle soit révélée aux gens du peuple. » Il semble fatigué. « Pas tout de suite.

– Je crois qu'il est trop tard, déclare Fitzwilliam, et il n'est pas un homme et pas une femme en Angleterre qui ne souhaite le bonheur de Votre Majesté et qui ne prie chaque soir à genoux pour que la reine vous donne un garçon robuste. »

Henri commence : « Je voudrais que le cardinal soit… » Il s'interrompt. Lui, Thomas Cromwell, baisse les yeux vers les documents sur la table. Les conseillers se lèvent, le gazouillis des félicitations flottant toujours à travers la pièce. « Fitz, restez, demande Henri. Cromwell ? »

Le bruit s'éloigne : des rires en dessous, des rires au-dessus, peut-être, le cardinal applaudissant d'un endroit au-delà du *primum mobile*. Les morts nous regardent, fidèles aux vieilles causes.

Le roi annonce : « Jane veut faire un pèlerinage au sanctuaire de Becket. » Il fronce les sourcils. Canterbury n'est pas un bon

souvenir : c'est là que la prophétesse Eliza Barton s'est levée, a agrippé son bras et lui a dit qu'il serait bientôt mort. Pourtant Barton a été pendue. Et Henri prospère. Maudits soient tous les faux prophètes ! « Bien sûr que nous nous y rendrons. La reine doit aller où elle veut, tant qu'elle peut voyager en sécurité. Même jusqu'à Wolf Hall, si elle en a envie. Mais, milord… monsieur le lord du Sceau privé ? »

Il voudrait poser la main sur l'épaule du roi, tandis qu'il est assis là, transpirant dans une pièce froide ; les lords du Conseil ont emporté la joie et la chaleur en partant, et il n'y a aucune force dans les quelques rayons de soleil printanier qui tracent une ligne frémissante sur le mur.

Le roi dit : « Je suis un homme qui… mes espoirs… après si longtemps… et je veux être certain… »

Fitz hausse les sourcils.

« Quand j'ai épousé la reine, enfin, avant de l'épouser… Je n'ai pas besoin de vous rappeler les circonstances, mais soyez assurés que même si j'ai été hâtif, je suis constant dans mes affections…

– Parlez, Sire, dit Fitzwilliam.

– Sommes-nous vraiment mariés ? demande Henri. Quand j'ai noué ce contrat, il n'y avait rien pour l'entraver ou le rendre nul ?

– Vous voulez dire, demande-t-il, rien sur la reine que vous auriez dû savoir ? »

Fitz semble choqué. « Je suis sûr que vous n'avez trouvé nulle raison de mettre en doute la virginité de cette gracieuse femme. »

Henri rougit légèrement. « Pas du tout. Mais êtes-vous certains d'avoir fait tout ce que vous deviez, en tant que mes conseillers ? Les investigations les plus minutieuses ? Vous pouvez affirmer qu'elle était absolument libre de se marier ?

– Il n'y avait pas de contrat antérieur, déclare Fitz, si c'est ce qui trouble Votre Majesté.

– Mais n'a-t-elle pas à un moment été courtisée par William Dormer ?

– Ce n'était pas grand-chose », répond Fitzwilliam.

Lui dit : « Ce n'était rien. »

Fitz poursuit : « Pour parler franchement, Sire, la famille Dormer a refusé de parvenir à un accord. Ils ont conclu que les Seymour n'étaient pas…

– Assez riches, finit-il.

– Donc vous pensez qu'il n'y a rien eu entre eux ? » Le roi se lève. « Si vous en êtes sûrs. Car j'ai besoin d'être sûr. Je ne peux pas recommencer à espérer, ça me tuerait. J'ai perdu Richmond. Je n'ai jamais eu un fils né dans le cadre du mariage qui ait survécu. Dont personne ne peut remettre en cause le droit de naissance. J'ai été

patient. Dieu va sûrement me récompenser maintenant. » Des larmes scintillent dans ses yeux. Lui, Cromwell, détourne le regard, et Fitzwilliam aussi, si bien qu'ils ne les voient pas couler. Mais le roi dit : « Je devrais vous connaître maintenant, hein, Crumb ? Si jamais il a existé un homme rigoureux, c'est bien vous. »

Le roi exerce une pression sur son épaule. Il y a une nouvelle magie dans la main royale. Elle transmet une vision, une vision de ce que pourrait être l'Angleterre. On imagine la ville de Londres, à l'époque où les prophètes arpentent ses rues, quand les anges se rassemblent sur les toits ; on lève les yeux en sortant de chez soi et on entend le puissant battement de leurs ailes dans l'air.

Lors de sa première séance avec Hans, le roi peut à peine marcher à cause du poids de ses ornements.

« Comment procédons-nous, maître Holbein ? » Son visage est solennel, attentif.

Hans agite la main en direction des gentilshommes des appartements privés, des pages, des parasites : comme s'il les effaçait.

La pièce se vide. L'espace se dégage autour du roi.

« Puis-je rester ? » demande-t-il.

Henri répond : « Vous pouvez vous asseoir avec moi, lord Cromwell, mais je n'ai pas besoin de conversation. »

Il sourit. « Je resterai si Votre Majesté m'accorde cinq minutes quand Hans en aura fini. »

Henri ne répond pas. Il a le regard fixé sur le vide et a l'air de penser à Dieu. Lui, le secrétaire du roi, s'écarte de la fenêtre, s'assied sur un tabouret et feuillette ses papiers. Son épagneule se laisse tomber à ses pieds. Il n'y a pas un bruit dans la pièce hormis son doux ronflement, mais à chaque respiration du roi ses vêtements bougent et soupirent : comme si, dès que le roi a respiré, ses habits respiraient aussi. Sous le silence, il commence à entendre d'autres sons : des bruits de pas à l'étage, de l'agitation derrière la porte, un vent murmurant qui teste le verre des vitres dans leur montant. De temps en temps il lève les yeux vers Henri, au cas où celui-ci voudrait quelque chose. Au bout d'un moment, le roi se lasse de Dieu et commence à regarder son ministre à la place. « Je suis étonné que vous y voyiez suffisamment pour lire.

– J'ai de la chance.

– Hmm, fait le roi. Vous devriez vous imbiber les yeux avec une décoction de rue. »

Tout en travaillant à son dessin, Hans pince les lèvres et inspire entre ses dents. Il se mordille la lèvre inférieure. Il fredonne. Lorsqu'il recule et exhale, il produit un son strident, presque un

sifflement.

Le roi dit : « Il nous faudrait de la musique, peut-être.

– Maître Hans fait son possible pour en fournir », observe-t-il.

Henri demande : « Que vouliez-vous, monsieur le lord du Sceau privé ?

– Parler du roi d'Écosse, avec votre permission. Vous savez qu'il est toujours en France, il n'est pas encore rentré avec sa nouvelle épouse. Son père appréhende qu'elle prenne la mer. Il paraît qu'elle est si fragile qu'on voit à travers elle. »

Henri grogne. « C'est Jacques qui a de l'appréhension. Il tremble. Il s'est vanté auprès de François qu'il allait me faire tomber de mon trône, et maintenant il pense aux conséquences. Il a peur que l'un de mes navires l'attaque dès qu'il aura quitté le port.

– Certes, mais maintenant il en appelle à Votre Majesté en tant que gentilhomme : il veut raccourcir la traversée, accoster à Douvres avec son épouse et avoir un sauf-conduit jusqu'à la frontière. »

Henri dit : « Quoi, et que son équipage dévore tout sur son passage et sème la sédition pendant son avancée ? Qu'ils paradent en force dans les comtés du Nord en montrant leurs bannières ? Me prend-il pour un imbécile ? »

Hans cesse de fredonner. Il tousse.

Ah, tant pis. C'est une occasion de perdue d'une rencontre entre deux monarques – oncle et neveu – qui s'évitent depuis longtemps.

Le roi pose la main sur le pommeau de son poignard : « Comme ça ? » demande-t-il à Hans.

Celui-ci répond : « Parfait. »

Henri s'étire les épaules, plie les genoux. Se faire portraiturer crispe les muscles, rend les pieds maladroits, donne l'impression que ses coudes appartiennent à quelqu'un d'autre. Plus il essaie de rester immobile, plus le roi s'agite.

Il dit : « J'ai des messages d'Irlande. Ils veulent que vous y alliez pour une saison, lord Cromwell. Ils pensent que vous pourriez rétablir l'ordre. Je suppose en effet que vous pourriez y parvenir.

– Donc je dois partir ?

– Non. Ils pourraient vous assassiner. »

Hans fredonne.

Le roi change de position. « Quand les évêques vont-ils se prononcer ? »

Depuis le début de l'année ceux-ci travaillent à leur profession de foi. Ce n'est qu'en juillet dernier que les dix articles ont été publiés, donnant lieu à des mois de débats. Le roi espère qu'une nouvelle déclaration raffermira l'opinion. Mais chaque fois que les évêques envoient un texte à Henri, il écrit par-dessus et tourne en dérision leurs propositions. Puis le papier retourne à Thomas Cranmer, qui

corrige les corrections du roi, et aussi sa syntaxe tant qu'il y est.

Hans demande : « Votre Majesté aurait-elle la gentillesse de tourner la tête ? Pas vers lord Cromwell, vers moi ? »

Henri obéit. Il fixe le peintre tout en parlant à son ministre : « L'homme de Lisle est-il venu ici ? Je m'étonne que lady Lisle ne soit pas alitée. Elle doit être proche du terme.

– Votre Majesté sera le premier à savoir. »

Hans déclare : « Si elle a un garçon, lord Lisle tirera le canon, donc si c'est un jour calme ils l'entendront à Douvres et enverront un cavalier sur la route. J'espère que les murs de Calais ne s'effondreront pas.

– Maître, murmure-t-il, vous vous oubliez. Concentrez-vous sur votre travail. »

Parfois, lorsqu'il est assis près du roi – il est tard, ils sont fatigués, il travaille depuis les premières lueur du jour –, il laisse son corps se confondre avec celui d'Henri, si bien que leurs bras, qui se touchent, perdent leur forme et deviennent troubles comme l'eau du dégel. Il s'imagine que leurs doigts s'effleurent, que son esprit rencontre la volonté royale : l'encre coule lentement sur le papier. Parfois le roi pique du nez. Il est assis à côté de lui, respirant à peine, aussi prudent qu'une nourrice avec un mioche irritable. Puis Henri sursaute, se réveille, bâille ; il dit, comme s'il était responsable : « Il est minuit, maître ! » Le passé se craquelle : le roi oublie qu'il est « milord » ; il oublie ce qu'il a fait de lui. À l'aube, et au crépuscule, quand la lumière est une coquille d'huître, et encore à minuit, les corps changent de forme et de taille, comme des chats se glissant par une lucarne sur le toit, et s'évanouissant dans l'obscurité.

Mais aujourd'hui il n'est pas dix heures : un matin de début de printemps, la lumière tel un voile vernal.

« Ce n'est pas l'heure du déjeuner ? » demande le roi. Puis : « Que dit Norfolk ?

– Qu'il a un rhume. Un relâchement des intestins. Chaque jour la courante. »

Le roi rit. « Une âme si délicate. Comme la princesse Madeleine. »

Hans émet un petit son désapprobateur. « Une contenance solennelle, si cela convient à Votre Majesté ? Et les yeux vers moi ? Si lord Cromwell fait quoi que ce soit qui vaille la peine de tourner la tête, je le ferai savoir à Votre Majesté. »

Le silence revient. À Florence, songe-t-il, les artistes pouvaient mouler un homme entier. Vous le déshabillez et vous l'enduisez de graisse, puis vous l'enfermez dans une boîte jusqu'au menton. Vous versez le plâtre et le laissez sécher, et lorsque vous êtes prêt, vous prenez votre burin et vous ouvrez la boîte comme une noix. Vous sortez l'homme, sa peau désormais d'un rouge rosé, et vous le lavez,

puis vous lui promettez de modeler sa tête un autre jour ; mais vous avez sa forme, que vous pouvez utiliser indéfiniment, pour fabriquer des satyres ou des saints, ou des dieux de l'Olympe.

En dessous, dans les cuisines des appartements privés, on fait rôtir des pluviers pour le déjeuner. Son épagneule se réveille en sursaut et se met à courir en rond avec excitation tandis que les arômes remontent. Le roi la suit des yeux ; Hans la soulève et la tend à un domestique, en disant d'un air sévère : « Vous la récupérerez plus tard, milord. »

À mesure que l'heure s'écoule, de plus en plus de bruit leur parvient – le claquement des sabots des chevaux sur les pavés, des cris provenant de cours lointaines, des trompettes qui passent bruyamment pour aller répéter – jusqu'à ce qu'ils aient finalement l'impression que toute la cour est là avec eux. En même temps, l'expression du roi change lentement, comme si la lune croissait ; aussi, quand Hans fait signe qu'il a terminé, Henri semble rayonner de l'intérieur. Il retrouve sa contenance, rajuste ses habits.

Il déclare : « Je crois que la reine devrait être sur mon tableau. »

Hans grogne.

Le roi ajoute : « Venez me voir plus tard, Cromwell.

– Quand, Sire ? »

Pas de réponse : Henri sort. Un garçon qui est avec Hans rassemble les dessins. Les têtes de roi sont tournées dans tous les sens ; son front est plissé ou lisse, ses yeux vides ou hostiles, mais la bouche est toujours la même, petite et figée.

« Assez de temps, Hans ?

– Je suppose. Je ne voulais que sa tête.

– Nous devrions demander un joueur de luth la prochaine fois.

– Avec vous dans la pièce ? Vous êtes dangereux pour eux. »

Mark Smeaton résiste à l'oubli. Ça ne fait pas encore un an, après tout. « Je vous le répète, je n'ai pas fait de mal à Mark.

– Il paraît que quand il a quitté votre maison, ses globes oculaires pendaient sur ses joues. »

Hans ne semble pas indigné : plutôt curieux, comme s'il imaginait de faire un dessin anatomique.

« Des témoins l'ont vu à l'échafaud, rétorque-t-il. Indemne. Ne mettez pas ma patience à l'épreuve. Ni celle du roi. »

Hans réplique : « Henri est accommodant. Il ne montre jamais qu'il voudrait être ailleurs. Il considère que se faire peindre est un devoir. Ne voyez-vous pas ? Son visage brille de l'émerveillement qu'il s'inspire. »

Vers la fin mai, l'enfant de la reine bouge. Les Te Deum du dimanche de la Trinité célèbrent non seulement l'espoir dans son

ventre, mais aussi l'approche de la saison des campagnes militaires. Les églises paroissiales font sonner leurs cloches, le canon est tiré à la Tour et des barriques de vin gratuit sont roulées sur les pavés, si bien que même les mendiants peuvent se joindre aux cris de « Dieu bénisse notre bonne reine Jane ». Des bannières pendent aux fenêtres, des banderoles volettent sur le toit des maisons, les grives chantent, les saumons font des bonds et les morts des cimetières de Londres agitent leurs fémurs et leurs rotules.

Jane était contre l'idée qu'on fasse son portrait, disant : « Maître Hans va me regarder. »

Mais elle a cédé au désir du roi, exigeant seulement que lord Cromwell soit présent : elle semble avoir peur que l'artiste lui crie dessus dans une langue étrangère. Il fait les présentations puis s'écarte, de sorte à être hors du champ de vision du peintre.

« Ici ? » demande Jane.

La reine prend position. Sa sœur lady Oughtred, qui lui tient désormais compagnie, se baisse pour arranger ses jupes. Jane est aussi raide qu'une femme sur un catafalque. Elle se tient avec les mains jointes au-dessus de son enfant, comme pour l'empêcher de bouger. « Il est tout à fait correct de respirer, lui rappelle Hans. Et Votre Altesse peut assurément s'asseoir si elle le souhaite. »

Jane regarde dans le vide. Son expression est distante et pure.

Hans demande : « Si Votre Altesse pouvait lever le menton ? » Il soupire ; il traîne les pieds, marche autour de la reine, il fredonne. Il n'est pas satisfait ; elle a le visage bouffi, il n'arrive pas à trouver les os.

Jane ne parle qu'une fois : « Lady Lisle a-t-elle accouché ?

– Ça ne devrait plus être long, madame, répond-il de son siège près de la fenêtre.

– Que Dieu soit avec elle », dit lady Oughtred.

Son esprit s'égare : il tire un livre de prières de sa poche et le feuillette, mais une image représentant de l'eau, de la lumière sur de l'eau, commence à danser et à flotter entre ses yeux et la page. Il pense à une femme assise droite dans des draps en lin tirebouchonnés, seins nus, la lumière glissant sur ses bras. Il se voit à la tombée de la nuit, sur les pavés glissants près de la Maison allemande à Venise, son ami Heinrich demandant tandis qu'ils débarquent de leur bateau : « Vous voulez voir nos déesses sur le mur ? Vous, garde, levez votre torche. »

Presque imperceptiblement, le menton de Jane est retombé. Hans s'approche de lui. Aucune importance, murmure-t-il, qu'elle soit assise, ou debout, ou à genoux, comme il lui plaira ; ses mains, sa posture, je peux arranger tout ça plus tard, et nous pouvons la représenter dans une autre robe si elle veut, ou peindre d'autres

manches, nous pouvons repousser un peu sa coiffe, quant à ses bijoux, je lui en attribuerai que j'aurai dessinés moi-même, ce qui sera un bon moyen de montrer mes talents, Thomas, ne pensez-vous pas ? Mais je dois avoir son visage, juste pour cette unique heure. Alors implorez-la – qu'elle me regarde.

« Le roi la voudra telle qu'elle est, prévient-il. Pas de flatterie.

– Ce n'est pas dans mes habitudes.

– Je garantis que quand il l'a épousée, déclare sa sœur, elle ne ressemblait pas autant à un champignon. »

L'état de la reine est désormais connu à travers toute l'Europe, et le nom de Seymour est loué. Il est temps que lui, Cromwell, entame les discussions avec Edward.

« Votre sœur, dit-il. La veuve d'Oughtred.

– Oui, répond Edward.

– Sa main en mariage.

– Oui ?

– Je crois que vous parlez au comte d'Oxford ? Vous savez qu'il est plus âgé que moi ?

– Vraiment ? » Edward fronce les sourcils. « Oui, oserais-je dire.

– Donc Bess ne préférerait-elle pas un homme jeune ? »

On dirait qu'Edward vient d'entendre une allusion déplacée. « Elle connaît son devoir.

– Je vois que c'est une promotion pour vous de la marier à la famille Vere. Pourtant, les Seymour sont une maison aussi ancienne, aurais-je cru, ancienne et tout aussi noble, même si elle a été moins récompensée jusqu'à maintenant. Les Vere ont plus de pouvoir, mais pas plus d'estime.

– Alors que dites-vous ? » Edward est prudent.

« Vous n'avez pas besoin d'Oxford pour faire votre fortune. Elle est déjà faite. Et je suggère qu'une femme pourrait être plus heureuse ailleurs.

– C'est une surprise, dit Edward. Seriez-vous donc… ? » Il ferme les yeux comme s'il priait. « C'est-à-dire, êtes-vous disposé…

– Nous sommes disposés.

– Et prêts ? À parler d'argent ?

– C'est mon sujet préféré. »

Nous les vulgaires Cromwell, hein ? Edward tente de sourire.

« Mais Edward, ça pourrait être une chose formidable, dit-il. Nous pouvons faire une alliance de sang, ainsi qu'une alliance dans la salle du Conseil. N'ayez pas de scrupules. Toute la grâce et la bonne volonté sont de votre côté, et la substance grossière viendra du mien. Je construirai à Bess une nouvelle maison. En attendant, elle aura un toit sur la tête – Mortlake a été très agrandie, et il y a

Stepney qui est très agréable en toute saison, et puis il y a Austin Friars évidemment – toutes mes propriétés sont à sa disposition, et s'il y a une maison du roi qui lui plaît, je suis certain qu'il aura la bonté de nous la prêter. Elle aura tout ce que je peux lui donner pour la rendre heureuse. »

Edward dit : « J'ai entendu des gentilshommes avancer – que milord me pardonne – que Thomas Cromwell n'est pas de basse extraction après tout. Que vous êtes le fils naturel de quelque noble. »

Il est amusé. « Disent-ils duquel ?

– Ils sont sensés, sinon comment expliquer votre talent pour gouverner les hommes ? »

Walter gouvernait avec son poing, songe-t-il.

« Eh bien, quoi qu'il en soit, reprend Edward, je vais parler à ma sœur, et savoir ce qu'elle en pense. Et la reine, elle aura son opinion, évidemment. Je ne sais pas ce que je vais dire au comte d'Oxford…

– Je lui parlerai.

– Vraiment ? » Edward s'accroche à ça. « Nous avons parcouru un long chemin ensemble, milord, dit-il en l'étreignant, depuis que nous vous avons accueilli à Wolf Hall. »

Il rentre chez lui et annonce à Gregory : « Je t'ai trouvé une épouse.

– Très bien, répond son fils. Je resterai patient jusqu'à ce que vous me disiez qui. »

Il quitte la pièce à la hâte. Il y a six évêques qui sont venus le voir, et une délégation de l'ambassade française. Mais cette nuit-là, le lord du Sceau privé dort à poings fermés, sous son baldaquin d'étoffe violet et argent, sous un plafond semé d'étoiles dorées.

Le jour de la Saint-Georges, lors de l'assemblée de l'ordre de la Jarretière, le roi choisit le comte de Cumberland pour remplir une place vacante en échange de ses services à la frontière écossaise. C'est le premier, espère le lord du Sceau privé, d'une série d'accords tacites qui libéreront des postes dans le nord du pays pour de jeunes hommes fervents dont la loyauté ne va pas aux grandes familles, mais seulement à lui et au roi.

Le grand-père de Cumberland était connu comme le Boucher, et la famille ne s'est pas adoucie depuis. Des générations de négociations âpres ont rendu ses membres malins ; pas étonnant qu'ils s'en soient pris à lui lors de la récente rébellion. Mais on contrôle mieux de tels dignitaires, même à notre époque, en leur offrant des récompenses. Et la Jarretière est l'ordre de chevalerie le plus ancien d'Europe, le plus grand honneur que le roi puisse attribuer.

M. Wriothesley s'approche de lui : « Dois-je répéter à milord ce

que disent les hérauts ? »

Il attend.

« Ils affirment que le roi est déçu de devoir donner la Jarretière à Cumberland. Il aurait préféré remplir la place libre avec quelqu'un qu'il estime plus. »

La personne estimée ne devrait pas avoir à s'inquiéter longtemps. Harry Percy a demandé à emprunter son ancienne maison à Hackney ; il veut y mourir. Les médecins disent qu'il ne passera pas l'été, et quand il partira, ça libérera une place à la Jarretière. Et quand lord Darcy sera exécuté, ça en libérera une autre. M. Wriothesley semble intimidé. « Vous feriez bien de commander votre manteau, sir. »

Le manteau de velours céruléen : bleu ciel avec du damas blanc. Hans se met immédiatement à travailler sur de nouveaux dessins pour les insignes de la Jarretière : il ne laisse jamais passer une occasion de promouvoir son génie. « Je ne suis pas votre ennemi, vous savez, lui dit l'artiste. Même si je vous ai peint. »

Tandis que Jane desserre son corselet et apparaît délacée, elle rêve de cerises et de petits pois, mais il n'y en a pas encore. Elle demande des cailles, et les Lisle en envoient de Calais par cageots. Elles sont nourries sur le bateau et tuées à Douvres afin d'être aussi grasses que possible, mais elles se dessèchent néanmoins en chemin, et Jane se plaint qu'il lui en faut plus, et des plus grosses. Elle les mange frottées d'épices et badigeonnées de miel, arrachant et léchant les os minuscules. « Elle mord dedans comme si elles lui avaient causé du tort, observe Gregory. Même si à la voir on croirait qu'elle ne mange que de la crème et du petit-lait. »

Le roi dit : « J'aime voir une femme qui a de l'appétit. Feu Catherine, qu'elle repose en paix, quand nous nous sommes mariés… (il se corrige)… au début de notre prétendu mariage, pouvait dévorer une canette. Mais ensuite (il détourne les yeux), elle a commencé à jeûner et à s'imposer des pénitences. Toujours quelque pratique stricte, plus dure que les tourments prescrits. C'était son sang espagnol. »

Il songe, elle priait pour nous, offrant ses crampes d'estomac pour l'Angleterre.

John Husee apporte les cailles à sept heures du matin. Jane donne ses ordres depuis ses appartements : rôtissez-en la moitié pour le déjeuner, et nous aurons le reste au dîner.

Il demande à Husee : « Il n'y a pas encore d'enfant ? Le roi attend l'issue avec impatience. Ça lui réchauffera le cœur si Lisle a un fils et un héritier. »

Husee secoue la tête. Il semble harassé, mais c'est toujours le cas.

« Peut-être Honor s'est-elle trompée dans ses calculs, suggère Fitzwilliam. Que disent les médecins ?

– Ils recommandent de la patience. »

Fitzwilliam ajoute : « Quand il naîtra il saura lire, et il sera capable de ronger un os à moelle et de brandir une épée de bois. »

En échange des cailles – et des cerises quand elles seront mûres –, Jane accepte d'accorder une place dans sa maison à l'une des filles de lady Lisle. Elle lui demande d'en envoyer deux, et celle qu'elle rejettera sera placée chez quelque autre femme noble. Elle ajoute gentiment que les filles pourront continuer de porter leurs habits français, même si la mode anglaise a changé depuis l'année dernière.

Mais quand les filles arrivent, Jane les regarde et dit : « Oh, non, non, non, non. Je vais prendre celle-ci, mais emmenez-la et ramenez-la-moi quand elle sera habillée de façon plus convenable. »

Anne Bassett doit avoir de plus belles tenues, si fines qu'on voit la peau à travers. Il lui faut une coiffe en gable, et un corset abondamment orné de perles. Lorsqu'elle réapparaît aux côtés de la reine, ses cheveux sont cachés, son crâne est comprimé, et elle porte une robe qui appartient à lady Sussex.

Quand il revoit John Husee et le salue, ce dernier s'enfuit dans la direction opposée.

Whitehall : il attend devant la salle d'audience de lady Marie, Gregory à ses côtés. Une arrivée en grande pompe est dans l'air. Les gens de la maison se pressent autour de lui, demandant : « Qui est-ce, lord Cromwell ? » La couturière de Marie a apporté un panier. Un garçon est venu pour accorder son virginal.

Une naine nommée Jane se dandine à travers la pièce : « Bienvenue à tous.

– Dodd ! » Il salue l'huissier de Marie. « Gros poisson aujourd'hui. » Il parle pour que tout le monde l'entende. « Un gentilhomme espagnol a été envoyé par l'empereur pour aider l'ambassadeur Chapuys à courtiser lady Marie. »

L'une des femmes de la reine, Mary Mounteagle, a des pièces dans une bourse en filet ; la reine a perdu aux cartes hier soir, et maintenant elle paye ses dettes. Une autre femme, Nan Zouche, l'escorte, comme si on risquait de la dépouiller.

Les deux s'accrochent à ses coudes : « Un gentilhomme espagnol ? Dom Luis n'est-il pas portugais ?

– Même si c'est la même chose, remarque Nan Zouche. Tous des cousins de l'empereur. »

Mounteagle demande : « Dom Luis parle-t-il anglais ? Sinon, lord Cromwell va devoir s'agenouiller à côté de leur lit pour faire

l'interprète.

– Je ne parle pas portugais, ils vont devoir se débrouiller seuls, dit-il. Lady Marie collecte-t-elle toujours ses gains ?

– Toujours, répond Nan. Et elle est tellement joueuse ! Un jour elle a parié son petit déjeuner lors d'une partie de boules. »

La petite femme déclare : « J'espère que l'ambassadeur ne lui apporte pas de dragées. Ses dents ne sont pas solides. » Elle montre les siennes. « Moi, je peux casser des noix. »

Les dignitaires entrent, sur fond de gloussements. Le nouvel émissaire, don Diego de Mendoza, est suivi par Chapuys, suivi à son tour par son garde du corps flamand. Don Diego est un de ces hommes qui exigent d'avoir beaucoup d'espace autour d'eux. Chapuys semble nerveux : il recule pour qu'on puisse admirer le nouvel arrivant, avec ses plumes et son velours noir. Ostensiblement et respectueusement, Mendoza tient une lettre entourée d'un ruban noir, portant le sceau de l'aigle à deux têtes.

« Lord Cremuel, dit-il. J'ai beaucoup entendu parler de vous.

– Et moi, répond-il aimablement, j'ai l'impression de déjà vous connaître. Car vous devez être apparenté à ce Mendoza qui était ambassadeur à l'époque du cardinal ?

– J'ai cet honneur.

– Le cardinal l'a fait enfermer.

– Une violation de tous les principes convenus de la diplomatie », observe Mendoza. Le ton glacial de sa voix pourrait faire geler une vigne. « Je ne savais pas que vous étiez alors à la cour.

– Non. Comme j'étais l'homme du cardinal, j'ai hérité de ses préoccupations.

– Mais pas de ses méthodes », se hâte de préciser Chapuys.

Il est évident qu'Eustache désire sincèrement faire en sorte que la rencontre soit un succès. « Vous avez beaucoup en commun, messieurs. Don Diego est allé en Italie. Aux universités de Padoue et de Bologne.

– Vous êtes allé là-bas, Cremuel ? demande Mendoza.

– Oui, mais pas aux universités.

– Don Diego connaît l'arabe », ajoute Chapuys.

Il est attentif. « Faut-il longtemps pour l'apprendre ?

– Oui, répond don Diego. Des années et des années. »

Il demande : « Avez-vous apporté un portrait de dom Luis pour milady ?

– Juste ceci, dit l'ambassadeur en montrant sa lettre.

– Je pensais que vous l'auriez peut-être en miniature, et que vous le porteriez près de votre cœur. »

Il est évident que don Diego a quelque chose sur lui dont il a douloureusement conscience : de la même manière qu'on en aurait

conscience si quelqu'un nous glissait un fer chaud sous la chemise. À coup sûr une seconde lettre, peut-être codée.

« Il y a des présents, évidemment. Qui suivent à dos de mulet, dit Mendoza.

– Car ils sont très gros, explique Chapuys.

– Bien. Car lady Marie a des goûts somptuaires. C'est pour ça que son père l'a ramenée à la cour. Il ne pouvait pas l'entretenir dans une maison séparée. Elle demandait chaque semaine plus d'argent.

– Elle est généreuse malgré ses maigres moyens, déclare Chapuys. Charitable.

– Je suppose qu'elle vit comme il sied à une princesse, dit don Diego. On n'en attendrait pas moins.

– D'ordinaire, explique Chapuys, lord Cremuel vous donnerait un coup de pied dans le tibia si vous mentionniez son véritable titre. On l'appelle par son simple prénom, Marie. Mais regardez, quand elle est proposée en mariage, on l'appelle "princesse", et soudain (il sourit d'un air suffisant) ça ne dérange plus du tout Cremuel. »

La porte de la pièce s'ouvre et apparaît le chapelain de Marie, en conférence avec son médecin, un Espagnol.

Au chapelain il demande : « Comment allez-vous, père Baldwin ? Comment se porte milady ? » Il salue le médecin dans son meilleur castillan : prends ça, Mendoza. « Je vais vous accorder un quart d'heure, ambassadeur. Ensuite, j'aurai le regret de vous interrompre. »

Chapuys proteste : « Ils auront à peine le temps de prier ensemble.

– Oh, c'est ce qu'ils vont faire ? » Il sourit.

L'huissier Dodd fait entrer Mendoza dans la pièce en s'inclinant.

« Est-elle accompagnée ? » demande Nan Zouche, et les deux femmes échangent un regard et se glissent à la suite de l'ambassadeur. La porte se referme.

Chapuys marmonne quelque chose. Ça ressemble à « désespérant ».

« Excusez-moi, ambassadeur ? demande-t-il.

– Je crois que ces femmes qui viennent de s'immiscer auprès de lady Marie sont vos amies. »

Mary Mounteagle est la fille de Brandon, de l'un de ses nombreux précédents mariages ; oui, il dirait qu'elle est de ses amies. Nan Zouche – Nan Gainsford, ainsi qu'elle s'appelait auparavant – lui a donné des informations à utiliser contre Anne Boleyn.

« Comment se porte la reine ? demande Chapuys. Le roi doit être très anxieux.

– Elle ne donne aucune raison de s'inquiéter.

– Mais tout de même. Étant donné sa perte récente. On dit qu'Edward Seymour est certain que ce sera un prince, qu'il

déambule avec la tête gonflée comme une miche de pain au levain. Évidemment, si elle a un fils, les frères Seymour seront promus – ils pourraient en venir à rivaliser avec vous. »

Il ne voit pas Tom Seymour diriger le bureau du Sceau privé. Il demande : « Je vais devoir faire attention, n'est-ce pas ?

– Mais je suis sûr qu'ils seront méfiants, dit Chapuys, lorsqu'ils se souviendront de ce que vous avez fait au frère de l'autre. À leur place, je me hâterais de retourner à Wolf Hall et je me ferais oublier. » Il glousse. « Ils devraient devenir bergers, ou quelque chose comme ça.

– Don Diego n'est pas très chaleureux. Je croyais que c'était le devoir d'un ambassadeur ?

– Il est déplaisant », admet Chapuys.

Il rit. Une pause. De l'autre côté de la porte fermée, des voix trop faibles pour être comprises.

Chapuys dit : « M. Appelez-Moi est dans votre confidence.

– Oui, il gagne en considération.

– Il ouvre vos lettres.

– Il faut bien que quelqu'un le fasse. Il y en a trop pour un seul homme.

– Il était l'homme de Gardiner, observe Chapuys.

– Gardiner reste en France.

– Et sa loyauté va au plus proche, déclare Chapuys. Je vois. »

Il regarde par-dessus son épaule. « Vous voulez que je vous dise quelque chose ? » L'ambassadeur s'approche. « Aske vous a impliqué.

– Quoi ? fait Chapuys.

– Pendant son interrogatoire. Et nous avons des lettres que vous avez envoyées à lord Darcy. Qui remontent à trois ans.

– Je proteste ! s'indigne vivement Chapuys.

– Vous affirmez qu'elles sont fausses ?

– Je n'affirme rien. Je ne leur parle pas.

– Je connais la musique, Eustache. Vous venez chez moi, vous vous asseyez à ma table et vous me dites : paix. Puis vous rentrez chez vous, vous allumez votre bougie et vous écrivez à votre maître : guerre. » Une pause. « Heureusement pour vous, je suis plus clément que le cardinal. Je ne vais pas vous faire enfermer. » Il désigne la porte close. « Je crois que ça fait dix minutes. »

Il tient parole : il fait irruption dans la pièce tel un palefrenier ivre. Gregory et l'ambassadeur sur ses talons. Lorsqu'ils entrent, ils entendent un cri. Un grand perroquet vert fait des bonds sur son perchoir. Quand ils se retournent, il rit.

« C'est un présent, explique Marie. Je m'excuse.

– Est-ce qu'il parle ?

– Je le crains. »

Marie, remarque-t-il, n'a pas demandé à don Diego de s'asseoir. L'ambassadeur s'approche : « Milord, sortez, nous n'en avons pas fini. »

Le perroquet se balance sur son perchoir en produisant un son strident comme une roue mal huilée.

Il déclare : « Je suis venu vous rappeler votre prochain engagement urgent. »

Pendant une seconde, don Diego semble vouloir lui tenir tête. Mais Chapuys s'éclaircit la voix. La tension retombe.

L'Espagnol dit : « Milady, nous devons nous séparer pour le moment.

– Non, ne vous agenouillez pas, lui enjoint Marie. Dépêchez-vous, le lord du Sceau privé vous tient la porte. » Elle tend la main pour que l'ambassadeur la baise. « Je vous remercie de vos bons conseils. »

Il laisse Gregory tenir la porte, s'avance dans la pièce. L'ambassadeur sort de mauvaise grâce ; Chapuys le suit, faisant une grimace comique au passage. Il referme la porte. Le perroquet continue de gronder.

« Il ne s'est pas pris d'affection pour l'Espagnol, observe-t-il.

– Pour vous non plus », réplique Marie.

Il s'approche de l'oiseau. Il voit la fine chaîne en or qui le retient à la barre. La créature bat des pieds et écarte ses ailes d'un geste menaçant. « J'avais une pie quand j'étais enfant. Je l'avais moi-même attrapée. »

Elle dit : « Je ne vous imagine pas enfant. »

Il songe, moi non plus. Je ne m'imagine pas.

« J'ai essayé de lui apprendre à parler, poursuit-il. Mais elle s'est enfuie à la première opportunité. » Mais pas avant d'avoir dit *Walter est une canaille*. Il se tourne vers Marie. « Alors, qu'est-ce qui s'est passé ? »

Elle n'est pas disposée à le divulguer. « Il m'a demandé si j'étais sincère.

– En général ? Ou spécifiquement ?

– Vous me connaissez bien », dit-elle. Un éclair de passion soudain : son visage est enflammé, comme si quelqu'un avait injecté de l'air en elle avec un soufflet. Mais l'instant suivant, elle baisse les yeux – une femme obéissante, dégonflée : elle retrouve son ton monocorde. « Il a demandé si j'étais sincère quand j'ai dit que j'acceptais mon père en tant que chef de l'Église, et que ma mère et lui n'avaient jamais été véritablement mariés. J'ai répondu que je l'étais. J'ai dit que j'acceptais tout. Je lui ai dit que j'avais suivi le conseil de mon oncle l'empereur, tel qu'il m'avait été communiqué

par l'ambassadeur Chapuys. Je lui ai dit que vous, Cromwell, aviez été mon ami. Et s'il ne m'a pas crue, ce n'est pas ma faute.

– Mais lui avez-vous dit que vous aviez écrit au pape pour revenir sur votre déclaration et supplier d'être absoute ? »

Elle lève soudain les yeux vers lui.

« Peu importe, dit-il. Une fois de plus, je ne vais pas vous expliquer combien votre comportement est grave. Je le mentionne seulement en guise d'avertissement. »

Panique dans la voix de Marie : « Que voulez-vous ?

– Vouloir ? Madame, je veux seulement que vous priiez pour moi.

– Oh, je le fais. Mais savez-vous ce que j'ai découvert ? Le roi a beaucoup de pouvoir, mais il n'a pas celui de me connaître, sauf à travers mes paroles et mes actes. »

Le perroquet a incliné la tête sur le côté, comme s'il écoutait.

Il dit : « L'ancien Mendoza n'avait jamais le droit d'être seul avec votre mère. Pour la sécurité de Catherine.

– Je crois plutôt que c'était pour la sécurité de l'État.

– Tout ce que nous faisons est dans ce but. Sans la paix du roi, milady, nous serions dans la nature avec les bêtes sauvages. Ou dans les océans avec le Léviathan. »

Il se déplace dans la pièce pour mettre plus d'espace entre eux. Zouche et Mounteagle reculent contre le mur ; si elles pouvaient se fondre dans la tapisserie, elles le feraient. Le perroquet tourne la tête pour le suivre du regard.

« Je suppose que l'ambassadeur a promis de vous éloigner de ces rivages. »

Marie regarde ses pieds, comme si elle cherchait à les surprendre en train d'aller ailleurs.

« S'il ne l'a pas fait, il le fera. Il pense que nous allons vous imposer un mariage avec les Français.

– Je pense que monseigneur mon père ne fera pas ça.

– Je n'en ai moi-même aucune intention. Je ne vous garantis rien, la volonté de Sa Majesté étant suprême, mais vous feriez mieux de faire confiance à mes efforts au lieu de descendre une échelle de corde dans le noir et de prendre la mer dans une coque de noix. »

Elle détourne le visage.

« Donnez-moi la lettre, demande-t-il. Celle de l'ambassadeur. »

Elle attrape sur la table l'épais paquet entouré d'un ruban, dont le sceau est brisé, et le lui tend. « Peut-être aimeriez-vous la lire et la porter au roi ?

– L'autre lettre », dit-il.

Elle hésite, mais juste un moment. Sans un mot, sans le regarder, elle l'extrait de son livre et la lui donne. Elle n'est pas scellée. Mais Marie n'a pas eu le temps de la lire.

« Quel est votre livre ? » Il le retourne pour voir. C'est un herbier, avec un dessin représentant un couple de sauvages, des créatures poilues tenant un bouclier avec les initiales de l'imprimeur. « J'en possède un semblable. Il date d'il y a dix ans, quelques corrections seraient les bienvenues. » Il tourne les pages, regardant les gravures. « Mais d'autres affaires vont bientôt nous occuper. L'archevêque Cranmer m'envoie une nouvelle traduction des Écritures.

– Encore ? dit-elle faiblement. Ça doit être la troisième cette année.

– Il dit que c'est la meilleure jusqu'à présent. Il pense que monseigneur votre père l'autorisera et la publiera.

– Je ne suis pas contre les Écritures. Ne pensez pas ça.

– Je ferai en sorte que vous receviez rapidement un exemplaire. Vous feriez bien d'étudier les commandements. Honorez votre père, puisque votre mère n'est plus là. »

Catherine, Dieu la pardonne. Catherine, que Dieu l'absolve. Catherine, dont les enfants refusaient de rester dans son ventre : qui est néanmoins responsable de la chose misérable qui se trouve devant lui, avec ses yeux ternes, son visage gonflé par le mal de dents.

Il pense à la grand-mère de Marie avec son plastron étincelant, miroir du destin des infidèles. Isabella est allée combattre : l'Andalousie a tremblé.

La veille de la Pentecôte, après une traversée si longtemps repoussée, le roi d'Écosse débarque sur ses propres côtes. L'épouse française semble avoir vomi son âme en mer. Elle tombe à terre, rapportent les observateurs, soulève deux poignées de terre du port de Leith et embrasse le sol.

Un homme nommé William Dalyvell, un disciple de Merlin et du roi Jacques, est enfermé à la Tour. Il a fait circuler une prophétie qui affirme que le roi d'Écosse arrivera par le nord, renversera les Tudors et régnera sur les deux royaumes. Il prétend aussi avoir vu un ange.

Jadis, ça lui aurait valu des félicitations, mais les temps étant ce qu'ils sont, Dalyvell est torturé au chevalet.

Les habitants de Cornouailles demandent à récupérer leurs saints – ceux qui ont été rétrogradés dans les récents décrets. Sans leurs célébrations habituelles, les fidèles sont troublés, perdus dans une mer de jours tous semblables les uns aux autres. Lui estime que leur requête pourrait être exaucée ; ce sont des saints anciens dont le culte est anodin. Ce sont des bouts de bois à la peinture écaillée, ou des morceaux de pierre érodée, qui ne disent ni ne font rien contre

le roi. Ils ne sont pas comme vos Becket, dont les sanctuaires sont chargés de rubis, de grenats et d'escarboucles, comme si leur sang bouillonnait à travers le sol.

Juin, deuxième dessin : « Le roi devra se tenir sur ce tapis », décrète Hans. Des garçons l'étalent à leurs pieds : les siens enveloppés dans du cuir espagnol, les jolies bottes rouges de M. Wriothesley, les chaussures distinguées à bout capitonné de lord Audley et sir William Fitzwilliam. C'est un des tapis du cardinal ; il se baisse pour dérouler un bord.

« Tous ? demande le lord-chancelier. Ensemble sur ce tapis ? Le roi, la reine, et ses parents royaux aussi ? »

Hans lui lance un regard noir. « Je placerai son père derrière lui. Sa mère royale, derrière la reine actuelle. »

Il demande : « Comment montrerez-vous l'ancien roi et l'ancienne reine ? À quel âge ?

– Dans l'éternité ils n'ont pas d'âge.

– Il y a d'autres tableaux pour vous guider, je suppose.

– Ne vous avons-nous pas fait une galerie ? demande Hans. Toute une pièce de disparus ? »

Si, mais c'était plus comme un jeu, pense-t-il, un jeu de rois, leurs visages comme des indices dans une énigme. Personne ne pourrait dire que la ressemblance est vraie ou fausse. Ils étaient tous si vieux et ils sont morts depuis si longtemps.

Hans commence à faire les cent pas. Le père ici, vers le centre, mais Henri au premier plan. Entre les deux parents, je placerai une colonne, dit-il, ou un morceau de marbre…

« Une sorte d'autel ? suggère lord Audley.

– Il voudra des vers, Hans. À sa gloire.

– C'est à lord Cromwell de fournir les mots.

– Monsieur Wriothesley, dit-il, vous voulez bien prendre note ? » Mais Appelez-Moi est déjà en train de rédiger des suggestions.

Ils lèvent les yeux quand le roi arrive. Il doit traverser toute la galerie. Il semble déséquilibré, comme si le sol était mou. Fitz murmure quelque chose.

« Chut, fait-il.

– Ah, Cromwell, s'exclame Henri. Lord-chancelier. J'ai entendu dire que François est mort.

– Je crains que la rumeur soit erronée », répond-il.

Le visage du roi est pâle et bouffi. Il n'ose pas demander s'il souffre. Henri ne voudrait pas qu'un sous-fifre comme Hans entende la question, sans parler de la réponse.

« Une meilleure lumière aujourd'hui, déclare le roi. Norfolk m'écrit que dans le Yorkshire il y a du givre tous les matins. Alors

qu'ici, les rosiers sont en fleur ! »

Appelez-Moi dit : « Il y a toujours du givre à proximité de Norfolk. »

Henri sourit. « Les zéphyrs ne soufflent pas autour de sa personne. Et le jeune Surrey, écrit-il, souffre d'une baisse de moral. J'ai pour ma part toujours estimé que l'action dissipait la mélancolie, et je pensais que les Howard trouveraient beaucoup à faire…

– Le duc devrait rester dans le Yorkshire, déclare Fitzwilliam. Il est aussi bien accepté parmi les gens du Nord que peut l'être un lord. »

Thomas Howard affirme qu'un autre hiver le tuera. Mais il peut tenter sa chance jusqu'à septembre. Il ne voudra sûrement pas être à Londres, avec les épidémies de peste ? Cent douze personnes enterrées la semaine dernière.

« Et quelles sont les nouvelles d'Harry Percy ? » Le roi se frotte le nez, songeur. Il a hâte que le comté de ce dernier soit rendu à la couronne. « Envoyez le jeune Sadler, vous voulez bien, pour voir comment se porte le mourant ? »

De la part de Wriothesley, un geste de mécontentement silencieux : pas lui, Majesté, envoyez-moi, moi !

« À moins que vous ne souhaitiez y aller vous-même, monsieur le lord du Sceau privé ? Mais je crois que le comte vous craint depuis longtemps, et je ne voudrais pas être accusé de l'avoir fait mourir de peur.

– Je ne lui ai jamais fait de mal », réplique-t-il.

Une image lui vient à l'esprit : Appelez-Moi au chevet du moribond, ôtant son manteau et retroussant ses manches, soulevant un oreiller…

Le roi lance : « Hans, où êtes-vous ? Nous sommes prêts. Aujourd'hui vous devez terminer le dessin, sinon vous devrez vous lancer à mes trousses. Je ne vais pas m'attarder à Whitehall quand je pourrais chasser. »

Le ton du roi est jovial ; comme s'il tentait de s'encourager lui-même autant que le peintre. Hans siffle à travers ses dents et feuillette ses croquis. Quand ils seront rassemblés, ils recouvriront le mur. Les conseillers reculent, faisant de l'espace.

Fitz murmure : « Qu'est-ce qui lui arrive aujourd'hui ? Il y a un problème ? »

Il songe, les ravages ont commencé en octobre dernier. Ils se sont accumulés, mais nous ne le remarquons que maintenant. Les rebelles l'ont déstabilisé. Il ne sera plus jamais le même. Le roi se tient seul sur le tapis turc, les pieds plantés sur les étoiles cobalt. Sa voix s'élève, comme pour les envelopper dans ses plans : de Hampton Court à Woking, puis Guildford, puis Easthampstead.

« Vous chasserez avec moi cette année, lord Cromwell. »

Il bondit si vite qu'il parvient à agripper le roi par le haut des bras et à le retenir tandis que celui-ci vacille. Fitz est derrière lui. « Un siège pour le roi ! » hurle Audley. Des cris d'alarme au loin – comme les nouvelles vont vite ! –, puis le martèlement de pas, et des serviteurs et des courtisans s'engouffrent dans la pièce. « Éloignez-vous ! » Fitz fait des moulinets avec ses bras, beugle comme s'il était sur le champ de bataille. Wriothesley a un tabouret, et il le glisse vivement sous le postérieur du monarque. Délicatement, ils y posent l'homme affligé, qui s'assied, hébété, faisant des grimaces comme s'il allait pleurer. Lui et Audley se penchent en avant pour le soutenir. Une pellicule de transpiration est apparue sur le visage d'Henri. Il sort un mouchoir. Ils se massent autour de lui pour le protéger des regards qui l'encerclent.

« Souffrez-vous, Sire ? demande Audley. Où avez-vous mal ?

– Laissez-moi respirer », dit le malade.

Ils s'écartent ; mais Henri le saisit par la manche ; il est happé. « Milord (Henri s'essuie le visage), ce n'est pas la première fois que nous nous sommes senti tomber. Une humeur s'est insinuée dans nos jambes. Une faiblesse. Non, les médecins ne savent pas, pas plus que nous. Mais ça va s'arranger, c'est obligé. »

Il voit que le roi est en colère après lui-même : une fureur sourde et blanche qui le fait trembler. « Renvoyez tous ces gens. Dites à Hans de revenir demain. Dites-lui que c'est juste un… Non, ne lui dites rien. Dispersez-les. »

Il croit que le roi en a fini. Il s'écarte doucement, se redresse, mais ce dernier continue de lui tenir la manche. « Cromwell, et si c'est une fille ? »

Son cœur se serre. « Alors des garçons suivront. »

Le roi le lâche. « Où est Fitz ? demande Henri d'une voix plaintive. Je veux Fitz, renvoyez les autres. »

Il se retourne. Personne n'ose approcher. « *Allons** », dit-il. Audley s'exécute, Wriothesley sur ses talons. Ils ne parlent pas jusqu'à avoir atteint le bout de la galerie. Audley jette un coup d'œil en arrière. « Nous devons garder ça secret. »

M. Wriothesley répond : « Évidemment, milord. »

Lui dit : « Aucune chance. » Le peintre les a suivis. « Maître Holbein ? Apportez votre dessin. Le visage du roi. Montrez-le-moi. »

Hans siffle un garçon, qui feuillette rapidement les croquis de la tête d'Henri, jusqu'à trouver une version qui satisfasse le maître. Lui, Cromwell, place son pouce sur le front du roi, comme s'il l'oignait de chrême. « Tournez-lui la tête. Tournez-la complètement. Faites en sorte qu'il nous regarde.

– Dieu du ciel, répond Hans, ça va être effrayant. Tourner le corps et tout ? »

Un visage sévère et des épaules massives. La taille gonflée, la braguette rembourrée. Des jambes comme les piliers qui soutiennent le globe. Des jambes qui ne pourraient jamais chanceler, des pieds qui ne pourraient jamais s'égarer.

Tandis que juillet arrive, lord Latimer est rentré du Nord, se plaignant à qui veut bien l'entendre de ses souffrances aux mains des pèlerins. Il sera ravi de beaucoup moins voir le Yorkshire ; il sait que les affaires du roi le forceront à y retourner, mais le reste du temps il sera ravi de vivre dans sa propriété de Pershore : et sa femme Kate dit la même chose.

Lord Latimer se demande pourquoi les jeunes hommes dissimulent des sourires. Qu'est-ce que sa femme Kate a de drôle ?

La nouvelle arrive d'Écosse que la princesse Madeleine est morte. Son entrée triomphante à Édimbourg n'aura tout compte fait pas lieu. Les bannières sont enroulées, les scènes démontées, les trompettes d'argent rangées dans leurs étuis.

Henri dit : « Jacques se cherchera sûrement une autre Française. Mais je ne crois pas que François le laissera avoir sa plus jeune fille, pour qu'elle soit exposée à l'air écossais. Il y a la duchesse de Vendôme – même si Jacques l'a déjà refusée une fois, et je suppose que sa famille est offensée.

– Le duc de Longueville est mort, déclare-t-il, laissant derrière lui une veuve – une très belle femme, paraît-il, seulement mariée depuis trois ans, et pourtant elle a un fils dans les bras et un autre enfant dans le ventre. Il pourrait se tourner vers elle. »

Mais je ne sais pas, songe-t-il, si elle considérerait Jacques. Les membres de la famille de Marie de Guise sont des gens tellement méprisants qu'ils pourraient ne pas savoir où se trouve l'Écosse. Quoi qu'il en soit, Jacques sera en deuil pour le moment. Madeleine devait lui rapporter une pension, trente mille francs par an ; cette rente ne continuera pas maintenant qu'elle est morte.

Elle était à un mois de son dix-septième anniversaire. Pour rendre justice aux Français, ils avaient conseillé à Jacques de choisir une épouse plus robuste.

Avec lady Oughtred, par une belle soirée, il marche dans le jardin privé de la reine. Bess lui pose la main sur le bras.

« Alors, ce mariage, il est pour quand ? demande-t-elle.

– Dès que vous voudrez. Mais… » Il s'arrête et la tourne face à lui. « Ça vous plaît ?

– Oh, oui. » Ses yeux sont chaleureux. « Je sais que certains

penseraient…

– Qu'il y a des disparités, évidemment. J'en ai parlé avec vos frères. Je n'ai pas esquivé la question.

– Mais après tout, je suis veuve, dit-elle, et non une jeune fille sans expérience. »

Il n'est pas sûr de ce qu'elle veut dire, mais pourquoi devrait-il s'attendre à comprendre l'esprit de cette jeune femme ?

« Madame, puis-je demander… c'est peut-être une question trop privée…

– Quelle qu'elle soit, l'obéissance m'oblige à vous répondre.

– Eh bien, dans ce cas… j'aimerais savoir, pleurez-vous encore votre mari ? »

Elle tourne la tête ; il l'admire : son visage, comme celui de Jane, a une forme douce et lisse, et elle a la même habitude de baisser le menton, comme si elle examinait secrètement ce qui l'entoure.

« Je ne me plains pas d'Oughtred. C'était un bon mari et je regrette son décès. Mais vous ne me penserez pas sans cœur si je dis que j'aurais aussi pu être heureuse avec un autre genre d'homme ? » Elle tourne de nouveau son visage vers lui, sérieuse ; il voit qu'elle veut lui faire plaisir. « Je suis tout à fait prête à essayer.

– Quand ma femme est morte, elle m'a manqué sans commune mesure. Mais étant donné ma vie à l'époque, toujours à arpenter le pays, à Anvers une demi-douzaine de fois par an, les longues soirées avec le cardinal, les dîners d'apparat et les conclaves à Gray's Inn… parfois quand je rentrais elle disait : "Je suis Lizzie Cromwell, avez-vous vu mon mari ?"

– Lizzie, dit-elle. Une bonne chose que je sois Bess désormais. C'est la même chose pour toutes les Elizabeth – quelle que soit la façon dont on nous appelle, nous répondons. »

Il sourit. « Je ne vous confondrai pas toutes les deux.

– Nous supposions, Jane et moi, que vous étiez attaché à votre femme, car vous n'avez jamais saisi la moindre opportunité qui vous ait été offerte – et Jane dit que vous vous entendiez bien avec Mary Boleyn, et que vous auriez pu l'épouser si vous aviez voulu.

– Oh, c'était juste un caprice de Mary, dit-il. Elle voulait contrarier les gens. Rendre l'oncle Norfolk furieux. Et elle pensait que je serais parfait pour ce rôle. Mary a bon cœur, et on dit qu'elle va bien avec ce Stafford qu'elle a épousé. Mais j'estimais… Dieu la bénisse, qu'elle avait beaucoup servi. »

Elle est anxieuse. « Mais vous n'avez rien contre une veuve ?

– Ma première épouse était veuve.

– Si vous aviez épousé Mary Boleyn, vous auriez été le parent du roi.

– D'une certaine manière.

– Vous serez son parent maintenant. Même si ça a pris plus longtemps. »

Il songe, comme elle est gentille de se soucier de mon état d'esprit. Comme elle est attentionnée, car si elle a mentionné les vieux ragots à propos de Mary Boleyn, elle n'a pas évoqué ceux à propos de Marie la fille du roi.

Il s'arrête ; les parfums du jardin s'élèvent autour d'eux ; il la tourne face à lui en lui saisissant les deux mains. « Ne parlons pas des morts. Je préférerais parler de vous. Nous devons vous constituer une garde-robe. Nous devons vous acheter des soies et des velours. Et, ai-je pensé, des émeraudes ?

– J'ai prêté ma boîte à bijoux à Jane, quand elle a été si soudainement élevée. Je suppose qu'elle me la rendra maintenant que je dois me marier.

– Je parlerai à des gens à Anvers. Nous pourrions passer par l'homme du roi, Cornelius, mais je connais des bijoutiers qui font du beau travail, car après tout vous ne voudrez pas avoir ce que votre sœur a déjà. »

Elle baisse les yeux. « Jane avait dit que vous seriez généreux.

– Vous devez me comprendre. Je n'ai pas de filles. Même si ce n'est pas vrai, j'en ai une, vous devez le savoir.

– Votre fille d'Anvers.

– Mais je ne crois pas qu'elle se soucie de telles choses. »

Elle baisse la tête et sourit. Soudain, elle est aussi timide que sa sœur. « Milord, vous pouvez me comprendre et je vous comprendrai. Mais je ne serai pas vraiment votre fille. »

Lui dit doucement : « J'avais espéré que vous vous verriez de la sorte.

– Oh, mais… » Elle s'arrête et pose la main sur son bras. « Est-ce que ça va être comme ça ? Je ne le savais pas. Comme il vous plaira, évidemment… mais vous n'êtes pas si vieux, et j'espérais avoir vos enfants.

– Les miens ? »

Il est absolument stupéfait. Lui, qui est allé à Rome ! Qui est allé, franchement, partout…

« Bess, dit-il, nous devrions rentrer.

– Pourquoi ? »

Ces Seymour, pense-t-il, on dirait qu'ils sortent des légendes grecques. Une malédiction s'abattra sur eux. Nous savons que le vieux sir John a couché avec sa belle-fille, mais elle ne pense sûrement pas que c'est l'arrangement habituel ?

« Il est tard, vous êtes fatiguée, il fait froid. Et nous ne devrions pas être seuls.

– Pourquoi ?

– Ça pourrait donner lieu à… » Il se passe la main sur le visage. À quoi est-ce que ça pourrait donner lieu ? « À des malentendus. »

Elle dit : « Il est à peine huit heures, la nuit est douce, et je suis aussi fraîche qu'une laitière à l'aube.

– Rentrons, insiste-t-il.

– À d'autres égards je suis d'accord. » Sa voix est glaciale. « Je pense qu'il y a eu un malentendu. Je n'offre ma personne qu'à un seul Cromwell, celui que j'épouse. Mais quel Cromwell est-ce censé être ? »

Son esprit s'envole vers la conversation qu'il a eue avec Edward. Il se pose, léger comme une mouche, et se met à ramper dessus : par-dessus chaque silence lourd de sens, chaque ellipse. Des noms ont-ils été évoqués ? Peut-être pas. Edward aurait-il pu supposer – aurait-il pu mal comprendre – oui, il le suppose.

Il exhale. « Donc. Bon. Je suis flatté, Bess. Que vous l'envisagiez même. »

Elle répond fermement : « Je ne suis pas en tort.

– En aucun cas.

– C'est vous qui êtes en tort. J'ai écouté ce que mon frère me demandait. Je n'ai émis aucune objection. Je n'ai jamais demandé, quel âge a Cromwell, et son père n'était-il pas commerçant ? J'ai juste répondu : oui, Edward. Pour la famille, Edward. Tout ce que vous ordonnerez, Edward.

– Je vois, dit-il. Je commence à comprendre.

– Je sais que vous êtes un homme occupé. Mais je crois que vous auriez pu prendre le temps de vous expliquer, pour qu'Edward puisse m'expliquer à son tour. Mais sans élucidations, j'ai supposé…

– Mais pourquoi avoir cru ça ? Quand Gregory est un candidat tellement plus probable, et en âge de se marier ?

– Je crois que vous ne comprenez pas, milord, à quel point on parle de votre célibat. À quel point toute la cour attend que vous y remédiiez. Combien on spécule, aussi bien hommes que femmes, sur l'honneur à la fois grand et dangereux qui vous attend.

– Ce ne sont que des ragots. Et vous avez raison, c'est dangereux. Dangereux pour moi, déshonorant pour lady Marie.

– Alors vous feriez bien d'être clair avec vous-même. Qui vous allez épouser. Qui vous n'épouserez pas. »

Il implore : « Ne dites rien à Gregory. Il pense que vous l'avez librement accepté. » Un scrupule s'empare de lui. « Vous allez l'accepter ? Car Bess… milady… vous êtes soulagée que ce ne soit pas ce que vous pensiez ? »

Une pause, puis : « Milord, je ne vous dirai pas si je suis soulagée ou non. À vous de le découvrir. Mais je suis sûre que vous serez trop occupé pour vous interroger longtemps.

– Gregory fera un mari tendre, dit-il d'un ton misérable, et il vous rendra fière de lui. C'est un jeune homme gentil et doux, et c'est un bon danseur, il a fière allure à la joute, autant que les meilleurs gentilshommes avec seize quartiers de noblesse sur leur bouclier, et le roi l'aime, nul doute qu'il le fera très bientôt baron et que vous retrouverez votre titre et votre style de vie. Il est en tout mieux que moi… » Moi, songe-t-il, qui me suis tellement sali dans la bataille de la vie, qui suis tellement marqué et couvert de cicatrices, si engourdi, si non désiré, si froid.

« Arrêtez, dit-elle. D'abord, pas assez de mots. Maintenant, trop.

– Mais vous le ferez ? Vous épouserez Gregory ?

– Dites-moi où et quand, et je viendrai dans ma tenue de mariée et épouserai le premier Cromwell qui se présentera. Je suis une femme obligeante, ajoute-t-elle. Même si je ne le suis pas autant que vous le pensiez. »

Elle s'éloigne sur le chemin herbeux, mais sans se presser. Elle a la tête baissée et semble être en prière. Il songe, elle sera simplement Mme Cromwell, et elle n'avait pas compté sur ça. Est-ce que ça la dérange ? Ce n'est pas rien de découvrir que non seulement vous descendez d'une génération, mais qu'en plus vous n'avez pas de titre. Pourtant elle doit préférer le fils, avec toutes les perspectives qu'il a devant lui, au père qui – eh bien, songe-t-il, je suppose que je n'ai pas de perspectives devant moi. Wriothesley a sans doute raison à propos de la Jarretière. Il semblerait qu'une telle chose ne puisse jamais arriver, pas au fils de Walter. Pourtant tant de choses sont déjà arrivées, que l'enfant le plus crédule n'aurait jamais crues.

Quand il était jeune garçon, il faisait du porte-à-porte pour proposer d'aiguiser des ciseaux, de rafistoler des casseroles. Il récurait un poulailler ou astiquait l'étain, il découpait une carcasse si la femme de maison avait par aventure mis la main sur un demi-cochon. Il appelait toutes ses clientes « milady ». Il voyait que ça illuminait leur journée. Parfois ça lui rapportait une pomme, ou un demi-penny, et un jour ça lui a valu un baiser : et ces choses s'ajoutaient au prix de ses services.

Les amis de son père travaillaient à la rivière, transportant les voyageurs, pilotant les bacs d'une rive à l'autre. Alors lui aussi a travaillé à la rivière ; un garçon affamé et ignorant. Qu'aurait-il fait d'un abécédaire ? Dès qu'il a eu besoin de lire, il a su lire. Si quelque chose valait la peine d'être écrit, il le griffonnait. Il avait l'habitude de chercher des trésors dans la boue de la rivière, et il en a trouvé de nombreux. Que le béret d'un gentilhomme s'envole, et il nourrira une famille pendant une semaine : ce n'est pas le velours imprimé que vous échangez, c'est la broche du couvre-chef. Ça pouvait être un Becket ou un saint Christophe en or ; une fleur avec

des pétales en émail ; ou une croix ornée de joyaux, avec un grenat à l'endroit où aurait dû se trouver la tête de Dieu. Il a appris à cacher ses trouvailles à Walter, et à garder les bénéfices pour lui.

Un soir, ivre, son père lui a dit en se tapant sur la poitrine : « Ce bateau avance encore et encore, Thomas. Je rame pour sauver ma vie. »

Vers la fin juin, les Cromwell rendent visite aux Seymour à Twickenham. Des présents sont échangés, on fait des promenades d'agrément sur la rivière et des musiciens jouent jusqu'au crépuscule ; puis, à la lueur parfumée des bougies en cire d'abeille, il fait ses arrangements avec Edward, le chef de la maison. Ce dernier convient avec lui que les deux jeunes gens devraient passer du temps ensemble sans être surveillés par leurs aînés. Ils se marieront début août quand lui, le lord du Sceau privé, trouvera deux jours de libres dans son emploi du temps ; deux jours durant lesquels, nous en sommes certains, les princes d'Europe, au lieu de s'affronter en armes, seront assis à l'ombre avec un regard rêveur, écoutant l'eau dans les bassins de marbre.

Si Edward Seymour a commis la même erreur que sa sœur, il n'y fait pas allusion : aucun des deux ne le fait. Les messages de félicitations affluent, quelques-uns sincères. Appelez-Moi déclare, qui aurait cru que Gregory vous serait utile au point de vous unir à la famille du roi ? J'ai toujours dit qu'il tournerait bien. Une fois les papiers rédigés, c'est comme si l'alliance était faite ; et avec les courtes nuits parfumées qui les attendent, il n'y a pas de mal à ce que le jeune couple aille au lit. Essaie de la rendre heureuse, dit-il à Gregory, plus heureuse que n'a jamais pu le faire le vieux comte : alors elle ne regrettera jamais, ne regardera jamais en arrière en disant, j'aurais pu être comtesse d'Oxford.

Pour la première maison de son fils, il a commandé de la vaisselle en majolique de Venise, fabriquée par les maîtres qui travaillent près de l'église San Barnaba. Les choses se font dans la précipitation, mais il a hâte de déballer les caisses et de passer le doigt sur la faïence. Il a stipulé, des dieux et des déesses : Danaé visitée par Zeus, qui arrive sous la forme d'une averse. Mais ce n'est pas une pluie ordinaire : la jeune femme est debout, contente d'elle-même, tandis que de l'or lui tombe dessus et que des pépites coulent sur ses bras et ses cuisses nus, formant une pile de lingots autour de ses chevilles. Jamais femme n'a eu autant d'honneurs ; ni autant de bleus. Bess Seymour reconnaîtra Danaé, et nul doute qu'elle approuvera.

Le faux pas est oublié, pense-t-il. Bess n'a aucune raison d'en parler ; ça la ferait passer pour une idiote. Il aimerait que Jenneke

vienne d'Anvers ; il écrira, ou Gregory le fera, mais il ne sait pas si elle se déplacera. Toute la maison est prête pour la célébration. La cuisine peut enfin préparer son somptueux gâteau, surmonté de boules de pâte d'amande : celui qu'il voulait pour Pâques. Ils mangeront des pâtisseries vénitiennes dans la nouvelle vaisselle, certaines préparées avec des pignons de pin et du gingembre, d'autres avec du sirop de violette.

Au milieu de l'été, les pèlerins sont tous morts : pendus ou décapités, ainsi que ceux qui les ont assistés, excusés, ou qui leur ont offert argent et espoir. Bigod, lord Darcy et le capitaine Cordonnier lui-même, le grand rebelle de Louth ; l'abbé de Jervaux, l'ancien abbé de Fountains : certains exécutés à Tyburn, d'autres à la Tour, certains envoyés à York ou Hull pour y être tués. On dit que le vieux Darcy a passé ses derniers jours à maudire Thomas Cromwell, quand il aurait mieux fait de réciter son chapelet. Les moines récalcitrants de la chartreuse de Londres sont enchaînés à Newgate, et en moins d'une semaine la peste en emporte cinq et laisse les autres mourants : anéantis, semble-t-il, par la main de Dieu.

Harry Percy ne survit pas au mois de juin. Rafe est à son chevet, où il gît aveugle et muet, aussi jaune que du safran et le ventre gonflé. Vous auriez eu pitié de lui, sir, dit Rafe, et il répond, je suis sûr que je devrais. A-t-il mentionné son épouse Mary Talbot ?

D'une certaine manière, dit Rafe. Quand les témoins lui ont rappelé qu'il n'avait fait aucune provision pour elle, il a fait savoir que oui, il le savait : mais elle n'était pas sa femme, ne l'avait jamais été, il était marié à Anne Boleyn. Et il le leur a démontré, poursuit Rafe, en repoussant tous les papiers qu'ils avaient étalés devant lui et en faisant un grand geste irrité de la main par-dessus son couvre-lit : sa paume, rendue humide par ses dernières sécrétions, effleurant les emblèmes des Percy, le lion bleu et les losanges d'or.

Il dit : « Sa mémoire était encore bonne, malgré sa douleur, s'il se souvenait d'Anne Boleyn. Je me demande s'il se souvenait de la nuit où il est venu arrêter le cardinal. »

La maison noble des Percy est désormais totalement défaite. Harry Percy n'a pas de descendance et le roi est son héritier. Son frère Thomas est mort avant lui, décapité pour trahison lors des récents troubles ; son frère Ingram est à la Tour, sous la menace du même châtiment.

Et Robert Aske est mort. Norfolk supervise son exécution. Il est pendu à York, à la tour Clifford, le jour du marché. Où sont désormais sa veste en soie couleur fauve avec les revers en velours, son pourpoint de satin pourpre ? Toujours à Londres à l'auberge du Cardinal's Hat. Aske implore d'être complètement mort avant d'être

découpé : le roi lui accorde cette faveur.

Après ça, sa clémence semble épuisée. Parmi les traîtres amenés à Londres se trouve une femme, Margaret Cheney – connue comme la femme de sir John Bulmer, mais en réalité sa concubine. Il est indécent de découper une femme en public ou de la déshabiller pour lui arracher les entrailles, alors si elle est coupable de haute trahison, elle est brûlée. Il va voir Henri, demandant que les morts rapides lui soient confiées, un devoir hérité du cardinal. Pour Anne Boleyn il a non seulement arrangé l'exécution la plus instantanée, mais il a également fait venir le bourreau de Calais : elle aussi aurait pu mourir par le feu.

Il dit : « Sire, la femme de Bulmer va devoir souffrir à Smithfield – je sais que cette peine est spécifiée, mais elle n'est pas souvent mise en pratique. »

Henri grogne.

« Considérez, Sire, qu'elle a plaidé coupable.

– Elle ne pouvait pas vraiment faire autrement, réplique le roi. Non, milord, on ne peut rien y faire, elle devra endurer – ce sera un exemple pour les autres femmes, au cas où elles seraient enclines au papisme et à la rébellion. »

Margaret Cheney est une belle femme. Il l'a vue. Elle est délicate et jeune.

« Majesté, laissez-moi l'amener pour que vous puissiez la voir. »

Sa beauté pourrait l'émouvoir. Il peut être touché. Nous l'avons déjà vu.

Henri réplique : « Je n'ai aucune envie de voir des traîtres. Sauf Pole. Lui, je serais curieux de le voir, mais vous semblez incapable de mettre la main dessus. »

Il s'incline, se retire : une échec, un double échec. Il songe, peut-être Cranmer et moi, peut-être que si nous l'implorons à genoux d'annuler l'exécution… Mais Cranmer est à la campagne. Par le passé, les femmes proches du roi auraient pu intercéder auprès d'Henri en faveur d'une personne de leur sexe. Mais lady Marie a reçu l'ordre formel, de lui-même, de ne parler au nom d'aucun rebelle ; et la reine, suppose-t-il, a reçu la même injonction de son frère. Il s'appuie contre le mur dans les appartements privés. Il pense, ne flanchez pas, monsieur le secrétaire du roi. N'ayez aucun scrupule, monsieur le lord du Sceau privé ; baron Cromwell, n'échouez pas. Vous ne devez pas mollir maintenant.

Un jeune homme approche : « Puis-je vous aider, milord ?

– Tom Culpeper. »

Le jeune homme s'incline. Pourpoint en soie, manières parfaites : par le sang, une sorte d'Howard. Sont-ils donc partout ?

Le jeune homme annonce d'un ton lisse : « Messages de Calais,

milord.

– Lady Lisle a enfin accouché ?

– Ah, non, ce n'est pas encore son heure.

– Alors ne dérangez pas le roi. Il attend chaque heure d'apprendre que Lisle a un fils. »

Il passe à côté de Culpeper, serrant son porte-documents. Tu ne peux et ne dois pas flancher, pense-t-il. Tu dois écraser l'ennemi, chair, os et tout le reste. Tu ne peux pas te permettre d'échouer, tu dois annoncer une bonne nouvelle à Henri, tu dois la trouver quelque part ; en apparence, le roi est serein, mais il n'est ni serein ni patient quand il se réveille la nuit, ou quand sa jambe le fait souffrir au petit matin.

Le roi a fait revenir Francis Bryan de France en disant : « À quoi bon ? Cet ingrat de Pole nous échappe constamment. » La difficulté n'est pas de s'emparer de sa personne – c'est de savoir où. Aux Pays-Bas, les juridictions sont si proches qu'un homme peut facilement passer de la France à l'empire puis revenir dans la même journée ; le territoire est si contesté que la frontière peut bouger pendant qu'un voyageur entend la messe ou fait une sieste. Mais Pole ne flotte pas dans l'air, il est toujours dans la juridiction de quelqu'un. Toute violence commise durant son arrestation pourrait être interprétée comme un acte hostile sur un sol étranger : une provocation menant à la guerre, ou une excuse pour la déclarer.

Où Pole peut-il aller maintenant ? Ni la France ni les Pays-Bas ne le recevront, mais ils ne l'extraderont pas non plus. Il dit à Wriothesley, il va aller en Italie. Il a laissé passer sa chance avec les rebelles. Il va regagner un climat plus clément où son pedigree est applaudi, et où il paradera sur un mulet blanc avec les autres prélats en écarlate pendant que les paysans pauvres jetteront de l'argent sous les sabots.

Et c'est notre chance de le tuer, songe-t-il. Car en Italie, qui possède la nuit, qui peut la surveiller ?

Il dit : « J'aimerais avoir l'homme qui a abattu Packington. S'il était le plus grand papiste du monde, je le retournerais et l'enverrais après Reginald. »

À la chartreuse – le bâtiment est désormais condamné –, des lumières ont été aperçues la nuit. Les papistes font courir la rumeur que des fantômes errent dehors. « Probablement des voleurs, dit-il à Wriothesley. Recommandez-leur de mettre le lieu sous bonne garde. Tous les biens meubles appartiennent au roi. »

Mais les gardiens découvrent qui tient les lumières ; ce sont les frères pestiférés eux-mêmes, arpentant les cloîtres sur la pointe des pieds dans leurs linceuls puants. Ils apportent des dépêches de l'au-

delà, apparemment : ils ont vu l'évêque Bishop, le martyr, assis à la droite de Dieu.

« Et Thomas More ? demande-t-il. Quelqu'un l'a vu ? »

Les recettes de la chartreuse de Londres devraient s'élever à six cent quarante-deux livres et quatre pence. Riche a les chiffres. Prenez toutes les maisons cartusiennes, et vous pouvez vous attendre à la somme de deux mille neuf cent quarante-sept livres par an.

« Et quinze shillings, quatre pence, et un farthing », précise Richard Riche.

Lui dit : « Il me semble, sir Richard, que vous avez rendu service à l'État. Vous pouvez garder le farthing et vous offrir un petit plaisir. »

L'homme de Lisle, John Husee, n'est jamais loin de sa porte, se bousculant avec d'autres pétitionnaires et implorant dix minutes d'audience. Quand Richard Cromwell lui fait enfin signe d'entrer, il a les bras chargés de plans et de livres de comptes, mais il a l'expression d'un épagneul qui se serait fait piétiner.

« Sir, dit-il, l'abbaye promise à lord Lisle… il n'en peut plus d'attendre qu'elle lui soit cédée.

– J'ai dit que je m'en chargerai, Husee, et je vais le faire. Donnez tous ces papiers à maître Richard.

– Avec tout le respect que je vous dois, milord, vous promettez de vous en occuper depuis novembre dernier. Mon maître est en difficulté, vous n'imaginez pas comme ses créanciers insistent. Et sir Richard Riche repousse constamment. Sans une commission, Riche ne fera rien. Et mon maître ne peut pas payer son prix.

– Asseyez-vous, Husee. Si nous buvions un verre pour nous donner des forces ? »

Husee s'assied, mais il s'agite sur son tabouret. « L'abbaye… mon maître espère avoir les loyers pour les mois où il a attendu ? »

Il soupire. « Je vais parler à Riche. Plus de retards, je le jure. Mais écoutez, Husee, j'ai toujours su que vous étiez un honnête homme, alors donnez-moi une réponse honnête. Rien que ce matin à la première messe, la reine m'a demandé : comment se porte milady à Calais, n'est-elle pas encore mère ? D'après mes calculs, a-t-elle ajouté, l'enfant devrait déjà faire ses dents. »

À son grand étonnement, des larmes emplissent les yeux d'Husee. « Milord, répond-il, je n'ose vous dire.

– Elle l'a perdu ? demande Richard.

– Non. » Husee a l'air frénétique. « Il est parti. »

Lui dit : « Je sais que des prodiges et des miracles ont été vus à Calais cette année. Mais un enfant ne se volatilise pas avant de naître. »

Richard demande : « Son ventre a-t-il dégonflé ?

– Non. » Husee se frotte les yeux. « Elle semble aussi prête que peut l'être une femme, mais rien ne vient, rien ne vient, et maintenant les sages-femmes disent qu'elles se sont trompées.

– Nous pensions qu'elle portait quelque bête fabuleuse, déclare Richard. Mais elle n'a jamais conçu, c'est ça ? »

Une larme tombe sur un plan de la nouvelle propriété de Lisle.

Il se penche en avant. « Dites à lord Lisle que nous prierons pour que sa femme s'amende.

– Oh, elle le doit, dit Husee. Si elle devait mourir, comment paierions-nous ses dettes ? Elle a versé un océan de larmes. Mon maître avait tellement compté sur son héritier. Mais en bon gentilhomme qu'il est, il ne l'aimera pas moins, il demande seulement qu'elle cesse de pleurer. Si je pouvais lui dire que l'abbaye a été cédée, ça mettrait du baume au cœur à madame.

– Husee, allez-vous-en », dit Richard. Il semble fatigué.

« Je pars, maître Richard. Mais soyez indulgent, n'oubliez pas l'abbaye. »

La porte se referme.

« Bon sang, fait Richard. Qui va informer le roi ?

– Cet homme chanceux est assis non loin de vous. » Il soulève les papiers du dessus de la pile qu'Husee a laissée. « Si Lisle veut son abbaye, il doit trouver de l'argent pour payer les moines, ils ne lui feront pas crédit. » Il se gratte le menton. « Si seulement John Husee travaillait pour moi. Il ne touche que huit pence par jour à la garnison de Calais, et je garantis que Lisle ne lui témoigne jamais de gratitude. C'est un homme tenace.

– Ça va frapper Henri en plein cœur. »

Il se lève, lourdement. Ses pieds semblent réticents à marcher.

« Je m'assurerai qu'il est assis, et qu'il y a de l'aide à proximité. »

Henri ne chancelle pas en apprenant la nouvelle. Il se contente de fixer le vide, muet, le rouge lui montant aux joues, puis il demande : « Parti ? Parti où ? Que saint Gabriel nous aide et nous guide.

– Je n'ai jamais entendu parler de cas semblable, dit-il, et je suppose que les médecins non plus.

– Oh, vraiment ? » Henri a un ton féroce. « Si vos souvenirs remontaient à plus loin, vous sauriez que Catherine m'a induit en erreur de la même manière. Mais Dieu punit ces femmes, ce sont des serpents !

– Je l'ignorais. Je n'étais pas là à l'époque. » Il a l'impression d'être comme Tom Pouce, de mesurer deux centimètres.

« Nous étions jeunes mariés, explique Henri. Que savais-je des femmes et de leurs manigances ? Elle a fait une fausse couche, mais

elle a gardé la chambre et affirmé qu'elle portait le jumeau de l'enfant. Jusqu'à ce que l'imposture soit découverte.

– Majesté, n'était-ce pas une erreur sincère ?

– Les femmes sont le commencement de toutes les erreurs. Lisez n'importe quel prophète, et il vous le dira. » Henri se retourne et le regarde. « Toujours vous, Cromwell, qui annoncez les mauvaises nouvelles. »

Tom Pouce est pris dans un piège à souris. Il est cuit dans un entremets. Il est avalé par une bête et ne réapparaît que lorsque celle-ci défèque.

« Mais bon, personne d'autre ne dit la vérité, reprend le roi. Alors comment se porte lady Lisle maintenant ?

– Elle pleure.

– Elle a bien raison. Mon pauvre oncle. » Une pause. « Envoyez-lui mes médecins. »

Soulagé, il s'incline de nouveau. « Lord Lisle vous sera reconnaissant. »

Henri réplique : « Je veux savoir ce qu'il y a en elle. Certaines femmes portent de la chair morte dans leur ventre, on appelle ça une taupe, ça n'est pas vivant et ça ne peut pas naître. Mais parfois c'est évacué, et il s'avère que ça a les caractères d'un enfant monstrueux, comme des cheveux, ou des dents. »

Quand le roi voit le tableau qu'Hans a peint, il ne dit rien. Ce n'est pas à lui de remercier un simple artiste. Mais il étincelle : il n'est pas simplement grandi, il est amélioré.

La reine se tient à ses côtés, et la main du roi va se poser sur son ventre, comme s'il testait ce qu'il trouve là : ainsi qu'il l'a fait à de nombreuses reprises ces derniers jours, pendant qu'elle retient son souffle et se demande pourquoi. Sur les conseils de son frère, de ses dames et des médecins, la nouvelle de Calais lui a été cachée. Et elle s'est entraînée à ne pas s'écarter d'Henri, mais à rester ferme et à conserver un visage aussi immobile que celui d'une madone de marbre. Si elle se replie un peu sur elle-même et détourne les yeux en ce moment, c'est à cause de l'homme au mur, avec son poing planté sur sa hanche, sa main sur le pommeau de sa dague ; avec son regard belliqueux, ses jambes écartées, ses mollets sans bandages aux muscles rebondis ; avec sa virilité parée de bijoux et surmontée d'un nœud.

Jane se tient droite, prise dans son propre regard, pourpre et fauve : ses yeux peints sont posés au-delà du cadre. Derrière elle, la mère de notre gracieux roi, vêtue d'une coiffe à l'ancienne avec de longues voilettes. Et penché sur l'autel où s'inscrivent les louanges de son fils, l'envahisseur pâle qui a porté ses bannières depuis la mer

jusqu'à l'autel de Saint-Paul : visage étroit, épaules étroites, sa cape croisée en travers de sa personne, sa main à demi dissimulée par l'hermine qui borde sa grande manche. Large devant lui, son fils semble deux fois plus corpulent que lui ; il pourrait enfoncer père et mère dans sa veste, il pourrait les avaler entiers.

« Par tous les saints, vous aviez raison, murmure Hans, quand vous avez dit qu'il fallait que je le tourne face à nous. » Il semble fasciné par sa propre création. « Jésus Marie. On dirait qu'il va bondir hors du cadre et nous piétiner.

– J'aimerais que la France puisse voir ça, dit Henri à la compagnie. Ou l'empereur. Ou le roi d'Écosse.

– Il peut y avoir des copies, Majesté », déclare modestement Hans. Des miroirs de son image vivante : encore plus grandes, chaque fois plus actives.

« Venez, Jane. » Le roi détache les yeux du tableau. « Nous en avons fini ici. Il est temps de partir à la campagne. »

Tel un paysan, il prend sa femme par la main et l'embrasse sur la bouche. Mon cher amour, moi à Esher, vous à Hampton Court. Moi pour me divertir, vous pour souffrir : enfin, pas encore.

Août : lady Marie demande un lévrier pour accompagner le cortège royal, et donc, avant que la chasse commence, il lui en apporte un : d'un blanc pur, avec des pattes propres, une petite tête fière et un collier vert et blanc en cuir tressé. Lui-même, son neveu Richard, son fils Gregory – bientôt un heureux jeune marié – et Edward Seymour, lord Beauchamp – bientôt un heureux beau-frère. Et en guise d'escorte, Dick Purser pour guider le chien, et le jeune Mathew dans sa livrée de Cromwell ; plus une vingtaine de fidèles qui les ont suivis.

Lord Beauchamp regarde le jeune Mathew en fronçant les sourcils. « N'étiez-vous pas mon serviteur, à Wolf Hall ?

– Si, sir. Mais je suis venu chercher fortune, et je l'ai trouvée.

– Je suis fautif, concède-t-il. J'ai éloigné le garçon de son innocence rustique.

– De souris des champs à rat des villes, déclare Dick Purser en poussant Mathew dans le dos.

– Arrêtez ça, dit-il. Reprenez contenance. Voici le fils de Norfolk. »

Une journée torride, un jeune lord en satin orange : Surrey avance, ses longs membres virevoltant, les yeux tourmentés, les mains battant l'air comme s'il était pris dans un nuage de moustiques ; la cour fourmille de rumeurs concernant son père, et chacune fait mal.

« Seymour ! » hurle le jeune homme.

Je vais parler en premier, songe-t-il, la courtoisie faite homme.

« Milord, je vois que vous avez quitté Kenninghall…

– Vous n'avez pas tort, convient Surrey.

– … et c'est la cour qui y gagne. »

Surrey est sur eux. Son père a raison, il a l'air malade : son visage s'est affaissé.

« Mon affaire concerne lord Beauchamp. Je n'ai rien à vous dire. »

Edward Seymour intervient : « Surrey, restez où vous êtes.

– Ou reculez d'un pas, intervient Richard Cromwell. Je vous le conseille sincèrement.

– Je m'arrête où il me plaît, réplique Surrey. Ne me dites pas où m'arrêter.

– Armé comme un homme, observe Richard, mais il parle comme un enfant de trois ans. »

Surrey recule, comme s'il voulait mieux les voir : les serviteurs dans leurs manteaux gris marbrés, Gregory, Richard et Seymour dans leurs soies imitant des ailes de paon, et lord Cromwell dans sa houppelande indigo, le corps solide sous les plis doux. Le lévrier fait un pas de côté, gémit et jappe, et Dick Purser l'entraîne vers l'arrière de crainte qu'il morde : comme la cuisse de Surrey doit être tentante, la chair tendre dans son bas éclatant.

Ce dernier agite le pouce en direction du lord du Sceau privé : « Seymour, êtes-vous si amoureux de l'argent de ce rustre que vous roulez le nom de votre famille dans la fange ? Quand on m'a parlé de cette alliance que vous avez conclue, je n'en revenais pas – même de votre part.

– Il parle de moi, déclare Gregory. C'est moi, l'alliance.

– Oui, vous, dit Surrey, espèce de petit balourd trapu. » Il se retourne vivement, son long corps étincelant comme celui d'une vipère prête à mordre. « Quel stratagème diabolique, Seymour, de marier votre sœur à ces tondeurs, ces éleveurs de moutons – je vous le dis, quelle honte pour les armoiries de votre famille, et pour le nom de feu Oughtred, un homme si digne…

– Oughtred est mort, réplique Gregory. Il est bel et bien mort, digne ou non.

– Il vous voit ! s'écrie Surrey.

– Et moi je vous vois, espèce de triste Sire. » Sur ce, Richard Cromwell s'avance. Il ne touche pas Surrey, mais il soutient son regard.

Lui, lord Cromwell, se tapote la poitrine : il y a son couteau, mais aucun homme ne doit dégainer. Il voit la douleur qui voile le visage de Surrey – hargne, perplexité.

« Surrey, vous n'êtes pas vous-même. » Tout en parlant il attrape Richard par le coude pour le retenir. « Votre père m'a dit que vous pleuriez toujours le jeune Richmond, qu'il repose en paix.

– Ça fait un an, dit Surrey, un an que mon ami moisit dans sa tombe à Thetford, et des canailles comme vous continuent d'arpenter la terre. Je viens ici et toute la cour bourdonne comme un tas de fumier dans une porcherie. J'ose affirmer qu'il y a des dizaines de vauriens qui se parjureraient pour entraîner la chute des Howard. Ils sont tellement rongés par la jalousie qu'ils consentiraient à se faire casser les deux jambes pour assister à notre chute.

– Vous tomberez de toute manière, déclare Richard, si vous ne reculez pas.

– Mon père pourrait être le roi du Nord. Toutes les grandes familles le soutiennent. Mais voyez sa loyauté. Il a refusé toutes les offres de retourner sa veste…

– Vraiment ? demande Edward. Des offres de qui ?

– Et où sont ses récompenses ? Ne mérite-t-il pas plus que tous les autres sujets ? À la place, nous autres de sang noble devons rester là à regarder des canailles chiper des manoirs à ceux qui les possèdent depuis des temps immémoriaux, en espérant mêler leur semence au meilleur sang de ce pays. Que fait le roi, à garder auprès de lui une telle bande de voleurs et de brigands ? À renvoyer de son conseil des gentilshommes de haute naissance… »

Il pose la main sur le bras de Surrey. Ce dernier le retire vivement.

« Cromwell, vous avez l'intention de tuer tous les nobles. Un par un, vous nous couperez la tête jusqu'à ce qu'il ne reste que du sang vil en Angleterre, et ensuite vous aurez tous les pouvoirs.

– Cette querelle ne regarde que moi », déclare Edward Seymour. Il marche jusqu'à Surrey, pose une main de soldat sur le satin orange et les franges argentées. Surrey bondit en avant, la main sur son poignard. Le chien aboie, paniqué.

Le jeune Mathew s'écrie : « Pas de lames, le dégingandé ! »

Le lord du Sceau privé rugit : « Baissez tous les mains. Les mains sur les côtés. » Stupéfaits, ils obéissent – mais Surrey frappe par-dessus l'épaule, et le jeune Mathew lève la main puis s'affaisse contre son maître. Une projection de sang de couleur vive éclabousse le carrelage.

Surrey recule, horrifié. Son visage est taché de sueur et de larmes. Richard lui arrache le poignard des mains. C'était comme désarmer un enfant, dira-t-il plus tard. Il se rappellera les doigts du jeune homme : engourdis, froids et bleus.

Mathew s'est redressé. Il suce furieusement la blessure à sa paume. Le lévrier lèche le sol : sang vil.

« Une égratignure », affirme le garçon, mais le sang coule sur son menton.

Gregory sort un mouchoir. « Tiens, Mathew. »

Le jeune Culpeper est apparu, alarmé, ainsi que d'autres gentilshommes qui arrivent en courant de la galerie et de la salle des gardes.

Richard demande : « Des tendons coupés ?

– Culpeper, courez chercher un chirurgien », ordonne Gregory.

Dans le brouhaha, il note la décontraction de son fils.

Edward déclare : « Deux centimètres, Surrey, et vous lui auriez sectionné les veines du poignet, un garçon sans défense qui ne vous a jamais fait de mal.

– Eh bien, il l'a appelé le dégingandé, observe Gregory. Et moi aussi. »

Surrey se frotte le visage et jette un regard noir à ce dernier. « Retrouvez-moi dans le pré, Cromwell – ou non, je ne me battrai pas contre vous, vous n'êtes pas mon égal. Trouvez un noble qui se battra à votre place si vous pouvez, et je l'embrocherai et vous pourrez venir récupérer sa carcasse quand il vous plaira.

– Vous n'embrocherez personne, garçon, déclare Richard. Vous ne serez pas capable d'embrocher votre propre dîner. Vous n'aurez plus de main droite pour vous curer le nez.

– Quoi ? » fait Surrey.

Edward dit : « Il est interdit de faire couler le sang dans l'enceinte de la cour. De tels actes sont une menace pour le souverain.

– Il n'est pas ici, réplique bêtement Surrey.

– La reine y est, dit Richard. Avec un enfant dans le ventre. De même que la jeune fille du roi. »

Lui déclare posément : « Messieurs, vous êtes tous témoins. Un coup a été frappé, et il l'a été par lord Surrey. »

Edward ajoute : « Surrey, vous connaissez la peine. »

La langue du chien nettoie avec application les carreaux à leurs pieds. Surrey regarde sa main droite, la tenant devant lui. Elle est inerte, comme si elle ne lui appartenait déjà plus.

« Je n'avais pas l'intention de le blesser. Je voulais seulement faire semblant. Et il n'a pas très mal, n'est-ce pas ? »

Mathew commence à acquiescer. Mais Surrey se tourne vers lui : « Mathew – c'est ainsi que tu t'appelles ? Je suis sûr de te connaître sous un autre nom. »

Pas étonnant, pense-t-il. Il l'aura croisé dans quelque maison soupçonnée, où il sert à table ou porte le charbon, les mains propres ou les mains sales, travaillant pour la sûreté du royaume.

Richard déclare : « Peu importe qu'il ait autant de noms que le Dieu des juifs. Ce n'est pas un serviteur que vous avez blessé, c'est la paix du roi. »

La main de Surrey va à sa bourse. « Laissez-moi lui donner une

récompense.

– Offrez-la au roi. » Seymour a l'air aussi sombre que s'il présidait déjà au châtiment. « Votre père sera stupéfait quand il apprendra ça. Il connaîtra la punition de rigueur – et vous, les Howard, vous dites toujours que les vieilles coutumes doivent être respectées. »

Il y a une méthode pour celle-ci : dix hommes sont nécessaires. Le chirurgien en chef avec son instrument, le sergent de la cour à bois avec un maillet et un billot. Le chef cuisinier, qui apporte le couteau de boucher ; le responsable du garde-manger, qui sait comment couper la viande ; le maréchal-ferrant, avec des fers pour cautériser la plaie ; le responsable de la chandellerie, avec des tissus cirés ; le responsable de l'arrière-cuisine, avec un plateau de charbons pour chauffer le fer à cautériser, et un bac pour les refroidir ; le responsable du cellier, avec du vin et de la bière ; le responsable des aiguières, avec une bassine et des serviettes. Et le responsable des volailles, avec un coq aux pattes attachées, se débattant et braillant tandis qu'il le tient sur le billot et lui coupe la tête.

Quand la volaille a été sacrifiée, le bras droit du criminel est dénudé. Son avant-bras est tendu sur le billot. Le boucher pose la lame sur l'articulation. Une prière est dite. Puis la main qui tient l'épée est tranchée, les veines cautérisées, et le corps du criminel, qui s'est effondré, est enroulé dans un tissu et emporté.

Il prend deux jours de congés pour le mariage, comme promis, laissant le roi à son pavillon de chasse de Sunninghill le 1er août, se rendant à Mortlake le 2 pour la cérémonie le lendemain, et retrouvant le roi à Windsor le 5. C'est un mariage modeste, aucun de ceux qui singent la noblesse n'étant présent ; mais le soleil brille sur les jeunes mariés, et les convives sont de très bonne humeur.

« Où est Appelez-Moi ? » demande Gregory.

Il doit entraîner son fils à l'écart. « Chez lui. Son petit garçon est mort.

– Mon Dieu. Le roi est-il au courant ? »

Gregory est un courtisan, songe-t-il, il est ce qu'il a fait de lui : ses pensées vont d'abord au roi, que la nouvelle pourrait effrayer ou mettre de mauvaise humeur.

Il répond : « Le roi n'a pas besoin d'être informé. Il ne s'enquiert généralement pas de nos fils et nos filles. » Il n'a pas, par exemple, fait allusion à Jenneke, même si quelqu'un a dû lui parler d'elle. « Je ne crois pas qu'il sache combien d'enfants Wriothesley a, et il serait dommage que la première fois qu'il entende parler de William soit pour apprendre son décès. »

Ils sont à Mortlake : les Cromwell *en fête**, dans leur vieux fief. Que dirait Walter, s'il savait que son petit-fils est le beau-frère du

roi ? Même s'il avait l'habitude de dire que les Cromwell appartenaient à la gentry. Il prétendait qu'il pouvait montrer des parchemins pour le prouver, avant d'affirmer que les rats les avaient mangés. Il disait, ta mère venait d'une bonne famille, dans le Staffordshire, le Derbyshire, quelque part dans le Nord – pas des pauvres, ceux-là. C'est peut-être vrai. Mais ces inconnus qui lui écrivent, prétendant être des parents… et s'il avait affirmé la même chose quand il était enfant ? Ils lui auraient probablement fait dévaler l'escalier à coups de pied dans le train. Arraché les doigts des ferronneries de leur portail.

Gregory suggère : « Surrey risque une sentence lourde. Peut-être le roi le pardonnera-t-il, en guise de cadeau de mariage pour moi ?

– Trois choses, répond-il. Premièrement, j'espère qu'il te donnera une abbaye. Deuxièmement, tu n'es pas la personne offensée – c'est la couronne qui est offensée, ce n'est pas une affaire privée. Troisièmement, je croyais que tu détestais Surrey.

– Lui me déteste, dit Gregory. C'est différent. Mais je ne suis pas trapu, si ?

– En aucune manière, répond-il. Tu es heureux ? Bess et toi ne devez pas être timides l'un avec l'autre.

– Oui, je suis heureux. Nous le sommes tous les deux. Alors s'il vous plaît ne la regardez pas, sir. Conversez avec elle quand d'autres sont présents, et ne lui écrivez pas. Je vous le demande. Je n'ai jamais demandé grand-chose. »

Son cœur fait un bond. Elle lui a donc dit. « Gregory, je ne me défends pas. J'aurais dû être clair. » Il regarde son fils et voit qu'il doit en dire plus. « C'est seulement par sens du devoir qu'elle a consenti, quand elle croyait que j'étais le futur marié, car je n'aurais jamais pu être préféré à un beau jeune homme comme toi – quant à la manière dont cet imbroglio est survenu, Seymour, tu le sais, peut-être brusque. Un homme qui n'en entend pas un autre lors d'une conversation, ça peut arriver.

– D'autres choses peuvent arriver. Mais faisons en sorte qu'elles ne se produisent pas. »

Il se sent rougir. « Je suis un homme d'honneur. »

Gregory dira, de quel honneur s'agit-il ? L'honneur de Putney ?

« Je veux dire, reprend-il, je suis un homme de parole.

– Tant de mots, dit Gregory. Tant de mots et de serments et d'actes, si bien que quand les gens les liront à l'avenir, ils auront peine à croire qu'un homme tel que lord Cromwell a arpenté la terre. Vous faites tout. Vous avez tout. Vous êtes tout. Donc je vous en supplie, accordez-moi un centimètre de votre vaste monde, père, et laissez-moi ma femme. »

Gregory s'en va. Mais il se retourne alors. « Bess dit qu'elle n'a pas

pu manger son petit déjeuner.

– C'est un grand jour pour elle.

– Elle dit qu'elle a déjà conçu. C'est ainsi que ça a commencé avant, quand elle a porté ses deux enfants.

– Félicitations, Gregory. Tu es un homme d'action. »

Il voudrait se lever et étreindre son fils, mais peut-être pas. Ils n'ont jamais eu d'échange dur jusqu'à aujourd'hui, pense-t-il, et peut-être que ce qui vient de se passer est moins dur que triste : qu'un fils puisse penser du mal de son père, comme s'il était un étranger dont on ne saurait pas ce qu'il risque de faire, comme s'il était un voyageur sur la route, qui pourrait bénir votre journée et vous encourager, ou bien vous dépouiller et vous balancer dans un fossé.

« Gregory, je suis ravi, de tout cœur. Ne dis pas à Bess que je sais, elle pourrait mal le prendre.

– Autre chose ? demande son fils.

– Oui. Les gens n'auront besoin de savoir qu'à la fin de l'année, inutile d'en parler au roi. »

Henri pensera, pourquoi est-ce si facile pour certains ? Comment se fait-il, alors que les enfants ont si peu de valeur qu'on les laisse sur des marches pour être récupérés et élevés par la paroisse, que le roi d'Angleterre doive supplier Dieu pour avoir un unique garçon ? Comment se fait-il qu'ils soient obtenus si aisément, qu'un baiser brûlant sous une tonnelle entraîne un désir fertile et mène aux fonts baptismaux et au saint chrême quand on a à peine béni le lit conjugal ?

« Et aussi, ajoute-t-il, nous ne voulons pas qu'on dise : le fils de Cromwell avait tellement hâte de coucher avec sa femme qu'il n'a pas attendu la bénédiction de la sainte Église.

– Ce serait la vérité, déclare Gregory. Je ne l'ai pas attendue. Je me fichais de sa bénédiction. Que connaissent les prêtres au mariage ? Le roi le leur interdit. Il serait temps qu'on se débarrasse d'eux une bonne fois pour toutes. Ils n'ont pas plus à s'en mêler que des culs-de-jatte à une course à pied.

– Ce n'est pas moi qui affirmerais le contraire. Même si je leur souhaite d'être valides.

– Oh, l'archevêque est votre ami, dit Gregory. Je me demande parfois ce que Cranmer fera au paradis, où il n'y a ni mariage ni femme à épouser. Il n'aura pas de passe-temps.

– Ne parle pas de la femme de Cranmer.

– Je sais. Ça va dans la grosse boîte à secrets, sur le couvercle de laquelle est assis un ogre. »

Un enfant de fin de printemps, songe-t-il. Je vais être grand-père. Si nous survivons à l'hiver prochain.

« Va retrouver ta femme, dit-il. Tu l'as laissée trop longtemps. » Mais alors : « Gregory ? Tu es le maître dans ta maison – tu en es le chef, et pas une âme n'en doutera. »

Et moi tel Ulysse errant, couvert de sel, confus, faisant un long voyage pour retrouver une maison pleine d'inconnus tapageurs. Quand je vois le bonheur ordinaire, l'horizon s'incline et je vois autre chose. Et maintenant je parle comme un vieux sénile et je dis : « Si nous survivons à l'hiver prochain. » Comme si j'étais l'oncle Norfolk, affirmant que l'humidité me tuera.

Pour sa mission suivante il prend Fitzwilliam avec lui : ils suivent Henri à travers la campagne, le trouvent en train de bouder dans une maison par une journée pluvieuse, et ressemblant beaucoup – sauf qu'il est assis – à la peinture murale de Whitehall : avec moins d'ornementations, mais le regard est le même. Quoi qu'il en soit, il semble content de les voir : « Thomas ! Je croyais que vous deviez chasser avec moi. Je vous attendais. Mais maintenant le temps change. »

Il ouvre la bouche pour parler au roi de la pile de papiers sur son bureau chez lui, mais Henri demande : « Qu'est-ce que j'entends, la France et l'empereur ont cessé de se battre ? Pourrait-ce être vrai ?

– Ils se battront de nouveau la semaine prochaine, déclare Fitzwilliam, comptez-y. Mais, Majesté, nous sommes ici à propos du jeune Surrey. Vous ne pouvez pas lui couper la main, vous savez ? »

Le roi dit : « Je suppose que Thomas Howard vous a écrit ? Pour supplier ? »

Vrai. On peut voir les taches qui ont imprégné le papier : sueur, larmes, fiel. Mon bon lord Cromwell, soyez mon ami : employez-vous pour Thomas Howard, qui prie pour vous quotidiennement, qui vous est redevable pour la vie. Que mon imbécile de fils subisse n'importe quel châtiment, mais pas une mutilation, un Howard ne peut vivre sans sa main qui tient l'épée…

« Norfolk pense que vous avez beaucoup de crédit auprès de moi, observe Henri. Que quoi que vous disiez, je le ferai. Il croit que je suis votre mignon, monsieur le lord du Sceau privé. »

Il ne trouve pas de réponse. Pas de réponse prudente.

Henri poursuit : « Pourquoi ne punirais-je pas Surrey selon la coutume ? Laissez-moi entendre votre raisonnement. »

Parce que, dit Fitzwilliam. Parce que c'est presque pire d'estropier un noble que de le tuer. Ça relève de la barbarie, ou au mieux de mœurs étrangères.

Lui, Thomas Cromwell, part sur un autre thème : parce qu'il est jeune, et l'expérience tempérera sa fierté. Parce que Votre Majesté est clairvoyante, avisée et clémente.

« Clémente, répète Henri. Pas tendre. » Il s'agite avec agacement. « Je connais les Howard et je sais ce qu'ils sont. Ils s'attendent à des récompenses, quand ils devraient être mis à l'amende. J'ai laissé Tom Vérité en vie, n'est-ce pas, quand j'aurais pu lui couper la tête pour sa friponnerie avec ma nièce. »

Il dit : « Mon conseil, Sire : laissez Surrey s'inquiéter pendant un temps. C'est une leçon qu'il n'oubliera pas. Et il vous sera ensuite à jamais redevable.

– Oui, mais c'est toujours la même chose avec vous, Cromwell. Vous dites : épargnez-les et ils se comporteront mieux. Il y a trois ans, la femme d'Henry Courtenay a entretenu cette fausse prophétesse, Barton – ah, avez-vous dit, pardonnez-la, ce n'est qu'une femme et elle est faible. Mais je crois désormais qu'elle intrigue de nouveau. »

Fitzwilliam : « La femme de Courtenay n'a commis dernièrement aucune offense, que je sache. Et dans le cas contraire, Cromwell le saura bientôt, car il a une alliée dans sa maisonnée.

– Et la famille Pole ? Que j'ai fait prospérer ? À qui j'ai rendu son rang, que j'ai arrachée à la misère et au déshonneur ? Comment me remercie-t-elle ? Avec Reginald qui parade à travers l'Europe en me traitant d'antéchrist ? »

Il dit : « Il faut peut-être une nouvelle politique. Mais nous implorons la grâce de Votre Majesté, car elle ne commencera pas en coupant la main de Surrey. »

Fitz ajoute : « Je vous en supplie, ne faites pas couler à la légère le sang ancien.

– Le sang ancien ? » Le roi rit. « N'y avait-il pas un Howard qui était avocat à Lynn ?

– Majesté, c'est vrai. »

C'était il y a quelque deux cent cinquante ans, et qu'est-ce sinon une fraction de seconde dans un pays où les têtes de géants émergent au-dessus de la cime des arbres ?

Il pense à eux : Bolster, Grip et Wade. Il regarde Henri. Il est sur le point de céder, songe-t-il, et d'épargner le jeune homme ; mais Surrey doit en avoir conscience. Le roi est comme la pie-grièche, aussi appelée oiseau-boucher, qui chante en imitant un inoffensif mangeur de graines pour appâter sa proie, puis qui l'empale sur une épine et la digère à son gré.

« Sans vouloir offenser Votre Majesté, dit-il, je crois que si vous remontez assez loin, nous étions tous avocats. À Lynn ou ailleurs.

– Et peu de temps avant ça, nous étions tous des bêtes. » Henri sourit, mais son sourire s'estompe. « Envoyez le garçon à Windsor. Il doit rester dans l'enceinte. Il pourra faire de l'exercice dans le parc, mais dites-lui qu'il sera surveillé. Quand nous irons nous-mêmes là-

bas, il ne devra pas nous approcher tant que nous ne lui en aurons pas donné la permission. » Il regarde dans le vide. « Lord Cromwell, c'est un travail sacré, de réconcilier les grandes familles. Mais vous n'imaginez pas que Norfolk sera un jour votre ami, si ?

– Non, répond-il. Et ce n'est pas pour lui faire plaisir que je demande la clémence.

– Je vois. Ce n'est pas pour lui faire plaisir. Pourtant il paraît que vous parlez ensemble du grand prieuré de Lewes ? Le territoire d'Howard, et le vôtre aussi, je crois ? »

Le roi s'est réuni en petit comité avec Richard Riche, demandant quel gentilhomme veut quelle abbaye, et pourquoi. Lisle, par exemple, a essayé d'obtenir Beaulieu, Southwick et Waverley, avant de se contenter d'une modeste propriété dans le Devon. Lui, Cromwell, a acheté des terres dans le comté du Sussex : des parcelles depuis lesquelles il compte repousser les Howard, se frotter à eux, confronter ses frontières aux leurs.

« Je pensais que quand Lewes serait démantelé, si Votre Majesté n'y voit pas d'inconvénient, le logement du prieur pourrait être reconstruit afin de bâtir une maison pour mon fils. »

La colère du roi est retombée. Il s'est souvenu qu'il doit être le Bien-Aimé.

« Gregory et sa femme devraient s'attendre à toutes les faveurs de ma part. Seulement, milord, une église tellement grande que celle de Lewes, ne faudra-t-il pas de nombreux mois pour la démonter ?

– Je ne vais pas la démonter. Je vais la faire exploser.

– Vraiment ? » Le roi semble impressionné.

« Je connais un Italien. Il est certain que c'est faisable.

– Venez me voir après le dîner, dit Henri. Apportez des dessins. » Il a l'air aussi excité qu'un enfant.

Quand le chapitre de l'ordre de la Jarretière se tient dans le cabinet privé du roi à Windsor, celui-ci parcourt la liste des chevaliers et annonce ce que tout le monde est prêt à entendre : « Une place sera gardée pour le prince qui va bientôt naître, par la grâce de Dieu. L'autre est pour le lord du Sceau privé. »

Un bruissement feutré. Les gentilshommes s'agitent en signe d'approbation mais ne peuvent se résoudre, pendant un moment, à applaudir. Ils savaient que ça allait arriver. Mais ils sont tout de même stupéfaits. Un fils de brasseur : il faut du temps pour s'y habituer.

Il s'agenouille devant le roi et prononce des remerciements éloquents. Henri lui pose sur les épaules le collier de la Jarretière, une chaîne de trente onces avec des nœuds en or et des roses en émail. L'insigne de la Jarretière y est attaché, avec l'image de

saint Georges chevauchant un cheval en or.

« Levez-vous, milord », murmure le roi.

Seul manque le dragon : pas tué, songe-t-il, mais repu, fourbu, roulé en boule sous le soleil brûlant. Sa sœur Kat avait l'habitude de lui parler d'un dragon qui mangeait sept femmes tous les samedis, sans même les épargner pendant le carême.

Henri déclare : « Vous faites désormais partie d'une fraternité sacrée. Tout ce que vous devrez savoir des rites à venir, milord d'Exeter ici présent vous le dira. Ou Nicholas Carew, ou n'importe lequel de mes très nobles confrères. Ils sont tous chers à mon cœur, tout comme vous, cher Thomas. J'espère que vous vivrez de nombreuses années pour savourer votre nouvel état. »

Il y a une sorte de grognement, un battement lourd, qui marque l'approbation des chevaliers. Henry Courtenay, le marquis d'Exeter, tarde à se joindre à eux. La cérémonie aura lieu plus tard : fin août. En Europe, la paix dure. Le roi dit qu'on peut donner l'Évangile au peuple, cette nouvelle traduction est convenable : et les évêques mettent un terme à leurs délibérations et les envoient à l'imprimeur.

Le soir qui précède la cérémonie de la Jarretière, il se rend à Windsor, où les chanoines l'accueillent gentiment. Mais il perçoit de l'hésitation de leur part – ils craignent d'offenser la recrue. Milord, conseille doucement l'un d'eux, ce soir vous devriez réfléchir à vos échecs et vos manquements, et vous confesser si vous le souhaitez : demain vous devrez être parfait, car vous entrerez dans cet ordre où, si tous les chevaliers devaient se réunir, vous seriez rejoint en procession par les rois de France et d'Écosse, et par Charles le saint empereur des Romains lui-même.

Savez-vous, lui demande un homme de la Garde-Robe, que le roi conserve toujours l'uniforme de la Jarretière de Richmond ici ? Il est suspendu. S'il descendait des cieux, il pourrait l'enfiler directement.

Dans l'une des maisons des chanoines, de la verdure peinte pousse sur le mur : des roses Tudor avec de gigantesques grenades. Ce sont les seules peintures autorisées de ces fruits, lui explique le chanoine, et pourquoi ? Parce que là, voyez-vous, au-dessus de la porte, il y a l'image d'Arthur, prince de Galles, représenté tel qu'il était quand il a pris sa femme espagnole ; et elle-même est là, représentée par l'image de la roue sur laquelle sainte Catherine a connu le martyre. Comme nous autres chanoines l'avons toujours dit, ces peintures sont très propres et belles, et nous pouvons les garder sans sanction ni crainte, car même si notre roi nie avoir été marié à la princesse d'Aragon, il n'a jamais nié qu'elle a été mariée à son frère.

« Mais c'était il y a si longtemps, dit-il.

– Vraiment, s'étonne le chanoine, vous trouvez ? Ça ne me semble

pas si loin. »

Dans l'enceinte il y a une école de chant, depuis des temps immémoriaux. Tandis qu'il cherche l'image de l'ancienne reine au-dessus de lui, il entend les enfants qui apprennent un motet, et le son le porte jusqu'à une lumière éclatante, sous des murs antiques. Il les a vus dans leur salle de classe, un nid d'oiseaux gazouillants, leurs petits corps pressés les uns contre les autres, leurs voix s'élevant au-dessus des circonstances : quand elles mueront, qui seront-ils, vivront-ils mesquinement ? Ils seront maîtres de musique et enseigneront le virginal à de jeunes rustres aux doigts épais, à des petites coquettes qui agiteront la tête et chercheront à voir leur reflet sur la vitre. Ils chanteront à l'église le dimanche : des versets du nouvel Évangile, peut-être. Il a de tels enfants dans sa maison, même s'ils ne sont pas aussi raffinés que les artistes du roi. Dans l'école de chant, les notes sont peintes sur le mur afin que tout le groupe puisse apprendre ensemble. Quand ils les connaissent bien, les notes sont recouvertes de chaux. Mais aucun des chants ne s'évanouit. Ils s'enfoncent profondément, disparaissant dans le plâtre, et demeurent dans le mur.

Demain il ne doit pas y avoir d'incidents, alors ils lui expliquent en détail : lord Exeter, Carew, William Fitzwilliam, des présences encourageantes à ses côtés. On lui apporte tout : son manteau céruléen, son chapeau à plume. Il a facturé au roi dix-huit yards de velours pourpre et neuf yards de soie blanche. Tout est prêt pour équiper sa stalle : son heaume, son coussin, sa bannière, ainsi qu'il est prescrit dans les statuts. Les chevaliers se rendront à la chapelle Saint-Georges, puis dans la maison du chapitre ils lui ôteront sa cape et il enfilera son surcot et recevra son épée. Puis il marchera jusqu'au chœur – tête nue, flanqué de ses soutiens – où il posera la main sur l'Évangile et prêtera serment. Alors, disent-ils, vous pourrez monter à la stalle qui vous a été désignée, et le héraut de la Jarretière – qui se tiendra juste là, notez bien – tendra votre manteau à vos compagnons, qui le placeront sur vos épaules. Ils apporteront ensuite votre collier et – soyez prêt – ils vous le passeront par-dessus la tête. Puis la bénédiction sera lue, conjurant saint Georges de vous guider à travers les succès et les épreuves de ce monde.

C'est ce que nous voulons, songe-t-il : de l'aide pendant les succès. Nous pouvons nous préparer aux sept années de malheur. Mais quand arrivent les années prospères, sommes-nous prêts ? Nous ne savons jamais quoi faire quand notre vie commence à être bénie.

J'ai abandonné Jenneke, pense-t-il. Je l'avais et je l'ai laissée partir, on m'a tendu un précieux réceptacle et je l'ai laissé tomber de

stupéfaction. Je n'étais pas préparé à ce que le passé produise un fruit si doux : j'étais occupé à l'oblitérer, à blanchir mon mur à la chaux pour ce qui allait arriver ensuite.

Le marquis d'Exeter dit sèchement : « Ai-je votre attention, milord ? Quand la bénédiction est lue, vous prenez le livre de statuts dans votre main. Puis vous mettez votre chapeau. Vous vous inclinez devant l'autel. Vous vous inclinez devant la stalle du roi. Puis vous vous asseyez à votre place, parmi les illustres chevaliers. »

Les présents, les absents. Les vivants et les morts.

C'est dur pour Exeter de l'appeler « milord ». Ça reste en travers de la gorge du Courtenay. Il y a quatre ans, songe-t-il, je vous ai sauvés, vous et votre femme Gertrude, et maintenant le roi me soupçonne d'un excès de tolérance ; il croit que j'essaie de faire de vous des amis. Vous et lord Montague, vous arrivez au bout de votre corde en soie. Encore un pas, et voyez si je vous aiderai.

Ce soir-là, il prie et se couche tôt. Je ne suis pas malade, dit-il à Christophe, ne t'inquiète pas. Il a besoin d'un moment pour regarder l'avenir prendre forme, tandis que le crépuscule glisse sur la rivière et le parc, rendant floue la forme des arbres anciens : il y a des rossignols dans les bosquets, mais nous ne les entendrons plus cette année. Demain, tous les yeux se tourneront non pas vers la stalle de la Jarretière qu'il occupera, mais vers celle qui sera vacante, où un prince pas encore né saisit le livre des statuts et incline sa tête aveugle dans sa coiffe. Pourquoi l'avenir paraît-il si semblable au passé, moite et étrange au toucher, le bruissement du drap matrimonial ou du linceul, le crépitement du feu dans une pièce aux volets fermés ? Comme un souffle embrumant du verre, comme la trace du rossignol dans l'air, comme une couronne d'encens, comme de la vapeur, comme de l'eau, comme des pieds détalant et un rire dans l'obscurité… furieusement, il tente de s'endormir. Mais il est fatigué d'essayer de se réveiller différent. Dans les histoires, il y a des gens qui, lorsqu'on les observe à l'aube ou au crépuscule dans quelque espace dégagé et liquide, volettent et s'enroulent en l'air comme des esprits, ou se plantent des ailes en cuir dans la chair. Mais il n'est pas un de ces magiciens. Il n'est pas un serpent qui peut s'échapper de sa peau. Il est ce que le miroir montre quand il l'assemble chaque jour : le joyeux Tom de Putney. À moins que vous ayez une meilleure idée ?

Le matin de son intronisation, il se réveille de bonne heure. Il devrait rester allongé immobile, songe-t-il, comme une effigie sur un tombeau, en attendant que le rituel commence. Mais à la place il se lève. Il a besoin d'une bougie, jusqu'à ce qu'elle ne soit plus nécessaire ; quand il abaisse le volet, une lumière blafarde filtre à travers la vitre. Un chevalier de la Jarretière débute sa journée

comme tous les autres hommes – il pisse, s'étire, frotte son menton mal rasé. Si vous êtes conscient de l'activité de la maisonnée, il est difficile de se rendormir après l'aube. Le bruit ne cesse que pendant les heures les plus sombres ; encerclé par la ville en contrebas, le château est approvisionné par des charrettes qui grondent constamment sur les pavés et pénètrent par la grande porte. Et tandis que vous déambulez à travers les lieux, d'un point à l'autre, les âges s'affrontent : comme si des monarques en armure entraient en collision, un mur construit par un Henri s'enfonce dans un mur construit par un Édouard qui est depuis longtemps poussière. Tous ces rois sacrés reposent désormais en paix, mais le temps frappe leurs ouvrages comme des engins de siège, et quand vous descendez une marche, vous marchez sur une autre couche du passé.

Il a envie de faire un tour, peut-être pour échanger un bonjour avec quelque créature qui dissipera ses rêves. Les cuisines et le garde-manger s'agitent, prêts pour l'arrivée des denrées. Les hommes se frottent les yeux et passent tels des somnambules les uns à côté des autres comme s'ils nageaient dans une mer grise : personne ne parle, ils clignent à peine des yeux et l'évitent comme s'ils avançaient dans ses rêves, ou lui dans les leurs. Quand il entend un bruit de pas, déterminés, descendant, il les suit. De plus en plus bas, jusqu'à une pièce au sol en pierre, avec une profonde rigole dans laquelle s'écoule une eau brune, bouillonnant comme un torrent.

Enfant, à Lambeth, il a assisté au découpage, quand les animaux morts étaient apportés, bœufs, moutons et cochons. Il a appris à rester immobile tandis que la lame chantait dans l'air et sifflait près de ses oreilles. Il en est venu à apprécier la compagnie des hommes qui tenaient fermement un couperet dans leur main, qui embrochaient la chair réticente, qui tranchaient encore et encore puis suspendaient de gros quartiers à des crochets. Il a vu des bêtes mises en pièces devenir un dîner, vu les employés de maison ramasser leurs gratifications et leurs portions, cou et collier, pattes de devant, pieds et tripes, la tête du veau, le cœur du mouton. Il a appris à balayer la sciure imbibée de sang et à laver les tables sur lesquelles poumons et foie s'amalgamaient, à pourchasser les particules gélatineuses tachées de sang. Il a appris à faire tout ça sans que ses entrailles se serrent : à le faire calmement, à le faire sans rien ressentir. Le découpage du crépuscule ou de l'aube, la lumière est la même, sillonnée de gris, sombre comme du vin : les bouchers passent sans le voir, droit devant, portant leur fardeau sur leurs épaules.

Écarte-toi de leur chemin : il recule contre un mur. Ils l'ignorent, le prenant peut-être dans la pénombre pour quelque clerc chargé de

l'inventaire. Ils continuent d'avancer, avec leurs cadavres grands comme des hommes, les yeux rivés sur leurs pieds, tête baissée sous leur capuche, silencieux, imperturbables, piétinant le sang avec leurs bottes ensanglantées, empruntant l'escalier en colimaçon et, guidés par le son de l'eau qui s'écoule, s'enfonçant dans l'obscurité.

III

Brisée sur le corps

Londres, automne 1537

Qu'est-ce qu'une vie de femme ? Ne croyez pas, sous prétexte qu'elle n'est pas un homme, qu'elle ne se bat pas. La chambre est le lieu de ses joutes, celui où elle montre ses couleurs, et son théâtre de guerre est la pièce fermée où elle donne naissance.

Elle sait qu'elle risque de ne pas sortir vivante de cette chambre sanglante. Avant son accouchement, si elle est prudente, elle met de l'ordre dans ses affaires. Si elle meurt, elle sera pleurée puis oubliée. Si l'enfant meurt, elle sera jugée responsable. Si elle vit, elle devra cacher ses blessures. Elles sont secrètes, et ses sœurs en parlent à mots couverts. C'est le péché d'Ève, le long châtiment continu qu'il entraîne, qui la déchire de l'intérieur et la met en lambeaux. Alors que nous bénissons le vieux soldat et lui donnons l'aumône, prenant en pitié sa cécité ou son absence de membres, nous ne faisons pas une héroïne de la femme mutilée lors du combat pour donner la vie. Si elle semble abîmée au point de ne plus pouvoir avoir d'enfants, nous compatissons avec son mari.

Pendant les longues journées d'été, avant que débute son isolement, Jane se promène dans le jardin privé de la reine. Toutes les traces d'Anne Boleyn, qui occupait ses appartements avant elle, ont été effacées, et une nouvelle galerie, avec une vue sur la rivière, a été construite pour relier le logement de Jane à la nursery royale. Son état ne peut en aucun cas être comparé à celui de lady Lisle. La créature en elle est bien vivante. Elle bouge et s'agite, on peut presque l'entendre se plaindre : je suis ici, étouffée sous les jupes de madame, pendant que les arbres sont pleins de feuilles et que les vivants flânent sur les pelouses.

À mesure qu'approche le moment de sa délivrance, une femme dépensera une fortune pour un fil de la ceinture de Marie. Pendant le travail, elle épinglera des prières à sa tunique, des prières éprouvées par ses aïeules. Quand la tunique sera ensanglantée, la

sage-femme plaquera le parchemin contre la peau de son ventre arrondi, ou l'attachera à son poignet. La femme transpirante boira l'eau d'un pichet au-dessus duquel ses amies ont récité la litanie des saints. La mère de Dieu l'aidera, quand les sages-femmes n'y parviendront pas : Ève a causé notre perte, mais Marie, par ses joies et ses peines, aidera à notre salut : la perle sans prix, la rose sans épines.

Quand Marie a donné naissance à son Sauveur et au nôtre, a-t-elle autant souffert que les autres mères ? Les théologiens ont des opinions diverses, mais les femmes pensent que oui. Elles pensent qu'elle a partagé leurs heures nauséeuses, tremblantes, même si elle était vierge lors de la conception, vierge pendant sa grossesse : même vierge quand la rédemption a jailli d'elle, dans un effroyable épanchement de fluides. Par la suite, Marie a été refermée pour la garantir des incursions masculines. Et pourtant elle est devenue la fontaine à laquelle le monde entier boit. Elle protège contre la peste, et montre aux insensibles comment ressentir, à ceux qui ont l'œil sec comment verser une larme. Elle plaint le marin secoué par les vagues salées, et sauve même les voleurs et les fornicateurs du châtiment. Elle vient à nous quand il ne nous reste qu'une heure à vivre, pour nous enjoindre de dire nos prières.

Mais à travers toute l'Angleterre les vierges s'écroulent. Notre-Dame d'Ipswich doit disparaître. Notre-Dame de Walsingham, que nous appelons « Falsingham », doit être emportée dans une charrette. Notre-Dame de Worcester est débarrassée de son manteau et de ses chaussures argentées. Les réceptacles renfermant le lait de son sein sont fracassés, et l'on découvre qu'ils contiennent de la craie. Et alors que ses yeux bougeaient et pleuraient des larmes de sang, nous savons désormais que c'était du sang animal et que ses yeux étaient actionnés par des fils de fer.

Il y a un grand livre qui vous dit quoi faire quand une naissance royale est imminente. Il est entre les mains d'un clerc, mais les notes dans la marge ont été rédigées par Margaret Beaufort, la mère de l'ancien roi. S'étant trouvée à la cour sous le règne du roi Édouard et ayant assisté à la naissance de ses dix enfants, elle estimait que les Tudors devaient adopter le même protocole.

« Cette sainte aux genoux grinçants, dit Henri. Elle me terrifiait quand j'étais enfant.

– Pourtant, nous devons suivre ses prescriptions, Sire. Les femmes n'aiment pas le changement. »

Sa nouvelle fille, Bess, le tient informé de tout ce qui se passe dans les appartements de la reine. Gregory n'aime pas être séparé de sa femme, mais ce ne sont pas des jours ordinaires, et en plus, il lui a déjà fait ce que tout jeune marié espère faire. Edward Seymour a

chaque jour les traits plus tirés, à mesure que l'attente l'épuise. Il va chasser à Wolf Hall. Le gibier est abondant cette année, écrit-il ; mon cher ami Cromwell, j'aimerais que vous soyez ici.

L'été a été dangereux. Par crainte de la peste, la reine conserve un entourage réduit. Le roi vit de son côté à Esher, également avec une compagnie limitée. Un messager nommé Bolde, qui fait quotidiennement la navette entre Rafe et les Cromwell, contracte une maladie inconnue et doit être isolé jusqu'à ce que son état s'améliore ou qu'il meure. Rafe a souvent donné en face à face des instructions à Bolde, aussi le roi lui suggère-t-il d'éviter la cour ; mais ensuite le roi oublie et demande d'un ton irrité : « Où est le jeune Sadler ? »

Pour l'amour de Dieu, écrit Rafe, ne laissez pas le roi m'oublier, sinon quelque rival prendra ma place. Depuis que j'ai l'âge de raison vous m'avez nourri, élevé et admiré. Ne me laissez pas sombrer dans le néant.

Le roi ne veut pas être sans Cromwell, tandis que les matins deviennent brumeux et que l'air commence à se rafraîchir. Venez près de moi, dit-il. Passez vos journées avec moi. Pour satisfaire aux conventions, peut-être pourriez-vous juste dormir sous un autre toit la nuit. Il obéit. Il prend soin de parler chaque jour du jeune Sadler, du fait que l'éclat de la présence du roi lui manque. Il écrit à Edward que sa visite à Wolf Hall devra attendre. Le roi l'appelle Tom Cromwell. Il l'appelle Crumb. Il flâne dans le jardin d'Esher, le bras autour du cou de son conseiller, et dit : « J'ai bon espoir pour cet enfant. Si je pouvais faire trois vœux, comme dans les contes, je demanderais un prince, beau et bien portant, et aussi de vivre assez longtemps pour le guider jusqu'à l'âge adulte. Croyez-vous que vous ferez de vieux os, Crumb ?

– Je ne sais pas, répond-il franchement. J'ai une fièvre que j'ai rapportée d'Italie. On dit qu'elle affaiblit le cœur.

– Et vous travaillez trop, déclare Henri, comme s'il n'était pas la cause de ce travail. Si je meurs avant mon heure, Crumb, vous devrez… »

Faites-le, pense-t-il. Rédigez un document. Nommez-moi régent.

« Vous devrez… » Henri s'interrompt : il inspire l'air chargé du parfum de la verdure. « Une soirée si douce, dit-il. Si seulement l'été pouvait durer éternellement. »

Il pense, rédigez-le maintenant. Je retournerai à la maison pour aller chercher du papier. Nous pouvons nous appuyer contre un arbre et faire un brouillon.

« Sire ? demande-t-il. Je devrai… ? »

Nous pourrons le sceller plus tard, songe-t-il.

Henri se retourne et le regarde. « Vous devrez prier pour moi. »

Ils voyagent et chassent : Sunninghill, Easthampstead, Guildford. La jambe du roi va mieux. Il peut parcourir vingt-cinq kilomètres par jour. Le matin, il écoute la messe avant de monter à cheval. Le soir, il accorde son luth et chante. Il envoie des preuves d'amour à sa femme. Parfois il parle de sa jeunesse, de ses frères qui sont morts. Puis il retrouve son entrain et rit et plaisante comme un brave homme avec ses amis. Il chante une petite chanson que Walter avait l'habitude d'entonner : *Reste tranquille, tu me fais renverser ma bière…*

Où a-t-il entendu ça ? Nulle femme n'est agressée dans la version du roi, et les paroles sont plus convenables.

Le 16 septembre Jane garde la chambre pour se reposer et attendre. Le docteur Butts attend également, mais lui et les autres médecins resteront à distance jusqu'à ce que les douleurs commencent. Quelles habitudes ont les femmes entre elles, nous n'osons le demander. Ainsi que le disent clairement nos prédicateurs, nous n'interdisons pas les statues de la mère du Seigneur, ni les prières adressées à travers elle. Elle est celle qui intercède en notre faveur, notre médiatrice à la cour des cieux. Souvenez-vous seulement qu'elle est humaine, et non une déesse, une femme qui récure les marmites et épluche les racines et rentre le bétail : surprise par un ange, elle est alourdie par sa grossesse, et épuisée par le voyage qui l'attend, les nuits sans refuge certain.

Derrière la vierge papiste aux souliers argentés rampe une autre femme, pauvre, aux pieds nus et calleux, au visage basané couvert de la poussière de la route. Son ventre porte le salut, le poids la ralentit et lui donne mal au dos. Quand arrive la nuit, elle trouve de la chaleur non pas dans une hermine ou une zibeline, mais dans la peau et la fourrure des animaux de ferme, tandis qu'elle s'accroupit parmi eux dans la paille ; elle ressent les premières douleurs de l'enfantement par une nuit d'un froid glacial, sous un ciel transpercé d'étoiles blanches.

Deux de nos meilleurs hommes, le docteur Wilson et M. Heath, sont envoyés à Bruxelles voir le renégat Pole ; en négociateurs chevronnés, ils doivent lui faire savoir que la proposition du roi tient toujours : s'il rentre en Angleterre et vit comme un sujet honnête, il peut encore être pardonné. Lui, le lord du Sceau privé, ne sait pas combien de temps durera l'offre du roi, ni si c'est un accès de générosité ou un piège. Mais il donne aux émissaires les mêmes ordres que ceux qu'il a reçus, leur conseillant de ne donner au traître aucun autre titre que « M. Pole ».

Il demande à Wolsey : « Comment appréciez-vous le fait que ce

parvenu se qualifie de cardinal d'Angleterre ? » Mais son défunt maître n'a pas d'opinion.

La reine passe deux jours et trois nuits en travail. Le deuxième jour, une procession solennelle de dignitaires de la ville se rend à Saint-Paul pour prier pour elle, et les gens du peuple se joignent à eux, se tenant dans la rue avec leurs chapelets, certains à genoux, d'autres implorant le pardon pour le roi d'avoir renié notre saint-père à Rome ; certains disant qu'il est la Taupe et qu'il n'aura pas de descendance, et d'autres proclamant que lady Marie est son héritière, car elle est l'enfant d'une véritable princesse. Les officiers de la ville se déplacent parmi eux, en arrêtant quelques-uns. Mais la plupart sont relâchés avant le couvre-feu, leur ignorance pardonnée. Ce n'est pas une semaine pour donner des coups de fouet ou couper des oreilles.

Certains doutent de l'efficacité des prières à de tels moments. Pourquoi Dieu épargnerait-il une femme plutôt qu'une autre ? Mais quand quarante-huit heures se sont écoulées, que reste-t-il à part la prière ? Si l'enfant du roi est perdu, rien ne le persuadera que c'est de la malchance. Les rois sont soumis au destin, pas au hasard. Les accidents ne se produisent pas : la tragédie les surpasse. Gregory dit, si le roi n'aime pas l'issue, il se querellera de nouveau avec Dieu. Il pourrait déchirer ses propres ordonnances, et les Évangiles qui sont en ce moment sous presse pourraient ne jamais voir le jour.

Si le lord du Sceau privé était devant le seuil de la chambre de Jane, il pourrait catéchiser ses médecins tandis qu'ils entrent et sortent. Mais le messager Bolde est mort, et il n'ose aller à la cour de crainte d'y introduire une infection.

Il s'occupe avec les pensions des moines, et en écrivant à Tom Wyatt qui est en ce moment avec l'empereur. Il a été découvert que Wyatt avait commis une bourde imprudente. Il n'a pas présenté à Charles les lettres envoyées par lady Marie, dans lesquelles elle décrit son présent état de bonheur absolu, et insiste sur le fait qu'elle est et sera toujours au service de son père. C'est étrange, observe M. Wriothesley, car Wyatt ne commet pas d'erreurs, n'est-ce pas ? Du moins pas des erreurs aussi élémentaires.

C'est difficile à expliquer. Mais Wriothesley et lui ont couvert Wyatt, si bien qu'Henri n'est pas au courant. Nous ne voulons pas que l'ambassade de Wyatt échoue. Wyatt, plus que n'importe quel autre homme, peut sonder les intentions de l'empereur. Cette paix que Charles et François sont censés conclure : n'ont-ils pas besoin d'un médiateur, d'un arbitre ? Mieux vaudrait qu'ils demandent à l'Angleterre, plutôt que de se tourner vers le pape. Nous devons, d'une manière ou d'une autre, nous insinuer de force dans le processus.

Quoi qu'il en soit, traité ou non, l'empereur et la France ne se battront plus cette année. L'hiver sera bientôt là. Et le Nord ne se soulèvera pas non plus.

Même si l'Hydre n'a jamais été un adversaire loyal. Elle se tapit dans les grottes et ne peut être tuée qu'à la lumière du jour.

Jane donne naissance le 12 octobre, à deux heures du matin. Le coursier fait vite et on le réveille en lui annonçant la nouvelle. « Garçon ou fille ? » demande-t-il, et on lui dit. À huit heures tout Londres est informé. À neuf heures on chante le *Te Deum* à Saint-Paul. C'est la veille de la Saint-Édouard, l'enfant sera baptisé d'après ce saint. Rafe a reçu l'ordre de revenir à la cour. La lettre officielle de la reine part entre ses mains, formulée comme si elle avait elle-même tenu la plume et griffonné le texte : *grâce du Tout-Puissant… un prince, conçu dans le cadre du mariage le plus légal… nouvelle joyeuse et heureuse… richesse universelle, calme et tranquillité de tout ce royaume…*

Tranquillité ? Toute la journée on tire des coups de feu à la Tour, comme pour percer les nuages. Il y a des célébrations dans chaque allée. Les généreux marchands du Steelyard enivrent les pauvres à la bière. Les cors, les cornemuses et les tambours continuent de retentir bien après la nuit tombée. Il pense, Rafe aurait dû imprimer « mariage le plus légal » en grosses lettres rouges : surtout pour les copies qui vont voyager – maintenues par des rubans de soie et de lourds sceaux – jusqu'à la cour papale, jusqu'en France et jusqu'à l'empereur. Il murmure en direction du ciel : « Dois-je la lire à haute voix, monsieur le cardinal ? » Car qui sait si les fantômes savent lire ? Le cardinal est silencieux : pas un gloussement. Le ciel est vide : rien ne bouge.

Maintenant tous les lords du royaume galopent pour partager le triomphe. Ils se dirigent vers Hampton Court pour le baptême, mais doivent laisser leurs domestiques chez eux. La peste a atteint Kingston et Windsor. Les mouvements sont limités. Même un duc doit se contenter de seulement six hommes pour le garder et le servir. Les inconnus sont refoulés. Les livreurs doivent quitter les lieux dès qu'ils ont déposé leur chargement, et la nursery royale doit être astiquée deux fois par jour.

La reine parvient à s'asseoir, disent les femmes. Elle a perdu beaucoup de sang mais a le teint rouge vif. Elle demande : « Y a-t-il des cailles ? J'ai très faim. » Un régime léger, madame, insistent-elles. Jane tente de se lever péniblement, ses pieds blancs cherchant à tâtons le tapis. Non, non, non, disent-elles en la recouchant : pas avant quatre jours, madame.

Des rumeurs affirment que le roi va nommer des comtes. Que lui-

même sera comte du Kent, ou de Hampton : un vieux titre ressuscité, ou un nouveau, pour Tom l'Honnête. Le jour du baptême, la reine est portée sur une chaise jusqu'aux espaces publics du palais. Le baptême lui-même, par tradition, est un autre de ces événements auxquels le roi et la reine n'assistent pas en personne : ils sont sur place, mais pas devant les fonts baptismaux. Je suis fatigué de ces traditions, songe-t-il. Il est temps de s'en débarrasser. Il est traditionnel de dépouiller les voyageurs lorsqu'ils descendent Shooter's Hill : est-ce pour autant louable ?

C'est une cérémonie nocturne. Henri est sur son trône, Jane à ses côtés, et il reçoit ses vassaux, leurs félicitations, prières et cadeaux. Lui inventorie les présents et les confie à la Garde-Robe pour qu'ils soient emportés, ou bien il les consigne à la Maison des Joyaux, ou il note qu'une certaine coupe en or devrait aller à la Monnaie pour être examinée et pesée. La noblesse d'Angleterre se dirige, avec des prières et des cierges, vers la chapelle royale. On a enveloppé Jane dans des fourrures et du velours, et avant de rejoindre la procession il voit la main de la reine apparaître et écarter les étoffes autour de sa gorge, comme si elles l'irritaient. On lui a placé un livre de prières sur les genoux, mais elle ne le regarde pas. De temps à autre elle dit un mot au roi, et Henri se penche en avant pour l'écouter. Il la voit tourner la tête vers la fenêtre, loin de l'éclat des chandelles superposées, comme si elle préférait être dehors dans la nuit d'automne.

Il rejoint la procession, enveloppé par le souffle chaud et le parfum des herbes aromatiques. Gertrude Courtenay a l'honneur de porter le bébé jusqu'aux fonts baptismaux. Son mari le marquis d'Exeter se tient à côté d'elle, ainsi que le duc de Suffolk. « Bien joué, Crumb », dit ce dernier. Il adresse le même compliment à chaque homme, comme si toute l'Angleterre avait déposé la semence. « Bien joué, Seymour. » La jeune lady Élisabeth voyage dans les bras d'Edward Seymour, un récipient orné de joyaux et empli de chrême entre les mains ; elle regarde autour d'elle, et quand quelque chose l'intéresse elle se cabre dans les bras de Seymour et lui donne des coups de pied dans les côtes. Nicholas Carew et Francis Bryan, son beau-frère, se tiennent près des fonts baptismaux avec des serviettes de cérémonie ; le cache-œil de Bryan produit un clignement vert lubrique. Tom Seymour tient un tissu doré au-dessus du bébé, aux broderies représentant les armes et les accomplissements du prince de Galles. Le prince lui-même est une douce noix dans une coquille ; on tient pour acquis le fait qu'il est là, au centre des mètres de glands, de franges et de fourrures. Il doit être lourd, car Gertrude faiblit, et Norfolk, lui bougeant le coude, cale la tête du bébé – à cet instant à la fois expert et délicat. Puis le

duc regarde la compagnie avec un grand sourire, révélant ses dents jaunes : messieurs, vous voyez, mon exil est terminé ? La naissance effacera toutes les querelles.

Les fonts baptismaux ont été montés sur un socle. Les grands hommes et leurs épouses au cœur de la chapelle ne voient pas grand-chose car la vue est bloquée par un dais et par les corps de ceux qui sont encore plus grands qu'eux. Il en fait partie ; lady Marie, qui est marraine, est à ses côtés. Dans un murmure elle lui parle : « Mon cœur se réjouit pour mon père. J'ai l'impression qu'un fardeau a été levé. Je suis plus légère aujourd'hui que je ne me souviens l'avoir jamais été. »

Elle pense, sans nul doute, maintenant je ne serai jamais reine. Le prince est robuste et vivra probablement, et il n'y a aucune raison pour que Jane ne nous donne pas un duc d'York, et de nombreux autres princes par la suite. Marie le dit, pieusement, et il ne sait pas si elle est sincère.

Il baisse la tête pour se faire entendre malgré la musique : « Savez-vous que nous devons avoir un nouvel ambassadeur français ? »

Les trompettes émettent un son perçant. Marie prononce quelque chose qu'il ne perçoit pas, secoue la tête.

« Louis de Perreau, seigneur de Castillon. Dès qu'il arrivera, il viendra vous voir pour vous présenter ses hommages. Il ravivera le projet de votre mariage avec le duc d'Orléans.

– Mais Mendoza est encore ici ! objecte-t-elle. Il propose dom Luis.

– Certes, mais Mendoza n'a pas l'autorité pour conclure quoi que ce soit. Votre père lui a donc dit qu'il nous faisait perdre notre temps. »

Marie détourne le regard. La procession se reforme. Il est presque minuit. Des cierges sont portés devant eux tandis qu'ils rebroussent chemin à travers le palais, pour se disperser, chacun retrouvant son orbite distincte, comte avec comte, duc avec duc, avant d'être ramené jusqu'à son lit par ses propres gens. Un ou deux jours plus tard on apprend quelles récompenses le roi va distribuer, et il découvre qu'il a été oublié. Edward Seymour doit devenir comte d'Hertford. Tom Seymour est anobli et promu dans les appartements privés du roi. Cromwell demeure Cromwell.

Pourquoi Fitzwilliam est-il au-dessus de lui ? L'amitié ancienne, sans nul doute : la tradition. Fitzwilliam a du bon sens et de l'esprit, il parle franchement et sans détour. Mais sans un clerc à ses côtés, il est comme Brandon, incapable d'orthographier les jours de la semaine. Comment de tels hommes vont-ils débattre avec des sophistes comme Gardiner, comme Reginald Pole, qui ont passé leur

vie à ergoter ? Alors que lui, le lord du Sceau privé, n'est peut-être pas un érudit, mais il lira n'importe quel document et vous en donnera le sens général. S'il est forcé de discourir, il le fera au pied levé. Demandez-lui de rédiger une loi, et le texte sera aussi serré que la bourse d'un avare.

M. Wriothesley demande : « Êtes-vous déçu, sir ? Si vos services étaient convenablement récompensés, vous seriez duc.

– Et après tout, dit Richard Riche, vous avez les revenus pour posséder un tel titre.

– Vous avez la Jarretière, sir, déclare Rafe. Ça devrait suffire à un homme rationnel. »

Il se remémore ses récents entretiens avec le roi. C'est Pole, pense-t-il : je ne l'ai pas fait tuer quand j'ai dit que je le pouvais, et je ne l'ai pas non plus amené ligoté et gémissant aux pieds d'Henri. Rien de ce qu'un ministre fait ou ne fait pas n'échappe au roi. Tel un juge ou un spectateur enthousiaste à une joute, il note quand un coup manque sa cible ou quand une lance est brisée sur le corps. Il voit son Conseil se réunir, observant tel un homme dans une tour de guet tandis que la bataille commence et que le sang se met à couler. Il laisse de la latitude à ses ministres – pourtant il place une haie d'attentes autour d'eux, invisible mais aussi douloureuse que des ronces. On sait quand on l'a effleurée.

Deux jours après le baptême, on rapporte que la reine est fiévreuse et nauséeuse. Les médecins vont et viennent, et lorsqu'ils ressortent les prêtres entrent. Nous pensions quand l'enfant est né que l'attente était terminée, mais elle ne fait en réalité que commencer.

Henri avait l'intention de retourner à Esher, pour épargner du travail à sa domesticité réduite, et il ne sait plus s'il doit partir ou rester. La reine s'affaiblit et on lui prodigue les derniers sacrements. Ça ne signifie pas qu'elle va mourir, déclare le roi : le sacrement a pour but de lui donner des forces. Tendu, il tourne en rond et prie et parle. Il est vrai que sa mère, quand sa dernière fille est née, a été malade pendant une semaine et a perdu son combat. Mais il est également vrai que sa sœur Marguerite, à l'article de la mort pendant neuf jours dans son lit de couches, s'est remise et est désormais robuste et bien portante, et elle sera probablement avec nous pendant encore des années. Les superstitieux affirment que c'est parce que son mari le roi d'Écosse a fait un pèlerinage au sanctuaire de saint Ninian sur la côte du Galloway ; on prétend qu'il a parcouru deux cents kilomètres à pied. Je marcherais jusqu'à Jérusalem, affirme Henri, mais les pèlerinages sont vains : Dieu préservera Jane, si je ne le peux.

Certains prêtres autour du roi prennent note de ses paroles, avec la date et l'heure : le roi dit de sa propre bouche que bien que les pèlerinages soient vains, les onctions sont un sacrement. L'année dernière les sept sacrements ont été réduits à trois, et maintenant nous en sommes de nouveau à sept ; il semblerait que les quatre qui ont été perdus aient été retrouvés. Les évêques l'ont mentionné dans leur livre. Ou l'ont-ils vraiment fait ? Difficile de savoir. On revient toujours vers l'imprimeur, pour des corrections et des ajouts. On l'appelle le Livre des Évêques, mais bientôt, grommellent les laïcs, chaque évêque aura le sien. Avant, on savait ce qu'on devait faire et ce qu'on devait payer pour s'assurer la béatitude éternelle. Mais de nos jours on peut à peine faire la différence entre la chaire et la chère.

Lui, le lord du Sceau privé, n'a pas l'autorisation de se trouver dans la partie du palais occupée par la reine, et s'il y était, personne ne lui dirait ce qui se passe. Il retourne à Saint-James, à la maison au milieu des champs qu'Henri lui a louée, loin des foules infectieuses. Plus tard sa belle-fille dira, dans les dernières heures Jane ne nous reconnaissait pas toujours. Puis par moments elle nous reconnaissait, et elle essayait de s'asseoir, et nous lui donnions du vin dilué pour l'alimenter, mais elle en renversait plus qu'elle n'en buvait.

Le prince tète bien sa nourrice, dit-on à la malade. Il sera comte de Cornouailles, en plus de prince de Galles. Elle fait savoir d'un hochement de tête qu'elle est satisfaite.

Quand il vivait à Florence, la famille Portinari lui a montré une scène de la Nativité peinte spécialement pour elle à Bruges quelque vingt ans plus tôt. C'est un tableau avec des portes, qui sont ouvertes sur l'hiver. Sur sa largeur, le temps s'effondre et de nombreuses choses se produisent en même temps, qui ne pourraient se produire dans la vie d'un humain damné. Le passé est le présent, l'avenir se produit maintenant. Marie n'a pas été touchée par un homme, et continue de ne pas l'avoir été ; pourtant à un moment, et maintenant, et toujours, l'ange se tient au-dessus d'elle, le Saint-Esprit lui frappe le cœur, le flanc, le ventre. Au centre de la représentation, le bébé sans défense gît par terre, nouvellement né, aussi blanc qu'une larve, et des bergers et des anges ont reculé pour laisser de l'espace à la jeune mère, tandis qu'en haut de la colline, la Vierge toujours enceinte accueille sa sœur, sainte Élisabeth, et que sur une autre éminence, loin dans le futur, Marie, Joseph et l'âne avancent lentement vers l'Égypte.

Qui peut regarder ce tableau et croire que cette femme bénie a souffert les douleurs de l'enfantement ? Elle a l'air solennel, impressionnée par ce qu'elle a produit. Marguerite d'Antioche, la

sainte patronne des femmes enceintes, l'assiste, enveloppée de rouge, et à ses pieds se trouve le dragon qui, plus tôt dans sa carrière, l'a avalée. Il y a Marie-Madeleine avec le flacon de nard ; saint Antoine avec sa clochette. Tout notre avenir est comprimé entre leurs mains jointes. Les anges ne sont pas jeunes. Ils ont l'air rusés ; sur leurs ailes chatoient des yeux de paon. Les Rois mages arrivent sur la colline. Leur voyage s'achève, mais ils ne le savent pas encore.

C'est un mensonge, pense-t-il : la naissance indolore, la sécurité de l'Égypte, la piété des saints patrons agenouillés qui se sont peints dans l'histoire. Il croit que le roi veut grimper sur un cheval rapide : il s'éloigne à coups d'éperons, franchissant la même montagne, où un nouveau jour commence hors de vue, où le passé a cessé de se répéter, pris dans une boucle, une couture, un nœud. Il a laissé Catherine à Windsor, est allé chasser et n'est jamais revenu. À Greenwich avec Anne, il s'est levé de son siège au tournoi, est monté sur son cheval et a regagné Londres avec Henry Norris à ses côtés. Il s'est éloigné et a saisi la bride du cheval, puis il est monté dessus et n'a plus jamais regardé en direction de sa femme, il ne l'a jamais revue. Il quitte ses reines avant qu'elles puissent le quitter.

L'entourage d'Henri, un petit groupe à cheval, attend son départ. Pourtant il reste, quand l'espoir a disparu. À huit heures le 24 octobre, il se rend dans la chambre de la reine et la regarde une dernière fois. Elle respire difficilement. Les médecins se retirent, leur art a échoué. Qu'est-ce qu'une vie de femme ? C'est la rosée en avril, qui tombe sur l'herbe.

À Saint-James, très tard, on apporte une lettre : « Elle est de Norferk, déclare Christophe. Écrite ce soir, a dit son messager. » Il la laisse tomber sur le bureau comme si elle était souillée.

Il brise le sceau. *Je prie pour que vous soyez ici de bonne heure pour réconforter notre bon maître, car pour ce qui est de notre maîtresse, il n'y a plus d'espoir pour sa vie, c'est bien dommage…*

Lui aussi laisse tomber la lettre. Puis il la soulève et la donne au jeune Mathew pour qu'il la classe. Son esprit longe la route, la rivière. Il y a de la boue infecte, de la neige sur le sol, l'eau du dégel s'écoule et la Tamise pousse sur ses berges : le cardinal est à Esher, le Parlement prévoit de précipiter sa chute, et lui, une silhouette quelconque et carrée vêtue de laine peignée, tente de garder son chapeau sur sa tête baissée tandis que le vent noir du nord le dépouille et le frappe comme un voleur, et le fait rouler en pleine nuit, hurlant, dans un fossé.

« Quelle heure est-il ? »

Christophe le regarde avec compassion : « Vous avez entendu la cloche de minuit ? »

Il songe, si Jane m'avait épousé, elle serait encore vivante ; j'aurais mieux géré la situation.

Quand il revient de la cour, il pénètre dans sa salle de travail et s'assied sans rien dire à sa table. M. Wriothesley observe : « Vous semblez en colère, sir ? »

Appelez-Moi est arrivé sans grande cérémonie, jetant son chapeau sur un tabouret et fouillant dans un coffre à la recherche de papiers.

Rafe déclare : « Qui ne serait pas en colère de perdre une si belle créature ? Milord considère que ses gardiens ont été négligents. Il croit qu'ils l'ont laissée prendre froid et manger les choses dont elle avait envie.

– Je regrette de ne pas m'être trouvé à Hampton Court, dit-il. Quand on m'a conseillé de rester à l'écart, je n'aurais pas dû écouter. »

Wriothesley remarque : « Peut-être, sir, êtes-vous en colère parce que vous estimez que vous auriez dû garder Gregory en réserve, pour que son mariage soit plus utile. En tant qu'oncle du prince, il aura naturellement de l'importance, mais si la reine avait vécu et donné au roi d'autres fils, vous et toute votre maisonnée auriez été de grands hommes pour l'éternité. »

Appelez-Moi rassemble ses liasses de papiers et sort avec un salut de la tête. « Je vais écrire à Tom Wyatt, déclare-t-il en se tournant et en tenant le montant de la porte. Il ferait mieux d'accomplir son devoir, car je ne peux pas accomplir le mien si je continue de le couvrir. Et je vais lui faire savoir que ses dépêches me donnent mal à la tête – il n'est pas nécessaire de coder le moindre détail insignifiant.

– Exact, fait Rafe. Qu'il réserve ça pour les gros mensonges ? »

Wriothesley dit : « Wyatt se casse la tête sans raison. Tout est complot pour lui. »

Rafe lance : « Fermez la porte. »

Ils attendent d'être sûrs qu'il soit descendu.

Rafe reprend : « Nous devons le pardonner. Je me demande comment il serait si sa femme était morte, et non son fils. »

Il observe : « Il semble vieilli. Ou est-ce mon imagination ?

– Je suis sincèrement désolé pour lui. Je me souviens quand mon premier Thomas est mort. Mais même alors… »

Wriothesley est entré au service de l'État, où on ne peut pas laisser paraître ses chagrins privés, pas même en faisant preuve de plus de condescendance avec les pétitionnaires, ou d'impatience avec les femmes et les subalternes : encore moins avec le lord du Sceau privé.

Il hausse les épaules et dit : « Je suis heureux qu'Helen ait

accouché sans problèmes, Rafe. Et j'espère que ton nouveau fils vivra pour servir son prince comme tu l'as toi-même fait, avec tant de bonheur et d'efficacité. »

Car Rafe a retrouvé sa place à côté du roi, ne recevant qu'un hochement de tête lointain et un « Ça va mieux à la maison, Rafe ? » C'est le roi lui-même, par sollicitude pour une future mère, qui a conseillé à Rafe d'envoyer Helen dans le Kent, loin de l'épidémie : mais maintenant il a oublié de prendre de ses nouvelles. L'enfant de Rafe est un garçon, et ils l'ont appelé Edward, mais tous les autres Edward ne sont rien comparés à la jubilation que procure son fils à Henri : il se tient au-dessus du berceau, s'émerveillant de ce que Dieu lui a donné. Mais alors il se rappelle la reine, une coquille vide désormais éviscérée par les embaumeurs, des cierges brûlant jour et nuit autour de son catafalque, les prières ne cessant jamais, les syllabes se succédant rapidement, les chagrins et les joies de Notre-Dame, ses mystères, sa vénération et sa grâce.

Déjà la maison de Jane est démantelée. Ses broches et ses bracelets, ses boutons ornés de joyaux, ses corsets, ses pommes de senteur, ses images miniatures enchâssées dans des tablettes ; la Garde-Robe reprend tout ce qui n'est pas donné à des amis. Ses manoirs et ses fermes, ses bois, ses chasses et ses parcs redeviennent la propriété du roi, et son corps, après l'embaumement et l'exposition dans la chapelle ardente, retourne à Dieu son créateur. La première fois que je l'ai vue remonte à loin, déclare le roi, un lys parmi les roses. Je considère que tout le temps qui s'est écoulé avant que je l'épouse a été gâché.

C'était il y a seulement deux étés que le roi lui a tenu la main dans le jardin de Wolf Hall, sa petite patte avalée par la paume d'Henri : deux étés que lui, le lord du Sceau privé, l'a saluée dans la faible lumière de l'aube, raide et timide dans sa nouvelle robe rouge. Cet hiver il reverra ce vêtement, porté par la femme de Gregory lorsqu'elle abandonnera ses corsets pour faire de la place à son enfant. Bess affirme qu'elle n'a pas peur. Jane a été à la fois chanceuse et malchanceuse, dit-elle : chanceuse de devenir reine d'Angleterre, malchanceuse de mourir. On continuera d'écrire des ballades à son sujet, ajoute-t-elle. Et le roi lui offrira un magnifique tombeau, dit-il, dans lequel il la rejoindra le moment venu. Mais je préférerais être vivante, dit Bess, qu'avoir un grand nom ; pas vous, lord Cromwell ?

Gregory demande : « Père, qui laisserez-vous le roi épouser maintenant ? »

Quatrième partie

I

Sans-Pareil

Hiver 1537-printemps 1538

« Milord ? dit un garçon. Un fossoyeur est ici. »

Il lève les yeux de ses papiers. « Dites-lui de revenir pour moi dans dix ans. »

Le garçon est agité. « Il a apporté un sac, sir. Je vais le faire monter. »

Ses voisins à Austin Friars pensent qu'il est responsable de tout, depuis l'élaboration des lois jusqu'au renforcement des caves et au nettoyage des canalisations. Allez voir les arpenteurs de la ville, dit-il ; mais ils répliquent, d'accord, monsieur, mais si vous vouliez juste bien marcher jusqu'à l'angle et jeter un coup d'œil ? Car je jure que la pierre qui marque ma propriété a été déplacée, mes fondations se fissurent, mes lumières sont obscurcies.

Aujourd'hui ce sera un problème de cadavres qui s'empilent, car le sol est trop dur pour être creusé. Il faudrait essayer de ne pas mourir aux abords de la nouvelle année. S'accrocher pendant la saison des fêtes en se nourrissant de pâte d'amande et de bière chaude. On pourrait même voir le printemps.

Le visiteur ôte son chapeau. Il regarde autour de lui ; il voit un espace à peine éclairé, sans rien à l'intérieur si ce n'est lord Cromwell avant l'arrivée du barbier, et la reine de Saba accrochée au mur derrière lui. Peintes au plafond, les étoiles sur leurs trajectoires. Sur son bureau, comme un faible soleil d'hiver, une orange desséchée.

Le fossoyeur a laissé la porte ouverte et des bavardages s'élèvent du rez-de-chaussée.

« On dirait que vous avez amené toute la ville avec vous. Qu'est-ce qu'il y a dans votre sac ? »

L'homme le serre contre lui. Il veut raconter son histoire, et la raconter chronologiquement.

« Milord, je me suis réveillé ce matin vers quatre heures. J'avais un tel mal de ventre… »

Lord Cromwell s'installe confortablement dans ses fourrures, poussant un léger grognement tel un gros chat. Il s'imagine mentalement le matin du sacristain. La paresse avec laquelle il repousse sa couverture et se lève de sa paillasse. Le jet odorant de son urine. Le choc glacial de l'eau sur son visage. Ses prières marmonnées, Salve Regina et Dieu bénisse notre roi. Sa chemise, son justaucorps et son manteau rapiécé, sa gorgée de petite bière. Puis il sort, pelle à la main, pour briser le sol gelé.

Dans le cimetière, une douzaine de voisins sont réunis. « Approchez avec cette pelle ! » crient-ils. Une pauvre torche donne une lumière vacillante. L'employé de la paroisse se débat avec un gros paquet, à moitié dans le sol et à moitié en dehors. Le sacristain s'approche à la hâte. Un coup de pelle et la chose est extraite. C'est un linceul, couvert de boue et déchiré.

« Nous l'avions pris pour un bébé, milord, dit-il. Un nouveau-né enterré à la hâte.

– Ce n'est pas l'enfant dans votre sac ? »

Des mottes de terre tombent par terre lorsque l'homme pose le sac sur la table. Il l'ouvre par le haut et, telle une sorcière sage-femme, il en sort un bébé, nu et froid au toucher. Il est grandeur nature et fait de cire.

Lord Cromwell se lève. « Laissez-moi voir ça. »

Sa paume suit la courbe du crâne. Le visage est lisse, comme si ses traits avaient été découpés. Il touche les mains arrondies, les pieds sans orteils tels de minuscules sabots. Sous le dôme du ventre, la cire a été grossièrement évidée et roulée pour faire un pénis et des testicules. Des clous en fer ont été plantés dans la chair à l'endroit où devraient se trouver le cœur et les poumons. Ils ont été enfoncés profondément, laissant un bord friable autour de chaque point d'entrée.

L'homme a peur. « Retournez-le, sir. »

Sur la large surface plane du dos, la personne qui a fabriqué ça a gravé une rose Tudor.

« C'est le prince », dit le sacristain. Sa voix est emplie de terreur. « C'est son image. Censée le faire dépérir et le tuer.

– Vous connaissez donc des magiciens ?

– Non, sir. Je suis un honnête homme. »

Il marche jusqu'à la porte. « Christophe ! M. Wriothesley est-il levé ? Mes félicitations à lui, et demandez-lui s'il veut bien accompagner cet homme pour voir où cette chose a été trouvée, et découvrir qui l'a mise là. »

Il tire le sac par-dessus la tête du bébé et dit au sacristain : « N'en

parlez à personne. »

Christophe entre. « La moitié de Londres est au courant. Vous entendez les canailles en dessous, qui gémissent comme si leur mère était morte.

– Donnez-leur du pain et de la bière, et renvoyez-les à leurs occupations.

– C'est le monstre que je vois ? » Christophe regarde dans le sac. Il fait la grimace.

Lui, lord Cromwell, marche jusqu'à la fenêtre, ouvre le volet. Un timide pan de gris ; on ne peut pas appeler ça de la lumière.

« Christophe ? dit-il. Recommandez à M. Wriothesley de s'habiller chaudement. »

En moins de deux ans, deux reines sont mortes en Angleterre, mais dans des circonstances qui ont empêché les rites habituels. Il n'y a pas eu de deuil à la cour depuis que le roi a perdu sa mère, ce qui doit faire quelque trente-cinq ans. Par chance, sa grand-mère Margaret Beaufort nous a laissé des notes détaillées pour nous dire quoi faire : mariages, baptêmes, enterrements, elle connaissait tout ça à la perfection. Le duc de Norfolk est appelé pour superviser les rites, avec l'aide du héraut de la Jarretière. Le roi revêt du blanc, ses courtisans du noir.

La veille de la fête des Morts, pendant que la reine Jane gît toujours dans la chapelle ardente, la nouvelle du décès de Thomas Howard arrive de la Tour. Il n'avait plus d'espoir, disent ses gardiens, ce qui faisait de lui une proie pour n'importe quelle maladie. Lady Meg Douglas, sa maîtresse, a été autorisée par le roi à rejoindre la cour pour la période de deuil. Même si pendant les premières semaines de novembre son visage est gonflé et sillonné de larmes, nous ne devons pas supposer qu'elle était toujours attachée à feu lord Thomas ; nous pouvons interpréter ça comme de la peine pour notre douce maîtresse. Toutes les femmes sont nécessaires pour la veillée, sveltes en noir, tête baissée. Elles s'agenouillent sur des coussins de soie, leurs paupières fermées palpitant, des nuages d'encens flottant autour d'elles. Leurs mains sont jointes, sauf quand deux doigts tapotent délicatement leur poitrine, ou font le signe de croix au niveau du front et des lèvres. De quelle manière prient-elles pour la défunte reine ? Personne ne devrait le demander. Le cadavre n'est jamais laissé seul. Lady Marie dirige les prières de jour. La nuit, ils la laissent aux prêtres.

Quand Jane est emmenée à Windsor pour y être enterrée, la rumeur hors des portes affirme que le roi l'a fait découper quand elle était encore vivante. Elle ne pouvait pas accoucher de son enfant, alors « Sauvez mon fils ! » a-t-il ordonné. Des Cornouailles

à Durham, on chante des ballades à ce sujet. Comment le bébé et son père prospèrent, pendant que la mère repose dans l'argile.

Pendant les premiers jours du deuil, Henri s'isole, ainsi que doit le faire un roi, ne voyant personne que ses confesseurs et l'archevêque, qui viennent prier avec lui.

Le Conseil gère seul les affaires. Lorsqu'ils veulent poser une question, et la poser de toute urgence, ils semblent noblement concentrés, tels des hommes tentant de retenir un pet. Finalement, un lord intervient : « Lord Cromwell, quand notre noble souverain, étant donné l'état périlleux de la succession…

– Soit, répond-il. Je vais aller lui demander, d'accord ? » Il se lève lourdement. « Gardez un œil sur mes papiers », dit-il à Edward Seymour.

Après avoir récupéré Appelez-Moi pour qu'il surveille ses arrières, il se dirige vers les appartements privés. Marchant dignement à ses côtés, le duc de Norfolk ; à côté de ce dernier, le fils du duc, Surrey, si allongé par le noir que ses jambes semblent s'être multipliées, comme les pattes d'une gigantesque araignée.

« Eh bien, dit Norfolk, il vous incombe de lui faire traverser cette passe, Cromwell. De la lui faire traverser puis d'en faire de nouveau un homme marié. Sans vouloir manquer de respect à notre prince, nous savons tous comment un bébé peut être liquidé. »

Il lance un regard noir. « Donc vous avez une liste ?

– Bien sûr qu'il a une liste, répond Appelez-Moi. Mais il a trop de révérence pour la montrer, milord. »

Surrey talonne son père. Comme Meg Douglas, il a été autorisé à revenir à la cour pour se joindre au deuil.

« Ne parle pas au lord du Sceau privé, lui ordonne Norfolk. Ne le regarde même pas, garçon, ou tu t'exposeras à mon mécontentement. »

Surrey lève les yeux vers les roses dorées au plafond. Il soupire, fait passer son poids d'un pied à l'autre, agite son poignard dans son fourreau. À part sortir son membre et le secouer, il ne peut rien faire de plus pour marquer sa présence.

« Il nous semble, déclare Wriothesley, que le roi n'est pas prêt à parler d'une nouvelle femme. Comme vous le dites, milord, ceci incombe à lord Cromwell, alors laissez-le choisir son moment.

– Arrangez-vous pour que ce soit bientôt, déclare sèchement le jeune Surrey. Ou mon père abordera la question de force.

– Qu'est-ce que je t'ai dit ? Silence ! » Norfolk fusille son fils du regard. « Le roi est en deuil. Évidemment qu'il est en deuil. Une femme si adorable, qui ne le serait pas ? Mais l'empereur et la France approchent d'un traité, ce qui est très gênant pour nous ;

qu'est-ce qui pourrait les faire se quereller plus vite qu'un mariage ? Qu'Henri demande une Française. Nous pourrons exiger non seulement une belle dot, mais une aide militaire, au cas où Charles tenterait quoi que ce soit contre nous. » Il se frotte le bout du nez. « Nous sommes tous sincèrement désolés pour la reine, évidemment. Mais ça peut tourner à notre avantage. Tout est bon à prendre, Cromwell.

– Mais pas par vous, dit Surrey.

– Cessez, monsieur ! rugit Norfolk.

– Le lord du Sceau privé préférerait… », commence Wriothesley.

Norfolk l'interrompt : « Nous savons ce qu'il préfère. Un mariage avec la fille de quelque évangéliste. Mais ça n'arrivera pas, et vous savez pourquoi ? Parce que ça ternirait l'honneur de notre souverain. Henri porte une couronne impériale. Il n'est redevable à personne. Alors que la meilleure de ces Allemandes est une simple fille de prince, et l'empereur règne sur eux, quoi qu'ils affirment.

– Le roi est libre de choisir une femme de n'importe quel rang, déclare M. Wriothesley. Il pourrait choisir une de ses sujettes. Ça s'est déjà vu. »

Il dit à Norfolk : « Je n'aborderai pas cette question à moins d'avoir le soutien du Conseil, et aussi du Parlement.

– Oh, je vous fais confiance, répond le duc. Je ne crois pas que vous irez vous aventurer seul, monsieur le lord du Sceau privé.

– Ou votre tête s'envolera, déclare Surrey.

– Milord… (il hésite), je dois aller voir le roi.

– Laissez-moi vous accompagner, dit le duc.

– Vous présenter si soudainement ? Comme une surprise ?

– Dites que je suis dehors. Dites que j'apporte du réconfort et des conseils paternels.

– Mon père, intervient Surrey, ne laissez pas ces gens entraver… »

Irrité, il pose la main sur la poitrine du jeune homme, le faisant s'arrêter net. « Et regardez, je n'ai pas besoin de lame », dit-il.

Ils s'éloignent. Il hausse les épaules. « Je suis humain.

– Évidemment. » Appelez-Moi prononce ça comme une approbation chaleureuse. « Quelles sont les nouvelles de Clèves ?

– Rien de bien élogieux, qu'il s'agisse du visage ou de la personnalité de la lady. Mais je ne suis pas découragé. Personne n'a eu beaucoup d'occasions de la voir car ces gens surveillent de près leurs femmes. Elle a l'air aimable. L'âge est bon. Et les conseillers de Clèves sont enthousiastes, d'après ce que j'ai entendu dire. »

Suffisamment enthousiastes pour nous la réserver. Anna. Vingt-deux ans. Jamais mariée.

Le roi attend : le visage lourd, les yeux lourds. Il tourne la tête, et

ça semble lui demander un effort.

« Vous voici, Crumb.

– Norfolk aimerait une audience. Il menace de vous parler comme un père.

– Vraiment ? » Henri esquisse péniblement un sourire. « Espérons que je finirai mieux que le jeune Surrey. Je vais essayer de lui faire honneur.

– Il affirme qu'il est de votre devoir de vous remarier. »

Henri regarde dans le vide. « Je serais satisfait de vivre chastement pour le restant de mes jours.

– Le Parlement va aussi le demander à Votre Majesté.

– Alors je dois mettre mes désirs de côté, je suppose. » Le roi soupire. « Qu'avez-vous appris sur la veuve, Mme de Longueville ? J'ai le sentiment que je pourrais m'intéresser à elle, si je devais m'intéresser à une femme. La noble maison de Guise serait flattée d'être approchée. »

On lui a décrit Marie de Guise : une rousse vive et pleine d'entrain, mère de deux fils, son mari enterré depuis six mois.

« On dit qu'elle est très grande.

– Je le suis également. »

Il songe, nous pourrions envoyer Hans la peindre, et la mesurer en même temps.

« Il y a une difficulté, Majesté. Le roi d'Écosse la veut. »

Henri est glacial. « Je n'appelle pas ça une difficulté.

– Sa famille pourrait s'accrocher à la dot.

– Quoi, marchander avec moi ? » Le roi est irrité. « Il y a d'autres Françaises. Et je n'ai pas encore dit que j'allais me remarier. Je ne trouverai plus jamais une perle telle que Jane. » Il se frotte les yeux. « Revenez me parler dans une semaine, milord. J'essaierai de vous donner une meilleure réponse. »

Après avoir veillé le cadavre, les genoux raides, lasse et contrariée, Jane Rochford lui barre le chemin. « J'ai besoin d'instructions. »

Il s'arrête, lui sourit lentement. « Les accepterez-vous ?

– Nous autres femmes ne savons comment nous comporter sans une maîtresse. Devons-nous rester ou partir ? »

La maison de la reine est démantelée et lady Marie doit se retirer à Hunsdon, ou ailleurs. S'il n'y a pas de reine à la cour, aucune femme n'est nécessaire.

« Mais si nous sommes toutes renvoyées, dit lady Rochford, que ferons-nous au cas où il y aurait soudain une nouvelle épouse ?

– Regardez en direction de vos aînées. Lady Surrey. Lady Rutland.

– Quand serai-je assez âgée pour compter ? » Elle est acerbe. « J'ai

à ce jour servi trois reines, et j'espère bien en servir une quatrième.

– L'oncle Norfolk veut une Française », dit-il.

Elle rit. « Les Français ont dû le soudoyer. Je croyais qu'il offrirait une Howard. La vieille duchesse douairière, de l'autre côté de la rivière à Lambeth, elle a une maison remplie de filles.

– Peut-être qu'aucune d'entre elles n'est mûre pour se reproduire ?

– J'ose dire que notre roi tenterait d'épouser Bess Seymour, si elle n'avait pas épousé votre fils. Il ne se satisfait jamais d'une seule femme dans une même famille. Jane n'a-t-elle pas d'autre sœur ? Je sais qu'il y a des textes de la Bible qui s'y opposent, mais le roi règne sur l'Église maintenant. Et nous savons ce qu'il pense des Écritures. "Continuez de lire, messieurs, il y a toujours un autre verset !"

– Votre langue imprudente, dit-il. Je ne serai peut-être pas toujours en mesure de vous sauver.

– Me sauver ? C'est ce que vous faites ? » Jane Rochford secoue ses jupes noires et se masse les reins pour apaiser son mal de dos. Parfois il voit de la concentration dans ses yeux, comme si elle tentait de comprendre où elle a pris un mauvais tournant. Vous laissez une traînée de pain, et les corbeaux le mangent. Vous laissez tomber des noyaux de cerise, et des arbres poussent. « Sont-ils heureux, demande-t-elle nonchalamment, vos jeunes mariés ? Bess a l'air de porter un secret. Elle a l'ombre d'un double menton. Sauf erreur de ma part, vous allez devenir grand-père. »

Il est à cet âge où l'on perd de vieux amis. Novembre a vu l'enterrement d'Humphrey Monmouth ; il voulait lui-même y assister, mais Rafe a dit : « Prudence, sir, Monmouth a autrefois été le protecteur de Tyndale ; ne vous mettez pas le roi à dos, ne courez pas de risques pour un homme mort. »

D'autres personnes lui ont rapporté le déroulement de la cérémonie : un enterrement simple, avant l'aube. Monmouth a refusé les cierges ou les emblèmes papistes, mais il a laissé dans son testament de l'argent pour des sermons. Il ne voulait pas de cloches, mais il a fait en sorte que les sonneurs soient payés : c'était tout lui, un homme qui tenait compte des gens humbles et des pauvres.

Lui, le lord du Sceau privé, a emballé la coupe d'argent que Monmouth lui a léguée, et il est allé à cheval à Mortlake pour être chez lui avec Gregory et sa femme. Il a prévenu que pendant les deux semaines à venir il ne verrait personne, ne traiterait aucune affaire hormis celles du roi. Jusqu'à présent, Cromwell n'a pas plus refusé le travail qu'un chien refuse le mouton. Mais il s'est senti abîmé : non seulement par la perte de la reine, mais aussi par son échec à mettre la main sur Reynold.

Henri dit : « Vous m'aviez promis que vous mettriez un terme aux agissements de Pole. Quand il retournera en Italie, m'avez-vous dit, je le ferai liquider lorsqu'il sortira de chez lui, ou je lui tendrai une embuscade sur la route.

– Majesté, je ne sais comment intercepter un homme qui n'est jamais là où on l'attend. Mes gens choisissent de lui tendre un piège à un endroit, mais alors il tombe de cheval, on le porte à un refuge, et il passe trois jours à soigner ses bleus. Nous l'attendons dans la ville suivante, puis nous apprenons qu'il a pris le mauvais chemin, qu'il a tourné en rond et s'est retrouvé à son point de départ. Il est trop idiot pour être tué. »

Henri réplique : « Vous allez également devoir apprendre à être idiot, n'est-ce pas, Crumb ? »

Il est obligé de se montrer, qu'il se sente mieux ou non, à la cour de Noël à Greenwich. C'est un petit rassemblement, toujours en noir, au cours duquel l'acrobate Johan tente de provoquer des sourires. Au lieu de musique et de danses, il y a des pièces de théâtre, montées et conçues pour piquer l'intérêt du roi : des mascarades avec des châteaux imaginaires renfermant des princesses. Henri suit du regard Margaret Skipwith, une petite dame d'honneur insouciante.

« Il ne ferait tout de même pas ça ? demande le lord-chancelier. Il ne donnerait pas à lady Marie une belle-mère plus jeune qu'elle ? » Audley ajoute gaiement : « Anne Bassett est plaisante à regarder – la fille de lady Lisle.

– Elle a reçu une éducation française, dit-il. Comme Anne Boleyn. »

Audley fronce les sourcils. « Mais elle semble être une jeune fille docile. Je l'ai vu la regarder, et elle parle assez bien anglais.

– Elle ne sait pas l'écrire. Elle sait à peine écrire en français.

– Quoi ? » Audley le regarde avec des yeux ronds. « Vous lisez les lettres de la petite Anne Bassett ? »

Bien sûr qu'il les lit. Il a besoin de savoir tout ce qui se passe à Calais, ou tout ce qui en sort. Grâce à des informations mal gardées, il peut découvrir quels boutons et quelles franges Mlle Bassett désire, et quelles bagues contre les crampes ou quels rubans lady Lisle envoie.

Il déclare : « Le roi ne sera pas heureux avec une jeune femme de seize ans, quoi qu'il en pense. Il lui faut une femme compétente, qui commencera rapidement à se reproduire, et qui saura le distraire en attendant. »

Il tourne de nouveau son attention vers la pièce. Il y a un groupe de garçons d'Eton, et les acteurs de Charles Brandon, et les hommes

de lord Exeter. Parfois la Fierté et la Folie parlent, comme si c'étaient des personnes : l'Humilité et le Bon Conseil leur répondent, en vers.

Les gens du peuple qui se rassemblent dans les cours des auberges ou les granges ont leurs propres pièces de théâtre. Pas un village qui n'ait son roi Arthur sur un cheval factice, ou son Robin des bois. *Robin des bois se tenait dans la forêt verdoyante/ C'était un bon paysan*. Il porte des habits de la même couleur que les arbres pour pouvoir disparaître comme un lutin parmi les bosquets et les vallons. Il prend pour femme une certaine Marion ; ils échangent leurs vœux sous une branche verte. Il tend une embuscade à des religieux qui sont sortis des sentiers battus, les reconnaissant à l'odeur de vin bon marché et de femmes faciles qui flotte autour d'eux dans l'air doux ; leurs sacs sont pleins d'argent extorqué aux pauvres en échange du prétendu pardon de leur péchés.

Robin des bois chante des ballades relatant ses exploits alors même qu'il les accomplit. Cent fois il échappe à la corde et à l'épée. À la fin il est trahi et saigné à mort par une fausse prieure. Son sang s'écoule dans le sol, rouge dans vert, et un autre Robin des bois surgit, portant sa veste et un carquois plein de flèches dans le dos.

L'homme qui interprète Robin doit être large d'épaules. Il doit parler avec un accent un peu éduqué, pas en marmonnant ses répliques comme Arthur Cobbler. S'il joue avec talent dans son village, on le demandera dans le village voisin : et ainsi de suite jusqu'à la ville, où il deviendra célèbre.

Il y a d'autres hors-la-loi dont les exploits sont renommés : Clément de la Vallée, Adam Bell, Will Scarlet, Reynold Greenleaf et Petit Jean. Les vieux récits peuvent être réécrits. Il est bon que ces personnages soient utilisés pour défendre la cause du roi. Outre ces hommes en vert, nous recrutons les chevaliers d'antan, comme Beuve de Hanstone et Guy de Warwick : ils traversent les plaines et les forêts sur des chevaux intelligents qui parfois parlent.

Tous ces hommes ont une raison de partir de chez eux. Parfois ils en sont chassés, par la malveillance d'une belle-mère ou d'une sorcière ; parfois ils sont à tort accusés d'un crime ; s'ils sont trahis, ils ne connaissent pas de repos tant qu'ils ne sont pas vengés. Au cours de leurs pérégrinations, ils se battent contre des géants. Ils sont vendus à des pirates. Ils sont emprisonnés et ils brisent les serrures. Ils se cachent dans des grottes avec des ermites. Ils mènent des armées contre Rome. Parfois ils deviennent fous, et ce n'est pas étonnant. Ils séduisent la jeune fille puis la perdent de nouveau – ou alors, au moment de consommer l'union, elle se transforme en animal, ou sa chair est réduite en cendres.

Mais dans les histoires, les chances ne sont pas égales. Le diable

terrasse notre héros, et celui-ci se relève. Le réprouvé retrouve ses droits. Le plus jeune frère, qu'on qualifie de simplet, devient le plus riche de tous. Le serf nourri au gruau se repaît de la douce chair du chevreuil, et le garçon de porcherie sort de son taudis et construit une maison de cristal.

Il fait venir John Bale : un carmélite éloquent et aigri qui a délaissé son habit et s'est marié. Pourriez-vous, demande-t-il, écrire une pièce à propos de l'ignoble archevêque Becket, qui a défié son roi ? Et de la triste fin qu'il a connue, frappé sur la tête comme un veau par trois chevaliers robustes et loyaux ?

« Une pièce en anglais ?

– Le latin ne nous est d'aucune utilité. »

Bale lui demande du temps pour y réfléchir. À la cour, les acteurs de la reine Jane donnent une ultime performance avant le démantèlement de leur troupe.

À la Chandeleur, la cour quitte le deuil et l'on parle d'une épouse impériale : Christine, duchesse de Milan, la nièce de l'empereur. « Une très jolie petite veuve », ainsi que l'appelle Chapuys : mariée à douze ans à Francesco Sforza, veuve à seize, on pense qu'elle est toujours vierge.

Le père de Christine était autrefois roi du Danemark, mais il a été détrôné. Pour le moment, le Danemark a un roi luthérien qui a fait traduire la Bible et a déjà noué des liens avec les princes germaniques. L'empereur compte le faire tomber, et peut-être installer Christine à sa place. Même si l'Angleterre regretterait la perte d'un allié contre le pape, elle pourrait gagner, grâce à celle-ci, non seulement le Danemark, mais aussi la Suède et la Norvège, ces champs de neige et de glace avec leurs ports et leurs bancs de poissons étincelants, leurs eaux où mille baleines peuvent se repaître de morue et faire venir mille amies, et demain il y aura encore plus de poissons qu'il n'y en avait hier. Et leurs forêts qui, paraît-il, s'étirent en lignes basses sous les montagnes nues, avec une profusion de bois pour construire des navires.

De plus, on dit qu'elle est d'un naturel doux et pourrait lui convenir.

« J'insisterais sur la douceur, déclare Fitzwilliam. Le reste n'est que conjectures. » Il se pince l'arête du nez. « Vous pourriez tâter le terrain, Crumb. »

Parfois le roi, lorsqu'il joue aux échecs, hésite avec une pièce dans la main, tandis qu'il fait défiler dans sa tête une série de déplacements imaginaires. En tant que noirs face à ses blancs, on ne peut qu'attendre qu'il ait fini ; Henri est plus réticent à prendre des risques qu'il ne le prétend. Après une longue délibération, un petit

mouvement du fou est tout ce qu'il ose faire, ou un pion poussé à ses limites.

Les négociateurs du roi sont désormais prêts, les avocats canonistes et les linguistes, les théologiens et les comptables. Dans une douzaine de villes de France et des Pays-Bas, arpentant l'Europe de Lisbonne à Düsseldorf, ils se réuniront avec leurs pairs, des hommes sérieux et experts dont les habits sombres sont adoucis par une lourde chaîne en or : des hommes qui sont suivis par leurs propres clercs armés de porte-documents, de cartes et de chartes, d'arbres généalogiques. Quand les négociations sont le plus ardues, l'équipe peut être renforcée par des émissaires anglais qui font part de la bonne santé du roi et du fait qu'il est disposé à considérer toute alliance.

Lui, le ministre, doit être sur tous les fronts : aller d'une réunion à une autre, proposant six reines à la fois. En quelques heures, la partie peut être renversée. Quelqu'un peut mener les tractations jusqu'à un certain point, pour finalement être évincé d'un coup par quelque chancellerie étrangère. Ou bien, alors même que vous êtes en train de régler les questions financières, la jeune femme peut mourir. Parfois un émissaire de retour au pays dira : « Allez-y vous-même, lord Cromwell, vous accéléreriez le processus. » Mais il y est fermement opposé. Son apparition dans n'importe quelle ville étrangère provoquerait l'étonnement et la consternation, et mènerait à des attentes accrues, donnant trop de poids à un côté des négociations par rapport aux autres.

Février : le roi envoie Philip Hoby en France. C'est un gentilhomme des appartements privés, un évangéliste, bel homme et appliqué, et qui a été bien préparé par lui-même, le lord du Sceau privé. Le roi pense avoir une chance avec Mme de Longueville, bien que le roi d'Écosse prétende qu'ils sont fiancés. Mais il n'y a pas de mal à se pencher sur sa sœur, Louise. Et il y a une autre sœur, Renée, dont on dit qu'elle est destinée au couvent ; peut-être pourrait-elle être détournée de ses chapelets par la perspective de devenir reine d'Angleterre ?

Et tant qu'Hoby est de l'autre côté de la mer, il pourrait rendre visite à la fille du duc de Lorraine. Ne vous en faites pas, dit-il à ses clercs, vous n'avez pas besoin de vous souvenir de toutes ces femmes individuellement : pas tant que le roi n'en aura pas choisi une, et changé sa destinée. Elles sont toutes cousines, principalement papistes, et pour la plupart prénommées Marie ou Anne.

La duchesse Christine est à la cour de Bruxelles, avec sa tante, qui est régente dans ces contrées pour son frère l'empereur. Début mars, il ordonne à Hans de rejoindre Hoby et de la peindre. Le 12 mars,

Hans se voit accorder une séance de pose de trois heures.

« Je crois, suggère Henri en voyant le dessin, que nous pourrions avoir un peu de musique ce soir. »

Christine est grande et se tient droite, elle a les yeux clairs. Quand j'aurai fait le tableau, dit Hans, vous verrez qu'elle est si jeune qu'elle est couverte de rosée. Elle est grave, elle est posée ; mais il y a le soupçon d'un sourire. On imagine qu'elle pourrait poser les gants qu'elle tord entre ses doigts et glisser une paume chaude dans la vôtre. Notre émissaire Hutton affirme qu'elle connaît trois langues en plus du latin. Elle parle doucement, dans chacune d'entre elles, et zozote un peu.

Le roi la veut, l'informent les gentilshommes des appartements privés. Il dit que nous devrions nous souvenir d'elle dans nos prières, comme si c'était déjà notre reine.

Mais il dit également : « Mme de Longueville est rousse. J'aurais donc l'impression de la connaître, comme si elle était de ma famille. Et son ventre a fait ses preuves. » Il regarde de nouveau le portrait de Christine. « Maintenant je ne sais plus laquelle aimer.

– Cette Christine ressemble à ma nièce Mary Shelton, observe Norfolk.

– Je crois qu'il en a assez de vos nièces », déclare Charles Brandon.

Mais Shelton est toujours libre. Henri l'a toujours appréciée. Il pourrait l'épouser immédiatement. Thomas Boleyn est bientôt de retour à la cour, peut-être pour plaider en sa faveur : elles sont très proches, ces familles, très cupides. Boleyn demeure en dépit de tout comte du Wiltshire. Il est gris, a les traits tirés, moins de chair sur les os que n'aiment en voir les médecins. Il arbore son écusson de la Jarretière et une chaîne en or, mais il les porte par-dessus les vêtements discrets d'un simple gentilhomme, et ni lui ni son petit entourage ne se vantent ni ne plastronnent ni ne cherchent querelle aux serviteurs des Seymour. Il parle à lord Cromwell à voix basse, sur le ton de la confidence, comme s'ils étaient de vieux amis. « Nous avons vu des époques semblables, lord Cromwell, dit-il, si je considère ce qui est survenu en Angleterre depuis l'arrivée de ma défunte fille – nous avons vu en une seule semaine autant d'événements que ce qui, en des temps ordinaires, aurait occupé les chroniqueurs pendant une décennie. »

Au lieu de perdre son temps, lui, le lord du Sceau privé, décide d'aller droit au but : « Majesté, envisagez-vous Mary Shelton ? »

Henri sourit. « Peut-être est-il temps qu'elle se marie. Mais pas nécessairement avec moi. »

Il tire sa révérence. Le roi n'est d'humeur ni à confirmer ni à nier. Il songe, feu Harry Norris avait une fille, non ? Elle doit être en âge

de venir à la cour. Inutile de lui dire, restez loin, restez à la campagne, préservez-vous. Les femmes folâtrent comme de stupides moutons allant à l'abattoir, comme les martyrs allant au cirque, quand elles entendent le lion rugir.

Le nouvel ambassadeur français, Castillon, se présente. C'est un de ces braves hommes qui affichent leur honnêteté en vous montrant constamment la paume de leurs mains.

Il l'examine de la tête aux pieds. « Monsieur, votre accord avec l'empereur, est-ce seulement une trêve hivernale ? »

M. de Castillon soupire. « Nous devons essayer d'installer une paix permanente quand la chance se présente. Mon maître souhaite montrer au monde qu'il est un roi chrétien.

– Le mien aussi, dit-il. Mais j'aimerais que François considère d'un meilleur œil notre mariage avec une Française.

– Vous n'y êtes pas opposé ? Personnellement ?

– Je veux seulement rendre mon roi heureux.

– Votre roi doit dire clairement ce qu'il propose.

– Vous pouvez me parler de ça. C'est moi qui m'occupe de l'argent.

– Mais je parle d'un pacte, d'une alliance militaire…

– Alors adressez-vous à Norfolk. C'est lui qui s'occupe des soldats.

– Norferk est bien plus plaisant avec nous que vous.

– Peut-être parce que vous le payez plus, ambassadeur. »

Quand il a affaire aux Français, il a toujours le sentiment d'avoir besoin des conseils de Wolsey. Les Français étaient terrifiés par le cardinal. Ils l'appelaient *le cardinal pacifique**, dans l'espoir qu'il ne les frapperait pas.

Depuis la nouvelle année, le riche et fertile comté du Kent est balayé par la rumeur de la mort du roi, qui a circulé parmi les clients de l'auberge des Checkers à Canterbury et a été colportée de porte en porte par les marchands de poisson. On dit qu'il est mort d'un saignement, d'une fièvre, d'une toux, et que c'est bien dommage qu'il ne l'ait pas fait sept ans plus tôt. On dit aussi qu'un impôt sera levé pour chaque bête à cornes, ainsi qu'une taxe supplémentaire pour leurs propriétaires, et qu'ils seront fixés à un montant très élevé afin d'enrichir Thomas Cromwell et de mettre à genoux les honnêtes fermiers.

Toute personne faisant courir cette rumeur peut s'attendre à être clouée au pilori par les oreilles le jour du marché. Mais l'origine de tels mensonges peut rarement être identifiée. Et il n'a pas non plus découvert qui a fabriqué l'enfant en cire. M. Wriothesley a suivi une piste de noms, mais ils ont mené à des maisons en ruine ou vides, ou

à des hommes qui, dans leurs ateliers saturés de vapeurs de mercure, opposent un tel déluge d'absurdités à vos questions que vous vous enfuyez avec un terrible mal de tête. Les magiciens de Londres en veulent à lord Cromwell, ce qui n'est pas étonnant. Il les observe depuis la mort du cardinal. Il a confisqué leurs alambics et leurs cornues, leurs peaux de serpent et leurs bocaux contenant des homuncules, leurs globes et leurs robes et leurs baguettes. Il a saisi leurs *Clavicula Salomonis* sous prétexte qu'ils convoquent les morts et lisent leurs textes en écriture spéculaire ; il a confié à ses briseurs de codes leurs almanachs en langues inconnues. Toute personne qui le souhaite peut ouvrir ses malles et inspecter leurs manteaux d'invisibilité, dont on prétend qu'il se sert pour son propre usage.

Le Nord est calme tandis que l'hiver s'achève. Mais alors on rapporte d'York qu'une certaine Mabel Brigge tente de tuer Henri par la sorcellerie. C'est une veuve, âgée de trente-deux ans, si robuste que chaque année quand arrive le carême ses voisins la paient pour qu'elle jeûne à leur place. Pour un certain prix, elle s'abstiendra de manger dans un but pieux, comme la guérison d'un enfant malade. Mais elle fera aussi le « jeûne noir », qui vise à entraîner la perte de sa victime. Maintenant elle jeûne contre le roi et le duc de Norfolk. Chaque heure que Brigge passera sans nourriture, le roi et le duc s'étioleront.

« Elle ne jeûne pas contre moi ? » demande le lord du Sceau privé. Il est surpris.

Mais ses informateurs disent : « Elle a vu le duc en face. Elle a l'impression de le connaître. Elle dit que c'est un briseur de promesses. Elle affirme qu'il a dépouillé le Nord. »

Mais quand le duc entendra ça il se rendra aussitôt là-bas pour pendre Brigge en personne. Le roi a suffisamment de chair pour survivre à n'importe quelle veuve, mais Norfolk n'a pas un gramme à perdre. Vous voyez le testament, écrit Norfolk, que je vous ai confié dans une boîte ? Renvoyez-le-moi, Crumb, je dois le refaire. Je suis tellement à court d'argent que je vais devoir vendre des terres, et c'est difficile. Pour l'amour de Dieu, cédez-moi quelques abbayes.

Lui, lord Cromwell, déchire presque le papier de rage. Ne vient-il pas de conclure un marché avec le duc pour l'abbaye de Castle Acre ? Rien ne rassasie donc cette brute ?

Février s'achève par une tempête qui fait s'écrouler le ponton ouest de Douvres. Dans des terres lointaines, on se prépare à la guerre : les Vénitiens et l'empereur doivent affronter les Turcs, avec l'encouragement sonore du pape. Mais maintenant que le parfum du printemps flotte dans l'air anglais, Cromwell se sent plus lui-même.

Dans la salle du Conseil, il est parfaitement calme, même si le roi continue d'être agité, contrariant. Henri dit : « Je vais vous ouvrir mon esprit », et on le voit ranger fébrilement son contenu dans des coffres-forts, tel un homme cachant ses biens pour les protéger des voleurs. Lui dit : « Vous savez que vous pouvez me parler librement », et déjà il calcule ce que ça va lui coûter. Gregory déclare : « Il est roi, après tout, il ne pense pas comme nous, il ne sait pas ce que nous savons. J'aurais peur d'argumenter avec lui comme vous le faites, père, de crainte que Dieu me frappe mortellement. »

J'argumente, explique-t-il, pour qu'il argumente en retour : pour lui faire dire ce qu'il pense et ce qu'il veut. Pendant sept ans je me suis tenu à ses côtés pendant qu'il fixait un cap. Je l'ai trouvé dans des eaux peu profondes, le cardinal, qui était le gouverneur de son navire, étant parti : privé de bons conseils, rongé par des désirs fluctuants, frustré par son entourage, paralysé par ses propres lois. J'ai rempli sa trésorerie, rendu sa monnaie solide ; je l'ai débarrassé de son ancienne femme et lui en ai procuré une nouvelle de son choix ; ce faisant, j'ai apaisé sa mauvaise humeur et lui ai raconté des plaisanteries. Si, comme une princesse de conte de fées, j'avais pu fabriquer un bébé à partir de paille, j'y aurais travaillé chaque nuit pendant un an. Mais il a son prince maintenant. Il a payé un prix pour l'obtenir, mais la bonne fortune n'est jamais gratuite. Il est temps qu'il l'apprenne ; il est temps qu'il grandisse.

De plus, il y a des raisons de se réjouir. Même quand le roi a exprimé un désir de solitude, il appellera lord Cromwell pour débattre d'un texte avec lui, ou jouer paresseusement aux dés. Ces conseillers qui crient comme s'ils étaient à la chasse, ou qui parlent à un homme solitaire et chagriné comme s'ils s'adressaient à une troupe de soldats depuis leur monture, ne sont plus les bienvenus. Il a besoin d'une voix douce, d'une oreille attentive : quand il raconte combien les femmes l'ont fait souffrir, il a besoin de quelqu'un qui ne montrera pas d'incrédulité.

Si vous vous demandez si lord Cromwell réussit, regardez comment lui et les siens ont été augmentés. M. Richard est considéré pour recevoir des abbayes dans le comté d'Huntingdon. Il compte s'installer dans le prieuré d'Hinchingbrooke, après des travaux de reconstruction, naturellement, et devenir dans le comté le symbole de la loyauté au roi, pendant qu'au même moment, M. Gregory est établi dans l'est du Sussex.

La grande abbaye de Lewes est cédée avec une quantité généreuse de maisons et de terrains. Gregory sera investi en tant que juge de paix, et il aura toute l'aide, tout le réconfort et tous les conseils dont il aura besoin tandis qu'il se familiarisera avec son rôle de premier

gentilhomme de la région. L'objectif est qu'il soit en mesure d'accueillir le roi cet été, donc la reconstruction doit aller vite. Giovanni Portinari est en train d'assembler son équipe de démolition, prêt à détruire l'église. Lui, lord Cromwell, imagine les fleurs de pommiers tremblant sur les branches, et les colombes s'envolant de leurs abris : les têtes en pierre de diables et d'anges bondissant de la maçonnerie comme si elles avaient reçu un boulet de canon, leurs éclats roulant sous les pieds. Le métal de la cloche devrait rapporter à lui seul sept cents livres.

En mars, son petit-fils Henry naît, et il est baptisé aux vieux fonts baptismaux de Mortlake. Eh bien, maître Gregory, dit le roi, vous ne traînez pas pour être père ! L'enfant est en bonne santé, la mère de bonne humeur, et lady Marie est marraine. Elle ne vient pas en personne à Mortlake, mais elle envoie une coupe en or et des présents pour la sage-femme et les nourrices.

Lady Bryan s'occupe de notre prince, l'emmaillotant si fermement dans ses étoffes dorées qu'aucun clou ne pourrait le transpercer ni aucune aiguille se glisser entre ses côtes. Un jour, quand Édouard sera roi d'Angleterre, nous espérons qu'Henry Cromwell, son cousin germain, sera assis à ses côtés.

En mars, l'empereur est disposé à entamer les pourparlers à propos de Christine. Les deux émissaires impériaux, Chapuys et Mendoza, sont reçus à Hampton Court en tant qu'invités d'honneur. Ils vont voir le prince, présentent leurs hommages à lady Marie et lady Élisa. Lady Marie joue du luth avec compétence. Quand on lui demande un entretien privé, elle refuse. Élisa couine un joli vers en latin que Cat Champernowne, qu'il a nommée gouvernante, lui a fait répéter.

Le lendemain, Chapuys lui envoie en guise de cadeau deux cents oranges. Il en expédie la moitié dans le Sussex pour son fils et son petit-fils, et déambule à travers Whitehall en distribuant le reste. L'évêque de Tarbes, récemment arrivé pour se joindre à l'ambassade française, le rencontre dans un air embaumé par leur zeste.

« Ne faites pas mine d'être content de me voir, Cromwell, dit-il. Je sais que les gens de l'empereur vous ont fait de belles offres…

– Ils m'ont donné des oranges, répond-il.

– Il paraît que depuis l'année dernière vous vous êtes beaucoup enrichi en pillant les moines – vous, votre fils et votre neveu M. Richard. En Angleterre vous rédigez des lois qui arrangent les voleurs. »

L'ambassadeur Castillon pose la main sur son collègue pour qu'il se contienne. Puis il se retourne, content de trouver une diversion : « Lord Norferk ! »

Norfolk désigne d'un geste de la tête la porte du roi. « Il est là, Cromwell ? Faites-moi entrer. »

Il dit aux Français : « Milord est comme un pauvre enfant abandonné ces temps-ci. Toujours à flatter et à supplier : *Faites-moi entrer, faites-moi entrer*. »

Norfolk fait un bond comme s'il avait été piqué par une aiguille. « Ça vous amuse, Cromwell ? Faites-vous obstruction pour que j'aie une attaque ou que je me mette en colère ?

– Vous vous en chargez tout seul.

– Qui êtes-vous pour donner des conseils à propos d'une épouse royale ? Vous n'êtes rien qu'un vieux veuf qui ne peut pas avoir de femme parce qu'il se croit digne d'une princesse et n'acceptera rien de moins. »

Il voit, du coin de l'œil, les deux Français échanger un regard. Il se tourne vers le duc. « Et le roi doit-il être conseillé sur le mariage par quelqu'un qui bat sa femme ? »

La sueur jaillit sur le front de Norfolk. Voilà où ils en sont, malgré toute l'amitié qu'ils se sont jurée l'automne dernier – plantés devant les appartements privés du roi, en train de se hurler des insultes.

« Laissez passer ! Laissez passer ! » crient les huissiers. Henri apparaît. Il regarde Norfolk. Le duc met un genou à terre. Le roi l'ignore.

« *Messieurs**, lord Cromwell… entrez. »

L'entretien débute plutôt bien, Castillon laissant entendre qu'il a une surprise : « Une proposition concernant lady Marie, dont je pense qu'elle sera très gratifiante pour Votre Majesté.

– Je suis tout ouïe, dit Henri. Lord Cromwell aussi est tout ouïe.

– Majesté, reprend Castillon, notre dauphin est déjà pris, mais ne pourriez-vous pas marier lady Marie au second fils de mon maître ? »

Le roi gémit. « Nous avons déjà abordé la question. Cromwell, dites-lui.

– Votre maître voulait une garantie que lady Marie succéderait au trône. »

Castillon s'incline. « Vous avez un héritier maintenant, évidemment. Mais les vertus de lady Marie sont connues à travers la chrétienté. Et quoi de plus plaisant qu'un double mariage, père et fille ? Le roi sera honoré de vous accorder la lady française de votre choix. »

Le roi demande : « Sans excepter sa fille Marguerite ? »

L'ambassadeur est prêt. « Si nous pouvions attendre un an ou deux, jusqu'à ce qu'elle ait seize ans, peut-être…

– J'en ai quarante-six, déclare Henri. Je ne cherche pas une

compagne pour mes vieux jours. Si je dois me marier, je dois le faire maintenant. Mme de Longueville me conviendrait. Elle ne peut pas réellement avoir l'intention d'épouser le roi d'Écosse. Un fripon si stupide et misérable… »

Castillon est surpris. « Jacques l'épousera avant l'été. La promesse est ferme.

– Mais a-t-elle été faite librement ? demande Henri. Les cœurs devraient être libres. Lord Cremuel vous le dira. C'est un grand promoteur des alliances d'amour. »

Tarbes dit : « Essayez de comprendre ceci : mon roi considère Jacques d'Écosse comme son propre fils. Il ne brisera pas une promesse qui consolide la vieille amitié entre nos deux pays. »

Castillon suggère : « Pourquoi ne pas considérer la duchesse de Vendôme ? »

Il n'attend pas que le roi réponde et intervient : « Jacques l'a rencontrée et elle ne lui a pas plu. Pourquoi nous plairait-elle ? »

Le roi ajoute : « Je ne veux pas d'une femme que je n'ai pas vue. La chose me touche de trop près. » Il lève un doigt et le pose précisément sous sa clavicule, sur le nuage de lin blanc qui apparaît au-dessus du jaune bouton-d'or de sa veste. « Peut-être elle et d'autres femmes pourraient-elles venir à Calais ? Je pourrais alors faire la traversée et les voir par moi-même.

– Quoi ? » Castillon ne peut plus se contenir. « Croyez-vous que ce soit une foire aux chevaux ? Vous voulez que nous les amenions au petit trot comme des pouliches, les dames les plus nobles de France ? Peut-être Votre Majesté aimerait-elle également les monter, avant de faire son choix ? »

Lui déclare, solennel : « Si elles sont vierges à leur arrivée, nous les renverrons intactes. Je le jure.

– Excusez », intervient sèchement Tarbes.

Le visage rougi, les ambassadeurs se tournent sur le côté pour se murmurer à l'oreille. Maintenant il voudrait que Norfolk soit là, pour voir le spectacle qu'il donnerait.

Les ambassadeurs se tournent de nouveau vers eux. « Non, dit Tarbes. Pas de rencontre.

– Dommage, répond-il, car le roi et moi allons tout de même à Calais. De là nous gagnerons le territoire de l'empereur pour rencontrer Christine et ses conseillers. Nous comptons emmener lady Marie – et lady Élisa aussi, si ses nourrices ne voient pas d'objections à ce qu'elle fasse la traversée. »

Il sent le regard d'Henri se poser sur lui : allons-nous vraiment faire ça ?

« Alors je vous souhaite bien du bonheur avec la duchesse de Milan, déclare Castillon. Il paraît qu'elle a très peur de ce qui

l'attend, et qu'elle supplie l'empereur de la marier n'importe où sauf en Angleterre. Votre Majesté a-t-elle considéré qu'il pourrait être difficile de trouver une seule femme désireuse de vous épouser ?

– Pourquoi ? demande le roi.

– Parce que vous tuez vos épouses.

– Retirez ça ! » s'écrie-t-il. Il est debout, les ambassadeurs aussi ; il songe, vous êtes peut-être deux, mais je tue des géants.

Castillon se tourne vers Henri. Sa voix tremble. « Vous affirmez que votre première femme est morte naturellement, mais de nombreuses personnes croient que vous l'avez empoisonnée. Votre deuxième alliance était largement déplorée, mais personne n'imaginait qu'elle s'achèverait par une décapitation. Maintenant il est dit – même par Cremuel, de fait, surtout par lui – que votre troisième femme a péri par négligence en couches. »

Il déclare : « Je n'aurais pas dû dire ça.

– Non, vous n'auriez pas dû, convient doucement Henri. Mes chers ambassadeurs, vous ne pouvez pas comprendre – vous ne connaissez ni notre cour ni nos coutumes. Cremuel ne s'est épargné aucun effort pour arranger mon mariage avec Jane. Tout le royaume a des raisons de lui en être reconnaissant. Le fils de Cremuel est marié à la sœur de la reine. Il éprouve autant de peine pour elle que si elle était de sa famille. Après sa mort, le choc et le chagrin l'ont fait parler précipitamment. Il n'y a pas eu de négligence. Comment serait-ce possible ?

– Notre position est…, commence Tarbes.

– Votre position est retour sur le bateau, dit-il, à moins que nous entendions une misérable et prompte excuse. »

Henri lève la main. « Paix. Les ambassadeurs ont en partie raison. J'ai été infortuné. » Il baisse la tête, puis lève les yeux par-dessous ses sourcils. « Mais je ne manque pas d'offres. »

Lui dit : « Soyez assurés, messieurs, que nous sommes arrivés à un certain stade avec la duchesse de Milan.

– À un certain stade ? » Castillon est scandalisé. « Cremuel, pourquoi ne faites-vous pas vos bagages et n'allez-vous pas offrir vos services à l'empereur ? Vous le servez mieux que vous ne servez le roi d'Angleterre. »

Henri déclare sèchement : « Je m'estime satisfait. »

Il déclare : « Même si mon roi ne prend pas Christine, il se mariera au Portugal. Et lady Marie épousera leur prince dom Luis. Quoi de plus plaisant qu'un double mariage ? »

Il est difficile de savoir si les ambassadeurs sont congédiés ou s'ils partent d'eux-mêmes. Mais sur le seuil, Castillon s'arrête, défiant : « Mon maître et l'empereur comptent prolonger leur trêve jusqu'au milieu de l'été. Marie perdra son opportunité. Dom Luis épousera la

fille de mon maître – avec qui, je vous le dis, il sera ravi. »

Ils s'en vont. Les portes se referment derrière eux.

Le roi déclare : « Ils devraient arrêter d'essayer de me faire peur. Je suis roi depuis près de trente ans, et ils devraient savoir que ça ne sert à rien. »

L'entretien a eu lieu en français et ils continuent de le parler tandis que les bruits de pas s'éloignent.

« Alors, Cremuel, fait Henri, j'espère que vous n'allez pas vous enfuir chez Charles, mais que vous resterez. »

Henri a les yeux posés sur le portrait en pied qui le représente, massif, sur le mur de la pièce. Lui aussi regarde l'image de son maître.

« Que pourrais-je vouloir de l'empereur, même s'il régnait sur le monde entier ? Votre Majesté est le seul prince. Le miroir et la lumière des autres rois. »

Henri répète la phrase, comme s'il la savourait : le miroir et la lumière. Il dit : « Vous savez, Crumb, de temps à autre il peut m'arriver de vous réprouver. De vous rabaisser. Voire de vous parler durement. »

Il s'incline.

« C'est du spectacle, poursuit Henri. Pour qu'ils croient que nous sommes divisés. Mais prenez-le de bon cœur. Quoi que vous entendiez, ici ou dehors, j'ai toute foi en vous. » Il sourit. « Quand on parle français, on se retrouve à dire Cremuel. C'est difficile de s'en empêcher.

– Et Norferk, dit-il. Et Guillaume Fitzguillaume. »

Les reines mortes lui font un clin d'œil, dissimulées derrière leurs miroirs brisés.

Avez-vous entendu parler de saint Derfel ? Aucune honte à avoir si la réponse est non. Il est appelé « le fort » ou « le vaillant », et était l'un des chevaliers d'Arthur ; il a bâti de nombreuses églises au pays de Galles, s'est finalement retiré dans un monastère puis est mort dans son lit.

Dans une église du diocèse de saint Asaph se dresse une effigie, un géant de bois peint chevauchant un cerf gigantesque. Derfel est articulé, avec des yeux mobiles qui clignent. Les Gallois croient qu'il peut ramener les âmes de l'enfer, et le jour de sa fête, en avril, ils viennent à cinq cents, avec du bétail, des chevaux, des femmes et des enfants, pour être bénis. Pour les prêtres, c'est une affaire très lucrative.

Hugh Latimer a suggéré de brûler les statues à Saint-Paul ou à Tyburn ou à Smithfield. Mais Derfel est un cas particulier : sa légende affirme que si vous lui mettez le feu, une forêt sera réduite

en cendres. Par souci de sécurité, on pourrait juste le découper ; mais mieux vaut ne pas le faire devant la population locale.

Il envoie son homme Elis Price pour s'en occuper. Elis vient d'une famille galloise noble ; il travaillait avec son père, du temps du cardinal. Apportez-moi juste Derfel, dit-il, laissez le cerf là-bas.

Les monastères tombent vite ce printemps. Beaulieu. Battle. Robertsbridge. Woburn et Chertsey. Lenton, où le prieur est exécuté pour trahison. Les moines affirment avoir vécu tels des mendiants, en haillons rapiécés, sans bois pour le feu ni réserves de nourriture. Mais ils ont vendu le bois, évidemment, ils ont vendu les céréales, et à moins de ne pas les lâcher d'une semelle, ils mettront en gage ou enterreront leurs trésors.

Les objets récupérés lui sont envoyés : des sceaux avec des visages d'abbesses et de barons barbus ; une crosse d'évêque avec une tête d'ivoire figurant le visage du Christ ; des traités sur les herbes et des missels, et des pièces d'argent depuis longtemps accumulées, décorées avec la tête de rois secondaires. Il garde pour lui une carte du monde, dont les quatre coins sont ornés de lions. Il la garde comme un souvenir de la terre telle qu'elle était.

On lui apporte des recueils de superstitions, les livres de fantômes conservés par les moines, et à Austin Friars (ou dans quelque endroit qu'il se trouve ce printemps), on les lit à haute voix après le dîner : quand les nuits deviennent plus légères, même les plus nerveux les supportent. Ils le font rire : un fantôme en forme de meule de foin ? Un fantôme qui aide un pauvre à porter un sac de haricots ?

Le but de ces histoires est généralement l'extorsion : effrayer les pauvres gens pour qu'ils achètent des prières et des charmes qui les protégeront. Il lit l'histoire d'un homme qui, pendant un pèlerinage vers l'Espagne, a rencontré le cadavre à moitié formé de son fils, mort-né au bout de six mois. Le pèlerin ne connaît pas son enfant, mais l'enfant, une chose couleur suif enveloppée dans un linceul, est capable de parler et réclame son père.

Il enroule le parchemin et dit, détruisez ce conte. Et soyons reconnaissants d'avoir enfin un prince vivant.

Il pense à Derfel, à ses pouvoirs. Pourquoi vouloir rappeler les damnés de l'enfer ? Si Dieu les y a envoyés, c'est qu'il y a une raison.

Fin avril, les médecins du roi demandent à consulter certains conseillers : deux comtes et lui-même, le lord du Sceau privé. Fitzwilliam demande : « Est-ce au sujet de la jambe malade ?

– La blessure de Sa Majesté le roi, le corrige le docteur Butts. Nous essayons de la maintenir ouverte pour qu'elle reste propre. Mais elle essaie de se refermer.

– C'est dans sa nature, explique le docteur Cromer. Nous craignons qu'une crise approche. La matière morte piégée à l'intérieur.

– Que conseillez-vous ? » demande Edward Seymour.

Les médecins se regardent. « Ce que nous conseillons toujours. Nous devons empêcher son sang de coaguler. Il devrait conserver un régime frugal. Mettre de l'eau dans son vin. Rien que des gestes doux.

– Aucune chance, déclare Fitz. C'est la saison de la chasse. »

Le roi prévoit un périple. L'Essex, puis au nord jusqu'à Hunsdon, pour voir le petit prince.

« Il a besoin de maintenir sa jambe en hauteur, reprend Cromer. Ne pouvez-vous pas lui parler, lord Cromwell ? Tout le monde dit que vous êtes en excellents termes avec lui ces temps-ci.

– C'est en effet ce qu'on dit. » Fitzwilliam a-t-il l'air exaspéré, ou est-ce son imagination ?

Il déclare : « Il y avait un professeur à Padoue qui avait trouvé la recette d'une longue vie.

– Je suppose que celle-ci n'impliquait pas de se promener à travers l'Essex, observe Cromer.

– Il faut manger de la viande de vipère, à la fois nutritive et légère. Et boire du sang.

– Du sang animal ? » Edward Seymour est dégoûté.

« Non, humain. Et quand vous en avez un gobelet plein, vous le saupoudrez de pierres précieuses, comme on saupoudre le lait de muscade. Le professeur a été appelé à Constantinople où il…

– Il a vécu jusqu'à cent vingt ans et est devenu sultan ? suggère Fitzwilliam.

– Hélas, non. Une de ses cures a échoué et les Ottomans l'ont coupé en deux.

– Que saint Luc nous protège ! » s'exclame Cromer.

Lui pense, je dois être prêt pour la mort d'Henri. Mais comment l'être ? Je ne puis l'imaginer.

En l'absence du roi, il s'attelle à ses nouvelles tâches. À travers tout le royaume, nos châteaux sont inspectés et réparés. Le roi fera quinze kilomètres à cheval, mais l'esprit de son ministre en parcourra cinq cents. Fortifier coûte de l'argent, et il doit en trouver.

Thomas Cranmer vient le voir. « Deux choses, Thomas.

– Comment allez-vous ? » demande-t-il. L'archevêque a toujours l'air d'avoir une douleur derrière les yeux.

Cranmer pose son porte-documents : pas le temps de parler de la pluie et du beau temps.

« Tout d'abord, Mary Fitzroy. Son mari Richmond est mort depuis

un an et elle n'a pas eu sa pension. Le roi m'a dit : écoutez, monsieur l'archevêque, vous savez que le mariage n'a pas été consommé ? Donc elle et mon fils n'étaient pas réellement mariés, et je n'ai pas besoin de payer.

– Et qu'avez-vous répondu ?

– J'ai dit : "Bien sûr qu'ils étaient mariés – devant Dieu et les hommes. Vous devez payer ce qui est dû, et le faire vite." Donc il a boudé. » Cranmer ouvre son porte-documents. « Il paraît qu'à mesure qu'il vieillissait, son père ne pensait plus qu'à l'argent. Henri suit la même voie. »

Même le cardinal se faisait des illusions quand il s'agissait d'Henri. Il semblerait que Cranmer n'en ait pas. Pourtant il accepte de prendre en charge la conscience du roi, un fardeau suffisamment lourd pour tout un banc d'évêques.

« Deuxième chose, le père Forrest, poursuit Cranmer. Le confesseur de Catherine quand elle était reine. Il fait l'éloge de toutes les cérémonies papistes et prêche l'exact contraire des Écritures. Il joue avec la patience du roi depuis cinq ans ou plus. Maintenant je crains qu'il faille le brûler. Je vais l'emmener à la croix de Saint-Paul. Hugh Latimer supplie de le convertir. Il pense pouvoir ramener le pécheur au Christ. Et au premier signe d'espoir, nous détacherons ses liens. » Le ton de Cranmer est sec, précis ; mais ses mains tremblent. « J'espère qu'il renoncera. C'est un homme de près de soixante-dix ans. »

Il surveille Forrest depuis des années. « Le roi ne croirait pas à sa pénitence. Si vous ne le brûlez pas, je le pendrai. »

Cranmer dit : « Le Conseil doit être témoin de sa mort. Pour que les ambassadeurs en prennent note, pour qu'on sente la fumée à Rome. Vous-même devrez être là. Ainsi que l'évêque Stokesley.

– Oh, l'évêque de Londres viendra. Ne doutez jamais de lui. Il fermera les yeux et inspirera la puanteur, et il fera comme si c'était moi et Robert Barnes sur le bûcher. Je ne lui fais pas plus confiance qu'à Stephen Gardiner. »

Gardiner rentre au pays. Il offense tellement les Français que nous n'osons pas le maintenir à son poste d'émissaire. Les querelles des grands hommes sont imitées dans les rues de Paris. Les garçons de Gardiner sont raillés dès qu'ils mettent le nez dehors : « Vous vous prenez pour des bagarreurs ? Vous êtes aussi timorés que des souris. Vous êtes venus ici avec une armée, et vous laissez une jeune fille vous chasser.

– Oui, crient les garçons anglais, et nous avons pris votre sorcière Jeanne et l'avons brûlée, et toutes vos victoires ne l'ont pas sauvée du feu. »

Jeanne la Pucelle a été consumée par les flammes en 1431. On

pourrait croire qu'ils trouveraient une moquerie plus récente. Mais même les femmes du marché insultent nos ambassadeurs et jettent des ordures sur leurs plus beaux vêtements.

Stephen devrait apprendre à devenir indifférent aux insultes. Regardez-moi, je les prends comme des compliments. Norfolk me qualifie de sang vil. Le Nord me traite d'hérétique et de voleur. Le préposé aux anguilles à Putney avait l'habitude de me dire : « Oui, Thomas Cromwell, espèce de misérable gibier de potence, espèce de tête d'âne, espèce de reste, de miette : ta mère a préféré mourir plutôt que te regarder plus longtemps. »

Comme dirait le duc de Norfolk, les vieilles insultes sont les meilleures.

« Espèce d'Irlandais, disait le garçon, espèce de grain de suie de la forge de Satan ; je t'étrillerai, je te découperai en filets, je mettrai le feu à tes cheveux. »

Et en réponse il ne disait rien. Il n'a jamais dit : « Je vais t'embrocher, je vais te poignarder, je vais t'arracher ton foutu cœur. »

Jusqu'à ce que, évidemment, il le fasse.

Le roi est à la campagne quand arrive la nouvelle de son malaise. Lui, Cromwell, prend une escorte et part immédiatement.

Mais sans manquer de se dire, bien sûr : gagne la côte avant qu'ils bloquent les ports. Si Henri meurt, quels amis as-tu ? De quelque côté que tu ailles, tu pourrais être arrêté sur la route. Par les Courtenay, s'ils parviennent à agir vite et à réunir des troupes favorables à Marie. Par Margaret Pole, par son fils Montague. Par Norfolk, ses forces galopant à travers le pays.

Nous avons déjà vécu ça, le roi mort ou presque mort : la lice à Greenwich, janvier 1536, Henri débarrassé de son armure, les hennissements de son cheval blessé, les cris et les prières, la clameur de la dénonciation et de l'accusation. Il ressent une fois de plus une petite pointe de panique dans la poitrine.

Mais à la fin du voyage, c'est une silhouette solitaire qui vient l'accueillir : Butts, manifestement épuisé. « Toujours vivant, annonce-t-il.

– Doux Jésus. » Il se laisse tomber de sa selle.

Butts se sèche les mains sur une serviette en lin dont l'ourlet est brodé d'un motif de pervenches.

« Sa Majesté s'est levée de table, et elle est tombée dessous. Nous l'avons sortie de là avec le visage rougi, le souffle court et rapide. Elle a toussé du sang, et je crois que ça l'a sauvée, car elle a alors pris une inspiration. Vous ne devez pas entrer. Henri est trop faible.

– Laissez-moi passer », dit-il.

Culpeper, le rustre vêtu de soie, rôde autour du roi avec une grappe de médecins et de chapelains. Il se rappelle Henri demandant un jour : « Comment se fait-il que chaque fois que le désastre frappe il y ait un Howard dans la pièce ? »

Le garçon dit d'un ton sournois : « Nous avions besoin de vous plus tôt, lord Cromwell. J'ai entendu dire qu'à Greenwich il y a deux ans vous avez ramené Sa Majesté de parmi les morts.

– J'ai eu cet honneur », répond-il sèchement.

Autour du roi flotte une odeur de pommade et d'encens. Henri est appuyé à une montagne d'oreillers, sa jambe pansée volumineuse sous la couverture en damas. Ses joues sont creusées et il est blafard. Il cligne des yeux.

« Cromwell, vous voici. » Sa voix est faible. « En votre absence, je crains que nous ayons fait une chute. »

Le « nous » royal. Aucune autre personne n'était impliquée.

« Avez-vous reçu des lettres de Wyatt ? » Henri repousse la couverture. Sa jambe arbore un épais pansement. « Je n'ai rien cette semaine. Et rien d'Hutton à Bruxelles non plus. Quelqu'un intercepte-t-il nos messagers, ou bien vous adressent-ils directement leurs rapports ces temps-ci ? Qui est le roi, vous ou moi ? »

Notre souverain est de retour, songe-t-il ; pendant une heure incapable de parler et suffoquant, mais désormais impérieux : le miroir de tous les monarques, sa lumière dansante à peine visible dans le soleil d'un matin de mai.

Henri dit : « Cromwell, je me souviens de Greenwich. Quand je. Quand vous. » Il a du mal à parler de sa mort. « Je ne me rappelle pas la chute. Seulement le noir. Je me croyais trépassé. Mes sens ne fonctionnaient plus. Je crois avoir vu des anges. »

Il songe, sur le moment vous avez affirmé le contraire.

Dans une tente, le roi était étendu de tout son long, aussi pâle que du papier. Henry Norris entonnait les prières pour les morts. Le duc de Suffolk braillait comme un bébé qui fait ses dents. Dehors, les Boleyn hurlaient leur propre nom, et l'oncle Norfolk beuglait que c'était désormais lui qui était en charge : *« Moi, moi, moi. »*

« Hier, dit le roi, vous étiez loin, et j'ai cru que j'allais mourir seul. »

Il se rappelle le déferlement hurlant de serviteurs et de lords, et lui, Cromwell, criant pour qu'on fasse le silence ; sa paume sur la poitrine du roi, le cognement de son propre cœur. Puis, sous le rembourrage en crin de cheval de la veste du roi, une fibrillation, comme des pattes de musaraigne détalant. Après une seconde, Henri a haleté ; puis il a toussé violemment et prononcé « Thomas Cromwell ». Les lords stupéfaits hurlaient « Allongez-vous, allongez-

vous ! » mais Henri s'est redressé ; ses yeux se sont tournés et il a observé la scène. De nouveau vivant, il a regardé l'Angleterre. Il a vu ses vallées sombres et ses champs verts, ses larges eaux argentées, ses bois peuplés de rossignols. Il a vu ses lois justes, ses sujets libres, il a entendu leurs prières.

Le docteur Butts est de retour, un flacon d'urine à la main. « Majesté, vous ne devez pas songer à gérer les affaires aujourd'hui.

– Non ? demande Henri. Alors qui va gouverner, docteur Butts ? »

Ça ressemble à une question polie, mais elle fait reculer le médecin.

« Nous parlions de ma chute à Greenwich, déclare Henri. Nous nous remémorions. » Il crache ce mot.

Butts dit : « Dieu protège Votre Majesté.

– C'est ce qu'Il a fait, déclare Henri. Il paraît que tous les hommes dans cette tente me croyaient mort, tous sauf Cromwell. Il s'est tenu au-dessus de moi et a senti les battements de mon cœur, quand tous les autres m'avaient abandonné. »

Il pense, je ne pouvais pas vous permettre d'être mort. Qui avions-nous pour régner ? Marie, une papiste qui aurait tué tous vos ministres ? Élisa, toujours au berceau ? L'enfant pas encore né dans le ventre d'Anne Boleyn ? Et en quoi la situation est-elle meilleure maintenant ? Je n'ai toujours pas de plan, pas d'échappatoire, je n'ai ni affinités ni soutiens, je n'ai pas de troupes, pas de droits, pas de prétentions. Il songe, Henri devrait me donner la régence, tout de suite. Rédiger le document et le sceller : faire de multiples copies.

Le roi dit : « Je suppose que les ambassades vont maintenant faire courir à travers le monde le bruit que je suis de nouveau mort.

– Si vous me le permettez, je vais retourner à Westminster. J'irai voir les ambassadeurs en personne et leur assurerai que je vous ai vu vivant de mes propres yeux.

– Oh, et *vous*, ils vous croiront… », dit le roi. Il est pris d'une quinte de toux.

Butts intervient : « Monsieur le lord du Sceau privé, assez pour le moment.

– Les vapeurs empoisonnées de la blessure me sont montées directement au cerveau, déclare Henri. Mais dites-leur – je ne sais pas –, dites-leur que j'ai eu une migraine. Que je suis tombé. Que j'ai eu de l'effroi. Dites-leur que je serai de nouveau en selle d'ici quelques jours. »

Henri lève la main pour le congédier. Les versions se multiplient dès qu'une anecdote est relatée. Il connaît sa propre histoire : à Greenwich, le cœur royal palpitant faiblement, aussi léger que le souffle d'un dieu dans une bulle de verre. Il se revoit priant, mais d'autres se souviennent de lui serrant le poing et cognant la poitrine

du roi, suffisamment fort pour lui fendre la cage thoracique. Et Christophe, qui était à ses côtés à ce malheureux moment, affirme qu'il a secoué le roi par les épaules ; qu'il l'a attrapé par les oreilles et lui a hurlé au visage : « Respire, connard, respire ! »

Mai arrive, et le roi projette de fonder une dynastie. « Si je pouvais avoir Mme de Longueville, je suis sûr qu'elle me donnerait une maison pleine de fils, ce qui serait un grand réconfort pour l'Angleterre, au cas où quelque chose devrait arriver à Édouard. Notre premier fils ensemble serait duc d'York. Le suivant serait duc de Gloucester. Notre troisième, je crois, duc de Somerset. »

Fitzwilliam demande : « Avez-vous oublié qu'elle est promise à l'Écosse ? »

Henri n'oublie jamais rien. Mais parfois il pense que le caprice d'un roi peut altérer la réalité.

Le roi de France, dit-on, est en route pour Nice, où il rencontrera l'empereur. Il semblerait que le seul moyen de briser leur amitié est qu'Henri choisisse une femme dans l'un des deux camps, insultant de la sorte l'autre.

Ses conseillers préviennent : « Pas de précipitation, Majesté. Dès que vous aurez choisi, vous perdrez l'avantage. Vous ne pouvez vous marier qu'une fois.

– Vraiment ? marmonne Fitzwilliam. C'est d'Henri que nous parlons. »

Ce dernier dit : « Cromwell, je veux que vous receviez l'ambassadeur Castillon. Vous avez été trop brusque en menaçant de l'assommer. Maintenant vous devez réparer les dégâts. Je veux que vous lui disiez des paroles apaisantes. Offrez-lui un banquet. Si vous voulez quoi que ce soit dans mon cellier ou mon garde-manger, faites-le savoir. »

Depuis quelque temps il tourmente Thurston avec un concept de broche actionnée par un système d'engrenages et de poulies, qui utilise le souffle du feu pour faire tourner la viande à une allure régulière. *« Voilà* »*, dit-il en empalant un poulet. Mais Thurston fait la moue : nous avons plein de garçons, pourquoi une machine ?

Les garçons brûlent certains morceaux, explique-t-il. Ou certaines parties sont cuites et pas d'autres. Ravivez un feu, et plus il brûlera fort, plus la broche tournera vite. Étouffez-le, et…

Essayez encore, maître, dit Thurston. La machine est tellement plus grosse que ce pitoyable volatile.

Quand Castillon et les conseillers arrivent, il leur sert du turbot, de la pintade au four et une salade de cresson assaisonnée à l'huile et au vinaigre. Le saumon est rôti avec du zeste d'orange, et la jeune

volaille désossée est cuite dans ce que les Anglais appellent un friand lombard, même s'il n'a jamais rencontré un Lombard qui en avait entendu parler.

Lorsqu'ils sont seuls, l'ambassadeur laisse tomber sa serviette, comme quelqu'un mettant un terme à une trêve. « La jambe ne guérira pas, vous savez ? La prochaine fois il n'aura pas autant de chance. Et vous non plus. »

Il ne répond pas. Il semblerait que son silence entraîne une confiance exagérée chez Castillon. Lorsque celui-ci est de nouveau en présence du roi, il se comporte comme un compagnon de taverne, recommandant Mme Louise, la sœur de Mme de Longueville.

« Prenez-la, Majesté, elle est plus jolie que sa sœur. De plus, l'aînée est veuve, alors que la cadette est vierge. Vous serez le premier à y aller. Vous pourrez modeler le passage à votre mesure. »

Henri s'esclaffe. Il tape dans le dos de l'ambassadeur. Il s'éloigne en se dandinant, le dos tourné au Français, mais son sourire a disparu.

« Je ne supporte pas les propos grivois », murmure-t-il. Il lance par-dessus son épaule : « Excusez-moi, ambassadeur, si je vous laisse. Mes chapelains m'attendent pour la messe. »

Un ou deux jours plus tard, le roi s'adonne de nouveau à une partie de chasse. Rafe est avec lui, et Richard Cromwell fait la navette, allant et venant avec des lettres et des messages qu'il vaut mieux ne pas coucher sur papier. Quand Richard arrive à Waltham, on l'informe que l'ambassadeur français était là avant lui et qu'il doit attendre ; puis que divers conseillers ont été convoqués par le roi ; puis qu'il doit rester pour la nuit.

Rafe, se confondant en excuses, prend les lettres de Richard et l'informe qu'il les placera en personne entre les mains d'Henri.

Richard dit : « Ne t'excuse pas pour *lui*, Rafe. Ce n'est pas ta faute. Qu'est-ce qu'il croit ? »

Il est incrédule. Jamais une affaire impliquant Cromwell n'a été remise à plus tard.

Le lendemain Richard revient avec la réponse à ses lettres. « Mais ça ne me plaît pas, sir, dit-il. Norfolk était là-bas aux côtés du roi, plastronnant comme un roi de pacotille ; à la première provocation je lui tordrais le cou. Surrey est avec lui, ce petit con. Tous deux racontent que le roi était mécontent de vous en découvrant que vous favorisiez l'empereur. Norfolk était bras dessus, bras dessous avec le Français. Il ne manquait qu'un joueur de violon et ils auraient dansé. »

Que fabrique Henri ? Il peut m'arriver de vous rabaisser, a-t-il dit.

De vous réprouver. Mais ne vous y trompez pas. J'ai foi en vous.

Il sort le Livre Appelé Henri. (Il le garde sous clé.) Il se demande s'il contient des conseils pour lui-même. Mais la seule chose qu'il voit, c'est tout le blanc qu'il renferme, les pages vierges sur lesquelles rien n'est inscrit.

À l'exécution du père Forrest sont présents – outre lui et Thomas Cranmer – le maire de Londres, Audley le lord-chancelier, Charles Brandon duc de Suffolk, Thomas Howard duc de Norfolk, Edward Seymour dans sa dignité de comte d'Hertford, et l'évêque Stokesley, évidemment. Ils sont à Smithfield à huit heures du matin, Forrest est amené de Newgate, traîné sur une claie, portant son habit franciscain. Il est monté sur une plate-forme pour entendre le sermon d'Hugh Latimer.

Hugh parle pendant une heure, mais il ferait aussi bien de pisser dans un violon. Forrest a la force de lui répondre, disant qu'il est moine depuis l'âge de dix-sept ans, et catholique depuis qu'il a été baptisé, et que lui, Latimer, n'est pas un catholique, car seuls ceux qui obéissent au pape sont membres de la famille universelle de Dieu : à ces mots la foule pousse un grognement. Le reste de ce qu'il dit n'est pas très clair, mais sur un signal les officiers le tirent de la plate-forme et le portent jusqu'au bûcher sans que ses pieds touchent le sol. Il est inerte, priant en silence.

Les trompettes retentissent, un battement de tambour, et dans l'arène arrive l'idole galloise Derfel. Huit hommes le portent, ce qui est inutile, mais c'est bon pour le spectacle ; et pour moquer sa prétendue force, l'idole est ligotée avec des cordes. La foule rit et chante. On dit que Derfel peut brûler une forêt ; voyons s'il le fera. Quand l'ordre est donné, il est posé droit. Sur un autre ordre, ses membres s'agitent, ses yeux clignotent, ses bras en bois se lèvent, implorants, vers le ciel. « Qu'il aille au diable ! » crie la foule. Les officiers démembrent Derfel, ils soulèvent leurs hachettes et le transforment en petit bois.

Le père Forrest a maintenant laissé échapper toutes les chances que le roi, Cranmer et Hugh Latimer lui ont offertes. Il a choisi cette fin effroyable, et il va devoir souffrir. Thomas More disait qu'un homme n'avait pas besoin d'être brave pour accepter de brûler, une fois qu'il était attaché au poteau. Lui, le lord du Sceau privé, lance : « Forrest ! Demandez pardon au roi ! »

Car c'est ce que l'homme a omis de faire. C'est pourtant ce à quoi chaque criminel consent, même s'il ne s'estime pas coupable, pour modérer le courroux qui risque de s'abattre sur ceux qu'il laisse derrière lui : afin que le roi entende leurs supplications, au lieu de leur prendre tout ce qu'ils ont.

Mais Forrest est abstinent. Il n'a ni fils ni filles, du moins pas que nous sachions. Et comme il est moine, et que ceux-ci ne possèdent pas de propriétés, il n'a rien que le roi puisse prendre. Tout ce qu'il a, c'est son habit, désormais en lambeaux, et sa peau, ses muscles, sa graisse et ses os.

« Implorez le pardon de votre roi ! » répète-t-il, lui, Cromwell. Mais il ne sait pas si Forrest l'entend.

Il pense, il n'y a plus rien à faire. Un martyr peut brûler rapidement ou lentement. Les fagots peuvent être secs et empilés haut, de sorte qu'il est caché de la foule, que les flammes le consument en quelques minutes et qu'il meurt dans un rugissement de chaleur. Mais comme Forrest a refusé de prononcer ne serait-ce qu'une parole de contrition, ce sera une mort lente. Le moine est retenu par une chaîne autour de la taille, et le feu est allumé sous lui, à ses pieds.

L'œil sec, il regarde, et il regarde tout. Il ne jette pas un coup d'œil au visage de ses collègues conseillers. Il pense, il a dû y avoir un moment où nous aurions pu négocier avec Forrest. Il devait y avoir quelque chose que nous aurions pu lui offrir, pour qu'il cède sur un point et s'évite cette agonie. C'est contre sa nature de croire qu'aucun marché ne peut être conclu. Tout le monde veut quelque chose, ne serait-ce que pour que la douleur cesse.

Quand la chaleur l'atteint, Forrest lève ses pieds nus couverts de cloques. Il se contorsionne, hurlant, mais il est obligé de laisser retomber ses jambes dans le feu. Il les lève de nouveau, se tortille dans la chaîne, il rugit, et Derfel crépite joyeusement ; et ce moment semble durer longtemps, les flammes s'élevant de plus en plus haut, les efforts de l'homme de plus en plus faibles, jusqu'à ce que finalement il cesse de résister et que le haut de son corps commence à brûler. Le moine lève ses bras, qui n'ont pas été attachés, comme s'il griffait l'air en direction des cieux. Les fibres de son corps rétrécissent et se ratatinent, ses membres se tordant malgré lui, si bien que ce qui ressemble à un acte d'adoration pour son Dieu papiste n'est que le signe qu'il est *in extremis*. Sur un signal, les bourreaux s'avancent et enfoncent de longues barres de fer dans les flammes. Ils libèrent le torse rôti de sa chaîne et le laissent tomber dans le feu en dessous. Lorsqu'il disparaît, les spectateurs poussent un cri et les flammes redoublent ; puis nous n'entendons plus le père Forrest. Ni le guerrier Derfel, la grande idole du pays de Galles : il est en cendres.

Cranmer lui dit à l'oreille : « C'est fini, je crois. »

Edward Seymour semble sur le point de vomir. « Vous n'aviez jamais vu ça ? lui demande-t-il. Moi, je l'ai vu trop souvent. »

Les officiels commencent à se disperser. Que fait-on du reste de la

journée ? On travaille, évidemment. « Une mort cruelle », déclare un membre d'une guilde. Lui réplique : « Une vie cruelle, mon frère. »

Le jour où il a vu une femme brûler, il avait – quoi – huit ans ? Il s'était enfui, c'est du moins ce qu'il se disait : il avait voyagé depuis Putney à pied et en charrette, passant une nuit dans une haie. Le lendemain, il a mendié un peu de pain et de lait à une porte à l'arrière d'une maison, et il s'est fait emmener sur un bateau qui l'a déposé près des quais sous la Tour. Il voulait embarquer sur un navire et devenir marin, mais en voyant la foule déferler gaiement, il a oublié son objectif.

Il a demandé : « Est-ce que c'est la foire de Barthélemy ? »

Un homme s'est moqué de lui, mais une femme a dit : « C'est juste un enfant, Will. » Elle a baissé les yeux vers lui. « Sainte Marie, tu aurais bien besoin de te nettoyer le visage. »

Il ne voulait pas dire qu'il avait dormi dans une haie.

Will a demandé : « Comment tu t'appelles ?

– Harry. » Il a tendu la main. « Je suis forgeron de métier. Et vous, Will ? »

L'homme lui a saisi la main et l'a serrée. Il s'est trop tard rendu compte que Will voulait lui faire mal, que c'était son idée d'une plaisanterie. Il a cru que ses os allaient se briser, mais a conservé une expression d'indifférence polie. Will lui a lâché la main, comme s'il était dégoûté. Un jeune coriace, a-t-il commenté.

La femme a dit : « Viens avec nous, jeune Harry, reste près de moi. »

S'accrochant au jupon de la femme, il s'est fermement tenu parmi le mouvement de la foule. Elle lui a tapoté l'épaule puis a laissé sa main posée là – comme si elle était sa marraine, ou quelqu'un qui lui voulait du bien. « Voici la cité ! » a hurlé un homme. Une trompette a annoncé une procession : des dignitaires portant des bâtons, arborant des chaînes en or. Il n'avait jamais vu de tels hommes, sauf en rêve. Il a vu le balancement de la bonne laine et l'éclat des manteaux en velours, et un évêque vêtu comme un soleil resplendissant, une croix en or portée devant lui.

« Tu as déjà dû assister à une pendaison ? a demandé Will.

– Oh, de nombreuses, s'est-il vanté.

– Eh bien, il ne s'agit pas d'une pendaison. »

Quand ils ont amené la femme, couverte de bleus et ligotée, il a regardé le visage de sa marraine et a demandé : « Qu'est-ce qu'elle a fait ?

– Harry, il faut que tu la voies griller, a répondu la femme. C'est une loller. »

Will a déclaré avec irritation : « Lollarde. Dis-le correctement. »

La marraine l'a ignoré. « Elle est du parti du diable, quatre-vingts ans et pétrie de péchés. » Elle a élevé la voix par-dessus la clameur. « Laissez passer ce garçon ! »

Quelques-uns se sont écartés, estimant qu'il était pieux de montrer à un enfant une exécution par le feu. La foule continuait de grossir. Certains disaient des prières à haute voix pendant que d'autres mangeaient des petits pains au levain. Debout derrière lui, sa gardienne ne sentait plus la buanderie, mais l'excitation et la chaleur. Il s'est retourné vers elle ; il aurait voulu enfoncer sa tête dans sa taille, passer les bras autour d'elle. Mais il savait qu'il devait se retenir, sinon Will lui aurait serré le cou de la même manière qu'il lui avait serré la main ; et en le voyant se retourner, pensant qu'il essayait de s'enfuir, l'homme l'a bousculé : « Ce garçon est un païen. De quelle paroisse viens-tu ? »

La prudence lui a fait répondre : « Je n'ai pas de paroisse.

– Tout le monde a une paroisse », s'est moqué Will.

Mais la foule s'est alors mise à beugler des prières. Un prêtre criait par-dessus la clameur, affirmant que la douleur du feu terrestre était aussi douce qu'une plume, qu'un matin de mai, que la caresse d'une mère, comparée à l'agonie des flammes de l'enfer.

Quand le feu a été allumé, la multitude l'a entraîné vers l'avant. Il a tenté de nager à contre-courant, appelant sa marraine, mais sa voix se perdait dans le vacarme. Il voyait le dos des gens, mais sentait l'odeur de la chair humaine. Il fallait bien la respirer, jusqu'à ce que le vent tourne. Certaines personnes faibles gémissaient, d'autres vomissaient par terre.

Par la suite, une fois l'excitation passée, alors que la lollarde avait été réduite à un tas d'os, de graisse, de bouillie, les dignitaires sont repartis et les spectateurs ordinaires ont commencé à se disperser. Certains étaient soûls, oscillant bras dessus, bras dessous, poussant des cris et agitant les poings, braillant comme s'ils étaient à un combat de taureaux. D'autres étaient sobres, se rassemblant par petits groupes et marmonnant. Ils avaient des maisons auxquelles retourner : lui, non. Putney semblait loin, comme un endroit dans un conte. « Dans une ville près d'une rivière demeurait un certain Thomas Cromwell, avec son père Walter et son chien. Un jour il partit chercher fortune en terre étrangère… »

Il se demandait combien de temps il lui faudrait pour inverser l'histoire. Putney était de l'autre côté de Londres, et on n'a pas toujours de la chance, on ne trouve pas toujours quelqu'un pour nous emmener ; et s'ils avaient su où il était allé et ce qu'il avait vu, chaque homme et chaque femme l'aurait sûrement insulté.

L'idée lui est venue d'aller sous la tribune où les dignitaires s'étaient tenus, et de vivre là comme si c'était une maison. Personne

ne l'a arrêté. Personne ne l'a vu. À l'abri du toit de planches sciées, il s'est assis en tailleur sur le sol humide. Du temps a passé. Il avait conscience que des hommes se tenaient à proximité, comme s'ils attendaient que le champ se vide. L'un avait une bassine, l'autre un panier. Pourtant ils hésitaient, comme s'ils avaient peur. Les bourreaux sont revenus en sifflotant avec leurs barres de fer, et ils ont fracassé les os qui restaient, fouillant dans les vestiges du bûcher.

Accroupi dans son nouveau logement, il les a regardés de loin. Il était perclus de crampes et transi. Les os de sa main le lançaient à l'endroit où Will les avait serrés. Il a commencé à pleuvoir, et les hommes ont laissé tomber leurs outils et cherché un abri. De l'eau suintait entre les planches au-dessus de sa tête. Il comptait les gouttes. Les attrapait dans sa paume et les buvait. Il les sentait s'écouler en lui et se transformer en glace.

Une fois les os fracassés, les officiers ont essuyé leurs barres sur l'herbe, mis leurs capuches et se sont éloignés du champ d'un pas lourd, sans regarder directement les individus qui attendaient avec une bassine et un panier. Mais l'un d'eux a lancé par-dessus son épaule : « Tout est à vous, mes frères. »

Les frères en question ont commencé à creuser et à gratter le sol. Il est sorti de son abri à quatre pattes, s'est présenté – Harry, forgeron –, et il les a informés de ce qui s'était passé. Nous savons, ont-ils répondu, nous avons vu. Puis ils ont déclaré, cette femme est morte pour la parole de Dieu, Harry, et nous sommes venus récupérer ce qui reste. Ils ont appliqué sur le revers de sa main une longue traînée de graisse et de cendre. Souviens-toi de ce jour, ont-ils ajouté, tant qu'il plaira à Dieu de te donner la vie.

Il leur a répété ce qu'il avait appris du prêtre, à propos de la faiblesse du feu terrestre, du fait que c'était un courant d'air rafraîchissant comparé aux flammes déchaînées de l'enfer. Il a retroussé sa manche et leur a montré la bande de chair plissée à l'endroit où il s'était brûlé à la forge. Une femme a déclaré, ça a dû te faire très mal, mon ange. Il a répondu, ce n'est pas une épreuve pour un homme d'avoir une cicatrice. Mon père en a de nombreuses. « Rentre chez toi maintenant, fils », lui a dit un homme.

Il a répliqué : « Je ne sais pas comment faire. »

Ils sont repartis. Il a regagné son refuge sous la tribune. Sa nausée s'était dissipée et il avait faim. Il se disait, un croûton de pain me suffirait. Il savait qu'il finirait par devoir sortir et voler quelque chose, mais pour le moment il devait rester silencieux et immobile, car que se passerait-il si les hommes revenaient pour détruire son abri ? Ils risquaient de le tirer de là en disant : « Voici un petit lollard. » Ils risquaient d'allumer un autre feu et de le jeter dessus,

tel un homme jetant son dernier ballot dans une charrette.

Personne n'est venu. La lumière diminuait. Il n'avait pas peur du fantôme de la vieille femme, mais avait conscience d'avoir de la compagnie. Dans la fumée qui continuait de flotter, il distinguait certaines formes, basses et furtives. Éloignées, mais se rapprochant : les chiens de Londres.

Les voir, c'était connaître leur histoire. Pas un seul, supposait-il, n'avait de nom, de niche ni de maître. Ils étaient couverts de croûtes et de cicatrices, ils boitaient, voûtés et usés comme des ombres. Pendant des heures ils avaient dû rester tapis à bonne distance, la gueule sur les pattes, bavant. Tant que les officiers avaient été au travail, ils n'avaient pas osé s'avancer, par crainte des pierres lancées ou de la fronde qui pouvait crever un œil. Ils tremblaient de peur, mais la faim les rendait braves : elle les poussait à l'audace, tandis que l'odeur de la viande brûlée flottait lourdement dans l'air.

Au début ils ont progressé en rampant sur le ventre. Puis ils se sont un peu relevés, le dos toujours à plat, frissonnant de peur mais continuant de s'approcher. Ils tournaient en rond, levaient le museau et reniflaient l'air. Ils se léchaient les babines. Ils ont continué d'avancer. Leurs yeux se sont posés sur lui. Ils auraient eu peur des dignitaires de la ville, des officiers, mais ils n'avaient pas peur de lui, un enfant en guenilles. Le cercle s'est resserré. Au moindre bruit ils se couchaient, se figeaient. Mais ils se rapprochaient tout de même.

La lollarde constituait un maigre repas, pas plus de chair sur elle que sur une aiguille. Quand ils se rendraient compte qu'il ne restait rien d'elle que son odeur, s'en prendraient-ils à lui ? Un morceau de chair de Putney : on peut lui arracher la gorge et lécher son sang.

L'espace sous la tribune était suffisamment haut pour qu'il se tienne debout. Les chiens ont fait le gros dos. Ils ont hésité un moment, puis se sont approchés, montrant les crocs.

Ses poches étaient vides. Il n'avait pas d'arme, pas même un caillou. Il a pris une inspiration et s'est élancé en criant : *tirez-vous-sales-bêtes-tirez-vous-et-crevez.*

Les chiens se sont immobilisés. Puis ils ont commencé à reculer. Mais ils se sont alors arrêtés. Leurs silhouettes voûtées se mêlaient les unes aux autres, et ils le regardaient. Une fois encore ils ont formé un cercle et recommencé à ramper vers lui, aplatis contre le sol, le museau pointé vers le bûcher. Will lui avait demandé, que fais-tu si loin de ta maison, un enfant comme toi ? Un prêtre avait dit : « Dieu voit à l'intérieur du cœur vertueux. Il nous mène à Sion. »

Il a levé les bras, hurlant et jurant. Il s'est rué hors de son abri, son bras gauche battant l'air, le droit tendu vers les chiens comme

pour leur donner la bénédiction : mais il leur a fait le signe des cornes, puis un doigt d'honneur.

Il a tourné le dos au bûcher et commencé à s'éloigner de la journée qu'il avait passée : étourdi, se dirigeant vers l'ouest, conscient que la veille il avait marché avec le soleil dans le dos, jusqu'à ce que le monde bascule de façon insensée, qu'une foule le submerge, et qu'une marraine le prenne par la main et l'entraîne en disant : « Laissez cet enfant aller devant, il doit la voir souffrir, ça fera de lui un saint. »

Ce n'était pas le premier crime auquel il assistait, mais c'était le premier châtiment. Bien plus tard, il a appris le nom de la femme : Joan Boughton. Ce n'était pas une mendiante, contrairement aux apparences, mais une femme éduquée ; elle avait compté un maire de Londres parmi les membres de sa famille.

Rien ne nous protège, rien. Au bout du compte, ni le rang, ni la famille. Il n'y a rien entre nous et le feu.

Un ou deux jours plus tard, il est rentré à Putney. Ça avait été ses premières nuits à la belle étoile, mais pas les dernières. À la maison, il n'avait manqué à personne. Son père l'a frappé, mais par pure habitude. Quelle que soit la bêtise qui l'avait poussé à fuguer, ils l'avaient oubliée ; bientôt elle se fondrait dans sa prochaine faute, car il ne pouvait se retenir de pécher : de toutes les créatures de Dieu, affirmait son père, il était la plus méprisable. Il n'a pas attendu que le prêtre lui en dise plus : les hurlements de Walter lui résonnaient dans les oreilles.

Il a mis des années à se rendre compte que le garçon qui était allé à Smithfield n'était pas le même que celui qui était rentré à la maison. L'enfant Thomas, toujours accroupi sous la tribune, aussi vigilant que les chiens, les mains en coupe pour attraper les gouttes d'eau, les gouttes glacées sur sa paume. C'est un travail qu'il n'a jamais entrepris, revenir en arrière et redevenir ce qu'il était. Il voit cette petite silhouette, du mauvais côté du temps ; il sent ses côtes se soulever tandis qu'elle tente de pleurer sans bruit. Il peut voir et ressentir, sans avoir pitié de l'enfant ; il soupçonne simplement que, pour maintenir l'ordre dans les rues, quelqu'un devrait l'attraper et le renvoyer chez lui.

L'été approche. L'ambassadeur français lui demande : « Vous boitez, lord Cremuel ?

– Je me suis blessé il y a longtemps en servant votre pays. Ma jambe me fait parfois souffrir. »

Castillon remarque : « Je m'étonne que votre roi ne pense pas que vous vous moquiez de lui. »

Laissez ça au roi d'Écosse. La deuxième semaine de juin,

Mme de Longueville débarque à Fife et est accueillie par Jacques et ses nobles. Elle a l'air en pleine forme ; sa traversée a été plus paisible que celle de la princesse Madeleine. Sous les bénédictions et les acclamations de leurs compatriotes qui les entourent, elle et Jacques se rendent à leur mariage.

L'empereur, pendant ce temps, semble considérer plus froidement notre projet d'alliance avec Christine. Le roi dit à notre homme à Bruxelles de dépenser tout l'argent qu'il faudra, de faire en sorte qu'elle ait lieu. Mais on fait clairement savoir aux Anglais que puisque leur roi était anciennement marié à Catherine d'Aragon, qui était une parente proche de Christine, ils auront besoin d'une dispense du pape. Et dans ce cas, observe l'ambassadeur Mendoza, vous risquez de découvrir que vous vous êtes créé une difficulté.

L'archevêque Cranmer déclare, j'aimerais que toute cette diplomatie cesse, qu'on arrête d'envoyer maître Hans à droite et à gauche et de s'échanger les femmes d'honneur. L'épouse du roi devrait être une femme qu'il connaît et qu'il pense pouvoir aimer. Car Henri estime que le mariage ne devrait pas être contracté sans amour. Il avait l'habitude de chanter une chanson à ce sujet, du temps de Catherine : *Je n'ai fait de mal à nul homme, je n'ai nul tort/ Par amour véritable je me suis marié…*

Mais le Conseil affirme, si un roi noue une alliance d'amour une fois dans sa vie, estimez-le heureux. Il ne peut s'attendre à recommencer éternellement.

Puisque le roi ne peut avoir de femme, il s'occupe en bâtissant. Un nouveau palais doit être construit dans le Surrey, non loin de Hampton Court. Il est conçu pour être entouré de chasses qui s'étireront sur des kilomètres. Au début, on pense qu'un modeste pavillon de campagne fera l'affaire, mais le roi décide alors que ce sera l'une des merveilles du monde. Il engage des artisans italiens et fait récupérer toutes les pierres issues de la démolition de l'abbaye de Merton. Il détruit le manoir qui se trouve déjà là, avec ses fermes, ses granges et ses écuries, ainsi que l'ancienne église paroissiale. Il achète des terres appartenant aux manoirs voisins. Il commande cinq cents chargements de bois et commence à faire construire des fours à briques.

Thomas Cromwell, vice-gérant pour les affaires religieuses et lord du Sceau privé, n'a plus le temps de superviser le chantier du roi. Il peut donner des conseils quant au choix des Italiens, mais le roi est content de confier à Rafe Sadler la responsabilité du projet. Tout ce que Cromwell fait pour le roi, Sadler et Thomas Wriothesley seront capables de le faire : avec le temps, à eux deux. Il les a formés, les a encouragés, a fait d'eux des versions différentes de lui-même : Rafe est le texte simple, et M. Wriothesley est en code.

La construction de la merveille se poursuit pendant l'été 1538. Quand le roi aura une nouvelle femme, il l'installera là, comme un joyau serti dans sa monture. En attendant, séparées de nous par la mer étroite, les femmes d'Europe observent la terre brumeuse à travers des miroirs de cristal ; le long du sentier fleuri et sinueux, les messagers du roi avancent, sur des étalons blancs au pas leste. Dans les récits d'antan, les princesses ne sont jamais ni trop jeunes ni trop vieilles ni trop papistes. Elles attendent patiemment le prince pendant sept années ou plus, tandis qu'il accomplit ses vaillants exploits, et elles déroulent le fil de leur destin tout en laissant pousser leurs longs cheveux dorés.

Parfois le roi pleure sa défunte épouse. Où trouverons-nous une femme aussi affable, aussi humble et aussi avenante que Jane ? Comme il n'y parvient pas, il s'amuse à créer le nouveau palais, le plus extraordinaire qu'on aura jamais vu : et le nom de ce palais est Sans-Pareil.

II

Corpus Christi

Juin-décembre 1538

Wyatt a suivi l'empereur depuis les côtes espagnoles jusqu'à Nice, où Charles a débarqué pour s'entretenir avec le pape et le roi de France. Leur rencontre s'avère semblable à une conjonction d'étoiles malheureuse dans les cieux, que nous aurions pu prévoir, mais pas empêcher. Début juin, Wyatt est en Angleterre, faisant les cent pas dans une pièce du palais Saint-James. Le lord du Sceau privé, assis dans une flaque de lumière faible, le suit des yeux.

« J'ai vu Farnese, dit Wyatt. D'assez près pour lui cracher au visage. Avec Polo penché au-dessus de son épaule, conspirant dans l'oreille papale. J'aurais dû l'embrocher avec mon poignard et ramener ses morceaux à la maison. »

Où qu'aille l'empereur, Wyatt lui emboîte le pas, avec son entourage d'environ vingt jeunes galants : tous armés, tous poètes, tous amoureux, tous joueurs de dés. De Nice, Charles l'a renvoyé au pays avec une proposition tentante : si lady Marie accepte d'épouser dom Luis, il leur accordera le duché de Milan : Milan, son plus grand trophée, pour lequel François et lui se sont battus pendant des années.

« Mais il ne cédera jamais Milan, dit Wyatt. Pas de ce côté-ci du Jugement dernier. Et ils demandent une somme extravagante en plus de Marie. Le roi devrait en proposer deux tiers. »

Toujours une bonne règle de base : déduisez un tiers, voyez quelle réponse vous obtenez.

Wyatt poursuit : « Mais en plus je ne sais pas si le roi a l'intention de laisser partir Marie, ou s'il compte juste se marier, lui, ou s'il joue un jeu avec tout le monde et permet juste à Hans d'avoir du travail. »

Il hausse les épaules : je ne sais rien.

« Je déteste l'Espagne, déclare Wyatt. Je préférerais le cachot le plus sombre à Newgate. Et je ne comprends pas l'empereur. Je ne

parviens à le lire en aucune langue. J'entends les mots qu'il dit, mais pas ce qu'il y a entre les lignes. Son visage ne change jamais. Il est des périodes où il me reçoit chaque jour. Et d'autres où ses serviteurs me ferment la porte au nez. Je me demande : ai-je enfreint les bonnes manières ? Est-il raisonnable de se tenir devant sa salle d'audience pendant deux jours, ou trois, ou jusqu'à ce qu'ils me balaient avec les joncs ? Si on m'ordonne de quitter son royaume, dois-je régler mes notes et faire part de mes compliments, ou dois-je m'enfuir avec les seuls vêtements que j'ai sur le dos ?

– C'est une ruse de prince, dit-il. Pendant trois jours d'affilée Henri accorde une audience privée aux Français. Puis il les ignore pendant une semaine.

– Quand il m'interdit d'entrer, je rédige mes dépêches. Je traduis Sénèque. Je ne fréquente pas les femmes, contrairement à ce que vous entendez, mais juste une outre de mauvais vin et l'Évangile. En Espagne, elles sont cloîtrées. Les maris vous tuent sur un simple soupçon. Si le comte de Worcester était espagnol, sa femme et vous auriez fini embrochés et seriez en train de moisir dans vos tombes.

– Je n'ai jamais rien eu à voir avec la femme de Worcester. Mais c'est exactement comme quand je dis "Je ne suis pas luthérien" : personne ne me croit.

– Les inquisiteurs à Tolède pensent que tous les Anglais sont luthériens. Ils ont tenté de placer des espions dans ma maison. Ils ont offert de l'argent à mes domestiques. Des lettres ont été volées.

– Je vous avais prévenu, mettez ce que vous écrivez sous clé. Prose ou poèmes. »

Wyatt semble mal à l'aise. « Au début j'ai cru que c'était vous. »

Il ne le nierait pas, il a un homme chez Wyatt, de la même manière qu'il a des hommes auprès de Gardiner en France.

Il soupire : « C'est autant pour votre protection qu'autre chose. Mes agents ne voleraient pas vos lettres, ils se contenteraient de les lire sur votre bureau. Je suis surpris de la liberté que l'empereur accorde aux inquisiteurs. Ne les provoquez pas. Vous devriez vous montrer à la messe.

– Il n'y a pas plus fervent que moi, déclare Wyatt. Je peux grimacer devant un autel avec les meilleurs d'entre eux. »

L'hérésie ne connaît pas de limites, affirment les inquisiteurs. Aucun voyageur de quelque nation que ce soit n'est exempt de nos enquêtes. Et que pourrait faire le roi d'Angleterre, s'ils envoyaient son émissaire dans un cachot ? Il pourrait se plaindre officiellement ; mais en attendant, ils pourraient planter une aiguille dans la langue de notre envoyé, ou lui arracher les ongles.

Un clerc arrive avec une liasse de papiers. « De la part de Richard Riche, milord. Il a dit : n'hésitez pas, entrez directement. Ceci va

réjouir lord Cromwell, a-t-il ajouté. »

Il dit à Wyatt : « Je suis récompensé. Je suis censé avoir le prieuré de Michelham. Gregory et moi inscrivons nos noms sur les collines calcaires du Sussex. Vous aussi, vous aurez votre récompense. » Même si c'est à titre posthume, pense-t-il.

Wyatt raccompagne le clerc à la porte. Il s'assied. « L'année dernière en France – Henri ne le sait pas –, Pole m'a approché. Il a envoyé des présents. Et une lettre, enroulée autour d'une bouteille de bon vin.

– Et ?

– J'ai lu la lettre. Francis Bryan a bu le vin.

– Ah, Francis. Comment s'est-il adapté à Nice ?

– Il a joué, répond Wyatt, comme toujours. La ville empestait, elle regorgeait de papistes, mais Francis se nourrit de ça. Il parie de grosses sommes avec les chanceliers des grands hommes, leurs créatures familières, et il couche avec leurs femmes. Je ne pourrais prospérer sans lui. Je n'apprendrais rien. » Wyatt hésite. « Il me semble que je pourrais approcher Pole. Arranger une rencontre. »

Il acquiesce. « Mais souvenez-vous que personne ne vous a autorisé à établir le contact. Ni moi. Ni le roi. »

Wyatt jure. « Quand j'ai enfin une opportunité, dois-je la refuser ? Que suis-je censé faire – demander des instructions à Westminster ? Henri n'a-t-il pas foi en mon jugement ? S'il veut un émissaire, il devrait envoyer quelqu'un de confiance, et lui faire confiance. Et s'il veut des mots et non des actes, qu'il choisisse un autre homme. Je tuerais Pole dès que je poserais les yeux sur lui.

– Eh bien, ça mettrait assurément un terme à votre ambassade. » Il détourne le visage. « Mais en l'état actuel des choses, Henri va vous maintenir dans vos fonctions, peu importe que vous vous plaigniez.

– Alors faites une chose pour moi, dit Wyatt. Rappelez cet avorton d'Edmund Bonner. Il m'a suivi d'Espagne en France, et je jure que la prochaine fois que nous prendrons la mer, je le balancerai par-dessus bord. »

Le petit prêtre rondouillard a depuis peu les faveurs du roi.

« Nous l'avons envoyé pour qu'il vous aide avec les théologiens. Nous pensions qu'il donnerait plus de force à votre ambassade. Nos intentions étaient bonnes, je le jure.

– Je préférerais vivre dans un trou infesté de rats plutôt que loger avec lui. Je n'ai jamais rencontré un homme si prompt à s'offenser, et si prompt à offenser les autres. Il me fait transpirer de honte. Je ne comprends pas pourquoi vous ou le roi avez promu un tel balourd. »

Il ne répond pas. « Ne préféreriez-vous pas aller en France ? Pour prendre le poste de Gardiner ? Je comptais nommer un ami pour le

remplacer en tant qu'ambassadeur. »

Wyatt sourit, comme s'il était perplexe. « Suis-je cet ami ? »

On frappe à la porte. C'est Dick Purser. Il ôte son chapeau.

« Maître, les présents de Dantzig sont arrivés. »

Il tape des mains sur le bureau. « En vie ?

– Trois de vivants. Espérons qu'ils ne sont pas tous du même sexe. Aucun d'entre nous n'a pris la peine de les soulever pour voir s'ils avaient un pissot.

– J'arrive », dit-il. Et à Wyatt : « En avons-nous fini ?

– Si vous saviez les longs jours vides où je vous parle dans ma tête…

– Alors restez dîner.

– Et les longues nuits vides », ajoute Wyatt.

Les présents de Dantzig sont de misérables boules de fourrure dont les yeux vifs sont comme des pointes hostiles ; elles frissonnent comme si elles avaient de la fièvre.

« Descendez-les à l'étang », dit-il, consterné.

Wyatt les regarde. « Qu'est-ce que c'est ? Des castors ?

– On n'en a plus vu depuis le temps de mon grand-père. Je veux les faire se reproduire. Les pêcheurs y seront opposés. »

Il hausse les épaules. Ce sont toujours les mauvaises choses du passé que les gens veulent récupérer. Avec leurs barrages, ces animaux travailleurs peuvent dévier et ralentir les eaux des rivières susceptibles de déborder. L'ingéniosité humaine n'égale nullement la leur, et c'est bien dommage qu'ils aient été exterminés.

Wyatt demande : « Qu'allez-vous rapporter d'autre ? Des loups ? »

Nous n'avons pas besoin de plus de prédateurs. Nous n'avons pas besoin de sangliers sauvages, même s'ils sont bons à chasser. Mais nous devons faire en sorte que les rivières restent dans leur lit, et nous devons planter des arbres, si nous continuons de les abattre au rythme actuel : pour les charpentes de bois des maisons des marchands, pour les palais des princes ; pour les navires qui seront envoyés contre le pape et l'empereur, et contre tous ceux qui seront ligués contre nous.

Pendant le long crépuscule, Wyatt lui dit : « J'ai appris une chose en Espagne. Ils ont un poison si virulent qu'une goutte sur la pointe d'une flèche suffit à tuer. Je me demande si je ferais bien de m'en procurer pour ma mission.

– Oh, je préférerais un meurtre honnête. » Il s'imagine Pole abattu sur la route, ses larbins s'enfuyant tels des porcelets devant le boucher. « Je pense qu'il faudrait couper son chapeau de cardinal en deux. Lui trancher le haut du crâne, comme l'a été celui de Becket. »

De l'autre côté de la fenêtre se lève une lune anglaise, aussi jaune qu'une tranche de fromage de Banbury.

Wyatt dit : « Je dois aller à Allington pour mettre de l'ordre dans mes affaires. Je n'ai pas votre talent pour choisir des assistants qui gèrent mes intérêts. Mon fils a désormais quinze ans, et si le pire devait arriver, qu'ai-je à lui laisser ?

– Sur le papier, vous êtes riche.

– Oh, le papier, fait Wyatt. Je crois que ce n'est pas à travers le serpent, mais à travers le papier et l'encre que le mal est arrivé sur terre. On écrit de tels mensonges sur moi, codés ou non, que je me dis, cette fois Thomas Cromwell va me mettre à la porte. Mais vous ne le faites pas. »

Il ne répond pas.

Wyatt ajoute brusquement : « Je veux voir Bess Darrell.

– Si les Courtenay devaient être dans leur maison d'Horsley, les affaires du roi pourraient vous y mener. Elle est suffisamment intelligente pour vous rencontrer de jour comme de nuit. »

Wyatt n'a jamais mentionné l'enfant fantôme qui lui a sauvé la vie. Mais son absence flotte, comme un léger voile, derrière l'épaule de Wyatt, où rôde son ange gardien.

Il se lève. « Je ne vous verrai pas avant que vous repreniez la mer. Je vous souhaite une prompte traversée. Vous serez dans mes prières. »

Ils sortent et trouvent un soir doux et brumeux. À la porte, Anthony est assis avec les portiers. C'est une vision mélancolique : sa poitrine creusée, sa tête baissée, ses jambes filiformes tendues devant lui.

« Anthony, je croyais que vous étiez à Stepney. » À Wyatt il explique : « C'est mon bouffon. »

Anthony porte son costume de travail rayé et rapiécé. Wyatt passe à côté de lui en lui jetant un coup d'œil, et tandis que le bouffon lève le bras en guise de salut, ses clochettes d'argent tintinnabulent.

Wyatt s'en va pour reprendre son ambassade juste après la Fête-Dieu. Le 21 juin il écrit des docks d'Hythe. Aucun navire ne peut partir, le vent est trop fort. Toute la journée il a soufflé, et il va continuer toute la nuit, mais demain, disent les marins, il se sera épuisé. Il compte prendre la mer de bonne heure.

Lui, lord Cromwell, repense à leur séparation : les yeux de Wyatt l'imploraient de dire, inutile que vous retourniez en Espagne, je raconterai que vous avez fait de votre mieux. Mais Henri répondrait : « C'est à moi d'en juger. » Le roi sait à quoi sert Wyatt. Il est capable de lire les soupirs, d'interpréter par les contraires. Sa parole est juste ce qu'est censée être la parole d'un diplomate : aussi

limpide que du verre et instable que de l'eau.

Wyatt se croit rusé, mais il ne comprend pas ce qu'est l'amitié dans le monde tel qu'il est désormais. L'amitié jure qu'elle durera et ne s'altérera jamais, mais quand le temps change, les hommes retournent leur veste. Le prix des gens ne se calcule pas toujours en argent : certains vous trahiront pour une parole gentille de la part d'un grand homme, d'autres renonceront à votre compagnie parce qu'ils vous voient boiter, ou perdre pied, ou hésiter de temps en temps. Il dit à Rafe et Appelez-Moi, je vous conseille vivement de ne rien entreprendre sans y avoir bien réfléchi ; mais apprenez à réfléchir très vite.

L'empereur et François, en l'absence de l'émissaire anglais, ont conclu ce qu'ils appellent une trêve de dix ans. Juillet est bien entamé avant que lui, Cromwell, puisse obtenir une copie des termes de celle-ci. Et alors les conseillers et lui voient à quel point on a peu tenu compte de l'Angleterre. Wyatt lui écrit : « Le roi a été laissé hors du cul de la charrette. » Ça le fait rire, l'image d'Henri mis dans un sac et ficelé pour le marché, puis oublié dans une cour de ferme et abandonné sous la pluie.

Notre réaction officielle au traité est l'incrédulité. Au lieu de « trêve de dix ans », nous appelons le pacte une « trêve de dix minutes ».

Henri demande : « Pourquoi Charles pense-t-il que le roi de France aura toujours confiance en lui, quand il n'a plus confiance en moi ? Il a brisé tous les anciens accords entre son royaume et le nôtre. Le roi de France et le roi d'Angleterre se sont toujours livré les rebelles de l'autre. Alors pourquoi ne m'a-t-il pas livré Pole ? »

Lui, lord Cromwell, soupire. « Gardiner nous a mal servis dans cette affaire. Il est temps qu'il rentre.

– Quand il le fera, renvoyez-le dans son diocèse, déclare le roi. Nous ne voulons pas de lui près de notre personne. »

Tous mes émissaires m'ont fait faux bond, se plaint Henri. Ils savent que la paix menace nos intérêts, et pourtant ils n'ont pas pu l'empêcher.

« Francis Bryan disait qu'il piégerait Pole. Mais il m'a déçu. Comme vous, Cromwell. »

Si le traité perdure, nous courons un péril extrême. Charles s'est toujours vu en conquérant de Constantinople, mais une conquête de l'Angleterre serait plus rapide, et avec la France comme alliée, elle serait relativement aisée et bon marché. Songez simplement aux amis qui l'attendent, dès qu'il posera le pied sur notre sol : les vieilles familles Plantagenêt, avec leurs hommes armés et prêts. Les gens de Pole, les Courtenay.

Wyatt a été trompé par l'empereur. L'Angleterre a été trompée

aussi bien par l'empereur que par la France. Henri est furieux. Rien ne le consolera hormis la théologie.

Une délégation envoyée par les princes germaniques arrive, avec de grands espoirs d'amitié et de compromis qui permettront à nos Églises de faire front commun contre le diable et le pape. L'équipe de négociateurs du roi inclut Robert Barnes, qui connaît les Allemands et avec qui ils s'entendent bien. Mais elle inclut aussi l'évêque de Durham, Cuthbert Tunstall, rappelé de son siège dans le Nord pour abonder dans le sens de ceux qui disent : « Lentement, lentement, parfois mieux vaut nul changement. »

Tunstall est un homme subtil, expérimenté, sympathique. C'est consternant de voir combien il a les faveurs du roi, s'entretenant avec lui tandis qu'Henri voyage d'une maison à l'autre ; il ne laisse pas les dévots allemands l'empêcher de chasser. Le docteur Butts dit, je suppose que nous devrions autoriser le roi à monter à cheval, tant qu'il en est capable. Mais dans chaque maison où il compte loger, Butts installe un chirurgien.

Les luthériens disent à Henri, Votre Majesté sait bien que nous avons fondé une ligue ; elle n'a pas pour but d'attaquer qui que ce soit, mais seulement de nous couvrir contre l'empereur. Si vous y prenez part, vous pourrez être à notre tête, nous vous nommerons protecteur de notre confédération.

Durant tout l'été, les équipes débattent à huis clos. Rafe Sadler rédige les minutes et les transmet au roi. Lui-même, Thomas Cromwell, se tient à distance de leur insuccès. Il sait que le roi n'acceptera jamais que le clergé se marie, ou que les laïcs reçoivent le Christ sous forme de pain et de vin. Nous ne pouvons pas nous accorder sur la nature du corps du Christ – qu'est-ce qui est fait et qu'est-ce qui est allégorie, qu'est-ce qui est humain et qu'est-ce qui est divin. Dieu peut-il être transformé en pain ? Quand nous mangeons l'hostie, pourquoi n'entendons-nous pas ses os craquer ? Est-il toujours Dieu quand il est malaxé dans notre ventre ? Et si un chien la mange, est-il toujours Dieu ?

Le *corpus Christi* est un miracle. C'est un mystère. Une fois consacrée, l'hostie contient votre Dieu, vivant : le vin est son sang. Vous ne pouvez pas espérer le comprendre, mais vous devez le croire. Et si vous n'y arrivez pas, vous devez le taire, car votre échec pourrait vous tuer.

Les Allemands n'apprécient pas leur été. Ils se plaignent que des rats cavalent sur le sol de leur logement, et que l'endroit où ils dorment est situé à côté de la cuisine, si bien qu'ils craignent que leurs vêtements sentent la fumée et la graisse brûlée. Lui-même pourrait les accueillir, mais il n'ira pas jusque-là. Et il n'ira nulle

part avec le frère Martin. Il envoie de jeunes hommes étudier à Zurich, car il est intellectuellement attiré par les enseignements des docteurs érudits qui s'y trouvent. Hugh Latimer affirme que le Dieu d'Angleterre dirige tout, et que sous Lui, c'est Cromwell qui dirige. Mais il ne perd pas des yeux le trophée : la Bible anglaise. Quand vous aurez ce livre entre les mains, Dieu vous parlera comme vous parlaient votre père et votre mère, comme votre nourrice : et si vous ne savez pas lire, d'autres vous le liront, dans cette langue à la fois proche, aimante et familière.

Le roi a autorisé la Bible – il reste donc à la fabriquer et à la distribuer. Il lui en faut une pour chaque paroisse, placée à un endroit facile d'accès. Il a besoin d'exemplaires par milliers, pas par dizaines. Son ami l'érudit Miles Coverdale se charge des révisions, et l'idée est de la faire imprimer à Paris. Les imprimeurs français sont les plus rapides d'Europe. Mais l'Inquisition opère aussi là-bas.

Autrefois, il l'aurait fait imprimer à Anvers. Mais Charles est maître de ces territoires, et Charles est porté sur le meurtre. Vous vous asseyez avec ses ambassadeurs – avec Mendoza, avec Chapuys –, vous passez une soirée agréable, vous parlez de livres, vous mangez un bon repas et écoutez un peu de musique, mais n'oubliez jamais : leur régime enterre les femmes vivantes.

Quand les docteurs allemands rentrent chez eux en septembre, c'est après avoir été loués par le roi pour leur piété et leur savoir. Ils devraient revenir, déclare Henri ; la porte est ouverte. Ce mois-là, lui, le vice-gérant pour les affaires religieuses, rédige de nouvelles ordonnances pour l'Église. Fini, les pèlerinages. Fini, la cloche de l'angélus, qui pousse les gens à s'agenouiller dans les champs. Fini, les lumières allumées devant les statues ou les images. Les images elles-mêmes restent, à l'exception des idoles à qui les gens offrent des biscuits d'avoine et de la bière, et des Vierges pailletées aux lèvres rouges qui portent des chaussures argentées quand les femmes pauvres vont pieds nus.

En automne, il instaure également une manière de recenser la population. Chaque paroisse doit tenir un registre pour noter les baptêmes, les mariages et les enterrements. Désormais, ses compatriotes sauront qui ils sont et d'où ils viennent, qui sont leurs cousins et comment s'appelait leur grand-père. L'oncle Norfolk et ses pairs ont des hérauts pour leur parler de leur lignée. Les Pole, les Courtenay, les Vere et les Talbot, ils ont des armoiries et des blasons. Leurs ancêtres sont enterrés sous leurs propres effigies, et avant même que les nobles apprennent à écrire, ils avaient des prêtres dociles pour consigner leur vie. Mais le boucher ou le laboureur, le berger ou l'apprenti cordonnier – pour autant qu'il sache, ils ont pu pousser dans un bois, comme des champignons.

Ses amis lui demandent : « Quelles sont les nouvelles d'Anvers, de votre fille ? »

Il change de sujet. Il ne veut pas parler de Jenneke. Il pense, je ne suis peut-être pas un très bon père, mais elle sait où me trouver. Si elle envoie un message, je le recevrai. Les gens de Vaughan l'expédieront par le chemin le plus court. Mais le nom Cromwell n'est pas une protection pour elle, plutôt l'inverse, et sa foi – si elle croit que nous vivons les derniers jours – est dangereuse pour lui et pour toute sa famille.

Au cœur de l'été, il suit le roi tandis que celui-ci traverse le Kent. À Douvres, ils rencontrent lord Lisle, venu importuner Henri à propos des abbayes.

« Adressez-vous à Riche, dit le roi, las.

– Riche ? Il n'y a jamais eu pareil détrousseur ! Il veut un shilling pour vous dire bonjour !

– C'est un avocat, réplique le roi, par quel autre moyen peuvent-ils gagner de l'argent ? »

Le roi est à son aise avec Lisle, qui a été un oncle bienveillant avec lui quand il était jeune. Mais ses cheveux roux de Plantagenêt se sont ternis, et maintenant ils sont gris, et l'âge l'a affaibli.

« Alors, Cromwell, dit-il, tapotant ses poches comme s'il cherchait une pièce à donner. Je reçois vos lettres quotidiennement, mais nous ne nous rencontrons pas souvent, n'est-ce pas ?

– Hélas, non, répond-il. Je suppose que madame s'est remise ? »

Lisle esquisse un sourire triste. « Son ventre a enfin dégonflé. La pauvre âme, je n'ai jamais vu une lady aussi déçue par son état.

– Je veux acheter sa terre à Painswick, dit-il. Je lui ferai une bonne offre. »

Lisle est amusé. « Vous n'auriez rien contre un morceau de Gloucestershire, c'est ça ? Le Sussex ne satisfait pas votre appétit ? Majesté, rien n'arrêtera-t-il donc ces nouveaux hommes ?

– J'espère que non, répond le roi. Je compte sur eux, monsieur. »

Lisle se balance sur ses talons. « Je ne savais pas que cette terre était à vendre. »

Le roi rit comme un enfant. « Mon oncle, il y a tant de choses que vous ignorez ! »

Henri est d'humeur affable, même s'il dessine des plans pour construire des forteresses. Je parlerai à tout le monde, dit-il – parler ne coûte pas cher, à moins que ça implique de rencontrer des rois, et même ça, laisse-t-il entendre à François, pourrait être organisé discrètement : pourquoi ne nous donnons-nous pas rendez-vous à l'extérieur de Calais ? Il a toujours très envie d'inspecter les femmes françaises. Peut-être François pourrait-il en amener un échantillon ?

François, d'un ton sec, répond qu'il ne voit pas l'utilité d'une

rencontre.

Henri dit : « Cromwell, le roi de France ne remplit pas les obligations imposées par le traité. Il me doit quatre ans de pension. Dites aux Français que s'ils ne payent pas, je les envahis. »

Les conseillers, alarmés, lui courent après : « Cromwell, ne leur dites rien de tel ! »

Un autre jour : « Faites venir Chapuys », ordonne le roi. De multiples mariages sont sur la table. Si Marie prend dom Luis, non seulement nous ajouterons Élisa en complément, mais lady Margaret Douglas pourra épouser un allié de l'empereur, peut-être en Italie. Le roi offrira aussi Mary Fitzroy, la veuve de son fils mort. Chapuys et Mendoza sont invités au palais de Richmond pour passer une journée avec lady Marie. Une fois encore, celle-ci joue du luth. Chapuys rapporte : « Elle parle affectueusement de son ami Cremuel. » Il ajoute à voix basse, souriant : « Elle semble certaine que vous la sauverez de tout mari non désiré. »

Après cette visite, la mission de Mendoza est terminée. Le roi lui donne un banquet d'adieu. « L'empereur a payé ses dépenses à Londres, note Chapuys, boudeur. Et nul doute qu'il l'a richement récompensé. Alors que des mois se sont écoulés sans que je voie un penny, et je suis forcé d'emprunter de l'argent. »

Mais maintenant les ambassadeurs français et impériaux se rencontrent et confrontent leurs impressions, non seulement à propos de la malveillance de leurs princes, mais aussi à propos des jeux auxquels jouent le roi anglais et ses ministres. Ils disent, nos souverains sont alliés désormais, alors pourquoi ne le sommes-nous pas ? « Nous avons reçu d'autres nouvelles du bébé Édouard, déclare Castillon. Il paraît qu'il a quatre dents. Nous sommes terrifiés, Cremuel. »

Le roi dit, faites savoir aux ambassadeurs que j'ai l'intention de parler au duc de Clèves, à propos de sa sœur. Faisons-les s'agiter un peu, alarmons-les. Faites-leur comprendre, Cromwell, qu'une alliance avec Clèves présente de nombreux avantages pour moi.

Tandis que notre prince approche de ses douze mois, il est temps de nommer sa nouvelle nourrice. Lorsque c'est fait, il détermine avec M. Wriothesley et une feuille de papier comment dépenser les recettes du roi. Il veut vingt mille marks pour réparer les ports et les châteaux. Pour le réconfort des pauvres et des malades, Henri va devoir refinancer les hôpitaux qui étaient gérés par les moines, et il aura besoin de dix mille marks pour le faire. Il compte ensuite demander cinq mille marks afin d'engager des hommes sans emploi à la réparation des routes.

« Vous n'abandonnez pas cette idée », observe Wriothesley.

Il l'a déjà suggérée, et le Parlement ne l'a pas soutenu. Le roi y

était plus favorable. Il convient à n'importe quel prince de s'occuper de ceux qui sont sans ressources, et de leur procurer une vie honnête. Même si, dit-il à M. Wriothesley, le roi Arthur ne s'est probablement jamais occupé de telles questions. En son temps, les châteaux se réparaient tout seuls, et tous les mendiants étaient le Christ déguisé.

Notre homme à Bruxelles, Hutton, est mort. M. Wriothesley doit s'y rendre, décrète le roi : pour aider la veuve d'Hutton à faire ses valises et à rentrer en Angleterre, et pour s'insinuer dans les confidences de la régente de l'empereur, la reine de Hongrie. Elle aime les hommes séduisants, et M. Wriothesley est à la fois séduisant et éloquent. Et il est temps qu'Hans reprenne la route. Avec lui part Philip Hoby des appartements privés, afin de jouer l'amoureux au nom de son monarque. Il doit mettre en avant les qualités d'Henri : sa générosité, sa clémence, sa nature pacifique. Philip a-t-il bien compris ? Lui, Cromwell, l'entraîne à l'écart.

« Philip, quand vous irez voir l'une de ces femmes – française, impériale, peu importe –, vous devrez, quand on vous mènera en sa présence, sembler paralysé de stupéfaction. Vos yeux s'éloigneront d'elle, comme paniqués ; et alors, lentement, lentement – comme si vous osiez à peine le faire –, vous devrez les lever vers son visage.

– Oui, je vois, dit Philip Hoby.

– Et alors, une fois de plus, vous détournez le regard. Mais cette fois, comme si ça vous chagrinait de le faire. Baissez les yeux, Philip, et regardez vos bottes, et poussez un gros soupir. »

Philip ne peut pas se retenir : il en pousse un.

« Ensuite, vous dites les politesses de rigueur en bégayant. Mais encore une fois, perdez contenance. Vous tapotez vos poches, vous cherchez votre sac – "Ah, voici ma sacoche !" Vous ne cessez jamais de trembler, Philip. Vous sortez votre lettre. Vos doigts sont malhabiles. Vous lisez "Mon maître dit", et ainsi de suite, "Notre Conseil affirme…"

– Je perds constamment le fil, c'est ça ?

– Puis vous écartez le papier, telle une chose que vous méprisez. Vous dites soudain : "Madame, je dois parler. Les rapports font allusion à l'éclat vif de vos yeux, à la douceur de vos lèvres, à la fraîcheur de votre teint plein de jeunesse. Pourtant ils ne parviennent pas à capturer ne serait-ce qu'une once de la beauté que j'ai en ce moment le privilège de voir."

« À ce stade, Philip, poursuit-il, vous devez poser votre main sur votre cœur. Ce qu'elle doit comprendre, c'est : "Ah, cet émissaire est amoureux de moi !"

« Elle vous sourira. Elle vous plaindra. Ayez l'air embarrassé, mais laissez-la vous amadouer. "Hélas, madame, vous êtes destinée à des

princes, pas à un homme humble tel que moi. Pourtant je serais consolé si je vous voyais reine d'Angleterre – mariée à un prince si noble, si puissant et si aimable." Pendant qu'elle hésite, agissez vite. Faites-la consentir à un portrait.

– Je fais entrer Hans, dit Philip. Je vois. »

Il lui tape sur l'épaule. « J'ai foi en vous. »

Rafe observe : « Sir, maintenant que j'ai entendu comment ces choses étaient arrangées, je suis surpris que vous-même n'ayez pas de femme. Je suis surpris que vous n'en ayez pas mille. »

À la fin de l'été, il se rend à Lewes pour voir Gregory et son petit-fils. La peste a non seulement empêché la visite du roi, mais elle a forcé la maisonnée de son fils à quitter le site de l'abbaye. Gregory a néanmoins des refuges à proximité, un choix de manoirs à la fois calmes et confortables. Le bébé se porte à merveille. On estime que c'est un mariage heureux. La pauvre Jane est morte, mais sa sœur a toujours de la valeur. Le jeune prince a besoin d'oncles bons et protecteurs : Edward Seymour demeure conseiller, et son frère Tom est dans les appartements privés.

Si Gregory pense toujours au malentendu concernant son épouse, il ne montre aucun signe d'inquiétude. Père et fils montent à cheval ensemble en fin de journée, tandis que le soleil dessine un globe rouge parfait au-dessus de la ligne des collines. Le ciel est devenu un miroir, sur lequel le soleil se déplace : de la lumière sans ombre, comme celle du début du monde. Le bavardage de Gregory s'interrompt ; le craquement des harnais et la respiration des chevaux semblent s'étouffer, si bien qu'ils avancent en silence, longues silhouettes aux contours argentés se détachant sur le ciel ; et tandis que les plateaux s'amenuisent à l'horizon cotonneux, il sent qu'il s'enfonce dans le néant, le vide, où seule demeure la mémoire. Il songe à ceux qu'il a connus et qui sont morts par le feu, comme s'ils étaient tombés dans le soleil. Le petit Bilney ; l'acerbe et obstiné Tyndale ; le jeune et délicat John Frith.

Quand ils prennent la direction de leur dîner, la lumière a la couleur des plumes de pigeon. Il descend de cheval et arbore son visage public. La gentry de l'est du Sussex doit être divertie, à la fois tôt et tard. Bess est une hôtesse aguerrie, ayant rempli ce rôle pour son premier mari. Gregory est en effervescence, d'agréable compagnie, mais toujours désireux d'écouter et d'apprendre ; ses yeux se posent souvent sur le visage de son père. « J'aimerais tant que Richard soit ici », dit-il. Mais Richard, qui a été récompensé par plusieurs abbayes, est en train de monter sa maisonnée dans l'Huntingdonshire. Vers novembre, songe-t-il, j'aurai moi-même besoin de Richard, pour qu'il m'aide à la Tour.

À la fin août, il arrête Geoffrey Pole. C'est le plus jeune de la tribu et celui auquel aussi bien sa famille que le roi et lui-même font le moins confiance.

Il n'est pas pressé avec Geoffrey. Celui-ci est logé dans des conditions qui siéent à un gentilhomme qui est le cousin du roi. Il est sûr que Reginald Pole entend le signal qu'il envoie. Il est toujours temps pour lui de sauver sa famille. Il peut rentrer au pays, et rencontrer Henri en face à face.

En attendant, il consulte sa mémoire et ses dossiers. Il cherche des rapports de personnes proches des Pole : chapelains, domestiques, messagers et intermédiaires. Il passe au crible des documents de l'époque où la fausse prophétesse est apparue dans le Kent et a été entretenue par les Courtenay. Il épluche ses transcriptions des échanges qu'il a eus avec Francis Bryan il y a deux ans, quand il le détenait à la Tour. Francis est une mine de sous-entendus. Son dernier mot est un trésor d'allusions pour l'esprit soupçonneux.

Il se prépare à entraîner la chute de deux des familles les plus riches et les plus nobles d'Angleterre. Elles ont des terres à travers tous les comtés du Sud et de l'Ouest. Si l'empereur envahit, il placera l'un de leurs membres sur le trône : soit Montague, le frère de Pole, soit Henry Courtenay, le marquis d'Exeter. S'ils choisissent de placer Marie sur le trône, ce sera au nom de sa mère ; ils la marieront à l'une ou l'autre des familles, et feront d'elle leur marionnette, la forçant à danser entre eux.

Les grands personnages d'Angleterre affirment descendre d'empereurs et d'anges. À leurs yeux, Henri Tudor est le fils de voleurs de chevaux gallois : un parvenu, un usurpateur, un homme qui mérite qu'on lui soit parjure.

À Canterbury, début juillet, le roi et lui ont vu la nouvelle pièce sur Becket, composée par son fidèle John Bale et jouée par les Hommes de lord Cromwell. Certains sont des survivants de la troupe de George Boleyn. Certains sont de jeunes acteurs qui ne craignent ni les intrigues nouvelles, ni les superstitions qui interdisent de mettre des répliques inédites dans la bouche des morts.

Becket est le saint de l'Angleterre, plus proche que saint Georges. Il a réellement existé, contrairement à d'autres saints détruits pendant l'été ; il était londonien, natif de Cheapside. Avant sa naissance, sa mère a rêvé que la Tamise coulait à travers son corps. Elle a rêvé que son bébé était déjà sorti d'elle et qu'il était étendu sur une couverture violette, regardant le plafond ; la couverture s'est déroulée toute seule et s'est mise à déborder du lit, de la pièce, et elle marchait à reculons, tenant son bord, jusqu'à atteindre

l'extrémité de l'univers, parmi la lune et les étoiles.

Certains affirment que la mère de Becket était une princesse sarrasine, mais c'était plus que probablement la fille d'un marchand de tissus. Son fils venait de rien, mais le roi l'a fait lord-chancelier, et aussi archevêque. Néanmoins, une fois élevé, il a commencé à mépriser les princes, croyant le vieux mensonge qui affirme que les papes sont au-dessus d'eux ; il estimait que tous les prêtres étaient au-dessus de la loi. Quand son roi s'est élevé contre lui, quatre chevaliers loyaux sont partis pour Canterbury afin de lui montrer ses erreurs.

Ces chevaliers ont laissé leurs armes sous un mûrier et sont allés les mains vides à la rencontre de l'archevêque. Mais en le découvrant arrogant, insensible et incapable de s'amender, ils ont récupéré leurs armes et l'ont poursuivi dans la cathédrale, leurs pieds de métal résonnant sur les pierres. Becket aurait pu se cacher dans le toit de la crypte. À la place, il se tenait près de l'autel de saint Benoît, attendant d'être tué.

Les chevaliers l'ont frappé avec le plat de l'épée, lui ordonnant de quitter le lieu saint. Mais Becket a levé les mains et les yeux vers le ciel, jurant qu'il mourrait sur place. Le premier coup a fait couler du sang, que l'archevêque a essuyé avec sa manche. Un deuxième lui a fendu le crâne et l'a mis à genoux. Il a basculé en avant, tête la première, et le glaive de Richard le Breton lui a sectionné le haut du crâne. Puis sir Hugh de Morville a posé le pied sur la gorge du mourant, il lui a arraché la cervelle et l'a étalée sur les dalles ; ajoutant, comme le ferait un homme sensé : « Maintenant il ne se relèvera pas. »

Dès que les habitants de la ville ont su qu'il avait été tué, ils se sont rendus en masse dans l'abbaye, gémissant et hurlant contre les chevaliers. Les moines ont placé le cadavre dans un cercueil de pierre et l'ont enterré à la hâte. Mais ils ont pris soin de marquer l'endroit où Becket était mort. Les miracles ont commencé au bout de deux jours. Des bras paralysés remuaient dans leurs cavités articulaires. Des estropiés dansaient. Aussi brûlante qu'un pet de diable, la nouvelle que le fripon était un martyr de notre sainte mère l'Église s'est répandue à travers l'Europe, alors qu'en fait il avait été le martyr de sa propre fierté. Moins de deux ans plus tard, il était canonisé par le pape. La quête de reliques a commencé. Son sang, tellement dilué qu'il n'était plus qu'un souvenir, était vendu à travers le monde connu. L'endroit que les moines avaient marqué est devenu un sanctuaire. Même les poux de sa chemise de crin étaient sacrés. Cinquante ans après sa mort, ses restes ont été placés dans un nouveau reliquaire richement décoré, sur une plate-forme derrière l'autel. Bientôt les fidèles lui ont plaqué la poitrine d'or et

l'ont constellé de pierres précieuses. Le roi de France a donné un rubis gros comme un œuf de poule. La reine Catherine venait souvent en pèlerinage. L'empereur Charles a prié devant les ossements.

Quant aux chevaliers coupables, ils sont allés à Rome et ont rampé. Le pape les a envoyés servir en Terre sainte, conscient qu'ils n'en reviendraient jamais vivants. Becket était un homme vengeur, et sa rancœur n'est pas morte avec lui. Dans une ville du Kent où on s'était moqué de lui, il a fait en sorte que des générations d'enfants naissent avec une queue. Et dans un autre endroit où on lui avait manqué de respect, il a banni tous les rossignols, si bien qu'aujourd'hui encore leur chant n'est jamais entendu, ni par l'amoureux, ni par le poète.

Chaque saison, les habitants de Canterbury rejouent la mort de Becket : il s'agit du récit des moines, car jusqu'à présent aucune autre version n'a été disponible. Des foules bordent les rues – excitées, comme si le récit allait se terminer différemment cette année. Des friands chauds sont vendus. Il y a des processions avec des tambours et des flûtes, puis le spectacle commence. Les chevaliers gagnent deux pence et de la bière, mais le garçon qui interprète le saint gagne un shilling, car les chevaliers le font souffrir en le cognant sur les dalles de la même manière que l'ancien archevêque a été cogné. Quand Becket s'en remet à Dieu, un enfant accroupi derrière l'autel asperge la scène de sang de cochon. L'acteur est emporté. Puis tout le monde se soûle.

Septembre : lui-même, lord Cromwell, arrive à Canterbury et rassemble les dignitaires. Ce ne sont pas des temps faciles pour vous, messieurs, mais vous devez savoir que le roi déteste votre saint, et si vous voulez conserver les privilèges de votre ville, vous lui témoignerez votre loyauté en maintenant les rues calmes. Il est vrai que vous perdrez de l'argent quand les pèlerins cesseront de venir, mais, messieurs, développez le commerce : ne venez pas pleurer sur mon épaule quand vous vous trouvez ici sur une riche terre lainière, entourée de grands ports. Vous ne pouvez pas perpétuer une tromperie qui est un affront à la raison, simplement sous prétexte que des gens de l'étranger viennent par milliers se prosterner devant.

La ville est bondée. Il loge chez le prieur, mais chaque chambre est occupée au Porpoise, au Dolphin et au Mitre, au Sun, au Crown et au Checker. Le Bull Inn a même loué les chambres miteuses à l'arrière, celles qui donnent sur la pagaille de Butchery Lane. Les moines ont été prévenus longtemps à l'avance. Ils n'offrent aucune résistance. Ils sont simplement heureux que le prieuré soit censé

rester ouvert – ou plutôt, être restauré par le roi. Le sanctuaire de Becket n'est pas le premier à être détruit. La méthode consiste à prélever les pierres et les métaux précieux, à les peser et les évaluer, et à arranger le transport jusqu'à la trésorerie du roi. Puis à enterrer de nouveau le prétendu saint dans un endroit convenable mais discret.

Par une douce soirée d'automne, ils vident l'enceinte de la cathédrale. Le prieur Goldwell demande à être excusé pour l'exhumation et va se coucher. L'équipe du vice-gérant est assise près du feu jusqu'au petit matin. Quand le travail de la nuit est achevé, alors que l'heure des laudes approche, il donne le signal au docteur Layton, son adjoint.

Un jeune moine les mène par un chemin rapide au site de l'inhumation. Des clés sont tournées derrière eux, des verrous actionnés, des barres enfoncées dans leurs gardes. La vaste nef s'étire devant eux, une étendue obscure et pleine d'écho dans laquelle il a posté des hommes avec des chiens. Il entend leurs pattes qui grattent et leurs halètements tandis qu'ils tirent sur leurs laisses. Ce sont des molosses. Leurs mâchoires sont comme des étaux. Ils mordront n'importe quel intrus, qui se retrouvera à hurler par terre. « Sweeper ! » crient leurs maîtres. « Sturdy ! » « Diamond ! » « Jack ! »

Les moines de l'équipe arrivée la première sur les lieux ont allumé des torches autour du tombeau. Il marche vers la lumière. Il compte les témoins : les clercs de Layton, un échantillon d'habitants de la ville. Il veut que chaque homme soit visible, personne dans les zones plongées dans la pénombre. « Lâchez les chiens. »

En un clin d'œil, l'espace vide et obscur s'emplit de grondements. « Jésus, dit Christophe. On dirait des démons en liberté. »

Il tend la main et trouve l'épaule du garçon. « Reste près de moi. » Même les Français connaissent la légende du sanctuaire. Quant à ces spectateurs de la ville – officiels des guildes, échevins –, ils ont grandi en entendant des histoires qui racontaient comment ceux qui maltraitaient les reliques d'un saint étaient consumés par la peste ou la lèpre, ou étouffés par des nœuds coulants invisibles et mouraient en se tortillant par terre.

« Nous sommes prêts », dit-il. Un moine marche vers lui, et son œil aperçoit un éclat métallique. Il porte aussitôt la main à sa poitrine, à son couteau. Mais quand l'homme pénètre dans la lumière dansante, il voit que ce n'est pas une arme qu'il a dans la main, mais le crâne de Becket. Il le serre contre sa robe, comme si c'était un animal timide et mort de froid.

« Donnez », ordonne-t-il. Un chapeau argenté maintient en place les fragments d'os craquelés. Les lèvres de milliers de personnes ont

effleuré cette relique, mais il est comme le client d'une prostituée qui n'a pas de temps pour les baisers. Il lève Becket, les yeux dans les orbites vides ; il plonge son regard dans le néant. Il retourne le crâne pour voir où il a été séparé de la colonne vertébrale. Rien n'indique que les quatre chevaliers aient coupé la tête de Becket. Ce sont ses admirateurs qui ont fait ça, plus tard.

« Si on allait voir le reste ? » demande le docteur Layton.

Maintenant que les pierres précieuses et les dorures ont été retirées, il n'y a sur la table qu'un coffre en fer fonctionnel, tels ceux qu'utilisaient nos ancêtres en des temps immémoriaux. Ses doigts effleurent sa surface : de la simple rouille.

« Bon sang, Layton, dit-il, les moines ont laissé passer une occasion, ils auraient pu gratter la rouille chaque printemps et la revendre plus cher que de la licorne en poudre.

– Levez la lumière », demande Layton.

Le coffre a été scellé tout autour avec du plomb. « Voyons s'il est toujours étanche. »

Un ouvrier s'accroupit et examine le sceau, passant le doigt le long de la jointure. Le docteur Layton se baisse à côté de lui.

« On jurerait qu'il n'a pas été touché depuis des années, milord. »

Leur angoisse est que les ossements aient été volés par un moine dissident ; qu'ils aient été envoyés par coursier à Rome, ou cachés dans quelque ossuaire privé jusqu'à ce que l'ancien temps revienne. Mais si le sceau est intact : « Je serais tout aussi bien dans mon lit de plumes, docteur Layton.

– Oh, je ne voudrais pas manquer ça, réplique celui-ci. Pour rien au monde. »

L'ouvrier se relève. « On enlève le couvercle, messieurs ? »

Un moine dit : « Que Dieu dans Sa miséricorde nous protège. »

Il a conscience que certains des témoins s'écartent du cercle. « N'allez pas trop loin, ou les chiens vous rattraperont. »

L'ouvrier est maçon, et il a apporté son sac d'outils. Un forgeron, pense-t-il, les a tous fabriqués. Et un forgeron anonyme, il y a trois siècles, a fait fondre le plomb qui a servi au sceau que nous fendons et arrachons désormais. Il dit, passez-nous un burin. Il touche la pointe, le rend. Certains forgerons ne savent pas fabriquer les burins, ni les poinçons – on doit les repolir après chaque utilisation. Walter avait l'habitude de dire, il faut attendre, attendre, attendre, jusqu'à ce que la couleur passe d'un rouge coucher de soleil à un gris cendre. Ce sont les trois derniers coups de marteau qui comptent.

Chaque coup résonne. Un, deux, trois. Il ouvrirait le coffre lui-même, mais : dignité de sa fonction, vice-gérant du roi, Cromwell de Wimbledon, lord du Sceau privé. Chevalier de la Jarretière.

Le maçon exhale en se relevant. Il fait le tour du coffre et s'agenouille de nouveau.

« Une autre torche », demande-t-il.

Les flammes lèchent, dansent, et derrière lui un cri retentit : « Là-haut ! » Il se retourne brusquement, une tempête de velours et de fourrure. Les chiens se mettent à aboyer furieusement. Loin au-dessus d'eux, une silhouette traverse l'espace en oscillant. Il aperçoit le bord d'une aile – le contour, se détachant sur le plafond, d'un énorme oiseau ou d'une chauve-souris.

Les moines encapuchonnés tombent à genoux. Un corps s'écroule et une tête heurte les dalles. Il demande plus de lumière. Les lanternes s'agitent dans la nef. Les maîtres repoussent les chiens à coups de fouet. « Oh, par les cuisses de Marie ! » s'écrie Christophe. Près du plafond, en travers de la charpente, un maçon a laissé son manteau. Les manches sont écartées, comme s'il nageait dans l'air noir.

On donne des claques à l'homme qui est tombé et on le remet à la verticale. Il est entraîné vers la sortie, tremblant, par deux autres témoins qui raconteront leur aventure pendant des années. Des rires incertains retentissent.

« Je suppose que ce n'est pas votre manteau ? » demande Layton au maçon.

L'homme secoue la tête. Il se signerait s'il n'était pas encombré par le burin dans sa main.

« Par sainte Barbe, je jure qu'il a bougé ! » s'exclame un moine.

Lui dit doucement : « Messieurs, comme vous le voyez, ce n'est qu'un vêtement. »

Ces hommes sont-ils des Anglais ? Sont-ils les conquérants d'Azincourt ? La peur fait des bonds et rampe comme des puces sous la peau. Quelqu'un s'avance avec une longue perche et une petite échelle et donne des petits coups dans le manteau comme si c'était un pendu humilié par l'État.

Lui demande au maçon : « Monsieur ? Vous voulez bien continuer ? »

Trois coups supplémentaires. Chacun résonnant dans le corps, faisant cogner le cœur.

« Pied-de-biche », ordonne-t-il.

Quand le couvercle du coffre bouge, une odeur s'en dégage, une puanteur semblable à celle d'un charnier de pestiférés. C'est comme recevoir un coup de gourdin. Tous les hommes reculent. Il a un flacon d'*aqua vitae* dans son manteau. Il en boit une rasade et le passe à Christophe. Le garçon boit une gorgée, tousse.

« Je suis en feu, dit-il avec reconnaissance. Pourquoi ne m'en avez-vous pas donné plus tôt ?

– Je suis prêt, déclare le maçon. Vous m'assistez, messieurs ? »

Un-deux-trois : ils soulèvent le couvercle et le posent à l'envers par terre. Le docteur Layton est à ses côtés. Dans l'ombre les moines piétinent, reniflent, disent des prières à haute voix.

Dans le coffre il n'y a pas de quoi faire un homme. Les côtes du saint ont disparu, à moins que les côtes soient ce qui forme ce résidu ; il passe les doigts dans la poussière. Les longs os ont été disposés en croix – avant-bras et tibias, fémurs et os épais du haut du bras. Ils forment un carré ; posé en son centre, un crâne.

Le maçon s'écrie : « Pardieu ! J'y vais, sir ? Ou voulez-vous le faire ?

– Vous, répond-il. Levez-le pour que tout le monde le voie. Si c'est moi qui le fais, ils ne le croiront pas. Ils penseront que c'est un tour de magie. »

Levant les bras en l'air, l'ouvrier montre le crâne. Les témoins s'exclament de stupéfaction. Les chiens se remettent à gronder. Ils détalent. « Couché, couché ! » crient leurs maîtres. Seul l'homme de tissu suspendu au-dessus d'eux est serein.

Bon, dit le docteur Layton, soit le crâne argenté est celui de Becket, soit c'est celui-ci ; aucun saint n'est exceptionnel au point d'avoir deux têtes.

La puanteur, remarque-t-il, est en train de se dissiper, ou de se fondre dans une mauvaise odeur générale : les sueurs froides, le souffle affamé du petit matin. Il pourrait jurer qu'un moine s'est pissé dessus – ou disons que c'est un de ces molosses qui courent à travers la nef. Il les distingue désormais, leurs silhouettes musclées bondissantes, leurs mâchoires ouvertes et leurs langues pendantes. Il retourne le crâne entre ses mains. Ses doigts explorent le calvarium. Ils ressortent par les orbites abîmées. « Eh bien, d'où vient cette seconde relique ? »

Si c'est bien le crâne de Becket, qui est le malheureux anonyme avec le chapeau argenté, qui a été plus souvent embrassé dans la mort que dans la vie, qui a eu les lèvres de princesses posées sur sa caboche ? Est-il mort de la fièvre ? S'est-il étouffé avec un noyau de prune ? Les moines se sont-ils dit : « Ce type n'est à personne, faisons-en un Becket » ? Avant de balancer son cadavre dans une cour et de le découper à la hachette ?

Il repose le crâne nu dans le coffre, entre les os croisés. Ce sanctuaire est une imposture telle que vous n'en verrez jamais, remarque-t-il. Nous ne savons même pas si tout ça est à Becket, ces fémurs, ces tibias. Il pourrait y avoir d'innombrables corps mêlés.

Il fait désormais froid : comme si on était passé directement de la chute des feuilles à l'avent.

Le docteur Layton se frotte les mains. « En avons-nous fini,

milord ? Je vais noter tout ce que nous avons trouvé. Je l'ai vu de mes yeux. »

La cloche de l'office de l'aube sonne. Quand ils ressortent, ils voient leur souffle dans l'air. Les étoiles disparaissent autour d'eux.

« Lord Cromwell, dit l'un des moines, nous avons préparé…

– Un autre tombeau ne sera pas nécessaire. Le roi veut les ossements. »

L'homme le regarde bouche bée. Seule la discipline stricte du cloître l'empêche de crier son désarroi. « Il ne sera pas enterré ici ?

– Retirez l'argent du crâne, dit-il. Faites-le peser et listez-le avec les autres métaux. Remettez ce qui reste dans le coffre, avec l'autre crâne, ainsi que tous les crânes que vous pourriez trouver. Je ne serais pas surpris que ce fripon de traître ait eu six têtes. J'emporterai le coffre aujourd'hui. Donnez-le à M. Christophe ici présent. Inutile de remettre le sceau. »

Les chiens sont enchaînés et emmenés – gémissant et grognant, mais faisant frétiller le moignon de leur queue coupée. Après cette nuit de travail, ils sont affamés. Comme nous tous, si nous parvenons à recracher le poison dans notre gorge.

« Vous voulez bien me redonner ce flacon ? » demande Christophe.

Il le lui tend. « Garde-le. » Il attire le garçon près de lui et lui murmure à l'oreille : « Emporte les os à Austin Friars. Si quelqu'un te demande où ils sont, ils ont été emportés en charrette et tu ne les as plus revus. »

Il pense, je veux être en mesure de localiser ce fripon à tout moment. Le roi crache sur le nom de Becket, mais laissez-lui un an ou deux, et il pourrait changer d'avis et refaire de lui un saint. C'est triste, mais les temps sont ainsi.

Ce mois-ci, le roi a approuvé de nouvelles injonctions. La Bible doit être lue, les gens doivent apprendre leurs commandements et leur Credo, le prêtre doit leur en enseigner un petit peu chaque semaine. « Mais lord Cromwell, dit Henri, ne faites pas de mon Église une chose étrange pour le peuple. Gardez les images dignes d'être vénérées. Conservez toutes les cérémonies louables. Ne scandalisez pas mes sujets avec de nouvelles pratiques inconnues. »

Les Allemands disent : « Nous savons que vous êtes de notre côté, Cromwell, nonobstant votre prudence. » Hugh Latimer dit : « Plus d'honnêtes hommes ont été promus sous votre ministère, ces cinq dernières années, que pendant les cent ans qui l'ont précédé. » Thomas Cranmer dit : « Vous avez tout donné pour l'Évangile : vous avez tout risqué, tout ce que vous possédez et êtes. » Robert Barnes demande : « Et si le roi était en train de perdre courage ? »

Il a l'impression que leurs paroles résonnent dans sa tête. Il

s'éloigne. Il est très fatigué : épuisé, se dit-il. Il se demande, où est ma fille Jenneke ce matin ? Il a l'impression d'être ivre, comme s'il avait lui-même vidé le flacon ; et il se rappelle un jour, à Putney, au bord de la rivière, il y a longtemps, tandis qu'il rentrait chez lui à l'aube : il se voit comme s'il s'observait de la cime des arbres, oscillant d'un côté et de l'autre, une petite silhouette luttant dans la lumière blanche, avec un goût de vomi dans la bouche.

Octobre ramène Stephen Gardiner : arrivant de Douvres avec ses bagages, conscient qu'il revient de France avec un nuage au-dessus de la tête. Bess Darrell, qui écoute les conversations dans les maisons papistes, est certaine que quelqu'un au sein de notre ambassade en France a été en contact avec Reginald Pole l'année dernière et lui a dit où aller pour éviter les agents du roi. Ce serait formidable de découvrir que Stephen était le traître. L'évêque a toujours été un ardent défenseur du titre de chef suprême du roi. Mais ceux qui le connaissent pensent depuis longtemps que ce qu'il dit est différent de ce qu'il pense.

Ça a été une bonne chose de maintenir Gardiner hors d'Angleterre pendant trois ans. Maintenant il demande à Bonner, qui doit lui succéder en tant que notre émissaire, de fouiner dans les dossiers de Stephen pour trouver la moindre trace de ces incidents qui se produisent dans la vie d'un diplomate. Bonner s'y attelle avec délectation. Pour l'élever, on l'a nommé évêque de Hertford, et il n'en revient pas de sa chance. Ses lettres de France sont joyeuses, et pourtant pleines de rancœur et de plaintes, truffées d'expressions qui font rire le lord du Sceau privé. Son prédécesseur, rapporte-t-il, a été réticent lors de la passation de pouvoirs, et il laisse derrière lui une liste d'invités qui montre à quel point il appréciait la compagnie des papistes. Et son sujet de prédilection à table était comment le roi pourrait se réconcilier avec Rome sans perdre la face, et comment lui, Stephen Gardiner, était l'homme de la situation.

« Regarde », dit-il à Rafe. Il tend la lettre de Bonner. Ces hommes sont de vraies chenilles, qui digèrent tout sur leur passage, qui s'engraissent de la faveur du roi, qui mordent à pleines dents dans l'État. Ils attendent dans leur cocon dans un recoin poussiéreux, et un jour ils fendent leur enveloppe et émergent vêtus de couleurs criardes, exhibant leurs habits de cérémonie romains.

Bonner se plaint aussi de Wyatt. Ce dernier a été grossier avec lui quand ils étaient en Espagne, insupportable quand ils étaient à Nice. Il était mystérieux. Il était nonchalant quand ils étaient en danger. Il mène un train somptueux : des prostituées vont et viennent dans les logements de son entourage. Et aussi, ajoute Bonner, Wyatt en veut toujours au roi pour son emprisonnement il y a deux ans, rancœur

qu'il exprime souvent.

Cela lui semble plausible. Il trouve ça naturel. Un petit clerc tel que Bonner ne comprendra jamais un homme comme Wyatt, libre en actes comme en paroles. J'ai toujours été étonné, déclare Richard Riche, que Wyatt soit ambassadeur. Il semble venir du passé, quand la galanterie telle que la sienne n'avait pas à passer par l'approbation du roi.

Francis Bryan est rentré en rampant en Angleterre, suffisamment malade pour mourir. Le roi l'a chassé des appartements privés, bien que Bryan jure que tous ses excès ont été commis au service de l'Angleterre. Ses gens l'emmènent à la campagne, et ils écrivent à lord Cromwell, le suppliant de lui envoyer un mot gentil. « Vous savez qu'il vous manquerait terriblement, déclare Richard Cromwell. Chaque fois que vous ne savez pas quoi faire, vous dites : "Arrêtez sir Francis Bryan !" »

Il n'a personnellement rien contre Francis. C'est juste par une sorte d'affection qu'il l'appelle le vicaire de l'enfer. Et ça l'irrite que des hommes postulent à ses fonctions avant même qu'il soit mort. Il lui écrit une lettre pour l'encourager à vivre, et il demande au docteur Layton de lui envoyer quelques-unes de ces excellentes poires qu'il fait pousser dans son presbytère d'Harrow on the Hill.

M. Wriothesley, de passage à Anvers, porte une lettre à Jenneke. Lui n'est pas surpris de ne pas recevoir de réponse : si elle pressent un risque, mieux vaut qu'elle ne le coure pas. Il pense à elle ; il la voit assise sous la tapisserie, avec l'image de sa mère tissée dans la trame ; il la voit en gros caractères éclatants sur la page, alors qu'Anselma est un texte délavé. La visite de sa fille marque la place de celle-ci dans le livre de sa vie – un livre qui redevient une liasse de feuilles volantes. Les imprimeurs peuvent lire comme à travers un miroir. C'est leur métier. Leurs doigts sont agiles et leurs yeux perçants. Mais examinez n'importe quel livre et vous verrez que certains caractères sont à l'envers, d'autres transposés.

Novembre : la fête des Morts et la Toussaint. Ces derniers jours, William Fitzwilliam est allé six fois à la Tour pour voir Geoffrey Pole. Fitzwilliam ne lui a pas fait de mal, même s'il a mentionné la possibilité de lui en faire. Après le premier interrogatoire, s'étant arrangé pour se procurer une lame, le prisonnier se l'est plantée dans la poitrine.

Le neveu Richard va voir le prisonnier. Il ajoute ses talents de persuasion à ceux de Fitzwilliam. Videz votre sac, dit-il à Geoffrey. C'est on ne peut plus simple. Ouvrez votre cœur et remettez-vous-en à la clémence du roi. Faites-le avant que mon oncle ne vienne ici.

Finalement, lui, lord Cromwell, arrive en personne. « Comment se

porte Geoffrey aujourd'hui ? »

Le geôlier Martin répond : « Assez bien. Pour un homme avec un trou dans le corps. »

Ils ont fait venir des chirurgiens, qui ont déclaré que la blessure était bénigne, et que d'ici une semaine on verrait à peine la cicatrice. Ils ont fait venir la femme de Geoffrey, lady Constance. Après sa visite, elle est repartie par bateau, le visage sillonné de larmes et paniquée, criant que Geoffrey entraînerait la ruine de toute sa famille. Fitzwilliam a déclaré : « Nous devrions convoquer Constance devant le Conseil, elle en sait clairement beaucoup. Mais le lord du Sceau privé devrait d'abord lui parler, il sait y faire avec les femmes. »

Geoffrey a été bien traité ces dernières semaines. Personne ne l'a insulté ni ne lui a manqué de respect. Mais depuis le début de ses interrogatoires, il a été transféré plus bas, et sa cellule sent le rance. Il ne mange pas, ses yeux sont creusés. En voyant son visiteur, il se lève péniblement de son lit. Bonnes manières ou inquiétude ?

« Cromwell, dit-il.

– Il paraît que vous vous êtes perforé. » Il secoue la tête. « Doux Jésus, Geoffrey, qu'est-ce qui vous a pris ? Avez-vous besoin de vous recoucher ou pouvez-vous vous asseoir ? »

Geoffrey regarde son tabouret d'un air dubitatif, comme si c'était une ruse. Martin l'aide à y prendre place.

« Fitzwilliam est venu ici, déclare Geoffrey. Avec cinquante-neuf questions. Qui pose cinquante-neuf questions ? Je me demande : pourquoi pas soixante ? Il avait tracé un motif sur son papier, et il écrivait entre les lignes. Je me suis dit : c'est un stratagème de Cromwell. »

On dirait que cette grille a empli le prisonnier d'appréhension. Elle n'a pas plus de sens pour lui qu'un heptagramme, ou que toute autre figure dessinée par un magicien.

« C'est seulement pour aider les clercs », explique-t-il. Il s'assied face à Geoffrey, resserrant son manteau autour de lui. « Ça les aide à enregistrer les dates et les lieux, et qui était présent quand des paroles perfides ont été prononcées, ou quand quelque acte de trahison a été décidé. Ça nous aide quand le complot est de taille. Surtout quand nombre des scélérats sont parents et ont des noms similaires. Vous vous souvenez de la vierge sainte ? Nous avons utilisé une technique identique quand nous l'avons interrogée.

« Cette Barton ? Vous continuez de nous rebattre les oreilles avec ça ? Elle a été pendue. »

C'est le premier coup de sang de Geoffrey ; ses mains tremblent sur la table.

« Oui, elle est bel et bien morte, dit-il. Une pauvre fille simple de

la campagne qui n'aurait jamais songé à la trahison si les moines de Canterbury ne l'avaient pas corrompue. Elle a prédit la mort du roi, et celle de la reine d'alors. Et elle a aussi prédit la mienne. Nous sommes tous mourants et maudits, disait-elle – moi, mes petites nièces, la domestique qui lui apportait son dîner quand elle logeait chez moi, et l'épagneul qui se couchait sur ses pieds le soir et lui tenait chaud.

– Vous l'avez logée ? » Geoffrey est stupéfait. « Je ne le savais pas. Que lui avez-vous fait ? »

Il se penche en avant. « Vous avez de la chance que toute votre famille n'ait pas été pendue avec elle. Vous étiez impliqués jusqu'au cou dans les manigances de Barton, vous et les Courtenay. Le roi a été clément parce qu'il respectait votre lignée ancienne. Mais vous savez ce que je pense de tout ça. Je ne la respecte pas plus que je ne respecte vos étrons. » Il lève les yeux. « Martin, je voudrais deux bougies, s'il vous plaît. »

C'est un bel après-midi, et bien que la fenêtre soit petite, il y a une faible lumière grise dehors. Geoffrey sursaute. « Jésus, ne me brûlez pas !

– En cire d'abeille, Martin, précise-t-il. Des petites. »

Il faudrait une chandelle de suif pour brûler un homme. Il voit les épaules de Geoffrey se détendre lorsque cette réflexion pénètre dans son esprit.

« Je croyais que vous et moi, nous nous comprenions.

– Qui peut vous comprendre, Cromwell ?

– Je vous ai employé pendant des années. Et maintenant je me rends compte que vous m'avez fait perdre mon temps. Je vous ai payé pour surveiller votre famille, et pourtant vous semblez ne rien savoir de ce qu'elle trame. Est-ce de la négligence, ou de l'incapacité, ou bien vous moquez-vous de moi ? » Comme Geoffrey ne répond pas, il ajoute : « Disons que c'est la soixantième question. »

Martin apporte les bougies et un bougeoir.

« Geoffrey, poursuit-il, les marchands français ont une coutume qu'ils appellent la *vente à la bougie**. Supposez que vous ayez quelque chose à vendre. Ça peut être des balles de laine, ça peut être un livre, ça peut être un château. Toutes les parties intéressées se réunissent, on discute un peu, peut-être autour d'un verre de vin, puis les enchères commencent, et elles durent tant que la première bougie brûle. Martin, vous voulez bien en allumer une ?

– Je ne connais rien à cette pratique, dit Geoffrey. Je n'en ai jamais entendu parler.

– C'est pourquoi je vous l'explique. Quand la première chandelle est consumée, les enchères cessent. Mais qui veut conclure une

affaire à la va-vite ? Acheteur ou vendeur, il faut du temps pour réfléchir. Une deuxième bougie est donc allumée. Il peut y avoir des enchères supérieures. Et quand elle s'éteint, le marché est conclu. »

Un rire grinçant. « Ne savent-ils pas ce qu'ils veulent, vos amis marchands ?

– Oh, ce ne sont pas mes amis, répond-il innocemment. Ce sont juste divers Français, je ne les connais pas personnellement. Mais je sais comment ça fonctionne. La deuxième bougie tend à faire monter les enchères. Un homme se dit : j'ai fait ma meilleure offre… mais le regret s'empare de lui à mesure qu'il voit sa chance disparaître. Il fouille dans ses poches, demande un prêt à ses amis – et il s'aperçoit que sa meilleure offre est bien plus élevée qu'il ne le pensait. Bon, vous nous avez offert quelques maigres pence. Je crois que vous pouvez aller jusqu'à mille livres. Creusez dans vos ressources, et trouvez ce que vous avez qui me persuadera.

– Qu'est-ce que j'ai en échange ? demande Geoffrey.

– *Caveat emptor*, dit-il. C'est ça, le plus amusant. Vous devez enchérir à l'aveugle. »

Il a apporté une sacoche pleine de papiers. Pendant que la bougie se consume et que Geoffrey transpire, il sort une liasse et la pose sur la table. Martin va et vient avec de l'encre et du sable, et chaque fois que le geôlier sort de la pièce, Geoffrey le suit des yeux, comme si sa présence lui offrait une certaine protection.

« Pardonnez-moi, dit-il au prisonnier, si je mets ce temps à profit. Il y a ici une lettre dont je dois m'occuper, de l'évêque Latimer. Il est à l'abbaye de Hailes, en train de mettre au jour une de leurs impostures. C'est ce qu'ils appellent le Sang sacré. »

La main de Geoffrey se contracte nerveusement. À la mention de ce fluide saint, il veut se signer. Mais il ne pense pas que ce serait judicieux.

« Latimer affirme que c'est une sorte de gomme. Mais si on lui montre les pièces de monnaie des gens simples, elle devient liquide. » Il retourne à la lettre d'Hugh. « N'hésitez pas à m'interrompre quand vous serez prêt à enchérir. »

Le document suivant devrait normalement aller à Richard Riche à la cour des Augmentations, car il est lié à la capitulation du couvent de Malling. Mais une note qui lui est destinée y est épinglée, de la main de l'abbesse en personne. C'est Margaret Vernon, l'ancienne perceptrice de Gregory : elle qui lui a si tendrement appris à écrire son nom et à dire ses Ave. Je viens vous voir, écrit-elle. J'arrive vendredi. Je ne peux pas effectuer le trajet depuis le Kent en une journée. Je vieillis. Je vais devoir passer la nuit chez vous.

« Martin, dit-il, je sens au plus profond de moi que mon ami va bientôt me faire une offre. Apportez les interrogatoires de

lord Southampton, pour que je les aie sous la main.

– Southampton, prononce Geoffrey avec un sourire méprisant. Il a perdu contenance quand je l'ai appelé par son simple nom de Fitzwilliam.

– Je le comprends. Si j'étais fait comte, je m'attendrais à ce que vous vous adressiez à moi comme tel.

– Vous ? » Geoffrey éclate de rire. « Ce serait un monde où les poissons marcheraient.

– Et où les arbres chanteraient, convient-il. Je vais maintenant vous poser des questions. Vous proposerez des réponses. Je verrai si je peux les accepter.

– Vous n'avez aucune preuve ! éclate Pole. Toutes vos allégations ne sont que des mots, des mots, des mots. Mais vous ne pouvez pas en prouver une seule.

– J'ai des lettres.

– Mon frère brûle ses lettres.

– Votre frère Montague ? Je me demande pourquoi. Un tas de cendres peut en dire long. »

C'est maintenant la fin de l'après-midi. Il parcourt les notes de Fitzwilliam et laisse s'installer un silence. Il sent que Pole l'observe. La bougie est consumée et Martin, après lui avoir jeté un coup d'œil pour demander la permission, allume la deuxième à la mèche de la première.

« C'est ce qu'ils appellent *le dernier feu**. Tant que la lumière dure, j'accepte les enchères.

– Je ne jouerai pas votre jeu.

– C'est une transaction sérieuse, je vous le garantis. Je suis toujours preneur. Aidez-moi à remplir la grille. Une partie a été comblée, mais vous verrez (il soulève la feuille) qu'il y a des vides. Si à nous deux nous parvenons à la compléter, je vous offre la vie. Les termes seront les miens, pas les vôtres, mais ce sera tout de même votre vie. Vous pourrez mener une existence paisible. Loin de la cour. Je ne suis pas cruel. Vous aurez des revenus. Suffisants pour vivre comme un gentilhomme. »

Que Pole se débrouille avec ça. Il soulève la lettre de Margaret Vernon. Elle souhaite conclure un marché. Laissez-moi vendre un des manoirs de l'abbaye, je paierai chaque année leur pension aux sœurs grâce à la transaction, et je solderai le compte des domestiques. Ce qui restera sera ma part pour le restant de ma vie. Assez pour une femme seule. Je connais des gens qui me donneront une maison.

Il songe, on dirait que je suis incapable d'aider les femmes. Dorothea. Ma fille. Lady Rochford. Elles me présentent leur douleur et leurs envies. Elles me disent qu'elles sont perdues et confuses,

qu'elles n'ont ni père ni espoir. Je leur donne de l'argent. Ou, dans le cas de la fille du roi, un cheval, un bijou, un conseil.

Le soleil a disparu. *Le dernier feu** produit une flamme orange. « Parlez-moi, Geoffrey. Quand cette bougie sera éteinte, nous serons dans le noir. Alors je vous briserai les jambes. Et ce ne sera que le début. »

Pole bondit de son tabouret, bousculant la table, et le courant d'air qu'il produit fait se courber la flamme. Lui, le lord du Sceau privé, tend le bras et referme la main autour du bougeoir ; c'est un objet bon marché, en étain terni.

« Du calme ! dit-il. Ne perdez plus de temps. Vous pouvez toujours conclure un marché. Non ? Alors vous voulez bien aller chercher l'écraseur, Martin ?

– L'écraseur ? demande Geoffrey. Qu'est-ce que c'est ?

– C'est une sorte d'étau, dans lequel nous coinçons les membres pour les briser. »

Martin, incertain, ne bouge pas. « Je suis convaincu, sir, dit-il à Pole, que vous ne voudriez pas que milord se donne cette peine.

– Observez la bougie, suggère-t-il.

– Marie mère de Dieu, protégez-moi, implore Pole.

– Elle ne le fera pas. » Il parle d'un ton las. Dehors, la lune se lève. Son esprit n'arrête pas de revenir à Margaret et à sa lettre. « Vous savez, dit-il à Geoffrey, je suis fatigué de tout ça. Allez aussi chercher les maillets, Martin. »

Il retourne à ses papiers. Ce que Margaret Vernon demande est inhabituel, mais pas déraisonnable. Ses termes sont précis – c'est une femme qui connaît un peu le droit –, et ses chiffres semblent au premier abord sérieux. Sur son tabouret Geoffrey essaie de se faire aussi petit que possible. Ses épaules sont remontées, ses yeux fermés. Si vous posiez la main sur lui, vous sentiriez chaque sursaut de son corps.

Martin revient. « Est-ce ce dont vous avez besoin, sir ? L'écraseur arrive. »

Il imaginait un maillet à tête en bois, à manche court, afin d'enfoncer les cales qui maintiennent le membre droit. Mais ce que Martin a apporté est un autre genre d'instrument, une arme, pas un outil, avec un manche de quatre-vingt-dix centimètres de long.

« On pourrait fracasser la tête d'un Écossais avec ceci », observe-t-il avec admiration. Il se lève et le prend des mains de Martin. « C'est tout ce que vous avez ? Ça fera l'affaire pour le moment. »

La tête de l'arme est solide et froide contre sa paume. Il soupèse l'ensemble, le tenant à bout de bras, à angle droit par rapport aux dalles de pierre. Puis il laisse tomber son bras et fait balancer le marteau, comme pour le tester. La sensation lui plaît. L'oscillation

agréable du corps ; le moment d'équilibre, de contrôle, puis l'impulsion croissante, le mouvement vers le haut. Ça vous emmène au-delà de vous-même, procurant un étourdissement plaisant, semblable à celui qu'on pourrait ressentir avec une femme : une légèreté, quand on atteint le point de non-retour.

Le bruit lorsque le marteau heurte le mur suffirait à réveiller les morts. Le tabouret de Geoffrey se renverse et il se lève d'un bond. « Seigneur ! »

Tandis que la lumière continue de frémir, que les oreilles continuent de siffler, il dit : « Nous pouvons commencer sans l'écraseur. Peut-être que quelqu'un l'utilise ailleurs. Martin, vous voulez bien rassembler ces papiers ? Ils concernent les affaires du roi, et je ne voudrais pas les tacher de sang. »

De sa main droite il agrippe le marteau, et de la gauche il éteint la bougie.

Plus tard, dehors, Martin est appuyé au mur, tremblant.

« Vous avez dit : allez chercher l'écraseur. J'ai pensé : Marie mère de Dieu, de quoi parle-t-il, je ne suis au courant d'aucun écraseur.

– Ces choses existent. Je les ai vues. Mais pas ici. Dans d'autres prisons.

– Je les imagine, dit Martin.

– Geoffrey aussi les imaginait. »

Dans la pièce derrière eux le prisonnier sanglote. Il est indemne, sans même une égratignure aux tibias.

« Mais feriez-vous ça ? » demande Martin.

Il y a un peu de lumière : une torche solitaire brûlant dans son support. Quelque part un égouttement d'eau, qui corrode activement la pierre. Le pire, c'est l'odeur de ces endroits, l'air rance, le relent métallique du sang frais, la puanteur aigre de la pisse.

« Je veux dire, reprend Martin, pourriez-vous broyer les os de quelqu'un puis rentrer chez vous pour dîner et retrouver votre famille ?

– Je n'ai pas de famille.

– Non, dit Martin. Je vous demande pardon. Je sais que vous n'en avez pas.

– Même si, se souvient-il, je suis maintenant grand-père.

– J'ai vu des gens suspendus, déclare Martin.

– Tôt ou tard, on voit tout. »

Il a comme un poids dans la poitrine ; une sensation sourde, en forme de tête de marteau. Il voudrait remonter le temps, revenir à avant que Geoffrey parle. Il voudrait de nouveau frapper avec ce marteau. La tête était large et diffusait l'impact, si bien que l'arme vibrait à peine.

« Quand on les suspend par les poignets, c'est leur propre poids qui les fait souffrir, déclare Martin. On pourrait dire qu'ils se tourmentent tout seuls. »

Les menottes vous procurent un résultat en moins de vingt minutes. Les sueurs froides commencent à s'écouler du supplicié comme d'un robinet. Si vous manquez de temps, vous pouvez lui accrocher des poids aux pieds. Vous êtes de l'autre côté de la pièce, plume prête, quand il craque ; inutile de se retrouver aspergé des liquides corporels des autres. Une fois que vous avez noté les premiers mots limpides de sa confession, des mots qui sont verts et doux, les geôliers viennent et essuient la morve, les larmes, la matière fécale qui glisse le long de ses jambes.

« Il y a un chevalet. » Martin indique la direction avec sa tête. « Il est parfois utilisé. Je l'ai déjà entendu. »

C'est une bonne question. Laisse-t-on la personne hurler ? Certains hommes qui sont habitués à ce travail affirment que ce sont les cris du prisonnier qui accroissent sa terreur et le font parler. D'autres estiment que ça ne vaut pas la peine, car ça perturbe ceux qui entendent ; il y a toujours des clercs à proximité, ou des conseillers, qui pourraient être écœurés par le vacarme. Dans ces cas, certains procédés peuvent être utilisés – outre étouffer le prisonnier – pour limiter le bruit.

Il dit : « Les Espagnols, quand ils brûlent ce qu'ils appellent un hérétique, exhibent le pauvre hère dans les rues. Ils le recouvrent d'un drap blanc, lui rasent la tête et parfois les sourcils, pour qu'il ressemble plus à une marionnette qu'à un humain. Ils lui mettent un cierge dans la main, comme si c'était lui qui allait allumer le feu. Ils le promènent sur les pavés avec ses pieds en sang et des papiers épinglés sur lui l'accusant d'hérésie, et les moines marchent en procession derrière avec leurs croix d'argent et leurs psaumes. Les gens bordent les rues pour voir ça, ils se massent sur les places du marché. Mais quand toute la ville a vu le spectacle, ils le brûlent en privé dans quelque cour de prison, avec un bâillon dans la bouche.

– Vous êtes allé en Espagne, sir ?

– Non, mais Thomas Wyatt me l'a dit, et quand Wyatt vous raconte quelque chose, c'est comme si vous l'aviez vu de vos yeux. »

Martin semble respectueux. « Si milord s'en souvient, j'ai eu le privilège de servir maître Wyatt la dernière fois qu'il était détenu. Généreux et le cœur sur la main.

– Généreux à l'excès, dit-il. Écoutez, ne laissez pas Geoffrey se blesser de nouveau. Fouillez ses vêtements et assurez-vous qu'il n'a pas ne serait-ce qu'une épingle. Il ne nous causera plus de problèmes. Le roi ne fera pas souffrir un homme d'une maison noble. Je ne crois pas que ça se soit déjà produit, pas sous son règne.

Mais peuvent-ils compter là-dessus ? Le roi a fait un certain nombre de choses qui n'avaient jamais été faites avant.

– Il n'a pas torturé dans les cachots », dit Martin.

Ni nettoyé le sol après. Ni, sur le lieu des exécutions, enlevé la chair qui était restée collée aux chaînes.

« Qu'est-ce qui vous a persuadé de faire ce travail ?

– Il faut bien gagner sa vie.

– Vous auriez pu être un honnête fermier.

– Et tuer des cochons ? »

Ensemencer, voilà ce qu'il pense. Récolter les céréales. Il y a un monde pur et propre où les hommes se nourrissent de lait et de pommes, et de pain si blanc et moelleux que c'est comme manger de la lumière.

Il dit : « William Fitzwilliam est en chemin. Et Richard Riche, et mon neveu Richard. Maintenant que Geoffrey parle, ils vont pouvoir remplir la grille. Et nous pourrons ensuite faire ce qui nous plaira de sa famille. J'appelle ça une journée de travail fructueuse. » Et tout ça rien qu'en donnant un coup de marteau sur un mur. « Quand ils en auront fini, ramenez Geoffrey à l'étage. Donnez-lui son dîner, s'il peut manger. Coupez-lui sa viande. »

Martin semble incertain. « Quand nous lui avons pris son couteau, il a menacé de se pendre à une poutre.

– Je n'ai pas peur de ça. » Il pense, ça exigerait une détermination que Geoffrey n'a pas. « Néanmoins, s'il le fait, ce n'est pas très grave.

– Vous voulez que je lui donne une corde ?

– Je n'irais pas jusque-là. »

Bientôt les renforts arrivent, avec deux clercs portant un encrier et du papier.

« Allez prendre l'air dehors, dit-il aux clercs. Ou alors suivez Martin, il vous donnera de la bière. Richard Riche prendra des notes pour nous, n'est-ce pas ? J'ai encore soixante-deux questions à poser à Geoffrey. Si nous commençons à être fatigués, nous vous sifflerons. »

Les clercs semblent reconnaissants. Il les regarde quitter le couloir et attend qu'ils aient gravi l'escalier en colimaçon.

Il dit : « Geoffrey va tourner autour du pot. Il vous embrumera avec des "Je jure que c'était en octobre, mais c'était peut-être en mars", et "Je crois que c'était dans le Sussex, ou alors c'était dans le Yorkshire", et "Ça pouvait être ma mère ou ça pouvait être la bourgeoise de Bath". Accusez-le de menaces contre le roi – menacer ses conseillers, ce n'est pas une nouveauté, nous savons que son frère Montague nous déteste. Chapuys est un des principaux acteurs de leurs complots, et ça non plus, ce n'est pas une nouveauté. Mais je crois que le roi de France est plus impliqué qu'un frère monarque

ne devrait l'être.

– Si François envahissait, dit Richard Cromwell, je crois qu'il placerait le roi d'Écosse sur notre trône.

– Oui. Mais les gens d'Exeter ne le savent pas. Ni les Pole. Ils sont tellement fiers. Ils croient tous qu'ils seront rois.

– Je crains que nous manquions de preuves contre Exeter, déclare Fitzwilliam. C'est un homme prudent, il efface ses traces. Geoffrey nous en donnera suffisamment sur sa propre famille, mais…

– Mais ça ira plus loin, dit Riche. Nous savons que les deux maisons sont complices.

– Vous vous souvenez que j'ai une femme chez les Courtenay, leur rappelle-t-il.

– Quoi, demande Riche, une blanchisseuse ? »

Fitz rit. « Laissez Cromwell à ses stratagèmes. »

Riche dit : « Cette fois, je ne vois pas comment lady Marie peut être laissée en dehors de tout ça. S'ils planifiaient de l'utiliser, elle ne peut sûrement pas l'ignorer ?

– Ce serait bien dommage, déclare Fitzwilliam, de voir une princesse détruite sur de simples soupçons. »

Lui dit : « Ils abusent de sa confiance. Elle ne frapperait jamais son père.

– Nous en avons déjà parlé, déclare Riche. Vous êtes trop indulgent. Vous ne voyez pas sa nature, sir.

– Qu'avez-vous fait à Geoffrey ? » demande Fitzwilliam.

Il cale ses papiers sous son bras. Ils sont maintenus par de la ficelle, la lettre de Margaret Vernon est avec le reste. Il a mentalement examiné ses chiffres pendant que Pole se confessait.

« J'ai fait du bruit », répond-il.

Il songe, je me suis niché au creux de son ventre. Qu'est-ce que je fais d'autre ?

Dans une semaine, il entendra ce que disent les gens de Londres : que Geoffrey Pole a été torturé à la Tour ; qu'il a été attaché à une grille, et que celle-ci était chauffée, si bien qu'il a été grillé comme saint Laurent le martyr. Que c'est Thomas Cromwell qui a fait ça.

Il est stupéfait lorsqu'il rencontre Margaret Vernon. C'est déconcertant de la voir habillée en femme de bourgeois, même s'il a lui-même recommandé aux nonnes de laisser de côté leurs tenues de religieuses. La mode change. Les femmes montrent de nouveau leurs cheveux. Ceux de Margaret sont argentés.

Il lui demande : « De quelle couleur étaient-ils avant ?

– Aucune couleur spéciale. Gris souris. »

Ils sont à Austin Friars, dans le petit salon. Elle l'attendait. Il a le sentiment qu'il aurait lui-même pu se changer. Il a l'impression qu'il

y a du sang sur ses vêtements, même si le sang n'a pas coulé à la Tour. Geoffrey a avoué qu'il prévoyait d'aller à l'étranger avec un groupe d'hommes afin de rejoindre son frère Reginald. Il a parlé de conspirations dans des cabinets privés et sous des tonnelles, de complots pendant le dîner et après la messe. Il rapporte des propos douteux qui ont été surpris : de la famille de Thomas More, de l'évêque Stokesley. À chaque phrase qu'il murmure, les répercussions sont plus vastes. Lorsqu'il achève sa déposition pour la journée, il implore le pardon du roi. Au pied de la page il griffonne *Geoffrey Pole votre humble esclave*.

Margaret observe : « Vous avez forci, Thomas. On dirait que vous ne prenez jamais l'air.

– Parfois j'essaie de sortir avec mes faucons, répond-il. Mais le roi peut me rappeler à tout moment. Les Vénitiens, vous savez, ils tracent une ligne sur leurs navires pour être sûrs de ne pas les surcharger. Je n'ai pas de ligne semblable. Du moins pas que le roi puisse voir.

– Vous n'avez pas assez d'aide ? Tous ces garçons… »

Il songe, personne ne peut m'aider. C'est juste Henri et Cromwell, Cromwell et Henri.

« Une fois j'ai voulu prendre un jour de congé à la Saint-Michel, car c'est un jour férié pour les avocats, mais le roi s'y est opposé. Son raisonnement est que lui n'a pas de jour de congé, qu'il doit gouverner tous les jours. J'ai dit : mais Majesté, vous êtes consacré par Dieu, il vous a accordé une grâce spéciale qui fait que vous n'êtes jamais fatigué. Il a répliqué : ça fait trente ans que j'ai été couronné. La grâce a dû s'épuiser.

– Vous devriez avoir une épouse.

– Eh bien, trouvez-m'en une. Si vous connaissez une femme satisfaisante, envoyez-la-moi. Je ne manque pas de fortune, elle n'a donc pas besoin d'apporter un penny. Et elle n'a pas besoin d'être très intelligente, ni d'être jeune. Tout ce que je veux, c'est qu'elle ne soit pas papiste, et qu'elle ne subvertisse pas ma maison. »

Margaret rit. « Quel dommage, car il y aura bientôt de nombreuses jeunes femmes renvoyées de leurs cloîtres, mais je crains que certaines continuent de s'accrocher à Rome. Pas moi. J'ai prêté serment au roi, et j'étais sincère.

– Je crois que le roi n'autorisera pas une femme qui a été nonne à se marier. Pas si elle a prononcé ses vœux et professé.

– Alors où va-t-il faire vivre mes sœurs ? À Southwark, dans les bordels ? »

Il voudrait la supplier, ne soyez pas en colère. Ma vie est pleine de personnes en colère.

« Vous devriez aller voir Gregory. Si vous avez besoin d'une

maison, il vous accueillerait. Je suis sûr qu'il serait ravi que vous éduquiez son fils comme vous l'avez éduqué, lui. »

Elle secoue la tête. « Je vais m'installer avec certaines de mes sœurs. Nous serons des femmes turbulentes, sans maître.

– Vous ferez scandale, dit-il.

– Nous sommes trop âgées pour ça. Les gens auront pitié de nous et déposeront des pommes à notre porte. Ils viendront nous voir pour avoir des cataplasmes et des porte-bonheur. Néanmoins (son visage s'adoucit), j'aimerais voir mon petit garçon.

– Ma femme – Elizabeth –, elle était jalouse de vous. »

Margaret déclare calmement : « C'était inutile. »

Il songe, si on peut soutenir que Catherine d'Aragon n'était pas une épouse, et qu'Anne Boleyn n'était pas une épouse, ne pourrait-on découvrir que Margaret Vernon n'a jamais été nonne ? Ne pourrions-nous trouver une erreur dans les papiers ? Alors elle serait libre.

Mais à quoi bon ? se demande-t-il. Elle mourrait et m'abandonnerait. Ou c'est moi qui mourrais et l'abandonnerais. Ça n'en vaut pas la peine. Personne n'en vaut la peine.

Pendant la première semaine de novembre, il arrête lord Montague et le marquis d'Exeter. Il place Constance, la femme de Geoffrey, en détention, ainsi que Gertrude, la marquise, et quelques autres anciens amis du roi. Il envoie Fitzwilliam voir Margaret Pole dans son château du Sussex. Ne la lâchez pas, dit-il. Questionnez-la jour et nuit si vous le devez.

Mais Fitz n'obtient rien de la comtesse. Ses réponses, affirme-t-il, sont sincères, véhémentes et précises. Elle nie toute faute ou intention de nuire. Quand Fitzwilliam qualifie son fils Reginald de bâtard ingrat, elle réplique, pas un bâtard, non ; j'ai toujours été fidèle à mon mari, je suis une épouse irréprochable.

Elle admet que quand elle a su que Reginald était en sécurité, elle a été soulagée : elle est mère, après tout. Oui, elle sait qu'il la méprise d'être restée loyale aux Tudors. Sait-elle qu'il a affirmé qu'il l'écraserait sous son pied ? Elle pince les lèvres. « Je sais, et je dois faire avec. »

Fitzwilliam dit à Margaret Pole de faire ses bagages. Il compte l'emmener en litière chez lui, à Cowdray. Quand il lui annonce que les biens de sa maison doivent être inventoriés, elle comprend que sa longue période de bonne fortune est terminée ; la roue a tourné, et sa chute arrive. Pour la première fois, explique Fitz, il y a eu du désarroi sur son visage. Mais ce n'est rien comparé au désarroi sur le visage de lady Fitzwilliam lorsqu'il l'informe que la comtesse de Salisbury va vivre avec eux, personne ne sait pendant combien de

temps.

Lui-même, à la Tour, interroge le fils aîné de Margaret. Détaché, dédaigneux, Montague refuse souvent de répondre.

« Milord, des témoins vous ont entendu dire que depuis votre enfance vous n'avez jamais aimé le roi. »

Montague hausse les épaules : comme pour dire, c'est mon privilège.

« De faux rapports sont sortis de chez vous, affirmant que des églises paroissiales devaient être détruites. Vous savez qu'il n'y a pas de rumeur plus efficace pour inciter les gens simples à prendre les armes. Pourquoi n'êtes-vous pas intervenu ?

– C'est difficile d'arrêter les rumeurs, répond Montague. Si vous pouvez le faire, indiquez-moi votre méthode. Je vous assure, ce n'est pas moi qui les ai lancées.

– Avez-vous dit… (il consulte ses papiers) que le roi a tué sa première femme par sa méchanceté ? Qu'ensuite il a épousé une catin ? Qu'il a élevé un bâtard ?

– Des histoires de femmes.

– Avez-vous dit que le Turc est un meilleur chrétien que le roi ?

– C'est Geoffrey qui vous a dit ça ? »

Montague rit.

Il insiste : Montague s'est-il entretenu avec lord Exeter pour déterminer combien d'hommes ils pouvaient réunir à eux deux ? A-t-il dit que ça ne suffisait pas de tuer les conseillers du roi, qu'il fallait aussi viser leur chef ? Et ceci ne constitue-t-il pas une trahison pure et simple ?

« Je suppose que ça pourrait l'être », dit Montague.

Il va voir le marquis d'Exeter. Il a moins de cartes en main, et Exeter le sait. Mais les Pole et les Courtenay, au cours des années récentes, ont renvoyé tous les domestiques qu'ils soupçonnaient d'être favorables aux nouveaux enseignements, ou à la lecture de la Bible. Ils ont donc creusé un profond puits de ressentiment, auquel il peut puiser. Il faut juste un peu de temps pour remonter le seau.

« Lord Exeter, vous vous êtes trouvé en compagnie de personnes qui ont qualifié le roi de bête sauvage ? »

Exeter soupire. « C'est ce que ce pauvre Geoffrey a trouvé de mieux ?

– Vous avez dit : le roi et Cromwell sont semblables, ils dédaignent la totalité du royaume pour avoir ce qu'ils veulent. »

Exeter lève les yeux au ciel.

« N'avez-vous pas dit "Toute la soi-disant autorité du roi ne peut pas guérir sa jambe douloureuse" ? N'avez-vous pas dit "Sa jambe le tuera un jour" ? N'avez-vous pas dit "Quand Henri mourra, alors au revoir M. Cromwell" ? »

Exeter ne répond pas.

« N'avez-vous pas dit "Nous avons peut-être un prince, mais il sera bientôt mort, toute la lignée Tudor est maudite" ? »

Exeter se réfrène. « Je ne m'occupe pas de malédictions.

– Non. Des histoires de femmes. Peut-être votre épouse le fait-elle ? »

Richard Cromwell entre. Lord Exeter n'a-t-il pas pris des terres qui appartenaient aux abbayes ?

Si.

Les a-t-il acceptées de son plein gré ?

Oui.

S'est-il excusé, disant que Dieu le pardonnerait, car elles seraient toutes rendues un jour aux moines ?

Silence.

« Comment cela serait-il possible ? demande Richard.

– Par un changement de politique, répond Exeter. Le roi pourrait se repentir.

– Ou se rallier à Rome ?

– Vous ne pouvez pas l'exclure. »

Il cogne de la main sur la table. « Croyez-moi, je le peux. »

Il parle à Gertrude, l'épouse d'Exeter. Elle est l'homme de la maison, une personne audacieuse et entreprenante qui recherche constamment l'avancement de la famille dans laquelle elle s'est mariée. Sa belle-mère était espagnole, l'une des femmes de Catherine ; pas étonnant qu'elle soit attirée, observe-t-il, par la compagnie de l'ambassadeur impérial Chapuys. Pas étonnant qu'ils se confient l'un à l'autre.

C'est difficile de troubler Gertrude. Il l'a déjà relâchée par le passé, elle pense donc qu'il a le cœur tendre.

« Je supplie le roi de retenir sa main, lui dit-il. Dieu sait, milady, qu'il a été clément dans votre affaire. J'espère toujours moi-même que les gens s'amenderont. » Il la regarde, chagriné. « Je suis souvent déçu. »

Il sort et dit aux siens : « Nous devons mettre la main sur l'enfant. Je veux dire, le fils d'Exeter. »

Ils le dévisagent.

Il ajoute : « Quand avez-vous vu le roi faire du mal à un enfant ? Quoi qu'il en soit, allez le chercher. »

Richard Cromwell explique : « Nous ne pouvons pas courir le risque que l'héritier d'Exeter soit emmené hors du pays pour rassembler des partisans à l'étranger.

– Et amenez aussi le fils de Montague, dit-il. Henry Pole a le même âge. »

C'est un cataclysme. Elles sont tombées, les grandes familles,

comme des quilles renversées par la boule d'un géant ; balayées de l'étagère comme des pichets lors d'un tremblement de terre.

Bess Darrell est amenée à la Tour. Personne n'y voit rien à redire, puisque toutes les femmes de Gertrude sont questionnées. Bess est comme à son habitude angélique : ses cheveux dorés, ses yeux couleur bleuet. Elle lui donne des faits sur papier, des lettres qu'elle a recopiées. Elle lui donne des exemples de trahison sous forme de fleurs brodées : la pensée pour Pole, le souci pour Marie.

Mais quand il en a fini avec elle, elle demande : « Et maintenant ? Dois-je retourner vivre parmi ces gens ? Que vais-je répondre quand ils me demanderont ce que j'ai dit à Cromwell ?

– Répondez que vous m'avez raconté vos rêves. »

Elles accordent beaucoup de crédit aux rêves, ces familles. Elles les notent toujours et se les envoient mutuellement, scellés et par coursier. Souvent, semblerait-il, elles rêvent que le roi est mort. Parfois elles rêvent que Jane Seymour arrive dans son linceul pour dire au roi qu'elle le déteste et qu'il est maudit.

Il dit : « Vous ne pourrez pas retourner parmi les Courtenay car ils n'existeront plus. Quand vous partirez d'ici, vous irez à Allington. »

Elle lève les yeux. « Et qu'y ferai-je ?

– Vivre sans faire de vagues.

– Vous allez ramener Wyatt à la maison ? »

Il acquiesce. « Mais je ne peux pas dire quand.

– Il paraît que le roi n'est pas satisfait de lui.

– Il n'est satisfait d'aucun de nous. »

Il pense, nous ne savons même pas si Wyatt est toujours en vie. Mais je lui fais confiance pour repérer le danger et s'en éloigner. Sinon, si l'immobilité vaut mieux, Wyatt a tenu tête à une lionne.

Bess Darrell dit : « Lord Montague appelle l'Angleterre une prison. Il prétend qu'il est emprisonné depuis six ans.

– Une geôle trop bonne pour qu'il en parte, raille-t-il. Ils m'écœurent. Ce sont des lâches. S'il avait traversé la mer pour rejoindre Reginald, au moins je le respecterais. Il aurait prouvé que c'est un homme, qui aurait pu prendre les armes.

– Ça vous aurait facilité la tâche, remarque Bess. La trahison ne fait aucun doute, donc. Mais hormis ce que je vous ai apporté, vous n'avez rien que les absurdités de Geoffrey, et des ouï-dire, des rumeurs, des ragots de garçons de cuisine. Ils ne vous feront pas de cadeaux, Montague et Exeter, à moins que vous ne leur arrachiez des aveux, mais vous ne pouvez pas faire ça.

– Je suis très ingénieux, dit-il avec tristesse. Et votre témoignage est d'une grande aide.

– Mais réfléchissez, milord. Si vous qualifiez de traître toute personne qui a dit ne pas apprécier le roi ou ses actes, qui va rester

vivant ?

– Moi », répond-il. Henri et Cromwell. Cromwell et Henri.

« Exeter croit que le monde va changer, poursuit Bess. Il sait qu'Henri craint l'excommunication. Il pense qu'une démonstration de force le ramènera vers Rome.

– Il ne reviendra pas en arrière. Trop de choses ont été dites et faites en Angleterre. Le roi ne peut rien contre le changement, même s'il voulait l'empêcher. Laissez-moi vivre encore un an ou deux, et je m'assurerai que ce que nous avons fait ne pourra jamais être défait, par aucun pouvoir sur terre. Et même si Henri change d'avis, moi, je ne changerai pas. Je défendrai moi-même ma cause. Je ne suis pas trop vieux pour tenir une épée.

– Vous prendriez les armes contre Henri ? » Elle semble amusée, plus que stupéfaite.

« Je n'ai pas dit ça. »

Elle regarde sa main, qui porte la bague de Wyatt.

« Oh, je crois que si. »

Mi-novembre : alors que le mauvais temps arrive, on peut voir un homme de Cambridge, un prêtre, commettre un long suicide public. Un homme attaquant le roi : un minuscule adversaire contre le géant, une personne aussi petite qu'une miette, avec des armes en paille.

Son nom est John Lambert, bien qu'il soit né Nicholson. Il a été ordonné prêtre et connaissait le petit Bilney, qui l'a converti à l'Évangile. Il est allé à Anvers en tant que chapelain des marchands anglais ; il a croisé tous les chemins dangereux, y compris celui de Tyndale. Thomas More, dit-il, l'a fait rentrer par la ruse en Angleterre. Puis l'ancien archevêque Warham – de Canterbury – l'a poursuivi pour hérésie avec quarante-cinq chefs d'accusation, qu'il a réfutés. Oui, a-t-il admis, il avait étudié le travail de Luther, et il estimait que ça avait fait de lui un homme meilleur. Il était d'accord avec lui pour dire qu'il était légal qu'un prêtre se marie. La question du libre arbitre était selon lui trop complexe pour les hommes simples. Mais il croyait que seul le Christ, et non les prêtres, pouvait pardonner le péché. Les Saintes Écritures contiennent tout ce dont nous avons besoin, disait-il. Nous pouvons nous passer des règles supplémentaires que Rome a inventées.

Au milieu de l'audience, Warham est mort. On a abandonné l'affaire. Mais les quatre ou cinq années qui se sont écoulées depuis n'ont pas rendu Lambert prudent. À Austin Friars – sans clerc présent, sans que personne prenne de notes –, Thomas Cranmer a raisonné avec lui. Lui, Thomas Cromwell, a férocement argumenté avec lui. Et Robert Barnes se tenait là, le visage crispé par l'aversion

et la peur, éclatant finalement : « Vous – quel que soit votre nom – Lambert, Nicholson –, vous entraînerez notre perte ! »

Cranmer a dit : « Nous ne remettons pas en cause votre point de vue…

– Si, a interrompu Barnes.

– Bon, si – mais l'essentiel est que vous soyez circonspect. Que vous soyez patient.

– Quoi, attendre que vous rampiez vers moi ? Soyez un homme, Cranmer, dressez-vous pour la vérité. Vous la connaissez maintenant, au fond de votre cœur. »

Barnes a dit : « Lambert, vous remettez en question le baptême…

– Il y a des baptêmes dans les Écritures. Mais pas d'enfants.

– … et vous remettez en question l'Eucharistie, le sacrement de l'autel. Mais si vous faites ça, si vous le faites ouvertement, je ne peux pas vous protéger, et je ne le ferai pas, et lui (il a désigné l'archevêque) ne le fera pas, et lui (il a désigné le lord du Sceau privé) ne le fera pas non plus.

– Je vais vous dire ce que je vais faire, a répliqué Lambert. Je vais vous éviter des tourments. Je vais m'adresser au-dessus de vous. Je vais soumettre mon affaire au roi lui-même. C'est lui le chef de l'Église. Qu'Henri me juge. »

Le roi – que personne ne soit surpris – a relevé le défi. À Whitehall il débattra en public avec Lambert. « Cromwell, les ambassadeurs viennent-ils ? »

L'Europe qualifie le roi d'hérétique – alors, que l'Europe l'entende et le voie défendre notre foi commune. Pole affirme qu'il est en termes d'érudition inférieur à des hommes comme More et Fisher, les morts bénis. Il va leur prouver le contraire. Des rangées de bancs sont installées pour les spectateurs.

« Prions Dieu pour que le roi ne se casse pas la figure, déclare Rafe Sadler. Lambert a étudié les langues. Il peut citer les Écritures en langues aussi bien anciennes que modernes. »

Lui est chagriné. « J'ai toujours dit au roi que l'anglais suffisait. »

Il songe, à chaque point que Lambert marquera, j'aurai mal.

Il a fait de son mieux pour dissuader Henri d'organiser ce spectacle. Il n'a pas à répondre à Lambert, lui dit-il – il a des évêques pour le faire à sa place. Mais Henri n'écoute pas. Ce n'est que la veille du débat qu'il perçoit le malaise de ses conseillers.

« Quoi, vous craignez pour moi ? Je suis très capable d'affronter n'importe quel hérétique. Et je dois porter haut le flambeau de la foi, pour qu'aussi bien mes amis que mes ennemis le voient. »

Il demande, et quand Votre Majesté commencera-t-elle à le brandir ?

« Vers midi, répond Henri. Et nous devrions en avoir fini à la tombée de la nuit. »

Tôt le matin de l'audience, il reçoit la femme de Lisle, qui est venue de Calais. Il n'y a personne, hormis Stephen Gardiner, qu'il aimerait moins voir avant le petit déjeuner.

Il sait que lady Lisle ne l'apprécie pas. Elle n'aime pas ce qu'il est – un petit chef arrogant – et elle lui fait sentir que ses manières, sa façon de parler, trahissent qu'il n'est qu'un garçon de cuisine. Cependant, elle discute joyeusement de la propriété du Gloucestershire qu'elle va lui vendre. On croirait que tout va bien à Calais ; elle ne mentionne pas le flot d'informateurs insatisfaits qui viennent le voir dans ses diverses maisons, certains toujours nauséeux à cause de la traversée. Elle ne mentionne pas les personnes détenues à la Tour, même si ce sont sûrement ses cousins, puisque toutes ces personnes sont apparentées.

Elle dit seulement : « Il paraît que vous êtes occupé, lord Cromwell. Mais jamais trop occupé pour acquérir des terres, n'est-ce pas ? J'ai dit à mon mari : vous pouvez être certain que Cromwell m'accordera du temps. Il veut ce que j'ai.

– Comment se porte lord Lisle ? John Husee affirme qu'il est mélancolique.

– Ça l'encouragerait d'être récompensé pour son long service.

– Le roi lui a offert deux cents livres par an.

– Il préférerait que ce soit quatre cents. »

Il réprime un sourire. « Je demanderai. Mais je ne promets rien.

– Si le roi s'en sort bien avec l'hérétique, il sera d'humeur généreuse ce soir. Bon (elle se lève), je dois y aller. Plus vite je rentrerai à Calais, plus mon mari sera content. Il dit qu'il préférerait perdre cent livres que passer une semaine sans moi.

– S'il les avait à perdre, déclare-t-il sans réfléchir.

– Ça dépend de vous, rétorque-t-elle. Essayez d'arranger ça, vous voulez bien, monsieur Cromwell ? » Elle rit et s'excuse. « Milord, devrais-je dire.

– Oui, en effet. Vous devriez le savoir maintenant.

– Je ne voulais pas vous manquer de respect. Vous êtes ce que le roi a fait de vous. Mais cela vous étonne-t-il que mon mari soit si malheureux ? Tant de moins-que-rien se sont enrichis, pendant qu'il peine à joindre les deux bouts. »

Lady Lisle n'arrive pas à avoir de femmes pour la servir, tant elle est exigeante. Mais le vieux lord Lisle est amoureux d'elle, songe-t-il : son épouse dure, intelligente, égoïste.

Il est dix heures passées. À Westminster, les évêques attendent :

les membres du Conseil du roi, les gentilshommes des appartements privés, le maire, les échevins, les officiels des guildes de Londres. Christophe l'aide à monter à bord de son bateau.

« L'évêque Gardineur sera avec vous, lui rappelle-t-il. Aujourd'hui il va s'amuser, puisque ce pauvre Lambert va sûrement finir brûlé ? Car qui peut nier le baptême ? Avant d'être baptisé, saint Christophe était un cannibale à tête de chien. Il ne s'appelait pas Christophe, mais Abominable. Après son baptême, il est devenu humain et a pu prier. Avant, il savait seulement aboyer. »

Il dit : « Je sais que ton vrai prénom n'est pas Christophe. Tu en avais un autre. Fabrice, n'est-ce pas ?

– Christophe était mon nom à Calais. Dans Calkwell Street. Avant Fabrice, j'étais Benoît, un très gentil petit garçon. Mais peu importe mon nom de baptême. Je l'ai oublié. »

Il songe, ce n'est pas le baptême qui entraînera la perte de Lambert, c'est le *corpus Christi*, le corps du Christ.

Stephen Gardiner fait irruption : il ralentit l'allure, ils s'interrompent, se redressent ; ils se saluent en ôtant leur chapeau, des hommes respectueux, d'une politesse méticuleuse. Mais avec Stephen, les bonnes manières ne durent que le temps d'un clin d'œil.

« Je ne sais pas ce que vous avez fait en mon absence, déclare ce dernier. Je ne sais pas pourquoi vous toléreriez un anabaptiste. À moins, évidemment, que vous le soyez vous-même. »

Dans sa tête, il ôte son manteau. Il retrousse ses manches et donne à Stephen un coup de poing dans le nez. Il n'en revient pas : Gardiner est parti trois ans, et son envie de l'assommer est toujours aussi forte.

« Est-ce probable ? demande-t-il. Ces gens que vous qualifiez d'anabaptistes ne prêtent pas serment. Ils ne servent aucun roi. Non seulement ils ne veulent pas travailler pour l'État et obéir aux magistrats, mais ils refusent à l'enfant son livre. Ils adorent l'ignorance. Ils affirment que nous vivons les derniers jours, alors pourquoi apprendre quoi que ce soit ? Pourquoi s'occuper des récoltes, pourquoi stocker les céréales ? La moisson ne sert à rien.

– Oh, fait Gardiner, on peut les comprendre, si l'avènement du Christ est imminent. Ce que je ne crois pas. Mais je me disais que vous le pensiez peut-être.

– Vous savez que je n'ai rien à voir avec cette secte.

– Peut-être pas. » Stephen sourit. « Après tout, vous pensez clairement à demain. Vous amassez un trésor sur terre, n'est-ce pas ? De fait, vous ne faites pas grand-chose d'autre.

– Maintenant que vous êtes de retour, dit-il, vous verrez ce que je fais. »

À midi le roi arrive, annoncé par des trompettes. C'est une journée sombre, mais Henri porte du blanc de la tête aux pieds. On dirait ces montagnes qu'on trouve dans les fables, faites de glace solide.

Le roi prend sa place sur l'estrade sous son dais. Les rangées de bancs sont bondées. Le clergé est assis à la droite du roi, ses nobles à sa gauche. La salle est splendidement ornée de fanions et de drapeaux, et une tapisserie a été apportée de la Garde-Robe, si bien que de gigantesques figures bibliques président à la scène : Daniel, Job, Salomon sans Balkis.

Lui, le vice-gérant, s'assied. L'évêque Tunstall lui adresse un hochement de tête courtois. L'évêque Stokesley le fusille du regard. Le docteur Barnes ressemble à une image gravée. Cranmer semble avoir rétréci. Hugh Latimer n'arrête pas de faire des bonds, courant ici et là, tapant sur des épaules, murmurant, passant des notes.

Il demande à Cranmer : « Hugh a-t-il préparé le roi ?

– Nous l'avons tous fait. » Cranmer semble surpris. « Pas vous ?

– Je n'aurais pas eu cette audace. Il est plus près de Dieu que moi. »

Quand on fait entrer John Lambert, son pas est ferme, son visage résolu. Mais en regardant autour de lui, il absorbe la magnificence de la salle, et on voit qu'il est submergé. Il observe le roi, ses courbes éblouissantes, et s'apprête à faire une révérence – mais il ne sait pas s'il doit s'incliner ou s'agenouiller.

Lui, Thomas Cromwell, voit le docteur Barnes sourire. Il entend Stokesley remuer sur son banc, un bruissement arrogant.

Il se retourne et lui lance un regard noir : « Un peu de charité ?

– Chut », fait Cranmer.

Une plate-forme a été construite pour que Lambert soit visible de tous les endroits de la salle. Il s'arrête devant, tel un cheval qui a vu une ombre dans les arbres. Incité à monter les marches, il s'exécute lentement comme si c'était un échafaud. Il fait face au roi. Il tourne la tête, cherchant des visages connus, mais quand il les trouve, dans la faible lumière de midi, il voit des expressions glaciales.

Henri se penche en avant. Cette audience est sans précédent, il n'y a donc pas de règles, mais le roi a décidé de la présider comme un tribunal. « Votre nom ? »

John Lambert est habitué à se défendre dans des pièces de taille réduite. Il est courageux mais n'a jamais eu à affronter une telle situation : et son roi est là, le faiseur de situations.

Sa voix semble faible, comme s'il venait d'une autre époque. « Je suis né John Nicholson. Mais on m'appelle John Lambert.

– Pardon ? » Le roi est stupéfait. « Vous avez deux noms ? »

Lambert recule. Il pose un genou à terre.

Gardiner murmure : « Sage initiative, monsieur. »

Le roi déclare : « Je ne ferais pas confiance à un homme qui a deux noms, même si c'était mon frère. »

Lambert est surpris par le franc-parler du roi. S'attendait-il à une allocution apprise par cœur ? Ça va venir : mais Henri aborde, implacablement, le sujet de leur querelle. « Le corps du Christ. Est-il présent dans le sacrement ? »

En disant *corpus Christi*, le roi porte la main à son chapeau, en signe de révérence.

Lambert observe le geste. Ses épaules se voûtent. « Votre Majesté étant si érudite, un prince d'une rare sagacité …

– Lambert, Nicholson, dit le roi, je ne suis pas venu ici pour être flatté. Contentez-vous de répondre.

– Saint Augustin affirme…

– Je connais Augustin. Je veux l'entendre de votre bouche. »

Lambert tressaille. Il est désormais à genoux et ne sait pas quand il peut se relever. C'est une forme de torture qu'il s'est lui-même imposée. Le roi lui lance un regard noir.

« Alors ? Qu'en dites-vous ? Est-ce la chair du Christ, son sang ?

– Non », répond Lambert.

Stephen Gardiner se tape sur le genou, légèrement.

L'évêque Stokesley déclare : « Nous ferions aussi bien de le brûler tout de suite. Pourquoi faire traîner ? »

Le visage du roi devient rouge. « Et les femmes, Lambert – est-il légal pour une femme d'enseigner ?

– En cas de nécessité », répond-il.

Les évêques grognent.

Et le mot « ministre », demande le roi, qu'est-ce qu'il signifie pour lui ? Le mot « église » ? Le mot « pénitence » ? Les fidèles doivent-ils se confesser en privé ? Estime-t-il que les prêtres peuvent se marier ?

« Oui, répond Lambert. N'importe quel homme devrait pouvoir le faire, s'il n'a pas le don de la chasteté. Saint Paul est clair sur cette question. »

Robert Barnes dit, excusez-moi. Il se lève, butant sur les pieds des ecclésiastiques érudits.

« Monsieur l'archevêque, dit le roi, vous voulez bien vous lever et montrer à Lambert ou Nicholson pourquoi il se trompe ? »

Cranmer se lève.

Cuthbert Tunstall se penche en avant : « Lord Cromwell, pourquoi Lambert a-t-il deux noms ? Ça semble autant troubler le roi que ses hérésies.

– Je crois qu'il en a changé pour éviter la persécution.

– Hmm. » Tunstall se rassied. « Il ferait mieux de changer de point

de vue. »

Cranmer est debout. Ses manières sont hésitantes : « Frère Lambert… »

Les personnes au fond crient qu'elles n'entendent pas.

Robert Barnes est revenu. Excusez-moi, milords, pardonnez-moi : il bute de nouveau sur les pieds. Il a l'air malade. Peut-être a-t-il vomi.

Cranmer reprend : « Frère Lambert, je vais vous montrer certains passages des Écritures qui, selon moi, prouvent que vous vous trompez, et si vous admettez le bien-fondé de mes textes, je crois que vous devrez vous rallier à mon opinion et à celle du roi. Mais si… »

Stephen Gardiner s'agite sur son siège. Pendant que Cranmer plaide sa cause, il n'arrête pas de commenter, mais à coup sûr trop bas pour qu'Henri entende. L'évêque Shaxton lui demande de se taire. Hugh Latimer lui lance un regard noir. Stephen les ignore, et avant même que Cranmer ait terminé il se lève.

Cuthbert Tunstall dit : « Monsieur de Winchester, je crois que sur la liste je suis le prochain à parler ? »

Gardiner montre les dents.

Tunstall regarde autour de lui en espérant de l'aide. « Messieurs ? »

Cranmer s'affale sur sa chaise. Hugh Latimer suggère : « Peut-être le vice-gérant est-il le suivant ? »

Lui, Cromwell, lève la main : pas moi.

L'évêque Shaxton agite la liste. « Vous êtes numéro six, Gardiner. Asseyez-vous ! »

L'évêque de Winchester ne prête aucune attention à cette agitation. Il se contente de poursuivre, tuant un homme avec ses paroles, le faisant trébucher et l'entraînant vers les flammes dans lesquelles il hurlera et saignera.

Deux heures : le roi est magistral. Il est habile, il est incisif ; il est, par moments, humble. Il ne veut pas tuer Lambert, ça ne l'intéresse pas. Il veut le convaincre, pour qu'au bout du compte Lambert s'effondre et confesse : « Sire, vous êtes le meilleur théologien : vous m'instruisez, m'éclairez et me sauvez. »

On n'entendrait pas François débattre en personne avec un sujet, et il n'en serait d'ailleurs pas capable. On ne verrait pas l'empereur se battre pour sauver la vie d'un misérable vassal. Ils amèneraient leurs inquisiteurs et briseraient Lambert dans la salle de torture.

Lui, Cromwell, songe au tournoi, à la feuille de score, au nombre de touches : *brisée sur le corps*. Chaque fois que le roi récupère son cheval et couche sa lance, il marque une pause, fait à Lambert une

gentille proposition. Une perspective de clémence. Votre vie – si vous vous rétractez, si vous admettez et suppliez. Lorsqu'on lui demande s'il croit au purgatoire, Lambert dit oui. « Je crois à l'affliction. On peut traverser le purgatoire dans ce monde. »

« C'est une ruse, marmonne Hugh Latimer. Le roi lui-même ne croit pas au purgatoire.

– Enfin, pas aujourd'hui », observe Gardiner.

Trois heures : pause-pipi. Origène est cité, saint Jérôme, saint Jean Chrysostome, le prophète Isaïe.

Dehors, Gardiner déclare : « Je ne vois pas pourquoi les anciennes accusations contre Lambert ont été abandonnées. Un changement d'archevêque n'excuse rien. Vous auriez dû vous en occuper, Cromwell. »

Stokesley observe : « Vous ne semblez pas vous intéresser beaucoup à l'affaire, monsieur le lord du Sceau privé.

– Je me demande pourquoi », s'interroge Gardiner. Il lorgne Latimer. « Et vous, profitez-vous des enseignements du roi ? »

Hugh grogne comme un terrier devant un taureau.

Il faut un peu de temps pour que tous les spectateurs regagnent leur place, pour que les quintes de toux cessent et que tout le monde soit installé. Puis tous les regards se tournent vers lui, le vice-gérant du roi. Il se lève d'un bond.

« Majesté, ayant entendu votre raisonnement, et celui des évêques, je n'ai rien à ajouter, et je ne pense pas qu'il manque quoi que ce soit.

– Pardon ? demande Gardiner derrière lui. Il ne manque rien ? Allez-y, Cromwell, expliquez votre raisonnement. Vous croyez que personne ne veut vous entendre ? Moi, je veux vous entendre. »

Le roi a un regard noir. Gardiner lève les mains comme pour s'excuser.

C'est au tour de Lambert de parler, et les tours sont observés – sauf par Stephen. Lambert s'est relevé, mais quatre heures se sont écoulées et personne ne lui a offert de chaise. Crépuscule : ses épaules s'affaissent. Les torches arrivent. Tandis que leur lumière danse sur le visage des évêques, le roi dit : « Le moment est venu, Lambert. Vous avez entendu tous ces hommes instruits. Alors, que pensez-vous maintenant ? Vous avons-nous persuadé ? Allez-vous vivre ou mourir ? »

Lambert répond : « Je remets mon âme entre les mains de Dieu. Mon corps, entre celles de Votre Majesté. Je me soumets à votre jugement. Je me repose sur votre clémence. »

Ne faites pas ça, songe-t-il. Pas là.

Henri dit : « Vous estimez que le sacrement de l'autel est un

spectacle de marionnettes.

– Non », répond Lambert.

Le roi lève la main. « Vous affirmez que c'est une illusion. Que ce n'est qu'une image, ou une allégorie. Mais un texte vous donne tort, les paroles de Jésus : *Hoc est corpus meum*. C'est le message le plus clair qui soit. Je ne vais pas soutenir des hérétiques. Lord Cromwell, lisez la sentence. »

Il saisit les documents. Dans de tels cas, ils sont préparés à l'avance. Stokesley déclare qu'à lui seul il a brûlé cinquante hérétiques, et même s'il ne fait que se vanter, la partie suivante de la procédure a été bien répétée. Il se lève.

« Parlez haut et fort, dit Stokesley. Que nous vous entendions enfin, lord Cromwell. Ne laissez à ce misérable aucun doute quant à son sort. »

Après la lecture de l'édit, les gardes emmènent Lambert. Le roi incline la tête vers son auditoire, avec la piété mesurée d'un homme d'Église – ce qu'il a été cet après-midi. Lorsqu'il relève le menton, il a une expression exaltée.

Sur un signal, les trompettes pénètrent dans la salle. Ils sonnent la fanfare tandis que le roi sort. Six musiciens. Seize pence chacun. Huit shillings à trouver pour la trésorerie. Le roi envisage de former une nouvelle garde, appelée les Gentilshommes à la lance, avec une nouvelle livrée. À ce rythme-là, il va vouloir des trompettes toutes les heures.

À peine six heures, mais il fait nuit noire dehors. L'hiver impose sa poigne d'acier.

« C'était sinistre », déclare Rafe.

Il est d'accord. « Le pauvre. »

Rafe dit : « Je ne parlais pas de Lambert. Il l'a bien cherché.

– Je crois que c'est Gardiner qui l'a piégé. » Il est en colère. « À peine repose-t-il ses griffes sur le sol anglais qu'une telle chose se produit. Je crois qu'il a parlé au roi dans mon dos. Je crois qu'il a cherché à avoir son attention, lui disant à quel point les Français sont dégoûtés par notre réforme, combien l'empereur est atterré, et qu'il doit prouver qu'au fond de son cœur il est un bon Romain. Comme si sa grande cause était une querelle idiote qui aurait pu être réglée en deux semaines, et sept années de travail ignorées…

– Il est trop tard pour faire un discours », déclare Rafe.

La garde de sa maison est là, prête à le ramener chez lui. La foule se disperse. La fanfare s'est tue, les trompettes s'éloignent d'un pas tranquille. Il les appelle, enfonce la main dans sa poche pour leur donner un pourboire. Ils portent la main à leur chapeau. Il se retourne vers Rafe.

« J'espère ne pas avoir donné l'impression que je dédaignais les efforts du roi. Car ce n'est pas le cas. Il a très bien argumenté. »

Rafe déclare : « On aurait dit que vous ne saviez pas quoi faire. »

Il songe, si, je le savais. Mais je ne l'ai pas fait. J'aurais pu défendre Lambert. Ou au moins quitter la pièce.

« Barnes jouait l'hypocrite, dit-il. Mais sans la grâce de Dieu, c'est lui qui se tiendrait là, accusé. »

Rafe remarque : « Rob s'en est bien tiré aujourd'hui. »

Rafe n'ajoute rien. Ils sortent dans le froid. Lui songe, j'aurais pu citer, j'aurais pu réciter. À quoi m'ont servi toutes mes lectures ?

Il place le bras en travers des épaules de Rafe. Ce dernier ne grossit jamais ; il n'est ni chasseur ni joueur de tennis, il est juste aussi maigre qu'un jeune garçon, cassable.

« N'aie pas peur, dit-il. Nous allons prospérer, garçon. » Le froid leur pique le visage.

Il n'y a pas beaucoup de jours avant l'exécution. Il envoie à manger et à boire à Lambert, des paroles de consolation et de pitié, mais il se demande, comment peuvent-elles être reçues ? Il sait que je n'ai pas plaidé sa cause. Je suis resté dans l'arène parmi ces hommes au regard dur, avec le goût du sang dans la bouche, et je n'ai pas levé le petit doigt. Ni élevé la voix, hormis pour lire la sentence. Mais si le roi refusait de me consulter, que pouvais-je faire ? Dans tout le Livre Appelé Henri, c'est sans précédent.

La fin de John Lambert est une occasion spéciale. À Smithfield, il y a des tribunes pour les dignitaires, ornées des emblèmes de l'Angleterre, dotées de coussins moelleux. Tous les conseillers qui ne sont pas malades et alités paradent : chacun arborant sa chaîne honorifique, et l'écusson de la Jarretière pour l'élite. Les sièges avec la meilleure vue sont réservés aux principaux ambassadeurs, à Castillon et Chapuys.

Cette journée est une débauche de douleur. Il n'a jamais vu un homme souffrir autant. Un spectateur ne peut pas devenir aveugle. Il peut seulement fermer les yeux quelques instants. Il pense, Dieu merci, Gregory est dans le Sussex. Il n'a pas réussi à regarder quand Anne Boleyn est morte, et pourtant ça n'a duré qu'un battement de cœur : moins.

Lambert met une heure à mourir. À ses côtés, assistant le lord du Sceau privé, il y a un jeune garçon, Thomas Cromwell, alias Harry Smith. Il y a une trace de cendre sur son bras nu ; son corps, sous son justaucorps, est couvert de bleus.

Alors que les étoiles brillent dans le ciel, Cranmer vient le voir. Une visite pastorale.

« Vous ne vous sentez pas bien ? »

Il ne va pas l'admettre. « Éveillé à toute heure, dit-il. C'est M. le Traître Pole, il entraîne tellement de paperasse avec ses machinations. »

L'archevêque lui-même semble désarmé, épuisé. Lui, lord Cromwell, demande du vin, de la nourriture si son invité en veut : une aile de chapon, des prunes. Cranmer remue sur sa chaise. Il se mouche.

Il dit : « Vous savez, ce que nous avons commencé ne se réalisera pas en une génération. Vous avez plus de cinquante ans. Et moi, pas beaucoup moins.

– Gardiner m'a demandé si je pensais que nous vivions les derniers jours. »

Cranmer lui jette un coup d'œil. « Mais vous ne le pensez pas. Sûrement pas. »

L'archevêque se mord la lèvre, tel un homme arrachant une écharde avec une aiguille.

« Je comprends pourquoi des hommes bons veulent croire que le Christ arrive. Nous voulons sa justice, quand la justice semble mettre si longtemps à venir.

– Vous croyez que Lambert n'a pas eu droit à la justice ? »

Il lève les yeux. Ce n'est pas un piège.

Il dit : « On ne peut pas choisir, si on sert un prince, de changer de cause d'une semaine à l'autre. Parfois tout ce qu'on peut faire, c'est limiter les dégâts. Mais ici, nous avons échoué. »

Cranmer déclare : « Nous ne devons pas commettre l'erreur de Thomas More. Il pensait commander la conscience d'Henri. »

La porte s'ouvre. Cranmer sursaute. « Ah, Christophe… »

Le garçon pose un plat. « Je crois que mon maître devrait prendre des vacances.

– Au-delà de mes attributions, déclare faiblement Cranmer. Vous savez, quand j'étais jeune, je croyais qu'un archevêque pouvait tout faire. Je supposais qu'il pouvait accomplir des miracles.

– Je n'y ai jamais réfléchi, dit-il. Christophe, apporte les fruits. » Le garçon ressort lentement. Il ajoute : « La lumière du Christ nous mène à certains endroits sombres. »

L'archevêque regarde sa volaille rôtie.

« Je ne peux pas manger de viande. Pas ce soir. »

Lui demande : « N'avez-vous jamais vu un faucon continuer de tuer, alors que sa proie est morte ? »

Cranmer tressaille. « Non, répond-il. Non. Je croyais que le roi était… il m'a surpris… il a été judicieux, il était, par moments, il était presque… paternel. »

Lacérant et piétinant, la rage dans l'œil. Suçant le sang à même le

corps puis frappant de nouveau la chair.

« Paternel, répète-t-il. Oui, en effet. »

Il pense, après avoir vu Joan Boughton brûler, j'ai retrouvé ma petite vie sans savoir si c'était vrai ou si je l'avais rêvé. Je me demandais si je la croiserais dans la rue, un corps âgé vaquant à ses occupations, marchant avec un panier pour acheter des clous de girofle et des pommes pour une tarte.

Cranmer demande : « Mais qu'aurions-nous pu faire de plus ? Lambert a choisi ses réponses. Il avait le pouvoir d'en donner d'autres.

– Je ne crois pas. »

Cranmer réfléchit à ça.

Pour combler le silence, il lui demande : « Comment se porte votre femme ?

– Grete ? » Cranmer parle comme s'il avait une ou deux autres épouses. « Grete a peur. Et elle est fatiguée de se cacher. Je lui ai assuré quand je l'ai amenée en Angleterre que le roi changerait d'avis, et que nous pourrions vivre librement comme n'importe quel couple. Mais dans l'état actuel des choses… »

Sa voix diminue. Nous sommes des morts en sursis, nous vivons dans des petites pièces, un sac toujours prêt, l'oreille toujours alerte ; nous dormons d'un œil, et certaines nuits nous dormons à peine.

Il demande à Cranmer : « Alors, et maintenant ? Après ça ? Si le roi peut brûler cet homme, il peut nous brûler. Que dois-je faire ?

– Maintenez votre cap aussi longtemps que vous pourrez. Pour l'amour de l'Évangile, je vais faire la même chose.

– À quoi bon, si nous ne sommes pas parvenus à sauver John Lambert ?

– Nous n'avons pas pu sauver John Frith. Pourtant regardez tout ce que nous avons accompli depuis qu'il est allé au bûcher. Nous n'avons pas pu sauver Tyndale, mais nous avons sauvé son livre. »

Vrai. Les hommes poursuivent leur travail. Leur cause n'est pas perdue. Ils continuent de s'échiner, dissimulés de nos regards par de la fumée.

Quand Cranmer est parti, on lui apporte des bougies et du vin et on referme sa porte. Les domestiques parlent à voix basse et marchent à pas feutrés. Il prend une feuille de papier vierge et commence à rédiger une lettre. *À mon très cher ami Thomas Wyatt, chevalier, ambassadeur du roi auprès de l'empereur.*

Il écrit *Sa Majesté le roi, mon prince plein de grâce, mesdames ses filles, et le reste de son conseil seront heureux et prospéreront…*

Quand j'étais jeune, pense-t-il, j'avais besoin de toute ma force. La pitié était un luxe que je pourrais peut-être m'offrir plus tard,

comme du bon pain blanc ou un livre ; un toit solide au-dessus de ma tête, une lumière ambrée ou du verre bleu, une bague pour mon doigt ; une aune de brocart perlé, un luth, un feu de hêtre ; une main assurée pour l'allumer.

Le seizième jour de ce mois…

Origène dit que pour chaque homme Dieu crée un parchemin, qui est enroulé et caché dans le cœur. Dieu écrit avec une plume, un roseau, un os.

… Sa Majesté le roi, pour le respect des saints sacrements de l'autel…

Il songe à ajouter, notre monarque portait du blanc. Il brillait de la tête aux pieds. Comme un miroir. Comme une lumière. Il écrit : *J'aurais aimé que les princes d'Europe le voient, l'entendent – avec quelle gravité il a lutté pour la conversion de ce pauvre misérable…*

Sa main bouge en travers du papier, l'encre s'unit à sa trame. La lumière du feu danse, une flamme de bougie s'incline et se trouble. Il se rappelle avoir arpenté les collines à cheval avec Gregory, sous un ciel argenté : la lumière sans ombre, comme celle du début du monde.

Si ces princes s'étaient trouvés avec moi aujourd'hui, écrit-il, ils auraient vu l'érudition d'Henri et s'en seraient émerveillés. Ils auraient été témoins de son jugement, de sa politique : ils l'auraient vu comme – il lève un instant sa plume de la page – *le miroir et la lumière de tous les autres princes de la chrétienté*.

Parmi ses papiers il a toujours une strophe rédigée de la main de Tom Vérité. Elle s'est détachée du poème, mais il la connaît par cœur.

Mais puisque mon désir l'entraîne
Et l'arrache au jour rayonnant
Je vais et je viens sombrement
Quand d'autres amis se promènent…

Même les pires poètes, de temps à autre, parviennent à un phrasé heureux. On voit le chatoiement, tandis que la forme humaine passe de la lumière à l'obscurité, puis de nouveau à la lumière. Il parcourt la pièce du regard. Le rougeoiement feutré du tapis turc. Ses livres à reliure en cuir de chevreau et de veau. Le plateau en argent, qui lui renvoie son image : le miroir et la lumière de tous les conseillers de la chrétienté.

Il pose sa plume. Il songe, cette lettre n'est pas bonne, demain je comblerai les vides ; ou peut-être pas, car demain ils me veulent à la Tour. Il est trop fatigué, trop ébranlé, trop déchiré par l'horreur et la désolation pour décrire en détail le jugement de Lambert, sans parler de la dernière journée de sa vie. Il écrit : *Je ne doute pas que*

certains de vos amis qui en ont le loisir vous relateront dans leurs lettres tous les échanges…

Qu'ils le fassent. Il ferme les yeux. Que voit Dieu ? Cromwell dans sa cinquante-quatrième année, pesant de tout son poids et toute sa gravité, sa masse enveloppée dans de la laine et de la fourrure ? Ou un simple vacillement, une illusion, une étincelle sous une chaussure, un crachat dans l'océan, une plume dans un désert, une volute, un spectre, une aiguille dans une meule de foin ? Si Henri est le miroir, lui est l'acteur pâle qui ne diffuse aucun éclat qui lui soit propre, mais qui tournoie dans une lumière réfléchie. Si la lumière bouge, il disparaît.

Quand j'étais en Italie, songe-t-il, j'ai vu des Vierges peintes sur chaque mur, j'ai vu dans chaque fresque la couleur sang de la tunique du Christ. J'ai vu le tentateur ondoyant se dérouler de la branche, et le visage d'Adam alors qu'il se laissait tenter. J'ai vu que le serpent était une femme, son visage flanqué de boucles vermeilles ; je l'ai vu se tortiller sur la branche verte, se balancer sous la spirale de son corps. J'ai vu la lamentation des cieux au-dessus du Christ crucifié, les anges volant et pleurant à la fois. J'ai vu les tortionnaires aussi lestes que des danseurs lapider saint Étienne, et j'ai vu le visage las du martyr tandis qu'il attendait la mort. J'ai vu un enfant mort moulé en bronze, debout devant son propre cadavre : et toutes ces représentations, toutes ces images, je les ai emportées en moi, comme une sorte de prophétie ou de signe. Mais j'ai connu des hommes et des femmes, meilleurs que moi et plus proches de la grâce, qui ont médité sur chaque éclat de la Croix jusqu'à oublier qui ils étaient, et observé le sang du Sauveur imprégnant les fibres détrempées du bois. Jusqu'à ce qu'ils pensent ne plus être captifs de la malchance ou du crime, ni esclaves d'un sacrifice inutile sur une terre étrangère. Jusqu'à ce qu'ils voient que la croix du Christ est l'arbre de la vie, et que la vérité surgisse en eux, et alors ils étaient sauvés.

Il sable le papier. Repose sa plume. Je crois, mais pas suffisamment. J'ai dit à Lambert, je prierai pour vous, mais au bout du compte je ne prie que pour moi, dans l'espoir de ne pas subir la même mort.

III

Héritage

Décembre 1538

Son projet de recensement passe mal. Enregistrer les baptêmes, disent les gens, permettra au roi de nous taxer dès notre plus jeune âge. Enregistrer les mariages lui permettra d'imposer chaque épouse et chaque époux. Prévenus des enterrements, les délégués de Cromwell viendront récupérer les pence sur les paupières des cadavres.

Cromwell a pour plan, disent-ils, de voler notre feu de bois, nos poulets et nos cuillers. Il veut confisquer notre meule, taxer les chaudrons et les marmites, lester les plateaux, trafiquer la balance du boulanger et modifier les mesures liquides en sa faveur. Cet homme est comme une belette qui mange son poids chaque jour. On ne le voit pas venir, il se fait si petit qu'il peut passer à travers une bague. Ses yeux sont ouverts toute la nuit. Il danse pour dérouter sa proie, puis lui aspire la cervelle. Son repaire est situé dans l'antre des vaincus, et il le tapisse de leur fourrure.

L'ambassadeur demande un entretien. Il est agité. « Thomas, savez-vous ce qu'on dit à Rome ? On prétend que quand vous avez brisé le sanctuaire de Becket vous avez emporté ses os et les avez tirés au canon. Ça ne peut être vrai ?

– Ambassadeur, si seulement j'y avais pensé…

– Vous avez de la chance de ne pas servir ce roi Henri [16] qui a fait assassiner Becket. Les chroniques affirment qu'il se roulait par terre lors de ses accès de colère, et qu'il avait la bouche écumante comme un chien fou. »

Au palais de Lambeth, il y avait une statue de Becket, juché sur le mur extérieur, regardant par-dessus la rivière. Cranmer l'a fait démonter et l'endroit est désormais vide.

Le pilote de sa barge dit : « Je salue cette canaille depuis mon enfance.

– Il est temps d'arrêter, alors, Bastings.

– Mon père le faisait avant moi. Le sien avant lui. Je suppose que je continuerai par habitude. »

Bastings crache par-dessus bord. Quand il était petit, à Putney, il croyait que les bateliers crachaient pour se porter chance. Mais son oncle John lui a expliqué qu'ils le font pour alerter leurs dieux, qui examinent à travers les vagues la coque des navires et voient les fuites qui ne sont pas encore là.

À l'âge de quatorze ans, il pensait constamment à la rivière. Quand il pleuvait il se disait, bien, plus d'eau pour m'emporter jusqu'à la mer.

La Tamise est gonflée ; il fait le genre de temps où la rivière exhume les cadavres du cimetière de l'église Saint-Olaf et les fait nager sur une marée écumante. Une fois chez lui, il ouvre la boîte dans laquelle il conserve le livre de prières de sa défunte femme. Il localise l'image de Becket et découpe la page. Il le fait délicatement, avec un couteau à lame fine. Il feuillette l'ouvrage et regarde chaque illustration. Il voit Marie morte et portée en procession, les juifs se précipitant pour secouer le cercueil et écraser sous leurs pieds les guirlandes de roses. Il voit le Christ flagellé à la colonne, son corps blanc aussi élancé qu'un poisson se tordant sous les coups.

À Austin Friars, les chambres fortes et les caves s'emplissent de reliques. Il y a une pile de mouchoirs soigneusement cousus par la Sainte Vierge et un morceau de la corde avec laquelle Judas s'est pendu. Les Madones sont arrivées par demi-douzaines, certaines attendant d'être brûlées, d'autres détruites à la hache ; Notre-Dame de Caversham côtoie sainte Anne de Buxton, sainte Modwen glousse juste derrière. Ça lui rappelle l'époque qui a précédé la chute d'Anne Boleyn, quand les femmes se rassemblaient, des pensées dangereuses franchissant leurs lèvres peintes, levant au ciel leurs yeux peints. Dans une boîte il y a un morceau de cartilage blafard de cinq centimètres de long. C'est l'oreille de Malchus, le serviteur du grand prêtre d'Israël – coupée par saint Pierre au moment de l'arrestation de notre Sauveur. Les os de Becket reposent dans leur boîte. Seul un chirurgien aguerri – et ce n'est même pas certain – pourrait vous dire si ce sont les os d'un martyr ou ceux d'un animal.

Pendant que les membres de sa famille sont interrogés à la Tour, Margaret Pole reste détenue dans la maison de Fitzwilliam. Quand ce dernier va quelque part, sa femme Mabel lui demande de l'emmener. Elle refuse de rester seule sous ce regard froid de Plantagenêt.

Pendant la fouille minutieuse du château de Margaret à Warblington, des papiers sont trouvés, qu'elle regrette peut-être de ne pas avoir brûlés.

« Et je ne doute pas, déclare gaiement Castillon, que d'autres vont être découverts, comme vous en avez besoin. »

Chapuys dit : « Cremuel est satisfait si les preuves arrivent après le procès.

– Margaret Pole n'est pas jugée », objecte-t-il avec un visage de marbre.

Elle est la tête de la famille. C'est elle qui soutient la lignée. Elle ne sera plus jamais libre, mais le temps s'occupera d'elle. Il n'aime pas l'idée de devoir expliquer aux ambassadeurs pourquoi le roi choisit le bourreau pour se débarrasser d'une vieille femme. L'épouse de Geoffrey, Constance, ne sera pas poursuivie. Il n'a pas mis en cause la famille de Thomas More, ni l'évêque Stokesley : pour le moment. Le filet est vaste, mais ses extrémités sont aussi fines qu'une toile d'araignée.

Riche dit : « Nous n'avons rien contre eux pour les accuser de trahison. Pas d'actes. Seulement des mots. Mais nous l'avons déjà fait. Et nous l'avons fait dans les règles. »

Notre loi sur la trahison est large. Elle englobe les paroles et les mauvaises intentions. Nous avons laissé More entraîner sa perte de la sorte, nous avons laissé les Boleyn. Un homme qui marche sur un couteau est-il une victime ? Êtes-vous innocent si vous vous faites du mal tout seul ?

« Merci, Riche, dit-il, pour votre confiance. »

Mais c'est à lui, comme toujours, de s'assurer que le roi ne fait rien qu'il regrettera.

Henri déclare : « Lord Montague et lord Exeter complotent contre moi depuis sept ans. Ils ont converti ma fille Marie à leur cause. Et sa sécurité n'est assurée (il incline la tête) que grâce à vos efforts, lord Cromwell. »

Il attend, laissant le roi se jouer un procès dans sa tête.

Finalement il demande : « Geoffrey Pole, Sire ? Sans son aide, nous n'aurions pas grand-chose pour aller au tribunal.

– Le pardon, je suppose. Gardez-le en détention pour le moment. »

Il prend note. L'issue des procès ne fait aucun doute. « Votre Majesté sera-t-elle clémente quant à la façon dont ils mourront ?

– Du sang noble, dit Henri. Je ne peux pas les envoyer à Tyburn, mais allez savoir – François serait-il aussi miséricordieux ? L'empereur supporterait-il qu'on se moque de lui comme on s'est moqué de moi ? Car c'est ce qu'ils ont fait. Ma jambe malade. Ils ont dit qu'elle me tuerait. Et que si elle ne le faisait pas, ils accéléreraient le processus. Je me demande ce qu'ils auraient fait à mon fils Édouard. Le jour de son baptême, Gertrude Courtenay le portait dans ses bras. Elle le tenait contre son cœur. Comment a-t-elle pu, avec toute la méchanceté qu'il renferme ? Dieu sait qu'elle

mérite la mort.

– Non, Sire, réplique-t-il fermement. Nous épargnerons les femmes. Seules, elles ne peuvent rien faire. Gertrude pourrait être logée dans une chambre de la Tour près de son fils. Il est encore jeune. Et Henry Pole n'a même pas dix ans.

– Ils se tiendront compagnie, dit Henri. Ils peuvent marcher dans les jardins. Ils pourront avoir une cible pour s'entraîner au tir. Qui sait ? Peut-être un jour pourront-ils être relâchés. Même si j'espère que mon fils ne sera pas généreux au point de nourrir des traîtres pendant des décennies. En vérité, j'espère qu'aucun de mes héritiers ne sera aussi compatissant que moi. »

Les enfants prisonniers devront être montrés occasionnellement à des témoins, pour que personne ne puisse affirmer qu'ils ont disparu, contrairement aux héritiers du roi Édouard. Comme ces jeunes princes, c'est leur héritage qui les condamne. Même si lui, Thomas Cromwell, n'a rien contre les héritages. Le nom de son petit-fils Henry commence déjà à apparaître sur des titres de propriété. Et l'enfant n'a pas encore de dents.

Début décembre, l'ordre arrive à la Tour : faites venir les prisonniers pour le procès. Henry Courtenay, marquis d'Exeter, est condamné, et Montague aussi. Ils sont menés à l'échafaud de Tower Hill par une journée de vent hurlant et de pluie abondante.

Geoffrey Pole sera libéré avant le printemps. Il est pardonné par le roi, mais pas par lui-même. Le quatrième jour des fêtes de Noël, il tente une fois de plus de se donner la mort, cette fois en mangeant un coussin. Les plumes échouent à l'étouffer.

Pour la saison, le roi va comme d'habitude à Greenwich. La bulle d'excommunication du pape est désormais portée par Reginald Pole à travers l'Europe, et pour un homme condamné à l'enfer, Henri a une cour joyeuse. De Bruxelles, notre émissaire M. Wriothesley écrit qu'il a vu Christine. Il n'avait lui-même jamais cru pouvoir apprécier une femme aussi grande que lui, mais elle lui plaît, et il comprend pourquoi le roi ne verrait rien à redire à une épouse de cette taille. Quand elle sourit, des fossettes apparaissent sur ses joues et son menton. Il pense qu'elle sourirait plus souvent si on lui donnait des raisons de le faire. Lorsqu'il lui demande si elle aimerait être reine d'Angleterre, elle répond, hélas, ce n'est pas à elle de décider.

Henri montre fièrement le portrait de la jeune femme. Tous ceux qui le voient sourient.

« Elle a l'air gentille, déclare pensivement le roi. Et si elle n'était pas aussi blanche que Jane ? Jane était aussi pâle que de l'albâtre du Staffordshire. »

Toutes les âmes doivent effectuer le passage, nous dit Dante. Elles

s'attroupent au bord de la rivière pour attendre leur tour : les douces, les sans défense, traversant dans la lumière faible.

Le dernier jour de 1538, Nicholas Carew est arrêté : le maître des chevaux du roi, ce bon vieux Carve-Away, le héros de la joute. Des lettres en possession de Gertrude Courtenay montrent qu'il a non seulement incité les conspirateurs, mais qu'il a également trahi la confiance du roi à plusieurs reprises au fil des années, révélant librement ce qui était fait et dit dans les appartements privés.

Henri déclare tristement : « Le cardinal m'a toujours mis en garde contre Carew. Je n'ai pas écouté. Je devrais écouter mes conseillers, n'est-ce pas ? »

Il sent que ce n'est pas à lui de commenter.

« Carew a toujours été partisan de ma femme. Je veux dire, de Catherine. Puis de Marie, revendiquant ses droits. » Henri est pensif. « La femme de Carew est toujours une très belle femme. »

Il manque de lâcher ses papiers. Il s'imagine forcé de dire : Majesté, je sais que vous avez eu une liaison avec Eliza Bryan durant votre jeunesse, mais vous ne pouvez pas ordonner la mort d'un homme puis épouser sa veuve. Le roi David a envoyé Urie se battre pour qu'il soit tué : après quoi il a engrossé Bethsabée, qui a donné naissance à un enfant mourant.

Il songe, quelqu'un d'autre devra le lui expliquer. Lord Audley. Fitz. J'en ai assez de l'empêcher de faire ce qui est mauvais pour lui, de lui taper sur les doigts comme une nourrice.

Le roi déclare : « J'ai donné à lady Carew des diamants et des perles. Je ne l'ai jamais vue les porter. Je suppose que Nicholas les a enfermés dans ses coffres. »

Lui dit : « Ses coffres vont être vidés maintenant. Tout ça retournera à la Garde-Robe. Avec la permission de Votre Majesté, je vais envoyer maître Cornelius pour faire un inventaire.

– Oui, faites ça. » Henri regarde au loin. « Ces hommes, vous savez, Carew, lord Exeter, c'étaient mes amis de jeunesse. »

Il s'incline, attend, commence à se retirer. La fin de la Table ronde, songe-t-il.

Henri dit : « Reginald m'a qualifié d'ennemi de la race humaine. »

Le jeune Mathew vient le voir : « Milord, une vieille femme a apporté un rossignol dans une cage. Je lui ai donné un mark. »

Christophe : « Tu lui as donné un mark, pour un oiseau qui chante ? Espèce d'idiot de paysan. Milord devrait te renvoyer dans le Wiltshire. Je suppose que c'est la seule distraction à laquelle vous êtes habitués à Wolf Hall. »

Nicholas Carew est en détention, en attendant son inculpation à la Saint-Valentin. Le roi ne mentionne plus son nom.

Ou sont les gracieux galans
Que je suivoye ou temps jadiz,
Si bien chantans, si bien parlans,
Si plaisans en faiz et en diz ?*

De tels chanteurs, de tels danseurs, leurs paroles et leurs actes parfaitement hypocrites ; quand notre prince allait chasser, ils se demandaient en murmurant : « Quand le Tudor se brisera-t-il le cou ? »

Le geôlier Martin l'informe que Carew a commencé à lire l'Évangile. Il regrette la vie qu'il a menée et souhaite être un nouvel homme.

« Ne ferez-vous rien pour lui, sir ? Maintenant qu'il s'est rallié à nous ? »

Avant l'exécution de Lambert, il aurait protesté contre le procès d'un autre évangéliste, estimant qu'il était de son devoir de l'empêcher, conscient que tant qu'il n'aurait pas fait tout son possible, sa conscience ne connaîtrait pas de repos. Mais il n'en est plus là.

On dit que le cardinal, à l'époque où il avait le pouvoir, possédait une représentation en cire du roi, à laquelle il parlait et à la volonté de laquelle il se soumettait. Lui-même conserve un Henri de cire dans un coin de son imagination, peint en couleurs vives et doté de chaussures dorées. Il vit avec mais ne lui parle pas. Il a peur qu'il lui réponde.

---

16. Henri II.

Cinquième partie

I

Jour de l'Ascension

Printemps-été 1539

« Appelez-Moi veut un portrait du roi, annonce Rafe. Nous devons en envoyer un par le premier bateau. Il a besoin de le montrer à Christine. »

Appelez-Moi sait-il ce qu'il fait ? Il semble dangereux d'ouvrir une brèche entre les fantasmes d'une jeune fille et un homme qui n'est plus dans la fleur de l'âge. Mais elle a dû entendre des descriptions d'Henri, de la bouche de personnes qui prennent plaisir à mettre ses rêves en lambeaux.

Il est assis avec Rafe et feuillette une pile de dessins. Parfois un enfant apparaît derrière les yeux du roi : un petit garçon alerte qui s'attend à ce que le monde soit bon avec lui. Henri possède plus de cent miroirs. S'ils avaient une mémoire, nous pourrions en envoyer un qui reflèterait le prince tel qu'il était à l'âge de Christine : des boucles en cascade, des épaules larges, une peau douce comme du damas.

Henri se rend à Waltham pour voir son petit prince. Les membres d'Édouard sont fermes et robustes. Aucun sort ni aucune conjuration ne l'ont fait s'étioler. Il tient sa pâleur de sa mère, ainsi que ses yeux bleus timides et son menton pointu. Ses manteaux sont fauves et pourpres, ses houppelandes d'hiver doublées de menu-vair et ourlées d'hermine. Il joue constamment avec le cadeau que lui a offert le vieux comte d'Essex pour Noël : un hochet doté d'une clochette. Le comte d'Essex est sourd comme un pot.

Chaque dépêche de Wriothesley nous rassure : oui, il sait ce qu'il fait. Il rend visite à Christine dans ses appartements tapissés de damas et de velours noir. L'atmosphère est feutrée, notre bel émissaire lui parle en murmurant, séduisant. Le roi, lui dit-il, a un caractère naturellement bienveillant. Depuis qu'il règne, rares sont ceux à avoir entendu des paroles colériques franchir ses lèvres.

La couleur monte aux joues de Christine, dit Appelez-Moi. On dirait que quelqu'un l'a chatouillée.

Majesté, conseille-t-il, prenez-la, quelles que soient les conditions : vous ne trouverez pas mieux.

Mais Appelez-Moi est chagriné que les courtisans à Bruxelles ne comprennent pas la lignée dont il descend. Ils laissent entendre que toute personne au service de Cromwell doit être de basse extraction. Il leur assure qu'il est fier de marcher derrière le lord du Sceau privé, portant sa plume, son encre et son papier. Il n'a que faire de leurs médisances, affirme-t-il.

Rafe dit : « Si, il en a quelque chose à faire. »

Appelez-Moi a toujours été susceptible, prompt à se vexer ; facilement ébranlé, et fier de ses origines. Mais la nouvelle année a bien commencé pour lui car il a mis la main sur ce grand espion tant convoité, Harry Phillips.

Comment cela s'est-il produit ? Phillips est simplement entré dans notre ambassade et s'est livré. Il désire le pardon du roi pour tout ce qu'il a fait ou semblé avoir fait contre l'Angleterre et les Anglais. Il est désormais prêt à dire la vérité sur sa vie, et est en mesure de nous mener tout droit au Grand Traître Pole. Et alors, croit Wriothesley, Phillips pourra être interrogé et retourné, puis renvoyé en Europe pour travailler pour nous – attirant à lui les ennemis du roi, puis les laissant entre les mains du bourreau.

La dépêche d'Appelez-Moi a à peine été lue à Westminster qu'il est obligé de rédiger une suite. Bien que placé sous bonne garde, Harry Phillips s'est enfui pendant la nuit, emportant avec lui un sac d'argent appartenant à notre délégation anglaise.

Appelez-Moi a passé quatre mois inutiles à se tenir dans des antichambres et à encaisser les insultes, et maintenant un escroc l'a berné. Il est dévoré par l'humiliation, rongé par l'anxiété tant qu'il ne saura pas si le roi et le Conseil le jugeront responsable. Il devrait endosser la responsabilité, évidemment. Mais ses collègues émissaires écrivent en son nom : pour l'amour de Dieu, réconfortez-le, lord Cromwell – il va tomber malade si vous ne lui dites pas un mot gentil. Jamais fils n'a autant désiré plaire à son père que M. Wriothesley souhaite vous plaire.

Ça lui fera peut-être une bonne leçon, déclare Rafe, de ne pas croire qu'il a l'esprit le plus pénétrant d'Europe, de se rendre compte qu'il peut être aussi idiot que nous tous.

C'est un hiver froid. À peine les crues ont-elles baissé que les premières neiges nous recouvrent. Dans la chaleur de Tolède, l'empereur et le roi de France ratifient leur traité. Ils veulent que cette concorde dure toute leur vie, disent-ils, et chacun jure de ne

passer aucun accord avec l'Angleterre – matrimonial, militaire – sans le soutien de l'autre. Situation qui, naturellement, ne se présentera pas. Car qui peut traiter avec un roi excommunié ? Nul chrétien ne peut lui donner du pain s'il est affamé, et encore moins lui fournir une épouse.

Les sujets d'Henri sont désormais libérés de leur devoir d'obéissance envers lui. Le pape rappelle aux fidèles que pour les sectaires et les schismatiques, les règles normales ne s'appliquent plus. Vous pouvez rompre les contrats qui vous lient à eux et saisir leurs biens. Tous les Anglais à l'étranger, qu'ils soient étudiants, marchands ou ambassadeurs, courent le risque d'être arrêtés. Il est vrai qu'il n'y a eu aucune déclaration d'hostilités, mais ça ressemble à la guerre. Le roi d'Écosse se fait beau ; il croit que si les Français envahissent, ils diviseront l'Angleterre et lui donneront le Nord, voire le pays dans sa totalité.

Les hommes qui entourent le roi vivent pour ce qu'ils appellent l'honneur : adresse avec les armes, prouesses sur le champ de bataille. Leur appétit n'est pas rassasié par l'écrasement des rebelles du Nord, ni par l'essoufflement des tensions à la frontière. Norfolk appelle la guerre les *affaires*. « Si nous avons des affaires avec les Français », dit-il, ou : « Si des affaires avec Charles s'ensuivaient… » Les cloches des églises sont désormais fondues pour fabriquer des canons, les socs de charrues façonnés en épées, les croix du Christ deviennent des gourdins afin de matraquer l'opposition. L'encre à Whitehall se transforme en sang dans les zones frontalières, les chicaneries dans les tribunaux sont des coups de poignard dans les rues. Les bénédictions bénignes des moines deviennent des injures, et les ricanements des courtisans sont suivis par un silence gêné. Chacun observe les autres, cherchant des signes de trahison ou de faiblesse. On ne peut pas se réveiller chaque matin en éprouvant autre chose que de la férocité, sinon le soir on sera détruit.

Nous n'avons pas pour coutume en Angleterre d'entretenir une armée de métier. En utilisant nos anciens revenus de l'Église, nous pourrions en lever une. Mais Henri voudrait alors l'utiliser, comme tous les monarques, afin de porter la guerre au-delà des mers : ce que, affirme son secrétaire, je ne permettrai jamais. Pour nous défendre, nous pouvons mobiliser rapidement. Les liquidités mettent de l'huile dans les rouages. Les meilleurs hommes sont désignés dans chaque région pour rédiger des listes d'officiers, construire des phares, recruter des artilleurs, commander des équipements. Nos amis à Clèves, demande le roi, peuvent-ils envoyer cent canonniers experts ?

Les navires du roi attendent sur la Tamise : le *Jesus* et le *John Baptist*, le *Peter*, le *Minion*, le *Primrose* et le *Sweepstake*, le *Lyon*, le

Trinity, le *Valentine* ; le *Mary Rose* et le *Mary Boleyn*. La table du roi est couverte de cartes et de plans. Il dessine des forts et des casemates, et lui, Cromwell, dépêche des arpenteurs pour dresser la carte des côtes. Toutes doivent être envoyées au roi. Il rêve de les exposer à Westminster, une illustration de ces îles.

Le message adressé au monde est : nous pouvons résister à une invasion soudaine, et nous pouvons supporter une longue guerre. Lui, Cromwell, envoie des lettres en Europe, expliquant les récentes exécutions. Chaque prince comprendra que les morts étaient des dynastes ; Henri protège sa lignée. D'ici un an, notre pays sera une forteresse géante avec des armes braquées sur les voies maritimes : plus un château qu'un royaume.

Un château est un monde en miniature. Toutes les personnes entre ses murs doivent travailler ensemble. S'il tombe, c'est parce qu'il est trahi de l'intérieur. Le duc de Norfolk se rend dans le Nord pour écraser la sédition là où l'autorité du roi est la plus faible : un vieil homme acariâtre sur les routes en hiver.

« Prenez votre temps, conseille-t-il – lui, lord Cromwell.

– Je n'ai pas le choix, n'est-ce pas ? » grogne Norfolk. Mais alors il s'adoucit : « Écoutez. Quand vous m'écrivez, pas la peine de m'appeler "Votre Grâce". Ça ne semble pas approprié ces temps-ci. Étant donné ce que vous êtes. »

Il s'incline. Peut-être Norfolk a-t-il reçu un rappel à l'ordre du roi ? « Je prends très humblement acte de la renonciation de milord. »

Mais il songe, je ne vais pas me mettre à vous appeler Tom. Il ne voit jamais le duc avec son épée sans s'imaginer transpercé : « Excusez-moi, lord Cromwell, était-ce votre cœur ? »

Le roi dit : « Demandez aux princes germaniques ce qu'ils feront pour nous si nous nous retrouvons attaqués. Demandez-leur d'envoyer des ingénieurs. S'ils doivent envoyer d'autres érudits, nous les recevrons naturellement, mais c'est de combattants que nous avons besoin. »

On peut engager des soldats, évidemment. Le père du roi a engagé l'armée qui a renversé le Bossu. Ils se battront tant qu'ils seront payés ou récompensés par le produit de leurs pillages, mais ils ne bougeront pas un orteil tant qu'ils n'entendront pas le tintement des pièces de monnaie. Lui, Cromwell, envoie des recruteurs en Allemagne et en Italie. Il ne veut pas de la racaille vérolée d'Irlande ou d'Écosse, seuls l'intéressent les capitaines chevronnés venus de nations où la guerre est une science.

Cet hiver le Conseil se réunit chaque jour. Le roi préside, sauf quand il part en personne inspecter les ports de la Manche. L'urgence lui a donné une vivacité et une vigueur nouvelles.

« Messieurs, je suis las de lire de longues lettres. Vous devez me les résumer. À moins qu'elles proviennent de mes frères rois, auquel cas je les lirai en entier. »

Le roi d'Écosse envoie ses compliments et demande un lion. Un lion ! « L'audace de cet homme ! s'exclament les conseillers. Quelle prétention !

– Je suppose que j'ai de nombreux lions, déclare doucement le roi, dans les cages à la Tour. Je ne voudrais pas le priver de ce plaisir. Lord Cromwell, vous voulez bien vous en occuper ? »

Quelqu'un rit, puis réprime son rire. Toutes les tâches curieuses, le roi décrète qu'elles concernent Cromwell. Et c'est un fait.

Le Conseil du roi est désormais réduit. Il est limité à un groupe d'hommes efficaces, si bien que personne n'est superflu. Mais tous ceux qui y assistent ont un fort caractère et de gros intérêts. Le roi souhaite la concorde entre ses conseillers. Mais Henri lui-même n'arrive pas à marcher droit : il penche violemment d'un côté, puis violemment de l'autre, et il faut être robuste pour le soutenir. Les conseillers intempérants échouent. Nous avons tous vu Gardiner reculer devant la présence royale, avec une grimace de limande.

Le mauvais caractère du roi n'est un mystère pour personne. Les astrologues affirment que c'est sa lune dans le Bélier qui le rend explosif, agressif – mais le vrai problème, c'est sa jambe. Elle le fait plus souffrir certains jours que d'autres, mais jamais elle ne lui laisse de répit. Comme le remarquent ses médecins, on accorde peu de crédit aux afflictions des grands hommes quand leur vie est passée au crible. Ils héritent de trônes, mais aussi de tant d'autres choses. Quand l'empereur parle, ses mots s'entrechoquent comme des cailloux dans la caverne de sa bouche protubérante. François paye pour ses péchés : il a perdu tant de dents à cause des traitements au mercure que ses désirs s'expriment sous forme de crachats, et ses parties sont tellement ulcérées qu'elles dégoûteraient la plus misérable des putains.

Lui-même est dégoûté par François. À Paris, ses nouvelles Bibles ont été saisies et ses imprimeurs mis en garde. Il pensait avoir soudoyé suffisamment de personnes pour maintenir les inquisiteurs à distance. S'attendent-ils maintenant à ce qu'il paye une rançon pour les caractères imprimés ? Il le fera peut-être, puisqu'il a déjà tellement dépensé. Il fait venir l'ambassadeur Castillon et demande que François lui fasse la faveur de restituer les pages non reliées. Peut-être le jour viendra où François voudra un service en échange ?

Dans les lettres qu'il envoie en France, Castillon demande à être rappelé. Il a peur que, si les hostilités éclatent, Henri et Cromwell le tuent. Il parle d'« Henri et son milord » – comme s'il n'y avait qu'un milord en Angleterre.

En attendant, lui, le vice-gérant, s'arrange pour monter une imprimerie à Greyfriars, où il peut aller voir au jour le jour l'état d'avancement du projet. Ce sera plus sûr, même si c'est plus long. En une mauvaise semaine, dit-il à Rafe, le travail d'une vie peut être réduit à néant.

Vers la Chandeleur, il vient voir le roi et le trouve assis au crépuscule devant ses livres ; Henri lève la tête et le regarde avec une légère perplexité, comme s'il ne l'avait jamais vu. Puis le roi semble se ressaisir et déclare : « Vous avez l'air d'avoir froid, Thomas, venez près du feu. Je me disais que nous devrions prier ensemble un jour. Comment priez-vous, milord ? Commencez-vous par un Pater Noster, ou récitez-vous un psaume, ou dites-vous des paroles qui vous sont propres ? »

Il observe attentivement le roi et voit que la question n'est pas un piège. Il répond : « Je prie Dieu en tant que maître de notre navire. Nulle tempête ne nous fera couler. »

Le roi accorde à un certain John Misseldon, alchimiste, la permission de rentrer en Angleterre après trois ans à l'étranger. Il peut pratiquer son art tant qu'il n'a pas recours à la magie noire. « Tôt ou tard, prévient le roi, les hommes comme lui désespèrent, et ils se tournent vers la nécromancie. »

Moi aussi, pense-t-il. Je suis assis à mon bureau jour après jour, attendant que le cardinal me murmure à l'oreille.

Avant que février s'achève, nous sommes pris dans une crise. Seul lord Lisle ne semble pas le savoir. John Husee, couvert de sel à cause de la traversée, entre dégoulinant dans sa salle d'attente.

« Husee, dit-il, depuis qu'Edward Seymour est allé à Calais, je commence à me faire une idée des manquements de votre maître.

– Vous savez qu'il ne va pas bien, répond l'homme avec gêne.

– Assez malade pour être remplacé ?

– Non, non, s'il vous plaît… »

Il a pitié de lui. « Je vais envoyer mon neveu Richard pour l'aider.

– Si vous voulez, dit Husee. Lord Edward, maître Richard… on pourrait les décrire comme des évangélistes…

– Lord Lisle a quelque chose contre ? »

Si la guerre éclate, Calais sera le premier endroit que l'ennemi attaquera. Je devrais y aller moi-même et prendre les choses en main, songe-t-il. Mais je ne veux pas découvrir qu'en mon absence le roi a paniqué et rappelé Norfolk de la frontière, ou installé une limande à ma place à la table du Conseil.

La France et l'empereur préviennent qu'ils retirent leurs ambassadeurs. Chapuys vient le voir en privé, crispé par la tension.

« Ne prenez pas ça comme un acte de guerre, je vous en supplie. L'empereur me rappelle seulement parce que je connais vos coutumes anglaises et peux conseiller la duchesse Christine – comment elle devra se comporter quand elle viendra en Angleterre pour être couronnée. »

Lorsque lui, lord Cromwell, répète ça aux conseillers, toute la table éclate de rire. Seul Appelez-Moi – et peut-être le roi – croit encore que Christine sera un jour sa femme. Officiellement, les pourparlers sont toujours ouverts. Mais l'empereur impose des conditions qui rendent l'alliance impossible. Quand les serviteurs de la duchesse vont voir Wriothesley ces jours-ci, ils arrivent discrètement au crépuscule.

Il dit : « L'empereur veut rappeler Chapuys pour qu'il puisse l'informer de nos préparatifs de guerre. Mais avant de libérer l'ambassadeur, nous devrions faire en sorte de rapatrier Wriothesley.

– Des otages ! s'écrie le lord-chancelier. Oh, Marie mère de Dieu ! Et Wyatt en Espagne ? Il paraît que les inquisiteurs sont après lui. »

Il a la lettre de Wyatt dans sa poche. Notre ambassadeur écrit : *Je suis au pied du mur. Je ne tiendrai pas jusqu'en mars*.

Il rentre chez lui. Sa jambe le fait souffrir et ses hommes ont fabriqué un tabouret spécial pour qu'il la pose dessus. « Décrépit », dit-il à son neveu Richard.

Il se voit de l'extérieur, une miniature sur du vélin : *Lord Cromwell dans ses dernières années*. Un carrelage flamand au sol, un damier bleu et or ; une houppelande en velours rouge, et à l'intérieur un invalide voûté. Richard se penche au-dessus de sa chaise, une main sur son épaule.

« Et si vous n'étiez plus dans votre prime jeunesse ? Je serai heureux d'être aussi solide que vous à votre âge. »

Christophe s'exclame : « Comparé au roi ! Le lord de l'Amirauté est malade depuis Noël. Norferk est ratatiné comme un haricot desséché. »

Richard le tance : « Christophe, respecte ceux qui sont au-dessus de toi. »

Christophe dit : « On craint pour Appelez-Moi. Supposez qu'ils le tuent ? Ou qu'ils le jettent dans un cachot ? »

Il y a pensé. Ils pourraient l'enfermer à Vilvorde, là où ils ont emprisonné Tyndale. Richard Cromwell demande : « Vous aviez un plan de cette forteresse, enverriez-vous une troupe d'hommes pour s'y introduire ? »

Ils se regardent, détournent les yeux. Probablement pas.

Il se rend en boitant à la Tour, où, dans une grande pièce agréable avec un feu pâle dans la cheminée, il converse avec Gertrude, la

veuve de Courtenay. Pour une femme qui vient de perdre son mari aux mains du bourreau, elle est calme : l'œil sec, elle mange des amandes sur un plateau.

« Vous vous êtes sans nul doute fortifiée avec des prières ? dit-il. Vous n'avez pas pu être surprise. Vous saviez tout ce que lord Exeter a dit et fait contre le roi. Vous connaissiez ses machinations.

– Une femme doit sauver son âme, répond Gertrude. Son mari ne le fera pas pour elle.

– Savez-vous que le traître Pole est désormais en Espagne ? »

Elle lui offre une amande. « Pourquoi le saurais-je ?

– Il est avec l'empereur, l'incitant à partir en croisade contre sa terre natale. Puis il retournera en France pour demander la même chose. Donc il tourne en rond, piégé dans sa trahison. »

Le regard de Gertrude se déporte au-dessus de son épaule, comme si le mur était plus intéressant.

« Notre ambassadeur en Espagne a supplié de rentrer, mais ils disent : "Attendez, monsieur Wyatt." Les inquisiteurs ont lancé une procédure contre lui. Vous n'aimeriez pas être à sa place.

– Pourquoi y serais-je ? Je ne suis pas une hérétique.

– Une fois qu'ils détiennent un suspect, il ne peut pas répondre aux accusations, car il n'a pas le droit de les connaître. Et on ne lui dit pas non plus qui a donné des informations. Il est torturé par des méthodes… eh bien, milady, je ne voudrais pas choquer vos oreilles. En Castille, ces temps-ci, tout le monde vit dans la peur.

– Ils n'ont rien à craindre du Saint-Office, réplique-t-elle. Pas s'ils vivent convenablement et vont à la messe.

– Ils ont peur de leurs voisins. Les vieux ennemis se détruisent mutuellement. »

Les yeux de Gertrude se posent sur lui. Elle voit le conseiller du roi : un homme cordial, bien dans sa peau. Elle ne voit pas l'autre homme, celui qu'il maintient attaché par une courte chaîne au mur : celui pour qui oublier est une épreuve, celui qui rêve de cachots, de cavités et d'oubliettes. De tels individus sont sujets aux angoisses soudaines qui les réveillent la nuit ; quand ils ont peur, ils rient.

« Milord, demande-t-elle, où est Bess Darrell ? »

À en juger par le ton de sa voix, elle ne sait pas que les preuves que celle-ci a données ont contribué à la chute de sa famille.

Il répond : « Elle est dans un lieu plus heureux. »

Elle porte la main à sa gorge. « Dieu vous pardonne – vous ne l'avez pas tuée ?

– Me prenez-vous pour une brute ? »

Sa réponse l'intéresse.

« Je me suis demandé pourquoi j'étais moi-même vivante. On dit que vous n'aimez pas tuer les femmes, mais vous avez tué Anne

Boleyn.

– Vous ne vous querellez pas avec moi à cause de ça, je suppose ?

– Si vous essayez de négocier – si vous envisagiez de m'échanger contre M. Wyatt –, je crains que l'empereur ne…

– Peut-être vous et Margaret Pole ? dit-il. Vous avez raison, madame. Vous ne pesez guère dans la balance. Votre fils est plus intéressant. »

Elle lève les yeux. « S'il vous plaît, ne me le prenez pas.

– Quand l'empereur décidera de sa politique vis-à-vis de l'Angleterre, nous espérons qu'il prendra votre bien-être en considération, ainsi que celui de votre fils. Il prétend toujours avoir du respect pour les vieilles familles d'Angleterre.

– La vierge sainte – vous vous souvenez d'elle ? Vous m'en voulez toujours car j'ai eu affaire à elle. J'ai juré alors, et je le jure maintenant, que je ne pensais pas à mal. »

Elle se met à pleurer. Il lui donne un mouchoir.

« Vous savez que j'ai perdu des enfants. Mon mari me tenait pour responsable – "Des héritiers aussi fragiles, des temps aussi cruels, un fils ne suffit pas." Elle, la vierge, a dit qu'elle parlerait à Notre-Dame. Elle prétendait que ses prières étaient entendues. »

Il revoit Barton sur l'échafaud, son large visage de paysanne rougi par le vent, et une foule de Londoniens la regardant bouche bée. Il se souvient de Thomas More à côté de lui, recroquevillé dans sa cape et frottant ses mains bleues et irritées. Ça devait être un hiver comme celui-ci.

Il dit doucement : « Eh bien, elles ne l'étaient pas, n'est-ce pas ? Mais merci de me dire ça. Le roi aura peut-être une meilleure opinion de vous. Un cœur de mère. Il comprendra. »

Elle se mouche.

Il poursuit : « Si vous avez autre chose à me dire, je pense qu'une confession apaiserait votre âme. À propos de Thomas More, par exemple. Ou de l'évêque Fisher.

– Pourquoi ? Ils sont morts.

– À Rome on parle d'eux comme s'ils venaient de quitter la pièce. »

Ils boivent une coupe de vin ensemble, servi dans de l'argent comme il sied à leur rang. Il prend courtoisement congé. Un garde lui saisit le bras et lui fait descendre un escalier en colimaçon jusqu'à l'endroit où un moine irlandais est accroupi sur de la paille. Arrêté en mer avec des lettres pour l'empereur, le prisonnier attend que les douleurs du purgatoire commencent. Si les envahisseurs arrivent, les sujets irlandais du roi les laisseront entrer par la porte de derrière.

Il demande au geôlier : « Il parle ?

– Il prétend ne connaître que l'irlandais.

– Envoyez-le à Austin Friars. Nous avons des interprètes. »

Il prend une inspiration et marche jusqu'au prisonnier, tenant les lettres récupérées sur l'homme. Par chance, celui-ci n'a pas pensé à les jeter à la mer.

Si Wriothesley était là, il briserait le code en dix minutes. Wyatt, nul doute, le ferait en moins de temps. Mais tant qu'ils sont entre les mains de l'empereur, il est plus rapide de briser les hommes.

Sur ordre de Bruxelles, les navires anglais sont immobilisés dans les ports des Pays-Bas. Mais les marchands espagnols quittent Londres, et il sait combien la panique se répand vite parmi les négociants ; ils parlent peut-être des langues différentes, mais l'argent leur parle à tous.

Le roi dit, s'ils retiennent mes navires, je retiendrai les leurs ; je saisirai tous les vaisseaux espagnols dans nos eaux.

Il y a une autre méthode, suggère-t-il ; pas meilleure que celle de Votre Majesté, mais supplémentaire. Il publie un décret pour lever les taxes imposées aux résidents étrangers – afin de les mettre au même niveau que les Anglais. Il pense que ça les poussera à attendre la fin de la tempête au port au lieu de s'enfuir par le premier navire avec leurs femmes et leurs biens.

Appelez-Moi rapporte une rumeur qui affirme que le jeune duc de Clèves a été empoisonné par des agents de Rome. Pour l'amour de Dieu, écrit M. Wriothesley, implorez notre maître royal de faire attention à qui s'approche de sa personne. Et vous, sir, soyez également prudent.

L'ambassadeur Chapuys boite. « Vous. Moi. Votre roi, dit-il. On croirait que c'est une nation d'invalides, Thomas. C'est le climat.

– Il pleut autant à Bruxelles. »

Eustache le concède. « Je ne vais pas pouvoir aller jusqu'à Douvres à cheval. Je dois trouver une litière…

– Laissez-moi m'en occuper. Et de vos bagages aussi. »

L'ambassadeur s'incline. Ils s'assoient autour d'un repas frugal. Chapuys n'a guère d'appétit. L'Angleterre n'a jamais été une affectation prisée : la langue barbare et, comme dit Chapuys, le temps. Mais quand il songeait à la fin de son ambassade, il s'imaginait un retrait en bonne et due forme, et le cadeau habituel du roi.

« Quelles sont les nouvelles du jeune Wriothesley ? demande-t-il. J'ai écrit avec beaucoup de sincérité – et, Thomas, c'est la pure vérité – j'ai dit à Bruxelles : "Pour l'amour de Dieu, ne maltraitez pas ce jeune homme qui est un des grands protégés du roi

d'Angleterre et de lord Cromwell." Je crois qu'ils m'écouteront et que votre garçon sera bientôt sur la route. »

Le but est qu'Appelez-Moi franchisse les portes de Calais au moment où le navire de l'ambassadeur touchera terre. À un moment, sans se voir, les deux devraient se croiser.

« Tant que vous ne partez pas discrètement de nuit, dit-il à Chapuys. Je ne veux pas être forcé de poster des soldats devant chez vous. »

L'ambassadeur lève les mains. « Je ne serais pas ici si j'avais l'intention de faire ça. Mais je n'aurais pas choisi de partir avant que mon successeur soit en place. Il y a tellement de malentendus possibles. »

Chapuys doit être remplacé par le doyen de Cambrai : un homme bon, rugueux et franc. Il ne comprendra certainement pas tout, et comprendra certainement mal le roi.

« Je vous ai souvent plaint, Cremuel, poursuit Chapuys. Henri est un homme aux grandes facultés, à qui il ne manque que la cohérence, la raison et le bon sens. Mais au moins vous pouvez le rencontrer en face à face. Vous pouvez voir ce qu'il fait de ce que vous lui dites. Avec mon maître à une telle distance, je crains toujours d'être mal compris. Ou que ceux qui ont la bonne fortune de se trouver en présence de l'empereur exercent l'art de l'interprétation contre moi. Vous manquez de vieux amis. Je veux dire, d'hommes issus de grandes familles. Je ne viens pas d'aussi bas que vous. Mais vous savez comment c'est – je suis le garçon qui a toujours dû envoyer de l'argent à la maison. J'ai eu un peu de chance, et je me suis battu avec tous mes talents. Mais au bout du compte, je ne peux m'empêcher de sentir que ma carrière a été en grande partie semblable à la vôtre, Thomas. » Il replie sa serviette. « Accidentelle. »

Christophe et Mathew entrent et débarrassent la table. Chapuys fixe Mathew.

« Garçon, ne t'ai-je pas vu à Horsley ?

– Horsley, sir ?

– La maison des Courtenay, dans le Surrey. Comme je crois que tu le sais pertinemment.

– Mathew est arrivé de Wolf Hall, explique-t-il.

– Je suis plus préoccupé par les endroits où il est allé depuis. Comment se fait-il qu'un jeune serviteur en vienne à parler français, mais avec un tel accent de paysan que je le comprends à peine ?

– Il apprend vite, répond-il avec décontraction. Je l'envoie bientôt à Calais, où il se raffinera peut-être un peu. »

Mathew est tellement stupéfait qu'il marche sur les pieds de Christophe.

« Balourd, marmonne ce dernier. *Bon voyage**.

– Vous voulez dire que vous l'envoyez à Calais pour qu'il puisse espionner lord Lisle. » Chapuys soupire. « Eh bien, je dois… »

Il se signe, murmurant des grâces en latin. Il se lève péniblement et resserre sa houppelande autour de lui comme s'il sentait un courant d'air.

Lui, lord Cromwell, tend la main.

« J'espère que quand vous arriverez de l'autre côté vous ne vous plaindrez pas d'avoir été maltraité ? »

Il pense à Eustache dans la tour du jardin à Canonbury ; le soir orageux où, chipotage après chipotage, un millimètre à la fois, ils ont mené lady Marie du naufrage au salut. Il se rappelle Christophe accroupi au pied de la tour, son couteau à la main.

Richard Cromwell entre. « Ambassadeur, vos gens sont ici. »

Chapuys hésite. « *Mon cher**, je ne sais pas quand je reviendrai. Si par malchance nous ne devions plus jamais…

– Oh, ne dites pas ça. Nous avons le cœur robuste, Eustache, à défaut de membres solides. »

Ils se donnent l'accolade. L'ambassadeur sort, dispensant ses largesses à la maisonnée. Lui s'assied à son bureau. Il y a une lettre de la veuve de Carew, Eliza, lui demandant de mettre de l'ordre dans ses affaires. Il s'estime reconnaissant envers elle, car la mort de Carew a ouvert des opportunités de promotion pour les siens.

Quand Richard revient, il lui demande : « Tu n'aimerais pas rejoindre les appartements privés, mon neveu ? Le roi envoie de nouveau Rafe en Écosse, et j'ai besoin de personnes aussi près d'Henri que possible. »

Un clerc passe la tête par la porte. « Rien de Wriothesley.

– Nous n'aurons pas de nouvelles ce soir. »

La tempête sur les routes aura poussé les messagers à chercher refuge. Nous pensons qu'Appelez-Moi est en transit. Dans une auberge : chandelles de suif, un lit froid ; visages inconnus ; gardes impériaux à la porte.

« Je plains Chapuys, dit-il à Richard. De partir sous la pluie. »

Il a l'impression que quelqu'un a attaché un poids à son cœur. Pas un gros poids : juste un petit bout de plomb, pour qu'il se sente alourdi. Il retourne à ses papiers. Il est occupé à monter un nouveau Conseil, le Conseil de l'Ouest, pour gouverner les régions au-delà de Bristol. Il dit à Wolsey – *le cardinal pacifique** – faites-moi confiance, Votre Grâce, je garde à l'esprit ce que je ferai une fois la paix venue. Je procurerai au roi cette alliance avec les Allemands, et une femme.

Ça va sûrement faire apparaître le vieux fantôme ? Mais le cardinal ne semble pas écouter. Il ne demande même pas, et le duc Guillaume à Clèves ? A-t-il été tué par le poison papal, comme l'a

affirmé votre Wriothesley ?

Non. Il est vivant, et disposé à parler.

Le duché de Clèves-Mark-Juliers-Berg s'étire des deux côtés du Rhin. Son souverain Guillaume a vingt-deux ans, et il peut par sa mère prétendre – ce qu'il fait – au territoire et aux côtes de Gueldre : prétention que l'empereur conteste. Le duc Guillaume fait preuve d'une grande indépendance d'esprit. C'est un réformateur, mais pas un luthérien. Il contrôle son Église, ainsi que certaines des principales routes commerciales d'Europe.

Lui, Cromwell, prend place à la table du Conseil du roi et expose certains faits. Il leur présente une substance appelée alun, sans laquelle nous ne pouvons pas teindre les tissus.

Du temps de nos grands-pères, nous achetions l'alun au Turc, qui ne se contentait jamais d'argent. Il voulait des armes, afin de s'équiper pour la guerre contre les chrétiens, en utilisant leurs propres fonds. Puis, il y a soixante ans, un gisement a été découvert à Tolfa près de Rome, si riche qu'on dit qu'il ne s'épuisera jamais. Le Vatican a demandé aux Médicis de superviser les échanges et a inventé un nouveau péché grave : faire le commerce d'alun sans licence. Plus tard, c'est Agostino Chigi, ce prince des banquiers, qui a eu le monopole : et vous devriez voir la villa qu'il a construite sur les bords du Tibre.

Maintenant le pape nous tient. Il nous faut un gisement, il nous faut une route pour l'acheminement, si nous ne voulons pas que nos industries s'écroulent. Nous utilisons l'alun pour le tannage, pour fabriquer le verre ; les médecins s'en servent pour soigner les blessures. Les Espagnols en ont un peu. Il est de mauvaise qualité, et de toute manière ils n'en vendront pas aux hérétiques. Mais le seigneur de Clèves, qui a deux sœurs à marier, possède également des réserves de ce trésor qui, lorsqu'il est de premier choix, prend la forme de cristaux, d'énormes cristaux translucides semblables à des bijoux pour géant.

Peut-être l'alun n'entraînera-t-il pas un mariage d'amour. Mais les membres du Conseil du roi sont d'accord : vous avez la raison de votre côté, lord Cromwell.

Et les jeunes femmes elles-mêmes ? Elles appartiennent à une grande famille, descendantes de la lignée royale de France et de notre roi Édouard Ier. Ce sont de braves jeunes filles, et leur mère sera désolée de s'en séparer. Il est vrai que nos émissaires n'ont jamais été autorisés à les voir. Ils se sont trouvés en leur présence, mais les vierges de Clèves sont traditionnellement pudiques ; tout au long de l'entretien, les sœurs restent silencieuses derrière leur voile.

Quand il arrive dans les appartements privés, les médecins sont en train d'en sortir, le premier tenant un flacon d'urine. Il a une expression de pieuse satisfaction, comme s'il avait trouvé le Saint Graal.

« Entrez, dit le roi. Mes voyages m'ont épuisé, milord. »

Par-dessus sa chemise de nuit brodée, le roi porte un justaucorps doublé de peau d'agneau. Son bonnet est maintenu en place au moyen d'une grosse spinelle, une pierre violette avec un éclat doux semblable à du velours. À côté de lui se trouve une bassine blanche qui contient son sang. Les yeux du roi se tournent vers le récipient, puis vers lui ; il semble confus. Henri est un homme méticuleux, et il n'aimerait probablement pas tomber sur une bassine de sang. Mais lui, Cromwell, est aussi indifférent qu'un boucher.

« Des décrets ont été publiés pour le nouveau Parlement, Sire. J'ai l'intention qu'il soit docile. »

Il sort des papiers de son sac, ainsi qu'un paquet. Les yeux d'Henri se posent dessus.

« Que m'avez-vous apporté ? »

C'est un ouvrage intitulé *Le Réconfort et la consolation des princes*, écrit par un conseiller des princes de Saxe. Henri le retourne entre ses mains.

« Une femme serait une consolation.

– Si elle nous apportait de bons alliés, Sire. »

Le roi commence à lire le livre. Mais il l'interrompt. « Mes amis de la banque Fugger m'informent que Charles lève des liquidités.

– Pour des soldats ?

– Oui. Mais pour les envoyer dans les États barbaresques. Ils disent que lui-même ne quittera pas l'Espagne. L'impératrice attend un enfant et il est inquiet pour elle. Elle est sujette aux fièvres, comme le sait Votre Majesté. »

Le roi est silencieux. Nul doute que son esprit est ailleurs, qu'il pense à ces journées d'angoisse qui précèdent l'accouchement : à Catherine, à Anne, à Jane.

« Savez-vous que le comte de Wiltshire est décédé ? »

Thomas Boleyn.

« Que Dieu l'absolve. J'ai entendu qu'il était mort en bon chrétien. » Il marque une pause. « Votre Majesté attribuera-t-elle son titre à quelqu'un d'autre ?

– Eh bien, il ne laisse pas de fils. » Henri éclate de rire et referme le livre. « George Boleyn est oublié. »

Pas par moi, pense-t-il. Je rêve parfois de lui, tel que je l'ai vu dans la tour Martin : ses larmes, ses mains tremblantes, nues sans leurs bagues.

Il dit : « Clèves accepte d'envoyer des portraits des jeunes femmes.

Mais leur peintre est malade, il pourrait donc y avoir du retard. D'après ce que j'entends, ce n'est pas étonnant qu'ils fassent porter un voile à lady Anna. On prétend qu'en beauté elle surpasse la duchesse Christine, de la même manière que le soleil doré surpasse la lune argentée.

– Du calme, dit le roi en riant.

– Je pense que si nous envoyons de nouveaux émissaires, les femmes montreront leur visage.

– J'envoie le Dr Carne. Et Nicholas Wotton. »

Il est surpris. Il ne savait pas que le roi avait planifié si loin. On ne peut pas dire que ces deux hommes soient ses amis. Henri l'observe.

« J'en suis ravi, Sire. Ils ne seront pas partiaux. Nous pouvons tous faire confiance à ce qu'ils rapporteront. »

Il s'interrompt car le jeune Culpeper approche, tendant ses oreilles d'Howard.

« S'il plaît à Votre Majesté, dit ce dernier, les médecins m'envoient. Puis-je prendre la bassine de sang ? »

Dehors, Jane Rochford l'attend.

« Nous nous rapprochons d'une reine ? » Elle a un sac. « C'est pour vous. De la part de mon père.

– Un livre ?

– Évidemment. Qu'envoie mon père à part des livres ?

– Ça aurait pu être un friand au chevreuil. Plus je vieillis, plus je déteste le carême. »

Il regarde son visage tandis qu'elle sort le présent : sa bouche insatisfaite.

Elle dit : « Nous voulons savoir laquelle des sœurs il choisira. À moins qu'il compte avoir les deux ? »

Elle attend. Il tourne les pages. C'est le livre de Nicolas Machiavel, avec à l'intérieur un mot de lord Morley lui suggérant de le montrer au roi ; il a marqué les pages les plus intéressantes, explique-t-il, en dessinant une main dans la marge.

« Alors ? demande-t-elle.

– Je l'ai lu il y a des années, quand ce n'était encore qu'un manuscrit. J'enverrai une lettre de remerciement à votre père, bien entendu.

– Pas "Alors ?" à propos du livre. "Alors ?" à propos des princesses. Laquelle prendra-t-il ? Il paraît que l'une est châtain et l'autre blonde.

– J'espère que je ne serai pas appelé pour le jugement de Pâris.

– Optez pour la blonde, c'est mon conseil. »

Il tend le livre à Christophe.

« Ses goûts ont pu changer. »

Elle le regarde comme s'il était simple d'esprit. « Je ne crois pas que les blondes se démodent. Au fait, les Howard envoient une jeune fille nommée Catherine, pour voir si nous l'accepterions parmi les dames de compagnie de la nouvelle reine. Bien nourrie et dodue, et je doute qu'elle ait plus de quinze ans.

– Renvoyez-la.

– Comme vous voulez. Même si je pense que vous pourriez la ravir à l'oncle Norfolk si vous lui faisiez un clin d'œil et lui donniez une pomme. Je n'ai jamais vu une jeune fille si simple – une petite bouche en bouton de rose, comme un nourrisson en train de téter. Que dois-je dire aux Howard ?

– Découragez-les. Faites en sorte qu'elle ne se montre pas tant que je n'aurai pas les contrats de mariage signés.

– Il paraît que le duc de Clèves a demandé le portrait de lady Marie. Il est temps qu'elle se rende utile. Et d'après ce que j'ai entendu dire, la chose la plus utile qu'elle pourrait faire serait épouser un Allemand.

– Nous n'envoyons pas de portraits de nos princesses à l'étranger. Ce n'est pas notre coutume. »

Elle penche la tête.

« Vous êtes très prompt à inventer des coutumes. »

Il s'incline, comme si elle venait de lui faire un compliment. C'est la seule chose qu'il puisse faire, puisqu'il ne peut pas la gifler.

Il dit : « Les émissaires du duc Guillaume connaissent les vertus et les qualités de Marie. Ils l'ont vue.

– Mais pas quand elle a mal aux dents », déclare gaiement Rochford.

Il cale le cadeau de lord Morley sous son bras. Le roi n'a rien à apprendre de ce livre. Mais il lui permettra peut-être de tuer une heure, quand sa jambe le fera souffrir.

Lorsqu'on demande à Marie si elle aimerait épouser Clèves, elle répond qu'elle fera ce que lui dira son père, mais que si on lui laisse le choix, elle préférerait rester sur sa terre natale et demeurer vierge. C'est une réponse modeste, à laquelle personne ne trouve rien à redire.

Quand il rentre chez lui, Richard Riche l'attend.

« Ricardo, dit-il, j'aurai besoin de votre aide pour préparer le Parlement. Nous avons de longues heures de travail devant nous.

– Quand n'en avons-nous pas ? demande Riche, tel un homme relevant un défi. Il paraît que Wriothesley doit siéger pour le Hampshire.

– Je pense qu'il le mérite, après son travail éprouvant à l'étranger. J'attends chaque jour son retour.

– Dommage qu'il n'ait pas réussi davantage et ramené une épouse. Et l'évêque Gardiner est l'homme du roi dans le Hampshire – ça le vexera d'avoir un rival. »

Il acquiesce : c'est l'idée.

« Et le jeune Gregory doit siéger – croyez-vous qu'il soit prêt ? Pardonnez-moi, mais vos détracteurs ne manqueront pas de soulever la question.

– C'est un travail formidable. Les journées sont longues. Je ne vois pas ça comme une occupation pour des hommes âgés. »

Riche tend des papiers.

« Voulez-vous bien jeter un coup d'œil ? C'est la liste des pensions pour la capitulation de Shaftesbury. Vous disiez toujours que l'abbesse se battrait jusqu'au bout, mais nous sommes tombés d'accord sur une somme. »

Nous ne devrions pas être réticents. C'est une maison riche. Il fait courir une plume sèche le long de la liste et trouve le nom qu'il cherche : Dorothea Clancey.

« Savez-vous si les femmes ont décidé de leur avenir ?

– Pas notre problème, sir. » Mais Riche s'adoucit alors : « Je garde un bon souvenir de notre voyage à Shaftesbury. Je trouve que c'est toujours un plaisir de passer une journée en votre compagnie, milord – et aussi un privilège. Je me délecte de vous voir négocier avec toutes sortes de gens. J'apprends, et j'en tire profit. »

Le plaisir et le profit. Qu'est-ce qui pourrait aller mieux à Richard Riche ? La porte s'ouvre soudain. Christophe fait irruption dans la pièce.

« Regardez qui est là !

– Appelez-Moi ! » Il ouvre grand les bras. Le voyageur, couvert de la boue de la route de Douvres, s'y jette. « Nous vous avions perdu de vue ! » Il l'étreint. « Chapuys m'a écrit de Calais – je crois que c'était pour dire que vous aviez embarqué, mais ses mots avaient été effacés par l'eau de mer.

– Comme les miens », dit Appelez-Moi. Avec son gant de cuir rouge espagnol, il essuie une larme sur sa joue ; il ôte son chapeau orné d'une grande plume d'autruche, et le jette sur le bureau. « Sir, je ne peux pas vous dire à quel point je suis content de vous voir. Deux ou trois fois j'ai été certain de mourir. Je ne savais plus quoi désirer – que le roi tombe amoureux de Chapuys et le retienne jusqu'à ce que je m'enfuie, ou qu'il le jette dans un bateau pour que je puisse rentrer à la maison.

– C'est le moment entre les deux qui nous a fait peur. » Rafe se tient à la porte. « Quand vous étiez invisible : ni ici, ni là, ni dans les cieux ni sur terre. » Il traverse la pièce et embrasse le héros sur la joue. « Bon retour parmi nous, Appelez-Moi. »

Riche les regarde d'un air perplexe : comme si c'était une tribu d'Indiens pendant une de leurs célébrations.

« Oh, et ce fripon de Phillips ! s'exclame Appelez-Moi, comme s'il devait en finir avec cette affaire. Sir, vous ne pourriez pas me faire plus de reproches que je ne m'en fais.

– Soyez tranquille. Un homme comme Phillips est un affront pour Dieu et la raison. Si j'avais été en ambassade à votre âge, je suis sûr que j'aurais été abusé, ne serait-ce qu'à cause de mon zèle pour le bien de mon pays. »

Riche déclare avec irritation : « Milord aurait préféré que ce soit Wyatt qui rentre à la maison plutôt que vous. Wyatt a des choses à lui dire.

– Oh ? fait Wriothesley.

– Des plans pour semer le trouble en Italie, dit Riche. À Tolède, il a des émissaires de toutes les nations qui vont et viennent chez lui, et il les fait tourner comme une toupie. Venise sort par la porte de derrière, Ferrare entre par l'avant, pendant que Mantoue se cache sous la table et un Florentin dans la cheminée. Il entend tellement d'intrigues qu'il dit que son crâne se fend. Mais il ne révèle pas les faits, hormis en secret, à milord.

– Oh », fait de nouveau Wriothesley.

Richard Cromwell arrive en bondissant, criant comme un maître chien, et il lui donne un coup de poing. Appelez-Moi lui retourne son geste, jusqu'à ce que Rafe dise : « Wriothesley, allez retrouver votre femme !

– Je ferais bien. » Appelez-Moi rougit. Il rayonne. Il ramasse son chapeau et l'agite en l'air, la plume d'autruche s'embrasant au passage au contact d'une bougie.

C'est Richard Riche qui s'avance et éteint les dégâts. « Des doigts de fer », dit-il timidement.

Les papiers relatifs à Shaftesbury sont toujours sur son bureau. Quand les garçons sont repartis, il se tient au-dessus, faisant courir son doigt sur le nom de la fille du cardinal. Il flotte une odeur de brûlé. Il saisit sa plume et signe le document.

Moins d'une semaine plus tard, il apprend que M. Wriothesley a soudoyé ou effrayé un des clercs du chiffre et obtenu la clé des lettres de Wyatt. C'est Rafe qui l'informe : penaud, honteux de ce qu'Appelez-Moi a fait. Lui-même est plus amusé qu'en colère. Bonne chance à lui, s'il parvient à démêler les manigances italiennes. Wyatt suggère, mettez le feu dans l'arrière-cour du pape. Utilisez votre argent et votre expertise pour embraser les étincelles de conflit entre les États, puis assurez-vous que Rome est occupée à éteindre l'incendie. Ça pourrait fonctionner, pense-t-il. Mais ça pourrait tout

aussi bien nous exploser au visage.

Il dit à Rafe : « À l'époque du cardinal, quand j'étais son homme d'affaires et Gardiner son secrétaire, j'aurais ouvert les lettres de Stephen si j'avais pu. »

Et quand je le pouvais, je le faisais. Et je le ferais toujours. Et je le fais.

Il fait venir Hans. « Peignez lady Marie. J'ai besoin d'envoyer son portrait au duc de Clèves.

– Vous voulez cette alliance ? demande Hans.

– Certainement.

– Écoutez, je ne flatte pas.

– Pas quand il s'agit de moi, c'est certain. Mais vous avez rendu Thomas More sympathique.

– Je ne flatte pas parce que je n'ose pas. Le roi compte sur moi. Mais si je peins fidèlement notre petite musaraigne, Guillaume prendra peur. Je ne vois donc pas ce que j'ai à gagner avec cette commande, ni comment elle pourrait bien se terminer.

– Vous ne refuseriez tout de même pas de peindre la fille du roi ? Vous trouverez un moyen, Hans.

– Les gens disent : quand toutes les propositions pour Marie auront échoué, elle se tournera vers Cromwell.

– C'est absurde. » Il pense, elle me déteste : Hans ne le voit-il pas ? « Vous parlez d'elle comme si elle était hors d'âge. Elle a quoi, vingt-deux, vingt-trois ans ?

– Elle fait plus. Ses perspectives l'angoissent. » Hans rit.

Il est vrai qu'il serait difficile pour un étranger de deviner l'âge de Marie. Parfois elle ressemble à une enfant blafarde, parfois à une vieille femme. Mais il y aura un moment béni, pense-t-il, une demi-heure lors d'un après-midi ordinaire, où elle se ressemblera.

À Greenwich, à Pâques, il regarde Marie ; il sait que la cour l'observe tandis qu'il la regarde. Elle a récemment acheté cent perles et a dépensé trois cents livres en habits pour les festivités. Vêtue de damas rouge et de taffetas violet, elle s'amuse avec le petit prince. Elle joue aux cartes, joue du virginal, cancane avec les femmes, et prend l'air à cheval à mesure que l'hiver relâche son emprise.

Quand les Courtenay et les Pole ont été arrêtés, le roi a fait questionner la maisonnée de sa fille. On lui a demandé les lettres de Chapuys, et elle a réussi à en donner un paquet, vide de contenu ; l'ambassadeur les a écrites spécialement, sur une suggestion de lui, Cromwell, et leur a attribué diverses dates. Si Marie avait prétendu n'avoir reçu aucune lettre, le roi l'aurait soupçonnée de les avoir brûlées. Ce qu'il est tout à fait certain qu'elle a fait.

Marie peut jouer ce genre de jeu sans avoir besoin d'explications. Mais la semaine des décapitations, le roi a dû lui envoyer le

docteur Butts, qui l'a trouvée si faible qu'elle tenait à peine debout.

Nul doute qu'elle regrettera Chapuys. Mais c'est le printemps, et à la cour son père est aux petits soins pour elle. Lui, lord Cromwell, l'escorte pour assister à une partie de tennis.

Il dit, en la regardant de biais : « Il paraît que le duc Guillaume est très beau.

– Ça ne compte pas, répond-elle d'un ton égal.

– Non, mais c'est mieux que le contraire. Au fait, ne laissez personne vous dire qu'il est luthérien. »

La balle siffle à travers le court.

« Lord Cromwell, je ne laisse personne me dire quoi que ce soit. »

Les rites de Pâques du roi sont aussi fervents que ce que pourrait espérer n'importe quel papiste. Le vendredi saint, on le voit ramper à genoux jusqu'au crucifix. Les émissaires allemands sont atterrés. Si c'est ce qu'il fait à Pâques, que fera-t-il le jour de l'Ascension ? Quand le corps du Christ s'élèvera vers le paradis, le roi se fera-t-il hisser avec une corde et une poulie ? Se prélassera-t-il parmi les déesses de son plafond, pour redescendre à la Pentecôte sous forme de colombe ?

Lui, lord Cromwell, prépare son propre jour de l'Ascension. Il a conçu un nouvel ordre de préséance pour le royaume, qui doit être mis en place au Parlement. Dorénavant, ce n'est plus votre sang noble et ancien qui vous placera dans la hiérarchie, c'est ce que vous faites pour le roi. Le vice-gérant – c'est lui – est plus haut que le banc des évêques. Le secrétaire du roi, qui a lui-même été fait baron, est au-dessus des barons. Si le lord du Sceau privé est né roturier, il peut toujours siéger plus haut qu'un duc.

Christophe dit : « Si toutes vos fonctions étaient comptées, vous devriez avoir une échelle sur une chaise, et une autre échelle au-dessus, et un trône perché dans les nuages, pour regarder de haut Norferk et les ennemis, et leur cracher dessus. »

Thomas Howard ne perd rien avec ce nouveau procédé, mais il peut toujours grommeler à propos de l'élévation des autres.

« Quant à Gardineur, ajoute Christophe, qui n'est qu'un petit évêque, il n'a pas fini de grincer des dents. »

Sous un plafond peint, sous un ciel de marbre dur, il met en place son programme pour le Parlement. Les derniers monastères tomberont et le roi commencera à fonder des universités et des cathédrales à leur place. Il y aura des dispositifs pour aider les pauvres et pour défendre le royaume, et un autre pour l'unité de la religion : quelle forme il prendra, il ne le sait pas vraiment, mais le roi le veut.

Sa fille écrit enfin d'Anvers. La vie est difficile ici, je vais peut-être venir en Angleterre si vous acceptez de me recevoir. Il lui répond,

fais confiance à Stephen Vaughan pour avoir de l'aide. Même si nos ambassadeurs sont rentrés, Vaughan reste à Anvers, à la tête des marchands anglais. Il arrangera ton passage.

Si elle vient elle sera en danger, et aussi une source de danger. Le roi a clairement affirmé que certains sectaires doivent éviter son royaume. Il peut lui demander d'être discrète. Mais peut-il lui demander de dissimuler ? Il l'a déjà fait avec d'autres. Il se dit, si Cranmer peut cacher une épouse, je peux bien cacher une fille. Il a de nombreuses maisons et ne cesse d'en acquérir de nouvelles. Quand on le regarde ces temps-ci, on pense à Jupiter, la planète de l'accroissement.

Un matin, après Pâques, il se réveille avec un gros mal de tête et la nuque raide. Il ne peut pas manger et se rend le ventre vide à la réunion du Conseil. Le roi ne présidera pas aujourd'hui. Henri est dans son manoir d'Oatlands, qu'il prévoit de reconstruire. Et peut-être qu'il ira ensuite à Sans-Pareil pour voir les progrès de Rafe.

Le Conseil attend. Il pose ses papiers à sa place. « Ne pourriez-vous continuer sans moi ? »

Fitzwilliam répond : « C'est plutôt que nous n'osons pas.

– Vous êtes de mauvaise humeur, lord Southampton. Votre invitée vous tourmente-t-elle ? Lady Salisbury ne doit pas être facile. Je promets de l'emmener à la Tour.

– C'est ce que je vous demande de faire depuis Noël. Et inutile d'essayer de deviner la cause de mon humeur. Je ne suis pas une femme. Demandez-moi et je vous dirai. »

Peut-être Fitz est-il jaloux de ses nouvelles fonctions ? Capitaine de l'île de Wight. Connétable du château de Leeds. Ou peut-être que quelqu'un lui a prononcé des paroles empoisonnées à l'oreille : lord Cromwell doute de votre engagement pour l'Évangile.

Lord Audley dit : « Si nous attaquions l'ordre du jour ? Des lettres arrivent de lord Norfolk… »

Il laisse Audley se débattre avec les dernières doléances du duc tout en fixant Fitzwilliam du regard. On croirait que Fitz s'en sort suffisamment bien : comte, et lord de l'Amirauté. Peut-être, songe-t-il, qu'il est jaloux que j'aie un fils à envoyer au Parlement. Alors que lui n'en a pas.

Bientôt, se sachant observé, Fitzwilliam s'agace et fait tomber ses papiers. Un petit clerc doit s'agenouiller et se faufiler tel un chat entre leurs pieds. Gardiner éclate de rire.

Il déclare : « Content de vous voir joyeux, Winchester. »

Sa tête le lance.

Tandis que la réunion avance, Audley dit : « Ne soyez plus en retard, milord. Nous sommes la confrérie de la Table ronde, vous

savez, et votre chaise est le siège périlleux. Elle est restée vide pendant dix mille ans, jusqu'à ce que lord Cromwell vienne l'occuper. »

Le lendemain il est incapable de quitter son lit. Il tente de dire ses prières, mais tout ce dont il se souvient, c'est un sermon prononcé par Latimer, par une chaude journée de juillet, l'été qui a vu la chute d'Anne Boleyn. *Mais Dieu viendra, Dieu viendra, il ne tardera pas. Il viendra un jour où nous ne le chercherons pas, et à une heure que nous ne connaissons pas. Il viendra et nous découpera en morceaux.*

Quand le docteur Butts arrive, il parvient à lui dire ce qu'il a fait. Il est allé chez les Sadler, et les enfants ont contracté la rougeole, est-il possible… ? Les vieilles femmes affirment qu'on ne l'attrape qu'une fois.

Butts fronce les sourcils. « Si c'est la rougeole, nous le saurons bientôt, mais vous devez rester éloigné de la cour. »

Cette infection tue les enfants, mais il ne pense pas qu'elle le tuera. On lui apporte ses papiers. À midi, il est au travail. Le lendemain, il est prêt à sortir, son entourage rassemblé, ses papiers à la main. Mais alors il s'assied et a la sensation qu'il ne se relèvera pas. Il est paralysé, regardant le vieil ennemi émerger de la brume. On penserait qu'il aurait reconnu sa fièvre italienne.

« Le Parlement va se réunir, dit-il, et je dois… » Mais il n'achève pas sa phrase. La faiblesse, telle de l'eau tiède, envahit déjà ses membres. Il tend ses papiers à Richard. « Tu veux bien porter un message au roi ? Non, vas-y en personne. Rends-toi là où il est. Dis-lui que je le verrai bientôt. »

Les frissons commencent. Un clerc le suit dans sa chambre et il dicte des lettres jusqu'à ce que ses tremblements le forcent à serrer la mâchoire : et même alors, entre les spasmes, il parvient à dicter.

Anne Boleyn avait l'habitude de lui dire : « On est seulement malade quand on veut bien l'être. » Comme elle se trompait.

Lors du premier accès de fièvre, c'est George Boleyn qui se tapit derrière la porte. Il y a un bruit, des conversations à voix basse ou des insectes, peut-être une mouche qui se cogne la tête et n'arrive pas à sortir, bourdonnant contre la vitre. Il voit que la porte est entrouverte. George va se glisser dans la pièce : peut-être va-t-il poser sa tête aveugle et en larmes sur le traversin déjà trempé de sueur.

Les médecins disent : « Vous connaissez la procédure, milord. Lit, repos et petite bière. »

Et les remèdes âcres qui ne font jamais de bien, mais quand vous êtes lucide et parvenez à vous asseoir, vous les avalez parce que ça

fait plaisir aux personnes qui vous entourent.

« Je veux Wriothesley, dit-il, où est-il ?

– Parti dans le Hampshire, sir, pour préparer son élection.

– Norfolk va revenir au Parlement. Il va tenir des discours. Que vais-je faire ?

– Sir, cette fièvre existait avant qu'on imagine les parlements. »

Cette fièvre existait avant que la Bible soit écrite, en anglais, latin ou grec. Elle existait avant que la Table soit ronde, avant que Troie brûle. Elle détruisait les gens avant le Déluge, et affligeait les premiers hommes tandis qu'ils étaient exilés du paradis. Elle a affaibli Abel, et c'est comme ça que Caïn l'a tué.

Son corps le fait souffrir. Ses yeux sont humides. Il entend le bois craquer autour de lui, comme la charpente d'un navire aux voiles déployées, et il croit qu'il est de nouveau à Austin Friars, et que sa femme est vivante. Il s'imagine volant à travers les heures sombres, se réassemblant sur son lit : de la même manière qu'on dit que la maison de la Vierge a volé jusqu'en Italie et s'est reconstruite parmi des gens qui l'appréciaient.

Mais quand arrive le matin et que le volet est ouvert – la lumière comme un couteau dans ses yeux –, on lui dit, non, vous êtes toujours à Saint-James. Mais tout ce que vous voulez, nous pouvons aller le chercher.

Il se demande, où suis-je allé ? J'ai voyagé toute la nuit.

Il s'assied. « Aujourd'hui je vais travailler. » Un jour la fièvre se déchaîne, puis elle diminue, puis elle remonte. Bientôt il aura parcouru tout le cycle. Il peut s'asseoir sur une chaise, mais il ne se fait pas d'illusions : il n'a pas vu le pire. Si je dois mourir, songe-t-il, il y a des papiers qu'il faut détruire. Mais si je vis, ce sera un inconvénient. La mort me préviendra sûrement. Nous nous sommes déjà croisés. Elle ne devrait pas se comporter en rustre, comme une inconnue.

Les médecins demandent : « En dernière extrémité, qui aimeriez-vous voir ? »

Il les regarde : « Qui j'aimerais voir ?

– L'évêque de Worcester ? L'archevêque de Canterbury ?

– Oh, je comprends. Un confesseur. Pas Gardiner. S'il me voyait sur mon lit de mort il m'en ferait tomber pour que je meure par terre. »

Il expédie son travail deux fois plus vite. Instructions pour M. Sadler, qui doit bientôt mener une mission en Écosse. Une lettre à Wyatt, pour l'informer que le roi a nommé son remplaçant. Il demande à son secrétaire français de venir. « Pas de nouvelles de Paris aujourd'hui ? Des lettres d'Edmund Bonner ? »

Il demande une bassine et vomit soigneusement. Il examine ce

qu'a produit son corps. « Que disent les Vénitiens ? »

Aux dernières nouvelles, leur flotte est en train de manœuvrer ; ils se préparent à affronter le Turc. Les princes germaniques se rencontrent à Francfort : des dépêches ?

Sir, disent-ils, nous vous apporterons toutes les lettres dès qu'elles arriveront, mais vous devez vous recoucher. Votre maladie vous épuise vite.

Quand il était enfant à Putney, il ramassait des pièces dans la boue de la berge. Elles étaient fines et usées, et les traits des monarques étaient presque effacés. On ne pouvait pas les dépenser ; on ne pouvait même pas les faire tinter dans la main. Tout ce qu'on pouvait faire, c'était les ranger dans une boîte et s'interroger. Si tant de pièces sont rejetées par la rivière, combien en dissimule-t-elle dans ses canaux et ses profondeurs ? Un trésor de princes, éblouis par la lumière brumeuse, chacun avec un œil abîmé, comme Francis Bryan. Il lève la tête.

« Comment va Francis ? Est-il toujours en vie ? J'oublie.

– Oh oui, milord, répondent-ils. Sir Francis est toujours des nôtres, il s'est remis de sa maladie et du déplaisir du roi. Comme nous sommes certains que vous le ferez également. »

Son déplaisir ! Je suis certain de lui avoir déplu, songe-t-il. Regardez comme il bouillonnait et me regardait durement le jour où j'ai pris des vacances. Regardez comment il trépignait et levait les yeux au ciel. C'est ce que fait Henri. Il presse les gens comme des citrons. Il prend tout ce qu'ils ont à donner et plus. Et quand il en a fini avec eux, il est plus bruyant et plus gras, et eux sont des coquilles vides ou des cadavres.

Il ne sait pas s'il a parlé à voix haute. Mais il sait qu'il est dans sa barge, son drapeau hissé. Il sent le mouvement de la rivière sous lui tandis que Bastings le conduit à un rivage plus éloigné. Dans sa fièvre il croit que Becket est de nouveau dans sa niche au-dessus de l'eau au palais de Lambeth. Bastings déclare, je vous avais bien dit qu'il reviendrait. Je l'ai salué aussi bien enfant qu'adulte, et mon père avant moi.

Sottises, réplique-t-il. Becket est dans la cave, enfermé dans une caisse. Si je meurs, tirez mes ossements au canon. Je voudrais voir la tête de Gardiner !

Le lendemain il envoie des messages courtois au nouveau Français, Marillac. L'ambassadeur Castillon est rentré chez lui, mais son remplaçant a déjà vu le roi à Greenwich. Ce qui s'est passé pendant qu'il était en proie à sa maladie le met mal à l'aise ; en plus, il aimerait avoir des nouvelles de Perse ou de l'Est, que les Français reçoivent toujours avant nous.

Le jour où la fièvre retombe, on compte les heures et on vit dans l'angoisse ; elle revient, aussi inexorable que la tombée de la nuit. Frissonnant, diminué, on l'aide à se recoucher alors même qu'on apprend que les émissaires de Clèves sont arrivés : ils sont ici à Londres et demandent à voir Cromwell immédiatement. Il est aussi brûlant qu'un atelier d'armurier ; il est la forge, il est la cendre. Son père Walter entre et crie, espèce d'imbécile de fils, si tu ne colmates pas les soufflets, comment suis-je censé avoir un bon feu ?

Espèce d'imbécile de père, crie-t-il en retour. Tu ne crois pas qu'il fait assez chaud comme ça ?

Mais une fois qu'on est allé en Italie, on n'a plus jamais vraiment chaud. Le soleil anglais a un demi-cœur, il vacille et se tapit, il se serre quand on s'y attend le moins. Puis vient l'automne, la pluie chaude et brumeuse.

Un jour il est à l'abbaye de Launde, au service du cardinal. Launde est un pâturage luxuriant, c'est un endroit paisible où l'on n'entend que le murmure des abeilles au-dessus du jardin d'herbes aromatiques et le ronron des prières. C'est l'été et il est tranquillement assis sous une tonnelle, discutant avec les religieux. Frère Urban tient une giroflée. Il parle du Saint-Esprit. Des nuages cotonneux défilent au-dessus d'eux.

Maintenant il est à Launde en hiver. Les arbres sont argentés et un soleil froid brille dans un ciel dégagé. Il marche d'un pas lourd, frère Thomas Frisby à ses côtés, la neige craquant sous ses bottes, son sang chantant dans ses veines. Tout autour, s'égaillant devant l'œil embrumé, les traces des petits oiseaux et des animaux, gravées dans le blanc tel un code ou un alphabet perdu. Dieu les voit, deux silhouettes noires sous un bleu émaillé.

Soudain, avec un hurlement, Frisby disparaît. Dans un creux, sur le dos, il se débat, et lui, l'homme du cardinal, plonge à son secours. Il crie et se redresse, le monde glissant sous ses pieds, et la neige volette autour de lui comme des plumes. La silhouette de Frisby se détache sur le blanc, son habit est étalé sous lui ; il écarte les bras, ses pieds cherchent une prise, il grogne, se démène, jure – puis lui, Thomas, le hisse sur ses pieds. Le moine plisse les yeux dans la lumière éblouissante, son nez est rougi, son rire résonne dans l'air. Ils s'étreignent, la neige tombant de leurs capes ; la grâce s'insinue comme de l'*aqua vitae* tandis qu'ils s'entraînent mutuellement vers l'abbaye et le son des cloches.

Le prieur de Launde se tient au-dessus de lui, mais il a le visage du docteur Butts. « Bon Dieu, dit-il, je n'ai jamais vu un homme si froid. » Encore une minute et il se transformera en bloc de glace. Il songe, ils pourront me mettre dans une cave et m'arracheront des morceaux pendant tout l'été. Ils pourront me mélanger à des fraises

écrasées avec du vin de sureau.

Il se réveille, tout d'abord hésitant, sa main rampant sur les draps. Il n'est pas du tout à Launde. Ils ont entassé tellement de couvertures sur lui qu'il ressemble à une casemate ou à une fortification. Je pourrais arrêter les Turcs, murmure-t-il.

Il se redresse. Fait signe qu'on lui apporte à boire. Des bougies ont été allumées. Il songe, je me demande ce qu'il est advenu de Frisby. Il ne peut pas être très vieux. J'aurai Launde, quand l'abbé la cédera : Launde pour moi. J'irai y vivre quand tout ça sera terminé. Je serai lord Cromwell chez lui. En été je m'assiérai sous la tonnelle. En hiver je marcherai sur la glace.

Il y a une lettre de Mélanchthon. Il y en a une autre du duc de Saxe. On vient lui dire : « Milord, maître Gregory est ici, il est rentré en urgence du Sussex. »

Gregory arrive et se tient au pied du lit. Il regarde son père. « Bon sang ! »

Lui dit : « Oh, que Dieu nous aide, Gregory. Ne me dis pas que je suis décharné et blême. Il faudra plus qu'un accès de cette fièvre pour m'ôter la vie. Ils n'auraient pas dû te déranger.

– J'allais rentrer de toute manière. Pour le Parlement.

– Richard Riche avait raison. Tu es trop jeune.

– Il a dit ça ? » Son fils est amusé.

« Gregory, après la mort de Jane, tu m'as demandé : qui laisserez-vous le roi épouser maintenant ? »

Notre douce Jane. Une larme coule sur sa joue. Ses hommes courent dans tous les sens, paniqués. « Milord pleure ! » Naturellement, ils n'ont jamais vu ça.

Il essuie la larme. « J'ai des lettres d'Allemagne. Mes clercs les traduisent en ce moment. En vue d'un mariage avec Clèves, pour le roi. Maintenant tu veux bien m'apporter de l'encre et du papier ?

– Vous n'êtes pas en état. »

Lui réplique : « Gregory, je dois mettre mon temps à profit. J'ai moins de vingt-quatre heures. » Avant que le pilote de ma barge m'emmène de nouveau et me plonge dans les eaux du Styx.

Mais il met un moment à se remettre au travail : une nuit, un jour, une nuit. Il est allé à Putney. Depuis quelque temps – il a désormais quatorze, quinze ans –, il rôde autour de la maison des Williams à Mortlake. Sa sœur Kat s'est mariée dans cette famille respectable, et ils disent : « Le jeune Thomas, c'est un garçon très obéissant ; il écrit bien, est doué avec les nombres, ferme avec les chevaux, et pas trop fier pour couper du bois ou nettoyer la cour. N'importe qui le prendrait comme apprenti et serait content de lui. »

Ils parlent de lui comme s'ils allaient le vendre.

« Pauvre gamin, dit une femme. Son père le frappe. Mais vous savez comment est Walter. »

Les Williams ne savent rien des impératifs de ta vie, telle que tu la mènes désormais. Ils ne savent rien des querelles de Putney, des obligations de se battre et de gagner auxquelles tu es soumis depuis que tu sais marcher : comme n'importe quel duc, tu as ton honneur, et l'honneur doit être défendu. Les Williams sont de braves gens, ce qui les protège du besoin qui te ronge : le besoin de tout ce que tu n'as pas et qu'ils ne voudront jamais.

Les Williams disent : « Nous pourrions lui trouver une maison. Il y a Arthur machin-chose, à Esher. Il cherche un garçon. »

Il ne supporte pas l'idée de cet endroit. Il ne peut pas être le garçon d'Arthur, à Esher. Il doit être un autre garçon, celui qui fera trembler Esher.

Le temps qu'il passe avec sa sœur l'éloigne de son père, mais ça permet au préposé aux anguilles de préparer sa bande. C'est son ennemi depuis qu'il a sept ans. Il ne sait pas comment la vieille querelle a débuté, mais il se rappelle avoir plongé la tête du garçon dans une barrique, la maintenant sous l'eau jusqu'à ce que le pauvre bougre se noie presque.

Maintenant quand il rentre d'une démarche assurée, le préposé aux anguilles et ses amis l'attendent. « Hé, lancent-ils, Aiguise-Moi-Ça ! »

Ils l'appellent de la sorte parce que Walter affûte des couteaux. Quand ils le voient ils chantent :

J'ai passé dix ans à Newgate
Ils m'en ont semblé cent :
Mes foutus fers étaient douloureux,
Mes fers étaient puissants.

Ils lancent : « Espèce de sale Irlandais qui se trimbale en peau de chien ! »

Walter est-il irlandais ? Il nie, mais ça ne t'étonnerait pas de sa part.

Ils crient : « Tu as tué ta mère en naissant. Elle n'a pas supporté ta vue, tu es sorti et elle s'est tranché la gorge. »

Sa sœur Kat dit : « Ne les écoute pas. Ce n'est pas ce qui s'est passé. »

Il lance en retour : « Espèce d'étron du diable, préposé aux anguilles, es-tu fatigué de vivre ? »

Le garçon réplique : « Je vais t'écraser, trou du cul.

– Quand ?

– Samedi soir ?

– Je vais t'écorcher et te couvrir de sel, et je te ferai frire dans une poêle. »

Donc, il doit le faire.

Le samedi soir tu l'as pourchassé jusqu'en haut de la colline. Tu avais alors instillé une peur profonde dans son cœur, grâce à des messages transmis par l'intermédiaire de connaissances. Si le préposé aux anguilles réfléchit (et il a eu plusieurs jours pour le faire), il se rappellera qu'il a perdu toutes les bagarres contre toi. Il ne peut pas se battre contre l'histoire, alors il s'enfuit, car que peut-il faire d'autre ? Il pourrait se tenir sur la grand-route et tendre la main, mais alors, Thomas Tête d'âne lui couperait les doigts.

Le préposé aux anguilles pense que s'il court jusqu'à l'entrepôt de son oncle, il t'échappera. Il passera au pas de charge devant le veilleur à l'entrée, et celui-ci se lèvera et te maîtrisera. « Crummel, qu'est-ce que tu fais ici ? »

Mais il n'y a pas de veilleur ce soir, comme tu le sais déjà. Quand tu es sorti, Walter et ses acolytes buvaient depuis une heure de la bière forte. C'est un mauvais brasseur, mais il garde le meilleur pour son équipe. Et c'est Wilkin le Veilleur qui a passé la tête hors de la pièce : « Tu bois avec nous, Thomas ? »

Lui a répondu : « Je vais à l'église. »

Wilkin s'est retiré, son visage mou et luisant disparaissant. De l'autre côté de la porte, une chanson joyeuse : *Nom d'un chien, tu me fais renverser ma bière…*

Tu marches sous la lune déclinante. Ce n'est que quand tu repères le préposé aux anguilles que tu te lances au petit trot, une allure tranquille qui te mènera sans essoufflement à destination. Quand tu pénètres dans la cour, il est invisible. Mais il n'y a personne pour t'empêcher de le suivre dans l'obscurité, dans la crypte où, sous une voûte profonde, derrière des malles et des boîtes ornées du blason de villes étrangères et de leurs guildes de commerce, le garçon s'est terré.

Tu penses à la maison que tu as quittée. Tu te demandes où Walter et ses acolytes en sont de leur chanson. Avec ses refrains et ses variations, ils peuvent la faire durer une heure ou plus. Walter aime chanter la partie de la femme : *Lâche, dis-je…*

Puis le chœur des hommes : *Reste un moment ! Pourquoi tant de hâte ?* Et ils font mine de baisser leur culotte.

Par chance, quand ils chantent cette chanson, il n'y a jamais de femme dans la pièce.

Dans la cave, tes yeux se sont accoutumés à la pénombre. Tu as envie de rire. Tu entends la respiration âpre du garçon. Tu avances

vers lui et lui fais savoir que tu sais exactement où il est. « Tu ferais aussi bien d'agiter un drapeau », dis-tu.

Tu t'arrêtes. Si tu attends plus longtemps (et tu as de la patience), il se mettra à pleurer. À supplier.

Lâche, dis-je…

Et si tu attends encore plus longtemps, il pourrait mourir de peur, ce qui t'éviterait de salir le sol. Tu sors ton couteau. Te voit-il ? La seule lumière provient d'une fenêtre dotée de barreaux en hauteur, et c'est moins une lumière qu'une dissipation de l'obscurité. Ça ne sert pas à grand-chose que son oncle condamne la fenêtre, n'est-ce pas, si Wilkin s'en va et laisse la porte déverrouillée ? Tu t'en fais la remarque. « Allez, dis-tu, sois d'accord avec moi. » Sa respiration ressemble désormais à trois chats dans un sac.

Le préposé aux anguilles n'est courageux que lorsqu'il a ses cousins et ses frères autour de lui. « Maintenant tu te chies dessus », lui dis-tu ; son instructeur calme, son guide.

Quand tu bouges la caisse (tu es fort, comme le disent les Williams), tu vois son visage, pâle comme un linge. Il doit produire sa propre lumière blafarde, et tu le regardes droit dans les yeux. Tu es surpris par son expression. « Tu as l'air content de me voir », dis-tu. Il fait un pas en avant, comme pour te saluer, et d'un geste fluide, sans hésitation, offrant son ventre lisse, il s'empale sur la lame.

C'est la chaleur soudaine qui te stupéfie, l'écoulement qui contamine le sol. Tu te penches et retires le couteau. Quelque chose vient avec : un entrelacs de tripes. Ta première pensée va à la lame. Tu l'essuies sur ton propre justaucorps, un geste efficace, une-deux. Tu ne regardes pas à tes pieds, mais tu sens qu'il est là, une masse informe. Tu récites aussitôt une prière.

Tu te baisses avec raideur, comme un vieil homme. Peut-être es-tu trop prompt à accepter l'idée qu'il est mort, mais tu lui fermes les yeux, plongeant la main vers l'obscurité. Tu le fais délicatement, comme une vierge pourrait manipuler un fruit. Si la flaque de sang semble modeste, c'est parce que sa masse la cache. Mais quand tu le bouges et le retournes, tu vois comme il est bien transpercé.

Par la suite tu ne sauras pas ce qui t'a décidé à le déplacer. Peut-être croyais-tu qu'il n'était pas mort mais faisait semblant. Même s'il faudrait être bon acteur pour garder les yeux fermés de la sorte.

Plus tard tu ne comprendras rien à tes choix de ce soir-là. C'est Thomas Tête d'âne qui agissait, ses bras et ses jambes fonctionnant indépendamment de son âme. Alors tu as traîné le préposé aux anguilles, sa tête rousse rebondissant, inanimée. Ton allure est nécessairement lente : *Reste un moment, pourquoi tant de hâte ?* Dehors, il fait plus chaud que dans la cave. La rue est déserte,

jusqu'à ce que tu voies le veilleur en train de rentrer chez lui. Il marche avec le balancement résolu d'un homme pris de boisson, espérant toujours passer pour un citoyen modèle : demande-lui, et il dira qu'il se balance comme ça juste pour s'amuser. « Droit comme un… », crie le vieil ivrogne. Il se déconcerte lui-même ; il ne sait plus ce qui est droit. « Aiguise-Moi-Ça ! Tu rentres tard ! »

Il a oublié qu'il t'a vu plus tôt. Qu'il t'a invité à assister à son cours de chant.

Wilkin cligne des yeux : « C'est qui, ça ?

– Le préposé aux anguilles », réponds-tu. Inutile de faire semblant.

« Nom d'un chien, il est ivre mort ! Tu le ramènes chez lui ? Bon garçon. Il faut s'occuper de ses amis. Tu veux un coup de main ? »

Wilkin a un haut-le-cœur et vomit à ses pieds. « Nettoyez ça, dis-tu. Allez, Wilkin, ou je vous mets le nez dedans. »

Soudain, tu es indigné. L'œil vitreux, il s'éloigne en titubant. Tu le regardes partir. Il se dirige vaguement vers son lieu de travail. Tu ne peux pas résister, tu cries à sa suite : « N'oubliez pas de fermer à clé ! »

Tu pourrais, si tu avais un ami pour t'aider, balancer le garçon dans l'eau. S'il est mort, il coulera, et s'il est vivant, il… coulera. C'est une nuit paisible, il n'y a pas un son en provenance de la rivière, et tu sens qu'il glisserait de la berge sans frictions ni résistance, comme s'il était couvert d'huile, et s'enfoncerait dans la Tamise avec un murmure. Tu vois comment la surface se déroberait simplement sous lui, comme un regard plein d'ennui.

Mais tu ne peux pas faire ça. Ce n'est pas de la componction. C'est que la force t'a quitté. Tu sors le couteau de son étui, l'essuies une fois de plus sur ta manche. Vraiment, on ne dirait pas qu'il a servi. Tu le ranges. Tu éprouves une puissante envie de t'allonger à côté du garçon et de dormir.

Quand tu rentres, Walter et ses garçons sont toujours en train de beugler. Tu es stupéfait. Tu pensais qu'il était trois heures du matin. Tu t'attendais à des lumières éteintes, à des volets, des cadenas. Mais ils sont là, continuant de brailler : *Viens m'embrasser ! Non ! Pardieu tu vas…*

La porte s'ouvre. « Thomas ? T'étais où ? »

Tu ne réponds pas.

Walter semble aussi indigné que toi quand Wilkin a vomi sur la route. « Ne me tourne pas le dos !

– Bon Dieu, non, dis-tu. Il serait idiot et n'aurait pas longtemps à vivre, celui qui ferait ça. »

Walter lève la main. Mais quelque chose – peut-être son équilibre précaire, peut-être quelque chose dans tes yeux – le fait reculer. « Je

vous rejoins tout de suite, les garçons ! » crie-t-il.

Ils ont atteint le passage où ils violent la jeune fille. On demandera à Walter d'imiter ses cris. *Maintenant vous m'avez étendue par terre…*

Les yeux de Walter sont exorbités. Il pointe le doigt. « Toi, Thomas, demain matin.

– Vous, n'importe quand. Maintenant ? »

Le couteau est contre ton cœur, prêt à servir. Mais tu pourrais t'allonger et dormir. Tu pourrais tomber à ses pieds : *Père, j'ai péché…*

« Walt ! rugit un des imbéciles. Reviens ! » La canaille aux yeux plissés apparaît et serre l'épaule de son père, le tient par le col. La porte claque. Il regarde l'endroit où son père n'est plus. Derrière cette porte, un tonnerre de cris, tandis que la jeune femme appelle sa mère à l'aide.

Un jour il sera invincible. Un jour il traînera Walter dehors et le terrassera sous les yeux de tous tandis que les braves gens de Putney regarderont ; et s'ils souhaitent venir de Mortlake et Wimbledon, ils verront que ça en valait la peine.

« Père, je suis prêt », dit le fils de Noé dans la pièce. *J'ai une hache, pardieu, aussi affûtée que n'importe laquelle dans cette ville. J'ai une hachette, merveilleusement acérée, pour bien mordre, comme on peut le voir…*

Et alors Noé et ses fils fabriquent un navire et s'en vont, sur la mer de Dieu.

Dans sa fièvre, il croit que l'archevêque de Canterbury arrive. Cranmer, pas Becket ; néanmoins, ça a pu être un rêve. Quand il se redresse, on l'informe : « John Husee est dehors. » Il grogne. Il a un groupe de négociateurs qui travaillent à l'achat de la propriété de Lisle à Painswick. Lisle se lamente qu'ils n'ont ni cœur ni conscience. Mais à quoi s'attend-il ? Ce sont des avocats.

Lisle veut un traitement spécial, de la part de tous. Il doit depuis dix ans de l'argent au roi, mais aussi à des hommes humbles. Il en doit à son épicier, Blagge. Les marchands de tissu Jasper et Tong ne le fournissent plus. Les gens en ville se plaignent auprès de lui des dettes de lord Lisle, comme si c'était à lui de les payer.

Aidez-moi à me lever, dit-il. Il s'assied sur une chaise, emmitouflé pour se protéger de la fraîcheur d'avril. « Faites savoir que je vais mieux. Norfolk est-il rentré pour le Parlement ? Et Suffolk ? M. Wriothesley est-il revenu ? Et est-ce que Gregory est ici ?

– Maître Gregory est reparti. »

Il a raté la Saint-Georges, le chapitre de la Jarretière. Les exécutions récentes ont laissé des places vacantes parmi les

chevaliers. On l'informe que William Kingston a été élu, un honneur depuis longtemps mérité.

Il demande, où en est l'évêque Gardiner ? Est-il tombé d'accord avec le roi ou s'est-il brouillé avec lui pendant que j'étais malade et alité ?

Christophe dit : « Gardineur, qu'est-ce qu'il sait, sir ?

– Moins qu'il ne le pense.

– Vous êtes vif ce matin, observe le jeune homme. Mais dans votre fièvre vous avez grogné et dit : "Stephen Gardineur sait." »

Stephen est allé à Putney. Il a remué la boue. Il a dit : *Cromwell, j'en sais plus que votre mère. J'en sais plus sur votre passé que vous-même.*

« Et Thomas Boleyn est-il vraiment mort ? demande-t-il. Ou l'ai-je rêvé ?

– Aussi mort que sa fille. »

Pendant son accès de fièvre il a vu Anne la reine, marchant vers l'échafaud, bousculée par le vent. Il a entendu son ultime prière, arrachée à ses lèvres, et il a vu les femmes voilées qui l'ont soutenue pour le bourreau : il les a vues s'écarter et soulever le bas de leurs vêtements pour ne pas les salir.

Gregory revient lorsqu'il apprend qu'il est réveillé. Gregory Cromwell, membre du Parlement : velours vert comme de l'herbe et une plume noire recourbée sur son chapeau. Il dit : « Père, le nouvel ambassadeur français et le nouvel ambassadeur impérial se rendent chaque jour visite. Ils marchent bras dessus, bras dessous, roucoulant comme des tourtereaux. Mais ce que nous entendons, c'est que le traître Pole ne trouve guère de réconfort auprès de l'empereur. »

Reginald Pole ne comprend pas pourquoi Charles ne place pas la conquête de l'Angleterre en haut de ses priorités. Charles lui dit avec lassitude, je ne suis qu'un homme. Et il n'y a qu'un seul moi. Et je ne peux mener qu'une armée à la fois. En toute saison, je dois être prêt à affronter les Turcs.

Mais les Turcs sont l'ennemi de l'extérieur, plaide Pole. Alors que les Anglais sont l'ennemi de l'intérieur. Ne devrions-nous pas d'abord nous occuper d'eux ?

Charles dit : « Dieu vous garde, monsieur Polo : si demain à notre réveil les Turcs sont aux portes de Vienne, direz-vous que l'ennemi est à l'intérieur ou à l'extérieur ? »

Ce Parlement déclarera la mère de Pole coupable, ainsi que Gertrude Courtenay. Elles seront qualifiées de traîtresses sans autre forme de procès. Lui, le lord du Sceau privé, clopine jusqu'au Parlement et montre à l'assemblée silencieuse un habit à motif trouvé en possession de Margaret, comtesse de Salisbury. Il allie les

armes d'Angleterre à une pensée pour les Pole et à un souci pour lady Marie, signifiant leur union. Entre les deux pousse un arbre de vie. Il a été découvert dans les coffres de Margaret, déclare-t-il, par ceux qui ont fouillé ses maisons. Il ajoute, j'ai toujours affirmé que la broderie lui attirerait des ennuis.

Margaret Pole est emmenée à la Tour. Le roi accepte de lui laisser la vie sauve, pour le moment. Lui songe à toutes les fois où elle a négligé de reconnaître son titre, l'appelant simplement maître Cromwell. Maintenant elle voit qui est le maître.

Il rêve d'un lui désincarné marchant dans des bois profonds. Il y a des miroirs disposés parmi les arbres.

Quand il se rend péniblement auprès du roi, papiers à la main, il découvre que Gardiner est arrivé en premier. Ce dernier déclare : « Vous avez l'air très malade, Cromwell. Il y a une rumeur qui affirme que vous êtes mort.

– Eh bien, répond-il modestement. Comme vous pouvez voir, Stephen. »

Le roi dit : « Je me sens moi-même mieux. Pensez-vous que ce désagrément soit passé ? »

La fièvre, voilà ce qu'il veut dire : les vagues de nausée, les douleurs terribles, le mal de tête intense.

« Majesté, j'ai des nouvelles de Clèves. »

Il attend que le roi congédie Stephen, mais Henri se contente de dire : « Oui ?

– Je sais que l'évêque de Winchester a beaucoup à faire. Peut-être voudrait-il vaquer à ses occupations ? »

Mais Henri ne fait aucun signe. Et Stephen semble se gonfler, comme un crapaud.

Délibérément, il se détourne de lui pour s'adresser au roi. « Le duc Guillaume voudrait être assuré des arrangements concernant la dot pour sa sœur, et… (il hésite) savoir ce qui lui reviendrait si Votre Majesté devait décéder avant elle.

– Pourquoi envisage-t-il ça ? » demande Gardiner.

Il continue de détourner les yeux. « De tels arrangements sont inclus dans tout contrat de mariage. Vous ne pouvez pas ignorer la question matrimoniale au point de ne pas le savoir. »

Stephen déclare : « J'imagine que la femme serait frappée au cœur. Elle craindrait plus la perte de la personne du roi que celle de n'importe quel avantage matériel. »

Il jette un coup d'œil à Henri : il voit qu'il est captivé par les paroles de l'évêque.

« C'est pour ça que la famille de la femme prépare le contrat, et à l'avance. Pour qu'elle ne perde pas ses droits au cas où elle

deviendrait veuve. »

Henri dit : « Je suis connu pour ma générosité. Le duc Guillaume ne trouvera aucune raison de se plaindre.

– Il y a autre chose, ajoute-t-il, à contrecœur. Notre homme Wotton écrit à Votre Majesté. Il y a un peu plus de dix ans, un mariage a été proposé entre lady Anna et l'héritier du duc de Lorraine. Maintenant…

– Mais cette question a été évoquée l'année dernière, l'interrompt Henri. Quand le contrat a été rédigé, les parties n'avaient que dix et douze ans. Aucun contrat ne tient tant qu'ils ne l'ont pas approuvé, après avoir atteint un âge approprié. Je ne vois donc aucun empêchement à notre union. Pourquoi cette question est-elle de nouveau soulevée ? Je vois la main de l'empereur dans tout ça. Il est déterminé à ce que je ne me marie pas.

– Quoi qu'il en soit, nous ferions mieux de voir ces papiers, déclare Gardiner.

– Il me semble, dit-il, que Clèves n'aurait jamais proposé lady Anna si elle n'était pas complètement libre. »

Gardiner est entêté. « J'aimerais voir les articles de révocation.

– D'après ce que j'ai compris, le contrat de mariage a été rédigé au sein d'un texte plus vaste, qui n'a pas été formellement révoqué car il faisait partie d'un traité d'amitié et d'aide mutuelle… » Il ferme les yeux. « Je demanderai à quelqu'un de tout vous écrire, Gardiner.

– Et apportez-moi le document avant le Conseil. Sinon il serait dangereux d'aller plus loin.

– Dangereux ? »

Henri le regarde fixement. Il semble douter du choix de ce mot.

« Imprudent, concède Gardiner.

– En tout cas, dit-il, bien que le roi préfère lady Anna, car elle est l'aînée et d'âge plus conforme, s'il s'avérait qu'il y a un empêchement, il n'y a rien contre lady Amelia. Et – voici une bonne nouvelle – ils sont en mesure de fournir des portraits. »

Gardiner observe : « Je me demande où ils les ont trouvés, tout d'un coup. Je croyais que Cranach était malade.

– Peut-être a-t-il des pouvoirs de guérison, dit-il, comme moi.

– Quel âge ont-ils ?

– Qui ça ?

– Les portraits, répond Gardiner.

– Récents, j'en suis certain.

– Mais si nos émissaires n'ont vu aucune des deux femmes, comment jureront-ils de la ressemblance ?

– En fait, ils les ont vues, dit-il. Mais elles sont quelque peu dissimulées et voilées.

– Je me demande pourquoi. »

Henri déclare : « Vous voyez ! Cela ne ravirait-il pas l'empereur ? La division parmi mes conseillers. La discorde et le conflit ? »

Lui et Gardiner se font face. L'évêque n'est pas ici pour discuter du mariage du roi. Il est ici pour parler des affaires de Dieu, c'est du moins ce qu'il affirmerait. Le roi souhaite faire voter une loi pour abolir la diversité des opinions : par quoi il entend l'expression des opinions. Gardiner est venu lui présenter six articles de foi rédigés avant l'assemblée des évêques : pour persuader le roi de revenir vers la ligne romaine – le corps et le sang.

Il ne fait aucun doute que sa maladie a fait reculer la cause de l'Évangile – sans lui, ses frères sont trop effrayés et désunis pour présenter un front ferme. Norfolk a placé un flagorneur au poste de président des Communes. Dans la Chambre des lords, le duc lui-même mène une croisade, apportant à la table ces six articles et les défendant à cor et à cri – même s'il n'y connaît rien en théologie. Gardiner a rassemblé les évêques qui se conforment à l'ancienne doctrine, et ils conspirent ensemble du petit déjeuner au dîner, parlant comme des papistes nauséabonds et levant leur verre pour trinquer à l'ancien temps. Pendant que le lord du Sceau privé transpire dans son lit de malade, pendant qu'il envoie des lettres dans toute l'Europe, cherchant des alliés et des amis, pendant qu'il est occupé à trouver presque mille cinq cents livres par jour pour payer et nourrir les marins qui manœuvrent les navires à Portsmouth, ses ennemis l'ont dépassé, et à la fin de la session parlementaire, ils auront six articles qui seront devenus des lois.

Le roi dit : « Lord Cromwell, si c'est tout… ? »

Il tire sa révérence. Culpeper, qui attendait, s'approche de lui : « Vous avez besoin d'un siège, milord ? D'une coupe de vin ? »

Ce dont il a besoin, c'est de frapper quelqu'un. Il repousse le garçon d'un geste de la main. Quand il arrive chez lui, il tremble d'épuisement. Il avait oublié combien ça demandait d'énergie d'affronter Stephen Gardiner. Il balance ses papiers. « Demandez aux invités allemands de venir me voir. Nous allons organiser un banquet. Envoyez Thurston. »

Il parle comme si sa maladie était derrière lui, mais il sait qu'elle n'est pas encore terminée. Il prie pour que la fièvre s'affaiblisse par des crises successives. Il est vital qu'il soit aux côtés du roi cet été, il doit donc être prêt à de longues journées de chasse. Chaque jour d'absence, il perd l'avantage. Si les rois ne vous voient pas, ils vous oublient. Même si rien ne se fait dans le royaume sans vous, les rois pensent tout faire tout seuls.

Pourtant : je suis vice-gérant, se dit-il. Je suis, et pas Stephen, secrétaire en chef et lord du Sceau privé. Je suis le premier

conseiller du roi, et le premier dans son estime, et je suis tout à fait capable de percer des trous dans la coque de leurs bateaux papistes. Désormais chaque jour est le jour de l'Ascension. Et même si Thomas Howard n'aime pas les Écritures, il y aura bientôt suffisamment de Bibles pour chaque paroisse : et c'est moi qui me tiens à côté du roi et qui les distribue. Quant à Gardiner, que comprend-il vraiment à l'esprit et au tempérament du roi ? Que connaît-il aux finances ? Que connaît-il à la défense du royaume ?

Par une belle journée de mai, après s'être rassemblées à l'aube, les forces armées de Londres défilent devant le roi à Whitehall. Il y a quelque seize mille hommes, dont il a lui-même totalement équipé un dixième. Il comptait parader à leur tête, à cheval, mais sa faiblesse le confine à Saint-James, où il regarde par le portail arrière. Pour lui tenir compagnie, le roi envoie John de Vere, comte d'Oxford, lord grand chambellan. Gregory et Richard montent ensemble, sur leurs chevaux blancs : expressions déterminées, armures éclatantes, le drapeau Cromwell ondoyant dans le vent.

En Italie, songe-t-il, quand j'étais soldat, j'ai attrapé un serpent pour un pari. Mes camarades ont lentement compté jusqu'à vingt pendant que je serrais de plus en plus fort. Le serpent s'est contorsionné dans ma main et m'a profondément injecté son venin dans le poignet. Mais j'ai continué d'agripper l'animal toxique, jusqu'à ce que je décide de le lâcher. J'ai reçu le poison et ne suis pas mort. Les témoins m'ont rempli les poches d'argent. Et que Dieu maudisse celui qui dira que je ne l'ai pas gagné.

Quand les journées sont belles et l'air doux après les vêpres, le roi va et vient sur la rivière dans la barge royale et se montre au peuple, son sifflet doré de pilote autour du cou, un sourire radieux sur le visage ; ses musiciens suivent dans une seconde barge, jouant du tambour et du fifre. Les gens bordent la berge et acclament. La Pentecôte est observée en grande cérémonie, comme à l'époque papiste. Richard Riche passe la journée à dresser une énorme liste des dettes du roi.

La nouvelle arrive d'Espagne que l'impératrice est morte, avec son nouveau bébé. Le roi ordonne le deuil à la cour. Des rideaux noirs et les bannières du Saint Empire romain sont accrochés à Saint-Paul. Les ducs de Norfolk et Suffolk dirigent les cérémonies. Il se tient aussi loin de Norfolk que possible, sans toutefois le perdre de vue, ni oublier la préséance.

Dix évêques sont présents, et Stokesley mène le requiem. Il a l'air malade, songe-t-il – même si, en tant que vieil ami de More, il devrait se sentir revigoré par ces six articles pernicieux. Toutes les paroisses de Londres font sonner leurs cloches en hommage à

l'impératrice, la lady inconnue qui n'a jamais mis les pieds ici. Au cœur de la nuit, elles produisent leur fracas métallique. Les chauves-souris et les démons tourbillonnent dans l'air.

Wyatt écrit de Tolède que ses bagages sont prêts et que les inquisiteurs vont se séparer de lui, quoique à contrecœur. Mais comme l'empereur est allé s'isoler dans un monastère pour pleurer sa femme, il doit attendre – il compte prendre congé formellement, et non s'enfuir comme un malotru endetté. « Même s'il l'est probablement, observe Rafe. Endetté. »

Bess Darrell écrit d'Allington : Cromwell, où est Wyatt ? Chaque heure me semble durer une année.

On rapporte d'Italie que deux comètes ont été vues le même jour. Supposons que l'une d'elles représente la fin de l'impératrice : qu'a-t-Il d'autre dans Sa manche, le créateur de la lune et des étoiles ?

Cranmer vient le voir. « Je suis stupéfait, dit-il, je suis déconcerté que le Parlement puisse faire reculer la cause de notre bonne religion. Les voies de Dieu sont très étranges, pour qu'Il vous ait frappé à ce moment.

– Le moment choisi par Gardiner était parfait. Ou par Thomas Howard.

– Je ne suis pas sûr… » Cranmer est à la peine. « C'est… on ne peut pas totalement accuser…

– Vous n'allez pas accuser le roi, si ? »

Mieux vaut accuser Norfolk et les évêques Gardiner, Stokesley et Sampson que se demander à haute voix si Henri est faible ou fourbe ou incapable de voir son propre intérêt.

« Nos amis en Allemagne sont consternés, dit Cranmer. Je dois défendre notre maître auprès d'eux.

– Comment faites-vous ? demande-t-il, intéressé.

– Où était lord Audley dans tout ça ? À ouvrir et fermer la bouche comme une de ces idoles en bois actionnées par des ficelles. Et Fitzwilliam – je croyais que c'était votre ami. »

Il ne fait plus confiance au lord-chancelier Audley. Il ne fait plus confiance au lord de l'Amirauté Fitzwilliam. Comptez les évêques, et il y en aura peut-être dix de sensés. C'est ainsi que le roi a été capable de proposer une loi qui, entre autres mesures, exige que les prêtres mariés abandonnent leur femme, sous peine d'être pendus. La mesure est repoussée d'une semaine ou deux, pour permettre les adieux.

« Qu'allez-vous faire avec Grete ? demande-t-il.

– Nous séparer. Que pouvons-nous faire d'autre ?

– Et votre fille ?

– Grete va la ramener en Allemagne. »

Ce serait considéré comme un péché, en d'autres circonstances, de séparer une famille.

Cranmer dit : « Nous avons supplié le roi : soumettez la question aux universités – nous l'avons imploré de consulter les Écritures et de trouver où il est dit qu'un homme ne peut pas avoir de compagne. Je ne le comprends pas. C'est lui qui soutient que le mariage est un sacrement très élevé, qui existe depuis la nuit des temps. Alors pourquoi le refuse-t-il à tant d'entre nous ? Croit-il que nous ne sommes pas des hommes comme lui ? Et puis, une fois que la loi sera passée, aucun de nous ne prêchera sur le saint sacrement de l'Eucharistie. Nous n'oserons pas. Nous ne saurions pas ce que nous pouvons dire en toute sécurité, sans être contredits par la loi et cités pour hérésie. »

C'est ce que le roi appelle la concorde : un silence imposé. Les évêques Latimer et Shaxton se sont ouvertement opposés au roi ; ils ne peuvent pas rester en poste.

Cranmer ajoute : « J'ai moi-même songé à démissionner. À quoi est-ce que je sers ? Peut-être devrais-je faire mes bagages et partir avec Grete.

– Vous m'avez dit, dans un cas similaire, qu'il fallait reprendre courage et voir à long terme.

– Long comment ? » Cranmer est si bouleversé qu'il en devient brusque. « Jusqu'à ce qu'il meure ? Parce que malgré tout ce qui a été dit et fait pendant ces dix années, si nous avons perdu Henri maintenant, nous l'avons perdu pour toujours.

– Il n'est pas constant dans l'erreur, n'est-ce pas ? Ce qui est écrit sur du parchemin n'aura peut-être pas d'effets dans la pratique. Je peux retarder n'importe quelle ordonnance, n'importe quelle mesure, je peux… » Il hésite à dire *faire échouer*. « Je peux travailler avec. Il y a suffisamment de marge pour contourner ces nouveaux articles, et les orienter dans telle ou telle direction…

– Sauf dans un cas, déclare Cranmer. Ma femme et ma fille ne sont pas sujettes à de vagues interprétations. Elles sont soit ici, soit à Nuremberg. Elles ne peuvent pas flotter entre les deux.

– Vous reverrez peut-être Grete. Si j'arrive à fournir sa femme au roi, nous pourrons peut-être relever la tête en Europe.

– Je doute que le mariage se fasse. Nous nous aliénons nos amis. »

Il hausse les épaules. « Je suis à court de femmes. Et à Clèves ils ne sont pas luthériens, après tout. Ils se rendront peut-être compte qu'il est possible de vivre avec ce nouvel ordre.

– Et votre fille ? demande Cranmer. Elle ne peut plus venir ici, n'est-ce pas ? Pas en conservant sa religion ? » Il n'attend pas de réponse, mais se met à tourner en rond et à parler tout seul sous les yeux du vice-gérant. On dirait un homme qui s'écarte du bord d'une

falaise : il croit qu'il va se jeter de désespoir sur les rochers, mais il sent alors l'air bleu qui le ballotte vers la perdition, il sent le vent dans ses poumons, il voit les mouettes voler en contrebas, il est poussé comme une plume vers le précipice, alors il plante ses talons dans le sol, il agrippe les quelques arbustes recourbés, plisse les yeux et s'accroche à la vie. Il dit : « Vous ne m'entendrez pas m'opposer au roi.

– Personne ne vous a demandé de le faire. »

Il a froid. Il voudrait poser la tête sur le bureau.

« Je ne peux pas croire qu'il ait de mauvaises intentions, ni qu'il cherche à affliger ses sujets. Ses scrupules doivent être sincères, et ils le tourmentent peut-être plus que nous ne le savons.

– Peut-être, convient-il.

– Ce qu'il sait est comme un fardeau pour lui. Il a fermé les yeux. Il m'a épargné.

– Nos souverains comptent nos manquements. Ils ne disent peut-être rien, mais ils tiennent un livre secret.

– Nous savons ce que le Christ exige de nous, dit Cranmer. Nous savons ce qu'est la charité, et ce qu'est l'obéissance, et nous connaissons son enseignement – heureux ceux qui procurent la paix. Même si ça ne me plaît pas, je vois que la paix est ce que cherche le roi. Tous les bons sujets le suivront.

– Naturellement, convient-il. Ou ils souffriront. »

Ceux qui lui souhaitent du mal disent que Latimer sera pendu avant Noël. Il compte empêcher ça. Mais la femme de Cranmer sera sur un bateau avant la fin de la semaine, et il n'y a rien qu'il puisse suggérer pour la retenir ici.

Juste au cas où on s'y tromperait – au cas où un imbécile prendrait le roi pour un papiste –, nous organisons une démonstration de force sur la rivière. Par une brûlante journée de juin, il se tient, bien emmitouflé, à côté du nouvel ambassadeur français et explique le spectacle. Devant les yeux du roi et de la cour, une galère pleine de Romains affronte des marins bien anglais. Les cardinaux sont jetés dans la Tamise, éclaboussant et hurlant, tandis que résonne le roulement des tambours. Le soleil danse, les flûtes retentissent, la tiare papale flotte le long du courant.

« Par saint Jude ! s'exclame Marillac. Je suppose que ces gens savent nager ?

– Ils ont été triés sur le volet, répond-il. À ma demande. » Il soupire. « Il faut tout dire aux gens. »

Sous son dais, le roi acclame. Les ducs expriment bruyamment leur plaisir. Des gentilshommes jettent de l'argent dans la Tamise.

« C'est néanmoins un beau spectacle », déclare généreusement le

Français. Une barge repêche les combattants dans l'eau. « Je crois qu'ils ne pourront pas réutiliser leurs costumes. » Il glousse. « Mais qu'est-ce que ça peut faire à Henri ? Vous l'avez rendu riche, n'est-ce pas ?

– Vous voyez que notre flotte augmente, dit-il. Je serai ravi de vous escorter pour aller visiter nos ports du Sud, si vous voulez bien vous y rendre à cheval maintenant qu'il fait beau. »

Une pause diplomatique. Il regarde de biais le nouvel ambassadeur. Il n'a pas plus de trente ans, mais on dit qu'il est astucieux : assez malin pour quitter son pays il y a quelques années quand on murmurait qu'il penchait vers Luther. Il s'est rendu à l'est avec son cousin, qui était ambassadeur auprès du Turc, et a bientôt été nommé ambassadeur à son tour. Considère-t-il désormais sa sympathie pour la réforme comme une folie de jeunesse, ou bien François l'a-t-il choisi parce qu'il s'entendrait bien avec Cromwell… qui sait ?

Il dit : « Nous autres Anglais avons organisé un spectacle pour vous. Nous ne voulons pas que votre dernière affectation nous fasse de l'ombre. »

Les gentilshommes s'éloignent dans le sillage d'Henri. Ils vont traverser jusqu'à Southwark pour voir un spectacle de tourment d'ours.

« On se souvient de vous à Constantinople, déclare Marillac. On parle de vous. »

Il réprime sa surprise. Ce sera quelque autre Anglais, un autre vagabond nommé Thomas.

« Au fait, poursuit Marillac, officiellement, je ne suis pas ici. Je suis resté à l'écart en signe de protestation.

– Je comprends. Je suis moi-même souvent dans deux endroits à la fois, ou nulle part. Et je concède que ce n'est pas un spectacle bienséant, même si vous admettrez qu'il est distrayant. Vous savez, je regrette votre compatriote Dinteville, il était toujours si morose qu'il me faisait rire. Je pensais que votre roi nous le renverrait peut-être. » Il se hâte d'ajouter : « Mais nous sommes ravis de vous avoir, cela va sans dire. »

Marillac se tourne vers lui, étonné. « Vous n'êtes pas au courant ? La grande disgrâce ? »

Il repense au moment où l'ancien dauphin a été empoisonné. « J'ai cru comprendre que des calomnies avaient été proférées – mais la famille a dû être blanchie ?

– Oh, oui, pour cette affaire. Mais il y a eu un autre scandale. Toute la maison est tombée. Sodomie, j'ai bien peur. »

Son cœur se serre. « Où est Dinteville maintenant ? »

Marillac hausse les épaules : qu'est-ce que ça peut faire ? « Italie,

je crois. »

D'abord le meurtre, puis la sodomie. On dirait un plan que Gardiner aurait imaginé pour entraîner la ruine d'un ennemi. Il pense à l'ambassadeur, emmitouflé dans ses fourrures, splendide tel qu'Hans l'a peint : la corde de luth cassée, la broche ornée d'un crâne épinglée à son béret.

Il dit : « S'il était avec nous aujourd'hui, il tremblerait et se hâterait de rentrer chez lui pour trouver un bon feu et du vin chaud. »

Marillac rit. « Nous sommes tout à fait capables de supporter ce temps. Alors, si nous traversions la rivière pour voir l'ours ? »

Quand la session parlementaire s'achève, avant que la cour se disperse, le roi ordonne d'organiser un dîner. Cranmer doit le donner, au palais de Lambeth ; Norfolk doit y prendre part, ainsi que Stephen Gardiner ; Cranmer doit remplir son rôle d'archevêque et réconcilier toutes les parties, les faire asseoir en bonne entente et leur offrir un festin.

C'est le début d'un été chaud, bien plus aride qu'au cours des dernières années – on parlerait presque de sécheresse, si ça ne risquait pas de tenter les cieux de nous noyer sous les averses. On a parfois l'impression qu'il pleut depuis la chute du cardinal.

Le dîner est à peine commencé que Gardiner l'accuse de meurtre. La conversation s'est tournée vers Rome, les monuments et les places de la ville, ses splendeurs passées.

« Vous étiez là-bas quand le cardinal Bainbridge est mort, déclare l'évêque en s'essuyant la bouche. Intéressant, ça. » Il ajoute, à l'intention de l'assemblée : « On a affirmé qu'un membre de sa maisonnée l'avait empoisonné. »

Il se penche en avant : « Vous avez une meilleure théorie, n'est-ce pas ? »

Sur la table, les couteaux sont reposés ; les invités cessent de mâcher pour écouter. Gardiner se tourne vers Wriothesley – il est jeune, il ne connaît pas ces choses.

« Ils ont arrêté un prêtre du nom de Rinaldo. Ils lui ont broyé les jambes jusqu'à ce que la moelle en suinte – ce qui jette le doute sur la cohérence de sa confession. »

Lui, le lord du Sceau privé, s'enfonce dans son siège et examine Gardiner. Il sait qu'il est en train de l'appâter, et il ne doit pas mordre à l'hameçon.

« C'était il y a vingt-cinq ans, Stephen. La plupart des personnes concernées sont mortes.

– Bainbridge est tombé malade pendant qu'il dînait, poursuit Gardiner. Une poudre dans son bouillon.

– Oui, dit Norfolk, abondant dans son sens. Comme quand l'évêque Fisher a été empoisonné. Quand le cuisinier a été ébouillanté vivant. »

Un murmure de dégoût parcourt la table.

« Nous perdons l'appétit, objecte le lord-chancelier.

– La poudre a été achetée à Spolète, déclare Stephen. Je connais la boutique. »

Il rit. « Et la boutique vous connaît-elle ? »

Norfolk demande : « Quel serait le prix d'un meurtre chez les Romains ? Car ce prêtre, Rinaldo… je suppose que quelqu'un l'a payé ?

– Naturellement, dit Gardiner. L'évêque Gigli. »

Il voit Norfolk faire un effort de mémoire. Il mâchonne ce nom, comme s'il était trop cuit : Gigli, Silvestro Gigli. « Évêque de Worcester ! s'exclame soudain le duc. L'acolyte de Wolsey.

– Exactement, confirme Stephen. Son principal ami à Rome. Une fois Bainbridge supprimé, Wolsey avait la voie libre pour devenir le prochain cardinal anglais. »

Il y a un silence, qu'il brise en faisant signe à un garçon de lui resservir du vin. « La moitié de la ville souhaitait la mort de Bainbridge. Les Français le détestaient. Les Florentins le détestaient. Et il avait des dettes.

– Vous avez vu ses comptes ? demande Gardiner. Qui vous y a donné accès ? »

Les chapons arrivent et on commence à les découper. À Rome, à la table du pape, les domestiques chargés de cette tâche tiennent la viande sur une broche et coupent les tranches en l'air, ce qui donne un aspect menaçant au repas le plus anodin.

Lui, lord Cromwell, pose sa coupe et se tourne vers les invités, écartant les mains et souriant : « J'ai toujours supposé que le maître de cérémonie du pape avait tué Bainbridge. Il le détestait parce qu'il était anglais et faisait toujours ses génuflexions au mauvais moment, ou bien il arrivait avec le mauvais type de crosse. La curie le prenait pour un barbare. »

Cranmer, en tête de table, s'agite. « Que faisiez-vous à Rome, lord Cromwell ?

– Affaires privées. Je ne connaissais pas Wolsey à l'époque. »

Gardiner déclare sombrement : « Vous avez toujours connu Wolsey. »

C'est le jour de la Fête-Dieu, le 15 juin, que Bainbridge a bu le bouillon et a été pris de coliques. Les médecins l'ont purgé, et il s'est senti suffisamment bien pour sortir dîner ce soir-là. Aurait-il voulu rater le vin crétois et le caviar chez le cardinal Carretto ?

Le lendemain, Bainbridge était furieux comme à son habitude et

donnait des coups de pied aux serviteurs. Ce n'est que le 14 juillet qu'il s'est effondré pour mourir. Le prêtre Rinaldo a été arrêté car on savait que Bainbridge l'avait frappé en public, et il était clair qu'il lui en voulait.

Après trois jours de tourments dans les cachots du pape, Rinaldo est parvenu à mettre la main sur un couteau. Il s'est maladroitement poignardé, même s'il a fait du meilleur travail que Geoffrey Pole. Il a mis un ou deux jours à mourir, et alors les Romains ont pendu son corps en public. Avant qu'ils l'écartèlent, il l'a vu accroché là – lui, Cremuello, l'*oltramarino*, le *giovane inglese*. Rinaldo avait des étiquettes accrochées aux pieds, qui dénonçaient son crime. Il avait confessé que Gigli lui avait donné quinze ducats pour assassiner son maître, mais ce détail n'était pas inscrit sur les étiquettes. Ça aurait fait exploser le mur de secret du Vatican. Les évêques et les cardinaux s'entretuaient, et les hommes humbles souffraient pour leurs crimes.

C'était un été chaud, même pour Rome. À la tombée de la nuit, même les pierres semblaient transpirer, exsudant l'accumulation de mensonges de la journée. Lui-même se déplaçait à travers la chaleur, furtif, silencieux, serein. Depuis que le serpent l'avait mordu, quelque chose de la nature de l'animal s'était immiscé dans son sang, et il pouvait rester tranquillement enroulé sur lui-même au besoin.

Norfolk déclare : « Je ne suis jamais allé à Rome. Mais je connaissais Bainbridge, évidemment. Il était colérique.

– Oui, et il avait cinquante ans ou plus, ajoute Cranmer. Et c'était un bourreau de travail. De tels hommes périssent dans la chaleur. De plus, j'ai toujours entendu dire que le prêtre s'était rétracté avant de mourir.

– Alors qui était l'assassin ? » demande Stephen.

Appelez-Moi : « Accusez-vous sérieusement lord Cromwell ?

– Il n'était pas lord à l'époque », réplique Norfolk.

Pas plus que le duc. Il se revoit désormais, au crépuscule, rôdant Piazza Navona. Depuis qu'il avait son chapeau rouge, Bainbridge s'imaginait sérieusement futur pape, et il montrait ses intentions avec panache. Il avait loué le palais de Francesco Orsini, qui permettait d'accéder facilement au Vatican et à l'Hospice anglais, où logeaient ses compatriotes. La façade était imposante – loggias, terrasses. Bainbridge l'équipait grâce à l'argent des banquiers, et il avait également des dettes envers les Grimaldi. Bon nombre de personnes auraient aimé employer Cremuello pour surveiller la porte de service de Bainbridge, et plusieurs l'ont fait ; il répartissait les renseignements entre elles en prenant soin de leur dire ce qu'elles voulaient entendre.

Un soir, alors qu'il rôdait là, il a entamé la conversation avec une fille des rues, la taquinant sur ses cheveux. Elle les avait décolorés, mais ils avaient depuis repoussé de la largeur d'une main. Vos boucles brunes sont tout aussi jolies, a-t-il dit. C'est une nouveauté pour les Anglais, nous avons assez de blondes. Vous êtes anglais ? a-t-elle demandé. Jésus, ça ne se voit pas. C'est donc pour ça que vous observez la maison du cardinal anglais ? Le bruit de vos compatriotes en train de festoyer vous manque ? Regardez, certains d'entre eux vont bientôt sortir et vomir dans la rue.

Plus tard ce soir-là elle lui a dit, je vais vous révéler une chose. Les Romains, les Toscans, les Français, les Anglais, les Allemands : tous paient pour avoir des blondes. C'est bien dommage pour moi et mes sœurs qui faisons ce métier ; nous ne sommes pas nées comme il faut. Je les décolorerais volontiers de nouveau, mais à un certain point ils se mettent à tomber, et aucun homme d'aucune nation ne veut d'une femme chauve.

Elle a bâillé. Eh bien, c'était agréable, a-t-elle dit, aimeriez-vous recommencer dans une autre position ? Au fait, si vous voulez un emploi au palais avec vos compatriotes, je peux vous y faire entrer, mon cousin travaille aux cuisines.

Elle le prenait à tort pour un clerc qui connaissait des temps difficiles. Après tout, c'était l'impression que sa tenue donnait. Il s'est tourné vers elle et a négocié la nouvelle position et son prix. Comment peut-on avoir cette énergie par une telle chaleur ? Mais on ne la ressent pas trop quand on est jeune.

« Milord ? demande Wriothesley.

– Désolé, dit-il. Monsieur l'évêque, j'ai oublié ce que vous disiez ?

– Wolsey, répond posément Stephen, a à peine eu la grâce de cacher son implication dans le meurtre. Lui et l'évêque Gigli étaient bons amis, jusqu'à ce qu'ils se chamaillent pour savoir qui revêtirait les habits de cérémonie de Bainbridge après sa mort. Wolsey voulait les faire emballer et envoyer à Londres pour son propre usage. Quand j'étais son secrétaire, j'ai vu les lettres dans les dossiers.

– Vous savez ce que je pense ? dit Norfolk. Nous nous portons mieux sans cardinaux, et sans les vieux prélats fiers que nous avions par le passé. Maintenant, l'archevêque ici présent (il agite le pouce en direction de Cranmer), au moins il se conduit humblement. On voit à sa contenance qu'il passe son temps en prière, au lieu d'intimider les nobles et de manigancer leur chute, de se quereller, de tromper et d'escroquer. Autant de choses que Thomas Wolsey faisait quotidiennement.

– Monsieur de Norfolk…

– Oui, et promouvoir des hypocrites à des postes de confiance, solliciter des pots-de-vin, falsifier les titres, persécuter les personnes

qui valent mieux qu'eux, et fréquenter des comploteurs, voler, mentir, tromper… »

Il se lève.

« … au détriment du bien public et à la grande honte du roi. »

Il agrippe le duc. Il le tient à bout de bras. Il pourrait aisément le tirer en avant et le mettre à terre.

Cranmer se lève d'un bond. « Vous devriez avoir honte, Thomas, c'est un vieil homme. » Il attrape le manteau de Norfolk et tente de le libérer, comme si c'était un brochet pris à un hameçon et qu'il voulait le rejeter au ruisseau.

Ce n'est que lorsque la sueur se met à couler sur le visage de l'archevêque – ou peut-être des larmes – que lui, Cromwell, lâche le duc. Thomas Howard l'injurie, prononçant une horrible insulte tel un canonnier.

Les domestiques arrivent. Les viandes sont débarrassées. Ils continuent de se lancer des regards noirs par-dessus les confits au gingembre.

« Eh bien, déclare Stephen, je ne sais plus quand j'ai apprécié une conférence de paix autant que celle-ci. »

Il est temps que le roi quitte Londres pour l'été. Il partira dès que le Parlement sera suspendu. L'entourage logera d'abord à Beddington, l'agréable maison qui appartenait à Nicholas Carew. Puis, le 7 juillet, direction Oatlands, et ensuite Woking.

Pendant des mois, des années, lord Cromwell n'a pas pensé au début de sa vie, repoussant le passé dans la cour et lui fermant la porte au nez. Désormais, ce ne sont pas les questions de Gardiner à propos de l'Italie qui le troublent : l'Italie garde ses secrets. C'est Putney qui l'obnubile, à la fois lointain et proche. Quand il était affaibli par la fièvre, le passé a refait irruption, et il n'a plus aucune défense contre les souvenirs. Ils se manifestent quand bon leur semble : lorsqu'il est assis dans la salle du conseil, des mots tombent autour de lui comme une bruine, et il se retrouve enveloppé dans le climat de son enfance. Il est un moine qui descend l'escalier de la nuit, toujours emmitouflé dans ses rêves, si bien que les pas de ses frères deviennent le murmure des feuilles dans les forêts de son jeune âge – et telle une créature cachée émergeant d'un lit de feuilles, son esprit s'agite et se met à tourner, parcourant un circuit inquiet. Il tente de l'enchaîner (à maintenant, cette heure, cet endroit), mais il continue d'errer, flairant l'odeur de moisi de la paille souillée et de l'eau stagnante, la graisse brûlante de la forge, la sueur des chevaux, le cuir, l'herbe, la levure, le suif, le miel, le chien mouillé, la bière renversée, les allées et les quais de son enfance.

Il soulève sa plume : le roi pourrait passer six jours à Woking où lui, lord Cromwell, irait le rejoindre ? Puis direction Guildford…

La lune est décroissante. Il sent l'odeur de la rivière, et celle du préposé aux anguilles, qui s'est chié dessus. Le garçon tombe à ses pieds, trop lourd pour être traîné plus loin. Thomas Tête d'âne ne sait plus quoi faire. Une grande fatigue mortifère s'est emparée de lui, une lassitude qui s'écoule de son cerveau jusqu'à ses pieds. Alors Tête d'âne, hébété, est péniblement rentré chez lui.

Walter et les garçons ont continué de boire jusqu'à ce que son père tombe sur la table et se mette à ronfler, et au milieu de la nuit il s'est réveillé et est monté en titubant à l'étage. On s'attendrait à ce qu'il reste couché, grognant et transpirant, jusqu'à midi. Peut-être que Thomas Tête d'âne comptait sur ça et s'est dit, pendant que les braves gens seront au lit, j'irai à la rivière pour voir si le garçon est mort ou vivant. Pour voir s'il est toujours là où je l'ai laissé, ou si quelqu'un l'a ramassé avec les débris rejetés chaque matin par la rivière et l'a ramené chez lui pour le donner à manger aux cochons.

Dieu seul sait ce qu'il a pensé. Il s'est réveillé vide, tremblant, dénué de logique et de plan. À la lumière du jour, il a de nouveau nettoyé son couteau, mais il l'a laissé là quand il s'est rendu dans la cour de la brasserie.

Ne sous-estimez jamais Walter, sa violence et sa fourberie. Le premier coup est venu de nulle part et l'a étourdi. Du sang lui coulait dans les yeux et Walter a pu faire ce qu'il voulait. Il l'a fait avec ses pieds, et il l'a fait avec ses poings, jusqu'à ce que lui, Thomas, soit une masse informe et sanguinolente sur les pavés, son père se dressant au-dessus de lui et rugissant : *« Allez, lève-toi ! »*

Le lord du Sceau privé perçoit un mouvement. Il lève les yeux de l'itinéraire du roi. Appelez-Moi-Risley est là, sa silhouette jaune se détachant sur la lumière. Il se laisse tomber sur une chaise et crie qu'on lui apporte de la petite bière. Il s'évente avec son chapeau.

« Gardiner, dit-il. Bon Dieu ! Vous accuser de meurtre ! Et puis, qu'est-ce que ça pourrait bien faire que vous ayez débarrassé le monde d'un cardinal ? Ça s'est passé dans une autre juridiction, et il y a longtemps.

– Je vais faire tomber Stephen. Vous allez voir. »

Appelez-Moi le regarde : « Oui, je vous crois.

– J'étais en train de faire ceci, dit-il. Excusez-moi. » Il retourne à sa feuille de papier. Après Guildford, Farnham. Il faut être certain que chaque ville n'est pas touchée par la peste avant que le roi s'en approche. Au moindre soupçon, son itinéraire doit être modifié, si bien qu'il doit y avoir d'autres hôtes sur le pied de guerre, avec leur argenterie astiquée, leurs lits de plume aérés. « De Farnham à Petworth ? Quelle distance ça fait ?

– À peine trente kilomètres à travers champs, répond Appelez-Moi. Mais plus s'il pleut et qu'il faut faire un détour. »

Trente kilomètres, c'est la distance qu'Henri peut parcourir à cheval ces temps-ci.

« Saviez-vous que le roi projette une visite à Wolf Hall ? »

Appelez-Moi réfléchit. « La maison est petite pour son cortège.

– Les Seymour déménageront. Edward a tout prévu. » Il pense à l'ombre de Jane, marchant dans le jardin de la jeune femme ; il l'imagine vivante sous les arbres verts, dans sa nouvelle robe couleur œillet.

Il regarde les papiers en fronçant les sourcils. « Supposons qu'il aille de Petworth à Cowdray, où se trouve Fitzwilliam. Puis dans l'Essex… Ah, voici Mathew. »

Le garçon porte un bol de prunes, qu'il pose respectueusement.

« Les fruits du succès, déclare Wriothesley en souriant. Je vous félicite, sir. »

Comme il trouvait que les prunes de ce pays n'étaient pas assez bonnes, il les a améliorées par des greffes. Maintenant ses maisons en ont qui mûrissent de juillet à octobre, des fruits gros comme des noix ou des cœurs de bébé, bigarrés et madrés, tachetés et pointillés, marbrés et rayés, leur peau allant du jaune citron au jaune moutarde, du brun-roux à l'écarlate, de l'azur au noir, certains lisses et d'autres couverts, tels de petits animaux, d'une fourrure lilas, blanche ou gris cendre ; des fruits ronds et ambrés mouchetés du gris de sa livrée, des fruits à la peau épaisse comme des œufs pourpres dans un filet d'argent, leur chair ferme ou fondante, miellée ou vineuse. Son espèce préférée est le perdrigon, les plus pâles ayant une chair jaune mouchetée de blanc, parsemée de rouge aux endroits où le soleil les atteint, leur chair parfumée mûrissant à la fin août. Puis le perdrigon violet et sa sœur noire, préférant les orientations vers l'est, qui en septembre donnent des fruits solides dans la main, leur riche chair jaune-vert facile à détacher du noyau. On peut les conserver entières pour qu'elles durent tout l'hiver, les manger au dessert, ou juste les regarder lors des moments de désœuvrement : des globes d'or dans des bols d'étain, des fruits noirs comme des ombres, des sphères rouge cardinal.

Il dit à Mathew : « Tu te rappelles quand nous avons chassé chez ton ancien maître ? Le jour où le roi a perdu son chapeau ? »

Mathew fait un grand sourire. Qui pourrait oublier les chasseurs rentrant à la maison avec le visage aussi rougi par le soleil que des jambons ?

Quand le vent emporte le chapeau d'un gentilhomme, ses compagnons ôtent immédiatement le leur. L'homme courtois dit, remettez vos chapeaux, ne souffrez pas pour moi. Mais le roi, bien

qu'il ait refusé de porter le chapeau d'un autre, n'a jamais pensé à le leur dire. Ils sont donc rentrés couverts de cloques et de marques.

Il dit : « Vous auriez dû voir Rafe Sadler. Ses yeux bouillaient dans sa tête. »

Mathew ajoute : « Mon ami Rob a mené des recherches pour retrouver le chapeau du roi, mais nous avons fait chou blanc. Il y avait une broche de saint Hubert dessus, et ses yeux étaient en vrais saphirs. Je ne doute donc pas que nous aurions été récompensés si nous l'avions découvert. »

Il soulève sa plume. Retourne à l'été royal. Henri ira à Stansted, puis à Bishop's Waltham, et ensuite à Thruxton ; après quoi, lorsqu'il quittera le Hampshire, il ira vers l'ouest. À Savernake, Hubert plisse les yeux, empêtré dans les branches. Au cœur de l'été, nous parcourrons les mêmes sentiers, et il nous verra tels que nous sommes désormais ; la taille épaissie, les péchés multipliés.

« Mi-août, écrit-il. Cinq jours. Wolf Hall. »

II

Fête des Rois

Automne 1539

En août, Hans roule la future mariée, la rapporte en Angleterre et la plaque sur un panneau pour que le roi l'inspecte.

« J'ai dû faire vite, explique-t-il, m'assurer qu'elle était sèche avant de partir. J'ai aussi apporté Amelia, la plus jeune. Mais franchement, elle n'est pas si jolie que ça.

– Montrez-moi d'abord Anna », demande-t-il.

Il recule pour l'admirer, une princesse étincelante qui est plus métal que chair. Ses vêtements la moulent, comme l'armure de quelque déesse, et ils sembleraient capables de tenir debout tout seuls. Vous levez les yeux de son plastron scintillant jusqu'à son visage. C'est un ovale serein, vulnérable, nu. Il n'est pas aussi jeune et rosé que celui de Christine, mais il est plein d'un charme modeste. Elle a des yeux tendres, voilés : la vierge sainte ruminant son soudain revirement de fortune.

« Elle devrait plaire à Henri, déclare le peintre. Moi, elle me plairait. À vous aussi. C'est un bon portrait. Vous n'imaginez pas le mal qu'il m'a donné.

– Montrez-moi Amelia », dit-il.

Si le duc Guillaume devait mourir sans héritier, Anna, en tant qu'aînée, hériterait de plus. Il faudrait qu'Amelia soit d'une beauté extraordinaire pour compenser ses moindres perspectives.

Il l'examine. Plus sombre. Visage plus long. Les sourcils bien dessinés.

« Elle me rappelle l'autre. Boleyn. »

Hans la retourne face au mur.

Henri se tient devant l'image de sa future épouse et ses yeux, comme ceux de ses conseillers, voyagent du milieu de son corps vers le haut. Du temps passe : le sable tombant dans le sablier, la rivière s'écoulant vers la mer. Henri acquiesce.

« Très bien. J'en apprendrai plus sur elle de la bouche de notre émissaire Wotton, n'est-ce pas ? » Il hésite, avec le soupçon d'un sourire. « Dites à maître Hans : parfait. »

Edward Seymour a écrit de Wolf Hall. Il est ravi du succès de la récente visite du roi, rassuré que le remariage d'Henri n'affecte pas la position de sa famille. Il dit, le roi devrait prendre la princesse de Clèves, nous avons besoin de cette alliance, et d'après tout ce que j'entends, c'est une femme gracieuse qui lui donnera d'autres enfants ; je ne crois pas qu'il puisse trouver mieux.

Le duc de Suffolk fait entendre sa voix au Conseil : il convient que notre roi se marie dans une maison royale. Les Seymour sont une famille respectable, ça ne fait aucun doute, dit Charles, mais le mariage n'a apporté au roi aucun crédit à l'étranger. Quant à la maison de Clèves, ne descendent-ils pas le Rhin sur des bateaux tirés par des cygnes argentés ?

Lui, Cromwell, sourit. « Peut-être autrefois, monsieur de Suffolk. »

On rapporte que cette alliance déplaît grandement à l'empereur. Les Français sont mécontents, les Écossais se lamentent. Notre roi chasse. Il se porte généralement bien. Les médecins mentionnent un rhume accompagné de fièvre et une obstruction inquiétante des boyaux, mais le lendemain il est de nouveau en selle, avec Fitzwilliam et un groupe de femmes. Ensemble ils tuent une douzaine de cerfs. Le groupe voyage de Grafton à Ampthill, puis à Dunstable, avant de traverser le Bedfordshire. Le roi est joyeux, de meilleure compagnie qu'il ne l'a été depuis des années. Il est Henri le Bien-Aimé, avec une femme en perspective et une plume sur son chapeau.

Et lui, Cromwell, compte le gibier du roi, car il est juge en chef et gardien des forêts, parcs et chasses qui se trouvent au nord de la rivière Trent. Son recensement commence en juin, dans la forêt de Sherwood, et en septembre ses clercs, qui consignent ces choses dans un livre de parchemin de soixante-huit pages, ont dénombré deux mille soixante-sept cerfs élaphes et six mille trois cent cinquante-deux daims. Ils ont ratissé la forêt et connaissent les secrets de la vie de ses sous-bois ; mais ils n'ont pas trouvé Robin des bois, ni les hommes en vert qui tirent à l'arc et festoient avec lui.

Au bout d'une ou deux semaines, Hans a de nouveau peint la future épouse, de mémoire et à partir de son plus grand portrait. Pour que le roi puisse l'emporter, il l'a insérée dans une miniature en ivoire.

« Regardez, monsieur de Norfolk, dit Henri, n'est-elle pas jolie ? »

Norfolk grogne. Ses yeux glissent vers le côté, attendant que lui, Cromwell, parle.

Après s'être remis de leur dîner de réconciliation, Norfolk et lui

ont dû apprendre à être de nouveau dans la même pièce. Il s'est abaissé à présenter une excuse. Norfolk a émis un petit bruit méprisant. Fitzwilliam leur a tapé dans le dos : « Serrez-vous la main en bons chrétiens. »

Il touche la paume osseuse et calleuse du duc, en signe de bonne volonté. Bien qu'il ne soit même pas sûr que Norfolk soit chrétien. Ce dernier vénère ses aïeux. Il a autant que les autres hommes du royaume convoité les terres des moines, mais il affirme qu'il ne laissera pas le prieuré de Thetford être démantelé, car sa famille y est enterrée. Ou plutôt, qu'il le transformera en université pour les prêtres, qui prieront pour l'âme de ses ancêtres.

Le duc l'explique tandis qu'il marche d'un pas lourd à côté de lui. « Ils prieront pour eux, Cromwell, tant que ce monde durera. »

Lui observe poliment : « Ça fait beaucoup de prières. »

Le rapport de Wotton est arrivé. En tant que représentant du roi, il a vu Anna chez elle avec sa mère. La duchesse Maria – la douairière – est une matrone catholique posée qui garde ses filles près d'elle. Elle les a élevées simplement, attentivement, pieusement. On considère à Clèves qu'il n'est pas convenable que les jeunes femmes soient troublées par des livres ou des précepteurs. Moyennant quoi, Anna ne parle d'autre langue que la sienne.

« Cromwell pourra lui parler, déclare Henri. Il connaît toutes les langues modernes.

– Je crains que non, réplique-t-il. Maître Sadler est un meilleur choix pour l'allemand. J'ai appris le mien à Venise, et principalement auprès des marchands de Nuremberg. Ce n'est pas comme la langue que parle lady Anna. Je ne suis par ailleurs pas équipé pour les conversations qu'apprécient les femmes, ne connaissant que les termes qui servent à acheter et à vendre.

– Pour être honnête, dit Norfolk, je ne sais jamais de quoi nous sommes censés parler avec les femmes. Elles n'aiment rien de ce qu'aiment les hommes. »

Il dit : « Ma femme ne connaissait pas de langues, mais elle connaissait tout le monde dans le commerce de la laine. Elle pouvait tenir les comptes aussi bien que n'importe quel clerc, et quand je rentrais de voyage, elle avait envoyé quelqu'un à Lombard Street et avait noté les taux de change de la matinée dans des colonnes. Elle pouvait toujours vous dire comment évoluaient les devises. »

Ils passent devant les gardes du roi.

« Je crois que vous aimez être de basse naissance, déclare Norfolk. Je crois que vous en êtes fier, Cromwell. D'être un commerçant. »

Les serviteurs des appartements du roi viennent à leur rencontre en s'inclinant. Quel que soit le toit sous lequel loge Henri, pavillon de chasse ou palais, l'étiquette est la même, un cercle protecteur de

visages familiers et de mains expertes : une chaise percée monogrammée dotée d'une assise en chevreau, une pile de tissus en lin pour le postérieur royal ; un bénitier rempli d'eau bénite, de grandes chandelles en cire allumées à la fin de la journée, un sanctuaire de rideaux de lit en velours. Mais maintenant Henri sourit et cligne des yeux face au soleil, un roi d'été.

Le duc se lance : « Majesté ! Je crois que vous pourriez employer mon fils Surrey pour une mission à Clèves. Un émissaire de sang noble nous apporterait sûrement du crédit ? »

Lui, Cromwell, fronce les sourcils.

« Je ne crois pas que nous ayons besoin de crédit. Nous avons dépassé ce stade.

– C'est vrai, convient gaiement Henri. Tous les conseillers du duc Guillaume sont d'accord. Nous n'avons pas besoin de déranger votre garçon. Je sais qu'il est occupé à nous défendre dans votre partie du monde. Ce serait dommage de l'en détourner. »

Le front de Norfolk se plisse. « Et l'argent ? Que rapportera-t-elle ? »

Il répond : « Guillaume donnera cent mille couronnes avec sa sœur. Mais ça restera sur le papier.

– Quoi, il ne va pas payer ? » Norfolk est abasourdi. « Sont-ils indigents ? »

Henri déclare : « Nous sommes contents de renoncer à ce qui est dû. Le duc est jeune et a d'importantes charges. Vous savez qu'il a pris le comté de Gueldre, ce qui est une bonne chose. Mais il doit être prêt à le défendre contre l'empereur. »

Lui, le lord du Sceau privé, a dit à la délégation de Clèves : « Mon roi préfère la vertu et l'amitié aux espèces sonnantes et trébuchantes. » Soulagés, les Allemands se sont exclamés, pardieu, quel galant gentilhomme ! Mais nous n'en attendions pas moins.

« L'arrangement ne doit être connu de personne, dit Henri. Guillaume aurait honte. Bientôt je l'appellerai mon frère, je souhaite donc lui épargner cet embarras.

– Et son voyage ? demande Norfolk. Ça coûte de déplacer une princesse.

– Nous avons des navires », répond Henri.

Le duc s'irrite. « Un quelconque empêchement ? Une liaison ? Sont-ils parents ?

– Anna est la cousine au septième degré du roi.

– Oh, fait Norfolk. Je suppose que ça va. Nous n'avons pas besoin que le pape s'en mêle, alors. Pardieu, non ! »

Le roi dit : « J'avoue que j'ai été surpris que nous n'ayons aucune langue en commun, mais notre émissaire prétend qu'elle a la tête bien faite, et je suis sûr qu'elle apprendra la nôtre dès qu'elle s'y

consacrera. De plus, nous parlons tous un peu le français, même si nous affirmons le contraire, ne pensez-vous pas, lord Cromwell ?

– Les conseillers du duc Guillaume le parlent, répond-il. Mais la lady… »

Le roi l'interrompt : « Quand Catherine est venue d'Espagne pour épouser mon frère, elle ne parlait ni l'anglais ni le français, et lui ne connaissait pas l'espagnol. Le roi mon père a pensé, peu importe, on dit qu'elle est bonne latiniste, ils s'entendront de la sorte – mais il s'est avéré qu'ils ne se comprenaient pas non plus en latin. » Le roi glousse. « Mais ils étaient pleins de bonne volonté et n'ont pas tardé à éprouver de l'affection l'un pour l'autre. Et bien sûr, nous pourrons faire de la musique ensemble. Si elle ne connaît pas les paroles des chansons anglaises, je suis sûr qu'elle en connaîtra dans d'autres langues. »

Lui dit : « En Allemagne, d'après ce que j'ai compris, les grandes dames n'ont pas de maîtres de musique. Une femme là-bas perdrait sa réputation en chantant ou en dansant. »

Le visage du roi s'affaisse. « Alors que ferons-nous après le dîner ?

– Boire ? suggère Norfolk. Ce sont de grands buveurs, les Allemands. Ils sont connus pour ça.

– Ils disent la même chose des Anglais. » Lui, Cromwell, jette au duc un regard féroce. « Lady Anna boit son vin dilué avec de l'eau. Et ils n'interdisent pas la musique, pas du tout. La duchesse Maria écoute de la harpe. Le duc Guillaume voyage avec une troupe de musiciens. »

Tout cela est vrai. Mais nos hommes à Clèves lui ont dit que la cour du duc était calme au point d'être ennuyeuse. À neuf heures du soir, chaque homme a gagné sa chambre, pour n'en ressortir que lorsqu'il fait jour. On ne peut pas avoir ne serait-ce qu'un verre de vin sans déranger quelque officiel haut placé pour obtenir les clés.

« Ma femme et moi irons chasser, déclare le roi. Nous goûterons les plaisirs du grand air.

– Je crois qu'elle sait monter à cheval, Majesté.

– Elle doit. Il faut bien qu'elle se déplace, observe Norfolk.

– Mais je ne suis pas sûr qu'elle tire à l'arc. Elle peut apprendre. »

Le roi semble perplexe. « Elles ne chassent pas non plus, les femmes ? Cousent-elles toute la journée ?

– Et elles prient.

– Pardieu, dit Norfolk, elle vous sera reconnaissante de l'avoir arrachée à cet endroit.

– En effet. » Henri voit les choses sous un nouveau jour. « Oui, sa vie a dû être une épreuve, la pauvre. Et pas d'argent à elle, je suppose. Elle trouvera nos idées très différentes. Mais je suis sûr… » Il s'interrompt. « Cromwell, vous êtes tout à fait certain qu'elle sait

lire ?

– Et écrire, Majesté.

– Bien. Quand elle sera mariée et ici parmi nous, elle trouvera des passe-temps honnêtes. Et puis, c'est une épouse que nous voulons, pas un docteur érudit pour nous instruire. »

Henri l'entraîne à l'écart, regardant par-dessus son épaule pour s'assurer que Norfolk est hors de portée de voix.

« Eh bien, milord, dit-il d'un ton mal assuré, la route a été longue pour en arriver là. Je pensais que personne ne voudrait de moi. » Il rit pour montrer que c'est une plaisanterie. Ne pas vouloir du roi d'Angleterre ? « Seulement, je regrette la duchesse de Milan. Je serais en colère d'apprendre qu'elle est promise à un autre prince. Et je suis désolé de ne l'avoir jamais vue de mes yeux. J'avais un penchant pour elle.

– Je regrette que cela n'ait pu se faire. Mais de la sorte, vous ne devez rien à l'empereur.

– Les rois ne peuvent choisir à qui donner leur cœur, déclare Henri. Je vois bien que je dois faire en sorte d'aimer quelqu'un d'autre. Mais vous pouvez dire à maître Holbein que je suis ravi du portrait de la duchesse Christine. J'ai l'impression qu'elle se tient dans la pièce et me parle. Dites-lui que je ne m'en séparerai pas. Je le garderai pour le regarder.

– Bien entendu, répond-il. Mais peut-être pas à la vue de la nouvelle reine, Sire ? »

Le roi réplique : « Accordez-moi un peu de crédit, milord. Je ne suis pas un barbare. »

Il se rend à la Tour. Il traverse les appartements où dorment les reines d'Angleterre la nuit qui précède leur couronnement ; où Anne Boleyn a passé ses derniers jours. Jane n'y a jamais logé, elle n'a pas vécu assez longtemps pour être couronnée, il y avait toujours soit la peste, soit les rebelles, ou alors nous allions le faire à York – mais au bout du compte, nous ne l'avons pas fait du tout. Un rétameur de l'Essex qui buvait au Bell, non loin de l'endroit où il se trouve, a fait un scandale auprès des gens de Tower Hill en beuglant alors qu'il était ivre que Jane avait été assassinée par son propre enfant. Édouard sera un meurtrier, hurle le misérable, exactement comme son père.

Vous connaissez la fin de l'histoire. Le veilleur arrive et emmène le rétameur. À quoi un tel individu est-il bon si ce n'est à être fouetté attaché au cul d'une charrette ou pendu ? Lord Cromwell se tient devant l'image de la défunte reine, peinte sur le mur par une main mal assurée. Il voit un visage rond et pâle, une cascade de cheveux jaunes. Il se demande, sera-ce là la doublure d'Anna ? Ou dois-je peindre par-dessus ? Je n'aimerais pas avoir à oblitérer une

femme si bonne. Anne Boleyn est tapie dans le plâtre, son regard brûlant à travers.

Il songe, j'aimerais que la cour appelle la future reine Anna, et non Anne. Mais les femmes doivent être nommées et renommées, c'est leur nature, et elles n'ont pas de pays à elles ; elles vont là où les emmène leur mari, là où les envoient leur père et leurs frères. Une promenade dans la rue peut être pour elles aussi considérable qu'une traversée de la mer. Jane Rochford en a parlé un jour. J'ai été donnée comme on donne un chiot, a-t-elle dit, mais avec moins de considération : on m'a livrée et mon avenir s'est envolé. (Et son père, lord Morley, qui était un érudit si grave et patient.)

Pendant qu'il est à la Tour il rend visite à Margaret Pole. Pas de livre de prières à la main, pas de broderie sur ses cuisses, elle est assise sans rien faire dans un puits de lumière qui illumine son long visage de Plantagenêt. Elle ressemble à l'une de ses ancêtres, enchâssée dans du verre.

« Madame ? J'espère que vous êtes bien installée. Vous devez vous préparer à un long séjour.

– C'est toujours mieux que l'autre option, réplique-t-elle. Ou le roi espère-t-il que cet hiver me tuera ? Je comprends que ce serait une bonne chose pour vous.

– Si vous avez des plaintes quant à la façon dont on vous traite, notez-les par écrit.

– Je sais pourquoi vous me maintenez en vie. Vous croyez toujours que mon fils Reynold viendra et me rachètera. Vous pensez qu'il se livrera par amour pour moi. » Elle le considère. « En auriez-vous fait autant pour votre mère, maître Cromwell ? »

Il reste de marbre. « Si vous avez besoin de quoi que ce soit, notez-le aussi par écrit.

– Vous cesserez bientôt de vous faire des illusions à propos de Reynold. Il ne traverserait pas la rue pour sauver une femme, même si c'était celle qui l'a porté.

– Il est plus attaché aux statues de plâtre, suggère-t-il.

– En vérité, il est jaloux de ma situation. Il pense que j'ai l'opportunité de gagner une couronne de martyr.

– En étant grossière avec moi ? Vous pouvez me dire ce que vous voulez, madame, j'ai déjà tout entendu. Vous pouvez simplement m'appeler Cromwell ou me qualifier de bâtard, ça n'altérera pas ma politique.

– J'ai remarqué, dit-elle, que les hommes ordinaires aiment souvent leur mère. Parfois ils aiment même leur femme. »

Pendant la première semaine de septembre, un contrat de mariage est signé à Düsseldorf. Les émissaires de Guillaume prennent la

route le jour même pour porter les papiers en Angleterre. Tout le monde est heureux, sauf l'archevêque Cranmer qui déclare : « J'ai peur, milord. »

Il réprime une envie de dire, quand n'avez-vous pas peur ?

« Ne pas avoir de langue commune n'est pas une chose anodine. Croyez-moi, je le sais.

– Je pensais que vous étiez heureux avec Grete.

– Et je l'étais. Mais je l'ai choisie moi-même. Nous avons passé du temps ensemble. Nous ne pouvions pas parler sauf à travers d'autres personnes, mais nous ressentions cette aisance entre nous, qui présage d'un foyer heureux. »

Il dit, malicieux : « M. de Norfolk affirme : inutile de parler aux femmes, vous pouvez jouer votre rôle de mari sans le faire.

– Norfolk ? » Fitzwilliam arrive avec les autres conseillers. « Tout ce qu'il sait faire, c'est mettre les jeunes femmes à terre et leur sauter dessus.

– Je suis d'accord, convient Charles Brandon. Rien à faire avec les femmes. »

Cranmer déclare : « Très bien, ça vous amuse de vous moquer de moi. Mais je ne crois pas que le roi devrait laisser les autres choisir son épouse. N'a-t-il pas dit aux Français : amenez vos femmes à Calais pour que nous puissions discuter ? N'a-t-il pas dit : je ne peux pas être contraint par le choix d'autrui, la chose me touche de trop près ?

– Il voulait épouser Christine sans la voir, observe avec raison Charles Brandon. Il faisait confiance à son portrait, et il avait entendu M. Wriothesley dire qu'elle avait des fossettes. »

Fitzwilliam ajoute : « Il a eu le choix avant. Il a choisi Anne Boleyn. C'est lui qui l'a voulue. Son horrible erreur, que nous avons dû réparer. »

Cranmer ouvre la bouche pour répondre, mais lui, Cromwell, déclare : « Je crois que vous devriez garder le silence quand il est question de mariage. Qu'y connaissent les évêques ? »

Cranmer semble vaincu. Il fait un signe, comme pour dire *paix*.

Pendant tout l'été le Conseil court après le roi à travers la campagne, suivant les massacres de cerfs. L'évêque Gardiner s'arrange bientôt pour se faire envoyer sur les roses. Les six articles votés par le Parlement l'ont rendu trop confiant. Quand le nom de Robert Barnes est mentionné lors du Conseil, il renifle ; puis il manipule ses papiers de façon déplaisante ; puis il soulève son porte-documents et le fait claquer sur la table, jusqu'à ce que lui, lord Cromwell, demande : « Quoi ? » et que le roi déclare : « Dites-nous ce que vous avez à dire, Winchester.

– Un hérétique », répond Gardiner.

Lui observe : « Le docteur Barnes est le chapelain du roi. Il a été dépêché pour quelques mois afin de nous gagner de nouveaux amis, au Danemark et parmi les Allemands.

– C'est ce qu'on m'a dit », déclare Gardiner. Le nez de l'évêque est un bec, ses yeux tombants brillent ; l'homme souffrant sur sa croix pectorale regarde la compagnie d'un air mauvais. « Je suggère que nous regardions les amis d'un homme pour savoir qui il est. Si Barnes n'est pas lui-même un hérétique, il est couvert de goudron hérétique. Souillé.

– Mais il est mon émissaire accrédité, objecte Henri. Si je l'estime sûr, vous devez faire de même. Je défie quiconque de montrer où et comment je me suis éloigné de la doctrine sacrée et catholique, ou de montrer où dans ce royaume l'hérésie est soutenue.

– Je vais vous dire où, réplique l'évêque. Dans les maisons du lord du Sceau privé. À sa table. »

Audley dit : « Mais j'ai entendu dire qu'il voudrait que Luther soit mort. »

Gardiner rougit. « Mais depuis cette époque, Luther a fait son éloge.

– Je ne lui ai rien demandé. »

Gardiner se tourne vers le roi, faisant glisser sa grosse main en travers de la table comme s'il ramassait des dés. « Je ne prétends pas qu'il est luthérien. Ce n'est pas ce dont je me plains.

– Alors il est quoi ? » demande Brandon.

Gardiner se tourne vers lui. « Vous voulez dire, monsieur de Suffolk, quelles autres hérésies sont disponibles pour un tel homme ? Lord Cromwell a des amis en Suisse – peut-il le nier ? – et comme Luther, ils écrivent ses louanges, il est leur grand espoir. Nous savons ce qu'ils croient. Que le Saint-Sacrement n'est pas sacré. Que le corps du Christ est un morceau de pain qui peut être acheté à n'importe quel étal.

– Je ne suis pas sectaire, dit-il.

– Non ?

– Je ne suis pas sacramentaire. »

Gardiner se penche vers lui. « Peut-être aimeriez-vous dire ce que vous êtes ? Au lieu de dire ce que vous n'êtes pas. »

Lord Audley demande : « Ces sectaires, Stephen, ne mettent-ils pas leurs biens en commun ? » Il fait un grand sourire. « Je n'aimerais pas être le fripon qui tenterait de partager les biens de Cromwell. Pardieu, il recevrait une buffe ! »

Le roi se penche en avant. Sa voix tremble. « Winchester, vous pouvez nous quitter.

– Vous quitter ? Pourquoi ? »

La barbe du roi se hérisse. Il ressemble à une saucisse dont le boyau est sur le point d'exploser.

Lui, Cromwell, conseille : « Monsieur l'évêque, partez avant que la garde arrive. »

Gardiner a le bon sens de se lever d'un bond, mais il ne peut se retenir de donner un coup de pied dans son tabouret. C'est une sortie que seul Stephen se permettrait face au roi, dit-il plus tard à Wriothesley : inconvenante, grossière, peut-être finale.

« Mais maintenant il va comploter à l'abri des regards, observe Appelez-Moi. Je ne suis pas sûr que ce soit mieux. »

Ce dernier se tenait à l'extérieur de la salle du Conseil ; il a entendu le roi hurler ce qu'il pensait de l'évêque ; a été balancé contre le mur par Gardiner, qui l'a poussé en grondant : « Écartez-vous de mon chemin, Wriothesley, espèce de fichu traître. »

Audley approche. « Tudieu, messieurs, je crois que ses emportements enverront Winchester à la Tour. Il ne comprend pas le roi, n'est-ce pas ? »

Wriothesley rajuste sa courte cape, repositionne son béret. « Milord, êtes-vous au courant pour l'évêque Stokesley ? Il est malade. » Ils se tournent vers lui. « Il ne passera probablement pas la nuit.

– Dieu ait pitié », dit-il d'un ton grave et pieux.

La saison s'annonce déjà sous de meilleurs auspices. Stephen écarté du Conseil, Stokesley gesticulant pour la dernière fois. Ciels dégagés.

Il se rend dans le Kent. À Leeds Castle, sous les grandes murailles près des douves, il parle à son fils Gregory. L'air et l'eau les encerclent, les nuages qui filent se reflètent sur le bleu du lac, le monde entier est fluide et tremblotant.

« J'attends des coursiers de Clèves. Une fois le contrat signé ici, Anna pourra se mettre en route. Je n'aime pas l'idée d'une longue traversée pour elle, pas à cette période de l'année. Si le duc Guillaume peut lui obtenir un sauf-conduit, je la ferai venir par voie terrestre à Calais. À l'instant où elle touchera le sol anglais, je veux que tu sois là pour lui présenter mes hommages en mon nom.

– À Calais ? Voulez-vous que je fasse la traversée ? »

Les yeux de Gregory s'élargissent comme s'il regardait la mer.

« Et ta Bess sera parmi ses femmes quand elle arrivera. Je veux qu'Anna s'adresse à nous pour tout ce dont elle aura besoin – compagnie, conseils…

– Interprètes, dit Gregory. J'espère que mon français suffira quand je serai de l'autre côté de la mer.

– Tu me remercieras aussi pour ton latin, et pour les livres que je t'ai fait lire.

– Oh, les livres. Ils m'oppressaient. Je croyais que vous vouliez faire imprimer tous les volumes et me faire entrer de force leur contenu dans la tête. »

Il se tourne pour regarder son fils. Le vent âpre ébouriffe les cheveux de Gregory et dessine des crêtes sur l'eau. Il baisse les yeux vers le bord du lac, où un tas de tiges et de feuilles mortes se soulèvent contre la maçonnerie, aussi solide qu'un dos de serpent.

« On n'en sait jamais trop. J'ai fait ça pour ton confort.

– J'avais peur de vous. »

Mais évidemment, pense-t-il, il est habituel qu'un fils craigne son père, le monde est ainsi.

« J'ai essayé d'être un père tendre pour toi. Je ne t'ai jamais frappé.

– Vous étiez trop occupé pour le faire.

– Eh bien, dit-il, je suppose que j'aurais pu déléguer cette tâche. Rentrons. Le vent se lève. »

Sur sa gauche, à travers deux hautes arches en pointe, des saules pleureurs et un ciel tourmenté. Ils franchissent une porte en se baissant, prennent un virage serré vers la droite pour gravir l'escalier qui mène à la grande salle. De la chapelle on peut contempler l'eau qui vire du bleu au gris puis de nouveau au bleu ; le miroir de chaque changement du temps. C'est Henry Guildford, paix à son âme, qui a construit les étages supérieurs, les larges fenêtres et les grandes cheminées – avant qu'Anne Boleyn l'éjecte de son poste et qu'il rentre chez lui pour dépérir et mourir. Il reste quelques grenades de l'ancien temps – Gregory les lui montre – et des gravures de châteaux qui, explique-t-il à son fils, représentent les tourelles de Castille. Six reines ont habité à Leeds Castle, et maintenant le lieu abrite les arrière-petits-fils du forgeron ; le petit Henry qui fait ses premiers pas dans ses tuniques, le bébé Edward emmitouflé dans son berceau. « Il y a un livre de messe ici, dit Bess, qui, paraît-il, appartenait à la reine Catherine. » Elle va le chercher dans son écrin fermé à clé. Il tourne les pages en quête d'inscriptions.

Il se rend dans l'Huntingdonshire pour voir son neveu Richard. Après tout, il n'aura plus de vacances avant cette saison l'année prochaine. Pendant tout l'été lord Lisle lui a envoyé de Calais une procession d'évangélistes, des hommes qui, dit-il, devraient être examinés à Londres car il ne peut pas s'occuper d'eux. Dès qu'ils ont débarqué, Gardiner se jette sur eux avec délectation, les obligeant à reconnaître chaque article pernicieux qu'il a fait entrer de force dans le livre de lois. Stephen ne fait peut-être plus partie du Conseil, mais il a toujours du pouvoir. Où trouve-t-il sa malveillance sans bornes ?

Des serviteurs qu'il a placés chez l'évêque lui disent : « Ce que

Winchester veut, c'est forcer les hommes de Calais à admettre un lien avec vous, lord Cromwell. Il tente de les pousser à vous nommer, à affirmer que vous les protégez. S'ils sont allés dans la même église que vous, s'ils ont assisté au même sermon, Gardiner compte bien s'en servir. »

Alors que faire ? La moitié de son travail consiste à protéger d'eux-mêmes ses amis de l'Évangile, à faire en sorte qu'ils demeurent circonspects et ne se fassent pas arrêter. Les frères enfiévrés s'attireront des ennuis avec les nouveaux articles du Parlement. Puis ce sera : « Mon bon lord Cromwell, faites-nous sortir de prison ! » Et s'il ne peut pas le faire ? Si lui, Cromwell, a l'audace de parler au nom des hommes de Calais, ce sera pire pour lui, et pas mieux pour eux. Donc il doit agir, s'il le peut, en secret, avec habileté, pour limiter les dégâts que causeront Gardiner et ses amis.

Il est heureux de s'éloigner de Westminster, où tout le monde observe tout le monde. Richard construit sa nouvelle maison à Hinchingbrooke. Un petit couvent qui était là depuis des temps immémoriaux mais dont la population diminuait a été fermé. Les ouvriers qui démolissaient un sol ancien sont venus le voir, hoyau à la main, consternés : « Monsieur Richard, voyez ce que nous avons découvert… »

Il les a suivis. Les hommes se sont agenouillés et ont prié pendant que les ossements étaient soulevés. Au début, il était difficile de savoir combien de créatures de Dieu étaient entassées là. Deux squelettes, pensait Richard, mais ce ne sont pas ceux de nonnes, comme on aurait pu s'y attendre. Déjà les maçons commençaient à inventer des histoires à leur sujet. C'étaient un lord et une lady qui s'étaient enfuis, s'échappant par amour l'un pour l'autre, mais dont la fuite avait été stoppée par un comte jaloux, ou par un petit seigneur. Debout main dans la main, ils ont été tués par leurs poursuivants. Désormais, personne ne peut plus les empêcher de se mêler l'un à l'autre.

« Les ouvriers pensent qu'ils sont très anciens, dit Richard. Je suppose que nous ne connaîtrons jamais leur nom. Mais il ne semblait pas correct de les enterrer dans le cimetière des nonnes. »

Il s'imagine les vierges décharnées, reculant devant la présence d'un homme de taille héroïque.

« Alors ?

– Alors je les ai remis là où je les ai trouvés, répond Richard. Je peux vivre avec eux sous mon sol, il est peu probable qu'ils se lèvent et se mettent à errer la nuit. J'ai été obligé de permettre qu'on prie pour leur âme, les ouvriers auraient abandonné les travaux si je ne l'avais pas fait. Mais je ne les laisserai pas altérer mes projets de construction. »

Déjà le voisinage croit qu'une nonne noyée se lamente aux alentours, regrettant ses péchés et pleurant le bébé de la honte qu'elle a porté. *Ploc, ploc*, elle vient au crépuscule, la traîne trempée de son habit claquant sur le sol de pierre. Il dit à Richard, peut-être qu'elle ne s'est pas noyée après tout, mais a laissé un mot et s'est enfuie pour vivre une nouvelle vie, comme Robert Barnes.

Quand la délégation arrive d'Allemagne – les gens du duc Guillaume et des émissaires de Saxe –, le roi est toujours à la chasse. Il fait savoir que lui, Cromwell, doit se consacrer à eux toutes affaires cessantes. La troisième semaine de septembre, le roi est à Windsor et prêt à les recevoir en personne. Ses représentants attendent de conclure le marché : le duc de Suffolk, Cranmer, Audley, Fitzwilliam et Cuthbert Tunstall, l'évêque de Durham. C'est une sélection qui devrait satisfaire toutes les parties, sauf Norfolk et l'évêque de Winchester, qui estiment qu'ils devraient avoir les choses en main. Le duc de Saxe, qui est le beau-frère de Guillaume, fait clairement savoir qu'il ne nouera aucune alliance diplomatique avec l'Angleterre tant que les six articles seront en vigueur ; il ne tolérera pas des pratiques qui n'ont aucune justification dans les Écritures.

« Mais nous sommes certains, lord Cromwell, disent les émissaires, que vous parviendrez à orienter Henri vers une meilleure façon de penser, maintenant que vous êtes de nouveau en bonne santé. Après tout, si vous aviez été sur pied et au Parlement, ces articles ne seraient pas passés. Lorsque lady Anna sera ici, le marié sera détendu, plus accommodant, et vous saurez en profiter. »

Mélanchthon lui-même, affirment-ils, écrit au roi pour le pousser à abroger les nouvelles lois. Ce n'est pas une honte pour un prince de revenir sur une décision.

Quand l'équipe du roi s'enquiert du vieux contrat que Clèves a passé avec le fils du duc de Lorraine – celui à l'époque duquel les parties concernées étaient encore des enfants –, on leur répond que les documents ne sont toujours pas disponibles. Lui, lord Cromwell, pense qu'ils les ont probablement perdus ; ça arrive. « Ma femme pourra les apporter quand elle viendra », déclare le roi. Il ne veut plus différer. L'empereur est en France – accueilli à bras ouverts sur le sol de son ancien ennemi. Il se rend aux Pays-Bas pour une mission de vengeance : la ville de Gand s'est révoltée contre lui, et il compte bien la soumettre en personne. Ce serait plus simple pour lui d'y aller par voie de mer, mais il craint les eaux anglaises. Nos navires pourraient appareiller pour l'intercepter. Une tempête pourrait même le pousser sur nos côtes.

« À quelque chose malheur est bon », déclare l'ambassadeur impérial. Il se réfugie dans les phrases toutes faites car il n'a rien

d'utile à offrir. Quant à Marillac, on n'obtient rien de lui : « Oh, je ne suis pas au courant, milord, je dois me référer à plus haut. » Ou : « C'est au-delà de mes attributions – je dis cela sans *a priori*, naturellement. » Si Marillac pouvait trouver un moyen d'empêcher le mariage, il le ferait, mais en attendant il dîne avec les Espagnols et se vante : « Toute l'Europe se réjouit de l'amitié durable entre nos maîtres. »

« Je crois que nous ferions bien de remettre Wyatt en selle, dit-il au roi. Envoyez-le rejoindre l'empereur durant sa progression à travers la France. Si quelqu'un peut semer la discorde, c'est bien lui. »

Wyatt a passé l'été à Allington avec sa maîtresse. Il devrait être bien reposé. Ses intrigues italiennes n'ont rien donné car le roi refuse de soutenir le moindre complot impliquant que des Anglais mettent les pieds sur un sol étranger. Wyatt est déçu, mais Henri dit : « Votre ami ici, je veux dire lord Cromwell, m'a toujours affirmé que de telles entreprises coûtaient trop cher, et on ne sait jamais quelle sera la note finale. »

Le 5 octobre de bon matin, les articles relatifs au mariage sont signés à Hampton Court. Inutile de lire les bans car Cranmer y a renoncé. Il ne manque désormais plus que la consommation de l'union. Le roi tend une bague à la délégation de Clèves, mais il refuse avec un sourire de la passer au doigt d'un homme, comme la coutume l'aurait voulu autrefois. Il dit : « Quand ma sœur Marie a épousé le roi Louis, que leurs âmes reposent en paix, le duc de Longueville est venu représenter celui-ci par procuration, et nous avons tous été témoins dans la grande salle de Greenwich. Ils ont prononcé leurs vœux, il l'a embrassée et ils ont signé… puis elle a été envoyée mettre sa chemise de nuit (le roi rougit légèrement), ils se sont étendus sur un lit ensemble et Longueville a ouvert sa toge – ses jambes poilues sont apparues, nues, et l'ont touchée –, et vraiment, quand j'y ai repensé par la suite – il y avait des jeunes filles présentes –, ça ne m'a semblé ni nécessaire ni bienséant. Mais c'était ce que les Français attendaient. »

Les Français sont comme ça, disent les Allemands. Une nation grossière qui insiste toujours pour que les choses soient faites à sa manière.

Le roi envoie des présents à son épouse, ainsi qu'une lettre. Il a l'air emprunté, comme s'il était sur le point de demander, vous pouvez l'écrire à ma place, Cromwell ?

« Quelle langue dois-je utiliser ?

– Latin ou français, Majesté, c'est indifférent. Le duc Guillaume lui communiquera son contenu.

– Oui, dit Henri, mais je ne sais qu'écrire. Les compliments

habituels, je suppose. Après tout (il s'égaie), ce n'est pas une femme accoutumée aux lettres d'amour. C'est formidable, je trouve, de savoir qu'elle n'a jamais regardé un homme. Comme Jane. Jane n'était attirée par personne, jusqu'à ce qu'elle voie mon honorable apparence. Mais même alors, elle n'a pas été facile à convaincre, n'est-ce pas ? On ne trouve plus de femmes aussi immaculées de nos jours. Mais il semblerait que vous en ayez découvert une autre. »

Le 20 octobre, les ambassadeurs de Clèves sont de retour à Düsseldorf. L'empereur accorde un sauf-conduit pour qu'Anna traverse ses territoires. L'alliance a beau lui déplaire, il ne va pas importuner une jeune femme lors de son voyage nuptial ; sa sœur – sa régente aux Pays-Bas – insiste pour qu'on témoigne à la princesse de Clèves la plus grande courtoisie, et même pour qu'on lui fournisse une escorte.

Thurston lui dit : « Vous savez, ce chat que vous avez ramené d'Esher dans votre poche, à l'époque du cardinal ? Celui que maître Gregory a tenu contre lui et a baptisé Marlinspike ? Eh bien, je crois l'avoir vu sur le mur l'autre jour, avec un morceau de lapin sous sa patte. Mais je me suis demandé : un chat peut-il vivre aussi longtemps ?

– Le chat du cardinal serait un prodige de la nature, je suppose. Comment était-il ?

– Un peu abîmé, répond Thurston. Mais ne le sommes-nous pas tous ? »

Cet hiver, le roi reçoit la capitulation des grandes abbayes, avec leurs titres seigneuriaux et leurs vastes terres, leurs cours d'eau et leurs étangs, leur bétail et le contenu de leur grange : chaque grain de blé est pesé, chaque peau de bête comptée. Si quelques oies se sont rendues en troupeau sur le marché, si du bétail est allé faire un tour à l'abattoir, si des arbres se sont coupés tout seuls, si des pièces ont sauté dans des poches qui passaient par là… c'est regrettable, mais les représentants du roi, des hommes difficiles à tromper, ne pouvaient faire leur travail sans que leur présence soit annoncée sur tous les toits : les moines ont beaucoup de temps pour escamoter leurs biens.

Traitez le roi justement, et il sera un bon maître. Quand Saint-Barthélemy capitule et que ses cloches sont emportées à Newgate, le prieur Fuller se voit accorder des terres et une pension. Les agents de la cour des Augmentations emménagent dans ses somptueux bâtiments, et Richard Riche compte faire des logements de Fuller sa propre maison de ville. Dans le Nord, l'abbé Bradley de l'abbaye de Fountains consent à une pension de cent livres par an. L'abbé de Winchcombe, un homme toujours utile, en accepte cent quarante. Hailes, où l'on montre le sang du Christ dans une fiole, se soumet.

Le grand couvent de Syon doit être fermé, et il se souvient de Launde, où le prieur Lancaster est en poste depuis trois décennies, ce qui est trop. Ça n'a pas été une maison pieuse ou heureuse ces dernières années. Quand on le questionnait, le religieux déclarait chaque fois *omnia bene*, tout va bien. C'était faux : le toit de l'église fuyait et il y avait toujours des femmes dans les parages. Mais tout cela est fini maintenant. Il va y construire une maison à son goût dans le cœur paisible et vert de l'Angleterre. Lorsque le temps est sombre, il rêve d'une tonnelle, de pétales de roses volant dans l'air, blanc perle et rose vif. Il rêve de violettes, de pensées sauvages, et des étoiles bleues des pervenches, que nos jeunes filles utilisent pour faire des nœuds d'amoureux ; en Italie, ils en font des guirlandes pour les condamnés.

En novembre, il écrit dans ses notes : *L'abbé de Reading doit être jugé et exécuté*. Il a vu les preuves et les accusations ; le verdict ne fait aucun doute, alors pourquoi prétendre qu'il y en a ? Le temps des grandes abbayes s'est achevé avec la rébellion du Nord. Le roi ne tolérera plus la contestation de sa souveraineté, ni l'existence d'hommes qui se prélassent à l'abri des regards dans leurs somptueux logements et rêvent de Rome. Des milliers d'hectares d'Angleterre sont désormais libérés, et les hommes qui vivaient dessus sont dispersés dans les paroisses, ou les universités s'ils sont éduqués – sinon, ils feront le métier qu'ils pourront. Pour les abbés et les prieurs, ça se termine généralement par une annuité, mais si nécessaire par la corde. Il a arrêté Richard Whiting, l'abbé de Glastonbury, et après son procès celui-ci est traîné sur une claie à travers la ville et pendu, en même temps que son trésorier et son sacristain, sur la colline du Tor. C'était un vieil imbécile avec un cœur de traître, et aussi un voleur qui a caché ses trésors dans des murs. C'est du moins ce que disent les représentants du roi. De telles offenses pourraient être ignorées, si elles ne constituaient pas une preuve de malveillance, un déni de la place du roi en tant que chef de l'Église, ce qui fait également de lui le propriétaire de tous les calices, ciboires, crucifix, chasubles et chapes, des cierges, reliquaires en cristal, panneaux peints et représentations en or et en verre.

Aucun souverain n'échappe à la mort hormis le roi Arthur. Certains disent qu'il dort simplement, et qu'il se lèvera en cas de danger : si, disons, l'empereur envoyait des troupes. Mais à Glastonbury ils affirment depuis longtemps qu'Arthur était aussi mortel que vous et moi, et qu'ils possèdent ses ossements. À une époque, quand l'abbaye voulait des fonds, les moines prenaient la route avec leur tête de Jean le Baptiste moisie et un bric-à-brac provenant de l'étable de Bethléem. Mais lorsque ça n'a plus permis

de remplir les coffres, que se sont-ils arrangés pour découvrir sous le sol si ce n'est les restes d'Arthur, et à côté de lui le squelette d'une reine aux longs cheveux dorés ?

Les ossements se sont avérés résistants. Ils ont survécu à un incendie qui a détruit l'essentiel de l'abbaye. Au fil des années, ils ont attiré tellement de pèlerins qu'au sanctuaire de Becket on est devenu jaloux. Croix en plomb, croix en cristal, île d'Avalon : ils permettaient de soutirer leurs pence aux crédules et aux émerveillés. D'aucuns affirment que Jésus lui-même a arpenté ce sol, une rumeur que les gens de la ville encouragent : à l'auberge Saint-George, il y a une empreinte du pied du Christ, et pour une certaine somme vous pouvez en dessiner le contour et rapporter le papier chez vous. Ils prétendent qu'après la crucifixion Joseph d'Arimathie est venu avec le Saint-Graal dans ses bagages. Il a apporté une relique du Calvaire, une partie du trou dans lequel le pied de la croix était enfoncé. Il a planté son bâton dans le sol, duquel a surgi une aubépine, et celle-ci a continué de s'épanouir, durant les bonnes comme les mauvaises années, tandis que les Édouard ou les Henri régnaient et mouraient et devenaient poussière. Maintenant, toutes les reliques de Glastonbury deviennent elles aussi poussière : deux saints nommés Bénigne et deux rois nommés Edmond, une reine nommée Bathilde, Athelstan le demi-roi, Brigitte et Crisanta, et la tête cassée de Bède. Au revoir, Guthlac et Gertrude, Hilda et Hubert, deux abbés nommés Seifridus et un pape nommé Urbain. Adieu, Odile, Aidan et Alphège, Wenta, Walburge et le martyr Césaire. Disparaissez de la vue des hommes, avec vos imbroglios et vos transcriptions erronées, avec les os de vos doigts friables et tremblants, et le méli-mélo de vos crânes. Enterrons-les une bonne fois pour toutes, les squelettes de souris qui se mêlent à la poussière sacrée ; les lambeaux de vos tuniques, vos chemises de crin tachées de sang, vos bribes et vos rognures et les habits calcinés des trois hommes qui ont échappé à la fournaise ardente. Ce lys a fané, que la Vierge tenait le jour où l'ange est venu. Ce cierge s'est éteint, qui a éclairé la tombe du Sauveur. Le Tor de Glastonbury fait plus de cent cinquante mètres de haut. On le voit à des kilomètres à la ronde. Et si on regarde, on voit un nouveau pays, où tout est frais, repeint, couvert d'un émail neuf, blanchi, nettoyé.

Le roi choisit des bijoux pour son épouse. Les pierres précieuses reposent dans des coffrets d'ivoire et de nacre. Les lettres « H » et « A » s'entrelacent dans le plâtre et le verre : une vision étrange après tant d'efforts pour les effacer. Le roi dit, faites venir des musiciens de Venise, pour l'arrivée de la nouvelle reine. S'ils apportent de nouveaux instruments, c'est encore mieux.

La princesse de Clèves arrivera dans une nation pieuse.

L'impression de sa Bible va vite. M. Wriothesley lui demande : « Sir, les Français vous ont-ils envoyé les feuilles qu'ils ont confisquées ? Pourquoi vous feraient-ils une faveur ? »

Il ne répond pas. M. Wriothesley semble vexé : comme si on ne pouvait pas lui faire confiance.

« Bonner a été utile, dit-il, parmi les Français. Il n'est pas le gaffeur que vous croyez. »

Quand Edmund Bonner reviendra de France, il sera nommé évêque de Londres. Ça facilitera la condition de nos prédicateurs. L'évêque Stokesley nourrit peut-être les vers, mais Thomas More aussi. Leur odeur flotte au-dessus du sol, et leurs partisans bagarreurs sont toujours prêts à arracher les évangélistes à leur chaire.

« Je sais que Bonner est votre homme, déclare Wriothesley, boudeur. Mais il ne durera pas. Les Français ne l'aiment pas.

– C'est moi qu'ils n'aiment pas », dit-il.

Un point de marqué pour un de perdu, la victoire et la défaite.

Les femmes se rassemblent à la cour, prêtes pour la nouvelle reine. Les matrones lady Sussex et lady Rutland sont influentes, ce sont donc elles qui décident qui peut avoir quelle place et quelles fonctions, et ce que chacune devra porter. Margaret Douglas, la princesse d'Écosse, est la femme au rang le plus élevé. Son amie Mary Fitzroy est ramenée de la campagne pour servir. La famille du lord du Sceau privé est en place : Nan, l'épouse d'Edward Seymour, Bess, celle de Gregory. Lady Clinton, la mère de Richmond, fera partie de la cohorte, mais pas lady Latimer ? Les garçons d'Austin Friars sont atterrés. Comment lord Cromwell la courtisera-t-il, demandent-ils en se donnant des petits coups dans les côtes. Nous savons qu'il lui écrit de superbes lettres ; mais elle est éloignée de la cour depuis si longtemps qu'elle aura oublié ses nombreux charmes.

Jane Rochford dirigera les appartements privés d'Anna. Elle a un revenu suffisant, puisque Thomas Boleyn est mort. Elle pourrait se retirer dans le Norfolk et vivre dans sa maison de Blickling, mais à quoi bon ? Elle n'a pas beaucoup plus de trente ans, malgré tout ce qu'elle a vu.

« Que pensez-vous des nouvelles dames d'honneur ? » demande-t-elle nonchalamment tandis qu'ils passent parmi un petit groupe en train de bavarder. Leurs voiles courts bruissent derrière elles, et leurs coiffes sont repoussées autant qu'elles osent le faire.

Il sourit. « Elles semblent très jeunes cette année.

– C'est vous qui vieillissez. Elles ont l'âge habituel.

– Celle-là me dit quelque chose. »

Jane Rochford éclate de rire. « Je veux bien le croire. C'est la

nièce de Norfolk. Catherine Carey, la fille de Mary Boleyn. Vous avez eu une ou deux histoires avec sa mère. »

Il est stupéfait : la fillette de Mary, en âge de se marier ! « Je n'ai jamais eu d'histoire avec lady Carey.

– Et la lune est en fromage, réplique lady Rochford. Calais, vous avez oublié ? Harry Norris m'a dit : Mary Boleyn et Thomas Cromwell sont dans le jardin ensemble. Je ne crois pas que ce soit pour leur santé, et vous ? J'ai répondu : non, Harry, c'est pour leur récréation, et il s'est esclaffé. Oh, Seigneur, a-t-il dit, imaginez qu'il fasse un petit Cromwell !

– Que nous étions dans le jardin, je le concède. »

Lady Rochford rit de lui. « Tout ce que je sais, c'est que le lendemain Mary était toute joyeuse et qu'elle avait des bleus sur le cou. Harry Norris lui a dit : Cromwell y est allé fort, donc, Mary – vous voyez ce que c'est qu'avoir un homme brutal comme amant. J'espère que vous avez arrangé un autre rendez-vous ce soir, car personne d'autre ne voudra de vous, votre peau est si tachetée que vous ressemblez à un poisson en train de tourner. »

Il songe, Harry Norris était un gentilhomme, il n'aurait pas dit une telle chose. Mais, évidemment, comme tous les gentilshommes qui entouraient Anne, il était capable de plus que ce que nous savions.

« William Stafford était également dans le jardin, déclare-t-il. Lui que Mary a épousé par la suite. Elle a dû aimer sa façon de faire la cour. Elle n'a jamais connu la mienne.

– Si vous le dites. Mais ce que j'ai entendu, c'est que vous avez sorti un poignard et l'avez tenu contre la gorge de William, que vous l'avez mis en fuite puis avez entraîné votre proie à l'intérieur. »

Une partie de tout ça est vrai. Stafford s'est approché de lui par-derrière dans le noir. Il l'a pris pour un assassin. Il se rappelle l'homme essayant de se dégager tandis qu'il serrait l'étoffe de sa veste dans son poing.

« Eh bien, quoi qu'il en soit, reprend Rochford, cette douce créature est la fille de Mary. Et le petit oiseau qu'elle tient par la main, c'est la fille de Norris, Mary. »

Il regarde Mary Norris. Il ne voit pas de ressemblance avec son père. Sa mère est morte jeune, il se souvient à peine d'elle. Il est mal à l'aise.

« Élevée par l'oncle Norfolk, demande-t-il, n'est-ce pas ?

– Faites confiance à l'oncle Norfolk, répond Rochford, pour placer les siens. Norris, et sa nièce Carey – et il a une autre nièce, de la progéniture de son frère Edmund. »

Edmund Howard, paix à son âme. C'était un gentilhomme pauvre, un des demi-frères de Norfolk : il a eu cinq enfants, et au moins sept petits-enfants. Il a un jour confié au cardinal que s'il n'avait pas été

lord il serait allé gagner sa vie honnêtement en creusant la terre, en labourant. Mais son rang le condamnait à l'indigence.

« Norfolk arrive », annonce Rochford. Le duc entre en se pavanant avec une minuscule jeune fille à son bras. « C'est elle, Catherine Howard – celle que nous avons renvoyée parce qu'elle paraissait douze ans. Mais ils jurent qu'elle a l'âge suffisant, et la revoici. »

Il entend la jeune fille dire « oncle Norfolk… » d'une voix claire et enfantine. Elle tire sur le bras de la brute, tentant d'attirer son attention vers quelque chose.

« Il a là une enfant adorable, déclare M. Wriothesley. Je pourrais passer une heure avec, milord, pas vous ?

– Je ne suis pas sûr, répond-il. Je crois que l'ombre de l'oncle Norfolk viendrait s'interposer entre nous. »

Le visage de fleur de la jeune fille tourne sur sa tige, ses lèvres émettent un flot de paroles. Norfolk semble la supporter péniblement – il est sur le qui-vive, au cas où le roi arriverait. La jeune fille oublie son oncle, lâche son bras et regarde autour d'elle. Ses yeux glissent distraitement sur les hommes, mais ils scrutent les femmes de la tête aux pieds. Elle n'a clairement jamais vu autant de grandes dames ; elle étudie leur façon de se tenir, de bouger.

« Elle jauge ses rivales, observe-t-il ; elle ne sait pas dissimuler.

– Elle n'a plus de mère, la pauvre. Elle était bébé quand elle est morte. »

Il jette un coup d'œil à Rochford. « Une parole douce de votre part, milady ?

– Je ne suis pas un monstre, milord. »

Mary Norris et Catherine Carey examinent leur nouvelle compagne.

Rochford demande : « Diriez-vous qu'elle est blonde ou rousse ? »

Il ne dirait rien. Son regard s'est posé ailleurs.

« Je me demande qui paye pour ce qu'elle a sur le dos, poursuit Rochford. Ce tissu ne provient pas de la garde-robe de la vieille douairière. Et ces rubis – n'appartenaient-ils pas à Anne Boleyn ?

– Si tel est le cas, ils devraient être la possession du roi. Comment se sont-ils retrouvés entre les mains de Norfolk ?

– Ah, ça, ça retient votre attention ! » s'exclame Jane Rochford.

Le 26 novembre, Anna quitte sa maison pour prendre le chemin de Calais. Elle a une escorte de quelque deux cent cinquante personnes, et ses femmes l'accompagnent, il y a donc des jours où ils ne parcourent pas plus de huit kilomètres. Des tambours et des trompettes la précèdent, et elle voyage dans un chariot doré orné de l'emblème du cygne et des armoiries de Clèves-Mark-Juliers-Berg.

Gregory vient à Austin Friars pour recevoir ses dernières

instructions.

« Maintenant je vais vous les répéter, dit-il. Écrire à la maison dès que je verrai Anna. M'assurer qu'elle sait qui je suis. Être gentil. Être patient. M'assurer qu'elle a ce qu'elle aime manger. Lui donner une bourse avec de l'argent.

– Et avant de rentrer, vérifie bien que toutes les dettes de son équipage ont été payées. Il pourrait y avoir des retards à cause du mauvais temps. » Il pense au roi, il y a six ans, coincé dans la forteresse avec Anne Boleyn. « Aie conscience que plus vous resterez longtemps, plus son entourage sera tenté par les marchands français. Au fait, tiens tes propres comptes.

– Vous savez que vous me parlez comme si j'étais Wyatt ?

– Oui, dit-il. Et ça te flatte. »

Gregory sourit. Un cri retentit en dessous : « Milord, voulez-vous être dérangé ? »

À en croire le bruit, on dirait que tout le monde court dehors. Gregory descend. Un instant plus tard, il remonte à toute vitesse. « Il faut que vous veniez voir ça ! »

Dans la cour se trouve une charrette, gardée par quatre hommes. Dessus il y a une caisse, ou une cage, dotée de barreaux. Sa première impression est qu'ils gardent une zone remplie d'obscurité, mais alors un mouvement trahit une présence à l'intérieur. Il voit un pan de fourrure tachetée, et une tête au museau retroussé qui fuit la lumière. C'est un léopard. Sa fourrure est incrustée de ses propres excréments et de son vomi, c'est du moins ce que laisse supposer l'odeur.

Il resserre sa houppelande autour de lui. Ses gens cessent d'observer l'animal et se mettent à l'observer, lui. Il a une soudaine envie de se signer. La bête vient de si loin, peut-être de Chine : comment peut-elle être toujours en vie ?

« Vous croyez qu'elle a faim ? demande Thurston. Je veux dire, vous croyez qu'elle a faim en ce moment ? »

Les barreaux sont robustes, mais la maisonnée garde ses distances. La créature se tient le plus loin possible des spectateurs. Elle ne peut pas savoir qu'elle a atteint sa destination finale ; elle pense que c'est une étape dans sa succession de journées puantes et confinées.

Les charretiers regardent autour d'eux tout en attendant d'être payés. Ce sont des Anglais, et ils ont récupéré l'animal à Douvres, comme on le leur a demandé, craignant qu'il s'échappe et terrifie la population du Kent. Aussi, laissent-ils entendre, ça mérite une somme plus élevée que d'habitude. Ce n'est pas, déclare l'un d'eux, comme aller chercher un tas de bûches.

« Alors, auprès de qui êtes-vous allés le chercher à Douvres ? »

L'un d'eux répond, légèrement belliqueux : « L'homme habituel.

– Vous avez des papiers ?

– Non, sir. »

Un autre déclare, dans un accès d'inspiration : « Nous avions des papiers, mais il les a mangés. »

Où était la bête avant de traverser la mer, ils l'ignorent et s'en moquent.

« Où peut-on trouver une telle chose si ce n'est chez les païens ? demande l'un d'eux. Vous devriez peut-être faire venir un prêtre et la faire bénir.

– On dirait plutôt qu'elle mangerait un prêtre », observe Thurston. Il glousse, content de lui.

Bon, il semblerait que le nom du donateur ait été égaré quelque part en route. Il s'imagine un potentat enturbanné attendant des remerciements. Ce qu'il va faire, c'est remercier tout le monde. Merci pour la merveille, dira-t-il.

Gregory demande, et c'est la première phrase sensée qui est prononcée : « Pensez-vous qu'elle soit destinée au roi ? »

C'est possible : auquel cas c'est juste un nouvel article qui passe sur son bureau. Dick Purser est à côté de lui.

« Dick, dit-il, il faudra que quelqu'un garde cet animal, jusqu'à ce qu'il puisse aller à la Tour. Il ne peut pas arriver au roi dans cet état. Je crois qu'il ne pourrait pas aller plus loin. »

À porter au crédit de Dick, il ne dit pas, non, pas moi, sir. Il ôte son chapeau et passe sa main sur ses cheveux coupés ras.

Un cri retentit. « Regardez, il bouge ! »

Jusqu'à présent, la bête était somnolente. Maintenant elle se lève et, dans l'espace exigu et fétide, elle s'étire. Elle fait un pas en avant, qui l'amène à la limite de sa liberté, et elle le fixe, *lui* ; ses yeux sont profondément enfoncés dans les replis de sa fourrure, si bien qu'on ne voit pas son expression, que ce soit de l'émerveillement, de la peur ou de la rage.

Il y a un silence. Puis Dick déclare avec gêne : « Elle reconnaît son maître. »

Comme la cible d'une flèche, il se sent transpercé par ce regard, bien que la bête soit maigre : la peau sur les os. La première chose à faire est de la descendre de la charrette. « Payez ces hommes », ordonne-t-il. Elle devra rester dans sa geôle de voyage jusqu'à ce qu'une cage plus grande soit construite, mais la puanteur peut être atténuée en nettoyant ses excréments. Nous allons devoir la nourrir pour qu'elle remplisse de nouveau sa peau.

« Qu'est-ce que vous en pensez ? demande-t-il à Dick Purser. Vous êtes assez courageux ? »

Dick grandit à l'intérieur de son justaucorps.

Gregory dit : « Avec tout le respect que je vous dois, père, vous

demandez toujours ça aux gens quand vous voulez qu'ils fassent quelque chose qui ne peut en aucun cas leur être bénéfique.

– Vrai, convient Thurston. Ce qu'il veut dire, c'est : Dick Purser, êtes-vous assez idiot ? »

Dick déclare : « Si je dois garder cette bête, et aussi m'occuper des chiens, il me faut un garçon que je formerai.

– Vous pouvez l'avoir.

– Elle doit manger un demi-bœuf par jour.

– Vous pourrez commander la viande. Nous vous attribuerons un budget.

– À une condition. » Dick lance un regard noir autour de lui. « Je suis son seul gardien. Personne ne vient la titiller avec un bâton. D'ailleurs, personne ne s'en approche sans mon autorisation. Je ne veux pas qu'on l'excite une fois que je l'aurai calmée. Personne ne se promène autour avec des lévriers pour la provoquer. »

Gregory s'émerveille : « Je n'en reviens pas que Dieu ait façonné une telle créature.

– Qu'Il ait même pu la rêver, ajoute-t-il. Pense à la foi des hommes qui l'ont transportée ! Pas ces charretiers, mais ceux qui l'ont gardée à chaque étape de son voyage et qui ont glissé à manger dans sa cage, qui lui ont donné de l'eau. On ne peut pas se plaindre de son état pitoyable quand on songe qu'à chaque instant ils auraient pu lui planter une lance dans la gorge, puis vendre sa peau pour une belle somme. »

Jusqu'à présent l'animal n'a pas produit un son. Il demeure silencieux, mais continue de fixer lord Cromwell, lord Cromwell de Wimbledon, le lord du Sceau privé. Il se demande comment lui arracher ses fourrures d'un coup de patte, car cet homme doit, dans ses calculs de bête affamée, équivaloir à au moins un bœuf entier.

Gregory dit : « Supposez qu'il veuille ses proies vivantes. Dick Purser va devoir attraper un cerf. »

Le garde-chiens s'avance, comme pour prononcer un discours de bienvenue. Mais la bête continue de le regarder. Comme si elle voyait l'espace derrière lui. Comme si elle ne voyait pas les barreaux.

Il retourne à son bureau et examine la liste de pensions pour Saint-Alban. Devant sa feuille dansent des taches d'obscurité et de lumière, le motif irrégulier de la fourrure de la bête.

En réfléchissant bien, il corrige son image du potentat enturbanné. Peut-être a-t-elle été envoyée par un petit seigneur de l'autre côté de la mer étroite, qui est tombé sur la créature et s'est dit, ça m'attirera les bonnes grâces de Thomas Cremuel. On raconte qu'il a une soif insensée de tout ce qui coûte cher, il la gardera pour l'exhiber devant ses pairs.

Quand il voit William Fitzwilliam, il lui en parle alors qu'ils entrent dans la salle du Conseil. Ce dernier grogne de compassion.

« Un imbécile m'avait envoyé un phoque. Trois seaux de poisson par heure, et c'était comme s'il n'avait pas dîné. À la fin, j'ai donné des instructions à ma femme, et il a fini dans des tourtes. »

Dans le cortège qui accompagne Fitzwilliam à Calais, il y a Thomas Seymour, frère de l'ancienne reine, ainsi que ce vieux connaisseur de la ville qu'est Francis Bryan, plus d'autres qui ne sont pas étrangers à ces rivages, dont William Stafford, l'époux de Mary Boleyn. Certains ont le mal de mer, mais pas moi, écrit Gregory. Lui, Cromwell, sourit en lisant la lettre à M. Wriothesley. L'hérédité est une chose étrange. Personne ne sait quelles traces laisse notre père. « Si je lui ai transmis un estomac bien accroché, dit-il, tant mieux. Mon père devait également l'avoir, sinon il n'aurait jamais pu garder autant de bière dans son ventre.

– Parfois je me dis… » Appelez-Moi s'interrompt.

« Quoi ?

– Je suis d'accord avec l'oncle Norfolk. Plus vous montez au service du roi, plus vous mentionnez le misérable endroit d'où vous venez.

– Plus d'autres le mentionnent, vous voulez dire. Mais je n'en ai pas honte, Appelez-Moi. Je n'ai jamais dit que mon père ne m'avait rien appris. Il m'a appris à plier le métal. »

C'est un homme occupé. Il n'a pas le temps de lire chaque message sec qu'on lui envoie. Mais il lit celui-ci : « Vous faites bien de le porter à mon attention. Je vais amender. »

Pendant que le groupe chargé d'accueillir la reine est en mer, l'abbé de Colchester est dans les airs. Il avait convenu de la suprématie du roi et prêté serment. Puis il est revenu sur ses propos, en murmurant à mots couverts : More et Fisher étaient des martyrs, comme il les plaignait ! Quand on lui a demandé d'abandonner son abbaye, il a affirmé que le roi n'avait aucun droit sur elle – c'est-à-dire que sa volonté et ses lois sont nulles. Il n'est le chef d'aucun royaume, ni spirituel ni temporel ; de fait, il n'est pas roi, et le Parlement ne peut passer aucune loi. À en croire l'abbé.

C'est la dernière des pendaisons, il en est certain. Ils se contaminaient mutuellement, Colchester, Glastonbury et Reading. Mais maintenant la résistance à la volonté du roi est brisée. Toutes les autres maisons peuvent être fermées au prix de négociations : plus de sang, plus de cordes ni de chaînes. Il n'est plus besoin de faire des exemples : la bannière des traîtres, celle qui représentait les Cinq Blessures, a été piétinée. Mais les superstitieux dans le Nord affirment qu'en plus de ses blessures principales, le Christ en a

enduré cinq mille quatre cent soixante-dix autres. Ils affirment que chaque jour de nouvelles apparaissent, à mesure qu'il est écorché et fouetté par Cromwell.

Il n'est nulle part écrit que les grands hommes seront des hommes heureux. Il n'est nulle part dit que les fonctions officielles sont récompensées par la paix de l'esprit. Il est à Whitehall, l'année se refermant autour de lui, conscient de l'ombre de sa main tandis qu'elle bouge à travers la feuille, son propre poing impossible à dissimuler ; et dans le silence de la maison, il entend le murmure doux de sa plume, comme si son écriture lui répondait.

Peut-on créer une nouvelle Angleterre ? On peut rédiger de nouveaux textes et détruire les anciens, faire voler aux quatre vents les feuilles déchirées de Duns Scot et placer l'Évangile dans chaque église. On peut écrire sur l'Angleterre, mais ce qui a été écrit avant ne cesse de réapparaître, inscrit sur les rochers et porté par les eaux de crues, refaisant surface dans de profonds puits froids. Il n'y a pas que les saints et les martyrs qui réclament le pays, il y a aussi ceux qui étaient là avant eux ; les nains enterrés dans des fossés, les lutins qui chantent dans la brise, les démons coincés dans des canalisations et ensevelis sous des ponts ; les os sous votre plancher. On ne peut ni les imposer ni les compter. Ils sont là depuis dix mille ans, et dix mille ans avant ça. Les fermiers avec des baux récents et les clercs qui fournissent des titres de propriété peinent à se défaire d'eux. Ils jaillissent en bouillonnant du sol, érodent la côte, sèment des mauvaises herbes parmi les récoltes et sapent le fonctionnement des mines.

Le 11 décembre, Anna arrive à Anvers. Les marchands anglais, menés par leur gouverneur Stephen Vaughan, viennent à sa rencontre à six kilomètres de la ville, brandissant des dizaines de grandes torches dont les flammes lèchent et embrassent le crépuscule. Toute la ville est venue, écrit Vaughan, plus qu'il n'en serait venu pour voir l'empereur. Anna a des manières douces, dit-il : une princesse souriante et calme, enveloppée dans ses étranges robes scintillantes. Elle amène une troupe de femmes vêtues de la même manière, mais aucune n'est plus belle qu'elle.

Vaughan ne mentionne pas Jenneke. Il ne dit pas s'il l'a vue. Mais il est vrai que les courriers ne sont pas sûrs.

Le lendemain, Anna est en route pour Bruges. De là elle se rend à Calais, où Fitzwilliam et sa cohorte vont à sa rencontre hors des murs.

Il fait à peine jour. Son escorte, dont les chevaux sont engoncés dans du velours noir, semble jaillir de nulle part. Quand ils approchent des remparts, des coups de feu sont tirés pour les saluer,

et la troupe continue d'avancer, à travers la fumée qui empêche de voir, jusqu'à la Lantern Gate.

Une fois la question de son mariage réglée, Henri porte son attention sur Marie. Le duc de Bavière est venu dans le royaume, avec un modeste entourage ainsi que l'a conseillé le roi : célibataire, un homme très convenable. Il assure au roi qu'il n'aura aucune exigence. Il prendra Marie purement par amitié, pour renforcer la ligue allemande contre l'empereur et Rome.

Il envoie M. Wriothesley à la campagne pour préparer la lady à la rencontre. Appelez-Moi est désormais son messager habituel. Marie a appris à l'apprécier, et elle lui a cousu un coussin de satin orné des armoiries de sa famille.

Lui, le lord du Sceau privé, travaille avec les officiers de la maison aux derniers préparatifs pour la grande réception de la reine. Il a réservé une place d'honneur à lady Marie, mais le roi dit, peut-être pas, Crumb. Ils pourraient mal le prendre à Clèves. Nous laissons ce genre de chose, exhiber ses bâtards, aux Écossais.

Il s'incline. Convient qu'il vaudrait peut-être mieux que les deux femmes se rencontrent en privé : belle-mère et belle-fille, juste un an d'écart. Qu'elles discutent et apprennent à se connaître. Peut-être marcheront-elles main dans la main, comme l'ont fait Marie et la reine Jane.

Il dit à Appelez-Moi, présentez la nouvelle proposition à Marie, mais attendez-vous à sa réponse habituelle : préférerait rester vierge, mais obéira à son père. Prenez-la comme elle vous la donnera et allez-vous-en : exposez les mérites de Bavière, mais ne cherchez pas trop à la persuader, car quand vous serez parti, elle enragera, disant qu'elle préférerait être dévorée par des bêtes sauvages qu'épouser un luthérien.

Le roi apprécie le duc Philippe. Il l'emmène dans ses appartements à Whitehall pour lui montrer le Henri au mur. Si le roi voit une différence entre le monarque qu'Hans a peint et l'homme qu'il est, ça ne le trouble pas. « Regardez ma dernière reine, dit-il. Une femme des plus admirables. »

Ils parlent en latin. Philippe s'incline devant l'image.

« Regardez mon père. » Maintenant le roi passe à l'anglais. « Savez-vous qu'il n'avait que sept navires et que deux d'entre eux n'étaient pas en état de prendre la mer ? Alors que j'ai été capable d'en envoyer cinquante à Calais, simplement pour escorter votre cousin de Clèves. »

Derrière son fils, la figure de l'ancien roi rétrécit un peu.

« Je vous félicite », dit Philippe. Il ne parle peut-être pas anglais, mais il comprend l'idée générale. « Un prince des plus vaillants »,

ajoute-t-il.

Le roi l'entraîne à l'écart. Philippe a servi contre le Turc, quand celui-ci a mené le siège de Vienne. Henri veut entendre ses histoires de guerre. Ils restent enfermés tout l'après-midi.

Le lendemain ou le surlendemain, il est en route pour Enfield, accompagné de Rafe, pour voir Marie. « Votre présence seule aura un effet, dit Rafe. Elle saura que le roi est sérieux. »

Henri a déjà commencé à discuter les termes. Il a demandé une ébauche de contrat.

Marie le fait attendre, mais il voit qu'elle a soigné sa tenue : une ample robe de velours noir, un corset de satin rose.

« Comment était la route, milord ?

– Misérable, répond-il. Mais pas infranchissable. Nous parviendrons à vous emmener à Greenwich, s'il plaît à votre père de vous y appeler. Et vos nouveaux appartements à Whitehall sont en construction. J'ai vu les vitriers cette semaine.

– Des HA-HA ? demande-t-elle.

– Oui. Et les emblèmes de la reine.

– Ça me fait bizarre, dit Marie. De l'appeler reine. Quand nous ne l'avons jamais vue. Pourtant. Je félicite mon père. Naturellement.

– Le duc Philippe est un homme bien fait. Blond. Yeux bleus. Pas très différent de votre mère, en termes de teint. »

Elle regarde par la fenêtre.

« Je pensais que M. Wriothesley ne vous l'aurait peut-être pas encore dit », ajoute-t-il.

Elle passe la main sur sa robe et fredonne un peu. *Quand les moineaux construisent une église sur une verte colline…*

« Ce que nous ne voulons pas, poursuit-il, c'est une rétractation tardive de votre part. Que vous disiez oui, oui, oui, et qu'à la dernière minute vous disiez non. Car cela embarrasserait le roi.

– Oui, dit-elle. Non. » Il attend. « Oui, ça l'embarrasserait. Non, je ne ferais pas ça. J'ai dit que j'obéirai.

– Le roi est un père tendre, il ne vous forcerait pas à épouser un homme que vous ne pourriez pas aimer. »

Marie hausse les sourcils. « Pourtant il a forcé Meg Douglas à abandonner son mariage avec un homme pour qui elle jurait qu'elle aurait donné sa vie.

– Oh, Tom Vérité, dit-il. Il ne valait pas un enterrement de princesse.

– L'amour est aveugle, réplique Marie.

– Pas toujours. Vous devriez le rencontrer. Philippe. »

Rafe dit : « Vous aimeriez venir à la cour, n'est-ce pas ? Je suis sûr que oui.

– Maître Sadler, répond-elle, pourquoi me parlez-vous comme à

un bébé ? »

Rafe arrache son béret d'exaspération.

Lui, le lord du Sceau privé, déclare : « Parce que vous nous y forcez. » Il traverse la pièce, lui prend la main. « Je vous implore, milady. Comportez-vous en femme, pas en enfant. Laissez le destin vous guider avant qu'il ne vous traîne. »

Dehors, Rafe dit : « Elle le rencontrera. Elle est curieuse, je le vois. Et que lui conseillerait Chapuys s'il était ici ? Il dirait : ne mettez pas le roi en colère. »

Il acquiesce. Il a oublié de jouer la carte Chapuys. Mais il faut dire qu'il a beaucoup de préoccupations.

De retour à Londres, il rencontre, ainsi qu'on le lui a demandé, l'évêque Tunstall, et ils déterminent les termes. Philippe peut emmener Marie, à ses frais.

« Eh bien, remarque l'évêque, vous avez déjà réussi à lui faire signer un papier, milord. Dieu sait comment vous l'avez menée à obéir, mais vous y êtes parvenu. »

Il pose sèchement sa plume. « Mais si elle doit être portée jusqu'au prêtre pour la bénédiction, je ne le ferai pas. Le roi devra le faire lui-même.

– Il ne me le demanderait pas, déclare Tunstall d'un ton pince-sans-rire. J'ai soixante-six ans. L'âge a ses avantages. Ainsi que vous l'apprendrez, milord, si, comme je l'espère, Dieu vous accorde une longue vie. »

Après son été de récréation, son automne intense dans les forêts et les champs, le roi semble amer : visage pincé, pâle comme de la pâte. Ils examinent des lettres de l'étranger, dans une pièce sans lumière : l'air est gris sombre, de l'eau mêlée à de l'encre. Au-delà il y a un pays imaginaire, des pâturages noyés et des bosquets détrempés, des champs et des bois, des murs de bauge et des toits de chaume, des églises et des fermes saturés d'eau.

Wyatt, en route vers Paris, a rattrapé le roi François. Un échange vide de compliments s'en est suivi : Wyatt congratule François pour son amitié durable avec l'empereur, et François, la main sur le cœur, jure une dévotion permanente envers son frère anglais Henri.

Puis Wyatt repart pour intercepter l'empereur pendant son avancée. Le même échange vain de politesses ; mais quelqu'un soulève le sujet de la Gueldre, le territoire dont le duc de Clèves prétend qu'il lui appartient. Charles s'enflamme. Henri devrait conseiller à son nouveau beau-frère d'obéir à son seigneur et empereur, et de céder face aux prétentions de son souverain. Sinon il souffrira, comme souffrent les jeunes imprudents. Qu'il soit prévenu.

Wyatt est stupéfait. Charles est un homme replié sur lui-même et laconique. Il n'ouvre presque jamais son cœur ; il parle à mots couverts, parvient à ses fins par des moyens détournés. Alors que signifie cette véhémence ? Va-t-il tourner son armée contre le nouvel allié d'Henri ?

L'empereur et François se sont rencontrés en face à face. On dit qu'ils célébreront Noël ensemble et seront à Paris pour la nouvelle année. Wyatt détecte des agents de Rome, tapis dans les recoins. Il dit, je peux découvrir ce qui se passe entre les princes, mais vous à Londres devez me donner des prétextes pour être en leur compagnie chaque jour.

« Cette prétendue alliance, déclare Henri. Aucun de ces souverains n'ose tourner le dos à l'autre. C'est ce qui les fait rester dans la même ville. Ce n'est pas de l'amitié, mais son contraire.

– Quoi qu'il en soit, dit-il, leur entente a duré plus longtemps que nous ne l'aurions imaginé.

– Wolsey l'aurait brisée. »

Il regarde longuement Henri. « Nul doute.

– Nous avons toujours des gens en France, déclare le roi. Mais ils ne sont pas loyaux, ils se retourneraient pour un demi-penny. Nous avons peu d'amis dans les deux cours. » Il se mordille la lèvre. « Surtout vous, vous avez peu d'amis, Cromwell.

– Si je me suis attiré leur malveillance, j'estime que c'est du bon travail. Puisque c'est dans l'intérêt de Votre Majesté.

– Mais en êtes-vous sûr ? » Henri semble curieux. « Je crois que c'est à cause de ce que vous êtes. Ils ne savent pas comment faire avec vous.

– Probablement pas. Majesté, dit-il, vous devez comprendre qu'ils veulent me voir remplacé, pour que vous soyez mal conseillé. C'est pourquoi ils cherchent à vous monter contre moi. N'importe quelle histoire abracadabrante fera l'affaire.

– Donc, si j'entends que vous avez outrepassé vos fonctions, ou que vous avez négligé mes instructions ou fait le contraire, vous me recommandez d'ignorer la rumeur ?

– Vous devriez me parler avant de croire quoi que ce soit.

– Je le ferai », dit Henri.

Lui se lève. Il est trop agité pour rester assis sans bouger. Mais ça ne lui ressemble pas. Il parvient d'ordinaire à trouver un semblant de tranquillité quand, comme aujourd'hui, le roi est nerveux et morose.

Henri reprend : « Vous savez, je crois que vous ne m'avez jamais pardonné. De m'être séparé de Wolsey. »

Séparé de lui ? Dieu du ciel.

« Je crois que vous me jugez responsable de sa mort. »

Il marche jusqu'à la fenêtre. Dans le parc, les arbres épousent l'obscurité. On ne voit pas où finit la pluie et où commencent les ombres.

« Nous établissons les premiers comptes pour l'abbaye de Westminster, dit-il. Ils capituleront l'année prochaine. Riche a trop de papiers sur son bureau pour accepter la capitulation maintenant, sinon ils ne feraient pas attendre Votre Majesté. »

Henri demande : « Vous vous souvenez de John Islip ? Westminster était en grand état de délabrement quand il en est devenu l'abbé.

– Presque ruinée, Sire. Mais ça devait être il y a quarante ans. »

Islip a examiné les comptes et augmenté les loyers de l'abbaye. Après la reconstruction du sanctuaire d'Édouard le Confesseur, les affaires ont bien repris.

« Islip était un homme intelligent, poursuit Henri. Mon père m'emmenait le voir quand j'étais enfant, dans sa maison de Tothill Fields. La route était une honte – les chemins si mauvais, le bétail qui retournait la boue par tonnes –, on voyait des chiens morts, et des cochons qui fouissaient, et toutes sortes de charognes.

– C'était encore pire, Sire, quand l'égout a cédé. Mais je l'ai asséchée maintenant. »

Qui à part Cromwell ? Votre expert en cours d'eau et en égouts, en ossuaires et en tas de gravats.

« Mais quand il est mort, dit Henri, vous rappelez-vous l'enterrement ? C'était une merveille à voir, plus semblable à une parade victorieuse qu'à des funérailles. Dans Willow Walk avec les bannières qui flottaient. Les moines qui chantaient en procession. Je n'ai jamais vu un tel nuage d'encens, on aurait cru que les murs de l'abbaye fondaient. Et le banquet qui a suivi, en son honneur. Vous savez que ça fait seulement six ans ? Ça semble toute une vie. »

Quand l'évêque Stokesley est mort en septembre dernier, nous avons drapé les églises de noir, aucune marque de respect ne manquait. Mais Islip est mort dans le monde romain.

Henri ajoute : « Mon père voulait que le roi Harry VI soit sanctifié, et ça aurait aussi enrichi l'abbaye. Mais quand il a appris le prix demandé par Rome, il a lâché un juron.

– La cupidité insensée du Vatican, ça défie la raison », convient-il. Il préférerait dire quelque chose d'original, mais il donne au roi ce qu'il veut.

« Mon père envoyait du vin à Islip, reprend Henri. Et les moines lui envoyaient en retour du gâteau à la moelle. Il en avait mangé dans sa jeunesse, je crois, quand il n'était qu'un pauvre exilé. C'était un plat qu'il adorait plus que tout.

– Mon père aussi, dit-il, surpris de s'en souvenir.

– On peut en trouver pour un penny. » Henri sourit. « Ils devaient avoir des goûts simples, nos pères.

– Si Dieu baissait les yeux maintenant, que verrait-il ? Deux hommes vieillissants dans une lumière déclinante, en train de parler de leur si riche passé. »

Il n'a pas envie d'interrompre ce moment. Mais les bougies vont arriver.

Henri déclare : « Tom, ça fait maintenant longtemps que je vous ai vu pour la première fois.

– Plus d'une décennie. Depuis, j'ai eu le privilège de me trouver en votre présence…

– Presque quotidiennement, n'est-ce pas ? demande Henri. Oui, presque chaque jour – je vous connaissais de vue, mais je me rappelle notre premier entretien. Suffolk, il ne savait que penser de vous. Mais moi, si. J'ai vu vos petits yeux vifs. Vous m'avez recommandé de ne pas partir en guerre. Ne vous battez jamais, disiez-vous, vous n'en avez pas les moyens. Boudez entre quatre murs comme un enfant malade – ce sera bon pour la trésorerie. Et j'ai pensé… par saint Éloi, cet homme a du cran. Il a du culot.

– J'espère ne pas vous avoir offensé.

– Si. Mais je suis passé outre. » La voix du roi semble diminuer, comme la lumière. « Islip était l'ami de Wolsey, dit-il. Donc j'en ai fait mon conseiller, même si je ne me suis jamais pris d'affection pour lui. Il avait cependant le nez pour flairer l'hérésie. Wolsey l'envoyait parmi vos amis, les marchands de la Hanse. Dans le Steelyard. »

Le roi se passe une main sur le visage, comme s'il essuyait Islip, l'abbaye, les hérétiques, leur maison.

« Vous m'avez offensé, et j'ai pardonné. Un souverain doit le faire. J'ai beaucoup changé ces dix dernières années. Vous, pas tant que ça. Vous ne me surprenez plus comme vous le faisiez autrefois. Et je ne pense pas que vous me surprendrez de nouveau, étant donné tout ce que vous avez dit et fait – dont certaines choses miraculeuses, Tom, je ne le nierai pas. Votre capacité de travail est celle de dix hommes ordinaires. Mais le cardinal d'York continue de me manquer. »

Lorsqu'il sort il sent son pouls qui palpite dans son cou. Wriothesley est là.

« Il en a assez de moi, déclare-t-il gaiement. Il me l'a dit. Je suis éclipsé par le fantôme du cardinal. »

Appelez-Moi dit : « Je me demandais ce qui se passait là-dedans, dans l'obscurité. Donnait-il au cardinal une chance d'apparaître ? »

Dans son costume mortuaire. Son linceul enveloppant son crâne. Les morts sont plus fidèles que les vivants. Pour le meilleur ou pour

le pire, ils ne vous abandonnent pas. Ils survivent à la plus longue des nuits.

Tandis que le cortège nuptial est retenu à Calais par les intempéries, ils passent le temps à jouter et à voyager de maison en maison, imaginant des mascarades et des pièces de théâtre. On rapporte qu'un navire marchand a fait naufrage à Boulogne, rejetant sur le rivage sa cargaison de laine et de savon de Castille. Il imagine l'océan écumant, la mousse sur la crête de chaque vague. Plaise à Dieu qu'Anna arrive vite : le roi est anxieux. Fitzwilliam lui envoie la table des marées. Si le cardinal était là, dit-il d'un ton sardonique, nul doute qu'il pourrait en sifflant remettre le vent dans la bonne direction.

Tous ceux qui l'ont vue semblent ravis de la nouvelle reine. Lady Lisle écrit à sa fille Anne Bassett, l'une des nouvelles dames d'honneur, et Anne porte la lettre au roi, la lui tendant avec une profonde révérence.

Le roi la lit. « *Bonne et douce à servir et à satisfaire.* Eh bien, voilà, dit-il à la jeune femme. Pourrait-il y avoir meilleure nouvelle ? Vous aurez une maîtresse aimante, et moi une partenaire aimante. »

Anne rougit. « Partenaire » semble direct. Peut-être n'aime-t-elle pas s'imaginer le roi au lit. Comme les temps changent. Il y a dix ans, elle aurait couché avec lui.

À Calais, Anna est logée dans les appartements de la reine à l'Échiquier. Fitzwilliam écrit qu'elle a invité les lords anglais à manger. Elle a l'habitude de dîner en public et ignore que ce n'est plus celle des rois anglais. Mais ses intentions sont louables : elle veut voir ses nouveaux compatriotes à table et apprendre leurs coutumes. Ses manières étaient royales, rapporte Fitzwilliam. Lui et Gregory ont passé une heure avec elle à lui apprendre des jeux de cartes que le roi aime. C'était son idée à elle, et elle était bonne.

Le vent tourne. Le 27 décembre, Anna touche terre à Deal, sous la pluie et après la tombée de la nuit. On la mène au rivage à la rame, une princesse surgissant de la mer. Elle ira de Deal à Douvres, de Canterbury à Rochester, et pendant la première semaine de l'année elle approchera de Londres par l'est. Le roi viendra à sa rencontre à Blackheath, la conduira au palais de Greenwich, et l'épousera à la fête des Rois.

III

Magnificence

Janvier-juin 1540

Le nouveau château du roi à Deal est une étape pour qu'Anna se lave les mains et boive un verre de vin fortifiant avant de gagner Douvres. Elle est escortée par Charles Brandon et Richard Sampson, l'évêque de Chichester, ce prélat aux lèvres serrées si expérimenté pour faire et défaire les unions du roi.

Brandon est accompagné de sa jeune femme. Elle est d'une nature vive et chaleureuse ; que pourrait-il y avoir de mieux pour une future épouse incertaine qu'être accueillie par une jeune duchesse souriante qui devinera ses besoins ? On ne peut pas s'attendre à ce que Charles les comprenne, et l'évêque Sampson encore moins. Mais Charles présente une impressionnante figure martiale. Et Sampson s'isolera dans un coin et s'occupera avec de la paperasse.

À Douvres, si Dieu le veut bien, les bagages d'Anna la rattraperont. Le lendemain elle se mettra en route – avec ses chapelains et ses secrétaires, ses musiciens et ses servantes – pour Canterbury, où elle rencontrera l'archevêque. Elle voudra de l'argent liquide, alors lui, Cromwell, s'est arrangé pour qu'un calice en or lui soit présenté, avec cinquante souverains à l'intérieur. Quand elle traversera Rochester, Norfolk l'escortera avec un grand équipage de gentilshommes. Il n'est pas prévu qu'elle rencontre l'évêque de Winchester. Ce plaisir peut être gardé pour plus tard. Après tout, disent les garçons de lord Cromwell, nous ne voulons pas qu'elle tourne les talons et se remette à patauger vers la mer.

Le temps en route est infect. Mais la future épouse n'a pas eu le mal de mer, et voyager avec la pluie et la grêle qui lui fouettent le visage ne la gêne pas. Les maîtres de cérémonie sont soulagés, car ils ont prévu une énorme réception à Blackheath devant le palais de Greenwich, et si elle ne respecte pas le programme, cela engendrera de lourds frais. Lui, lord Cromwell, s'attend à ce que toute la campagne vienne. Il a fait nettoyer et gravillonner les rues

de Greenwich, et ériger des barrières pour que les badauds ne se poussent pas dans la Tamise.

Pendant tout l'hiver à Austin Friars il a stocké du muscat et de la malvoisie en vue des célébrations. Dans la boulangerie on prépare des *striezel* à apporter à Anna et ses femmes, et l'odeur des clous de girofle, de la cannelle et des zestes d'orange a empli la maison. Quand Lizzie était en vie, la fête des Rois était l'occasion d'offrir un banquet à leurs voisins. Ils mettaient en scène les Rois mages avec des costumes fabriqués à partir de toutes les chutes et tous les morceaux de tissu dorés trop petits pour le tailleur le plus avide. Chaque main qui savait tenir une aiguille se mettait à l'ouvrage, et Lizzie les faisait s'encourager pendant qu'ils travaillaient. Une année ils ont transformé Anne Cromwell en chat avec une queue en peau de lapin, et Gregory en poisson avec de brillantes écailles argentées ; la lumière faible de l'hiver glissait sur lui, et il miroitait dans le crépuscule.

Il se demande comment se porte sa fille Jenneke, et quand il la reverra. Il ne se dit pas « si », car il est toujours enclin à penser que les choses tourneront en notre faveur. Il lui semble étrange que Lizzie ne l'ait jamais rencontrée. Elle aurait accepté cette étrangère ; elle savait quand ils se sont mariés qu'il était un homme avec un passé.

Ça fait maintenant longtemps que les femmes de la maison ont revêtu ses fillettes de leurs tenues mortuaires. Il s'est habitué à une certaine sensation d'oppression derrière le sternum, qui se répète au fil du calendrier : Pâques, Saint-Jean, *Lammas*, fête des Archanges, fête des Morts, Toussaint.

L'année 1539 touche à son terme, et quand il arrive en présence du roi à Greenwich avec divers documents à la main, il est prêt à trouver Henri en train de jouer de la harpe, ou de dresser la liste des cadeaux qu'il espère recevoir, ou simplement de fabriquer des fléchettes en papier – en tout cas, pas préparé à travailler. Mais il y a de l'agitation dans les appartements privés, et le jeune Culpeper annonce : « Vous ne devinerez jamais, sir ! Il va lui-même à Rochester, pour rencontrer la reine ! »

Il place ses documents entre les mains de Culpeper. « Wriothesley, venez avec moi. »

Henri est baissé, en train de regarder dans une malle que la Garde-Robe a envoyée. Il se lève, joyeux : « Milord, j'ai décidé de me dépêcher et d'aller en personne à la rencontre de la reine.

– Pourquoi, Sire ? Elle arrive dans un ou deux jours. »

Henri déclare : « Je veux nourrir l'amour.

– Majesté, dit M. Wriothesley, avec tout le respect que je vous

dois, le sujet n'a-t-il pas été abordé pendant le Conseil ? Vos conseillers désiraient ardemment que Votre Majesté s'épargne le voyage et reçoive la reine à Blackheath. Et vous avez consenti de bon cœur.

– Ne puis-je changer d'avis, monsieur Wriothesley ? À Blackheath, il y aura de la musique, des armes, des processions et des foules, et nous n'aurons pas la possibilité d'échanger une douzaine de mots en privé avant de devoir rentrer au palais, et ensuite il faudra des heures avant que nous ayons une chance d'être seuls. Et je veux la surprendre, lui faire plaisir, et l'accueillir comme il se doit.

– Sire, si vous voulez bien entendre mon conseil…, commence-t-il.

– Mais non, je ne veux pas. Admettez-le, Cromwell, vous ne connaissez rien à la séduction. »

Vrai. Il n'a été marié qu'une fois. « Elle a à peine débarqué, Sire. Songez à la honte qu'elle éprouvera si elle ne peut paraître à son avantage. »

M. Wriothesley ajoute : « Et elle pourrait, évidemment, être submergée par la présence de Votre Majesté.

– Mais c'est pour ça que je dois y aller ! Je lui épargnerai cette anxiété. Elle s'attendra à de splendides cérémonies. » Henri sourit. « J'irai déguisé. »

Il ferme les yeux.

« C'est ce que font les rois, poursuit Henri. Vous ne pouvez pas savoir, Cromwell, vous n'êtes pas né courtisan. Quand ma sœur Marguerite est allée en Écosse, le roi Jacques et son équipage de chasse l'ont surprise au château de Dalkeith. Il portait une veste en velours pourpre et avait sa lyre en bandoulière. »

On a entendu ça. Le jeune homme fringant aux yeux brûlants, prompt à plier le genou ; la femme dans la jolie confusion de ses treize printemps, rougissant, son corps tremblant.

M. Wriothesley dit : « Puis-je vous demander : quel déguisement Votre Majesté compte-t-elle adopter ? »

Ils échangent un coup d'œil. Quand Catherine était reine, elle est tombée à plusieurs reprises dans des embuscades tendues par Robin des bois ou des bergers arcadiens. Quand ils ôtaient leur déguisement, surprise ! C'étaient le roi et Charles Brandon ; c'étaient Charles Brandon et le roi.

« J'ai des zibelines pour elle, répond Henri. Peut-être pourrais-je arriver en noble russe, avec de grosses bottes en fourrure ? »

M. Wriothesley : « À moins que nous ne puissions les prévenir à l'avance, je crains que Votre Majesté n'alarme sa propre garde. Ça pourrait mener à…

– Un berger, alors. Ou l'un des Rois mages. Nous pouvons rapidement nous procurer des déguisements pour les deux autres

rois. Envoyez à Charles…

– Ou peut-être, Sire, pourriez-vous simplement y aller en gentilhomme ?

– Un gentilhomme d'Angleterre. » Henri est pensif. « Un gentilhomme anonyme. Pourtant… (il a l'air abattu) très bien, je vais laisser lord Cromwell me dicter quoi faire, comme tous les étrangers affirment que je le fais. Je l'éblouirai de toute manière. » Il marque une pause et dit gentiment : « Milord, je sais que ce n'est pas ce que nous avions convenu. Mais un futur marié doit avoir ses caprices, et se déguiser est toujours un plaisir. La douairière Catherine, ajoute-t-il à l'intention de Wriothesley, elle faisait semblant de ne pas me reconnaître. Évidemment, c'était faux, mais elle jouait le jeu. Tout le monde reconnaît le roi. »

Thomas Culpeper sort à leur suite. « Vos papiers, messieurs ? »

Wriothesley les saisit sèchement. Lui, lord Cromwell, s'éloigne.

« Bon sang », dit-il.

Culpeper déclare : « Vous avez fait ce que vous pouviez. »

Il songe, je lui ai parlé en tant que sujet d'un prince. Et si j'avais pris mon courage à deux mains et dit, Henri, je vous conseille, d'homme à homme, de ne pas le faire ?

Culpeper demande : « Pourquoi êtes-vous inquiet ? Tout le monde fait l'éloge d'Anna, n'est-ce pas ? Craignez-vous qu'il découvre qu'elle n'est pas telle qu'on la lui a décrite ?

– Cessez de vous accrocher à moi, Culpeper. »

Ce dernier sourit. « Je sais que lui, elle ne le trouvera pas tel qu'on le lui a décrit. Nous comprenons que vous déformez la vérité, lord Cromwell, pour faire plaisir aux étrangers – mais vous ne l'avez pas dépeint comme un dieu, j'espère ? S'attend-elle à Apollon ?

– Elle s'attend à une réception à la cour en bonne et due forme. C'est ce à quoi ses gens l'ont préparée. » Il se tourne vers Wriothesley. « J'ai besoin que quelqu'un se dépêche d'aller à Rochester et la prévienne. Le roi arrivera par la rivière avec un petit équipage, et il faudra qu'Anna soit prête. Pas de héraut, pas de cérémonie – il entrera dans ses appartements et elle devra avoir l'air étonnée.

– Donc vous allez gâcher sa surprise, dit Culpeper. Elle ne doit pas le reconnaître, puis elle le doit ? Elle aura de la chance si elle y parvient.

– Je me demande, dit-il à Wriothesley, si j'aurais dû insister pour l'accompagner. »

Appelez-Moi répond : « Ça pourrait être pire, sir. Au moins, il ne va pas porter son costume turc. »

Le roi a l'intention de rejoindre la reine à Rochester le jour de

l'an, et d'y passer la nuit ; même s'il renvoie un messager pour dire ce qu'il pense d'elle, il faudra des heures avant que celui-ci atteigne Greenwich.

Donc, pense-t-il, la nouvelle pourra arriver presque aussi vite à Austin Friars. Il rentre chez lui, pour débuter 1540 sous son propre toit.

Il est de bonne heure à son bureau. J'ai la journée pour moi, se dit-il. Mais il repousse un paquet de lettres de Carlisle, soulève un livre. C'est l'histoire de Rolewinck, où toutes les dates antérieures au Christ sont inscrites à l'envers. C'est le père de Jane Rochford qui l'a envoyé, mais il ne vous laisse jamais lire tranquillement : il écrit *Mirabilia !* à côté des événements qu'il apprécie particulièrement.

Il tourne les pages pour regarder les images : Antioche, Jérusalem, le temple de Salomon et la tour de Babel. Rolewinck commence son histoire à l'année 6615 (à l'envers). Il est en train de lire le passage sur le couronnement du pape Innocent – qui s'est déroulé, plus ou moins, l'année de sa naissance –, quand son épagneule Bella se précipite en jappant vers la porte. Au rez-de-chaussée il entend : « Bonne année, monsieur Gregory ! »

Bella, excitée, court en rond. Il lance : « Gregory ? Que fais-tu ici ? »

Son fils fait irruption. Il ne prend pas le temps de le saluer. « Pourquoi avez-vous laissé se produire cela ? Pourquoi ne l'avez-vous pas retenu ?

– Le retenir ? Comment ? Il a dit que c'était pour nourrir l'amour.

– Vous auriez dû empêcher ça, sir. Vous êtes son conseiller.

– Gregory, bois une coupe de ceci et réchauffe-toi. Je croyais que tu restais avec la reine ?

– Je suis venu vous prévenir. Henri a passé la nuit, mais maintenant il est sur le chemin du retour. »

L'un des garçons de Thurston arrive avec un plateau de friands et ôte vivement le tissu qui les recouvre. « Chevreuil et gelée de groseille. Brochet et raifort. Prune et raisin.

– Tu vois, dit-il, c'est pour ça que je suis rentré. À la cour, la nourriture doit parcourir cinq cents mètres avant d'arriver, elle est toujours froide. »

Un autre garçon apporte un bol d'eau chaude et une serviette, et Gregory est forcé de garder le silence jusqu'à ce qu'ils soient seuls. Bella se dresse sur ses pattes de derrière comme pour les divertir. Il pense aux scènes qu'il recréait avec George Cavendish, l'homme du cardinal. Lui demandait : « Montrez-moi comment c'était, George ; qui était présent, qui a parlé en premier. » Et Cavendish se levait d'un bond et interprétait le roi.

Il peut s'imaginer la scène, la rencontre des futurs mariés : la

vieille grande salle de Rochester, la grande cheminée avec ses emblèmes gravés : une fougère, un cœur, un dragon gallois portant un globe. Il suit le roi et son entourage de joyeux compagnons ; ils portent leur masque pas trop près, malicieusement, car ils s'attendent à être reconnus en quelques secondes. Et, de fait, sur leur passage les serviteurs de la nouvelle reine s'agenouillent.

« Anna a été prévenue ? demande-t-il. Elle était prête ?

– Elle a été prévenue, mais elle n'était pas prête. Le roi a fait son entrée, mais elle regardait par la fenêtre – ils étaient en train de tourmenter un taureau dans la cour. Elle a jeté un coup d'œil par-dessus son épaule, puis elle s'est de nouveau tournée vers le jeu. »

Il peut voir ce qu'a vu Gregory : la silhouette corpulente du roi bloquant la lumière. Et le contour brumeux de la reine, avec la fenêtre derrière elle : l'ovale blanc de son visage, un regard rapide de ses yeux sombres, puis l'arrière de sa tête.

« Je suppose qu'elle n'a pas cru qu'un prince arriverait en secret. Peut-être le duc Guillaume va-t-il partout accompagné de trompettes et de tambours. »

Même pour nourrir l'amour, songe-t-il. On dit que l'empereur a offert au frère d'Anna la duchesse Christine en mariage, s'il accepte de restituer la Gueldre sans se battre. Il pense, si j'étais le duc de Clèves, je ne céderais pas ma côte maritime pour ses fossettes.

« Le roi a fait une profonde révérence. » Gregory boit une gorgée de vin. « Et il s'est adressé à elle, mais elle ne s'est pas retournée. Je crois qu'elle l'a pris pour… je ne sais pas quoi… pour quelque joyeux luron déguisé pour les festivités. Alors il est resté là, chapeau à la main – puis les gens d'Anna ont afflué, et quelqu'un a lancé "Madame", ainsi qu'une phrase pour l'alerter… » Gregory hésite. « Et alors elle s'est retournée. Et elle a su qui il était. Et comme le Christ est mon Sauveur, père, l'expression dans ses yeux ! Je ne l'oublierai jamais. » Il s'assied, comme s'il était à bout de force. « Et le roi non plus. »

Il soulève Bella et commence à lui donner un friand à manger, miette après miette. « Pourquoi aurait-elle été étonnée ? Ma description était exacte.

– Vous ne lui aviez pas dit qu'il était vieux.

– Suis-je vieux ? Est-ce la première chose à laquelle tu penserais si tu décrivais Cromwell ? *Oh, il est vieux* ?

– Non, répond Gregory à contrecœur.

– Elle connaissait sa date de naissance. Elle savait qu'il était robuste. Des gens de sa cour ont suffisamment fait d'allées et venues, non ? Et Hans – Hans aurait pu le lui décrire. Qui mieux que lui ?

– Mais Hans ne s'attirera jamais d'ennuis. »

C'est vrai. « Qu'a fait le roi ?

– Il a fait un pas en arrière. N'importe quel homme aurait été saisi. Elle avait eu un mouvement de recul en le voyant. Ça n'a pas pu lui échapper.

– Et ?

– Alors elle s'est ressaisie. Elle a merveilleusement bien dissimulé. Et lui aussi. Elle a dit en anglais : "Monsieur le roi, bienvenue." »

C'était à lui de dire bienvenue.

« Continue.

– Elle a fait une belle révérence, très basse, comme si de rien n'était. Et le roi a souri et l'a encouragée. Il a dit : "Bienvenue, mon ange." » Ce que c'est qu'être roi, pense-t-il. Gregory ajoute : « Il avait les mains qui tremblaient. »

Dans sa salle imaginaire à Rochester, la lumière diminue. Sous les fenêtres de la reine, les hommes qui tourmentent le taureau poussent des cris silencieux. Les chiens sont accrochés à la chair de l'animal. Des gouttes de sang tombent lentement sur les pavés.

« Et les gentilshommes du roi ? Qu'ont-ils fait ? »

Ce qu'il veut dire, c'est : ont-ils tout vu ?

« Anthony Browne était derrière lui, portant les zibelines. Mais Henri lui a fait signe de reculer. Il regardait le visage de la lady et ne cessait de parler.

– Gregory, demande-t-il, Hans l'a-t-il peinte fidèlement ?

– Il n'aurait pas osé faire autrement, n'est-ce pas ?

– Et elle est belle ?

– Pas de profil. Elle a un long nez. Mais vous savez qu'il n'a pas eu le temps de la dessiner sous tous les angles. Elle est plaisante à regarder. Elle a quelques marques de variole, mais je ne l'ai remarqué que quand le soleil est brièvement apparu. Le roi n'a pas eu le temps de le voir, il avait tourné le dos. »

Elle est adorable dans l'ombre, donc. Et de face. Il pourrait presque rire.

« Est-il déçu ?

– S'il l'est, il ne l'a pas montré. Il l'a entraînée par la main. Ils sont allés à l'écart et se sont assis avec les interprètes. Il lui a demandé si l'Angleterre lui plaisait, et elle a répondu : beaucoup. Il l'a félicitée d'avoir si courageusement effectué la traversée, et lui a demandé si elle avait déjà pris la mer. Quand ils ont traduit ça, elle a semblé surprise. »

Il se représente Henri, transpirant à cause de l'effort. Regardant autour de lui, cherchant une diversion.

« Le roi a demandé de la musique. Un ensemble est venu et a joué "*O fair white hand that heals me*". Elle a écouté très gentiment. Elle a déclaré, par l'intermédiaire de l'interprète, qu'elle aimerait

apprendre à jouer d'un instrument. Le roi a répondu : c'est plus facile quand on est jeune. Elle a dit : je ne suis pas très âgée, et l'exercice de la couture entretient la souplesse de mes doigts. Le roi a demandé si elle savait chanter, et elle a dit : à la gloire de Marie et des saints. Il a demandé si elle accepterait de le faire, et elle a répondu : pas devant tous ces lords, mais je le ferai quand nous serons seuls. Puis elle a rougi.

– Sa pudeur est très convenable. »

Songe à Anne Boleyn ; elle aurait chanté dans la rue si elle avait pensé que ça attirerait l'attention sur elle.

« Nous disons que nous aimons la pudeur. » Gregory saisit un des friands et Bella, à ses pieds, lui donne un petit coup de patte. « Mais en vérité nous préférons quand les jeunes femmes nous montrent clairement que nous avons leurs faveurs. Nous aimons savoir que nous sommes bien acceptés avant de commencer à les courtiser. Je n'aurais jamais osé parler à Bess si vous et Edward Seymour ne m'aviez pas aidé. Si une femme risque de nous mépriser, nous aimons autant l'éviter. »

Et quand nous trouvons le courage de nous présenter, songe-t-il, nous ne voulons pas voir de la stupéfaction sur son visage.

« Donc tu penses que le mal est fait ?

– Je ne vois pas comment elle effacera ce premier moment, même si elle était la reine de Saba. » Gregory mord dans le friand ; Bella se penche contre ses tibias, pleine d'adoration. « Ils sont allés dîner. Elle était très attentive, tournant les yeux chaque fois qu'il s'exprimait. C'est un piètre début, mais étant entendu qu'on ne peut pas lui parler, elle me plaît beaucoup, comme à nous tous. Fitzwilliam lui-même dit : même si nous ratissions l'Europe, nous ne trouverions pas meilleure femme.

– Je crois qu'il l'a ratissée, observe-t-il. Moi, du moins, je l'ai fait. Bon… il comprendra, lorsqu'il y repensera, qu'elle a été surprise. Et tu le dis toi-même, il était plutôt heureux ensuite. » Il réfléchit. Ses yeux tombent sur l'histoire de lord Morley. « Nous devons revenir en arrière. Ce sera comme si le roi avait cligné des yeux, puis revécu ce premier moment. »

Gregory dit : « Mais est-ce ainsi que fonctionne le temps ? » À mesure que les friands disparaissent, le motif du plateau émerge. *Fatto in Venezia*, il représente la chute de Troie : le cheval en bois, les femmes hurlantes, les têtes roulant sur le sol et les tours en flammes.

Magnifique, comme ils parviennent à tout faire entrer.

Il arrive à Greenwich peu après le roi. « Milord, Sa Majesté est dans la bibliothèque. »

Henri est assis parmi des caisses de livres.

« Ceux-ci viennent de l'abbaye de Tewkesbury. » Il se lève lourdement de sa chaise. « Cromwell, nous n'avons pas reçu les papiers de Clèves concernant le mariage avec le duc de Lorraine, le précontrat. Ils avaient soutenu que la lady les apporterait, mais on dirait qu'elle ne l'a pas fait. Même l'homme le moins soupçonneux se demanderait pourquoi ils ne les ont toujours pas montrés, après tous ces mois. »

Il commence à parler, mais le roi lève la main. « Je ne peux pas poursuivre. Je ne peux pas l'épouser tant que je ne suis pas certain qu'elle est dégagée de toute promesse antérieure. »

Le roi referme sa main sur son poing. « Je trouve qu'elle n'est pas aussi bien que ce qu'on dit. Fitzwilliam a écrit de Calais et l'a louée sans ambages. Lisle aussi. Qu'est-ce qui les a poussés à faire ça ?

– Je ne l'ai pas vue, Sire.

– Non, vous ne l'avez pas vue, concède le roi. Vous avez été à la merci des rapports, tout comme moi, vous ne pouvez donc pas être tenu pour responsable. Mais quand je l'ai rencontrée hier, je vous le dis, j'ai eu beaucoup de mal à me maîtriser. Un grand bonnet étrange avec des ailes qui ressortent de chaque côté de sa tête – et avec sa grande taille, et sa raideur… je me suis dit qu'elle ressemblait à l'arbre de mai de Cornhill. Je crois qu'elle s'est peint la bouche, ce qui est proprement dégoûtant.

– Sa tenue peut être changée, Sire.

– Elle a le teint cireux. Quand je pense à Jane, si blanche et translucide, une perle. »

Des lumières dorées dansent au plafond. Elles jouent sur les roses pourpres en plâtre, sur les feuilles vertes au milieu, sur les épines ensanglantées.

« Tous ces pénibles kilomètres avec le train de ses bagages, puis les retards, puis la traversée. » Il songe à la grêle sur son visage sur la route de Douvres. « Quant aux papiers, je ne sais pas pourquoi les ambassadeurs ne les ont pas apportés. Mais on nous a assuré que la lady est complètement libre. Nous savons qu'il n'y a pas de précontrat. Nous savons que les parties concernées n'avaient pas l'âge. Vous l'avez dit vous-même, Sire, ce n'est pas très important.

– Si, c'est important, si je me crois marié et découvre que je ne le suis pas.

– Demain, promet-il, je parlerai aux gens de la reine.

– Demain je la rencontre à Blackheath. Nous commençons à huit heures. »

Ça fait quarante ans qu'une épouse n'est pas venue d'un pays lointain : l'*infanta* Catalina, qui a amené des esclaves maures dans

son entourage quand elle a quitté l'Espagne pour épouser Arthur. Le mariage a été public et splendide. Cette fois-ci, les célébrations doivent céder la place aux rites de l'Église pour l'Épiphanie. Tout repose donc sur l'accueil public qu'il a préparé à Anna.

À Greenwich, il est dans son lit, en train d'écouter le vent.

Que signifie ce lieu solitaire ?
Je me tourne, me retourne, je soupire et gémis.
Mon lit me semble dur comme de la pierre
Qu'est-ce que ça signifie ?

Il se demande, où couche Wyatt ce soir ? Avec qui ? Je suis certain qu'il n'est pas seul.

Je soupire, je me plains sans démordre.
Les vêtements qui sont sur mon lit
Toujours me semblent en désordre
Qu'est-ce que ça signifie ?

Seule une furieuse tempête fera annuler la réception de demain. Le roi peut décider de retarder le mariage, mais il ne peut laisser sa future épouse dehors sur la lande. Il ne peut pas empêcher l'impatience des campagnes, quand elle a été suscitée par tant de hérauts, ni l'accueil qu'on réserve à Anna à travers Londres.

Trois fois il se lève et ouvre le volet. Il n'y a rien à voir qu'une pénombre étouffée et sans étoiles. Mais le battement de tambour de la pluie diminue, l'aube fait apparaître des bandes ocrées dans le ciel, et le soleil émerge lentement des amoncellements de nuages. À neuf heures, quand il est à Blackheath à cheval, il y a une brume blanche au-dessus des champs : dans cette brume, le peuple d'Angleterre. Une clameur continue s'élève de la rivière, où des centaines de sujets sont venus dans toutes sortes d'embarcations, leurs drapeaux et leurs bannières flottant mollement dans le matin immobile. Ils cognent sur des tambours et font retentir leurs fifres, hurlant des chansons et arborant sur leur personne des roses entrelacées. Certains déambulent sur la berge dans des châteaux en carton, leur tête ressortant des créneaux, et d'autres ont fabriqué un cygne en toile de taille monstrueuse, qui tourne le cou d'un côté et de l'autre et se dandine, une douzaine de paires de chaussures d'ouvriers émergeant sous ses plumes. Les clochettes des harnais tintinnabulent. Les hommes et les chevaux produisent de la vapeur dans l'air. Il se rend compte qu'il transpire sous son velours. Il est lui-même irrité, allant et venant au petit trot, descendant de cheval et remontant en selle, les yeux partout, prononçant des exhortations

inutiles : ne bougez pas, avancez, attendez, à genoux !

Charles Brandon le salue en inclinant son chapeau. « Ce temps est à porter à votre crédit, lord Cromwell ! » Il rit et s'éloigne en jouant des éperons pour rejoindre les autres ducs.

Les chapelains, les conseillers, les grands officiers de la maison royale rejoignent leurs rangs : les gentilshommes des appartements privés et les évêques en satin noir ; les pairs, les maires, les hérauts, le duc de Bavière portant le collier de la Toison d'or ; le roi lui-même, dans une vaste flaque de lumière, monté sur un superbe destrier, vêtu de pourpre et de drap d'or, ses habits tailladés et bouffants, ceinturés et festonnés, tellement sillonnés de guirlandes de pierres précieuses qu'il semble porter une armure forgée et soudée pour Zeus.

La reine attend le groupe du roi dans un pavillon en soie. Il prie pour que le vent ne se lève pas et ne le jette pas dans la rivière. Anna porte les plus beaux atours de son pays, sa coiffe surmontée d'un bonnet rendu rigide par les perles, sa robe de coupe large et arrondie, sans traîne. Elle étincelle tandis qu'on la hisse sur sa selle, en amazone et tournée vers la gauche à la mode anglaise. Personne ne savait à quoi s'attendre de la part d'une Allemande : les Espagnoles montent tournées vers la droite. Il entend le lord-chancelier dire, Dieu merci, nous ne voudrions pas qu'il pense aux Espagnols. Lui déclare d'un ton sévère : « Rien n'a été laissé au hasard, milord. J'ai parlé à son maître d'écurie. »

Pendant l'après-midi – tambours, artillerie, plusieurs changements de tenues – la lumière a quitté le ciel et l'air devient humide et verdâtre.

Gardiner s'approche à cheval. « Comment avez-vous fait pour retenir la pluie ?

– J'ai vendu mon âme, répond-il calmement.

– Il paraît qu'il y a eu un souci à Rochester ?

– Vous en savez plus que moi.

– C'est vrai. Il est grand temps que vous l'admettiez. » Gardiner sourit d'un air narquois et s'éloigne.

L'ambassadeur français arrive à côté de lui : « Cremuel, je n'ai tout simplement jamais vu autant de grosses chaînes en or rassemblées en un seul endroit. Je vous félicite, ce n'est pas une mince affaire de faire en sorte que cinq mille personnes soient à l'heure et dans leurs rangs. Même si, franchement (il renifle), tout cela n'égale pas les entrées cérémoniales que mon roi fait au cours de l'année. Et il y en a, je crois, une vingtaine.

– Vraiment ? fait-il. Vingt occasions telles que celle-ci ? Pas étonnant qu'il n'ait pas le temps de gouverner. »

Le cheval de Marillac s'agite sous lui et fait un pas de côté. « Que

pensez-vous de la lady ? Elle n'est pas aussi jeune que ce à quoi on s'attendait.

– Je n'aime pas vous contredire, mais elle a exactement l'âge que nous pensions.

– Elle est très grande.

– Le roi aussi.

– Vrai. Moyennant quoi il voulait épouser Mme de Longueville, n'est-ce pas ? Quel dommage qu'il n'ait pas plus insisté. Il paraît qu'elle va donner un enfant au roi Jacques ce printemps. »

Lui dit : « Le roi a de bons espoirs d'enfants avec cette lady-ci.

– Évidemment. Si elle parvient à l'inciter à l'action. Soyez honnête, ce n'est pas une grande beauté. »

Il admet : « Je l'ai encore à peine vue. »

C'est comme s'ils conspiraient tous pour le maintenir éloigné d'elle. Il ne voit qu'une silhouette raide aux couleurs vives, comme une reine peinte sur l'enseigne d'une taverne. Elle a parcouru les derniers huit cents mètres à cheval pour rejoindre le roi, tous deux sur des montures si somptueusement parées qu'on voit à peine leurs sabots tandis qu'elles battent le sol. Meg Douglas suit en première position, et après elle, Mary Fitzroy. Les femmes de la cour leur emboîtent le pas dans une succession de chars. La femme de Gregory porte les recettes de deux manoirs sur son dos, mais pour lui, c'est un plaisir – ça fait longtemps qu'il n'a pas eu une femme à habiller, et il dit à Marillac : « Regardez, la femme de mon fils, n'est-elle pas superbe ?

– À porter à votre crédit », répond celui-ci, et il pointe sa cravache : est-ce la princesse écossaise ? Et est-ce la fille de Norfolk, Mme de Richmond ? « Pas encore de mari pour elle ? »

On a parlé l'année dernière de la marier à Tom Seymour, mais ça n'a rien donné. Sans nul doute parce que son frère a retardé la chose ; pour ce qui concerne les Surrey, Wolf Hall est un taudis et les Seymour sont des paysans qui vivent en piégeant des lapins.

Il se demande, pourquoi Marillac se soucie-t-il de la fille de Norfolk ? A-t-il un mari français en tête pour elle ? Les Français versent à Norfolk une pension annuelle, mais peut-être cherchent-ils à nouer des liens plus solides.

Bess regarde dans sa direction ; il lève la main, mais de manière furtive, au cas où il semblerait lui donner le signal pour quelque *démarche**. Dans le char suivant viennent les demoiselles d'honneur : la fille de lady Lisle, Anne Bassett, et Mary Norris manifestement transie, et la petite nièce dodue de Norfolk, Catherine, qui regarde autour d'elle bouche bée comme si elle était dans une église.

De l'espace a été dégagé pour permettre au roi et à la reine d'accéder aux portes du palais. Ils pénètrent ensemble dans la cour.

Là, ils mettent pied à terre et le roi, prenant son bras, entraîne son épouse à l'intérieur du palais, agitant son grand chapeau à plume pour lui montrer, tout ceci est à vous, madame, tout ce que vous voyez. La musique en provenance de la rivière les suit, ne diminuant que lorsque lui, lord Cromwell, entre à leur suite dans le bâtiment, où les torches sont déjà allumées en signe de bienvenue.

C'est maintenant qu'il la voit pour la première fois de près. Il s'est préparé et arbore une expression méticuleusement neutre. Mais il n'y a rien de choquant. Bien au contraire ; il a l'impression de la connaître. Il est vrai que son teint est terne, mais, ainsi que l'a dit Gregory, c'est une femme plaisante à regarder, qui pourrait être mariée à l'un de vos amis ; l'épouse d'un marchand de la ville. On l'imagine poussant du pied un berceau tout en discutant du prix du porc.

Anna le parcourt du regard : « Oh, vous voici, lord Cromwell. Merci pour les cinquante souverains. » Une personne de son entourage lui parle à l'oreille. « Merci pour tout », ajoute-t-elle.

Dimanche matin : il annonce à la délégation de Clèves que le futur marié veut un report. Ils sont interloqués. « Nous pensions avoir déjà réglé ça, lord Cromwell. Nous avons fourni des copies de tous les documents pertinents. »

Il maintient une raideur courtoise ; il ne veut pas qu'ils voient qu'il est aussi exaspéré qu'eux. « Le roi demande les originaux. »

Nous avons expliqué encore et encore, disent-ils, que nous ne savons pas de quoi il parle : comme les promesses de mariage, en l'état, étaient intégrées à un traité plus large, qui a été plusieurs fois amendé…

« Je vous conseille de les produire », coupe-t-il. Il s'assied et, bien qu'il soit tôt, fait signe qu'on apporte un pichet de vin. « Messieurs, nous devrions être assez intelligents pour résoudre ce problème. »

Tous les gentilshommes de Clèves ne parlent pas français couramment. L'un donne un petit coup de coude à un autre : qu'est-ce qu'il a dit ?

« Puis-je vous rappeler un précédent ? Quand la reine Catherine – je veux dire, la douairière Catherine, l'ancienne princesse de Galles… »

Oh, oui, disent-ils, la première femme d'Henri…

« … quand sa mère Isabella a épousé son père Ferdinand, ils avaient besoin d'une dispense du pape, mais elle a été retardée… »

Ah, nous comprenons, disent-ils. Rome qui cherchait à percevoir plus d'argent, n'est-il pas ?

« Mais tout le reste était prêt, aussi les gens de Ferdinand ont-ils fait un pas de côté et fabriqué les documents nécessaires… sceaux

papaux inclus. »

Donc que conseillez-vous ? demandent-ils.

« Je ne me permettrais pas de conseiller quoi que ce soit. Mais faites ce que vous avez à faire pour satisfaire le roi. Cherchez dans vos bagages. Regardez entre les pages de vos Bibles. »

Nous avons besoin de temps pour nous consulter, disent-ils.

« Faites vite », recommande Fitzwilliam en entrant dans la pièce.

Oh, bien sûr, disent-ils. Nous ne pouvons pas nous permettre un retard. Les rumeurs se répandraient partout. Imaginez ce que diraient les Français, imaginez les mensonges que feraient courir les gens de l'empereur. Ils prétendraient qu'il ne l'aime pas. Ou qu'elle le trouve trop vieux et corpulent et proteste qu'elle ne l'épousera pas.

« Messieurs, vous devez venir au Conseil après le dîner, dit-il, et expliquer clairement le danger de telles rumeurs. Le roi se joindra à nous quand la reine et lui reviendront de la messe. »

Il se rend à la salle du Conseil avec Fitz. Ce dernier lui tire sur le bras. « N'y a-t-il rien à faire ? Henri bouillonne intérieurement, je le connais. »

Vrai, pense-t-il, vous le connaissez. Il vous a mis à la porte du Conseil, vous a débarrassé de votre chaîne honorifique : jusqu'à ce qu'il change d'avis, ou plutôt que je l'en fasse changer.

« Les papiers sont une excuse, déclare Fitzwilliam. Il ne l'aime pas, ou alors il a peur d'elle, je ne sais pas lequel des deux. Mais écoutez-moi bien, Cromwell, je ne laisserai pas les autres me rendre responsable simplement sous prétexte que c'est moi qui l'ai rencontrée à Calais.

– Personne ne cherche à vous rendre responsable. C'est sa faute à lui, pour autant qu'il y ait faute. De s'être précipité à la campagne comme un gamin mort d'amour. »

Les conseillers sont déjà réunis. Cranmer est assis, comme s'il n'avait plus de forces ; il cherche à se lever, puis se rassied. L'évêque de Durham incline la tête : « Monsieur le lord du Sceau privé. » À son ton, on croirait qu'il consacre quelque chose, ou qu'il manipule des restes fragiles, prêts à se désintégrer.

Il acquiesce. « Votre Grâce. » Tunstall sait que le lord du Sceau privé fouine dans ses affaires depuis des mois, demandant ce qu'il fait à Durham, et ce en quoi il croit vraiment. Donc, ces temps-ci, il prend sa place précautionneusement, tel un homme qui pense qu'on pourrait faire voler son siège d'un coup de pied de sous son postérieur.

Thomas Howard fait irruption. Ses yeux pétillent, comme s'il y avait quelque chose à célébrer. « Alors, Cromwell, il veut se rétracter, d'après ce que j'ai entendu. »

Lui s'assied sans attendre que le duc prenne place. « Le roi de France et l'empereur inaugurent ensemble la nouvelle année. De toute notre vie, ils n'ont jamais été si proches. Ils sont semblables à des planètes, messieurs, et leur conjonction attire la mer et la terre dans leur sillage, et décide de notre destinée. Ils ont une flotte et des fonds pour nous attaquer. Nos forteresses sont toujours en construction. L'Irlande est contre nous. L'Écosse est contre nous. Si nous ne voulons pas être envahis au printemps, nous devons avoir les princes de Germanie de notre côté, soit pour envoyer des hommes à notre rescousse, soir pour combattre notre ennemi jusqu'à ce que nous puissions le vaincre ou lui arracher une trêve. Le roi a besoin de conclure ce mariage. L'Angleterre en a besoin. »

Charles Brandon a l'air affligé. « Il l'a accepté. Il a signé. Je ne peux plus rien y faire. »

Norfolk demande : « Que s'est-il passé à Rochester ?

– Je ne peux pas le dire. Je n'étais pas là. »

Le nez de Norfolk se plisse. « Il s'est passé quelque chose entre eux. Quelque chose qui ne lui plaît pas. »

Lord Audley déclare : « Je suis d'accord avec M. de Suffolk. Le roi est allé trop loin, il lui faudrait une très bonne raison pour se retirer maintenant. Il était convaincu avant ça qu'elle était libre de se marier. Et elle me semble tout à fait convenable.

– Peut-être ne comprenez-vous pas les exigences des princes, remarque Norfolk.

– Ah non ? » Audley lui lance un regard qui fendrait la coquille d'un œuf. « Si elle n'est pas à leur hauteur, Votre Grâce, je n'en suis pas responsable.

– Cromwell pense que le roi ne devrait en vouloir qu'à lui-même, observe Fitz. De s'être rendu précipitamment à Rochester.

– S'en vouloir ? demande Tunstall. Le roi ? Quand est-ce déjà arrivé ? On croirait que Cromwell ne l'a jamais rencontré. »

Il dit pesamment : « Je suppose que je pourrais instituer un report.

– À quoi bon ? » demande Fitz.

Il songe, le temps pourrait adoucir le souvenir du moment où ils se sont rencontrés. Henri pourrait oublier l'expression dans le regard d'Anna. Mais il ne sait pas si Fitz l'a vue. Alors il ne dit rien.

Cranmer, en bon chrétien, se retient de dire, je vous avais prévenus. À la place il déclare : « Je rejoins vos raisonnements, milords. Et pourtant je crains que la conscience du roi demeure troublée jusqu'à ce qu'il voie des documents qui le satisferont. Il a déjà été abusé. Il ne devrait pas se marier avant d'y consentir sincèrement, corps et âme. »

Cranmer est trop bon pour vivre. Il oublie ses propres problèmes et ne songe qu'à ceux d'Henri.

Il s'adresse à l'archevêque au nez et à la barbe de Norfolk : « Les ambassadeurs de Clèves sont venus me voir à l'instant avec une proposition. Deux d'entre eux resteront ici en tant que garantie, jusqu'à ce que les papiers soient envoyés. »

Norfolk s'exclame : « Les loger jusqu'à Pâques ? Pardieu, non !

– Ça semble inutile, remarque Cranmer. Nous ne doutons pas que les gens à Clèves aient scrupuleusement cherché. Je ne doute même pas que la lady soit libre. Mais ce sont les doutes du roi que nous devons prendre en compte. »

La porte s'ouvre. Ils s'agenouillent.

« Eh bien, dit Henri, qu'avez-vous conçu pour me soulager ?

– Rien, Sire, répond Cranmer.

– Ça a au moins le mérite d'être honnête. Je commence à soupçonner qu'il y a moins d'honnêteté chez mes conseillers que ce qu'un roi devrait espérer, et nulle bonne foi chez ceux qui se prétendent mes alliés et amis. » Henri regarde autour de lui, s'adresse à Suffolk : « Charles, vous étiez à Windsor en septembre dernier, n'est-ce pas ? Quand les gens du duc Guillaume ont juré qu'ils apporteraient les documents dans leur intégralité ?

– En effet, ils l'ont fait, répond Brandon. Sinon, nous n'aurions jamais envisagé cette alliance, n'est-ce pas ? Mais, ajoute-t-il doucement, je crois qu'il est trop tard maintenant, vous savez ?

– Nous pouvons repousser d'une journée, dit Fitz. C'est ce que pense Cromwell. Même si je ne vois pas à quoi ça servirait.

– On ne s'occupe pas bien de moi, déclare Henri. Vous feriez aussi bien de vous relever, messieurs, je ne vois aucune utilité à m'asseoir avec vous. Cromwell, venez avec moi. »

« Alors, vous l'avez vue maintenant, dit le roi. N'est-elle pas telle que je vous l'avais décrite ? »

Il répond : « C'est une lady très douce, tout le monde en convient. Et il me semble que ses manières sont dignes d'une reine. »

Le roi grogne. « C'est à moi de savoir ce qui est digne d'une reine. » Il se reprend : « Je me trompais à propos de sa bouche, peut-être. »

Douce comme une baie. Naturellement rouge. Il décide de ne pas le dire. C'est de bon augure qu'Henri admette qu'il l'a mal jugée sur le plus infime des détails.

Les autres conseillers se sont laissé semer, mais la garde du roi suit l'allure, forcée de se boucher les oreilles.

Il demande, prudemment : « Vous ne trouvez pas qu'elle ressemble à son portrait, Sire ?

– Je n'accuse pas Hans. Il l'a dessinée aussi bien qu'il pouvait étant donné la… (le roi plaque la main sur sa veste)… l'armure. Elle

est si grande et raide.

– Sa taille lui confère de la distinction.

– Avez-vous inspecté ses chaussures ? demande le roi. Je crois qu'elle doit mettre des semelles surélevées. Dites à ses femmes qu'il n'y a pas d'ordures sur le sol de nos maisons. Je ne sais pas à quoi elle est habituée. »

Tout cela peut être changé, dit-il, vêtements, chaussures, à quoi le roi réplique : « C'est ce que vous n'arrêtez pas de me dire. Mais si j'avais su plus tôt ce que je sais maintenant, elle n'aurait pas posé un pied dans le royaume. C'est une question de… »

Le roi secoue la tête. Il tapote ses vêtements, comme s'il cherchait son cœur.

Lundi 5 janvier : deux des hommes d'Anne, Olisleger et Hochsteden, viennent dans ses appartements du côté nord du palais, où ils jurent solennellement qu'Anne est libre de se marier, et ils s'engagent à rechercher tous les documents pertinents dans les trois mois. Leur offre de rester en Angleterre, Henri l'a rejetée du revers de la main, ajoutant que l'entourage d'Anne est trop nombreux et qu'ils devraient se sentir libres d'emmener certains de leurs compatriotes avec eux quand ils partiront. Chaque gentilhomme d'importance de son équipage doit recevoir une récompense de cent livres pour accélérer son départ.

Un accord est rédigé et ils signent au nom de l'Angleterre : Cranmer, Audley, lui-même, Fitzwilliam, l'évêque Tunstall.

Cranmer, le visage peiné, se dirige vers les appartements de la reine, une grande Bible le suivant entre les mains d'un interprète. À l'intérieur de la Bible, si vous regardiez, vous verriez une représentation du roi en train de tendre les Écritures au peuple, qui se presse au bas de la page et crie « *Vivat Rex !* » ou « *God save the king!* » – les ordres inférieurs préférant l'anglais.

Le roi lance un regard noir à ses conseillers et se retire dans ses appartements privés. Des musiciens arrivent, installent leurs instruments et jouent.

Bientôt Cranmer revient. Anne a prêté serment sans hésitation, dit-il, et affirmé qu'elle était parfaitement libre de tout lien marital.

« Elle a dit qu'elle était contente de le faire. Elle était par la grâce de Dieu tout à fait prompte et certaine. Elle m'a presque arraché le livre des mains, tant elle était désireuse de plaire à Votre Majesté. Elle souhaite être mariée sans délai. »

Il songe, elle a peur de sa propre famille. Que diront-ils si elle est renvoyée chez elle ?

Henri gémit : « Ne peut-on rien y faire ? Dois-je me passer la corde au cou ? »

Il avait raison de penser que quand elle débarquerait la reine serait rebaptisée. Elle a quitté le navire en tant qu'Anna. Désormais, sur terre, elle est simplement Anne, comme si le roi et son trésor ne pouvaient lui accorder une syllabe de plus.

Mardi matin, il pleut, les conseillers se réunissent à sept heures. D'ordinaire, il commence sa journée à six, mais il a remis à plus tard tous les autres pétitionnaires, demandant que seules soient traitées en urgence les dépêches de l'étranger.

M. Wriothesley est juché sur une table, le regardant enfiler sa tenue de mariage. « Quelles dépêches attendez-vous, sir ? »

Christophe lui passe sa chemise par-dessus la tête.

« Je garde à l'esprit que l'empereur est veuf. » Sa tête ressort du lin. « Ça ne m'étonnerait pas qu'il choisisse cette semaine pour annoncer son mariage à une Française. »

S'il faisait ça, pense-t-il, ça attiserait l'appétit d'Henri pour sa nouvelle femme.

« Dieu l'en préserve ! s'exclame Wriothesley. Wyatt est avec l'empereur, il serait obligé de l'en empêcher.

– Il enlèverait la femme, suggère Christophe. Lui déclamerait un sonnet. Pam-pam avec elle dans une auberge au bord de la route. Retour à l'empereur usagée. »

Dans les appartements du roi, les conseillers parlent à voix basse, comme s'ils étaient en présence d'un mourant.

William Kingston : « Milord, ça ne peut être vrai ? Que le roi n'apprécie pas la lady ? »

Il porte un doigt à ses lèvres. Il vient d'accorder à Anne la première des nombreuses pensions qui garantiront ses revenus en tant que reine. Sa maisonnée est arrangée, à l'image de celle du roi. Le comte de Rutland est son chambellan. Elle a des prêtres et des pages, des blanchisseuses et des boulangers, des échansons et des huissiers, des valets de pied et des garçons d'écurie, des contrôleurs et des administrateurs et des géomètres. Quand la délégation de Clèves arrive, il a l'intention de s'attarder sur ces détails pour les rassurer – car la mauvaise volonté d'hier, la tension dans chaque regard et geste des Anglais, n'ont échappé à personne. Son espoir est d'empêcher que cette tension se traduise par quelque forme d'insulte, qui serait transmise à nos alliés.

Fitz entre. Il dit brusquement : « Je suppose que nous avons toujours besoin de – qu'était-ce ? – d'alun ?

– Oui, répond-il. Et d'amis, nous avons besoin d'amis comme jamais par le passé. »

En automne il a expliqué aux conseillers, l'alun est très difficile à extraire. Vous devez couper jusqu'à la moelle des montagnes et

étayer votre ouvrage à mesure que vous avancez. Maintenant il développe la question à l'intention de Fitz : il faut de lourds marteaux et des piques en fer et des cales. Il est plus rapide d'utiliser des engins explosifs. « Les mineurs les appellent des *pater noster*, car quand ils explosent, vous bondissez hors de votre peau et criez : Dieu Notre Père tout-puissant ! »

Mais Fitz n'écoute pas. Il penche la tête en direction des sons de mécontentement qui proviennent des appartements privés. Lorsque le roi lui-même apparaît, il porte déjà sa houppelande de drap d'or constellé de fleurs argentées.

« Où est lord Essex ? Il est censé escorter la mariée. Il est en retard, que va-t-elle penser ?

– Puis-je me proposer ? » suggère Fitz, à contrecœur.

Le roi répond : « Il faut que ce soit un homme non marié, une coutume qu'ils ont dans sa terre natale – absurde, mais elle voudra qu'elle soit observée. » Les yeux d'Henri se posent sur lui. « Allez la chercher, monsieur le lord du Sceau privé.

– Je n'en suis pas digne », observe-t-il.

Henri déclare : « Si je dis que vous l'êtes, milord, vous l'êtes. »

La porte s'ouvre en grand. Henry Bouchier – le vieil Essex – entre en clopinant.

« Quoi ? demande-t-il en regardant autour de lui.

– EN RETARD ! hurlent les courtisans.

– Ah, eh bien, des matins sombres, dit Essex. Des feux chétifs, les garçons à moitié endormis. Du givre sur la route, et ainsi de suite. Inutile de se mettre en péril. Qu'est-ce qui presse ?

– Nous la voulons ici avant qu'elle ait passé l'âge d'avoir des enfants, déclare M. Wriothesley dans un souffle. Idéalement, dans la décennie à venir. »

Essex regarde autour de lui.

« Cromwell va-t-il la chercher ? Ne sera-t-elle pas insultée, Majesté ? Elle doit savoir qu'il était autrefois un simple tondeur de moutons, n'est-ce pas ?

– À peine ça, rétorque-t-il. Je conduisais les oies au marché, milord, et je les plumais pour les lits bien douillets des comtes.

– Oh, allez-y, dit Henri. Allez-y, Cromwell, hâtez-vous, qu'importe qui s'en charge. »

Les gentilshommes des appartements privés le regardent, stupéfaits.

« Sire, dit William Kingston, toutes les choses de ce genre sont importantes. »

Quelqu'un a eu la présence d'esprit de tenir la porte ouverte, et Essex ressort en clopinant.

Le roi se tourne vers lui et lance, d'une voix sourde et véhémente :

« Je vous le dis, milord, si je ne craignais pas de semer le trouble et de pousser son frère dans les bras de l'empereur, je ne ferais pas ce que je suis obligé de faire aujourd'hui, pour rien au monde. » Il relève la tête. « Messieurs, allons-y. »

Ils maintiennent une bonne allure aux côtés de la reine, pour permettre à la future épouse d'arriver en premier : c'est ainsi que les personnes royales agissent, un souverain n'attend personne. Dans le cabinet privé de la reine, Cranmer se tient prêt, son livre entre les mains, son étole autour du cou. « Où est-elle ? »

Brandon marmonne une plaisanterie : « Peut-être qu'Essex est mort en chemin ? »

Le roi fait mine de ne pas avoir entendu. Il est aussi digne que doit l'être un futur marié – ils n'entendent jamais les apartés sournois de leurs compagnons, qui laissent entendre qu'ils seront heureux une fois la nuit tombée. Par-dessus sa toge étincelante le roi porte un manteau de satin indigo, agrémenté de fourrure. La lumière scintille et glisse sur ses nombreuses surfaces. Ses lèvres bougent, comme s'il priait.

Quand Anne apparaît, elle porte une robe constellée de fleurs, comme le roi : les siennes ne sont pas argentées, mais perlées. Ses cheveux blonds détachés lui tombent jusqu'à la taille, et autour de sa couronne est enroulée une guirlande de romarin. Elle ne ressemble plus à une femme d'épicier, mais à ce qu'elle est : une princesse dont l'enfance s'est déroulée dans un château perché sur un rocher escarpé, d'où l'on peut voir à des kilomètres à la ronde.

C'est une cérémonie brève et simple. On n'exige rien d'Anne si ce n'est de ne pas bouger et d'avoir l'air enjouée. L'archevêque regarde autour de lui quand on lui demande si quelqu'un connaît un motif d'empêchement : comme s'il offrait une chance à toutes les personnes présentes. Personne ne parle. Il hoche la tête comme s'il s'abritait. Le roi prête serment. Puis, sur un signe de l'archevêque, il se retourne, prend la reine par le coude et lui dépose un baiser sur la joue. Elle tourne la tête d'un geste raide. Se baissant pour esquiver sa coiffe dotée d'ailes, Henri l'embrasse sur l'autre joue. Les lèvres rouges s'avancent, prêtes pour lui : mais rien ne vient.

Cranmer prononce *Deo Gratias*. Le roi et la reine quittent le cabinet privé main dans la main. Une fanfare retentit. Les courtisans crient *Gaudete*[17] *!* Les conseillers suivent le couple vers le banquet.

Pour une fois il remarque à peine ce qu'il mange. D'ordinaire, après un tel repas, les conseillers du roi se regroupent dans un coin et parlent de chasse. Mais quand les joueurs de flûte arrivent, Norfolk se laisse convaincre de danser avec sa nièce Catherine.

Fitz le regarde, sombre : « Je suppose que ça valait la peine de

sortir du lit pour voir ça.

– Vous n'allez pas danser, lord Cromwell ? demande Culpeper. Si M. de Norfolk le fait, vous le pouvez aussi. »

M. Wriothesley s'amuse : « Si seulement lady Latimer arrivait. Alors milord ferait des cabrioles.

– N'écoutez pas cette plaisanterie, dit-il aimablement. Lord Latimer est plus jeune que le roi. Et en bonne santé, pour autant que je sache. »

Santé et prospérité. Le frère de lady Latimer, William, est devenu baron Parr l'année dernière. Et sa sœur, qui a servi la reine Jane, fait désormais partie des appartements privés d'Anna.

La nièce de Norfolk glousse en voyant les démonstrations de bonne humeur de son oncle. Elle est bientôt debout avec d'autres jeunes femmes : une danseuse pleine d'entrain aux joues rouges. Les jeunes gentilshommes se jettent dans la mêlée, faisant claquer leurs talons. Le roi les regarde avec un sourire bienveillant. Quand ils se lèvent de table, Henri tend la main vers la reine et la mène au portrait qu'Hans lui a offert pour la nouvelle année. Les conseillers leur emboîtent le pas, comme une file d'oisons. Un rideau est écarté, révélant le prince Édouard en rouge et or. Sous son large front enfantin, sous son chapeau à plume, son œil brille. Une main ouverte est tendue ; dans l'autre il tient son hochet orné de pierres précieuses, le brandissant comme un sceptre.

« C'est maître Holbein qui l'a peint », explique le roi.

Elle comprend. « Quel adorable prince, dit-elle. Quand le rencontrerai-je ?

– Bientôt, promet le roi.

– Et vos filles ?

– Immédiatement.

– Et lady Marie doit être mariée ? »

Les traducteurs s'entretiennent à la hâte. Un non de la tête appuyé, et Anna semble regretter d'avoir ouvert la bouche. Le roi se tourne pour parler en français aux émissaires de Clèves.

« Nous apprécions la compagnie du duc de Bavière. Donc rien ne presse, et il y a de nombreux sujets à aborder. »

Lui, lord Cromwell, utilise l'italien, qu'Olisleger comprend un peu. Sa main fend l'air : laissez tomber.

Le roi poursuit, exhibant son fils : « Édouard est mon héritier. Mes filles ne sont pas mes héritières. Comprend-elle cela ? » Il se tourne de nouveau vers le portrait, le visage adouci. « Ce petit menton, c'est celui de Jane. »

Le roi et la reine se séparent, s'inclinant l'un devant l'autre, puis la reine se tourne vers ses appartements. Les interprètes et la délégation de Clèves se mettent à marmonner entre eux, se donnant

des coups de coude. Il les laisse et s'éloigne. On lui porte un message : le reine veut parler à lord Cromwell.

Quand il arrive, Anna porte toujours sa robe de mariage. La nièce de Norfolk est assise par terre, tenant une aiguille et du fil, le revers de la robe de la reine entre ses doigts. Sur ses cuisses se trouve la guirlande de romarin d'Anna. Un petit groupe de femmes de Clèves rit dans un coin. Jane Rochford lui adresse un hochement de tête. La reine ôte son alliance et la lui montre. La devise qu'elle a choisie est inscrite autour : *Que Dieu m'aide et me préserve*. Quel benêt lui a suggéré ça ? Ça devrait être, Que Dieu *l'*aide et *le* préserve.

« Merci pour les gâteaux, dit la reine. Nous les avons appréciés. Ils étaient comme chez nous. Y êtes-vous déjà allé ? »

Il a le regret d'admettre que non.

« J'espérais des lettres à Calais. Mais il n'y avait rien pour moi. »

La pauvre, elle a le mal du pays. « La poste est mauvaise en cette période de l'année, dit-il. J'attends moi-même des nouvelles de nos ambassadeurs en France.

– Oui, convient-elle, comme nous tous. Pour savoir si l'amitié continue. Ça semble cruel de souhaiter la discorde quand nous avons grandi en priant pour la paix. Mais je sais que mon frère Guillaume serait soulagé si l'empereur et le roi français se jetaient l'un sur l'autre à coups de poing et de dents. » Elle rit.

« La guerre pour eux, c'est la paix pour nous, leur discorde est notre harmonie. »

Il se rend compte qu'elle n'est pas mal informée, qu'elle ne manque pas d'éloquence, et aussi qu'il la comprend partiellement. Mais il ne voudrait pas lui parler sans un intermédiaire. Il ne peut pas se permettre de provoquer un malentendu. C'est déjà assez risqué, même quand les traducteurs font de leur mieux.

« Où est le jeune Gregory ? demande-t-elle en anglais. Il m'a si bien divertie à Calais. Quel bon garçon. »

Il y a un murmure de plaisir et de surprise de la part des femmes. « Bien parlé, madame ! »

Catherine Howard lève les yeux de son ouvrage sur le sol. « Je n'arrive pas à passer l'aiguille à travers. Cette étoffe est aussi raide que du cuir. Il faudrait un gros outil. »

Un petit rire retentit, gêné. Mary Norris rougit, devinant que quelque chose a été dit qui ne convient pas à des oreilles chastes.

Jane Rochford dit : « Ôtez-lui totalement sa robe. Elle ne la reportera pas tant qu'elle n'aura pas été adaptée à notre mode anglaise. »

Elle baisse la main – un geste amical – et aide la jeune Howard à se relever.

Il s'apprête à prendre congé, mais Anna le rappelle. Les cinquante

souverains qu'il lui a envoyés semblent la préoccuper, comme s'il risquait de s'attendre à ce qu'elle le rembourse. Elle explique qu'elle les a changés pour des pièces de moindre valeur et a distribué des largesses. Des femmes sont sorties de leur maison, explique-t-elle, à…

– À Sittingbourne, intervient Jane Rochford.

– … pour m'offrir des délicatesses à manger. »

Il dit aux interprètes : « Expliquez-lui que chaque fois qu'elle sort, elle doit avoir sur elle des pièces adaptées – ou les faire porter, dans son cas. Elle n'a pas besoin qu'on lui fasse des présents, elle devrait les tendre librement aux badauds. Soyez généreuse, surtout avec les enfants, ça les remplira de bienveillance pour l'avenir. »

Jane Rochford regarde les lèvres d'Anna bouger, comme pour en prélever les mots. Elle a de l'esprit, songe-t-il, mais n'a jamais eu l'opportunité de s'en servir ; peut-être le moment est-il venu pour elle de briller. Bientôt les grandes dames, Bess Cromwell incluse, retrouveront leur maison et leurs enfants, et Rochford assistera lady Rutland lors de la tournée quotidienne de la reine, pour garder un œil sur les jeunes femmes et assurer l'ordre et la bienséance.

L'un des interprètes lui demande : « Milord, qu'est-ce qui vient ensuite ?

– Les vêpres, répond-il. Puis l'ambassadeur français se joindra à nous pour l'invasion de la Bretagne par César, avec des cornemuses et des tambours ; puis il y aura des acrobates ou des magiciens, puis le dîner et au lit. »

Au crépuscule on interprète Britannia l'inconquise. La reine est droite sur sa chaise et semble alerte, pendant que l'un des acteurs lui explique ce qui va se passer : les Romains repoussés, l'île qui reste ferme et résiste à la soumission. Il reconnaît sous les traits du roi de Bretagne l'un des hommes de George Boleyn.

Henri aimera que la reine voie à quoi ressemblent désormais ses compatriotes : ils refusent tout esclavage, détectent toute filouterie. Le roi d'alors, du temps de César, a même armé la Tamise, plantant des bâtons à pointe de fer sous l'eau pour déchirer le ventre des navires romains. Quand les survivants se sont hissés sur la berge, les Bretons les ont massacrés.

Il y a eu quatre-vingt-dix-neuf monarques, nous disent les chroniqueurs, avant notre souverain actuel. Lui les soupçonne de supprimer des pans de notre histoire pour faire d'Henri le centième.

« Je suppose que vous n'avez rien de tel chez vous », dit le roi à Anna.

La réflexion lui est laborieusement traduite.

Non, répond-elle. Malheureusement. Elle semble perplexe.

Les acteurs prennent position et se menacent avec des épées dégainées. Solennellement, ils imitent les actions des combattants, jusqu'à ce que ceux qui interprètent les Romains tombent à genoux puis, judicieusement, précautionneusement, s'assurant qu'il n'y a rien par terre, basculent tête la première. Les dames d'honneur se donnent des coups de coude et rient. Le roi lance un coup d'œil dans leur direction, tel un homme se remémorant des souvenirs. Il dit à sa femme : « Les rois de Bretagne ont conquis Rome. »

Lui, lord Cromwell, ne cesse de trouver des raisons de se lever et d'aller ici et là, pour parler à quelqu'un, puis à quelqu'un d'autre. Il voit la reine sous des angles et des éclairages différents. Certaines expressions n'ont besoin de nul traducteur ; il voit qu'elle est déterminée, quoi que lui réserve la soirée. Derrière la bataille qui fait rage, il y a un pavillon constitué de vingt-six sections de tissu, avec des fenêtres, comme une maison. Des « H & K [18] » avaient été brodés dessus, mais les fils ont été décousus. Les murs sont violet et or, et la doublure est en taffetas vert – ce qui confère à l'ensemble un air printanier.

« N'importe qui pourrait sortir de cette tente, observe-t-il. Le roi Arthur lui-même serait fier.

– Ça va durer encore longtemps ? » demande l'ambassadeur français.

L'interlude arrive, et tout le monde se redresse. Une mascarade d'amoureux est tout d'abord interprétée. Deux gentilshommes tiennent des lyres. Ils ont l'air perdus, leurs costumes sont recouverts de coquilles de Saint-Jacques : ils sont les pèlerins du cœur, déclarent-ils.

« Il n'y a plus d'autre sorte de pèlerins, observe Norfolk. Même l'abbaye de Walsingham est tombée. » Il fait la grimace. « Ce spectacle me semble démodé. Le maître des festivités cherche à économiser un peu d'argent.

– Ça me convient parfaitement », réplique-t-il.

Bientôt deux jeunes filles sortent de la tente et sont pleines d'attentions pour les prétendants. Ils dansent une petite gigue ensemble.

« C'est ma nièce Catherine, dit Norfolk. La fille d'Edmund.

– Je sais.

– Que pensez-vous d'elle ? »

Il n'a pas d'opinion. Les amoureux s'éloignent en sautillant, et arrivent le frère Flip-Flap et le frère Snip-Snap, tentant de faire les poches des spectateurs jusqu'à ce que quelqu'un surgisse soudain avec un chien et les pourchasse. Le nom du chien est Grime. Il veut attraper les friandises qu'on lui tend, mais son maître le retient. Sous la capuche de celui-ci, un visage familier.

« Est-ce Sexton ? Je croyais avoir banni ce malotru une bonne fois pour toutes. »

Le jeune Culpeper dit : « Il a dû trouver un emploi, je suppose. Nicholas Carew l'avait pris, mais il est mort. »

Sexton laisse Grime se bagarrer avec les frères, s'éloigne tranquillement et revient sous un autre déguisement, faisant ressortir son ventre, vêtu de violet et portant de grandes manches semblables à des voiles de navire. Il est le lord du Sceau privé, déclare-t-il, un homme de basse naissance dont il cache, de honte, le père et la mère dans ses manches.

La colère le traverse comme une vague, puis s'en va. Il dit à Marillac, son voisin : « C'est une plaisanterie éculée qui a jadis été utilisée contre le cardinal.

– Ah oui, votre ancien maître, se souvient le Français. On m'a prévenu de ne jamais faire allusion à lui, mais vous l'évoquez librement. Étrange que les gens se disputent encore à son sujet. Ça fait quoi, dix ans ? »

Il désigne Sexton. « Vous auriez dû voir cet individu, comment il a hurlé quand on l'a séparé du cardinal et transporté au service du roi – je dis "transporté" car nous avons dû le ligoter et le balancer dans une charrette. »

Sexton enroule une corde autour du cou de Snip-Snap et de Flip-Flap. Ils titubent et tirent la langue.

Lui lance : « Sexton ! Attention ! J'ai peut-être une corde pour toi dans ma grande manche ! »

Sexton le regarde dans les yeux. « Tyburn n'est pas une plaisanterie, Tom. Pour lui, c'en est une (il pointe le doigt vers le roi), et pour elle, et pour moi, mais pas pour vous, Tom, pas pour vous. »

Grime tourne en rond, sur le point de déféquer. Les lèvres du roi se crispent. Il fait un geste : faites sortir le chien et son maître, ainsi que les deux frères. Sexton part en courant, levant haut les genoux comme s'il sautait par-dessus des flaques.

Les Bretons reviennent, sous une salve d'applaudissements, portant la Tamise enroulée autour de leurs bras.

Lord Morley est penché en avant sur son tabouret : « Allons-nous avoir les machines de guerre de l'empereur Claudius ? Vespasien, et le siège d'Exeter ?

– Sur ma foi, déclare Norfolk, la journée a été longue pour nous autres conseillers, milord. Et le roi voudra être seul avec la reine, n'est-ce pas ?

– Il devrait y avoir des géants, dit Gregory. Gogmagog mesurait trois mètres. Il pouvait arracher des chênes sans le moindre effort, comme s'il cueillait des fleurs. Il y avait un autre géant, du nom de

Retho, qui s'était fabriqué une grande barbe avec celles d'hommes qu'il avait tués.

– Comme Brandon, quoi », dit Norfolk. Il éclate de rire de pur plaisir. Il fait cette plaisanterie une fois tous les dix ans.

La Tamise se déroule, une bande d'un bleu inégal. Pour aider les acteurs, les jeunes filles en saisissent les extrémités et la font ondoyer.

Lord Morley déclare : « Je crains qu'il manque une grande partie de l'histoire. La Bretagne avait des rois avant que le Christ soit incarné. Vous trouverez tout ça dans le livre de Geoffroy de Monmouth. »

Il dit : « Milord, j'ai lu que tous les princes n'étaient pas chanceux, et que rares étaient ceux qui faisaient preuve de sagesse. »

Il y avait un prince qui s'est noyé dans la rivière Humber, qu'ils ont baptisée d'après lui. Il y avait Bladus, qui a volé au-dessus de Londres grâce à des ailes qu'il avait fabriquées : ils ont dû gratter pour le décoller du sol. Rivallo était un bon roi, ou du moins bien intentionné, mais à son époque il pleuvait du sang et des essaims de mouches dévoraient les Anglais vivants. Et si vous remontez encore plus loin, la nation a été fondée sur un meurtre : Brutus le Troyen, notre père à tous, a tué son propre géniteur. Un accident de chasse, ont-ils prétendu, mais il n'y a peut-être pas d'accidents. Ces flèches mal tirées, et celles qui dévient en vol : elles connaissent leur cible.

Gregory dit : « Geoffroy de Monmouth, c'était un tel menteur. Je parie qu'il n'était même pas né à Monmouth. Je parie qu'il n'y a jamais mis les pieds de sa vie. »

La reine se lève sur quelque signal invisible, ou peut-être de son propre chef. Ses dames l'imitent et se pressent autour d'elle. La petite Howard doit être poussée ; elle admire bouche bée un joueur de luth à la jambe bien faite. La soirée approche de sa conclusion. Les musiciens accompagneront le roi jusqu'à sa chambre en jouant, puis ils rangeront leurs timbales et leurs violes. Le visage d'Henri ne montre rien, excepté des traces de fatigue.

M. Wriothesley se penche et lui parle à l'oreille : « Regrettez-vous de ne pas pouvoir lire ses pensées, sir ?

– Non. »

Les gentilshommes des appartements privés se lèvent et suivent le roi. Le clergé se rassemble pour aller bénir le lit en procession. Chaque soir les draps du roi sont aspergés d'eau bénite, mais ce soir il a besoin de l'assistance spéciale des cieux : l'attention des anges et des saints, fixée sur son membre intime.

Culpeper dit, en passant : « Maintenant, tout ce qu'il a à faire, c'est grimper à bord et concevoir un duc d'York. »

Le roi a fait fabriquer un nouveau lit, magnifiquement sculpté. Lui, lord Cromwell, ne peut rester immobile dans le sien, qui est vieux. Il a besoin de marcher. Le palais est silencieux. Les feux sont éteints. Il ne rencontre personne hormis les gardes, qui le saluent, et deux jeunes lords enivrés portant des bonnets de mascarade rouge et jaune, l'un dansant tandis que l'autre tape dans ses mains. En le voyant, le danseur s'interrompt dans un dérapage. Son ami perd le rythme, le battement restant piégé entre ses paumes.

« Allez vous coucher, leur ordonne-t-il. Si vous avez de la chance, demain matin j'aurai oublié vos noms. »

Penauds, ils lui tendent leurs bonnets, comme s'ils ne savaient qu'en faire d'autre. « Ce sont des chapeaux de Tartares, milord. »

Ils devraient être dotés de ficelles ou de rubans, remarque-t-il. On pourrait croire que le vent les emporterait lorsqu'ils galopent à travers la désolation enneigée.

Les garçons s'éloignent distraitement, bras dessus, bras dessous. Il lance après eux : « Priez pour moi. » Il entend leur rire tandis qu'ils descendent l'escalier en titubant.

Il regagne ses appartements, ferme la porte. Donnez-moi un chapeau de Tartare et je l'essaierai, qu'il y ait un miroir ou non. Mais il n'a pas le cœur à ça. Il laisse le chapeau sur la paillasse de Christophe, pour qu'à son réveil il croie toujours rêver. Toute la nuit, dans son sommeil haché, ses compatriotes combattent les légions de César : lents, déterminés, leurs mouvements enlisés.

Il se lève à l'aube. Richard Riche le rejoint dans ses appartements pour parler de la capitulation de l'abbaye de Malvern. Riche bâille. « Je me demande…, commence-t-il, et il s'interrompt.

– Si nous nous concentrions juste sur les chiffres ? »

Christophe apporte des pots de petite bière.

Il porte le chapeau de Tartare et Riche demande : « Pourquoi est-il… » Mais ses phrases ne cessent de lui échapper, comme si elles se perdaient dans la brume.

Un messager arrive. On lui a à peine laissé le temps d'enfiler ses bottes, son nez est bleu et il est couvert de la boue de la route.

« Urgent, milord. D'York, pour vous.

– Jésus, épargnez-nous, soupire Riche. Ne me dites pas que les campagnes se soulèvent encore ?

– Trop tôt dans l'année, je pense. »

Le sceau est déjà brisé ; il se demande pourquoi. Il lit : le trésorier d'York affirme qu'il va devoir fermer son bureau s'il ne reçoit pas deux mille livres d'ici la fin de semaine, et encore autant par la suite : les factures sont arrivées pour le port de Bridlington, et les lords du Nord exigent le paiement de leurs dotations et pensions

annuelles.

Norfolk entre d'un pas lourd. « Cromwell ? Vous avez vu ce que dit Tristram Teshe ? »

Il lance un regard noir à Norfolk, puis au messager, qui détourne les yeux.

« Par Notre-Dame, poursuit le duc. Teshe devrait attraper ces barons par la peau du cou et les secouer un bon coup. Si c'était moi, je leur ferais attendre leurs paiements jusqu'à l'Annonciation. »

Fitzwilliam talonne Norfolk, amer et pas encore rasé. « S'il tente de les faire patienter, milord, certains risquent d'aller voir les Écossais. Ou d'obtenir leur paiement au moyen de pillages. »

M. Wriothesley arrive. « De Wyatt, sir. » Il a déjà ouvert la lettre. François et Charles sont toujours ensemble, prolongeant la saison des bonnes intentions. « Wyatt affirme que l'empereur est fou de rage chaque fois que notre royaume est mentionné.

– Pas étonnant, dit-il. Notre roi est bien marié, et pas grâce à lui. »

Il se dirige vers la salle d'audience du roi, et ses bras se chargent de requêtes de courtisans, de lettres et de factures. Il les tend à Wriothesley, à Rafe. Quel dommage que ni ce dernier ni Richard Cromwell n'aient été de service dans les appartements privés la nuit dernière ; il aurait alors été certain d'avoir des informations fiables. Peut-être aurait-il dû arranger ça ? Il se dit, je ne peux pas penser à tout. Il entend la voix du roi qui demande, pourquoi pas ?

La délégation de Clèves est devant lui. Les émissaires sont fringants et pleins d'espoir et déclarent qu'ils ont déjà entendu la messe. « Et, ajoutent-ils, nous avons un présent pour vous, lord Cromwell, pour marquer cette journée de bon augure. »

Le duc de Saxe, le beau-frère de Guillaume, lui a envoyé une horloge. En la prenant, il murmure son appréciation. C'est la plus jolie qu'il ait vue, peut-être la plus petite – un objet en forme de tambour qu'on peut tenir dans la paume. Les gentilshommes anglais sont en train de jouer avec, se la passant de main en main, quand le roi arrive.

« Sir, montrez-lui », murmure Rafe.

Les Allemands acquiescent avec regret ; ils comprennent ce genre de sacrifice. Henri lui prend l'horloge des mains sans la regarder.

Il continue de parler à l'un de ses gentilshommes des appartements privés : « … faire revenir Edmund Bonner, comme je l'ai promis, et envoyer à mon frère de France un émissaire plus agréable et modeste. » Il s'interrompt. Se tourne vers les ambassadeurs de Clèves : « Messieurs, vous serez heureux de savoir…

– Oui, Majesté ? » Ils sont impatients.

« … que j'ai offert à la reine son *morgengabe*, ainsi que vous

appelez ça, je crois, un présent obéissant à la coutume de votre pays. Nous vous communiquerons par écrit les détails de sa valeur. »

Ils espèrent en apprendre plus, mais le roi a fermé la bouche. Il ne veut pas mentionner l'horloge. Normalement, il serait enchanté par une telle nouveauté – il examinerait son mécanisme et en demanderait une autre, avec cette fois son portrait enchâssé dans le couvercle. Mais à la place il baisse les yeux vers elle avec un soupir, un sourire mécanique, et la tend à un homme de sa suite.

« Merci, lord Cromwell, vous avez toujours quelque chose de nouveau. Même si parfois ce n'est pas aussi nouveau qu'on le souhaiterait. »

Il y a une pause qui dure un battement de cœur. Henri lui adresse un hochement de tête : « Détachez-vous. »

Il fixe le roi. Me désassembler ? Me disperser ? Puis il se ressaisit : « Oui. Naturellement. » Il le suit.

Parfois, avec le roi, mieux vaut être vif et se montrer de bonne compagnie. Comme si vous étiez côte à côte au Puits à deux seaux, partageant une pinte de vin espagnol. Il songe, je le boirais d'un trait si j'en avais. Ou du vin du Rhin. De l'*aqua vitae*. La bière de Walter.

« Comment avez-vous trouvé la reine ? »

Le roi répond : « Elle ne me plaisait pas trop au début, mais maintenant je l'apprécie encore moins. »

Henri jette un coup d'œil par-dessus son épaule. Personne ne s'est approché d'eux. Ils sont seuls, comme sur une terre désolée.

Henri ajoute : « Ses seins pendent et la peau de son ventre est lâche. Quand je l'ai senti, ça m'a frappé au cœur. Je n'avais aucun appétit pour le reste. Je ne crois pas qu'elle soit vierge. »

Ce que dit le roi est absurde. « Majesté, elle ne s'est jamais éloignée de sa mère… »

Il recule. Il voudrait s'en aller : pour sa propre sécurité. Il voit du coin de l'œil que le docteur Chambers et le docteur Butts sont arrivés, avec leurs modestes bonnets, leurs longues robes.

Le roi dit : « Je vais parler à ces messieurs. Tout cela reste entre nous. »

Il laisse passer Henri sans rien dire. Et personne ne lui adresse la parole, chacun se contentant de s'écarter de son chemin tandis qu'il traverse la pièce et la salle des gardes puis disparaît.

Les deux médecins sont les premiers à venir le voir. Il est occupé à lire la lettre de Wyatt et la met de côté, ainsi que les scènes qu'elle laisse présumer, lointaines mais claires. Wyatt est une présence même quand il est absent – surtout quand il est absent. Ses lettres sont des récits précis des rencontres diplomatiques. Pourtant, vous

avez beau vous concentrer sur la page, vous sentez que quelque chose vous échappe et glisse dans l'air ; puis quelque autre lecteur arrive et la lit différemment.

Butts s'éclaircit la voix : « Lord Cromwell, comme à vous, le roi nous a interdit de parler.

– Qu'y a-t-il à dire ? Nous spéculerions sur l'hymen de la reine. De tels propos sont pour les chapelains lors de la confession, pour autant qu'ils aient leur place où que ce soit.

– Très bien, dit Butts. Maintenant vous savez, et nous savons, et le roi sait, que dans de telles affaires impossibles à mentionner, il s'est déjà trompé par le passé. Il pensait que la douairière Catherine était intacte, pourtant elle avait été au lit avec son frère. Par la suite, il a cru le contraire. »

Chambers déclare : « Il pensait que Boleyn était vierge, puis a découvert qu'elle n'était plus chaste depuis son séjour en France. »

Butts ajoute : « Il sait que les seins et le ventre ne prouvent rien. Mais ce matin il a honte et est découragé. Quand il réessaiera, le résultat sera peut-être différent. »

Chambers fronce les sourcils : « Vous pensez, mon frère ?

– Tous les hommes échouent parfois, répond Butts. Inutile de faire comme si c'était une nouveauté pour vous, lord Cromwell.

– Mon souci, déclare-t-il, est qu'il ne réitère pas une telle accusation – qu'elle n'est pas vierge. Car s'il le fait, je devrai agir. Cependant, s'il dit qu'elle ne lui plaît pas, qu'il n'aime pas sa personne…

– C'est ce qu'il fait.

– … s'il admet qu'il a échoué avec elle…

– … alors peut-être avez-vous un autre genre de problème, observe Butts.

– Je ne crois pas qu'il ait parlé à qui que ce soit, dit Chambers, sauf à nous. À un ou deux hommes des appartements privés, peut-être. À son chapelain.

– Mais nous craignons que la nouvelle se répande bientôt, confie Butts. Regardez son visage. Y a-t-il quelqu'un qui le prendrait pour un mari heureux ? »

Il se demande aussi, Anna s'est-elle confiée à quelqu'un ? « Je ferais bien d'essayer de l'égayer. » Mais ce qui le tracasse, c'est le trésor qu'il doit envoyer à York. Il songe, je ne veux pas être avec Henri, mais je ne peux pas risquer qu'il soit avec quelqu'un d'autre. Je vais devoir le suivre comme un petit chien. Il demande : « Que dois-je dire aux ambassadeurs de Clèves ?

– Avez-vous besoin de leur dire quoi que ce soit ? Que la reine leur parle elle-même. »

Chambers déclare : « Je ne pense pas qu'elle se plaindra. Elle est

trop bien élevée. Et innocente, peut-être.

– Ou, dit Butts, peut-être a-t-elle suffisamment de bon sens pour comprendre qu'un mauvais départ peut être rattrapé. J'ai conseillé au roi de rester dans sa chambre ce soir. Par l'abstinence, l'appétit augmentera peut-être.

– Fut un temps où l'on montrait les draps, observe Chambers. C'est une chance que ces jours soient révolus. »

Mais l'expression du roi est révélatrice. Pensez à toutes les personnes qui se sont massées dans la pièce à Rochester pour le voir nourrir l'amour. Dès qu'il a aperçu Anna, il s'est vu dans le miroir de ses yeux. À partir de cet instant il était écrit qu'il n'y aurait jamais ni amour ni affection entre eux. À partir de ce moment il n'a plus été curieux de savoir ce qu'il trouverait sous ses habits : juste des mamelons et sa fente, de la peau flasque et des poils.

Il va voir Jane Rochford.

« Notre opinion est qu'il ne s'est rien passé, déclare-t-elle.

– Que dit Anna ?

– Anna ne dit rien. Pensiez-vous que nous irions chercher des hommes ce matin, pour interpréter ?

– Il y a des femmes qui peuvent traduire. » Il le sait, car il en a vu.

Jane dit : « Je crois qu'il vaut mieux qu'elle garde ce qu'elle pense pour elle, et que nous fassions la même chose, non ? S'il a échoué, je suppose que personne ne veut le savoir. Que peut-on faire d'une telle information ?

– Vous avez raison. Elle est sans valeur. Aussi, écoutez-moi bien, elle ne doit pas circuler. »

Rochford se retourne vers lui, comme si elle s'adoucissait : « Il s'est allongé sur elle, telle est notre opinion. Je pense qu'il y a mis les doigts. *C'est tout**. »

Le Conseil se réunit. Aucun message n'est arrivé de la reine. Ses propres gens, aussi bien femmes qu'hommes, lui ont rendu visite et sont repartis avec une mine impassible. Il est clair que nous vivons dans une réalité double que les courtisans expérimentés peuvent entretenir. Pendant plusieurs années, plus que nous ne pouvons compter, le roi d'Angleterre a été un beau jeune homme. Très souvent il a été marié, puis démarié, et les morts sont allés au purgatoire, et les saints de plâtre ont fermé les yeux. Maintenant les conseillers portent leur double fardeau : ils savent que le roi a échoué, et ils doivent faire comme s'il n'avait de toute sa vie connu que le succès.

« Nous ne devrions pas perdre courage, suggère l'évêque de Durham. Laissons passer un peu de temps. La nature suivra son

cours. »

Norfolk semble perplexe : Tunstall n'est tout de même pas l'ami des Allemands ?

Ce dernier déclare : « Je ne trouve rien à redire de la lady. Quoi que soit son frère, elle-même n'est pas luthérienne. Et peut-être est-il temps, pour le bien de l'Angleterre, d'oublier nos différences grâce à elle. »

Norfolk observe : « Si Henri pouvait prendre un peu l'air pendant la journée, ça irait peut-être mieux le soir. Ruminer près du feu avec un livre ne va pas l'aider. »

Fitzwilliam dit : « À moins que le livre soit salace. Ça, ça pourrait lui être bénéfique. »

Edward Seymour : « Il n'a jamais eu de problème du temps de ma sœur.

– Pas que vous sachiez, réplique Norfolk.

– Mais il l'aimait », objecte Cranmer à voix basse.

Le duc pousse un grognement.

Seymour dit : « C'est vrai. C'était une alliance d'amour, alors que celle-ci est politique. Mais je suis d'accord avec l'évêque Tunstall. Je ne lui trouve aucun défaut. »

Riche déclare : « Elle n'en a pas. Sauf qu'il ne l'aime pas. »

L'évêque Sampson remarque : « Le roi étant ce qu'il est, c'était un pari risqué de votre part, lord Cromwell. »

Il rétorque froidement : « Mes raisons étaient bonnes et suffisantes. Si j'ai soutenu l'alliance, c'était avec sa totale permission et ses encouragements. »

Cranmer : « Il est possible… et ce n'est que mon opinion…

– Ne nous forcez pas à vous arracher les mots de la bouche, dit Fitzwilliam.

– … il en est qui estiment que tout acte de copulation est un péché…

– Je ne pensais pas que le roi en faisait partie, observe malicieusement Tunstall.

– … mais un péché que, par nécessité, Dieu pardonnera… pourtant il faut en venir à l'acte, non seulement avec l'intention d'engendrer…

– Ce qui est assurément le cas du roi, dit lord Audley.

– … mais aussi avec le dessein d'une fusion pure du cœur et de l'âme, qui naît d'un consentement libre…

– Vous m'avez perdu, dit Suffolk.

– Donc si lui, ou elle, devait avoir la moindre réserve, dans l'esprit ou dans le cœur… alors, pour la personne scrupuleuse, il pourrait y avoir un empêchement… »

Audley le coupe : « Quel empêchement ? Vous voulez dire le

précontrat ? »

Cranmer murmure : « Le roi a beaucoup lu les Pères de l'Église.

– Et les commentateurs plus récents, ajoute l'évêque Sampson. Qui ne sont pas toujours d'une grande aide et tendent à ne pas s'accorder sur la manière dont les hommes pèchent lorsqu'ils sont au lit. Même s'il est clair qu'ils pèchent.

– Même avec leur femme ? » Norfolk semble abasourdi.

Sampson répond, avec une malveillance moqueuse : « C'est possible.

– Foutaises, réplique Norfolk. Cromwell, est-ce que c'est dans les Écritures ?

– Pourquoi milord n'essaie-t-il pas de les lire ? »

Audley s'éclaircit la voix. Tous les conseillers se tournent vers lui. « Soyez clairs. Son incapacité…

– Ou sa réticence…, ajoute Cranmer.

– … ou sa réticence… a-t-elle quoi que ce soit à voir avec les documents de Clèves ? »

Cranmer refuse de se mouiller : « Les scrupules sont de diverses sortes.

– Donc les obtenir serait utile ? demande Riche.

– Ça ne ferait pas de mal, n'est-ce pas ? dit l'évêque Sampson. Évidemment, ce sera alors le carême. Et il ne couchera pas avec elle pendant le carême.

– Nous ne devrions pas parler de la sorte. » Suffolk a une mine sévère. « Nous sommes des hommes, pas des épouses en train de cancaner. Nous manquons de respect envers notre souverain. »

Fitzwilliam tape sur la table.

« Vous savez que c'est moi qu'il juge responsable ? Il dit que j'aurais dû l'arrêter à Calais. Je lui ai écrit qu'elle était semblable à une princesse, et elle l'est. Il n'était question de rien d'autre. Est-ce à moi de lui palper les mamelles et de donner mon opinion par écrit, puis de l'envoyer par bateau et par cheval de poste ? »

La porte s'ouvre. C'est Appelez-Moi. On dirait qu'il marche sur des pierres brûlantes.

« Sortez ! beugle Norfolk. Interrompre le Conseil ! »

Appelez-Moi annonce : « Le roi. Il arrive. »

Ils se lèvent dans un crissement de tabourets. Henri les parcourt du regard. « On se chamaille ?

– Oui », répond tristement Brandon.

Il intervient : « Votre Majesté accorde de l'importance à la concorde, et à juste titre. Mais je ne peux pas m'entendre et ne m'entendrai jamais avec ceux qui donnent de mauvais conseils. »

Charles Brandon dit : « Mais c'est très gentil de votre part de vous joindre à nous, Sire. Nous ne vous cherchions pas. Nous vous

attendions à peine. Nous nous réjouissons de vous voir. Nous…

– Oui, assez, Charles, coupe Henri. Il est temps que nous parlions du duc de Bavière, de la cour qu'il fait à ma fille.

– Dieu le bénisse, dit Charles Brandon, comme si le jeune duc était malade.

– Monsieur le lord du Sceau privé, poursuit le roi, vous êtes allé voir lady Marie avec Philippe, n'est-ce pas ? Et ensuite, évidemment, elle a été emmenée au château de Baynard, où le duc et elle ont été autorisés à s'entretenir un peu. Ça devait être vers Noël ? »

Le roi parle comme s'il y avait un mystère qu'il essayait de percer. Lui s'incline en signe d'approbation : oui, tout cela est vrai. Philippe a souhaité offrir à Marie une grande croix en diamants, mais les conseillers l'en ont dissuadé. Si l'alliance ne devait se faire, un présent d'une telle valeur devrait-il être restitué ? C'est un point de protocole délicat. Les orfèvres ont été informés, et une croix de moindre valeur a été trouvée.

Lady Marie a marché avec le duc Philippe dans un jardin dépouillé, en plein hiver, à Westminster, où la vie en était réduite à ses racines. Ils se sont parlé : en partie par l'intermédiaire d'un interprète, en partie en latin.

Quand la croix a été offerte, Marie l'a embrassée. Et elle a embrassé Philippe. Sur la joue.

« Ce qui est un bon signe, pardieu, remarque Brandon. Car elle n'a jamais embrassé un seul d'entre nous.

– Vous n'avez pas le rang, déclare le roi. Ce traître d'Exeter est le dernier à y avoir eu droit. Puisque c'était son cousin. »

L'évêque Sampson se penche en avant en fronçant les sourcils.

« Philippe n'est pas son cousin, n'est-ce pas ? Ou s'il l'est, à quel degré ? »

Il prend une note à sa propre intention.

Henri déclare : « Il me semble que notre amitié avec les États germaniques serait grandement renforcée si nous concluions cette alliance. » Il y a un silence. Le roi esquisse un demi-sourire. Il s'est toujours targué de pouvoir surprendre ses conseillers. « Si je peux me sacrifier pour l'Angleterre, pourquoi pas ma fille ? Si je dois engendrer pour ma nation, pourquoi ne le peut-elle pas ? Cromwell m'assure qu'elle obéira. C'est ce qu'il dit toujours, et pourtant ça ne donne rien. Évêque Sampson, peut-être devriez-vous aller la voir et la préparer au mariage ? »

Sampson serre les lèvres. Il parvient à peine à acquiescer.

Lui, Thomas Cromwell, dit : « En Europe ils prétendent que le mariage a déjà eu lieu, contre la volonté de la lady. Vaughan affirme qu'on en parle à Anvers. Marillac le croit, ou fait mine. La rumeur a couru jusqu'à François. »

Henri demande : « Ils croient que je la forcerais ?

– Oui. »

Henri le fixe. « Et ?

– Et je crois donc, sans vouloir offenser Votre Majesté, que vous feriez mieux de revoir vos intentions, de décevoir le duc et de lui souhaiter un bon retour chez lui. Sinon vous ferez exactement ce qu'attendent vos ennemis. Ce qui n'est jamais une bonne politique. »

Edward Seymour se couvre la bouche. Un rire lui échappe.

Henri est silencieux, il fait la moue. Puis il dit : « Très bien. Je vais faire autre chose pour Philippe. La Jarretière, peut-être. » Il se masse l'arête du nez. « Vous feriez mieux de ne pas lui ôter tout espoir. Dites-lui qu'il pourra revenir. Dites-lui que je serai toujours content de le voir, à une date non encore décidée.

– Majesté, votre fille ne se mariera jamais, déclare Norfolk. Cromwell brise chaque alliance qu'on lui propose. »

Le roi se lève. Il se frotte la poitrine d'une main, se stabilise de l'autre. Ils sont tous debout, prêts à s'agenouiller : parfois il l'exige, parfois non.

Norfolk propose : « Mon bras, Majesté ?

– Pour quoi faire ? demande Henri. Je pourrais mieux vous soutenir, Thomas Howard, que vous moi. »

La porte est ouverte en grand pour la sortie du roi. Appelez-Moi entre d'un pas hésitant et reste planté là. Ce n'est qu'alors qu'ils remarquent que le duc de Suffolk est toujours assis à la table du Conseil. Il se balance d'avant en arrière sur son tabouret.

« Pauvre Harry, pauvre Harry », gémit-il. Des larmes coulent sur ses joues.

Le 7 janvier, le roi dort seul, ainsi que l'ont recommandé ses médecins. Les deux nuits suivantes, ses gentilshommes l'escortent jusqu'à la chambre de la reine.

Le docteur Butts vient le voir.

« Lord Cromwell, tout cela n'est rien. J'ai dit à Sa Majesté de ne pas se forcer.

– Au cas où une blessure surviendrait à sa personne royale, ajoute Chambers.

– Il dit qu'il continuera d'aller la voir une nuit sur deux, explique le docteur Butts. Comme ça, ça ne donnera lieu à aucune rumeur. »

Chambers : « Il affirme qu'elle dégage des odeurs déplaisantes. Vous pourriez parler aux femmes de chambre. Voir si elles la lavent suffisamment. »

Lui réplique : « Allez les voir si vous voulez. » Il se les imagine immergeant et savonnant Anna, la frottant dans la Tamise et la frappant contre les pierres ; la sortant de là et l'essorant. « Je

parierais sur ma vie qu'elle est vierge.

– Il semble avoir laissé de côté cette question, observe Chambers. Maintenant il dit seulement qu'elle le dégoûte. Mais il affirme être capable de l'acte lui-même. Ou du moins capable d'émission. Vous serez soulagé de le savoir, si vous devez de nouveau le mettre sur le marché. »

Le docteur Butts murmure : « Il a connu… vous nous comprenez… *duas pollutiones nocturnas in somne*.

– Il pense donc qu'il pourrait le faire avec une autre femme, dit Chambers.

– A-t-il quelqu'un en tête ? »

Il songe, je suis comme Charles Brandon : j'ai honte d'avoir une telle conversation.

Lors de la réunion du Conseil suivante, le lord-chancelier déclare : « Si le roi et la reine sont courtois l'un avec l'autre pendant la journée, ça aidera à contrer les rumeurs. Et je crois que nous pouvons compter sur eux pour l'être.

– Quand il était avec l'autre, dit Fitzwilliam, et qu'il ne parvenait pas à copuler avec elle, il accusait les sorcières.

– Superstition, réplique Cranmer. Il n'en est plus là. »

Norfolk demande : « Alors, Cromwell ? Que faire ? »

Il répond : « Je n'ai rien fait qui n'aille dans le sens de sa sécurité et de son bonheur. »

Il surprend les paroles d'un jeune courtisan – c'est un Howard évidemment, le jeune Culpeper : « Si le roi n'y parvient pas avec la nouvelle reine, Cromwell le fera à sa place. Pourquoi pas ? Il fait tout le reste. »

Ses amis rient. Ce n'est pas leur moquerie qui l'inquiète, c'est le fait qu'ils ne prennent pas soin de parler à voix basse.

Quand le Conseil se réunit ils devraient, estime-t-il, verser du sable pour absorber le sang. C'est comme le *champ clos** lors d'une joute, solidement clôturé pour empêcher les spectateurs d'entrer ou les combattants de sortir. Le roi se tient dans une tour d'observation, jugeant chaque mouvement.

Ce soir-là il écrit à Stephen Vaughan. Il lui répète ce qu'il dit à tout le monde à l'étranger : le roi et la reine sont heureux, et tous ici estiment que le mariage est une grande réussite.

Je mens même à Vaughan, songe-t-il.

Richard Riche lui demande : « Quelles sont les nouvelles de votre fille à Anvers ?

– Aucune », répond-il.

Riche dit : « C'est peut-être aussi bien. Le roi a du flair pour ce qui

est de l'hérésie. Bien entendu, milord, puisque vous avez tellement voyagé dans ce monde, vous pourriez avoir une autre progéniture que vous ignoreriez. Y pensez-vous parfois ?

– Oui, Wolsey l'a mentionné une ou deux fois. »

Il songe, si Jenneke avait des prétentions maintenant, je ne sais pas si je pourrais les satisfaire. Il fait sortir Riche tandis que Wriothesley entre.

Ce dernier a de toute évidence écouté Riche, car il a le visage rouge et déclare : « Cet homme n'a absolument aucun sentiment. Il n'est qu'ambition. »

Lui pense, c'est ce que Riche me dit à votre sujet. Mais tandis que je gouverne, vous faites de votre mieux pour moi, et votre mieux est très satisfaisant. Je dois avoir confiance, même si j'ai des doutes. Je ne peux pas travailler seul. Les fils Seymour ont leurs propres intérêts à cœur – et pourquoi ne les auraient-ils pas ? En ces temps étranges, Suffolk est de mon côté, mais Suffolk est idiot. Je ne peux pas compter sur Fitzwilliam pour me soutenir, il est occupé à défendre sa propre position et me juge responsable sous prétexte qu'on le juge responsable. Cranmer a peur, il a toujours peur. Latimer est en disgrâce. Robert Barnes, je ne lui confierais même pas sa propre vie, alors encore moins la mienne. Les manuels nous disent qu'il faut craindre les hommes faibles plus que les forts. Mais nous sommes tous faibles en présence du roi. Même Thomas Wyatt, qui peut tenir tête à un lion.

Le principal conseiller d'un royaume devrait avoir un grand projet, mais pour le moment il avance péniblement d'heure en heure, sans lever le nez de son travail. La ville est pleine d'Allemands – officiels, non officiels – qui croient qu'il fera du roi un solide allié de Luther. Lord Cromwell, flattent-ils, nous savons que c'est vous qui, jour après jour, adoucissez la dureté des lois de l'été dernier. « Nous savons qu'au fond du cœur vous souhaitez une réforme plus parfaite. Vous croyez aux mêmes choses que nous. »

Il désigne le roi, qui se tient au loin. « Je crois aux mêmes choses que lui. »

À Austin Friars il va voir son léopard. Dick Purser connaît les habitudes de la bête, ses humeurs renfrognées, ses épisodes de dangereuse excitation.

« Dick, dit-il, vous ne devez pas imaginer que vous pouvez devenir son ami. Vous ne devez pas croire que vous pouvez la faire sortir. »

Il regarde la créature sauvage, qui lui retourne son regard. Ses yeux dorés clignent. Elle bâille, mais sans jamais cesser de penser au meurtre. C'est le frétillement de sa queue qui la trahit.

Dick demande : « Que dirait-elle si elle pouvait parler ?

– Rien que nous comprendrions.

– Je n'imaginais pas devenir le gardien d'une telle bête ce jour où vous êtes venu me chercher dans la maison de More. »

Il passe un bras autour des épaules du garçon. Dick Purser est orphelin ; ce sont More et l'évêque Stokesley qui ont pourchassé et harcelé son père, le mettant au pilori et le disgraciant en tant qu'hérétique, et ce sont leurs mauvais traitements, il en est certain, qui l'ont tué. More voulait qu'on le félicite d'avoir pris le garçon chez lui, et aussi de l'avoir débarrassé à coups de fouet de son hérésie. Sir Thomas se targuait de ne jamais frapper ses enfants, pas même avec une plume. Mais il n'avait pas cette courtoisie avec ceux des autres.

Il s'est présenté en personne, écumant de rage, à la porte de More. Il n'avait pas voulu qu'un domestique y aille à sa place, et il a également refusé d'attendre dans le hall le bon vouloir de l'ancien lord-chancelier.

« Je suis venu pour le fils de Purser. Donnez-le-moi ou je porte plainte contre vous pour agression.

– Pardon ? a dit More. Sous prétexte que j'ai corrigé un enfant de la maison ? On se moquera de vous, maître Cromwell. De toute manière, ce vaurien a disparu. Par chance, il n'a emporté que ce qu'il avait sur le dos. Sinon, il y aurait des poursuites.

– J'ai entendu dire qu'il avait reçu votre bénédiction. Qu'on pouvait voir les marques.

– Il s'est probablement enfui chez vous. Où irait-il chercher refuge, si ce n'est sous le toit d'un hérétique ?

– Attention aux poursuites pour diffamation, a-t-il répliqué, d'un avocat à l'autre.

– Allez-y, a dit More. Tout le monde connaîtra les faits. Vos relations avec les libraires. Vos associés douteux. Anvers, tout ça. Non… rentrez chez vous, vous trouverez ce misérable à votre porte. Sinon, où irait-il ? »

Sur les quais, a-t-il songé, sur les docks. Pour embarquer à bord d'un navire. Pour faire la même chose que moi. Il pourrait faire pire. Ou peut-être que non.

Maintenant il paye Dick Purser douze livres par an. Celui-ci perçoit aussi quatre pence par jour pour surveiller le léopard.

Il va voir lord Rutland, chambellan de la maison de la reine. Leur conversation est pleine de circonlocutions, mais lord Rutland maintient qu'il ne s'est pas occupé des affaires de chambre.

Il propose d'avoir un mot avec sa femme, car lady Rutland parle aux Allemandes de plus haut rang. Le lendemain, Anna abandonne son bonnet et apparaît portant une coiffe française, l'ovale encadrant son visage et laissant voir ses beaux cheveux blonds.

Il demande à Jane Rochford : « Y a-t-il une couleur qui lui conférerait un teint plus frais ? Le roi n'arrête pas de mentionner Jane.

– Jane n'était pas fraîche, objecte Rochford, elle était blafarde. On aurait dit qu'elle vivait sous une nappe d'autel. Non qu'elle ait été une sainte. Elle passait son temps à effrayer Anne Boleyn. »

Mary Fitzroy observe : « On ne peut pas s'attendre à ce que la reine soit rayonnante, milord. Elle entend que le roi est malheureux, et plus elle apprendra l'anglais, plus elle demandera des explications.

– Oh, je ne crois pas, déclare la jeune Catherine Howard. Elle a entendu dire que le roi a divorcé de sa première femme parce qu'elle n'arrêtait pas de demander à Dieu de le pardonner, à haute voix et en latin. Et qu'il a tué Anne Boleyn parce qu'elle cancanait et hurlait. Et que sa troisième épouse était aimée parce qu'elle parlait à peine. Elle aspire donc à imiter Jane. Simplement pour ne pas mourir. »

Rochford suggère : « Peut-être aimeriez-vous y aller vous-même, milord, pour la laver et l'habiller ? Nous la mettrions nue pour vous, et vous feriez le reste. »

Il réplique : « Si elle se confie à vous, venez me voir. »

Par l'intermédiaire des interprètes, il apprend ce qu'Anna attend du mariage. Ses parents ne se sont pas mariés par amour, mais l'amour s'en est suivi. Ils s'écrivaient des poèmes. Elle sait que le roi a écrit des vers autrefois et elle s'interroge : en écrira-t-il pour elle ?

Les ambassadeurs de Clèves demandent : « Pendant cette longue période où votre roi était sans femme, a-t-il eu des maîtresses ?

– Notre roi est vertueux, répond-il.

– Nous n'en doutons pas. Mais il pourrait y avoir d'autres raisons. »

Il dit à Fitzwilliam : « Conseillez au roi de montrer son affection en public.

– Faites-le vous-même, réplique Fitz.

– Non, vous. »

Fitz gémit.

Plus tard dans la journée, devant sa cour et les Allemands réunis, Henri fait venir la reine et la prend par la main. « Venez, chère madame. » Il regarde ses conseillers – leurs visages, l'incitant à continuer.

Il attire la reine à lui. Le front d'Anna est appuyé contre sa poitrine parsemée de pierres précieuses. Comme si elle risquait de se débattre, le roi la tient fermement. Comme si elle risquait de s'échapper, il l'étreint encore plus fort.

Le corps d'Anna est raide. Sa bouche enfoncée dans les fourrures

d'Henri. Elle tente de se tourner sur le côté afin de pouvoir respirer. La main de la reine, qui agrippe ses jupes, devient un poing serré. Elle penche difficilement la tête en arrière. Un halètement lui échappe. Puis, dos tourné aux témoins, elle devient silencieuse.

Gregory murmure : « Peut-être qu'il l'a tuée ? »

Wriothesley suggère : « Majesté… ne vaudrait-il mieux pas… ?

– Quoi ? »

Henri lâche la reine. Il recule comme pour dire, voilà, vous avez tous vu que j'ai essayé.

Anna s'écarte doucement de lui. Elle semble instable sur ses jambes. Son regard se pose sur Fitzwilliam, sur Gregory, sur les hommes qu'elle connaît, et elle marche d'un pas raide vers eux, une main mollement tendue comme si ses doigts étaient cassés. Sa joue porte l'empreinte de la chaîne en or du roi.

À la fin janvier, Wyatt a obéi aux ordres qui sont arrivés de Londres par chaque messager, portés par chaque marée. Il a inséré la pointe de son couteau afin d'ouvrir une brèche entre l'empereur et François.

Wyatt est apparu devant Charles, en public et en grande pompe. Pourquoi, a-t-il demandé à l'empereur, ne tenez-vous pas vos promesses ? Nous avons des traités d'extradition, et pourtant vous permettez aux traîtres anglais de passer librement pour rejoindre ce monstre de Pole. Êtes-vous si ingrat, malgré tout ce que mon roi a fait pour vous ?

« Ingrat, moi ? »

Le premier gentilhomme de la chrétienté bouillonne de rage. Ses conseillers, stupéfaits, se retirent en un petit groupe pour s'entretenir.

Puis l'un d'eux s'avance : « Peut-être vous avons-nous mal compris, monsieur Guiett ? Ou peut-être votre langue a-t-elle fourché ? Après tout, le français n'est pas votre première langue.

– Mon français va très bien, répond-il. Mais je peux le répéter en latin si vous voulez. »

Charles se penche en avant. Comment votre maître ose-t-il utiliser ce mot, *ingrat* ? Comment une telle accusation peut-elle être proférée à l'encontre d'un empereur par l'émissaire d'une petite île remplie d'hérétiques et de moutons ? Une personne inférieure, un roi, ne peut s'attendre à de la gratitude. Le saint empereur romain est au-dessus des simples monarques. Leur position naturelle est à ses pieds.

Wyatt se retire : « Tout est dit, monsieur. »

En cherchant à insulter Henri, l'empereur a insulté tous les princes, y compris son allié français.

Quand la lettre de Wyatt arrive, M. Wriothesley la lit à haute voix.

« On dirait une pièce de théâtre ! » s'exclame William Kingston.

Un sourire hésitant apparaît sur le visage des conseillers. Il y a des sujets entre François et Charles – de vieilles querelles – qui sont toujours prêts à déclencher des étincelles. Une fois que le feu aura pris et qu'il aura brûlé leurs traités, les Anglais pourront dormir paisiblement.

« Et alors, Cromwell, lui dit Norfolk, nous n'aurons plus besoin de vos amis allemands, n'est-ce pas ? Votre ami Wyatt va à l'encontre de vos objectifs. » Le duc savoure cette idée. « S'il réussissait, vous auriez l'air d'un bel imbécile. »

À Valenciennes, sur l'Escaut, Charles et François se séparent. L'empereur prend une armée et va vers l'est. « Et Wyatt part avec lui », informe-t-il Henri. À ses côtés pour le provoquer.

Pendant un ou deux jours, ils sont sans nouvelles. Puis il devient clair que Charles se dirige vers la ville rebelle de Gand. Les citoyens savent à quoi s'attendre. Charles a déjà exécuté un de leurs meneurs, un homme de soixante-quinze ans, en le mettant sur un chevalet et en le démembrant : après l'avoir d'abord rasé, torse et tête, si bien qu'il était aussi glabre qu'un nouveau-né.

Henri dit : « L'empereur adore la guerre. Quand il quittera Gand, il marchera sur la Gueldre. Et le duc Guillaume m'appellera à la rescousse, ce que je ne peux pas vraiment lui refuser. Et si je devais être entraîné dans un conflit, ce ne serait pas de mon plein gré, lord Cromwell, mais – étrangement – de votre faute. »

Richard Riche vient le consulter à propos de la liste des pensions pour l'abbaye de Westminster. L'abbé affirme qu'il est mourant, mais peut-être est-ce un stratagème pour obtenir plus d'argent ? L'abbaye est désormais une cathédrale, et (s'il vit) l'abbé deviendra son doyen. Henri ne démolira pas le lieu sacré où les rois sont couronnés. Il ne dérangera pas non plus sa mère et son père, qui reposent dans du bronze au-dessus du sol, et en dessous dans du plomb ; toute la journée des cierges épais comme des piliers brillent autour d'eux, les baignant dans une perpétuelle lumière verte. Les reliques de l'abbaye seront enlevées, mais les images et les statues survivent. Thomas le sceptique s'agenouille pour plonger les doigts dans l'entaille sanglante sur la poitrine de son Sauveur. Saint Christophe porte son Dieu, qui est accroupi sur ses épaules comme un chat préféré. Sur les murs de la salle du chapitre, saint Jean vogue vers Patmos, un exil mélancolique lui voilant les yeux. Le chameau et le dromadaire utiles arpentent le sable du désert tandis que les chevreuils piétinent la verdure de leurs sabots

délicats, et que les patriarches et les vierges se tiennent épaule contre épaule avec les confesseurs et les martyrs, leurs yeux ronds sur le qui-vive. Les monuments des monarques morts se rassemblent, comme si leurs os se conseillaient mutuellement ; et le sol prophétique sous eux, ces pierres d'onyx, de porphyre, de serpentine et de verre nous disent à travers leurs inscriptions combien d'années durera le monde.

« Pourquoi ont-ils besoin de savoir ? demande-t-il à Richard Riche. C'est pour moi un miracle que les moines puissent vivre au-delà de trente ans. » Comme leurs règles les empêchent de consommer de la chair au réfectoire, ils ont une deuxième salle à manger où ils peuvent satisfaire leurs envies de rôti et de viande bouillie. Lors des festivités solennelles de l'Église, ils cuisinent un plat qu'ils appellent *principal pudding*. Ils utilisent six livres de groseilles, trois cents œufs et de grosses briques de graisse de rognon. Ils le lui ont montré un jour alors qu'ils le préparaient, comme s'ils lui faisaient une faveur : une masse grasse et suintante, un amas bouillonnant moucheté de points noirs semblables à des mouches. « Ça vaut la peine de supprimer les abbayes, dit-il, rien que pour supprimer le pudding. »

Lui, Thomas Cromwell, lève les yeux vers la voûte en éventail de la nouvelle chapelle. « Je jure que les clés pendantes bougent. La première fois que je suis venu ici elles semblaient inamovibles.

– C'est simplement le bâtiment qui s'ajuste, disent les moines. Ça arrive, milord. »

Une indulgence est accordée à ceux qui assistent à la messe ici, ce que nous devrons tous faire un jour : on l'appelle l'Escalier vers le ciel. Saint Bernard, dans une vision, a vu des âmes monter, barreau après barreau, vers l'éternité ; les anges leur tendent la main pour les soutenir lorsqu'ils sautent du sommet vers la béatitude. L'ascension est aisée. Plus difficile est de savoir quoi faire une fois qu'on est en haut. Tandis que nous montons, le démon secoue la base ; des marches peuvent céder, ou toute la structure peut s'enfoncer dans le sol marécageux. Il demande à Riche : « Ricardo, pensez-vous que les échelles sont par nature défectueuses, ou que ce sont les personnes qui les montent qui le sont ? » Mais ce n'est pas le genre de question à laquelle le maître des Augmentations aime réfléchir.

À la fin du mois, Edward Seymour va à Calais, et Rafe Sadler en Écosse. Si le roi Jacques veut une faveur, dit-il à Rafe, il devrait cultiver son amitié avec Henri au lieu de s'acoquiner avec François, qui utilisera l'Écosse comme un État vassal. Et si Rafe peut détecter la moindre brèche entre Jacques et le pape, il ferait bien de l'élargir.

Le roi d'Écosse devrait voir l'avantage qu'il y a à contrôler sa propre Église, et être alerté des revenus des monastères : tous les monarques veulent de l'argent, et il est là à portée de main.

Le voyage de Rafe est ralenti car il doit emmener des hongres, que le roi souhaite offrir à son neveu.

« Écris-moi, dit-il, chaque fois que tu en auras l'opportunité. »

La perte de son garçon est comme un vent froid sur sa nuque.

Quand la cour déménage à Westminster, elle s'y rend par voie fluviale, accompagnée de navires marchands et avec des musiciens à bord. Des coups de canon sont tirés à la Tour en guise de salut. Les citoyens bordent les berges tremblantes et acclament.

À Westminster, le roi continue de rendre visite à la reine un soir sur deux. Les Allemands demandent : « Majesté, quand aura lieu le couronnement ? » Lui, Cromwell, rappelle au Conseil qu'il était prévu pour la Chandeleur ; mais la Chandeleur est passée.

Norfolk déclare : « Nous savons pourquoi vous voulez qu'elle soit couronnée. Vous pensez qu'une fois que le roi aura déboursé l'argent, il ne la renverra pas.

– La renvoyer ? » Il doit feindre l'indignation.

Dans l'aile du palais qu'occupe la reine, silence. Les femmes passent à côté de lui en fronçant les sourcils : elles ont toujours quelque part où aller. Il y a une question qu'il devrait poser à Anna, mais il ne sait pas laquelle ; ou peut-être est-ce elle qui a besoin d'une réponse de sa part. Dans les histoires, quand vous êtes dans la forêt, vous rencontrez une femme, voilée et dissimulée par ses habits, et elle vous pose une énigme. Si vous répondez bien, ses vêtements tombent en un clin d'œil. Son corps se glisse entre vos bras, et sa lumière se mêle à la vôtre. Mais si vous vous trompez, elle se transforme en vieille sorcière. Elle pose la main sur votre membre qui rétrécit jusqu'à avoir la taille d'un haricot.

Il amène Charles Brandon à Austin Friars. Il lui montre le léopard, qui plaît beaucoup au duc, puis le met dans la confidence : le roi affirme désormais que comme il n'aimera jamais la reine, il ne peut pas accomplir l'acte. « Ne peut pas, ne veut pas – pour l'État, c'est la même chose. »

Suffolk a la mine grave. « Il a complètement baissé les bras, c'est ça ? Je ne le savais pas. Thomas Howard est-il informé ? Et les évêques ? Si c'était n'importe quel autre homme, vous pourriez suggérer… »

Il ne peut imaginer ce que Charles va dire.

« … vous pourriez suggérer : essayez de penser à une autre femme. Mais si Harry pensait à une autre femme, il voudrait l'épouser. Et alors, où seriez-vous ? »

À la cour il observe la nièce de Norfolk. Quand les yeux d'un homme se posent sur elle, ce qui se produit très souvent, elle fait remuer ses plumes comme une petite poule dodue.

Thomas Howard doit aller en France, décrète le roi. Il veut percer l'esprit de François et pense qu'un grand noble pourrait y parvenir. « Il faut quelqu'un de la stature de lord Norfolk », affirme-t-il.

Le jeune Surrey dit aux parasites qui l'entourent : « Ce n'est que par la providence du ciel qu'il reste à Henri un noble à envoyer. Cromwell nous supprimerait tous s'il pouvait. »

Wriothesley lui court après : « Sir, vous avez vu que Norfolk est impatient de partir en mission ? Alors qu'avant, quand il était envoyé à l'étranger, il traînait toujours les pieds ? Et je crains que son français ne soit pas à la hauteur.

– Peut-être restera-t-il silencieux et se fera-t-il une réputation d'homme sage. »

Richard Riche remarque : « Vous pourriez essayer ça un jour, Appelez-Moi. »

Norfolk sera épaulé par John Wallop, désormais ambassadeur en résidence. *Valloppe*, ainsi que l'appellent les Français. C'est un diplomate expérimenté, mais il n'aurait pas été le choix de Cromwell : trop proche de Lisle, pour commencer. Le jeune Mathew est à Calais, il sait donc ce qui se passe dans la maison du représentant du roi. Il attend qu'une missive compromettante arrive sur le bureau du lord, ou dans la boîte à couture de la lady – une lettre à, ou de, Reginald Pole.

Durant les jours qui précèdent son départ, Norfolk est vu chez Stephen Gardiner à Southwark.

« Il est naturel que milord demande des conseils, déclare-t-il tranquillement quand on le lui rapporte. Car Gardiner a été pendant si longtemps notre ambassadeur en France.

– Ce n'est pas ça, dit Wriothesley. Ils préparent quelque chose ensemble.

– Oui. Eh bien. Moi aussi je prépare quelque chose. »

Quand Norfolk verra la surprise que je lui réserve, il ne sortira plus jamais de chez lui.

Le jeûne du carême de 1540 est strictement observé à l'ancienne manière, sous le regard de Gardiner et ses amis. Autant les laisser agir comme ils l'entendent pour les petites choses, là où ils sont vigilants. Thurston les aide à tenir avec du pain au safran, des tartes à l'oignon agrémentées de raisins secs, du riz au lait d'amande, et une nouvelle sauce pour accompagner le poisson salé, à base d'ail et de noix.

Le jour de la Saint-Valentin, la guerre des prédicateurs éclate.

Gardiner contre Barnes, Barnes contre Gardiner. Ce sont tous deux des hommes amers, mais Gardiner n'a rien à perdre, alors que Barnes risque sa vie. Barnes cédera, comme il l'a fait une fois devant Wolsey. Ce n'est pas sa foi, mais son tempérament qui lui fera défaut. Il n'est pas Luther. Il se tient immobile : jusqu'à ce que Gardiner le fasse voler à travers la pièce.

Les Londoniens, tapis sous leurs abris de fortune, jouant des coudes sous des toiles huilées, écoutent leurs sermons en plissant les yeux pour les protéger de la pluie, leurs cheveux plaqués sur leur crâne et leurs oreilles dégoulinantes. Pourtant les vieilles épouses affirment que nous aurons un été chaud. Pour le moment, comme dit le poète, point de feuillage vert, point de pommiers, mais des ronces. L'hiver maintient son emprise de fer le jour où il va voir Henri pour lui demander la clémence.

« Il s'agit de Robert Barnes ? demande Henri. Il s'avère que j'ai été très déçu par lui. Gardiner affirme que c'est un hérétique nauséabond. Et dire que je lui ai confié les affaires de l'Angleterre à l'étranger ! Vous êtes suffisamment proche de lui, vous avez fait preuve de négligence en ne découvrant pas ses idées et en ne les dévoilant pas. Je suppose que vous ne les connaissiez pas ?

– Je ne suis pas ici pour parler de Barnes. » Mentalement, il sort de la pièce et refait son entrée. « Je suis ici pour Gertrude Courtenay, Sire. Nous pourrions la relâcher. Garder les preuves dans le dossier. Sa faute est sa crédulité, comme toutes les femmes ; et sa loyauté envers les défunts, une chose que Votre Majesté comprend.

– Catherine n'est jamais totalement morte, n'est-ce pas ? » Henri semble épuisé. « Et il y a ceux qui n'accepteront jamais qu'elle n'était pas ma femme.

– Lady Exeter aura besoin de moyens pour vivre, donc, si votre clémence le permet, je lui arrangerai une annuité grâce aux terres de son mari.

– Dieu le maudisse, maugrée Henri. Très bien, relâchez-la, et maintenez le fils d'Exeter en détention. Je ne veux pas que le rejeton d'un traître se promène librement à travers le royaume. »

Il prend note.

Henri demande : « Cromwell, pourriez-vous avoir un enfant ? »

Il est surpris.

« Je suppose que oui, poursuit le roi. Vous êtes un homme du peuple. Les hommes du peuple sont vigoureux. »

Le roi ne sait pas qu'ils s'usent. À quarante ans, un travailleur est brisé et tout tordu. À trente-cinq, sa femme est rongée jusqu'à la moelle.

« Je pensais avoir un autre fils de ce mariage, dit le roi, mais rien n'indique que Dieu ait l'intention de m'en donner un. » Il s'enfonce

dans son siège, feuillette quelques pages. « Nous pourrions écrire à Clèves. Vous pourriez écrire sous ma dictée, comme nous le faisions autrefois. »

Il répond : « Mes yeux ne sont plus ce qu'ils étaient. »

Le voilà, l'homme du peuple.

« Mais vous écrivez toujours des lettres, dit Henri. Votre écriture m'est familière. Je veux que vous demandiez à Guillaume lui-même où sont ces papiers qui montrent si sa sœur a été mariée, car… » Il pose ses coudes sur la table, se prend la tête entre les mains. « Cromwell, ne pouvons-nous la payer pour la renvoyer ?

– Nous pourrions lui proposer une compensation, oui. Mais je ne sais pas combien nous devrions débourser pour apaiser son frère. Et je ne sais pas comment sauver la réputation de Votre Majesté si vous renoncez à une alliance légale. Ce serait difficile de garder la tête haute devant les autres princes. Ou de trouver une autre épouse.

– Je pourrais en trouver une demain », déclare sévèrement Henri.

La porte s'ouvre prudemment. Ce sont les garçons qui apportent les lumières. « Posez les chandelles ici », dit-il. Le roi semble avoir oublié la lettre. Henri attend qu'ils soient de nouveau seuls, mais même alors il ne dit rien, jusqu'à ce que la lumière chaude se diffuse à travers la pièce.

Il demande alors : « Vous vous souvenez, milord, du jour où nous sommes allés dans le Weald ? Pour voir les maîtres forgerons et découvrir de nouvelles façons de fondre les canons ? »

Une vapeur glaciale souffle sur les vitres. Les diamants d'Henri, lorsqu'il bouge, ressemblent à des perles d'acier, ou à ces graines qui tombent sur les sols de pierre. Il attend, tenant sa plume du bout des doigts.

« C'étaient des jours plus heureux, poursuit le roi. Jane ne pouvait pas voyager, car elle portait mon héritier. Elle n'aimait pas que je la laisse, mais elle savait que nous avions depuis longtemps planifié l'excursion, et votre quantité de travail étant ce qu'elle est, et les devoirs d'un roi étant ce qu'ils sont, elle n'a pas voulu me demander de renoncer. Je me rappelle m'être levé tôt, car c'était la Saint-Jean, et il faisait jour avant l'heure de la messe. Jane a demandé : resterez-vous jusqu'à ce que votre chapelain arrive ? Et je suis resté, car les craintes d'une femme dans cet état, il faut les écouter. Ce ne sera que pour deux ou trois nuits, ai-je dit, même si nous voyagerons à une allure tranquille. Nous écouterons le chant des oiseaux tandis que nous irons à cheval, comme les chevaliers de Camelot, dans les bois. Nous profiterons du soleil. » Henri marque une pause. « Le soleil, où est-il passé ?

– Dieu a fait février, Sire, de même que juin.

– Vous parlez comme un évêque. » Henri relève les yeux. « Je

veux que vous vous réconciliiez avec Gardiner. »

Nous avons déjà tenté de le faire, songe-t-il.

« À Pâques, rencontrez-vous.

– Sur l'honneur, j'essaierai. » Silence. Il songe, peut-être ma réponse n'était-elle pas suffisante ? « Je ferai la paix si je le peux. »

Les garçons n'ont pas fermé les volets. Il se lève pour le faire. « Laissez, dit Henri, je veux le peu de lumière qui reste. » Derrière la vitre, des mouettes volettent, comme si elles prenaient les tours de Westminster pour des falaises sur la mer.

Henri l'observe. Ses grandes mains sont retombées sur sa houppelande, inertes et vides.

« Mais en y réfléchissant, Cromwell… je me rappelle que nous n'avons jamais fait ce voyage.

– Dans le Kent ? Non, mais il était prévu…

– Prévu, oui. Mais il y avait toujours une raison pour nous empêcher de partir. »

Il se rassied, face au roi.

« Disons que nous l'ayons fait, Sire. Ça ne fait pas de mal de l'imaginer. » Le cœur vert de l'Angleterre : les cloches des églises au loin, l'ombre des arbres protégeant de la chaleur. « Disons que les maîtres forgerons nous aient réservé leur meilleur accueil, et se soient ouverts à nous, et nous aient montré tous leurs secrets.

– C'est leur devoir, dit Henri. Personne ne peut rien me cacher. Inutile d'essayer. »

Il sort : une main appuyée sur le mur, il prononce une prière. Le Livre Appelé Henri n'a aucun conseil pour lui.

Le roi a quitté sa terre natale : c'est comme s'il était entré dans un autre royaume où la cause n'est pas liée à l'effet ; et il se moque aussi de la manière dont il ouvre son cœur. Pensez aux jours qui ont vu la chute des Boleyn. Le roi avait écrit une pièce sur les monstrueuses infidélités d'Anne. Il l'avait notée dans un petit livre qu'il gardait contre sa poitrine, et il tentait de la montrer aux autres.

En janvier il a déclaré, Cromwell, vous êtes responsable. Maintenant on l'entend qui se dit : une chose, je voulais qu'il fasse une chose pour moi, et il a refusé.

Il pense, le libérer serait difficile, mais pas impossible. Ce serait une victoire pour Norfolk et les autres de son genre, ce serait un encouragement pour les papistes, et la fin de la nouvelle Europe. Quand a-t-on l'opportunité de reconfigurer la carte ? Peut-être une fois toutes les deux ou trois générations : et maintenant cette opportunité s'éloigne. Wyatt et l'usure du temps sépareront la France et l'empereur, et nous reviendrons aux vieux jeux éculés qui ont duré toute ma vie.

Puis Harry voudra une nouvelle femme, et Dieu sait laquelle. Une chanson lui passe par la tête, un air que Walter chantait sans doute :

Je l'ai doucement embrassée, et elle m'a embrassé ;
J'ai fait danser cet ange sur mon genou.

La prochaine qu'il choisira sera une papiste, et je regretterai de ne pas être loin. Si j'étais resté en Italie, j'aurais pu avoir une maison dans les collines, avec des murs blancs et un toit en tuiles rouges. Une colonnade ombrageant son entrée, des balcons dotés de volets pour repousser la chaleur ; des vergers, des sentiers fleuris, des fontaines et une vigne ; une bibliothèque avec des fresques représentant des animaux et des oiseaux, comme les tableaux dans la salle du chapitre de l'abbaye.

Dans la villa de Frescobaldi, la jeune fille venait chaque matin avec son panier d'herbes aromatiques. Vous tapiez sur les jarres d'huile en passant, et la note vous disait combien il en restait à l'intérieur. Quand les garçons de cuisine ont cessé de lui chercher des noises, il leur a appris des canons et des poèmes anglais. Sous le ciel bleu d'Italie, ils chantaient des chansons qui parlaient de matins brumeux, de cendre et de chêne, de la perte soudaine de virginité au mois de mai.

Puis un jour le maître l'a appelé en sifflant à la salle des comptes, et il a laissé son tablier sur la patère. Après ça, parmi les Frescobaldi, il est devenu un assistant de confiance. Lorsqu'il rendait visite à la famille Portinari, il était l'ami des jeunes hommes de la maison. Personne ne disait, voici le fils de forgeron, ne le laissez pas entrer. Lorsqu'il a quitté la banque de Frescobaldi, il est allé à Venise. Là, sur son lieu de travail, il y avait une longue malle ornée de panneaux sculptés représentant saint Sébastien frappé par des flèches. Chaque soir il rangeait les livres de comptes et enfonçait la clé dans sa poche ; il n'a jamais jeté un coup d'œil au martyr. Alors comment se fait-il qu'il le voie maintenant ? Il y a des archers d'un côté. Des arbalétriers de l'autre. Il est transpercé sous tous les angles.

Il s'éloigne des appartements du roi. *Je l'ai doucement embrassée, et elle m'a embrassé…*

Les jours suivants, il se rend compte que sa bienveillance est mise à l'épreuve et que la patience commence à lui manquer. Quand un espion est arrêté et s'avère résistant, il ne va pas à la Tour pour le soudoyer ou l'amadouer ou le berner ; il privilégie la rapidité. Mettez-le sur le chevalet, dit-il : et affectez trois hommes pour consigner le résultat. Venez me voir à la première heure demain matin, et dites-moi ce que vous aurez appris.

Avant que Norfolk rentre de France, il a envahi les contrées du duc. Il a fermé le prieuré de Thetford, où gisent les ancêtres de celui-ci. Ça fait trois cents ans qu'on assiste à des miracles à Thetford, depuis qu'une cache de reliques a été découverte, soigneusement étiquetée et comprenant des pierres du Calvaire, des parties du sépulcre de Notre-Dame, et des fragments de l'étable dans laquelle est né Jésus. Maintenant se produit le plus grand miracle de tous : Thomas Cromwell, le garçon de Putney, qui soutient que le passage du temps n'ajoute pas de lustre aux contrefaçons, et qu'il est inutile de vénérer un mensonge sous prétexte qu'il est ancien.

Que vont devenir les morts distingués ? John Howard, qui a été abattu en selle et est mort avant de toucher le sol, est enterré là. De même que le père du duc, le Thomas Howard qui a écrasé les Écossais à Flodden et répandu leurs membres brisés à travers les champs. Et c'est là, plus récemment, que le jeune Richmond, bâtard du roi et gendre du duc, a été inhumé.

La famille devra-t-elle construire de nouveaux tombeaux ? C'est une insulte au nom Howard, hurle Norfolk, et aussi une dépense colossale.

Il vient le voir avec une question : « Cromwell, me méprisez-vous ? Faites attention. Je vous arracherai les tripes.

– Des paroles belliqueuses, remarque-t-il. Nous n'en avons pas entendu de telles depuis l'époque du cardinal.

– Il faut prier pour mon père, rugit le duc. Si ça ne peut pas se faire à Thetford, alors ailleurs. »

Riche demande : « Quoi, vous voulez dire aux frais de Cromwell ? »

Il songe, pourquoi ne l'oubliez-vous pas, votre vieux père ? Laissez-le tranquille.

« Norfolk de Flodden, c'est ainsi qu'on l'appelle, déclare le duc. Un père rebaptisé d'après une bataille. Qu'est-ce que vous dites de ça, Cromwell ? »

Howard repart en jurant. Il ne cesse de jurer depuis qu'il est rentré de France ; une fois là-bas, on lui a conseillé de nouer des liens avec la maîtresse de François, afin d'avoir les confidences du roi, et il se sent toujours honteux d'avoir dû demander des faveurs à une femme.

Wriothesley dit : « Il est tellement fier de ses ancêtres, je ne crois pas qu'il vous pardonnera de les avoir déterrés. Et je ne crois pas qu'il ait révélé tous les échanges qu'il a eus avec les Français, loin de là. »

Richard Riche ajoute : « Les Français vous détestent. Et Norfolk les encourage. »

Wriothesley déclare : « Ne vous ai-je pas conseillé, sir, quand les Boleyn sont tombés ? Brisez Norfolk, tant que vous en avez l'opportunité. »

Robert Barnes vient à Austin Friars : une fois de plus l'homme noyé, montant son escalier. S'il avait su que Barnes arrivait, il aurait demandé qu'on l'intercepte à la porte.

Barnes déclare : « Winchester croit que s'il entraîne ma chute, vous tomberez avec moi. »

Il acquiesce : ça semble un juste résumé de la situation. « Vous pourriez vous enfuir, suggère-t-il.

– Pas cette fois, réplique Barnes. Je suis trop fatigué. Vous dites toujours : prudence. Circonspection. Combien de temps Dieu doit-il attendre pour que l'Angleterre embrasse la vraie religion ?

– Encore une décennie. Pas longtemps, pour Lui. »

Barnes le fixe. « Vous voulez dire, jusqu'à ce qu'Henri meure ? Mais si le prince ne règne jamais ? Si Marie monte sur le trône ?

– Alors nous sommes tous morts », dit-il.

Le 12 mars, le comte d'Essex, Henry Bouchier, tombe de cheval, se brise le cou et meurt instantanément.

« Dieu me pardonne, dit Charles Brandon. Le jour du mariage du roi, j'ai affirmé en plaisantant qu'il n'en avait plus pour longtemps dans ce monde.

– Milord, répond-il, ce n'est en aucun cas votre faute. »

Où ira le vieil Essex ? Directement au Jugement ? Ou reposera-t-il paisiblement dans sa tombe jusqu'au Dernier Jour ? Rachètera-t-il ses péchés au purgatoire pendant un demi-million d'années, ou a-t-il déjà atteint sa destination – au sommet de l'Escalier vers le ciel, ou dans la fosse de l'enfer réservée aux comtes ?

La plupart des courtisans s'en moquent. À l'exception du dimanche, ou quand ils tombent malades, ils n'ont rien à faire des disputes de Gardiner ou Barnes. Ils veulent seulement savoir ce que va devenir le titre d'Essex. Le comte n'avait pas d'héritier. Son gendre s'attend à un geste, mais personne ne sait sur qui parier.

Le dimanche des Rameaux, la nouvelle arrive de la mort de John de Vere, quinzième comte d'Oxford. Ce décès n'est pas une surprise ; Vere allait mal depuis des mois. Son héritier est adulte et lui succédera en tant que seizième comte ; on suppose qu'il remplacera aussi son père au poste de lord grand chambellan, le chef de la maison du roi.

« Pas nécessairement », dit M. Wriothesley. Venant d'une famille de hérauts, il connaît ces questions sur le bout des doigts. « Les Vere ont été nommés à ce poste en l'an 1133, sous le règne du premier

Henri. Et il y a eu très peu de chambellans depuis qui ne soient pas de cette lignée. Mais cette fonction ne leur revient pas de droit. Le roi peut nommer qui il souhaite. »

Il n'a pas le temps de discuter de ça. Il a un nouvel ambassadeur à recevoir. Clèves nous a enfin envoyé un résident. Son nom est docteur Carl Harst, et il a précédemment représenté le duc Guillaume en Espagne. Il ne parle pas anglais et n'a pas de documents ; pas non plus de logement, juste une maigre indemnité et très peu de style, qu'il s'agisse de ses vêtements ou de sa personne.

Il dit à Wriothesley : « J'aurais aimé qu'ils envoient quelqu'un de mieux – j'ai peur que la cour se moque de lui.

– De ses attentes, dit Wriothesley, certainement – car elles sont toutes erronées. »

Le duc a dû recevoir une lettre de sa sœur. Anna, qui l'a elle-même écrite dans sa langue natale, dit à son frère qu'elle ne pourrait espérer meilleur mari : elle remercie sa famille d'avoir contribué à son bonheur.

Lady Rochford parle à Cromwell : « Elle ne sait pas quoi faire. Elle se comporte comme si tout allait bien, mais on dirait une corneille qui attend que les figues mûrissent, se nourrissant d'espoir. » Rochford rit. « Le carême est terminé, et nul homme, aussi pieux soit-il, ne peut refuser son épouse. Nous lui demandons : "Madame, que fait-il quand la bougie est éteinte ?" Et elle répond : "Il m'embrasse et dit : bonne nuit, ma chérie. Puis, le matin, il se lève et dit : au revoir, mon ange." Nous lui disons : "Madame, si c'est tout ce qui se produit, il s'écoulera longtemps avant que nous ayons un duc d'York."

– Chut, Jane, fait-il.

– Tout le monde parle. Pendant combien de temps pensez-vous qu'il pourra le cacher aux Allemands ? »

Un bruit de pas derrière eux : l'une des dames d'honneur.

« Vous semblez être partout, mademoiselle Howard. »

Catherine lève les yeux vers lui. « Oui. »

Il la jauge. « Nouvelle robe ?

– Cadeau d'oncle Norfolk.

– Portez-vous un message, ou êtes-vous venue ici pour éblouir mes sens ? »

Elle baisse la tête. « La reine et lady Marie veulent marcher dans la galerie avec vous, milord. »

Dehors, la pluie coule sur les fenêtres : les hommes de plomb sur les toits la font jaillir de leur gueule.

Les femmes des appartements privés d'Anna lui ont déjà dit que la

rencontre de celle-ci avec lady Marie n'a pas été couronnée de succès. Malgré toutes les preuves du contraire, Marie prend la reine pour une luthérienne ; tandis qu'Anna a été mise en garde par les siens, qui supposent depuis longtemps que Marie espionne au profit de l'empereur.

Dans la galerie, il marche avec une lady de chaque côté : Anna, printanière en jaune, Marie, dans le pourpre qui a ses faveurs.

« Encore de la pluie, déclare la reine, mettant en avant son anglais.

– Je le crains », répond-il.

Henri lui a dit, parlez-lui, Cromwell : ne pouvez-vous pas lui parler ? Je n'ose pas, a-t-il répondu, et Henri a demandé, pourquoi pas, si je vous donne la permission ? Il a songé, parce que je ne sais pas ce que vous voulez que je tire de la conversation. Souhaitez-vous qu'elle se transforme en une femme que vous pourrez aimer, ou en une femme que vous pourrez répudier ?

Marie dit : « J'ai cru comprendre que votre ami le docteur Barnes sera bientôt arrêté. Et plusieurs autres de vos amis prédicateurs. »

Elle laisse passer un silence pour qu'il réponde, Barnes n'est pas mon ami. Mais il ne le comble pas. Anna marche à côté de lui, joyeuse, insouciante, le bout de ses doigts touchant son manteau. Il a l'impression d'avoir encore l'horloge luthérienne dans sa paume, le mouvement de ses rouages perturbant son pouls. Son boîtier a été fabriqué par un artiste ; son mécanisme, par un armurier.

« À quoi Barnes s'attend-il ? demande Marie. D'abord il dit qu'il se rétracte. Puis il répète ses erreurs. Étiez-vous là ?

– Oui, madame. Des jours et des jours de sermons.

– Transmettez-moi des notes dessus », ordonne-t-elle. Comme s'il était son clerc. Il s'incline. Elle ajoute : « Je crois que tout va de travers à Calais.

– Lord Lisle est attendu ici pour le banquet de la Jarretière. Nul doute que des comptes vont être réglés.

– Drôle de période, milord. Deux grands lords morts. »

La galerie est ornée des nouvelles tapisseries du roi, représentant la vie de saint Paul. Une reine, la fille d'un roi et le fils d'un brasseur – ils ont longé la route de Damas, aveuglés par la lumière ; ils ont vogué sur la mer du milieu. Maintenant ils marquent une pause devant les sorciers d'Éphèse qui, convertis par le saint, brûlent leurs livres. Il aimerait enfoncer la main dans la trame et les arracher du feu.

Chez Gardiner on sert du chapon aux figues, de la croustade lombarde et des foies de poulet hachés avec des œufs durs ; du sabayon aux épices et du veau en gelée. Lui, Cromwell, est ici sur

ordre du roi, et il regarde son dîner parce qu'il ne veut pas regarder l'évêque de Winchester. Il ne veut pas non plus regarder Thomas Howard. Il ne savait même pas qu'il serait présent, jusqu'à ce qu'il voie sa barge à quai.

En entrant il demande : « Que faites-vous ici, monsieur le duc ? Je croyais qu'il y avait la peste chez vous. Vous ne devriez pas vous approcher du roi.

– Je ne suis pas près de lui, réplique Norfolk. Je suis près de vous. »

En bon hôte, Gardiner semble d'humeur à l'apaisement : « Je comprends qu'un serviteur est mort, mais milord ne s'est pas trouvé à moins de vingt-deux kilomètres de lui.

– Il n'est pas mort, et ce n'était pas la peste, s'insurge Norfolk. Personne d'autre à la maison n'est tombé malade. À cette période de l'année, je mange du gâteau de tanaisie pour me purifier le sang.

– Vous prenez toujours soin de votre personne, dit-il. Vous aussi, monseigneur. » Ils s'assoient. Du vin est servi. Il se tourne vers Norfolk. « Je me rappelle quand Stephen était le secrétaire du cardinal, nous sommes allés tous les deux à Ipswich pour préparer l'ouverture de l'université de monseigneur. J'ai moi-même accroché les tentures parce qu'ils étaient si lents, et j'ai porté les bancs et les tréteaux – et mon bon compagnon se tenait à proximité et me dirigeait, me conseillant par charité de ne pas me faire un tour de reins. »

Gardiner dit en souriant : « Je n'agis que pour la bonne cause. »

Norfolk cogne sa coupe sur la table.

« Ipswich ? » Jamais ce nom n'a été craché de la sorte. « Afin d'obtenir les fonds pour cette misérable école à Ipswich, Wolsey a fermé le prieuré de Felixstowe – et c'était *mon* prieuré. Je me suis réjoui quand son université a été fermée. J'espère qu'elle tombera en ruine. Pardieu, comment ce royaume peut-il être aussi injuste ? Si ce n'est pas Wolsey qui m'escroque, c'est son disciple ici présent. Wolsey était votre Dieu, Cromwell. Votre Dieu boucher.

– Je suis obligé d'être d'accord. » Gardiner pose son couteau. « Je n'en reviens pas, Cromwell, que vous ne voyiez toujours pas Wolsey pour ce qu'il était. Un homme corrompu qui avait la folie des grandeurs. Vous savez vous-même que quand il a perdu la faveur du roi, il a écrit à des princes étrangers pour leur demander de l'aide. À l'insu du roi, derrière son dos, il s'est mis à négocier comme s'il était lui-même prince. Comment appelle-t-on un tel homme ? Nous l'appelons un traître. Si on vous avait exposé les faits, vous l'auriez vous-même arrêté.

– Vrai, dit Norfolk. Vous n'auriez pas hésité. Néanmoins, je suppose que c'est déjà quelque chose qu'un homme comme vous soit

capable de gratitude. Qu'aviez-vous quand vous êtes arrivé à la cour ? La chemise que vous portiez sur le dos appartenait à Wolsey. Maintenant remuez-vous et montrez votre gratitude envers le roi, qui a tant fait pour vous. Prenez vos Allemands et mettez-les à la porte à coups de pied dans le train. »

Un garçon s'approche avec un pichet. Stephen le regarde en fronçant les sourcils : le garçon recule jusqu'au mur. Ça ne ressemble pas à Thomas Howard d'être pris de boisson, mais il a dû se soûler avant de sortir de chez lui. Pour se donner du courage, pense-t-il : et, pardieu, il en aura besoin.

Il serre le poing. Tape sur la table. Les assiettes sursautent. « Tout le Conseil a approuvé l'union. Vous avez signé, Thomas Howard, tout comme moi. Quant à la lady, le roi avait hâte qu'elle arrive.

– Non, par tous les saints, réplique Norfolk, c'est vous qui lui avez imposé ce fardeau et qui l'avez enchaîné. Et je vous le dis, il veut être libre. Ne l'avez-vous pas vu regarder ma nièce ? Il s'est mis à rêver de Catherine à l'instant où il l'a vue.

– Si vous voulez le pouvoir, dit-il, obtenez-le comme un homme. Il ne sied pas à vos cheveux blancs de jouer les Pandare.

– Allez pourrir en enfer ! » Le duc tape des pieds, recule sa chaise et tente de se débarrasser de sa serviette. Le linge de Gardiner est somptueux, et on dirait qu'il se débat avec une tente. « Je ne vais pas rester ici à me faire traiter de proxénète ! »

Lorsque le duc se lève, il l'imite. Les serviteurs s'aplatissent contre le mur. Il a un éclat rouge dans le coin de l'œil. Il a le couteau contre son cœur : froid sous son manteau, prêt dans son étui, et sa main s'en approche, comme mue par une volonté propre.

Mais Gardiner s'interpose : « Pas d'empoignades aujourd'hui, messieurs. »

Empoignades ? Vous ne me connaissez pas. Je pourrais le découper comme une oie avant que vous vous soyez levé de votre chaise.

Avec une mine amusée, comme s'il assistait à une partie de boules entre femmes, Gardiner lève les mains en l'air.

« Eh bien, monsieur de Norfolk, si vous devez nous quitter… vous êtes un homme occupé. » Il sourit. « Nous donnerons votre dîner aux pauvres. »

Une fois que le duc a bruyamment fait sa sortie, hurlant après sa garde et ses bateliers, ils se rassoient et Stephen tend la main à travers la table pour lui tapoter le bras.

« Dites-le, Stephen. » Il est morose. « "Cromwell, vous vous oubliez, nous ne sommes pas à Putney." »

Stephen fait signe qu'on apporte le pichet de vin. « L'insulte est un

art. Je me suis demandé pendant un instant s'il savait qui était Pandare. J'ai pensé que vous étiez peut-être trop subtil.

– Non, pas aujourd'hui. Je ne me sens pas du tout subtil. Pardonnez-moi. Je comprends que nous devons faire des efforts l'un avec l'autre, et que je peux mieux faire et le ferai. Je suis sûr que j'ai des choses que vous voulez, pour lesquelles je pourrais vous rendre service, et qu'il y a des choses que je veux…

– Vous voulez que Barnes soit relâché, dit Gardiner. Pensez-vous qu'il puisse se conformer ? Je suis toujours triste de voir un homme de Cambridge aller au bûcher. Je l'ai défendu, vous vous souvenez, il y a des années, quand il s'est retrouvé face à Wolsey.

– Si vous le dites.

– Sinon, il aurait fini directement à la Tour. Ce qui nous aurait fait gagner du temps, je suppose. Je ne vois pas ce qu'il a apporté de bon à l'Angleterre, malgré toutes ses tractations en tant qu'ambassadeur. Le roi regrette de l'avoir jamais employé. »

On apporte des légumes marinés, des poires dans un sirop aromatique et de la marmelade de coings.

Stephen déclare : « Norfolk est irréfléchi, mais il a raison. Ne sentez-vous pas que le vent tourne ? Vous avez dit au roi que sans les Allemands, il n'avait pas d'amis. Et c'était vrai. Mais une fois que l'alliance appartiendra au passé, Henri sera de nouveau courtisé, aussi bien par la France que par l'empereur.

– Je ne comprends pas comment Norfolk peut penser voir l'avenir, quand d'ordinaire il ne voit pas plus loin que le bout de son nez.

– Vous oubliez qu'il y a seulement quelques semaines il était lui-même en France. Je crois que François a fait des propositions d'amitié qui étaient… je ne dirais pas cachées, mais privées. Confiées au duc, mais pas à vous. »

Et ? dit-il.

« Je sais que vous avez des hommes dans toutes les maisons, ici et à l'étranger. Je sais qu'ils espionnent, qu'ils fouinent, qu'ils recopient, qu'ils volent dans les malles et dérobent les clés. J'en ai souffert chez moi.

– Tout comme j'ai souffert, Stephen, de *vos* hommes.

– Mais vous n'êtes pas omniscient. Ni n'êtes-vous omniprésent. Pensiez-vous que vous l'étiez ? Pensiez-vous être Dieu ?

– Non, répond-il. L'espion de Dieu.

– Alors voyez les faits. Si le roi estime ne pas avoir besoin de l'amitié de Clèves, et en considérant l'aversion insurmontable que lui inspire la lady, il n'y a qu'une seule marche à suivre : trouver le moyen de le libérer. »

Il repousse son verre. Comme Norfolk, mais moins précipitamment, il s'extirpe du linge de table. Gardiner n'est pas un

imbécile. Un démon, mais pas un imbécile.

« Bonne marmelade, dit-il. Je crois que c'est la recette de lady Lisle ? Le roi en fait souvent l'éloge.

– Elle nous en envoie à tous, répond Gardiner, comme s'il s'excusait.

– À tous ceux à qui elle veut plaire. L'enveloppe-t-elle dans des lettres ? »

Gardiner le regarde avec appréciation. « Pardieu, rien ne vous échappe, n'est-ce pas ? Pas même les confitures. » Il soupire. « Thomas, nous savons ce que c'est que servir un roi. Nous savons que c'est impossible. La question est : qui peut mieux supporter l'impossibilité ? Vous n'avez jamais perdu ses faveurs. Je les ai perdues à de nombreuses reprises. Et pourtant…

– Et pourtant vous êtes là. Cherchant à revenir au Conseil. »

Stephen l'accompagne dehors : l'air frais. « Vous savez ce que veut le roi. Que nous oubliions nos différences pour le servir. Que nous déclarions être de parfaits amis. »

Ils se touchent la paume, froidement. Tandis qu'il descend les marches vers le quai, Stephen lance : « Cromwell ? Surveillez vos arrières. »

C'est une journée radieuse, la lumière est éclatante, le premier signe que la saison change. Sa barge le mène de l'autre côté de la rivière. Sur son drapeau, de petits oiseaux noirs volettent : les craves du cardinal dansant autour de leur mât.

Son batelier déclare : « Nous avons vu la barge du duc, et nous avons dit : par tous les saints, ayez pitié de milord – Norfolk et Gardiner, tous les deux ? »

Il dit : « J'éprouve pour mon maître le roi la même chose que pour le Christ, coincé entre deux voleurs. »

Il ôte un gant, glisse la main sous ses vêtements. Quand elle réapparaît, elle tient son couteau. « Christophe ? Il est désormais à toi. Essaie de ne pas t'en servir. »

Christophe retourne le couteau entre ses mains. « Le posséder me rendra plus grand. Pourquoi vous en séparer maintenant ?

– Parce que j'ai failli le planter dans Norfolk. » Des acclamations étouffées de la part de son équipage. « Tu peux dire à M. Sadler que je m'en suis débarrassé. » Rafe voulait que je grandisse, avant de devenir vieux.

Bastings demande : « L'avez-vous fabriqué vous-même, sir ? Quand vous faisiez ce genre de travail ?

– Non. Celui que j'ai fabriqué… je l'ai perdu. Celui-ci m'a été donné par une jeune femme à Rome. Je l'ai depuis quelques années.

– Et vous vous en êtes servi, je suis sûr, déclare Bastings avec

admiration. Sir, une chose que vous devriez savoir. Cette petite nièce du duc, il paraît qu'elle est souillée. Quelqu'un de la maisonnée de la vieille duchesse se targue de lui avoir mis les doigts dans le con. Il affirme qu'il l'a touché dans le noir et qu'il le reconnaîtrait parmi cent autres.

– Où avez-vous entendu ça, dans la bouche des bateliers ? » Il resserre sa cape autour de lui. Même si c'est vrai, pense-t-il, que puis-je en faire ? Si le roi est amoureux, il piétinera quiconque se placera entre lui et son plaisir. Il conseille : « Bastings… fréquentez des gens plus recommandables. »

J'oublierai avoir entendu ça, songe-t-il. On le mène à la rame à travers la Tamise, tandis qu'il tente furieusement d'oublier. Un parmi cent autres ?

Je l'ai doucement embrassée, et elle m'a embrassé ;
J'ai fait danser cet ange sur mon genou.
Sur elle mon désir s'est porté ;
Et le rossignol chantait gaiement.

M. Wriothesley l'attend.

Il lui dit : « Vous pouvez écrire aux ambassadeurs que Winchester et moi avons dîné ensemble. Que nous nous comprenons désormais parfaitement. »

Wriothesley demande : « Puis-je ajouter quelque chose comme "tous les mécontentements passés sont maintenant oubliés" ?

– À votre discrétion, monsieur Wriothesley. »

Parfois il lui semble que nous n'avons pas beaucoup progressé depuis l'Épiphanie. Les Romains et les Bretons continuent de se battre dans ses rêves. Ils avancent, reculent, chargent de nouveau. Ils lacèrent, ils poignardent, ils feintent, ils esquivent ; ils lèvent lentement leurs membres couverts d'acier et *tchac-tchac-tchac*.

À Calais, une nouvelle commission se réunit pour débusquer les hérétiques. C'est Norfolk qui l'a instaurée, quand il y est passé : allumant un incendie ici, puis montant à bord d'un navire et repartant.

Il demande au roi : « Pourquoi ne recherchons-nous pas les traîtres à la place ? Quarante Français armés pourraient prendre Calais en une heure. La pourriture est à l'intérieur, et je ne parle pas des habitants de la ville, je parle de ceux qui en ont la charge. »

Le roi répond, peiné : « Lord Lisle est très cher à mon cœur.

– Je n'importunerai pas lord Lisle. » Pas encore : je commencerai par ses amis. « Je veux certains papiers. Wyatt m'a dit quoi chercher. Il sait tout sur Calais.

– Oh, Wyatt, fait le roi. Ce qu'il dit il ne le pense pas, et ce qu'il pense il ne le dit pas. »

C'est l'évêque Sampson qui est sa cible immédiate. Il l'assigne à résidence, confisque ses papiers et les passe au crible à la recherche de tractations avec Pole ; tout ce qui pourrait indiquer que d'autres, parmi ses amis, ont pu avoir affaire à Pole. Quand le roi demande, alors, Cromwell, quelles preuves, il répond, Sire, c'est un travail complexe. C'est comme assembler le sol d'une abbaye. Il y a des triangles et des cercles, des rectangles et des carrés. Il y a du calcaire et du porphyre, de la serpentine et du verre. Vous devez travailler avec l'œil de la foi : les spectateurs ne distingueront pas le motif, jusqu'à ce qu'ils le voient soudain.

Maintenant la saison change. Chaque jour de plus en plus radieux est constitué d'autres jours qu'il a vécus. Il voit un groupe de pinsons s'élever d'une mare immobile telles des roses volantes. Ses faucons regardent les particules de poussière tandis qu'elles volettent contre un mur, comme si la lumière du soleil était une chose vivante, leur proie.

Henri le convoque. « Je dois vous soumettre une question. C'est une question assez grave. Suivez-moi dans mon cabinet privé et fermez la porte. »

Une fenêtre est ouverte. Quelqu'un chante dehors. Il songe, est-ce ici que mes nuits agitées m'ont mené, mes rêves inquiets ?

Dans mon sommeil d'effroi je frissonne souvent.
La chaleur et le froid me brûlent et je frémis.
Par manque de repos mes dents me font tourment
Qu'est-ce que ça signifie ?

Il suit le roi. Que peut-on faire hormis, comme dit Cicéron, vivre avec espoir et mourir avec courage ?

En rentrant chez lui il trouve une maison agitée. Appelez-Moi vient le voir, un document à la main.

« Sir, vous feriez bien de voir ceci immédiatement. » C'est une transcription – une copie, soyons clairs – d'une lettre de l'ambassadeur Marillac à François. « Marillac affirme que le roi est sur le point d'arrêter Cranmer. Il doit aller à la Tour, avec Barnes. »

Appelez-Moi a placé un homme auprès de l'ambassadeur. « Bien joué », dit-il. Le papier lui brûle les doigts.

« Il y a pire, sir. Marillac prétend que le roi compte nous prendre le Sceau privé et le donner à Fitzwilliam. Et qu'il vous retirera la fonction de vice-gérant et élèvera l'évêque Tunstall.

– Je viens de voir le roi. Je sais qu'il est prompt à changer de

politique, mais il n'a pas eu le temps de le faire en une demi-heure. Je suis rentré directement, et j'apporte une bonne nouvelle. C'est une bonne nouvelle pour vous, et j'espère que vous serez d'accord. »

Il est sur le point de dire, allez chercher Rafe, mais ce dernier est déjà en train d'entrer dans la pièce, les yeux posés sur la lettre de Marillac.

« Je peux voir ceci, sir ? Appelez-Moi refusait de s'en séparer.

– Ignorez-la, répond-il. L'ambassadeur reste chez lui à concocter des complots absurdes – ils n'ont besoin que de Sexton dans une tête d'âne et de Will Somer en catin espagnole. »

Rafe et Appelez-Moi se regardent.

Rafe dit : « La lettre originale doit être en route pour Douvres à l'heure qu'il est. Voulez-vous que le cavalier ait un accident ?

– Il pourrait perdre sa missive dans une flaque », laisse entendre Wriothesley.

Cette suggestion est si bénigne qu'elle le fait rire.

« Laissez faire, dit-il. Si le Français reprend espoir, tant mieux. Il aimerait me voir renvoyé, et que le roi soit uniquement servi par de jeunes garçons et des idiots.

– Dans quelle catégorie entrons-nous ? demande Wriothesley.

– Ni l'une ni l'autre, vous êtes les élus. Taisez-vous et écoutez-moi, j'ai une bonne nouvelle pour vous. Vous savez que depuis que je suis secrétaire du roi, j'essaie d'être avec lui – mais on me demande toujours à Westminster –, donc vous savez à quoi ressemble ma vie. »

Ces journées qui courent de l'aube à l'aube. *Par manque de repos mes dents me font tourment…*

« Avec la permission du roi, je vais répartir mes fonctions. J'ai déjà abordé le sujet avec lui, mais le moment est venu. »

M. Wriothesley s'apprête à l'interrompre, mais il poursuit : « Vous vous partagerez la tâche. Chacun de vous sera son secrétaire. Vous diviserez votre temps, si bien que quand l'un de vous sera à Westminster, l'autre sera avec le roi. Je vais concevoir un système pour que votre travail passe sans heurts d'une main à l'autre.

– Un prodige de la nature », observe Rafe. Il est stupéfait. « Deux corps pour une seule tête.

– L'un endormi et l'autre éveillé, renchérit Wriothesley.

– Vous serez tous deux chevaliers. Vous rejoindrez tous deux le Conseil. Quand le Parlement se réunira, vous siégerez aux Communes, et moi aux Lords. » Il leur tape sur l'épaule. « Vous savez ce que j'ai fait de cette fonction, par la grâce de Dieu et celle du roi. Rien ne lui échappe. Rien n'est au-delà de ses attributions. Tout commence avec vous. Et avec vous, tout s'arrête. » Il s'assied. « Bon, aussi…

– Il y a autre chose ? »

Il lève la main. Le plaisir soudain afflige comme une douleur soudaine et vous laisse étourdi, engourdi. À de tels moments, si jamais vous en connaissez – si la fortune vous sourit, comme la fortune sourit aux braves –, vous perdez brièvement la sensation de vos frontières physiques et devenez aussi léger que l'air.

« Je dois avoir le poste d'Oxford, chef de la maison du roi, lord grand chambellan. Son fils conserve sa pairie, naturellement, mais comme le pauvre Essex n'avait pas d'héritier direct, c'est moi qui vais recevoir son titre. »

Il croyait que le sable du temps commençait à manquer : s'échappant par les fêlures dans le bol des possibilités qu'il tient entre ses mains.

« Maintenant tout est arrangé », dit-il.

Appelez-Moi rougit : « Je vous félicite, sir, du fond du cœur.

– Le roi m'a expliqué que j'étais une facette de sa gloire. Il a dit : "Il n'est pas donné à tout souverain de passer outre les origines d'un homme pour ne voir que ses capacités. Dieu vous a donné des talents, Cromwell. Et il a fait en sorte que vous naissiez à un moment et un endroit tels que vous puissiez les utiliser à mon service."

– Et vous avez gardé contenance ? demande Rafe.

– Oui, alors s'il vous plaît, gardez la vôtre. Il a raison de se congratuler. Il pense aux lois que j'ai fait passer et à l'argent gagné. Si j'étais prince et que j'avais Cromwell, je me considérerais comme béni des dieux.

– Je me demande pourquoi maintenant, remarque Appelez-Moi. En vérité, il aurait pu le faire il y a longtemps. Mais il sait que ça vexera beaucoup de gens.

– Pas autant que ça en ravira, dit Rafe. Prévenez toute la maisonnée. Envoyez chercher M. Richard. Faites venir Gregory. Pardieu ! Gregory va-t-il s'appeler lord Gregory maintenant ? Aura-t-il le titre ? »

Une clameur monte du rez-de-chaussée. Thomas Avery fait irruption et l'étreint. « Sir, ils vont vouloir une hausse de salaire.

– C'est normal, car ils serviront un comte. »

Ses gens emplissent la pièce, le visage radieux. Il entraîne Avery à l'écart. « Vous vous rappelez ce que je vous ai dit ? À propos de mon argent à l'étranger ? »

Avery est surpris. « Oui, sir.

– Donc vous savez quoi faire ? »

Le garçon fronce les sourcils. « Pardonnez-moi, mais vous parlez comme si vous aviez connu un revirement de fortune. Comme si vous aviez vécu un coup du sort, au lieu d'une grande promotion et

d'un grand honneur.

– Trouvez ma fille. Arrangez-vous pour qu'elle puisse avoir les fonds. »

Elle a besoin de mon argent, pense-t-il, mais pas de mon amour.

« Quand j'ai quitté le roi… », commence-t-il.

Mais il s'interrompt. La vérité est que lorsqu'il se tenait au seuil de la pièce il a pensé, ceux que je voudrais prévenir sont morts. Je voudrais le dire à mon bon maître Frescobaldi, et à mes amis dans ses cuisines. Je voudrais le dire au garçon qui, tandis que je montais vers la salle de comptabilité, récurait l'escalier. Je voudrais le dire à Anselma, et à ma femme et mes enfants, et à la jeune femme à Rome qui m'a donné mon couteau. Je voudrais chanter Scaramella : *Scaramella va à la guerre, borombetto borombo*. Je voudrais le dire à Wolsey, et avoir sa bénédiction. Je voudrais le dire à Walter, et voir sa tête. La nouvelle se répandrait à travers Putney : Aiguise-Moi-Ça a été fait comte ! Il voudrait le dire au préposé aux anguilles ; si seulement il était en vie, il irait l'arracher de sa taverne et le lui ferait entrer dans le crâne à coups de poing.

À Austin Friars, on donne aux chiens de garde un supplément d'os. Au léopard une carcasse en plus. Anthony le bouffon déambule à travers la maison avec une mine solennelle, faisant tinter ses clochettes d'argent.

Par une belle journée de printemps, son nouveau titre est officialisé. Les nouveaux secrétaires sont au travail. Sir Appelez-Moi-Risley lit l'acte qui fait de lui un comte. Sir Rafe Sadler le proclame lord chambellan.

Quand Marillac revient à la cour, le Français le voit, sursaute et repart dans la direction opposée. Lui éprouve de la compassion : l'ambassadeur dit à son roi ce qu'il veut entendre, et même s'il est de l'autre côté de la mer, il doit essayer de deviner les attentes d'un homme malade et irritable. On prétend que François ne peut pas parcourir huit cents mètres à cheval ces temps-ci. On prétend qu'il est mourant. Mais il est mort tant de fois, à en croire les rapports. Comme notre roi, il se relève toujours.

Henri l'informe : « L'ambassadeur Marillac déclare qu'il ne peut plus travailler en présence de Cremuel. Il croit que vous êtes un espion de l'empereur.

– Ça nous place dans une situation difficile, dit-il.

– Pas nécessairement. Je peux le voir seul. »

Il s'incline. Le roi a toujours estimé que les princes parlaient aux princes, et que les hommes ordinaires s'accroupissaient à portée de voix, prêts à détaler à la première injonction.

Henri ajoute : « Nous devons apaiser François. S'il vit, il conclura peut-être un nouveau traité avec moi. Et l'empereur aussi, je pense

que nous devons commencer à nous réconcilier. »

Il saisit le message. Travaillez des deux côtés, Cromwell. Comme nous l'avons toujours fait.

Parfois, dit-il à Wriothesley, le mieux qu'on puisse faire, c'est ramasser ses papiers et s'en aller.

À la cour de France, aucune réaction à sa promotion : ou aucune suffisamment polie pour être consignée. À la cour impériale, le même silence. Mais des félicitations d'Eustache Chapuys, qui attend dans les Flandres que Charles le renvoie en tant qu'ambassadeur : ce qu'il fera, affirme Chapuys, dès que la brèche avec l'Angleterre sera comblée.

Une rumeur s'est emparée de la ville, affirmant qu'Anna sera couronnée à la Pentecôte. Il ne la contredit pas. Elle se propagera à l'étranger et incitera au calme. Le docteur Harst rend visite à la reine, mais ce qu'elle lui dit est un mystère. Harst est inutile, toujours à l'importuner avec des requêtes incompréhensibles relatives au protocole. Lui, le comte d'Essex, est occupé, car le Parlement va s'ouvrir et il y a de nombreuses lois à voter. Le roi s'attend à ce qu'il lève des impôts. L'argent des terres des abbayes entre au compte-gouttes ; comme il l'a un jour expliqué au cardinal, c'est un travail délicat de transformer les propriétés foncières en espèces sonnantes et trébuchantes.

Il parle aux Lords, non pas d'impôts, mais de Dieu : présentant le dessein du roi, qui est l'harmonie. Il a le sentiment de ne jamais avoir aussi bien parlé, et de ne jamais en avoir si peu dit.

Après la première session, le secrétaire Rafe vient le voir : « Richard Riche n'est pas satisfait. Il pense qu'avec tous ces changements, il aurait dû être promu. »

Pour devenir quoi ? Qu'est-ce qui pourrait être mieux que le poste de maître des Augmentations ? Riche a sa propriété dans l'Essex. Il a reçu Barthélemy, l'un des plus somptueux prieurés de Londres.

Mais Rafe déclare : « Il entretient une rancune, sir. Car vous ne l'aimez pas autant que Thomas Wyatt.

– Wyatt sera bientôt rentré », dit-il. Il est absurde de la part de Riche d'établir une comparaison. « Ça montre juste… », commence-t-il, mais il laisse sa phrase en suspens.

Ça montre à quel point les hommes sont inexplicables – ce qu'ils nourrissent intérieurement et qui ne se voit nullement sur leur visage.

Rafe demande : « Vous vous souvenez de votre voisin Stow ? Quand il est venu se plaindre en prétendant que vous aviez volé une partie de son jardin ?

– Il n'y a pas eu d'empiètement. Stow avait placé sa clôture au mauvais endroit.

– Nous le savons à Austin Friars. Vous avez dit : je sais où sont mes frontières. Mais Stow est allé dire du mal de vous en ville. Sa famille se plaint, et tout le monde les croit. »

Il entend ce que Rafe veut dire. Il n'a rien volé à la famille du comte d'Oxford. Mais les Vere estiment que le poste de chambellan leur appartient car ils l'occupent depuis longtemps, et ils comptent bien le conserver tant que durera le monde.

Quand il rencontre Gardiner, l'évêque déclare : « Mes félicitations, Cromwell.

– Essex, corrige-t-il. Je suis Thomas Essex désormais.

– Vous avez déconcerté les Français, dit Gardiner. Ils étaient certains que la débâcle de Clèves signerait votre fin. Et si ce n'était pas Clèves, alors les hérétiques à Calais qui prétendent que vous êtes un des leurs. Savez-vous qu'il y avait un devin nommé Calchas qui a survécu à l'heure qu'il avait prédite pour son décès, et qui est mort de rire ?

– Mais il y avait aussi le poète Pétrarque. Il a fait le mort pendant l'essentiel d'une journée. Les siens priaient pour son âme. Mais juste avant l'enterrement, il s'est redressé – et il a vécu trente ans de plus. *Trente ans*, Stephen. »

Le Parlement se réunit et la cour se remplit. Il n'y a pas eu autant de courtisans depuis des années. Il voit Jane Rochford en conversation avec Norfolk. Ils ont l'air de discuter sérieusement ; son parent témoigne à Jane de la déférence, pardieu.

Il la coince plus tard, et demande d'un ton taquin : « Que vous disait l'oncle Norfolk ?

– Des choses qu'il est bon que je sache. »

Elle s'éloigne vivement, hautaine, en colère : inutile. Il songe, je l'ai perdue. Quand cela s'est-il produit ?

La femme de son fils vient le voir : « J'ai une nouvelle. Il est question de broderie, je sais que vous êtes intéressé. »

Il penche la tête : j'écoute.

« On m'a confié une tâche. L'une des femmes de chambre aurait pu le faire, mais on me l'a demandé par méchanceté. C'était quelque chose qui appartenait à Jane. La reine Jane, ma sœur. Il s'agissait de son livre de ceinture, ses petites prières. On m'a dit : prenez-le et enlevez les initiales. J'ai répondu : je refuse de le faire. Je suis Mme Cromwell, je ne suis pas une servante.

– Lady Cromwell, lui rappelle-t-il.

– C'est ce que j'aurais dû dire, n'est-ce pas ? J'ai oublié. Mon titre est trop récent. »

Elle pleure presque de rage et il aimerait la prendre dans ses bras, mais mieux vaut s'abstenir. Bess ne devrait pas coudre et découdre ;

elle pourrait diriger un camp militaire ou mener un siège.

« Et ensuite je vois Catherine Howard qui le porte à la taille. Ce n'est pas la première fois qu'elle reçoit un présent qui a appartenu à une femme meilleure qu'elle ne le sera jamais. Le roi veut l'avoir dans son lit, pour la malmener et voir s'il arrive à quoi que ce soit. Et les gens de Catherine lui diront : ne le gratifiez pas, ne cédez pas, ne jetez même pas un coup d'œil dans sa direction. Je le sais. » Son visage est figé. « Nous autres Seymour avons fait la même chose. Nous ne pouvons pas nous plaindre – et pourtant, nous le faisons. Les Howard pensent qu'il pourrait l'épouser. Et qui peut dire qu'il ne le fera pas ? »

Il se sent las. « Que dit Anna ? Elle doit savoir. » Il a remarqué son attitude : sombre, léthargique. « Elle ne devrait donner au roi aucune raison de se plaindre. Si je devais la conseiller…

– Mais vous ne le faites pas. Vous ne vous approchez pas d'elle. »

Si je devais donner un conseil à Anna, ce serait d'être patiente. La douairière Catherine a gagné l'admiration de tous en restant assise souriante à côté du roi qu'elle supposait être son mari, durant des heures de cérémonies à la cour, des heures qui se sont transformées en années. Jamais on ne l'a vue avec des larmes sur les joues, ou avec une moue rageuse.

« Oui, dit Bess, Catherine a été un grand exemple pour les femmes. Elle est morte seule et sans amis, n'est-ce pas ? »

Le 1er mai, Richard Cromwell doit se battre au tournoi à Greenwich. Les combats, spectacles et festivités sont censés durer cinq jours. Il fait partie des challengers, appelés les Gentilshommes d'Angleterre : parmi ses coéquipiers, le beau et galant Thomas Seymour, et parmi ses ennemis, le jeune comte de Surrey, qui fait ses débuts publics à la joute.

Nul doute que Gregory se battra l'année prochaine. Pour l'instant il joue le rôle d'adversaire d'entraînement. Il n'est pas aussi lourd que Richard, mais il est élégant et sans peur, et il a la meilleure armure, les meilleurs chevaux.

« Tom Culpeper, explique Gregory. Nous observons ce qu'il va faire. Il est le favori du roi et de l'argent a été misé sur lui. Richard a été tiré au sort pour l'affronter au combat à pied. Il ne le défiera pas à la joute. »

Le combat à pied est le jeu le plus impitoyable du tournoi. Il est *ad hominem*. Il n'y a nulle part où se cacher.

« Un jeune qui a ses chances, dit-il. Il a fière allure.

– Pas quand j'en aurai fini avec lui », déclare Richard.

Norfolk et Suffolk sont présents lorsque le concours s'ouvre, et ils

se saluent en s'adressant leurs habituelles politesses vides. Suffolk reviendrait de parmi les morts, déclare-t-il, pour assister à un tel événement, car à son époque c'était un champion : moi et le roi, dit-il, toujours Harry et moi. Nous étions des dieux, en notre temps.

Si vous vous asseyez près du roi, sous le dais orné des armoiries de l'Angleterre et de la France, vous sentez son corps raidi par la tension, ses muscles tressaillant comme s'il était lui-même en selle. Henri voit, note, évalue chaque mouvement, et à la fin de chaque combat il retombe sur sa chaise, exhalant profondément tandis que le vainqueur et le perdant sont emmenés, ôtant leur casque pour saluer la foule, leurs chevaux couverts de sueur faisant des pas de côté et bondissant.

Le jeune Surrey monte sept fois : il n'est pas très heureux, mais n'est pas désarçonné non plus. Norfolk, soupçonne-t-il, préfère les vrais combats. L'entourage des Howard fait beaucoup de bruit, mais tant qu'il y a du spectacle et que l'honneur de la famille est sauf, le duc semble peu s'intéresser aux détails. Il n'est pas du genre à regretter le temps jadis quand il s'agit de tournois ; s'il avait le choix, il apporterait un canon et tirerait un boulet qui expédierait l'ennemi à Jérusalem.

Entre les combats, il y a des musiciens. Ils chantent « Angleterre réjouis-toi », leurs voix se perdant dans l'air. Puis ils jouent la Danse de l'ours, et Montard Brawle. Les femmes s'agitent sur leurs sièges et battent la mesure, et tous ceux qui ne sont pas en armure tapent dans leurs mains. La reine est calme, les mains jointes, mais elle observe tout ce qui se passe avec grand intérêt ; elle regarde le roi pour savoir quand applaudir et quand être déçue.

Lui, Essex, va et vient, au gré des messagers. « Des nouvelles d'Irlande », dit-il brièvement au roi. Tandis que les fanions de soie flottent et que les trompettes retentissent, il rampe à travers les tourbières et les buissons, pourchassant les O'Connor, les O'Neil, les Kavanagh et les Breen : les casseurs, les incendiaires et les pillards prêts à ouvrir leurs ports aux navires de Pole.

Quand Richard s'élance pour la première fois, sa lance éjecte son adversaire de sa selle. C'est le coup le plus propre auquel on ait assisté depuis des années. Vous avez déjà vu un garçon du peuple plonger son couteau dans une miche de pain et l'agiter au bout de sa pointe ? C'est ainsi que l'ennemi est soulevé, volant dans les airs tandis que son cheval continue sans lui. On l'entend à peine heurter le sol car les courtisans hurlent comme des ivrognes à un spectacle d'ours.

Richard retient son cheval et lui fait faire demi-tour. Ses palefreniers se précipitent au bout de la barrière pour s'assurer qu'il s'écarte de l'arène. Il montre à la foule son gant en cotte de mailles,

vide, comme si les spectateurs ne savaient pas que sa lance a volé en éclats. Henri est debout, un flamboiement d'or. Il est hors de lui, riant et pleurant. On fait signe à Richard de revenir vers le roi, mais à travers la fente étroite de son casque il y a peu de chance qu'il le voie ; un écuyer saisit alors sa bride, et sa monture mouchetée de sueur s'approche, renâclant, son harnais tintant. Le roi ôte un diamant de son doigt : il dit quelque chose. Richard tend son bras maillé.

Le lendemain est un dimanche. Richard Cromwell s'agenouille, et devient sir Richard. Henri l'embrasse. Il déclare : « Richard, vous êtes mon diamant. »

Le 3 mai, les challengers et les favoris combattent à cheval, avec des épées émoussées.

Fitzwilliam, le lord de l'Amirauté, est assis à côté de lui et parle sous le fracas : « On dit à la frontière que les Écossais rassemblent une flotte. Leur ambassadeur prétend que Jacques compte aller en France pour rendre visite à son parent. Mais nos agents affirment que sa destination est l'Irlande. »

Il lance un coup d'œil à Norfolk. « Dommage que l'Écossais n'y aille pas par voie terrestre. Milord cherche toujours à rejouer les batailles de son père. Il est en manque de gloire ces temps-ci. »

Fitzwilliam dit : « Je veux vingt navires. Je dois atteindre la côte irlandaise avant Jacques, pour le repousser vers le large. »

Il acquiesce. « Je ferai en sorte de vous les fournir. »

Une grande clameur s'élève de la foule : un autre chevalier renversé de sa selle a heurté le sol vert et dur, s'écrasant sous le poids de sa cotte de mailles et basculant cul par-dessus tête. Le vainqueur ôte son casque, les spectateurs applaudissent : *Cromwell !* crient-ils.

Fitzwilliam déclare brusquement : « Vous êtes populaire dans ce domaine.

– C'est mon neveu qu'ils acclament. Je devrais envoyer Richard au Conseil à ma place, pour expliquer mes dépenses. »

Les factures arrivent pour l'acheminement de la reine par terre et par mer. Ses treize trompettes à eux seuls nous ont coûté près de cent livres. Rien que ce matin, il a reçu une note de plus de cent quarante livres pour des travaux sur le tombeau d'Henri – ce qui est injuste, étant donné qu'Henri ne mourra jamais.

Il se plaint : « Ça nous a coûté deux cents marks de rendre hommage au duc de Bavière quand nous lui avons dit au revoir. »

Le lord de l'Amirauté observe : « Ça devrait être un bon investissement pour vous ? Même si vous l'aviez financé de votre propre poche. »

Il ne demande pas à Fitz de développer ce qu'il entend par là. Il

songe au tombeau : cent quarante livres, onze shillings et dix pence. Avez-vous déjà vu l'Homme blessé, dans les manuels des chirurgiens ? Il y a une chausse-trape sous son pied, une lance à travers son mollet, et entre ses côtes une flèche dont la hampe est brisée. Il y a un couperet dans son épaule, une épée dans ses entrailles, un poignard dans son œil. Il saigne de l'argent. C'est une bonne chose qu'il ait persuadé le Parlement d'allouer deux ans de subsides pour le roi. Ce ne sera pas populaire dans le pays, mais il y a des forteresses à construire, ainsi que des navires à équiper. Il n'a jamais cru à l'amitié entre François et l'empereur, mais il croit qu'ils mettraient de côté leurs querelles pour un objectif précis : l'invasion de l'Angleterre.

Il dit à Fitz : « Ils viendront par l'Irlande s'ils le peuvent, l'un ou l'autre. Le roi dit : entendez-vous avec eux ; mais il est idiot s'il croit ce qu'ils disent.

– Je lui répéterai que vous avez dit ça, d'accord ? »

En contrebas, les armoiries de Cromwell claquent dans le vent. Ce sont, pour Richard, les plus beaux jours de sa vie. Plus que son mariage, la naissance de ses fils, les terres qui lui ont été cédées, ses missions au service du roi ; plus que sa prospérité, sa sécurité. Ce sont des moments où les muscles et les os et l'œil du conquérant sont inaliénables ; lorsque le cœur bondit, que la vision éblouit et que le temps semble s'étirer de tous les côtés, amortissant les chocs comme un champ enneigé, comme un lit de plume. Il pense au frère Frisby, tombant dans la neige à Launde, étincelant comme un séraphin.

Richard est un homme têtu. Il sait que cette manière de renverser un homme est obscure, onéreuse, obsolète. Mais il veut s'élever dans le monde, comme tous les Cromwell. Son grand-père était archer pour les Tudors. Son père exerçait le droit. Maintenant il est chevalier du royaume. On ne peut que deviner l'expression de Surrey sous son heaume.

Fitz demande : « Avez-vous jamais revêtu le heaume et le harnais, milord ? »

Seigneur Dieu, non, pense-t-il. Nous autres piquiers étions trop pauvres pour avoir des cottes de mailles. Nous allions en cuir bouilli que nous durcissions avec des prières. Nous portions les bottes d'autres hommes.

Lorsqu'il arrive de la côte, Wyatt ne s'assied même pas avant de demander : « Bonner est évêque de Londres ? Vous pensez que ça vous sert ?

– Il l'est. Je le pensais. Mais je doute désormais de lui. »

Bonner est un homme grassouillet au teint rose ; il a l'air d'un

imbécile, mais son cerveau est aussi perçant qu'un clou affûté. Il est revenu de France, est installé dans son siège, et il semble déjà qu'il puisse être ingrat, ou duplice. Lui, Essex, ne se laisse pas facilement abuser, mais ces temps-ci les hommes sont des amis au portail et des ennemis une fois qu'ils ont traversé la cour.

« Je croyais qu'il était des nôtres. Peut-être est-il dans le camp de tout le monde. Mais néanmoins, ajoute-t-il, Bonner sait des choses. Sur Gardiner, ce qu'il a fait en France.

– Vous ne devriez pas promouvoir un homme sous prétexte qu'il déteste Gardiner. Ce n'est pas sûr. » Wyatt fait les cent pas. « Il paraît que vous avez dîné avec lui.

– En effet. On aurait dit que Stephen avalait des têtards.

– Vos gens disent que vous avez reçu Suffolk ici. Soyez prévenu, il ne vous soutiendra pas quand vous aurez besoin d'un ami.

– Vous et Brandon êtes en désaccord depuis dix ans. Et j'ai oublié pourquoi.

– Moi aussi. Lui aussi. Mais ça ne veut pas dire que nous puissions faire la paix.

– Allez retrouver Bess Darrell, dit-il. Allez à Allington et profitez de l'été. Elle m'a aidé. Et maintenant je suis en mesure de vous rendre la pareille.

– Vous ne me devez rien, réplique Wyatt. L'obligation est dans l'autre sens. J'étais plein d'angoisse à l'idée de ce que vous penseriez de moi. J'ai obéi à mes instructions. Ouvrez une brèche, avez-vous dit, séparez François et l'empereur. Je l'ai fait, mais je crains de ne pas vous avoir aidé.

– Leur inimitié est si ancienne, si enracinée, que vous ne devriez pas vous accorder tout le mérite. Ils sont simplement revenus à leurs relations antérieures. En tout cas, vous avez suivi les instructions – qu'auriez-vous pu faire d'autre ? Soyez assuré que ce n'est pas à mon détriment.

– Sauf que vous risquez de perdre votre reine. »

Donc Wyatt sait tout. Les vagues de la mer étroite bruissent comme des draps, murmurant à travers l'Europe la nouvelle de l'incapacité d'Henri.

« Ce sera moins simple sans elle, c'est vrai. »

Wriothesley entre. « Wyatt ? Je me disais bien que c'était vous. » Ils s'étreignent, compagnons d'armes. « Vous pouvez nous expliquer ce qui se passe ici.

– Mais j'étais hors du royaume, objecte Wyatt.

– Aucune importance. Dedans, dehors, nous ne marchons pas sur la terre ni ne nageons ni ne volons, nous ne savons pas dans quel élément nous résidons. L'été arrive, mais le roi alterne pluie et soleil comme avril. Les hommes changent de religion comme ils changent

de chemise. Le Conseil prend une résolution et l'oublie la minute suivante. Nous écrivons des lettres et les mots s'effacent. Nous jouons aux échecs dans le noir.

– Sur un échiquier en gelée, dit-il.

– Avec des pièces en beurre. »

Wyatt dit : « Vos images me soulèvent le cœur.

– Alors trouvez-en de meilleures, très cher », réplique Wriothesley.

Quand les deux hommes se sont étreints, il a vu les yeux d'Appelez-Moi par-dessus l'épaule de Wyatt. Ils étaient comme ceux de Walter, un jour qu'il s'était brûlé à la forge. Il s'est éloigné, silencieux, pour plonger sa main dans l'eau : il n'a rien dit, n'a pas juré, ne s'est pas admonesté, mais la sueur s'est mise à couler sur son front, et ses jambes flageolaient.

Cette année, les affaires l'éloignent des festivités. Le représentant du roi en Irlande doit être remplacé, et le besoin est urgent. Ça fait quatre ou cinq ans qu'il soutient Leonard Grey pour ce poste : eh bien, une fois encore, il s'est trompé. Il y a des conseillers qui disent que la seule solution est de dépeupler l'île et de la recoloniser avec des Anglais. Mais, pense-t-il, les Irlandais se retrancheraient à l'intérieur et se cacheraient dans des trous où des rats ne pourraient pas vivre.

Il dit à Audley : « Des rumeurs affirment que l'armée de Pole a débarqué à Galway. Ou bien à Limerick. Je doute que Reynold soit capable de faire la différence, ou de dire s'il est en Irlande ou en Terre de Nod. Si ses dernières errances sont une indication, il essaiera de nous envahir en passant par Madrid. »

Audley le regarde : comment pouvez-vous plaisanter ? Il est la solennité incarnée maintenant qu'il a été élu à la Jarretière et qu'il a une chaîne et un George flambant neuf sur sa poitrine.

Quand lord Lisle a obtenu un permis l'autorisant à quitter Calais pour les festivités de la Jarretière, il a considéré ça comme une marque de faveur. Il est surpris d'être convoqué devant le Conseil et questionné. C'est un secret de polichinelle que des membres de sa maisonnée ont quitté leur poste et se sont rendus à Rome. Le jeune Mathew, entre autres, a rapporté d'épais dossiers regorgeant de preuves. Mais le lord du Sceau privé n'a pas eu ce qu'il voulait – un document incriminant qui relierait le représentant du roi à Pole.

Rafe remarque : « À ce stade nous arrêtons normalement Francis Bryan, non ? Quand nous n'arrivons pas à faire correspondre les réponses avec les questions ? »

Il sourit. Bryan connaît Calais, c'est vrai. Il pourrait aider à faire tomber Lisle, et peut-être aussi l'ambassadeur Valloppe. Mais qui croira Francis ? Le vicaire de l'enfer a vidé trop de verres. Il a trop

joué aux cartes, offensé trop de gens : si vous croyez qu'*in vino veritas*, regardez-le. Pourtant il connaît les secrets de tout le monde, et semble être le cousin de tout le monde. Il a des amis dans chaque trésorerie, des espions dans chaque port.

Rafe hausse les épaules, comme s'il essayait d'ajuster une charge mal équilibrée. Nous autres serviteurs du roi devons nous habituer à des jeux que nous ne pouvons gagner, aux règles inexpliquées, et nous battre jusqu'à l'épuisement pour obtenir un match nul. Nos instructions sont pleines de pièges et de chausse-trapes, ce qui signifie que lorsque nous gagnons nous perdons. Nous ne savons comment avancer d'une minute à l'autre, et pourtant nous le faisons, et une nouvelle nuit s'abat sur nous à Greenwich, à Hampton Court, à Whitehall.

Le roi se demande à haute voix, que vais-je faire quand il s'avérera que des chevaliers de la Jarretière sont des traîtres – des hommes comme Nicholas Carew ? Leurs noms devraient certainement être rayés des volumes qui relatent l'histoire de cet ordre. Mais cela ne gâchera-t-il pas la beauté des pages ?

On décide que le nom des disgraciés doit rester. Mais les mots « VAH ! PRODITUR [19] ! » devront être inscrits dans la marge, pour que le nom soit à jamais couvert d'infamie.

Vah ! Il pense à Gardiner, tentant de recracher ses têtards : à l'heure qu'il est, son esprit diabolique les aura fait gonfler, il devra les vomir sous forme de grenouilles.

« L'homme dont il a besoin est saint Aelred, déclare Gregory. Quand il rencontrait un homme ballonné qui se tenait le ventre, Aelred enfonçait immédiatement les doigts dans le gosier du patient, qui vomissait, en plus de ses grenouilles, sept pintes de bile. »

Il dit à son fils : « J'ai une nouvelle pour toi. C'est un coup, je dois l'avouer. »

En le faisant comte, le roi lui a accordé vingt-quatre manoirs dans l'Essex, en plus de propriétés dans d'autres comtés. Mais en retour il veut le manoir de Wimbledon, et la maison de Mortlake.

Gregory cligne des yeux. « Pourquoi ?

– Tu sais qu'il ne peut plus aller si loin à cheval. Il veut relier les grands parcs entre eux, afin de pouvoir aller à l'ouest de Londres et rester sur ses terres. Je te montrerai la carte. Tu comprendras la logique. »

Il n'ouvre pas son livre de comptes pour voir combien d'argent il a dépensé à Mortlake. Il pensait que la demeure serait à lui pour toute la vie.

Gregory demande : « Les lieux de votre jeunesse ne vont tout de même pas vous manquer ? »

Depuis qu'il est enfant, Gregory a évolué dans l'orbite des princes.

Putney n'est rien pour lui, ces champs que Walter convoitait, ces pâturages à moutons pour lesquels il se battait avec ses voisins.

Gregory dit : « Courage, mon père. Non seulement Aelred guérissait les douleurs d'estomac, mais il était également un maître pour les os cassés. Il faisait parler les muets. »

Lui demande : « Que disaient-ils ? »

Quand il juge le moment propice, il envoie des hommes chercher Lisle : à dix heures du soir, pour l'arracher de son lit et le mener à la Tour. Il ordonnera qu'on y envoie également l'évêque Sampson. Ce sera pratique d'obtenir leurs confessions en même temps, puisque les faits sont si imbriqués les uns dans les autres. Il n'a pas besoin que l'évêque soit traduit en justice – juste en détention, loin du Conseil et de la chaire. Cranmer prendra la place laissée vacante sur le tableau de service de Saint-Paul : il est temps que les défenseurs des Écritures aient leur mot à dire. Les autres évêques devraient prendre l'arrestation de Sampson comme une mise en garde. Il a cinq noms sur sa liste. Il fait connaître les faits. Mais les noms, il les garde pour lui.

Lisle est aussi peut-être détenu jusqu'à ce que les preuves concordent. À Calais, il peut être remplacé par un homme plus actif et compétent. Il pense à Wyatt : pourquoi pas ? Les Français ont peur de M. Hoyet. Même si, comme le dit quelqu'un, ils sont loin de le craindre autant que les Anglais.

Le lendemain de l'arrestation de Lisle, John Husee l'attend à l'aube, pour le supplier.

Il lui dit : « Restez en dehors de tout ça, Husee. Vous avez été un bon serviteur et méritez un meilleur maître. »

Honor Lisle est toujours à Calais.

M. Wriothesley dit : « Tout bien considéré, sir, nous aurions dû l'enfermer avec son mari ; des deux, c'est elle la plus papiste.

– Elle peut être détenue chez elle, répond-il. Arrangez ça, vous voulez bien ? »

Il comprend soudain, et pour la première fois : je ne suis pas assez impitoyable pour sir Thomas Wriothesley.

Maintenant il dit à Husee : « Si elle a des lettres, lady Lisle ferait mieux de les donner plutôt que les brûler. Je suis expert pour faire parler les cendres. »

Après avoir donné l'autorisation d'arrêter son oncle, le roi se retire pour prier. Mais il refuse de voir lord Lisle, malgré les supplications de celui-ci. L'annonce est arrivée d'Écosse que sa nouvelle femme a donné un fils à Jacques. « J'aurais pu épouser cette lady, se plaint le roi. Mais mes conseillers ont été trop lents, et réticents. »

Dans la noble cité de Gand, l'empereur est assis dans une salle drapée de noir, distribuant les châtiments. Il retire leurs privilèges aux guildes, impose des amendes, confisque les armes et détruit des parties de remparts ainsi que la principale abbaye en annonçant qu'il va construire une garnison fortifiée pour les troupes espagnoles. Il fait défiler les dignitaires de la ville pieds nus, vêtus de la tunique des pénitents, avec une corde autour du cou. Les exécutions durent depuis un mois.

Par le passé vous vous êtes dit que si vous deviez coucher avec Charles ou François, Charles était le moins malade. Mais maintenant qui peut choisir ? Deux partenaires répugnants, transpirant et suintant…

« Ils qualifient notre roi de meurtrier, dit-il à Brandon, mais quand je compare…

– Pardieu, ils ont du culot ! s'exclame le duc. Quand on a tous ses problèmes, que ce soit avec les hommes et les femmes, avec les traîtres et les rebelles et les conseillers hypocrites, moi je dirais que c'est un saint. »

Norfolk et Gardiner se rendent visite comme ils le faisaient avant que le duc aille en France. Ses informateurs disent : « Norfolk a emmené la petite Catherine avec lui. Chez Gardiner, ils ont joué une mascarade. C'était *Magnificence*. Sir, elle était dirigée contre vous. »

C'est une vieille pièce de Skelton, écrite en son temps contre Wolsey. Quand les charretiers deviennent des courtisans, tel en est le thème : comment le parvenu se vante, comment il pèche, et comment l'État est abusé. Les personnages sont Collusion et Tromperie, Folie et Malice, et Magnificence lui-même, qui proclame :

Je règne dans mes robes, je gouverne à mon gré,
Je repousse ces idiots à la force de mon poing.

Mais au bout du compte, Magnificence est renversé, il est battu et couvert de honte, dépouillé de tout ce qu'il possède et plongé dans la pauvreté. Entre en scène Désespoir, qui l'incite à en finir en se poignardant ou en se pendant, le fripon le plus misérable qu'on ait jamais connu.

Juste à temps arrive Bon Espoir, qui le sauve.

Mais si vous pensez que c'est ce que votre public préfère, il est toujours possible de terminer la pièce plus tôt en laissant Magnificence dans la poussière.

Rafe annonce : « Appelez-Moi était là. À la mascarade de Gardiner.

– Vraiment ? » Il est troublé. « Pour protéger nos intérêts, j'en suis certain. »

Des murmures ont fuité du bureau privé de Gardiner. Ce dernier a demandé à ses gens de se pencher sur les finances d'Appelez-Moi. Ils partagent un même territoire dans le Hampshire ; leurs affaires sont forcément liées, et s'il y a eu des pratiques déloyales, elles ne pourront plus être cachées à l'évêque.

Il dit : « J'aimerais qu'Appelez-Moi vienne me voir, et que nous regardions les chiffres ensemble. »

Parfois il y a des trous dans les transactions. Parfois des colonnes ne coïncident pas. Pour arranger ça, il est possible d'être ingénieux, sans être malhonnête.

Il dit : « Si Gardiner demande à voir Appelez-Moi, ce dernier n'aura d'autre choix que d'y aller. S'il y a des allégations à son encontre, il doit apprendre lesquelles. »

Il songe, Wriothesley m'accusera de lui avoir enseigné la convoitise. Mais je lui aurais enseigné la comptabilité, s'il avait écouté tranquillement.

Il dit à Rafe : « Peut-être y a-t-il un marché à conclure. Gardiner a lui-même beaucoup à cacher, si quelqu'un prenait le temps de s'y intéresser. »

Après la soirée de la mascarade, Catherine Howard ne retourne pas à ses devoirs à la cour. Les gens de la reine rapportent qu'elle est soulagée de la voir partir. Mais Anna ne connaît pas notre histoire, sinon elle se rendrait compte que cela n'augure rien de bon. La jeune femme a été réinstallée à Lambeth, dans sa maison de famille, mais désormais elle a ses propres servantes et est traitée avec déférence par ceux qui espèrent qu'elle leur apportera la bonne fortune. Le soir, la barge du roi traverse la rivière. Ses ménestrels jouent « The Jester's Dance », « La Manfredina » et « My Lord and Lady Depart ». Henri reste tard avec elle et rentre après le coucher du soleil, les tambours et les flûtes silencieux.

Il pense aux chirurgiens, à leur livre sanglant. Lacéré, transpercé et coupé en tranches, l'Homme blessé se tient droit sur la page. Il écarte les bras, dont un est à moitié sectionné au niveau du poignet : « Allez, allez, qu'avez-vous d'autre ? »

Il a tenu sa promesse au roi : un Parlement docile a donné à la trésorerie ce dont elle avait besoin. Avant l'été la session s'achèvera, sans qu'un jour soit désigné pour qu'il se réunisse de nouveau. Bien que lui, Essex, se soit débarrassé de sa charge de secrétaire du roi, il semble plus sous pression que jamais et se prépare à des dangers invisibles. Si Pole se dirige vraiment vers l'Irlande, ses voiles n'ont pas été repérées. Le lord de l'Amirauté Fitzwilliam laisse ses

capitaines monter la garde et vient reprendre sa place au Conseil.

Le fait qu'il soit à la Tour n'empêche pas lord Lisle de proférer des accusations. La seule manière de le faire cesser serait d'arrêter de lui poser des questions. Il affirme que lord Cromwell soutient tous les hérétiques de Calais depuis sept ans, contournant la justice et méprisant les ordres du roi.

Lisle refuse d'être spécifique : quand et où et qui. Dans sa position, on lancerait également des attaques en espérant tomber juste. Sa femme est désormais assignée à résidence. Lui, Essex, n'est pas surpris d'apprendre que les Lisle n'ont pas payé les domestiques de leur maison depuis deux ans et demi.

Le 6 juin, le roi le convoque.

« Milord, il paraît que vous avez été attaqué. »

Attaqué ? « J'ai l'habitude.

– Ouvertement insulté, précise le roi, lors de la représentation d'une mascarade. Mais j'ai fait savoir que ceux qui dénigrent Cromwell dénigrent leur roi. Il me revient, et à moi seul, de réprouver ou de récompenser mes serviteurs. »

Ils n'ont pas encore parlé – le roi et son principal conseiller – de la nièce du duc de Norfolk.

Le roi s'autorise maintenant un coup de colère : « Je complimente une adorable petite idiote, et le monde dit que je vais l'épouser. Qu'avez-vous fait pour contrer ça ?

– C'est à Norfolk de le faire. De plus, le monde doit avoir sa réponse, non ? Vous ne pouvez pas vous marier. Vous avez déjà une femme.

– Guillaume était à Gand. Il a vu l'empereur. Ils sont parvenus à une sorte d'arrangement. Ou alors ils se sont heurtés à une impasse – je ne sais pas lequel des deux. »

Quelque chose turlupine Henri, outre la question qui les occupe, et le rend acariâtre, nerveux. Je finirai par savoir quoi, songe-t-il, c'est inévitable.

Il dit : « Nous ne savons toujours pas ce qui s'est passé à Gand. Et je ne ferais pas confiance à la première information. Je ne le fais jamais.

– Eh bien, c'est vous qui les recevez, lâche sèchement Henri. Je sais que des lettres vous parviennent, qui devraient me parvenir, à moi. Je suis obligé d'envoyer des gens chez vous, et de vous courtiser pour être au courant de mes propres affaires. Quelqu'un doit pouvoir nous dire si Clèves et l'empereur se sont séparés bons amis ? Car dans le cas contraire, milord, c'est le signal de la guerre. Il ne sert à rien d'aller au Parlement et de m'obtenir ces subsides, milord, s'ils sont immédiatement dépensés, pour une guerre dont je ne veux pas, pour un homme qui se sert de moi…

– Je ne crois pas que Guillaume ira en guerre.

– Oh ? Donc vous pensez qu'il s'arrange avec l'empereur ? Dans mon dos ? Je soupçonne depuis longtemps que Clèves n'est pas honnête. Il veut nous tromper, moi et l'empereur. Il veut avoir le soutien de mes troupes pour pouvoir imposer ses exigences à Charles. Il veut que Charles lui donne Christine, et il tentera aussi de conserver la Gueldre.

– Un plan audacieux, observe-t-il, mais il pourrait réussir son coup. Ne feriez-vous pas la même chose ?

– Peut-être, si je n'avais pas de conscience, répond Henri, et si je ne craignais rien. Si je ne savais pas ce que je dois. Peut-être, si nous étions il y a vingt ans. Votre homme, Machiavel, prétend que la fortune sourit aux jeunes.

– Ce n'est pas mon homme.

– Non ? Alors qui l'est ?

– Vous avez été vu dans le miroir des princes avant même que je montre mon visage. Vous êtes expert dans l'art de gouverner.

– Et pourtant, objecte Henri, vous me brisez le cœur. Vous dites : je ne pense et agis que pour vous, Sire. Mais vous refusez de me dégager de cette horrible mésalliance profane. Vous préférez que je sois maudit – sans espoir d'autre descendance, allié à l'hérésie, et exposé au péril et aux dépenses de la guerre.

– Excusez-moi », dit-il. Il traverse la galerie jusqu'à l'endroit où le soleil s'engouffre dans la pièce et dissimule à sa vue un petit groupe de courtisans qui l'observent de loin. Il songe, je marche au-dessus des nuages. Il se retourne. « Votre Majesté garde le portrait de Christine derrière un rideau.

– J'aurais pu l'avoir, déclare Henri, si vous aviez voulu. Mais rien ne satisfaisait Cromwell, hormis que j'épouse la sœur d'un luthérien.

– Votre Majesté sait, je crois, que le duc Guillaume n'est pas luthérien. Comme Votre Majesté, il suit son propre chemin et guide son peuple. »

Le roi s'apprête à parler, puis hésite, renonçant à ce qu'il a en tête. Lorsqu'il reprend, c'est d'un ton léger, comme s'il testait une plaisanterie : « Norfolk m'a demandé : combien Cromwell a-t-il été payé pour arranger l'alliance avec Clèves ?

– Je ne doute pas qu'il sache d'où proviennent mes revenus. Tout comme vous, Sire. »

Toujours cet entrain dans la voix d'Henri : « Je vous l'ai dit, rien n'est secret pour moi. Norfolk demande : "Et en plus de ce qu'il a été payé pour conclure cette alliance, combien reçoit-il pour en assurer la continuité ?" La somme doit être énorme, pense-t-il, pour que vous vous heurtiez à mon déplaisir depuis la nouvelle année. »

Il doit soigneusement choisir ses mots, ne faire aucune promesse

qu'il ne pourra tenir. « Je ferai mon possible, mais si vous répudiez la reine, je ne puis éviter les conséquences fâcheuses.

– Me menacez-vous ? demande Henri.

– Dieu m'en défende.

– Il vous le défend. »

Le roi se retourne et fixe le mur, comme s'il était captivé par les lambris, absorbé par les motifs gravés dans le bois.

Le lendemain il n'est pas censé voir le roi, mais il s'attend à moitié à recevoir un message. Henri adore vous faire courir à travers la campagne avec les mots « Urgent, urgent » qui vous résonnent dans les oreilles, comme les hurlements de chiens de meute sur une piste.

Une lettre arrive. Il la lit et la digère : les ordres du roi. Il la range. Il attend d'être convoqué : rien. Il sort la lettre de son dossier et la donne à Wriothesley : il pense, Appelez-Moi la consultera de toute manière, sa curiosité aura raison de lui, et s'il rend compte à Gardiner – eh bien, soit. Dans les jours à venir, nous allons devoir nous affronter.

Wriothesley déclare, la lettre à la main : « Le roi ne vous élèverait pas, sir, pour vous détruire juste après. Et il ne ferait pas ces demandes s'il ne souhaitait pas que vous les exauciez. »

Le Livre Appelé Henri : *ne dites jamais ce qu'il ne fera pas*. Il s'assied.

« Je comprends qu'il souhaite une résolution avec la reine. Mais mon problème est que je dois annoncer au Conseil que le mariage n'est pas consommé. Le roi affirme que je peux informer Fitzwilliam. Et un ou deux autres si je n'ai pas le choix. Alors que tout le monde est déjà au courant. Ils savent que la chose a échoué dès le commencement. »

Il se passe la main sur le visage. Il n'a pas touché à ses dossiers irlandais. C'est l'heure du dîner, mais il n'a pas faim, et le secrétaire Wriothesley ne semble pas non plus avoir d'appétit. Ce qui est bien dommage, car Wyatt a envoyé des fraises précoces du Kent.

Appelez-Moi dit : « Vous pouvez utiliser le précontrat, sir. Vous avez fait des choses plus difficiles. Il faudrait arranger une pension pour la lady. Et verser ce que le frère demandera, en guise de compensation. Même si, comme elle est toujours vierge, Clèves pourrait lui trouver un autre mari, ce qui soulagerait nos finances. »

Il pense, Anna en a peut-être assez des hommes. Ses doigts en elle. *C'est tout**.

« Pour sauver la réputation d'Henri, poursuit Appelez-Moi, nous mentionnerons ses scrupules. La crainte que la lady ne soit pas libre, et qu'elle soit liée par contrat au duc de Lorraine, a tellement pesé sur le roi qu'il a décidé de la laisser intacte, jusqu'à ce que la

question soit résolue. Ce qu'elle n'a pas été…

– Mais pourquoi devrais-je essayer… ?

– … et le roi pense désormais, comme le ferait n'importe qui, que les conseillers de Clèves ont délibérément tardé…

– … pourquoi le ferais-je ? Si Anna part, Norfolk arrive avec sa petite catin à son bras. Il pensait pouvoir gouverner grâce à l'autre nièce, mais Anne a contrecarré ses plans. Celle-ci est docile, il n'y a qu'à la regarder pour le voir. Norfolk pense pouvoir m'évincer du Conseil, afin que lui et son ami Gardiner nous ramènent vers Rome. Mais je ne partirai pas, Appelez-Moi. Je me battrai. Et quand vous reverrez Stephen, vous pourrez le lui dire de ma part. »

Il voit Wriothesley se ratatiner sur lui-même, comme un chien face à un fouet. Il gémit sous le fardeau de ce qu'il sait, comme le font toutes les créatures du roi.

Cette nuit-là, il rêve qu'il est à Whitehall, dans l'escalier en spirale qui mène à la fosse aux coqs. Ici, au sous-sol, les volatiles tournent en rond, des oiseaux rouges, et des blancs, leurs plumes hérissées formant un collier. Ici ils se battent, s'élevant en l'air dans une bourrasque d'ailes, leurs ergots emmêlés : s'agitant en tous sens avec leurs éperons en acier, se donnant des coups de bec dans les yeux, se transperçant la poitrine et s'arrachant les ailes. Ici l'un d'eux meurt, tandis que les spectateurs acclament et frappent du pied ; éclaboussés de sang, ils se tapent dans la main et payent leurs dettes. Le coq mort est retiré du sable et jeté aux corniauds.

Dans la matinée, il est à Westminster, où il assiste à la réunion des lords. Il déjeune. À trois heures de l'après-midi, il se dirige vers la salle du Conseil, Audley à ses côtés, Fitzwilliam derrière lui. Norfolk papillonne dans la lumière, soit devant, soit derrière, conversant avec des mignons qui portent leur épée sur le côté.

C'est une journée houleuse, et tandis qu'ils traversent la cour le vent emporte son chapeau. Il tente de le rattraper, mais il s'éloigne en virevoltant vers la rivière.

Il regarde les hommes qui l'entourent, et les poils se hérissent sur sa nuque. Les conseillers ne se décoiffent pas. Ils continuent de marcher. Il s'écarte comme pour se débarrasser d'eux, mais ils se regroupent autour de lui, adaptant leur allure à la sienne.

« Un vent mauvais, dit-il, pour me prendre mon chapeau et laisser les vôtres en place. » Il se rappelle Wolf Hall, le soir calme, le bras d'Henri autour de ses épaules. La maison s'est ouverte devant eux ; des musiciens jouaient la chanson du roi, « If Love Now Reigned », et ensemble ils sont entrés pour aller dîner.

Maintenant la lumière fait ressortir un fil argenté dans l'étoffe de la veste de lord Audley. Elle mouchette le manteau de brocart bleu

du lord de l'Amirauté. Elle provoque un scintillement rouge dans le coin de son œil, et il porte la main à sa poitrine, sur son cœur, mais le couteau n'est pas là : juste de la soie, du lin, de la peau. Rafe avait raison, évidemment. Quand on en a besoin, on ne peut pas s'en servir.

Sous lui, quelqu'un tire sur sa manche. « Vous avez perdu ceci, lord Essex ? »

Le jeune garçon est tout fier d'avoir récupéré le chapeau et de savoir identifier les lords. Il sort une pièce, observe le visage levé vers lui.

« Je te connais, non ? Tu apportais les joncs à York Place.

– Merci mille fois, dit le garçon, mais ça devait être mon frère Charles. Moi, c'est George, je lui ressemble autant qu'il est possible. Il est aisé de nous confondre, et de nombreuses personnes le font. Mais Charles… »

Il lève la main pour montrer la taille que fait désormais son frère.

« En effet, il doit être grand », convient-il.

Quand Charles apportait les joncs, Anne Boleyn était une simple marquise ; et un jour qu'il était en route vers le repaire de celle-ci, Charles lui a demandé : « Avez-vous une médaille sainte, pour vous protéger ? »

Il dit : « Mes amitiés à ton frère. J'espère qu'il prospère. Et toi aussi, jeune homme. Merci pour mon chapeau. »

Il croit voir Stephen Gardiner, une silhouette noire se détachant sur la brique rose. Où sont les secrétaires du roi, se demande-t-il, l'un ou l'autre devrait assister… Sa gorge est soudain sèche. Son cœur frémit. Son corps sait, et sa tête est en train de rattraper son retard ; en attendant, nous nous rendons à une réunion du Conseil.

Ils viennent de pénétrer dans un espace abrité. La journée d'été s'éloigne. Il songe, je me suis séparé de mes derniers soutiens : George traversant l'enclos en poussant des cris de joie, faisant tournoyer en l'air sa récompense. Il ne voit pas Riche. Il pense, Wyatt m'a dit que Charles Brandon ne m'aiderait pas, et même s'il le voulait, il ne pourrait pas, il n'est pas là. Mais Norfolk s'est glissé derrière lui. Norfolk de Flodden, un père rebaptisé d'après une bataille : qu'est-ce que vous dites de ça, Cromwell ?

Il pense, mon père Walter n'aurait pas laissé son couteau chez lui. Si mon père était ici, je n'aurais pas peur. Mais l'ennemi, si. Si Walter était ici, ils se cacheraient sous la table du Conseil et se pisseraient dessus.

Il regarde autour de lui. « Monsieur l'archevêque est-il en route ? »

Fitzwilliam répond : « Nous ne l'attendons pas. »

Gardiner les a suivis à l'intérieur. Il bloque la porte.

« Qu'est-ce qui se passe, Winchester ? demande-t-il. Êtes-vous de retour au Conseil ?

– Très bientôt, répond Gardiner.

– Nous verrons combien de temps ça durera, n'est-ce pas ? Quelqu'un veut parier ? » Il s'assied. « Nous ne sommes pas nombreux, mais si nous commencions ? »

Fitzwilliam déclare : « Nous ne siégeons pas avec des traîtres. »

Il est prêt pour eux – debout, mâchoire serrée, le souffle court.

Norfolk lance : « Je vais vous arracher le cœur et vous l'enfoncer dans la bouche. »

Les clercs, serrant leurs porte-documents contre leur poitrine, ont reculé pour laisser les hallebardiers du roi investir la pièce. Les conseillers lui tombent dessus. Comme des chiens de meute, ils jappent et grognent, ils grondent et s'agitent en tous sens. Fitzwilliam essaie d'arracher l'écusson de la Jarretière qui est cousu sur son manteau. Il l'écarte d'un grand geste de la main, repousse Norfolk qui va percuter la table. Mais Fitzwilliam revient à la charge. Ils s'accrochent, donnent des coups de pied, tirent. Il est malmené et frappé, sa chaîne en or est arrachée, et il baisse la tête, lève les poings, il donne un coup et rugit, il a des convulsions de rage, il ne sait pas ce qu'il dit, et il s'en moque : puis c'est fini. Ils ont pris la chaîne et le George. Quelqu'un a fait voler ses papiers de la table.

William Kingston est un homme imposant, et les conseillers s'écartent devant lui.

« Milord ? Vous devez suivre ces gardes. » Il parle comme un homme convaincu de ce qu'il fait. « Vous allez m'accompagner de votre plein gré. Je serai à côté de vous et vous guiderai à travers la foule. »

Kingston ne vous emmène jamais qu'à un seul endroit. Quand Wolsey l'a vu avec un mandat, le grand cœur du cardinal a défailli. Ses jambes ont refusé de le porter, et il s'est assis sur une malle ; il s'est lamenté et a dit ses prières.

À la porte, Gardiner lance : « Adieu, Cromwell. »

Il s'arrête. « Donnez-moi mon titre.

– Vous n'avez pas de titre. Il n'existe plus, Cromwell. Vous n'êtes rien que ce que Dieu a fait de vous. Qu'Il ait pitié de vous. »

La lumière du soleil blanchit les spectateurs. Les conseillers sortent à sa suite. De toute évidence ils ne travailleront pas ; ou alors ils estiment que leur travail est fait.

Il songe, le seul homme qui pourrait m'aider désormais est celui qui a abattu Packington. Mais il pourrait ne pas réussir avec tant de cibles. Qui devrais-je lui dire de viser ?

Un bateau l'attend. Tout a été si méticuleusement préparé qu'on

croirait qu'il l'a fait lui-même. Une bagarre de deux minutes, mais ils devaient s'y attendre, pense-t-il. Peut-être quelqu'un reçoit-il un coup de poing au visage – mais ils sont si nombreux contre un seul. Ils connaissent l'issue. Ils s'époussettent et m'entraînent de force.

Nous sommes le 10 juin. Il était trois heures de l'après-midi lorsqu'il a traversé la cour et perdu son chapeau. Il n'est pas encore quatre heures. Encore trois heures avant le coucher du soleil.

Il demande à Kingston : « Monsieur l'archevêque n'a pas été arrêté ?

– Je n'ai pas reçu d'ordre dans ce sens », répond brusquement l'homme. Puis il ajoute : « Soyez apaisé à ce sujet.

– Gregory ?

– J'ai vu votre fils aux Communes il y a une heure. Je n'ai pas d'ordre le concernant.

– Et sir Rafe ? » Il est attentif aux titres aujourd'hui.

« Il est possible qu'il ait été retenu ailleurs afin qu'il ne soit pas présent à la réunion. Mais une fois encore, je n'ai reçu aucun ordre concernant M. le secrétaire. »

Il ne demande pas, et Wriothesley ? Il dit : « M'enverrez-vous quelqu'un de ma maison pour m'assister jusqu'à ce que je sois relâché ? »

Kingston répond : « Nous n'avons pas l'habitude de laisser un gentilhomme sans serviteur. Donnez-nous un nom et nous irons le chercher.

– Allez à Austin Friars et demandez Christophe. »

Il songe, ils m'ont frappé, mais ça ne fera pas mal avant demain. L'eau s'agite sous eux, d'un bleu céruléen. La Tour est en vue. Le silex étincelle comme la lumière du soleil sur la mer.

---

17. « Réjouissez-vous ! »

18. « H & K » pour Henry & Katherine, orthographe anglaise de Henri et Catherine (d'Aragon).

19. « Fi ! Traître ! »

Sixième partie

I

Miroir

Juin-juillet 1540

Coucher du soleil, Christophe se tient à la porte. Ses vêtements sont déchirés et il a un œil au beurre noir.

« Ils m'ont fait jurer, dit-il, que si je restais avec vous je rapporterais tous vos propos traîtres. J'ai juré, mais je suis sorti et j'ai craché. » Il traverse la pièce. « La rivière est en dessous. Il est possible de s'échapper.

– Nigaud, dit-il. Comment ? Et si c'était possible, que deviendrait ma famille ? Crois-tu que vous allez tous m'accompagner en Utopie dans un grand bateau ? »

Il pense, au moins Christophe n'a pas planté mon couteau dans quelqu'un ; ou s'il l'a fait, ils n'ont pas trouvé le cadavre.

« Ils sont venus en piétinant tout, déclare le garçon. Ils ont demandé les clés et j'ai dit : ne leur donnez rien. Mais Thomas Avery et tous ces gens, ils ont obéi.

– Ils n'avaient pas le choix.

– Ils ont débarqué comme une armée. "Tout ici appartient au roi." Ils ont sorti notre argent de notre chambre forte. Ils ont brisé la serrure de notre cabinet, dont vous seul aviez la clé. J'ai dit à l'un d'eux : "Attention à vos pieds, espèce d'animal des champs, si vous mettez de la boue sur ce tapis de fleurs en soie, lord Cromwell vous arrachera en personne la chair des os." Mais non, il a marché dessus. Ils sont descendus dans les caves avec des torches. Ils sont remontés et ils se sont écriés : "Des ossements !" »

Des ossements et des reliques, certains anonymes, certains portant la mention de leur provenance. Il pense, je vais envoyer un message ; descendez à la cave et trouvez Becket, puis arrachez son étiquette. Ça l'achèvera.

Il demande : « Qui était à leur tête ?

– Qui, à part Appelez-Moi ? »

Il lève les yeux. « Tu n'as pas été surpris ?

– Personne n'était surpris. Mais nous étions tous dégoûtés. »

Il pense, quand Gardiner a approché Wriothesley, il n'a pas fait une proposition raisonnable : lequel choisissez-vous, Cromwell ou moi ? Son offre était : c'est moi ou la mort.

Christophe poursuit : « Ils ont jeté vos papiers dans des caisses pour les emporter. Appelez-Moi leur disait où aller – regardez dans cette malle, ouvrez ça. Mais il n'a pas trouvé tout ce qu'il cherchait, alors il s'est mis à crier. Thomas Avery a dit : "Ça fait des mois que je soupçonne Appelez-Moi – pourquoi mon maître l'a-t-il gardé ?"

– Le Christ a gardé Judas. Non que je fasse la comparaison.

– Puis Richard Riche est arrivé. Lui aussi a crié : "Regardez dans le coffre jaune à la fenêtre." » Christophe fait un grand sourire. « Mais le coffre jaune a disparu. »

Et avec lui ses lettres des théologiens suisses : qui lui auraient nui. Ils peuvent décider de dire qu'il est un hérétique qui nie que Dieu est dans l'hostie. Mais ils n'auront aucune preuve. Et il n'a aucun mal à dire que Dieu est partout.

« Tous attendent votre retour, déclare Christophe. Vous reviendrez et tout sera comme avant. En attendant, je suis ici pour vous servir. » Il lève les yeux vers le plafond doré. « Je craignais de vous trouver dans un cachot.

– N'es-tu jamais venu ici ? »

Il a lui-même reconstruit ces pièces, il y a sept ans, pour qu'Anne Boleyn y loge avant son couronnement. C'est lui qui a remplacé les vitres, et commandé les déesses sur les murs ; qui a fait changer leurs yeux de marron à bleu quand Jane Seymour est arrivée. Il y a une pièce pour recevoir des visiteurs, où il est désormais assis dans un grand espace lumineux ; il y a une salle à manger, une chambre et un petit oratoire. « Ce n'est pas tant pour mon confort, explique-t-il, que pour celui de ceux qui viendront me poser des questions. Je les attends bientôt. »

Car si je n'étais pas préparé à mon arrestation, les conseillers du roi l'étaient. Comment s'y sont-ils pris ? Quels murmures en sous-main, quels haussements de sourcils, quels acquiescements, clignements d'yeux ? Et quels entretiens avec le roi, leurs informateurs entrant subrepticement quand je sortais ? Pas étonnant qu'Henri m'ait tourné le dos la dernière fois que nous nous sommes parlé.

Il ordonne : « Dis à Thurston de ne pas raccrocher son tablier. Je veux qu'il m'envoie mes repas.

– Quand vous sortirez, dit Christophe, on attrape Norferk, on lui arrache la tête et on la jette aux chiens. Riche, je l'embroche dans le sol et les rats peuvent le ronger, il peut mettre aussi longtemps qu'il veut à mourir, j'applaudis. Appelez-Moi, je lui coupe les jambes et je

le regarde ramper dans la cour jusqu'à ce qu'il se vide de son sang. »

Il se prend la tête à deux mains. Il se sent affaibli par le programme de Christophe.

« Je vais bien m'amuser, reprend le garçon. J'ai hâte. Quant à Henri, je le ferai rouler à coups de pied à travers Whitehall comme une vessie de porc. Quand il aura explosé, on verra qui est le roi. Quand je l'écraserai sur les pavés, on verra qui est le dernier debout. »

Cette première nuit, alors qu'on l'a laissé seul, il essaie de prier. Chapuys lui a demandé un jour, que ferez-vous quand Henri se retournera contre vous ? Il a répondu, je m'armerai de patience et laisserai le reste à Dieu.

Il y a des livres qui disent, envisagez votre dernière heure : vivez chaque jour comme si, ce soir-là, vous risquiez de ne pas gagner votre lit, mais votre cercueil. Les théologiens affirment que ce n'est pas simplement valable pour le prisonnier ou l'invalide, mais pour l'homme fier et majestueux, prospère et en bonne santé : pour le marchand du Rialto, pour le gouverneur au Sénat.

Mais je ne suis pas prêt, songe-t-il. Laissez-moi voir l'ennemi. Et puis, le roi peut changer. Tout le monde le sait. Nous nous en plaignons constamment.

Pourtant est-il arrivé – il ne croit pas – qu'après s'être détourné de quelqu'un, Henri se soit de nouveau tourné vers lui ? Il a laissé Catherine à Windsor et ne l'a jamais revue. Il s'est éloigné d'Anne Boleyn, a donné l'ordre qu'elle soit tuée, et l'a laissée entre les mains d'inconnus.

Il a lu toute une bibliothèque de ces volumes appelés *Miroirs des princes*, qui affirment que le sage conseiller doit toujours préparer sa chute. Il devrait donc accueillir la mort comme un privilège ; saint Paul ne dit-il pas, je désire d'être dissous et d'être avec le Christ ? Mais lui ne désire rien plus qu'être dans son jardin par cette douce soirée, qui s'estompe sans qu'il en ait profité de l'autre côté de la vitre : là où des hommes montent la garde, au cas où Cromwell déciderait de prendre l'air.

Il porte la main à son cœur. Il sent quelque chose d'étranger dans sa poitrine – comme si l'organe avait été remodelé de force, étiré d'un côté et comprimé de l'autre. Encore combien de jours ? Mes ennemis tenteront de pousser Henri à agir vite. Au cas où ils ne parviendraient pas à le maintenir dans cet état d'esprit destructeur, ils voudront que je sois tué dans la semaine. Mais si le roi veut se libérer d'Anna, il ferait bien de me laisser la vie sauve afin que je l'aide, et l'affaire risque de ne pas être simple, et de prendre du temps. Si je peux survivre deux mois, Henri se sera alors querellé

avec Gardiner, et quand il se tournera vers Norfolk, que trouvera-t-il si ce n'est de l'obstination, de l'incapacité et de la morosité ? Alors qui gouvernera pour lui ? Fitzwilliam ? Tunstall ? Audley ? Ce sont des hommes compétents – suffisamment pour être les assistants d'un ministre en chef. Trois mois, et ses affaires seront dans un tel désordre qu'il me conjurera de revenir.

Et je dirai : « Pas moi, Sire. J'en ai assez fait pour vous, je vais à Launde. »

Mais à l'instant suivant, dans un battement de cœur, je lui prendrai les sceaux des mains : alors, Majesté, par quoi voulez-vous que je commence ?

Il pense à Thomas More, en détention pendant quinze mois. Il griffonnait continuellement, jusqu'à ce qu'on lui prenne sa plume et son papier. Même si More aurait pu se libérer à tout moment. Il n'aurait eu qu'à prononcer quelques paroles magiques.

Quand le géant tue Jack, il commence lui-même à décliner. Il est rongé et diminué par la solitude et le regret. Mais le géant met sept ans à mourir.

Le lendemain matin Kingston vient à huit heures.

« Comment allez-vous ?

– Très mal », répond-il.

Il y a des miroirs dans le logement de la reine, comme on pourrait s'y attendre. Il s'est vu, le visage parcheminé, mal rasé, instable sur ses jambes.

« J'ai déjà vu ça, déclare Kingston. Ça affecte de nombreux prisonniers, les premiers jours. Surtout si leur chute est soudaine.

– Quel remède ? »

Peut-être personne n'a-t-il jamais demandé ça à Kingston. Mais ce dernier n'est pas homme à hésiter. « Acceptez. Tranquillisez-vous. Faites le bilan de votre vie, milord.

– Je suis toujours "milord" ? »

Kingston déclare : « Vous êtes arrivé ici comte d'Essex, et vous demeurez Essex sauf ordre contraire. »

Donc Gardiner avait tort : tort à propos des choses importantes et tort à propos des choses bénignes. Il n'est pas sûr que son titre de comte soit une chose bénigne. Face à Dieu, peut-être l'est-il. Mais au cours de ces deux derniers mois il a été comme une protection, un mur que le roi a construit autour de lui.

« Et puis, ajoute le connétable, le roi a envoyé de l'argent pour subvenir à vos besoins tant que vous serez ici. Il veut que vous soyez logé comme il sied à votre rang. »

Il voudrait demander, mes besoins pendant combien de temps ? Kingston répond sans qu'il ait à poser la question : « Le roi financera

tout ce qui est nécessaire. Aucune date n'a été fixée. »

Jusqu'à hier, il avait son propre argent. Maintenant il est le mendiant du roi. Kingston dit, comme si c'était sans importance : « Votre garçon est ici. »

Une angoisse soudaine : « Gregory ?

– Je parle du jeune Sadler. Ou plutôt du secrétaire du roi, sir Rafe. On oublie ces promotions récentes. Non, Dieu vous préserve, il n'est pas en détention. Il est dehors et vous attend. Demandez tout ce dont vous aurez besoin. »

Dans ses habits noirs, Rafe semble en ébullition. « Bonjour, sir. Le vent est retombé. Il fait aussi chaud qu'en août dehors. Il paraît que ça va durer tout l'été. Nous ne sommes jamais satisfaits, n'est-ce pas ? Chaud, froid, nous nous plaignons tout le temps. »

Il parcourt la pièce des yeux car il n'arrive pas à regarder son maître. Il ôte son béret et l'écrase, ses doigts abîmant le velours.

« Rafe, dit-il, approche. » Il l'étreint. « Kingston m'a fait peur, j'ai cru qu'ils t'avaient arrêté. »

D'un geste hésitant, Rafe lui touche la manche, comme pour s'assurer qu'il est encore solide. « Je crois qu'ils l'auraient fait, mais le roi ne veut pas que ses affaires soient perturbées. Je sais à peine où je suis. Tôt ce matin, j'ai envoyé Helen et les petits hors de Londres.

– Ils vont te surveiller. » Il se rassied. « Je suis malade, Rafe. J'ai le souffle court. Je me sens oppressé ici. Kingston me dit que je dois m'y habituer.

– C'est un choc, sir. Je ne savais pas moi-même ce qui se passait, sinon je me serais arrangé pour vous prévenir. Alors que nous nous rendions au conseil, ils ont demandé à quelqu'un de me rappeler pour une affaire ridicule – et ensuite, alors que je me hâtais de vous rejoindre, j'ai vu une foule s'éloigner. Audley m'a dit : "Votre maître a été arrêté et je vais au Parlement pour l'annoncer." Il était préparé. Il avait le papier dans sa poche. Il attendait juste le signal des gardes. »

Il pense, j'avais à peine posé un pied sur le bateau qu'ils me faisaient déjà traverser le Styx. « Et comment l'a pris le Parlement ?

– En silence, sir. »

Il acquiesce. Aussi bien les Lords que les Communes ont dû être stupéfaits qu'un homme fait comte en avril soit renvoyé en juin comme un chien voleur de viande. Mais les membres du Parlement ne s'attendent pas à comprendre le roi. Il ne répond pas de ses actes envers ses sujets – seulement envers le Tout-Puissant ; et peut-être ces temps-ci ne le fait-il même pas. À entendre Henri, on croirait que Dieu devrait être reconnaissant pour tout ce qu'il a fait pour lui en Angleterre au cours des dix dernières années : comment il l'a

promu, comment il a fait traduire son grand livre, comment il l'a remis au centre des conversations.

Rafe dit : « Edward Seymour est immédiatement allé voir le roi pour plaider la cause de Gregory.

– A-t-il plaidé la mienne ?

– Non, sir.

– Quelqu'un l'a-t-il fait ?

– Oui. Mais on ne m'a pas entendu.

– Pas Cranmer ?

– Cranmer écrit une lettre au roi.

– Essaie de m'en communiquer le contenu. » Il baisse la tête. « Quand je pense à Appelez-Moi… je me demande quelle incitation… je suppose que je m'attendais à ça de la part de Riche. Bien que j'aie été bon avec les deux. »

Rafe aurait le droit de dire, je vous avais prévenu de ne pas faire confiance à Appelez-Moi. À la place il déclare : « Depuis toutes ces années que nous le connaissons, je crois qu'il essayait de nous montrer sa nature malheureuse. Combien il est agité, combien il est mal à l'aise, à quel point la jalousie le ronge. Il essayait de nous mettre en garde contre lui-même.

– C'est ma vanité, vraiment. Je n'imaginais pas que quelqu'un puisse préférer être au service de Gardiner plutôt qu'au mien.

– Gardiner l'a menacé. Mais vous le savez. Quant à Riche, il se rallie au vainqueur du jour.

– Dis à Gregory d'être aussi humble qu'il lui semblera nécessaire. Il sera questionné, et il devra dire ce qu'ils veulent entendre. Richard aussi.

– Richard est fou de rage. Il est directement allé voir le roi et a fait irruption sans prévenir.

– Dis-lui de ne pas faire ça. Il doit rester calme, et demeurer à l'écart de Gregory, et tous deux doivent se tenir à l'écart de toi. Ne faites rien qui pourrait suggérer un complot. Je sais comment fonctionne l'esprit d'Henri. »

Alors même qu'il dit ça, il songe, c'est faux, sinon je ne serais pas ici. L'éloignement de ses amis ne sauvera pas mon fils. L'argent à l'étranger ne le sauvera pas. Tout ce qu'il peut faire, c'est obéir en tout point à Henri, jusqu'à ce que ses envies de meurtre lui passent.

« Comment l'a-t-il pris, Gregory ? » Il se représente son fils inconsolable, pleurant comme un enfant.

« Il est pensif, sir. »

Pensif ? Mais s'ils étaient venus le voir, lui, quand il était enfant pour annoncer : « On va pendre ton vieux père demain », il n'aurait pas été pensif. Il aurait dit : « Je serai là de bonne heure ! Est-ce qu'il y aura des tourtes ? »

Il demande : « Le roi a-t-il fait savoir à quelles accusations s'attendre ? Ou Audley, peut-être ? »

Rafe détourne le regard.

« Il semble que ce soit principalement à propos de Marie. Les racontars sur le fait que vous vouliez l'épouser. Le roi a finalement décidé de les entendre. Il a écrit à François à ce sujet – de sa propre main, paraît-il. Il a envoyé chercher Marillac pour lui expliquer le mobile de l'arrestation. Même si je crois que c'est Marillac qui l'expliquera au roi, car les Français ont joué un rôle actif dans ces rumeurs.

– C'est Chapuys qui les a lancées.

– Peut-être. Qui sait où ça a commencé ? Peut-être dans la tête de Marie. Je ne serais pas surpris. C'est une femme très étrange.

– Non, dit-il, elle est innocente, je le jure.

– Vous avez toujours eu une meilleure opinion d'elle qu'elle ne le mérite. Je doute qu'elle fasse quoi que ce soit pour vous, même si nous savons tous que vous lui avez sauvé la vie. Henri croit – mais je ne sais pas comment il peut croire ça – que vous comptiez l'épouser puis l'écarter et devenir roi à sa place.

– C'est ridicule. Comment peut-il penser ça ? Comment aurais-je pu ? Comment aurais-je même pu l'imaginer ? Où est mon armée ? »

Rafe hausse les épaules.

« Il a peur de vous, sir. Vous êtes devenu trop important pour lui. Vous êtes au-delà de ce qu'un serviteur ou un sujet devrait être. »

C'est l'histoire du cardinal qui se répète, songe-t-il. Wolsey a été brisé non pas à cause de ses échecs, ni à cause d'une erreur, mais à cause d'une accumulation de griefs sous prétexte qu'il était devenu trop grand.

Il demande : « Ont-ils pris mes livres ?

– Dites-moi ce que vous voulez et je l'apporterai.

– Trouveras-tu ma grammaire de l'hébreu ? Par Nicolas Clendardus de Louvain. Je l'ai à Stepney. Je voulais l'étudier, mais je n'en ai jamais eu le loisir. »

Clendardus conseille, comprenez les règles de base avant d'entrer dans les détails. On dit qu'avec son aide on peut apprendre les rudiments en trois mois. Je ne vivrai peut-être pas aussi longtemps, mais je peux commencer.

12 juin, premier interrogatoire : « Nous pourrions commencer par le pourpoint en satin pourpre », déclare Richard Riche.

Ce dernier est assis au bout d'une longue table, avec Gardiner et Norfolk aux places d'honneur ; et M. le secrétaire Wriothesley, agité et malheureux, à l'autre extrémité.

« Vous savez, dit-il tandis que Norfolk et Gardiner prennent place,

je n'ai jamais su que vous étiez si bons camarades, jusqu'à récemment. Vous étiez plus susceptibles de vous insulter copieusement que de vous asseoir ensemble entre amis.

– Nous n'avons pas toujours vu les choses du même œil, convient Norfolk. Mais une chose que nous avons en commun, Winchester et moi, c'est que quand nous flairons une piste, nous ne la lâchons pas. Alors prudence, Cromwell. Quoi que nous soupçonnions, nous vous le soutirerons, d'une manière ou d'une autre. »

C'est la menace la plus franche qu'ils aient jamais proférée.

Il réplique : « Je vous dirai la vérité, telle que je la connais et la crois. C'est tout ce que j'ai à vous donner. »

Gardiner taille sa plume. « On dit que la vérité est fille du temps. Si seulement le temps se reproduisait comme des lapins, nous en finirions plus vite. »

Un clerc entre. Il le salue en gallois : « Bonjour, Gwyn. Belle journée ensoleillée.

– Pas de ça, gronde Norfolk. Faites sortir cet individu et envoyez un autre scribe. »

Gwyn rassemble son matériel et sort. Il faut du temps pour localiser un clerc qui convienne à Thomas Howard, et que Thomas Cromwell ne connaisse pas. Finalement, ils sont prêts.

Wriothesley dit : « Vous voulez bien continuer, Riche ? Le pourpoint ? »

Riche pose la main sur ses papiers, comme on la poserait sur les Évangiles. « Vous comprenez, sir, qu'il est de mon devoir de vous soumettre ces questions, et que je le fais sans la moindre rancœur à votre égard. »

Il comprend que Riche se dégage de toute responsabilité. Il pense qu'Henri pourrait le rappeler.

Il demande : « Puis-je voir le roi ?

– Non, pardieu », répond Norfolk.

Wriothesley commence : « C'est la dernière chose… »

Riche le coupe : « Qu'est-ce qui a donné cette idée à milord ? »

Il ôte le rubis à son doigt. « Le roi de France m'a donné cette bague.

– Vraiment ? » Norfolk ordonne au clerc : « Notez, vous !

– Et quand il l'a fait, je l'ai portée au roi. Qui au bout du compte a été heureux de me la rendre, en disant que ce serait un gage entre nous, et que si je devais la lui envoyer, même si je n'avais pas mon sceau, même si je n'étais pas en mesure d'écrire, il saurait de qui elle provient. Donc je la lui envoie maintenant.

– Mais à quoi bon ? demande Gardiner.

– Bonne question, observe Riche. Le roi sait où vous êtes. Il sait qui et ce que vous êtes.

– Ça lui rappellera combien je l'ai servi, au meilleur de mes capacités et de mes forces. Comme j'espère continuer de le faire pendant de nombreuses années.

– C'est ce que nous sommes venus déterminer, dit Riche. Si vous l'avez servi ou non. Si vous avez abusé de sa confiance, ainsi qu'il le croit, et si vous avez comploté contre son trône. »

D'une manière ou d'une autre, songe-t-il, Riche doit être assuré, et Wriothesley aussi, que si Henri me libère je ne chercherai pas à me venger : sinon la panique les poussera à me tuer.

« Comment ça, comploté ? demande-t-il poliment, comme si c'était une question sans grand intérêt.

– Des lettres ont été découvertes à Austin Friars, répond Gardiner. Qui suggèrent que vous n'êtes pas le sujet loyal et tranquille que vous prétendez être.

– Des preuves claires de trahison, gronde Norfolk.

– J'attends que vous me disiez lesquelles. Je ne peux pas deviner ce que vous pourriez falsifier, n'est-ce pas ?

– Ce sont des lettres luthériennes, explique Riche. Des lettres de Martin en personne et de ses camarades hérétiques.

– Mélanchthon ? demande-t-il. Le roi lui écrit. »

Gardiner lui lance un regard noir. « Et aussi des princes allemands, qui vous incitent à suivre un cap des plus néfastes pour le roi et l'État.

– Il n'y a pas de lettres de ce genre, objecte-t-il, elles n'ont jamais existé, et même si c'était vrai…

– Logique d'avocat, remarque Norfolk.

– … et même si c'était vrai, même si elles contenaient des propos séditieux, les garderais-je chez moi pour que vous les trouviez ? Demandez à Wriothesley ce qu'il en pense. »

Gardiner regarde Appelez-Moi.

« Ce que je crois… (il hésite) ce que vraiment… » Il s'interrompt.

« Passez à autre chose, dit-il. Ou attendez-vous que ce soit moi qui décide des sujets et dirige la discussion ? Je crois que vous vouliez me questionner sur ma garde-robe.

– Oui, le pourpoint, reprend Riche. Nous allons commencer par ça, et revenir à la correspondance scélérate quand M. Wriothesley sera de nouveau lui-même. À l'époque du cardinal, vous possédiez un pourpoint en satin pourpre qu'on vous a vu porter. »

Il ne rit pas car il voit où ils veulent en venir.

Norfolk demande : « Qu'est-ce qui vous a donné le droit de porter une telle couleur ? C'est le privilège des personnes royales et des hauts dignitaires de l'Église. »

Riche suggère : « Peut-être était-il violet ? Auquel cas ce serait excusable. »

Wriothesley dit : « Je l'ai moi-même vu. Et en plus, vous aviez des zibelines. »

Il songe, pas aussi belles que celles que j'ai achetées depuis. « Je suis sensible au froid. De plus, c'était un cadeau. D'un client étranger qui ne connaissait pas nos règles. »

Le front de Riche se plisse. Cette réponse le mène dans tant de directions qu'il ne sait laquelle suivre. « Quand vous dites un client, vous voulez dire un prince étranger ?

– Les princes ne m'envoyaient pas de présents. Pas à cette époque.

– Pourtant, remarque Gardiner, si votre client ne connaissait pas les règles, vous, vous les connaissiez. »

Norfolk enfonce le clou : « Ça outrepassait votre rang et votre fonction de vous habiller comme si vous étiez déjà comte.

– Certes, concède-t-il, mais pourquoi objecteriez-vous, si le roi ne trouvait rien à y redire ? Il n'aurait pas apprécié de voir ses ministres mal habillés. »

Norfolk dit : « Le pourpoint n'est qu'un exemple de votre fierté insensée et impie. Il n'y a pas que votre tenue qui offense. Il y a votre façon de parler. Votre façon de vous mettre en avant. De couper la parole au roi. De m'interrompre. De dédaigner les ambassadeurs, les émissaires des grands princes. Ils viennent chez vous, et vous faites croire que vous n'êtes pas là alors que vous y êtes. Et ensuite ils vous entendent jouer aux boules dans le jardin ! Ils savent quand on les méprise.

– À propos d'ambassadeurs… », commence Riche.

Gardiner le coupe sèchement : « Pas maintenant. »

Norfolk poursuit : « Le roi vous a confié de hautes fonctions. Et vous négligez les procédures. Vous apposez votre signature sur un bout de papier, et des milliers sont dépensés sans justification. Il n'est pas un domaine des affaires du roi auquel vous ne vous mêlez pas. Vous ignorez le Conseil. Vous sortez des politiques de votre poche. Vous lisez les lettres des autres. Vous corrompez leurs serviteurs pour qu'ils vous servent. Vous accomplissez leurs tâches à leur place.

– J'agis quand ils devraient le faire, réplique-t-il. Parfois le gouvernement doit aller vite. » Il songe, je ne peux pas attendre que votre cerveau lent se mette en branle. « Nous devons anticiper les événements.

– Je ne vois pas comment, déclare Riche. À moins que vous ne consultiez des sorciers. »

Les gentilshommes se regardent.

Il demande : « En avez-vous fini avec le pourpoint ? »

Des messagers arrivent et murmurent à l'oreille de Gardiner. Un papier lui est donné, puis est tendu furtivement au duc, mais pas

sans que lui, Thomas Essex, entraperçoive le sceau du roi de France. Norfolk semble ravi de ce qu'il lit – à tel point qu'il ne peut le garder pour lui.

« François félicite notre roi de son initiative.

– Votre disgrâce, clarifie Gardiner. Les Français ont beaucoup à nous dire, concernant vos ambitions. Sans parler de votre façon de trahir la confiance de notre souverain. »

C'est alors qu'il saisit ce qui lui a échappé jusqu'alors : le moment, les personnes. Ça a dû être au début du printemps, quand Norfolk avait tellement hâte de traverser la mer que François a pour la première fois suggéré une alliance et donné son prix. Le prix, c'était moi, et le roi a rechigné : jusqu'à maintenant.

Il remarque : « Les Français aiment traiter avec vous, lord Norfolk. »

Norfolk semble prendre ça pour un compliment. Pardieu, pense-t-il, je ne sais pas ce qui est le plus grand : la vanité de Norfolk ou sa stupidité. Bien sûr, les Français préfèrent un ministre qu'ils peuvent déconcerter et abuser et – au besoin – acheter.

« Je veux nous ramener à…, commence Riche.

– J'en suis sûr, dit-il. Mais vous feriez mieux de changer de sujet, car vous risquez de prouver à quel point j'ai été un mauvais ministre pour François. »

Riche feuillette un vieux fascicule de lettres. « Vous avez gagné beaucoup d'argent du temps du cardinal.

– Pas tant grâce à Wolsey. Grâce à mon métier d'avocat, oui.

– Comment avez-vous fait ?

– De longues journées.

– Wolsey enrichissait fréquemment ses serviteurs, déclare Wriothesley.

– En effet – comme Stephen ici présent peut en attester. Mais nous avions des dépenses. Le cardinal est tombé en disgrâce avant que ses dettes puissent être payées. Ses ennemis se sont jetés sur ses biens. Il m'a coûté de l'argent, au bout du compte.

– Quand vous dites ses ennemis, vous voulez dire le roi ?

– Oh, accordez-moi un peu de crédit, Gardiner. Vais-je vraiment vous faire le plaisir de traiter le roi de voleur ?

– Vous êtes resté attaché à Wolsey, dit Riche, même quand il a été prouvé que c'était un traître.

– Ce que vous appelez de l'"attachement" est ce que le roi appelle de la loyauté.

– C'est vrai », convient Wriothesley. Il semble au bord des larmes. « Je l'ai moi-même entendu. »

Il lève les yeux vers Appelez-Moi. Je me moque que vous pleuriez. Vous avez choisi votre camp. « Le roi regrette le cardinal. Il lui

manque encore aujourd'hui. »

Gardiner intervient : « Pouvons-nous laisser le cardinal en dehors de tout ça ? C'est un traître vivant que nous cherchons. »

Riche dit avec irritation : « Je veux avancer, je veux en venir à lady Marie, mais je ne puis le faire sans mentionner… »

Gardiner soupire. « Si vous le devez. »

Riche poursuit : « Vous portiez une bague que Wolsey vous avait donnée. On dit qu'elle possédait certaines propriétés.

– Vous la convoitez, Ricardo ? Je peux vous la faire envoyer. Elle vous sauvera de la noyade.

– Vous voyez ! s'exclame Norfolk. C'est une bague de sorcier. Il l'admet. »

Il sourit. « Elle préserve celui qui la porte des bêtes sauvages. Elle garantit aussi la faveur des princes. On dirait qu'elle ne fonctionne pas, n'est-ce pas ?

– Et aussi… » Riche est embarrassé. Il se frotte la lèvre supérieure. « Et aussi, supposément, elle rend les princesses amoureuses de vous.

– J'en repousse quotidiennement. »

Wriothesley déclare : « Vous n'avez pas repoussé lady Marie. »

Richard Riche : « Vous cherchiez à la tromper, à vous insinuer auprès d'elle, à vous attirer ses faveurs pour qu'elle vous appelle (il consulte ses notes) *mon unique ami*.

– Si nous parlons des jours qui ont suivi la mort d'Anne Boleyn, alors je crois que c'est vrai, j'étais son seul ami. Marie serait morte à l'heure qu'il est si je ne l'avais persuadée d'obéir à son père.

– Et pourquoi sauver sa vie vous intéressait-il tant ? demande Gardiner.

– Peut-être parce que je suis chrétien.

– Peut-être parce que vous espériez qu'elle vous récompenserait.

– Elle n'avait aucun pouvoir. Comment aurait-elle pu me récompenser ? »

Norfolk déclare : « Vous aviez l'effroyable présomption – insultante pour Dieu tout-puissant – d'essayer de l'épouser.

– Par exemple, dit Riche, en une certaine occasion, vous avez été son valentin et lui avez offert un présent.

– Vous savez comment ça se passe, réplique-t-il avec impatience. Nous tirons au sort.

– Certes, dit Wriothesley, mais vous avez truqué le tirage. Vous vous vantiez de savoir manipuler toutes sortes d'élections. Même au tournoi – je le précise car mes souvenirs sont parfaitement clairs –, le jour où votre fils a fait ses débuts, vous lui avez dit : ne crains rien, je peux te faire entrer dans l'équipe du roi, et alors tu n'auras pas à combattre contre Sa Majesté.

– Gregory vous a dit ça ?

– Il me l'a dit le jour même. Vous l'aviez vexé.

– Il a parlé innocemment. Et à vous, monsieur Wriothesley, parce qu'il vous prenait pour son ami. Mais je suppose que vous devez vous servir de ce que vous avez. La Saint-Valentin ? Les sorciers ? N'importe quel jury vous renverrait du tribunal en riant. »

Cependant il pense, il n'y aura pas de jury. Il n'y aura pas de procès. Ils vont passer une loi pour m'achever. Mais je ne peux pas me plaindre du procédé. Je l'ai moi-même utilisé.

Riche fronce les sourcils.

« Il y avait une bague, dit-il. Je crois que vous avez offert une bague à Marie, pendant l'été 1536.

– Ce n'était pas un gage d'amour. Et au bout du compte, ce n'était même pas une bague, c'était un bijou à accrocher à son corset. » Il ferme les yeux. « Parce qu'il était trop lourd. Il y avait trop de mots.

– Quels mots ? demande Norfolk.

– Des mots lui enjoignant d'obéir. »

Gardiner fait mine d'être surpris. « Vous pensiez qu'elle devait vous obéir ?

– Je pensais qu'elle devait obéir à son père. Et j'ai montré l'objet à Sa Majesté. Ça m'a semblé une sage précaution, contre le genre d'insinuation que vous proférez maintenant. Et il a tellement plu au roi qu'il l'a pris pour le lui donner lui-même. »

Wriothesley baisse les yeux. « C'est vrai, milord. J'étais là. »

Riche lance à son collègue un regard empoisonné. « Quoi qu'il en soit, le volume de votre correspondance avec la lady, votre influence manifeste sur elle, la nature des informations qu'elle vous a confiées, des informations qui concernent son corps…

– Vous voulez dire qu'elle m'a révélé qu'elle avait mal aux dents ?

– Elle vous a confié des choses qu'il revient à un médecin de savoir. Pas à un inconnu.

– Je n'étais pas vraiment un inconnu.

– Peut-être pas, convient Riche. De fait, elle vous a envoyé des présents. Elle vous a envoyé une paire de gants. Ça signifie "main dans la main". Ça signifie alliance. Ça signifie mariage.

– Le roi de France m'a un jour envoyé une paire de gants. Il ne voulait pas m'épouser.

– Ça me dégoûte, maugrée Norfolk, qu'une femme de sang noble ait pu se rabaisser.

– N'accusez pas la lady, réplique sèchement Gardiner. Cromwell lui a fait croire que seule sa personne se tenait entre elle et la mort.

– Vous avez tout compris, dit-il. Ma personne. C'est à mon pourpoint pourpre qu'elle n'a pas pu résister.

– Je me souviens bien, dit Norfolk, même si bon Dieu je ne

pourrais jurer de la date… »

Lui, Thomas Essex, lève les yeux au ciel. « Ne laissez pas vos scrupules vous entraver, milord…

– … mais il y en avait d'autres qui se tenaient à proximité, poursuit Norfolk, donc j'ose dire…

– Finissez-en, lui enjoint Gardiner.

– … que je me souviens d'une certaine conversation – une femme pourrait-elle gouverner, tel en était le sujet, Marie pourrait-elle gouverner – et vous, interrompant comme à votre habitude les arguments des gentilshommes, avez déclaré : "Ça dépend qui elle épouse." »

Gardiner sourit. « C'était à l'automne 1530. J'étais présent.

– Et depuis, dit Riche, vous avez fait en sorte que lady Marie ne se marie pas. Tous ses prétendants ont été éconduits.

– Et je me souviens, ajoute Norfolk, que quand le roi est tombé à la joute…

– Le 24 février 1536, précise Gardiner.

– … quand le roi a été emmené dans une tente et étendu sur un brancard, soit mort, soit mourant, votre seule préoccupation était : "Où est Marie ?"

– Je voulais la mettre à l'abri. La protéger.

– De ?

– De vous, lord Norfolk. Et de votre nièce, la reine Anne.

– Et si vous aviez mis la main sur elle, dit Gardiner, qu'auriez-vous fait ?

– À vous de me le dire, répond-il. Qu'est-ce qui vous arrange le plus ? Je la séduis ou je la force ? » Il écarte les mains. « Oh, allons, Stephen, je n'avais pas plus l'intention de l'épouser que vous. »

Gardiner est froid. « Ayez l'amabilité de vous adresser à moi comme il convient. »

Il sourit. « Je n'aurais jamais pensé que vous deviendriez évêque. Mais je vous demande pardon.

– Hormis le mariage, dit Gardiner, il y a d'autres moyens de contrôle. Le roi pense que vous aviez l'intention de placer Marie sur le trône et de régner à travers elle. Et qu'à cette fin vous avez cultivé votre amitié avec Chapuys, l'homme de l'empereur.

– Il dînait chez vous deux fois par semaine, ajoute Appelez-Moi.

– Vous devez le savoir. Vous étiez à la table.

– C'était votre ami. Votre confident.

– Je n'ai pas de confidents, et peu d'amis. Même si jusqu'à hier, je vous comptais parmi eux.

– J'étais présent dans votre maison de Canonbury, dit Wriothesley, quand vous vous êtes entretenu avec Chapuys dans la tour du jardin. Vous lui avez fait certaines promesses. À propos de

Marie, de sa condition future.

– Je n'ai fait aucune promesse.

– Elle a cru que si. Et Chapuys également. »

Il se rappelle le porte-documents de l'ambassadeur, dans l'herbe au milieu des pâquerettes. La table en marbre, la méfiance de l'émissaire vis-à-vis des fraises. La journée de plus en plus couverte, si bien que Christophe avait déclaré qu'à Islington ils craignaient un orage. Puis Appelez-Moi, au pied de la tour au crépuscule, une gerbe de pivoines à la main.

Gardiner promet : « Nous en viendrons un autre jour aux pots-de-vin que l'empereur vous a donnés. Pour le moment, poursuivons la question de votre mariage. Lady Marie n'était pas votre seul espoir. Vous avez pris soin que lady Margaret soit épargnée, même si elle était coupable d'avoir délibérément désobéi au roi. »

Wriothesley explose : « C'est moi qui ai découvert toute l'affaire ! Et vous avez fait comme si de rien n'était.

– Pas rien, répond-il. Son bien-aimé est mort. » Puis, à Norfolk : « Je regrette de n'avoir pu les sauver tous les deux. »

Norfolk émet un son de dégoût. Il a de nombreux frères, Tom Vérité ne lui manque pas vraiment. « Vous avez fait en sorte qu'elle ait une dette envers vous, déclare le duc. La nièce du roi. Qu'était-elle pour vous, si ce n'est un autre moyen d'accéder au trône ? "Si j'étais roi" est une phrase qui sort souvent de votre bouche. »

Gardiner se penche en avant. « Nous vous avons tous entendu la prononcer. »

Il acquiesce. C'est une habitude qu'il aurait dû réfréner. Un jour il a dit : « Si j'étais le roi, je passerais plus de temps à Woking. À Woking il ne neige jamais. »

« Vous souriez ? » Gardiner n'en revient pas. « Vous, un traître manifeste, avez proposé de vous battre contre le roi ?

– Pardon ? » Il est pris de court : il pense encore à Woking.

« Laissez-moi vous rafraîchir la mémoire, dit Riche. Dans l'église Saint-Pierre-le-Pauvre, à deux pas de votre maison d'Austin Friars, le ou aux alentours du… (Riche a oublié la date, mais qu'importe)… on vous a entendu tenir certains propos séditieux : vous avez affirmé que vous mainteniez votre opinion vis-à-vis de la religion, que vous ne laisseriez jamais le roi retourner vers Rome et – telles sont vos paroles – *s'il se retournait, je ne me retournerais pas ; et j'irais sur le pré contre lui, épée à la main*. Et vous avez accompagné ces mots de certains gestes belliqueux…

– Vraiment ? Même si j'avais pensé ça, croyez-vous que je l'aurais dit à haute voix ? Dans un lieu public ? Entouré de témoins ?

– On parle sous le coup de la rage, parfois, observe Norfolk.

– Parlez pour vous, milord.

– Vous avez aussi affirmé, reprend Riche, que vous apporteriez une nouvelle doctrine en Angleterre, et que – je vous cite – *si je vis un an ou deux, le roi n'aura pas le pouvoir de résister*.

– Bien que vous soyez un homme prudent, déclare Gardiner, je vous ai vu avoir recours à la moquerie, et au courroux.

– Je vous ai vu avoir recours aux larmes, ajoute Riche.

– Je pourrais pleurer maintenant », dit-il.

Il pense, *je ne me retournerais pas*. Peut-être ai-je prononcé ces paroles. Pas en public, mais en privé. À l'intention de Bess Darrell. *Je ne suis pas trop vieux pour prendre mon épée.* Je me battrais pour Henri, voilà ce que je voulais dire. Mais le dieu des contraires m'a fait dire l'inverse. Et j'aurais pu me mordre la langue.

Riche a retrouvé la date : « Saint-Pierre-le-Pauvre… dernier jour de janvier…

– Cette année ?

– L'année dernière.

– L'année dernière ? Où sont passés les témoins pendant tout ce temps ? Ne se sont-ils pas rendus coupables de dissimulation de trahison ? J'ai hâte de les voir enchaînés. »

Il voit que Riche songe, attention, il est furieux, il se sent provoqué. Il pourrait dire n'importe quoi.

« Vous admettez que c'est une trahison ? demande Norfolk.

– Oui, milord, répond-il patiemment, mais je n'admets pas avoir dit ça. Comment aurais-je proféré de telles menaces ? Comment aurais-je pu renverser le roi ?

– Peut-être avec l'aide de vos amis impériaux, suggère le duc. Chapuys n'est plus dans le royaume, mais vous avez des contacts avec lui, n'est-ce pas ? Il vous a félicité pour votre titre de comte. Il paraît qu'il a l'intention de revenir.

– Il devra se trouver un autre endroit pour dîner, raille-t-il.

– Pourquoi nous fatiguons-nous avec Chapuys ? demande Riche. Il y a bien pire que ça, comme l'attesteront tous ceux qui se trouvaient dans le jardin de Sadler à Hackney le soir où le roi a rencontré sa fille. »

Les coupes avec les apôtres, songe-t-il. Le grand récipient enterré dans la terre pour que notre vin reste frais.

Riche dit : « Vous avez eu des tractations secrètes avec Catherine. Et ce soir-là, vous l'avez confessé.

– Vous le savez depuis longtemps, Riche. Qu'est-ce qui vous a empêché de parler ? » Pas de réponse. « Je vais vous dire, poursuit-il. Les avantages dont vous bénéficiiez vous ont fait tenir votre langue. Jusqu'à ce qu'il y en ait plus de l'autre côté. Quelle promesse vous ai-je faite que je n'ai pas tenue ? Et quelles promesses m'avez-vous faites ?

– Vous ne devriez pas parler de promesses, intervient Norfolk. Le roi déteste les hommes qui ne tiennent pas parole. Vous avez affirmé que vous tueriez Reginald Pole.

– Pas une goutte de son sang n'a été versée », observe Gardiner.

Il pense, voilà, nous y sommes. C'est ça que me reproche Henri. Et à juste titre. Car c'est là que j'ai échoué.

Riche dit : « Il y a eu beaucoup de beaux discours chez vous sur le fait que vous attraperiez Reginald. Une semaine vous alliez lancer contre lui des assassins que vous connaissiez en Italie. Une autre, c'était votre neveu Richard qui allait le tuer. Puis c'était Francis Bryan, puis Thomas Wyatt. »

Wriothesley ajoute : « Et à ce sujet… on se demande, quand Wyatt était ambassadeur récemment, pour quelle raison il a retenu certaines lettres de lady Marie que l'empereur était censé voir. N'agissait-il pas pour vous, en tant que votre agent ?

– Mon agent ? Dans quel but ?

– Quelque objectif malhonnête, répond Riche. Nous ne l'avons pas encore élucidé.

– Mais nul doute que nous y parviendrons, dit Gardiner. M. Wriothesley a surpris tellement de propos traîtres dans le cadre de son travail quotidien. Il vous a entendu dire récemment que vous rendriez un service au roi de France, s'il vous en rendait un. On se demande ce qui s'en est suivi.

– Il ne s'en est rien suivi, réplique-t-il. Il ne m'a pas rendu le moindre service, n'est-ce pas ? C'est lord Norfolk qui est dans ses bonnes grâces.

– Alors pourquoi dire ça ? insiste Riche.

– De beaux discours. Vous l'avez dit vous-même. Ma maison en est pleine. »

Gardiner joint le bout des doigts. « Si on ajoute les vantards aux autres, votre maisonnée atteint presque les trois mille personnes. C'est la maison d'un prince. On ne voit pas seulement votre livrée dans tout Londres, mais dans toute l'Angleterre.

– Trois mille ? Avec tant de gens je serais ruiné. Écoutez, tous les hommes d'Angleterre m'ont adressé des requêtes au cours des sept dernières années, pour que je prenne leurs fils à mon service. Je prends qui je peux, et je les éduque et leur enseigne les bonnes manières. Dans la plupart des cas, les pères paient pour leur subsistance, donc vous ne pouvez pas dire que je les emploie.

– Vous parlez comme si c'étaient tous des gratte-papier dociles, dit Gardiner. Mais il est de notoriété publique que vous acceptez des apprentis fugueurs, des noceurs, des ruffians…

– Oui, convient-il, des garçons turbulents comme l'a un jour été Richard Riche, à une époque qu'il préfère oublier. Je ne nie pas

offrir une seconde chance à ceux qui sont assez entreprenants pour venir frapper à ma porte. » Il regarde Riche. « N'importe quel ambitieux a sa chance avec moi.

– Vous nourrissez chaque jour les pauvres devant chez vous, dit Norfolk.

– C'est ce que font les grands hommes.

– Vous croyez qu'ils se soulèveront pour vous soutenir, une armée d'indigents. Eh bien, ils n'en feront rien, monsieur. Ils ne défendront pas un tondeur de moutons tel que vous l'avez été autrefois. » Le duc fait mine de frissonner. « Vous vous qualifiez de grand homme ! Que saint Jude me protège ! »

Riche tire un papier de son dossier. « J'ai ici les inventaires d'Austin Friars. Vous possédiez quelque trois cents armes à feu, quatre cents piques, près de huit cents arcs, et des hallebardes et des harnais destinés, ainsi que le dit lord Norfolk, à constituer une armée. Je vous ai entendu dire, et Wriothesley le corroborera, que vous aviez une garde rapprochée de trois cents hommes que vous pouviez siffler à tout instant, de jour comme de nuit.

– Quand les rebelles du Nord se sont soulevés, j'ai eu honte de ne pas pouvoir envoyer suffisamment d'hommes. J'ai donc fait ce que n'importe quel sujet loyal aurait fait, s'il en avait les moyens. J'ai augmenté mes ressources.

– Oh, vous parlez sans cesse de votre loyauté, rétorque Norfolk, quand vous auriez vendu le roi aux hérétiques ! Quand vous auriez vendu Calais à d'infâmes sacramentaires…

– Moi ? Vendre Calais ? Tournez-vous vers les Lisle pour ça. C'est chez eux et les Pole que vous devriez chercher la trahison. Pas chez moi, qui dois tout au roi – mais chez ceux qui croient avoir le droit naturel de l'écarter. Chez ceux qui estiment que le règne de sa famille est un simple accident de l'histoire. »

Gardiner demande : « Lord Norfolk, pourrions-nous parler de Calais un autre jour ? »

Il voit les pieds de l'évêque sous la table, qui parviennent à peine à se retenir de frapper les tibias du duc. Ils sont probablement en train de recueillir le témoignage de lord Lisle, et n'ont pas encore décidé quel genre de mensonges ils en tireront.

Richard Riche tapote ses papiers. « Monsieur l'évêque, j'ai ici une question … »

Gardiner se lève. « Plus tard. »

Lui, Cromwell, voudrait retenir Gardiner, le ramener à la raison. L'évêque sait que ce sont des absurdités – les bagues, les sorciers, la Saint-Valentin – et il a sans aucun doute honte de ce qui est sorti de sa propre bouche. Mais Gardiner quitte la pièce, et Norfolk s'élance à sa suite : Riche fait signe au clerc de l'aider avec ses dossiers.

« Je vous souhaite une agréable soirée, milord », dit-il, comme s'il était chez lui à Austin Friars.

M. Wriothesley les regarde partir. Il se lève ; il semble avoir besoin de s'appuyer à quelque chose et s'accroche au plateau de la table. « Sir…

– Ne vous fatiguez pas.

– Quand j'étais otage à Bruxelles, j'ai entendu dire que vous n'aviez pas levé le petit doigt pour moi.

– Ce n'est pas vrai.

– Vous avez affirmé que s'ils me mettaient en prison à Vilvorde, vous ne pourriez pas m'en faire sortir.

– Pas plus que je ne puis me sortir d'ici.

– Ce scélérat d'Harry Phillips – vous m'avez piégé, ainsi que d'autres, pour le coincer, alors que vous l'utilisiez vous-même comme agent et espion.

– Qui vous a dit ça ?

– L'évêque Gardiner. Vous m'avez laissé souffrir à cause de Phillips. Je l'ai hébergé chez moi de bonne foi, et il m'a volé et m'a fait passer pour un imbécile.

– Je ne me suis jamais servi de Phillips. Sincèrement. Il a toujours été trop fuyant pour moi.

– Sir, Norfolk veut que vous soyez pendu à Tyburn, comme un vulgaire voleur. Et comme vous êtes un traître il veut qu'on vous arrache les boyaux. Il veut que vous enduriez la mort la plus douloureuse que permet la loi. Il y est résolu.

– Vous y semblez vous-même déterminé.

– Non, sir. Vous comprenez ma situation. Je ne peux pas faire autrement, je vous l'assure. Mais je veux faire en sorte que vous soyez traité honorablement. Au besoin, j'adresserai une requête au roi.

– Bon Dieu, Appelez-Moi, tenez-vous droit. Comment pensez-vous vous en tirer avec Henri au cours des années à venir si vous vous ratatinez et gémissez en présence d'un homme qui, vous le dites vous-même, est condamné.

– Je ne crois pas que vous le soyez, sir. » Sa voix est mal assurée. « Le roi vous accorde la permission de lui écrire. Faites-le ce soir. »

Gardiner se tient à la porte. « Wriothesley ? »

Appelez-Moi ramasse ses papiers, mais une lettre tombe et il doit s'agenouiller pour la récupérer sous la table. Elle porte le sceau des Courtenay, et lui – Essex – voudrait mettre le pied dessus et forcer Appelez-Moi à l'arracher. Mais il songe, à quoi bon ? Il tend la main pour aider le jeune homme à se relever.

« Emmenez-le, dit-il à Gardiner. Il est à vous. »

En fin d'après-midi, Rafe arrive. Il entend sa voix et son cœur fait un bond. Il pense, si Henri change d'avis, c'est Rafe qu'il enverra.

Mais il sait à l'expression du jeune homme qu'il n'y a pas de bonne nouvelle.

« Et pourtant il vous autorise à venir me voir, dit-il. N'est-ce pas un signe d'espoir ?

– Il a peur que vous vous enfuyiez, répond Rafe. Il a posté une garde renforcée. Mais il ne pense pas que je sois de nature à me battre.

– Que croit-il que je lui ferais si je sortais ?

– Voici une lettre de Cranmer. Je vais attendre. »

Il la porte à la fenêtre ; il n'a pas ses lunettes et a besoin qu'on lui en apporte. Le papier semble trembler lorsqu'il le déplie. Cranmer, ayant appris la trahison, s'exprime à la fois avec chagrin et stupéfaction : *lui qui a tant été élevé par Votre Majesté ; lui dont la sûreté dépendait uniquement de Votre Majesté ; lui qui aimait Votre Majesté, comme je l'ai toujours cru, autant que Dieu… lui qui ne se souciait du mécontentement de personne tant qu'il s'agissait de servir Votre Majesté ; lui qui était un serviteur, dans mon jugement, plein de sagesse, de diligence, de foi et d'expérience, tel qu'aucun prince de ce royaume n'en a jamais connu… Je l'aimais comme un ami, car je le considérais comme tel ; mais je l'aimais surtout pour l'amour que je croyais le voir continuellement porter à Votre Grâce…*

… mais maintenant…

Il lève les yeux. « Ça y est, on y vient… d'un côté, mais de l'autre… »

… mais maintenant, si c'est un traître, je regrette de l'avoir aimé ou de lui avoir fait confiance… mais une fois encore, je suis très attristé…

Il replie le papier. La peur suinte de la lettre.

« Tu dois comprendre, Rafe, que Cranmer et moi avons convenu il y a longtemps que si l'un de nous semblait destiné à tomber, l'autre sauverait sa peau.

– C'est possible, sir, mais je pense qu'il aurait dû aller voir le roi. Si l'archevêque avait risqué sa vie, vous seriez-vous tenu à l'écart ? Je ne crois pas.

– Ne me force pas à répondre à des questions. J'ai eu droit à des questions toute la journée. Cranmer agit en fonction de ce qu'il a en lui. C'est ce que font tous les hommes. Rafe, qu'est-il advenu de mon portrait ? Celui qu'Hans a peint ?

– Helen l'a pris, sir. Elle l'a mis à l'abri.

– Où est le Livre Appelé Henri ?

– Nous l'avons brûlé, sir. J'ai amené mes gens chez vous avant l'arrivée de Wriothesley. Nous avons brûlé bon nombre de choses, et répandu les cendres dans le jardin.

– L'absence parle.

– Mais pas clairement, dit Rafe. Je ne crois pas qu'ils puissent avoir la moindre accusation solide contre vous. John Wallop a écrit de France, avec ce qu'il a pu dénicher. Ils prétendent qu'on disait partout là-bas que vous aviez l'intention de devenir roi. » Rafe baisse la tête. « François a envoyé une lettre, et le roi m'a demandé de la traduire en anglais et de la lire au Conseil. Moi-même.

– C'était un test. J'espère que tu l'as réussi.

– François dit : maintenant que Cromwell est parti, nous pouvons de nouveau être amis. Je suis certain que c'est ce dont il a parlé avec Norfolk en février. Il n'est donc pas étonnant que Winchester et lui aient été si audacieux. Toutes leurs conversations en sous-main, leurs dîners et leurs mascarades… et évidemment, ils ont la nièce, qu'ils font parader là où le roi ne peut s'empêcher de la voir.

– Rafe, tu veux bien m'apporter d'autres livres ? Pétrarque, ses *Remèdes de fortune*. Thomas Lupset, *The Way of Dying Well*. »

Lupset était un des précepteurs du fils du cardinal. Il a bien fait de ne pas traîner pour écrire son ouvrage, car il est mort à trente-cinq ans.

Rafe l'implore : « Ne cédez pas. Ne vous résignez pas, je vous en supplie. Vous savez que le roi est impulsif…

– L'est-il vraiment ? C'est ce que nous disons tout le temps. »

Mais peut-être ses caprices ont-ils pour but de nous pousser sans cesse à travailler et d'entretenir nos espoirs. Anne Boleyn a cru jusqu'au dernier moment qu'il changerait d'avis. Elle est morte incrédule.

Quand Rafe repart, il revient à la lettre de Cranmer. Il voit la question sur laquelle son archevêque laisse Henri : *À qui Votre Grâce fera-t-elle désormais confiance, si elle ne peut lui faire confiance à lui ?*

Ce soir-là, il s'assied pour écrire au roi. La fin de l'après-midi lui a amené Fitzwilliam, avec un nouveau dossier qu'il a parcouru rapidement : de nouveaux sujets y sont abordés et il est question de conversations supposées, de complots, de conspirations, et – curieusement – du fait qu'il aurait trahi la confiance du roi en évoquant ses nuits infructueuses avec la reine.

« Mais tout le monde savait, a-t-il dit, déconcerté. Et il m'a donné la permission de vous en parler, ainsi qu'aux personnes de la maison de la reine.

– Il ne s'en souvient plus, a répondu Fitzwilliam. Il pense que vous l'avez tourné en dérision. »

Fitzwilliam et ses larbins l'ont harcelé pendant une demi-heure. Pas une seule fois son collègue conseiller ne l'a regardé en face, jusqu'à ce qu'ils finissent par s'en aller pour dîner.

Christophe dispose de l'encre et du papier. Il peut écrire à la lumière du jour ; c'est le crépuscule, mais une fenêtre donne sur le parc. Que peut-il dire ? Un jour Henri lui a confié : « Vous êtes né pour me comprendre. » Cette compréhension s'est brisée. Il l'a terriblement offensé, et tout ce qu'il peut faire, c'est arguer que quelle qu'ait été cette offense, il ne l'a pas commise délibérément, ni par malveillance : qu'il est certain que Dieu révélera la vérité. Il commence comme d'habitude par se rabaisser : on ne peut pas en faire trop pour Henri dans ce domaine, du moins pas quand on est prisonnier. *Prostré aux pieds de Votre excellente Majesté, j'ai entendu que vous seriez heureux… que j'écrive les choses qui me semblent appropriées à ma misérable situation…*

Il pense, mes désirs ont toujours été sans limites. Je n'ai jamais négligé mon travail et n'ai jamais dit : « Assez, je suis désormais récompensé. »

Mes accusateurs, Votre Grâce les connaît, que Dieu les pardonne. Car je n'ai jamais eu qu'amour pour votre honneur, votre personne, votre vie, votre prospérité, votre santé, votre richesse, votre joie et votre confort, et aussi pour votre très cher et bien-aimé fils, Sa Grâce le Prince, ainsi que pour vos actions, alors que Dieu m'aide dans mon adversité, et qu'Il me confonde si j'ai jamais pensé le contraire.

Ils réécrivent ma vie, pensent-ils. Ils prétendent que mon obéissance n'a été qu'une façade, et que pendant toutes ces années je me suis secrètement rapproché des ennemis d'Henri – comme sa fille, ma prétendue future épouse. Peut-être aurais-je dû lui dire la vérité à propos d'elle. Mais je vais épargner la lady. Je ne peux pas aider ma propre fille, je peux seulement aider celle du roi.

Tous les efforts, les peines, les épreuves que j'ai connus en effectuant mon devoir sacré, Dieu les connaît également. Et si, comme Dieu, je pouvais faire en sorte que Votre Majesté reste à jamais jeune et prospère, Dieu sait que je le ferais. S'il avait été ou était en mon pouvoir de vous rendre si riche que vous pourriez enrichir tous les hommes, Dieu m'est témoin, je le ferais. S'il avait été ou était en mon pouvoir de rendre Votre Majesté si puissante que le monde entier serait forcé de vous obéir, le Christ sait que je le ferais.

Il songe, dix ans que mon âme est aplatie et compressée au point qu'elle n'a plus l'épaisseur d'une feuille de papier. Henri m'a broyé encore et encore dans le moulin de ses désirs, et maintenant que je suis aussi fin que de la poussière, je ne lui suis plus d'aucune utilité, je suis de la poudre dans le vent. Les princes détestent ceux envers qui ils ont contracté des dettes.

Car Votre Majesté a été parfaitement généreuse avec moi, et plus semblable à un père aimé (sans offenser Votre Majesté) qu'à un maître.

Certaines menaces que son père proférait lui résonnent dans les

oreilles. Je vais te réduire en bouillie, garçon, je vais t'aplatir, je vais t'assommer jusqu'à la semaine prochaine.

J'ai consacré mon âme, mon corps et mes biens au plaisir de Votre Majesté…

Bon, Henri le sait. Je n'ai rien qui ne vienne pas de lui, et nul espoir, si ce n'est dans sa clémence et celle de Dieu.

Sire, pour le bien de votre État j'ai œuvré avec mon esprit, ma force et ma connaissance, sans respect pour personne (à l'exception de Votre Majesté)… mais je n'ai délibérément commis ni injustice ni tort, Dieu m'en est témoin, et le monde ne peut en toute justice pas m'accuser…

Il n'y a pas que les rois qui ne peuvent pas être reconnaissants. Les fortunes qu'il a gagnées, les aides qu'il a distribuées : tout cela se retourne désormais contre lui, car les faveurs qui ne peuvent être remboursées rongent l'âme. Les hommes détestent être obligés envers autrui. Ils préfèrent être des parjures, et vendre leurs amis.

Le frère Martin dit, quand vous pensez à la mort, bannissez la peur. Mais peut-être ce conseil est-il plus facile à entendre si on s'attend à mourir dans son lit, avec un prêtre qui vous marmonne à l'oreille. S'il le peut, Gardiner demandera qu'il soit accusé d'hérésie et brûlé. Il connaît ça : le bois vert, le vent tournant, et les chiens de Londres qui gémissent en flairant l'odeur.

Le roi pourrait lui accorder la hache. C'est le mieux qu'il puisse espérer, à moins que… Il y a toujours un *à moins que*. Érasme dit : « Il ne faut désespérer pour nul homme, tant qu'il a un souffle en lui. »

Il conclut : *Écrit avec la main tremblante et le cœur triste de votre plus triste sujet et plus humble serviteur et prisonnier, ce samedi en votre Tour de Londres.*

Il fait sécher l'encre. On ne peut s'empêcher de mentir. Sa main ne tremble pas particulièrement. Mais il est vrai que son cœur est triste. Il porte les mains à sa poitrine, la frotte un peu.

« Christophe, dit-il, va chercher mon dîner. Qu'est-ce que je mange ?

– Dieu merci ! Je croyais que vous aviez perdu l'appétit. Nous avons des fraises à la crème. Et les marchands italiens vous ont adressé leur sympathie et du fromage. »

Le marchand Antonio Bonvisi avait l'habitude d'envoyer à manger à Thomas More, des plats parfumés aux épices. Mais More les repoussait et disait à son serviteur : « John, peux-tu me trouver du gâteau de lait ? »

On a demandé au duc d'Urbino, Federico da Montefeltro, ce qu'il fallait pour gouverner un État. *« Essere humano »*, a-t-il répondu : être humain. Il se demande si Henri en sera capable.

Il n'y a pas de réponse à sa lettre. Pas de réponse directe, du moins. Les interrogatoires – qui commencent tôt, pendant les douces aubes estivales – se poursuivent dans la chaleur de l'après-midi, quand la lumière vive de la pièce s'emplit de poussière. Parfois les séances sont calmes et studieuses, parfois elles ressemblent plus à des échanges d'insultes qu'à des procédures légales. Comme Fitzwilliam, Appelez-Moi n'arrive pas à le regarder. Il dit « *Il* a fait ceci » et « *Il* a fait cela », comme si Thomas Essex n'était pas dans la pièce. Quand Gardiner leur fait l'honneur de sa présence, il est grave, sec, sage, prenant soin de réprimer la bouillonnante impatience qu'il doit éprouver.

Le clerc Gwyn s'immisce à une ou deux reprises. Norfolk ne le remarque pas car pour lui ce genre de sous-fifre n'est pas digne d'être remarqué, à moins qu'il se montre offensant. Gwyn lui adresse des signes – au prisonnier – en haussant parfois les yeux au ciel, ou en faisant une moue incrédule face à ce qu'il est obligé de noter. Jusqu'à ce que Riche explose : « Je ne suis pas content de ce clerc ! Il n'arrête pas de regarder le prisonnier !

– Vous non plus n'arrêtez pas de me regarder, réplique-t-il. Je ne suis pas content de vous, Richard Riche. Vous parlez comme si j'avais été un traître pendant toutes les années où vous m'avez connu. Où sont passées vos preuves ? Sont-elles tombées par un trou dans votre poche ? »

Riche dit : « Ce n'est pas une mince affaire d'accuser un homme si proche du roi. J'ai demandé conseil. J'ai prié.

– Et vos prières ont-elles été exaucées ? »

Riche répond froidement : « Oh, oui. »

Une fois encore, Gwyn remballe ses couteaux à aiguiser et ses plumes sans émettre d'objection, mais pas sans lancer un regard en arrière. Un autre clerc arrive et demande en bafouillant où ils en sont, jusqu'à ce que Norfolk lui grogne de commencer où ça lui plaît. De la sorte les heures passent, ponctuées par les cloches de Saint-Pierre-aux-Liens et des églises de la ville au-delà des remparts. Les questions n'ont à aucun moment plus de sens que le premier jour, et la description qu'ils font de sa vie ne reflète pas la réalité telle qu'il la voit. Le miroir montre un visage inconnu, des yeux de travers, une bouche béante. Lord Montague, et Exeter, et Nicholas Carew ont vécu cette même séparation d'eux-mêmes ; et Norris et George Boleyn avant eux. Montague a dit : « Le roi n'a jamais fait un homme sans le détruire de nouveau. » Pourquoi Cromwell serait-il une exception ?

Florence m'a fait, songe-t-il. Londres m'a défait. À Florence, la cloche nommée Leone annonce l'aube, même pour les aveugles. Puis sonne celle du Podestà, puis celle du Popolo. À l'heure de la tierce,

quand les tribunaux ouvrent, Leone et Montarina appellent les parties litigantes et les avocats à se mettre au travail.

Quand il était petit, sa sœur Kat lui disait que les cloches faisaient le temps. Quand l'heure sonne et que la musique frémit dans l'air, tu en as le meilleur ; et ce qui reste est comme un noyau de prune mâchouillé sur le bord d'une assiette.

Lord Audley se montre : fuyant, honteux. Je t'ai créé, Audley, songe-t-il. Je t'ai promu au-delà de tes mérites, pour avoir un chancelier conciliant : et tu es devenu riche.

« Je pensais que vous étiez avec moi, milord. Vous vous êtes toujours posé en ardent défenseur de l'Évangile, mais je crois que vous ne recherchiez que mes faveurs. Vous avez juré d'être mon ami pour la vie. » Il ajoute : « J'en ai la preuve écrite. »

Fitzwilliam prend congé. Peut-être a-t-il dit au roi, je sais que Crumb n'est pas un traître, je ne peux pas faire ça.

« Il est occupé », explique Wriothesley.

Riche : « Il a été nommé lord du Sceau privé à votre place. »

Norfolk : « Les hommes de confiance ont d'autres soucis que votre arrestation. Il n'y a pas que Cromwell dans ce royaume.

– Mais personne n'est aussi nécessaire à l'État, réplique-t-il. Je suis surpris que votre fils Surrey ne soit pas ici pour jubiler. »

Il pense, s'ils laissent entrer cette araignée, je l'écraserai sous le talon de ma botte.

L'absence de Gardiner le rend soupçonneux : que manigance-t-il ? Charles Brandon arrive et confirme que Cromwell a déclaré que s'il était roi, il passerait plus de temps à Woking. Il se souvient d'une autre occasion : « Le roi a donné à Cromwell une bague qu'il avait ôtée de son propre doigt. Et Crumb a dit : "Elle me va parfaitement, elle n'a besoin d'aucun ajustement."

– Et qu'en déduisez-vous ? Que je fais la bonne taille pour être roi ? Quelle est la bonne taille, lord Suffolk ? N'en êtes-vous pas plus proche que moi ? »

Il est attristé par Brandon. Pour Norfolk, un Cromwell n'est qu'une tache à effacer, comme une différence dans des écritures comptables. Mais la famille de Brandon s'est fait un nom grâce à son audace. Il espérait un peu de camaraderie. Charles n'arrive pas à poser ses questions, à la place il tourne en rond et finit par quitter la pièce, demandant sèchement à ses gens de l'accompagner, comme on sifflerait un chien.

Wriothesley demande : « Vous avez conscience que lord Hungerford a été arrêté ?

– Hungerford ? » Il se dit qu'en s'attardant sur Brandon, il a laissé passer quelque chose. « Qu'a-t-il à voir avec moi ?

– C'est ce que nous avons l'intention de découvrir, répond Riche.

Il vous a écrit de nombreuses lettres, et vous lui avez envoyé de nombreuses réponses, dont le secrétaire Wriothesley a trouvé des copies dans vos dossiers. »

Hungerford est un gentilhomme de l'ouest du pays : un lieutenant assez compétent, actif dans les affaires de sa région. C'est aussi un homme qui bat sa femme, et celle-ci voudrait être libérée de lui. Quelques jours seulement avant son arrestation, lui, Thomas Essex, a déclenché une procédure de séparation officielle.

Il dit : « Il faut bien utiliser de telles personnes. Le roi ne peut pas être servi que par des saints.

– Une vieille femme a proféré de graves accusations contre lui, déclare Wriothesley. Elle s'appelle la mère Huntley. »

Que Dieu lui vienne en aide, songe-t-il. Nous avons tous une mère Huntley dans notre vie. La mienne s'appelle Richard Riche.

« Il y a notamment des charges de sorcellerie, ajoute Norfolk. Eh bien, Cromwell ici présent, il s'y connaît en la matière ! N'y avait-il pas des livres de magiciens dans sa cave ? Quand la poupée de cire a été trouvée, Cromwell s'est empressé de mettre la main sur les coupables et leurs vilains textes. Et pourtant il a dit au jeune Richmond, qu'il repose en paix, que les sorcières n'existaient pas ! Alors que nous savons tous qu'elles ont nui au roi.

– Je me souviens de ce jour, dit Riche. C'était à Saint-James, quand Fitzroy est tombé malade. Cromwell m'a fait sortir de la pièce, et je me suis souvent demandé ce qui s'était passé. Il en a toujours été ainsi… Wriothesley, vous voudrez bien le confirmer ? Il semble se confier à vous, puis soudain il vous met à la porte.

– Maintenant nous comprenons pourquoi, dit Wriothesley.

– Enfin bref, revenons à l'affaire qui nous occupe, reprend Riche. Lord Hungerford a employé un magicien pour découvrir la date de la mort du roi. »

Il pense, Henri ne craint pas les faux horoscopes. Il craint les vrais : le destin qu'il ne peut éviter.

Il dit : « Un homme comme Hungerford se fait des ennemis même parmi ses voisins. Il est aisé de prétendre une telle chose.

– Ne prenez pas ça à la légère, recommande Audley. Je vous assure que le roi ne le fait pas. »

Hungerford est peut-être une brute, mais il ne représente pas vraiment un danger pour l'État. Il y a deux semaines, il aurait balayé de telles accusations de son bureau pour les poser sur celui de quelqu'un de moins important.

Riche déclare : « Il est également accusé d'avoir violé une personne de sa maison. *Per anum*.

– Dieu nous préserve – pas lady Hungerford ?

– Une servante, répond Norfolk. Par chance, la sienne, pas celle

d'un autre gentilhomme. Il mourra pour ça.

– Mais pour en revenir à nos moutons, dit Wriothesley, il a été identifié comme papiste. Un chapelain de sa maison a eu des contacts avec des rebelles du Nord. Nous avons des documents.

– Comment se fait-il que vous ne l'ayez pas su ? demande Riche.

– Parce qu'il m'a menti ? répond-il. Si j'étais capable de détecter tous les mensonges, je pourrais être oracle dans un temple. » Il se représente dans une oliveraie. « Loin de vous. »

L'heure du déjeuner est passée et il a faim. Le duc aussi a faim, mais les jours où ils auraient pu partager une table sont révolus. Christophe arrive avec un poulet. Une demi-heure passe, durant laquelle il mange avec un certain appétit. Quand ses visiteurs reviennent, Riche suit les autres en traînant volontairement les pieds, ce qui signifie qu'il a quelque chose à dire. Il prend le temps de poser ses papiers, de les aligner. « Wyatt doit s'être enrichi.

– Oui ?

– On lui accorde des terres de l'abbaye de Reading. De Boxley et Malling. Et ici à Londres, Sainte-Marie Overie, les Frères Croisés et Saint-Sauveur à Bermondsey.

– Ça fait longtemps qu'il convoite ces propriétés. »

Riche sourit. « Je crois qu'il a plus que ce qu'il pensait obtenir.

– Il prendra ça comme un défi. Il ne tardera pas à gaspiller les recettes, croyez-moi. »

Wriothesley se penche en avant, le visage rougi. « Milord, ne vous demandez-vous pas : pourquoi maintenant ? Ça a été fait sur ordre direct du roi. Il estime que Wyatt est méritant. »

Comme lors de la chute d'Anne Boleyn.

« Eh bien, répond-il, le malheur de certains fait le bonheur de Thomas Wyatt. Dieu lui sourit. »

Wriothesley marmonne : « Une fois encore, demandez-vous pourquoi.

– C'est une question ? »

Wriothesley reste silencieux.

Lui, lord Cromwell, se tourne vers Riche. « Personne ne sait mieux que vous que de telles cessions ne se font pas d'un claquement de doigts. Celles de Wyatt ont été initiées il y a des mois, quand je l'ai rappelé de son ambassade. Il ne manquait que la signature du roi.

– Il aurait pu refuser, observe Wriothesley, si Wyatt ne lui avait pas plu. Il est clair qu'il l'a satisfait. »

Évidemment, Wyatt a dû être questionné : comment ne l'aurait-il pas été ? Il a donné des réponses utiles, ou du moins pas désagréables au roi. Mais sous quelle contrainte, sous quelle pression ? Peut-être Bess attendait-elle un nouvel enfant fantôme ?

« Wyatt connaît vos transactions secrètes, poursuit Wriothesley.

Et, comme il s'en est souvent vanté, vos pensées profondes.

– Non qu'il y ait de quoi se vanter, dit-il. Vous mettez ma charité à rude épreuve, Wriothesley. Pourtant, quand je serai libéré, j'essaierai de ne pas vous en tenir rigueur. »

Une fois encore, cette palpitation, derrière les côtes, de l'organe dont les errements ont valu tant de douleur à Wyatt. *L'amour tue mon cœur. La fortune me prive de tout mon confort… Mes jours plaisants, ils s'éloignent et disparaissent, Mais pourtant chaque jour le mal empire.*

Il demande – les mots jaillissent soudain, spontanément : « Que ferez-vous sans moi ? Quand un homme tel que Wyatt se met au travail, il le fait pour ceux qui l'apprécient. Sans moi vous lirez les lignes telles qu'elles sont écrites, mais vous ne lirez jamais entre. Marillac vous fera passer pour des idiots, et Chapuys aussi, s'il revient. Charles et François brouilleront vos cervelles comme des œufs. Dans moins d'un an, le roi se battra contre les Écossais, ou les Français, ou probablement les deux, et il nous ruinera. Aucun de vous ne peut gérer les affaires comme moi. Et le roi se querellera avec vous tous, et vous les uns avec les autres. Dans un an, si vous me sacrifiez, vous n'aurez plus de monnaie ni de ministres honnêtes. »

Le clerc intervient : « Lord Cromwell est malade. Nous devrions peut-être faire une pause ? »

Il tourne les yeux vers le garçon. « Bravo pour votre courage. »

Il est en sueur. Norfolk rétorque : « Oh, je crois qu'il se porte suffisamment bien. Ce n'est pas comme s'il avait souffert – la douleur lui a été épargnée, sur ordre du roi, bien qu'il ne soit pas né noble. »

Ainsi le jour passe, et un autre. La trahison peut être déduite de n'importe quel bout de papier, si la volonté est là. Une syllabe suffira. Le pouvoir est entre les mains du lecteur, pas de l'auteur. Le duc continue dans ses emportements, et Riche dans ses insinuations qui sont rarement en lien avec le sujet de l'interrogatoire. La plupart du temps il peut y répondre ; parfois il doit les renvoyer aux papiers qu'ils ont confisqués, ou perdus. La vérité, ainsi qu'il le confesse, est qu'il a été tellement impliqué dans les affaires du roi qu'il est impossible, même pour un homme aussi capable que lui, de se souvenir de tout ce qui a été dit et fait.

« Il est difficile de suivre la loi à la lettre, déclare-t-il. Un ministre doit, malgré lui, la transgresser à divers moments. Mais si je suis un traître (il s'essuie le visage), que tous les diables de l'enfer me confondent et que la vengeance de Dieu s'abatte sur moi. »

Laissé seul à la fin de l'après-midi, il reste là à démêler les fils du passé récent, et toujours il revient au 1er mai. Thomas Essex

à Greenwich, allant et venant pendant le tournoi, les clercs le suivant avec entre les mains les affaires du roi ; le comte – c'est-à-dire moi – lançant des ordres ici et là. Richard Cromwell dans l'arène, terrassant tous les concurrents. L'accueil somptueux réservé à nos amis et à nos ennemis, notre style et notre courtoisie, notre *sprezzatura*, notre démonstration de splendeur : le 1er mai nous a défaits, car la jalousie et la rancœur qu'il a fait naître ne pouvaient plus être effacés. Richard a convenu avec des Italiens de peindre son triomphe sur un mur de sa maison d'Hinchingbrooke ; ils comptent décorer toute la pièce. Le jour viendra peut-être où il contemplera la scène avec un regard amer, mais il doit tout de même le faire. Il ne doit pas revenir sur la parole donnée aux Italiens – c'est ainsi qu'ils gagnent leur vie.

Neuf jours après son arrestation, ils ont rassemblé suffisamment de matériel pour porter un acte d'accusation au Parlement. On le questionne sur sa religion, afin d'ajouter des charges supplémentaires. On lui demande ce qu'il a fait à Calais, qui il a protégé là-bas. Ils continuent de piocher dans leur réserve de faux documents, de laquelle ils peuvent tirer ce qui leur plaît.

Norfolk lui dit : « Quand M. Wriothesley s'est rendu à Anvers pour les affaires du roi, vous lui avez confié des messages pour les hérétiques.

– Je lui ai confié un message pour ma fille. Mon propre sang.

– Vous croyez que ça vaut mieux ? »

Il demande, une fois de plus : « Laissez-moi voir le roi. »

Norfolk répond : « Jamais. »

Il suppose qu'Henri, pendant une heure ou deux, croit fermement à la fois à son hérésie et à sa trahison. Mais il ne peut sans doute pas entretenir constamment ce fantasme. Le reste du temps, il se moque de ce qui est vrai. Il cultive sa rancœur et ses griefs. Aucun conseiller ne peut l'apaiser, dissiper son ressentiment, étancher sa soif ni satisfaire sa faim.

Alors qu'il n'avait pas encore passé une semaine en prison, Rafe lui a rapporté comment l'empereur a pris la nouvelle. Charles a semblé interloqué, affirment les dépêches. « Quoi ? a-t-il demandé. Cremuel ? Êtes-vous sûr ? À la Tour ? Et sur ordre du roi ? »

Un jour, la porte s'ouvre ; il s'attend à Gardiner, mais c'est de nouveau Brandon. Charles s'assied en poussant un gros soupir sur un petit tabouret rembourré, si bien que ses genoux se retrouvent de manière absurde sous son menton.

« Pourquoi milord ne prend-il pas cette chaise ? »

Mais Charles reste assis comme un pénitent, soufflant, soupirant,

parcourant la pièce du regard. Ses yeux fouillent les murs peints, ces scènes paradisiaques de collines verdoyantes et de ruisseaux : « Est-ce qu'elle est derrière ? L'autre ?

– Pas en personne, milord. Elle repose dans la chapelle. Quant à l'image, j'ai peint par-dessus.

– Quoi ? Personnellement ?

– Non, milord. Je l'ai fait faire par un professionnel. »

Il s'imagine s'introduisant discrètement de nuit avec un énorme pinceau pour l'oblitérer.

« Vous êtes un brave type, Charles, dit-il. Je cambriolerais une maison avec vous, si j'y étais obligé. »

Brandon fait un grand sourire derrière sa grande barbe. « En avez-vous cambriolé beaucoup ?

– Pendant ma jeunesse fougueuse, vous savez.

– Nous avons tous connu ça, dit Charles.

– Mais je ne cambriolerais pas une maison avec le roi. Vous lui diriez : "Restez là et sifflez si la garde arrive", et au premier bruit de pas il détalerait et vous abandonnerait avec la jambe par-dessus le rebord de fenêtre.

– Je ne crois pas qu'il irait voler, en toute conscience. Il troublerait sa propre paix, n'est-ce pas ? Et qui volerait-il ? Il peut saisir nos biens quand ça lui plaît, et nous appauvrir tous. » Charles se masse le front. « Je suis content de vous entendre plaisanter, Crumb. Écoutez… » Il se relève. « Écoutez, et c'est mon conseil, avouez que vous êtes un hérétique. Prétendez avoir été induit en erreur. Demandez à Harry de vous voir en face à face et de discuter avec vous, de vous ramener à la vraie religion. Ça lui plairait, non ? Vous vous souvenez comme il s'est amusé lors du procès de ce Lambert ? Assis au-dessus de la cour, tout de blanc vêtu ?

– Lambert a été brûlé », remarque-t-il.

Charles est découragé. « Eh bien, c'était mon idée, et je vous en ai fait part, alors je… » Il se dirige vers la porte, revient soudain. « Votre main ? »

Il la tend. Charles lui donne un coup de poing dans l'épaule comme s'ils assistaient à un combat de chiens.

Quand Brandon est parti, il songe, il a raison, Henri prendrait plaisir à me convertir. Mais il y a une raison pour laquelle la solution de Charles ne fonctionnera pas. Ses ennemis montreront (à leur grande satisfaction) qu'il nie l'Eucharistie, et qu'aucun hérétique de ce genre ne peut se sauver, même s'il se rétracte. Ce qui le condamne, c'est le premier de ces articles pernicieux qu'ils ont fait passer au Parlement l'année dernière quand il était malade. Sa fièvre italienne est en train de le tuer, après tout.

L'acte d'accusation est lu une deuxième fois le 29 juin. Entre la

première et la deuxième lecture, entre la deuxième et la troisième, il est un homme mourant. Quand la loi est votée, il est légalement mort. La seule incertitude concerne le procédé par lequel ils feront de lui un cadavre. Si le roi préfère le punir pour hérésie, il mourra par le feu, peut-être aux côtés de Robert Barnes et ses amis ; si c'est pour trahison, il ira probablement à Tyburn, pour être coupé en deux. Même ce sodomite d'Hungerford aura droit à la clémence qu'offre le bourreau. Mais lui, Dieu seul le sait. Il rêve qu'il est face à une porte peinte en rouge écarlate – ou plutôt, pas peinte, mais baignée de rouge écarlate –, et que le mur a la même teinte ; la surface est humide, de même que le sol et le mur, et la pièce derrière la porte est également humide et rouge écarlate.

Il a cessé de pleuvoir. En regardant par les fenêtres du logement de la reine, il voit le ciel d'été retrouver ses couleurs. Il se rappelle quand un déluge arrosait le monde entier, durant ces années qui ont précédé la chute du cardinal. Il se souvient avoir emmené Rafe dans la maison de Fenchurch Street. Comme il dégoulinait sur le sol, Lizzie l'a débarrassé des couches de vêtements qu'il portait. Il pense, elle est morte avant que je possède quoi que ce soit. J'avais Austin Friars, mais c'était une maison d'avocat. Quand j'étais l'homme du cardinal, elle ne me voyait pas pendant des semaines d'affilée. J'aurais tout aussi bien pu être un marin en mer. Elle se tenait en haut de l'escalier, portant son bonnet blanc, et disait : « Fais-moi savoir quand tu rentreras. » Après sa mort, j'ai écrit mon testament, et tout ce que j'avais à laisser à mon fils à l'époque, c'étaient six cents livres et douze cuillers en argent.

Le jour où l'acte d'accusation est entériné, Stephen Gardiner revient. Il resserre son manteau autour de lui comme s'il avait froid. « Je suis venu en apprendre plus sur le prétendu mariage du roi. »

La tournure de la phrase suffit à lui faire comprendre ce qu'on lui demande. « Je vais tout vous noter. Depuis le début.

– N'omettez rien, recommande Gardiner. Depuis vos premières négociations avec Clèves jusqu'à la nuit du supposé mariage. Vous devez exposer tout ce que vous avez entendu sur le précontrat de la lady avec le duc de Lorraine, et consigner fidèlement ce que vous savez de l'aversion du roi et de sa réticence à conclure cette union. »

Il hausse les sourcils.

Gardiner ajoute : « Lady Rochford et d'autres attesteront qu'il n'y a pas eu consommation. Les médecins le confirmeront. Si elle est arrivée ici vierge, elle repart telle, puisque le roi – ayant des doutes quant à la validité de l'alliance – s'est retenu de toute copulation charnelle. »

Il pense, je pourrais être comme George Boleyn : je pourrais coucher sur papier des faits qui feraient pousser des cloques sur le

visage d'Henri. Mais j'ai un fils, et deux petits-fils, et un neveu, et mon neveu a des héritiers. George n'avait pas d'enfants.

Il dit : « Lui trouver une nouvelle femme a toujours été ma mission. Maintenant c'est à vous qu'elle incombe, n'est-ce pas ? Je suppose que ce sera la nièce de Norfolk ? Qu'est-il advenu de la reine ?

– La lady de Clèves a déjà quitté la cour. Le roi l'a envoyée à Richmond. Il a promis de l'y rejoindre. Mais, évidemment, il ne le fera pas. Il était nécessaire de mettre un terme à ses lamentations de femme – ou, du moins, de faire en sorte qu'elles aient lieu loin. »

Il pense, elle a dû avoir peur, la pauvre âme. Et personne pour s'occuper de son bien-être. « Je suppose que de l'argent adoucira la blessure.

– Il y aura un arrangement. Je m'en occuperai. Mais l'annulation est la priorité. Le roi dit : Cromwell en sait plus sur la question que n'importe qui hormis moi-même. Vous devez écrire la vérité au risque de voir votre âme damnée. On vous demandera de prêter serment.

– Pourquoi refuserais-je ? demande-t-il. Je jurerais également que j'ai été un véritable serviteur et que ma religion est la foi catholique et universelle, que je n'ai pas dévié de celle professée par le roi. Il serait étrange que ma parole soit valable pour une question, mais pas pour l'autre.

– Vous êtes un homme mourant, déclare Gardiner. Ils sont connus pour ne pas mentir. Voulez-vous que je vous envoie Sadler pour qu'il vous aide à écrire ? »

Il ne veut pas que Sadler le voie accomplir cet ultime acte. Il pense, l'annulation m'annulera.

« Je sais ce qu'on attend de moi, répond-il froidement. Laissez-moi faire, monsieur l'évêque. Et maintenant fichez le camp. »

Il s'assied. Les faits s'organisent dans sa tête, les phrases se forment dans l'ordre, mais avant de pouvoir écrire, il verse une larme et pense, je suis en deuil de moi-même : avec ces papiers, mon utilité disparaît. Je ne pourrais plus recommencer : les années de labeur sans dormir, la brutale déformation morale, le travail à la hache. Quand Henri mourra et sera jugé, il devra répondre de moi, comme de tous ses serviteurs : il devra rendre des comptes pour ce qu'il a fait à Cromwell. Je n'ai jamais cherché à le remplacer. À travers toute l'Angleterre, il y a des pierres dressées, les formes pétrifiées d'hommes qui espéraient gouverner. *Pieu-pique-pierre, Je serai roi d'Angleterre*. Pour leur audace ils ont été condamnés à se dresser là mille, deux mille ans, sous la pluie et dans le vent ; autour il y a des rochers plus petits, les formes des misérables qui étaient leurs chevaliers. Comptez-les, et – par un étrange enchantement –

vous n'obtenez jamais deux fois le même résultat. La destruction va au-delà des nombres. Elle va au-delà de ce que la plume peut consigner.

Son compte rendu lui demande de nombreuses heures de travail. Parfois Christophe vient et le regarde, et il lui offre un plat de framboises, ou des gaufres, ou des dragées. Mais il est absorbé par son récit : Rochester, le taureau harcelé, la lady de Clèves à la fenêtre ; le roi fanfaronnant et transpirant dans son déguisement de gentilhomme anglais. La pièce à Greenwich, avec les Romains qui chancelaient et tombaient ; le roi au lit, pétrissant le ventre et les seins de sa femme.

Parfois son esprit s'égare, inévitablement : loin de cette pièce, au-delà des murs de la ville, à travers champs et dans la forêt. Le feuillage est dense, comme avant que les arbres soient coupés pour fabriquer des maisons et des navires, et toutes les créatures désormais disparues sont de nouveau vivantes, pour le meilleur et pour le pire : les castors dans le ruisseau, le loup qui gagne du terrain sur vous avec sa longue foulée. Quand un homme ne sait quel chemin prendre, il sème des miettes de la miche de pain qu'il a dans la main, mais les oiseaux descendent en piqué derrière lui et les mangent. Il ôte sa chemise et la déchire en bandelettes qu'il attache à une branche à chaque fourche du sentier, mais les ogres qui vivent dans les profondeurs de la forêt le suivent et volent le tissu pour panser leurs blessures ; car les ogres se battent tout le temps. Il continue péniblement d'avancer, et des arbres qui parlent ricanent autour de lui, dissimulant leur expression de mépris derrière leurs feuilles.

Une fois son récit terminé, il rédige la suscription : *Au roi, mon bienveillant souverain, Sa Majesté royale*.

Mais il ne sait pas comment l'achever. Ça pourrait être la dernière lettre qu'ils autoriseront. Alors il écrit *J'implore la pitié*. Il l'écrit une fois de plus, au cas où Henri serait distrait : *pitié*. Et encore une fois, *pitié*, pour bien le faire entrer dans le crâne royal, pour transpercer le cœur royal.

Il a inscrit la date : *Mercredi, dernier jour de juin. Avec le cœur lourd et la main tremblante*.

Et cette fois, c'est vrai. Elle tremble. On dirait la main d'un autre homme. Parmi tous les mots qu'il a écrits, sa supplication restera-t-elle ? Les rats ont dévoré les lois du temps jadis. Ils se repaissent de colle de poisson et de vélin ; tout ce qui a été vivant, ils le mangeront, puis, par habitude, ils mangeront ce qui est mort ; depuis la marge ils se fraient en mâchant un chemin vers le centre, vers l'histoire secrète de l'Angleterre. La splendeur des hommes qui ont travaillé avec Cromwell est qu'au lieu de simplement maudire la

vermine, ils ont rapiécé, réparé, étiré un point pour remplacer une voyelle rongée ; ils ont été prêts à substituer à une phrase digérée une clause qui aidera la couronne. Mais à quoi cela a-t-il servi ? Il a obéi aux lois qu'il a faites et doit se satisfaire de mourir à cause d'elles. Mais la loi n'est pas un instrument qui permet de découvrir la vérité. Elle est là pour créer une fiction qui nous aidera à dépasser des actes atroces et à faire face à notre avenir. Il semblerait qu'il n'y ait pas de clémence dans ce monde, mais une sorte de justice aléatoire : les hommes paient pour des crimes, mais pas nécessairement les leurs.

Rafe vient prendre la lettre. Comme il n'a pas de sceau, il la plie, mais avant de la donner il hésite, la coinçant sous sa paume.

« J'ai toujours dit à Henri : faire peur aux gens ne coûte pas cher, mais ça ne donne pas les meilleurs résultats. Si vous voulez qu'un prisonnier vous révèle tout, offrez-lui de l'espoir. »

Rafe dit : « J'ai lu que quand les bourreaux de Caligula sont venus chercher Canius, ils l'ont trouvé en train de jouer aux échecs. Il leur a dit : "Notez bien, je suis en train de gagner – comptez mes pièces sur l'échiquier."

– Je n'ai pas de réplique aussi audacieuse, répond-il tristement. Canius avait encore sa reine. » Il pousse la lettre à travers la table. « Tiens. Tout ce qu'il veut est là-dedans. Clèves va-t-il nous faire la guerre maintenant ?

– Il semblerait que le duc soit content de laisser sa sœur ici en Angleterre. Et si elle ne s'oppose pas à lui, le roi lui proposera des termes justes et honorables.

– Pourquoi s'opposerait-elle à lui ? La pauvre. » Voyager en hiver, songe-t-il, et se retrouver non désirée au bout du périple.

Rafe dit : « Le duc Guillaume parle aux Français. La rumeur affirme qu'ils lui ont offert une princesse, et une alliance.

– Ah, donc il n'épouse pas Christine ?

– Non, il n'arrive pas à s'accorder avec l'empereur, du moins pas pour le moment. Il paraît que la princesse française est réticente. »

Réticente. Ça laissera de la place pour une annulation, quand l'empereur offrira quelque chose de mieux.

« Guillaume ne s'en est pas trop mal tiré avec nous, observe-t-il. Mieux qu'Anna. » Il songe, je doute qu'elle veuille épouser un autre homme, maintenant qu'Henri l'a tripotée.

Rafe dit : « Les Français jurent qu'ils porteront leur princesse jusqu'à l'autel, si nécessaire. Elle n'a que douze ans, elle ne doit donc pas peser lourd. » Il soupire. « Sir, Helen tient à ce que vous sachiez qu'elle prie nuit et jour pour vous. Tout comme nos enfants, et tous vos amis. »

Alors ça ne fait pas beaucoup de prières, pour aller frapper à la

porte du paradis. Même s'il peut compter sur celles de l'archevêque, et ses requêtes cogneront sans doute comme le tonnerre. Et Robert Barnes prie pour moi, et moi pour Robert Barnes. Ni l'un ni l'autre n'avons grand-chose à demander désormais, si ce n'est du courage. Comme l'écrit Wyatt, *Lauda finem* : louons la fin.

Edmund Walsingham, le lieutenant de la Tour, vient le lendemain. « Ne soyez pas alarmé, milord. Je n'apporte pas de mauvaise nouvelle. Mais vous devez déménager. »

Donc ses interrogateurs en ont fini avec lui. « Où vais-je ?

– Dans la tour Bell, sir, à côté de mon logement.

– Je la connais, dit-il sèchement. Ne puis-je aller dans la tour Beauchamp ?

– Occupée, milord.

– Christophe, emballe mes livres. Fais chercher des vêtements plus chauds à Austin Friars, les murs sont épais là-bas. » Puis, à l'intention du lieutenant : « Quand Thomas More était détenu dans la tour Bell, il avait le droit de se promener dans votre parc. Aurai-je cette liberté ?

– Non, milord. »

Walsingham est un vétéran mutique de Flodden. Il occupe ce poste depuis quinze ans et n'a aucune intention de commettre un impair maintenant.

« More n'était pas enfermé. Le serai-je ?

– Oui, milord. »

Il enfile son manteau. *« Allons*. »* Il fait ses au revoir aux déesses ; un dernier coup d'œil furtif par-dessus son épaule. Aucune trace d'Anne Boleyn. Il se rappelle qu'elle a dit – était-ce dans cette même pièce ? – « Soyez bon avec moi ». Il pense, si je la revois, peut-être le serai-je cette fois.

Dehors, à l'air libre. Il regarde autour de lui. Tout ce qu'il voit, ce sont des hommes armés.

Le lieutenant dit : « Je suis sûr que la garde ne vous dérangera pas. »

Le souffle de la rivière. Une danse de feuilles vertes. Il sent le soleil sur son épaule. Un travailleur assis sur un échafaudage, en train de siffloter, torse nu ; « Le Joyeux Forestier »… Il a l'impression d'être pris dans le filet du passé, suspendu dans un instant bleu vif, accroché en l'air. À midi le forestier sera brûlé.

Longtemps j'ai été forestier,
Mes boucles sont devenues grises.
Je vais raccrocher mon cor
Près de la forêt verdoyante :

Je ne serai plus forestier.

La promenade est trop brève.

« Dois-je aller dans la cellule du bas ou celle du haut ? »

Quand il est arrivé à la Tour, le canon a été tiré : c'est la coutume, quand un haut personnage est amené. Le sol tremble, la rivière bouillonne, et dans le corps de l'accusé, tandis qu'il pose le pied sur le quai, sa moelle frémit, sa rate proteste, son crâne vibre. Au seuil de la tour Bell, dans l'escalier, il ressent de nouveau une profonde agitation. C'est une faiblesse, mais il ne la montrera pas au lieutenant : il se stabilise juste en effleurant le mur du bout des doigts.

Tant que je ferai ployer mon arc,
Je n'épouserai nulle femme :
Je vais me construire une chaumière
Au bout de la forêt verdoyante
Pour y vivre ma vie.

Les portes de la cellule du bas sont ouvertes. C'est un vaste espace en pierre, avec un plafond en voûte. La cheminée est vide et propre. Ici les murs font trois mètres cinquante d'épaisseur, et la lumière tombe de lucarnes percées loin au-dessus de la tête. Il y a une silhouette assise à la table. Il demande silencieusement : « Est-ce vous ? » Thomas More se lève, traverse la pièce et se fond dans le mur.

« Martin, c'est vous ? Vous avez bonne mine. Comment va ma filleule ? »

Le geôlier ôte son béret. Il était sur le point de dire, désolé de vous voir ici, sir : l'habituelle formule vide. Mais mieux vaut s'abstenir. « Elle a maintenant cinq ans, une gentille petite fille, merci de demander. Pas une once de méchanceté en elle. »

Pas de méchanceté ? Comme les gens disent des choses étranges.

« Étudie-t-elle ses lettres ?

– Une fille, sir ? Ça ne leur attire que des ennuis.

– Vous ne voulez pas qu'elle lise l'Évangile ?

– Elle pourra épouser un homme qui le lui lira. Je peux vous apporter quelque chose ?

– Lord Lisle est-il toujours ici ?

– Je ne saurais dire.

– La matrone ? Margaret Pole ? » Il lui est venu à l'esprit qu'Henri pourrait exécuter Margaret, maintenant qu'il n'est plus là pour retenir sa main. « Très bien, dit-il à Martin. Vous avez reçu l'ordre

de ne pas parler, je comprends. Croyez-vous qu'on pourrait m'allumer un feu ?

– Je vais m'en occuper, répond l'homme. Vous avez toujours été sensible au froid. Je me rappelle quand vous veniez vous asseoir avec Thomas More. Vous lui disiez : "Nous devrions avoir un feu", et il répondait : "Je n'en ai pas les moyens, Thomas." Alors vous disiez : "Seigneur Dieu, je paierai le feu – allez-vous cesser d'essayer de me déchirer mon foutu cœur ? Vous êtes peut-être papiste, mais vous n'êtes pas indigent."

– J'ai dit ça ? » Il est stupéfait. « J'ai dit ça ? Mon foutu cœur ?

– More, il vous donnait la nausée, poursuit Martin. Quand le couvre-feu sonnait, il rentrait du jardin, il s'asseyait et il écrivait toute la nuit. Il s'asseyait à cette même table, enveloppé dans un drap. On aurait cru un linceul – sa vue me glaçait. Moi-même, je ne l'ai jamais revu, pas depuis le jour où il a été emmené. Mais certains affirment l'avoir rencontré. Et aussi vrai que je suis vivant et bon chrétien, vous entendrez le vieux bonhomme au-dessus, Fisher. On l'entend qui se traîne par terre.

– Vous ne devriez pas croire aux fantômes, déclare-t-il d'un ton incertain.

– Je n'y crois pas. Mais qu'est-ce que ça peut leur faire que je croie en eux ou non ? Écoutez bien cette nuit. Vous entendrez le vieux Fisher traîner les pieds, et la chaise grincer quand il appuiera son poids sur le dossier.

– Il ne pesait rien. »

L'évêque était si maigre qu'on n'aurait pas pu l'utiliser pour bloquer un courant d'air. Que peut-on faire d'un homme qui, quand il s'asseyait à la table du dîner, posait un crâne sur la table là où d'autres auraient posé la salière ?

« Votre garçon peut coucher ici sur la paillasse, propose Martin. Si vous ne voulez pas rester éveillé seul.

– Rester éveillé ? Je vais dormir. Je dors toujours. Martin, si mon fils Gregory était emprisonné ici, ou sir Richard Cromwell, me le diriez-vous ? »

Martin frotte le sol avec son pied. « Oui. J'essaierais de vous le faire savoir. »

Il y a de vieux tapis de joncs par terre. Il pense, je vais faire apporter quelque chose de mieux de la maison : s'il reste quoi que ce soit.

C'est une cellule pour prisonnier privilégié, mais il est néanmoins impossible de la confondre avec une pièce ordinaire. Pourtant, la nuit se déroule sans incident. Il tente d'entendre Fisher, mais le vieil évêque dort. À un moment il se réveille et pense, les rois peuvent se

repentir, il y a des exemples. Il passe quelque temps à en chercher un. Les chroniqueurs nous disent que sous le règne du troisième Henri, le roi a puni son serviteur Hubert de Burgh, comte de Kent, en l'arrachant à son sanctuaire et en le jetant dans un profond cachot. Hubert a vécu deux ans enchaîné, avant de s'échapper et de récupérer son titre de comte.

Avec le matin arrive Rafe.

« Alors, ma lettre, comment l'a-t-il reçue ? »

Les mouvements du jeune homme sont lents ; on dirait qu'il a travaillé toute la nuit. Il veut lui faire porter une coupe de bière, mais Rafe dit, non, non, je dois vous dire ce qui s'est passé. « Le roi a convoqué ses conseillers. Puis il m'a fait lire votre lettre à haute voix.

– Ça a dû prendre du temps.

– Quand j'ai eu fini, il a ordonné : "Relisez-la, Sadler." J'ai demandé : "En entier, Sire ?" Il a hésité et dit : "Non, vous pouvez oublier l'histoire du mariage. Lisez le passage où il implore."

« La deuxième fois que je l'ai lue, il a semblé très ému. Je ne voulais pas interrompre le fil de ses pensées, mais j'ai osé dire : "Il suffit d'un mot, Sire." Il m'a regardé : "Un mot pour faire quoi ?" Il avait compris de quoi je parlais, évidemment, et je n'ai rien osé ajouter. Et alors il a dit : "Oui, je pourrais libérer Cromwell, n'est-ce pas ? Je pourrais le rétablir dans ses fonctions demain."

« J'ai dit : "Les Français seraient stupéfaits, Sire", en pensant l'encourager, car vous lui avez toujours conseillé de faire ce que ses ennemis aiment le moins.

« "Mais je crois que les Français ne sont pas l'ennemi, a-t-il répliqué. Depuis à peu près la semaine dernière."

« Puis le roi a alors ajouté : "Vous savez, il ne m'a jamais pardonné pour Wolsey, et je me suis longtemps demandé : à quelle extrémité le chagrin le mènera-t-il ? Même quand mon fils Richmond était mourant, il harcelait les médecins avec ses questions. L'évêque Gardiner affirme : le cardinal lui-même pourrait pardonner, mais l'homme du cardinal ne le fera jamais."

« J'ai dit : "Sire, je le jure, le comte est réconcilié. Il a laissé partir le cardinal." Mais il m'a interrompu. Il a dit : "Ici, dans mon écritoire, j'ai sa précédente lettre." Il a tourné la clé, l'a sortie et me l'a tendue. Il a ordonné : "Lisez-la. Lisez le passage où il dit qu'il me rendrait éternellement jeune." J'ai obéi. Le roi a dit : "Il ne peut pas, n'est-ce pas ?" J'aurais juré, sir, qu'il avait les larmes aux yeux. Mon cœur battait vite et je croyais qu'il allait dire : "Relâchez Essex." Mais il s'est levé et a marché jusqu'à la fenêtre. Il a dit : "Merci pour votre patience, monsieur le secrétaire." J'ai répondu : "J'ai été bien formé, Sire, par un homme patient." Il a ajouté : "Maintenant vous

pouvez me laisser."

– Tu as bien agi, Rafe. Tu as fait plus que ce que j'étais en droit d'attendre. »

Rafe répond : « Quand j'étais enfant, vous m'avez emmené en voyage. Vous m'avez assis près du feu et vous avez dit : c'est ici que tu vis désormais, nous serons bons avec toi, ne crains rien. J'avais laissé ma mère ce jour-là et je ne savais pas où j'étais, et je n'avais jamais vu Londres, encore moins votre maison, mais je n'ai pas pleuré, n'est-ce pas ? »

Il pleure maintenant, comme un bébé en colère, à la manière disgracieuse des roux : sa peau s'empourprant, son corps tremblant.

« Pour l'amour de Dieu, où est Cranmer ? demande Rafe. Où est Wyatt ? Où est Edward Seymour ? Ils auront honte jusqu'à la fin de leur vie.

– Cranmer s'en remettra. Je ne dis pas qu'il dormira bien la nuit, mais il survivra. Et Wyatt écrira un poème sur moi. Et Seymour doit vivre pour guider le petit prince, quand il… quand Henri… »

Il refuse de le dire. Ce n'est pas la première fois qu'il pense ça : et si la fièvre le prenait cette nuit, s'il toussait et peinait à respirer, si ses poumons s'emplissaient à nouveau d'eau et si le poison de sa jambe le tuait ? Alors l'État retiendra son souffle. Le bras exécuteur suspendra son action, même si la lame est brandie. Le prince aura besoin de moi. Le Conseil aura besoin de moi. Edward Seymour tournera la clé et me libérera.

Quand Rafe s'en va, il dit à Christophe : « Va chercher un jeu de cartes. » Il lui montre la reine peinte, bat les cartes et en étale trois. « Alors, où est-elle ? »

Christophe pointe son doigt boudiné.

« Non. » Il retourne la carte. « Maintenant, regarde-moi, je vais t'apprendre le tour. Comme ça, si tu n'as ni argent ni nourriture, la reine t'en procurera. » Il ajoute doucement : « Mais seulement si le pire devait arriver. Tu iras voir Gregory. Ou alors maître Richard te logera. Dis-leur que je veux que tu te trouves une femme, pour te sauver du péché. »

Il travaille désormais à la manière de préserver son personnel de maison. Certains domestiques iront chez Gregory, d'autres chez Richard – en supposant que le roi ne dépouille pas les Cromwell de tout ce qu'ils possèdent. Wyatt prendra sa part, puisqu'il a désormais de l'argent et possède plusieurs propriétés à pourvoir. Il songe, Brandon voudra mes chasseurs, mes garde-chiens. Un marchand de la ville, qui connaissait son père, prendra Dick Purser. Les marchands italiens convoiteront mes cuisiniers. Le jeune Mathew peut retourner à Wolf Hall, même si son français ne servira à rien dans le Wiltshire. En avril, quand il pensait que sa chute risquait de

survenir à tout moment, il a rassemblé les jeunes chanteurs de sa chapelle ; il les a remerciés pour leurs services, leur a souhaité bonne chance pour l'avenir et les a renvoyés chez leurs parents, chacun avec un présent de vingt livres. Quand il a été fait comte, il s'est demandé, dois-je les rappeler ? Maintenant il est content de ne pas l'avoir fait.

En Italie, quand il travaillait pour les banquiers, il a appris l'art de la mémoire et l'a pratiqué toute sa vie depuis. Vous associez des images à chaque souvenir, et vous les laissez dans les églises que vous fréquentez, dans les rues où vous marchez, sur les berges de la rivière sur laquelle vous naviguez. Vous les laissez dans des fossés, entre les sillons d'un champ, et vous les accrochez à des arbres : des arbalètes et des poêles, des dragons et des étoiles. Quand vous êtes à court d'endroits réels, vous en rêvez d'autres ; vous imaginez des îles, comme Utopie.

Désormais, sentant qu'il lui reste moins d'une semaine à vivre, il doit récupérer ces images là où il les a laissées, arpentant son propre territoire intérieur. Il doit traverser toute sa vie, éveillé comme endormi : on ne peut pas laisser ses souvenirs seuls dans ce monde, pour que d'autres se les approprient.

Au crépuscule, le cardinal revient, telle une perturbation dans son champ de vision.

« Où étiez-vous ? lui demande-t-il.

– Je ne sais pas, Thomas. » Le vieil homme semble mélancolique. « Je vous le dirais si je pouvais. » Quand une chaise lui est offerte, il la regarde, réticent. « Je refuse de m'asseoir là où s'est assis Thomas More. Après ce que cet ingrat m'a fait, je ne lui parlerai plus jamais. Si je sens son odeur ces jours-ci, je pars dans la direction opposée. »

Il demande : « Sir, vous savez que je ne vous ai pas trahi ? Malgré ce que croit votre fille ? »

Wolsey se met à faire les cent pas, traînant son écarlate derrière lui. Finalement il répond : « Eh bien, Thomas… j'ose dire que… les femmes ne comprennent pas ces choses. »

Sa grande fatigue, qui se dissipait quand il voyait quotidiennement Gardiner ou Norfolk, revient désormais. La sensation autour de son cœur – qu'il est écrasé, déformé –, il comprend désormais qu'elle est provoquée par le chagrin. Il a l'impression de traîner des cadavres, de les ramasser à la pelle : Robert Aske, Tom Vérité, Harry Norris et Will Brereton, le petit Francis Weston et Mark Smeaton avec son luth. Et même ceux dont personne ne peut dire qu'il ait joué un rôle dans leur mort : la reine Jane, Harry Percy, Thomas Boleyn.

Il retourne dans sa tête les questions qu'on lui a posées, comme si

les interrogatoires se poursuivaient. Il pense à Richard Riche : « En juin 1535, le prisonnier m'a dit : "Richard, quand le règne du roi Cromwell commencera, vous serez fait duc." »

Et Audley disant, faiblement : « Riche, nous ne pouvons pas consigner ça. Je crois que milord plaisantait. »

Il revoit Wriothesley s'emportant un après-midi : « Il se croyait déjà roi ! Il se comportait comme tel. Je me souviens quand les marchands français sont venus à la cour, l'année où il a gelé. Ils avaient des biens qu'ils cherchaient à vendre à Sa Majesté, et Sa Majesté les a éconduits en disant qu'il avait dépensé tout son argent pour combattre les pèlerins. Mais alors, en voyant leur détresse et en comprenant qu'ils avaient voyagé pour rien, il a gracieusement accepté de faire des achats. Mais le lord du Sceau privé les a forcés à sortir des appartements du roi et a conclu un marché avec eux, leur faisant vendre à prix réduit les biens qui étaient destinés au roi. »

Il se souvient de ce jour – la lumière glaciale dans les appartements, les articles séduisants présentés à Henri : un collier de chien en velours, une paire de manches ornée de fraises et, pour lui, lord Cromwell, la soie d'un rouge violacé. Appelez-Moi a dit : « Faites attention, sir. » Il se rappelle la tension sur le visage de celui-ci. Il ne pensait pas qu'il voulait dire, faites attention à moi.

Edmund Walsingham vient presque chaque jour et reste juste assez longtemps pour s'assurer que le prisonnier est toujours sain d'esprit et de corps : c'est comme s'il craignait d'être lui-même contaminé par sa conversation. Kingston a ses fonctions de conseiller, et il n'est à la Tour que les jours de mauvais augure. Il n'a donc personne à qui parler hormis Christophe, son geôlier et les morts ; et quand arrive la lumière du jour les fantômes disparaissent. On entend un soupir, un soufflement, tandis qu'ils se dispersent. Ils deviennent un courant d'air sifflant, un gond qui a besoin d'huile ; ils se fondent dans les choses naturelles, une brume vagabonde, une volute de fumée s'élevant d'un feu mourant.

Il vit avec l'angoisse que le roi interdise les visites de Rafe. Mais il semblerait qu'Henri souhaite toujours qu'il puisse rester informé. Lord Hungerford est condamné à mort, explique le jeune homme.

« L'ambassadeur français fait courir la rumeur qu'il a violé sa fille. Mais aucune charge de ce genre n'a été retenue. La sorcellerie et la sodomie suffisent.

– Marillac s'enhardit, observe-t-il, après toutes les rumeurs qu'il a fait circuler à mon sujet. Mais il semble que ce soit sans conséquences. »

Il n'arrive pas à plaindre Hungerford, même s'il plaint toutes les créatures confinées qui savent que leur prochaine sortie les mènera

à la mort. Il aimerait que Wolsey vienne pour qu'ils fassent une partie d'échecs : même s'il ne faudrait jamais jouer à ce jeu avec un prélat, ils ont toujours un pion dans leur manche. Il adorerait voir Thomas More, avec sa barbe grise de trois jours et ses yeux fatigués, assis à la table comme il en avait l'habitude : cette table qui a pris l'aspect d'un autel, la flamme étirée par un courant d'air. Pendant le printemps humide de 1535, More avait le don de s'absenter en esprit, si bien que ce qui était assis devant vous semblait déjà mort, une carcasse, comme le cadavre argenté qu'on trouve dans une toile d'araignée quand celle-ci est morte chez elle.

On parle désormais de More comme d'un martyr, au lieu d'un homme qui a mal calculé ses chances. Il a dit à Chapuys, More pensait pouvoir manipuler Henri, et peut-être avait-il raison, mais alors il a rencontré ce sur quoi il n'avait pas compté : Anne Boleyn. Nous autres conseillers pensons être des hommes visionnaires et éduqués, nous affirmons gravement notre position, exposons nos plans et plaidons notre cause jusque tard dans la nuit. Et soudain arrive une gamine qui renverse la bougie et met le feu à notre manche ; puis elle nous laisse là en train de nous taper sur le bras comme des déments, tentant de sauver notre peau. Ça me rend malade que ce voleur sournois de Riche puisse être au-dessus de moi ; qu'un idiot comme Polo perce un trou dans mon embarcation et qu'un abruti comme Lisle me noie. Peut-être certaines personnes diront-elles que je suis mort pour l'Évangile, de la même manière que More est mort pour le pape. Mais la plupart estimeront que je ne suis le martyr de rien, sauf de la grande cause qu'est le fait d'aller de l'avant.

Au milieu du mois, le roi est de nouveau célibataire. Convocation du clergé d'abord, puis le Parlement l'a libéré. Anna a accepté tout ce qui lui a été proposé, et rendu son alliance. Rafe dit : « Le Parlement demandera qu'Henri se remarie. Pour la sécurité et le confort du royaume. Bien qu'il n'y soit personnellement pas enclin. » Il soupire. La chaîne de secrétaire du roi est lourde à porter.

Il ne pleut pas. La chaleur ne diminue pas. On dirait qu'Henri compte tuer son esclave simplement en l'abandonnant. Les Visconti à Milan ont conçu une torture qui durait quarante jours, et le quarantième jour, mais pas avant, le prisonnier mourait. Le premier jour, on peut lui couper une oreille. Le lendemain, il se repose. Le troisième jour, lui arracher un œil. Il se repose ; il lui reste un œil, mais il ne sait pas quand on décidera de le rendre aveugle. Le cinquième jour, on commence à lui découper la peau en lanières. Il ne s'agit pas de lui soutirer des informations. C'est juste pour le spectacle, pour intimider la ville.

La troisième semaine de juillet, ses interrogateurs reviennent avec

de nouvelles accusations de corruption. Il y a une affaire qui traîne depuis maintenant deux ans, à propos d'un navire appartenant au frère du connétable de France. Il a les faits en tête, et il est certain de ne rien avoir à se reprocher, mais il voit qu'il ne peut se défendre contre la version que présentent les Français. François compte bien précipiter son passage sur l'échafaud.

« Je ne meurs pas assez vite à son goût, dit-il à Gardiner.

– Je doute que ce soit encore long, répond l'évêque. Le roi peut à tout moment transformer les accusations en loi. Le Parlement va être ajourné. Sa Majesté voudra quitter Londres pour l'été.

– Comment va la nièce de Norfolk ? »

Gardiner a l'air sombre. « Très heureuse de sa bonne fortune. Une petite créature frivole. Ce n'est cependant pas à moi de remettre en cause le choix du roi.

– Gardez ça à l'esprit, et vous irez loin, mon garçon. » Il sourit. « Évidemment qu'elle est frivole. Comment voulez-vous qu'elle soit à son âge ? Vous ne voudriez pas qu'elle réfléchisse trop. L'histoire est contre elle. »

Gardiner semble pensif. « Je crains qu'elle soit contre nous tous. »

C'est une journée animée à la tour Bell ; Norfolk arrive ensuite, avec de nouveaux papiers concernant le navire français.

« Vous devez écrire au Conseil à ce sujet.

– Pas au roi lui-même ?

– Si, absolument. Même si je suppose qu'il sera trop occupé avec ma nièce pour le lire.

– A-t-il dit comment je dois mourir, milord ? »

Norfolk ne répond pas. « Mon fils Surrey affirme que si on vous avait laissé faire, vous n'auriez pas laissé un seul noble en vie. Il dit : maintenant Cromwell a le retour de son bâton. Maintenant il vit ce qu'ont vécu de nombreux hommes qui l'ont croisé, à la fois ordinaires et de haut rang.

– Je ne le conteste pas. Mais ça ferait peut-être réfléchir lord Surrey d'imaginer comment il s'organiserait s'il devait se retrouver prisonnier ici. La fortune et le roi l'ont beaucoup élevé, mais il ne devrait pas se reposer sur ses lauriers, le sol sous nos pieds est glissant.

– Je le lui dirai, répond Norfolk. Mais pardieu, vous devenez sentencieux ! Les hommes sages n'ont nul besoin de telles mises en garde. Ils se lavent les yeux tous les jours. Vous pensez que le roi vous a aimé ? Non. Pour lui, vous étiez un instrument. Tout comme moi. Un appareil. Vous et moi, mon fils Surrey, nous ne sommes rien de plus pour lui qu'un trébuchet, une catapulte, ou n'importe quel autre engin de guerre. Ou un chien. Un chien qui lui a servi pendant la saison de la chasse. Et que faites-vous d'un chien quand la saison

s'achève ? Vous le pendez. »

Norfolk repart tranquillement. Il l'entend parler à Martin de l'autre côté de la porte, mais il ne distingue pas ce qu'il dit.

« Christophe, appelle-t-il. Papier et encre. »

Christophe est surpris. « Encore ? »

Il écrit au Conseil. Il nie avoir profité de la malchance du navire du frère du connétable. Norfolk le sait, écrit-il, il était présent quand le problème est survenu ; Fitzwilliam est au courant, et l'évêque Bonner, qui était émissaire en France, se souviendra de toute l'affaire. Pendant une heure, tandis qu'il écrit et réfléchit, il sort de lui-même, comme s'il était de nouveau à la table du Conseil. Il commence immédiatement une lettre à Henri. Il a beaucoup de choses à dire, mais il sait que si sa missive s'écarte des supplications conventionnelles, Henri ne l'entendra pas – pas trois fois, ni même une seule. Est-il possible pour un homme de se rabaisser plus qu'il ne l'a déjà fait ? Quand arrive le milieu de l'après-midi, il est épuisé. Il abandonne. Il pose sa plume et laisse son esprit vagabonder. Chapuys est de retour à Londres, de nouveau ambassadeur. Retour aux anciennes pratiques, songe-t-il. Henri s'incline devant les Français, puis fait une génuflexion devant l'empereur. Le cardinal reconnaîtrait tout ça.

Cette nuit-là, quand Wolsey apparaît lentement, il lui dit : « Soyez un bon père. Restez avec moi jusqu'à ce que ce soit fini.

– J'aimerais rester, répond le vieil homme, mais je ne sais pas si j'en ai la force. » Il marmonne dans un coin et semble préoccupé par sa propre fin. Il parle des bougies autour de son lit de mort, de George Cavendish lui serrant la main. Il décrit le visage tiré des moines à l'abbaye de Leicester, tandis qu'ils baissaient les yeux vers lui. Il parle de son enterrement hâtif, dont il semble tout savoir. « Pourquoi n'ai-je pas le bon tombeau, demande-t-il, quand j'ai payé si cher vos Italiens ? Où sont mes grands chandeliers ? Mes anges dansants, où sont-ils passés ? »

Martin, par charité, vient s'asseoir avec lui. Les derniers jours, dit le geôlier, More parlait beaucoup – il parlait tout le temps, mais jamais quand vous vouliez qu'il le fasse. Il parlait de son enfance, quand il étudiait à l'école Saint-Antoine. Il portait son cartable dans West Cheap en direction de Threadneedle Street. À six heures du matin en hiver, les rues étaient uniquement éclairées par le givre sur les pavés. Les cochons de Saint-Antoine, qu'on les appelait, ces petits écoliers ; à la lueur de la lanterne, ils se rassemblaient pour déclamer leur latin.

« A-t-il jamais parlé de Lambeth, du palais ?

– Quoi, l'archevêque Cranmer ? Il le détestait.

– Je veux dire, Lambeth du temps de Morton, quand nous étions

jeunes. Thomas More y était durant son enfance, chaque jour le nez dans ses livres, se préparant pour Oxford. M'a-t-il mentionné ?

– Vous ? Qu'aviez-vous à voir avec ça, sir ? »

Il sourit. « J'y étais aussi. »

L'oncle John dit : « Tu vois les plateaux ? C'est le souper des jeunes gentilshommes. Ils étudient beaucoup, si bien que quand ils se réveillent la nuit ils retournent dans leur tête un problème difficile concernant Pythagore ou saint Jérôme. Et ça leur donne la fringale. Donc ils ont besoin d'avoir un peu de pain dans leur placard, et une dose de petite bière. Bon, garçon, tu connais le troisième escalier ? En haut il y a maître Thomas More. Il n'aime pas être dérangé, alors tu te fais aussi discret qu'une souris. S'il te regarde, tu fais une révérence. Sinon, tu ressors discrètement, sans même un "Bon appétit". C'est compris ? »

Il a compris. Il a le plateau entre les mains et se met en route sur les jambes robustes qui laissent croire qu'il est bien nourri. Et s'il s'asseyait sur la marche du bas pour manger le pain et boire la bière ? Entendrait-il maître More hurler en pleine nuit à cause de ses crampes d'estomac ? « Oh, nourrissez-moi, gémit-il d'une voix misérable tandis qu'il monte. Oh, saint Jérôme, nourrissez-moi ! »

En haut de l'escalier, le diable s'empare de lui. Il ouvre la porte d'un coup de pied et hurle : « Maître Thomas More ! »

Le jeune érudit lève les yeux. Son expression est douce et curieuse, mais il place les bras autour de son livre comme pour le protéger.

« Maître Thomas More, votre souper ! » Il l'enfonce dans le placard du coin. « Le gond a besoin d'être huilé, dit-il. Je reviendrai demain pour m'en occuper. »

Il ouvre et referme la porte du placard, produisant un double grincement. Il voudrait demander, c'est quoi, Pythagore, un animal, une maladie, est-ce une forme qu'on peut dessiner ?

« Maître Thomas More, bon appétit, crie-t-il. Bonne nuit ! »

Il est sur le point de claquer la porte lorsque More lance : « Garçon ? » Il pénètre de nouveau dans la pièce. More le regarde en clignant des yeux. Il a quatorze, quinze ans, il est maigre. Walter le mettrait à la porte de la cour en se moquant de lui. Mais More demande doucement : « Si je te donnais un penny, éviterais-tu de refaire ça, un autre soir ? »

Il dévale l'escalier plus riche. Il rebondit sur chaque marche en sifflotant. Ce n'est que justice. Il a seulement été payé pour être silencieux dans la pièce, pas en dehors. More devra piocher plus profondément dans sa poche s'il veut vivre dans un silence de tombeau. Il s'éloigne en courant vers sa partie de football.

Après ça, chaque soir il se glissait dans l'escalier tel un démon, attendant que More croie le danger passé. Puis il faisait irruption en beuglant : « Comment allez-vous, sir ? », faisant claquer son plateau, si bien que More renversait son encre. Quand More lui rappelait le penny qu'il avait payé, il ouvrait de grands yeux : « Je croyais que c'était pour une seule fois. »

Avec un soupir et un demi-sourire, More sortait sa bourse.

Il pensait que l'étudiant se plaindrait auprès de l'intendant des cuisines, qui le ferait venir et le battrait. Ou peut-être que ce serait l'archevêque en personne qui le convoquerait et le battrait ; ou, étant un homme de Dieu, il se contenterait de le sermonner. Dans ce cas, il comptait bien le sermonner en retour. Il y avait des choses que le vieux Morton devait savoir, sur la manière dont ses cuisines étaient gérées ; de l'étain qui sautait de la table et atterrissait dans le sac d'un domestique, des doigts qui passaient directement de la chatte d'une femme de chambre à la fricassée.

Mais personne ne le convoquait. Personne ne le battait. Sauf les personnes habituelles : son père Walter, ses sœurs, ses oncles, ses tantes, le prêtre s'il arrivait à l'attraper, le père de Sion Madoc, divers membres de la famille Williams, de la famille Wykys… mais manifestement Thomas More ne faisait rien, même par procuration. Le coup était en suspens ; et il l'a senti qui flottait dans l'air pendant toutes ces années au cours desquelles More a traqué l'hérésie et fouillé les maisons et les boutiques de ses amis en ville. Et quand il s'est finalement abattu, ça a été sur quelqu'un d'autre. C'est More qui a souffert, qui a été mené à l'échafaud par un jour pluvieux de juillet, une de ces journées où le vent semble arriver de toutes les directions à la fois : le claquement de sa chemise tandis qu'il se tenait là avec la nuque dégagée, la pluie qui s'écoulait comme des larmes sur son visage, et une fine brume qui flottait au-dessus des murs de la Tour et semblait se fondre dans la rivière grise et gonflée. Ça a été une mort douce, étant donné les circonstances : un unique coup.

Quand ils s'étaient rencontrés adultes, More ne se souvenait pas de lui.

Eustache Chapuys a retrouvé un Londres très changé : un air chargé de soupçon, une reine repartie aussi vite qu'elle était arrivée. Le roi se débarrasse non seulement de ceux qu'il considère comme des hérétiques, mais également des derniers papistes, si bien que les geôles sont pleines. L'ambassadeur semble épuisé et fragile, dit-on, et il n'exprime aucune joie d'avoir retrouvé son ancien poste. Lui, Cromwell, sait qu'il est inutile de lui demander de venir le voir – en homme sensé, Chapuys ne s'approcherait pas de lui –, mais il se

demande, sera-t-il présent quand je souffrirai ? Il ne veut pas que son fils soit là, même si c'est une simple décapitation ; il se souvient combien Gregory a souffert lors de la mort d'Anne Boleyn, qui était une étrangère pour lui.

Il dit à Rafe : « Il est temps que Gregory écrive une lettre pour me renier. Il faudrait qu'il dise du mal de moi. Qu'il ne sait pas comment il peut être apparenté à un tel traître. Il devrait implorer qu'on lui laisse une chance de racheter mes erreurs et mes crimes, en servant Sa Majesté dans les années à venir.

– Mais vous connaissez les lettres de Gregory. *Et rien de plus faute de temps*. » Rafe marque une pause. « J'ai demandé à sa femme, Bess, de le faire. Comme c'est la sœur de l'ancienne reine Jane, j'ai pensé qu'elle était la mieux placée pour toucher le cœur du roi. »

Il pense, j'ai toujours été rapide en tout, mais Rafe l'est également lorsque c'est important. « Même si Henri a retrouvé le bonheur, je ne doute pas qu'il se souvienne de Jane. »

Rafe déclare : « Il est interdit de porter le deuil pour un traître, mais Richard Cromwell dit qu'il le fera.

– Il ne devrait pas, répond-il doucement. Dis-lui que je le lui déconseille. »

Il sourit tout de même. Rafe regarde autour de lui.

« Voulez-vous que je demande à Edmund Walsingham de vous loger ailleurs ? Cet endroit me met mal à l'aise.

– On s'y habitue. Si on monte sur ce tabouret, on peut voir la tour Byward. Essaye. »

Rafe ne voit pas à l'extérieur car il est trop petit. Mais la tentative lui permet de garder le visage contre le mur jusqu'à ce qu'il se ressaisisse, puis il étreint son maître une dernière fois et sort dans la chaleur de l'après-midi.

Une fois la porte refermée, quand les pas de Rafe et les voix se sont tus, il ouvre ses livres. Des volumes de légendes, des recueils de saints : des légendes de consolation. Dieu merci, ils ne les ont pas pris ; mais il pense, je dois m'assurer qu'ils ne seront pas égarés, après. Je dois laisser une lettre listant les rares possessions qui me restent, et j'espère qu'elle sera respectée.

Il lit le livre d'Érasme *La Préparation à la mort* : écrit seulement cinq ou six ans plus tôt, sous le patronage de Thomas Boleyn. La lecture lui fatigue les yeux, il préférerait regarder des images. Il écarte l'ouvrage et feuillette ses gravures. Il voit Icare, ses ailes fondant, tombant dans les vagues. C'est Dédale qui a inventé les ailes et volé pour la première fois, avec plus de prudence que son fils : effleurant le sommet du labyrinthe, flottant au-dessus des murs, rasant l'océan si près que ses pieds étaient mouillés. Mais quand le vent l'a soulevé, les paysans ont levé des yeux ébahis, croyant voir

des dieux ou des mites géantes ; et tandis qu'il prenait de la hauteur, il a dû y avoir un moment où l'inventeur a su, dans ses veines et dans ses os : *Ça va fonctionner*. Et cet instant a valu le reste de sa vie.

L'après-midi du 27 juillet, le connétable et le lieutenant arrivent.

Kingston dit : « Sir, le roi vous accorde la clémence quant à la manière de votre mort. Ce sera par la hache, et je dois dire que je me réjouis de l'entendre… » L'homme s'interrompt. « Pardonnez-moi, milord… je voulais dire : vous avez souvent demandé la clémence pour les autres, et rarement échoué. »

Donc il ne verra pas août, songe-t-il. Les lièvres qui fuient le moissonneur, la rosée des matins froids après la Saint-Barthélemy. Ou la chute des feuilles, les nuits d'un bleu sombre.

« C'est pour demain ? »

Kingston n'est pas censé lui dire.

Mais Walsingham déclare doucement : « Milord ferait bien de dire ses prières ce soir. »

Kingston cesse de faire semblant : « Je viendrai comme d'habitude vers neuf heures, et vous irez avec lord Hungerford. »

Donc je vais mourir avec un monstre, pense-t-il. Ou un homme qui s'est fait des ennemis monstrueux, qui ont de grands pouvoirs d'imagination pour faire des condamnés ce qu'ils souhaitent qu'ils soient.

Walsingham demande : « Aurez-vous un confesseur ?

– Oui, si je peux avoir Robert Barnes. »

Les deux officiers se regardent. « Vous devriez savoir qu'il a été condamné, déclare le lieutenant. Il ira à Smithfield dans un jour ou deux.

– Seul ?

– Avec le prêtre Garrett, et le père William Jerome. Nous attendons nos ordres. Et certains papistes sont aussi censés être pendus : Thomas Abel, qui était le chapelain de la princesse d'Aragon. »

Garrett, Jerome : des amis de Cromwell et de l'Évangile. Abel, un vieil opposant. Une semaine chargée, songe-t-il. « J'espère qu'il y a assez de personnes compétentes. »

Kingston répond avec irritation : « Nous faisons de notre mieux. »

Il se lève. Il veut être seul.

« Ça ne fait pas longtemps que je me suis confessé, et j'ai eu peu d'opportunités de pécher depuis que je suis ici.

– Ce n'est pas ça. » Kingston est déconcerté. « Vous êtes censé passer toute votre vie en revue, et découvrir chaque fois de nouveaux péchés.

– Je le sais. Je sais comment le faire. Je vis ici avec Thomas More.

J'ai lu les livres. Nous sommes tous en train de mourir, mais juste à des vitesses différentes. »

Walsingham ajoute : « Le duc de Norfolk a demandé que milord soit informé – le roi épouse Catherine Howard demain. »

Christophe déclare : « Je vais apporter ma paillasse. Je vais rester à vos côtés cette nuit.

– Inutile d'avoir peur. Je ne vais pas mettre un terme à ma vie. Je crois que le bourreau le fera plus rapidement que moi.

– Vous allez écrire des lettres ? »

Il réfléchit. « Non. J'ai fini. »

Il envoie Christophe profiter du soleil : pour boire à sa santé et s'asseoir somnolent sur un mur, avec d'autres serviteurs, et discuter sans nul doute de l'incertitude de leur avenir avec de tels maîtres.

Il se demande comment sera demain. Son rang le place au-dessus d'Hungerford, donc il mourra en premier. La décision du roi lui a épargné beaucoup de souffrance et de honte. Il prie pour que le coup soit net. Il songe à Anne Boleyn, commandant sa tenue de couronnement. *« Thomas doit porter du cramoisi. »*

Sur l'échafaud, il fera l'éloge du roi : sa clémence, sa grâce, l'attention qu'il porte à tous ses sujets. C'est ce qu'on attend de lui, et il a un devoir envers ceux qu'il laisse. Il dira, je ne suis pas un hérétique, je meurs membre de l'Église universelle ; et la foule pourra en faire ce qu'elle voudra. Même si chaque homme redoute de connaître l'heure de sa mort, le chrétien craint surtout une mort soudaine, telle celle qu'a connue son père : la *mors improvisa* qui ne laisse pas le temps de se repentir. Les voisins à Putney pensaient que Walter Cromwell s'était racheté, arrêtant de boire, de faire des esclandres et de se battre. Mais un soir il s'est querellé avec un autre marguillier – et ce n'était pas une dispute à propos de Dieu, mais de combats de coqs. En repartant, laissant l'autre individu avec un œil au beurre noir, Walter est rentré chez lui en défonçant la porte d'un coup de pied et en criant qu'on lui apporte à manger. Il était pâle et en sueur, ont déclaré les témoins, mais il a tout de même englouti une assiette de viande froide, sans cesser de vitupérer. Après quoi il s'est plaint de son dîner en se frottant la poitrine et en affirmant qu'il avait provoqué une douleur : cinq minutes plus tard, il est tombé tête la première sur la table. On l'a étendu à plat. « Bon Dieu, j'étouffe, a-t-il dit, relevez-moi, relevez-moi. » Et ce furent ses dernières paroles.

Il y avait une foule conséquente à son enterrement. Lui, Thomas, a payé pour que des messes soient dites. « Vous croyez que ça sert à quelque chose ? a-t-il demandé au prêtre.

– Ne désespérez pas de lui, a répondu l'homme. Il était dur, mais

pas totalement mauvais.

– Non, je ne demande pas si les prières seront bonnes pour Walter. Je demande, ont-elles la moindre utilité ? Dieu nous observe toute notre vie. Quand on vit aussi longtemps que Walter, Dieu a sûrement eu le temps de se faire une idée. À moins qu'Il sache dès le début.

– Ça ressemble à de l'hérésie, selon moi, a répondu le prêtre.

– Évidemment. Ça vous frappe au portefeuille. Si Dieu sait ce qu'Il pense, que deviennent vos chapelles, vos rosaires et vos honoraires pour mille ans de messes ? »

Il se revoit gisant fracassé dans la cour de Putney, âgé de quinze ans : son père se tenant au-dessus de lui, son sang sur les pavés, la ficelle de la botte de Walter arrachée du cuir. Ce dernier lui criant dessus, et lui, Thomas, criant en retour, *je voudrais mourir autrement** – pas ici, pas maintenant, et pas comme ça.

Mais non, songe-t-il, je n'ai pas crié. Je ne parlais pas français. Écorché et confus, je me suis relevé et ai traversé la mer étroite. J'ai livré la guerre d'autres hommes, pour de l'argent, jusqu'à finalement avoir le bon sens d'en gagner plus facilement : Cremuello à votre service, votre ombre dans un miroir.

Une nuit, il y a longtemps, à Venise, il a aperçu une femme, un spectre dans la brume humide. Une courtisane. Elle a laissé son rire indolent flotter dans l'air derrière elle ; la traînée de son écharpe jaune était la seule couleur, le claquement de ses talons sur les pavés le seul son. Puis une porte s'est ouverte dans un mur, et l'obscurité l'a avalée. Elle a disparu si brusquement et si totalement qu'il s'est demandé s'il l'avait rêvée. Il a pensé, si jamais j'ai besoin de disparaître, c'est à Venise que je viendrai.

Parfois à cette époque des rêves qui menaçaient de le noyer l'arrachaient à son sommeil ; il se réveillait les cils humides entre des langues différentes, ne sachant plus où il était mais empli d'un vague désir d'être ailleurs. Il repense à son enfance, aux journées sur la rivière, aux journées dans les champs. Sa vie a été remplie de fugitives. Il se rappelle les belles-mères que Walter ramenait à la maison : à peine avait-il accompli son devoir qu'il se fâchait avec elles, ou bien elles détalaient avec leurs vêtements noués en un ballot. Il pense à ses filles, Anne et Grace ; peut-être les rencontrera-t-il adultes ? Il pense à la fille d'Anselma, déambulant lentement chez lui avec des yeux doux et curieux, soulevant ces objets qui lui appartenaient, son sceau, ses livres, examinant son globe terrestre et demandant : « Cette île, où est-elle ? Est-ce le Nouveau Monde ? »

M. Wriothesley a emménagé à Austin Friars, lui dit-on. Le roi lui a demandé de dissoudre la maison Cromwell. Le jour, Appelez-Moi arpente les pièces, exubérant, inspirant les odeurs de papier et

d'encre, d'eau de rose et de résine. Mais le soir, le léopard marche à pas feutrés, flairant l'odeur d'animaux morts depuis longtemps, d'épagneuls et de marmousets, levant les yeux vers le rossignol muet dans sa cage. Il renifle les viandes bouillies d'une décennie de dîners, et les os de souris derrière les lambris ; son regard opaque et indifférent suit le vol d'un oiseau de l'autre côté de la fenêtre. Il songe, j'ai dépensé trois cents livres en vitres. Wriothesley ne peut dissoudre ma maison. Il ne peut que marcher à travers le verre et le briser en éclats, saignant par un millier de coupures.

Christophe revient. Il semble instable sur ses jambes : boisson, ou soleil, ou autre chose.

Il dit : « Tu aurais pu rester dehors plus longtemps. Je n'étais pas en manque de compagnie. »

Juillet, et les nuits sont courtes. Quand la lumière commence à diminuer, il envoie le garçon lui chercher son dîner, tout en pensant au paradis et à l'enfer. Quand il se représente l'enfer, il ne voit qu'un endroit froid, une zone désolée, un quai, un marécage, un débarcadère ; Walter hurlant au loin, puis les hurlements se rapprochant. Ce sera comme ça – pas de douleur en soi, mais la constante appréhension de celle-ci ; la constante appréhension de la faute, la certitude qu'on va être puni pour une chose qu'on n'a pas pu empêcher et dont on ignorait même qu'elle était mal ; et la discorde en enfer sera constante, se répétant encore et encore, une violente dispute qui se répercutera dans la pièce d'à côté. Quand il pense au paradis, il imagine une vaste fête autour du cardinal ; comme ce champ en Picardie, le Camp du Drap d'or, avec des palais bâtis sur des terrains improbables et quelconques, des hectares de verre translucide capturant le soleil. Mais son maître aurait dû construire sous un climat plus doux. Peut-être, songe-t-il, demain à cette heure habiterai-je une ville plus clémente : les ombres bleues s'étirant, les derniers rayons du soleil adoucissant le contour des clochers et des dômes ; des femmes en prière dans des niches, un petit chien à la queue en panache se promenant dans les rues ; des colombes indifférentes se posant sur des flèches dorées.

Après le dîner, il emballe ses livres. Il demandera à Kingston de les donner à Rafe. Il range Clendardus, sa grammaire. Il n'a pas fait beaucoup de progrès en hébreu, en partie parce qu'il a été accaparé par les affaires du roi ; jamais prisonnier n'a été si sollicité, ni n'a demandé tant d'encre. Il aurait aimé rencontrer l'érudit – Nicolas Cleynaerts, de son vrai nom. Ses amis d'Anvers affirment que c'est un très grand linguiste qui a passé de nombreuses heures à la lueur de la lampe, durant les hivers nordiques, à apprendre à recopier les volutes et les courbes de l'écriture arabe. En quête de livres dans

cette langue, il est allé il y a quelques années à Salamanque, puis à Grenade, mais n'y a trouvé que déception ; l'Inquisition est prompte ces temps-ci à mettre sous clé les écrits des Arabes. Certains disent qu'il ira ensuite en Afrique et apprendra à lire le livre sacré des mahométans. Il se le représente, déambulant à travers les marchés. Son régime sera constitué de dattes et d'olives, de poires au miel avec de l'eau de fleur d'oranger, et d'agneau rôti avec du safran et des abricots.

Toute la vie on arpente la route déserte avec le vent dans le dos. On a faim et notre esprit est perturbé lorsqu'on s'enfonce dans l'obscurité. Mais quand on arrive à destination, le portier nous connaît. Une torche nous précède tandis qu'on traverse la cour. À l'intérieur, il y a un feu et un flacon de vin, il y a une chandelle et à côté de la chandelle, notre livre. On le soulève et on découvre que notre place est réservée. On s'assied près du feu, on l'ouvre, et on se plonge dans notre histoire. On continue de lire jusque tard dans la nuit.

À neuf heures du soir le 27 juillet, il s'agenouille et dit ses prières. Il s'est demandé comment on reconnaît ses morts lorsqu'on va soi-même au Jugement. Mais tandis qu'il attend que s'achève cette dernière nuit, il comprend qu'ils sont visibles, et qu'ils brillent. Ils sont distillés dans une étincelle, dans un instant. Il y a de l'air entre leurs côtes, leur chair est mouchetée de lumière, et la moelle de leurs os est fondue par la grâce de Dieu.

Il croit voir le préposé aux anguilles qui le regarde du coin de la pièce. Dégage, filet de pisse ! dit-il.

Il ne dort pas, ou peut-être que si. Il rêve de quatre femmes, voilées, debout à côté de son lit. Il se réveille et les cherche dans l'obscurité, mais il n'y a que Christophe, qui ronfle sur sa paillasse. Il se représente le garçon à Calais, dans Calkwell Street : ses cheveux emmêlés, son épouvantable tablier. Qui aurait deviné que ce garçon serait le compagnon de sa dernière nuit ? Il pense à la machine de la mémoire, ses saillies et ses renfoncements, ses voûtes.

Il doit de nouveau dormir, car il se voit enfant. Tout autour de lui il y a les silhouettes éthérées de camarades de jeux, d'autres fils que Walter a eus, des fils nés avant lui et qui sont morts. Il voit ces aînés, trois ou quatre d'entre eux, agenouillés de profil, gravés sur l'extrémité d'un banc ou peints sur un mur, allant du plus grand en taille – celui qui est mort depuis le plus longtemps – à lui-même, le plus petit et le dernier.

Il se réveille à moitié et se demande, Walter a-t-il parlé de ces fils ? Jamais : pourtant chaque fois que son père a exprimé du mécontentement à son égard – à coups, disons, de botte ou de poing –, il a senti leur fragile présence morte, leur commisération

silencieuse, comme un léger mouvement de l'air.

Les premières cloches le font se redresser. Il pose un pied sur le sol. Il entend Christophe marmonner quelque chose : des prières, espère-t-il. Il se voit rampant sur les pavés de Florence, irrémédiablement abîmé : jusqu'au portail de Frescobaldi.

II

Lumière

28 juillet 1540

Un prisonnier ne pense à rien qu'à ses repas. « Christophe, où est mon petit déjeuner ? Et mon eau pour me laver – je ne peux pas rencontrer Dieu dans cet état. »

Sueurs froides. Il se passe la main sur le menton. Ils ont eu peur de lui donner un rasoir, évidemment.

Le garçon revient doucement avec du pain et de la bière. « Martin apporte de la volaille froide.

– Bien. Vois si tu peux lui soutirer des informations. Vers quelle heure je dois y aller. » Il ne fait pas confiance au programme de Kingston. Il a fait attendre Anne toute une journée.

Mais Martin n'a pas grand-chose à dire sur le prisonnier ; il représente une tâche presque accomplie. Il pense, je ne savais pas que quand on mourait personne ne nous regardait. Et on ne veut pas non plus regarder les autres. On voit un motif qu'on ne peut imiter.

Il bâille. Mais il se parle intérieurement : tu ne dois pas être fatigué. Si un homme doit vivre comme si chaque jour était le dernier, il doit aussi mourir comme s'il y avait un autre jour, et un autre après.

Martin dit – à Christophe, plus qu'au prisonnier : « Lord Hungerford, ils ne savent pas comment le transporter. Il a vu le diable pendant la nuit. Il gît sur le sol, hurlant comme un ivrogne. »

Les shérifs, William Laxton et Martin Bowes, arrivent avec Kingston. Ils le saluent poliment : « Êtes-vous préparé, lord Cromwell ? Nous sommes prêts pour vous. »

Ils lui donnent des pièces de monnaie, qu'il remettra au bourreau en guise de paiement pour ses services. Son manteau aussi reviendra à l'exécuteur. Il songe, j'aurais dû prendre le pourpre. Ou l'orange qui a un jour contrarié M. Wriothesley. L'idée lui vient que quand il sera mort, les autres continueront de vaquer à leurs occupations ; ce

sera l'heure du déjeuner, ou presque, il y aura des potages bouillonnants, le cliquètement des louches, le bruissement des viandes passant de la broche à l'assiette ; un millier de chiens se réveilleront et frétilleront de la queue ; des serviettes seront dépliées et claqueront sur les épaules, des doigts seront plongés dans l'eau de rose, du pain sera rompu. Et quand les miettes seront balayées, l'étain empilé pour être lavé, son corps sera de la viande brisée, et le bourreau nettoiera sa lame.

« Des messages ? » demande Martin. Il est disposé à les porter, contre un paiement de la part des parents du mort.

« Dites à mon fils… » Il s'interrompt. « Dites au secrétaire Sadler… non, peu importe. Envoyez quelqu'un à Austin Friars et dites à Thomas Avery… » Non. Avery n'a pas besoin qu'on le lui répète deux fois.

Il dit aux shérifs : « Il y a un homme de Plymouth, William Hawkins, qui a armé un navire pour le Brésil. Il emporte du plomb et du cuivre, des lainages, des peignes et des couteaux et dix-neuf douzaines de bonnets de nuit. J'aurais aimé savoir ce que ça donnera. »

Les shérifs émettent des sons compatissants. Nul doute qu'ils regrettent de ne pas avoir investi.

Il regarde par-dessus son épaule. « Christophe, va chercher un balai et nettoie ce sol. »

Le visage du garçon se froisse. « Sir, je dois vous accompagner. Un domestique balaiera. Tenez… (il fouille dans sa chemise) j'ai une médaille, c'est une médaille sainte, ma mère me l'a donnée, prenez-la pour l'amour du Christ.

– Je n'ai pas besoin d'une image, car je vais voir le visage de Dieu. »

Christophe la tend sur sa paume. « Sir, rapportez-la à ma mère. Elle l'attend. »

Il se la laisse passer autour du cou. Il se rappelle la médaille que sa sœur lui a donnée ; elle repose au fond de la mer.

« Maintenant, Christophe, obéis-moi une dernière fois. Quand tu auras nettoyé le sol, tu pourras me suivre, mais pas de bagarre. Je dois prier, tu comprends, alors n'interromps pas mes prières. Martin, priez aussi pour moi quand je mourrai. Et après, si je le peux, je prierai pour vous. »

Il se souvient que George Boleyn a dit : « Nous avons un homme qui joue Robin Goodfellow. Quand les rois et les reines ont quitté la scène, il arrive avec un balai et une chandelle, pour signifier que la pièce est terminée. »

La lumière est légère et délicate, le ciel d'un bleu de coquille

d'œuf. Il sent déjà que ça va encore être une chaude journée. Il doit sortir de la forteresse et marcher jusqu'à Tower Hill, où un échafaud public a été monté.

Il regarde, incrédule, les rangées de gardes armés. « Tout ça ? demande-t-il à Kingston.

– Attendez, attendez, attendez ! crie le capitaine de la garde. Halte, halte, halte ! »

C'est juste Hungerford qui arrive. Il est soutenu par deux officiers, la bouche béante, traînant les pieds. Les deux processions doivent n'en faire qu'une. Les yeux d'Hungerford passent sur lui comme s'il était un inconnu.

« Milord ? dit-il. Il nous reste très peu de temps, et je pense que la douleur sera vive mais ne durera pas. Êtes-vous assez courageux pour garder espoir ? Si vous regrettez vraiment ce que vous avez fait, Dieu est assez miséricordieux. »

Il a passé quarante-huit jours en prison, au cours desquels il a à peine mis un pied dehors. Même cette lumière semble l'éblouir, si bien qu'il pense à Tyndale, arpentant les champs de blanchissage. Rafe a raison, songe-t-il, nous nous plaignons toujours du temps, et aujourd'hui il n'est pas tel qu'il devrait être. Un Anglais meurt trempé, sous la pluie qui l'a enveloppé toute sa vie. Puis il rôde dans les endroits qu'il a fréquentés autrefois dans la bruine et la brume, si bien qu'on ne peut savoir avec certitude s'il est vivant ou mort. Le climat le protège, comme une main recourbée protège une bougie.

Ils sont hors de la forteresse, sur Tower Hill. La foule qui afflue vers l'exécution marche sur ses propres morts, sur ses ancêtres. On dit que les ossements de milliers de personnes reposent sous le sol, les hommes et les femmes de Londres tués par la peste. Ils sont tombés dans la rue et morts sur place, ils ont été emportés avec une telle hâte qu'ils ont été enterrés avec leurs bottes, mêmes leurs bourses n'ont pas été coupées ; donc si un homme osait creuser, il y a une fortune sous nos pieds.

À entendre la clameur, il est difficile de savoir si les Londoniens sont venus pour exprimer leur regret ou pour vilipender. Mais comme le roi a envoyé quelque six cents soldats, ça n'a pas grande importance. Et peut-être eux-mêmes ne le savent-ils pas. Après le silence de la tour Bell, il a l'impression d'être sur un champ de bataille, avançant au son du tambour : *boro borombetta…*

Scaramella va à la guerre…

Les pages du livre de sa vie tournent désormais plus vite. Le livre de son cœur défile, les lignes s'effaçant. Entre ses prières courent les vers d'un poème :

Je suis comme je suis et le demeurerai
Mais ce que je suis, personne vraiment ne sait
Ligoté ou libre, bon ou mauvais
Je suis comme je suis et le demeurerai…

… Mais ce que je suis, je vous laisse décider.
Jugez comme bon vous semble, que ce soit faux ou vrai
Vous n'en savez pas plus qu'avant vous n'en saviez
Mais je suis comme je suis, quel qu'en soit l'effet.

Son cœur cogne comme s'il allait s'échapper de sa poitrine. Derrière lui, un autre battement, *rat-tat-tat*. Il perturbe le rythme de son propre cœur – *pit-pat-rat-tat*. Il sent le flot de sang se figer et gonfler, telle une vague sur le point de se retourner. Il pivote la tête, troublé, vers la source du vacarme : un tambour parmi la foule. La garde se referme autour de lui, comme pour lui bloquer la vue. Pourquoi ? Pensent-ils que c'est un signal ? *Rat-tat-tat* : pensent-ils qu'il espère être secouru ?

Scaramella fa la gala…

« Regardez où vous allez, milord », ordonne l'un des gardes. Il obéit et découvre qu'il est au pied de l'échafaud. « Donc on arrive », dit-il. Thomas Wyatt se tient devant lui. C'est Wyatt qui a écrit le poème : qui d'autre ? *Jugez comme bon vous semble, que ce soit faux ou vrai…* Wyatt tend les mains. Ils ne l'ont pas attaché, si bien qu'il peut les saisir. « Ne pleurez pas, dit-il. S'il y a quelque chose à pardonner, je le pardonne. Attention, ça ne tient pas pour Gardiner. Mais je pardonne le roi. Calmez-vous maintenant et vous m'entendrez le faire. »

Il songe, je vois la mort dans les yeux de Wyatt. Qui peut mieux la reconnaître que moi ? Vos ennemis vont prospérer. Puis ce sera votre tour.

« Montez », ordonne l'un des gardes.

Il tente d'ôter leurs mains. « Je peux le faire seul. » Son cœur continue de cogner à toute allure, un battement irrégulier. Mais ils vous aideront, que vous le vouliez ou non. On a vu des hommes tomber. On a vu des hommes s'écrouler. On a vu des hommes faire tout et rien. Des lords se sont dressés face à la mort ; de fait, ils se sont dressés après la mort. Du temps de nos ancêtres, Thomas Fitzalan, qui était comte d'Arundel, a été tué par la hache en ce lieu, et son cadavre s'est brusquement redressé pour dire un Pater Noster. Tous les bourreaux, lorsqu'ils se réunissent en conclave, en parlent

comme d'un fait.

Son pied est désormais sur la marche de l'échafaud. Son esprit est calme, mais le corps a ses propres manifestations, et il tremble. Il tourne une fois de plus la tête. Il ne cherche pas le pardon. Il sait que le roi est occupé à se marier. Tout ce qu'il cherche, c'est la provenance du bruit, pour le faire taire, car il veut mourir en écoutant son cœur, jusqu'à ce que les poèmes et les prières s'estompent et que celui-ci dise chut.

Alors, au milieu de la foule, il voit Christophe qui se fraie un chemin vers l'avant, battant des bras. Pourvu qu'il n'ait pas d'armes. Son corps se raidit, s'attendant à une échauffourée. « Milord, milord ! » lance Christophe. Les gardes forment un rempart, mais les bras du garçon se glissent entre eux comme pour le toucher. L'un des hommes lève son poing couvert d'acier. Il entend un craquement. Il voit le visage du garçon se tordre de surprise et de douleur. Tendant son bras telle une aile cassée, son corps secoué par des convulsions, il crie sa malédiction d'une voix rauque : « Henri roi d'Angleterre ! Moi, Christophe Cremuel, je te maudis. Le Saint-Esprit te maudit. Ta propre mère te maudit. J'espère qu'un lépreux te crachera dessus. J'espère que ta putain a la vérole. J'espère que tu prendras la mer dans un bateau à la coque percée. J'espère que les eaux de ton cœur monteront et jailliront par ton nez. Que tu tombes sous une charrette. Que la pourriture grimpe de tes pieds à ta tête, lentement, pour que tu mettes sept années à mourir. Que Dieu t'écrase. Que l'enfer s'ouvre en grand pour toi. »

Christophe est emmené. La foule est si dense qu'il distingue à peine un homme d'un autre. Il y a des places réservées aux courtisans lors de tels spectacles, mais il ne leur offrira pas un regard. Toutes les eaux ensanglantées ont coulé sous les ponts. *Et rien de plus faute de temps*.

Il est face au bourreau. Il voit les spectateurs s'éloigner de lui, devenir très petits. Il sent l'haleine chargée d'alcool de l'homme. Pas un bon début. Il s'imagine Walter à côté de lui : « Doux Jésus, qui vous a vendu cette hache ? Ils vous ont bien eu ! Tenez, donnez-la à mon garçon, Tom. Il va vous l'aiguiser. »

Il songe à s'emparer de la hache et à terrasser le bourreau, mais c'est ce que fait la vie à la fin : elle imagine un combat que vous ne pouvez gagner. En son temps, il a encouragé de nombreuses personnes qui n'avaient ni l'entraînement ni l'aptitude. Dans d'autres circonstances, il arracherait la hache de la main malhabile de l'homme, et dirait patiemment : « Il faut faire comme ceci. »

L'homme tend la paume. Il y dépose l'argent.

« N'ayez pas peur de frapper. Ni vous ni moi n'y gagnerons si vous hésitez. »

L'homme s'agenouille. Il s'est souvenu de ce qu'il doit dire. « Pardonnez-moi pour ce que je dois faire. C'est ma fonction et mon devoir. J'ai ce tissu ici, sir. Voulez-vous que je vous recouvre le visage ?

– Pour quoi faire ? » Simplement pour vous épargner, vous.

« Milord, vous devez vous agenouiller. Quand vous serez prêt, posez votre tête sur ce billot. »

Après la mort rapide d'Anne, il a parlé au bourreau ; il a lu les mots gravés sur la lame. *Speculum justitiae, ora pro nobis*. On n'écrit rien sur la tête d'une hache.

Il s'agenouille. Il dit sa prière. Battement de tambour. *La zombero boro borombetta…* Un éclair de rouge. Il pense, c'est tout ce que j'ai à faire : suivre mon maître, et rien de plus. Tendre la main pour trouver la traîne de sa robe. Chercher le déferlement écarlate, le suivre.

Il s'abaisse pour mourir. Il pense, si d'autres peuvent le faire, moi aussi. Il inhale quelque chose : l'odeur brute et douce de la sciure ; en dessous, le parfum des cuisines de Frescobaldi, l'ail sauvage et les clous de girofle. Il perçoit un mouvement du coin de l'œil tandis que les spectateurs tombent à genoux et détournent la tête. Il a la bouche sèche, mais il pense, tant que je respire, je prie. *« Toute ma confiance, mon espoir et ma foi, sont en ta bonté miséricordieuse… »* Il voit un mouvement dans le ciel. Son père Walter est là, une voix dans l'air. « Maintenant lève-toi. » Il gît brisé sur les pavés de la cour de la maison où il est né. Tout son corps tremble. « Maintenant lève-toi. Maintenant lève-toi. »

La douleur est vive, cinglante, un déchirement, une pulsation. Il sent le goût de sa mort : lente, métallique, presque là. Dans sa terreur il tente d'obéir à son père, mais ses mains ne trouvent pas de prise, et il ne peut pas non plus ramper. Il est une anguille, un ver accroché à un hameçon, sa force l'a quitté et s'est écoulée sous lui, et il a désormais l'impression que ça fait longtemps qu'il s'est donné la permission d'être mort ; mais personne ne l'a dit à son cœur, et il le sent qui se tord dans sa poitrine, tentant de battre. Sa joue ne repose sur rien, elle repose sur du rouge. Il pense, *suis-le*. Walter vocifère : « C'est ça, garçon, dégueule partout, dégueule partout sur mes chers pavés. Allons, garçon, debout. Par le sang du Christ rampant, lève-toi ! »

Il est transi. Les gens imaginent que le froid arrive après, mais c'est maintenant. Il songe, l'hiver est là. Je suis à Launde. J'ai trébuché dans la neige blanche et craquante. Je bats des bras et dessine la forme d'un ange dans la neige, mais maintenant je suis du cristal, je suis de la glace et je m'enfonce profondément : maintenant je suis de l'eau. Sous lui le sol se soulève. La rivière le tire ; il

cherche des yeux le mouvement rapide, l'écarlate liquide et furtif. Entre deux battements de cœur il bouge, s'éloignant sur de l'écarlate, emporté par la marée de sa mer intérieure. Il est désormais loin de l'Angleterre, loin de ces îles, de ces eaux salées et douces. Il a disparu ; il est la pierre glissante sous le pied, il est l'ultime légère ondulation dans son propre sillage. Il cherche à tâtons une ouverture, aveuglé, en quête d'une porte : suivant la lumière le long du mur.

Pour toi peut-être, si comme je le désire et l'espère,
tu vis longtemps après moi, des siècles meilleurs viendront.
Quand les ténèbres se dissiperont, nos descendants
pourront revenir à la pure lumière du passé.

Pétrarque, *Africa*, Livre IX

Note de l'auteure

Dix-huit mois après son mariage avec Henri, Catherine Howard fut accusée d'adultère avec le courtisan Thomas Culpeper. On affirma qu'elle avait déjà eu des amants avant d'épouser le roi. Elle fut décapitée, ainsi que Jane Rochford, qui avait facilité sa liaison.

Henri n'eut plus d'enfants. Sa sixième et dernière femme fut Catherine Parr, anciennement lady Latimer. L'astucieuse et érudite Catherine, qui lui survécut, épousa ensuite Thomas Seymour – son quatrième mari – et mourut après avoir donné naissance à la fille de celui-ci.

Après son divorce d'Anne de Clèves, sa quatrième femme, Henri eut une relation chaleureuse avec elle. Enrichie par des propriétés qui incluaient des domaines confisqués à Thomas Cromwell, elle vécut dans le raffinement, ne montrant aucun désir de retourner dans son pays de naissance, et survécut dix années à Henri.

Henri vécut sept ans après Cromwell ; il était malade, amoindri et dangereux. Il partit en guerre contre la France et dévalua la monnaie. Son fils Édouard avait neuf ans lorsqu'il monta sur le trône, avec Edward Seymour en tant que lord-protecteur. Durant le règne d'Édouard, l'Angleterre devint un pays fermement protestant. Mais il mourut à quinze ans, probablement de la tuberculose. Lorsque sa sœur Marie monta sur le trône, elle tenta de rétablir l'Église catholique romaine. Elle fit de Stephen Gardiner son lord-chancelier, et Reginald Pole, revenu de son long exil, devint son archevêque de Canterbury. Thomas Cranmer, Hugh Latimer et de nombreux autres furent brûlés pour hérésie.

La mère de Reginald Pole, Margaret comtesse de Salisbury, resta à la Tour après la mort de Cromwell et fut exécutée en 1541. Geoffrey Pole fut gracié et relâché mais s'enfuit à Rome, ne revenant en Angleterre que quand Marie fut sur le trône. Il mourut en 1558, laissant onze enfants.

Après avoir eu le temps de regretter la mort de Cromwell, Henri accorda à Gregory un titre de baron. Gregory apparut parfois à la

cour, mais il vécut paisiblement à l'abbaye de Launde. Il mourut jeune, et sa femme Elizabeth lui fit construire un beau monument qui peut toujours être vu dans la chapelle. Richard Cromwell survécut également à la disgrâce de son oncle. Il fut nommé dans les appartements privés du roi et servit durant la guerre contre la France. Il mourut riche en 1545. Son arrière-petit-fils, Oliver Cromwell, fut lord-protecteur pendant la Première République anglaise.

Anselma et Jenneke sont des personnages fictifs. On pense que Thomas Cromwell avait une fille illégitime nommée Jane, probablement née peu de temps après la mort de sa femme. Mais nous ne savons pas qui était sa mère et ne pouvons émettre aucune hypothèse utile.

Après avoir survécu à des temps difficiles pendant les années qui suivirent la mort de Cromwell, Rafe Sadler demeura au service des monarques presque jusqu'à son décès, à près de quatre-vingts ans. À sa mort en 1587, on disait que c'était le roturier le plus riche d'Angleterre. Sa maison à Hackney, Bricke Place, s'appelle désormais Sutton House, et elle est entretenue par le National Trust. Juste à côté, King's Place, qui avait à un moment été la demeure d'Harry Percy, n'existe plus.

Comme Sadler, Thomas Wyatt connut l'emprisonnement en 1541. Il fut relâché et revint au service du roi, mais fut obligé de retourner auprès de la femme dont il s'était séparé de nombreuses années auparavant et de laisser Bess Darrell, dont il avait eu au moins un fils. À l'automne 1543, il fut envoyé en Cornouailles pour accueillir un émissaire de l'empereur qui était arrivé à l'improviste à Falmouth. Il contracta une fièvre, interrompit son voyage à Sherbourne et y mourut.

William Fitzwilliam succéda à Cromwell au poste de lord du Sceau privé. En 1542, il mena une armée vers l'Écosse, mais tomba malade et mourut avant d'atteindre la frontière ; il ne laissa aucun héritier. Thomas Wriothesley et Richard Riche devinrent tous deux lords-chanceliers. Wriothesley eut une carrière chaotique durant le reste du règne d'Henri. Sous Édouard, il devint comte de Southampton et membre du Conseil de régence, mais il fut vaincu lors de féroces combats de factions et mourut en 1550. Richard Riche, qui lui succéda dans ses fonctions, fonda une dynastie et une école, Felsted School ; il laissa sept enfants et une fortune. Arthur Lisle demeura à la Tour après l'exécution de Cromwell. Dix-huit mois plus tard, le roi le gracia, mais le lendemain, avant d'être libéré, il mourut de « réjouissance ». Honor Lisle rentra en Angleterre et vécut jusqu'en 1566. Sa fille Anne Bassett épousa Walter Hungerford, fils de l'homme qui avait été exécuté avec

Thomas Cromwell. John Husee demeura un membre fidèle de la garnison de Calais et travailla à l'approvisionnement de la campagne française d'Henri. Il mourut deux ans plus tard, mais les lettres qu'il échangea avec ses employeurs, ainsi que celles écrites par lord et lady Lisle et leur famille, constituent une chronique unique de cette époque. Comme George Cavendish, le serviteur de Wolsey, John Husee est l'un des grands témoins de l'histoire.

Charles Brandon, duc de Suffolk, mourut en 1545, pleuré par son ami le roi. Sa petite-fille, lady Jane Grey, prétendit au trône après la mort d'Édouard et régna comme « la reine de neuf jours » avant d'être supplantée par Marie, puis exécutée.

Henry Howard, comte de Surrey, fut décapité pour trahison le 19 janvier 1547. Son père, Norfolk, devait le suivre le 28 janvier, mais il fut épargné grâce à la mort du roi lui-même quelques heures plus tôt. Norfolk mourut donc dans son lit, à l'âge de quatre-vingts ans.

Eustache Chapuys demeura un fervent serviteur de l'empereur jusqu'en 1545, et après sa retraite ce dernier l'utilisa comme conseiller pour les affaires anglaises. Il vécut à Louvain, où il fonda une université pour les étudiants de sa Savoie natale. Il eut un fils illégitime, qui mourut avant lui, et, n'ayant pas d'héritier, il consacra une partie de la fortune qu'il avait amassée à financer des bourses pour les étudiants d'Angleterre.

Marie de Guise, Mme de Longueville, qui avait épousé le roi d'Écosse bien qu'elle eût été convoitée par Henri, n'eut qu'un enfant qui lui survécut, une fille généralement connue sous le nom de Marie reine d'Écosse (Marie Stuart). Le second époux de Marie, lord Darnley, était le fils de lady Margaret Douglas et du comte de Lennox.

Christine de Danemark, duchesse de Milan, fut l'une des personnes les plus fascinantes de son époque. Elle eut une longue carrière et fit un mariage heureux. En 1555, sous le règne de Marie, elle se rendit pour la première fois en Angleterre et fit une excursion à la Tour de Londres ; nul doute qu'elle eut conscience que si elle avait épousé Henri, elle l'aurait visitée plus tôt.

Marie Tudor se maria finalement – son époux était Philippe d'Espagne, fils de l'empereur. Philippe passait aussi peu de temps que possible en Angleterre, et Marie mourut malheureuse, sans enfants et impopulaire en 1558. Élisabeth, la fille d'Anne Boleyn, lui succéda. La dynastie qui avait débuté son règne sur le champ de bataille de Bosworth en 1485 s'acheva en 1603 ; Élisabeth fut la dernière de la lignée Tudor.

Remerciements

Quand je me suis assise pour exprimer ma gratitude aux historiens, conservateurs et universitaires qui m'ont donné leur temps, leurs encouragements et leur inspiration dix années durant, je me suis rendu compte que la liste était si longue et incluait des noms si prestigieux qu'elle ressemblait à un vulgaire exercice de *name dropping*. J'aimerais donc simplement dire que je leur suis reconnaissante à tous et n'en oublie aucun. Je suis également reconnaissante envers mes éditeurs à travers le monde, et envers l'armée invisible qui époussette les objets anciens et garde les trésors, et qui s'assure, comme le dit Tyndale, que ni les mites ni la rouille ne les corrompent, et que le passage du temps ne détruise pas ce qui reste du monde de Thomas Cromwell.